

RÉPERTOIRE
DES
CONNAISSANCES USUELLES.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

62

DICTIONNAIRE
DE LA
CONVERSATION
ET DE LA LECTURE.

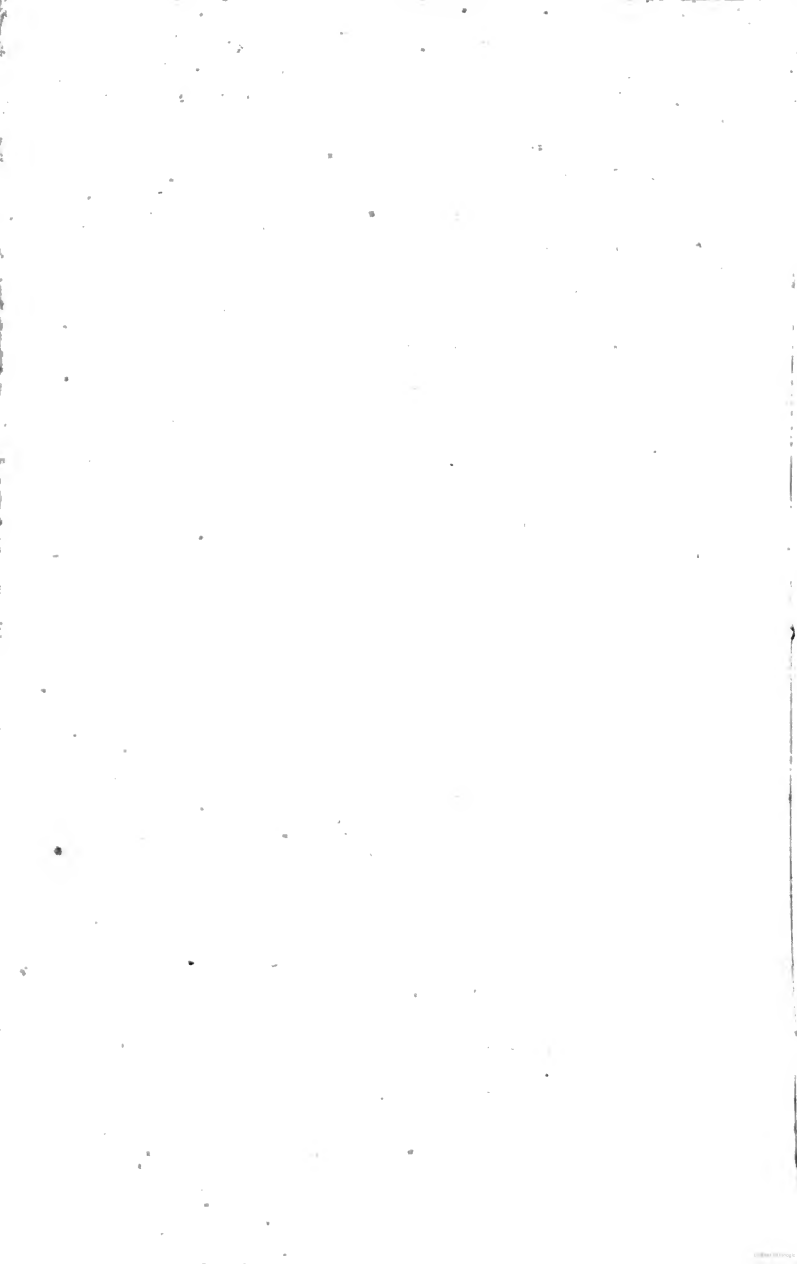
Celui qui voit tout abrège tout.
MONTESQUIEU.

TOME XX.



PARIS.
BELIN-MANDAR, LIBRAIRE,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 55.

—
MDCCCXXXV.



DICTIONNAIRE

DE

LA CONVERSATION

ET DE LA LECTURE.

D

DÉLICES, en latin *deliciæ*. Ce sont des plaisirs de plusieurs genres, et dont la réunion comble la vie d'une suite de jouissances qui l'enivrent en quelque sorte et la plongent dans cet état ravissant de bien-être qualifié du nom de *délices*.

— La nature avait créé l'homme robuste et sain pour exercer une vie laborieuse au milieu des champs, sous le hâle du soleil, soit pour cultiver la terre et en arracher sa nourriture, soit pour attaquer, dompter l'animal sauvage et en faire sa proie. Aussi, l'agriculteur, le chasseur, l'homme champêtre, vivent pleins d'ardeur et d'énergie : leur organisation endurcie lutte sans effort contre les intempéries des saisons. C'est ainsi que le trône rude et épineux d'un sauvageon des forêts résiste aisément au froid, à la sécheresse et aux rigueurs de l'atmosphère, mais il ne porte que des fruits âpres et à demi-ligneux. — Au contraire, l'homme civilisé, dans l'opulence, le luxe chez les grands, les princes, les rois, ayant rassemblé autour d'eux toutes les délicatesses de la vie, tous les agréments qui charment l'existence, tombent dans cet état de mollesse et d'indolence au sein des jouissances les plus délicieuses. — Qu'on se représente

une jeune odalisque étalée sur un sofa élastique et douillet, dans un asile mystérieux, éclairé d'un demi-jour, au milieu d'une atmosphère parfumée et vaporeuse de chaleur : son teint, d'une blancheur éblouissante, et ses longs cheveux blonds n'ont presque jamais subi l'éclat du soleil, qui brunirait et raffermirait toute cette molle organisation. Qu'au sortir de sa couche cette fleur délicate se plonge dans un bain voluptueux, qui étend et humecte encore davantage toutes les parties, les dilate avec plus de rondeur et de grâces. Des vêtements de soie et de coton, doux, chauds, mollets, embrassent en ondoyant tout le corps ; des aliments délicats et sucrés, le laitage, les gelées succulentes, les fruits adoucissants, les boissons chaudes, oléagineuses, aromatisées, viennent délayer, enivrer les sens du goût et de l'odorat. Loin de s'exercer à quelque travail corporel, à peine cette frêle et molle personne peut s'avancer quelques pas dans ses promenades, soit au milieu des fleurs d'un jardin, soit pour s'animer aux danses, aux chants d'une musique ravissante. Presque toujours étendue sur un divan, les pieds posés sur des coussins, entourée d'esclaves obéissants

à ses molindres caprices, cette idole est sans cesse enchanlée des accents de la douce flatterie de ses adorateurs. La nuit arrive et amène de longs sommeils, interrompus seulement par des jouissances multipliées, qui conspirent encore à l'énervation générale et aggravent les causes de langueur et d'affaïssement de toute l'économie. — Cette faiblesse est telle chez les Orientaux qu'ils tombent facilement en syncope par l'excès des délices ou des jouissances, et qu'ils ont besoin de s'entourer de fleurs et de fruits dont l'arôme les ranime, ainsi que les onctions d'huiles embaumées, comme dit la Sultane du *Cantique des cantiques* : *Fulcite me floribus, stipate me pomis, quia amore langueo*. Le duc de Richelieu, si voluptueux et libertin sous Louis XV, s'était entouré d'odeurs suaves et avait des soufflets qui les répandaient dans ses appartements. — Les Hindous, les Orientaux, la plupart, passent leur temps accroupis sur des tapis et des coussins dans leur harem, leur zenana, parmi des femmes, avec des parfums, la musique, la danse, au milieu des kiosques et de doux ombrages, toujours à demi enivrés par des préparations excitantes d'ambre gris avec l'opium, le bangue, l'assich et d'autres narcotiques; ils ne sortent de leurs rêveries délicieuses que pour prendre des aliments sucrés et rafraîchissants, des sorbets, ou pour se plonger dans des voluptés avec des excès éternels. Toute leur vie n'est souvent qu'un tissu de délices, jusqu'à s'en épuiser et tomber dans l'effémation et l'inertie. On connaît la maxime favorite des Hindous : *Il vaut mieux être assis que debout; il vaut mieux dormir qu'être éveillé; il vaut mieux être mort que vivant*, tant ils sont accablés du poids de cette existence. — Qu'on juge de l'état des enfants, des femmes, des vieillards, par un tel régime de mollesse et de délices : aussi devient-on vieux et impuissant de bonne heure. Dès l'âge de 30 ans, l'Orientale énérvé réclame des stimulants, des aphrodisiaques : il mettrait volontiers à prix l'invention de nouvelles jouissances, comme l'efféminé Sardanapale. Les appas

des femmes sont flétris dans leur première fleur. Jamais elles ne doivent affronter le grand jour; nul rayon téméraire du soleil ne vient animer leur carnation; leur sein tombe bientôt, leur tissu cellulaire est gonflé d'une lymphé muqueuse. Ce n'est plus du sang qui roule dans les veines de ces personnes délicates, affaïssées de mollesse et de volupté; c'est un liquide décoloré qui serpente avec lenteur et qui ne peut restituer la vigueur aux muscles, l'énergie au système nerveux. Ces voluptueux, abandonnés à leur mollesse délicieuse, deviennent donc languissants : il faut les traîner en voiture, comme des cadavres, ou les porter en palanquin. Leur faible respiration laisse leur sang pâle : en n'ayant plus suffisamment l'économie, il les plonge dans l'hébétéude. — Les principales fonctions sont donc lésées par cette vie de délices chez toutes les plus hautes sommités sociales. D'abord la chylickation des aliments languit. Rien ne débilité plus les premières voies que cette incubation oiseuse sur des coussins, dans des lits chauds, ou cette existence horizontale balancée sur des hamacs, dans des voitures à ressorts ou dans des palanquins à la manière asiatique. En outre, la variété, la multiplicité des aliments s'opposent à leur bonne digestion, à l'assimilation : aussi a-t-on besoin d'user d'excitants, d'épiceries fortes pour ressusciter l'énergie du tube intestinal; mais à la longue, cette irritation devient funeste et détermine des gastrites chroniques mortelles. L'abus des boissons chaudes, comme le thé des Chinois, si usité par les Anglais et les Hollandais, n'est pas moins fatal que ne l'était l'emploi de l'eau chaude dans les thermopolies de Rome ancienne, sous le luxe de ses empereurs, pour précipiter la surcharge des aliments. — L'élaboration viscérale s'opère mal après l'abus des plaisirs de la table joints aux autres délices. On prend un teint cacoehyme, jaunâtre ou livide (teint des courtisans et des grands), on devient sombre ou chagrin et hypocondriaque par suite de ces digestions dépravées; les femmes étouffent des noires vapeurs de l'hystérie,

comme ces riches indolents, de leur hypochondrie. — Ces maux s'aggravent encore après des repas copieux excités par l'opulence des tables et l'oisiveté. Loin d'appeler un sommeil profond et paisible, don salutaire de la sobriété et de l'exercice, les hommes de délices passent les nuits aux jeux, aux veilles des spectacles et des bals ou réunions qui intervertissent l'ordre naturel de la santé et usent les fonctions vitales. — Sans cesse enclos dans leurs appartements, se calfeutrant hermétiquement en hiver, ces enfants du luxe et de la mollesse respirent un air vicié, chargé de vapeurs, soit des fumées des bougies et des lampes, soit des humeurs transpiratoires d'un grand nombre de personnes réunies parmi les assemblées des salons ou des théâtres, etc. Aussi, rien n'épuise plus les poitrines délicates des femmes cuirassées de corsets de baleines: combien n'éprouvent-elles pas de syncopes, de lipothymies, à la moindre odeur qui les frappe et les suffoque! il faut alors couper les lacets, ouvrir les croisées. Combien ne se plaignent-elles pas de palpitations et d'angoisses, lorsqu'elles sont étouffées, haletantes, harassées, essouffées dans l'air trop renfermé de leurs cabinets! — Comment ces personnes si délicates ne seraient-elles pas à demi pâmées et moribondes, après tant de jouissances, causes d'épuisements voluptueux! Aussi, la timidité naît de la faiblesse, et amène la lâcheté, l'esclavage; non seulement les femmes, mais les hommes amollis de délices pleurent comme des enfants. Leur petite sensibilité est froissée par un rien; ils entrent en convulsion, ils éprouvent des baillements, des pandiculations d'ennui, des spasmes vaporeux sur leur couche voluptueuse. Il ne faut pas une épine à ces Sybarites, il suffit du pli d'une rose; ils vivent moins qu'ils n'achèvent de languir dans leur vieillesse anticipée à l'âge où le mâle villageois se lève plein d'énergie et de vigueur. — Jamais l'excès de la douleur n'a causé autant d'épuisement dans l'appareil nerveux que l'excès des voluptés, parce qu'on s'abandonne à celles-ci,

tandis qu'on retient le plus qu'on peut ses forces dans la souffrance. On voit donc quels maux sortent des délices, tandis que la force et la santé résultent du travail et de la sobriété. Cette fusion des corps se propage bientôt à l'âme pour la dissoudre dans la pusillanimité, l'incapacité; elle a corrompu bien des peuples par le luxe, comme l'avaient déjà remarqué les anciens :

Savior armis

Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem.

Elle est toujours appelée par la richesse, qui, du haut de son trône de délices, ordonne à ses esclaves la fatigue et les peines de la plus ponctuelle soumission, de l'obéissance la plus absolue. Plus les maîtres sont dissolus, impuissants de voluptés, plus ils exigent de servitude. De là vient qu'on a toujours vu le plus outrageant despotisme s'apaisant sur les plus lâches esclaves. Les Orientaux préfèrent à cet égard les eunuques, à cause de leur effémation, sans résistance pour tous les services domestiques qu'on exige d'eux. Le sultan de Candy, dans l'île de Ceylan, n'est même entouré pour sa garde que de femmes armées, afin d'être toujours sûr de leur imposer la crainte. Qui ne sait que les plus serviles courtisans, les plus complaisants valets, recueillent toujours les faveurs dans les cours des princes et les ruelles des grands? Preuves de la honteuse mollesse dans laquelle les délices abâtardissent et dissolvent les plus hautes familles préposées au gouvernement des nations. Ainsi, les rangs élevés de la société se corrompent, tandis que les classes inférieures, nourries à la dure école de l'adversité, préparent dans l'avenir des causes d'irruption et de renversement. — Quel est donc le remède à cette effémation, à ces langueurs des délices qui font dépérir les races les plus illustres? — On a vu quelquefois de petits chiens mignons, des bichons délicats que des dames portent sous le bras, qu'elles nourrissent, sur le brocart et la soie, de chair de poulet et de friandises; qui lèchent dédaigneusement, faute d'ap-

pétit, ces mets que des mains soigneuses leur préparent avec trop de complaisance. Les voilà malades d'excès d'embonpoint et de pléthore : leur maîtresse, alarmée sur leur santé, consulte des docteurs experts pour la gent canine. L'un d'eux était le guérisseur renommé de ces animaux, mais seulement en son logis, de peur des garde-malades. Ses remèdes secrets étaient un vase d'eau, du pain noir et un fouet. Le docteur mastigophore (armé d'un fouet, de *mastix*, fouet, et *phéro*, je porte) faisait jeûner l'animal douillet, et chaque matin le soumettait à un exercice rigoureux, mais salutaire, sous l'escourgée (fouet à plusieurs lanières) et les verges. Au bout de quelques jours de ce régime, il rendait la bête forte, allègre, saine et affamée à sa maîtresse. Que n'est-il permis d'invoquer les mêmes secours pour dégourdir la mollesse et la langueur de tant de petits-maitres vaporeux, se pâmant d'indolence sur leur lit de délices ! Nous n'oserions former les mêmes vœux pour les jolies femmes : elles gagnent tant de grâces à cette délicatesse qui voile légèrement les roses de leur teint, elles inspirent tant le désir de les ranimer qu'on leur saurait volontiers gré d'être malades. Trop de santé chez la femme, en effet, peut épouvanter l'homme le plus robuste. La femme délicate intéresse bien davantage, car elle paraît plus sensible et plus tendre. Si l'on considère que la plupart des maladies chroniques qui désolent les nations les plus opulentes et les plus civilisées n'ont pas d'autre origine que cette vie molle, oiseuse, entourée des délices de toutes les voluptés ; si l'on voit les tempéraments devenir grêles, minces, énervés, sensibles, mais maladifs, sans vigueur, par suite de ces commodités qui épargnent toute fatigue, qui mettent à l'abri des peines physiques, on comprendra les terribles inconvénients de cette existence toute de jouissances. La nature humaine a besoin de mal pour se perfectionner ; elle se détériore dans cette affluence de tous les plaisirs. Ce n'est pas toujours un lieu commun qu'un sermon sur les pompes de Satan, dans ce monde ;

c'est souvent encore le conseil de la sagesse et de la santé. J.-J. VIKRY.

DELILLE (JACQUES), naquit le 22 juin 1758, à Aigueperse, en Auvergne. Il fut baptisé à Clermont, et reconnu sur les fonts par M. Montanier, avocat, qui mourut quelque temps après, en lui laissant une faible marque de souvenir. Pour comble de malheur, le moment même de sa naissance le vit enlever des bras d'une mère réduite à la cruelle nécessité de ne pouvoir avouer ni sa faute ni son amour. Ce premier essai de la vie ne cessa jamais d'être présent à sa pensée. Plus tard, admis à une entrevue mystérieuse avec cette mère, qui voulut enfin se révéler à lui, Delille éprouva une vive émotion devant elle, mais il garda toujours au fond du cœur le regret exprimé d'une manière si touchante dans cette plainte de l'Ériphile de Racine :

*Renais dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire
Sans que père ni mère ait daigné me sourire.*

Sans fortune, sans appui, l'enfant abandonné fut trop heureux d'être admis dans une école de village ; enfin, un bon génie le prit sur ses ailes et le conduisit à Paris, où, admis en qualité de boursier au collège de Lisieux, il compta toutes les années de son cours d'études par des triomphes encore plus étonnants que ceux de Thomas. Hélas ! le lendemain de sa dernière victoire, le jeune triomphateur se trouvait sans état et sans pain ; force lui fut d'aller cacher ses couronnes de lauriers et peut-être aussi pleurer sa gloire dans une classe élémentaire au collège de Beauvais. Heureusement, il y trouva l'excellent et vertueux Thomas, qui professait alors la rhétorique. Il reçut de ce maître habile les premières leçons de poésie. Je ne suivrai Delille ni au collège d'Amiens, ni à celui de la Marche à Paris. Les souvenirs du temps ne nous ont rien transmis de remarquable sur le mérite de son enseignement. On peut admettre que, déjà passionné pour la gloire, ses élèves ne trouvèrent en lui qu'un maître préoccupé, qui laissait souvent dormir son zèle ; mais leur vive reconnaissance

marquait avec la craie blanche les jours de réveil, où leur poète, inspiré par la lecture d'Homère ou de Virgile, se livrait à son enthousiasme pour ces grands modèles. — Delille était dans l'enfantement de la traduction des *Géorgiques*. Boileau et l'auteur d'*Iphigénie* n'eussent point osé tenter cette entreprise; Racine le fils la jugeait impossible; peu s'en fallut que la sévérité de son jugement ne décourageât le jeune téméraire, qu'il menaçait du sort d'Icare ou de Phaéton. Pourtant le timide élève osa faire entendre quelques vers : jugez de sa surprise et de sa joie, quand l'Aristarque désarmé l'arrêta tout à coup, en lui disant : « Non seulement je ne vous détourne plus de votre projet, mais je vous exhorte à le poursuivre. » Delille crut entendre une voix du ciel. — L'auteur publia ses *Géorgiques* sur la fin de 1769. Un concert unanime d'applaudissements s'éleva dans le monde à leur apparition. Les femmes qui les avaient entendues de la bouche de Delille, les femmes, dont les oreilles même conservaient encore l'accent de la voix du magicien, se surprenaient à lire avec délices de beaux vers sur la charrue, sur les mystères de la greffe, sur l'éducation des animaux domestiques. Les princes de la littérature accordèrent hautement leur suffrage au nouveau chef-d'œuvre. Frédéric II en parla comme du seul ouvrage original qui eût été publié depuis longtemps. Voltaire donna au jeune fils adoptif des Muses un brevet de haute noblesse en poésie, conçu en ces termes : « Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delille, je sens tout le prix de la difficulté vaincue, et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à Virgile et à sa nation. » Il serait facile de critiquer la traduction des *Géorgiques*, Clément l'a fait avec succès, mais, en montrant des yeux de lynx pour les défauts, il semble être aveugle pour les beautés de l'ouvrage. Malblâtre et Lebrun, qu'on opposa dans le temps comme des rivaux victorieux à Delille, ont mieux reproduit quelques-unes de ces beautés naïves et simples, pures et achevées, que l'on doit respec-

ter comme un trait de Raphaël, mais combien ils sont loin tous les deux d'égaliser la facilité, l'aisance et la grâce de celui qu'on voulait abaisser devant eux ! Comme la version de Lebrun, son plus fier antagoniste, trahit les efforts d'une lutte laborieuse ! Comme il semble avoir enfanté avec douceur ce que Delille semble avoir laissé couler de sa plume. — Voltaire, dans une lettre du 4 mars 1772, demanda de la manière la plus honorable à l'académie un fauteuil pour Delille. Une si puissante intercession ne pouvait que favoriser beaucoup le succès du candidat : Delille fut élu, mais, sous le prétexte de sa trop grande jeunesse, Louis XV refusa de confirmer la nomination. Deux ans après, les portes de l'académie s'ouvrirent enfin pour celui que la voix publique appelait à siéger parmi ses pairs. Son discours de réception avait pour sujet l'éloge de La Condamine. La peinture de la vie presque fabuleuse de ce héros de la science fut d'un effet prodigieux. — Le nouvel académicien travaillait en ce moment à la traduction de l'*Enéide*, entreprise immense, dont il se délassait en quelque sorte par le poème des *Jardins*, qu'il fit paraître en 1782. L'enthousiasme des salons excité par de nombreuses lectures avait d'avance élevé cet ouvrage jusqu'aux nues ; la critique prit plaisir à le rabaisser. Il n'en fit que mieux fureur en France et à l'étranger : d'illustres suffrages arrivèrent à l'auteur du fond de la Russie et de la Pologne ; chez nous, le comte d'Artois et Marie-Antoinette l'adoptèrent en quelque sorte pour leur poète ; les ministres le recherchèrent à l'envi. Il devint alors l'objet d'une espèce d'idolâtrie dans la société. Après avoir admiré ses beaux vers, qu'il récitait comme s'il eût été sur le trépied, on s'étonnait de trouver en lui le plus aimable, le plus spirituel des hommes, avec une jeunesse de cœur, une gaieté naïve et fine, une mobilité d'imagination, une fantaisie d'artiste dont tout le monde raffolait. Mais lui donner des chaînes, mais l'obtenir au jour promis, à moins de l'enlever au palais, comme faisaient quelques grandes

dames, qui ne voulaient pas être déappointées par un de ces caprices qui le conduisaient à Meudon quand il devait aller à Auteuil, voilà ce qui était presque impossible. Sa liberté était dans son inconstance et aussi dans sa fierté : jamais M^{me} Geoffrin ne put lui faire accepter des dons, offerts même avec la délicatesse de la pudeur attachée au véritable bienfait. — On assure que le départ de Delille pour Constantinople fut une espèce d'enlèvement. Le poète ne se vit point chargé de fers comme le Protée des *Georgiques*, mais il se trouva presque sans le savoir sur le navire qui emportait notre ambassadeur à travers la Méditerranée. Gardons-nous de faire à M. de Choiseul-Gouffier un reproche de cette espèce de violence, elle nous a valu les plus beaux vers du poème de l'*Imagination*, que Delille enfanta sur les ruines d'Athènes ou sur les deux rives du Bosphore, tantôt en Asie, tantôt en Europe. — Avant son départ de Paris, Delille, appelé par son savant et respectable ami Le Beau à la chaire de poésie latine au collège de France, attirait un cercle choisi d'amis des lettres, chaque jour plus empressés de l'entendre. Ses leçons n'offraient ni une grande érudition, ni une vaste littérature, ni l'étude approfondie de la composition, mais elles se distinguaient par l'élocution vive et brillante du professeur, par une judicieuse admiration pour les modèles, par la connaissance des secrets de l'art d'écrire en vers, par un rare talent de lecture et de déclamation. Sous ce rapport, Delille était un véritable magicien. — Delille, comme tous les hommes distingués du temps, appartenait à l'école philosophique, mais en admirant Voltaire et Rousseau, il ne portait le joug de personne, quoique sa facilité de caractère lui eût attiré le reproche exprimé dans ces deux vers :

L'abbé Delille, avec un air enfant,
Sera toujours du parti triomphant.

Delille était imbu de toutes les idées du siècle pour l'amélioration progressive de l'état social : il voulait la réforme des abus et la création de meilleures lois ; mais

il tenait par trop de liens et d'affections au régime existant pour que la révolution de 1789, sauf dans les premiers moments, où tout le monde la voyait à travers le prisme de l'espérance, lui inspirât de l'enthousiasme. Il la vit bientôt avec douleur pour ses amis, avec inquiétude pour la France, avec effroi pour la royauté. Privé d'abord de ses bénéfices, et ensuite de toute sa fortune, il supporta ce double malheur avec résignation. — On lit dans une notice de M. Amar, littérateur plein de goût et fidèle à la mémoire de notre poète, que Delille, arrêté sous la terreur, dut son salut à un maître maçon, qui voulait conserver au moins quelques poètes pour chanter nos victoires. Ce fait se rapporte avec plusieurs autres de la même nature, et qui sont historiques. Les hommes les plus révolutionnaires de l'époque avaient du penchant pour le traducteur des *Georgiques* ; ils veillaient sur lui avec une sollicitude inquiète ; ils le défendirent toujours avec adresse et courage dans la section du Panthéon et ailleurs. Le fameux procureur de la commune, Chaumette, donna, un jour, dans la rue Saint-Jacques, avec le ton du plus vif intérêt, un avis utile et touchant au poète. Delille avait-il obtenu ou mendié cette protection par quelque complaisance ? Non, sans doute ; mais sa gloire était fort innocente, son caractère inoffensif, son esprit plein de séductions ; il n'avait jamais blessé personne ; on ne le craignait pas, et on l'aimait à la première vue, voilà l'explication de l'énigme. Ajoutons que des souvenirs de jeunesse le défendaient encore à son insu jusque dans les comités du gouvernement, dont tels membres se rappelaient la traduction des *Georgiques*, la première admiration de leur jeunesse. Voilà comment, à l'époque de la fête de l'Être-Suprême, on vint demander un hymne au poète qui n'avait alors chanté que la nature, ses merveilles et ses bienfaits. La fête de l'Être-Suprême était aux yeux des hommes réfléchis l'expiation de certaines bacchanales anti-religieuses qui avaient scandalisé la raison publique. Cette solennité annon-

çait un retour à des idées qui sont la propriété commune de tous les peuples du monde : aussi, elle excita un enthousiasme général. Delille avait dans le cœur le respect des deux dogmes que le gouvernement voulait remettre en honneur ; il ne refusa pas de célébrer ce qui ne coûtait aucun sacrifice à sa conscience ; mais lui prêter le courage d'avoir bravé le comité de salut public et Robespierre en face, est une fiction de l'esprit de parti. On a plus d'une fois exploité le nom de Delille au profit des passions de parti ou des intérêts particuliers. Delille n'avait pas besoin que l'on vînt mentir pour lui, qui ne mentit jamais pour personne. Qu'il suffise donc à la gloire du poète que son dithyrambe respirât une ardente indignation contre la tyrannie en général, le respect pour Caton mourant, la haine pour César victorieux, et l'enthousiasme religieux de la prière de Pope. — Les royalistes avaient sans doute reproché à Delille de n'avoir point émigré, même sous la terreur : les républicains s'indignèrent de le voir sortir de France sous le régime directorial. On ignore les motifs qui déterminèrent le fugitif ; mais, après un an de séjour à Saint-Dié, patrie de M^{lle} Vaudechamp, sa compagne, on le vit passer successivement en Suisse, en Allemagne et à Londres. Nous devons aux loisirs de son séjour dans la Meuse l'achèvement inespéré de la traduction de l'*Enéide*, ouvrage exalté avec une espèce de délire au moment de son apparition, et déprécié ensuite avec une sévérité passionnée. Malgré ses défauts réels, cette traduction porte encore le cachet d'un maître, et Delille seul alors était capable d'enfanter les beautés nombreuses et variées qu'il a semées dans cette immense travail, auquel on peut appliquer ce vers de Virgile :

Tanta molis erat romanam condere gentem !

Pendant le cours de son exil volontaire, Delille avait été rappelé en France par les suffrages des quatre classes de l'institut. Le poète eut le tort de répondre par un refus à cette honorable élection. Ce refus inexplicable suscita de graves ini-

mitiés à l'auteur ; elles éclatèrent avec une grande vivacité au moment de la publication des *Géorgiques françaises*, faible et défectueux ouvrage, que ne recommandent pas assez à l'estime des connaisseurs deux chants admirables sous le rapport du style. Delille s'attira de nouveaux reproches dans une magnifique édition du poème des *Jardins*. Les Français y virent avec une sorte d'indignation un éloge emphatique de l'Angleterre, alors notre implacable ennemie, et un enthousiasme, au moins déplacé, pour ce Marlborough, qui, avec le prince Eugène, faillit démembrer la France, malheur dont la seule crainte avait déchiré les entrailles de Fénelon. L'imprudent poète accrut les dispositions hostiles de ses accusateurs par la publication du poème de *La Pitié*. Sans doute il y faisait entendre de touchantes leçons ; mais, en embrassant avec chaleur la cause royale et ses infortunes, il peignait la révolution tout entière comme un long crime, célébrait la Vendée aux dépens de nos quatorze armées, qui étaient à ses yeux comme si elles n'étaient pas ; il semblait n'avoir d'admiration que pour la légion de Condé, c.-à-d. pour les hommes qui avaient levé l'étendard contre leur patrie. L'ouvrage, semé çà et là de beautés d'un ordre supérieur, prêtait d'ailleurs le flanc à la critique par l'absence de tout mérite de composition, par beaucoup de défauts, et surtout par une sensibilité factice qui refroidit le cœur. En quelques endroits pourtant une douce sensibilité, l'humanité la plus vraie, une pitié profonde, respirent souvent dans les vers du poète ; son cœur y laisse échapper des mouvements qui font couler des larmes, témoin la belle fiction par laquelle il s'efforce d'arracher les armes aux mains des Français, que la guerre civile de l'Ouest mettait aux prises les uns contre les autres. — Delille, en se déclarant ouvertement contre la révolution, avait si fortement offensé ceux qui la défendaient, que Bonaparte, arrivant au pouvoir, eut besoin de son caractère pour résister aux clameurs élevées contre le poème de *La Pitié*. On demandait avec

les p'ui : vives instances que l'entrée du sol natal fût interdite au chantage des Bourbons, au détracteur de la France et à l'ennemi de la liberté. Le premier consul ne voulut jamais céder à cette espèce de violence ; il protégea Delille absent, comme Delille de retour. Si le poète ne céda point aux avances et aux offres du pouvoir, il n'affecta point l'orgueil d'un refus ; il ne rejeta point avec hauteur, il s'abstint avec prudence ; rien d'ambitieux et de fort n'était dans son caractère. On a même attribué à la faiblesse le mariage qu'il avait contracté à Londres avec M^{lle} Vauchamp, mais lui, qui se connaissait bien, avait senti, suivant toute apparence, le besoin d'un appui de tous les moments ; et cet appui il le trouvait dans sa compagne. — Ramené par le conseil de ses amis, Delille avait enfin revu Paris ; et comme on oublie facilement dans notre chère France, sa rentrée à l'académie fut accueillie avec joie, même par des ennemis. Sensible à cet accueil, qui lui rappelait les plus brillantes solennités de sa vie littéraire, Delille soutint bientôt ce retour de la faveur publique par la traduction du *Paradis perdu*. Malgré l'admiration des Anglais pour cet ouvrage, nous reconnaissons les défauts qui le déparent ; nous nous garderons surtout de mettre Delille sur le même rang que l'Homère britannique ; on ne se fait pas plus Milton que Raphaël ou Michel-Ange. Delille nous a donné une belle copie du tableau d'un grand maître, voilà sa gloire. La tâche était immense. Comment concevoir qu'elle n'ait demandé qu'une année de travail à l'auteur ? Cependant, rien de plus vrai que cet effort de verve et d'inspiration, d'autant plus difficile à croire que le poète, presque aveugle, était obligé de se faire lire et quelquefois expliquer le texte, de l'apprendre par cœur, pour pouvoir se livrer ensuite, sur la foi de sa mémoire, à un travail de feu. C'est alors qu'il éprouva une première et grave attaque de paralysie : aussi disait-il que Milton avait failli lui coûter la vie. — Delille, comme on l'a vu plus haut, préparait depuis long-temps

le poème de l'*Imagination*. Dès ce temps même, où l'auteur commençait à réciter d'étincelants fragments de son travail, le poème était jugé et condamné sous le rapport de l'ordonnance : on l'avait remarqué dès lors, et la lecture fait bien plus ressortir encore ces défauts du poème : il y manque le génie de la composition, un ordre fécond et suprême, et cet enchaînement de toutes les parties qui peut seul former un ensemble. La logique de l'auteur n'est pas sévère ; ses idées ont de la confusion ; sa marche est irrégulière et incertaine. Quand une de nos facultés intellectuelles le préoccupe, il lui attribue les effets qu'une autre faculté de notre esprit pourrait revendiquer. L'imagination disparaît trop souvent des tableaux du peintre. Mais quelle profusion de beautés du premier ordre ! quelle richesse de couleurs ! Combien de morceaux qui annoncent un progrès que l'on ne pouvait pas soupçonner dans l'écrivain, même après avoir lu son *Énéide* et son *Milton* ! Quel luxe de poésie ! quelle variété de tons ! Ce poème est à la fois national et cosmopolite. L'Asie, la Grèce, l'Italie, l'Angleterre, viennent s'y grouper autour de la France, et mêler leurs grands hommes à son cortège de vertus et de gloire. Delille regardait avec raison le poème de l'*Imagination* comme son plus bel ouvrage ; et assurément si cet ouvrage nous venait de l'antiquité, il serait, malgré ses nombreux défauts, l'objet d'une haute admiration. — Les *Trois Règnes* offrent une singularité peu connue. Delille y chante des choses qu'il ne savait pas, mais qu'il avait surprises et retenues dans ses entretiens avec les oracles de la science de son temps. Singulier effet d'intelligence et de mémoire ! Ce poème, regardé comme le triomphe du genre descriptif, l'a décrédité à jamais parminous. Il faut s'en féliciter ; la poésie était perdue avec cette manie de tout décrire, que Boileau a si judicieusement réprouvée dans son *Art poétique*. Tout le talent de Delille éclate dans certains morceaux du poème des *Trois règnes*, mais tous les vices de sa manière, les conceits, les

antithèses, la symétrie des vers à deux compartiments, l'abus de l'esprit, les transitions sans art, y pullulent au point de les rendre insupportables. C'est là surtout que Delille devient un dangereux modèle. — Je voudrais passer sous silence le poème de *La Conversation*, mauvais ouvrage échappé à un homme d'esprit. On conçoit d'autant moins cette faute, qu'ayant vécu dans un monde où l'on savait parler avec élégance et à propos, Delille avait été unique et sans rival dans l'art d'assaisonner une conversation de tout ce qui en fait le charme, de la varier à l'infini par les saillies les plus heureuses, par les réparties les plus vives et les plus inattendues, par des compliments sans fadeur, des railleries sans amertume, des anecdotes racontées avec une grâce particulière. — Sur la fin de 1810, Delille, que je cultivais depuis quelques années, me choisit pour son remplaçant dans la chaire de poésie latine au collège de France : n'ayant jamais professé, je ne voulais pas accepter un si dangereux emploi. Le poète ordonna avec une espèce d'autorité obligeante ; il fallut se rendre. Me permettra-t-on de dire que cet honneur, auquel j'ai dû tant d'avantages, n'a pas été tout-à-fait inutile au professeur célèbre qui m'adoptait? Admis à son commerce intime, je contribuai à effacer d'anciennes préventions et des animosités renaissantes. En répétant partout ce que j'avais vu de bon, d'obligeant, d'inoctensif dans Delille, je m'appliquai surtout à dire combien il était loin de refuser justice au talent des autres ; on me crut, et l'on revint à lui. Tout ombrage avait disparu à l'époque des prix décennaux, époque où Chénier, son adversaire d'autrefois, et la commission de l'institut, dont plusieurs membres avaient pu être blessés de l'affection avec laquelle des écrivains de parti avaient cherché à imputer à un seul homme toutes les réputations contemporaines, montrèrent autant de justice que de générosité. Toute la haute littérature se rapprocha de lui. Il se vit entouré d'une faveur extraordinaire dans le monde, à l'institut, au collège de

France. Ce collège était pour lui comme un temple particulier consacré à son culte. Chaque fois que l'amitié le portait à venir s'asseoir auprès de moi dans la chaire qu'il avait illustrée, il était accueilli avec transport par une jeunesse avide du bonheur de l'entendre. — Descendu de son petit capitol, Delille regagnait lentement ses modestes foyers, où le dieu redevenait homme, c.-à-d. sujet à des infirmités, et réduit, non pas à demander, mais à recevoir les soins du plus tendre attachement. Il trouvait auprès de lui sa chère Dilette, qui était vraiment son Antigone, puisqu'elle lui prodiguait des attentions filiales. De son côté, M^{me} Delille veillait sur lui et autour de lui avec une sollicitude continuelle. Suivant une opinion très répandue, M^{me} Delille aurait exercé sur son mari un empire absolu, et porté quelquefois jusqu'au despotisme : le fait est vrai, mais nous devons à l'ascendant de cette femme dévouée quinze ou vingt ans de plus d'une vie toute consacrée à l'honneur des lettres, et plusieurs poèmes qui n'auraient jamais vu le jour. En le protégeant contre son laisser-aller et contre des obsessions portées jusqu'à une espèce de violence, M^{me} Delille rétablit la santé, prolongea les jours et accrut la gloire du poète. Du reste, sa maison n'était point déserte ; elle s'ouvrait tous les jours pour un certain nombre d'amis, et pour d'autres personnes : admis au nombre des premiers, j'avais mes petites entrées, et je me trouvais heureux de les avoir, car il n'y eut jamais d'intimité plus douce que celle de ce vieillard, modèle pour la bienveillance, l'urbanité, la tolérance et l'enjouement. — Delille était l'homme et le poète de la reconnaissance. Il avait été profondément touché de l'appui et de la sécurité qu'il avait trouvés sous le gouvernement de Napoléon ; et quoiqu'ayant refusé les bienfaits et les honneurs offerts au nom du grand homme, il ne s'en crut pas moins obligé de lui payer la dette du cœur et de l'admiration dans une ode. Cette pièce, fort belle, ne s'est pas retrouvée, mais M^{me} Delille m'en a plusieurs fois donné

lecture, depuis la mort de son mari. — Delille s'éteignit doucement le 1^{er} mai 1813, entre les bras d'une épouse que nous soutenions dans les angoisses de la plus cruelle douleur. Exposé aux regards de tous, dans la grande salle du collège de France, dont les portes restèrent ouvertes, Delille, vêtu des habits qu'il portait ordinairement, le visage découvert, le front ceint de lauriers, recueillit pendant trois jours un tribut de respects et de regrets : le peuple vint en foule saluer l'ombre d'un homme de talent. Aucun écrivain, sans en excepter Ronsard, le favori des rois et l'idole de son temps, n'avait reçu de pareils honneurs. Rien de plus brillant que les funérailles du poète. Son cercueil fut porté par ses élèves au milieu d'une foule sans cesse renaissante jusqu'à l'église de Saint-Étienne-du-Mont. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, le comte de Ségur, membres de l'académie française; Villard, évêque du Cantal, chancelier de l'université impériale; Delambre, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, tenaient les quatre coins du drap mortuaire. Après la cérémonie religieuse, le cortège, marchant aux flambeaux, eut constamment à traverser les flots d'un peuple immense pour se rendre au cimetière du Père-Lachaise, envahi par un nombreux concours de spectateurs. C'est là, c'est sur les bords de la tombe creusée pour recevoir ses dépouilles mortelles que tous les littérateurs, tous les artistes, tous les savants de la capitale, vinrent offrir un dernier hommage à un poète célèbre, au meilleur et au plus aimable des hommes. M. Delambre, son ancien élève, et son ami de quarante ans, fit verser des larmes à tout le monde par la naïve et touchante expression d'une douleur vraie; on eut dit de Montaigne pleurant sur la tombe d'Étienne La Boétie. — Plus tard, notre illustre ami obtint de la pieuse fidélité de son épouse un monument qui porte pour seule épitaphe : JACQUES DELILLE. M^{me} Delille, qui n'avait jamais pu se consoler d'une perte si grande, repose à côté de son mari dans un tombeau destiné à réu-

nir leurs cendres. — Delille est le père d'une école de jeunes écrivains qui, quoique lui ayant des obligations immenses, ne lui rendent pas toute la justice qu'ils lui doivent. Mais, avant cette génération nouvelle, le poète avait eu des disciples et des émules qui, sans s'aveugler sur les défauts de sa manière et sur le tort que le genre descriptif pourrait faire à la poésie, qui vit de génie et de hautes inspirations, n'en reconnaissaient pas moins le talent de l'auteur du poème de l'*Imagination* et du traducteur de Virgile. Du nombre de ces admirateurs éclairés est M. de Pongerville, qui a marché sur les traces du maître dans sa belle traduction de *Lucrèce*. P.-F. TISSOT.

DÉLIMITATION, se dit des opérations géométriques qui ont pour but de fixer sur le terrain, d'une manière exacte, les limites d'un état, d'une province, d'une commune ou d'une propriété quelconque. — La délimitation des frontières de l'est de la France a été dans ces derniers temps l'objet de travaux importants exécutés de concert par une commission d'ingénieurs français et badois. Le Rhin, dont le thalweg sert de limite sur presque tout son cours entre Bade et Neubourg à la France et au grand-duché, nécessitait depuis long-temps de grandes améliorations, qui se trouvaient subordonnées à une délimitation exacte, de manière à prévenir des discussions dont les conséquences sont souvent incalculables. La vallée du Rhin a été levée à une assez grande échelle pour que les moindres particularités du terrain fussent exprimées, en sorte qu'au moyen du bornage adopté par les commissaires des deux états, les limites sont maintenant fixées d'une manière exacte et pour ainsi dire invariable. Il serait important d'appliquer cette mesure au reste des frontières de France pour faire cesser les contestations qui s'élèvent souvent relativement à des droits que les communes limitrophes prétendent exercer simultanément (v. LIMITES). E. GRANGEZ.

DÉLINÉATION, en latin *delineatio*, de *delineare*, dessiner, crayonner, tra-

cer, esquisser, tirer des lignes. Ces mots sont évidemment dérivés de *linea*, ligne. La délinéation est vulgairement la représentation de la forme d'un objet au moyen de lignes tracées sur du papier ou autres matières. En ce sens, ce terme est synonyme du mot *dessin*, qui est beaucoup plus usité. Dans son sens le plus général, la délinéation doit signifier le *tracé* de toutes sortes de lignes, quel que soit le but qu'on se propose en les traçant. Lorsque les principes des sciences géométriques, relatifs aux diverses sortes de lignes, droites, brisées, courbes, ont été préliminairement acquis, on procède avec beaucoup d'avantages aux *délinéations* qu'exigent le tracé des plans et la projection des corps solides qu'on veut représenter sur des surfaces planes, en les envisageant sous divers points de vue et à des distances plus ou moins grandes. Lorsqu'on veut ensuite exprimer par de simples lignes tous les rapports de forme, de grandeur et de situation d'un grand nombre d'objets à représenter sur un même plan, il faut joindre aux notions géométriques celles de l'optique et de la perspective. A l'aide de toutes ces notions, *l'art de délinéer*, qui a pour but la représentation d'un nombre plus ou moins considérable de corps observables dans l'espace, peut atteindre toute la précision et toute la rigueur mathématique dont il est susceptible. — La délinéation est très employée dans les sciences astronomiques, géographiques, géologiques et minéralogiques, pour la détermination des diverses propriétés géométriques des corps bruts. Elle est aussi usitée dans les sciences des corps organisés ; mais, dans l'état actuel de ces sciences, elle n'a guère été mise en œuvre que pour représenter les formes, les grandeurs des végétaux, des animaux et de leurs parties. Il faut espérer cependant que la direction philosophique des esprits qui s'évertuent à découvrir le plan de construction des corps vivants sera suivie avec une grande constance, et que les premiers essais déjà faits dans cette direction amèneront des résultats importants : à ce sujet, nous ferons

remarquer que dans les sciences naturelles, l'art de délinéer ou de figurer linéairement tous les corps naturels doit s'appliquer non seulement à tous ces corps, considérés dans leur état d'intégrité, mais encore à toutes leurs parties constitutives, qu'on distingue entre elles : 1° d'après leur *circonscription*, en fondements, régions et segments ; 2° sous le rapport de leur construction, en organes, appareils et ensembles, et 3°, sous le point de vue de leur *texture* (*v.* ce mot), en matériaux, les uns tissus, les autres sources et les troisièmes émanés de ces sources. Sans doute l'art du dessin, qui nous a fourni sur ces divers points beaucoup de richesses de détail, est très perfectionné ; mais le moment de tracer des délinéations plus scientifiques est venu, et, l'œil armé, tantôt du télescope, tantôt du microscope, le naturaliste philosophe pourra embrasser dans sa pensée tous les êtres et toutes leurs parties, que le crayon de l'artiste doit circonscrire et délinéer pour les différencier d'après les caractères qui nous les font distinguer au sein de l'espace. L'esprit d'ordre nécessaire pour grouper dans un lieu très resserré un grand nombre d'objets disposés d'après leurs rapports nous porte naturellement à les distribuer dans des espaces circonscrits par des lignes particulières, connues dans l'écriture sous le nom d'accolades, qui sont plus ou moins grandes. Ces sortes de délinéations sont d'un avantage très grand dans tous les *synopsis* ou *conspectus* (*v.*), pour abrégier le discours et formuler avec précision les rapports découverts ou soupçonnés par l'esprit humain.

LAURENT.

DÉLINQUANT, celui qui a volontairement commis un *délit* (*v.* ci-après). Ce mot est susceptible des mêmes acceptions que celles qui appartiennent au mot *délit*, auquel nous prions le lecteur de se reporter. Cependant il faut dire que l'expression *délinquant* s'emploie communément dans son sens le plus étendu, et c'est même là sa signification la plus usuelle. — Le délinquant n'est pas seulement celui qui a commis une infraction que la

loi punit, car tous les jours un homme se rend auteur devant nous d'une action nuisible, et cependant, en présence de cette action, notre conscience ne se trouble pas, et elle n'hésite pas à proclamer que son auteur n'a pas à l'expier. — Qu'un fou, par exemple, nuise à autrui, qu'un enfant sans expérience, et dont les facultés intellectuelles n'ont pas atteint leur complet développement, commette un de ces actes qui chez tout autre nous révolterait, nous plaindrons celui qui en aura souffert, nous nous sentirons mus de pitié envers les malheureux qui s'en seront rendus les auteurs, mais nous ne leur infligerons pas une punition : et pourquoi cela ? parce qu'un fou, un enfant, ne savent pas ce qu'ils font, parce que le flambeau de la raison, n'a pas éclairé leur volonté, parce qu'enfin nous ne trouvons pas en eux ce discernement complet, cette intelligence réfléchie du bien et du mal, sans lesquels toute responsabilité morale et toute criminalité disparaissent. — Nous pourrions pousser plus loin ce raisonnement et le développer par d'autres exemples ; mais ce que nous venons de dire suffira pour faire sentir que le délinquant est celui qui a compris toute la portée d'une mauvaise action et qui en a mesuré toutes les conséquences. — Telles sont les conditions de ce que l'on nomme l'imputabilité morale ; et les lois, qui ont la raison pour base, les ont consacrées dans des dispositions précises. Ainsi, le code pénal français affranchit de toute pénalité l'homme en état de démence. Au temps de l'action, comme aussi lorsque le délinquant est âgé de moins de seize ans, la loi veut que les juges examinent et décident s'il a agi avec ou sans discernement, et dans ce dernier cas, elle le déclare non coupable.

E. DE CHABROL.

DÉLIQUESCENCE. Ce mot sert à désigner la propriété que possèdent certains corps, de précipiter sous forme liquide la vapeur d'eau mêlée à l'air, et de s'y dissoudre. Les corps déliquescents, dont nous ne ferons pas ici la longue énumération, ne le sont pas tous au mê-

me degré ; quelques-uns sont sensibles aux moindres traces d'humidité : tels sont ceux qui ont pour l'eau une affinité très grande. La même propriété se trouve cependant partagée par d'autres corps doués de peu d'affinité pour l'eau, mais elle ne se met en évidence que dans la circonstance la plus favorable, telle qu'une atmosphère chargée d'humidité. — La déliquescence d'un corps est souvent mise à profit dans les arts ; les corps les plus avides d'eau sont fréquemment employés à favoriser l'évaporation dans le vide, à dessécher l'air. Les gaz entraînent presque toujours dans leur préparation de la vapeur aqueuse : on les en dépouille en leur faisant traverser des tubes remplis de calcium sec. — La propriété déliquescente peut être très caractérisée dans certains sels, composés eux-mêmes de corps qui ne jouissent pas séparément d'une grande affinité pour l'eau, ou même qui n'en ont aucune : il faut que les médecins prennent en considération la déliquescence des sels, et qu'ils se méfient de prescrire pour être conservés long temps des médicaments qui, par la nature de leur composition, sont bientôt altérés. N. C.

DÉLIRE, delirium. On appelle *délire* le dérangement des fonctions du cerveau, c.-à-d. le désordre des facultés intellectuelles et des qualités morales. En d'autres termes, le délire est l'égarement de l'esprit ou de la raison par suite d'une irritation ou d'une altération morbide du cerveau. — L'irritation cérébrale qui amène le délire peut reconnaître des causes différentes, ce qui donne lieu aux différentes espèces de délire. L'ingestion de substances spiritueuses ou narcotiques produit le *délire de l'ivresse* et le *narcotisme*. Une affection générale fébrile, certaines fièvres intermittentes ou exanthématiques, le typhus surtout, font naître une autre sorte de délire que l'on appelle *fébrile*. Enfin, il y a une sorte de *délire* plus général, celui qui dure longtemps, et qui reconnaît pour cause directe une altération immédiate du cerveau, et celui-ci prend le nom d'*aliénation mentale*, de *folie*, *manie*, *monomanie*, etc.

—Le cerveau, comme nous avons dit ailleurs, est composé de parties différentes, que nous appelons *organes*, et ces organes ont des fonctions différentes. Il est destiné, par ce moyen et par la nature de ses fonctions, à percevoir les impressions des sens extérieurs ; il est le siège des différents penchans, des sentimens, des talens et des facultés intellectuelles ; il est le régulateur des mouvemens volontaires, et il a des rapports de sympathie nerveuse avec les organes de la vie végétative, les viscères du bas-ventre et de la poitrine. Ces conditions d'organisme et ces fonctions différentes du cerveau nous expliquent l'immense variété de délire dans les individus qui en sont affectés. Il suffit de comprendre qu'il peut y avoir des irritations partielles pour les différents organes. — Les auteurs se sont occupés à faire des descriptions détaillées des différentes formes ou modes de manifestation du délire, et ils ont parlé des lésions du jugement, de la sensation, de la volonté, de la mémoire, de l'imagination, etc. ; mais on trouve dans leur langage beaucoup d'obscurité et de confusion. Les physiologistes, qui reconnurent et adoptèrent l'une des vérités fondamentales de la phrénologie, la pluralité des organes du cerveau, et saisirent la différence qui existe entre les attributs généraux et les facultés primitives de l'intelligence, ont pu seuls apporter de la clarté et de l'ordre dans cette matière. Ce n'est pas le lieu de développer ici ces principes physiologiques : ils seront plus convenablement traités aux articles *DISPOSITIONS INNÉES*, *FOLIE*, *ORGANOLOGIE*, etc. Par le même motif, nous ne traiterons pas non plus en ce moment du troisième genre de délire, de la *folie*, et nous nous bornerons aux deux premiers, le *délire de l'ivresse*, et le *délire fébrile*. — L'excitation du cerveau et le désordre de ses fonctions, par suite des boissons fermentées, alcooliques, se fait quelquefois d'une manière très prompte. Les substances introduites dans l'estomac agissent par une stimulation propre, qui se propage au cerveau par les rapports sympathiques du

système nerveux, avant même que ces substances aient pu avoir le temps de se mêler au sang par les voies digestives. Le premier effet des boissons spiritueuses est de réveiller l'activité des forces vitales et du cerveau en particulier ; la physionomie s'anime, les mouvemens sont plus faciles ; l'imagination est vive, la parole est plus prompte ; on est plus libre ou plus indiscret, et les divers sentimens se manifestent avec plus de promptitude et d'aisance. Jusque là, il n'y a pas de désordre dans les fonctions du cerveau ; mais si l'on continue à boire, les sensations commencent à se troubler, les yeux ne distinguent plus clairement les objets, que l'on voit doubles ; les oreilles n'entendent qu'imparfaitement ; la langue ne se prête plus à la parole : on prononce mal, on balbutie, on commence enfin à *déli-rer*. Successivement, l'ivresse gagne, le sang monte à la tête, les traits de la figure se décomposent, les mouvemens du corps cessent d'être dirigés par la volonté : ils sont incertains ou cessent entièrement. En même temps que cela arrive, les idées se confondent, on s'exalte, on dispute, on est dans le *délire complet*. Quelquefois on passe du délire au sommeil, à l'assoupissement, à la stupeur. — Ce genre de délire varie selon la nature de l'individu ou selon la qualité des substances enivrantes. Les enfans et les femmes tombent dans le délire de l'ivresse avec la plus grande facilité, en raison de la sensibilité et de l'irritabilité de leur système nerveux. Il y a des personnes qui peuvent supporter des quantités considérables de vin ou de liqueurs fortes sans en ressentir aucun mauvais effet. — Le vin produit des effets différens, selon la diversité des tempéramens, et spécialement selon la différente organisation cérébrale des buveurs. Ainsi, les uns sont gais, aimables, amoureux, les autres turbulents, querelleurs, téméraires, imprudens, eruels on furieux. Il y en a d'autres qui sont tristes, maussades, silencieux et graves : celui-ci chante, un autre bavarde, et un troisième fait des vers ou des calembourgs. Comment expliquer

une si grande variété des phénomènes intellectuels et moraux résultant d'une même cause, d'une cause identique? La pluralité des organes nous l'explique parfaitement. Selon qu'un individu a un organe cérébral plus ou moins développé, actif ou irritable, l'excitation générale causée par la boisson mettra en activité ces mêmes organes de préférence aux autres, et conséquemment nous aurons la manifestation et l'exaltation d'une ou de plusieurs qualités déterminées, de celles précisément qui sont les plus prédominantes ou les plus excitables dans l'individu. L'observation qui a donné lieu au proverbe *in vino veritas* est très ancienne, mais l'explication est tout-à-fait moderne : elle est due aux connaissances précises de la physiologie du cerveau.—Le délire de l'ivresse cesse ordinairement au bout de quelques heures : il est rare qu'il faille avoir recours à des moyens médicaux pour le faire cesser. Les vomissements naturels ou procurés soulagent promptement le patient. L'usage du café est un excellent moyen pour faire cesser l'ivresse ou la prévenir : les boissons fraîches acidulées font à peu près le même effet. L'application de l'eau froide à la tête ou l'aspersion générale de tout le corps sont des moyens très utiles.—On ne peut pas attribuer à la seule présence de l'alcool la propriété qu'ont les substances spiritueuses de produire le délire de l'ivresse : il paraît que le gaz carbonique et autres principes délétères y contribuent également.—L'ivresse de la bière ne ressemble pas à celle du vin et de l'eau-de-vie : elle produit sur nos facultés un effet analogue à celui des narcotiques : elle assoupit, elle donne le sommeil plutôt qu'elle n'exalte les facultés.—Les narcotiques agissent puissamment sur le cerveau, et s'ils sont administrés à une dose trop forte, ils causent une sorte de délire qui ressemble un peu à l'ivresse. Le règne végétal seul les fournit ; il y en a un très grand nombre, et presque tous sont des médicaments très utiles quand ils sont donnés à propos : tels sont l'opium, l'aconit, la belladone, la ciguë, le stramonium, etc. Il y a des cham-

pignons qui font naître un délire plus ou moins grave et rendent comme sous ceux qui en mangent. — Le délire causé par les narcotiques est triste : il y a stupéfaction, étonnement, confusion d'idées, plutôt que mouvement, vivacité, exaltation ; et si la dose a été plus forte, l'engourdissement général, l'assoupissement et la stupeur se manifestent. Dans ce cas, le système sanguin cérébral est gorgé de sang. Les Orientaux, qui abusent assez souvent de l'opium, corrigent cet excès par le café. Il paraît donc que le café a une action sur notre organisme opposée à celle des liqueurs spiritueuses et de l'opium. L'expérience doit nous porter à penser que le café a la propriété de dégager le cerveau de la trop grande quantité de sang qui s'y porte, soit par l'action des substances narcotiques ou spiritueuses, soit par un travail d'esprit trop prolongé, soit par toute autre cause. Si le vin et l'opium causent le sommeil, le café cause la veille. J'avertirai seulement ici que tous les narcotiques n'agissent pas sur l'organisme et sur le cerveau de la même manière que l'opium et les boissons alcooliques ; mais l'explication sur ces différents modes d'agir ne peut pas se faire dans cet article, quoiqu'elle soit du plus grand intérêt pour la médecine pratique. — Il nous reste à parler du *délire fébrile*. Ce délire doit être regardé toujours comme un symptôme grave de la maladie qui le fait naître. Si un malade se tourne souvent dans son lit, s'il est agité, le délire n'est pas loin. Quelquefois, le délire commence à se manifester par un changement survenu dans la voix, dans les gestes, dans les discours et dans les affections du malade. Plus tard, le délire prend tout le caractère d'une véritable *aliénation mentale*. La forme de délire et toutes les complications qui indiquent une lésion plus ou moins profonde de l'encéphale doivent servir de base au médecin pour donner ses pronostics sur l'issue de la maladie. — Les fièvres intermittentes graves et les fièvres pernicieuses sont généralement accompagnées de délire. Ce délire cesse nécessairement avec la cessation de l'ac-

cès fébrile. Le médecin prévient le retour des accès par le prompt usage du quinquina et de ses préparations, et il prévient ainsi le retour du délire. L'opium et même le vin sont quelquefois très utiles dans ces sortes de fièvres, ce qui prouve que tout délire n'est pas essentiellement la suite d'un état inflammatoire du cerveau, comme plusieurs médecins l'ont cru.—Le typhus et les fièvres typhoïdes, que beaucoup de médecins appellent *fièvres cérébrales* (v. *CONTAGIOS*), sont ordinairement accompagnés de délire. Ce délire se présente sous différentes formes, comme le délire en général, puisque cela tient à la diverse organisation du cerveau; et quoiqu'il puisse indiquer une surexcitation de cet organe, il ne faut pas cependant le regarder ni le traiter comme si c'était une inflammation directe et véritable de l'encéphale. Le typhus, la petite-vérole, la scarlatine et autres exanthèmes fébriles sont fréquemment accompagnés de délire; mais toutes ces maladies ont une période plus ou moins longue à parcourir. Il y a des médecins qui croient arrêter le cours de la maladie et faire cesser le délire qui les accompagne en multipliant sans mesure les saignées et les moyens curatifs, qui sont du reste bien indiqués: ils se trompent, et bien souvent, par leur précipitation, ôtent au malade les forces nécessaires pour surmonter la maladie. Le délire dans ces sortes de fièvres cesse bien souvent sans l'emploi de grands moyens.—Il n'en est pas de même pour le délire qui survient à l'inflammation des méninges et du cerveau: celui-ci exige, au contraire, la plus grande activité de traitement; et les saignées, dans ce cas, doivent être répétées hardiment. Les malades qui succombent à la suite de ces inflammations, comme ceux qui sont empoisonnés par l'opium ou par les boissons alcooliques, présentent à l'autopsie le système sanguin cérébral énormément engorgé de sang.—Dans le nord de l'Italie domine une maladie, la *pellagre*, qui est généralement accompagnée de délire sans fièvre. Dans cette maladie, ceux qui

en sont atteints, et qui ne sont en général que de malheureux paysans, hommes, femmes et enfants, se présentent aux médecins avec les indices d'un véritable affaiblissement des forces organiques, et plus spécialement de tout le système nerveux.—Nous pouvons faire ici quelques remarques sur la différence qu'il y a entre le *délire fébrile* et le *délire de la folie*: dans le premier, les fonctions digestives sont suspendues ou altérées; dans le second, elles se conservent intactes. Les fous mangent ordinairement de bon appétit et digèrent très bien. Dans le délire fébrile, les sens extérieurs ne fonctionnent pas régulièrement, et chez les aliénés, les sens, en général, ne sont pas dérangés. Les mouvements volontaires, la parole, sont dans l'état normal chez ceux-ci, et en désordre chez les fébricitants en délire. L'aliénation mentale arrive lentement, par degrés, et dure long-temps; le délire fébrile est très rapide et passe promptement. N'oublions pas cependant que toutes ces différences ne tiennent qu'à la différence des causes productrices et à leur manière d'agir: l'organe lésé est toujours le même, le *cerveau*. Il y a des médecins qui ont prétendu, encore de nos jours, expliquer le délire par l'inflammation de la pie-mère ou de l'arachnoïde, et ils ont confondu la cause qui peut déterminer le délire avec le siège du délire même. En effet, si le cerveau, dans l'état de santé, est le seul organe pour la manifestation des facultés morales et intellectuelles, il doit être aussi le seul siège du désordre de ses fonctions dans le délire, qui est l'état de maladie. L'arachnoïde, n'étant pas le siège de la pensée, ne peut pas être le siège du désordre de la pensée.

FOSSATI.

DÉLIT. Ce terme a deux significations: tantôt il est synonyme du mot *infraction*, et alors il comprend dans sa généralité toutes les actions qui troublent l'harmonie sociale, et portent atteinte aux droits d'autrui. C'est ainsi qu'on l'entend dans le langage vulgaire, et que la loi elle-même l'emploie quelquefois, témoin cette disposition du code des délits et des

peines du 3 brumaire an IV : « Faire ce que défendent, ne pas faire ce qu'ordonnent les lois qui ont pour objet le maintien de l'ordre social et la tranquillité publique est un *délit*. » Tantôt, au contraire, cette expression a un sens plus restreint, et ne désigne qu'une série particulière d'actions auxquelles le législateur inflige une peine moins sévère. Pris dans cette dernière acception, le mot *délit* s'emploie par opposition au mot *crime* (v.). — Il résulte des réflexions qui précèdent que la plupart des développements qui se trouvent au mot *crime* s'appliquent également au mot *délit* employé génériquement. Il serait superflu de les répéter ici, comme aussi nous renverrons au mot *INFRACTION*, qui comprend à son tour toutes les classes des actions nuisibles, l'examen des questions philosophiques, des systèmes et des doctrines que cette grave matière a fait naître. Nous nous bornerons ici à un article de spécialité, qui, dès lors, aura l'avantage d'être plus clair. — L'ancienne législation n'avait pas donné une définition bien nette de ce que l'on devait entendre par *délit*; mais, dans la pratique et dans la science, on désignait par-là toute infraction qui donnait lieu à des peines correctionnelles. Le législateur moderne a senti qu'il fallait marquer irrévocablement la valeur de cette expression dans l'ordre légal, et le premier article du code pénal actuel contient cette disposition : « L'infraction que les lois punissent de peines correctionnelles est un *délit*. » — Cet article a essuyé bien des censures et bien des critiques : les uns l'ont trouvé matérialiste, les autres peu clair. En effet, disent les premiers, quoi de plus monstrueux que de déterminer les caractères d'une action d'après la pénalité dont le législateur l'a frappée? La définition du code pénal, disent les seconds, suppose, pour être comprise, la connaissance complète de tous les articles qui le composent, puisque la qualification ne s'appuie que sur la nature des peines. Or, toute définition qui ne se suffit pas à elle-même n'a aucun valeur. — Si le législateur avait voulu donner

une définition philosophique et abstraite du *délit*, il y aurait assurément quelque chose de fondé dans les reproches qu'on lui adresse, mais il n'a pas eu cette prétention, qui, peut-être, eût été un hors-d'œuvre; et c'est ici qu'il devient nécessaire d'entrer dans quelques développements historiques. — Sous l'ancienne législation, les délits étaient soumis suivant leur nature à une juridiction spéciale : ainsi, les délits forestiers, les délits d'aides et gabelles, etc., avaient pour juges : les premiers, les *maîtrises des eaux et forêts*, les *tables de marbre* et les *chambres souveraines des eaux et forêts*; les seconds, les *élections*, les *greniers à sel* et la *cour des aides*. Et, comme les délits étaient classés par ordre de matière, il ne pouvait y avoir aucune équivoque possible sur chacune de ces juridictions. — Mais la législation nouvelle a fait justice de tous ces tribunaux particuliers qui couvraient le territoire français, et dont les inconvénients s'étaient souvent fait sentir. Ce n'est plus à raison de la nature des infractions, mais, à raison de leur gravité que les juridictions ont été créées. La connaissance des crimes est devenue l'attribution des *cours d'assises*, celle des délits l'attribution des *tribunaux correctionnels*. Il était donc alors nécessaire de déterminer d'une manière fixe à quels principes les tribunaux pourraient reconnaître leur compétence, et distinguer le *délit* du *crime*. Une définition plus abstraite et plus philosophique eût mieux convenu peut-être aux théoriciens; mais elle eût été pour le magistrat un guide moins sûr. Au surplus, c'est moins une définition scientifique que la loi a voulu donner qu'une base nette et invariable des règles de la compétence. Ce n'est pas aux hommes des théories et des systèmes qu'elle s'est adressée, mais aux hommes de pratique et d'application. — Nous en avons assez dit pour bien faire comprendre la signification spéciale du mot *délit*. Cet article a un rapport nécessaire avec le mot DÉLINQUANT, que l'on fera bien de consulter. (V. ci-dessus, p. 11.) E. DE CHABROL.

DÉLITER (minéralog., architecture).

Quelques carrières de pierres à bâtir sont composées de *bancs* ou *lits* plus ou moins épais, et séparés l'un de l'autre par des couches très minces de matières plus molles. Les bancs, ou lits, peuvent être d'une structure qui les rende capables d'une égale résistance dans tous les sens, ou formés par la superposition de feuillets plus ou moins adhérents, mais que l'on peut séparer l'un de l'autre, et qui se séparent quelquefois par l'effet des alternatives de sécheresse et d'humidité, et surtout des gelées : on dit alors que ces pierres se *délitent*. Les roches stratifiées sont exploitées en les *délitant*, c.-à-d. en enlevant les pierres dans le sens des lits. Les architectes recommandent de placer ces matériaux comme ils étaient dans la carrière, et par conséquent *sur leur lit* ; la précaution est toujours bonne, mais elle ne suffit point, si les pierres sont sujettes à se déliter ; celles-là doivent être exclues de l'architecture ornée. On en a cependant employé à la construction du portail de l'église de Saint-Sulpice, comme on le voit par quelques dégradations de la corniche. On ferait bien de ne point les admettre non plus dans la construction des voûtes qui ont à soutenir une forte charge ou des commotions répétées : dans ce cas, la plus forte action est exercée perpendiculairement aux *joints* des *voussoirs*, et il est impossible que la plus grande résistance des pierres lui soit opposée dans toute l'étendue de la voûte.

F—Y.

DÉLITESCENCE (méd.), traduction

du mot latin *délitescencia*, provenant du verbe *délitescere* (en français, *se cacher*). Les médecins emploient cette dénomination pour désigner la disparition plus ou moins prompte d'une affection locale, sans qu'elle se reproduise sur une autre partie ; car, s'il en était ainsi, la maladie aurait seulement changé de place, mutation qu'on nomme *métastase*. Il n'est pas rare de rencontrer des exemples de délitescence, ou d'inflammation promptement guérie par résolution, quand le traitement est très actif. Tel est l'extinction d'une

brûlure légère, par l'application continue de la glace ou de l'eau très froide, la guérison de l'érysipèle par des lotions pratiquées avec une solution aqueuse de nitrate d'argent fondu, etc., etc. Mais fréquemment on voit résulter des accidents graves de la disparition subite d'une affection locale. C'est ce dont on est trop souvent témoin durant le cours de la petite-vérole, de la rougeole, de la scarlatine, etc.... La sagesse prescrit aux médecins, à plus forte raison à tous ceux qui ne possèdent pas leur instruction, de ne chercher à obtenir ces cures qu'avec une grande réserve, et quand on l'a obtenue, il faut attendre quelque temps avant de se réjouir,

CHARBONNIER.

DÉLIVRANCE (méd.). On entend

par ce mot l'expulsion naturelle ou l'extraction par l'art du *placenta* et de ses dépendances hors de la matrice ; de là deux espèces de délivrance, la *délivrance naturelle* et la *délivrance contre nature*. — La première a lieu lorsque la matrice, après avoir expulsé le *fœtus*, revient sur elle-même ; alors le placenta se détache de la surface utérine, se roule le plus ordinairement en forme de cornet d'oublie, et se présente à l'ouverture par son sommet conique. De nouvelles contractions utérines le forcent à franchir l'orifice, et, une fois dans la cavité vaginale, l'abaissement de la matrice l'expulse au dehors. — La nature peut donc seule opérer la délivrance ; néanmoins, on est dans l'habitude de seconder ses efforts, afin que la femme se débarrasse plus promptement et plus sûrement. Aussitôt que de nouvelles douleurs commencent à se faire sentir, on entortille le cordon ombilical autour des doigts d'une main garnie de linges secs ; puis, avec trois doigts de l'autre main, on exerce sur le cordon une traction d'avant en arrière, et lorsque la masse du délivre est parvenue dans le vagin, on dirige le cordon avec une seule main, vers le pubis, tandis que de l'autre on roule cinq ou six fois sur lui-même le placenta, pour tordre ses membranes en manière de corde, et en extraire jusqu'à la moindre par-

celle. Il suffit alors de tirer légèrement le cordon ombilical pour recevoir le *délivre* (v. ci-ap.) dans la paume de l'autre main. Si une portion du placenta était restée dans la matrice, il faudrait aller la chercher avec une des mains; mais s'il s'agissait seulement des membranes, elles seraient entraînées par l'écoulement des *lochies*.— La délivrance ne s'opère pas toujours avec la même facilité : l'avortement, la grossesse composée, l'inertie de la matrice, l'hémorrhagie, les convulsions, les syncopes, la mauvaise position ou le volume trop considérable du placenta, viennent entraver la marche de la nature dans l'acte qui termine l'accouchement. Il faut avoir recours à l'art, et, suivant les cas, avancer ou reculer l'expulsion du délivre. Si la malade éprouve des syncopes, de l'inertie, il n'en faut pas moins débarrasser la femme, lors même que ces accidents ne dépendent pas de la présence du délivre : s'ils persistent, il faut les traiter par des moyens appropriés.— On arrête quelquefois l'hémorrhagie utérine en retirant le placenta de la matrice : si elle persiste, on a recours aux diverses compressions mécaniques; la compression aortique, dont on a beaucoup parlé dans ces derniers temps, présente de grands avantages, mais demande une main exercée, qui soit prête à parer aux accidents dont elle peut être suivie. L'emploi du seigle ergoté peut faire cesser l'hémorrhagie de l'utérus comme il en fait cesser l'inertie. MM. Villeneuve et Hatin ne mettent pas en doute dans ces cas l'efficacité de cette substance médicinales. Le plus ordinairement l'hémorrhagie utérine cède à l'action des réfrigérants, aux injections froides et acidulées.— Le resserrement du col de la matrice demande qu'on aille le dilater avec les doigts. Lorsque le placenta résiste, malgré les contractions de la matrice et les tractions exercées sur le cordon ombilical, on peut croire qu'il y a adhérence contre nature, volume trop gros ou position mauvaise du placenta. Il faut alors introduire la main dans la matrice, retirer partiellement le délivre, ou lui don-

ner une bonne direction suivant le cas.— Quant aux accidents causés par l'avortement ou la grossesse composée, ils ont été ou seront traités à leurs articles (v. AVORTEMENT et GROSSESSE).— Lorsque la délivrance est terminée, la première chose à faire est de s'assurer si la matrice n'a pas été entraînée par le placenta : elle forme alors au-dessus du pubis une petite tumeur que les accoucheurs nomment le *globe rassurant*. On prescrit à la malade un repos absolu; on couvre ses seins de manière à les garantir du froid, et on place autour de son ventre une serviette médiocrement serrée, pour prévenir des douleurs, des syncopes et d'autres accidents. Il est inutile d'indiquer tous les soins de propreté dont on doit l'entourer. On doit également lui éviter toute espèce de contrariétés morales : c'est dans ce but qu'on attend quelques instants avant de présenter l'enfant à l'accouchée, et de lui en indiquer le sexe. N. CLERMONT.

DÉLIVRE (méd.). On donne ce nom, ou celui d'*arrière-faix*, aux enveloppes du fœtus, parce qu'elles ne sont expulsées qu'après que celui-ci est sorti de la matrice, et que l'accouchement n'est terminé qu'après cette expulsion, nommée par les praticiens *DÉLIVRANCE* (v. ci-dess.). En médecine, on se sert peu de cette dénomination; on préfère indiquer par leur nom propre les parties qui composent le délivre; ce sont : les membranes *amnios* et *chorion*, la masse spongieuse du *placenta*, le *cordon ombilical*, etc. N. C.

DELLA-MARIA (DOMINIQUE), compositeur français, naquit à Marseille. Dès son enfance, il montra pour la musique un goût passionné, qui se développa de plus en plus par l'étude des grands maîtres, et les leçons d'habiles professeurs. Après avoir composé à l'âge de 18 ans, et fait représenter dans son pays son premier ouvrage, il partit pour l'Italie, où il séjourna pendant dix ans. Là, guidé par les conseils de Paisiello, il obtint plusieurs succès sur la scène italienne. De retour en France, il s'empressa de se rendre à Paris, où l'on attendait la gloire, que devait suivre trop tôt une mort prématu-

rée. Il débuta en 1798 au théâtre Favart par le *Prisonnier*, paroles de M. Alexandre Duval, et ce début fut un véritable triomphe pour Della-Maria. Indépendamment du mérite intrinsèque de l'ouvrage, une heureuse circonstance d'opportunité assura son succès. Si l'école française avait depuis 89 fait un pas immense ; si, à une richesse d'harmonie inconnue jusqu'alors, elle joignait une vigueur de coloris qui l'avait fait parvenir à son apogée, les partisans de l'ancien opéra-comique soutenaient que c'était aux dépens de la mélodie, et appelaient de leurs vœux un homme de talent qui écrivit dans le système qu'ils préféraient. Le *Prisonnier* parut, et obtint les suffrages des deux partis. Cette musique vive, spirituelle, abondante en mélodies suaves et élégantes, charma par sa grâce les vieux amateurs du passé, et par la richesse de l'instrumentation ceux qui voulaient que le coloris et le dessin composassent un tout homogène. Encouragé par ce succès, Della-Maria donna en moins de deux ans l'*Opéra-comique*, l'*Oncle valet* et le *Vieux château*. Un heureux avenir semblait lui sourire, une longue carrière de gloire s'ouvrait devant lui, lorsqu'une mort inattendue, causée par une imprudence, vint tout à coup le frapper et l'enlever aux arts en 1800. F. BENOIST.

DELOLME (JEAN-LOUIS), écrivain politique, naquit à Genève en 1740. Une éducation soignée développa de bonne heure en lui d'heureuses dispositions naturelles, et quand il fut parvenu à l'âge où l'homme cherche à se créer une position et un avenir, c'est au barreau qu'il consacra d'abord ses talents. Mais les minutieux détails des affaires s'accordaient mal avec la nature de son esprit théorique ; il se dégoûta bientôt de la profession d'avocat, et il quitta sa patrie après la publication d'un livre qui eut assez de succès, et qui a pour titre : *Examen des trois points de droit*. — Parmi les coutumes et les constitutions qu'il eut occasion d'observer dans ses voyages, le gouvernement anglais lui apparut sous un tel caractère de supériorité

qu'il en fit l'objet presque exclusif de ses études. Quoique étranger, il parlait et écrivait purement l'anglais : c'est dans cette langue qu'il publia tous ses écrits ; plusieurs ont cependant avancé qu'il les composait en français, et les faisait ensuite traduire par un ami. Les ouvrages publiés par Delolme sont : 1^o *Parallèle du gouvernement anglais et de l'ancien gouvernement de Suède, contenant quelques observations sur la dernière révolution arrivée dans ce royaume*. — 2^o *Constitution de l'Angleterre, ou état du gouvernement anglais, dans lequel il est comparé à la fois avec la forme du gouvernement républicain et les autres monarchies de l'Europe* (Amsterdam, 1771). — 3^o *Histoire des flagellants, ou mémoire sur la superstition humaine* (1777 in-4^o) : c'est une paraphrase du livre de l'abbé Boileau. — 4^o *Observations relatives aux taxes sur les fenêtres, les boutiques ; et à l'impôt sur les merciers ambulants : essai fort judicieux, destiné à servir d'introduction à une histoire sur l'union législative de l'Angleterre et de l'Écosse, que Delolme méditait*. — 5^o *Observations sur l'embarras national, et sur la manière dont le parlement a procédé à ce sujet*. L'opinion émise dans cette brochure eut la gloire d'être soutenue par le célèbre Pitt, et adoptée par le parlement. — Ce sont là tous les écrits avoués de Delolme ; il faut y ajouter quelques lettres politiques écrites dans les journaux, parmi lesquelles on distingue celle qu'il publia sur la question de savoir : si l'accusation contre M. Hastings était annulée par la dissolution du parlement. Il nous apprend encore dans l'avertissement qui précède sa *Constitution d'Angleterre* qu'il se proposait de faire paraître une histoire de Georges III, mais cet ouvrage n'a jamais vu le jour. De tous les écrits de Delolme, son livre sur la constitution d'Angleterre est le seul qui ait obtenu les honneurs de la postérité ; sa célébrité fut lente à se former : quand il parut, il reçut bien quelques éloges, mais, il faut le dire, une in-

différence presque générale l'accueillit. Toutefois, Delolme savait que là était son titre de gloire, et, loin de se laisser décourager, il reprit son travail, le revêtit avec une attention toute spéciale, et en fit presque un autre ouvrage dans une seconde édition qu'il publia en 1795. Depuis ce moment, son succès alla toujours en croissant, et les Anglais le classent parmi leurs meilleurs livres de droit politique. Mais c'est en France, surtout, que la réputation du livre fut grande : car jusqu'alors on avait peu compris dans notre pays le gouvernement représentatif ; les ressorts de la constitution anglaise, les rapports et le contre-poids des grands pouvoirs de l'état n'étaient médités que par un petit nombre de têtes pensantes. Il est vrai de dire aussi qu'il n'existait pas encore un livre à la portée de tous, capable de former sur ce point l'éducation publique. L'ouvrage de Delolme, en traçant avec méthode et clarté le tableau des institutions anglaises, répondait donc à un besoin général, à cette époque, où les questions de droit public tourmentaient si fort les esprits : ajoutez que le livre par lui-même avait un mérite réel ; que la marche adoptée par l'auteur, d'éclairer les institutions par l'histoire, par des comparaisons ou par des contrastes, en rendaient l'intelligence facile, attrayante même. Il ne faut pas s'étonner dès lors si bien des personnes ont mis cet ouvrage au-dessus du grand travail de Blackstone. L'étude de Delolme est sans contredit plus facile ; on peut apprendre avec lui à moins de frais et en moins de temps l'ensemble de la constitution anglaise, et sous ce rapport les étrangers le préféreront toujours. Mais Blackstone a pénétré plus avant dans le cœur des institutions de son pays ; aussi ses compatriotes le considèrent-ils comme leur premier auteur de droit public, puisqu'ils vont même jusqu'à l'opposer à notre Montesquieu, dont il n'a, certes, ni le coup d'œil, ni la verve, ni la profondeur. — Si Delolme a eu des apologistes exagérés, les critiques ne lui ont pas été non plus épargnées. L'éditeur du

Tableau de la constitution d'Angleterre, par Custance, et surtout, plus tard, l'auteur de l'*Examen du gouvernement d'Angleterre comparé aux constitutions des États-Unis* (ouvrage attribué à M. Livingston, aujourd'hui ministre de la justice à New-York, et connu par de beaux travaux sur la législation criminelle), l'ont pris fortement à partie. Ces critiques évidemment outrées ne seraient-elles pas l'effet d'une prédilection d'éditeur, ou d'une antipathie nationale trop prononcée ? Quoi qu'il en soit, il est certain que plusieurs de ces reproches ne laissent pas d'être fondés : on peut dire, par exemple, que Delolme a parlé de la constitution anglaise plus en apologiste qu'en observateur impartial. — Delolme était d'un esprit hardi, gai, et d'une fécondité inépuisable. Sa vie est mêlée de bizarreries qu'on a peine à concevoir. On ne croirait jamais, si lui-même n'en faisait l'aveu, qu'il n'a jamais voulu assister à une séance du parlement, qui tient une si grande place dans la constitution de la Grande-Bretagne. Passionné pour l'indépendance, il se livrait avec emportement aux excès du plaisir et du jeu. N'ayant d'autres moyens d'existence que ses publications et son travail dans les journaux, il n'abaissa jamais sa fierté à solliciter qui que ce fût. Changeant de domicile à tout instant, et de nom en même temps que de domicile, des personnages éminents qui voulaient lui donner des secours ne purent jamais le découvrir. — Delolme habita presque toujours l'Angleterre. Il revint cependant à Genève en 1775, où il fut élu membre du conseil des Deux-Cents, mais il retourna bientôt à Londres, et ne reparut en Suisse que sur la fin de ses jours. Il mourut en juillet 1806 à Leven sur le Ruffiberg, canton de Schwitz, six semaines avant l'éboulement qui détruisit ce village. Singulière, et toutefois trop commune destinée que celle de cet homme, dont la vie fut partagée entre des travaux sérieux, les inquiétudes de la pénurie et le dérèglement des passions !

E. DE CHABROL.

DÉLOS (Ile de), l'une des *Cyclades* (v.). La mythologie l'a rendue célèbre par la naissance d'Apollon et de Diane, et par les fêtes religieuses qu'on y célébrait. Avant Homère, Olen de Lycie avait chanté cette île, à laquelle, selon Callimaque, tous les poètes doivent le tribut de leur génie. Pindare, Bæchylide, Simonide, ont tour à tour satisfait à cette loi, et un Nicœcharès, dont parle Aristote, composa un poème qui n'était qu'un récit historique des merveilles de Délos. Cette île a eu aussi beaucoup d'historiens : souvent elle a changé de nom, et successivement elle s'est appelée Ortygie, Astérie, Cynthus, Délos, Lugie, Chlamydie, Cynæthus et Pyrpole. On prétend que Délos avait été longtemps flottante au milieu de la mer, et que, poussée par les vents, elle était souvent submergée, quand Jupiter la fixa et la rendit habitable en faveur de Latone. Le premier souverain connu de Délos fut Erysichton, fils de Cécrops, 1558 ans avant J.-C. Il paraît qu'il s'en était emparé par conquête, et qu'il y bâtit un temple à Apollon. Erysichton n'y resta point, et alla mourir à Athènes, son père régnant encore. Les Phéniciens, refoulés par Josué, se jetèrent sur les îles de la mer Égée, et prirent aussi Délos. Minos s'en empara pendant qu'Égée régnait à Athènes, environ 1229 avant J.-C. Il est évident néanmoins qu'au temps de Pisistrate les Athéniens étaient rentrés en possession de Délos, puisqu'ils la purifièrent, en faisant exhumer et transporter ailleurs tous les corps morts. Ils défendirent même à tous les habitants de mourir dans l'île, et à toutes les femmes d'y accoucher. Elle eut une grande importance après la destruction de Corynthe, parce que tous les négociants de cette ville s'y réfugièrent; mais sous Mithridate, elle fut ravagée entièrement par ses généraux, si bien que les Romains la trouvèrent déserte. Délos conserve encore de beaux restes d'antiquité.

P. DE GOLBÉRAY.

DÉLOYAUTÉ. En morale et en politique, c'est le mensonge mis en action

dans ce qu'il a de plus vil et de plus bas. En effet, le mensonge n'est souvent que la dénégation de ce genre de vérité qu'une mauvaise honte inspire dans le monde; la déloyauté, au contraire, c'est le trafic de la vérité, c'est le mensonge qui enrichit ou qui est utile à notre avancement; en résumé, c'est un vice qu'on ne saurait trop attaquer, parce qu'il sapé la civilisation à sa base. Toute société repose sur les engagements qu'un homme prend avec un autre homme, et sur les garanties que le citoyen offre au prince ou à l'état; en d'autres termes, nous contractons librement les uns avec les autres, d'où résulte entre particuliers des engagements sacrés. Nous avons envers le prince ou l'état des devoirs à remplir, et, lorsque, de notre propre mouvement ou par suite des institutions qui régissent notre pays depuis des siècles, nous avons prêté serment, il faut, pour le défendre ou le tenir, épuiser tous nos efforts, ou il n'y a plus à compter sur rien au monde. Sans doute, il est des circonstances si désastreuses qu'elles nous délient; mais nous avons lutté : vaineux, nous sommes à plaindre, mais non à mépriser; le sort a trahi notre volonté, a refusé son appui à notre dévouement. Notre conscience est restée fidèle : hommes ou citoyens, nous sommes au-dessus du reproche. La déloyauté a une tout autre marche, elle s'offre aux devoirs comme aux serments, parce qu'elle espère qu'en ne les tenant pas, elle recueillera d'immenses avantages; elle prépare la trahison de longue main; ses paroles et ses démarches jurent tout haut ce que sa volonté cherche à détruire tout bas : c'est lorsque l'on commence à bien se fier en elle qu'elle médite ses plus funestes coups. Il est quelques occasions où, avec une déloyauté adroitement conduite, on parvient à une haute fortune ou à d'éclatants emplois; mais ce sont là de rares exceptions : en retour, que de carrières magnifiques ont été coup à coup fermées par un simple soupçon de déloyauté ! C'est un vice dont les ames sordides devraient surtout se préserver; car il ruine

aussi sûrement qu'il déshonore. La déloyauté pour réussir a besoin de circonstances si heureuses qu'en général elle échoue et porte malheur à qui s'en sert; c'est ce que l'expérience a prouvé mille fois dans les relations privées comme dans les affaires publiques. Il faut cependant avouer que, dans un pays où les révolutions sont très fréquentes, l'instinct de la conservation, le besoin du commandement, portent les hommes d'état à une déloyauté qui les identifie quelquefois avec leurs places; ils ont du pouvoir, mais n'ont point de considération.—Dans les rapports entre les deux sexes, fussent-ils irréguliers, on est tenu d'éviter toute espèce de déloyauté; rien ne dégage de certains devoirs de délicatesse, et tromper une femme, même celle qui n'est pas respectable, c'est volontairement se placer au-dessous d'elle et de sa dégradation.

SAINT-PROSPER.

DELPECH (JACQUES-MATHIEU), né à Toulouse le 2 octobre 1777, est mort à Montpellier le 29 octobre 1832.—Peu favorisé de la fortune, avec une constitution frêle et délicate, la nature lui avait donné une physionomie spirituelle, une imagination vive, une conception facile, une dextérité rare, et surtout une ardeur infatigable pour le travail : c'est avec cela qu'il surmonta de grandes difficultés, car son père était trop pauvre pour fournir même au frais de l'éducation de ses enfants. — On a dit que Delpech avait commencé par être imprimeur, comme Béranger; selon d'autres, ses études médicales auraient marché de front avec la couture des eulottes. Ces deux versions manquent d'exactitude; ce qui a pu leur donner naissance, c'est qu'un de ses frères fut tailleur, et que toute la fortune paternelle consistait dans une imprimerie de second ordre, où Delpech passa ses premières années, et d'où il fut retiré par un homme de bien, M. Larrey, oncle de celui par qui ce nom fut immortalisé. Voici à quelle occasion : M. Larrey fut appelé auprès du père de Delpech pour un ulcère aux jambes, ancien et douloureux. Grâce à de sages conseils et à des soins bien

entendus, la maladie prit bientôt une marche favorable, et Delpech, poussé par le désir bien naturel d'être utile à son père, s'offrit à suppléer le chirurgien pendant son absence et à faire lui-même le pansement. Au bout de quelques jours, M. Larrey, revenant auprès de son malade, ne vit pas sans admiration un pansement fait avec un art tout particulier et une précision qu'il n'y aurait peut-être pas apportée lui-même. Frappé de l'intelligence du jeune homme, M. Larrey croit avoir découvert un chirurgien, et lui offre une place auprès de lui, dans l'hôpital de la Grave, dont il avait alors la direction.— Deux ans après, Delpech enseignait l'anatomie; avant sa quinzième année, il avait obtenu un prix d'encouragement à l'ancienne école de chirurgie de Toulouse. Le 28 juillet 1801, la faculté de Montpellier lui conféra le titre de docteur : Delpech avait alors 24 ans.—De retour à Toulouse, il s'y livra à l'enseignement et à l'exercice de la chirurgie, mais il eut à lutter contre un homme plus sage, plus instruit, et près duquel il sentit plus d'une fois qu'il lui restait encore quelque chose à apprendre : cet homme, aujourd'hui chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Toulouse, le docteur Viguerie, trop peu connu dans le nord de la France, jouit dans toutes nos provinces méridionales d'une réputation bien méritée, et contre laquelle est venue se briser l'école de Montpellier tout entière, bien que depuis ce temps elle ait renfermé dans son sein, outre Delpech, des hommes tels que MM. Lordat, Fages, Dugès et Lallemant. — Frappé de son infériorité, Delpech vint à Paris pour y acquérir de nouvelles connaissances. Sans fortune et sans appui, il y sacrifiait une partie de ses nuits à un travail manuel, afin de fournir à ses modiques besoins, jusqu'au jour où l'excellent Boyer lui procura un emploi dans la maison de l'empereur Napoléon. Il peut se faire que Montpellier doive Delpech à ce premier bienfait, car lorsque, peu de temps après, la chaire de Sabatier fut mise au concours, la reconnaissance qu'il devait à Boyer l'empêcha de disputer la pla-

ce à celui qui devait alors épouser la fille de son bienfaiteur : peut-être Dupuytren n'en fut-il pas fâché. — Alors l'école de Paris comptait de grands chirurgiens : outre Boyer et Dubois, elle était illustrée par Dupuytren, Roux, Marjolin, etc. Pour rivaliser avec eux, Delpech fit un cours auquel se pressèrent tous les élèves du Midi, charmés d'entendre à Paris un langage empreint des plus vives couleurs d'une imagination toute méridionale. En même temps, il publia la traduction de l'ouvrage que Scarpa venait de faire paraître sur les anévrysmes. Ce livre est une espèce de hors-d'œuvre dans la vie chirurgicale de Delpech : c'est une traduction pure et simple, sans additions, sans notes, sans idées qui appartiennent au traducteur : aussi n'en parlons-nous que parce qu'il commença le nom du chirurgien dont nous traçons la vie. — Nous voici arrivés à l'époque la plus importante de l'histoire de Delpech, car c'est de là que date sa haute illustration. Après la mort du professeur Poutingon, la chaire de clinique externe à la faculté de Montpellier fut mise au concours. Delpech courut s'inscrire au nombre des concurrents, parmi lesquels il faut noter MM. Fages et Maunoir, qui tous deux se sont distingués si honorablement dans la même carrière. La lutte fut vive ; mais la facilité, la richesse de son élocution, et surtout l'habileté dont il fit preuve dans le manuel opératoire, lui acquirent la majorité des suffrages : il fut proclamé le 27 septembre 1812. — Devenu professeur, Delpech se livra à l'enseignement avec toute l'ardeur d'esprit et la vigueur de talent qui lui étaient naturelles. Sa clinique fut bientôt citée comme une des plus abondantes sources d'instruction pour les jeunes chirurgiens. Savoir chirurgical profond, sagacité de diagnostic, mémoire féconde, talent de parole, habileté de main, toutes les qualités nécessaires à un professeur de clinique, Delpech les possédait à un degré éminent. « Il montrait dans ses leçons, a dit un professeur de la même école, la sagacité lumineuse d'un esprit prompt qui commande à une main

habile, une facilité d'élocution étonnante, et un enthousiasme pour son art, à la fois le signe et le gage du vrai talent. » Ses cours devinrent le centre le plus actif de l'enseignement chirurgical à Montpellier, et de son école sortit bientôt une pépinière de praticiens habiles. Ce fut là un immense service pour les provinces méridionales, qui manquaient de chirurgiens : aussi fut-il surnommé de son vivant le restaurateur de la chirurgie dans le midi de la France. — Trois ans après, en 1815, il envoya à l'institut un mémoire sur la *Complication des plaies et des ulcères, connue sous le nom de pourriture d'hôpital*, in 8°. En 1816, paraît un ouvrage beaucoup plus important, et par l'étendue du sujet et par la richesse des faits et des doctrines : c'est son *Précis des maladies chirurgicales* (3 vol. in-8°). A cinq ans d'intervalle, de 1823 à 1828, il publia ses deux volumes de la *Chirurgie clinique de Montpellier*. Nous avons encore de lui un ouvrage complet, qu'il livra à la publicité en 1829 ; il est intitulé : *De l'Orthomorphie par rapport à l'espèce humaine, ou Recherches anatomico-pathologiques sur les causes, les moyens de prévenir, ceux de guérir les principales difformités, et sur le véritable fondement de l'art appelé orthopédique* (2 vol. in-8° avec atlas). — Ajoutons à cette sèche énumération le *Mémorial des hôpitaux de Montpellier et du Midi*, journal qu'il rédigea presque à lui seul pendant deux ans, malgré les nombreuses occupations de son enseignement et de sa clientèle ; un *Traité du choléra-morbus* ; enfin des *Recherches*, faites en commun avec M. Coste, sur le développement du poulet dans l'œuf. — Ces ouvrages prouvent par leur nombre combien Delpech a travaillé ; et cependant, malgré la réputation de leur auteur, ils n'ont jamais eu de succès populaire. On y remarque en général une absence d'ordre, un défaut d'enchaînement, qui peuvent expliquer la froideur avec laquelle ils ont été reçus ; le style en est lâche et diffus. La raison en est peut-être dans l'imagination méridionale de l'auteur, qui ne lui permettait point de

relire ce qu'il avait écrit, ou, pour mieux dire, ce qu'il avait dicté, car Delpech tint rarement la plume : il dictait toujours en se promenant dans son cabinet. — Il s'est repenti d'avoir publié, jeune encore, son *Précis des maladies chirurgicales*, celui de ses ouvrages contre lequel la critique s'est le plus acharnée. On y trouve néanmoins des idées neuves sur les fractures, les luxations et les maladies organiques des os. S. Cooper le cite continuellement dans son *Dictionnaire* au sujet de ces maladies. — Les travaux principaux de Delpech ont eu pour but de découvrir l'origine des difformités et d'en trouver le remède. Son premier *Mémoire sur les pieds-bots* est justement estimé ; celui qui a pour titre *Quelques phénomènes de l'inflammation*, et dans lequel il décrit un tissu nouveau de nature fibromusculaire, produit constant de la suppuration, et auquel il a donné le nom de *tissu inodulaire*, n'est pour ainsi dire qu'un avant-propos jeté, à 15 mois d'intervalle, en avant de son grand ouvrage sur l'*orthomorphie* ; il n'est permis de citer à côté de ce dernier livre que les savantes *Considérations* de M. Jalade-Lafond sur les *principales difformités du corps humain*. — La seule idée médicale émise par Delpech est contenue dans son *Traité sur le choléra-morbus* : ce ne fut pas une idée heureuse. — Ses citations sont consciencieuses, quand elles ne se rattachent à aucune doctrine qui lui soit propre ; dans le cas contraire, il fit trop souvent plier les faits au gré de ses explications. Delpech était Gascon. — Il sut se faire aimer des nombreux élèves auxquels il ouvrit les voies de la science. Plein de zèle, amoureux de son art, il avait coutume de dire que la chirurgie était sa maîtresse, et ses élèves ont tous confirmé cette parole, car aucun sacrifice ne lui coûtait pour faciliter leur instruction et pour agrandir le domaine de la science : son temps et sa bourse leur appartenaient. Un exemple, et ce n'est pas le seul que nous aurions à citer : les désastres de l'Attique vinrent frapper, au milieu de ses études médicales, un jeune Grec qui

perdit à la fois son père, sa mère, ses frères et une fortune considérable. Delpech le prit chez lui, le fit recevoir docteur et le plaça à Aigues-Mortes, lui créant ainsi un avenir, au moment où il était sans ressources. — Les leçons de Delpech étaient très suivies, car il parlait bien ; son éloquence facile, brillante, chaleureuse, faisait supporter les défauts qui ont déparé ses ouvrages. Il était verbeux, sans ordre, oubliant souvent le sujet de ses leçons ; mais la richesse de sa mémoire, la fertilité de ses idées, jointes à une façon de un peu gasconne, lui fournissaient les moyens de racheter, au profit de ceux qui l'écoutaient, des défauts intolérables chez tout autre. Sans essayer une comparaison inutile, disons que la méthode de Dupuytren fut en tout point opposée à celle de Delpech, si toutefois ce dernier en avait une. — On lui a reproché de s'être décidé souvent à opérer dans des cas où l'opération aurait pu être évitée : c'est un tort dont il s'est accusé plus tard, et qui lui est commun avec presque tous les jeunes chirurgiens. Il en est si peu qui, par la suite, soient devenus aussi sages et aussi prudents ! il en est si peu d'ailleurs qui aient opéré comme lui ! rien qu'à voir ses doigts, vous devinez cette grande habileté. C'était surtout dans les pansements qu'il apportait un soin minutieux, un talent remarquable ; on le regardait avec plaisir appliquer une bande : cela était à ses yeux d'une haute importance pour le succès d'une opération. Avant d'opérer, il avait porté un diagnostic certain, procédant toujours par voie d'exclusion, ce qui annonce un esprit pénétré de tous les détails des maladies. Sous tous ces rapports, nous ne saurions mieux faire que de placer Delpech à côté de M. Roux, supérieur, selon nous, à tous ses rivaux, si la nature lui eût donné un organe plus sonore, une parole plus éclatante. — Personne mieux que Delpech ne possédait l'art d'interroger les malades et d'arriver à la connaissance de la maladie dont ils étaient atteints : dans ces cas, il avait une douceur et une patience d'autant plus remarquables que son caractère était vif et

impétueux. En ville comme à l'hôpital, il questionnait tout le monde avec la même attention, avec la même sollicitude. Il lui est arrivé souvent de fournir aux frais d'une maladie et d'une convalescence. Ses clients désiraient toujours le voir, tant ses paroles et son enjouement apportaient de consolations ! — D'une amabilité rare dans ses rapports sociaux avec ses malades, avec ses élèves, avec les étrangers, il ne sut pas aussi bien s'attirer l'amitié de ses confrères, qui le voyaient toujours minutieux et tracassier. Un illustre praticien de Montpellier, homme fort respectable et fort estimé, nous disait à ce sujet, il y a quelques années : « On peut être mal avec un confrère, avec deux, avec trois, si vous voulez ; mais quand on les a tous contre soi, on doit avoir un caractère peu aimable. » Et dans le fait, malgré sa supériorité reconnue par tous, il était jaloux et ombrageux ; cela tenait à une ambition démesurée, qui lui fit faire des démarches contre lesquelles sa conscience a souvent dû se révolter. Avec très peu de foi dans les pratiques extérieures de la religion, on le vit suivre les messes et communier en 1823, alors que deux professeurs venaient d'être destitués, alors que c'était le seul chemin pour arriver aux honneurs ; aussi fut-il nommé à cette époque conseiller ébirurgien ordinaire du roi, et chirurgien ordinaire du duc d'Angoulême. Lors de sa mort, il était en outre chevalier de la Légion-d'Honneur, professeur de chirurgie clinique à la faculté de Montpellier, chirurgien en chef de l'hôpital St-Éloi de la même ville, membre correspondant de l'académie des sciences, de l'académie de médecine de Paris, et d'un grand nombre de sociétés médicales et savantes de la France et de l'Europe. — Quelque confiance que nous ayons dans le jugement que nous venons de citer, nous ajouterons que Delpech fut bon fils, bon époux et bon père ; il se promettait bien surtout de donner à ses trois fils ce qui lui avait manqué à lui-même, le bienfait d'une éducation complète, lorsqu'une balle vint le frapper au cœur, à l'âge de 55 ans, dans

toute la force de son talent, avant d'avoir pu mettre ce projet à exécution. — Le 29 octobre 1832, Delpech se rendait, selon sa coutume, dans un superbe établissement d'orthopédie, à l'embellissement duquel il avait consacré sa fortune. Un de ses anciens malades, qui avait pris à dessein un logement dans le voisinage, voyant de sa croisée venir le cabriolet où était sa victime, s'arme d'un fusil à deux coups, descend rapidement l'escalier, s'arrête sur la porte de sa maison, lui tire à bout portant un coup de fusil, et le laisse mort sur la place. A l'instant même, craignant de ne pas avoir assez bien réussi, il tire un second coup et frappe encore à mort le domestique, qui soutenait dans ses bras son infortuné maître. Le cheval épouvanté entraîne le cabriolet et les deux cadavres, et vient les déposer jusqu'à la porte de cet établissement, où déjà Delpech commençait à réaliser les glorieuses espérances dont il s'était si long temps bercé. — Quels motifs ont pu diriger cet homme ? La version la plus accréditée attribue l'action de Demptos à un acte de vengeance ; mais on n'eut jamais une indiscretion à reprocher à Delpech, et Demptos avait déjà subi quatre années de détention dans le fort du Hâ, pour des tentatives de mort contre un notaire qu'il soupçonnait également de lui avoir rendu de mauvais services dans une occasion pareille. Demptos en outre était parfaitement guéri, et le témoignage de M. le professeur Dubreuil, qui connut particulièrement Delpech, a démenti ce bruit dans plus d'une occasion comme dénué de tout fondement. — Le bruit de la mort de Delpech frappa de douleur la ville de Montpellier tout entière. Le lendemain, la faculté de médecine et celle des sciences, les autorités civiles et militaires et une foule innombrable de citoyens honorèrent par leur présence le convoi du professeur qui avait su mériter leur amour et leur estime. Les élèves lui donnèrent même une dernière marque d'attachement en s'emparant de ses restes et les portant jusqu'au champ de repos. — Des discours furent prononcés sur sa tombe par le professeur

Dugès et par MM. Boyer et Trinquier. Deux ans après, son éloge a été lu, en séance solennelle, par M. Serre, appelé à remplacer Delpech comme chirurgien et comme professeur. V. DUVAL.

DELPHES (aujourd'hui *Castri*), est une des plus célèbres et des plus anciennes villes de la Grèce. Située sur les limites de la Phocide au sud-ouest de l'une des croupes du Parnasse, aujourd'hui Liacoura, elle s'élevait isolée et à l'abri des insultes de l'ennemi et des vents dans une vallée flanquée de tous côtés de roches escarpées, et bordée de précipices, ce qui, selon, quelques auteurs, lui mérita son nom emprunté du vieux mot hellène, *delphos*, seul, solitaire. Une légende grecque veut qu'elle le tienne de *delphis*, dauphin, parce que selon elle Apollon, sous la figure de ce poisson ami des hommes, aurait abordé dans les parages de cette ville. Plusieurs prétendent qu'elle doit son appellation à Delphus, fils de ce dieu. Parmi les poètes, son nom était Pytho. Pindare affectionne de l'appeler ainsi. Les érudits ont disputé sur l'antériorité de Delphes sur Pytho, ou de Pytho sur Delphes : il paraît que le droit en est resté au premier de ces noms, plus ancien que le déluge de Deucalion, et qui daterait de 1800 ans avant Jésus-Christ. En effet, ce semble, elle ne put devoir son appellation poétique de Pytho qu'au serpent monstrueux né du limon échauffé de la terre, après cette catastrophe ; puisque *puthethai* en grec signifiant pourrir, c'est de là que cet immense reptile s'appela d'un nom aussi hideux que lui, qu'il laissa à Delphes. On le crut tué par les flèches du dieu de la lumière, parce qu'ainsi que nous l'apprenons d'Homère, dès qu'il fut exterminé par quelque héros qui nous est inconnu, le soleil finit par le pourrir et dessécher les poisons dont il avait infecté le sol et les sources ; véritable triomphe physique de cet astre sur l'humidité et les miasmes putrides des corps. Toutefois, on donne encore une étymologie très satisfaisante de Pytho et de sa pythonisse dans le mot grec *punthanomai* (j'interroge), office que remplirent durant tant de

siècles les peuples et les rois au pied du trépied prophétique de cette ville sacrée dont ils sollicitaient une réponse.—Peut-être aussi Pytho n'est-il, selon toute apparence, qu'une corruption de Typhon, génie des ténèbres parmi les Égyptiens, exterminé par Orus, le fils d'Osiris ou du Soleil chez cette nation, croyance apportée par les Phéniciens en Grèce, au sein des Pélasges, peuple d'Arcadie. — Pausanias dit que ce nom de Pytho fut donné postérieurement à la ville de Delphes par Pythis, fils de Delphus, petit-fils de Lycorus. Ce Lycorus avait aussi laissé, à ce qu'il paraît, son nom à un petit bourg nommé depuis Lycorie, bourg anté diluvien, eu égard seulement au cataclysme partiel de Deucalion ; et c'est non loin de ses murs que, pour la rapprocher du lieu souterrain d'où s'exhalait la vapeur à laquelle la Pythie devait son intuition prophétique, des Grecs bâtirent la ville de Delphes, ce qui parfois lui fit donner, mais à tort, le nom de Lycorie. Quant à moi, je me plais à donner une étymologie tirée d'une cause physique, et par conséquent plus raisonnable à cette appellation de Delphes. *Dataf*, en langue hébraïque ou cananéenne, signifie distiller, couler goutte à goutte. Delphes était bâtie entre deux cîmes, entre deux grands châteaux d'eau de la plus haute montagne de la Grèce après l'Olympe et l'Athos. Les cascades de la fontaine de Castalie et mille petites sources arrosaient la ville haute, tandis que la ville basse était baignée par les ondes du Plistus : n'est-ce point là une raison pour que des aventuriers phéniciens, auxquels ce mont doit sa première pythie, qu'ils avaient enlevée en Égypte, lui aient donné un nom tiré des accidents et de la nature du lieu ? — Les anciens étaient persuadés que Delphes était le milieu de la terre, ou son nombril, qu'ils nommaient *omphalos*, comme si le milieu de la terre, qu'ils savaient être un globe, n'était point partout. La raison qu'ils en donnaient était que Jupiter ayant lâché au même moment deux aigles ou deux colombes des deux extrémités du monde, ces oiseaux arrivèrent simultanément

ment à l'endroit où fut Delphes. Un auteur grec, Plutarque, je crois, en donne une autre bien autrement extraordinaire : deux hommes célèbres, dit-il, partirent au même instant, l'un de l'île de la Grande-Bretagne et l'autre du pays des Troglodytes en Afrique, et tous deux se rencontrèrent nez à nez dans la ville d'Apollon. Delphes était bâtie en amphithéâtre ; elle montait du sol sur le versant de la montagne. Resserrée entre les deux crêtes du Parnasse et un bassin de roches étagées par la nature, n'occupant que seize stades en circuit, environ une demi-lieue, elle regorgeait de maisons et d'habitants, auxquels se mêlaient un si grand nombre de statues de dieux qu'on aurait dit d'une fête donnée tous les jours aux hommes par les immortels dans l'Olympe. — Delphes remontait à une si haute antiquité que Pausanias assure que cette ville et son temple furent ensevelis sous les eaux du déluge. Son oracle existait alors, car Dédalion et Pyrrha, les seuls habitants de cette partie du globe échappés au cataclysme, le consultèrent sur le moyen de le repeupler. La hiérarchie de ces oracles est curieuse : ellesuit pas à pas la cosmogonie et la civilisation croissante. Le premier oracle fut celui de Saturne, le Temps, le second celui de la Terre et de Neptune, divinités physiques, le suivant celui de Thémis, la Justice, qui commençait à régler les hommes retombés dans l'état sauvage, et enfin l'oracle d'Apollon, du Soleil, le régénérateur du monde, après cette immense désolation. On ne pouvait choisir un lieu plus pittoresque, plus inspirateur, plus propre au culte du dieu de la lumière : au lever du jour, les deux cimes du Parnasse, quand quelques étoiles languissaient encore dans le ciel demi-sombre, brillaient déjà d'or et d'azur ; à midi toutes ses roches resplendissaient de feux comme des miroirs ardents, et le soir elles semblaient aux rayons du couchant comme des granits d'un rose céleste. Ce merveilleux tableau, qui frappait les hommes d'admiration il y a 4000 ans, époque du premier temple de Delphes, est le même aujourd'hui ; il n'a

pas changé avec les choses humaines ; lord Byron, ce grand poète, ne pouvait en rassasier ses yeux. Le premier temple de la ville d'Apollon fut fait de lauriers apportés des rivages de Tempé, de Thessalie : cela veut dire que ce fut simplement un bocage. Le second fut bâti de cire et de plumes d'oiseaux, il était portatif ; Apollon ou ses prêtres en firent présent aux Hyperboréens, non à des habitants du pôle, mais à quelque nation voisine, au nord de la Grèce. Les premiers prophètes d'Apollon à Delphes furent, et c'est une remarque à faire, de ces contrées appelées hyperborées, parce qu'elles étaient sous le vent de Borée. Ces espèces de temples nomades étaient d'origine orientale : nous en avons un exemple dans l'arche sainte des Juifs. Le troisième temple fut d'airain. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela : il existait à Rome un vaste monument dont la couverture était de ce métal ; la tour de Danaë en fut construite, et aujourd'hui nos ponts de fer ne nous semblent pas une chose à ranger parmi les merveilles du monde. Il y aurait eu encore un quatrième temple, si l'on compte celui que, selon les légendes grecques, Icadus, fils d'Apollon et de la nymphe Lyeie, dans sa traversée de la Lyeie sa patrie en Italie, étant tombé à la mer, et recueilli par un dauphin qui le déposa sur les plages de la Phocide, éleva à son père immortel. *Delphis* en grec veut dire dauphin, comme nous l'avons déjà dit ; Icadus donna peut-être à la ville de son père le nom de cet animal qui lui sauva la vie : c'est encore, en passant, une des origines de Delphes. Le cinquième fut élevé par deux fils d'un roi d'Orchomène, tous deux excellents architectes : ils y pratiquèrent une chambre souterraine, où était enfermé le trésor du dieu, on, pour mieux dire, des prêtres. Ce temple fut dévoré par les flammes 548 ans avant Jésus-Christ ; enfin, le plus riche, le plus vaste et le plus beau des temples de Delphes de cette époque fut le sixième, qui fut élevé par le soin des amphictyons. Tous les Grecs, jusqu'à Amasis, roi d'Égypte, contribuèrent de leur argent à son édification. Les

aléméonides, famille opulente et illustre d'Athènes, y eurent la plus grande part. Au rapport de Pausanias, ce dernier temple occupait un vaste espace; les plus belles rues de la ville formaient comme des rayons autour. Non loin s'élevait un théâtre superbe. Près du temple, dans la ville du milieu, était l'ouverture prophétique et le trépied sur lequel la Pythie rendait ses oracles (v. PTHIE). C'était une longue crevasse dans les roches, d'où s'exhalait une vapeur enivrante; elle avait été découverte originairement par un chevrier qui, s'en étant approché par hasard avec son troupeau, s'était senti soudain animé du don de prophétie, tandis que ses chèvres s'étaient mises à danser autour de lui. Quelques prophètes imprudents et une Pythie, y étant tombés depuis, on y fixa un trépied de fer et à jour, afin de laisser passer les gaz inspireurs jusque dans les entrailles de la prêtresse, qui s'y asseyait de manière qu'ils eussent avec son corps une communication immédiate. Il y avait à l'entrée du temple de grands vases d'or où trempaient des branches aspergeantes de laurier, dans l'eau lustrale, ainsi que nos buis verdoyants dans notre eau d'ablution, à la fête des Rameaux. Sur son sol de rocaillies, Delphes, stérile, se riait des villes aux sillons opulents, aux mains industrieuses. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, les rois, les particuliers, achetaient au poids de l'or ses oracles et ses fourberies : ce trafic dura douze siècles et ne cessa qu'à la venue de Jésus-Christ, lorsque commencèrent à s'écrouler les autels des faux dieux. Tous les prestiges de l'artifice, tous les merveilleux accidents de la nature, y contribuaient à fasciner les yeux des peuples. Lorsque la Pythie rendait ses oracles, ce qui arrivait tous les sept de chaque mois, les accords de la flûte, du chant, des lyres, et les sons des trompettes, multipliés à l'infini par les mille échos des roches voûtées du Parnasse, frappaient et enchaînaient les oreilles d'une harmonie surnaturelle. Ce n'est point là une phrase de poète, Justin l'affirme dans son histoire. A Delphes, c'était une fête éternelle : depuis le lever du

soleil jusqu'au soir, filles, femmes, enfants, hommes, animaux même, étaient occupés, chacun selon sa spécialité, des apprêts du sacrifice mensuel ou du sacrifice même. Là, les fleurs, les lauriers, l'encens, les parfums, étaient disposés; là, étaient des répétitions de danses et d'hymnes sacrés; ici, des statuaires dressaient sur leurs bases de nouveaux chefs-d'œuvre, et plus loin, à l'écart, des poètes composaient des vers pour les oracles de la Pythie. Delphes était encombrée d'or, d'argent, de richesses et d'offrandes. Ses trésors et sa félicité ne manquaient pas d'exciter l'envie; souvent elle paya cher cette faveur inouïe de la fortune. Ses six temples furent tour à tour ou pillés ou livrés par les peuples, ou détruits par des tremblements de terre. Nos ancêtres, les Gaulois asiatiques, vengèrent avec usure la défaite de Brennus, leur ancien chef, qui vainement avait montré du doigt aux enfants de la Sequana tous les grands quadriges d'or dont l'éclat frappait leurs regards dans chacune des rues de Delphes. 273 ans avant Jésus-Christ, ils la prirent, la pillèrent et n'y laissèrent point une once d'or. 84 ans avant Jésus-Christ, les Thraces s'y ruèrent aussi et enlevèrent ses trésors renaissants, qu'elle répara encore, pour les laisser à Néron, la 66^e année de notre ère, avec 500 de ses plus précieuses statues. Ces pillages successifs duraient depuis l'an 1509 avant Jésus-Christ. Ce fut Danaüs, roi d'Argos, qui le premier donna l'exemple. — Hélas! cette ville aujourd'hui est loin de tenter la cupidité des nations; elle n'est plus qu'un petit bourg du nom de Castri. En 1806, sur les lieux où furent son temple et son théâtre, elle ne comptait plus qu'environ 90 cabanes habitées par des Albanais. Voilà la ville qui fut pillée onze fois, et d'où les Phocéens seulement emportèrent 50 millions de francs de notre monnaie. On heurte encore du pied des débris de son gymnase, autour du monastère de la Panagia, la Toute-Sainte : c'est ainsi que les Grecs modernes nomment la Vierge. On ne peut voir sans un sentiment de rêverie, les restes du bassin en marbre pentélique où se bai-

gnait la Pythie, dans les eaux de Castalie, qui y descendaient de cascade en cascade. Enfin, de l'autre côté du golfe de Salona et vis-à-vis Seala, on rencontre encore quelques vestiges des murailles de l'antique Cyrha, qui était le port et l'arsenal de Delphes. DENNE-BARON.

DELPHINIUM. Les plantes que Dioscoride et les Grecs ont désignées par ce nom semblent être des *épilobes* (v. ce mot). P. G.

DELTA, nom de la quatrième lettre de l'alphabet grec, correspondante à notre D pour la prononciation. Comme elle est de forme triangulaire Δ , on a donné spécialement le nom de *delta*, dans la Basse-Égypte, à cette île fameuse qui, formée par les embouchures du Nil, a la figure d'un *delta* ou d'un triangle. Sa pointe méridionale commence à cinq lieues et demie nord du Caire; les Arabes la nomment *Batn-el-Bakara* (le ventre de la biche). C'est là que devrait être placée la capitale de l'Égypte; c'est là que le Nil se sépare en deux bras à peu près égaux, dont le premier va former la pointe orientale du Delta, à trois lieues au nord de Damiette, et le second, la pointe occidentale, à trois lieues nord de Rosette. Ces deux pointes sont à 35 lieues l'une de l'autre, et à 40 et 47 lieues de la pointe sud. Entrecoupée par d'autres branches du Nil et par divers caux, l'île du Delta en forme plusieurs autres. Elle était jadis plus étendue de l'est à l'ouest; mais si les deux bras du Nil, qui tiraient leur nom de deux villes ruinées, Peluse et Canope, ont disparu sous les sables, le Delta vers le nord a gagné quelques lieues sur la mer Méditerranée, qui forme la base du triangle, et qui s'est éloignée de Rosette et de Damiette. Ainsi, Alexandrie et Aboukir, situées à l'ouest de Rosette, sont, pour ainsi dire, hors de l'Égypte, et appartiennent plus au désert de l'Afrique par la nature de leur sol aride et sablonneux. C'est à Rosette que l'on est véritablement en Égypte, que l'on marche sur le terreau noir, gras et léger, caractère distinctif de cette contrée, et que l'on jouit de la vue déli-

cieuse du Delta. Sorti du sein des eaux, il conserve la fraîcheur de son origine. A l'or des guérêts succède, la même année, la verdure des prairies. Des vergers plantés d'orangers, de citronniers, de pêcheurs, de bananiers, etc., des bois de palmiers et de sycomores, des groupes d'arbres épars et toujours verts, des troupeaux de toute espèce, des bourgs, des villages nombreux, les minarets aigus des mosquées de quelques villes, des laes, des canaux, source d'une fécondité inépuisable, animent cette riche partie de l'Égypte. Partout on reconnaît les signes d'une culture facile, d'un éternel printemps et d'une fertilité renaissante et variée. Cette immense plaine, formée par les alluvions et le limon du Nil, n'offre pas la monotonie ordinaire et fatigante des pays plats. Les villes et les bourgs sont bâtis sur des monticules qui s'élèvent au-dessus du niveau des inondations périodiques. Les cabanes des cultivateurs, les animaux qui vivent à l'entour, une multitude d'oiseaux de diverses espèces, tout réjouit l'ame et flatte les yeux. Il est fâcheux pourtant que le Nil, qui vivifie le Delta, ne donne à ses habitants pendant six mois de l'année qu'une eau jaunâtre et fangeuse, qu'on ne peut boire qu'en la faisant déposer et en frottant avec des amandes amères les vases qui la contiennent, et que pendant les trois mois qui précèdent l'inondation l'on soit réduit à boire l'eau conservée dans les éternes celles du fleuve étant si basses qu'elles sont corrompues et remplies de vers. L'eau, dans le Bas-Delta, vers la mer, est à fleur du sol - on y arrose les terres par le moyen de puits à roues. Dans le Haut-Delta, l'eau est inférieure au niveau du sol, qui s'élève d'autant plus qu'on remonte davantage le Nil; on y élève l'eau par des potences mobiles, ou en établissant des chapelets sur les roues. Tout semble annoncer que ce terrain fut jadis un golfe qui a été comblé par succession de temps. — Le Delta se divise en trois parties, le *Garbieh* au centre, le *Bahrie* à l'ouest et le *Charkieh* à l'est; ils ont pour capitale *Mehallah-el-Kebir* (l'ancienne

Saïs). Ses autres villes sont Tantal et Mit - Rhamir, places commerçantes ; Faouah, ancien port, Mansourah, célèbre par la défaite de saint Louis ; Bourlos et Menzaleh, près des lacs qui portent ces noms, Semenboud, Rahmanieh, etc.

H. AUDIFFRET.

DELTOÏDE. Les anatomistes appellent ainsi un muscle (*v.* ce mot) placé dans la région scapulo-humérale ou de l'épaule. En botanique, les feuilles sont dites deltoïdes quand elles ont la forme à peu près triangulaire et rappelant celle de la lettre D (*delta* des Grecs). — Latreille a nommé *deltoïde* toute une tribu de la famille des *lépidoptères* (*v.*) ou papillons nocturnes, dans laquelle viennent se ranger un grand nombre d'espèces peu différentes des vraies *phalènes* (*v.*). Les chenilles de ces insectes ont seize pattes, et sont quelquefois nommées *fausses-teignes*.

P. G.

DELUC (JEAN-ANDRÉ et GUILLAUME-ANTOINE). Nous réunissons dans une seule notice ces deux frères, parce qu'une tendre affection et des travaux communs les rendirent inséparables durant une carrière de plus de seize lustres, quoique l'un vécût à Göttingue et l'autre à Genève. Nés tous les deux dans cette dernière ville (Jean-André en 1627 et Guillaume-Antoine en 1729), la conformité de leurs goûts les dirigea l'un et l'autre vers l'étude de la nature : mais l'aîné ne craignait pas la fatigue de la rédaction des longs ouvrages, au lieu que le cadet se bornait à des mémoires assez courts en raison de ce qu'il savait y renfermer. Jean-André obtint de bonne heure une place honorable parmi les célèbres physiciens de l'Europe. Attiré en Angleterre, il devint membre de la société royale de Londres; la cour l'accueillit favorablement, et la charge de *lecteur de la reine* lui fut accordée; enfin, on le nomma professeur de philosophie et de géologie à l'université de Göttingue. Ses travaux géologiques justifiaient ce choix, quoique ses recherches et ses voyages ne l'aient point conduit hors de l'Europe. Les Alpes, qui le rapprochaient de sa patrie,

furent le principal objet de ses investigations, et on pense bien que les deux frères ne se quittaient point durant les courses dans ces montagnes. En visitant, un jour, dans le Faucigny, le sommet d'un roc escarpé de plusieurs centaines de toises de hauteur, et s'étant approchés très près du bord du précipice, l'un saisit l'habit de l'autre, et lorsqu'ils s'écartèrent de ce lieu dangereux, après avoir terminé leurs observations, ils s'aperçurent qu'une même pensée conçue au même moment avait occupé l'un et l'autre du danger de son compagnon, et nullement du sien propre. Après avoir lu l'intéressante relation des voyages de Saussure dans les Alpes, on peut lire encore celle de Deluc, quoique plus ancienne. Ces ouvrages, et celui qui a pour titre : *Recherches sur les modifications de l'atmosphère, ou Théorie des baromètres et des thermomètres*, ainsi que ses *Voyages géologiques dans le nord de l'Europe, en Angleterre, en France en Suisse et en Allemagne*, conserveront la renommée de leur auteur. On consultera aussi quelquefois ses *Nouvelles idées sur la météorologie*. Plusieurs autres écrits, où la théologie, la morale, et quelques discussions historiques, sont mêlées aux notions de physique, de géologie et d'histoire naturelle, ne dureront pas aussi long-temps : l'inutilité de ces recherches, où l'on s'égare si facilement, où rien ne peut donner la certitude que l'on est arrivé à la vérité, le danger des polémiques religieuses et de leur influence politique et morale, sont généralement sentis; les bons esprits s'en abstiendront. — Guillaume-Antoine ne fut que physicien, naturaliste, antiquaire, et surtout bon citoyen. Les deux frères ont fourni aux recueils scientifiques les plus estimés d'excellents mémoires sur diverses parties des sciences qu'ils cultivaient. On doit particulièrement à Guillaume-Antoine Deluc la connaissance d'un très grand nombre de coquillages fossiles qui ont leurs analogues vivants. Ce savant estimable mourut dans sa patrie en 1812; il était mem-

bre du conseil des deux-cents. Son frère aîné lui survécut un peu plus de quatre ans ; ils jouirent l'un et l'autre du bonheur qui est la récompense des vertus sociales, et que garantit une vie paisible, occupée, consacrée tout entière à la propagation des connaissances utiles.

ESSAY.

DÉLUGE (géol. et érit. hist.), inondation extraordinaire qui couvre une grande étendue de terrains, hors d'atteinte de l'invasion ordinaire des eaux. On ne donne pas ce nom aux débordements réguliers de certains fleuves qui, comme le Nil, le Gange, répandent annuellement leurs eaux sur les deux rives jusqu'à une assez grande distance, sur toute la longueur de leur cours. On ne regarde pas non plus comme une sorte de *déluge* le passage rapide d'une masse d'eaux sur des lieux où elle ne s'arrête point, événement qui a lieu quelquefois dans les hautes montagnes, par l'écoulement subit d'un lac dont la digue s'est écroulée, ou sur les côtes de la mer, lorsque les eaux sont soulevées par une commotion souterraine, ou par l'éruption d'un volcan sous-marin. Le mot *déluge* rappelle en nous l'idée d'une certaine durée dont nous n'assignons point la limite, mais qui ne peut être réduite à celle d'un flot qui se retire aussi promptement qu'il est venu. La notion d'un *déluge universel*, familière à tout le monde, nous a sans doute accoutumés à cette acception du mot, qui, dans le sens étymologique, exprime plutôt l'arrivée des eaux que la permanence de leur séjour. — Il est hors de doute que presque toute la surface de la terre actuellement au-dessus des eaux en fut couverte autrefois ; des témoins irrécusables attestent ce fait. On reconnaît avec une égale certitude que la submersion de toutes ces contrées n'eut pas lieu dans le même temps, puisque les nues durent séjourner durant plusieurs siècles sous des eaux douces, et les autres sous les eaux de la mer. On peut s'en convaincre aux environs de Paris, entre l'Oise et la Marne, espace dont une partie est couverte à la surface de débris de corps marins,

et une autre n'offre plus que les productions des eaux douces. Les mêmes observations peuvent être répétées sur la rive gauche de la Seine, et particulièrement aux environs de Versailles et de Lonjumeau, terrains formés par les eaux douces, qui confinent à d'autres dont l'origine est incontestablement marine. Si on pénètre dans l'intérieur de la terre, des mystères encore plus étonnants viennent se dévoiler : on découvre que la même contrée fut tour à tour sous la mer et sous des eaux douces, et que par conséquent il faut admettre, pour ces lieux, une succession de déluges séparés l'un de l'autre par des intervalles de temps dont nous ne pouvons avoir la mesure. — Aux lieux où l'on n'a pu reconnaître les traces que d'une seule immersion, une logique sévère interdit d'affirmer qu'il y ait eu un déluge : on est certain que les eaux y séjournèrent long temps avant de se retirer, mais on ignore si elles les envahirent, ou si elles ne les couvraient point à l'époque la plus réculée de la consolidation de notre globe, et de la réunion des eaux dans les bassins que leur assignait la forme du noyau consolidé. Ceux qui ont dit, d'après Voltaire, que les coquillages fossiles étaient des *Médailles du déluge* , ont répété une phrase spirituelle dont ils n'avaient pas examiné le sens et la portée : l'esprit usurpe souvent l'autorité de la raison, même en ce qui est du ressort du raisonnement seul. Nous sommes loin encore du temps où l'on pourra déduire de quelques faits bien connus une évaluation probable de la durée de chacune de ces époques, dont on a reconnu la succession dans la structure de la couche superficielle de la terre, ébaucher une chronologie, essayer de compléter l'histoire de ce qui, dans notre planète, est accessible à nos observations. Tout ce que nous avons appris jusqu'à présent ne peut ni confirmer ni contredire l'opinion d'un *déluge universel*, d'un temps où la surface entière de notre planète fut couverte par les eaux ; et si l'on admet ce fait, incompréhensible dans l'état actuel de nos connaissances, on sera fort embarrassé de

concevoir comment les eaux purent arriver et se retirer ensuite, pour restituer la terre aux nouvelles générations qui devaient la repeupler. Ici se présentent avec l'autorité d'une religion révélée des réponses à toutes ces questions : elles sont complètes, mais laconiques et sans explications ; c'est à la foi qu'elles s'adressent, la raison n'a pas le droit de les interpréter. Mais le livre qui contient cette haute instruction tombe entre les mains de quelques hommes qui n'ont pas reçu la foi ; les faits révélés sont exposés aux lueurs vacillantes de la raison, et jugés d'après ce que cette faible clarté peut faire apercevoir ; les objections commencent, une imprudente polémique s'engage. L'histoire de ces luttes, où, de part et d'autre, on se vante d'avoir terrassé son adversaire, est un avertissement pour les amis du véritable savoir : ils sauront se borner à ce qui est à leur portée, se résigner à ignorer ce qu'il leur est impossible d'apprendre. Sans remonter jusqu'aux premières hostilités entre les défenseurs du texte de la Genèse et ceux qui se permettaient de le soumettre à une discussion philosophique, il suffira de rapporter quelques-uns des événements les plus remarquables de cette guerre qui dure encore. On sait que la Sorbonne exigea de Buffon une rétractation formelle et authentique de certains points du système cosmogonique imaginé par l'illustre naturaliste ; heureusement, les temps de persécution étaient passés, et la sage réponse du savant fit suspendre pendant quelque temps les attaques dont ses doctrines étaient le but. Mais, quoique le corps d'armée se tint immobile, quelques partisans recommencèrent à escarmoucher ; on vit paraître un ouvrage intitulé : *Le Monde de verre de M. de Buffon réduit en poudre*, où ni les écrits ni la personne de l'auteur du système n'étaient traités avec modération. Un peu plus tard, quelques *incrédules* se permirent d'exprimer le doute que le temps écoulé, suivant la Genèse, entre la création et le déluge universel, fût suffisant pour que les descendants du couple primitif eus-

sent rempli toute la terre. Cette fois, la victoire fut assurée au texte des livres sacrés : l'un des plus illustres géomètres du XVIII^e siècle, le croyant et pieux Euler, fit voir dans l'un de ses ouvrages, à propos de *logarithmes*, qu'à l'époque où la Genèse a placé le déluge la terre entière pouvait être chargée d'une population très pressée, et il n'hésite point à traiter de *ridicule* l'assertion dont ses calculs ont démontré la fausseté. Ce fut la première fois qu'une logique rigoureuse fut introduite dans ces discussions sur l'histoire de notre planète, car il faut avouer que le système exposé par Buffon dans ses *Epoques de la nature* appartient beaucoup plus à l'imagination qu'au raisonnement. De son côté, la Sorbonne et ceux qui se rangeaient sous sa bannière voulaient dompter la raison, et non l'éclairer ; la logique n'était pas l'arme qui leur convenait, et en les lisant on a bientôt reconnu qu'ils avaient peu l'habitude de cette sorte d'escrime. — Après ces démêlés plus ou moins violents, on en vint enfin à ne plus faire usage que d'armes courtoises, et même quelques paroles pacifiques furent entendues de part et d'autre. Mais, pour que la paix fût durable, il fallait des conventions mutuelles, des explications ; les droits de la révélation étaient perdus de vue, on l'obligeait à parlementer avec la raison, à pactiser avec elle d'égale à égale ; on consentit à cette violation d'une hiérarchie scrupuleusement observée jusqu'alors. Mais comme ces faits connus ne fournissaient pas les explications dont on avait besoin, l'imagination se chargea d'y suppléer ; quelques géologues attribuèrent l'invasion des eaux, non pas à leur élévation au-dessus de la terre, mais à la descente des terres dans les *abîmes de la mer*, d'où elles expulsaient les eaux qui remplissaient ces immenses cavités souterraines. Après avoir ainsi plongé sous les flots les continents et les îles jusqu'au-dessus des plus hautes montagnes, il ne s'agissait plus que d'imprimer un mouvement en sens contraire pour restituer à notre globe sa forme primitive, et faire

rentrer les mers dans leurs anciennes limites. Ces conceptions se présentent avec un air de grandeur dont la poésie s'accommode très bien, et rien n'y est contraire au sens littéral de la Genèse ; mais ce n'est pas assez pour qu'on en fasse des pages d'une histoire aussi importante que celle de la terre et de la race humaine. Le déluge universel, ce prodigieux événement auquel on ne peut rien comparer depuis la création, n'aurait point laissé de vestiges reconnaissables ! Le souvenir n'en serait conservé que par un seul monument historique dont l'examen n'est point permis, et quelques traditions défigurées ! Rappelons encore que cette immersion totale ne dura pas assez long-temps pour déposer sur la terre les bancs de coquillage d'une si grande épaisseur, que l'on trouve en tant de lieux ; quant aux animaux terrestres et aux végétaux enfouis dans l'intérieur de la terre, on attribuerait volontiers à la catastrophe qui les détruisit tout ce qu'on observe dans les lieux où ils furent déposés ; on accorderait même que des cadavres d'éléphants, de rhinocéros et d'autres animaux des contrées équinoxiales, poussés par la violence des convulsions de la mer ébranlée dans toute sa masse, aient été transportés jusqu'au-delà du cercle polaire, et saisis par les glaces de ces contrées : mais pourquoi ces races éteintes s'éloignent-elles par plusieurs caractères de leurs congénères actuellement vivantes ? Pourquoi l'homme, objet de la vengeance divine, n'a-t-il laissé aucune trace de son existence à cette époque de destruction, au milieu de ces débris ? Si cette question est adressée à la raison, elle ne répondra pas, car le fait dont il s'agit n'est pas du nombre de ceux que l'on peut déduire des lois générales de la nature d'après d'autres faits antérieurement connus. On n'interrogera pas non plus la révélation, dont on a décliné l'autorité, en ouvrant une discussion qu'elle interdit : ainsi, point de solution, quelques hypothèses peu satisfaisantes, rien pour les progrès de la science. Dans tout ce que l'on a écrit dans l'intention très louable de mettre d'accord les récits de la Genèse

se et les observations géologiques, les plus grandes difficultés ne sont pas abordées, et celle de l'absence totale des squelettes humains dans les roches qui renferment les dépouilles de tant d'animaux terrestres de genre différents mériterait certainement qu'on en cherchât une autre explication que celle qu'on en donne. On nous dit que, dans le récit de la création, le mot *jour* ne doit pas être pris dans le sens vulgaire, qu'il désigne une époque, un état du globe terrestre, une durée qui peut s'étendre à des siècles, des milliers d'années ; que l'homme fut l'œuvre de la dernière époque, et qu'au moment de sa création *le monde était déjà vieux*, suivant l'expression de Châteaubriand ; que déjà peut-être les roches servaient de tombeaux à ces races d'animaux dont nous avons découvert l'ancienne existence : au lieu de nous borner à les nommer *antediluviennes*, il fallait exprimer qu'elles sont antérieures à l'apparition de l'homme sur la terre, qu'elles avaient cessé d'être long-temps avant que notre race prît possession de sa demeure. Cette interprétation serait assez plausible s'il était permis d'y croire : elle supposerait cependant que le déluge universel n'a laissé sur la terre aucune trace ni de son arrivée ni de sa durée, ce qui paraît impossible. D'ailleurs, qui peut nous donner la certitude que le texte des livres sacrés a été bien interprété ? La révélation seule aurait eue ascendant sur notre intelligence, et la question serait transportée hors du domaine de la philosophie. Le philosophe n'admet rien sans preuve : en matière de foi, le croyant s'abstient de tout commentaire. Pour les amener à un accommodement, il faudrait qu'ils renonçassent l'un et l'autre à leurs maximes : à cette condition, la paix ne serait peut-être plus désirable, et, à coup sûr, rien n'en garantirait la durée. — Reconnaissons et séparons définitivement deux manières essentiellement distinctes d'agir sur l'intelligence, l'une par les inspirations de la foi, et l'autre par les méthodes du raisonnement. L'une ne conçoit pas même la possibilité d'un doute ;

sa conviction est entière; elle pénètre, absorbe toutes les facultés de l'ame : l'autre marche avec précaution, sonde le terrain à chaque pas, et s'impose l'obligation de vérifier chacune de ses œuvres; toujours prête à rectifier ses doctrines dès qu'elle y reconnaît un mélange d'erreur, elle n'arrive promptement à la certitude que sur un petit nombre de questions; sur plusieurs autres d'une haute importance, elle n'atteint ce but que par une route longue et souvent pénible. C'est ainsi que s'élève lentement, mais avec solidité, l'édifice des sciences applicables aux besoins de l'homme. La géologie ne s'écartera pas de cette voie de prudence; elle ne consultera que l'observation, ne recueillera que des faits constatés, et gardera peut-être le silence sur le déluge universel, ce qui n'empêchera pas les croyants de se livrer à l'étude de cette science, et de la cultiver avec succès. Comme toutes les vérités sont essentiellement d'accord entre elles, en perfectionnant isolément chacune des divisions de nos connaissances, nous les mettrons en harmonie sans avoir besoin de les assujettir à une méthode commune, à des règles qui gêneraient leurs mouvements spontanés, contrarieraient leur développement. Pour qu'elles se prêtent au besoin une assistance mutuelle, il n'est pas nécessaire que les plus avancées attendent celles qui restent en arrière. Ainsi, la géologie continuera paisiblement ses recherches sur les résultats des nombreux déluges particuliers qui couvrirent successivement une très grande partie de la terre, mais dont quelques contrées assez étendues ne montrent aucun vestige : lorsque ces investigations partielles seront terminées dans les deux continents, il sera temps de soumettre à l'examen la grande question d'un déluge universel. — Le souvenir de quelques déluges locaux a été conservé par des traditions mêlées de fables; les chroniques de la Grèce parlent de celui de Deucalion, le plus récent de tous, et que l'on rapporte à l'an 1529 avant notre ère. Celui d'Ogygès, qui l'avait précédé de trois siècles au moins, envahit

une grande partie de la Bœotie. Le pays inondé ne redevint habitable qu'au bout de deux siècles, et quelques lieux imparfaitement desséchés restèrent marécageux. Cependant, le sommet des montagnes n'avait pas été couvert par les eaux, et dans cette contrée les pics les plus élevés n'atteignent pas même le tiers de la hauteur du mont Ararat, lieu d'atterrissement de l'arche de Noé, lorsque les eaux du déluge universel commencèrent à se retirer. On ne peut donc rapporter à cette grande catastrophe les invasions moins anciennes et incomparablement moins étendues dans tous les sens que l'on nomme aussi *déluges*. En dégagant les traditions des fables qui les altèrent, ces récits n'ont rien qui s'écarte des lois de la nature : ils pourront servir quelque jour à tenter les premiers essais de chronologie géologique.

FERRY.

DÉLUGE (selon Moïse). Plus de 16 siècles s'étaient écoulés depuis la création du monde : avec les hommes s'étaient multipliés les crimes; et au milieu de la corruption universelle, Dieu ne rencontrait plus qu'une seule famille sur la terre qui pût trouver grâce devant lui. « Je détruirai, dit-il, l'homme que j'ai créé; car je me repens de l'avoir fait. » Il traça lui-même à Noé, l'homme juste, les proportions d'un vaste bâtiment qui devait sauver lui, sa famille et les animaux destinés à repeupler la terre. Cette immense construction fut à peine terminée que les cataractes des cieux s'ouvrirent, les sources du grand abîme furent rompues; des torrents de pluie se répandirent sur la terre, pendant 40 jours; toute la surface en fut inondée; les montagnes les plus élevées disparurent; l'eau surpassa de 15 coudées la hauteur de leurs sommets; toute chair vivante sur la terre, les oiseaux, les quadrupèdes, les reptiles, les hommes, perdirent la vie; tout ce qui respirait sur le globe fut détruit et anéanti. L'arche, l'unique espoir du monde, voguait sur un océan sans limites. Le 150^e jour, un vent impétueux vint agiter violemment la masse de ces eaux : elles commencèrent à baisser; l'arche s'arrêta sur

une des montagnes de l'Arménie, et bientôt les sommets commencèrent à poindre comme autant d'îles éparses. Enfin, au bout d'un an de captivité, après différentes épreuves pour reconnaître l'état de la terre, Noé sortit de l'arche avec tout ce qu'il y avait enfermé, et témoigna par un sacrifice solennel sa reconnaissance envers le Dieu qui l'avait préservé. Dieu fit alliance avec Noé et sa famille, et leur promit de ne plus détruire la terre par les eaux du déluge. « Lorsque je couvrirai le ciel, leur dit-il, mon arc paraîtra au milieu des nuées; ce sera le signe de l'alliance que je contracte avec vous. » C'est ainsi que huit siècles après l'événement, dans un temps où la longévité des hommes en rendait la mémoire récente, Moïse faisait le récit de cette grande catastrophe qui bouleversa la face de l'univers. L'histoire et la fable en ont perpétué le souvenir; les traditions de tous les peuples de l'antiquité, des Égyptiens, des Chaldéens, des Perses, des Indiens, des Chinois, des Grecs, des Romains, etc., confirment le récit de Moïse, et si ces traditions varient sur des circonstances accidentelles, que mille causes ont pu altérer, elles sont d'accord sur le fait principal, aussi bien que sur l'époque. — A ces grandes leçons de l'histoire viennent se joindre celles de la géologie : l'inspection de la terre, ses anfractuosités, offrent de toute part aux yeux du naturaliste des preuves palpables d'une grande et subite révolution, dont la surface du globe aurait été la victime. Les débris d'animaux et de plantes exotiques, cet amas de coquillages rencontrés au sein des plus hautes montagnes, ont été appelés les *médailles du déluge*, et ne s'expliquent, en effet, que par l'invasion des eaux, par un bouleversement capable de jeter tout à coup la mer des Indes ou du Pérou au milieu des montagnes de l'Europe. En vain on voudrait en trouver la cause dans des inondations partielles, des empiétements successifs de la mer : lorsque les eaux roulaient de semblables débris à 2 ou 3,000 mètres au-dessus de leur niveau ordinaire, quelles digues

pouvaient alors protéger les plaines? Et, d'après les lois de l'hydrostatique, quelles devaient être les bornes d'une telle inondation? — Aimera-t-on mieux voir sortir ces montagnes de la mer? — Je conçois leur éboulement plutôt qu'une pareille élévation, et je pense, avec Voltaire, qu'il est aussi vrai que la mer a fait les montagnes, que de dire que les montagnes ont fait la mer. — On demandera ce que sont devenus les ossements humains, qu'on ne trouve point parmi tant de fossiles : de ce qu'on n'en trouve pas, suit-il qu'il n'en existe point, qu'il n'en ait jamais existé? On n'en voit point en Europe : est-ce à dire qu'il n'y en ait point en Asie, etc.? — Où trouver la quantité d'eau suffisante pour submerger le globe? — Celui qui a pu faire le monde a bien pu, je crois, le détruire. Moïse, d'accord en cela avec les naturalistes, nous montre la terre primitivement ensevelie sous les eaux; ces eaux qui l'ont déjà couverte une fois ont bien pu la couvrir une seconde. — On voudra savoir comment, après le déluge, l'Amérique a pu se peupler. — Ce n'est pas à moi de développer les points de ressemblance et d'affinité que les voyageurs ont cru remarquer entre tels et tels peuples de l'ancien et du nouveau monde; il me suffit de savoir que la nouveauté des peuples de l'Amérique n'est révoquée en doute par personne, et que, même sans déluge, il faudra toujours admettre que les deux Amériques, aussi bien que les îles de l'Océanie et tant d'autres n'ont pu se peupler que par des communications entre les continents, et par des transmigrations successives. — On oppose au récit de Moïse des calculs chinois, des annales égyptiennes, indiennes et autres, qui feraient remonter l'histoire de ces peuples, non seulement au-delà du déluge, mais à une longue suite de siècles avant la création du monde. — Il est facile de faire de l'antiquité, au moyen d'éclipses que l'on peut calculer d'une manière indéfinie, ou d'une multitude de règnes simultanés qu'on ajoute les uns aux autres : c'est ainsi qu'avec la seule race mérovingienne, on allongerait l'histoire

de France de près de dix siècles. Mais le bon sens a fait justice de cette prétendue antiquité : les plus anciens monuments de ces peuples sont de beaucoup postérieurs à ceux des Juifs. « La tradition de Moïse, disait Rabaud de Saint-Étienne dans une lettre à Bailly, ce monument le plus vénérable et même le plus antique, se montre au milieu des recherches comme le point de comparaison. L'histoire des Babyloniens, celle des Indiens et des Chinois, viennent se dépouiller de leurs mensonges, et la vérité historique, tant attendue, sort enfin des ténèbres où elle est plongée. » On a cherché des preuves contre Moïse jusque dans l'arc-en-ciel, qu'il donne comme une garantie contre un second déluge. Ce signe, phénomène naturel, ne devait pas, dit-on, être nouveau pour la famille de Noé ; et, précurseur de la pluie, il était peu propre à les rassurer contre le déluge. — Quoique j'aie peu de goût pour les systèmes en général, j'aimerais assez celui de Pluche, qui fait de l'époque antédiluvienne un printemps perpétuel, où la terre, uniquement rafraîchie par la rosée et les zéphyrs, ne connaissait ni les nuées, ni les pluies, ni les orages, et par conséquent pas d'arc-en-ciel. On conçoit alors qu'il était assez naturel que Dieu rassurât les hommes, que le moindre nuage ne pouvait manquer d'effrayer, par un signe qui lui annonçât que ce nuage n'aurait point de suites funestes. Comme ce système est loin d'être démontré, je sens que ma preuve n'en serait pas une pour tout le monde ; mais rien ne m'empêchera de dire que Dieu pouvait choisir un phénomène déjà existant pour signe d'une nouvelle alliance, et qu'un signe de pluie, mais de pluie passagère, pouvait mieux que tout autre rassurer les hommes contre la crainte d'un nouveau déluge. Je n'ai pas intention de parcourir toute la série des *pourquoi ? des comment ?* qui ont été dits sur cette grande catastrophe. Si des savants ont cru pouvoir en contester l'évidence, d'autres savants non moins éclairés ni moins nombreux se sont rencontrés pour répondre à leurs objections ; et je n'en

connais aucune qu'ils n'aient victorieusement réfutée. C'est donc à leurs ouvrages que je dois renvoyer le lecteur. On peut voir la plus grande partie de ces témoignages dans la *Bible vengée* de l'abbé Duclos. D'ailleurs, il est à remarquer que les découvertes journalières, les progrès des sciences, ramènent insensiblement vers l'histoire de Moïse : les systèmes établis de nos jours en sont beaucoup moins éloignés que ceux qui étaient en faveur dans le siècle dernier. Encore un pas, et l'accord sera parfait.

L'abbé C. BANDEVILLE.

DÉMADE, célèbre orateur grec, était né à Athènes dans une condition obscure. Il exerça long-temps la profession de marinier avant de se distinguer dans la carrière oratoire, et ce fut lui qui donna lieu à cette locution proverbiale : *passer de la rame à la tribune*, qu'on employait à Athènes pour exprimer le chemin qu'avait fait un parvenu. Son éloquence, bien que semée de traits heureux et spirituels, se ressentait, dit Leland, du caractère de sa condition originnaire ; elle était âpre, ineulte, négligée, mais pleine d'action sur la multitude. La vie publique de Démade fut fréquemment déshonorée par des actes de vénalité. Antipater disait de lui, par opposition au vertueux Phocion, *qu'il ne pouvait ni rassasier l'un, ni rien faire accepter à l'autre*. Adulateur servile, il fut condamné par le peuple athénien à une amende de dix talents, pour avoir proposé d'admettre Alexandre-le-Grand au nombre des dieux « Je ne suis point, dit-il énergiquement à cette occasion, je ne suis point l'auteur du décret ; la guerre le dicta et la lance d'Alexandre l'a tracé. » Le caractère de Démade offre cependant quelques traits honorables. Tombé au pouvoir des Macédoniens à la bataille de Chéronée, ce fut lui qui, révolté des transports immodérés auxquels Philippe se livra à la suite de cette victoire, lui dit « que la fortune lui avait accordé les faveurs d'Agamemnon, mais qu'il en jouissait comme Thersite. » Cette courageuse remontrance lui gagna l'estime

de ce monarque, et Démade usa généreusement de son crédit pour faire rendre à la liberté plusieurs captifs athéniens. Lorsqu'après le sac de Thèbes, Alexandre irrité somma les Athéniens de lui livrer huit de leurs orateurs, à la tête desquels était Démosthène, Démade se rendit au camp du jeune conquérant, plaida avec chaleur la cause des proscrits, et réussit à obtenir leur pardon. Quelques historiens prétendent qu'il reçut cinq talents pour prix de ce service : malgré sa vénalité connue, on aime à douter de cette particularité. Démade, tour à tour propice et fatal à Démosthène, fut l'instigateur du décret par lequel, après la bataille de Cranon, le peuple d'Athènes ordonna la mort de ce grand orateur. Lui-même périt misérablement. Cassandre, ayant intercepté une lettre dans laquelle Démade se répandait en imputations injurieuses à son égard, égorga le fils de ce démagogue sous ses propres yeux, et le tua ensuite sur le corps de son fils, l'an 302 avant J.-C. Il ne nous reste aucun fragment des harangues qu'il a prononcées.—Plusieurs biographes ont mal à propos confondu l'orateur Démade avec un autre Athénien du même nom, dont on cite une particularité moins curieuse que bizarre. Une loi d'Athènes défendait de faire entrer aucun étranger aux jeux publics, sous peine de mille drachmes d'amende, à raison de chaque étranger introduit. Démade, citoyen opulent et plein d'ostentation, donna au peuple des spectacles dans lesquels il admit jusqu'à cent étrangers, se soumettant à acquitter les cent mille drachmes au paiement desquelles cette frivole contravention donnait lieu.

A. BOULLÉE.

DÉMAGOGIE, DÉMAGOGUE (politique). Ces mots, qui indiquent l'excitation du peuple à des mouvements désordonnés, et le provocateur de ces mouvements, sont toujours pris en mauvaise part ; aussi, dans les états où le peuple est compté pour quelque chose et ne demeure pas tout-à-fait étranger aux affaires publiques, les hommes qui profitent des abus ne manquent point d'accuser de *dé-*

magogie ceux qui osent proposer des réformes. S'il existe un gouvernement représentatif qui ne soit pas une déception, l'opposition que les gouvernants rencontrent dans les élus de la nation peut n'être point démagogique ; quelquefois même l'opinion publique la désavoue ; c'est ce qui est arrivé en Angleterre sous le ministère de Pitt, quoique l'opposition ne manquât point de talents ni même de popularité. Mais si la représentation est faussée, si la masse de la nation sent qu'elle est tout-à-fait en dehors du gouvernement dont elle supporte la charge, elle sera toute pour l'opposition, comme les événements de juillet 1830 l'ont prouvé : ou ne dira point, sans doute, que ces événements ne furent que le résultat d'une impulsion *démagogique*. — Sous les gouvernements absolus, il n'est point question de *démagogie* ni de *démagogues*, mais de *sédition* et de *révolte* : on oppose la *dernière raison des rois* aux clamours populaires, et les échafauds ou les cachots font disparaître les perturbateurs du repos public : c'est ainsi que l'on simplifie et que l'on rend plus commode l'art de gouverner (*v. DESPOTISME*). F.-V.

DEMANDE (Econ. indust. ou *chrématistique* [*v. ce mot*] et écon. polit.). Une erreur long-temps accréditée, depuis le milieu du siècle dernier en Angleterre, et plus encore parmi nous, avait fait considérer comme un progrès l'abus du langage qui détournait de leur véritable et légitime emploi les mots *économie politique* pour les réduire à une application restreinte et partielle, en en faisant les synonymes d'*économie industrielle* ou de *chrématistique* (science des richesses). Cet abus, comme tous les abus, est difficile à réformer et conserve encore de nombreux partisans. Cependant, depuis quelques années, on l'attaque vivement, et il cédera bientôt, au moins nous l'espérons, aux efforts réitérés d'hommes renommés pour leur science. On reconnaîtra qu'en limitant l'économie politique à la connaissance des procédés de l'industrie, au lieu d'ouvrir aux doctrines sociales la carrière du progrès, comme on le croyait, on

l'avait réellement fermée en écartant la science de son but et en la jetant, pour ainsi dire, dans un impasse. On s'aperçoit enfin que l'industrie, qui crée des richesses, est, non pas le but de la société, mais un moyen de la faire arriver à un état d'aisance générale et de contribuer ainsi efficacement à doter une nation d'un bon système d'économie politique. — C'est dans ce sens large, le seul exact et vrai, que nous traiterons tous les mots appartenant à cette branche des connaissances humaines : c'est la plus importante de toutes, puisque toutes doivent y aboutir. — Sous le rapport industriel, on *chrématistique*, le mot DEMANDE n'a pas besoin d'une longue explication. Ce mot s'entend pour ainsi dire de lui-même, et on le trouvera amplement beaucoup plus qu'utilément commenté, sous ce point de vue, dans tous les livres publiés depuis quarante ans sur l'économie industrielle, si mal à propos qualifiée exclusivement d'économie politique. Dans ce sens restreint, on entend par *demande* la recherche par le consommateur de toute espèce de produits bruts ou élaborés : il est d'une complète évidence que de l'étendue de cette recherche dépend l'étendue du débit, c.-à-d., en termes usuels pour tous, que plus il y a d'acheteurs pour une marchandise, et plus on en vend, et *vice versa*. Il est bien clair aussi que d'un côté plus l'objet vénal est utile ou agréable, plus il est recherché ou *demandé*, et que de l'autre, cette recherche est limitée par les facultés des acheteurs. L'étendue de la demande et de la vente dépend donc du prix de l'objet, c.-à-d. que le nombre des consommateurs croît ou diminue en raison du bon marché ou de la cherté du produit désiré : or, plusieurs causes principales déterminent cette abondance d'un produit qui le met à portée d'une multitude croissante d'acheteurs : 1^o la quantité qu'on obtient par la culture et la récolte, s'il s'agit d'un produit brut. Si la quantité diminue, le prix augmente, en raison de la rareté, et le nombre des acheteurs s'amoindrit. C'est ce qui arrive pour les

grains quand la culture souffre ou que les récoltes sont mauvaises. La cherté s'oppose à ce que la *demande*, toujours générale pour cette denrée de première nécessité, soit satisfaite, et le malheureux meurt de faim. 2^o S'agit-il d'un produit préparé par le travail de l'industrie, le prix et par conséquent la *demande* effective sont réglés, (a) par la main d'œuvre ou le salaire de l'ouvrier et le profit légitime du fabricant, (b) par la facilité et le bon marché du transport. (c) par les taxes établies tant sur la matière première qui sert à préparer le produit que sur la vente ou l'entrée, soit dans le pays, soit dans le lieu de consommation, et enfin à la sortie de l'objet fabriqué. On conçoit que le prix total de cet objet se composant de tous ces éléments, la quantité des demandes se règle sur ce prix, suivant qu'il est ou n'est pas accessible à ceux qui voudraient se le procurer. Par exemple, le vin, boisson agréable, salubre, fortifiante et usuelle en France, y serait l'objet d'une consommation ou d'une *demande* beaucoup plus universelle et plus considérable encore, sans l'augmentation de prix qui résulte surtout des taxes souvent énormes auxquelles ce liquide est soumis, et des frais de transport, pour les habitants des villes et des contrées non vignobles. Tel est le sens du mot DEMANDE dans la langue de l'économie industrielle. Ce mot croît en importance si on le considère sous le rapport de l'économie politique. — Qu'il y ait en effet une plus grande quantité de travail appliquée à la production, et qu'il en résulte une plus grande accumulation de richesses dans le pays dont l'industrie et le commerce prennent par l'étendue du débit un accroissement rapide, est-ce là ce qui importe le plus pour le système économique, et, en un seul mot, pour le bonheur de ce pays ? Non, et ce qu'il y a de plus important dans ce sens, c'est l'effet de la production sur l'aisance générale ; c'est la marche que suit la distribution des profits, envisagée dans ses rapports nécessaires avec la prospérité publique et l'ordre social ; c'est enfin le concours d'une

heureuse direction de la *demande* avec la facilité toujours progressive de se procurer les objets *demandés*. — En termes plus simples et plus clairs, si, à mesure que s'étend le goût de superfluités frivoles, on voit diminuer la consommation d'objets nécessaires ou vraiment utiles, et s'accroître le nombre des pauvres; si, pour que des entrepreneurs augmentent sans cesse leur débit, et entassent rapidement des bénéfices illimités, il faut que le salaire de l'ouvrier aille toujours décroissant, et que son travail cesse d'assurer sa subsistance, que des enfants soient condamnés à une vie misérable, à d'odieux châtimens et à un labeur de seize heures par jour, en vain les produits de ces supplices prématurés seraient-ils partout recherchés. Soyez certain que la direction suivie est malheureuse et que le système économique ainsi livré à tous les hasards de la cupidité est mauvais. Ne vous persuadez pas qu'un désordre révoltant soit nécessaire à l'ordre, et qu'il y ait prospérité pour une nation dont la population prise en masse languirait dans l'indigence, parce qu'une faible partie de cette même nation vous éblouirait de son luxe et de sa vaine splendeur. — En économie politique, l'objet essentiel de notre attention, *quant à la demande*, c'est celle du travail. L'agriculture, l'industrie, le commerce, éprouvent-ils un besoin constant et progressif de bras pour multiplier leurs produits, et surtout leurs produits les plus usuels, le symptôme est bon; le travail sera bien payé, l'ouvrier pourra vivre aisément avec sa famille. C'est en général la situation du cultivateur, et même de l'artisan et du salarié, dans la Suisse et dans l'Union anglo-américaine. Cette situation, favorable au bien-être et à l'ordre, est encore celle d'un grand nombre d'habitants de la France et de l'Allemagne depuis quarante ans. Celle de la population anglaise est beaucoup moins heureuse, malgré tout l'éclat dont brillent l'industrie et le commerce de la Grande-Bretagne. Quant à l'Irlande, ses souffrances sont trop connues pour qu'il soit besoin de les rappeler. C'est là surtout

qu'un mauvais système économique, produit par l'oppression et les longs abus de la conquête, semble avoir enraciné une disproportion désolante entre le *besoin* et la *demande* du travail, disproportion d'où naissent cette misère profonde et cette fermentation perpétuelle auxquelles il faut espérer que le bon sens et l'équité actuelle du parlement britannique mettront enfin bientôt un terme. — En peu de mots, régulariser et accroître sans cesse la *demande* du travail pour que le travail soit la source d'une aisance générale, tel est le vrai but de l'*économie politique*: tel est donc aussi celui que doivent avoir constamment en vue les législateurs et les gouvernemens. C'est surtout par un bon système d'impôts modérés et par un bon emploi des revenus publics qu'ils peuvent réussir à l'atteindre, autant que le permet l'ordre établi dans nos sociétés. — Les mots ÉCONOMIE POLITIQUE, FINANCES, INDUSTRIE, IMPÔTS, PROFITS, SALAIRE, etc., nous fourniront l'occasion de développemens utiles pour les principes invoqués dans le présent article. Nous nous sommes déjà efforcé de les appuyer à la fois sur la raison et sur les faits dans une série d'articles, où nous avons résumé le fruit de 50 ans d'études, et qui ont été insérés aux nos IV, VI, VII, X et XII (années 1833 et 1834) du recueil publié par M. Théodore Flix, sous le titre de *Revue mensuelle d'économie politique*, et nous avons eu le bonheur d'être puissamment aidé dans cette tâche importante par la science et le talent du célèbre auteur de *l'Histoire des républiques italiennes*, M. Simonde de Sismondi. Nous engageons nos lecteurs à consulter nos travaux, et surtout les articles du célèbre économiste que nous venons de nommer; ils trouveront dans ceux-ci des vues aussi neuves et aussi nettes que profondes sur les résultats de l'économie industrielle, et de sa direction actuelle pour le sort des populations européennes.

AUBERT DE VITRY.

DEMANDE, DEMANDEUR, DEMANDERESSE, du verbe latin *man-*

claré, prier, ordonner, commander, d'où nous avons fait : MANDEMENT, COMMANDEMENT et DEMANDE (v.). Les mots *mandement* et *commandement* expriment un ordre donné par un pouvoir supérieur : c'est la puissance publique qui s'adresse aux citoyens, ou des supérieurs qui expriment leur volonté à des subalternes ; la *demande* se rapporte à une prière ou à une interrogation, et s'applique plus particulièrement aux relations qui existent, soit entre des égaux, soit du subalterne à son supérieur. C'est par des *demandes*, des *requêtes* ou des *suppliques*, que l'on sollicite de la puissance publique grâce ou justice ; de là cette distinction entre les *demandes gracieuses* ou les *demandes contentieuses*, suivant que l'on implore la concession d'une faveur ou l'exercice d'un droit. — Sous le rapport contentieux, le mot *demande* est synonyme absolu du mot *action*, mais il s'applique plus spécialement à l'instance même, qui est une conséquence de l'action. Celui qui a un droit à exercer, quoiqu'il puisse s'en prévaloir en justice, peut néanmoins l'abandonner par diverses considérations, et, bien qu'il soit saisi d'une *action judiciaire*, il ne veut point former la *demande* sans laquelle les tribunaux ne peuvent être saisis. Une demande régulièrement présentée est donc nécessaire pour créer une instance, et l'acte qui renferme cette demande prend de là sa dénomination d'*acte introductif d'instance*, et celui qui forme la demande prend le nom de DEMANDEUR ; il doit exprimer en termes clairs et précis dans la partie de l'acte que l'on nomme *conclusion* (v.) quel est l'objet de sa requête. Celui contre lequel la demande est dirigée se nomme *défendeur* (v.). — Le *demandeur*, par cela seul qu'il se présente pour obtenir justice, prend l'engagement formel de justifier de son droit, et de prouver au tribunal qu'il a saisi que l'objet de sa demande doit lui être accordé ; c'est à lui de réunir, avant d'introduire son action, tous les documents, tous les actes nécessaires pour en assurer le succès ; toutes les preuves sont à sa charge :

actori incumbit onus probandi. Le *défendeur* n'a rien autre chose à faire qu'à discuter les preuves qui sont produites, à moins que lui-même ne veuille opposer, soit des documents, soit des actes contraires, soit des conventions nouvelles qui auraient détruit l'effet des conventions premières, auquel cas il devient à son tour *demandeur en exception*, et contracte lui-même l'obligation de justifier par des preuves formelles la vérité de son exception. Si le défendeur oppose à la demande, non plus une simple exception qui la frappe dans son existence, mais une autre demande qui en détruit l'effet, on dit alors que cette demande est formée par *reconvention* (v.), et le défendeur devient *demandeur reconventionnel* ; si le défendeur réclame une instruction justificative, s'il requiert une preuve par témoin, une visite de lieux, un interrogatoire sur faits et articles, s'il déclare une inscription de faux, il soulève un *incident* (v.), il se rend *incidemment demandeur* ; enfin, s'il a lui-même quelque garantie à exercer contre un tiers pour le cas où la condamnation réclamée serait prononcée contre lui, il doit l'appeler immédiatement en cause, et devient alors *demandeur en garantie*. — D'une autre part, un tiers étranger à une instance liée entre demandeur et défendeur peut avoir un grand intérêt à empêcher que la décision, qui pourrait préjudicier dans la suite à ses droits personnels, ne soit rendue hors sa présence ; il peut alors se rendre *demandeur en intervention*, à la charge de justifier qu'en effet il a le droit d'intervenir (v. INTERVENTION). — Nous avons déjà expliqué au mot CONCLUSION ce que c'était qu'une demande principale et une demande subsidiaire ; nous n'avons plus ici qu'à nous occuper des droits des demandeurs. La première étude que doive faire le demandeur après avoir réuni toutes les preuves nécessaires pour justifier son droit, est l'étude des règles de la compétence relatives à l'action qu'il veut intenter, afin de saisir le tribunal qui aura pouvoir de statuer, sauf à déterminer un choix suivant son bon

plaisir, lorsque plusieurs tribunaux différens ont également cette compétence. Ainsi, lorsqu'une action est à la fois réelle et personnelle, elle peut être, au gré du demandeur, portée, soit devant le tribunal dans le ressort duquel la chose est située, soit devant le tribunal dans le ressort duquel le débiteur a son domicile: ainsi encore, lorsque plusieurs co-débiteurs ayant leurs domiciles dans des juridictions différentes sont simultanément assignés pour la même créance, le demandeur peut choisir celui des tribunaux qu'il lui plaît, et traduire tous les défendeurs devant le tribunal du domicile de l'un d'eux; mais, hors ces cas d'exception et quelques autres, qui doivent toujours être établis par des textes primitifs, il est de règle générale que le demandeur est tenu de s'adresser au juge du domicile du défendeur: *actor sequitur forum rei*, disait la loi romaine. — Lorsque plusieurs demandeurs ont un intérêt commun, ils peuvent procéder ensemble, comme ne formant qu'une seule personne sous la dénomination de *consorts* (v.); mais s'il leur convient de diviser la procédure, il faut un jugement de jonction pour réunir ces procédures diverses, afin qu'une seule instance soit formée; cette formalité n'est point nécessaire lorsque l'action est dirigée contre plusieurs défendeurs, car s'il n'existe qu'une seule demande, il ne peut y avoir qu'une seule instance, quel que soit le nombre des défendeurs. — Outre l'obligation où est le demandeur d'avoir toujours sa preuve faite, il doit aussi être en état de la produire, à toute requisition: de là cet axiome, que le demandeur doit toujours se tenir prêt, en sorte qu'il ne lui est permis de réclamer ni remise ni délai; de là aussi, la différence qui existe entre lui et le défendeur pour les défauts (v.) qui sont réclamés. C'est également à ce mot qu'il faut se reporter pour connaître la marche à suivre lorsque sur une même demande l'un des défendeurs comparait tandis que les autres sont défaut. — Toute demande peut être rectifiée, amplifiée, ou restreinte, tant que le juge n'a point

définitivement prononcé; une demande nouvelle peut même être ajoutée à la première, lorsqu'il y a connexité entre elles; mais cela n'est rigoureusement vrai que pour le premier degré de juridiction; après qu'un premier tribunal a définitivement statué, il n'est plus permis sur l'appel de présenter une *demande nouvelle*, à moins qu'il ne s'agisse de *compensation*, ou que la demande nouvelle ne soit la défense à l'action principale, ou un accessoire naturel de cette action.

TAULET, a.

DÉMANGEAISON (médec.). (V. le mot *PRUIT*.)

DÉMARCATIION, de la basse latinité *marca*, ligne, dont on a fait *marches* (v.) et *démarcation* qui signifie au propre *séparation*. La ligne de démarcation entre deux héritages est la ligne séparative des deux propriétés qui détermine les limites de chacune d'elles, et fixe l'emplacement où les bornes séparatives doivent être posées; de là cette expression s'est prise plus communément au figuré pour déterminer la ligne séparative des pouvoirs. C'est au mot *COMPÉTENCE* qu'il faut chercher les principes qui peuvent servir à déterminer quelle est la ligne de démarcation qui sépare la compétence judiciaire de la compétence administrative; mais, malheureusement, il n'en est pas de cette ligne imaginaire comme de celle qui peut être tirée sur le terrain pour suivre toutes les sinuosités d'un bornage; nous n'avons encore sur cette matière importante aucune loi précise, et chaque autorité, s'efforçant d'étendre les limites de ses attributions, repousse au loin la ligne de démarcation qui devrait arrêter ses envahissemens; toutes ces autorités rivales sont comme des voisins puissants qui, toujours dominés par l'esprit de conquête, ne veulent point se soumettre au bornage.

T., a.

DÉMARQUE (*demarchus*, *Δήμαρχος*). Les Athéniens divisaient leur pays en un certain nombre de régions, de quartiers ou de districts nommés *DÉMARCHIES*, de *demarchia*, *Δήμαρχια*; et ils mettaient des magistrats à la tête de chacun

de ces districts, sous le titre de *Δῆμαρχος*, *demarchus*, mot formé du grec *demos*, peuple, et *archê*, chef, principe, commandant.

E.

DÉMATER. A propos de ce mot, je donnerai une idée du génie grammatical des marins. *Démâter un navire*, c'est lui ôter ses mâts : ce verbe a donc naturellement les deux voix active et passive, *démâter*, et être *démâté*. Quand le fait a lieu sous un effort humain, l'expression du marin est nette et franche : il a été actif ou passif avec son vaisseau, et il le dit : exemples : *l'ennemi nous démâta*, *les boulets de l'ennemi nous ont démâtés*; *nous fûmes démâtés dans le combat*. — *Démâter les embarcations* ! est un commandement que l'on fait souvent dans les rades. C'est que le marin a une haute idée de la force, des arts et de l'industrie de l'homme. Mais, quand il s'agit des éléments, si la mâture tombe par l'effet du roulis, si elle est brisée ou emportée par le vent, l'expression change; l'orgueil du matelot semble s'indigner de reconnaître un pareil vainqueur ; il ne veut pas s'avouer passif devant cet ennemi ; il fait de *démâter* une espèce de verbe neutre, dans lequel il agit encore et exerce sa volonté. Ce n'est pas le grain qui le démâte, c'est lui qui démâte son vaisseau pendant le grain : *Au coup de roulis nous démâtâmes de notre grand mât*; *le vaisseau démâta de son grand mât de hune pendant la rafale*. Ce n'est que quand la secousse a été terrible, qu'humilié pour ainsi dire devant les éléments dont il a l'habitude de triompher, il leur accorde le pouvoir de le *démâter*; mais alors il personnifie son ennemi, il semble lutter corps à corps avec le génie de la tempête : « Un ouragan frappa à bord, nous démâta de tous nos mâts, et nous rasa comme un ponton. » — Les mâts des vaisseaux et des frégates sont des poids énormes à remuer ; pour les enlever ou les dresser facilement, on a imaginé la machine à *mâter* : c'est une grue colossale, dont le pied repose au bord de la mer sur un quai de solide construction, et dont la tête, inclinée vers

la mer, porte des moufles d'une force proportionnée aux masses que l'on doit mouvoir ; les pièces de bois qui la composent sont maintenues dans leur position oblique à l'aide de grosses cordes et de chaînes de fer profondément scellées dans la pierre ; enfin, on fixe aussi plusieurs cabestans autour desquels viennent s'enrouler les cordes eourantes des moufles. — Quand le navire est à la voile, l'œil du marin ne doit pas quitter la mâture ; son salut en dépend : si le vent souffle par rafales, que la mer soit grosse, la mâture peut être aisément emportée ; le bâtiment, en plongeant dans le creux des lames, reçoit des secousses qui l'ébranlent violemment ; et c'est une des circonstances les plus critiques de la navigation que de démâter quand le vent souffle par tempêtes, que la mer est montagnieuse, car le navire, n'étant plus ni soutenu ni poussé par les voiles, roule d'une manière effrayante, et semble devoir s'abîmer sous chaque vague qui vient déferler avec fracas au-dessus de lui. T. PAGE.

DÈME (du grec *dêmein*, bâtir), terme de la géographie grecque, qui, même avant Homère, désignait dans l'Attique une portion de territoire avec des terres cultivées et des habitations éparses. Il y eut jusqu'à 174 *dêmes* ou *bourgs* ; chacun d'eux ayant ses limites distinctes, son culte et ses fêtes. Cette division topographique se conserva plus ou moins intacte jusqu'après la conquête, et sous la domination romaine ; et elle dut sa force et sa durée à deux rois, Cécrops et Thésée. Les *dêmes maritimes* étant sans cesse inquiétés par les descentes des pirates, et ceux de l'intérieur et du nord par les invasions des Béotiens, Cécrops (1313 avant J.-C.) fit bâtir douze enceintes ou villes qui devinrent chefs-lieux d'un certain nombre de *dêmes* ; et un siècle après, le roi Thésée, pour donner encore plus de force au royaume, et mettre un terme à des rivalités intestines, contraignit ces douze cités à se réunir en une seule : c'est ainsi qu'Athènes devint la métropole du pays. La fête des *panathénées* consacra ce grand événement politique ; et Thésée

sée lui-même, après avoir abdiqué l'autorité royale, institua le pouvoir des *démocrates* ou la *démocratie*. Telle fut l'origine de cette forme de gouvernement, qui, à certaines époques, fit, sinon le bonheur des Athéniens, du moins leur illustration dans l'histoire. DEHÈRE.

DÉMEMBREMENT. Cette expression signifie au propre la *désunion des membres* d'un même corps; mais elle ne s'emploie qu'au figuré pour exprimer la désunion d'une partie qui est enlevée d'un tout, comme du corps auquel elle appartient. C'est dans ce sens que l'on dit qu'une propriété est *démembrée* lorsqu'elle est mise en vente par parties; aujourd'hui que le partage égal des biens est admis en principe, et que chacun peut à son gré constituer ou diviser des propriétés, ce mot n'a pas grande importance; mais il en avait beaucoup autrefois, alors que le régime féodal avait érigé le principe contraire. Il n'était pas permis de *démembrer* une propriété constituée en fief sans l'agrément du seigneur dominant; les *démembrements* ou partages donnaient souvent lieu aux plus graves difficultés, et c'était une étude profonde que de savoir quand le démembrement pouvait avoir effet, et quels en devaient être les résultats par rapport au droit de retrait que pouvait exercer le seigneur féodal. En général, on ne considérait pas comme constituant un *démembrement* le partage du fief consenti entre des co-héritiers qui devenaient co-seigneurs du fief, dont ils jouissaient divisément: qu'il y eût plusieurs seigneurs ou qu'il n'y en eût qu'un seul, le fief demeurait toujours dans son intégrité. Pour qu'il y eût *démembrement* féodal, dans toute la rigueur du terme, il fallait que l'un des membres de la seigneurie fût transporté dans l'enclave d'une seigneurie étrangère: ces sortes de démembrement ne pouvaient régulièrement s'opérer que par des lettres du roi. T., a.

DÉMÉNAGEMENT. L'étymologie de ce mot est dans sa définition même: changement de demeure par lequel on transporte son *ménage* dans un autre lieu.

Tous ceux qui aiment à *ménager* leurs ressources et leurs meubles évitent le plus possible ces mutations; ils se rappellent le mot énergique du sage Franklin: « Trois déménagements équivalent à un incendie. » — C'est surtout à ceux de la capitale que s'adresse cet adage. Les déménagements sont un des fléaux de l'existence parisienne; et pourtant un grand nombre de causes concourent à les y rendre plus nombreux que partout ailleurs. Là règne en permanence une guerre sourde entre le propriétaire et le locataire, que mille circonstances font éclater par les *congés* que l'on se donne réciproquement; de plus, les rapports journaliers que l'on a avec beaucoup de voisins de caractères divers, et parfois peu accommodants, les *cancans* des portiers, et les prétentions des *concierges*; puis aussi, l'amour du nouveau, si puissant sur nombre de nos co-habitants de la grande ville, tout contribue à enfler le nombre de ces émigrations trimestrielles. C'est principalement dans les premiers jours d'avril et de juillet, saisons plus favorables, qu'elles ont lieu. Les 8 et 15 de ces mois, délais de rigueur, l'un pour les loyers au-dessous de 400 fr., l'autre pour tout ce qui dépasse cette somme, les rues de la capitale sont encombrées de voitures et de porteurs travaillant avec activité au grand œuvre du déménagement. Heureux encore celui qui, allant occuper un logement resté vacant, a pu prévenir les embarras de la concurrence de ces jours de *terme*! A midi, le mouvement redouble; c'est l'heure à laquelle le locataire négligent ou retardataire est tenu de faire place à son successeur. Alors a lieu, à son tour, l'encombrement des escaliers par lesquels on monte et on descend, en même temps, les mobiliers de l'arrivant et celui du partant. Souvent même le peu de largeur de ces escaliers oblige de glisser par les fenêtres les commodes, secrétaires, buffets, etc., au moyen de cordes qu'on y adapte; ascensions qui leur sont quelquefois fatales, et qui rendent encore plus vraie la maxime de Franklin. — Il est juste de dire toutefois que l'une

des créations industrielles de notre époque a diminué à Paris les inconvénients de ces changements de domicile : autrefois, la lourde charrette et les brancards des commissionnaires étaient à peu près, pour les meubles, les seuls moyens de transport. Plusieurs entreprises fournissent maintenant, à des prix modérés, des *voitures de déménagement*, bien suspendues, où leur fragilité est beaucoup plus ménagée. En outre, l'entreprise répond de tous les accidents, même de ceux que pourraient éprouver les glaces et les objets les plus casuels, pourvu qu'on ait laissé à ses ouvriers le soin de les démonter, emballer et remettre en place. Nous n'en conseillons pas moins à toute personne sagement économe, ne fût-ce que de son temps, sinon d'avoir *une maison à soi*, comme le disait le naïf *M. Vautour*, du moins de ne déménager de celle qu'elle habite que pour de puissants motifs. Il est, comme je l'ai dit plus haut, quelques individus aux goûts, à l'humeur variables, qui aiment ces déplacements, et se sont faits, en quelque sorte, voyageurs dans Paris. Mais, en général, qui n'a pas senti mille contrariétés en se trouvant *décasé*, contraint de chercher une nouvelle place à tout ce que l'on avait précédemment sous sa main, ne le rencontrant pas toujours dans un espace plus circonscrit, ou moins commode, et ne reconnaissant que trop la justesse de cet autre proverbe de nos bons aïeux : « On n'est jamais si riche que lorsqu'on déménage. » — Les termes de *déménager* et *déménagements* sont aussi fréquemment employés par métaphore. On dit vulgairement d'une personne qui a des absences d'esprit que sa tête *déménage*. Il est un autre *déménagement* auquel nul de nous ne peut se soustraire, et l'abbé Terrasson disait, avec une philosophie résignation, à ceux qui le plaignaient d'avoir perdu un œil dans sa vieillesse : « J'ai reçu l'avis de départ; je *déménage* tout doucement. » OUBRY.

Le mot DÉMÉNAGEMENT se rapporte spécialement à la sortie du *ménage*, comme l'EMMÉNAGEMENT se rapporte à son entrée.

Les principes de droit qui régissent les déménagements se rattachent aux contrats de bail et de location : en règle générale, les lieux loués doivent toujours être garnis de meubles d'une valeur suffisante pour garantir le paiement des termes courants; d'où il suit qu'aucun déménagement ne peut s'opérer sans l'autorisation du propriétaire ou locateur, qui a un privilège à exercer. Un second privilège qui forme également obstacle aux déménagements est celui du trésor, pour le paiement de la contribution mobilière: le propriétaire, dans ce cas, est responsable, vis-à-vis du fisc, de l'enlèvement qu'il n'a point empêché. Cependant, à défaut de paiement, le propriétaire n'a pas le droit de retenir indéfiniment les meubles; il faut qu'il se pourvoie en justice pour obtenir l'autorisation de vendre jusqu'à concurrence de ce qui lui est dû; et les objets les plus nécessaires, qui sont ordinairement distraits par la loi du droit de saisie, et par conséquent déclarés *insaisissables* (v.), échappent également à ce privilège. Du reste, l'époque déterminée pour un déménagement et le temps accordé pour l'opérer sont réglés suivant l'usage des lieux, en sorte qu'il faut se reporter toujours, en cas de contestation, à ce qui se pratique habituellement dans la localité; ces usages ne sont pas écrits, mais ils se conservent par tradition, et c'est là surtout ce qui doit être l'objet des études spéciales de tout juge de paix. (V. USAGES LOCAUX.) Le déménagement n'est complété que par la remise des clés au locateur, mais du moment que cette remise a été acceptée par lui, le contrat de location est rompu, et il ne lui serait plus permis de faire des réclamations au sujet de l'état des lieux.

TEULET, a.

DÉMENCE, *dementia*, perte des facultés intellectuelles et morales; absence d'esprit; affaiblissement ou abolition accidentelle de l'intelligence; plus exactement, cessation plus ou moins complète des fonctions du cerveau. Les médecins ne sont pas généralement d'accord sur ce que l'on doit entendre par *démence*, et

les savants en général, les hommes de lettres, les avocats, les jurisconsultes et les juges qui doivent prononcer des arrêts sur l'état des facultés intellectuelles d'un individu, s'entendent encore moins là-dessus. La démence est confondue indistinctement sous la même dénomination que l'imbécillité, l'idiotisme, la stupidité, la folie, l'aliénation mentale, etc. Il faudrait cependant pouvoir s'entendre, et, quoique les mots ne soient que des signes de convention, il faut toutefois que chacun puisse les comprendre de la même manière, y attacher le même sens, la même idée. Nous donnerons ci-après une explication physiologique de la démence, et par ce moyen nous tâcherons de fixer au juste le sens que l'on doit attacher à ce mot. Les progrès dans les sciences positives, en arrêtant les idées sur les choses, amènent nécessairement plus de précision et de clarté dans l'emploi des mots. La démence, dit M. Esquirol, ne doit pas être confondue avec l'imbécillité ou l'idiotisme. L'imbécille n'a jamais eu les facultés de l'entendement assez énergiques ni assez développées pour raisonner juste. Celui qui est en démence a perdu une grande partie de ses facultés. Le premier ne vit ni dans le passé ni dans l'avenir; le second a des souvenirs, des réminiscences. Les imbécilles se font remarquer par des propos et des actions qui tiennent de l'enfance; les propos, les manières des insensés conservent le caractère de l'âge fait, et portent l'empreinte de l'état antérieur de l'homme. — La démence reconnaît plusieurs causes, ou elle est la suite de maladies bien différentes. Elle est, d'abord, le partage ordinaire d'un âge très avancé. Chez les adultes, elle est plus souvent la suite de la manie ou de la monomanie, lorsque ces maladies sont très graves ou durent long-temps. Quelquefois la démence attaque les personnes qui ont souffert quelque autre affection ou irritation du cerveau, comme les inflammations de cet organe et des méninges : les fièvres cérébrales, l'apoplexie, l'épilepsie, l'ivrognerie et les habitudes solitaires sont bien souvent sui-

vies de la démence. — Dans le dérangement des fonctions du cerveau, il n'y a pas une limite déterminée où le praticien puisse dire : ici la manie cesse, ici la démence commence. Les symptômes de ces différents états morbides de notre intelligence se confondent et se ressemblent ; quelquefois la démence est tellement légère qu'on a peine à la reconnaître. La démence, cependant, a des signes ou des indices qui lui sont propres. Nous les empruntons, ici, à un écrit remarquable de Georget sur la folie; c'est l'auteur qui les a exposés avec le plus de précision. « La démence, dit-il, a pour principaux caractères l'affaiblissement ou la perte de la mémoire des impressions du moment, tandis que le souvenir des choses passées subsiste souvent avec énergie; un défaut de liaison et d'association entre les idées, les jugements, les déterminations; une indifférence morale très grande ou même complète sur le présent et sur l'avenir. Ces malades sont généralement tranquilles; ils s'occupent peu, parlent souvent seuls, prononcent des mots sans suite, rient ou pleurent sans sujet; à un degré très avancé, ils sont dans une stupidité complète, n'ayant plus que quelques sensations isolées. Cependant, avant d'arriver à cet état de dégradation intellectuelle, ils ont des moments passagers d'excitation pendant lesquels ils se fâchent, s'emportent, déchirent et brisent les objets qu'ils ont sous la main; d'un autre côté, ils peuvent lier des idées, des raisonnements, et quelquefois écrire des lettres qui ne sont pas entièrement dépourvues de sens. Souvent même, au milieu de l'affaiblissement intellectuel le plus grand, les malades reconnaissent les personnes qu'ils ont vues, jouent encore très bien au billard, aux dames, aux échecs, et vaquent à tous leurs besoins; on a vu des femmes s'acquiescer encore parfaitement des ouvrages qui leur sont familiers; des talents, celui de la musique, du dessin, par exemple, subsistent à un degré très élevé, au milieu de l'anéantissement des autres facultés. Les personnes en démence dorment en général beaucoup; leur physio-

nomie perd son expression, et leurs mouvements finissent à la longue par s'affaiblir et se paralyser; ils sont, vers la fin, d'une très grande malpropreté.—Telle est donc la *démence*: une *perte plus ou moins complète des facultés cérébrales*. Ce n'est donc pas l'exaltation ou l'activité exclusive d'une, de plusieurs, ou de toutes ces facultés, comme il arrive dans la folie, c'est leur anéantissement. Maintenant, comment le physiologiste peut-il rendre compte, expliquer ces désordres de l'intellect, cette perte de l'esprit? — En parlant de l'état du crâne dans la vieillesse (v. CRÂNE), nous avons dit que dans l'âge avancé le cerveau diminue de volume, et que les circonvolutions cérébrales s'affaissent. Or, s'il est vrai, comme il n'y a pas de doute, que le cerveau est l'organe exclusif pour la manifestation des facultés morales et intellectuelles (v. CERVEAU), il est évident que cet instrument, ainsi amoindri et changé dans la disposition de ses parties constituantes, ne sera plus capable d'exercer ses propres fonctions, comme il l'était dans son état d'intégrité. C'est ce qui arrive pour tous les organes de notre corps, lorsqu'ils s'altèrent dans leur structure par suite d'une maladie ou par les progrès de l'âge. Plus la vieillesse ou la décrépitude avancera, moins il y aura de possibilité à la manifestation des différentes facultés cérébrales qui nous sont propres. C'est de cette manière et par ces motifs que l'on voit arriver inévitablement la démence sénile : l'*enfance du dernier âge*. Les choses étant ainsi, il faut tirer cette conclusion : que nous aurions tort d'attendre des hommes d'un âge très avancé des sentiments justes, sages, énergiques, comme on aurait pu l'exiger de leur virilité : il n'est pas en leur pouvoir de sentir, de juger et de vouloir comme autrefois, pas plus que de chanter, de courir, de danser ou de se livrer à des luttes amoureuses. Mais si, avant la vieillesse, le cerveau est attaqué d'une maladie aiguë, blessé par une lésion violente, s'il se fait un épanchement d'une humeur quel-

conque dans la cavité du crâne; enfin s'il se trouve altéré de quelque manière que ce soit dans la texture de ses fibres, il est clair que ses fonctions seront supprimées, et il y aura encore une démence, mais elle sera de tout autre nature que la première. Cette espèce de démence est celle que l'on voit ordinairement à la suite de la monomanie, de l'épilepsie, de l'apoplexie. Elle se présente avec les mêmes symptômes que la démence sénile. — La démence de la vieillesse et celle qui est la suite d'une altération lente et progressive de l'organisme du cerveau sont incurables. Il ne nous est pas donné de rajeunir le cerveau d'un vieillard ou de rétablir en son état un cerveau désorganisé, pas plus que nous ne pouvons leur donner des muscles plus vigoureux ou guérir l'organe ulcéré d'un pulmonique. — Que si la démence est la suite d'une maladie aiguë, d'une inflammation du cerveau, d'un coup violent qui aurait occasionné quelque épanchement, affaissement ou paralysie; si c'est la suite d'un accouchement difficile qui aurait causé une stagnation violente du sang dans les vaisseaux du cerveau, etc., alors il y a lieu d'espérer une guérison. Dans des cas pareils, j'ai remarqué que souvent les médecins, et les jeunes, en particulier, s'empressent de saigner, de poser des sangsues, des vésicatoires, des sétons, des moxas, et toute la suite de tourments de cette espèce trouvés par les médecins pour guérir les malades. On ne se contente pas d'un médecin, on en appelle plusieurs; chacun propose quelque chose de nouveau, quelque nouveau médicament, et on ne croit jamais avoir assez fait pour obtenir la prompte guérison de son malade. Je pense que ces moyens sont pour la plupart inutiles ou nuisibles, lorsque l'état aigu de la maladie est passé. Il suffit ordinairement alors de ne rien faire de contraire à la situation actuelle du malade, de le conserver dans un état de calme parfait, de favoriser par des moyens très simples l'absorption des parties qui encombrant le cerveau : la nature et le temps feront le reste. Les médecins qui

ont l'air d'ordonner des médicaments et qui ne prescrivent réellement rien, peuvent exploiter avec succès ce genre de malades. — L'autopsie des malades morts en démence confirme pleinement la vérité du principe physiologique que le cerveau est l'instrument destiné à la manifestation des facultés morales et intellectuelles. Les altérations organiques ou pathologiques que l'on trouve dans cet organe varient : le plus ordinairement, c'est un changement dans la consistance et la couleur ; c'est l'endurcissement ou le ramollissement ; on rencontre souvent des épanchements séreux, des adhérences, des tumeurs, des ossifications, etc. Les méninges, le crâne même, présentent quelquefois des altérations profondes. — Dans la démence, les fonctions de la vie végétative, c.-à-d. la digestion, l'alimentation, la circulation du sang, les sécrétions, se conservent d'ordinaire intactes, et durent long-temps. Cela a lieu parce que le système nerveux qui préside à ces fonctions est un système à part, et qui existe indépendamment du cerveau ; et quoiqu'il y ait entre ces deux systèmes des rapports intimes de communication et de sympathie, ils exercent cependant chacun un ordre de fonctions entièrement différent, et l'un peut se déranger et cesser d'agir indépendamment de l'autre, comme il arrive précisément dans la démence. — L'origine et les progrès de la démence, particulièrement de celle qui naît d'un âge très avancé, nous prouvent qu'elle suit pas à pas la détérioration matérielle du cerveau. Elle commence par la diminution des opérations intellectuelles les plus compliquées ; on perd ensuite une faculté après l'autre : c'est la mémoire, c'est le goût des voyages, ce sont les sentiments de l'amour ou de l'amitié qui s'en vont ; puis les sens se détériorent ou leur exercice cesse ; finalement, tous les instincts, jusqu'à la volonté, ne se manifestent plus d'aucune manière la paralysie et la mort ferment la scène ! — Les animaux, pas plus que l'homme, ne sont exempts, dans l'âge très avancé, de subir la même loi de dégradation intellec-

tuelle et instinctive, par suite de l'affaiblissement de leurs cerveaux ; ils finissent par perdre toutes les facultés qui leur sont propres. J'ai vu des chiens et des chevaux dans un véritable état de démence, n'exerçant plus qu'imparfaitement les fonctions de la vie végétative. — On fait souvent le reproche aux physiologistes de comparer l'homme avec les animaux quand il est question d'intelligence : vains reproches ! Les faits sont là pour prouver qu'il n'y a possibilité à la manifestation d'aucune faculté, ni pour l'homme ni pour les animaux, qu'au moyen d'organes physiques et matériels. L'homme a des facultés élevées et des organes qui lui sont propres : voilà la différence. Nous savons très bien qu'il y a des philosophes très profonds, et beaucoup d'autres personnes qui sont bien loin d'être philosophes, qui soutiennent qu'il y a pour l'homme une chose, une substance qui n'est pas son corps, qui n'est pas dans le corps, qui n'est pas avec le corps, parce qu'elle existe sans lui et qu'elle s'associe, on ne sait pas quand, avec le corps, etc. ; que c'est cette chose qui sent en nous, qui pense, qui veut, qui agit et qui est responsable de ce que nous faisons, etc. Nous avouons ne pas être aussi savants que ces philosophes : notre préention à nous se borne à chercher les conditions organiques pour que la manifestation des facultés puisse avoir lieu, et nous nous arrêtons quand il faut chercher la cause première d'après laquelle les organes ainsi constitués, ainsi disposés, rendent possible telle ou telle faculté. Notre ignorance à nous va bien plus loin, puisque, tout en reconnaissant parfaitement que l'estomac digère, et qu'il lui faut certaines conditions pour bien digérer, nous avouons ignorer quelle est la chose ou la substance qui fait que tous les aliments si variés que nous prenons finissent par devenir tous une partie intégrante de nous-mêmes. Nous ne connaissons de tous les grands phénomènes de la vie que les conditions organiques ; les *pourquoi* et les *comment* sont inconnus. Les grands philosophes dont nous avons parlé, pour nous prouver que la chose ou la substance

indiquée existe réellement, indépendamment de leurs corps, disent qu'ils la sentent, qu'ils en ont la conscience intime; mais nous autres physiologistes, nous ne pouvons pas faire grand cas de cette conscience : nous avons vu quelquefois des personnes qui avaient la conscience intime d'avoir une tête en cristal, telle autre d'avoir une grenouille dans le ventre, une troisième d'avoir un papillon dans la tête, etc., et nous sommes persuadés que ces choses n'existaient pas, malgré leur conviction intime. Nous voudrions un peu savoir de ces philosophes ce que devient leur substance non corporelle quand l'homme est en démence? Que fait-elle? Quitte-t-elle le corps? Où va-t-elle se loger en attendant? Si la démence doit se prolonger pendant toute la vie, cette substance spirituelle le sait-elle ou l'ignore-t-elle? Prend-elle alors son parti? ou bien, quand la démence disparaît peu à peu, et au fur et à mesure que le cerveau se dégage, reparait-elle peu à peu dans le corps? Serait-elle alors divisible? ou bien, si elle est simple, quel est l'instant qu'elle choisit pour reprendre sa place? Nous aurions encore à ce sujet mille autres questions à leur faire, auxquelles ils seraient bien embarrassés sans doute de répondre; mais heureusement l'homme peut se bien porter, faire un libre usage de toutes ses facultés, et même guérir quelquefois de la démence sans que la résolution de toutes ces questions soit nécessaire. Nous les livrons donc à la discussion des profonds philosophes qui ont le loisir de s'en occuper. FOSSATI.

DÉMENTI, accusation de mensonge portée contre quelqu'un en face. *Vous en avez menti* est l'une des plus cruelles injures qui puisse être faite à quelqu'un : c'est un outrage qui, dans nos mœurs, ne peut se laver que dans le sang; il est placé sur la même ligne que l'outrage par geste, résultant de la menace d'un soufflet; de là cette locution usuelle, qu'un démenti vaut un coup d'épée. On a voulu trouver l'origine de cet usage dans les combats judiciaires (v.) qui étaient en effet toujours précédés d'un démenti for-

mel; mais il est probable qu'il remonte beaucoup plus haut, et que l'on n'a fait au contraire qu'appliquer aux combats publics une maxime depuis long-temps en vigueur. Un démenti donné qui forçait deux hommes à se jeter sur leurs armes ne leur permettait plus de recourir à l'action régulière de la justice; on pouvait se croire autorisé désormais à suspendre l'exercice du pouvoir judiciaire, et après que les parties en cause s'étaient donné publiquement le démenti, il ne restait plus au juge qu'à demeurer simple spectateur du combat pour légitimer la victoire par son arrêt. Que si le démenti était adressé au juge, lui-même aussitôt descendait de son siège pour venger par les armes son honneur outragé. — Plus tard, on s'est efforcé de prévenir les suites funestes que pouvait entraîner un démenti inconsidérément donné, et toutes les lois qui ont voulu frapper le *duel* (v.) de réprobation ont également établi des peines sévères contre ceux qui, en donnant un démenti, se rendaient coupables de provocation directe au duel. — Un règlement du mois d'août 1653 condamnait tout gentilhomme ou officier qui aurait donné un démenti à deux mois de prison et à demander pardon à l'offensé. Cette peine a été successivement aggravée par les déclarations de 1670 et de 1723, qui ont porté l'emprisonnement à quatre mois d'abord, et ensuite à deux ans. — Un arrêt du 19 décembre 1565 décide qu'il n'est pas permis non plus de donner un démenti à un avocat dans l'exercice de ses fonctions, et il condamna celui qui avait donné le démenti en pleine audience à l'avocat de sa partie adverse, à déclarer devant le tribunal que témérairement il avait proféré ces paroles, *tu as menti*, et à en demander pardon à Dieu, au roi et à justice, et en 10 livres d'amende, le tout, néanmoins, ajoute l'arrêt, sans note d'infamie. TEULLET, a.

DÉMÉRARY. (V. BERSICK).

DEMÉVILLE (conjurateur de Dominique), ancien employé dans les bureaux des comités de salut public. Deméville fut impliqué dans l'étrange pro-

cès qui a marqué d'une tache de sang la seconde année du consulat. Le système de l'accusation n'avait pour éléments que les révélations vraies ou supposées de Jacques Harel, âgé de 45 ans, capitaine à la suite de la 45^e demi-brigade. Cet officier était venu voir Demerville dans les premiers jours de vendémiaire, an ix. Rien n'indique une liaison intime entre eux; et cependant, dès cette première rencontre, Demerville lui avait confié qu'il existait un complot contre la vie du premier consul; qu'il ne manquait pour l'exécution que quatre hommes déterminés. Cette dernière confidence n'aurait eu lieu qu'à une seconde visite. Le capitaine à la suite aurait été chargé de trouver ces quatre braves et aurait accepté cette mission. Mais, avant tout, il aurait consulté son ami, le commissaire des guerres Lefèvre, et, par son conseil, il aurait été révéler l'affreux complot au secrétaire intime du consul, M. Bourienne; il lui aurait été enjoint alors de continuer des relations avec Demerville. — Il en aurait reçu, en trois paiements, une somme d'à-peu-près 300 francs pour acheter des armes et donner un à-compte aux quatre hommes choisis par lui. — Le capitaine ajoutait qu'il aurait acheté les pistolets, des poignards, qu'il aurait remis à Demerville et à Cerachi; que ce Romain réfugié avec Demerville, Joseph Aréna, Diana et Topino-Lebrun, étaient les principaux chefs du complot, qui devait recevoir son exécution lors de la première représentation des *Horaces*, opéra. Cette représentation, d'abord indiquée pour le 19 vendémiaire, avait été, contre l'usage, avancée d'un jour et fixée au 18. — Ce jour-là même, Barrère était venu visiter Demerville, son ancien secrétaire et son ami; celui-ci lui aurait annoncé qu'il allait partir pour la campagne, et l'aurait invité à ne pas aller à l'Opéra, parce qu'il pourrait y avoir du trouble, et que le théâtre pourrait être cerné; ce qui n'était pas alors fort extraordinaire. — « Barrère, dit Desmarests, l'un des chefs de la haute police, remontre à Demerville sa folie et ses dangers, et cependant il se hâte de

communiquer au général Lasnes les paroles de Demerville. — Peu d'heures avant l'action, M. Bourienne, ne pouvant la conduire plus loin, en laisse le dénouement au ministre Fouché; il vient l'instruire de ce qui a été fait et lui demande des agents de police pour servir d'hommes sûrs aux conspirateurs, et surtout pour se saisir des dupes... Fouché ne put que suivre la direction donnée de plus haut. — On devine comment les choses se passèrent à l'Opéra: les faux conjurés n'y perdirent pas de vue les autres, qui, de leur côté, attendant l'œuvre promise de ces braves, se virent arrêtés par eux. » (Témoignage historique de Desmarests, p. 21, 22, 23, édit. 1833). Cerachi et Diana (Diana avait été questeur municipal lors de l'établissement de la nouvelle république romaine; il quitta sa patrie et sa famille, et vint s'établir en France quand Rome fut rétablie par les coalisés sous la domination pontificale), seuls, parurent à l'Opéra, dans la galerie de la loge du consul, et à une assez grande distance l'un de l'autre. — On n'y vit point Demerville ni Topino-Lebrun. Aréna devait monter un instant au foyer. — Cerachi et Diana furent arrêtés, et le lendemain le journal de Paris annonça « l'arrestation de deux assassins qui avaient voulu poignarder le consul; que l'on avait trouvé sur eux des poignards, des coutelas, des mèches phosphoriques. » — Il a été constaté par les procès verbaux d'arrestation et de perquisition que Diana et Cerachi n'avaient sur eux ni poignards, ni coutelas, ni mèches phosphoriques, ni aucune espèce d'armes : informés de l'arrestation de ces deux artistes, Demerville, Aréna et Topino-Lebrun ne se mirent pas en sûreté. — Le 21 vendémiaire, huit jours après l'arrestation de Diana et de Cerachi, Aréna écrivit au consul. Je ne citerai que le premier alinéa de cette lettre, remarquable par la franchise et la dignité des expressions. — « Je suis arrêté depuis hier comme prévenu de conspiration contre le gouvernement. Dès la veille, je fus instruit qu'on devait arrêter beaucoup de monde, et que probablement je serais du

nombre.... L'assemblage de tant de personnes qui n'ont pas la même opinion, joint à la tranquillité qu'inspire l'innocence, m'a fait prendre le parti d'attendre chez moi mon arrestation. Il y a encore un fait certain, c'est que, lorsque l'inspecteur général, Aublot, a sonné chez moi, je l'ai aperçu de ma fenêtre et lui ai dit, en lui ouvrant la porte : je suis prêt à vous suivre. Il est cependant constant que mon appartement a une porte de derrière par laquelle j'aurais pu échapper aux poursuites de la police. » Aréna réfute ensuite les motifs de son arrestation, termine sa lettre en protestant de son éloignement pour toute espèce de mouvement politique. — « L'affaire de St-Cloud, dit-il, me suffisait, et mon logement en face d'*Ornano* était une raison de plus à ajouter à l'intention ou j'étais de vivre tranquillement. » *Ornano* était parent de Bonaparte, et dans ce procès il parut comme témoin à charge et déposa contre Aréna et Ceraehi. — Comment reconnaître un chef de conjurés dans Demerville, qui, après la découverte du complot et l'arrestation de ses complices, vient se livrer à l'autorité qui le poursuit? Aurait-il agi ainsi s'il se fût senti coupable? Ancien employé des comités de gouvernement, il ne pouvait ignorer toutes les conséquences de sa démarche. Il était libre et en lieu de sûreté quand il écrivit au ministre de la police générale la lettre suivante, le lendemain de l'arrestation de Diana et de Ceraehi : « Citoyen ministre, je fus instruit hier au soir, à ma porte, qu'on avait apposé les scellés chez moi : j'aurais trop mauvaise grâce de murmurer contre un acte du gouvernement qui cherche sa sûreté. Cependant, il est tel être faible qui ne déryait nullement l'embarrasser : à peine convalescent d'une forte maladie, à la sortie de mon lit, quel moyen aurais-je pu employer contre lui? Il était naturel que je ne rentrasse pas chez moi, quoiqu'à la veille d'aller rétablir ma santé à la campagne, puisque les scellés étaient apposés. Mais, ayant goûté le repos nécessaire à mon état, mon empressement a été de vous prier de vouloir bien m'indiquer le

lieu où je devais me rendre, afin de pouvoir vous donner tous les renseignements nécessaires. Vous me mettez à même, par ce moyen, de prouver que tout honnête homme a ses ennemis et ne peut être à l'abri de la malveillance. Comme ma santé a encore besoin des secours de l'art, j'aurais désiré que vous m'eussiez accordé la faveur d'être gardé à vue chez moi et de me faire rendre ma parente nommée Fumey, qui a été arrêtée chez moi, afin qu'elle puisse me continuer ses soins. Permettez moi de vous parler de deux vieillards qui ont été arrêtés chez moi (*Daïeg*, sculpteur, et *Lavigne*, ancien négociant à Cadix) : ce sont deux hommes qui vous intéresseront par leur grand âge, ils sont incapables de faire du mal et ne pourraient être, en les retenant en prison, qu'à la charge du gouvernement. Daignez me faire donner un mot de réponse, rue des Moulins n° 24. » La réponse ne se fit pas attendre. Une lettre du secrétaire du ministre Fouché apprit à Demerville qu'il était *fortement inculpé*. Le ministre l'engageait à passer chez lui le lendemain à 9 heures du matin. Demerville fut exact au rendez-vous : « Vous êtes accusé, lui dit le ministre, d'avoir voulu faire une conspiration ; je vais vous faire conduire à la préfecture de police par un de mes chefs de bureau. » Demerville y alla sur-le-champ et fut immédiatement interrogé par le préfet. — Ce n'est que trois mois après que Demerville et ses co-accusés furent traduits devant le tribunal criminel spécial de la Seine. — On semblait les avoir oubliés, mais l'explosion de la machine infernale avait été attribuée au parti républicain, et le gouvernement crut devoir faire un exemple. La mise en jugement des *conspirateurs de l'Opéra* fut ordonnée. — Le tribunal criminel spécial était en dehors de la juridiction ordinaire, c'était un véritable tribunal d'exception. Il était composé de trois juges, le président compris, et assisté de 12 jurés *spéciaux*. Les débats s'ouvrirent le 17 nivose, an ix. — Le jury spécial fut d'abord appelé à déclarer s'il y avait lieu à accusation : sa réponse fut af-

firmative, et le tribunal procéda immédiatement aux interrogatoires des accusés et à l'audition des témoins. — Demerville (Dominique), Cerachi (Joseph), Aréna (Joseph), Diana (Joseph), Topino-Lebrun (F.-J.-B.), Fumey (Magd.-Charl.-Claud.-Louise), Daiteg (Arnaud-), Lavigne (Denys), étaient accusés d'un complot tendant au meurtre du premier consul, à troubler l'état par une guerre civile en armant les citoyens les uns contre les autres, et, pour y parvenir, d'avoir fait un amas et une distribution d'armes et de s'être portés, le 19 vendém^{re} dernier, au *Théâtre de la République et des Arts*, où s'était rendu le premier consul. Quinze témoins à charge furent entendus, au nombre desquels figuraient en première ligne le dénonciateur, le commissaire des guerres Lefèvre, quelques militaires et employés d'administration, trois armuriers appelés à donner des renseignements sur les deux poignards trouvés après l'arrestation des accusés dans deux cannes, rue Vivienne et rue d'Argenteuil. La déposition de Barrère ne pouvait être considérée comme à charge contre Demerville. Elle se bornait à un simple avis de s'abstenir d'aller à l'Opéra, parce qu'il pourrait y avoir du trouble. La déclaration du général Lasnes n'était que la répétition de celle de Barrère. — Le nombre des témoins à décharge s'élevait à quarante : toutes les déclarations avaient un grand caractère de vérité, et les charges de l'accusation n'offraient plus que des incertitudes. La plupart même avaient été complètement effacées. Les accusés soutinrent l'épreuve des débats avec courage et une rare sagesse. — Cerachi et Diana ne dissimulèrent pas leur antipathie contre le premier consul. « Oui, disait Cerachi, je le détestais parce qu'il a fait le malheur de ma famille et de mon pays. » Mais tous deux niaient avec indignation avoir eu la pensée d'un lâche assassinat. Aréna (Joseph) se présentait comme victime d'une haine de famille. — Les Bonaparte et les Aréna étaient ennemis. Et déjà le frère d'Aréna avait été frappé d'une accusation politique depuis

le 18 brumaire : il avait été acquitté. Le procès de l'autre Aréna avait été provoqué par la même cause. Toute l'accusation se résume dans quelques lignes, que j'emprunte à l'éloquent plaidoyer de Demagel, défenseur de Demerville et Cerachi. — « On présente comme les instruments, comme les auteurs du crime, deux hommes (Cerachi et Diana) qui devaient être accompagnés de plusieurs autres, qu'on a dit être armés de poignards, qu'on disait placés près de la loge du premier consul pour le frapper du coup mortel, porteurs de tous les instruments meurtriers, jusqu'à des mèches soufrées. Eh bien ! ces deux hommes ont été trouvés sans la moindre arme, sans un couteau, sans rien qui annonce la moindre intention criminelle, l'un se promenant et cherchant une place, l'autre regardant par la lucarne d'une loge et lisant la brochure du nouvel opéra.... Quels sont les rassemblements, deux vieillards (Daiteg et Lavigne), qui venaient d'habitude voir Demerville, et qui, non effrayés par la garde, montent dans la maison et se livrent avec confiance.... Ainsi, point de conspiration, point de tentative d'assassinat... Car, pour qu'il y ait tentative d'assassinat, il faut qu'il y ait un commencement d'exécution manifesté par des actes extérieurs et arrêté par des obstacles indépendants de la volonté des prévenus.... » — Après trois jours de débats très animés, Demerville, Aréna, Cerachi, Topino-Lebrun, déclarés coupables par le jury spécial, furent condamnés à la peine capitale. De nouveaux débats s'ouvrirent sur l'application de la peine. Les accusés entendirent la lecture de leur condamnation avec calme. Au moment où les juges se retirèrent pour aller à la chambre, Demerville se leva : « Je demande, dit-il, 1^o que le tribunal, pour terminer les angoisses que j'ai éprouvées, me fasse fusiller sur-le-champ. » Diana, qui, suivant l'acte d'accusation, devait frapper le premier Bonaparte, fut acquitté, ainsi que M.-Ch.-Claud.-Louise Fumey, Daiteg et Lavigne. — Le pourvoi des condamnés fut jugé par la section criminelle de la cour de cassation.

Il y eut partage d'opinion ; trois juges de la section civile furent appelés. L'un d'eux se recusa , après avoir manifesté dans une conversation particulière une opinion défavorable aux condamnés ; un des deux autres était pour la cassation. Celui qui remplaça le juge qui s'était récusé était d'abord du même avis ; mais , appelé à se prononcer comme juge , il changea d'opinion et sa voix décida le rejet du pourvoi. Ainsi , l'opinion d'un seul magistrat , qui deux fois en un jour avait changé d'avis , fit tomber sous la hache du bourreau les têtes de Demerville , Aréna , Cerachi et Topino-Lebrun. — Cerachi et Topino-Lebrun , artistes distingués , avaient illustré par des chefs-d'œuvre l'école de David. — Les actes de ce procès fameux , les débats devant le tribunal criminel spécial et devant la cour spéciale , recueillis par les sténographes Igonet et Breton , ont été imprimés et forment un vol. in-8° de 555 pages , dont je n'ai pu donner ici qu'une analyse rapide et très succincte , mais fidèle.

DUFREY (de l'Yonne).

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE, philosophe et homme d'état grec , préluda , comme la plupart des grands hommes de l'antiquité , aux affaires publiques par l'étude de la philosophie et de l'éloquence , et fut le disciple et l'ami de Théophraste. Son début dans la carrière politique ne fut pas heureux. C'était vers la fin du règne d'Alexandre , lorsque la Grèce , ne croyant plus avoir à redouter les armes macédoniennes , reprit avec l'esprit de son antique indépendance son ancien esprit de révolte et de sédition. Deux partis divisaient Athènes : Démétrius s'attacha à celui que les patriotes exaltés désignaient aux vengeances populaires sous le nom de parti des Macédoniens , parti de la minorité , mais qui avait Phœcion pour chef. On sait quelle fut la fin cruelle de ce citoyen vertueux. Une prompte fuite sauva Démétrius du même sort. Il se retira près de Cassandre , qui l'accueillit avec la plus haute bienveillance. Ce général , s'étant emparé d'Athènes , renversa le gouvernement po-

pulaire , créa une nouvelle administration et en confia les rênes à Démétrius. Strabon , Cicéron , Plutarque , Diodore de Sicile , donnent des éloges au gouvernement de notre philosophe. Il fit revivre les anciennes lois tombées en désuétude , et bannit l'esprit de trouble et de division , en excluant des affaires publiques ceux que leur peu de fortune n'intéressait pas assez évidemment au maintien du bon ordre. Athènes lui dut dix années de paix et de prospérité. On lui érigea 360 statues , monuments de la reconnaissance nationale. Mais ce peuple léger , toujours prompt à passer de l'enthousiasme à la persécution , brisa toutes ces statues , à l'exception d'une seule , et le menaça lui-même d'une mort affreuse à l'approche de Démétrius *Poliorcètes* (v. ce nom ci-après) , qui , pour ruiner le parti de Cassandre , débarqua au Pirée , en proclamant la liberté de la Grèce. Démétrius , après s'être d'abord réfugié à Thèbes , trouva enfin un asile glorieux à la cour de Ptolémée-Soter. Ce prince , habile appréciateur du mérite et du talent , l'admit dans son conseil et lui donna son entière confiance. Ce fut là qu'il écrivit la plupart de ses ouvrages : ils se composaient de nombreux traités sur la philosophie , la poésie , l'éloquence , la politique. On en a loué le style : cependant , au jugement de Cicéron , Démétrius avait plus de grâce que de force , plus d'aménité que de chaleur. Un autre ouvrage dont on lui fait honneur , et qui suffirait pour le rendre cher à la postérité , c'est l'établissement du Musée et de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie ; on attribue même à la sagesse de ses conseils et à son immense crédit sur l'esprit du roi la traduction des Septante. — Son amour pour la justice naturelle , qu'il ne démentit , ni au comble du pouvoir , ni dans l'exil , fit le malheur de sa vieillesse. Ptolémée ayant , au préjudice de ses fils du premier lit , destiné la couronne aux enfants de Bérénice , sa seconde épouse , Démétrius chercha à le faire renoncer à cet acte arbitraire. Il ne fut pas écouté ; mais le fils de Bérénice ,

étant parvenu au trône, n'oublia pas les conseils du philosophe grec, et le reléguait dans une province éloignée, en attendant qu'il eût prononcé sur son sort. Cette nouvelle épreuve brisa son courage. Diogène-Laërce raconte qu'il mourut de la morsure d'un aspic. Selon Cicéron, cette mort fut volontaire. Voici les expressions de l'orateur romain; nous les rapportons d'autant plus volontiers qu'elles renferment presque toute la vie de notre philosophe: *Video Demetrium et ex republicâ Atheniensium, quam optime degesserat, et ex doctrinâ nobilem et clarum, qui Phalereus vocitatus est, in isto Aegyptii regno aspide ad corpus admotâ vitâ esse privatum.* — N'oublions pas de faire remarquer que Phanostrate, le père de cet homme célèbre, était esclave dans la maison de Conon et de Timothée. G. HESSE.

DÉMÉTRIUS, surnommé *Poliorectes* (preneur de villes), est un de ces héros qui, sans avoir été positivement des tyrans, ont traversé le monde comme des astres malfaisants, pour ne laisser après eux que la désolation et la mort. Démétrius était fils d'Antigone (v. ANTIGONE), le plus ambitieux peut-être de ces

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort.

Maître de la haute Asie, Antigone voulait englober la monarchie entière du conquérant défunt, et réduire à n'être plus que ses lieutenants Ptolémée, Lysimaque, Cassandre et Séleucus, jadis ses compagnons d'armes, et alors ses rivaux d'ambition. Il fut merveilleusement secondé dans ce dessein par son fils Démétrius. Plutarque, qui a donné la vie de ce prince, nous le présente comme un modèle de ces « grandes natures, qui, ainsi comme elles produisent de grandes vertus, aussi produisent elles de grands vices » : car Démétrius fut donné au vin, à l'amour, vaillant en guerre, généreux, plein de faste et d'insolence; il s'étudiait à imiter entre tous les dieux Bacchus *Dionysius*, « comme celui qui avoit été très sage et très vaillant capitaine en guerre, et qui aussi bien avoit su tourner la guerre en paix,

et en icelle prendre du bon temps et faire bonne chère. » Il aimait singulièrement son père, et tous deux vivaient ensemble dans la plus touchante familiarité. Un jour, Démétrius, revenant de la chasse, se rendit auprès d'Antigone, qui donnait alors audience à des ambassadeurs. Après l'avoir salué et baisé avec une tendresse respectueuse, il s'assit auprès de lui, tenant encore à la main deux javalots qu'il avait portés à la chasse. Alors Antigone, rappelant les ambassadeurs, qui prenaient au moment même congé de lui : « Seigneurs, leur dit-il, vous ferez encore ce rapport de mon fils et de moi, que voilà comme nous vivons ensemble. » Anecdote qui rappelle le fameux *Êtes-vous père, monsieur l'ambassadeur* de notre Henri IV. Rien n'était plus séduisant que toute la personne de Démétrius, qui pouvoit alors avoir 20 ans. Mais je renvoie le lecteur à Plutarque, qui a su si bien reproduire au vif ces bonnes et grandes figures de l'antiquité. À 22 ans, Démétrius, revêtu pour la première fois de la charge de lieutenant-général de son père en choses de grande importance fut défait à Gaza, ville de Syrie, par Ptolémée, usurpateur d'Égypte. Celui-ci renvoya au fils d'Antigone ses bagages et ses amis, qui avaient été pris dans la bataille, en lui faisant dire qu'ils ne combattaient que pour l'honneur et l'empire. Démétrius, vainqueur à son tour de Cyllès, lieutenant de Ptolémée, renvoya à ce prince, et ce général et tous les officiers qu'il avait faits prisonniers. On voit qu'entre les successeurs d'Alexandre la guerre avait perdu une partie de ses rigueurs. La conquête de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine, furent les fruits de cette victoire. — Démétrius fit ensuite deux expéditions sans résultats, l'une contre les Arabes Nabathéens, l'autre en Assyrie contre Séleucus. L'an 311, Démétrius se chargea d'aller délivrer les Grecs, dont la liberté avait été stipulée par le dernier traité fait entre les successeurs d'Alexandre. « La liberté de la Grèce n'était alors qu'une vaine chimère, dit Heeren; mais ce n'est pas le seul exemple qu'on trouve dans l'his-

toire de l'influence prodigieuse que conservent certaines idées politiques, même lorsqu'elles ne peuvent plus avoir de réalité, parce qu'on peut encore s'en servir avec succès pour convrir d'autres vues. » Ce fut pour Démétrius, un beau jour que celui où, entrant à l'improviste dans le port de Pirée avec une puissante flotte, il proclama du haut de sa galère amirale la liberté des Athéniens (v. ci-dessus *DÉMÉTRIUS de Phalère*). — Tandis que ses troupes assiègent Munychie, la forteresse d'Athènes, il se présente devant Mégare, la prend d'assaut, et, à la prière des Athéniens, la rend aussi à la liberté. Durant cette expédition, il quitta son camp pour aller voir la belle Cratésipolis, qui demeurait à Patras. Comme il s'oubliait auprès d'elle, sous une tente qu'il avait fait dresser à l'écart, il fut surpris par l'ennemi, et n'eut que le temps de s'enfuir au plus vite, affublé d'un mauvais manteau. Après la prise de Munychie, il rasa cette forteresse, et alors seulement fit son entrée dans Athènes. Plutarque donne le détail de toutes les adulations, de tous les honneurs que les Athéniens prodiguèrent à Démétrius et à Antigone. Ils leur décernèrent le titre de rois, puis une statue auprès de celles d'Haemodius et d'Aristogiton, enfin la qualification de *dieux sauveurs*, avec un autel et un prêtre, qui devait donner son nom à l'année, comme autrefois l'archonte *éponyme*, etc. — Démétrius, pour complaire aux Athéniens, épousa Eurydice, de la famille de Miltiade, et veuve d'Ophella, prince de la Cyrénaïque. Il était déjà marié; mais la polygamie était, alors du moins, en usage chez les Macédoniens. D'ailleurs personne à cet égard n'était moins scrupuleux que Démétrius, qui vivait entouré de courtisanes et de femmes mariées. Rappelé en Asie par son père, il attaqua l'île de Chypre, que Ptolémée avait reconquise, et après avoir vaincu en bataille rangée Ménélas, frère de ce prince, il mit le siège devant Salamine, capitale de l'île. Ptolémée survint avec une flotte de 150 galères; alors se livra entre les deux prin-

cés la bataille navale « la plus sanglante et peut-être la plus considérable dont l'histoire fasse mention. Néanmoins, elle fut aussi peu décisive pour le fond de la querelle que les victoires navales le sont ordinairement (Heeren). » La possession de l'île de Chypre fut en effet le seul fruit de cette journée, dans laquelle Ptolémée avait perdu 142 vaisseaux. Démétrius prit alors, ainsi que son père, le titre de roi : il honora son triomphe en faisant de magnifiques obsèques aux ennemis qui avaient succombé, en renvoyant sans rançon tous les prisonniers, et en abandonnant aux Athéniens la plus belle part de son butin. Démétrius entreprit ensuite avec son père, mais sans succès, la conquête de l'Égypte; puis il vint assiéger Rhodes (305). Les talents qu'il déploya dans cette entreprise lui ont valu le surnom de *Poliorcètes*; mais il ne put prendre la ville. Après une année d'efforts continus, il s'estima fort heureux de pouvoir abandonner ce siège, pour aller travailler à la délivrance de la Grèce, en vaincue de nouveau par Cassandre. Il fit présent aux Rhodiens des machines qui avaient servi à battre leurs murailles, entre autres de la fameuse machine appelée *hélepole* (*emporte-ville*), espèce de tour roulante armée de béliers, et dont on peut voir la description dans le 20^e livre de Diodore de Sicile. Durant le siège, Protogène, peintre célèbre, avait laissé ses ateliers ouverts parmi les avant-postes de ce prince, « parce qu'il savait que Démétrius ne faisait pas la guerre aux arts. » — De retour en Grèce, le fils d'Antigone força Cassandre à lever le siège d'Athènes, et le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, où il le défait en bataille rangée. Il remet en liberté les Locriens et les Phocidiens, fait alliance avec les Béotiens et les Éoliens, prend la ville de Cenebrée, chasse les garnisons macédoniennes de Phylé et Panaelos, châteaux sur les frontières de l'Attique, puis revient à Athènes. Les Athéniens lui rendent alors les honneurs réservés à Pallas, protectrice de leur ville; ils lui assignent un logement dans les bâtiments du

Parthénon, qui était le temple de cette déesse. Le nouveau demi-dieu se fit appeler le frère de Minerve, et souilla de débauches ce lieu révéral : le temple de la déesse vierge devint l'impur réduit des courtisanes et des gitons, dont aimait à s'entourer Démétrius. Les Athéniens ne rougissent pas de décréter que tout ce que veut Démétrius est honnête aux yeux des dieux et des hommes : ils vont jusqu'à exiler un citoyen respectable qui n'approuvait pas toutes ces adulations. — D'Athènes, qui devint désormais son séjour de plaisance et de repos, Démétrius se rendit dans le Péloponèse, où il détruisit la domination de Ptolémée, de Cassandre et de Polysperchon. A Argos, il épousa Déidamie, fille d'Éacide, roi des Molosses, et sœur de Pyrrhus. Il voulut que les Sicyoniens changeassent l'emplacement de leur ville, et lui donnassent le nom de Démétriade. Dans une assemblée des états de la Grèce, tenue à l'isthme de Corinthe, il fut proclamé généralissime de tous les Grecs, comme l'avaient été Philippe et Alexandre, et mis à la tête d'une armée destinée à conquérir la Macédonie et la Thrace. Lui-même se disait le roi des rois, et prenait plaisir dans ses orgies à entendre appeler Seleucus le maître des éléphants, Ptolémée l'amiral, Lysimaque le garde du trésor, etc. Il écrivit aux Athéniens qu'il voulait être immédiatement initié aux grands mystères. Ce n'était pas le temps de leur célébration ; l'on ne pouvait être admis aux grands mystères qu'après avoir subi la première initiation, laquelle devait précéder l'autre d'une année au moins : enfin, les petits et les grands mystères ne se célébraient pas dans le même mois. Rien de tout cela ne fit obstacle : on décréta d'abord que le mois *munychion* (avril), dans lequel on se trouvait, prendrait celui d'*anthestérion* (février), pour qu'on pût d'abord célébrer les petits mystères ; puis un second décret fit prendre à ce même mois le nom de *boedromion* (septembre), qui était celui où se célébraient les grands mystères : par ce moyen, peu de jours suffirent aux

deux initiations de Démétrius. Révolté lui-même de cet excès de bassesse, il témoigna son mépris pour les Athéniens d'une manière bien piquante. Il leur demanda pour un besoin bien pressant 250 talents (près de 1,200,000 francs). Lorsqu'on eut assemblé cet argent à grand-peine, « il commanda que l'on le baillast à Lamia et aux autres courtisanes qui estoient avec elle, pour leur avoir du savon. » Lamia, vieille courtisane, habile joueuse de flûte, était la favorite de Démétrius. Son avide prodigalité lui avait valu le triste honneur d'être assimilée à la fameuse *hélépole* (emporte-ville). Elle exerçait sur son illustre amant un pouvoir tyrannique, et, selon l'expression de Plutarque, « il portait au cou les marques de cette beste redoutable. » — Démétrius venait d'enlever à Cassandre une partie de la Thessalie, et allait conduire une armée de 56,000 hommes à la conquête de la Macédoine, lorsqu'il fut rappelé par son père en Asie (302). Une bataille se livra à Ipsus, entre Lysimaque et Seleucus d'un côté, Antigone et Démétrius de l'autre. Au commencement de l'action, celui-ci, à la tête de la cavalerie, enfonça l'aile que commandait Antigonus, fils de Seleucus ; et pendant qu'il le poursuivait avec une imprudente ardeur, l'infanterie du roi Antigone fut cernée de toutes parts. Dans ce pressant danger, le vieux roi conservait toute sa confiance et disait : « Mon fils Démétrius viendra me secourir. » Démétrius ne vint pas, et Antigone succomba : avec lui tomba sa vaste domination, et commença pour Démétrius une vie semée de bien des vicissitudes. Échappé du champ de bataille avec 9,000 hommes, il se réfugia d'abord à Ephèse. Il possédait encore une marine ; il conservait en Asie Tyr, Sidon, Chypre, plusieurs villes maritimes de l'Helléspont, quelques places dans le Péloponèse, enfin les îles de la mer Égée. D'Ephèse il passa dans l'île de Chypre, puis il songeait à retourner dans sa chère Athènes. Comme il était à la hauteur des îles Cyclades, une insolente députation, en lui annonçant que son épouse Déidamie avait été honorablement

renvoyée à Mégare, vint lui défendre l'entrée de cette ville. Cet affront lui fut, dit-on, plus sensible que ses autres infortunes. Les Athéniens se hâtèrent trop de l'insulter. Réduit quelque temps à nourrir de brigandages l'armée qu'il avait rassemblée, il la conduisit dans la Chersonèse, sur les terres de Lysimaque. — Mais bientôt il voit la fortune lui sourire. Le roi de Syrie, Séleucus, lui demande sa fille *Stratonice* en mariage, afin de contre-balancer l'union de Ptolémée avec Lysimaque, cimentée par le double hymen de Lysimaque et de son fils avec deux filles de Ptolémée. Démétrius conduit en Syrie sa fille *Stratonice*, et s'empare de la Cilicie sur le frère de Cassandre. La possession de cette province, que Démétrius persiste à garder, devient un sujet de refroidissement entre le beau-père et le gendre. Démétrius refuse également de céder à Séleucus Tyr et Sidon : il met de fortes garnisons dans ses possessions d'Asie, et retourne en Grèce avec sa flotte. Après avoir échoué dans une première tentative sur Athènes, il ressaisit dans le Péloponèse quelques villes dont les habitants avaient chassé ses garnisons. A l'assaut de Messène, il fut atteint d'un javelot qui lui passa par la bouche et lui perça la joue. Il remit ensuite le siège devant Athènes. Les Athéniens décrétèrent la peine de mort contre quiconque oserait parler de se rendre. La famine cependant les força d'ouvrir leurs portes et de se rendre à discrétion. Démétrius se contenta d'effrayer les Athéniens par une entrée tout-à-fait théâtrale; puis, après leur avoir, « non d'une voix creuse et courroucée, mais amiablement » reproché leurs fautes, il déclara qu'il leur pardonnait, leur donna cent mille mesures de blé, et des magistrats qui leur étaient agréables. Seulement l'expérience du passé l'obligea à mettre une grosse garnison dans le fort appelé *Muséum*. — Dès ce moment il redevint l'idole des Athéniens. Il tourna ensuite ses armes contre la Laconie, et deux fois il battit ces Lacédémoniens, qui, depuis long-temps dégénérés, conservaient du moins un nom

capable d'honorer leur vainqueur. Il allait entrer dans Sparte, cette ville qui n'avait jamais été prise, quand tout à coup, dépourvu de ses villes d'Asie par Lysimaque et de l'île de Cypré par Ptolémée, il ne lui resta plus qu'Athènes et quelques places du Péloponèse. C'est alors que, par un caprice insperé de la fortune, il se vit porté sur le trône de Philippe et d'Alexandre. Cassandre était mort, laissant la Macédoine à Philippe, l'aîné de ses fils (298), qui snivit bientôt son père au tombeau. Les deux autres, Antipater et Alexandre, se disputèrent le trône. Antipater, soutenant son droit par un crime, poignarda Thessalonice, sa mère, qui favorisait Alexandre. Celui-ci implora à la fois le secours de Pyrrhus, roi d'Épire, et de Démétrius. Pyrrhus, entré le premier en Macédoine, réconcilie les deux frères et se retire. Démétrius arrive ensuite. Alexandre lui témoigne qu'il n'a plus besoin de son intervention, lui donne des fêtes, et veut le faire assassiner dans un festin. Démétrius, prévenu de ce sinistre dessein, se rend au banquet, mais si bien accompagné qu'on n'osa rien tenter contre sa personne. En Thessalie, Alexandre lui dresse de nouvelles embûches; Démétrius cette fois le prévient, et Alexandre est tué dans un festin. Le fils d'Antigone eut peu de peine à se faire nommer roi par les Macédoniens, qui estimaient sa valeur (295). Il chasse Antipater, qui s'enfuit en Thrace auprès de son beau-père Lysimaque. — Démétrius régna 7 ans en Macédoine. Maître de la Thessalie, d'une grande partie du Péloponèse, de Mégare et d'Athènes, il voulut soumettre les peuples qui ne lui obéissaient pas encore. Il attaqua d'abord les Béotiens : après les avoir vaincus, il prit Thèbes, dont il traita fort humainement les habitants, et leur donna pour gouverneur son lieutenant l'historien Hieronyme de Cardie. Cependant, Lysimaque avait été fait prisonnier par Dromichoetes, roi des Gètes; Démétrius crut le moment venu pour s'emparer de la Thrace; mais, ayant appris que le prince qu'il croyait captif, avait recouvré sa liberté, il revint sur ses

pas. Toute la Béotie s'était soulevée. Il mit pour la seconde fois le siège devant Thèbes, et employa pour battre les murailles la fameuse *hélepole* : chaque jour il faisait donner l'assaut et perdait beaucoup de monde. Son fils Antigone, déplorant le sort de tant de braves tués sans résultat : « De quoi te soucies-tu, reprit Démétrius en courroux ? Crains-tu donc que les morts viennent te demander leur ration de blé ? » Toutefois, pour ne pas être accusé d'exposer les autres à des dangers qu'il ne partageait pas, il se joignit aux assaillants : une flèche partie des murailles lui perça le cou de part en part. Malgré cette cruelle blessure, il ne leva point le siège, et finit par prendre Thèbes d'assaut. Il y entra en proférant d'horribles menaces, qu'il n'exécuta point (291). Il châtia ensuite les Étoliens, qui infestaient la Phocide, et envahit leur pays (290). Au retour de cette expédition, les Athéniens allèrent au-devant de lui, couronnés de fleurs, brûlant de l'encens et chantant des hymnes où l'on remarquait ce passage : « Les autres dieux sont éloignés de nous ou sourds ; ils n'existent pas ou ne veulent pas nous écouter. Mais nous voyons en toi un dieu véritable, non en bois ni pierre, mais en personne, et qui peut exaucer nos vœux. » Ce prétendu dieu ne devait pas tarder à perdre sa puissance. La guerre que lui faisait Pyrrhus, roi d'Épire, avait donné lieu aux Macédoniens de connaître et d'admirer ce jeune héros dans lequel ils croyaient voir un nouvel Alexandre. Ils étaient las d'ailleurs du faste et des hauteurs de Démétrius, qu'ils traitaient de comédien, qui voulait imiter le grand homme, et qui ne savait que le contre-faire. Il était d'ailleurs inabordable, donnant rarement audience, ou, s'il le faisait, c'était pour maltraiter, rabrouer les gens. Pendant 2 ans, il retint les ambassadeurs d'Athènes, sans leur donner de réponse, bien que les Athéniens fussent de tous les Grecs ceux qu'il considérait davantage. Un jour, cependant, qu'il se montrait en public, il parut très affable, reçut un grand nombre de requêtes, et les serra

soigneusement dans un pli de son manteau. Le peuple s'en réjouissait, mais arrivé sur le pont du fleuve Axius, Démétrius déplia son manteau et jeta dans l'eau toutes les pétitions, ce qui mortifia singulièrement les Macédoniens, qui avaient ouï combien Philippe était affable en pareille circonstance. Démétrius tombe malade ; Pyrrhus en profite pour envahir la Macédoine ; Démétrius, revenu à la santé, lui fait lâcher sa proie, et s'accommode avec son ennemi ; mais, loin qu'un pareil péril l'ait rendu plus sage, il songe à s'éloigner de la Macédoine pour aller en Asie reprendre à Lysimaque, à Séleucus, à Ptolémée, les provinces qui formaient le royaume d'Antigone. Il rassemble 110,000 soldats, et construit 500 galères dans les chantiers de Chalcis, de Corinthe et de Pella, surveillant, accélérant, dirigeant lui-même le travail des ouvriers. Il fit construire plusieurs galères à 16 rangs de rames, sans que la grandeur de leur structure nuisît à leur légèreté. Séleucus et Ptolémée se liguent avec Lysimaque et Pyrrhus, qui tous deux entrent dans la Macédoine, l'un par la Thrace, l'autre par l'Épire. Démétrius marche d'abord contre Pyrrhus ; mais l'armée macédonienne passe sous les drapeaux du roi d'Épire. « Démétrius, laissé seul sous sa tente, s'affubla d'un manteau noir, au lieu du somptueux et superbe accoustrement qu'il souloit porter, comme seroit, non un roy, mais un joueur de tragédies, après que les jeux sont finis » ; puis il s'évada secrètement, laissant Lysimaque et Pyrrhus se partager la Macédoine (287). — Sa vie politique n'était pas encore terminée. A Cassandrie (Potidée), où il se réfugia d'abord, il eut le triste spectacle du désespoir de Phyla, sa première femme, qui s'empoisonna. Il parcourut ensuite la Grèce centrale, pour rassembler les débris de son naufrage, rendit aux Thébains la liberté et leur gouvernement, et vit encore une fois les Athéniens l'abandonner avec la fortune, chasser la garnison macédonienne, et révoquer le prêtre qu'on lui avait donné comme dieu

sauveur. Démétrius, farieux, assiége et prend Athènes, mais il se laisse fléchir par le philosophe Cratès. Il aurait pu facilement se maintenir dans la Grèce, mais il rêvait toujours la conquête de l'Asie. A la tête d'une flotte et d'une armée d'environ 12,000 hommes, il débarque en Lydie. A Milet, il épouse Ptolémaïde, une des filles de Ptolémée, qui lui avait été fiancée quelques années auparavant. Maître de Sardes et de quelques villes de la Lydie, il est obligé de se retirer devant les forces supérieures que dirige contre lui Agathoclès, fils de Lysimaque. Il veut gagner la haute Asie, ne songeant rien moins qu'à s'emparer de l'Arménie et de la Médie; mais le défaut de vivres, la fatigue et la contagion lui font perdre une partie de son armée, et force lui est de ramener en arrière le peu d'hommes qui lui restaient: il avait perdu 8,000 hommes. Arrivé dans la province de Tarse, il écrit à Séleucus, son gendre, pour obtenir de lui les moyens de faire subsister ses troupes. Séleucus lui accorda d'abord sa demande, mais, se défiant de l'ambition de Démétrius, il entra en Cilicie avec une grosse armée; Démétrius se retranche dans les plus fortes positions du mont Taurus; Séleucus, qui craint de le réduire au désespoir, lui permet d'hiverner deux mois dans la Cataonie, et fortifie tous les passages par où son gendre pouvait entrer en Syrie. Démétrius, « se voyant enclos et enfermé de tous costez, comme une beste que l'on veut prendre aux toiles », se mit à ravager le pays. Il obtient d'assez grands avantages sur les troupes envoyées contre lui; mais une maladie grave dont il est atteint vint arrêter l'essor de ses espérances, et désorganiser son armée. Rétabli, il trompe l'ennemi par une fausse marche, puis, avec le peu d'hommes qui lui restent, pénètre dans la Cyrrestique, province frontière de Syrie. Il manque de surprendre dans son camp Séleucus, qui est venu en personne le combattre, et qui le lendemain lui présente la bataille. Les troupes de Démétrius passent toutes à l'ennemi. Dé-

métrius se livre à son gendre, et il en est bien traité, sans être admis en sa présence. Confiné dans une maison royale avec les officiers attachés à sa personne; libre sous les yeux de ses gardes, qui ne gênaient aucun de ses désirs, excepté celui de s'échapper, il jouit à son gré des plaisirs de la table, de la chasse et de la promenade, se plonge dans toutes les voluptés, se livre d'abord à des exercices violents, puis les abandonne, pour s'abandonner exclusivement au jeu et à la bonne chère; enfin il meurt d'un excès d'embonpoint après 3 ans de captivité. Il avait 54 ans (284). L'exil de Démétrius à Cyrrestide, de ce capitaine redoutable, de ce prince inquiet, dont l'ambition et le génie aventureux empêchaient de dormir tous les successeurs d'Alexandre, pourrait jusqu'à un certain point être comparé à l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène. Seulement, le crapuleux Démétrius n'est qu'un héros de ce monde matériel, qui se trouve encore mieux peut-être personifié dans un autre personnage qu'on a souvent comparé au fils d'Antigone: je veux parler de ce Marc-Antoine, dont les débauches furent gigantesques comme celles de Démétrius, qui comme lui affectait d'imiter Bacchus, « le dieu effréné du naturalisme antique. » — Le fils de Démétrius, Antigone de Gonni, fut plus sage et plus heureux que son père: il se maintint en Grèce; plus tard, il monta sur le trône de Macédoine, qu'il sut garder et transmettre à sa postérité.

Dans les monarchies fondées sur les débris de l'empire d'Alexandre, plusieurs princes, après *Polioreciles*, ont porté le nom de DÉMÉTRIUS.

En Macédoine, DÉMÉTRIUS II, son petit-fils, régna de 243 à 233 avant J.-C. Il fit la guerre aux Étolien, qui trouverent un appui dans la ligue achéenne. Il mit sa politique à favoriser les tyrans qui s'établissaient dans quelques villes pour empêcher l'agrandissement de cette confédération. A l'exemple de son père Antigone de Gonni, il convoitait la domination de la Grèce. On lui a attribué une expédition dans la Cyrénaique et dans la Li-

bye. Cette conquête n'est fondée que sur la confusion du nom de ce prince avec celui de son oncle *Démétrius*, un des fils de *Poliorectes*.

En Syrie, *Démétrius I^{er}*, surnommé *Soter* (le sauveur), fils aîné d'Antiochus-Épiphanes, était en otage à Rome lorsque son père mourut. Son frère Antiochus *Eupator* ayant profité de son absence pour usurper la couronne (164 ans av. J.-C.), *Démétrius Soter* le fit assassiner, et régna sous le bon plaisir des Romains. Il eut à lutter contre l'usurpateur *Alexandre Balas*. Le royaume de Syrie était tombé dans un tel état d'avilissement que les deux contendants briguerent l'appui de ces mêmes Juifs que jusqu'alors ils avaient traités de rebelles. *Démétrius* perdit la vie dans une bataille contre *Balas* (150).

DÉMÉTRIUS II, surnommé *Nicator* (vainqueur), fils du précédent, recouvra les armes à la main le royaume de son père sur l'usurpateur *Balas*, l'an 144 : il régna d'abord dix-huit mois, puis il fut détrôné par le fils de *Balas*, qui prit le nom d'Antiochus VI, surnommé *Theos* (le dieu). *Démétrius II*, resté maître d'une partie de la Syrie, se plonge dans l'inertie et la débauche. Il en sort enfin pour combattre les Parthes ; il est battu, est fait prisonnier par eux (140), et resta dix ans captif. Rendu à la liberté l'an 130, il se mêle des affaires d'Égypte, lui, qui est à peine maître chez lui. Le monarque égyptien Ptolémée-Physcon, lui suscite un rival dans la personne d'Alexandre-Zébina, prétendu fils de *Balas*. *Démétrius II* fut vaincu et tué dans une bataille. Il avait pour sœur Rodogune, qui épousa Phraate II, roi des Parthes.

En *Bactriane*, ou plutôt en *Inde*, un autre *DÉMÉTRIUS*, un peu plus ancien que les deux précédents, était fils d'*Euthydème*, roi de Bactriane, qui, après une guerre assez malheureuse contre Antiochus III, surnommé le *Grand* (le même qui fut vaincu depuis par les Romains), fit la paix avec lui. Le mariage de *Démétrius* le Bactrien avec une des filles d'Antiochus vint cimenter ce traité (an 205

av. J.-C.). Ce *Démétrius*, quoiqu'il fût un grand conquérant, dit Heeren, ne paraît pas avoir été roi de la Bactriane, mais de l'Inde septentrionale et du Malabar. Il y avait alors dans l'Inde plusieurs états grecs. *Ménandre*, contemporain, et sans doute parent de *Démétrius* le Bactrien, régna en Bactriane après *Euthydème*, et étendit ses conquêtes jusque dans la Sérique. *Eucratidas*, son successeur, vainquit, vers l'an 181, *Démétrius*, roi de l'Inde, et le déposséda de ses états.

En *Illyrie*, *DÉMÉTRIUS* de *Pharos*, ennemi personnel de la reine Teuta, livra aux Romains l'île de *Pharos*, sa patrie, et les aida à conquérir la moitié du royaume d'Illyrie (229 ans av. J.-C.). Les Romains, en accordant la paix à Teuta, lui ôtèrent de plus la tutelle de son fils *Pincus* pour en investir *Démétrius* de *Pharos*. Mais, neuf ans plus tard, résolu de s'emparer du reste de l'Illyrie, ils dépouillèrent *Démétrius*, qui, après avoir vainement essayé de se défendre, se réfugia à la cour du roi de Macédoine Philippe III, fils de *Démétrius II*, le Macédonien (219 av. J.-C.). CH. DU ROZOL.

DÉMEURE, du verbe latin, *morari*, (s'arrêter). La demeure, c'est le lieu où l'on s'arrête, où l'on établit son habitation, c'est l'habitation elle-même; la demeure néanmoins ne se confond pas toujours avec le *domicile* (v.); ces deux mots ont au contraire leur signification bien distincte : la *demeure*, c'est l'habitation réelle, l'habitation de fait, tandis que le *domicile* n'est souvent que fictif. La même personne peut avoir plusieurs demeures ou résidences, mais elle n'a qu'un seul *domicile légal*, que peut-être elle n'habitera jamais, parce que le domicile est une chose d'intention, au lieu que la demeure est un fait. Partout où l'homme s'établit, se trouve sa demeure, qu'il change et transporte à son gré, d'un lieu dans un autre, suivant qu'il lui plaît de former des relations ou de les rompre, pour en créer de nouvelles. La loi ne lui demande aucun compte à cet égard de son inconstance; le droit d'habitation ou de demeure appar-

tient exclusivement au droit naturel, mais il n'en est point ainsi du domicile, qui constitue un droit civil, et qui soumet à des obligations rigoureuses que n'impose pas la simple résidence. Sous ce rapport, il n'est pas permis à tous d'avoir un domicile, car il faut avant tout jouir du droit de nationalité : ainsi, l'étranger ne peut fonder en France qu'une demeure, quelle que soit l'importance de l'établissement qu'il vient former, et quelle que soit sa volonté de renoncer à tout esprit de retour dans sa patrie; il peut seulement, en vertu d'une ordonnance royale, être admis à établir un domicile temporaire, lorsque la concession des droits civils lui est faite pour tout le temps de sa résidence par des lettres de *petite naturalité*. Il est de règle également que parmi les Français eux-mêmes, ceux qui sont privés de la jouissance des droits civils perdent également le droit de domicile, se trouvent placés sur la même ligne que les étrangers, et n'ont qu'une simple demeure. Mais, sauf cette exception, tout Français a dans le sein de sa famille un *domicile d'origine*, qui ne cesse point de conserver tout son effet légal alors même qu'il a établi sa résidence ailleurs, s'il ne ressort pas des circonstances qu'il a voulu, en changeant de résidence, se créer un nouveau domicile; c'est pour faire cesser toutes les incertitudes qui pouvaient s'élever à cet égard et donner un moyen certain de distinguer le *domicile* de la *demeure*, que la loi règle comment peut se faire la preuve légale d'un changement de domicile : « Elle résultera, porte l'art. 104 du code civil, d'une déclaration expresse, faite tant à la municipalité du lieu qu'on quittera qu'à celle du lieu où l'on aura transféré son domicile. » Lorsque cette double déclaration n'a point été faite, c'est aux tribunaux seuls qu'il appartient de décider d'après les circonstances quelle a été l'intention qui a présidé au changement d'habitation pour déterminer si l'habitation nouvelle constitue une simple demeure ou un nouveau domicile; et cette appréciation est de la plus haute importance, car c'est dans le

lieu du domicile et non pas de la demeure que s'ouvrent les droits et que viennent frapper les charges. C'est ainsi que toute action personnelle ne peut être intentée que devant les juges du lieu où est établi le domicile; le juge du lieu où est établi la demeure n'a de compétence que pour les actions que l'on peut nommer *locales*, parce qu'elles se rapportent au fait même de sa résidence, comme les actions en paiement de fournitures, de logement ou de nourriture. — Le mineur, tant qu'il n'a pas été émancipé, le majeur, quand il se trouve frappé d'interdiction, et la femme mariée qui se sépare de fait de son mari, tant qu'un jugement ne vient pas légitimer la séparation, n'ont pas le droit de se constituer un domicile personnel : c'est au domicile du tuteur, c'est au domicile du mari, qu'ils sont réputés toujours présents, partout ailleurs ils n'ont qu'une demeure. Il est cependant une circonstance où la demeure, sans se confondre avec le domicile, en produit néanmoins tous les effets, c'est lorsqu'il s'agit d'apprécier les droits d'un Français contre un étranger établi depuis longtemps en France : dans la rigueur des principes, cet étranger, ainsi que nous l'avons expliqué tout à l'heure, n'a point de domicile, tant que la puissance publique ne l'a pas admis à la jouissance des droits civils; mais il ne fallait pas que cette incapacité personnelle dont il est frappé tournât au détriment des nationaux; aussi décide-t-on qu'à leur égard une résidence continue donne attribution aux tribunaux français, comme s'ils avaient établi un véritable domicile en France, et on ne leur permet pas d'opposer, dans ce cas, l'exception d'incompétence fondée sur leur qualité d'étrangers. — Il est encore de la plus haute importance de distinguer la demeure du domicile toutes les fois qu'il s'agit de déterminer le lieu de l'ouverture d'une succession, car c'est toujours au domicile que la succession est réputée ouverte, et c'est là que toutes les formalités imposées par la loi pour arriver au partage doivent être remplies; le lieu même où le décès

est arrivé ne doit être d'aucune considération. — Le mot *demeure* se prend encore dans une acception toute différente, comme synonyme de *retard* (*mora*) : c'est alors le débiteur qui *s'arrête* dans les paiements qu'il doit faire aux termes stipulés par la convention ; mais comme la simple échéance ne suffit pas pour constater le retard, et qu'il faut en outre qu'une demande formelle soit faite par le créancier, on dit alors que le créancier est tenu de constituer ou de mettre le débiteur *en demeure* de payer ; de là l'expression usuelle au palais de *mise en demeure* ; ce qui ne peut avoir lieu que par un acte *extra-judiciaire* d'interpellation. Jusqu'à la *mise en demeure*, le débiteur n'est point en faute, puisque le silence du créancier fait naturellement supposer qu'il a volontairement accordé une prorogation de *délai*. — Le mot *demeure* s'applique encore dans une autre locution usuelle, où il prend une signification analogue : on dit qu'il y a *péril en la demeure*, lorsque les choses sont dans un état tel que le moindre retard pourrait occasionner un préjudice irréparable : pour prévenir le mal, on a recours à l'autorité immédiate de la justice, qui, sans rien préjuger sur le fond du droit, tous moyens réservés, et seulement à titre de disposition provisoire, ordonne les mesures nécessaires pour la conservation de la chose litigieuse toutes les fois qu'il peut y avoir *péril en la demeure*. S'il y a urgence telle que l'on n'ait pas même le temps de recourir aux tribunaux ordinaires, on peut se pourvoir immédiatement auprès du président du tribunal, qui juge alors seul en *référé* (v.). Régulièrement, il n'y a lieu à *référé* que dans les cas où il y a péril en la demeure.

TEULET, a.

DEMI-DIEUX. (V. DIEUX.)

DEMIDOFF (NICOLAS NIKITITCH), conseiller-privé, chambellan de l'empereur de Russie, naquit au château de Tchirkovitz, aux environs de Pétersbourg, le 9 nov. 1773. Il appartenait à l'ancienne famille des *Demidoff*, qui découvrirent et exploitèrent les premiers des mines de fer, d'or et d'argent dans la

Sibérie, et qui, les premiers aussi, développèrent des idées de civilisation dans cette immense contrée. Le jeune Demidoff embrassa d'abord la carrière militaire, servit dans les gardes impériales et fut nommé aide-de-camp du prince Potemkin en 1789, lorsque ce général faisait la guerre aux Turcs : il fit sous les ordres de ce prince deux campagnes contre la Porte, et pour célébrer la prise d'un port sur la mer Noire, il y fit construire une frégate à ses frais. En 1792, il était lieutenant-colonel au régiment des grenadiers de Moscou. En 1794, il fut nommé gentilhomme de la chambre de l'impératrice Catherine II, et épousa une baronne *Strogonoff*, de l'illustre famille de ce nom. Il fut ensuite créé chambellan, commandeur de l'ordre de Malte sous Paul I^{er}, et membre du département du commerce, avec le grade de conseiller-privé, qui, en Russie, équivalait à celui de lieutenant-général. Il venait de quitter le service militaire, et dès ce moment on put voir se développer en lui cette passion instinctive pour le bien qui formait le trait dominant de son caractère. Il parcourut successivement l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, visitant avec soin toutes les mines qu'on trouve dans ces divers pays et ne négligeant aucun des moyens qui, tout en l'instruisant, pouvaient concourir à l'amélioration de ses usines et faciliter l'exploitation des mines que sa famille lui avait laissées en Sibérie, et qui formaient le noyau de son immense fortune. Rien n'échappa à son esprit observateur ; il ne dédaigna pas de consulter tous les hommes versés dans les sciences minéralogiques, s'appliqua presque exclusivement au perfectionnement de ces sciences en Russie, et parvint enfin, par sa persévérance et par les immenses sacrifices qu'il ne craignit point de faire, à élever cette branche importante du commerce de la Russie au degré de perfection qu'elle y a atteint de nos jours. La fortune qu'il avait héritée de son père doubla dans ses mains, de sorte que son revenu annuel s'élevait à cinq millions. Un penchant inné à la bienfaisance et à la charité

lui faisait une loi d'employer sa fortune au soulagement de l'infortune. Il regardait les pauvres comme membres d'une grande famille dont il s'était déclaré le zélé protecteur. On le voyait partout, partout essentiellement où il y avait du bien à faire : il y était infatigable et se faisait un devoir de ce qui n'est que zèle aux yeux du commun des hommes. Il institua une école gratuite où des maîtres habiles donnent encore aujourd'hui des leçons de peinture et enseignent la manière de vernir sur tôle. Plusieurs ouvriers, employés dans ses établissements de mines, furent expédiés à ses frais à Steinmarck pour y perfectionner leurs études ; et, grâce aux superbes établissements qu'il a formés dans ce dessein, il est maintenant permis à tout Russe d'étudier l'art d'exploiter les mines, et de se créer ensuite une existence sociale à l'aide de ces travaux. — A Paris, il faisait distribuer sans ostentation 2,000 fr. par mois au pauvre et à l'orphelin, et cela pendant tout le temps qu'il est resté dans cette capitale. A Florence, on bénit encore le nom de cet illustre philanthrope. En 1812, lors de l'invasion de la Russie par les troupes françaises, Demidoff, avec l'autorisation de l'empereur, leva et équipa un régiment à ses frais ; et, quoique retiré du service militaire depuis long-temps, il commanda en personne ce régiment à la bataille de la Moskova, et fit partie de l'armée jusqu'à l'évacuation totale du territoire russe. L'incendie de Moscou ayant dévoré le riche cabinet d'histoire naturelle de l'université de cette ville, il fit don à cet établissement de sa superbe galerie de peinture et d'autres curiosités précieuses qu'il était parvenu à dérober aux flammes. Les ornements de fer que l'on remarque sur les quatre ponts élevés en 1813 à Saint-Petersbourg sortent de ses fabriques et témoignent des progrès que la Russie lui doit pour ces sortes d'ouvrages. — Demidoff mourut le 22 avr. 1828 à Florence, où ses abondantes aumônes avaient pour ainsi dire fait disparaître la mendicité. Sa maison était composée de plus de cent personnes qui vivaient de ses

bienfaits et auxquelles il légua à sa mort des pensions plus ou moins considérables. Des hospices, des maisons de bienfaisance ont été institués par lui ; et pendant toute sa vie, il fit des sacrifices immenses en faveur des établissements de charité publique. — Ses deux fils ont hérité de ses vertus philanthropiques. On doit à M. *Paul Demidoff*, l'aîné, aujourd'hui grand veneur de l'empereur de Russie, une foule d'autres établissements du genre de ceux dont nous venons de parler ; et les Invalides ont été richement dotés par lui. Tant qu'il a été gouverneur de la province de Koursk, il n'a rien épargné pour l'embellissement de la ville où il résidait, et pour la prospérité de ce pays. Le choléra ayant éclaté dans cette province, un grand nombre de personnes furent redevenables de leur salut au zèle et aux sacrifices désintéressés de l'opulent gouverneur. — Le second fils de Nicolas Nikititch Demidoff, M. *Anatole de Demidoff*, jeune homme plein d'esprit et de bon goût, distingué en outre par l'urbanité et la cordialité de ses manières, est gentilhomme de la chambre et attaché à l'ambassade de Paris. Ce jeune seigneur, sous le rapport de la bienfaisance, de la philanthropie, marche aussi sur les traces de son digne père : il réunit en outre beaucoup de modestie à une intelligente générosité, et tout en accordant aux arts et aux lettres une protection puissante et éclairée, il se fait une gloire de tenir secrets les nombreux bienfaits qu'il répand sur l'humanité. J. F.

DEMI-LUNE, dehors ou pièce de fortification dont on attribue l'invention aux Hollandais : cependant, les demi-lunes étaient connues bien anciennement des Vénitiens, puisqu'en 1571 il en existait à Famagouste, qu'ils défendaient contre les Turcs. — Les demi-lunes présentent vers la campagne un angle flanqué, saillant, que surmonte une guérite ; elles sont formées de deux faces, quelquefois à retour : ces faces sont les défenses de la pièce. — On a nommé originairement demi-lunes les dehors que les Hollandais construisaient devant la pointe des bastions de leurs forteresses, et auxquels ils donnèrent

une gorge qui avait la forme de la partie concave d'un croissant; cette désignation et ce genre d'ouvrage extérieur furent de peu de durée. — Manesson dit que, de son temps, « la demi-lune commençait à n'être plus guère en usage, à cause qu'elle n'est défendue que du ravelin. » — Furetière nous apprend qu'on commençait à substituer aux demi-lunes les contre-gardes, et Guillet mentionne comme nouveau, vers la même époque, le mot ravelin. — Plus tard, on a vulgairement nommé demi-lune ce que les officiers du génie appellent aussi ravelin, pièce située, non en avant d'un bastion, mais devant le milieu d'une courtine pour en défendre la porte et le pont. — La dénomination de demi-lune, cependant, convenait mal à ces pièces, puisque, par leurs formes elles n'avaient rien de commun avec un croissant lunaire et qu'elles présentaient, au contraire, un angle rentrant formé par la rencontre des demi-gorges sur la capitale de la fortification, nommée capitale de demi-lune; mais telles sont les inexactitudes de notre langue militaire. — Pour simplifier les définitions, regardons, dans l'explication qui va suivre la demi-lune comme la défense d'une courtine. — D'abord petites, les demi-lunes furent agrandies, à plusieurs reprises, par Vauban. — En général, les demi-lunes sont des pièces détachées, mais enveloppées dans le chemin couvert; elles sont à escarpe intérieure, à fossé, à parapet, à rempart, à fraise; elles servent de passage pour arriver à la contrescarpe. — Si le fossé est inondé, on construit au centre de la demi-lune et au bas du fossé un petit fort qui peut servir de gare à un bateau, et qui correspond à la coupure de la tenaille du fossé; sa figure est à peu près triangulaire. — Lachenaie dit qu'on appelle *demi-lunes simples* celles « qui ont deux flancs »; et demi-lunes doubles, « celles qui en ont une autre enfermée dans leur enceinte »; on les appelle aussi demi-lunes à lunettes. » — D'autres écrivains appellent au contraire demi-lunes simples celles qui ne sont ni à contre-garde ni à lunette, et disent qu'on élève ordi-

nairement au milieu de leur gorge un petit ouvrage, ou réduit à l'épreuve du fusil, percé de meurtrières et servant de corps-de-garde. — Cormontaigne et le général Sic-Suzanne veulent que les demi-lunes soient grandes. — Il a été construit des demi-lunes dont les faces sont couvertes par des demi-contre-gardes : on les appelle demi-lunes à tenailles. — En outre du service militaire qu'un poste de la garnison accomplit aux demi-lunes, une surveillance à la fois civile et de police militaire y est exercée par un consigne portier. G^{al} BARDIN.

DEMIOURGOS, nom que les mystiques platoniciens donnaient au créateur de l'univers. Il en est parlé souvent dans leurs ouvrages. Suivant Numénius, qui vivait sous les Antonnins, et qui voulut appuyer les systèmes philosophiques et moraux sur les dogmes de Brahma, de Zoroastre et des Égyptiens, la divinité, absorbée en elle-même, ne pouvant communiquer avec l'univers et agir sur lui comme cause, sans perdre sa simplicité, sans se diviser, se borner, se dégrader, a besoin d'un intermédiaire entre elle et la création, et c'est, dit-il, ce qu'il faut voir dans *Demiourgos*, le fils, la pensée qui produit une troisième puissance, un reflet de Dieu même. E.

DÉMISSION DE BIENS, acte par lequel une personne déclare, de son vivant, abandonner à ses héritiers présomptifs, à titre gratuit ou moyennant certaines charges annuelles qu'il leur impose, la propriété de tout ou partie de ses biens; elle ouvre ainsi en leur faveur une succession anticipée. Ces actes, qui étaient autrefois d'un grand usage sous l'empire du droit coutumier, donnaient lieu à de si graves abus que l'effet en a été sagement restreint par la législation nouvelle aux ascendants en faveur de leurs descendants seulement. Ces sortes de partages doivent être faits dans la forme des *donations entre-vifs* ou des *testaments*, et il n'est point nécessaire qu'ils comprennent la totalité des biens du *démisionnaire*; mais il faut, à peine de nullité, que tous les héritiers présomptifs soient appelés à

y prendre part. Dans ce cas, la succession, ouverte ainsi par anticipation, se trouve divisée en deux parties lors du décès du démissionnaire : il ne reste plus à ce moment qu'à partager les biens qui n'ont pas été compris dans l'acte de démission, parce qu'il en a été fait réserve, et ceux qui, ayant été acquis depuis, n'auraient pu sous aucun prétexte y figurer, toute stipulation sur des biens futurs étant interdite. — L'acte de démission ne doit d'ailleurs conserver son effet après le décès du démissionnaire qu'autant que tous les héritiers qui existent alors y auront été compris, et que l'acte ne contient pas, à l'égard de ceux qui y ont été appelés, une lésion telle que leur part légitimaire ne soit pas entière. Les tribunaux, après avoir prononcé la rescision de l'acte, ordonnent qu'il sera procédé à un nouveau partage; mais, dans le cas où la démission n'est attaquée que pour cause de lésion de la réserve légale, il faut avant tout qu'il soit fait une nouvelle estimation des biens pour vérifier en effet si l'ascendant a abusé de son droit. L'enfant qui attaque l'acte de démission est tenu de faire l'avance des frais de cette estimation, qui restent à sa charge s'il succombe dans sa demande.

T., a.

DÉMISSION D'OFFICIER, cessation spontanée de tout service militaire, désistement du droit de faire partie des cadres, soit actifs, soit morts; renonciation aux rémunérations qui sont le prix des services rendus; mais l'officier conserve ses droits aux récompenses militaires s'il donne sa démission après 30 ans de service révolus. — Suivant une opinion sophistique de Montesquieu, jamais officier ne pouvait être argué de désertion; libre à lui de renoncer au service, de quitter le drapeau, sans même en déduire les raisons. « L'honneur (disait ce célèbre publiciste) prescrit à la noblesse de servir le prince à la guerre, mais veut être l'arbitre de cette loi; et s'il (l'honneur) se choque, il exige ou permet que l'on se retire chez soi. » Cette pensée fautive, exprimée en un langage obscur, prouve que Montesquieu ne songeait pas à la sainteté du serment exi-

gé depuis Louis XIV, serment qui était l'initiation au grade, qui liait à son enseignement le récipiendaire, et qu'il payait ou du prix pécuniaire de son épée ou de cette épée même, laissant cette valcur aux mains du commissaire qui recevait le serment. — En fait de désertion d'officier, en fait de démission, tout resta encore dans le vague pendant le dernier siècle. — En certains temps, la simple absence d'un officier était, après une certaine durée de temps, considérée à l'égal d'une démission. — Les concordats étaient un encouragement aux démissions, et cet usage prouvait combien la législation s'occupait peu de faire dépendre l'avancement du mérite : il en fut ainsi jusqu'à la guerre de la révolution. — Le droit immémorial acquis aux officiers de quitter librement le service était exprimé dans cette phrase de l'*Encyclopédie* (au mot **ABSENCE**) : « L'officier n'est obligé strictement que par les lois de l'honnêteté naturelle et par celles de son propre honneur à exposer à son chef les raisons de sa retraite. » — C'était une vieille maxime dictée par l'esprit de féodalité; mais, en général, il n'était pas d'usage d'*offrir* une démission en temps de guerre; en cela l'honneur parlait : une sorte de pudeur militaire suppléait le silence de la loi. — Cependant, quand la guerre de la révolution eut éclaté, l'émigration fut une sorte de démission en masse, un abandon d'un genre nouveau : ainsi, dans certaines opinions, l'honneur prescrivait ce qu'il avait interdit jusque là. Il resterait à faire décider par les casuistes en fait d'honneur militaire si les officiers qui se mettaient au-dessus des préjugés qui duraient depuis l'extinction des dernières guerres civiles, si les démissionnaires fugitifs, qui n'étaient pas coupables aux yeux de la loi en quittant leurs drapeaux, devenaient ou non criminels en changeant de drapeaux. — Ce furent ces démissions par troupes qui motivèrent le décret de 1792 (17 mai), le premier qui se soit étendu sur les démissions; il ne prononçait pas à cet égard de prohibition formelle : il regardait la chose comme blâmable, mais non

défendue ; il exprimait que tout officier donnant sa démission sans cause légitime, jugée par les conseils d'administration ou par les cours martiales, perdrait tout droit à la jouissance d'une pension ; il voulait que la démission en campagne ne fût valable qu'après avoir été mise à l'ordre du jour et qu'après avoir été constatée et cimentée par un congé absolu en bonne forme, sinon, l'officier devait être déclaré déserteur. — Le règlement de 1792 (24 juin) disposait qu'en cas d'action juridique dirigée contre un officier, et en cas de condamnation par corps pour dettes, l'insolvabilité équivalait à une démission : l'ordonnance de 1818 (13 mai) confirmait cette législation. — Une décision de 1820 (10 juin) a voulu que dans les temps ordinaires la transmission des démissions eût lieu du démissionnaire au ministre, par l'intermédiaire du colonel, du maréchal-de-camp (général de brigade) commandant la subdivision et du lieutenant-général commandant la division : ces officiers supérieurs et généraux devaient joindre à cette pièce les explications nécessaires. — Cette mesure n'est modifiée qu'à l'époque où ont lieu les inspections générales, parce qu'alors le colonel remet directement la démission à l'inspecteur-général. — Le lendemain du jour où l'acceptation ministérielle de la démission est notifiée au démissionnaire, son activité de service cesse. — L'ordonnance de 1823 (19 mars) disposait que si le démissionnaire était en congé, tout droit aux rappels de solde lui était interdit. — Des démissions pouvaient se donner pendant la guerre, puisque des journaux ont publié, lors de la campagne de 1823, une démission donnée ou censée donnée par un contre-amiral. — Les démissions n'ont jamais été si nombreuses dans l'armée française qu'au commencement du règne de Charles X. Il résulte des débats du budget de 1826 que depuis la guerre d'Espagne jusqu'à là, les démissions s'élevaient à 700. — La loi de 1834 (19 mai) embrassait la question de démissions. G^{al}. BARDIN.

DEMI-TEINTE. Cette expression, souvent employée dans la peinture et

dans la gravure, n'a pourtant pas une valeur fixe et positive, puisqu'elle est le passage entre l'ombre et la lumière, et que par conséquent cette valeur est relative à l'effet plus ou moins rembruni du tableau. Il ne faut donc pas croire que la *деми-теинте* soit en peinture ce qu'un *деми-тон* est en musique. Dans les tableaux de Rembrandt et de Michel-Ange Caravage, les lumières sont vives et resserrées, les ombres larges et vigoureuses ; dans les tableaux de l'école romaine ou de l'école française, les lumières sont grandes et les ombres étroites ; il se trouve cependant, dans les uns comme dans les autres, une dégradation entre l'ombre et la lumière, et c'est cette partie que l'on dit être dans la *деми-теинте*.

DUCHESNE a.

DEMI-TON. (V. TON.)

DÉMOCRATE, DÉMOCRATIE, (politique). L'origine grecque de ces mots (faits de *dēmos*, peuple, et *kratos*, force, autorité, pouvoir) est aisément reconnue : la *démocratie* est le gouvernement par le *peuple*, et le *démocrate* est l'homme qui participe à ce gouvernement, ou qui fait profession de le préférer à tous les autres. Le Génois J.-J. Rousseau était démocrate, quoique sa patrie l'eût rejeté, et que les pays où il vécut daignassent à peine lui accorder l'hospitalité. Montesquieu a fait le plus bel éloge de la démocratie lorsqu'il a dit que *la vertu est son mobile*. Cependant, ce n'est pas sans raison que Syeyès, réfutant quelques opinions de l'auteur de *l'Esprit des lois*, manifeste parfois son humeur contre l'*aristocrate Montesquieu*. Quel est donc ce gouvernement dont on pense tant de bien, et qu'on ne veut pas accepter ? conviendrait-il aux hommes tels que nous les voyons ? serait-il plus favorable que tout autre au perfectionnement de l'espèce humaine ? procurerait-il une somme de bonheur plus grande et plus équitablement répartie ? Ces questions contiennent la matière d'un livre : tout ce qui est en notre pouvoir, c'est de mettre sur la voie de quelques solutions. — L'antiquité nous offre plu-

nieurs modèles de *gouvernement démocratique*, et l'histoire s'est chargée de nous faire connaître les épreuves auxquelles ils furent soumis, les modifications qu'ils subirent par l'action de causes diverses, et les résultats qu'ils obtinrent ; des philosophes qui eurent ces objets sous les yeux en firent le sujet de leurs méditations, qui, consignées dans leurs écrits, sont parvenues jusqu'à nous. Il semble que rien ne manque à notre instruction, que les expériences des temps passés nous dispensent de nouveaux essais, que nous devons être en état de choisir parmi les différentes formes de gouvernement celle qui convient le mieux à notre situation présente et à nos espérances pour l'avenir : ce premier coup d'œil nous trompe, ce que nous croyons savoir doit être presque en entier l'objet d'une étude nouvelle ; il suffira, pour nous en convaincre, de comparer notre situation politique, morale, financière, industrielle, etc., à celle des peuples qui vécurent, il y a plus de vingt siècles, sous les diverses formes de gouvernement dont nous n'avons conservé que les dénominations, quoique les choses soient devenues méconnaissables. Nos républiques fédératives ne sont nullement comparables à l'ancienne Grèce, et les royaumes moderns s'éloignent de plus en plus du despotisme monarchique tel qu'il fut dans l'antiquité : les stationnaires asiatiques et les Barbares africains ont seuls persisté dans leur vieux régime, mais l'impulsion européenne commence à s'y faire sentir. Puisque nous ne ressemblons plus aux hommes d'autrefois, nous devons être gouvernés autrement qu'ils ne le furent, et ni les lois ni les institutions de Lycurgue ou de Solon ne peuvent nous convenir, non plus que la république de Platon. Il faut donc nous résoudre à faire de nouvelles épreuves en les dirigeant avec sagesse, et les poursuivant avec persévérance. On a beau dire que nous ne sommes plus capables de ces grands efforts, que notre nature dégénérée, amollie par le luxe et le raffinement des arts, pervertie par des siècles de servitude, livrée

sans préparation à une liberté mal comprise, ne résisterait pas à cette périlleuse tentative : l'histoire de notre temps repousse ces avis d'une lâche prudence, et nous laisse plus d'estime pour nos contemporains. Non, le germe des vertus n'a pas perdu sa fécondité ; il n'attend que des circonstances propres à le développer, et chaque fois qu'il les a rencontrées, des âmes fortes et généreuses ont étonné et consolé le monde au milieu des crimes dont les mêmes époques furent souillées. Qu'on se rappelle combien de fois un dévouement courageux a bravé la mort : *laudatis antiquitatis mortibus pares exitus*, a dit Tacite en parlant de faits semblables, qui ne furent pas rares au temps de Néron et de ses dignes successeurs, mais dont aucun ne surpassa l'héroïsme de ceux dont nous fûmes témoins. — Sous le règne de Napoléon, tout fut rapetissé, à l'exception des talents militaires ; il n'y eut plus de *chose publique*, et la nation française fut livrée aux hommes qui purent consentir à n'être que des instruments entre les mains du propriétaire unique de la France et de ses habitants. Les lettres, les sciences et les arts peuvent prospérer sous un tel régime, mais les hautes vertus civiques y seraient déplacées, elles n'y paraissent point. On ne les voit pas non plus lorsque le pouvoir tombe entre les mains de gouvernants à courtes vues, sans élévation dans la pensée, plus occupés du soin de maintenir et d'étendre leur autorité que de ce qui pourrait agrandir et honorer la nation. Aucune ambition ne stimule les hommes capables de ces vertus : mais lorsqu'il s'agit de répondre à un appel généreux, ou de lutter contre des obstacles dignes de leur courage, ils sont toujours prêts. Sous un gouvernement populaire, l'amour de la patrie échauffe toutes les âmes ; l'image vénérée de cet objet de l'affection universelle attire continuellement l'attention. Sous la domination d'un despote ou d'une aristocratie, il n'y a réellement plus de patrie ; pour le gros de la nation, il ne reste que l'attachement au pays na-

tal, les habitudes, l'instinct qui porte à la préférer à tout autre séjour ; pour le maître ou les privilégiés, c'est un domaine que l'on est fier de posséder, avide d'exploiter, quand même, en forçant la production, on diminuerait la fertilité. Dans un état libre, des citoyens disgraciés par la fortune peuvent, avec une âme forte et des talents ordinaires, se placer au rang des grands hommes dont la mémoire sera précieusement conservée. Sous les autres gouvernements, l'homme ne vaut que par ses talents, et n'obtient que par leur moyen la portion d'estime publique et de renommée à laquelle il peut aspirer. Or, comme la nature n'est pas plus avare de ses dons envers les peuples libres qu'envers les sujets d'un monarque, une démocratie peut fournir aussi son contingent aux lettres, aux sciences et aux arts, et dépasser même ce qui serait exigible en raison de sa population. La liberté ouvre donc aussi la carrière aux nobles ambitions, et si elle est plus économe d'encouragements pécuniaires, c'est parce qu'elle est moins opulente ; mais les récompenses qu'elle décerne au nom de la patrie sont bien plus touchantes, exercent sur les âmes un pouvoir bien plus efficace, et dont la liberté seule a le secret. C'est ainsi que les états libres furent de tout temps des pépinières de grands hommes ; et à cet égard rien ne sera changé dans l'avenir, car les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets. On ne peut douter que les progrès du genre humain, ceux dont il peut jouir ne soient dus aux efforts successifs de ces hommes dont sa reconnaissance a consacré la mémoire : la contribution des états libres est donc la plus considérable, même sans tenir compte du petit nombre de leur population comparée à celle soumise au sceptre de monarques plus ou moins absolus. Il suffit, pour s'en convaincre, de récapituler ce que nous avons reçu des Grecs et des Romains ; l'influence qu'exerce encore aujourd'hui l'histoire de ces républicains n'est pas moins puissante que les exemples de nos voisins, et prévaut quelquefois sur le résultat de nos propres obser-

vations ; nous nous confions plus volontiers à ces ancêtres qu'à nous-mêmes, modeste ou réserve qui n'est pas toujours d'un bon conseil. Lorsque nous avons fait les premiers essais d'une royauté constitutionnelle, et ensuite d'une république, nous nous sommes plus rapprochés des formes anciennes de ces gouvernements que de la constitution anglaise ou de celle des États-Unis ; si l'on en juge d'après les événements, cette faute compromet l'œuvre des deux assemblées constituantes. — Tout bien considéré, comme nous ne valons pas moins que ces anciens tant vantés à nos dépens, rien de ce qu'ils exécutèrent ne serait impossible aujourd'hui ; nous serions donc en état d'établir des gouvernements démocratiques, si cette forme nous convenait mieux que toute autre. Il semble donc que tout se réduit à une question de convenance et d'à-propos ; mais, pour arriver à une solution, les difficultés sont grandes et multipliées. En commençant par ce qui est le plus accessible, on voit d'abord qu'un peuple qui veut se gouverner lui-même ne peut être ni très nombreux, ni disséminé sur un territoire trop vaste ; ajoutons qu'il ne peut se constituer lui-même, car, pour procéder à ce premier acte politique, il faut une suite de délibérations régulières, et par conséquent une organisation. Comme tout mécanisme doit être d'une extrême simplicité, la constitution du corps social sera meilleure si elle est l'œuvre d'une seule intelligence ; un conseil réuni pour ce travail y introduirait inévitablement une plus grande complication. Il n'est pas, sans doute, au pouvoir de l'homme d'imprimer à ses institutions l'admirable caractère de simplicité des lois qui régissent l'univers, de faire qu'elles ne soient que l'expression des rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses ; mais s'il y introduit quelques dispositions dont on eût pu se passer, les fonctions du corps ainsi organisé seraient plus embarrassées, plus lentes, moins régulières ; une partie de la vigueur native sera consommée à vaincre des résistances dont

l'effet inévitable sera d'affaiblir le corps et d'abrégier la vie. Ainsi, une population qui voudrait s'ériger en état démocratique n'aurait rien de mieux à faire que de confier au plus éclairé de ses membres l'œuvre de sa constitution : cette loi fondamentale fixe le mode et les règles des délibérations publiques de l'exercice des pouvoirs législatif et exécutif. Lorsqu'elle est sanctionnée par l'acceptation des citoyens, et complètement exécutée, le corps politique est formé, et son action commence. Les éléments dont il est composé sont essentiellement égaux entre eux : point de distinctions sociales, de castes ; rien qui ne soit absolument nécessaire à toute association politique, et ce nécessaire lui suffit, comme Syeyès l'a très bien prouvé dans sa brochure intitulée : *Quest-ce que le tiers-état ?* opuscule plus instructif que la plupart des longs écrits sur la politique. « Il ne faut à une société, dit l'auteur, que des fonctions publiques, et des travaux particuliers ; » et cet axiome le conduit à cette conclusion déduite par une logique rigoureuse : *le tiers-état est tout*. Quand même l'universalité des citoyens participerait au gouvernement de l'état, le principe démocratique serait altéré si l'égalité souffrait quelque atteinte. Mais il est évident que le peuple ne peut tout faire par lui-même : il ne peut passer plusieurs heures de chaque journée à délibérer sur les affaires publiques ; il faut donc qu'une partie de son autorité soit déléguée à des citoyens investis de sa confiance, à des conseils dont tous les membres soient de son choix. Les attributions de ces conseils seront plus étendues si la population est nombreuse et disséminée sur un grand espace ; si les affaires sont très multipliées, embarrassantes ; s'il faut du savoir et de l'habileté pour les traiter avec succès. Dans tous les cas, les matières dont la décision est réservée aux assemblées du peuple sont préparées dans ces conseils, exposées dans des rapports qui les mettent à la portée de l'intelligence et de l'instruction communes. Ainsi, les délégués du peu-

ple dirigent tout, et les actes de la souveraineté populaire peuvent leur être attribués plutôt qu'au peuple qui les sanctionne. Tels étaient les gouvernements des Gaules au temps de Jules César ; on pourrait dire que tout le pays était couvert de démocraties, si une grande partie de la nation n'eût pas été exclue des assemblées délibérantes, privée de toute participation aux affaires publiques. Il n'y avait, dit César, que deux sortes d'hommes, les *chevaliers* et les *druides*, ou, comme on dirait aujourd'hui, la noblesse et le clergé : la démocratie ne pouvait trouver aucune place au milieu de ces barons et seigneurs hauts justiciers. Mais si on fait abstraction de la masse des prolétaires et des serfs pour considérer isolément l'association politique des castes privilégiées, on ne trouvera point de graves reproches à lui faire : ces républiques d'aristocrates gouvernées démocratiquement géraient aussi bien leurs affaires que les plus célèbres démocraties de la Grèce. D'ailleurs, il faut se rappeler que ces gouvernements populaires si vantés ne repoussaient pas la servitude ; que Sparte avait des ilotes : pourquoi les républicains, les *démocrates* gaulois n'auraient-ils pas eu des serfs ? Aujourd'hui même, quelques états de l'Union américaine ont conservé l'esclavage ; quoique la forme de leur gouvernement soit démocratique ; mais de tous les gouvernements de même forme, le meilleur et le plus digne de servir de modèle est, sans contredit, celui qui observe le plus complètement et le mieux toutes les lois de l'humanité : la démocratie la plus pure ne se bornera donc pas à établir entre les citoyens une parfaite égalité ; le titre d'homme y sera respecté ; on ne consentira point qu'il soit dégradé jusqu'à la condition des animaux domestiques. Un propriétaire d'esclaves ne peut penser qu'il soit l'égal des hommes qu'il possède en toute propriété, et dont il dispose à son gré : ses prétentions sont mieux fondées que l'orgueil nobiliaire ; on ne l'offensera donc pas en le classant parmi les *aristocrates*, titre qui ne se concilie

point avec celui de *démocrate*. Reconnaissons donc qu'une démocratie pure n'admet pas l'esclavage : comme toutes ses lois doivent être empreintes du plus haut caractère moral, elle ne s'adressera pas à des propriétaires d'hommes, ni pour les faire, ni pour les sanctionner. — Est-il vrai qu'une très grande inégalité des fortunes soit un obstacle à l'établissement d'une démocratie, un vice qui altère sa constitution et prépare sa ruine. Des autorités très imposantes ont prononcé l'affirmative ; on ose à peine douter, d'examiner de nouveau ce que l'auteur de *l'Esprit des lois* a sondé dans tous les sens, éclairé par ses discussions. Cependant, on ne peut se dissimuler qu'en traitant du gouvernement démocratique, Montesquieu n'avait en vue que les républiques de l'antiquité, qui seules lui offraient leur existence tout entière pour les juger, dont il apercevait à la fois la naissance, la jeunesse, l'âge mûr et la caducité, enfin la mort. Mais tous ces faits nous ont été transmis par une succession d'historiens dont chacun les voyait à sa manière, et les représentait comme il croyait les avoir vus ; c'est ainsi que l'image des objets éloignés arrive souvent à nos yeux déformée par les déviations que la lumière a éprouvées dans le trajet. Nous ne pouvons donc avoir la certitude de connaître assez bien l'antiquité pour nous approprier les résultats de son expérience, sans prendre la peine de les vérifier en les appliquant à des temps modernes. Or, nous avons eu l'avantage d'assister à la naissance de grandes et nombreuses démocraties ; les peuples qui les ont formées ont passé brusquement de l'état de sujets à celui de peuple souverain sans changer de mœurs, sans renoncer à puiser comme tous les autres aux sources de l'opulence, toujours soumis aux causes qui distribuent la fortune avec une excessive inégalité. Plusieurs de ces républicains ont visité la France, et bon nombre de voyageurs français les ont vus dans leurs pays ; on s'est connu de part et d'autre, et les observateurs les plus attentifs n'ont

rien vu d'extraordinaire : les deux contrées semblent appartenir également à l'ancien monde, sauf quelques différences que le gouvernement démocratique a dû introduire dans le nouveau. Quant à cette vertu qui est, dit-on, le mobile des républiques, c'est dans les crises politiques, au milieu des tempêtes, au moment du péril qu'elle se montre dans toute sa force : en temps ordinaire, si les républiques peuvent se vanter de quelque vertu qui les caractérise et les élève moralement au-dessus des monarchies, c'est à coup sûr une vertu facile à la portée commune de l'âme humaine. La frugalité est, dit-on, une partie essentielle du régime républicain : hors de Sparte, on ne s'y conforma guère, et les républiques modernes ne l'ont pas érigée en devoir. Cependant elles prospèrent, et semblent destinées à exercer dans l'avenir une puissante influence sur les autres états. Dans tout ce que l'on y découvre, rien ne décourage les peuples qui se sentiraient capables de les imiter. A l'exception des vertus dont le sentiment de la patrie est la source, toutes les qualités dont l'homme peut s'honorer brillent à peu près du même éclat pour tous les gouvernements qui ne font pas peser sur les peuples un despotisme trop avilissant. Après tout, il ne faut pas une grande bravoure pour ne pas être lâche ; le bon sens n'est point le partage exclusif des fortes intelligences ; or, tout ce qui est véritablement grand et digne d'être entrepris par une nation peut être exécuté avec la même commune des facultés humaines, et ne le fut jamais avec des moyens plus puissants et d'une énergie supérieure, puisqu'on ne put y employer que les forces de la multitude, son industrie, son dévouement, des ressources équivalentes à celles que l'on aurait aujourd'hui. Disons-le donc avec assurance : le gouvernement républicain n'est pas plus impossible aujourd'hui qu'il ne le fut autrefois, et son établissement ne serait pas plus ensanglanté, plus souillé de crimes que les guerres suscitées par la politique des cabinets. L'essai mal-

heureux que la France a payé si chèrement, cité à tout propos pour détourner les peuples d'entrer dans la même voie, n'interdit point de se diriger vers le même but, pourvu que l'on y arrive par une autre route. Puisque la révolution de 1830 ne fut qu'un combat où le vainqueur fut applaudi par tous les amis de l'humanité, pourquoi repousserait-on comme une pensée criminelle le projet de donner à son pays le gouvernement et les institutions qui, dans tous les temps, élevèrent les nations au plus haut degré de prospérité et d'illustration? Il est certain que le sentiment de la patrie, source de délices et de vertus civiques, ne produit ses admirables effets que dans les républiques; mais faut-il en venir à la démocratie pour constituer un gouvernement républicain? la royauté même ne peut-elle point revêtir cette forme? Essayons de répondre à cette question.—Si la presque totalité d'une nation ne fait qu'obéir et payer, elle vit sous la domination d'une *aristocratie*, et le nom d'*aristocrate* est entaché en France d'une flétrissure indélébile; aucun pouvoir ne le réhabilitera. Il n'y a de *chose publique* que pour cette aristocratie repoussée par l'aversion générale véritablement nationale : on tient à son pays, on l'aime, mais on n'a point de *patrie*. Aucun lien d'affection et de confiance mutuelle n'attache les gouvernés aux gouvernants; la force est toujours nécessaire pour obtenir la soumission; l'état est faible à l'intérieur, quand même il aurait assez de soldats pour paraître fort aux yeux de l'étranger. Si au contraire chaque membre de la nation s'enorgueillit du titre de citoyen, il sera toujours disposé à seconder l'autorité publique, à faire tous les sacrifices qui lui seront imposés au nom de la patrie; l'état sera paisible au dedans, invincible au dehors. Quelle que soit l'organisation du pouvoir exécutif, quelque nom que l'on donne à la fonction la plus éminente, la constitution sera *républicaine*. L'assemblée constituante avait érigé la France en *république*; la convention voulut approcher de la démocratie, et ne put réussir ;

on connaît maintenant ce qui fit érouler les édifices construits par ces deux assemblées, et les moyens de restaurer la république en conservant la royauté. La révolution de 1830 avait tout disposé pour cette restauration, qui aurait consolidé la France, et réparé autant qu'il est possible les pertes qu'elle a faites.—Une démocratie pure ne peut subsister en Europe qu'en se faisant oublier. En Amérique, les petits états ont la ressource de se réunir en confédérations, dont la force et la stabilité n'ont pas encore subi l'épreuve du temps, des échos, de la fermentation générale des esprits et des peuples; mais avant qu'on ait pu recevoir cette instruction, d'autres expériences assez nombreuses et bien constatées ne laissent aucun doute sur la supériorité des forces les mieux unies, d'une action plus prompte et dirigée par une seule volonté. Laissons donc la démocratie au Nouveau-Monde, et dans celui-ci, puissions nous obtenir une république protégée par la royauté! Que les hommes capables de concevoir un tel gouvernement aient le courage d'en faire le sujet de leurs méditations et de publier leurs pensées! les vérités qu'ils auront révélées à leurs contemporains ne seront pas perdues pour la postérité; elles recevront leur application malgré les présomptueux dédains ou les persécutions qui les auront accueillies à leur apparition. Il n'y a de sûreté en Europe que pour les grands états fortement constitués, et dont la vigueur soit secourée par l'esprit national, ou, plus exactement, par l'*esprit public*; et cette conformité des pensées et des vœux de tout un peuple ne se trouve qu'entre des citoyens réunis au sein d'une patrie commune (v. les mots GOUVERNEMENT, RÉPUBLIQUE, ROYAUTE). FAARY.

DÉMOCRITE naquit à Abdère, ville de Thrace, la 3^e année de la 77^e olympiade (470 ans avant l'ère vulgaire). On dit que sa famille était illustre et opulente. Son père avait donné l'hospitalité à Xercès, et le monarque persan lui laissa des mages pour instruire son fils. S'il en est ainsi, Xercès avait donc parcouru la

Thrace avant sa grande expédition, qui est antérieure de dix années à la naissance de Démocrite. Le jeune Abdéritain, livré tout entier à l'étude et à la philosophie, se débarrassa des immenses richesses dont la mort de son père le rendit possesseur : il les partagea entre ses frères et ne se réserva que cent talents, somme équivalente à un demi-million de notre monnaie. Avidé de recueillir des lumières, il voyagea dans les contrées les plus civilisées. En Egypte, il étudia l'astronomie ; dans la Perse et dans l'Inde, il consulta les mages ; du fond de l'Asie, retournant en Egypte, il pénétra jusqu'en Éthiopie ; il voulut aux connaissances des disciples de Zoroastre joindre la science des gymnosophistes. Déjà doué d'une vaste érudition, il se rendit à Athènes pour entendre les leçons de Socrate et d'Anaxagore, créateur de l'homéomérie, système attaqué depuis par Épicure et Lucrèce. Démocrite eut la modestie de ne point se faire connaître de ces illustres philosophes. Comme rien ne lui coûtait pour s'instruire, il eut bientôt épuisé l'argent qu'il s'était réservé. Il rentra pauvre dans sa patrie, et se vit soumis à la loi des Abdéritains, qui privait des honneurs de la sépulture quiconque avait dissipé son patrimoine. Démocrite fit une lecture publique de son *Traité sur l'univers*. Ses concitoyens, ravis de l'importance de l'ouvrage et de l'éclat du style, élevèrent des statues à l'auteur, et lui firent don de 500 talents, c.-à-d. 3 millions. Cette générosité publique est sans doute exagérée, mais elle prouve que l'amour des sciences et des lettres chez les républicains surpasse la munificence des rois. Ses concitoyens, enthousiastes de son mérite, lui confièrent la direction suprême du gouvernement. Mais le philosophe abdiqua bientôt le pouvoir et remonta dans la noble sphère où son génie trouvait son aliment et sa gloire. Démocrite avait étudié la physique, la médecine, la géométrie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la littérature, l'éloquence et les arts. Sa puissante intelligence s'élevait aux plus hautes conceptions et s'assouplissait aux moindres

parties de la science : rien n'était hors de la portée de son génie. Son immense supériorité lui faisait regarder en pitié les erreurs de son siècle, et il ne leur opposait qu'un rire sardonique. Le vulgaire, qui prend sérieusement les objets les plus futiles et ne croit voir la raison que sous les traits de la gravité, soupçonna quelque altération dans la pensée satirique du philosophe. On fit venir de Cos le docte Hippocrate, qui trouva Démocrite, le scalpel à la main, étudiant dans les organes des animaux le principe de vie et d'intelligence. Les deux philosophes furent également charmés de l'échange de leurs pensées ; et Hippocrate, rempli d'admiration, rassura les Abdéritains qu'il quittait, en leur faisant un pompeux éloge de la raison sublime qu'il avait trouvée dans Démocrite. Aucun des ouvrages de ce philosophe ne nous est parvenu, mais nous les connaissons par les analyses trouvées dans plusieurs auteurs et par les éloges et les critiques d'un grand nombre d'écrivains. Cicéron vante le charme et l'éclat de son style et le compare à celui de Platon. Le poète interprète d'Épicure, Lucrèce, tout en le combattant sur plusieurs points de sa doctrine, en fait un grand éloge : il a reproduit en beaux vers l'incontestable maxime de Démocrite.

Rien ne sort du néant, rien ne peut y rentrer.

—Voici une analyse très rapide des principes de ce philosophe : « Le savoir de l'homme n'est que le résumé de ses propres sensations. Rien ne se faisant de rien, tout ce qui est se compose de principes subsistants par eux-mêmes. Ces principes sont le vide et les atomes, c.-à-d. les molécules indestructibles, éléments de toute formation. Il n'y a de réel dans la nature que la matière et l'espace : les corpuscules ou atomes sont infinis en nombre et en durée, comme l'espace l'est en étendue.—Les atomes sont sans cesse en mouvement, et il n'y a pour eux ni haut ni bas dans l'univers, les positions du corps étant toujours relatives.—Le mouvement des atomes est attractif et répulsif ; de leur union, de leur séparation alternatives naissent tous les corps. — Les

corps ne diffèrent en étendue, en qualité, en forme, que par les diverses configurations des atomes. Les mondes se balançant dans l'espace infini suivent les mêmes lois; leur origine est due aux atomes; leur mouvement est l'ame universelle qui agite les mondes avec la rapidité du feu, qui lui-même ne résulte que d'atomes agiles et arrondis. — Le système de physique de Démocrite se rapproche de la théorie des affinités de nos physiciens modernes, et de leur ingénieuse hypothèse des corpuscules similaires et constitutifs, éléments de la formation de tout corps. Descartes, Spinoza, Malebranche, ont adopté plusieurs points de sa doctrine. Démocrite, comme la plupart des philosophes qui lui ont succédé, ne sépare point Dieu de la nature; ils n'admettent pas qu'une intelligence puisse être indépendante et s'isoler de la matière dont elle n'est réellement qu'une modification. Ce principe est applicable à toute intelligence particielle, qu'on ne peut pas plus raisonnablement distraire du corps qui l'a produit, pour en faire un être à part, qu'on ne peut personifier le son d'une harpe et le faire survivre à l'instrument dont il émane. L'homme et toute espèce animale est un agrégat de matière sous la forme et avec les conditions qui produisent la vie. Cet individu est élaboré à ce point où il acquiert la propriété d'être mis en action par les objets étrangers, et la faculté de se modifier; même pendant un certain temps et de se rendre compte de ses propres sensations. Voilà ce que l'action de la vie, qui est partout et dans tout, ne peut produire sous la forme des minéraux ni même des végétaux. Un degré de plus dans la modification, dans l'énergie des principes constitutifs, que les anciens appelaient *atomes*, fait passer la matière de l'état primitif à l'état minéral, puis à l'état végétal, et enfin à l'état animal, où la réaction des choses extérieures, parvenant à un centre de sensibilité, produit ce que nous appelons *sentiment*, *pensée*, *esprit*, *ame*, etc., etc. — Démocrite, qui professa le système de l'étendue

infinie, mit le comble à sa gloire en proclamant la pluralité des mondes. Deux mille ans d'expérience, d'études des phénomènes célestes, et la perfection des instruments d'optique, nous ont familiarisés avec le spectacle des cieux; nous suivons les mondes dans leur course; la main de la science trace leur route, les mesure et les pèse. Mais les philosophes anciens, dénués de toutes ces ressources, ne contemplaient en quelque sorte cette grande harmonie de la nature qu'avec les yeux du génie: c'est le génie seul qui leur révéla la distance, la rapidité, le balancement de ces milliards de systèmes planétaires où se meuvent des milliards de mondes, qui se succèdent sans interruption, de profondeur en profondeur, dans l'incalculable abîme de l'infini. Cette sublime vérité est la plus glorieuse découverte des anciens. Les Newton, les Lagrange, les Laplace, les Arago de l'antiquité, géomètres sans compas, astronomes sans télescope, ont dit :

La nature est sans borne et son empire immense
Nulle part ne finit, nulle part ne commence.

.....
Abîs de l'univers l'étendue est prescrite,
Parvenons jusqu'au point marqué pour sa limite.
Là, fais voler un trait dans l'espace emporté,
Il traverse à jamais sa libre immensité,
Ou quelque objet enfin lui fermant le vider
Car il faut qu'à ce choix la raison se décide,
Qu'il s'arrête à l'obstacle ou glisse dans les airs,
Le trait n'a point touché le bout de l'univers.
Mais laissons-le voler dans ces plaines profondes
Où des mondes sans fin s'enlagent sur des mondes :
Un obstacle est offert, l'obstacle est écarté,
Et l'espace recule avec l'éclatante.

— La morale de Démocrite n'est pas moins pure que son génie n'est sublime. Le bonheur, disait-il, consiste dans le calme que donne la vertu. Il voulait que les lois faites dans l'intérêt de tous permissent à tous la liberté, qu'il définît le droit de faire ce qui ne peut nuire à personne. — Il faut avouer que les modernes n'ont été véritablement grands qu'en s'élevant avec les anciens. Leur puissante raison, leur génie infailible sera le guide éternel de toutes les générations. Les erreurs se succéderont en s'entre détruisant, après avoir servi d'aliments aux fourbes qui les exploitent;

mais si à d'heureuses époques l'esprit humain reprend un noble essor, si les hommes sentent le prix de la vérité, ils reviendront à l'étude de l'antiquité, qui leur en ouvrira les sources intarissables.

— On assure que la frugalité, la modération et le calme de l'âme prolongèrent la vie de Démocrite jusqu'à 109 ans. Dès qu'il sentit l'affaiblissement des ressorts de sa pensée, il ne voulut point que son corps survécût à son intelligence : il tenta de se laisser mourir de faim ; mais une parente, quelques-uns disent une sœur, l'ayant prié de ne point la priver par sa mort d'assister aux fêtes de Cérès qui approchaient, le philosophe consentit à vivre jusqu'après les solennités. Alors, privé de nourriture, il attendit l'anéantissement, qui ne devait épargner en lui qu'un nom immortel, et, comme un astre qui s'éteint sous l'horizon, le sage s'abandonna doucement au repos sans réveil, et qu'aucun rêve ne vînt jamais troubler.

DE PONCEVILLE, (de l'académie française.)

DÉMOGORGON, mot fait de deux mots grecs *daimon*, génie, et *géorgôn*, terre, c.-à-d. divinité ou génie de la terre. C'était, dit Boecace, d'après un ancien auteur grèce, un vieillard crasseux, couvert de mousse, pâle et défiguré, qui habitait dans les entrailles de la terre. Il avait pour compagnon l'Éternité et le Cahos. S'ennuyant dans cette solitude, il se fit une petite boule sur laquelle il s'assit, et s'étant élevé en l'air, il envoya toute la terre et forma ainsi le ciel. Il tira ensuite de la terre de la boue enflammée qu'il envoya dans le ciel pour éclairer le monde, et dont il forma le Soleil, qu'il donna à la Terre en mariage ; et d'où naquirent le Tartare, la Nuit, etc.

— On donne aussi plusieurs enfants à Démogorgon, savoir la Discorde, Pan, les trois Parques, l'Èrèbe. Cette théogonie, la moins déraisonnable de toutes celles que l'idolâtrie a enfantées, n'est qu'une enveloppe grossière sous laquelle les anciens ont renfermé le mystère de la création du monde. E.

DEMOISELLE. On a dit d'abord **DAMOISELLE**, et ce mot servit pendant long-

temps à qualifier la femme ou la fille d'un noble, d'un gentilhomme ; puis, comme celui de **DAME** (v.), il descendit dans la robe et dans la bourgeoisie, et l'on vit les femmes d'avocats et de marchands tenir à grand honneur d'être appelées *demoiselles*. On trouve fréquemment ce titre employé dans les actes et anciens contrats. Quand le mot de **DAME** eut prévalu pour désigner les femmes mariées, celui de **DEMOISELLE** resta spécialement affecté à toutes les filles non mariées. E. H.

Le mot **DEMOISELLE** a plusieurs acceptions : en technologie, la plus vulgaire est celle qui s'applique à un outil ou instrument qu'on voit souvent entre les mains du paveur : c'est un cylindre de bois, haut de cinq à six pieds, garni d'une masse de fer à son extrémité inférieure, et sur les côtés de deux anses, dont l'ouvrier se sert pour le tourner et le soulever, de telle sorte que son poids suffit pour encaisser les pavés dans le lit de sable qu'on leur a préparé. — Dans l'art du *monnayage*, c'est le nom donné à la verge de fer qui a pour objet d'empêcher que les charbons ne coulent avec les matières de la cuillère dans le moule. — L'*épinglier* se sert d'une brosse pour étendre le vermillon sur les marques qui servent à imprimer le nom et le cachet du fabricant : il lui donne aussi le nom de *demoiselle*. — Enfin, le *facteur d'orgue* appelle du même nom un fil de fer garni d'un anneau à chacune de ses extrémités, et qui a pour objet de faire communiquer le clavier avec l'abrége. Il serait difficile de donner d'une manière satisfaisante l'étymologie de ce mot, surtout pour les deux dernières acceptions. V. DE M.

Les insectes vulgairement désignés sous le nom de **DEMOISELLES** forment dans l'ordre des *névroptères* la famille des *libellules*, qui comprend les genres *odonate*, *æshne*, *ayrion* et *LIBELLULE* (v. ce dernier mot). P. G.

DÉMOLITION. Ce terme, qui exprime la destruction d'une construction établie, emporte avec lui l'idée de l'exercice d'un droit légitime, soit que la démolition ait lieu volontairement de la part du pro-

priétaire, soit qu'elle ait été exécutée par autorité de justice, comme cela arrive toutes les fois qu'une construction a été élevée au préjudice des droits des tiers ou de l'intérêt public : ainsi, celui qui s'est soumis à la servitude *non altius tollendi* doit être condamné à démolir les ouvrages qu'il peut avoir fait contrairement à la convention souscrite, et toutes les fois que l'intérêt général nécessite une expropriation pour cause d'utilité publique, c'est pour arriver à la démolition. Il y a même une foule de constructions qui n'existent que par tolérance, à la charge d'être détruites, soit à la première sommation, soit lors d'un événement prévu : c'est ainsi qu'en cas de guerre, toutes les constructions qui se trouvent élevées dans la zone de servitude militaire de tous les ouvrages de fortification doivent être immédiatement détruites. — Souvent il importe de déterminer quel est le véritable caractère légal des matériaux qui proviennent d'une démolition : à cet égard, du moment que l'incorporation à l'immeuble a cessé par le fait de la séparation, les matériaux qui n'étaient immeubles que par destination reprennent leur caractère de mobilier, sauf à redevenir immeubles aussitôt qu'ils auront été incorporés dans une construction nouvelle ; mais il n'en doit pas être ainsi lorsque la séparation n'est faite, comme cela arrive quelquefois, que pour opérer le transport de l'immeuble d'un lieu dans un autre : dans ce cas, les matériaux doivent toujours conserver leur caractère immobilier malgré la démolition. Au contraire, ces matériaux reprennent leur caractère mobilier avant même la démolition, lorsqu'une maison, par exemple, est vendue à la charge de la démolir. T., a.

DÉMON, DÉMONIAQUE, DÉMONOLOGIE. S'il existe une croyance qui, plus que tout autre, peut faire supposer une tradition primitive, c'est celle d'où sont émanées les religions de tous les peuples anciens et modernes, c'est celle qui admet un monde d'êtres invisibles, par lequel l'Être Suprême, cause première et impérissable de tout ce qui est, com-

munique avec le monde matériel. Parcourez notre globe de l'orient à l'occident, du nord au midi ; interrogez tous les monuments de l'antiquité, interrogez tous les hommes chez lesquels la foi domine la raison, partout vous trouverez établie la croyance à des êtres intermédiaires, remplissant l'immense espace qu'une imagination enfantine mettait entre la divinité et les mortels. Ces êtres, supérieurs à l'homme, et participant de la nature divine, tantôt nous apportent les bienfaits du ciel, tantôt ses châtimens. — Communément, nous appelons démons ceux de ces êtres qui se montrent hostiles aux hommes, et nous les opposons aux anges et aux bons génies. C'est là le sens que le mot grec *δαίμων* a dans le *Nouveau-Testament*, quoique, dans l'origine, il désignât un être supérieur, un génie bon ou mauvais : aussi distinguait-on les bons démons (*ἀγαθοδαίμονες*) et les mauvais (*κακοδαίμονες*). Nous allons parcourir rapidement les traditions qui avaient cours sur cette matière chez les principaux peuples de l'antiquité, et nous verrons par quel canal la *démonologie* a passé dans la religion chrétienne. — Pour chercher le berceau des anges et des démons, nous nous tournerons naturellement vers l'Orient : là est la source d'où sont émanées nos doctrines philosophiques et nos croyances religieuses, et si nous interrogeons les monuments des différents peuples de l'Asie, l'Inde se présentera d'abord avec ses traditions de la plus haute antiquité. Là, nous trouvons à côté des *souras* ou *dévas* (bons génies ou dieux) la race impie des démons, appelés *asouras* : les uns et les autres sont les fils de *Casyapa*, divinité un peu vague, mais qui paraît être l'*Uranus* des Indous. De même que, dans la mythologie grecque, les dieux sont en guerre avec les titans, de même les dévas ont à se défendre contre les attaques des asouras, envieux de leur vie bienheureuse. Ces derniers sont appelés aussi *daityas* (du nom de leur mère *Diti*), ou *dānavas* (enfants de *Danou*, autre femme de *Casyapa*). Mais la classe de démons que les

Indous représentent comme la plus odieuse est celle des *râkchâsas*, espèce d'ogres ou de vampires, qui aiment à se repaître de sang et de chair humaine. Ils aiment les ténèbres, et, pendant la nuit, ils remplissent les forêts et jouent mille mauvais tours aux pieux ermites, dont ils dévorent les sacrifices; le premier rayon du soleil les fait disparaître. — La démonologie se trouve sous une forme plus systématique dans le *parsisme*, ou dans la doctrine de Zoroastre. Les livres attribués à ce législateur renferment sans doute d'anciennes doctrines chaldéennes (v. Zoroastre), et quoique les dogmes primitifs des prêtres de la Chaldée ne nous soient pas suffisamment connus, nous pourrions nous en former une idée par les traces qu'ils doivent avoir laissées dans le parsisme. — D'après la doctrine de Zoroastre, *Ormuzd*, principe du bien, et *Ahriman*, principe du mal, ont produit chacun certaines classes de génies qui leur sont semblables. A la tête de bons génies, qui s'appellent *izeds*, nous voyons les sept *amschaspandas* (archanges), dont *Ormuzd* lui-même est le premier; les six autres, émanés de lui, s'appellent : *Bahman*, *Ardebeshcht*, *Schariver*, *Sapandomad*, *Khordad* et *Amerdad*. Les *amschaspandas* et les *izeds* protègent le monde, créé par *Ormuzd*, et le défendent contre les attaques d'*Ahriman* et de ses légions de *devs*, auteurs de tout le mal sur la terre. On distingue surtout sept princes des *devs*, opposés aux sept *amschaspandas* : *Ahriman* en est le chef, et les six autres s'appellent *Achmog*, *Eghêtech*, *Bochasp*, *Astouiad*, *Turik* et *Tosius*. A tout être organique et inorganique est donné un *server*, pour combattre les *devs*. Les *servers* sont comme les prototypes, les modèles des êtres dont ils deviennent les anges gardiens et les protecteurs sur la terre. — Les Égyptiens aussi croyaient à des esprits célestes qui tenaient le milieu entre les dieux et les hommes; ils présidaient aux éléments et exerçaient leur influence sur les règnes de la nature. Quoique la tradition égyptienne connaît de bons et de mauvais génies, rien ne

nous autorise à lui donner une origine perse ou chaldéenne : le *dualisme* (v. ce mot), dans cette tradition, n'est ni assez sévère, ni assez systématique, et, comme dans la religion égyptienne en général, nous y reconnaissons plutôt l'influence de l'Inde que celle de la Chaldée ou de la Perse. — De l'Égypte, la démonologie a passé en Grèce, où il existait peut-être depuis long-temps des traditions analogues venues de l'Inde. Nous trouvons des traces d'une démonologie dans les poésies d'Homère et encore plus dans celles d'Hésiode; les philosophes lui ont donné de grands développements en puisant dans les sources orientales : « La nature des démons, dit Platon (dans le *Banquet*), tient le milieu entre les mortels et les dieux; elle interprète et transmet les choses humaines aux dieux et les choses divines aux hommes; c.-à-d. les prières et les sacrifices des uns, les préceptes, les institutions sacrées des autres. Les démons placés au milieu complètent le tout, et, par ce lien, l'univers est uni en un seul faisceau. C'est par la nature démonique que vient toute prophétie, ainsi que l'art des prêtres concernant les sacrifices, les lustrations, les enchantements, la divination et la magie; car Dieu ne se mêle pas aux hommes, et c'est par cet intermédiaire qu'a lieu tout commerce et tout colloque entre les dieux et les hommes, soit que nous veillions ou que nous soyons endormis. » Nous retrouvons aussi chez Platon les génies tutélaires que nous avons vus chez les Perses sous le nom de *server*. Dans un passage du *Phédon* (Plat. *opera*, ed. Ast., vol. 1, p. 594), Socrate s'exprime ainsi : « On dit que tout homme, après sa mort est conduit par le démon auquel il a appartenu pendant la vie vers un endroit où les (morts) rassemblés subissent le jugement et d'où ils partent pour les enfers sous un guide chargé d'y conduire ceux d'ici-bas. » On sait que Socrate, avec une exaltation et une conviction que les croyances de son temps peuvent seules expliquer, parlait souvent du démon qui l'accompagnait partout et lui donnait souvent de salutaires avertis-

sements (v. ci-après **DÉMON DE SOCRATE**).

— Les Romains mêlèrent la démonologie grecque aux idées religieuses des Étrusques. Cicéron retrace les *démons* des Grecs dans les divinités appelées *larcs*, espèce de génies qui, dans la religion étrusco-romaine, étaient considérés comme les protecteurs de la famille. — Le centre où se rencontrèrent tous les rayons de la démonologie perse, égyptienne et grecque, fut l'école d'Alexandrie. C'est là que l'église chrétienne a puisé son système des bons et des mauvais anges (v. aux mots **ANGES** et **DIABLE**), qu'elle a ensuite rattaché à l'*Ancien-Testament* par des interprétations forcées; car les doctrines démonologiques, qui étaient en vogue parmi les Juifs du temps de Jésus-Christ, avaient été puisées elles-mêmes dans le parsisme pendant l'exil de Babylone. Le dualisme s'y montre trop à découvert pour que nous puissions avoir des doutes sur leur véritable origine. Les sept bons anges qui, selon le livre de Tobie, (ch. xii, v. 15), se tiennent devant le trône de Jéhova, sont évidemment les sept amshaspandas, de même qu'Asmodée paraît être l'un des princes des devs, peut être Aehmog. Les livres de Moïse ne nous offrent aucune trace de ce dualisme érigé en dogme par les Pères de l'église. Les traditions d'anges que nous y trouvons sont très vagues et ne paraissent être qu'un reste de croyances anciennes, en partie égyptiennes, que Moïse respectait pour le moment, mais que son monothéisme bien compris devait faire disparaître de plus en plus. Aussi a-t-il bien soin de ne pas en parler dans l'histoire de la création (v. ce que nous avons dit à ce sujet au mot **CADALÉ**). Jésus, loin de suivre l'exemple de Moïse, a fait peut-être trop de concessions aux croyances de son siècle; du moins, les évangélistes font-ils jouer aux démons un rôle assez important. — Les croyances juives et chrétiennes se sont reproduites dans la religion de Mahomet, où elles se sont encore confondues avec quelques traditions des anciens Arabes. Voici les traits principaux de la fable musulmane, concernant les anges,

les génies et les démons. Les *djinn* (v.), espèce de génies subalternes créés de feu, supérieurs aux hommes et inférieurs aux anges, habitaient la terre, des milliers d'années avant la création d'Adam; ils étaient gouvernés par des rois appelés *Soliman*. Dieu, mécontent de leur conduite, envoya l'ange Iblis pour les exterminer; ils se retirèrent derrière la montagne de Câf, où se trouve le Djinnistan ou le pays des génies. Iblis, s'étant ensuite révolté lui-même avec plusieurs autres anges, fut précipité dans les enfers. Là, il s'appelle Schéitân (Satan), Malek, gardien de l'enfer, et dix-neuf autres anges rebelles forment sa cour, et ils sont opposés aux archanges et aux chérubins du paradis. De même que les anges, les génies aussi sont divisés en deux camps: les uns sont bons, les autres méchants. On attribue à ces derniers toutes les souffrances et les maladies graves des hommes. Les musulmans ont leurs *medjnoun* comme les juifs et les chrétiens leurs *démoniaques* ou *possédés*. — On voit que le parsisme a été la source primitive où les trois religions monothéistes ont puisé leur démonologie; mais le christianisme, plus que les deux autres religions, s'est vu entraîné, par les exigences de ses doctrines fondamentales, à mettre l'angéologie et la démonologie au rang de ses dogmes principaux, et les doctrines platonico-orientales des Pères de l'église sont devenues le centre commun où se sont réunies toutes les branches de la démonologie orientale et occidentale (v. notre article **DIABLE**).

S. MUNK.

DÉMON DE SOCRATE. L'adversaire infatigable des charlatans et des sophistes, le fondateur de la philosophie du bon sens, en invoquant son *démon familier*, a-t-il été dupe d'un mensonge ou a-t-il voulu que les autres le fussent, afin de donner plus de poids à ses paroles et d'opposer une puissance surnaturelle aux dieux dont il sapait les autels? Socrate visionnaire ou fripon est une alternative à laquelle on ne saurait consentir. D'autre part, en comparant les différents passages des écrivains de l'antiquité où intervient ce démon,

est-il possible de n'y voir qu'une expression métaphorique de la prudence, de la pénétration ou du pressentiment ; qu'une allégorie employée pour signifier la réserve qu'inspire une sage prévoyance ? Telle est, à peu de chose près, l'opinion de l'abbé Fraguier, de Diderot, de MM. Tiédemann et Degerando. Mais, en lisant attentivement Platon, il semble impossible de s'en tenir à ce système, et l'on penche plutôt pour l'explication de Tennemann, qui pense que Socrate, habituellement pénétré d'un sentiment religieux, admettant une action directe de la divinité sur les phénomènes de la nature physique et sur ceux de la nature morale en particulier, pouvait bien rapporter immédiatement à une sorte d'inspiration bienfaisante cette espèce de prévision confuse, indéfinie, dont il ne démêlait pas la formation logique dans son esprit. Un penseur d'un savoir profond, M. Stapfer, nous semble avoir parfaitement développé cette idée. Il voit dans le démon de Socrate l'intervention énergique de son sens moral personnifié et transformé en moniteur divin, et il ajoute que cette illusion d'optique psychologique, sans altérer la pureté des intentions du sage, ne fit que donner plus de force à ses résolutions généreuses et plus d'autorité à la voix qui promulguait les lois morales au-dedans de lui. — Au reste, on ferait une petite bibliothèque de toutes les dissertations anciennes et modernes composées sur cet *ange gardien* de Socrate. Nous ne citerons ici que celles de Plutarque, d'Apulée et d'Olearius. Dr R—c.

DÉMONOMANIE. C'est ainsi qu'on appelle une sorte de *monomanie* dans laquelle celui qui en est atteint se croit possédé par le démon. Elle comprend la longue suite des possédés et des sorciers, que nos pères, spécialement ceux du xv^e et du xvi^e siècle, faisaient exorciser dans toutes les formes, et finissaient souvent par faire brûler charitablement à la gloire de Dieu, et à l'édification des dévots. Qu'on lise l'histoire de ces temps d'ignorance et de fanatisme, qu'on lise les ouvrages spéciaux sur cette matière, tels

que ceux de Wier, *De dæmonum præstigiis et incantationibus* ; de Bodin, *De la démonomanie des sorciers* ; ceux de Cesalpini, d'Alberti, de Ruebel, de Gruner et de tant d'autres, et l'on sera surpris de la crédulité de nos ancêtres, et de leur incroyable et féroce superstition. M. Esquirol a écrit dans le *Dictionnaire des sciences médicales* une excellente dissertation sur la démonomanie, et a donné beaucoup de développement à ce sujet, comme la nature de son ouvrage le comportait. Ici, nous allons tracer un simple aperçu de cette maladie, que nous accompagnerons de quelques réflexions : nos principes physiologiques nous permettent de la considérer sous un point de vue différent de celui de nos prédécesseurs. — La démonomanie doit être rapportée, comme toutes les monomanies, à une surexcitation spéciale d'un ou de quelques organes déterminés du cerveau. Nous nous expliquerons ci-dessous, et nous serons encore mieux compris lorsque nous aurons traité les articles FOLIE et MONOMANIE. — L'idée d'être possédé par le démon, d'avoir des relations avec lui, d'agir d'après ses ordres, etc., est fondée sur des idées acquises, sur la supposition de l'existence des esprits, des génies. L'homme, ne comprenant pas la cause de tous les phénomènes qui se passent autour de lui, qui agissent sur lui et malgré lui, a imaginé l'existence d'êtres ou de puissances intelligentes et invisibles, chargés des différents rôles, et destinés précisément à produire les phénomènes dont il ignore la cause. L'homme n'a pas dû tarder long-temps à remarquer qu'il existe deux grands ordres d'événements qui le frappent ou agissent sur lui, le bien et le mal physique, le bien et le mal moral. D'un côté, il voit les orages, les tempêtes, les ouragans, les tremblements de terre, les volcans ; de l'autre, le soleil et la pluie, qui fertilisent la terre ; la variété des saisons, les fleurs, les fruits, qui lui procurent des sensations agréables ; il éprouve ou il observe d'un côté des maladies, des douleurs et des souffrances horri-

bles, et de l'autre il trouve des jouissances très vives et très variées par l'exercice de ses sens et de toutes ses facultés. Mais tout cela n'est pas fait par lui ; tout cela existe en dehors de lui ; il se sent passif, subordonné dans toute son existence à des causes, à des puissances qui lui sont étrangères ; et, comme il ne pouvait pas attribuer à la même cause le bien et le mal, il a imaginé l'existence d'êtres différents pour ces différents phénomènes ; de là, la création des bons et des mauvais génies des anciens, des anges et des diables des temps modernes.—Une fois que l'on eut personnifié ces causes inconnues, il était facile de donner des formes et des qualités à ces fantômes, d'imaginer une lutte constante entre ces êtres, et de voir le triomphe constant des méchants, parce que c'est là le résultat malheureux de notre expérience journalière. Les moralistes tirèrent parti de ces croyances ; mais les théologiens les exploitèrent. Lorsque les esprits faibles furent bien pénétrés de l'existence de ces *esprits* et de leur pouvoir immense, ils se firent leur proie ; ils furent facilement saisis de terreur et d'effroi, ou bien conçurent l'espoir de se les rendre amis et favorables dans leurs entreprises. C'est ainsi que d'une sensation à l'autre, d'une idée à l'autre, et d'une supposition à l'autre, l'on passe à la folie ; c'est ainsi que parurent au monde les possédés et les sorciers, comme en d'autres temps il y avait des hommes ayant un bon ou un mauvais génie à leur disposition. Parmi les véritables malades, réellement aliénés, il y a eu beaucoup de fourbes qui feignirent d'être possédés ou d'être sorciers, afin d'extorquer de l'argent ou quelque autre avantage de la crédulité des simples. Il ne faut pas expliquer autrement les aveux de ces jeunes filles qui s'accusaient d'avoir eu des commerces illicites avec le diable ou des jouissances célestes avec des anges. Quant aux véritables malades, il y avait entre eux une grande différence, laquelle était due à leur différente organisation cérébrale et aux différentes idées ou notions acquises depuis leur naissance. Les

uns étaient gais, dit M. Esquirol, audacieux, téméraires, se disant inspirés ; on les crut heureux et les amis des dieux ; ils se présentèrent ou furent présentés aux peuples comme des envoyés du ciel ; ils rendirent les oracles pour leur compte ou pour celui des prêtres. Les autres, au contraire, tristes, timides, pusillanimes, craintifs, poursuivis de terreurs imaginaires, se dirent damnés ; ils furent traités comme des objets du courroux céleste ; on les crut dévoués aux puissances infernales. La magie, l'astrologie, la divination, les oracles, doivent leur origine à l'aberration de l'esprit de l'homme. Le christianisme adopta les idées de Platon sur la nature de l'âme et l'existence des esprits ; et l'on a vu presque aussitôt paraître parmi les chrétiens des possédés du démon. C'était la suite des prédictions et de l'exaltation des premiers sectaires, qui exagérèrent la puissance des esprits sur le corps, et surtout celle du diable. Toutes les fois que les peuples furent préoccupés ou ébranlés par quelque nouvelle secte religieuse, les folies ayant pour base les idées religieuses furent en grand nombre. A l'époque de la réforme, dit encore M. Esquirol, on ne vit partout que des excommuniés, des damnés, des possédés et des sorciers ; on s'effraya, on créa des tribunaux ; le diable fut assigné à comparoir ; les possédés furent traînés en jugement ; on dressa des échafauds ; on alluma des bûchers ; les démonomaniaques, sous le nom de *sorciers* ou de *possédés*, doublement victimes des erreurs régnantes, furent brûlés, après avoir été mis à la question, pour renoncer au prétendu *pacte* qu'ils avaient fait avec le diable. — Dans des temps pareils, la démonomanie est devenue épidémique. Ceci est facile à expliquer. Quand les mêmes idées, les mêmes impressions, frappent continuellement les mêmes organes cérébraux, ces organes doivent être dans une activité permanente. Tous les individus qui se trouveront sous l'impression de ces mêmes idées, et qui auront naturellement une disposition organique pour les élaborer, ne pourront pas se sous-

traire à leur influence; de là naît la folie. Nous avons actuellement un exemple frappant d'un genre de folie qui est devenu épidémique, celle du suicide. Elle est due certainement à la surexcitation d'organes cérébraux; la prédisposition existe dans les individus, mais l'acte, l'impulsion organique est probablement réveillée par la publicité que donnent les journaux à des faits particuliers de suicide. Quand les exorcismes furent défendus en Italie, les sorciers cessèrent d'exister. La disposition héréditaire à la démonomanie est encore facile à expliquer. Les enfants apportent souvent en naissant l'organisation de leurs pères; ils sont en outre élevés sous l'influence des idées et des opinions de leurs parents: dès lors, même résultat dans leur manière de sentir et d'agir. — La démonomanie suit les conditions de toutes les autres formes de monomanie: elle ne paraît pas avant la puberté, et on la voit rarement chez les vieillards. L'âge du plus grand nombre des possédés était de trente à cinquante ans. Il y avait beaucoup plus de femmes que d'hommes. Bodin prétend qu'on trouve tout au plus un sorcier sur cinquante sorcières. L'irritabilité du système nerveux de la femme, sa faiblesse, son éducation et son organisation cérébrale la prédisposent de préférence. Il y a des exemples de savants, de philosophes et de législateurs atteints de ce genre de folie; mais ils sont bien rares; la plupart n'étaient que des ignorants exaltés par des idées extravagantes qu'on leur avait données sur les démons, les esprits, l'enfer, les revenants, etc. — La démonomanie finit, comme les autres aliénations mentales, par la manie, la démence, les convulsions, le marasme et la mort. La guérison est bien difficile. A l'époque où nous vivons, le diable a perdu tout-à-fait la puissance de s'emparer du corps des hommes: on ne voit plus ni sorciers ni possédés. La civilisation, et surtout les progrès des sciences physiques, ayant mis les hommes à même de comprendre et d'expliquer beaucoup de phénomènes naturels, qui étaient entièrement incompréhensibles pour nos aïeux, ont pour toujours enlevé les ailes et les griffes du diable. Il se vengera dans l'autre monde: laissons-le faire. — Nous avons dit qu'il fallait rapporter la démonomanie à une affection d'un organe particulier du cerveau. Quel est cet organe? Quelle est sa faculté fondamentale dans l'état ordinaire? Cet organe est celui que les phrénologistes appellent du *sentiment du merveilleux*, et qui prédispose à la croyance de tout ce qui est en dehors du monde positif et sensible. Gall l'appelait l'organe qui dispose aux *visions*. La partie du cerveau qui le représente est située au-dessous de la partie supérieure et latérale de l'os frontal, et lorsque son développement est grand, cette partie de la tête est très bombée. Ceux qui ont cette faculté un peu active croient à toute sorte de contes fabuleux et merveilleux, aux revenants, aux inspirations, aux sortilèges, aux enchanteurs, à l'astrologie. Cette faculté est la base des croyances religieuses, des miracles, et de toutes les choses surnaturelles. Le sentiment de la Divinité résulte d'une autre faculté, et les religions, dans leurs formes extérieures, et en ce qui a rapport au culte, résultent encore de la combinaison d'autres facultés propres à notre espèce. Les hommes qui ont l'organe du merveilleux très énergique, et qui n'ont pas été élevés d'une manière spéciale dans les sentiments religieux, apportent dans les sciences physiques dont ils s'occupent la même tendance à croire au merveilleux et au surnaturel. On remarque en cela mille nuances, ce qui fait la variété des hommes. Gall un jour nous fit remarquer cette organisation très forte dans un des plus chauds partisans du magnétisme animal, et nous en avons tout récemment fait la même observation sur la tête de l'un des plus dévoués partisans de l'homéopathie. Que conclure en somme de cela? que la sphère des facultés humaines est tracée par la main du Créateur: l'homme ne peut pas la franchir; mais il peut, en revanche, varier à l'infini les objets sur lesquels s'exercent ses facultés. FOSSATI.

sibles pour nos aïeux, ont pour toujours enlevé les ailes et les griffes du diable. Il se vengera dans l'autre monde: laissons-le faire. — Nous avons dit qu'il fallait rapporter la démonomanie à une affection d'un organe particulier du cerveau. Quel est cet organe? Quelle est sa faculté fondamentale dans l'état ordinaire? Cet organe est celui que les phrénologistes appellent du *sentiment du merveilleux*, et qui prédispose à la croyance de tout ce qui est en dehors du monde positif et sensible. Gall l'appelait l'organe qui dispose aux *visions*. La partie du cerveau qui le représente est située au-dessous de la partie supérieure et latérale de l'os frontal, et lorsque son développement est grand, cette partie de la tête est très bombée. Ceux qui ont cette faculté un peu active croient à toute sorte de contes fabuleux et merveilleux, aux revenants, aux inspirations, aux sortilèges, aux enchanteurs, à l'astrologie. Cette faculté est la base des croyances religieuses, des miracles, et de toutes les choses surnaturelles. Le sentiment de la Divinité résulte d'une autre faculté, et les religions, dans leurs formes extérieures, et en ce qui a rapport au culte, résultent encore de la combinaison d'autres facultés propres à notre espèce. Les hommes qui ont l'organe du merveilleux très énergique, et qui n'ont pas été élevés d'une manière spéciale dans les sentiments religieux, apportent dans les sciences physiques dont ils s'occupent la même tendance à croire au merveilleux et au surnaturel. On remarque en cela mille nuances, ce qui fait la variété des hommes. Gall un jour nous fit remarquer cette organisation très forte dans un des plus chauds partisans du magnétisme animal, et nous en avons tout récemment fait la même observation sur la tête de l'un des plus dévoués partisans de l'homéopathie. Que conclure en somme de cela? que la sphère des facultés humaines est tracée par la main du Créateur: l'homme ne peut pas la franchir; mais il peut, en revanche, varier à l'infini les objets sur lesquels s'exercent ses facultés. FOSSATI.

DÉMONSTRATIF (Genre). Depuis Aristote jusqu'à nos jours, les rhéteurs ont donné ce nom à celui des trois genres d'éloquence qui a principalement pour objet la louange et le blâme. Ces trois genres, comme nous l'avons déjà dit (v. DÉLIBÉRATIF [Genre]), rentrent très souvent l'un dans l'autre et se confondent; mais quand l'un d'eux domine absolument dans un autre discours, alors ce discours doit être classé dans ce genre d'éloquence. Le genre démonstratif est propre au panégyrique, à l'oraison funèbre, à l'histoire, aux harangues publiques, à tout ce qui peut relever par des formes brillantes les actions glorieuses, les événements mémorables, à tout discours qui tend à flétrir ou à condamner les actions mauvaises, les actes répréhensibles. Ainsi, appartenaient au genre démonstratif les discours que les sages égyptiens prononçaient au jugement des morts, les éloges funèbres que les anciens Grecs décernaient aux guerriers qui avaient péri en combattant pour la patrie; les éloges publics que ces mêmes peuples adressaient à tout citoyen, de son vivant même, lorsqu'il s'était signalé par quelque service éclatant, par des bienfaits envers l'état, par des vertus et des talents utiles et recommandables. Chez les Romains, le genre démonstratif peut réclamer plusieurs des plaidoyers et des harangues particulières de Cicéron. Le discours pour Marcellus (*pro Marcello*) est le chef-d'œuvre des harangues qui ont la louange pour objet: l'orateur sut y joindre avec un art infini le panégyrique de Caton à l'éloge de César. Cicéron fournit aussi des exemples fameux de la seconde espèce de genre démonstratif, celle qui s'étend sur le blâme: la première Catilinaire, cette harangue foudroyante qui confondit l'audace de Catilina, et la seconde Philippique, où l'orateur romain peignit des couleurs les plus effrayantes le tableau des vices et des crimes de Marc-Antoine, sont des monuments mémorables de cette espèce du genre démonstratif. Dans le second âge de l'éloquence romaine, on peut citer le panégyrique de Trajan, où;

comme l'a très judicieusement remarqué La Harpe, Plin-le-Jeune, en louant son souverain, fut assez heureux pour ne louer que la vertu. — Chez les peuples modernes, le genre démonstratif a conservé le même caractère. Les mercuriales prononcées dans les anciens parlements pour la réforme des abus commis dans l'administration de la justice étaient du genre démonstratif. Il faut y comprendre aussi le panégyrique et l'oraison funèbre, qui ont été en usage chez nous comme dans l'antiquité, mais avec les différences que devaient y apporter les mœurs et la religion. A certains égards, les sermons peuvent également trouver place dans ce genre, puisqu'ils ont pour objet de louer la vertu et de blâmer le vice. Enfin, cette grande division de l'éloquence embrasse encore non seulement les éloges des grands hommes et des savants ou artistes distingués, prononcés dans le sein des académies, mais encore la plupart des discours de réception qui sont d'usage dans ces sociétés savantes, les discours parlementaires où l'on fait la critique ou l'apologie d'un ministère, et toutes ces harangues hyperboliquement louangeuses, platitudes ronflantes, chefs-d'œuvre de bassesse et de servilité, que de hauts fonctionnaires publics débitent, à certains jours de l'année, en face du pouvoir qui leur a donné ou qui leur maintient leurs places (v. DISCOURS, ÉLOGE, ORAISON FUNÈBRE). CHAMPAGNAC.

DÉMONSTRATION (logique, philosophie), développement des preuves d'une vérité ou d'un fait; exposition scientifique de quelques objets avec des explications pour les faire connaître; actes rendus très apparents dans un but qui est tenu secret. Le sens de ce mot s'est considérablement étendu en passant du latin dans notre langue; les sciences l'ont adopté sans que sa haute destination l'ait confiné dans leur vocabulaire, ni interrompu l'usage qu'on en fait dans le discours familier. Ainsi, on le place très convenablement dans les phrases suivantes: un traître prodigue les démonstrations d'amitié à l'homme qu'il veut perdre

Parces *démonstrations*, le général trompa l'ennemi, qui dégarnit le point où il devait être attaqué pour aller secourir un autre auquel on ne songeait point, etc.

— *Prouver* et *démontrer* ne sont pas tout-à-fait synonymes, quoique toute *démonstration* soit une *exposition de preuves*, lorsqu'il s'agit de faits ou de vérités. Devant un tribunal, par exemple, l'innocence d'un accusé peut être *prouvée* sans être *démontrée* : les juges délibèrent sur ce qui est prouvé, ils *reconnaissent* ce qui est démontré; l'effet de la *démonstration* sur l'intelligence qui l'a comprise est une conviction pleine, entière, une évidence dont le pouvoir est irrésistible. L'accumulation des preuves conduit à un degré de probabilité plus rapproché de la certitude ; la démonstration atteint immédiatement ce dernier terme, ou elle s'évanouit totalement, car elle n'est pas susceptible de plus ou de moins. En partant de principes ou de faits incontestables, une logique rigoureuse amène une conclusion si intimement liée aux *prémises*, si *évidente* qu'il n'est au pouvoir d'aucun esprit de ne pas l'admettre. Si on compare la marche du raisonnement pour amener cette conclusion aux procédés suivant lesquels on parvient à la solution d'un problème, ou, plus généralement, à la découverte d'une vérité, on y remarquera tant d'analogie qu'on y signalerait à peine quelque différence. Cependant quelques sciences font usage d'une autre sorte de *démonstration* : au lieu d'exposer comment et pourquoi la chose est telle qu'on le dit, on fait voir qu'on ne peut supposer qu'elle soit autrement sans tomber dans quelque absurdité. Cette manière de raisonner a l'inconvénient de faire accepter la vérité comme une *nécessité*, au lieu que l'autre la présente comme une acquisition précieuse, comme un accroissement de nos richesses intellectuelles. D'ailleurs, en procédant du connu à l'inconnu, suivant la méthode des investigateurs, l'esprit n'est pas dérangé de ses habitudes, ni contraint à revenir sur ses pas ; sa marche est plus aisée, et si la voie que l'on

suit est un peu plus longue, il faut convenir qu'elle est mieux éclairée. Si, au lieu d'une vérité générale et abstraite, il était question d'un fait positif, on ne pourrait le démontrer que d'une seule manière, en indiquant les causes qui l'ont produit et les lois de la nature dont il est un accomplissement : la *démonstration* serait alors l'analyse et l'explication méthodique de ce fait conformément aux principes de la science à laquelle il appartient. — Dans quelques enseignements où la vue des objets doit être jointe à leur explication, un DÉMONSTRATEUR est chargé de ce double emploi, qui, cependant, ne *démontre* point ce qui est enseigné. Le mot *démontrer* n'a qu'une seule acception : il ne signifie rien autre chose que *prouver rigoureusement*, au lieu que le mot *démonstration* est susceptible de plusieurs sens, comme on vient de l'exposer. Cette bizarrerie de notre langue doit être jointe au nombre prodigieux de celles qu'on lui reproche très justement.

FERRY.

DÉMORALISATION, état irrégulier où le plaisir l'emporte sur le devoir et où l'on se plonge dans des jouissances illégitimes, au lieu de se dévouer à des sacrifices qui sont commandés. La démoralisation a pour conséquence une sorte d'énervement ; c'est une perte de nos moyens, c'est une déchéance volontaire de ce qu'il y a de plus vital en nous. En effet, comme homme ou comme citoyen, nous n'exerçons de l'influence que parce que nous sommes fidèles à certains devoirs ou à certaines affections : la source de notre force, c'est la moralité de nos actions. Par-là, nous inspirons la confiance dans les rapports privés ; par-là, en politique, nous rallions aussi les masses et rattachons à notre système les peuples étrangers. Sans doute, aux époques de troubles et de révolutions, on peut jouer accidentellement un grand rôle et être entaché de démoralisation ; mais c'est qu'on entre avec habileté dans les passions du moment, et puis quand on a besoin de tout le monde on ne regarde pas de très près aux mœurs de ceux qui

spontanément se présentent ; mais tôt ou tard, on porte la peine de sa démoralisation ; celle où a vécu Mirabeau pèse encore sur sa gloire. — Maintenant, il faut avouer qu'il y a des degrés à l'infini dans la démoralisation : elle est plus ou moins étendue, plus ou moins restreinte ; elle se dégage de devoirs plus ou moins sacrés, ne se glisse que dans des détails de mœurs, ou s'empare de leur ensemble ; il y a tel genre de démoralisation qui, né de la mode, est passager comme elle ; il est tel autre genre de démoralisation qu'il est très difficile de déraciner. Par suite de la diversité, soit des institutions politiques, soit des habitudes privées, il est des actes qui semblent indiquer une démoralisation complète, qu'un peuple approuve tandis que le peuple son voisin les condamne formellement. Mais cette différence d'appréciation ne touche pas au fond des choses ; elle prouve qu'il y a des peuples qui sont plus avancés les uns que les autres dans la science des devoirs, qui en ont une intelligence plus nette. Comparez sur un seul point les nations de l'Europe et celles de l'Orient : d'où vient la supériorité des premières ? de ce qu'elles ont su renfermer le mariage entre deux individus : en limitant ainsi les désirs, elles les ont disciplinés. En Orient, au contraire, dans le mariage une place trop large a été laissée aux sens : quelle conséquence en découle ? c'est qu'à partir du souverain même, il n'y a pas de famille proprement dite ; ce sont des multitudes d'enfants qui se haïssent parce que le cœur a sa mesure quand il aime : la succession au trône n'est pas même réglée, ce sont des meurtres et des empoisonnements continuels, parce qu'au point de départ il n'y a pas eu un devoir logiquement entendu. Règle générale : les individus comme les peuples sont très à plaindre quand ils diminuent leurs devoirs pour accroître leurs jouissances ; c'est le physique, c.-à-d. la partie basse, qui étouffe le moral et l'intellectuel. — On objecte que la civilisation, surtout lorsqu'elle est complète, effraie quelquefois par sa démoralisation ; mais ici on confond la civilisation qui, déjà

vieille, rompt sous le poids des vices, et la civilisation qui, jeune encore, est ascendante et réussit à se conserver pure. Il faut encore remarquer qu'on s'attache trop exclusivement aux capitales, où, relativement aux mœurs, il n'y a pas de surveillance, et où, par conséquent, chacun peut s'abandonner à ses caprices. Mais qu'on songe un instant à cette foule de villes de grandeur médiocre qui sillonnent l'Europe, et dans lesquelles la démoralisation se laisse à peine apercevoir : voilà où se retrempe notre civilisation. — La démoralisation qui ne provient que des lois passe vite ; elle est imposée. En 1793, les législateurs brisèrent tous les freins et foulèrent aux pieds règles et devoirs ; la première irruption fut terrible, mais tout rentra bientôt dans l'ordre ; les mœurs, vaincues un instant, retrouvèrent un fond d'énergie inépuisable et reconstituèrent de nouveau l'ordre. Chose admirable ! les hautes classes accomplirent presque seules cette œuvre laborieuse. — La démoralisation qui est le produit des mœurs oppose en général une longue résistance : passée dans toutes les habitudes, elle se défend sous des formes si diverses qu'on ne peut réussir à l'étouffer qu'à la suite de victoires multipliées. On a fait la remarque qu'à Milan la femme du prince Eugène était parvenue à faire disparaître, du moins à sa cour, la race des sigisbés, ces ennemis déclarés du mariage qu'en Italie l'usage tolère et protège. — La démoralisation qu'enfante l'exemple des grands est funeste ; cependant, il est des peuples où à peine on y prend garde. En France, la démoralisation qui, dans le dernier siècle, a caractérisé quelques courtisans, était devenue une séduction entraînant pour les jeunes gens de la capitale, qui tenaient à suivre la mode du grand monde ; mais l'âge des passions franchi, ils rentraient avec joie dans les vieilles traditions de leur famille. — Quand les classes sont très distinctes, elles influent peu les unes sur les autres : ainsi, en Allemagne, les princes et ceux qui leur appartiennent vivent à leur guise sans entraîner les habitants qui les entou-

rent. En Angleterre, où les habitudes morales sont appuyées sur la religion, l'exemple qui vient d'en haut, d'en bas, ou qui se tient à côté de nous, glisse en vous laissant indifférent. En Italie, la démoralisation sur certains points est absolue; chacun cède à l'impulsion de ses premiers mouvements; on vit donc pour son compte sans s'inquiéter du jugement qui pourra en être porté. — Les remèdes qui sont propres à guérir la démoralisation varient suivant les peuples et les temps; la religion, les lois servent tour à tour; l'autorité du prince est même quelquefois utile, pourvu qu'elle procède par voie de persuasion; la violence et la force sont nuisibles dans une réforme de ce genre: aux vices qu'elles veulent, mais en vain, extirper, elles en joignent un nouveau, l'hypocrisie. — L'opinion publique, je veux dire l'opinion des hommes éclairés et vertueux, et que soulève au-dessus de la foule une position indépendante, est le meilleur de tous les correctifs contre la démoralisation, surtout dans les petites localités, où l'on s'efforce de vivre comme eux pour être estimé autant qu'eux. Dans les capitales, ce serait une noble mission que remplirait le talent, si du haut de la tribune, dans les livres ou dans les journaux, il imposait à l'admiration contemporaine ces maximes de moralité qui rendent les particuliers si heureux et les peuples si puissants. Mais en France, de nos jours, le talent en vogue est encore plus populaire par ses vices que par ses œuvres; ses vices le tuent dans son autorité.

SAINT-PROSPER.

DÉMOSTHÈNE, le plus illustre des orateurs grecs, naquit à Péanée, près d'Athènes, l'an 385 av. J.-C. Son père, qu'il perdit à l'âge de sept ans, exerçait la profession d'armurier. Trois tuteurs, auxquels était confié le soin de sa fortune et de son éducation, négligèrent ce double devoir, et cette circonstance, jointe à la tendresse aveugle de sa mère, livra sa première jeunesse à tous les dérèglements qui accompagnent l'oisiveté. Une circonstance imprévue révéla à ce génie qui s'ignorait lui-même sa brillante vocation. Le jeune

Démosthène voulut voir Calistraté, avocat renommé du barreau d'Athènes, l'entendit, et se sentit orateur. Il étudia la rhétorique sous le véhément Isée, transcrivit jusqu'à sept fois les ouvrages de Thucydide pour former son style, se nourrit des leçons philosophiques de Platon, et, profitant dans son intérêt personnel de ces premières conquêtes de son application, il poursuivait ses tuteurs en justice, et les contraignit à lui restituer une partie de son patrimoine. Enhardi par ce premier succès, il affronta la tribune publique; mais il en fut repoussé à deux reprises par les huées et les railleries de la multitude. Les exhortations d'un vieillard appelé Eunomus et les conseils du comédien Satyrus, son ami, relèverent son courage. Il s'aperçut enfin que la nature lui avait refusé toutes les qualités extérieures qui constituent l'orateur, et il s'appliqua sans relâche à dompter son inclémence. Confiné dans un souterrain, où souvent il passait des mois entiers, il combattit avec opiniâtreté les vices de sa prononciation, fortifiait sa poitrine par un exercice graduel, déclarait à haute voix les discours qu'il avait entendus, et corrigeait le mouvement déréglé de ses membres en gesticulant sous la pointe d'une épée nue. Placé sur le rivage de la mer, il opposait sa déclamation au mugissement des flots, essayant par-là d'aguerrir ses oreilles au bruit tumultueux des assemblées populaires, qui n'en sont souvent qu'une terrible, mais trop fidèle image. — Tant de persévérance fut enfin couronnée de succès. Leptine, citoyen d'Athènes, avait fait porter une loi dont l'objet était de restreindre aux seuls descendants d'Harmodius et d'Aristogiton l'exemption de certaines charges publiques. Cette loi fut attaquée par Ctésippe, fils de Chabrias, qui, à raison des services de son père, avait un intérêt direct à sa révocation. Il confia sa cause à Démosthène, dont le discours excita des applaudissements universels. On admire encore aujourd'hui l'abondance et la solidité des moyens qui y sont employés, l'éloquence des développements,

la convenance merveilleuse avec laquelle l'orateur ménage la personne de son adversaire, en s'élevant contre la loi dont il est l'auteur. Les harangues contre Conon, contre Timocrate et contre Aristocrate, que Démosthène prononça l'année suivante, n'obtinrent pas moins de succès. Mais déjà sa réputation naissante commençait à lui susciter des envieux. Midias, citoyen riche et puissant dans Athènes, réussit par ses intrigues à le priver de la couronne à laquelle il avait droit, pour avoir rempli avec honneur la magistrature de *chorège*, et mit le comble à ces témoignages d'inimitié en frappant Démosthène sur le théâtre, pendant la célébration des fêtes de Bacchus. Le peuple, réuni spontanément, condamna Midias, qui appela de cette sentence. Démosthène composa pour la défense de sa cause une harangue admirable de logique, d'art et de véhémence : mais cette harangue ne fut point prononcée. Redoutant, au dire de Plutarque, le crédit et la vengeance de son ennemi, il accommoda l'affaire pour 3,000 drachmes : transaction flétrissante quand on la rapproche du caractère de l'injure qu'elle était destinée à éteindre, et qui fut plus tard amèrement reprochée à l'orateur par le plus éloquent de ses antagonistes. Les autres plaidoyers composés par Démosthène dans des intérêts privés offrent moins d'importance. — Il est temps de le suivre à la tribune publique, où la chaleur de son patriotisme, l'élévation de son éloquence, la profondeur de ses ressources comme homme d'état, l'appelaient à de si beaux triomphes. Au milieu de la dégradation universelle de ses compatriotes, énervés par un honteux repos, insensibles au souvenir des exploits de leurs ancêtres, l'amour de la patrie brûlait au fond de son âme ; et de même que les trophées de Miltiade coûtaient le repos à Thémistocle, ainsi, l'image de l'antique Athènes poursuivait incessamment Démosthène, et lui inspirait le généreux désir de ranimer dans ses concitoyens cet instinct de gloire et de patriotisme qui avait produit tant et de si grandes choses. Ces sentiments

s'exaltèrent de toute la vivacité d'une inquiète sollicitude, lorsque sa prévoyance lui eut fait pénétrer les projets ambitieux de Philippe, roi de Macédoine. Démosthène vit dans les premières entreprises de ce monarque le dessein secret de renverser les barrières qui le séparaient d'Athènes avant d'attaquer directement cette cité, défendue par un reste d'esprit public, et par la puissance des souvenirs. Plein de circonspection dans sa vigilance, il se borna à recommander à ses concitoyens de se tenir sur leurs gardes, et d'éviter avec soin toute démonstration hostile. Mais lorsque, fier des succès qu'il avait obtenus dans la *guerre sacrée*, Philippe, levant le masque, eut entrepris de forcer les Thermopyles et de pénétrer dans l'Attique, alors Démosthène, quittant ce langage équivoque qui coûtait sans doute à son énergie, appela à haute voix ses concitoyens aux armes contre l'oppressur futur de la Grèce. Ses accents, long-temps stériles, tirèrent enfin les Athéniens de leur assoupissement. La prise d'Olynthe, la défection de Thèbes, achevèrent de leur dévoiler la *grandeur* du péril. Ils députèrent à Philippe pour le faire expliquer sur ses projets. Démosthène était au nombre des envoyés. Appelé à haranguer ce roi de Macédoine, contre lequel il avait si souvent épuisé les foudres de son éloquence, il s'émut, s'égarait, et perdit le fil de son discours. Cette humiliation, que Philippe accrut par l'accueil flatteur qu'il fit aux collègues de Démosthène, et particulièrement à Eschine, mêla à son antipathie politique pour ce prince toute l'ardeur d'un ressentiment personnel. Les ambassadeurs, de retour à Athènes, se prononcèrent pour la paix avec une insistance qui fit naître les soupçons de Démosthène. Cet orateur opposa vainement à leur sécurité les déhanecs de son patriotisme ; les promesses insidieuses de Philippe prévalurent ; mais, tandis que les Athéniens en attendaient l'effet, ce prince s'emparaît des Thermopyles, ravageait la Phocide, obtenait la présidence du conseil des amphictyons, et portait ses armes dans la

Thessalie et la Chersonèse. Ces entreprises arrachèrent de nouveau les Athéniens à leur inaction. Démosthène, de son côté, essaya d'entretenir leur méfiance par l'éclat d'une accusation qui mit à nu toutes les prévarications qu'il se croyait en droit de reprocher à Eschine dans sa mission auprès de Philippe. Ce fut l'objet de sa harangue sur l'*ambassade*, invec-tive pleine d'une âpre et énergique éloquence. Mais le résultat ne répondit point à ses efforts. Eschine fut absous presque unanimement, et Démosthène se vit réduit à attendre des circonstances seules la confirmation des pressentiments qu'il n'avait cessé de manifester. La prise d'Elatée, ville qui commandait le chemin de l'Attique, ravit aux Athéniens leurs dernières illusions. Ils virent enfin dans toute son étendue le péril qui menaçait leur patrie, mais la consternation ensevelit dans un morne silence la voix des orateurs qui n'étaient point vendus à Philippe. Démosthène seul osa faire tête à l'orage. Il court à la tribune, presse la résolution d'une alliance avec les Thébains, part pour la conclure, et revient exciter aux combats ses concitoyens rassurés. — On sait quel résultat la fortune gardait à tant de dévouement et de génie. La victoire de Chéronée mit aux mains de Philippe le sort de la Grèce, et Démosthène fut un des premiers à s'enfuir du champ de bataille. Mais les Athéniens, ne se souvenant que de son patriotisme et de son éloquence, lui confièrent l'honorable mission de relever les murs de leur cité, et le chargèrent de prononcer l'oraison funèbre des Grecs qui avaient péri dans l'action. Le zèle et le talent avec lequel Démosthène s'acquitta de ce double soin déterminèrent Ctésiphon, son ami, à lui faire décerner une couronne d'or par le sénat; mais Eschine, sensible aux humiliations que son rival lui avait fait essuyer, s'opposa devant le peuple à la proclamation du décret, et ce débat mémorable devint, quelques années plus tard, l'occasion de la plus belle des harangues qui nous restent de l'un et de l'autre. Philippe jouit avec modération de

son triomphe; il n'en jouit pas longtemps. Le fer d'un assassin trancha le cours d'un règne dont le plus grand mérite fut de préparer la splendeur de celui qui allait suivre. A cette nouvelle, les Athéniens se livrèrent à une joie extravagante, et Démosthène, surtout, Démosthène, qui n'avait eu qu'à se louer de la générosité de ce prince, se fit remarquer par l'exaltation immodérée de ses transports. L'avènement d'Alexandre-le-Grand ne changea rien à la servitude de la Grèce. Les Athéniens, trop portés à s'en affranchir, mais déconcertés par la célérité de ses premiers exploits, s'étaient empressés de lui envoyer une ambassade pour pénétrer ses dispositions à leur égard. Démosthène en faisait partie; toutefois, il jugea prudent de ne point affronter les regards du despote, et revint à Athènes, où il apprit que le jeune prince, irrité de la part que cette république avait prise à la révolte de Thèbes, exigeait qu'on lui livrât huit de ses principaux orateurs, à la tête desquels il figurait lui-même. Démosthène espéra animer le peuple à un refus en lui récitant l'ingénieuse fable des bergers qui perdirent leur troupeau pour avoir livré aux loups leurs chiens fidèles, mais l'entremise généreuse de *Démade* (v.) eut plus de succès que son apologue. Cet orateur obtint d'Alexandre le pardon des proserits, et ce prince ne cessa plus dès lors d'imiter à l'égard des Athéniens la clémence de son père. — Ce fut cette époque d'asservissement et de langueur qu'Eschine choisit pour reprendre l'attaque qu'il avait dirigée peu d'années auparavant contre Démosthène, à l'occasion de la couronne d'or décernée par le sénat à son illustre antagoniste. Leurs harangues, si connues sous le nom de l'objet même de cette lutte à jamais célèbre, attirèrent des auditeurs de tous les points de la Grèce. Les deux orateurs justifiaient cet empressement par l'éloquence tour à tour noble, adroite et véhémence qu'ils déployèrent. On admire particulièrement, dans le discours de Démosthène, l'exorde, la réfutation, et surtout ce fameux serment par lequel l'orateur évoque les

ombres des Grecs morts à Salamine et à Marathon, comme pour servir de témoins à la sainteté de sa cause. Eschine succomba dans son accusation, et, obligé de fuir, il se retira à Rhodes, où il ouvrit un cours d'éloquence par la lecture des deux harangues qui avaient amené son bannissement. De vifs applaudissements accueillirent surtout celle de Démosthène : « Eh ! que serait-ce donc, s'écria l'exilé, si vous eussiez entendu *le monstre* lui-même ! » Démosthène, usant noblement de son triomphe, avait pourvu aux besoins de son ennemi fugitif par le don d'un talent d'argent. Ce trait de générosité n'empêcha pas qu'il ne fût accusé, peu de temps après, de s'être laissé corrompre par les trésors d'Harpalus, gouverneur de Babylone, qui était venu chercher à Athènes l'impunité de ses concussions. Démosthène sollicita lui-même des juges ; mais il se défendit sans succès devant eux de l'inculpation qui lui était faite, fut condamné à une amende de 50 talents, et alla expier dans l'exil l'impuissance de satisfaire à cette énorme condamnation. Les historiens sont partagés sur l'équité de la sentence qui le déclara coupable. Pausanias rapporte qu'après la mort d'Harpalus on trouva dans les papiers de ce proscrit la liste des orateurs à ses gages, et que le nom de Démosthène ne figurait point sur cette liste. La renommée équivoque dont jouissait l'aréopage au temps de l'orateur balance mal, on doit en convenir, la puissance de cette présomption favorable. — Quoi qu'il en soit, Démosthène ne supporta point son exil avec la dignité qu'on pouvait attendre de lui. Sans cesser de protester de son innocence, il déplorait comme une fatalité la vocation qui l'avait enchaîné aux affaires publiques, et maudissait cette gloire pour laquelle il avait tant fait. « Si, au début de ma carrière, disait-il, on m'eût offert de mourir ou d'être l'orateur du peuple, et que j'eusse pu prévoir tous les maux qui m'attendaient dans le gouvernement, les craintes, les jalousies, les calomnies et les combats qui en sont inséparables, j'aurais préféré mille fois une

perte certaine. » La mort d'Alexandre-le-Grand arracha Démosthène à l'obscurité de sa retraite. Il parcourut la Grèce, prêcha partout le soulèvement et la révolte, et rentre triomphant dans Athènes, aux acclamations d'un peuple entier. Mais ces honneurs devaient être de courte durée. La bataille de Cranon, gagnée par Antipater, consumma sans retour l'asservissement de la Grèce, et Démosthène, proscrit par ce même peuple qui venait de le combler de bénédictions et d'hommages, fournit un exemple de plus de l'inconstance de cette popularité dont il avait joui sans la rechercher. Il s'enfuit d'Athènes, et se réfugia à Calaurie, dans un temple consacré à Neptune. Un ancien comédien, nommé Archias, envoyé à sa poursuite avec quelques soldats thraces, pénétra jusqu'à son asile, et s'efforça de l'en tirer par d'insidieuses promesses. Mais Démosthène, par le dédain de son langage, fit bientôt succéder l'injure et la menace à cette feinte douceur. Prétextant quelques ordres à donner, il tint un moment sur ses lèvres l'extrémité d'un stylet empoisonné, puis se couvrit la tête de sa robe et se coucha par terre. Mais, sentant que le poison commençait à agir, il se leva, prit Neptune à témoin de la violation de son temple, et se mit en devoir d'en franchir le seuil ; mais, au moment où il passait devant l'autel du dieu, ses genoux fléchirent ; il poussa un profond soupir, et rendit l'âme le 16 nov. de l'an 322 avant J.-C. Il était âgé de 63 ans. Les Athéniens honorèrent sa mémoire par l'érection d'une statue de bronze, sur laquelle on grava le distique suivant : « Si ta force, Démosthène, avait égalé ton génie, jamais le Mars des Macédoniens n'eût envahi la Grèce. » — Vingt-deux siècles écoulés depuis l'apparition de Démosthène n'ont point ravi à ce grand homme le sceptre de l'éloquence. Il semble au contraire que sa renommée ait grandi des succès mêmes de ses rivaux, et que la perfection de ses harangues ait été mieux démontrée par le mérite toujours insuffisant des efforts employés pour la reproduire, Cicéron lui-même, Cicé-

ron, qui lui est moins inférieur par l'élévation du génie qu'il n'en diffère par le genre de son éloquence, n'hésitait pas à confesser qu'il avait atteint au sublime de son art, et ne cessait de recommander la méditation de ses ouvrages comme l'exercice le plus propre à initier à toutes les ressources et à tous les artifices de l'élocution. Les critiques tant anciens que modernes sont plus divisés sur la nature même et sur les caractères particuliers de son talent oratoire. La plupart lui ont trouvé moins d'art que de naturel, et se sont plus à vanter en Cicéron les qualités opposées. Ce sentiment a été combattu avec force par Quintilien et Denys d'Halicarnasse, et récemment, par M. Brougham, qui, dans un fort beau mémoire sur Démosthène, a très bien établi que son éloquence était le résultat d'une élaboration lente, opiniâtre, approfondie, bien plus que le produit naturel et spontané de l'imagination. Cette opinion emprunte un nouveau degré d'évidence au souvenir des efforts employés par Démosthène pour corriger les vices de son élocution, et de l'espèce d'éducation qu'il fit subir à son éloquence. On se rappelle aussi que lui-même, interrogé comment il était devenu orateur, répondit que c'était *en consumant plus d'huile que de vin*. Quoi qu'il en soit, la perfection et l'harmonie du style sont loin d'éclater chez lui aux dépens de la force et du mouvement. Ces qualités constituent même les traits les plus saillants de son génie oratoire. La lecture de ses harangues explique encore aujourd'hui l'ascendant prodigieux qu'il exerça sur sa patrie, et les sacrifices auxquels il sut entraîner un peuple dégénéré pour repousser loin de ses murs l'ennemi qui lui apportait des fers. S'il émeut rarement notre sensibilité, si la nature lui a refusé le don de cette ironie fine et pénétrante qui a tant d'action sur la multitude, personne encore n'a surpris le secret de ce *bon sens sublime*, de ce tour vif et pressant, de cette énergie rapide, de cette véhémence irrésistible, qui, déconcertant ses adversaires, faisaient passer dans tous les

cœurs la conviction des attentats liberticides de Philippe, et transformaient en autant d'ennemis de ce prince les Athéniens arrachés à leur honteuse inertie. Les discours politiques de Démosthène se distinguent encore par un caractère d'abnégation personnelle qu'on ne saurait trop admirer. L'orateur s'y efface constamment devant la grandeur du sujet qui le captive, et, quand il cède à l'obligation d'entretenir ses auditeurs de lui-même, il est rare que cette concession ne lui soit pas arrachée par l'intérêt direct du parti qu'il aspire à faire prévaloir. C'est dans le patriotisme ardent et sincère de Démosthène, c'est dans la sévérité générale de ses mœurs et dans sa nature émuement religieuse qu'il faut chercher les véritables sources de son éloquence. Presque seul entre tous les orateurs d'Athènes, il donna l'exemple d'une courageuse résistance aux séductions du roi Philippe, et cet acte de désintéressement dans un siècle corrompu suffirait à sa gloire. — Nous possédons peu de notions sur sa personne. Son humeur, naturellement sombre et chagrine, exprimait comme sa figure la gravité des impressions qui préoccupaient son âme. Il connut peu et dut peu faire éprouver les jouissances de l'amitié. Sans être insensible à la faveur populaire, il ne la rechercha jamais aux dépens de la conscience et du devoir. La sévérité courageuse de ses admonitions aux Athéniens n'a pas même été surpassée par celle de cet austère Phocion, qu'il appelait, comme on sait, *la hache de ses discours*. Dépourvu, en général, du talent de la plaisanterie, c'est par des sarcasmes amers qu'il répondait le plus souvent à ses détracteurs. Un d'eux lui reprochait que ses harangues sentaient la lampe. — *Cela est vrai*, répliqua-t-il, *mais ma lampe et la tienne n'éclairent pas les mêmes travaux*. Chalcus, mal-faiteur reconnu, se moquait de ses veilles. « Je n'ignore pas, lui dit Démosthène, que tu souffres avec peine que j'aie une lampe durant la nuit. » C'est ce grand orateur qui, étourdi du taux élevé auquel la belle ! ais mettait ses faveurs, s'écriait

brusquement : *Je n'achette pas si cher un repentir!* — Parmi les nombreux éditeurs et commentateurs des œuvres de Démosthène (ces œuvres se composent de 61 discours, 65 exordes, et 6 lettres aux Athéniens), on distingue Ulpien, Becker, Reiske, Dobson, et MM. Boissonade et Tœpffor. Les traducteurs les plus estimés sont l'Italien Cesarotti, en Angleterre, Leland, et parmi nous, Tourreil, Auger et M. l'abbé Jager, dont le beau travail n'a point encore entièrement paru. M. Charles Dupin a traduit les *Olynthiennes* de Démosthène, et M. Plougoum, sa *harangue* et celle d'Eschine pour et contre la couronne. Ce grand orateur est au nombre des personnages dont Plutarque a écrit la vie. M. Becker a fait paraître à Leipzig, en 1815, *Démosthène considéré comme homme d'état et comme orateur*. Cet ouvrage, dont la seconde édition est commencée, n'a point été traduit en français. L'auteur de cet article a publié la *Vie de Démosthène, avec des notes historiques et critiques, et un choix des jugemens portés sur son caractère et ses ouvrages*. (Paris, 1834; in-8°). A. BOULLÉE.

DEMOUSTIER (CHARLES-ALBERT), né en 1760, et mort en 1801, à Villers-Cotterets. Les *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, publiées en 1786, obtinrent un si grand succès que l'on recherchait quel était le poète inconnu qui produisait un tel chef-d'œuvre pour coup d'essai. L'étonnement cessa un peu quand on apprit que l'ouvrage était d'un jeune avocat, descendant à la fois de Racine par son père et de La Fontaine par sa mère. Il n'y a qu'à lire les journaux du temps pour se convaincre que ceci n'est point que exagération, et que Demoustier fut jugé digne de tels ancêtres. On ne peut douter que le goût de Demoustier ne le portât de préférence vers le *genre* qu'il adoptait; mais il faut convenir aussi qu'alors le faux brillant, le *maniéré*, le bel-esprit des Dorat, des chevaliers de Cubières, des marquis de Pezai, et d'autres plus inconnus encore, fascinaient un public blasé, et pouvaient bien entraîner un

jeune auteur jaloux de réussir. Toutefois, Demoustier persévéra dans cette fausse route, car il publia en 1790 la première partie d'un poème intitulé *le Siège de Cythère*, dont la froideur et la *prétention* ne se trouvaient plus guères en harmonie avec les idées du moment. Demoustier renonça à imprimer la fin de son nouveau poème, et il se livra au théâtre, pour lequel il avait encore bien moins de dispositions, et à la comédie! Aussi, dans *le Conciliateur ou l'Homme aimable*, dans *les Femmes*, dans *Alceste ou le Misanthrope corrigé*, seuls ouvrages dont on connaisse encore les titres, parmi les dix-neuf ou vingt pièces de théâtre de Demoustier, chercherait-on vainement des caractères réels, une observation exacte des mœurs, un style franc et naturel; on n'y trouverait tout au plus que quelques demi-caractères d'invention ou d'exception, des mœurs effacées de boudoirs et de ruelles, un dialogue brillant où les pointes le disputent au niais, avec une grande prétention à la sensibilité. C'est du reste une peinture du monde qui ne ressemble pas plus à la société au milieu de laquelle on vit que les *Lettres à Emilie* ne ressemblent à la *Théogonie* d'Hésiode: ce n'est qu'un texte choisi par Demoustier pour avoir l'occasion de montrer sa galanterie musquée et son jargon comme *il faut* d'homme aimable. Que de tels ouvrages aient réussi auprès de jeunes femmes évaporées, séduites par le vernis élégant dont Demoustier recouvrait les peintures presque lascives de ses *Lettres*, ou la morale facile et indulgente des personnages qu'il mettait en scène, cela se conçoit; mais que ces mêmes ouvrages aient été mis, presque comme classiques, entre les mains de jeunes filles destinées à devenir des mères de famille, voilà ce que nous avons vu pendant vingt ans, et ce que nos enfants, je l'espère, auront peine à croire.

VIOLETT-LE DUC.

DENAIN (Bataille de), livrée le 24 juillet 1712. On sait quelle était la situation politique de l'Europe, et particulièrement celle de la France, avant la ba-

taille de Denain, qui sauva la vieille monarchie des Bourbons du danger pressant qui la menaçait. Les guerres de la succession d'Espagne avaient épuisé le pays d'hommes, de chevaux et d'argent ; l'agriculture et le commerce languissaient... De nombreux revers étaient venus en même temps affliger la vieillesse de Louis XIV, et démoraliser l'esprit de son armée. Les conférences d'Utrecht n'ayant amené aucun résultat satisfaisant, il devenait nécessaire de tenter le sort des armes, et cette fois encore l'étoile du *grand roi* allait obscurcir la gloire de ses ennemis. — Voici quelles étaient les dispositions des deux armées à l'ouverture de la campagne. Le maréchal de Montesquiou, qui commandait l'armée française, avait établi ses cantonnements sur la rive gauche de la Scarpe et de la Sensée, ayant ses postes avancés vers Biache, l'Écluse et Etrum, dont il s'était emparé. L'armée ennemie, commandée par le comte d'Albermale, était campée sur la rive opposée de la Scarpe, sa droite appuyant sur les fortifications de Douai, qui la protégeaient, sa gauche à l'abbaye d'Onchin. — Ces dispositions stratégiques s'opéraient au moment où Villars prenait les ordres du roi et se disposait à partir pour venir prendre le commandement des forces françaises. « Vous voyez où nous en sommes, lui avait dit Louis XIV, en lui donnant ce commandement, il faut vaincre ou périr, chercher l'ennemi et lui livrer bataille. — Mais, sire (avait répondu le maréchal), c'est votre dernière armée. — N'importe, reprit vivement le roi, je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais que vous l'attaquiez. Si la bataille est perdue, vous ne l'écrierez qu'à moi seul. Vous ordonnerez au courrier de ne voir que Blouin. Je monterai à cheval, je passerai par Paris votre lettre à la main. Je connais les Français; je vous amènerai 200,000 hommes, et je m'ensevelirai avec eux sous les débris de la monarchie. » Le maréchal de Villars quitta la cour dans la nuit, et arriva à l'armée le 19 avril. Son premier soin fut de visiter les positions des deux camps, d'assurer ses commu-

nications et de répartir les renforts qui lui arrivaient. — Le prince Eugène ne prit le commandement de ses troupes qu'au commencement du mois de mai. Une partie fut dirigée vers Denain, dans le but de couvrir cette place et le camp retranché qu'il y avait établi; l'autre fut disposée sur la longue ligne de Denain à Douai. — Après la réunion de ses renforts, Villars comptait 130 bataillons d'infanterie, formant un effectif d'environ 66 mille hommes; de 250 escadrons ou 30 mille chevaux, en tout 96,000 combattants, et 100 pièces d'artillerie. L'armée du prince Eugène consistait en 158 bataillons ou environ 80,000 hommes, et 272 escadrons ou 35,000 chevaux, total 115,000 combattants, avec un matériel de 120 bouches à feu; les forces des alliés excédaient donc de 19,000 hommes celles des Français. — Plusieurs mouvements eurent lieu dans les deux armées du 20 au 26 mai. Eugène passa l'Escaut entre Bouchain et Denain, et vint prendre position le long de la Seille, sa droite appuyée à Lieu-St-Amand, sa gauche à Solesmes et Cateau-Cambrésis. Le 7 juin, il franchit la Seille et alla investir le Quesnoy. L'armée française campa sur la rive gauche de l'Escaut, sa droite appuyée sur les hauteurs de Vaucelles, entre Cambrai et le Catelet, sa gauche adossée à Etrum, que l'on avait eu soin de retrancher. — La place du Quesnoy avait capitulé le 3 juillet, mais ce succès du prince Eugène fut bientôt troublé par la nouvelle de l'armistice signé entre la France et l'Angleterre. En conséquence de ce traité, le duc d'Osmond abandonna l'armée des alliés et se retira entre Gand et Bruges. En apprenant cette nouvelle, Eugène conçut le projet de s'emparer de Landrecies. La prise de cette place lui assurait le succès de la campagne, et ouvrirait à son armée, à travers les plaines de la Champagne, le chemin de la capitale; mais une faute de ce général fit échouer cette entreprise. Ses lignes étaient trop étendues, ses magasins trop éloignés; d'Albemarle, isolé à Denain, ne pouvait être, au besoin, assez promptement secouru. Cette circon-

stance devint le salut de la France. Voltaire l'attribue à un événement fortuit, que nous ne pouvons passer sous silence. D'après lui, un curé et un conseiller de Douai, dans une promenade près des ouvrages des alliés, auraient remarqué que l'on pouvait facilement les attaquer vers Denain et Marchiennes. Le conseiller se serait empressé d'en donner avis à l'intendant de la Flandre, et celui-ci au maréchal de Montesquieu (Saint-Simon prétend, au contraire, dans ses Mémoires, que l'honneur en appartient au maréchal de Montesquieu, qui reçut, dit-il, ordre du roi de mettre son projet à exécution, en ménageant, toutefois, la susceptibilité de Villars); Villars aurait approuvé le projet et se serait immédiatement occupé des moyens d'exécution. Quoi qu'il en soit, le 23 juillet, de fausses démonstrations d'attaque furent faites en avant des retranchements du prince Eugène. Ce général, se croyant réellement menacé sur ce point, donna l'ordre à son aile droite, qui s'étendait vers l'Escaut jusqu'au pont de Prouvy, de se rapprocher du centre, fortifia sa gauche d'une partie de la réserve, et attendit, dans cette position, le mouvement d'attaque de l'armée française. Villars profita habilement de la faute de son adversaire. Le lendemain, à 8 heures du matin, ses têtes de colonnes s'ébranlèrent, et le passage de l'Escaut commença aussitôt. « Messieurs, dit-il à ceux qui l'entouraient, les ennemis sont plus forts que nous, ils sont même retranchés; mais nous sommes Français, il y va de l'honneur de la nation; il faut vaincre ou mourir, et je vais moi-même vous en donner l'exemple. » A ces mots, il se précipite à la tête des troupes; un corps de dragons s'avance à la vue du camp ennemi comme pour l'attaquer, se replie aussitôt dans la direction de Guise, en même temps que Villars marche sur Denain avec le reste de l'armée, divisée en 5 colonnes, à deux cents pas de distance l'une de l'autre. L'avant-garde de l'armée était confiée à 4,000 grenadiers; l'aile droite, soutenue par les dragons, était commandée par le maréchal de Montes-

quiou, l'aile gauche par le comte Albert, le centre par Villars; la cavalerie formait l'arrière-garde. Toute l'armée s'ébranla à une heure après-midi. Elle n'était plus qu'à une portée de fusil de Denain, lorsqu'à 2 heures les retranchements furent attaqués avec vigueur. Défendus par 17 bataillons, commandés par d'Albemarle, elle éprouva d'abord une forte résistance, et un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie; mais c'est en vain que l'ennemi redouble de courage et d'efforts; bientôt les Français se précipitent à la baïonnette, comblent les fossés, arrachent les palissades, franchissent les retranchements, pénètrent, pêle-mêle, dans le camp, et s'en rendent maîtres. Le carnage fut horrible, la déroute générale. Tout fut pris ou tué; un pont s'abîma sous les pieds des fuyards, et ce qui échappa aux armes des vainqueurs va périr dans les flots ensanglantés de l'Escaut. C'est inutilement que le général cherche à rallier ses troupes: elles sont sourdes à la voix de leur chef, tout fuit épouvanté et en désordre: d'Albemarle dut mettre bas les armes. Deux princes de Nassau, les princes de Holstein et d'Anhalt et 300 officiers se rendirent également prisonniers. Le prince Eugène, arrivé à la fin du combat, vint attaquer le pont de Prouvy et la redoute occupée par les Français. Il n'est que le témoin impuissant de la défaite de son armée, et cette tentative infructueuse et tardive lui fait perdre 4 bataillons de plus. Une prompte retraite peut seule sauver les débris de l'armée ennemie, et lui éviter de plus grands désastres; elle est ordonnée, et le prince retourne à son camp. — Nous ne pouvons nous dispenser de mentionner ici les réflexions que fait le maréchal de Saxe dans ses *Réveries*, au sujet de la bataille qui nous occupe. « Le maréchal de Villars était perdu, y est-il dit, si le prince Eugène eût marché à lui lorsqu'il passait la rivière, en lui prêtant le flanc; le prince ne put jamais se figurer que le maréchal fit cette manœuvre à sa barbe, et c'est ce qui le trompa. Le maréchal de Villars avait très adroitement masqué sa marche; le prince le regarda et

l'examina jusqu'à 11 heures sans y rien comprendre, avec toute son armée sous les armes. S'il avait marché en avant, toute l'armée française était perdue, parce qu'elle prêtait le flanc, et qu'une grande partie avait déjà passé l'Escaut. Le prince Eugène dit à 11 heures : « Je crois qu'il vaut mieux aller diner, » et fit retirer ses troupes. A peine fut-il à table que mylord d'Albemarle lui fit dire que la tête de l'armée française paraissait de l'autre côté de l'Escaut, et faisait mine de vouloir l'attaquer. Il était encore temps de marcher; et, si on l'eût fait, un grand tiers de l'armée française était perdu. Le prince Eugène donna seulement ordre à quelques brigades de sa droite de se rendre aux retranchements de Denain, à 4 lieues de là. Pour lui, il s'y transporta à toutes jambes, ne pouvant encore se persuader que ce fût là la tête de l'armée française, enfin, il l'aperçoit, et lui voit faire sa disposition pour attaquer; dès lors il jugea le retranchement perdu et forcé. Il examina l'ennemi pendant un moment en mordant de dépit son gant, et il n'eut rien de plus pressé que de donner l'ordre qu'on retirât la cavalerie de ce poste. — La bataille de Denain eut des résultats immenses pour la France : elle diminua considérablement les forces du prince Eugène, qui fut obligé de jeter des troupes dans toutes les places voisines, ranima le courage abattu du soldat français, et démoralisa les rangs ennemis, qui comptaient neuf années de succès. Cette victoire réparatrice de longues calamités contribua, en outre, à la prise de Mortagne et de St-Amand par le comte Albergoti; à celle de Marchiennes, où étaient renfermés les magasins des alliés; à celles de Douai, du Quesnoy et de Bouchain, et à la levée du siège de Landrecies. Elle hâta, enfin, la paix d'Utrecht, qui termina d'une manière glorieuse pour la France la guerre de la succession d'Espagne.

SICARD.

DENDÉRAH. L'ancienne *Tentyris*, ville de la Haute-Égypte, située au nord de Coptos et le chef-lieu du nome ou préfecture qui prit le nom de *Tenty-*

rit. Cette ville, illustrée dans les satires de Juvénal pour ses luttes ridicules avec les habitants d'Ombos, n'a laissé d'autres traces de son étendue que le monticule où sont accumulées les ruines de ses constructions en briques; mais comme monument de splendeur, le grand temple qui l'a rendue célèbre parmi les modernes subsiste encore dans son entier, et passe avec raison pour l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture égyptienne. — On pénétrait dans l'enceinte qui environnait ce monument par une porte ou propylon construite en énormes pierres couvertes d'hiéroglyphes; puis on découvrait la façade du portique du grand temple, vaste construction soutenue par 18 colonnes de 24 pieds de tour chacune, et espacées de 12 pieds. Son aspect, grand et majestueux, est encore empreint d'une sombre gravité, et l'on ne peut se défendre en présence de ce superbe édifice d'un sentiment profond de respect. — Les chapiteaux des colonnes sont ornés de têtes de femmes représentant la déesse Athor, à laquelle le monument fut dédié, et les proportions colossales de ces têtes contribuent puissamment à l'impression que ce monument fait éprouver. Ce temple magnifique a 200 pieds de long sur 140 de largeur, et l'on a bâti sur sa plateforme un étage supérieur composé de diverses chambres communiquant les unes aux autres. Le mur de circonvallation du monument est seul en partie détruit, mais on retrouve encore çà et là les restes des créneaux dont il avait été couronné. — Toutes les parties de l'édifice, colonnes, chapiteaux, murs extérieurs et intérieurs, corniches, soubassements, sont couverts de bas-reliefs, d'inscriptions hiéroglyphiques, et de tableaux offrant la représentation des cérémonies du culte et des usages religieux des Égyptiens; et les couleurs qui couvrent toutes ces sculptures produisent encore une richesse et un charme qui ne nuit ni à la simplicité ni à la gravité de l'ensemble. Sur la droite du propylon est un petit temple dédié à Typhon, et qui porte les noms de Trajan, Hadrien et Antonin-le-Pieux. — Parmi

les bas-reliefs qui décoraient le grand temple, il en est deux dont le sujet est astronomique, et qui ont surtout fixé l'attention du monde savant : l'un est le zodiaque sculpté en deux parties sur les plates-bandes opposées à droite et à gauche du plafond du portique; l'autre est un planisphère sculpté au plafond d'une des pièces de l'appartement construit sur le comble du temple. L'un et l'autre représentent les douze signes du zodiaque placés dans l'ordre selon lequel le soleil les parcourt, et ayant à leur tête le lion. On remarque aussi dans ces tableaux un grand nombre d'étoiles diversement groupées, et des figures symboliques que l'on croit être des constellations représentées sous les formes propres aux Égyptiens. — Le zodiaque planisphère transporté en France par MM. Saulnier et Lelorrain, et déposé dans une salle basse de la bibliothèque royale, présente dans la disposition de ses signes une forme spirale où l'ordre de chacun est conservé. Le lion ouvre la marche, puis vient la vierge, puis successivement les autres signes dont la suite s'arrête au cancer, qui est le douzième, et qui se trouve vers le centre du tableau. Près du cancer est une figure monstrueuse représentant une espèce de tronc debout, et que l'on croit indiquer la grande ourse, par conséquent le pôle septentrional, aussi bien que le pôle ou centre du planisphère. En dehors de cette spirale sont diverses figures représentant des constellations extra-zodiacales; et enfin d'autres figures, marchant sur le limbe circulaire du zodiaque, et au nombre de trente-six, représentent les 36 décans attachés aux douze signes du zodiaque; des groupes hiéroglyphiques, accompagnés d'étoiles, servant à les caractériser, offrent les noms de chacun de ces décans. M. Biot, dans son important mémoire sur ce monument, reconnaît parmi ces groupes les pléiades, les hyades, l'éridan, le bouvier, etc. En dehors du disque ou médaillon sont douze figures qui paraissent le soutenir; quatre debout et à tête de femme sont aux angles du tableau; les huit autres, à tête d'épervier, sont ac-

croupis deux à deux et en face l'une de l'autre. Une bande circulaire et des colonnes remplies de caractères hiéroglyphiques occupent les intervalles qui séparent ces douze figures. — Les zodiaques des temples de l'Égypte, et en particulier ceux de Dendérah, ont été l'objet d'une foule de mémoires. Des savants de toutes les nations ont entrepris de les expliquer; ils ont émis des opinions différentes, et sur l'époque astronomique qu'on peut y trouver, et sur le temps où fut construit le temple auquel ils appartenaient. Ces mémoires, dont le nombre s'élève à trente ou quarante, sont plus ou moins savants, plus ou moins spécieux, mais tous, rédigés avant que la science des antiquités égyptiennes eût fait assez de progrès pour confirmer l'une ou l'autre des hypothèses sur lesquelles on avait basé ces explications, durent être considérés au moins comme prématurés, au jugement de la saine critique. Chacun pouvant bâtir sur les données incertaines que ces zodiaques fournissaient tous les systèmes imaginables, et interpréter le sens et la disposition de leurs signes à peu près comme il le voulait, les partisans exagérés de la haute antiquité et de la profondeur des connaissances astronomiques des Égyptiens ne manquèrent pas d'attribuer au zodiaque et au temple de Dendérah une antiquité que la raison historique ne pouvait admettre; ils donnèrent à ce monument jusqu'à 15,000 ans d'existence, et l'on doit leur savoir gré de cette réserve, puisqu'il est possible, au moyen du même système, de lui supposer une antiquité sans bornes. — Cependant, quelques savants, entre autres Visconti et Hamilton, avaient exprimé des doutes sur cette haute antiquité, lorsque la découverte du système hiéroglyphique des anciens égyptiens et la lecture faite par Champollion le jeune, des noms et titres d'empereurs romains, inscrits sur les diverses parties du temple de Dendérah, levèrent les doutes, du moins quant à l'époque de l'érection de l'édifice et de l'existence du zodiaque. Mais on pouvait toujours admettre que ce zodiaque, comme

tous ceux des autres temples de l'Égypte, n'était que la copie d'un type primitif, reproduit dans une forme consacrée dès la plus haute antiquité. Ce type et d'autres analogues se trouvent en effet sur des monuments fort antérieurs à celui-ci, et commencent également par le signe du lion, indice sur lequel s'établissait l'opinion de la haute antiquité du type primordial. Ce zodiaque révélait ainsi un état du ciel fort antérieur à l'époque où le temple fut construit; mais pour admettre le principe des 15,000 ans ou plus, établi sur les indices fournis par le lion, il fallait supposer aux prêtres égyptiens la connaissance de la loi moderne des précessions, et une portée de savoir en astronomie que d'autres considérations ne permettent pas de leur accorder. — L'état de la question subsiste encore à peu près tel que l'a résumé M. Letronne dans ses *Recherches sur l'Égypte* (introduction, p. xv, xvi), savoir : « Quel est le but que se proposaient les auteurs de ces représentations? Voulaient-ils reproduire l'état de la voûte céleste à une époque quelconque, ou simplement composer le thème astronomique ou l'horoscope, soit du temple, soit d'un personnage fameux? Et l'on sait que ces thèmes consistaient à fixer la place qu'occupaient les planètes à une époque donnée par rapport aux signes du zodiaque. Enfin, ont-ils voulu exprimer un sujet purement astronomique ou bien symbolique et mythologique, ou composé de toutes ces notions réunies? Alors comment dire en quelle proportion s'est fait ce mélange? » — Toutefois, les recherches plus récentes de Champollion le jeune, et une foule de considérations dont l'exposé serait trop long, ne permettent pas douter que si des observations précises ont servi de base à la composition de ces tableaux, l'astrologie, cet art chimérique dévié des vrais principes de l'astronomie, y prit aussi une grande part. Les représentations analogues si fréquentes sur les temples de toutes les époques, dans les tombeaux les plus anciens et sur des cercueils de momie, la présence des décans sur le zodiaque de

Dendérah, signes qui caractérisent toutes les représentations de ce genre; enfin, l'époque des plus célèbres de ces zodiaques, époque qui fut, comme l'a fait observer M. Champollion-Figeac, celle de la prospérité générale de l'astrologie dans le monde romain, ne permettent pas de méconnaître dans ces compositions l'influence de l'astrologie. La pratique de cette science remontait en effet à une haute antiquité en Égypte; elle fut, au témoignage particulier de Clément d'Alexandrie, l'occupation spéciale de certains membres de la classe sacerdotale, toutes les sciences étant d'ailleurs le privilège de cette caste puissante, qui formait la première ordre de l'état. — Les savants et profonds travaux de MM. Letronne, Champollion et Biot, sont les meilleurs guides à suivre pour se former une opinion raisonnable sur cette matière.

NESTOR L'ÎLÔTE.

DENDRITES. Les naturalistes donnent ce nom à certains dessins noirs, gris, bruns, verdâtres ou jaunâtres, que présentent des agates ou des plaques de pierre. Ce sont, en général, des figures offrant quelque analogie avec des conferves, des mousses, des feuilles de très petites plantes, ou avec les dernières ramifications des branches de petits arbrisseaux. Jadis, on a cru que c'étaient de véritables pétrifications végétales; maintenant, on s'est assuré que ce ne sont que des effets d'infiltrations d'eaux chargées de particules ferrugineuses. Il y a aussi des dendrites provenant d'oxyde de manganèse, et quelques-unes de cuivre gris, ou carbonaté verd ou bleu. Les meilleurs exemples de dendrites se trouvent dans les calcaires dits *jurassiques*, tels que la pierre lithographique commune et le marbre ruiniforme de Toscane. Les agates dites *mousseuses* sont les seuls exemples de dendrites sur l'origine desquelles les naturalistes soient encore quelquefois en désaccord. Quelques-unes d'entre elles passent encore aux yeux d'habiles botanistes pour renfermer véritablement quelques débris de conferves ou d'autres cryptogames.

A. BOUÉ.

DENDROLOGIE (c.-à-d. arbres extraordinaires). Une des plus belles productions de la nature et la plus imposante du règne végétal est un arbre de haute et fière stature qui a bravé sans décrépitude la longue série des âges et la fureur des tempêtes; qui, comme l'a dit Virgile, s'élevé autant dans les airs qu'il s'enfoncé vers les régions infernales, et qui, par la distribution pittoresque de ses rameaux, par les ondulations gracieuses de ses masses de feuillages, par l'éclat de ses panaches fleuris, et souvent par la profusion de ses suaves odeurs, comme aussi par la fécondité et la beauté de ses fruits, réunit à un si haut degré l'utile à l'agréable, la reconnaissance à l'admiration, le charme à la majesté. — Quel voyageur, quel peintre, quel homme sensible ne s'est pas arrêté de plaisir, de respect et de gratitude, devant quelques-uns de ces géants de la végétation, qui offrent les pavillons de leur ombrage contre les feux de la canicule, et pour le repos de la fatigue, et qui sont pleuvoir pour la soif et la faim tant de fruits à la pulpe rafraîchissante et à la chair nutritive ! Partout les oiseaux y arrondissent leurs nids, et, dans quelques contrées, les sauvages y tendent leurs hamaes; les rois mêmes (Charles II) y trouvent la protection d'une retraite. — Nos ancêtres honoraient d'un culte particulier le chêne, qui, dans nos forêts, prolonge son existence jusqu'à la plus lointaine vieillesse. C'est du chêne que les dryades et les druides tiraient leur nom; c'est vers le chêne que nos aïeux dirigeaient leurs plus purs hommages et leurs plus excusables adorations après celles qui s'adressent au soleil et à la nature; c'est au chêne aussi que, comme les chrétiens, les païens attachaient quelques-unes de leurs images sacrées (Philostrate, liv. II, fig. 34; Winckelmann, *Hist. de l'art*, liv. IV, ch. 8, et liv. V, ch. 2). — Sans doute, l'imagination aime à se rappeler ces ingénieuses créations de la poésie, qui rendent sensibles à la douleur les arbres du tombeau de Polydore, et ceux de cette forêt enchan-

tée qu'Armide opposait aux chrétiens. — Assurément la dendrologie n'a pas moins de phénomènes curieux à signaler que les autres parties de l'histoire naturelle. — Les anciens ont remarqué plusieurs beaux arbres dont les dimensions énormes ont été déterminées. Tel est le platane dont parle le naturaliste Pline (I. XII, ch. 1) : sa circonférence était de 80 pieds romains (environ 23 mètres). Creux, comme le deviennent dans leur décrépitude tous les arbres multi-séculaires, même les chênes, ce platane servit d'asile à Mutianus, et à 21 personnes qui y couchèrent auprès de lui. — Nous ne ferons qu'indiquer cet arbre de la province chinoise de Che-Kiang, dont le tronc aurait eu 400 pieds (près de 132 mètres) de pourtour. Il y a sans doute quelque chose à rabattre de ces calculs merveilleux, cités avec plus de précision que de vraisemblance. Le plus étonnant de tous les arbres est ce baobab digité, Tifan et Nestor de l'empire végétal, né sous le soleil brûlant de l'Afrique (dans le Sénégal), et qui, d'après les calculs d'Adanson, peut avoir vécu autant que les pyramides d'Égypte. Sa circonférence est de 30 mètres (plus de 90 pieds), et son âge, calculé d'après les couches ligneuses, serait de plus de 5,000 ans. — C'est aussi l'Afrique, la mère des monstruosités, qui nourrit cette immense séiba (*bombax ceiba*), dont un seul tronc creusé en canot peut recevoir près de 200 navigateurs. — Mais, sans quitter notre vieille Europe, nous trouverons aussi des arbres monumentaux, même dans les variétés qui semblent le moins susceptibles d'acquiescer d'énormes dimensions, et une longévité considérable. — **CHÊNES.** Consacré par les païens au plus puissant de leurs dieux,

Sacra Jovi quereus.

Ortux, Métam., liv. VII.

le chêne présente quelques individus dignes d'être honorablement cités. — *Chêne de Cunfin.* Il existe sur le coteau pierreux de St'-Anne, à Cunfin, près de Châtillon-sur-Seine, un vieux chêne qui, suivant les annales ecclésiastiques de

Langres, fut planté en 1070. Cet arbre vénérable produisait encore des glands en 1833, âgé qu'il était de plus de 760 ans. Sa hauteur sous branches est de 11 mètres (plus de 33 pieds) sur une circonférence de 7 mètres 33 centimètres (22 pieds) au collet de sa racine. — *Chêne de Skarsine*. C'est dans le cercle de Breslau que cet arbre, auquel on attribuait un âge de mille ans, marquait la frontière, et annonçait encore assez de vigueur pour traverser plusieurs nouveaux siècles. L'avidité de quelques personnes qui voulaient y prendre un essaim d'abeilles et leur maladresse surtout furent cause qu'il devint la proie du feu qu'on y avait allumé pour enfumer ces industrieux insectes. — *Chêne de la Goulande*. A peu de distance de la ville de Domfront, j'ai vu en 1805 un vieux chêne, creux comme les précédents. Depuis plusieurs siècles il servait de pied-cornier, ou borne de coupes périodiques. Au printemps, quelques Domfrontains allaient y faire une station gastronomique, et trouvaient pour 15 à 25 convives un salon dans l'intérieur du vieux patriarcat de ces bois. Au-dessus du sol, sa circonférence était de 8 mètres, 3 décimètres (25 pieds 8 pouces.) — *Chêne d'Allouville*. En passant de la Basse-Normandie à la Haute, un chêne phénomène se présente à l'admiration : c'est le Chêne-Chapelle d'Allouville, ainsi surnommé parce que, en 1696, on a trouvé moyen de pratiquer dans son intérieur une chapelle au rez-de-chaussée, et même une chambre au-dessus. L'abbé du Détroit, curé d'Allouville à cette époque, érigea cette chapelle, et la dédia à Notre-Dame-de-la-Paix. Au collet des racines la circonférence de ce chêne est de 34 pieds, qui, à hauteur d'homme, se réduisent à 26. — *Chênes du Fournet*. Ces deux chênes ont subsisté long-temps dans la commune du Fournet (Calvados) ; ils n'étaient qu'à trente pas l'un de l'autre. Étés et creux aussi, ils étaient dignes de remarque : le plus gros avait 13 mètres 4 décimètres (40 pieds) de circonférence au niveau du sol, et 11 mètres

8 décimètres (34 pieds) à hauteur d'appui, et à hauteur d'homme 9 mètres 27 pieds ; le plus petit présentait aux trois mêmes points 13 mètres 3 décimètres, 8 mètres 3 décimètres, et 6 mètres. Tant de rapports entre deux frères voisins ne sont pas chose commune, même dans les arbres :

Here est donc veilla fratriam.

Le chêne n'est pas le seul arbre qui obtienne le privilège de la longévité, et les honneurs d'un volume gigantesque.

ARBRES DIVERS. *Frêne de Birse*. Connu sous la dénomination de la Vierge de Midstrath, dans la paroisse de Birse (comté d'Aberdeen), ce frêne, qui avait dû être planté à la fin du xiv^e siècle, fut attaqué en 1833 par un ouragan violent,

Qui fait si bien qu'il dors elle

Celui de qui la tête au ciel était voisine,

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Sa circonférence au-dessus du sol était de 21 pieds (près de 7 mètres), et de 18 à une hauteur de 9 pieds, où il se divisait en quatre branches. *L'Atlas*, journal anglais, qui donne à ce sujet quelques détails curieux, assure qu'il représentait une quantité d'au moins 500 pieds cubes. — *Peuplier de Dijon*. On l'y désigne sous le nom de *peuplier de l'Arquebuse*, parce qu'il est planté dans le joli jardin de ce nom, aux portes de la ville. A sa base, il offre 11 mètres (plus de 33 pieds) de pourtour, 27 pieds à un pied au-dessus du sol, et 20 pieds à hauteur d'homme ; il paraît âgé de deux siècles environ, il conservait encore sa cime fort élevée lorsque je le mesurai en 1816 ; mais on remarquait déjà qu'il était creux. — *Tilleul de la Foucade*. Ce tilleul extraordinaire fut abattu en 1788 à la Foucade, près de Saint-Yrieix. Sa hauteur était de 115 pieds 10 pouces : on en tira 25 cordes de bois de chauffage, 1079 planches de 2 mètres de longueur, et 58 madriers. On cite aussi un tilleul en Russie, lequel peut servir d'abri à plus de 3,000 personnes. — *Orme de Hatfield*. Dans le Massachussets, on voit à Hatfield un orme qui, à 2 pieds au-dessus du sol, présente une circonférence de 34 pieds,

lesquels, à 5 pieds de hauteur, se réduisent à 24. — *Pins laryx*. L'île de Corse possède plusieurs de ces beaux arbres verts dont la dimension est remarquable : l'un, dans la forêt de Val-de-Niello, présente, mesuré à un mètre au-dessus du sol, une circonférence de 8 mètres (environ 25 pieds) ; l'autre, dans la forêt de Marmano, offre, à la même hauteur, un pourtour de 7 mètres 3 décimètres (22 pieds). — *Cyprès de Tesla*. Célèbre déjà du temps de Fernand Cortez, qui le considéra comme une grande merveille, vénéré par les Indiens, qui l'appellent Sabino, cet énorme cyprès embellit au Mexique le cimetière de St-Marie de Tesla, à 2 lieues et demie d'Oaxaca. Sa hauteur est de 120 pieds anglais, et sa circonférence de 127 (Le pied anglais est d'un douzième plus court que le pied français). Suivant M. Decondolle, le tavadium de Chapultopu dans le Mexique, lequel a 117 pieds de circonférence, pourrait bien être le plus vieux comme il est le plus colossal des arbres. — *Figuier de Reculver*. C'est dans l'île anglaise de Thanet, contrée peu favorable à la longévité d'un arbre aussi délicat que le figuier, que cet arbre, planté par les Romains, a vécu de 1345 à 1638 ans, puisqu'ils débarquèrent pour la première fois à Deal dans l'été de l'an 55 avant l'ère vulgaire, et qu'ils abandonnèrent l'Angleterre en 448 de cette ère. — *Noyer d'Istrie*. On a cité le chêne de Vincennes au pied duquel Louis IX rendait la justice aux vassaux de son domaine. Quelque beau que fût cet arbre, il devait le céder en étendue au fameux noyer de Pingente en Istrie. Sous son vaste ombrage, le conseil du pays, la *Vicinia*, s'assemble et délibère en présence du peuple, qui peut s'y réunir par centaines d'auditeurs. Le développement des rameaux couvre un espace circulaire dont le diamètre est de 16 pas vénitiens, qui répondent à 80 pieds environ ; ce qui suppose une circonférence de 50 de ces pas (250 pieds). Or, la superficie de l'ombre, en supposant le soleil au méridien, présente 200 pas carrés (5,000 pieds). Ainsi, près

de 5,000 personnes peuvent jouir des avantages de l'ombrage sous cet arbre colossal. — *Bigarradier de Versailles*. Au commencement du XVI^e siècle, il n'existait encore en France qu'un seul oranger. Il avait été semé en 1421 à Pampelune, d'où il vint à Chantilli, et de Chantilli à Fontainebleau. C'est un bigarradier non greffé. Confisqué sur le connétable de Bourbon vers 1532, il quitta son nom du Grand-Bourbon, du Grand-Connétable, pour prendre celui de François I^{er}. Il fut enfin, par l'ordre de Louis XIV, transporté en 1684 à Versailles, où il tient dans l'orangerie le premier rang par l'âge, la beauté et la taille. Sa hauteur en caisse est de 22 pieds ; le tronc a 1 mètre 46 centimètres (4 pieds 6 pouces) de circonférence ; sa tête présente 45 pieds. — *Châtaignier des cent chevaux*. Dépassant de beaucoup les vastes proportions des fameux châtaigniers, tant de lord Duris dans le Gloucestershire que de Boussemont et de Sancerre en France, s'élève près de l'Etna le célèbre châtaignier des cent chevaux (*castagno de cento cavalli*), ainsi nommé parce que, dit-on, il tint à l'abri pendant un violent orage cent cavaliers et leurs chevaux qui accompagnaient Jeanne d'Aragon, lorsque d'Espagne elle se rendait à Naples. Cet arbre prodigieux n'est plus composé d'un tronc unique : au premier coup d'œil, il offre 7 troncs distincts (5 grands et deux petits), lesquels n'en formaient qu'un autrefois. Le tronc le plus volumineux a 30 pieds de tour ; les 5 gros troncs réunis n'en ont pas moins de 163. Son diamètre actuel est tellement considérable qu'une route assez large pour deux voitures le traverse facilement par le milieu. Il y a lieu de croire que, comme le baobab du Sénégal, le fameux châtaignier de l'Etna a vu passer plusieurs milliers d'années. Louis Du Bois.

DENDROPHAGES. On appelle ainsi, c.-à-d. *mangeurs de bois*, les insectes ou les larves d'insectes qui vivent dans les arbres, soit pour s'y procurer une retraite, soit pour se nourrir de leurs sucs. Ces animaux sont très nombreux en espèce.

ces et en individus , et souvent ils occasionnent des dégâts considérables, détruisant des forêts presque en entier : il n'est pas de vieux chênes, de saules, etc., qui n'en nourrissent de plusieurs sortes; dans nos environs, les plus nuisibles sont les larves du *cossus perce-bois* (v. ce mot).

P. G.

DÉNÉGATION, du verbe *negare*, nier, refuser. C'est le refus que l'on fait de convenir qu'une promesse ou un fait allégué soit vrai; en sorte que la simple *dénégation* suffit en justice pour détruire une *allégation* ou même une *affirmation*. Dans toute instance, c'est le demandeur qui allègue et le défendeur qui dénie : si ce dernier s'en tient à une simple *dénégation*, comme cela est dans son droit, il faut que le demandeur justifie son allégation par des preuves positives; mais il peut néanmoins forcer le défendeur à s'expliquer nettement sur des faits déterminés, en invoquant l'*interrogatoire sur faits et articles*. Il y a nécessité alors pour le défendeur de répondre aux questions qui lui sont faites par le juge, en *avouant* ou *déniant* les faits : sous ce rapport, la *dénégation judiciaire* reçue dans les formes réglées par la loi a la même force que l'*aveu judiciaire*, qui est d'ailleurs de sa nature indivisible, en sorte que l'*aveu* doit être pris comme il a été donné, avec les restrictions, les conditions et les dénégations qu'il renferme, sauf aux tribunaux à ordonner, dans les cas où la loi le permet, toutes les mesures d'instruction nécessaires pour arriver à la décision du procès, et prononcer entre l'affirmation d'une partie et la *dénégation* de l'autre.

T., a.

DENHAM (Sir JONN.), poète anglais, est né à Dublin en 1615. Son père était premier lord de la trésorerie dans ce royaume. — Il fit ses études à Oxford : il y travaillait peu et jouait beaucoup aux cartes. Il passait pour un jeune homme sans talent et sans force de caractère, et l'on ne devina point en lui un génie qui devait faire faire de grands pas à la littérature de son pays. — Il étudia le droit, mais sa passion pour le jeu le détournait

des études sérieuses. Accablé de reproches par son père, il écrivit, pour obtenir son pardon, un *Essai contre le jeu*, et quand son père fut mort, il continua à jouer. — En 1642, il fit représenter une tragédie, intitulée le *Sophi*. Denham aurait pu dire à cette époque ce que Byron dit plus tard, quand son *Childe-Harold* fut publié : « Je m'endormis obscur, je me réveillai fameux. » Waller compara ce succès à une *insurrection irlandaise*, tant il fut subit et inattendu. — Peu de temps après, le roi le nomma sheriff de Surrey et gouverneur de Farnham-Castle, mais il résigna bien vite ses fonctions et se retira à Oxford, où (en 1643) il publia son poème de *Cooper's Hill*. — Ce poème obtint tant de suffrages que l'envie se servit contre Denham d'un mensonge maintenant fort usé : on dit qu'il avait acheté son poème 40 livres sterling d'un pauvre ecclésiastique. Plus tard, on voulut ainsi enlever à Addison la gloire de son *Caton*, à Pope son *Essai sur la critique*. — Quand les troubles d'Angleterre eurent éclaté, Denham remplit un rôle actif et assez important dans le parti royaliste. Il passa en France, et de là il se rendit en Pologne pour lever une contribution royaliste sur les marchands écossais, qui, à cette époque, faisaient tout le commerce de ce royaume. Il réussit et composa un assez bon sonnet sur son ambassade. — A la restauration, sa loyauté fut récompensée : le roi le créa chevalier du Bain et le nomma surintendant de ses bâtiments. Il vivait alors dans l'abondance et aimé de ses souverains; mais un second mariage qu'il contracta le rendit si malheureux que sa raison en fut quelque temps troublée. Il la reconquit cependant, et publia un très bon poème sur la mort de Cowley, mais il ne survécut qu'un an à ce poème et au poète qu'il louait. Sir John Denham mourut le 19 mars 1668, et il alla rejoindre Cowley à Westminster dans le coin des poètes. — Le poème de *Cooper's Hill* est le seul titre de Denham à la gloire, mais c'est une œuvre très originale. Denham créa en Angleterre cette poésie connue depuis sous le nom de *poésie locale*.

C'est celle qui ressort de la contemplation de quelque site naturel, et de l'association des lieux qu'on décrit avec certaines idées, soit religieuses, soit politiques, soit purement morales. C'est un grand honneur que d'avoir fait une découverte dans les champs de la poésie et d'obtenir d'illustres imitateurs. Tel fut le sort de Denham : après *Cooper's Hill*, Garth publia son poème sur *Claremont*, et Pope sa *Forêt de Windsor*. Denham exprime très heureusement, au commencement de son poème, l'orgueil que lui donne la certitude qu'il innove : « Tous les poètes, dit-il, n'ont pas rêvé sur le Parnasse et bu à la fontaine d'Hippocrène ; et pourquoi ? c'est que le Parnasse et l'Hélicon n'ont pas créé les poètes, mais que les poètes les ont créés : pour un vrai poète, toute montagne est un Parnasse. »

... Thou Parnassus art to me.

— Cela est vigoureux, et le reste a la même allure. Il y a aussi des beautés dans son poème sur le procès et la mort du comte de Strafford. E. DESCLOZEAUX.

DENHAM (Le major Dixon-), officier anglais, renommé comme l'un des trois voyageurs de cette nation qui entreprirent et exécutèrent, pendant les années 1822, 1823 et 1824, un voyage fécond en découvertes, à travers le grand désert de l'Afrique centrale jusqu'au 10° degré de latitude septentrionale, et depuis *Kouka*, dans le *Bornou*, jusqu'à *Sackaton*, capitale de l'empire des Fellatahs. On sait que les deux premiers compagnons de Denham dans cette expédition hardie étaient le docteur Oudney, qui en avait été chargé, et à qui il se réunit, et le lieutenant, depuis capitaine Clapperton (v. ces noms). Oudney en fut la première victime, et ses deux courageux associés, ainsi que le jeune Toose, qui avait rejoint le major Denham, ont fini par succomber à leur tour à l'insalubrité d'un climat dévorant. — Déjà le soleil, les pluies et les dangers de l'Afrique avaient moissonné successivement presque tous ses explorateurs. Hornemann, Houghton, Mungo-Park, Burekhardt, Belzoni, l'Hercule des voyageurs, etc., avaient péri l'un après

l'autre. Tant de funestes exemples n'arrêtaient point Denham et ses compagnons ; Denham, comme Clapperton, se fiait à son intrépidité et à sa robuste constitution. Ainsi que ses infortunés prédécesseurs, il se dévoua au Moloch du commerce britannique, que n'effrayait aucun sacrifice humain pour s'ouvrir la Nigritie et le cours du Niger. — Jusqu'alors, c'était surtout par le Sénégal et la Gambie que l'on avait essayé de pénétrer dans cette partie intérieure de l'Afrique, de meurée inaccessible aux Européens. Mungo-Park seul était parvenu par cette route au Niger, où il avait trouvé son tombeau, après avoir agrandi le domaine de la géographie, mais sans avoir pu atteindre cette ville de Timbocton (ou Tombuctou), sorte de terre promise, dont la célébrité surpassait de beaucoup l'importance réelle, et vers laquelle se dirigeaient les vœux de tous les voyageurs. Hornemann, Browne, Burekhardt, avaient formé le projet d'y arriver en partant de l'Egypte. Le premier était le seul qui eût réussi à s'en approcher de très-près, quand la mort l'arrêta à Nyfié. — Denham et ses compagnons ont suivi une nouvelle route, et relativement beaucoup plus facile que les deux autres, c'était celle qu'avait prise Hornemann, après une excursion de *Mourzouk*, capitale du *Fezzan*, à Tripoli. Comme lui, ils se dirigèrent de cette dernière ville sur Mourzouk, escortés par une troupe d'Arabes que commandait un chef appelé Bou-Khalom, protégé par le pacha de Tripoli. Le véritable but du voyage pour ce chef était de ramener au pacha un bon nombre d'esclaves pour se maintenir en crédit auprès de lui. C'était dans le Bornou que se rendait à cet effet Bou-Khalom, et que l'accompagnaient les voyageurs anglais. Les premiers des Européens, depuis Hornemann, dont le voyage n'avait pas laissé de traces, ils franchirent le grand désert de 266 lieues qui sépare Mourzouk du Bornou, grâce à la courageuse persévérance de Denham, lequel, pour vaincre les difficultés opposées par le gouverneur de Mourzouk, n'avait pas hésité à retourner à

Tripoli, où il avait obtenu et d'où il avait rapporté de nouveaux ordres du pacha. Les premiers, ils rencontrèrent les deux peuples qui se partagent cette contrée, les *Tauricks*, tribu guerrière, à peine initiée à quelques pratiques de l'islamisme, et les *Tibbous*, que leur timidité expose à sa violence et à ses rapines. *Agudés, Ghadamès, Ensara*, villes ou stations renommées, s'ouvrirent enfin à des Européens. Ils parvinrent enfin à ce royaume du Bornou, qu'on n'avait point encore abordé, et ils y trouvèrent un peuple bienveillant, à qui une sorte de civilisation n'est point étrangère. Le scheik qui y exerçait le pouvoir souverain leur accorda une protection constante; des villes populeuses, *Kauka* (la *Kaugh* d'*Edrisi*), *Angornou, Kano*, etc., y offrent l'aspect de marchés considérables, fournis de marchandises de l'Europe arrivées par le golfe du Benin. — Ce qui, pendant ce voyage si fécond en résultats nouveaux, appartient en propre au major Denham, c'est d'abord et surtout l'exploration des deux tiers au moins de la circonférence du grand lac *Tsaad*, dans le Bornou, véritable mer d'eau douce, dont les rives sont peuplées de girafes, d'éléphants très nombreux et d'hippopotames : les crocodiles y sont aussi très multipliés. Ce lac a au moins 250 lieues de tour. Denham reconnut en même temps le cours du *Shary*, qui s'y jette par deux branches : c'est le fleuve le plus considérable de cette contrée. Il reconnut aussi en partie le cours d'un autre fleuve, le *Yeou*, branche du *Kowaru*, (Djoliba, ou Niger de Mungo-Park), qui a également son embouchure dans le lac *Tsaad*. — Denham visita encore le pays de *Mundaru* et les montagnes méridionales du Soudan. Pour faire cette excursion, il se détermina à accompagner le corps d'armée qu'y envoyait le scheik du Bornou, avec les Arabes de Bou-Khalom. Cette expédition n'avait pas d'autre but que le pillage et la capture de prisonniers destinés à l'esclavage; le zèle pour la science et le courage intrépide de l'officier anglais ne sauraient excuser sa participation volontaire à ces actes d'injus-

tice et de violence : aussi, par un juste châtiment de son inhumanité, pensa-t-il en être victime. Les agresseurs furent battus : le brigand Bou-Khalom fut tué. Denham blessé, pris et dépoillé, n'échappa à la mort que par miracle, en s'attachant au ventre d'un cheval qui l'emporta dans sa fuite. Par une insouciance non moins condamnable pour les droits de l'humanité, il avait capté la faveur du scheik du Bornou en lui donnant deux canons et des fusées à la Congrève. Avec ces nouveaux moyens de destruction, le scheik mit en fuite une armée ennemie, et brûla une ville qui dépendait de l'empire des *Fellatahs*. Mais leur sultan Mohammed-Bello se vengea de cette injure en retenant dans une sorte de captivité Clapperton, lors du second voyage de ce dernier, dont la mort, amenée par le chagrin autant que par la maladie, eut pour cause première l'imprudence inhumaine de son compatriote. — En condamnant Denham, il n'en faut pas moins reconnaître les services que sa persévérante activité a rendus à la science. Il leur dut le grade de colonel à son retour en Angleterre, et plus tard des fonctions éminentes au Sénégal, où il a succombé à son tour aux rigueurs du soleil africain et à l'insalubrité du climat, étant comme gouverneur de la colonie de *Sierra-Leoné*, ce tombeau des blancs, destinée à être remplacée par celle de *Fernando-Po*, au fond du golfe de Guinée. On lui a l'obligation de grandes améliorations, dont on espère les suites les plus heureuses, et qu'il n'a pu opérer que par le sacrifice de sa vie. — C'est à Denham, surtout, que l'on doit la relation du premier voyage dans le Soudan, qui a jeté tant de lumières sur la géographie de l'Afrique septentrionale. Cette expédition a parcouru en latitude une route qui, à partir, à peu près au sud, de Tripoli, a embrassé depuis les 32° 30', jusqu'aux 9° 10', à *Musfeia*, ce qui forme, dans ce sens, une distance de 1,400 milles géographiques, et en longitude, depuis *Zangalia*, sur la rive orientale du *Tsaad*, aux 17° de longitude occidentale, jusqu'à *Sackatou*, aux 6°, même longitude, une distance de

11° ou 660 milles géographiques. — On peut consulter pour les résultats de ce voyage remarquable les aperçus que l'auteur du présent article en a donnés dans les numéros de janvier 1824, avril 1825 et mai 1826, du *Bulletin universel des sciences et de l'industrie* (vi^e section : *sc. géogr. et statist.*), où, le premier en France, il a signalé les importantes découvertes des trois voyageurs anglais.

AUSERT DE VITRY.

DÉNI DE JUSTICE. Le mot *déni*, qui appartient à l'ancienne langue française, et qui s'employait comme synonyme de *dénégation* (v.) pour exprimer un refus, s'est conservé dans cette locution *déni de justice* : c'est le refus fait par le juge de prononcer sa sentence. Le déni de justice est l'un des plus grands crimes que puisse commettre la puissance publique, car l'organisation sociale n'est fondée que sur ce principe, que justice sera également rendue à tous : dénier jugement, ce serait manquer au premier des devoirs et autoriser celui qui réclame justice sans pouvoir l'obtenir à se la faire à lui-même. — Le déni de justice ne s'applique ainsi qu'au refus matériel de prononcer le jugement, et c'est en cela seul que consiste le crime : lorsqu'une sentence est rendue, quelque irrégulière ou injuste qu'elle soit, il n'y a point déni de justice ; le juge a rempli son office : qu'il ait bien ou mal fait, ce n'est pas la question, l'important pour la sûreté sociale, c'est que jugement soit prononcé, sauf aux parties lésées à recourir aux juridictions supérieures pour obtenir la réparation de l'erreur dont elles seraient victimes ; mais si le juge, au lieu de rendre même une mauvaise sentence, prenait le parti de ne pas se prononcer, alors il se rend coupable de déni de justice, et il peut être lui-même poursuivi en réparation de son tort. On sent combien il importe en effet que le juge ne puisse pas, soit par négligence, soit par une connivence coupable, prolonger encore les délais, déjà trop longs, qui rendent d'ordinaire les réparations judiciaires si tardives. Cependant, il faut aussi que le droit du juge soit garanti contre

l'impatience trop hâtive du malheureux plaideur : c'est pour cela que le reproche de déni de justice ne peut être adressé au juge qu'après qu'il a été mis en demeure de juger, c.-à-d. après que toutes les formalités qui doivent précéder le jugement ont été remplies. C'est à la partie de mettre la procédure en état de recevoir la décision : jusque là le magistrat n'est point encore personnellement saisi ; mais dès que les actes d'instruction ont été terminés, il ne peut plus être apporté au jugement d'autour retard que celui résultant de la mise au rôle, qui doit successivement amener à l'audience toutes les causes suivant leur ordre d'inscription. Que si à l'audience des mesures extraordinaires d'instruction sont reconnues nécessaires, il y est pourvu par un jugement préparatoire, parce qu'il faut bien qu'un tribunal ait toujours à sa disposition les moyens propres à éclaircir sa religion ; mais il ne faudrait pas cependant que les jugements préparatoires fussent multipliés dans une même instance dans la seule vue de retarder indéfiniment la sentence définitive : dans ce cas, l'intention criminelle du juge constituerait le déni de justice. — En règle générale, il y a lieu à plainte en déni de justice toutes les fois que le juge se refuse à prononcer sur une instance qui est en état de recevoir décision. Mais il est nécessaire d'abord que quelques formalités soient remplies pour constater le déni de justice : ainsi, l'on peut croire que si le juge n'a pas rendu sa sentence, c'est que les parties elles-mêmes auront sollicité un sursis ou que du moins l'une d'elles ne se sera pas opposée au sursis demandé par l'autre. Celle des parties qui croit avoir à se plaindre du retard doit donc d'abord établir qu'elle a fait toutes diligences en adressant au juge une sommation formelle : ces sortes d'actes ont été soumis à des formes diverses. Aujourd'hui, aux termes de l'art. 507 du code de procédure, le déni de justice doit être constaté par deux réquisitions faites aux juges en la personne des greffiers et signifiées de trois en trois jours au moins pour les juges de paix et

de commerce, et de huitaine en huitaine au moins pour les autres juges; et comme il y avait à craindre que la partie plaignante ne pût pas trouver facilement un officier ministériel qui eût le courage de faire de semblables sommations, on a eu soin d'ajouter que tout huissier requis serait tenu de faire ces réquisitions, à peine d'interdiction. Du reste, l'art. 506, qui précède, généralise la définition du déni de justice en déclarant que ce délit existe lorsque les juges refusent de répondre les enquêtes ou négligent de juger les affaires en état et en tour d'être jugées; puis l'art. 508 établit la peine, qui est la *prise à partie*, dirigée contre le juge, et qui peut avoir pour résultat d'emporter contre lui une condamnation personnelle en dommages-intérêts et aux dépens. Cette disposition doit être aujourd'hui considérée comme susceptible d'une application générale, aussi bien aux juges supérieurs qu'aux juges inférieurs; mais autrefois il n'en était pas ainsi, on ne permettait pas d'adresser les sommations ou réquisitions aux juges en dernier ressort; il n'y avait alors d'autre recours contre le déni de justice en cour souveraine que la plainte au roi, et le pourvoi devant son conseil lorsqu'il voulait bien l'autoriser. — Quand le déni de justice avait lieu en juridiction seigneuriale, on appliquait, comme peine, la suppression de la juridiction, en sorte que le seigneur qui s'était rendu coupable du déni de justice contre son vassal ou son tenancier perdait sur lui son droit de justice, qui passait immédiatement au seigneur dont il relevait lui-même : c'était la plus sûre garantie qu'il ne refuserait pas jugement. Cette décision a été rendue dans le xiv^e siècle par le parlement de Paris contre la comtesse d'Artois. Un appelant de déni de justice ayant gagné sa cause contre elle, fut déclaré exempt de sa juridiction, lui, sa femme, sa famille et tous les biens qu'il avait en sa seigneurie et justice; il fut absous de la loi et obéissance qu'il lui devait, et déclaré vassal du seigneur supérieur. Même décision fut rendue dans le même siècle contre le roi d'Angleterre au sujet du château de

Guirel, dont il avait la seigneurie; et contre le comte de Flandre, au sujet de la ville de Gand. Mais ces deux derniers arrêts avaient un caractère plutôt politique que judiciaire : toutefois, ils confirment la consécration du principe, dont l'application, ainsi faite au roi d'Angleterre et au comte de Flandre, n'était peut-être pas bien légitime. — Le déni de justice ne peut jamais être justifié par des circonstances particulières; sans doute il arrivera quelquefois que des accidents imprévus retarderont le cours de la justice; qu'il y aura difficulté à composer un tribunal, alors que par des *récusations* ou des *dépôts* (v.) les juges se trouveront réduits au-dessous du nombre nécessaire; mais la loi doit pourvoir à ce qu'un tribunal puisse toujours se compléter, sauf à saisir un tribunal voisin, si matériellement cela n'était pas possible dans une certaine localité. Il arrivera également que des doutes sérieux s'élèveront sur la compétence, et que divers tribunaux, se renvoyant successivement la même instance, se déclareront incompetents pour en connaître; mais alors s'établit un *conflit négatif* (v.) qui doit être vidé par une juridiction supérieure chargée de mettre en harmonie tous les ressorts de l'organisation judiciaire. Mais un juge, après s'être reconnu compétent, ne peut plus, sous aucun prétexte, refuser de juger, soit parce qu'il aurait à se plaindre du silence, de l'obscurité ou de l'insuffisance de la loi, non qu'il puisse suppléer à la loi qui manque, mais parce qu'il est tenu d'apprécier les droits des parties d'après la législation existante au moment de la convention. Cependant, lorsque le conflit négatif se produit entre l'autorité administrative et l'autorité judiciaire, il n'y a pas d'autre solution, dans l'état actuel de notre législation, qu'un recours à une loi nouvelle, en sorte que dans ce cas il y a déni de justice. Mais cela tient, nous ne dirons pas à l'imperfection de notre organisation administrative sous le rapport contentieux, mais à l'absence de toute organisation certaine : là, tout est encore à créer. — On reproche également avec

raison à notre procédure criminelle d'autoriser en quelque sorte le déni de justice en permettant de prolonger indéfiniment les instructions : sous le prétexte d'obtenir des renseignements nouveaux, on peut retarder un complément d'instruction, cependant que le prévenu, attendant la commodité du juge, demeure plongé dans les prisons, où trop souvent il est oublié. Mais nous ignorons encore quels sont les droits sacrés qui doivent garantir la liberté individuelle : nous sommes prompts à arrêter préventivement, et lorsqu'un homme a été jeté en prison sur un simple soupçon, il faut bien qu'on prenne le temps nécessaire pour convertir ce soupçon en preuve. On n'aurait pas ce reproche à redouter si on commençait d'abord par réunir les preuves nécessaires pour établir au moins qu'il y a lieu à accusation.

TEULET, A.

DENIER, du latin *denarius*, petite pièce de monnaie qui valait chez les Romains 10 as (*decem æra*). Dans l'origine, elle était d'argent, et portait pour marque un X, chiffre indicatif de sa valeur, et se divisait en deux *quinaires*, également d'argent, qui portaient le chiffre V. C'était déjà une application du système décimal, et ces petites pièces de monnaie répondaient assez bien à nos pièces de 50 et de 25 centimes; mais là s'arrêtait l'analogie, car les subdivisions n'appartenaient plus au même système de numération; le quinaire se divisait en deux *sesterces*.—Le denier, introduit par les Romains dans les Gaules, y est devenu une monnaie courante que les Francs adoptèrent après la conquête; et l'on y vit bientôt, non seulement des deniers d'argent, mais des deniers d'or et des deniers de cuivre; les deniers de toute nature et de toute valeur y furent d'un tel usage que ce mot se prit généralement pour exprimer une somme d'argent, et qu'il entra dans une foule de locutions qui se sont conservées, bien que depuis fort long-temps cette monnaie n'ait plus cours.—Les deniers d'or sont assez rares; il paraît qu'il n'en a été frappé que sous le règne de saint Louis et du roi

Jean. Les deniers d'argent ont varié successivement de valeur : sous la première race, il pesaient environ 21 grains, et sous la seconde ils se sont élevés jusqu'à 28 et 32 grains. Au commencement de la troisième race, ils étaient encore d'argent fin, de 23 à 24 grains; mais sous le règne de Philippe I^{er} on y ajouta un mélange de cuivre, et bientôt on arriva au denier de cuivre pur; il n'était plus alors que la douzième partie du sou de billon, mais il ne formait pas cependant la dernière subdivision monétaire, car le denier de cuivre se divisait lui-même en deux *mailles* ou *oboles*, l'obole en deux *pites*, et la pite en deux *semi-pites*.—Le denier a varié ainsi de valeur, non seulement d'un règne à l'autre, mais de province à province, suivant que les seigneurs qui avaient droit de frapper monnaie faisaient entrer dans leur composition un mélange de cuivre plus ou moins fort; il était donc important dans les actes d'exprimer quelle était la véritable valeur du denier que l'on voulait prendre pour base de la convention; c'est ce qui résultait de la dénomination particulière que l'on avait soin d'ajouter pour spécialiser le denier; tous les anciens actes portent cette mention. Les monnaies qui étaient le plus en usage étaient les *deniers parisis* et les *deniers tournois* : ceux-ci avaient été frappés à Tours par l'archevêque de cette ville; ceux-là sortaient de l'hôtel des Monnaies de Paris, et étaient frappés par ordre du roi : ils valaient un quart de plus que les *deniers tournois*. On distinguait en outre les *deniers viennois*, *toulois* et *toulousains* : ces derniers se nommaient aussi les *deniers tolza*.—Le mot **DENIERS**, considéré comme représentant une somme d'argent quelconque, se prend plus ordinairement au pluriel, et alors il s'applique à toutes sortes de monnaie, et entre dans une foule de locutions usuelles : on dit d'une personne qui ne veut point de *crédit* et ne fait point de dettes qu'elle paie tout ce qu'elle achette à *beaux deniers comptants*; dans les actes anciens, on avait soin d'exprimer que toute somme venant

à échéance serait payée en *deniers clairs* et *nels* et non en billets ou *papier-monnaie*, clause que l'on remplace aujourd'hui par celle-ci, en *espèces d'or ou d'argent* ayant cours, et non autrement. — Par l'expression *deniers clairs*, on désigne plus spécialement une somme liquide dont la disposition est entièrement libre, c'est dans ce sens que parfois les tribunaux, en consacrant le privilège d'une créance qui ne peut pas être immédiatement payée faute de *fonds*, ordonnent que le paiement sera opéré sur les *plus clairs deniers* qui rentreront en caisse. — Le mot *deniers* se prend encore souvent comme synonyme de *biens* : c'est ainsi que l'on dit que chacun doit payer ses dettes de ses deniers, et que l'on a conservé au palais l'expression *deniers dotaux*, qui s'applique à toutes les sommes qui sont constituées en *dot* (v.) à la femme qui se marie, et de *deniers pupillaires*, qui s'applique aux sommes appartenant à un mineur. C'est dans le même sens que l'on dit : les *deniers communs*, les *deniers patrimoniaux* et les *deniers publics* (v. TRÉSORS PUBLICS). — Cette expression sert également à fixer le taux de l'intérêt de l'argent (v. INTÉRÊT) par le rapprochement du nombre de deniers qu'il faudrait donner en capital pour obtenir en addition un denier de bénéfice à titre d'intérêt : ainsi, prêter au *denier cinq*, au *denier huit*, au *denier dix*, au *denier vingt*, signifie que, pour réaliser un denier d'intérêt, il faut en livrer à l'emprunteur, cinq, huit, dix ou vingt : c'est ce dernier taux qui a été depuis longtemps considéré comme le taux légal qu'il n'est pas permis de dépasser : il représente 5 p. 100. Mais la science de l'usurier, qui conduit à la fortune, sait habilement exploiter un taux plus élevé.

VeuX-tu voir tous les grands à ta porte courir,
 Dis un père à son fils, dont le poil va fleurir ?
 Prends-moi le bon parti laisse-là tous les livres :
 Cent francs au *denier cinq*, combien font-ils ? — Vingt

[Rires.]

C'est bien dit, Veux-tu savoir tout ce qu'il faut savoir,
 Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir ?
 Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences :
 Prends, ou bien d'un *Piston*, le *Goujon des Sciences*,
 Bouasse, Sallés, etc.

Cette expression s'est prise aussi dans le même sens pour les déductions faites au nom du *fisc* ou des seigneurs sur les biens des contribuables : de là les droits de *centième denier*, de *dixième denier*, etc. Quelques-unes de ces contributions ont pris des dénominations particulières : c'est ainsi que dans la châtellenie de Lille on désignait autrefois sous le nom de *denier-César* un droit de cens royal qui assujettissait chaque chef de famille à payer trois deniers au roi par année. — D'autres droits de semblable nature ont été longtemps perçus sous le nom de *denier de saint André* et *denier de saint Pierre* ; cette dernière contribution se payait au pape, à titre d'œuvre charitable. — C'est aussi au même titre que se donnait le *denier à Dieu* (et non *denier adieu*, comme on le dit quelquefois à tort), destiné à devenir entre les parties contractantes la preuve d'un engagement formel. Celui qui remet le denier à Dieu déclare par cela même, que s'il ne se présente pas dans les 24 heures pour le retirer, il se considère comme irrévocablement lié ; il a pris Dieu à témoin de sa promesse, et délivré, en reconnaissance du marché conclu, le denier qui doit être remis aux pauvres. La pièce de monnaie remise comme denier à Dieu ne pouvait pas venir en imputation sur le marché : elle devait être toujours employée à quelque usage pieux. D'abord cette remise était toute volontaire, et avait pour objet de suppléer à l'acte écrit nécessaire pour faire preuve complète de la convention, mais bientôt elle fut exigée dans certaines circonstances comme l'une des charges de la vente : c'est ainsi que les anciennes ordonnances portent que diverses adjudications publiques ne seraient irrévocables qu'après les enchères passées et les *deniers à Dieu baillés*, Il fallait qu'à la fin de chaque vacation, le dernier enchérisseur consignât son denier à Dieu. Une ordonnance spéciale du mois d'août 1355 avait même transformé le denier à Dieu en une véritable contribution à l'égard des orfèvres, qui étaient obligés de verser dans une caisse que l'on appe-

lait la *botte de saint Éloi*, un denier à Dieu sur toutes les marchandises qu'ils vendaient; toutefois, l'emploi de cet argent était déterminé, il servait, tous les ans, à donner, le jour de Pâques, un dîner aux pauvres de l'Hôtel-Dieu et aux prisonniers de Paris. Les statuts de plusieurs confréries portaient également une semblable injonction. Un règlement de 1362 pour la corporation des marchands drapiers porte qu'ils devaient donner aux pauvres le denier à Dieu de leurs marchandises, et faire ressouvenir l'acheteur qu'il devait le payer aussi. On voit donc que, dans l'origine, le denier à Dieu se payait sur tous les marchés et engagements; aussi l'usage nous en est-il resté dans plusieurs circonstances. Ce n'est plus aujourd'hui à l'occasion des ventes ou achats de marchandises que cela a lieu. Si au moment du marché on paie entre les mains du vendeur des *arrhes*, ils s'imputent sur le prix, mais cet usage est encore en pleine vigueur toutes les fois qu'il s'agit d'un contrat de location: s'il est question d'un logement que l'on veut arrêter, il n'y a promesse d'engagement qu'à partir du moment où le denier à Dieu a été remis entre les mains du locateur. Il en est de même lorsque l'on veut arrêter un domestique: le denier à Dieu doit lui être donné. Mais cette remise n'a d'autre effet qu'une simple promesse, qui se convertit en engagement formel par la seule échéance du laps de temps: pendant les 24 heures qui suivent cette remise, l'une et l'autre partie ont le droit de se dédire, l'une en reprenant le denier à Dieu, l'autre en le rapportant; mais ce délai passé, le contrat est réputé obligatoire, et il ne peut plus être résilié que dans les formes déterminées par la loi. — Les *deniers d'entrée* se rapprochent sous certain rapport des deniers à Dieu, en ce qu'ils sont la confirmation d'une affaire conclue, et se paient en dehors du prix stipulé; mais ils n'ont pas la même destination: ils constituent un bénéfice pour le vendeur, ou pour celui qui a procuré le marché; on les désigne plus ordinairement sous la dénomination d'é-

pingles ou de *pots de vin* (v. ces mots).

TRULIER, a.

DÉNIGREMENT, action par laquelle on cherche à rabaisser le mérite ou les avantages particuliers d'un individu. Le dénigrement revêt toutes les formes, pour mieux assurer tous ses coups; il se modifie suivant les hommes et les époques; il est tour à tour grave et léger, prêche ou raille les devoirs; il a la conviction qu'il ne peut faire mal que s'il déploie toutes les ressources de l'esprit. Il n'est donné qu'aux gens de bonne compagnie de savoir tirer parti du dénigrement; ils excellent d'abord à le rendre amusant, c'est le point essentiel; puis du rire qu'ils provoquent ils font naître le ridicule, et quelquefois même le mépris. — Le peuple dédaigne en général le dénigrement; la grosse injure, l'atroce calomnie, sympathisent mieux avec la violence de son caractère; il vocifère plutôt qu'il n'insinue; faute de tact et de mesure, il se nuit quand il dénigre. — Les femmes, dans toutes les classes de la société, sont sujettes entre elles à mille jalousies qui naissent et meurent pour se reproduire de nouveau: elles vivent donc à l'égard les unes des autres dans un état continuel de dénigrement qu'interrompent des réconciliations qui ne durent guère. Il y a parmi les femmes un dénigrement de salon, comme un dénigrement de mansarde, et qui, en dépit des différences de naissance et d'éducation, s'attachent aux mêmes objets. Ce dénigrement général porte sur le plus ou le moins de grâce dans la personne: il fera ressortir un léger défaut de goût dans la toilette; il s'attaquera, soit à la beauté, soit à la régularité des traits. Sont-elles forcées, dans des cas rares, de faire l'aveu de certains avantages qu'il leur est impossible de nier, elles ajoutent sur le champ tant de restrictions dénigrantes qu'elles reprennent en détail ce qu'elles ont accordé en gros. Quelquefois, cependant, si une tendre amitié les unit, elles se rendront justice, mais il faut qu'elles soient entre elles et dans un cercle très étroit, et surtout qu'il n'y ait pas d'hom-

mes présents ; autrement chacune plaide sa cause, c.-à d. fait le plus de tort qu'elle peut à l'adversaire. — Il arrive dans la haute société, que les hommes habiles à dénigrer, pour atteindre plus sûrement leur but, ont l'air de le perdre de vue : ainsi, on vante un homme d'état, un général célèbre sur des talents de pur agrément, et qui contrastent avec la gravité de leur position ; on les exalte outre mesure, et par ce rapprochement perfide on les dégonfle des véritables éloges auxquels ils ont droit : c'est là une manière de dénigrer qui manque rarement son effet. — Dans les salons, c'est encore souvent par des demi-mots, par des réticences savamment calculées qu'on fait pénétrer le dénigrement ; il n'est jamais aussi redoutable que quand il a la forme pour lui ; il ne donne pas lieu à des controverses, et passe comme une vérité pour ainsi dire indifférente. — Un écrivain a-t-il obtenu un succès éclatant, incontestable, la critique la plus passionnée finit-elle-même par être réduite au silence, il faut qu'elle mette un terme à ses clameurs ; alors les ennemis se concertent pour se partager toutes les ressources de dénigrement qui leur restent encore : les uns disent à l'oreille : il a trouvé le plan tout fait dans un livre étranger ; d'autres, ce sont de vieilles formes de style qu'il a cherché à rajeunir ; quelques-uns vous citent une de ces répétitions qui, dans une situation donnée, sont inévitables. Arrive enfin le dénigrement qui doit porter le coup fatal, c'est un ami qui a aidé, c'est bientôt un subordonné qui a fait l'ouvrage entier. Ces divers genres de dénigrement qu'on fait circuler, tantôt les uns après les autres, tantôt ensemble, produisent une rumeur qui arrive tôt ou tard au public, qui commence à croire d'abord, sauf à s'éclairer plus tard. Pour ne parler ici que des moralistes, c.-à d. de ceux qui ont réussi, on a soutenu que c'était un M. Esprit qui avait en grande partie composé les *Maximes* de La Rochefoucauld ; on a avancé qu'une dame avait fourni des chapitres entiers à La Bruyère. Ce qu'il faut remarquer, c'est que ces

grands écrivains une fois morts, rien de pareil à leurs œuvres n'a plus paru ; leurs prétendus aides ont disparu en même temps qu'eux, et la gloire des véritables inventeurs leur a été restituée tout entière : voilà ce qui devrait dégoûter d'un semblable genre de dénigrement ; néanmoins, on y recourt sans cesse. En général, le dénigrement ne cause qu'un mal passager et retombe sur ses auteurs ; mais par cela même que les hommes sont réunis, et que des comparaisons sont faites entre eux, il est tout simple que ceux qui n'ont pas la préférence se vengent. Il y a donc quelque chose de bas dans le dénigrement. Néanmoins, les esprits supérieurs s'y laissent entraîner ; chargés de gloire, ils disputent quelques jours de vogue à des œuvres qui ne doivent pas rester : tel a été Voltaire, et c'est un des côtés fâcheux de sa vie. SAINT-PROSPER.

DENIS. Ce nom, commun à plusieurs grands personnages de l'antiquité, et porté avec honneur par quelques modernes, devrait toujours s'écrire *Denys*, en conformation de l'orthographe ancienne : les Latins écrivaient, en effet, *Dionysius*, d'après le grec *Διονύσιος*, mais la coutume s'est introduit chez les peuples nouveaux, surtout chez ceux qui ne font point usage de l'y, de l'écrire avec un i. Ainsi, l'on doit écrire, par exemple, DENIS quand il est question du roi de Portugal, fils d'Alphonse III et de Béatrix de Guzman (v. l'article PORTUGAL) ; mais ce serait une faute grossière que d'écrire de la même manière les noms des hommes illustres qui ont vécu dans les siècles de la Grèce et de Rome ; et c'est à leur ordre alphabétique et avec l'y qu'il faut chercher leur biographie dans ce *Dictionnaire*. Nous renvoyons ainsi à cet ordre les articles que nous avons dû consacrer à ST-DENYS, l'apôtre de la France, et à l'abbaye fondée par lui, quoique depuis long-temps on ait pris l'habitude d'en franciser l'orthographe. E. H.

DENIZATION, terme de la législation anglaise. On appelle *denizen* ou *denizon* un étranger qui, ayant formé le dessein de demeurer dans ce royaume,

du moins pendant un grand nombre d'années, a obtenu des lettres de *denization*. Ces lettres, délivrées par le roi, portent que l'*impétrant* (v.) sera désormais réputé et tenu pour naturel anglais, comme s'il était natif du pays; qu'il pourra recueillir tous héritages, acquérir des propriétés et en jouir comme il lui plaira. — Les lettres de *denization* rendent aussi les ecclésiastiques étrangers qui les obtiennent habiles à posséder des bénéfices en Angleterre, ce qu'aucun étranger ne peut faire sans ces lettres, suivant la coutume anglaise et un statut d'Édouard III. — On confond souvent la *denization* avec la *naturalisation*: c'est là une erreur, car il y a entre ces deux choses une différence essentielle. D'abord, la *denization* est conférée par le roi; la *naturalisation*, au contraire, ne peut émaner que de lettres passées en parlement. La première n'est qu'un acte préparatoire, un premier degré qui donne bien à l'*impétrant* certains droits, certains privilèges que n'ont pas les étrangers, mais qui, malgré les termes généraux des lettres, ne les assimile pas à tous égards aux naturels anglais; l'*assimilation* ne devient complète que par l'intervention du corps législatif. C'est alors seulement que toute distinction cesse entre le *denizen* et le citoyen anglais, et qu'il jouit sans réserve de tous les droits de la vie civile et politique.

E. DE CHARROL.

DENNEWITZ (Bataille de). Cette bataille porte chez les ennemis le nom de *Dennewitz*, du lieu où s'est distingué le général Bülow, qui en reçut le titre plus tard. Nous l'avons appelée bataille de Jüterboeck, parce que cette petite ville était l'objet des opérations du général français. — Le 23 août 1813, le maréchal Oudinot s'était fait battre à Gross-Boeren, et avait ainsi fait manquer le plan d'opérations qu'avait conçu Napoléon. Ce dernier, qui, après la victoire de Dresde, voulait achever d'éloigner l'armée du prince de Schwartzemberg, avait compté qu'Oudinot saurait au moins contenir le prince royal de Suède dans les environs de Berlin. Justement mécontent d'un ré-

sultat dû en entier à l'impéritie, il ordonna au maréchal Ney d'aller prendre le commandement des troupes d'Oudinot, qui avaient reculé jusque sous le canon de Wittenberg, et de les réorganiser. Presqu'en même temps, il apprit que Macdonald s'était également fait battre sur le Bobr, et revenait en désordre vers Dresde, amenant avec lui l'armée de Blücher. Heureusement, l'armée de Schwartzemberg s'était éloignée vers Prague; Napoléon pouvait se porter au-devant de Blücher et le forcer de reculer de nouveau. Il s'y décida, et Ney reçut l'ordre d'appuyer à droite, et d'occuper la route de Berlin à Torgau, vers Delme, afin de couvrir le mouvement de la grande armée dans la direction de Bautzen. — Le mouvement de Ney exigeait qu'il prit des précautions de prudence. L'ennemi, en prenant position devant lui, s'était étendu par la gauche, qui occupait Seyda. Le corps français était donc obligé de défier non seulement devant cette gauche, mais devant une partie du centre et en leur prêtant le flanc. Cette circonstance obligeait donc le maréchal Ney à tenir la direction de marche de son armée aussi éloignée de l'ennemi qu'il lui serait possible, au moins jusqu'à ce qu'il eût dépassé Seyda. La route qu'il devait suivre était alors tracée par Jessen, Schwainitz et Schenwald. — Malheureusement, le maréchal Ney se décida à suivre la direction de Jüterboeck, qui l'obligeait à s'engager avec la gauche de l'ennemi. Le succès de ces opérations dépendait donc, non seulement de la victoire qu'il devait remporter sur cette gauche, mais encore de la promptitude avec laquelle il pourrait dépasser Jüterboeck. Car, s'il était arrêté, avant d'y arriver, le prince royal de Suède ayant le temps de réunir toutes ses troupes, l'armée française aurait été attaquée par des forces tellement supérieures qu'il ne lui restait presque plus de chances de leur résister. Au contraire, le mouvement fut lent, mal combiné, et le résultat en fut tel qu'il était facile de le prévoir. — Le 5 septembre, le maréchal Ney mit la troupe qu'il commandait en

mouvement. C'étaient les 4^e, 7^e et 12^e d'infanterie, et le 3^e de cavalerie; environ 50,000 hommes d'infanterie et 5,000 chevaux. Le prince royal de Suède avait sous ses ordres les deux corps prussiens de Bülow et Tanentzien, et le corps suédois, en tout près de 90,000 hommes d'infanterie et 18,000 chevaux. Ce jour-là, l'armée française echausa le corps prussien de Tanentzien, de Seyda, mais elle ne passa pas plus loin, et prit position entre Seyda et Neuendorf. Il était facile à l'ennemi de juger que le maréchal Ney avait en vue l'occupation de Jüterboeck. Dans la nuit, le général Bülow, quittant sa position au centre, se rapprocha du général Tanentzien, derrière lequel il se plaça en seconde ligne. Le prince royal de Suède réunit aussi le corps suédois et le fit avancer sur les hauteurs de Lobesen, à portée de soutenir les Prussiens. De cette manière, l'armée ennemie se trouva en colonne, obliquement sur le flanc gauche de l'armée française, et disposée de manière à pouvoir diriger ses masses sur le point qui serait jugé convenable. — Le 6 au matin, l'armée française se remit en mouvement. Le 4^e corps, qui était en tête de colonne, ne tarda pas à rencontrer l'ennemi en avant de Dennewitz, couvrant ainsi Jüterboeck. La division italienne de Fontenelli repoussa l'avant-garde de Tanentzien, mais le 4^e corps fut obligé de se déployer, et le combat s'alluma avec une grande vivacité. Si les corps français sous les ordres de Ney eussent marché un peu plus rapprochés l'un de l'autre, un grand effort aurait pu culbuter les troupes de Tanentzien, et le chemin était ouvert. Mais le 7^e corps, qui suivait le 4^e, en était encore fort éloigné, et ce dernier eut à lutter seul contre des forces doubles. Cependant il emporta Dennewitz et Gersdorf, et l'ennemi perdit du terrain à sa gauche. Mais bientôt Bülow, qui s'était mis en mouvement, dès qu'il avait vu Dennewitz attaqué, se trouva en mesure de soutenir son collègue. Quatre de ses divisions entrèrent en ligne, menaçant d'envelopper la gauche du 4^e corps, qui, depuis quatre heures, sou-

tenait une lutte sanglante. Dans ce moment seulement, le 7^e corps entra en ligne, et le maréchal Ney l'opposa à Bülow. Mais les forces de l'ennemi augmentaient d'instant en instant, par l'arrivée des divisions qui avaient été les plus éloignées à la droite, et des réserves. Une charge manquée par la division de dragons de Lorge, et la mollesse avec laquelle le 7^e corps, composé de Saxons, se battait, nous firent perdre les villages de Gersdorf et de Gohlsdorf, et le maréchal Ney se vit forcé de faire entrer en ligne à sa gauche le 12^e corps, qui arriva en ce moment. Le combat se rétablit, mais ne se soutint pas long-temps; le 4^e corps, fatigué d'un combat long et sanglant, et accablé par des forces supérieures, perdit Dennewitz. Les dernières réserves prussiennes étaient entrées en ligne, et le corps suédois s'approchait à marche forcée. Le prince royal de Suède en avait détaché 4,000 chevaux et une nombreuse artillerie, qui menaçait le flanc gauche de notre armée. Le maréchal Ney se décida alors à retirer ses troupes peu à peu du combat, en présentant à l'ennemi des masses qui couvraient sa retraite. — Il parvint ainsi à les ramener, sans échec, à la hauteur de Rohrbach, où il leur fit prendre position, le 4^e corps à droite, le 7^e au centre et le 12^e à gauche. Mais à peine furent-elles en bataille que les Saxons, dont la fidélité était déjà ébranlée, lâchèrent pied honteusement en jetant le désordre dans les troupes voisines. L'ennemi se hâta de pousser sa cavalerie et des masses d'infanterie dans cette lacune, et, après avoir fait de vains efforts pour rapprocher ses deux ailes séparées, fut obligé de leur donner une direction excentrique. Le 4^e corps gagna Dehmie; le 12^e se retire sur Torgau. — Notre perte, dans cette journée, s'éleva à 10,000 hommes tués, blessés ou pris, 25 canons et 17 caissons. L'ennemi eut 7,000 hommes hors de combat, dont 6,000 Prussiens.

Genl de VAUDENCOURT.

DÉNOMBREMENT (administration), recensement d'une population, énumération d'objets faisant partie de la fortune

publique. — Ce fut une pensée utile et profonde que celle de procéder au dénombrement de la population pour y chercher l'appréciation exacte des forces de l'état, ainsi que les moyens de répartir équitablement les charges du service militaire et de l'impôt. De ce premier essai de statistique devaient successivement sortir, comme d'un germe fécond, toutes les théories de l'économie publique, à commencer par le *cens* (v.), qui, malgré tant de modifications, joue encore un rôle si important dans l'organisation des sociétés modernes. — Le plus ancien dénombrement que nous ait transmis l'histoire est celui des Israélites, fait par Moïse et Aaron dans le désert (livre *des Nombres*, ch. 1^{er}). Toutes les tribus y furent comprises, à l'exception de celle de Lévi, et on y compta 603,550 hommes en état de porter les armes, ce qui donne à supposer une force totale de 658,000 hommes, en y ajoutant le contingent présumé de la tribu de Lévi. — David, à l'exemple de Moïse, ordonna le recensement de tout le peuple. D'après le livre *des Rois*, il se trouva 800,000 guerriers des tribus d'Israël, et 500,000 de celle de Juda. On n'a pas d'indication sur le nombre que fournirent les tribus de Lévi et de Benjamin. — Une peste qui suivit ce dénombrement fut considérée comme un châtiment de l'orgueil qui avait poussé David à le faire faire. — Comme nous n'avons aucune notion sur les mesures employées pour procéder à ces dénombrements, nous n'y devons ajouter foi qu'avec réserve, mais quelle méfiance ne doit pas nous inspirer l'assertion d'Hérodote, qui fait monter à 1,700,000 hommes l'armée de Xercès, non compris la flotte, quand il nous apprend que pour parvenir à cette supputation on les faisait passer par divisions de dix mille dans une enceinte qui ne pouvait contenir que ce nombre d'hommes très pressés. N'est-ce pas là un procédé fort ingénieux et dont l'exactitude est infaillible! — Servius-Tullius, sixième roi de Rome, institua l'usage de procéder tous les cinq ans au dénombrement

de la république, mais cette opération ne fut ensuite renouvelée qu'à des époques irrégulières. — Le dénombrement devait contenir les noms, l'âge, la qualité et la profession des citoyens, de leurs femmes et de leurs enfants. Plus tard, on y inscrivit le nombre de leurs esclaves avec l'indication de leurs biens, meubles et immeubles. On possédait ainsi un inventaire complet de la fortune publique. — Le premier dénombrement que fit faire Servius-Tullius fit connaître que la république possédait alors 80 mille hommes en état de porter les armes, ce qui paraît incompréhensible si l'on songe qu'il n'y avait guère plus d'un siècle qu'une troupe de 3 ou 4 mille bandits avait fondé Rome. — Celui auquel Pompée et Crassus procédèrent en leur qualité de censeur donna 400 mille citoyens en état de porter les armes. — Auguste étendit le premier le dénombrement à toutes les provinces de l'empire, et fit faire trois fois ce dénombrement général : la première pendant son sixième consulat, 28 ans avant l'ère chrétienne ; la seconde vingt ans plus tard, et la dernière l'an 14 de cette nouvelle ère. Dans ce dernier dénombrement, le nombre de citoyens en état de porter les armes se trouva monter à 4 millions 137 mille. — Il paraît que ces opérations se faisaient avec lenteur et difficulté, et qu'elles obligeaient une partie de la population à des déplacements onéreux, car, on rapporte que c'est pour se faire inscrire au dénombrement ordonné par Auguste, huit ans avant l'ère chrétienne, que Joseph et Marie se rendirent à Bethléem. La Judée, pauvre province, qui faisait partie du gouvernement de la Syrie, ne fut recensée que trois ans après le décret d'Auguste, et le séjour de Joseph et de Marie s'étant prolongé à Bethléem, Jésus-Christ y naquit. — Il est à remarquer que les historiens de l'antiquité, uniquement préoccupés de la puissance militaire, n'ont attaché d'importance qu'à constater le nombre de citoyens en état de porter les armes, et ne nous ont transmis aucun renseignement authentique sur les élé-

ments de la richesse publique. Ce reproche s'adresse particulièrement aux écrivains de Rome, qui avaient, dans les dénombremens qu'ils mentionnent, des notions plus exactes et plus complètes que dans les temps antérieurs sur des matières qui touchent à la fois à l'économie publique et aux mœurs privées des Romains. — On trouvera au mot RECENSEMENT tous les détails que nous croyons devoir nous interdire ici sur ce qui concerne le dénombrement des populations, tel qu'il est aujourd'hui pratiqué par les gouvernemens modernes. — Le *dénombrement des terres*, qui se fit tant bien que mal sur presque tous les points de l'Europe, à mesure que s'organisait le système féodal, fut suivi de la levée des plans terriers, qui sont maintenant remplacés par un cadastre général, opération gigantesque, que plusieurs gouvernemens étrangers font exécuter à l'imitation de la France. — On ne se contente pas aujourd'hui du dénombrement de la population et de celui des terres qu'on a également perfectionné, en y ajoutant toutes les classifications et toutes les combinaisons statistiques qui peuvent donner une connaissance complète des faits, on dresse encore des états de tous les animaux qui peuvent être employés au service ou à la nourriture de l'homme, de la production et de la consommation annuelle des céréales, etc. etc. Et l'expérience a démontré que, dans ces travaux, les autorités inférieures, des mains desquelles sortent les documents relatifs à chaque commune, ont une tendance très prononcée à élever le chiffre de la population et à diminuer celui de tous les objets composant la fortune publique. Ces autorités, qu'il n'est pas toujours facile d'éclairer sur le véritable but des mesures auxquelles elles sont appelées à concourir, paraissent généralement dominées, quand il s'agit de population, par le désir de donner de l'importance à la localité qu'elles administrent, et souvent aussi par le besoin de justifier d'une certaine quotité de population pour obtenir quelque avantage que la loi ne concède qu'à cette condition, comme la faculté

de créer un octroi, etc. Au contraire, s'il s'agit du nombre des chevaux ou des bœufs, par exemple, la commune en déclarera toujours moins qu'elle n'en possède réellement, dans la crainte que ces renseignements ne viennent à servir plus tard de base pour la répartition de nouveaux impôts ou de réquisitions.

On appelait aussi autrefois DÉNOMBREMENT, en matière de jurisprudence, la déclaration que le vassal donnait à son seigneur de tout ce qui composait le fief qu'il tenait de lui en foi et hommage.

G. GRENIER.

DÉNOMINATIONS. Platon, qui, dans le *Cratyle*, traite des noms propres, pense avec raison qu'on doit les choisir avec soin, parce qu'ils peuvent avoir une certaine influence sur la conduite et la considération de ceux qui les ont reçus. Il n'est pas d'ailleurs indifférent de porter un nom, soit harmonieux, soit cacophonique, soit ignoble. — Les Grecs, qui avaient un sentiment si délicat des convenances et de l'harmonie, avaient presque tous des noms brillants et sonores, et la signification de la plupart de ces noms était très connue. Ainsi, Diogène signifiait né de Jupiter; Théagène, né des dieux; Héliodore, don du Soleil; Diodore, don de Jupiter; Théodore, don des dieux (c'est le même nom que Adeodatus, Adéodat, Dieu donné); Télémaque, qui combat au loin; Andromaque, qui combat les hommes; Diomède, conseil de Jupiter; Polyclète, fort célèbre; Epicharis, gai; Clitomaque, illustre guerrier; Démosthènes, force du peuple. Laïus exprimait un prince populaire; Iphigénie, esprit ou prudence du serpent; Homère, aveugle; Psyché, l'ame; Zoé, la vie; Sophie, la sagesse. — Dans les temps postérieurs, chez les Grecs de ce Bas-Empire où les disputes théologiques et les extravagances monacales avaient tant abaissé la raison humaine, on voit commencer l'emploi de ces dénominations flétrissantes dont Homère et les premiers Hellènes n'avaient pas donné l'exemple : Constance-Chlore était Constance-le-Blême ou le Blafard; et Con-

stantin-Copronyme fut ainsi surnommé parce qu'il avait sali les fonts au moment où on le baptisait. A la vérité, on avait déjà, dans l'Egypte grecque, donné par dérision à quelques Ptolémées les sobriquets de Philadelphie, de Philopator, de Philométor, parce que des deux premiers, l'un avait fait périr ses frères, l'autre son père, et parce que le troisième détestait sa mère. — Hérodote prétend que les Darius et les Xerxès n'avaient pas des noms insignifiants. Ainsi, les Perses attachaient à Darius l'idée du sage, à Xerxès celle du guerrier, et à leur Artaxerxès celle du guerrier distingué. — Jéthro portait sept noms : c'est beaucoup ; c'est autant qu'il y eut de merveilles au monde. Adam, qui n'en avait qu'un, offrait dans son étymologie l'idée de la terre rouge dont on prétend qu'il avait été formé. Josias veut dire feu de Dieu ; Jésus, fils de Dieu ; Josaphat, jugement de Dieu ; Jonathas, don de Dieu (c'est encore Dieudonné, comme Théodore et Dorotheé). Le pacifique Salomon (Soleiman) se retrouve dans Soliman, comme Abraham, père de la multitude, dans Ibrahim. — A Rome, nous voyons à la fois les prénoms, les noms et les surnoms se multiplier et presque tous offrir une signification appréciable. Les Fabius tiraient leur nom de la culture des fèves ; les Pisons, des pois ; les Cicérons, des pois chiches, ou de ce que le grand orateur avait sur la figure une verrue qui ressemblait à un pois. D'autres noms rappelaient, soit le caractère, soit des vertus, soit des défauts ; à plusieurs autres s'attachaient l'idée de quelques accidents. Ainsi les Lentulus, les Lepidus, les César, les Agrippa, devaient le nom qu'ils portaient à la lenteur, à la beauté, à l'opération appelée depuis césarienne, à l'accouchement difficile (*Agrippa, ægrè partus*). D'autres noms paraîtraient ignobles aujourd'hui, tels que Scipion, bâton ; Dolabella, do-loire ; Caligula, bottine ; Catulus, petit chien ; Varus, cagneux ; Asinius, Porcius, Latro, etc. Un beau nom a procuré parfois un bel emploi. Trebellius Pollion dit positivement que Regillianus dut la

pourpre et la couronne à son nom, qui décida un état-major d'officiers en goguettes à s'écrier : « Puisqu'il s'appelle Regillianus, il peut donc nous régir et être notre roi. » Et il le fut comme ils l'avaient dit. — On a eu tort de ne pas traduire quelques surnoms d'hommes illustres : pourquoi ne pas dire Horace-le-Borgne (*Cocles*), Mutius-le-Gaucher, (*Scævola*) ? — Nos premiers noms francs viennent du Nord. Hlodé-Wig (Clovis) veut dire célèbre guerrier, comme Artaxerxès ; Hlodé-Hilde (Clotilde), célèbre fille ; Brune-Hilde (Brunehaut), brunette, fille brune ; Hilp-Rich (Chilpéric), secours puissant ; Her-Rich (Henri), maître puissant ou riche, puissant seigneur. Suivant Olivier Vrède, le C, qui est maintenant uni aux mots Clovis, Clotilde, Chilpéric et autres, n'était que l'initiale de Conning ou Koenig (roi). Ainsi, on eût dû dire : le roi Lovis ou Louis ; le roi Lothaire pour Clotaire ; la reine Lothilde pour Clotilde. — Nos noms de famille étaient autrefois appelés surnoms, parce qu'on regardait le prénom actuel (le nom de saint) comme la *dénomination* par excellence. Aussi, dans les vieux *Dictionnaires historiques littéraires* de Du Verdier et de La Croix du Maine, c'est par le nom de leurs patrons qu'il faut chercher les auteurs dont ces biographes s'occupent. Long-temps, en effet, les noms actuels de famille n'étaient que des surnoms, tels que le Roux, le Noir, le Blanc, le Blond, lesquels rappellent les dénominations antiques de Pyrrhos ou Rufus, de Melas ou Nigèr, d'Argos ou Albus et Albinus, de Xanthos ou Flavius et Flavianus : en effet, Lambin aussi n'est autre chose que Lentulus, Le Beau que Lepidus, Le Gros que Crassus. — Plusieurs noms désignaient : 1^o soit une profession, comme Couturier, qui était tailleur ; Tessier, tisserand ; Thirion, laboureur ; Le Febvre, Le Febvre, Le Fèvre, ouvrier en fer ; Soyer, ouvrier en soie ; Récamière, brodeur ; 2^o soit la contrée dont on était originaire : François, Le François, était Français ; Morin, Picard ; Langlois ou plutôt L'Anglois, Anglais ; Le Sesne,

Saxon ; 3^e soit la qualité ou physique ou morale : Brifant, gourmand ; Huet, tiais ; Manouri, maigre ; Eehard, avaré ; 4^e soit les titres : Le Chevalier, Le Due, Le Comte, Le Prince, Chambellan, Bouteiller. — Quelque justes que fussent d'abord ces dénominations, elles ne tardèrent pas à n'exprimer rien de rationnel : les Saxons ne devinrent pas moins Français que les Anglois ; des Le Fèvre reçurent le bâton de maréchal de France ; les Manouri pouvaient être gros et gras ; que de Le Grand étaient de petite taille, et que de Huet étaient spirituels ! On a vu des Le Prince dans l'antichambre, et des Le Comte monter derrière la voiture. C'est ainsi que les noms, comme beaucoup de choses, finissent par n'être plus reconnaissables, et n'avoir aucune signification réelle. — Plusieurs noms infâmes furent changés : nous ne les rappellerons pas. Plusieurs noms ridicules furent seulement altérés : le père Comère devint Commire ; le père Canard, Annat ; car les jésuites aussi, quelque humbles qu'ils fussent, comme on sait, tenaient à des noms qui ne prêtassent pas à la plaisanterie. — Vivent les convents pour les noms recherchés ! chez les religieuses on voulait bien être la sœur de l'Enfant-Jésus, mais il n'eût point paru convenable de s'appeler sœur de la Conception. Les capucins mêmes, tout indignes qu'ils se disaient, étaient friands de noms sonores ou gracieux, eussent-ils dû les faire nasiller plus qu'à l'ordinaire : père Ange, père Séraphin, auraient ri dans leur barbe de ceux de leurs confrères qui se seraient présentés sous les noms de père Cueufin ou de père Loup, quoique pour tant les grands saints Loup et Cueufin finissent aussi bien leur place dans le ciel que tels autres bienheureux. Mais il y avait de la vanité chez les capucins comme dans le harem de Salomon, qui parfois, sauf révérence, n'était pas moins indigne que les révérends pères. — Tandis que, comme nous l'avons dit plus haut, les Grecs des temps homériques n'avaient pas de noms flétrissants, parce qu'alors tout était héroïque et grave, nous remarquons que dans le moyen âge, époque en géné-

ral ignoble et féroce, les sobriquets avilissants témoignent le mépris qu'inspiraient la plupart des hauts et puissants seigneurs, même à leurs rivaux d'oppression et de turpitudes. — Suivant un savant et sérieux bénédictin (Lobineau, *Hist. de Bretagne*), le premier surnom connu en France est du commencement du 11^e siècle ; il fut infligé à un seigneur nommé Hervé : ce sobriquet était Grosse-Vache. Bientôt après se multiplia à plaisir, et quelquefois avec cette grossièreté et cette recherche que trop souvent on a qualifiées de naïveté, les Pille-Vilain, les Trousse-Anon, les Porte-Anon, les Eveille-Chien, les Reehigne-Voisin, les Tête-d'Ane, les Tête-d'Etonpe, les Chausse-Bone, les Lâche-Pied, les Trop-a-de-Nez, les Breneurs, les Grise-Gonnelle (robe grise), les Courte-Hense (court-cuisse), sobriquets méprisants, presque tous décernés à des princes même, tels que Geoffroi, comte d'Anjou, et Robert II, duc de Normandie. — Alors aussi (dans le 11^e siècle), un grave prélat, l'évêque d'Évreux, Gislebert, fut appelé La Grue, non pas pourtant parce qu'il aurait fait le pied de grue en présence de bénéficiés à obtenir, mais parce qu'il était d'une haute stature, à ce qu'assure Orderic Vital. — Les sobriquets plaisants n'ont pas été donnés seulement à des individus : des sociétés savantes n'ont pas dédaigné de prendre pour leurs membres les titres d'Hébétés, d'Obseurs, de Stériles (*Intro-nati, Oscuri, Infecundi*) ; une d'elles s'est donné le titre d'académie du Son (*della Crusca*), et c'est la plus illustre. A Paris, nous sommes moins franes, ou bien nous sommes moins stériles, moins obscurs et moins hébétés : dans tous les cas, tout légers que nous sommes, en pareille matière nous prenons les choses plus au sérieux. — Ces qualifications du 11^e siècle doivent paraître bien ignobles assurément. C'était, au reste, un des plus tolérables accidens des âges de la barbarie. Mais qui eût cru que long temps après, à une époque de lumières, d'élégance et de bon ton, dans le 17^e siècle, à la cour de France, on trouvait de bon goût de pro-

diguer les sobriquets de mépris ? Il est pourtant vrai que Louis XV, qui s'était offensé de ce que Voltaire l'avait désigné par le nom de Trajan, appelait ses propres filles Loque, Graille, Chiffe et même Coche (mesdames Adélaïde, Sophie, Louise et Victoire). De son côté, Mme de Pompadour, avec plus de goût que le Trajan du Parc-aux-Cerfs, appliquait à Paris du Verney le sobriquet de Mon Nigaud ; M. de Moras était son Gros-Cochon ; le cardinal de Bernis, son Pigeon-Pattu ; d'Argenson, sa Petite-Horreur. On sait que l'autre d'Argenson était, par antiphrase sans doute, connu sous le nom de La Bête. — Les noms, soit grécisés, soit latinisés, avaient eu leur tour : Melanchton, Palingène, Sylvius, Janus Douza, etc. — Après les surnoms vinrent les sçigneuries. Poquelin, qui pourtant se fit appeler Molière, s'est moqué des dénominations ambitieuses. Je sais, dit-il, dans *l'École des Femmes* :

Je mis un paysan qui s'appelait Gros-Pierre
Et n'avait pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Il fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de monneur de l'île en prit le nom pomp' ur.

On vit alors Duguez saisir le nom de Balzac, Boileau celui de Des Préaux, Le Bouyer (et non pas le Bouvier, ni Le Bovier) celui de Fontenelle, Arouet celui de Voltaire, Jolyot celui de Crébillon (qu'on devrait écrire Crai-Billon). L'abus fut porté si loin qu'il serait difficile de reconnaître plusieurs de nos grands hommes si'on voulait les rappeler au nom de leur famille : les noms de Secondat, Bonnot l'ainé, Bounot le jeune, Le Clerc, Nicolas, Montannier, Riquetti, Burcard, sembleraient bien vulgaires en comparaison de ceux de Montesquieu, de Mably, de Condillac, de Buffon, de Chamfort, de Delille, de Mirabeau, de Montmorenci. J'avoue qu'il est des prénoms, empruntés cependant aux saintes légendes, qui sont parfois devenus bien ridicules : Benêt vient de Benoît ; Gilles, Nicodème, Paneraee, Cueuphat, Cueufin, Fiaere, Loup, réveillent peu de souvenirs poétiques. Jean même, qui signifie pourtant Grâce de Dieu, est souvent suivi de mots

qui lui font grand tort. C'est ce qu'en partie a relevé Mme Deshoulières en 1690, quand elle dit à M. Caze :

Jean ! Que dire sur Jean ? C'est un terrible nom
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean des Vigors ! Jean Logne... Où vais-je ? Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête.

Et certes, ne fût-ce que pour la rime, personne n'engagera l'auteur à passer outre. — Pendant la révolution, l'enthousiasme pour la Grèce et Rome fit adopter des noms pompeux. Clootz prit le prénom d'Anacharsis ; Plancher - Valcour celui d'Aristide ; Chaumette celui d'Anaxagoras ; Millin avait converti ses prénoms d'Aubin-Louis en celui d'Eleuthérophile (Ami de la Liberté). On fit même des emprunts à des personnages récents. L'horrible Marat donna son nom à quelques enthousiastes qui ne s'en vantèrent pas long-temps ; Cubières prit le prénom de Dorat, comme il avait pris sa place dans les ruelles de la galanterie. — Les ennemis de la révolution ont voulu plaisanter sur la philosophique légende du calendrier de la république. Ils ne songeaient pas que Rose était aussi bien le nom d'une sainte que d'une fleur, et que Sasmîn, Lilas, Pervenche, valaient bien Barbe, Cucufin et Oursin ou Ursin. — Certains noms rapprochés présentent des idées assez drôles : on se rappelle une chanson des *Actes des Apôtres*, et ces plaisanteries malicieuses : Le Gros, Cochon, De Luynes (noms de trois constituants) ; Personne, Neveu, Fréron (noms de trois conventionnels) ; Friand, Goulu, Riehepanse (noms de trois généraux) ; Grugeon, Forfait, Rapinat, tous trois employés du directoire exécutif, fort honnêtes d'ailleurs, en dépit de dénominations qui ne préjugent jamais rien. — Mme de Staël disait avec raison que le nom de comte de Limonade et quelques autres donnés par le roi d'Haïti n'étaient pas plus choquants que ceux de duc de Bouillon. Elle aurait pu ajouter, sauf le respect bien légitimement dû à d'augustes personnes, le nom de Bourbon, qui rappelle cette exclamation des forcenés de la sainte ligue : Qui nous débourbera des Bour-

bons ? Mais que sont des noms aux yeux du bon sens ? — L'Angleterre avait sous Cromwell offert de plus grands ridicules en fait de prénoms que tout autre peuple. Ses indépendants avaient rejeté les Henri, les Thomas, les Jean, pour adopter les Zorobabel, les Habacuc, et même des phrases entières, comme : « Sois constant ! Ne pleure pas ! Reste ferme dans ta foi ! » Le fameux Barebone avait même porté le luxe des prénoms jusqu'à cette interminable phrase, qui était devenue son appellation comme sa signature : « Si Jésus-Christ n'était pas mort pour moi, je serais damné Barebone. » Par une sorte d'aphérèse plaisante, ses compatriotes réduisaient cette kyrielle aux deux derniers mots : Damné Barebone (*Damned Barebone*). Ces phrases ridicules ont été à peu près répétées de nos jours : on n'avait pas sans dessein donné à Caen pour prénoms les litanies suivantes : Fidèle-Amand-Marie-Constant (fidèle amant, mari constant), et surtout Martial-Côme-Annibal-Perpétue-Magloire (Martial comme Annibal, perpétue ma gloire !). — Chez les Grecs, on avait coutume d'appeler le fils aîné du nom de son aïeul. Chez nous, il serait à désirer qu'on ne pût pas donner pour prénom à un enfant, ni celui de son père et même de son grand-père, ni celui de ses frères, afin de prévenir des bévues dans les généalogies. Avant 1789, il était d'usage en France dans les familles nobles de rendre commun aux frères le même prénom, afin de pouvoir, en cas de besoin, faire placer l'un d'eux avec l'extrait de naissance de l'autre, selon l'usage dont il fallait justifier : ce qui pouvait faire passer l'aîné pour le jeune, ou le jeune pour l'aîné. — Je ne le cacherai pas, j'ai toujours incliné pour les prénoms qui rappellent des personnages ou des qualités propres à servir de modèle. Je n'aime pas plus saint Dominique que Marat ; je rejette les noms romanesques d'Irma, de Céline, et leur préfère des noms ou poétiques ou historiques ; mais j'ai conservé une forte aversion pour ces dénominations trop pompeuses qui exposent à des méprises ou à des plaisanteries ;

que serait-ce si Blanche avait le teint basané, si Céleste était une mégère, Armide triviale, Rose pâle et fanée ? — Ne prodiguons pas un grand nombre de prénoms : c'est un ridicule et un embarras qu'il faut laisser au pays qui croyait ne pouvoir pas procurer aux baptisés trop de protecteurs dans le ciel, tandis qu'il pouvait les réunir tous dans l'univoque Tous-saint. Dans la péninsule ibérique, on imite ainsi en quelque sorte ces Arabes qui donnent à Dieu quatre-vingt dix-neuf noms, ni plus ni moins. Abandonnons à Dieu, qu'on ne peut trop honorer, ce singulier privilège ; mais avec les hommes il faut agir avec plus de simplicité. — Il est sur la liste des rois des noms qu'on traduit et d'autres qu'on offre dans la langue du pays, où ils sont toujours appelés de leur vivant et devant eux les meilleurs des princes. Pourquoi dire le pape Grégoire et l'empereur don Pedro ? pourquoi Guillaume, roi d'Angleterre, et dona Maria, reine de Portugal ? Tâchons, même pour les noms, de nous mettre un peu d'accord avec nous-mêmes : ou conservons-les tous dans la langue des sujets de ces princes, ou traduisons-les tous, ce qui vaudrait mieux à notre avis, pour ne pas faire de disparate avec les anciennes chronologies au bout desquelles ces noms viendront prendre place tôt ou tard. Disons tout simplement Marie et non Maria, Michel et non Miguel, Pierre et non pas Pèdre ni Pedro. C'est bien assez d'avoir estropié la plupart des noms de saints et d'avoir traduit sainte Barbare par sainte Barbe, Marcellus par Marceau, Chlodovée par Cloud, Pius ou Pieux par Pie, et Cornelius par Cornille.

LOUIS DU BOIS.

DENON (VIVANT, baron), né à Châlons-sur-Saône, le 4 janvier 1747, de parents nobles, vint jeune à Paris pour y étudier le droit, étude indispensable à la carrière de la magistrature, à laquelle ses parents le destinaient ; mais, les projets de cette nature sont souvent en défaut : dès ses premières années, M. Denon avait montré un vif amour des arts, et il les avait cultivés avec plus de suite depuis

son arrivée à Paris. Louis XV, auquel il sut plaire par ses manières spirituelles et naïves, lui confia la conservation d'une collection de pierres antiques achetées pour M^{me} de Pompadour, qui avait eu la fantaisie de graver sur pierre dure. Tel fut son début. Ses parents lui ayant fait observer que, jusque là, il s'était plus occupé de ses plaisirs que de son avenir, il demanda et obtint d'être envoyé à Pétersbourg en qualité de gentilhomme d'ambassade; à Saint-Petersbourg comme à Paris, M. Denon fut goûté et recherché par la bonne compagnie; il apprenait au milieu des fêtes ce qu'il pouvait être intéressant pour la France de savoir sur les dispositions du gouvernement russe. Le matin, l'ambassadeur était tout étonné d'apprendre par lui des choses importantes qu'il ignorait complètement. Notre jeune diplomate sut profiter de sa position, et bientôt il fut chargé de la correspondance de l'ambassade. — A la mort de Louis XV, M. Denon alla rejoindre le comte de Vergennes, qui quittait l'ambassade de Suède pour prendre le ministère des affaires étrangères. Ce nouveau protecteur lui confia une mission près du corps helvétique; il en profita pour venir voir Voltaire à Ferney. Le patriarche de la littérature n'était pas accessible pour tout le monde, mais M. Denon lui ayant fait dire que, comme lui, il était gentilhomme ordinaire de la chambre, et que, dès lors, il avait droit d'entrer partout, Voltaire trouva la plaisanterie bonne et le reçut fort bien. M. Denon fit un *portrait de Voltaire*, et une composition connue sous le nom de *Déjeuner de Ferney*, qui donnèrent lieu à une correspondance dans laquelle Voltaire se plaignait d'une manière fort spirituelle que l'artiste l'avait fait plus laid qu'il n'était réellement. — M. Denon quitta la Suisse pour aller rejoindre M. le comte de Clermont d'Amboise, ambassadeur à Naples, auquel il fut attaché; il y resta sept ans. M. de Clermont ayant été rappelé en France, M. Denon reçut le titre et remplit les fonctions de chargé d'affaires. — Le beau ciel de l'Italie, la vue des mo-

numents qu'elle renferme, l'atmosphère inspirante qu'on y respire, lui firent naître de nouveau le désir d'étudier les arts. Il s'y livra avec ardeur, et s'occupa spécialement de la gravure à l'eau forte, genre qui peut plaire par l'espèce de liberté qu'il comporte, et dans lequel, cependant, les succès sont aussi rares que difficiles à obtenir. — Une circonstance particulière lui offrit l'occasion de faire une application utile de son goût pour les arts : l'abbé de Saint-Non avait publié une suite de vues de Rome, en 60 planches; cet ouvrage fut suivi de plusieurs autres collections de même nature. Le succès qu'elles obtinrent l'engagèrent à entreprendre la description de la Grande-Grèce : telle fut l'origine de l'ouvrage connu sous le nom de *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*. M. Denon se chargea de diriger les dessinateurs qui lui étaient envoyés de France, et d'écrire l'itinéraire du voyage. L'abbé de Saint-Non faisait graver et publiait à Paris les dessins qu'il accompagnait d'un texte puisé en partie dans le manuscrit de M. Denon, qu'il citait quelquefois textuellement. Celui-ci, mécontent des changements et des retranchements que l'on faisait à son travail, fit insérer la partie qui concernait l'Italie dans les notes du voyage de Swinburne, et, en 1781, il publia séparément (1 vol. in-8°) le surplus de son itinéraire relatif à Malte et à la Sicile. C'est, en définitive, un journal d'artiste plutôt que l'œuvre d'un écrivain. — En quittant Naples, M. Denon vint à Rome, où le cardinal de Bernis, ambassadeur de France, réunissait le cercle le plus éclairé de l'univers. « Chaque souverain, dit M. de Norvins, y venait à son tour abdiquer pendant quelques mois les grandeurs et les vanités de la puissance. » Ce fut là que M. Denon vit Joseph II, qui trouvait l'Allemagne lourde, lente et rude à manier. La mort de M. de Vergennes mit fin à la carrière diplomatique de M. Denon; mais, en Italie, il était devenu artiste, et la fin de sa vie fut consacré aux arts. Il revint à Paris, et fut reçu à l'académie de peinture (1787); son mor-

ceau de réception était la gravure, à l'eau forte, d'une *Adoration des bergers* de Luca Giordano; puis il retourna en Italie. Il était depuis 5 ans à Venise lorsque la révolution française prit un caractère de fureur qui répandit l'épouvante dans toute l'Europe. Le gouvernement ombrageux de cette république le força de se réfugier à Florence; de là il passa en Suisse, où il espérait rester tranquille; mais, pendant son absence, il avait été porté sur la liste des émigrés; ses biens avaient été sequestrés; sa position était critique: il eut le courage de braver le sort qui le menaçait et revint à Paris. Il s'y trouva sans amis et sans ressources, David, qui jouissait alors d'une grande influence, le tira de ce mauvais pas: il le fit rayer de la liste des émigrés, et obtint un arrêté qui lui confiait le soin de graver ses costumes républicains. C'est à cette occasion qu'il lui arriva une aventure que je lui ai entendu raconter vingt fois. Appelé par le comité de salut public pour rendre compte de la situation du travail dont il avait été chargé, il arrive à minuit, heure qui lui avait été fixée; mais le comité était enfermé pour discuter des affaires graves, et M. Denon dut attendre. Deux heures s'écoulent pendant lesquelles il entend des éclats de rire qui contrastaient singulièrement avec la nature des affaires dont s'occupait habituellement le comité, et qui prouvaient que la conversation était loin d'être aussi sérieuse qu'on le lui avait annoncé; enfin, Robespierre sort et passe dans la pièce où était M. Denon. En apercevant un étranger, la figure du tribun farouche se contracte et prend une expression d'effroi mêlé de colère; il demande au pauvre artiste, d'un ton le pétrifier, qui il est, et ce qu'il fait là à cette heure. M. Denon se crut perdu; il se nomme, répond qu'il est venu pour obéir à l'ordre qui lui avait été donné, et qu'il attendait qu'il fût appelé. Robespierre se radoucit aussitôt, fit entrer M. Denon dans le lieu des séances, passa une partie du reste de la nuit à causer avec lui, prenant le ton et les manières d'un homme de bonne compagnie,

et s'efforçant de lui prouver qu'il aimait beaucoup les arts. — M. Denon avait traversé les époques les plus funestes de notre révolution un crayon à la main; un grand événement vint lui fournir les moyens de faire de son talent un emploi qui lui assure une réputation durable et méritée. Il avait connu Bonaparte chez M^{me} de Beauharnais et s'était attaché à lui; l'expédition d'Égypte se préparait; il n'hésita pas à en faire partie, quoiqu'il eût alors à peu près 50 ans. L'armée, composée de jeunes gens pleins d'enthousiasme, vit M. Denon manifester une activité et un courage qui lui conquièrent l'estime générale. Il fit avec le général Desaix la campagne de la Haute-Égypte. Toujours en avant, son portefeuille en bandoulière, il devançait au galop les premiers guides pour avoir le temps de dessiner quelques monuments en attendant que la troupe le rejoignit. Pendant que l'on se battait, il prenait des vues et fixait le souvenir des événements dont il était témoin. Le nombre de dessins qu'il fit de cette manière est immense. Revenu en France, avec Bonaparte, il s'occupa du soin de les publier, et il y mit de l'empressement. La vive impression que l'expédition d'Égypte avait produite, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, fit rechercher avidement un ouvrage où l'on trouvait, à côté de la description et de la représentation des monuments les plus gigantesques que l'esprit humain ait enfantés et élevés, une relation spirituelle, animée, d'un événement dont le temps, qui met tout à sa place, n'a fait qu'accroître la grandeur. — Environ deux ans après son retour d'Égypte, Bonaparte donna à M. Denon le titre de directeur-général des musées. Dès lors il eut sur les arts et les artistes une influence fort importante. La vie de M. Denon se divisa donc en deux parties distinctes: pendant la première, il fut tout à tour, et souvent tout à la fois, diplomate, voyageur, artiste; pendant la seconde, il devint homme public, et il eut une administration d'autant plus délicate à diriger qu'elle s'exerçait sur les produc-

tions de l'esprit. M. Denon a-t-il bien saisi et bien accompli sa mission ? Quelques personnes ont pensé qu'il avait trop entraîné les arts dans un système d'adulation pour l'empereur, parce que les encouragements et les distinctions n'étaient accordés qu'aux artistes qui s'occupaient de lui ; et que l'on n'achetait que les tableaux qui retraçaient les événements où il avait pris part. Je crois que ce reproche est fondé : sans doute Bonaparte était un homme assez extraordinaire pour ébranler et occuper l'imagination de nos artistes, mais il fallait laisser faire et ne pas rédiger de programme, pour ainsi dire. Le génie est fier de sa nature, il ne veut d'autre guide que lui-même, d'autre inspiration que celle qu'il a puisée dans ses propres émotions, dans cette préoccupation involontaire qui le poursuit tout le jour, l'agite pendant son sommeil, le domine, l'entraîne et le soutient dans ses travaux, lorsqu'enfin ses idées ont pris leur essor. Au reste, c'est une question souvent débattue de savoir jusqu'à quel point les arts peuvent rester indépendants des circonstances et des gouvernements au milieu desquels ils vivent, et l'on doit convenir que l'examen attentif de toutes les époques où ils ont pris une place dans l'histoire prouve qu'ils n'ont jamais été étrangers à l'influence des circonstances et des gouvernements. — Les événements de 1815 rendirent M. Denon à la vie privée : dégagé des soins d'une administration difficile à conduire, il redevint ce qu'il était, homme d'un esprit aimable, de manières affables et charmantes, très occupé du monde, qui s'occupait également beaucoup de lui ; montrant toutes ses richesses avec une grâce et une complaisance inépuisables. Dans les dernières années de sa vie, il conçut et réalisa le projet de faire une *Histoire de l'art* depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours : pour cela, il lui suffisait de sa collection si variée, si riche, si intéressante. Les planches de cet ouvrage, pour lequel il employa la lithographie, étaient terminées ; il ne lui restait plus qu'à rédiger le texte : pour cela il aurait fallu qu'il se re-

tirât du monde pendant quelque temps ; la mort le surprit, et M. Mongez a été chargé de le suppléer. — Les ouvrages littéraires de M. Denon sont : *Le Bon père*, pièce qu'il composa dans sa jeunesse, et qui fut représentée au Théâtre-Français ; *Le Journal de son voyage à Naples, en Calabre, en Sicile et à Malte* ; la relation de son voyage en Égypte (2 vol. in-fol.) ; une petite nouvelle intitulée : *Vingt-quatre heures*. Son œuvre comme graveur est immense ; le catalogue qu'il en fit imprimer en 1803 contient environ 325 planches dans lesquelles il a constamment imité Rembrandt. Dans ce nombre, on trouve 47 portraits de peintres les plus célèbres, 11 costumes républicains d'après David, et 62 portraits de personnages modernes. Le reste se compose de gravures exécutées d'après des maîtres de diverses écoles. Quant à son *Histoire de l'art* (3 v. in-f.), c'est une collection dont il a dirigé le choix et l'exécution, pour laquelle même il a fait plusieurs planches ; mais la part la plus importante qu'il ait à revendiquer, c'est cette direction même, pour laquelle, au reste, il fallait beaucoup de goût et d'instruction. P.-A. COUPIN.

DÉNONCIATEUR, DÉNONCIATION. La *dénonciation* est, en matière criminelle, la déclaration qu'on fait à la justice d'un crime ou d'un délit ; le *dénonciateur* est par conséquent celui qui fait cette déclaration. — Dans l'état de société, chacun de ses membres est directement intéressé au maintien de l'ordre, et la protection qu'il reçoit entraîne de sa part l'obligation de faire connaître les infractions qui en troublent l'harmonie. Envisagée sous ce point de vue, la *dénonciation* est non seulement un *droit*, mais encore un *devoir*, et le dénonciateur exerce en quelque sorte un *ministère sacré*. Si la haine ou la méchanceté n'ont pas envahi son cœur, je ne sache rien de plus respectable qu'une déclaration pareille, dictée par le seul amour de la justice et de l'ordre. Mais si la déclaration est fautive, ou si des sentiments passionnés l'ont déterminée, la

langue n'a pas d'expression assez énergique pour flétrir celui qui s'en est rendu l'auteur. Aussi, dans ce cas, la loi française a-t-elle accordé au prévenu acquitté le droit de demander, sans qu'on puisse le lui refuser, quel est son dénonciateur, et punit-elle de peines sévères celui qui a fait une dénonciation jugée calomnieuse.

— Il ne faut pas confondre la *dénonciation* et la *plainte*, qui se distinguent l'une de l'autre d'une manière sensible. Une personne a éprouvé un préjudice quelconque d'un crime ou d'un délit; elle devient personnellement intéressée à sa répression; elle s'en *plaint* à l'autorité. Au contraire, cette personne est témoin, ou a connaissance d'une action qui cause un dommage à autrui sans en recevoir elle-même aucun préjudice: en la déclarant, elle la *dénonce*. En un mot, le *plaignant* dénonce un fait dans son propre intérêt, tandis que le *dénonciateur* le déclare dans l'intérêt public. — On reconnaît deux sortes de dénonciations, la *dénonciation civile* ou *officieuse*, faite par tout citoyen témoin désintéressé d'une action coupable; et la *dénonciation officielle* ou *salarlée*, qui appartient à tous les officiers de police. Il était impossible de compter, pour la répression des délits, sur la vigilance et le zèle des citoyens; trop d'infractions seraient demeurées impunies, si on leur eût laissé le soin d'en dénoncer les auteurs; la société demandait donc une surveillance de tous les instants. De là l'organisation d'une police chargée de rechercher les infractions et d'en livrer les auteurs aux tribunaux. Mais il faut le dire, la police, institution respectable en elle-même, est devenue la source des abus les plus révoltants. Confiée à des êtres corrompus, plus criminels souvent que ceux qu'ils dénoncent à la justice, quelle garantie offre-t-elle à la tranquillité publique? La plupart de ces agents, sortis des bagnes, dont ils ont apporté tous les vices et les mœurs horribles, provoquant souvent au crime, aidant même à le commettre pour se faire ensuite honneur d'une dénonciation chèrement payée, tel est pourtant le spectacle qui se présente

sans cesse à nous! Quel est le remède à tant de maux? Vaste question où l'esprit s'abîme sans pouvoir la résoudre! Dans le moyen âge, l'inquisition s'appuyait sur les dénonciateurs secrets, gens vils et rampants dans l'ombre, craignant la lumière comme des oiseaux de nuit; et de nos jours, voilà que sous le nom de police générale, nous retrouvons le même système de dénonciation occulte, de menées sourdes et d'immoralité, encouragé et protégé par les gouvernements. Aussi qu'arrive-t-il? c'est qu'aux yeux du monde, la dénonciation d'un crime, quelque désintéressé qu'en soit le motif, a toujours je ne sais quoi d'odieux qui répugne. Bien des personnes honorables reculent devant l'accomplissement d'un devoir, dans la crainte de quelque point de rapport avec ces agents pour lesquels la dénonciation est un métier, et qui ne comprennent ni la hauteur ni la majesté de leurs fonctions. — On appelle encore *dénonciation*, en matière civile, la signification que l'on fait à quelqu'un de certaines procédures dans lesquelles il n'est pas partie, afin qu'il n'en prétende pas cause d'ignorance, ou qu'il ait à intervenir dans un procès. E. DE CHABROL.

DÉNOUEMENT. Toute action développée dans une composition littéraire, soit poème, soit roman, soit drame, etc., doit avoir son dénouement. Il n'est pas besoin d'expliquer ce terme métaphorique, par lequel elle est assimilée à un *nœud* serré avec plus ou moins d'art, et que l'auteur doit *dénouer* d'une manière qui satisfasse le lecteur ou le spectateur. À cet égard, le second est en général beaucoup plus difficile que l'autre. Quand Homère veut terminer l'*Iliade*, il lui suffit de faire cesser la colère ou la bonderie d'Achille. De même, pour mettre fin à sa tâche poétique, Virgile fera, à sa convenance, périr Turnus sous les coups du pieux Enée; et le Tasse, par un dernier assaut, introduira les croisés dans la cité sainte. Le dénouement du roman exige un peu plus de préparation; mais si l'intrigue a constamment intéressé ou égayé, on sera peu tenté de chicaner l'écrivain sur

la conclusion qu'il lui donne. — Il n'en est pas de même pour l'auteur dramatique. L'intrigue la mieux conduite, les situations les plus touchantes ou les plus comiques, le dialogue le plus énergique ou le plus ingénieux, le spectateur oubliera tout si le dénouement n'obtient pas son suffrage. Eh ! quelles difficultés pour l'obtenir ! Marmontel, quoiqu'à son époque l'auteur eût affaire à un public moins blâsé, les a fait ressortir avec beaucoup de tact et de finesse. « On porte, dit-il, à nos spectacles deux principes opposés : le sentiment, qui veut être ému, et l'esprit, qui ne veut pas qu'on le trompe... On veut en même temps prévoir les situations et s'en pénétrer, combiner d'après l'auteur ou s'attendrir avec le peuple, être dans l'illusion et n'y être pas... Ainsi, le poète, qui n'avait autrefois que l'imagination à séduire, a de plus aujourd'hui la réflexion à surprendre : si le fil qui conduit au dénouement échappe à la vue, on se plaint qu'il est trop faible ; s'il se laisse apercevoir, on se plaint qu'il est trop grossier. » — Le drame ancien ne présentait point ces écueils. Sophocle et Euripide, ne retraçant guère que des actions connues de tous leurs spectateurs ou des fables convenues, leur conservaient toute leur vérité ou leur simplicité originelles : on ne leur demandait rien de plus. Les modernes ont été plus exigeants : il a fallu préparer, motiver les dénouements, leur donner l'attrait de la surprise, et en même temps le mérite de la vraisemblance. Nos grands poètes tragiques ont souvent rempli ces conditions avec beaucoup de succès. Celui de *Rodogune*, dans Corneille, passe surtout avec raison pour le chef-d'œuvre du genre : il n'en est aucun où l'intérêt et la curiosité soient jusqu'aux derniers vers si puissamment excités, si bien tenus en haleine. Celui d'*Athalie*, chez Racine, est beau, imposant, amené avec art. Les dénouements de *Phèdre* et d'*Iphigénie* sont moins satisfaisants pour nous que pour les Grecs, chez lesquels ce merveilleux, cette intervention divine avait été transformée, par des croyances vives et profondes, en moyens dramatiques sûrs de leur effet. Un

autre défaut, le peu de respect pour la vraisemblance, nuit à plusieurs dénouements de Voltaire. L'équivoque d'une lettre dans *Zaïre*, le poison donné à *Séide*, dans *Mahomet*, agissant au moment précis où le fourbe va être démasqué, ont été justement critiqués. Sous d'autres rapports, on a blâmé aussi avec raison celui des *Horaces*, prolongé pendant tout un acte par de longs plaidoyers sans action, et même celui d'une des meilleures tragédies de Racine, *Britannicus*, où le sort funeste du personnage principal est trop prévu d'avance, et n'offre point ces alternatives de crainte et d'espoir qui doivent agiter l'âme du spectateur. — Dans la comédie, le dénouement doit être assorti à ses différents genres. Ainsi, dans la comédie de caractère, il faut qu'il soit une déduction logique de ce caractère dominant. *Le Misanthrope* s'exilera d'une société corrompue pour aller chercher

Quelqu'endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Et *L'Irrésolu*, en donnant sa main à la femme pour laquelle il a cru devoir se décider, dira encore à part :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Calistène.

— Dans les pièces comiques, dites d'intrigue, le dénouement peut être plus imprévu, mais il doit toujours être une conséquence des incidents de l'ouvrage. L'admirable Molière lui-même n'a pas toujours été fidèle à ce principe, qui, à la vérité, était moins absolu de son temps : parfois, il a introduit brusquement à sa dernière scène un père ou un parent que personne n'attendait ; d'autres fois, comme dans le *Tartufe*, au lieu de dénouer, il a tranché le nœud gordien : on sent combien un dénouement où l'hypocrite se fût pris dans ses propres filets aurait ajouté aux beautés de ce chef-d'œuvre. — Chez nos aïeux, qui aimaient presque autant les discussions littéraires que nous aujourd'hui les discussions politiques, on a débattu long-temps la question de savoir si les dénouements de la tragédie devaient être, pour mieux toucher, heureux ou malheureux. Trente années d'agitation ont résolu cette question pour

la génération actuelle : il faut frapper fort pour l'attacher, et le drame moderne (car la tragédie a disparu à peu près de la scène) semble avoir pris pour devise :

Je ne puis dompter qu'à force de trépas.

— Un inconvénient des dénouements de nos comédies, c'est l'inévitable mariage de la scène finale; du moins a-t-on réformé déjà le trop *classique* notaire. Le talent de l'auteur comique de nos jours est de trouver une autre conclusion que cette péripétie matrimoniale dans les sujets qui le permettent, et dans les autres, d'entourer un hymen d'obligations, de circonstances, qui lui prêtent une teinte plus fraîche et plus neuve. — Mais ce qu'il faut surtout recommander de nos jours aux auteurs dramatiques, c'est de méditer et de travailler avec soin les dénouements de leurs ouvrages. Un bon dénouement peut sauver une pièce faible, et c'est de lui que dépend le succès de la meilleure.

OVARY.

DENRÉE, marchandise mise en vente, non pour être revendue, mais pour être consommée, qu'elle soit destinée à la subsistance ou à tout autre genre de consommation. — Tant qu'elle est achetée pour être revendu, elle conserve le nom de *marchandise*. Fen J.-B. SAY.

Ce mot vient du latin *denarium*, qui signifie *denier*, et a long-temps été appliqué aux marchandises de détail et de peu de valeur qui se vendent à bas prix. On a dit d'abord *dénierée*, puis *dénérée*, qui s'est enfin changé en *denrée*. « Chez nos aïeux, dit le *Glossaire de la langue romane*, la *dénérée* ou la *denrée* était ce qui se donnait pour un denier. » L'auteur de l'*Histoire des miracles de saint Gengulfe* (c. 11, § 11) parle de *duas denarulas cervi* (deux denrées de cerf), ce qui, selon le P. Henschenius, signifie deux petites bougies d'un denier chacune. L'auteur de la *Vie de saint Norbert*, contemporain de ce saint, et qui écrivait par conséquent au commencement du XII^e siècle, parle (*deniaratum vini, vel medonis*) d'une *denrée* de vin ou de miel, c.-à-d. de la quantité qui s'en donnait pour un denier. Enfin, nous voyons dans

Du Cange que dans la basse latinité on donnait le nom de *denarata* ou *denariata* à toutes sortes de denrées ou de marchandises, et qu'on appelait même *denariata terra* aut *vinea* une portion de terre ou de vigne qui rapportait un denier de revenu. Par la suite, ce terme s'est généralisé, et on l'applique aujourd'hui à toutes les choses commerciales qui servent à la nourriture et à l'entretien des hommes et des animaux. E. H.

DENSITÉ (physique), rapport de la masse d'un corps à son volume, ou, suivant l'expression des géomètres, *quotient de la masse divisée par le volume*. La connaissance de ce rapport suppose que l'on a mesuré chacun des termes, mais comment avoir la mesure de la masse? On est réduit à lui substituer celle du poids qui lui est proportionnel (v. *PRÉSENTEUR* et *POIDS*). Ainsi, on peut dire que la densité d'un corps est le rapport de son poids à son volume. — Certains corps sont susceptibles d'une dilatation illimitée, et comme la densité diminue à mesure que le volume augmente, sans qu'il y ait accroissement de masse, celle de ces corps peut décroître indéfiniment, mais son augmentation est au contraire très-limitée. L'eau, par exemple, occupe dans l'état de vapeur, sous une pression atmosphérique de 6^m^l, 785, un espace plus de seize cents fois aussi grand que celui de la même masse dans l'état de liquidité; et cette vapeur déjà si tenue se dilate encore à mesure que la pression diminue. Si, au contraire, on essaie de la réduire à un moindre volume, on éprouve une résistance presque invincible, et l'action de tous les agents de la nature ne produit qu'une compression très-médiocre. On ne peut douter cependant que la porosité de l'eau ne soit très-grande, au point que si tous les éléments dont un mètre cube de ce liquide est composé pouvaient être mis en contact, sans aucun intervalle, le volume de ce corps d'une densité *absolue* serait peut-être imperceptible. Quel qu'il fût, le rapport de ce volume à un mètre cube serait la mesure exacte de la densité de l'eau, sui-

vant la définition de ce mot; mais comme ce moyen d'évaluation est inexécutable, on est réduit à choisir arbitrairement un corps dont la masse est considérée comme l'unité de mesure, et c'est l'eau qui a réuni les suffrages des physiciens, ainsi que pour la détermination des *pesanteurs spécifiques* (v.). — Comme la pesanteur spécifique est le rapport du *poids* au volume, on voit que son expression numérique est la même que celle de la densité, et que les mêmes tables donnent en même temps l'une et l'autre. F—Y.

DENT, *dens* des Latins, de *edere*, manger. On désigne sous ce nom, en anatomie humaine, des corps durs implantés dans les mâchoires, qui servent à la mastication des aliments. Mais, en anatomie comparée, et même en botanique, ce nom est employé dans plusieurs acceptions diverses. — **DENTS DE L'HOMME**, (*anatomie*). Personne n'ignore que l'homme adulte a trente-deux dents, seize à chaque mâchoire, dont quatre moyennes taillées en biseau, nommées *incisives*, une sur chaque côté, appelée *canine*, *laniaire* ou *œillère*, et sur chaque côté encore, cinq en arrière des précédentes qui s'appellent en commun *dents molaires* ou *mâchelières*. Celles-ci se distinguent en *bicuspidés*, ou à deux tubercules, appelées *petites* ou *fausses molaires*, ou *molaires* de remplacement, qui sont au nombre de deux, et en *molaires multicuspidés*, à quatre tubercules, aussi nommées *arrière-molaires* ou *grosses molaires*. Parmi celles-ci, dont le nombre est de trois, la plus postérieure a reçu le nom de *dent de sagesse*, parce que c'est elle qui vient la dernière. Ces trente-deux dents sont dites *permanentes* ou de la seconde dentition, pour les distinguer des *dents de lait* dites *caduques* ou de la première dentition, qui sont au nombre de vingt; ce qui porte le nombre total des dents formées dans les mâchoires à cinquante-deux. — Les seize dents permanentes de chaque mâchoire forment une série continue ordinairement sans vide ni interruption; ce qui est un caractère presque exclusivement distinc-

tif du système dentaire de l'homme, dont les canines ne dépassent pas les autres dents. Ces deux séries, qui portent le nom d'*arcades dentaires*, sont implantées dans les arcades alvéolaires des os maxillaires supérieurs et inférieurs. — Chaque dent offre trois parties : une extérieure appelée *couronne*, une intérieure nommée *racine*, et une moyenne ou intermédiaire qui a reçu le nom de *collet*. — La couronne des dents est : 1° cunéiforme, concave en arrière, convexe en avant, tranchante et mince à son bord libre, et triangulaire sur les côtés qui correspondent aux autres dents dans les *incisives*; 2° conique, à sommet mousse dans les *canines*; 3° arrondie en dedans et en dehors, aplatie en avant et en arrière dans les *petites molaires*; 4° cuboïde dans les *grosses molaires*. — Le collet est indiqué par des lignes courbes. — La racine est simple, conique, aplatie transversalement dans les *incisives*; simple et encore conique, très longue, sillonnée et aplatie sur les côtés dans les *canines*; encore unique et quelquefois bifurquée au sommet, et offrant sur ses faces deux rainures profondes dans les *petites molaires*; divisée en deux, trois ou quatre, même cinq branches divergentes, dans les *grosses molaires* : toutes ces racines sont percées à leur sommet d'un trou pour le passage des vaisseaux et des nerfs qui se distribuent dans la cavité ou chambre de la couronne de chaque dent. Lorsqu'on scie longitudinalement les trois sortes de dents de l'homme, on peut observer la cavité dentaire et le canal qui, commençant au trou du sommet de chaque racine, se continue dans son épaisseur et aboutit à cette cavité. Mais les vaisseaux et les nerfs qui s'y rendent pour constituer ce qu'on nomme la *pulpe dentaire* ne pénètrent point dans les couches de la substance des dents. C'est là ce qui distingue les dents des véritables os, qui reçoivent dans leur tissu et dans leurs interstices médullaires des ramifications vasculaires et nerveuses. — Les dents de l'homme sont composées de deux substances, l'une intérieure, appelée *ivoire*, l'autre extérieure, qu'on désigne

sous le nom d'*émail* (v. ces mots). — *Physiologie*. Les usages des dents de l'homme sont généralement connus. Ces corps durs servent à saisir, retenir, diviser, couper, déchirer, triturer et brôyer les aliments. Elles sont nécessaires pour la prononciation des lettres *d* et *t* qu'on appelle pour cette raison *consonnes dentales*. Le besoin de se défendre, ou la rage qui pousse à mettre en œuvre tous les moyens de nuire à un ennemi, les font servir quelquefois comme armes offensives ou défensives dans les rixes et dans les luttes corps à corps. On sait que les jongleurs indiens s'en servent habilement pour retenir les perles fines qu'ils savent enfilier avec le fil léger placé dans leur bouche et mu par la langue. Nous avons eu l'occasion d'observer fréquemment des gabiers robustes (matelots de hunes) qui s'aecrochaient avec leurs dents aux cordes ou aux voiles pour avoir leurs deux mains libres et travailler avec plus de facilité et de promptitude. Dans les arts, et dans un grand nombre de cas, on coupe avec les dents ou l'on mâche divers corps pour les utiliser. — Les phénomènes physiologiques que les dents présentent pendant la vie sont : 1° leur développement ou odontophie (du grec *odous*, *odontos*, dent, et de *phuo*, je nais) ; 2° les changements qu'elles subissent pendant la jeunesse et l'âge mûr, et 3° leur détérioration, et leur chute dans la vieillesse. — *Développement*. Les dents se forment dans des sacs très petits, arrondis et fermés de toutes parts. Ces sacs, qui adhèrent beaucoup aux gencives, sont composés de deux membranes ou feuillettes, l'un externe, spongieux, mou, épais ; l'autre interne, plus dense et mince. Le feuillet externe se continue très distinctement avec la gencive, tandis que l'interne forme un sac intérieur distinct de l'externe et de la gencive. — Les petits sacs ou follicules dentaires se développent de très bonne heure : ils commencent à paraître vers la dixième semaine ou au milieu du troisième mois de la grossesse. Ils se renferment d'abord qu'un fluide rougeâtre qui devient ensuite d'un jaune blanchâtre. Pendant le

quatrième mois de la vie intra-utérine, il s'élève du fond de la membrane interne du sac un petit corps rougeâtre et mou, qui reçoit par sa base beaucoup de rameaux vasculaires et nerveux. On désigne ce petit corps sous le nom de *germe ou pulpe dentaire*. La forme de cette pulpe est celle de la couronne de l'espèce de dent qui doit être produite. La substance éburnée ou l'ivoire de la couronne d'abord et de la racine ensuite est sécrétée par cette pulpe dentaire après que l'émail a été déposé par la face interne du feuillet interne qui enveloppe la couronne de la dent, de manière à se mouler parfaitement sur ses saillies et ses dépressions. La dent, qui se développe progressivement, distend son follicule et la gencive, finit par percer cette dernière et se montre à nu sur le rebord alvéolaire. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de cette formation ou développement des dents dans leurs petits sacs, et nous sommes forcés de renvoyer aux nombreux traités spéciaux publiés sur ce sujet ou au *Traité d'anatomie de l'homme*, par Meckel. — *Sortie ou éruption des dents*. On a admis, pour l'expliquer, un canal appelé *gubernaculum dentis*, et des ouvertures très petites aux gencives, qui seraient dilatées et agrandies pour se prêter à la sortie des dents, mais la plupart des physiologistes pensent que le tissu gencivaire est aminci progressivement et percé par chaque dent qui pousse. L'éruption des dents de lait ou de la première dentition se fait dans l'ordre suivant : du 4° au 8° mois, les quatre incisives moyennes ; du 6° au 10° mois, les quatre incisives latérales ; du 10° au 14° mois, les quatre canines ; du 10° au 20° mois, les quatre premières molaires, qui se montrent quelquefois avant les canines ; du 18° au 26° mois, les quatre molaires postérieures. — La chute naturelle des dents de lait se fait à l'âge de 6 à 7 ans dans l'ordre de leur apparition et coïncide avec la sortie des dents permanentes ou de la deuxième dentition. Celle-ci s'effectue ainsi qu'il suit : 1° de 7 à 8 ans les premières grosses molaires ; 2° de 8 à 10 ans les incisi-

ves moyennes; 3^e de 9 à 11 ans, les incisives latérales; 4^e de 10 à 12 ans les canines; 5^e de 10 à 13 ans les premières petites molaires; 6^e de 12 à 14 ans les secondes petites molaires; 7^e de 13 à 17 ans la seconde grosse molaire; 8^e de 20 à 24 ans les troisièmes grosses molaires dites dents tardives ou de sagesse. Les ouvrages de l'art renferment des exemples nombreux dans lesquels cet ordre, dans l'éruption des dents, est interverti, et dans lesquels la sortie est plus ou moins précoce ou plus ou moins retardée. On cite aussi des cas de troisième dentition sur des adultes et même chez quelques vieillards. — Les changements que les dents éprouvent dans le jeune âge et pendant la virilité sont l'usure de la couronne, les déviations et l'envasissement par le tartre, si on n'observe pas les soins de propreté de la bouche. L'usure produite par les chocs, les frottements des dents les unes contre les autres a lieu le plus souvent par le bord ou le sommet de la couronne : lorsqu'elle est très avancée, la dent paraît comme scélée en travers, et on distingue à la surface usée les couches de l'ivoire et de l'émail. Quelquefois l'usure s'observe sur les faces antérieures ou postérieures des dents incisives et canines, suivant la manière dont les arcades dentaires se rencontrent et se croisent en avant ou en arrière. Les dents sont aussi souvent déjetées ou déviées en divers sens, suivant que la mastication se fait d'un seul ou de deux côtés après qu'on en a perdu quelques-unes dont l'extraction était indispensable. Chez certains individus, le tartre se dépose en si grande quantité autour des racines des dents qu'il les déchausse, les rend de bonne heure branlantes et hâte leur chute naturelle très précoce. Si quelques vieillards ont le privilège de conserver la plus grande partie de leurs dents dans un âge très avancé, le plus grand nombre est exposé à les voir tomber naturellement, parce que les alvéoles des mâchoires se resserrent de plus en plus; tendent à s'effacer et chassent pour ainsi dire la dent, qui finit par tomber comme un poil dont le bulbe est mort.

La perte des dents, soit accidentelle, soit produite par leur chute naturelle, étant toujours suivie du resserrement du tissu osseux des rebords alvéolaires des deux mâchoires, il en résulte souvent des déformations dans la charpente osseuse de la face qui changent plus ou moins la physionomie, surtout lorsque la perte des dents a lieu d'un seul côté (v. FACE et MACHOIRE). Tout le monde sait que la perte totale des dents fait rentrer en dedans les bords alvéolaires des mâchoires qui s'affaissent et s'amincissent; qu'elle est suivie de plissements et de rides nombreuses sur les lèvres, du rapprochement du nez et de la mâchoire inférieure, et produit ce qu'on nomme vulgairement le *menton de galoche* des vieillards. — *Pathologie.* Les maladies des dents humaines ont été divisées, par M. Duval, en trois classes, savoir : 1^o celles de leur tissu ou substance; 2^o celles de leurs connexions; et 3^o celles de leurs propriétés vitales. Il divise celles de la première classe en maladies des parties dures et en maladies des parties molles du système dentaire. L'entamure, la fracture, l'usure, la consommation, l'atrophie, le tartre, la carie, la décoloration, le ramollissement et la tuméfaction sont les maladies de la partie dure des dents. Parmi celles de leurs parties molles, il range l'inflammation, la suppuration et l'ossification. — La classe des maladies des connexions des dents comprend leur relâchement, leur mobilité, leur chute, leurs luxations, le gonflement de la membrane alvéolo-dentaire, son inflammation, ses abcès, les ulcères fistuleux aux gencives, les maladies de ces parties, les fistules dentaires, etc. Sous le nom de classe des maladies des propriétés vitales des dents il range la congélation par le contact de l'air ambiant et froid, par l'application des autres corps froids, la susceptibilité aux diverses impressions, l'agacement, les douleurs rhumatismales, névralgiques, sympathiques, etc. Nous nous sommes attaché à transcrire ici exactement cette nomenclature et cette classification des maladies des dents, qui nous paraît être

fort étendue : on doit bien s'attendre à ce que nous n'entrerons nullement dans les détails de la pathologie ni de la thérapeutique dentaire, ce qui ne convient nullement à l'esprit de notre *Dictionnaire*. Nos lecteurs habituels feront bien mieux de consulter les dentistes habiles qui méritent leur confiance que d'aller chercher dans des livres l'indication des soins pour les maladies des dents auxquelles ils sont exposés. Mais nous croyons devoir leur offrir quelques considérations rapides sur l'*hygiène dentaire*. Quoique cette branche de l'art médical mérite par son importance d'être toujours surveillée et dirigée par un dentiste habile praticien, les chefs de famille sont de droit les surveillants naturels et immédiats du travail physiologique de la première et de la deuxième dentition, qui donnent souvent lieu à plusieurs maladies ; ils ne doivent donc jamais négliger de regarder la bouche des enfants, de toucher les bords gencivaires des mâchoires, et d'observer pendant la veille ou durant le sommeil s'ils y portent machinalement les doigts. En observant les sages conseils des hommes de l'art, pris et donnés à propos, on est sûr de prévenir des maladies souvent très graves qui ont même quelquefois une issue funeste. Après les orages de la première dentition, si connus de toutes les mères qui ont nourri et élevé beaucoup d'enfants, les soins subséquents sont tout aussi importants pour épargner les nombreux maux de dents, qui obligent souvent d'en venir à l'extraction, même chez les sujets très jeunes. Les soins de propreté de la bouche, la précaution de ne point boire froid immédiatement après avoir mangé des aliments chauds et brûlants, celle de se garantir du froid humide, surtout pendant le sommeil, celle encore de ne point tenter de briser des corps très durs avec les dents, d'éloigner de la bouche tous les agents physiques, chimiques et mécaniques nuisibles, sont les moyens généraux que le simple bon sens prescrit à chacun ; mais il faut toujours s'empresse de recourir aux lumières des hommes de l'art pour favoriser le développement, la sortie ré-

gulière des dents et pour leur conservation. Les progrès de la civilisation, qui ont tant contribué à répandre les bienfaits de l'hygiène des diverses parties du corps, ont beaucoup perfectionné les soins spéciaux pour la propreté et la conservation de la beauté des dents. Il suffit d'entrer dans un cabinet de toilette et de jeter un simple coup d'œil sur les moyens appropriés au nettoyage des dents (brosses diverses, opiat, poudres, teintures dentifrices) pour être convaincu des progrès du luxe et de la superfluité même dans cette branche de l'industrie de l'homme. Pourquoi les dents, dit-on vulgairement, sont-elles le plus bel ornement de la figure humaine ? Pourquoi leur blancheur, leur régularité flattent-elles nos regards ? C'est non seulement parce qu'elles ajoutent de nouveaux agréments à la beauté des traits du visage, mais encore parce qu'elles sont l'indice certain de la santé, de la fraîcheur de la bouche, et que les mouvements des voiles labiaux qui s'écartent dans le sourire s'harmonisent merveilleusement avec la vivacité du regard, avec l'incarnat des lèvres, la blancheur éclatante et la régularité d'une denture parfaite. Le prestige de cette parure naturelle, qui sied également aux deux sexes, est même tel que la bouche qui renferme de si belles dents ne serait pas bien si elle était trop petite, et qu'on lui donne la prééminence sur tous les autres attraits de la figure. Le prestige des dents très belles, qu'on a l'habitude de comparer à des perles éblouissantes, nous paraît, indépendamment de l'expression d'un sourire gracieux, devoir être principalement attribué à l'idée d'une bouche parfaitement saine et très propre, dont on ne redoute point, dont on recherche même l'approche dans les cas où les convenances et la sympathie la preserivent ou la permettent. Cet attrait d'une bouche saine garnie de belles dents chez une personne dont les traits de la face sont plus ou moins laids est encore prouvé par le contraste de la peine qu'on éprouve en voyant une autre personne, belle ou jolie, montrer en parlant ou en souriant des

dents laides, noircies par la carie, couvertes d'un tartre épais et d'un enduit limoneux. L'aspect seul de dents semblables éveille toujours dans l'esprit l'idée d'une haleine forte et fétide, d'une conversation parfumée, et produit toujours une répugnance invincible. Entre ces deux extrêmes, la grande beauté des dents, ou leur excessive laideur et leur malpropreté, il est une foule d'intermédiaires que l'observation nous montre fréquemment. L'art du dentiste doit donc être dirigé vers la conservation des avantages naturels de la denture, et déployer toutes ses ressources, pour remédier aux disgrâces de la nature et aux outrages du temps. Les soins hygiéniques de la bouche immédiatement après les repas et au moment du lever et du coucher des personnes de tout âge devraient actuellement faire partie de l'éducation première et ensuite de notre régime de vivre habituel. La décence ne permet point d'altérer la fraîcheur de l'haleine, et la couleur naturelle des dents, par l'usage et l'abus du tabac fumé ou chiqué, lorsqu'on doit s'approcher de personnes à qui l'on ne veut point déplaire. — L'opération la plus commune qu'on pratique pour remédier aux maux produits par la carie des dents et aux fistules dentaires est celle connue sous le nom d'arrachement, d'extraction ou d'avulsion des dents et des chicots ou racines des dents, pour laquelle on a inventé de nombreux instruments, parmi lesquels le plus usité est la clé de Garengnot. D'autres instruments de formes très variées sont aussi employés pour enlever le tartre et nettoyer les dents. Enfin la chirurgie dentaire brille dans les moyens de prothèse qu'elle a inventés pour remédier à la perte plus ou moins complète des dents. Ces moyens sont les dentiers simples ou doubles, et les dents artificielles, qui sont des dents humaines, ou faites avec l'ivoire, avec les dents d'hippopotame, ou avec la porcelaine. Toutes ces dents sont préliminairement façonnées pour les mâchoires auxquelles elles doivent être adaptées à l'aide de pivots, de ligatures, de plaques et de ressorts dispo-

sés le plus favorablement pour ne gêner en rien les fonctions de la bouche. Il suffit de visiter l'atelier d'un dentiste, de le voir mettre en exécution toutes les ressources de son art, pour juger combien ses moyens sont simples et ingénieux. L'art du dentiste est une branche très importante de la pratique médico-chirurgicale, et les docteurs en médecine et en chirurgie qui se livrent à la pratique générale du traitement des maladies du corps humain sont souvent exposés à commettre des erreurs dans le diagnostic de certaines maladies, lorsqu'ils n'ont point acquis une connaissance suffisamment exacte des affections de la bouche, et surtout de celles des dents. — Les idées des divers peuples sur la beauté des dents diffèrent beaucoup. Les Japonais (dit Fournier, *Dict. sc. méd.*) les teignent en noir et seraient honteux de les avoir blanches. Les Péruviens et les habitants de plusieurs contrées de l'Océanie se font arracher une incisive par coquetterie. Des espèces de bayadères nommées *ronguein* ont l'habitude lorsqu'elles chantent de se couvrir les dents d'une plaque d'or. Les habitants de Java se teignent en noir les dents avec une dissolution de fer et de grenade verte appelée *bagnion*, pour dissimuler l'effet produit par l'usage immodéré du betel. Les nègres du Congo, les Mandingues, qui vivent de viandes crues, se font limer en pointes les dents incisives.

DENTS DES ANIMAUX. Dans les sciences du règne animal, on donne le nom de *dent*, non seulement aux corps durs plus ou moins semblables à ceux implantés dans les mâchoires de l'homme, mais encore à d'autres parties qui n'ont de commun avec les dents que leur forme saillante et une analogie plus ou moins éloignée dans leurs fonctions. Les considérations générales relatives à toutes les parties des animaux désignées sous le nom de *dents* forment un sujet très étendu d'études anatomico-physiologiques, très utiles pour la classification et l'histoire naturelle de tous les êtres animés. Mais ce sujet, susceptible d'être envisagé dans

toute son étendue par un seul homme, exige ensuite le concours d'un très grand nombre de personnes habituées aux observations et aux recherches les plus délicates et les plus persévérantes, afin de pouvoir effectuer tous les travaux de détail, qui sont plus ou moins difficiles. Malgré les lacunes nombreuses qu'il faudra remplir dans l'anatomie et la physiologie comparée du système dentaire, l'esprit philosophique a pu, à l'aide d'un certain nombre de documents précieux, s'élever à des vues générales d'une grande portée.

Ces vues, consignées dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Déterville (1817), par M. de Blainville, embrassent en effet tout le système dentaire considéré dans toute la série animale. Nous ne pourrions ici donner un extrait suffisamment explicatif de ce travail important qui se rattache à une théorie de l'organisme animal fondée sur l'expérience et l'observation de tous les animaux. Nous donnerons une idée générale de cette théorie à l'article *Enveloppe*. Mais nous en profiterons pour tâcher d'offrir à nos lecteurs une esquisse rapide des principaux traits de l'étude des dents dans toute la série des êtres animés.

— DENTS DES VERTÉBRÉS. Presque tous les mammifères ont des dents implantées dans les mâchoires : ces dents offrent des formes générales qui les font distinguer comme celles de l'homme en incisives, canines et molaires ou mâchelières. La forme générale de ces dents se modifie principalement pour le régime animal, végétal ou mixte, d'où la distinction, 1^o des dents carnassières, plus ou moins propres à déchirer et couper des chairs vivantes; 2^o de dents des insectivores; 3^o de dents d'herbivores propres à ronger et broyer; 4^o de dents d'omnivores, dont les formes sont intermédiaires à celles des animaux carnassiers et celles des herbivores. La forme et les dimensions des dents des mammifères reçoivent encore des modifications importantes dans les canines ou dans les incisives lorsqu'elles sont employées pour l'attaque et pour la défense (v. DÉFENSE. ÉLÉPHANT, SANGLIER, RONGEURS). Elles deviennent alors très grandes à cet effet,

et offrent un bord tranchant ou un sommet plus ou moins aigu ou mousse, et une courbure, surtout très remarquable dans le babiroussa et dans le dinotherium. Quelquefois les dents sont si petites qu'il faut les observer à la loupe (incisives des cheiroptères). Elles sont en général symétriquement situées dans les bords alvéolaires; quelquefois la dent d'un côté tombe de bonne heure et la dent correspondante sur l'autre côté persiste, fait saillie en dehors de la bouche et semble être impaire et médiane (v. DENT de Narval).

— Les pangolins, les fourmiliers, les échidnés, les baleines, sont entièrement privés de dents; les cachalots n'en ont qu'à la mâchoire inférieure; certaines espèces de dauphins n'en sont pourvus qu'à la mâchoire supérieure; certaines dents, celles de l'ornithorhynque, sont de nature presque cornée; M. de Blainville les a rapprochées sous ce rapport des fanons (v. ce mot) des baleines, qui en diffèrent beaucoup par la forme et font l'office de dents. On distingue en général dans les véritables dents des mammifères une couronne, une racine plus ou moins longue et un collet qui les sépare. Cette distinction ne peut être faite dans les dents de l'oryctérope, qui sont fort singulières, et d'une sorte de tissu qu'on a comparé à celui du jonc, parce qu'il semble formé par autant de petites dents qu'il y a de petits tubes droits parallèles composants, ayant chacun un orifice à la surface radicale. Sous le rapport de la combinaison et de la disposition des substances qui entrent dans leur composition, les dents des mammifères se distinguent en simples, en composées et en semi-composées. Les premières sont celles dont l'ivoire n'est nulle part pénétrée par l'émail, qui ne fait que l'envelopper plus ou moins : telles sont les dents de l'homme, des quadrumanes, des carnassiers. Les dents composées résultent de l'agglomération d'un certain nombre de tubes plus ou moins comprimés d'émail revêtant des lames concentriques d'ivoire. Chaque tube considéré isolément, abstraction faite de son aplatissement, représente une dent simple,

Les machelières des éléphants sont des dents composées. Enfin, dans les molaires des ruminants et des solipèdes, etc., qui sont des dents demi-composées, les tubes aplatis d'émail revêtant des lames d'ivoire ne pénétrèrent que jusqu'à une certaine profondeur au-dessous de laquelle on ne trouve qu'une seule substance centrale, entourée par une substance extérieure. En outre de ces deux substances (ivoire, émail), les dents composées et demi-composées en présentent une troisième, qu'on appelle *cément* ou substance corticale. Celle-ci pénètre dans toutes les anfractuosités de la dent primitive et se trouve toujours placée en dehors de l'émail. Il se forme enfin accidentellement dans la cavité dentaire des dépôts de nature pierreuse, que Desmoulins considère comme une quatrième matière dentaire, qu'il propose de désigner sous le nom de *substance poudingôide*. Les petits corps résultant des dépôts de cette substance sont très apparents dans les dents des morses. Bertin, MM. Daval et Rousseau les ont observés dans les dents de l'homme. — Les observations relatives à la première et à la seconde dentition des mammifères n'ayant été faites jusqu'à ce jour que dans un petit nombre d'espèces, on ne peut donner sur ce point important des considérations générales. La manière dont les dents se remplacent, leur pousse continue ou temporaire, leur usure, leur éducté, les espaces plus ou moins grands qui les séparent, leur nombre, fournissent en général d'excellents caractères aux mammalogistes pour la distinction des familles et des genres. Les vétérinaires ont dû n'étudier les maladies des dents des mammifères que dans les espèces domestiques, et chercher à bien reconnaître leur âge d'après leur caractères extérieurs (v. CHEVAL). — DENTS DES OISEAUX. D'après M. Geoffroi-Saint Hilaire, on observe dans les fœtus de quelques espèces, principalement dans ceux de la perruche à collier et du canard, une série de petits corps blancs, arrondis, et plus larges à leur extrémité, qu'il a considérés comme des vestiges de dents. — Chacun sait que les

oiseaux n'ont point de véritables dents, et qu'on a cependant donné ce nom aux saillies ou dentelures dont leur bec est pourvu dans les oiseaux de proie, dans quelques passereaux et surtout dans les canards et les harles. — DENTS DES REPTILES. Il n'y a point de dents chez les chéloniens (tortues). M. de Blainville pense cependant qu'il n'y aurait rien d'étonnant que dans les trionyx ou tortues molles, les plus voisines des crocodiliens, il y eût de véritables dents déjà un peu implantées, à cause de la régularité des trous qu'on voit au bord de leurs mâchoires. Les crocodiles ont les deux mâchoires pourvues de véritables dents coniques, quelquefois un peu comprimées, un peu carénées en avant et en arrière, sans racines, et lâchement retenues dans leurs alvéoles. — Les sauriens se distinguent en ceux qui n'ont de dents qu'aux mâchoires (geckos, agames, lo-phyres, stellions, tupinambis, etc.), et en ceux qui, outre les dents maxillaires, en ont encore au palais (lézards, iguanes). Les différences et les particularités de ces dents étant indiquées par les herpétologistes à l'occasion des caractères des genres, nous renvoyons aux mots LÉZARDS, IGUANES, etc. Les ophiidiens ou serpents ont en général des dents coniques, dirigées en arrière. La première famille (amphisbène), n'en a qu'aux mâchoires. Les autres en ont aux mâchoires et sur les os palatins. Ces dents fournissent des caractères différentiels entre les espèces venimeuses et celles qui ne le sont pas (v. VIPÈRE, SERPENTS et SERPENTS A SONNETTE). — Les amphibiens ou reptiles à peau nue sont distingués en, 1° ceux qui n'ont aucune trace de dents aux deux mâchoires (pipas); 2° ceux qui ont une dent sur les os palatins et point aux mâchoires (crapaud); 3° ceux ayant, outre les dents palatines, une rangée de dents fines, aiguës, à la mâchoire supérieure seulement (grenouilles); 4° ceux enfin dont les mâchoires et les os palatins sont armés de dents (salamandres, protéles). — DENTS DES POISSONS. Les poissons offrent dans leur système dentaire des particularités très remarquables. On les distingue d'abord

en ceux dont les dents sont plus ou moins implantées dans les mâchoires, d'où le nom de *gnathodontes* (de *gnathé*, mâchoire et *odous*, *odontos*, dent), et ceux dont les dents n'adhèrent qu'à la peau ou derme de la bouche (d'où la dénomination de *dermodontes* (de *derma*, peau, etc.). Ces dents sont dans certaines espèces fines comme des soies (*chétodonts*, v. ce mot), ou large comme des pavés (v. RAIES). Les dents adhérentes au derme seulement sont quelquefois mobiles et peuvent se hérissier et agir comme une herse (*squales* ou requins). Elles sont disposées sur un seul ou plusieurs rangs, offrant tantôt des bords plus ou moins tranchants et dentelés, tantôt des formes hémisphériques plus ou moins aplaties ou coniques, à sommet mousse ou plus ou moins aigu. On trouve chez les poissons des dents non seulement dans toutes les parties de la bouche, sur les mâchoires, au palais, sur le vomer, sur la langue ou l'os hyoïde, sur les os pharyngiens, mais encore sur le bord antérieur des arcs branchiaux. Dans le plus grand nombre de poissons, les dents sont simples, à une seule racine quand elles sont implantées et plus ou moins soudées à l'os. On trouve dans les *scars*, les *diodons*, les *tetanodonts*, des dents presque composées. On regarde aussi comme des sortes de dents les aiguillons, les boucles de la peau des raies, de certaines espèces de *squales* et surtout les corps durs et pointus implantés dans le prolongement de la tête de la raie-scie ou *pristobate*.

— **DENTS DES INVERTÉBRÉS.** Dans les animaux articulés, les appendices qui font l'office de mâchoires ou de mandibules offrent des dentelures; seulement il n'y a point de véritables dents. La bouche des mollusques céphalés est armée de parties cornées auxquelles on donne le nom de dents ou de mâchoires. Ces parties manquent dans les mollusques acéphalés. On donne aussi le nom de *dents* à une éminence de la charnière des coquilles bivalves ou du contour de l'ouverture d'une coquille univalve. Parmi les animaux rayonnés, les oursins sont les seuls dont la bouche présente de véritables dents semblables

à celles des animaux vertébrés. — En botanique on appelle *dents*, 1^o les petites divisions du bord des calices d'une seule pièce; 2^o les pièces dans lesquelles un péricarpe valvaire se divise à l'époque de la maturité, quand elles sont aiguës et courtes, relativement à la partie qui reste indivise; 3^o les parties saillantes du bord de certaines feuilles, quand elles ne s'inclinent ni d'un côté ni de l'autre, et qu'elles ne vont pas au-delà des dernières ramifications des nervures; 4^o les feuilles avortées qui garnissent les racines ou mieux les tiges souterraines; 5^o les lanières de l'orifice de l'urne de certaines mousses. Les dentelures sont les divisions du bord d'une feuille qui sont inclinées vers le sommet de la lame. LAURENT.

DENT DE NARVAL. Les narvals, mammifères de l'ordre des cétacés, ont la mâchoire supérieure armée de deux dents incisives très longues, mais qui ne se rencontrent guère que chez les jeunes sujets, car, dans les individus âgés, on n'observe presque jamais que l'une d'elles, l'autre s'étant brisée ou étant tombée par quelque accident. — Ces dents, que l'on connaît encore sous les noms vulgaires de *corne de narval*, *corne de licorne*, sont longues de six à douze pieds; coniques et terminées en pointe, très dures, creuses, blanches, et le plus ordinairement sillonnées de lignes spirales: le diamètre de leur base est de trois à quatre pouces. — Ces dents, que l'on ne trouve plus que dans les cabinets des curieux, ont figuré jadis dans la liste des substances médicamenteuses les plus estimées: c'est au Japon surtout qu'on en faisait et qu'on en fait encore le plus grand cas; Thunberg rapporte qu'on les a vendues dans ce pays jusqu'à deux mille francs la livre. Chez nous, elles n'ont jamais été prisées à ce point, malgré les nombreuses et incroyables vertus thérapeutiques que nos charlants aïeux voulaient bien leur accorder: mais aujourd'hui, elles ne font plus partie de notre matière médicale, et avec raison. P. L. G.

DENT D'OR. Dans les dernières années du xvi^e siècle, le bruit se répandit

en Allemagne que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était poussé une d'or à la place d'une de ses molaires. En fait de miracles, les plus extraordinaires, les plus invraisemblables, sont ordinairement les meilleurs, surtout pour ceux qui les exploitent. Celui de l'enfant à la dent d'or fut chômé en conséquence. On accourut de toutes parts pour voir, pour admirer la sainte merveille. Les curieux et les vrais croyants se pressaient autour du berceau du nouveau-né avec une ferveur aussi impatiente que celle des lazaroni, quand ils veulent contempler le sangli-qué de leur saint Janvier. Ce pèlerinage dut être extrêmement lucratif pour ceux qui montraient l'enfant au public ébahi. Cela n'a rien d'extraordinaire : dans tous les temps, dans tous les pays, le vulgaire fournit toujours une nombreuse clientèle aux jongleurs qui veulent le piper. Aussi ne parlions-nous pas de ce prétendu miracle, qui ressemble à tant d'autres, sans une circonstance singulière qui vint concourir à lui donner encore plus de créance. En ce temps-là, il y avait à la tête de l'université d'Helmstadt un savant, nommé Jacques Horst ou Horstius, qui exerçait en même temps la charge de médecin ordinaire de l'archiduc d'Autriche. Cet homme, très versé dans la connaissance de son art, se distinguait aussi par une piété rare, car il implorait la bénédiction de Dieu pour tous les remèdes qu'il prescrivait, et il publia même à ce sujet un formulaire de prières. Dès que Jacques Horst eut connaissance de ce que l'on disait du merveilleux enfant de Silésie, il voulut le voir, l'examina avec attention, reconnut et proclama la réalité du miracle. Bien plus, il vit dans cette dent d'or un grand prodige qui devait servir de consolation aux chrétiens opprimés par les Turcs. Selon lui, cette dent était le présage infaillible de la décadence des Ottomans. Aussi publia-t-il un écrit sur la dent *molare d'or* de l'enfant de Silésie. Dès ce moment, ce miracle le préoccupa vivement et entra dans toutes ses prévisions. Ainsi, dans une de

ses lettres prétendues philosophiques ; il dit que la comète qui fut vue en 1556, et qui parut à Constantinople quand elle cessa de se faire voir en Allemagne, pourrait bien produire ses mauvais effets en 1596 ; et qu'alors aussi la nouvelle étoile du signe de Cassiopée ne se tiendrait pas oisive, et que la dent d'or ne manquerait pas d'agir ; cette dent, *qu'il a vue et touchée*, ajoute-t-il naïvement. Et plus loin, il traite son siècle de *stupide* et de *misérable*, et implore la miséricorde de Dieu pour le monde et pour son église. L'année 1596 s'écoula, et les prédictions du pieux médecin restèrent sans effet, comme on le pense bien. Cet homme de bonne foi avait été dupe d'une imposture grossière. Plusieurs autres savants écrivirent pour et contre le savant Horst. Un orfèvre mit fin à la polémique. S'étant avisé d'examiner la dent merveilleuse, il trouva, sous une feuille d'or appliquée avec art, une dent ordinaire. CHAMPAGNAC.

DENTS DES ROUES (art. méc.). Que 2 cylindres, 2 cercles, appliqués l'un contre l'autre dans le sens de l'axe, viennent à se presser alors qu'on appliquera à l'un des deux un mouvement de rotation, celui mis en mouvement en imprimera un correspondant, mais en sens contraire, au cylindre contre lequel il frottera. Ceci peut suffire dans bien des cas pour l'effet qu'on a en vue de produire, principalement lorsqu'on interpose entre les cylindres un corps élastique : tel est le cas, par exemple, de la presse de l'imprimeur en taille-douce. Mais souvent aussi, quand la résistance devient très grande, sans qu'on soit aidé de cette interposition, le cylindre rotatoire ne suffit plus pour entraîner celui qui lui est géminé, et sa surface glisse sur celui-ci. Il faut alors avoir recours à la denture d'une section de chacun des deux cylindres, et cette section prend le nom de *roue dentée*. La surface courbe se garnit de *filets*, d'*alluchons* ou de *fuseaux* disposés dans un ordre tel que les reliefs sur les cylindres correspondent exactement avec les creux ou espaces vides ménagés sur l'autre. Alors, la rotation de la roue entraînée

par celle mise en mouvement, devient une conséquence nécessaire. La forme de ces filets, la distance à laquelle ils doivent être tenus entre eux, et leur correspondance avec ceux de la seconde roue, ne sont point des données arbitraires. On peut avoir pour objet d'imprimer un mouvement de rotation d'une vitesse égale sur les deux cylindres ou cercles. Dans ce cas, les filets seront en nombre égal et d'égale dimension sur les deux cylindres : c'est l'hypothèse la plus simple. S'il s'agit, au contraire, de vitesses inégales, les filets resteront encore semblables, sans quoi ils ne pourraient engrener, mais leurs nombres changeront respectivement dans le rapport de la vitesse qu'on voudra conserver à la rotation de chacun des cylindres, car *ces nombres sont en raison inverse des vitesses* : or, puisque les dents ou filets doivent être d'égales grandeurs dans les deux roues, pour pouvoir engrener, il s'ensuit que les circonférences des roues, et par conséquent leurs rayons, devront être dans le rapport inverse des vitesses ; ce qui déterminera leurs grandeurs relatives. Ainsi, lorsqu'une roue doit en entraîner une autre et tourner six fois moins vite qu'elle, elle doit porter six fois plus de dents, avoir un rayon six fois plus grand, et la distance des axes de rotation doit être partagée en sept unités, savoir six pour l'un de ses rayons, et un pour l'autre. — Il est certains cas où la *denture* d'une roue n'a pas pour objet d'entraîner une autre roue dans son mouvement de rotation, mais de changer le mouvement circulaire continu imprimé à la roue en un *va-et-vient* vertical ou en *alternatif rectiligne*. C'est ce que nous trouvons dans le cas du moulin à poudre, du moulin à papier, toutes les fois en un mot qu'il s'agit de soulever des pilons pour les laisser ensuite retomber et agir par leurs propres poids sur les substances qu'on veut diviser, atténuer, réduire en pâte ou en poudre. Dans ces machines, le pilon est muni d'une tige saisie, à l'une de ses extrémités, par des collets. Les *mentonnets* distribués sur la circonfé-

rence d'un cylindre mis en jeu par un moteur quelconque qui le fait tourner sur lui-même, saisissent alternativement le bras horizontal du pilon ; ils le prennent par-dessous, l'élèvent et le quittent à la hauteur prescrite ; la rotation imprimée au cylindre apportera tour à tour les dents ou mentonnets sous le bras du pilon ; lorsque celui-ci aura atteint une hauteur qui l'éloigne du centre du cylindre plus que l'extrémité de la dent n'en est elle-même éloignée, cette dent ne rencontrera plus de bras, et le pilon retombera de tout son poids, jusqu'à ce qu'une autre dent l'élève de nouveau, et ainsi de suite. Ces dents prennent le nom de *comes*. Leur forme doit être telle que le frottement sous le mentonnet soit le moindre possible, et que la pression sur la dent soit constante, afin que le moteur, conservant la même intensité d'action, produise constamment le même effet. Si le mouvement imprimé au cylindre est uniforme, celui du pilon le sera aussi. — La distance des comes entre elles doit être telle que quand l'une cesse d'être prise, le bras de pilon retombe sans atteindre la suivante. Ces comes ne doivent cependant pas être trop écartées entre elles, parce que le pilon n'agirait pas pendant l'intervalle où aucune come ne serait prise.

PELOUZA père.

DENTELIN (Duché). Il paraît que sous les mérovingiens, après la mort de Charibert, Paris, cessant d'être chef-lieu d'un royaume, devint celui d'un duché, nommé *Dentelin* ou *Denzelin*. Ce duché avait pour limites l'Océan, et s'étendait le long du cours des rivières de l'Oise et de la Seine. Dès l'an 600, Frédégaire fait mention de ce duché, qui fut distrait de la Neustrie, dont il faisait partie, parce qu'alors Clotaire II, qui régnait à Soissons, fut forcé de le céder à Théodebert II, qui régnait à Metz et en Austrasie. — Thierry II, roi d'Orléans et de Bourgogne, promit à Clotaire II de lui restituer le duché Dentelin, s'il consentait à lui fournir des troupes pour combattre son frère Théodebert II, roi de Metz. Clotaire II y consentit, et, en 612,

conformément au traité, il se mit en possession de ce duché. — Mais le duché Dentelin fut enlevé de nouveau au roi de Soissons, et distrait de la Neustrie par les rois d'Austrasie. En 633, Dagobert, devenu seul maître de la Gaule, en assignant à ses deux fils la portion de ses états dont ils devaient hériter après sa mort, donna l'Austrasie à Sigebert, en excepta le duché Dentelin, que les rois austrasiens avaient usurpé, et le restitua à la Neustrie. Ce duché, ainsi que la Bourgogne, devint le partage de Clovis II. Son autre fils, Sigebert II, eut pour lot l'Austrasie, moins le duché Dentelin, rendu à la Neustrie. — Depuis ce partage, il n'est plus parlé, dans les monuments historiques, du duché Dentelin, qui, sans doute, fut confondu avec la Neustrie, dont, par sa situation géographique, il devait faire partie. A. S—A.

DENTELLE. On ignore également et le pays et l'époque où la manufacture des dentelles a pris naissance. Quant au lieu, l'on peut dire que si elle n'a pas été inventée dans les Pays-Bas, elle y a reçu du moins un développement et des perfectionnements qu'on ne remarque pas ailleurs; quant au temps, à défaut de date certaine, il semble qu'on soit forcé de l'arrêter au *xvi^e* siècle. Roland, qui a rédigé dans l'*Encyclopédie méthodique* la partie des manufactures, des arts et métiers, dit que le seul ouvrage qu'il connaisse sur les dentelles est du *xvi^e* siècle. En voici le titre : *Les singuliers et nouveaux pourtraits du seigneur Frédéric de Vinciolo Vénitien, pour toutes sortes d'ouvrages de lingerie, dédié à la Roïne; de rechef et pour la troisième-fois augmentés, outre le réseau premier et le point coupé et lacis, de plusieurs beaux et différents pourtraits de réseau de point de côté, avec le nombre des mailles, chose non encore vue ni inventée; à Paris, par Jean Leclerc, le jeune, rue Charrière, au chef Saint-Denys, près le collège de Coquerel, avec privilège du roi, 1587.* C'est un recueil, sans texte, de dessins dont les formes bizarres montrent l'enfance du

goût; dessins tellement gravés qu'ils ne donnent seulement pas l'idée de l'exécution, et qu'on serait tenté de les prendre pour des représentations de simples découpures. Cependant, remarque Roland, il y en a de deux sortes : les uns, à peu près tels que nous venons de les indiquer, offrent divers ornements qui semblent ne pouvoir être exécutés que par des fils conduits à l'aiguille et enlacés de cent façons, se recouvraient les uns les autres et ne formant qu'un *toile* sans *champ*. Or, on entend par *champ* le fond travaillé à jour d'une dentelle ou d'un point; et par *toile*, les fleurs dont le tissu mal ressemble à celui d'une toile. L'autre sorte de dessin est à mailles comptées : c'est une espèce de réseau à jours carrés, très réguliers, sur lesquels sont disposées les figures faites en *toile*. Vers la même époque, Jean de Glen, de Liège, publia un livre analogue qui a échappé aux bibliographes. On peut aussi consulter les tableaux et gravures. Dans un tableau de l'église de Saint-Gomar à Liège, Quentin-Metsis avait représenté Maximilien et Marie de Bourgogne avec des vêtements ornés d'une espèce de dentelle de fil d'or. On voit quelque chose de pareil dans un tableau du même maître qui est à la collégiale de Saint-Pierre à Louvain. Mais voici un renseignement plus positif. Il existe une suite de dix estampes, gravées vers 1580 ou 1585, par différents artistes, tels que Nicolas Dubruyn et As-sucrus van Londerseel, sur les dessins de Martin de Vos, d'Anvers. Elles représentent les occupations humaines aux divers âges de la vie. Dans la quatrième, consacrée à l'âge mûr, on remarque une jeune fille assise avec un carreau à tiroirs sur les genoux, et travaillant de la dentelle aux fuseaux, à la moderne. Cet exercice devait donc être fort commun, puisque le dessinateur l'a choisi de préférence pour caractériser une époque de la vie. L'usage des dentelles au *xvi^e* siècle était extrêmement répandu. Les hommes et les femmes s'en chargeaient à l'envi; on en mettait jusqu'aux bottes : aussi cette marchandise était devenue un objet de

consommation si considérable qu'en vertu des principes erronés d'économie politique suivis alors, on publia à Bruxelles (le 20 décembre 1698) un édit qui prononçait la confiscation contre toute personne qui débaucherait des dentelières et les attirerait en France. Pierre van Slingelandt de Leyde (né en 1640, et mort en 1691) a fait un tableau qui représente une dentelière auprès de laquelle sont deux enfants. En 1651, Jacques van Eyck, célébrant les avantages de la Belgique en général et de chacune de ses villes en particulier, a décrit assez agréablement le travail de la dentelle :

... Sedens micat articulis teretesque puella
In gyrum orbiculos staque mille totat;
Serpè manu figit, varias ut imagine formas
Exprimat, innumeras serpè refigit acus;

Tela exit tenuis, ventisque foramine nullo
Pervia, quæ fastium totius orbis alic, etc.

Si le mot *dentelle* vient de France ou des provinces wallonnes des Pays-Bas, le nom qu'on donne à ces tissus à l'étranger fait bien voir qu'on les regarde comme des produits originairement belges. En Italie, on les appelle *merletti di Fiandra*; dans une grande partie de l'Allemagne, *brabantische spitsen*. — Malines, Valenciennes, jadis si renommées pour ce genre de manufacture, ont vu, par les changements de la mode et les nouvelles créations de l'industrie, considérablement diminuer cette branche de commerce. En 1825, M. Hécart ne comptait à Valenciennes que 300 ouvrières en dentelle. Bruxelles conserve toujours sa suprématie, grâce surtout à M^{me} *t Kint*, qui, en 1830, a encore exposé de véritables chefs-d'œuvre; à MM. Meeus-Vander-Borghet et Dupétiiaux. Le préfet Pontécoulant disait, en l'an 10, dans un rapport déjà invoqué par nous, que cette industrie occupait à Bruxelles seulement 9 ou 10,000 femmes. Elle est, observait-il, d'autant plus avantageuse que la matière première se recueille sur les lieux et dans le reste de la Belgique, et que la presque totalité de ses produits provient de la main-d'œuvre, comme nous en avons déjà donné un exemple au mot

BRUXELLES (t. ix, p. 97). — Ce fut sous Colbert que le *point d'Alençon* acquit la célébrité qu'on lui a vu prendre insensiblement en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suède et en Russie. Les Anglais sont parvenus à imiter très imparfaitement la dentelle de Bruxelles, et ils ont appelé leur imitation *point d'Angleterre*, comme on dit *point de Valenciennes*, de *Bruxelles*, de *Malines*, de *Louvain*, etc. DE RIEFFENBERG.

Art de faire la dentelle.

C'est un art très compliqué qui demande beaucoup de soins, une grande habitude, et dont les procédés sont presque toujours exécutés par des femmes. Nous n'en donnerons qu'une idée générale. — Ce tissu léger, auquel les femmes mettent tant de prix, parce qu'il sert à parer leur beauté, se fait avec du fil, du lin ou de la soie, ou des fils d'argent ou d'or. — Dans le premier cas, il s'appelle *dentelle*, dans le second *blonde*, et dans le troisième *dentelle d'argent ou d'or*. Le mode de travail, quel que soit la matière employée, est le même; il exige un petit nombre d'outils : c'est d'abord un métier presque toujours portatif qu'on place sur une table ou sur les genoux. Il est formé d'une planche ovale, rebourrée et recouverte d'étoffe, de telle sorte que sur ce métier et les diverses parties qui le composent on peut facilement piquer des épingles. C'est ensuite avec les fuseaux garnis du fil de lin ou de toute autre matière, des ciseaux, des bandes de velin ou du papier de couleur ordinairement bleu ou vert, et des épingles de laiton fermes, mais flexibles, que la faiseuse de dentelle complète ses outils. Elle peut exécuter ainsi les dentelles les plus fines comme les plus compliquées. — Cet art demande dans les doigts une grande dextérité, surtout pour l'opération qu'on regarde avec raison comme la plus difficile, nous voulons parler de l'art de *piquer* le papier vert ou bleu ou l'art de faire le *point*. C'est en dentelle le procédé au moyen duquel on forme les contours d'une figure régulière quelconque avec

lefil. C'est ainsi que pour former un carré, un pentagone ou un hexagone, il faut 4 ou 5 ou 6 points d'appui, ce qui permet de donner aux fils autant de directions différentes qu'il y a de ces points. Des nœuds sont faits autour pour que le système général des fils ne se relâche pas, et que le dessin soit conservé. Si l'on suppose maintenant qu'une bande de vélin ou de fort papier de couleur soit placée sous les fils pour les faire ressortir, et qu'on fiche des épingles dans chaque endroit qui a servi de point d'appui, on aura une idée de l'opération du *piqué*. Ces épingles se fichent dans le coussin du métier dont il a été parlé plus haut, et elles servent à marquer le dessin tracé en quelque sorte par elles sur le vélin ou le carton de couleur. La pratique de cet art se réduit ou à composer une dentelle d'idée, ou à remplir un dessin donné sur le vélin seulement, ou à copier une dentelle. — Considérées sous le rapport commercial, les dentelles se classent entre elles par rapport au plus ou au moins de finesse des fils, à la nature du fond, à la manière plus ou moins propre dont elles sont travaillées, etc., etc. Ainsi, il y en a de serrées, de lâches, de communes, de fines; d'autres tirent leur nom du genre de dessin de ces tissus, telles que les grandes fleurs, les petites fleurs, le réseau, etc. En troisième lieu, on désigne les dentelles par le nom des localités où elles se fabriquent : tout le monde connaît les désignations de *Malines*, de *Valenciennes*, etc., etc. Si nous les passons maintenant en revue pour leurs qualités respectives, nous devons ajouter que les plus belles dentelles de fil de lin sont celles de *Bruxelles*; viennent ensuite les *Malines*, les *Valenciennes*, les points d'*Angleterre*, le point d'*Alençon*, de France ou de Venise. Ce dernier point fait, depuis une longue suite d'années, la réputation de la ville où il s'exécute. Il diffère de celui de Bruxelles en ce que le fond et la broderie sont faits seulement à l'aiguille. Ce genre de travail est si parfait qu'il exige 3 ou 4 mois de fabrication, mais il tombe chaque jour faute de trouver des ouvriè-

res. — La *dentelle* se blanchit par des procédés particuliers, dont les résultats ont été exposés en 1834. Nous devons principalement citer ceux de M^{me} Victor et de M^{me} Lepaige. La première emploie la vapeur, ce qui rend entièrement aux blondes et aux crêpes la régularité du réseau, la netteté de son dessin et leur brillant. Ce procédé est si économique qu'une blonde peut supporter plusieurs blanchissages. La seconde n'emploie aucune fumigation. Elle en fait un secret, mais il paraît que ce procédé s'applique avec beaucoup de succès, car une infinité d'objets, restaurés par M^{me} Lepaige, se vendent comme neufs. V. DE MOLÉON.

DENTIROSTRES, nom fait de deux mots latins, *dens, dentis*, dent, et *rostrum*, bec. Il sert à désigner un groupe nombreux d'oiseaux de l'ordre des *passereaux*. Les dentiostres, que G. Cuvier place en tête de l'ordre, sont caractérisés par des échancrures sur les côtés de la pointe du bec. Comme tous les autres passereaux, ils présentent entre eux de grandes divergences, tant sous le rapport de la conformation que dans leur manière de vivre. Les principales familles de ce groupe sont, les pies-grièches, les tanageres, les gobe-mouches, les merles, les martins, les mœnures, les manankins et les becs-fins N. C.

DÉNUDATION, en latin *denudatio*, du verbe *denudare*, dénuder, mettre à nu. Tel est le nom que l'on donne en médecine à la destruction des enveloppes naturelles d'une partie du corps, et plus spécialement à la séparation du périoste d'un os dans une plus ou moins grande étendue. La dénudation ne constitue pas une maladie particulière; elle est un symptôme non constant d'un grand nombre d'affections, telles que plaies, fractures, gangrènes, abcès, etc. Aussi n'entrerons-nous pas dans de longs détails au sujet de ce fait pathologique sur lequel nous serons obligé de revenir dans la description des diverses maladies qu'il complique. — A la suite de brûlure, de vésicatoire, de coups violents et d'autres causes, le derme, les muscles, les nerfs,

peuvent être dénudés dans une étendue variable. Tous ces cas exigent que l'on supplée par un appareil léger, par des applications douces et humectantes aux enveloppes naturelles qui ont été détruites (v. PANSEMENT).—Beaucoup de médecins pensent que la dénudation d'un os est une complication assez grave pour mériter une attention particulière et être étudiée à part. Voici en quelques mots ce qu'ils ont dit de plus essentiel à cet égard : Un os peut être privé de son périoste par une foule de causes, parmi lesquelles les unes ne sont pas appréciables ; les autres sont le plus ordinairement dues à l'action d'instruments tranchants ou contondants. Un abcès peut également produire le même phénomène ; et la dénudation est dite *primitive* si le foyer purulent est placé près de l'os, tandis qu'elle est appelée *consécutive*, si elle est produite par l'agrandissement de l'abcès. On la reconnaît souvent à la simple inspection ; d'autres fois il faut recourir à l'introduction d'un doigt ou d'une sonde, moyens non toujours suffisants.—Si la dénudation est simple, si le malade jouit d'une bonne constitution, sa guérison ne se fera pas attendre long-temps. On se borne à réunir la plaie par première intention, à moins que l'on ne puisse pas réappliquer le périoste sur l'os, car dans ce cas il faudrait tenir la plaie ouverte pour faciliter l'écoulement du pus et la sortie des parcelles de l'os qui court risque d'être frappé de mort. On remplit cette indication en plaçant des bourdonnets de charpie entre les lèvres de la solution de continuité, dans la quelle on fait avec avantage des injections d'orge en décoction, uni à une petite quantité de vin miellé.—Si l'on a affaire à une dénudation compliquée de fractures, de lésions graves des nerfs ou des vaisseaux, de maladies scrofuleuses, scorbutiques, etc., le traitement devient très difficile, et sera convenablement indiqué aux articles FRACTURE, PLAIE, NÉCROSE, etc. N. CLERMONT.

DENYS l'Ancien, tyran de Syracuse, né vers l'an 430 avant J.-C., mourut l'an 368, âgé de 63 ans, après un règne de

38 ans.—Ce prince, dont le nom est devenu synonyme de tyran, s'éleva, dit-on, de l'état de simple greffier à une domination despotique. Cicéron cependant prétend qu'il était d'une famille assez distinguée, mais qu'importe ? Il n'en était pas moins né citoyen d'une république. Quel fut son secret pour arriver au trône ? Il suivit la grande route de tous les usurpateurs ; il rampa d'abord, il se fit le flatteur des petits, il fut démagogue. De là, comme on sait, la stupidité incurable des masses populaires y aidant, il n'y a qu'un pas pour devenir despote. Après avoir été un orateur d'opposition, salarié par l'historien Philiste, qui payait les amendes auxquelles il se faisait condamner en invectivant contre les magistrats, Denys fit entendre aux Syracusains qu'il valait mieux mettre à la tête des affaires des gens sans fortune, sous le prétexte que, plus rapprochés du peuple par leur condition, ils sympathiseraient mieux avec ses sentiments et ses besoins. Admis d'abord parmi les principaux magistrats, Denys ne fut pas satisfait : le partage du pouvoir pesait à son ambition : d'abord il rendit ses collègues suspects au peuple, en les accusant de favoriser les Carthaginois ; puis il offrit de se démettre de sa place, afin de ne pas paraître leur complice. Dès ce moment, l'autorité lui fut dévolue, et il fut chargé seul à 25 ans du gouvernement de Syracuse (an 405 av. J.-C.). Parvenu à son but, Denys, sans négliger d'affermir son usurpation par la ruse et la cruauté, s'occupe de chasser les Carthaginois de la Sicile, d'étendre sur toute cette île la domination de Syracuse, enfin, de conquérir les villes grecques de l'Italie méridionale. Il eut contre les Carthaginois, de l'an 404 à l'an 368, quatre guerres, dont le résultat moral fut en sa faveur, bien que chacune des deux parties belligérantes conservât ses possessions. Deux fois Denys fut sur le point de succomber, mais la contagion répandue dans l'armée carthaginoise le sauva. Il trouva toute facilité à soumettre, soit par les armes, soit par des traités, Enna, Catane, Leontium,

Naxos et Messine. Ces acquisitions firent de Syracuse la dominatrice des cités grecques de la Sicile. Lorsqu'en 392, une paix conclue avec les Carthaginiens lui permit de tourner ses regards vers l'Italie, il s'empara de Locres, d'Hippone, de Caulonia (389), puis de Rhége (387). Cette dernière ville avait encouru sa vengeance. Il avait perdu dans une révolte sa première femme, qui avait été en butte au dernier outrage. — Sa politique le porta à demander une épouse à la ville de Rhége, dont il croyait l'alliance utile à ses desseins. Rhége lui répondit qu'elle n'avait à lui offrir que la fille du bourreau. Maître enfin de cette ville, après plusieurs tentatives inutiles, Denys y exerça les plus atroces cruautés, les plus accablantes exactions. Mais c'est surtout dans Syracuse même qu'il fit couler des flots de sang. Lors de sa première guerre contre Carthage, ayant été vaincu près de Gela, par Imilcon, sa défaite fut suivie d'une révolte de la part des Syracusains. Les tyrans ont toujours des armées dévouées, car même les plus avares savent y mettre le prix. Rentré dans Syracuse, il fait massacrer les suspects, il prononce des exils, il élève au rang de citoyens des affranchis et des étrangers, enfin il partage entre ses créatures les maisons et les terres de la ville. — Plusieurs conspirations se formèrent contre lui ; il eut le bonheur de les déjouer toutes. Il vieillit sur le trône, et aurait été le plus fortuné des tyrans s'il n'en eût été le plus soupçonneux. N'osant se fier pour sa garde à ses propres sujets, il vivait au milieu de satellites et d'esclaves étrangers ; il faisait visiter avec soin toutes les personnes admises en sa présence, sans excepter son frère et son fils. Un jour, son frère, en lui faisant la description d'un terrain, prit la hallebarde d'un des gardes qui étaient présents, pour en tracer le plan. Denys entra contre ce frère dans une violente colère, et tua le garde qui avait laissé prendre son arme. Sa chambre à coucher était environnée d'un fossé profond ; on n'y arrivait que par un pont-levis. Le barbier de Denys

se vanta, en plaisantant, de porter toutes les semaines le rasoir à la gorge du tyran ; cette parole lui coûta la vie. Denys, pour ne plus abandonner sa tête à un étranger, chargea ses filles encore très jeunes de lui rendre le même service ; mais sans leur confier le rasoir, il leur apprit, dit-on, à lui brûler la barbe avec des coques de noix. Était-il obligé de haranguer le peuple, au lieu de monter à la tribune, il se plaçait au haut d'une tour. Cette anecdote, rapportée par Cicéron, prouve que Denys avait la poitrine pour le moins aussi forte que l'âme timorée. Comme tous les tyrans, il ne sortait jamais qu'il ne portât sous sa robe une bonne et forte cuirasse. Il n'était pas moins ingénieux dans ses soupçons que dans sa cruauté. Un certain Marsyas songea qu'il coupait la gorge à Denys : il eut l'imprudence de raconter son rêve. Denys le fit mourir en disant qu'il n'y aurait pas rêvé la nuit s'il n'y eût pensé le jour. Un homme vint l'avertir publiquement qu'il connaissait un moyen infailible pour découvrir les conspirations les plus cachées, puis, s'approchant de Denys : « Donnez-moi, lui dit-il, un talent (près de 4,000 fr.), et chacun croira en effet que j'ai un secret, et qu'il est bon. » Denys prit la chose en homme d'esprit, en habile compère : « L'avis est important », s'écria-t-il de manière à être entendu des assistants, puis il fit compter au donneur d'avis la gratification demandée. Ses continuelles expéditions militaires lui suscitaient de fréquents besoins d'argent : une de ses ressources financières était le pillage des temples. Après avoir, à la tête d'une escadre, dépouillé celui de Cérès en Etrurie, et celui de Proserpine à Locres, il revint à Syracuse, poussé par le vent le plus favorable. « Voyez, dit-il à ses courtisans comme les dieux protègent les impies. » A Syracuse, il fit enlever à la statue de Jupiter un manteau d'or massif, qui fut remplacé par un manteau de laine, « infiniment préférable, dit le sacré tyran, parce que l'autre était trop froid en hiver et trop lourd en été. » Il fit ôter à la statue d'Esculape sa

barbe d'or, en disant : « Qu'Apollon, père de ce dieu, n'en ayant pas, il n'était pas convenable que le fils en portât. » Le Romain Verrès ne fut pour ses vols que le plagiaire du Syracusain Denys; mais il ne savait pas comme son modèle les assaisonner de spirituelles bouffonneries. C'est que Denys de Syracuse, tyran grec dans toute la force du terme, se piquait de bel esprit et de savoir. Il pratiquait en amateur la médecine et la chirurgie. Mais Elien, de qui nous tenons cette particularité, aurait dû nous apprendre si, comme opérateur, il rendit quelque Syracusain victime de sa présomptueuse maladresse. Cicéron nous dit qu'il excellait dans la musique, et cet art aimable n'adoucit point son farouche naturel. — Les succès et la gloire extérieure du règne de Denys prouvent que les enseignements de l'histoire, qu'il cultivait aussi, ne lui furent pas inutiles, et qu'il sut du moins y puiser les traditions des plus habiles tyrans. L'accueil qu'il fit à Platon indique qu'il n'était pas ennemi de la philosophie; mais il finit par s'offenser de la franchise de Platon, et le philosophe s'éloigna. Avide de toute espèce de gloire, Denys eut l'ambition d'exceller dans la poésie; il voulut que son nom fût proclamé aux jeux olympiques. Ses vers furent trouvés mauvais : le tyran honni et ses envoyés chassés honteusement du territoire d'Olympie. Les beaux esprits de Syracuse n'obtenaient ses faveurs qu'en s'extasiant devant ses insipides rapsodies, et lorsqu'il les récitait il n'était pas permis de bailler. On connaît le mot de Philoxène, qui, déjà mis en prison une première fois pour avoir critiqué les vers de Denys, et consulté de nouveau sur un poème de la façon du tyran, s'écria : « Qu'on me remène aux carrières. » Cette fois Denys ne fit que rire de cette saillie. Un second affront qu'il reçut aux luttes poétiques d'Olympie le rendit plus sombre et plus cruel que jamais : il se vengea sur ses ennemis et même sur ses amis, d'avoir été dédaigné dans ces jeux : il en fit mourir plusieurs; il frappa d'exil Leptine son frère, qui avait commandé ses flottes, et

l'historien Philiste, qui avait ouvert à Denys le chemin de la tyrannie. Les tyrans, les usurpateurs, pardonnent rarement à ceux à qui ils doivent le trône : nos temps modernes offrent plus d'un exemple de cette vérité. Denys fut plus heureux à Athènes qu'à Olympie; les Athéniens applaudirent à une de ses tragédies qu'il leur avait envoyée, pour être représentée dans leur ville aux fêtes de Bacchus. Il en conçut une joie si vive qu'il en mourut, à ce que dit Pline. Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur le genre de sa mort. Selon Justin, il fut tué par ses sujets; Cornelius-Nepos prétend que sa mort fut causée par l'intempérance, ce qui ne s'accorde guère avec la manière habituelle de vivre de ce tyran. Enfin, d'autres accusent son fils Denys le Jeune d'avoir avancé les jours de son père. — Denys ne fut point un débauché, mais, ainsi que la plupart des rois et tyrans de l'antiquité, il eut deux femmes, qui habitaient ensemble et avaient la même part à ses affections. Elien nous apprend qu'une le suivait à l'armée, et qu'il trouvait l'autre à son retour. La vie de Denys présente aussi quelques traits honorables : il avait trop d'esprit pour faire toujours le mal. Dans les révoltes qui s'élevèrent contre lui, il montra toujours un grand courage : il avait pour principe qu'il ne faut se laisser arracher du trône que par les pieds. Plusieurs fois il entendit avec patience de bien dures vérités. La leçon si connue qu'il donna au flatteur Damoclès est une grande et sublime page de philosophie, où le tyran peint lui-même ses jouissances inquiètes et son bonheur mal assuré. Scipion l'Africain, dit Polybe, avait une si haute idée de ce prince qu'il pensait que Denys était, avec Agathocle, autre tyran de Sicile, l'homme qui s'était le plus distingué par la science du gouvernement, et par une hardiesse prudente et judicieuse. Tout ce qui appartient à un grand peuple fut entrepris par Denys : politique, guerrier, administrateur, il plaça sa patrie au plus haut degré de prospérité; il lui soumit presque toutes les villes de la Sicile; il l'embellit de

monuments qui faisaient l'admiration de l'étranger ; il fonda des colonies qui assurèrent au loin la domination nationale, Fort de l'alliance de Lacédémone et de l'Illyrie, il influa avec autorité sur les affaires politiques de la Grèce ; son traité avec les Gaulois, qui venaient de brûler Rome, était menaçant pour l'Italie centrale ; ses flottes dominaient sur la mer Ionienne, où personne ne pouvait naviguer sans sa permission ; en un mot, il se fit pardonner la tyrannie par la gloire. Sous d'autres rapports, Denys ne doit pas non plus encourir le mépris de la postérité : s'il fut un rhéteur vaniteux, un prolix orateur, il savait au besoin reposer sa langue pour manier honorablement l'épée. On ne le confondra jamais avec ces vils despotes qui achètent le repos par le sacrifice de l'honneur, qui veulent la paix à tout prix, spéculent sur la honte du pays, et qui n'ont d'armées que pour égorger les citoyens. — Marmontel a fait en 1748 une tragédie médiocre intitulée : *Denys le tyran* : c'était son début dramatique.

Ca. Du Rozoir.

DENYS le Jeune, fils de Denys l'Ancien, et de la Locrienne Doris, succéda sans opposition à son père (l'an 368 avant J.-C.), sous la surveillance de Dion, frère d'Aristomaque, autre femme du tyran défunt. Mais ni ce grand homme ni son ami le sage Platon, qui fut appelé trois fois sous ce règne à Syracuse, ne purent corriger le caractère d'un prince qui avait été gâté par sa première éducation. Toute l'histoire de Denys le Jeune est renfermée dans un mot prophétique de Denys l'Ancien. Le fils avait violé une dame de Syracuse : le vieux despote, en le gourmandant, lui demandait en colère s'il avait jamais entendu dire que son père eût dans sa jeunesse commis de pareilles actions : « C'est, répondit le jeune homme, que vous n'étiez pas fils de roi. — Et toi, tu n'en seras jamais père. » — Denys le Jeune ne tarda pas à éloigner Dion, comme un censeur incommode (360) ; peu de temps après il fit vendre les biens de ce proscrit lui enleva sa femme Arété, qu'il fit épouser à Timocrate, un de ses

favoris. Denys, malgré ses vices ne pouvait se passer de Platon : il le garda encore quelque temps auprès de lui ; mais les courtisans voulurent se débarrasser de ce philosophe, qui conseillait au prince d'abdiquer. Ce fut Denys qui le sauva. Platon n'oublia jamais ce bienfait, mais il s'éloigna pour toujours de Syracuse. Alors le jeune tyran se plongea sans contrainte dans la plus crapuleuse débauche ; il restait souvent ivre pendant des mois entiers. L'excès du vin affaiblit ses yeux, et il n'eut bientôt plus que des courtisans à vue basse, qui ne distinguaient pas même les mets placés devant eux. Pendant que Denys le Jeune était en Italie, Dion se rend maître de Syracuse, à l'exception de la citadelle (357). Denys, de retour, sème la discorde entre les Syracusains et Dion, soulève contre celui-ci Héraclide, chef de l'armée, et se retire avec ses trésors, laissant la citadelle de Syracuse à la garde d'Apollocrate, son fils aîné. Lui-même établit son séjour à Locres, où il exerça la plus horrible tyrannie. Il fit mourir les citoyens les plus opulents pour s'emparer de leurs biens ; il outrageait les femmes et les filles, et se livrait dans cette ville à d'affreuses débauches, que retracent avec trop d'exactitude Athénée et Justin. Il fut chassé de Locres au bout de 6 ans, selon ce dernier historien ; au dire de Strabon, il y demeura 10 ans. Quoi qu'il en soit, après le départ du tyran, les Locriens accomplirent la plus abominable vengeance sur sa femme et ses filles, qu'il avait en l'imprudence de laisser dans leur ville. Après avoir violé ces malheureuses, on leur enfoua des aiguilles entre les ongles et la peau, on leur coupa en morceaux les chairs, qui furent dévorées, encore pantelantes, par ces cannibales. — Les germes de dissension que Denys avait semés dans Syracuse furent féconds : Dion, après une domination très agitée, fut assassiné en 354, et les factions qui déchirèrent sa patrie après sa mort fournirent à Denys les moyens d'y rentrer après 10 ans d'absence (346). Le malheur ne l'avait pas rendu plus sage : avec lui

la débauche et la cruauté remontèrent sur le trône. Les Syraeusains s'adressent à Corinthe, leur mère patrie, qui leur envoie en 345 Timoléon avec quelques troupes. Timoléon délivre d'abord Syracuse de l'occupation militaire d'Iéetas, tyran de Géla, et de la présence menaçante des Carthaginois. Bientôt Denys lui-même est contraint de livrer la citadelle à Timoléon, qui lui permet de se retirer à Corinthe pour y mener la vie privée (343). Ainsi, cette tyrannie, que Denys l'*Ancien* prétendait avoir consolidée avec des chaînes de diamants, se brisa dans les mains inhabiles de son fils. A Corinthe, Denys le *Jeune* afficha d'abord, dit Justin, les habitudes les plus basses et les plus crapuleuses ; puis, réduit à la dernière misère, il ouvrit une école de grammaire, afin, observe Cicéron, d'avoir encore quelqu'un à qui il pût commander. Justin fait entendre qu'il recherchait le mépris pour paraître moins suspect ; mais il est assez probable que les historiens ont exagéré les vices et les crimes de Denys le *Jeune*. Un tyran déchu qui ouvre une école est loin de se dégrader ; il prouve au moins qu'il est un homme lettré, et qu'il sait se suffire lui-même, sans tendre la main à l'aumône, mérite assez rare chez les princes déchus. Philippe de Macédoine, et ce fait dépose encore en faveur de Denys le *Jeune*, l'admit dans sa familiarité. Ce monarque lui ayant demandé en quel temps son père avait eu le loisir de composer tant de poésies ? « Il les composa, dit Denys, aux heures que vous et moi passons à nous divertir. » Le même Philippe le questionnant sur les motifs de sa déchéance : « J'avais hérité de la puissance de mon père, répondit-il, et non de sa fortune. » Un Corinthien demandait à Denys le *Jeune*, comme par insulte, à quoi les leçons de Platon lui avaient servi ? « Trouvez-vous donc, répliquait-il, que je n'aie tiré aucune utilité de Platon, en me voyant supporter comme je le fais mon infortune ? » Toutes ces réponses sont d'un homme qui avait quelque dignité dans l'âme, et contrastent singulière-

ment avec le caractère ridicule et crapuleux que lui prête Justin. Denys maître d'école à Corinthe est devenu le sujet d'une de ces allusions proverbiales qu'on retrouve toujours avec plaisir dans les auteurs, et qui bien appliquées ne vieillissent jamais.

Ca. Du Rozoir.

DENYS d'Halicarnasse, historien, a vécu sous Auguste. « Je m'appelle Denys, fils d'Alexandre, de la ville d'Halicarnasse. J'abordai en Italie vers le milieu de la 187^e olympiade, dans le temps que César Auguste mit fin à la guerre civile. Depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui, j'ai demeuré 22 ans à Rome, où j'ai appris à parler la langue des Romains et à lire leurs écrits. Pendant ces 22 ans, j'ai fait une exacte recherche de tout ce qui pouvait être nécessaire ou contribuer à la perfection de mon ouvrage : j'en ai appris une partie par la conversation des plus savants hommes avec lesquels j'étais lié d'amitié. Je me suis instruit du reste par la lecture des anciens Romains, comme de Pœcius-Caton, de Fabius Maximus, de Valerius Antias, de Licinius Macer, des Elius, des Gellius, des Calpurnius, de plusieurs autres célèbres écrivains les plus estimés par les savants ; et après avoir puisé dans leurs livres, qui ressemblent assez à nos chroniques grecques, je me suis mis à écrire. Voilà ce que j'avais à dire de moi. » — A ces mots, tirés de la préface des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, se borne tout ce que nous savons sur sa personne. Il vint donc à Rome l'an 31 ou 30 avant notre ère, y demeura jusqu'à l'an 8, occupé à recueillir les matériaux de son ouvrage, dont la composition et la publication peuvent se rapporter par conséquent aux années 7 et 6 ; mais pour la date de sa naissance et de sa mort, on les ignore. On a souvent confondu l'historien Denys avec d'autres personnages qui ont porté le même nom. Des auteurs, ne se souvenant pas qu'il n'est venu à Rome qu'au milieu de la 187^e olympiade, 12 ans après la mort de Cicéron, lui ont appliqué fort mal à propos les reproches que cet illustre Romain a consi-

gnés dans une de ses lettres contre un Denys, son bibliothécaire et précepteur de ses enfans, sorti de chez lui pour avoir dérobé des livres. On est bien aise d'avoir à ne pas mettre cet historien au nombre des écrivains dont la conduite fut un démenti donné à leurs ouvrages. Son histoire des *Antiquités romaines* était en 20 livres, dont il ne reste que les 11 premiers. Il y remontait à l'origine des peuples d'Italie, et finissait à l'an 266 avant J.-C., où ont commencé les guerres puniques. Le 11^e et dernier livre qui nous reste s'arrête à l'an 312 de Rome, 442 avant J.-C., 6 ans après l'expulsion des décenvirs. C'est l'époque où Tite-Live arrive dans le 8^e chapitre de son livre quatrième. Les neuf suivans, qui continuaient jusqu'en 264, sont irréparablement perdus, sauf les faibles extraits qu'on en trouve dans les recueils de Constantin-Porphyrète, et les courts fragments publiés en 1816 par M. Mai. — Denys d'Halicarnasse s'attache à faire connaître l'état primitif de l'Italie et les origines de Rome. Son histoire est trop bien liée pour être en tout conforme à la vérité : des fragmens de chroniques et des traditions incertaines, seuls élémens dans lesquels pouvaient puiser les historiens, ne suffisent pas pour composer de semblables tableaux. Cependant, rien ne l'embarrasse, rien ne l'arrête ; toujours il parle du ton de la certitude : on croirait qu'il a été témoin oculaire des événemens antiques ; il ne craint pas même de contredire les Romains. Ceux-ci croyaient descendre de pasteurs du pays d'Albe, de gens sans aveu et de bandits que Romulus avait recueillis dans l'asile qu'il leur avait ouvert ; c'est ce que Tite-Live répète deux fois (liv. 1, ch. 8, et liv. 11, ch. 1). Denys d'Halicarnasse ne veut pas qu'il en soit ainsi. Selon lui, les premiers compagnons de Romulus furent une respectable colonie d'Albe, et les fugitifs à qui il ouvrit un asile étaient d'honorables citoyens chassés par les factions de différentes villes d'Italie. Au surplus, en annonçant qu'il a écrit son histoire pour relever l'origine de Rome aux yeux des

Grecs ses compatriotes, et les consoler ainsi d'être soumis au joug des Romains, il a dès sa préface fait pressentir que pour les consoler il va les tromper ; on ne saurait mentir avec plus de naïveté. Ce n'est point ainsi que procède le sage Tite-Live, et cependant Denys d'Halicarnasse n'a pas eu d'autres sources. « Quand il cite des monuments ou des annales sacrées, il emploie des termes si ambigus qu'on ne sait trop s'il expose le résultat de ses propres et immédiates recherches, ou s'il emprunte des citations à ses devanciers. » (Cours de M. Daunou, 1822.)

— Cependant, on trouve dans son ouvrage sur les lois et les usages des Romains des détails qu'on chercherait vainement chez Tite-Live et dans les autres écrivains latins, « soit à cause qu'ils ont négligé d'écrire ce qu'ils croyoient que tout le monde savoit aussi bien qu'eux, soit parce que ce Grec s'est rendu plus diligent qu'ils n'ont été à rechercher tout ce qui pouvoit servir à la connoissance de leurs affaires. » (Lamotte Le-Yayer.) — Le P. Rapin a dit de Denys d'Halicarnasse : « C'est un fort ennuyeux harangueur. » En effet, rien de plus mauvais que les nombreux et prolixes discours dont il a semé son ouvrage, et qui, sur ses onze livres, en forment environ trois pour l'étendue. Il avoit pourtant un beau modèle dans son compatriote Hérodote, dont les harangues, ainsi que celles de Thucydide ou de Tite-Live, offrent des faits et des notions historiques au milieu de leurs paroles éloquentes. Mais Denys n'instruit pas plus qu'il n'intéresse, lorsqu'il fait discourir ses personnages ; il les métamorphose en déclamateurs d'école. Les *Antiquités romaines* ont été traduites en français par le P. Le Jay et par l'abbé Bellanger : ces deux versions ont paru dans la même année 1723. Inférieure par le style, la traduction de Bellanger l'emporte par l'exactitude et l'érudition. La meilleure édition connue des *Antiquités*, comme de tous les autres écrits de Denys d'Halicarnasse, est celle de Reiske, avec des notes, Leipzig, 1771-1779, 6 vol. in-8°. Ses autres ouvrages, au nom-

bre de neuf, ont assigné à leur auteur un rang distingué parmi les critiques anciens; en voici les titres : I. *Traité de l'arrangement des mots* : c'est un recueil d'observations grammaticales et littéraires, qui ne sont pas toujours étrangères à la théorie générale de l'art d'écrire. Ce livre a été traduit par l'abbé Balleux. Il en existe une édition séparée avec de savantes notes, par G.-H. Schœffer (Leipzig, 1808, in-8°). II. *L'Art* : c'est une sorte de rhétorique. La meilleure édition séparée est celle de H.-A. Schott, (Leipzig, 1804, in-8°). III. *Examen critique des anciens*. Là sont jugés, en style laconique et doctoral, les poètes depuis Homère jusqu'à Euripide; les historiens Hérodote, Thucydide, Philiste, Xénophon et Théopompe; les orateurs Lysias, Isocrate, Lycurgue, Démosthène, Eschine et Hypérides. IV. *Commentaires sur les anciens rhéteurs*. Lysias et Isocrate, Isée et Dinarque, sont appréciés dans ce 4^e traité, qui contient plus de développements que le précédent, et qui est utile à consulter pour l'histoire littéraire. Cet ouvrage a été édité par Guil. Holwell, (Londres, 1766, in-8°). V et VI. *Deux Lettres à Ammaeus*, la première pour prouver que Démosthène n'a pas appris d'Aristote l'art oratoire, la seconde consacrée à des remarques critiques sur la diction de Thucydide. VII. *Lettre à Elius Tubéron*. Thucydide est censuré rigoureusement dans cette épître, qui forme un ouvrage assez étendu. VIII. *Lettre à Pompée*, divisée en deux parties, l'une sur le style de Platon, l'autre sur les principaux historiens, savoir, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Philiste, Théopompe. IX. *Traité de l'éloquence de Démosthène*, dissertation prolixe, dont le commencement est perdu et dont on n'a pas la fin. Ces divers traités sont plutôt d'un grammairien que d'un rhéteur. Denys ne semble voir dans l'éloquence qu'une seule partie, la diction. Ses jugements sont affirmatifs et rigoureux; il épiluche mot à mot les phrases des grands écrivains pour y trouver des fautes, et, comme l'a observé La Harpe, ce pédan-

tisme indique qu'il reconnaissait plutôt leur renommée qu'il ne sentait leur mérite. Parmi les ouvrages de Denys qui sont perdus, on peut citer une *Apologie de la philosophie politique*.

UN DENYS d'*Halicarnasse*, descendant du précédent, vivait sous Adrien, et a écrit sur la musique des traités qui sont perdus.

Cn. Du Rozoir.

DENYS l'*Aréopagite* (Saint). L'apôtre saint Paul, étant venu prêcher à Athènes, fut conduit à l'aréopage pour y exposer sa doctrine. Les dogmes qu'il annonçait excitèrent dans l'auguste sénat le mépris des uns, la curiosité des autres, et, pour toute réponse, on lui dit qu'on l'entendrait une autre fois. Cependant, quelques auditeurs, frappés de la sublimité de la nouvelle doctrine, s'attachèrent à l'apôtre et embrassèrent le christianisme : de ce nombre fut Denys, membre de l'aréopage. Denys de Corinthe, cité par Eusèbe, et d'autres auteurs, assurent que ce disciple de saint Paul fut créé par lui évêque d'Athènes; et les ménologes des Grecs portent qu'il fut brûlé vif dans cette ville vers la fin du 1^{er} siècle. C'est là tout ce que l'histoire rapporte de ce saint. — Au 13^e siècle, Hilduin, abbé de Saint-Denis, prétendit prouver que le patron de cette abbaye n'était autre que l'aréopagite; que ce saint était venu d'Athènes prêcher la foi dans les Gaules; qu'il avait fondé l'église de Paris; qu'il y avait été martyrisé, et que l'abbaye possédait ses reliques. Il n'était guère probable qu'un saint brûlé à Athènes au 1^{er} siècle fut venu se faire décapiter à Paris à la fin du 13^e; mais on sautait sur cette difficulté en donnant 200 ans de plus à l'église de Paris, en dépit de tous les monuments historiques, et en trouvant un autre saint pour aller mourir en Grèce. Cette opinion, qui flattait les moines, trouva des partisans et tint long-temps les esprits partagés. Innocent III mit les disputants d'accord au 12^e siècle, en envoyant en France le corps de saint Denys, que le cardinal P. de Capoue avait apporté de Grèce à Rome, « afin, disait le pape aux religieux, que quand vous pos-

sèderez les reliques des deux saints Denys, ou ne puisse plus douter que celles de l'aréopagite ne soient dans votre monastère. » Depuis plusieurs siècles, l'opinion d'Hilduin est entièrement abandonnée. Longtemps aussi on a attribué à saint Denys l'*Aréopagite* des écrits qui ont paru sous son nom. Ce sont des livres de la *hiérarchie céleste*, de la *hiérarchie ecclésiastique*, des traités des *noms divers*, et de la *théologie mystique*, puis quelques lettres. Il ne fallait pas une critique bien exercée pour découvrir que ce n'était qu'une compilation faite dans le ^v^e siècle, et dont l'auteur est demeuré inconnu. Ces écrits, quoique apocryphes, sont orthodoxes, et ont été cités par saint Ephrem et plusieurs autres docteurs catholiques. Celui qui passe pour le plus utile est le livre de la *hiérarchie ecclésiastique* : on y voit qu'une grande partie des rites et des cérémonies dont l'église se sert aujourd'hui étaient déjà alors en usage.

L'abbé C. BANDEVILLE.

DENYS (Saint) d'*Alexandrie*, né à Saba, l'an 147 de J.-C., appartenait à une famille illustre et riche. Il était païen, lorsque la lecture de quelques épîtres de l'apôtre saint Paul toucha son âme : dès ce moment, il résolut de se faire chrétien. Après avoir reçu le baptême, il se démit des charges auxquelles son mérite l'avait fait parvenir. Il fut disciple d'Origène. Lorsqu'il eut été ordonné prêtre, il succéda à saint Héraclius sur le siège épiscopal d'Alexandrie. Dans ce temps, des afflictions de toute espèce désolèrent l'église. La persécution fit renoncer beaucoup de chrétiens à la foi : des schismes, de hérésies, éclatèrent de tous côtés. Saint Denys d'Alexandrie ramena les uns à la foi, fit embrasser la religion chrétienne à d'autres, et rétablit la paix dans l'église. Il eut des ennemis qui le calomnièrent, mais il sut toujours prouver son innocence. Il mourut dans un âge avancé, le 31 août 264. Il avait composé des ouvrages, dont une grande partie nous est restée. Son style est élevé, pompeux même ; ses descriptions sont belles, ses exhortations pressantes, et

ses raisonnements ne manquent pas de force. On remarque surtout dans ses écrits une grande connaissance de la discipline de l'église. Il s'était principalement signalé dans le schisme des Novatiens et contre Sabellius, qui confondait les trois personnes de la Trinité. A. S.—r.

DENYS le Petit (*Dionysus Exiguus*). Ce personnage, fort peu connu, ne mériterait pas de figurer dans un ouvrage de la nature de celui-ci, s'il ne jouait un rôle fort important dans l'histoire de la chronologie ; mais on ne peut passer sous silence celui qui a eu l'honneur de fonder l'ère que suivent depuis plus de dix siècles tous les peuples chrétiens, l'ère de J.-C. — Denys, que l'on a surnommé le *Petit*, à cause de sa petite taille, est un moine que l'on croit originaire de Scythie, et qui vers l'an 500 vint se fixer à Rome, où il devint abbé d'un monastère. Il mourut en 540, sous le règne de Justinien. Il possédait une instruction fort variée et très remarquable pour son temps. Cassiodore, la meilleure autorité de l'époque, parle de lui avec les plus grands éloges. Il savait le grec et le latin avec une égale perfection ; il avait étudié à fond la théologie, et il écrivit sur cette science, ainsi que sur la discipline ecclésiastique, des ouvrages estimés. On lui doit un recueil des *Canons* rédigés par divers conciles (publié en 1628, in-8°, par Justel) ; une *Collection des décrétales des papes*, depuis Sévère jusqu'à Anastase (dans la *Bibliothèque du Droit canon*), ainsi que plusieurs versions latines d'ouvrages grecs intéressants pour l'histoire ecclésiastique. — Mais ce qui le rend surtout célèbre, ce sont, comme nous l'avons dit, ses travaux chronologiques. Avant lui, les chrétiens, tout en faisant de la vie de J.-C. la base de toutes leurs fêtes religieuses, n'avaient pas songé à chercher en quelle année était né le Sauveur du monde, ni par conséquent à rattacher à cette époque importante tous les événements de leur histoire ; ils suivaient dans la chronologie, soit l'ère romaine, soit l'ère égyptienne ou toute autre. Ce fut, dit

M. Schœll, dans ses *Eléments de chronologie* (vol. II, p. 14), ce fut le moine Denys qui, le premier dans sa cellule, essaya de trouver par des calculs chronologiques l'année de la naissance de J.-C. Il eut la gloire que son calcul, vrai ou faux, fût suivi jusqu'à nos jours, et devint la base de l'ère dont nous nous servons encore aujourd'hui, et qui est connue sous le nom d'ère chrétienne ou de l'incarnation. Selon lui, J.-C. était né dans la 754^e année de la fondation de Rome, l'an du monde 4004. Quoique le calcul de Denys soit la véritable base de l'ère adoptée depuis dans l'église chrétienne, il n'eut pas la satisfaction de voir cette ère adoptée par ses contemporains. Ce n'est que deux siècles après qu'elle commença à être suivie. Cette révolution chronologique fut due aux efforts persévérants de Bède le *vénérable*, célèbre moine anglo-saxon, qui le premier donna l'exemple de dater de cette ère les écrits historiques qu'il publia lui-même. Elle ne fut définitivement introduite dans les actes publics que sous Charlemagne : ce grand prince l'adopta en l'an 800, après s'être fait couronner empereur d'Occident. Quoique depuis cette époque, l'ère proposée par Denys-le-Petit ait été suivie par tous les peuples chrétiens (excepté les Grecs), il paraît cependant que ce moine s'est trompé dans sa computation, et que la naissance de J.-C. eut réellement lieu quatre années plus tôt qu'il ne le croyait, c.-à-d. dans la 750^e année de Rome, la 4000^e année du monde. Nous ne pouvons rapporter ici les preuves qui démontrent cette erreur ; on les trouvera exposées dans l'ouvrage de M. Schœll que nous venons de citer (t. II, p. 16 à 19). Au reste, bien que l'on ait depuis long-temps reconnu l'erreur dans laquelle était tombé Denys, cependant on s'est universellement accordé à conserver la computation qu'il avait proposée. Il valait mieux en effet s'y conformer que de porter la confusion dans la chronologie, par l'envie d'y introduire une trop grande exactitude. Dans la réforme proposée par Denys-le-Petit, l'année commençait le 25

mars, jour de l'Annonciation ou de la Conception et de l'Incarnation, neuf mois et sept jours avant l'époque à laquelle nous la commençons aujourd'hui. Cette manière de commencer l'année a été adoptée par un grand nombre de peuples chrétiens ; on l'appelle *calcul pisan*, parce que les habitants de Pise sont ceux qui l'ont conservée le plus long-temps ; ils n'y ont renoncé qu'en 1745. — Outre l'ère chrétienne, on doit encore à Denys-le-Petit une période de 532, connue des chronologistes sous le nom de *période dionysiaque* (*periodus dionysiaca*), qui n'est pas non plus sans importance, parce qu'elle est une des bases de la période julienne. La période dionysiaque de 532 ans est le produit de la multiplication des 28 années du cycle solaire avec les 19 du cycle lunaire. Elle se rattachait à une ère qui commençait dans l'été de l'année 985 avant J.-C., année où Ptolémée-Philadelphe parvint au gouvernement. En multipliant le cycle de Denys (de 532 ans) par celui des indictions, qui était de 15 ans, on obtient la période julienne, qui est de 7980 ans. N. BOUILLET.

DENYS (Saint), *apôtre de Paris*. La persécution de Sévère au commencement du III^e siècle ayant emporté saint Irénée de Lyon et beaucoup d'autres fidèles des chrétientés transalpines, l'église gallicane à peine naissante se trouva fort affaiblie. Les pasteurs ayant été frappés, les ouailles dispersées n'osaient plus paraître au grand jour, et le christianisme, comme une lumière faible qui scintille dans une ombre épaisse, semblait s'éteindre au milieu des ténèbres de l'idolâtrie. Cet état de langueur se prolongea selon saint Grégoire de Tours jusque vers l'an 250. Alors de nouveaux apôtres étant venus de Rome rallumer le feu sacré, la religion chrétienne se ranima dans les Gaules. Notre histoire en compte sept principaux, qui sont Gratien, Trophime, Paul, Saturnin, Austromoine, Martial et Denys, tous évêques, mais sans sièges désignés. C'est ce dernier qui poussa le plus loin les conquêtes apostoliques. Portant le flambeau de l'Évangile de ville en ville

et de bourgade en bourgade, à travers les forêts et les marais de notre vieille France, il parvint jusqu'à Paris, ville alors entièrement renfermée dans une île de la Seine, appelée plus tard *l'île du Palais*. D'après la tradition des églises de Provence, il avait déjà prêché à Arles et en d'autres lieux; les légendes disent même qu'il avait beaucoup souffert pour Jésus-Christ, ce qui fait conjecturer avec quelque raison qu'il ne vint à Paris qu'après la persécution de Dèce et de Valérien. Si même il fallait admettre qu'il eut à sa suite tous les illustres compagnons qu'on lui donne, il faudrait en conclure qu'il ne se serait rendu dans la cité parisienne qu'après le règne d'Aurélien. C'est à lui et à ses disciples qu'on attribue la fondation des églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne et de plusieurs autres, qui florissaient dès le IV^e siècle, gouvernées par de saints évêques, parmi lesquels on compte Rufin, Valère, Crespin et Crespinien, Victorie, Lucien, Rioul, Quentin, Materne, Piat, Marcel et Fusicien. Tous sont appelés compagnons ou coopérateurs de saint Denys. (*Gallia christ. nov.*, tom. 1, p. 521; *Rivet*, tom. 1, p. 308). — L'auteur de ses premiers actes, qui se reconnaît fort éloigné du temps où il a vécu, et qui avoue n'écrire que sur la foi des traditions, nous apprend peu de chose de ses travaux et de ses souffrances. On sait seulement que de nombreuses conversions s'opérèrent à sa voix, et qu'il fit bâtir une église qui ne tarda pas à être ruinée pendant la persécution de Dioclétien. Le saint évêque, arrêté par le gouverneur Pescennin avec le prêtre Rustique et le diaire Eleuthère, couronna son apostolat par le martyre, et eut la tête tranchée avec ses compagnons vers l'an 272, sous le règne de Valérien. Du moins c'est l'opinion la plus probable. L'auteur des mêmes actes ajoute que les trois martyrs furent jetés dans la Seine, mais qu'une pieuse femme nommée Catulla, les ayant fait retirer, les enterra près du lieu même où ils avaient été décapités, et qu'une chapelle s'éleva sur leurs tombeaux. — Sur les ruines de cette

chapelle, sainte Geneviève fit bâtir, en 469, une église que les fidèles, selon saint Grégoire de Tours, venaient visiter de toutes parts. Il paraît même, par une donation de Clotaire II, qu'il y avait là une communauté religieuse gouvernée par un abbé. Comme on creusait en 1611 de nouvelles fondations pour agrandir le monastère des religieuses de Montmartre, on découvrit sous la chapelle dite des *Saints Martyrs* une grande cavité au fond de laquelle était une crypte ou catacombe longue de 32 pieds, avec une croix et un autel de pierre à l'orient. C'était évidemment cette ancienne église de Saint-Denys et de ses compagnons, si célèbre par la dévotion du peuple chrétien. Vers l'an 700, une nouvelle église fut bâtie sur cette catacombe en l'honneur de l'illustre apôtre de la capitale. La montagne est appelée *mons Martyrum* dans l'histoire manuscrite de ses miracles, composée sous Charles-le-Chauve. C'est là la véritable étymologie du nom de Montmartre. La dénomination de *mons Mercore* qu'on trouve dans Frédégaire, et celle de *mons Martis*, qu'on lit dans Hilduin, prouvent seulement que le nom a changé lorsque les idoles de Mercure et de Mars, qui avaient l'un et l'autre un temple sur la montagne, disparurent pour faire place aux reliques des saints martyrs. (*P. Hist. eccl. gallic.*, p. 68 et 73; *Tillem.*, t. xli, p. 443; *Félib.*, *Hist. de l'Abbaye de St-Denys*, append., p. 167; *Dubois*, *Hist. eccl.* (Paris), t. 1; *Orsi*, t. 1, l. vii, n° 4; t. iii, p. 141.

J. BARTHÉLEMY.

DENYS (Abbaye de SAINT-), célèbre édifice religieux près de Paris, et celui auquel de tous nos anciens monuments se rattachent le plus de souvenirs. Tout le monde sait que cette abbaye fut bâtie sur l'emplacement du tombeau de St Denys, martyr dans les Gaules, à la fin du III^e siècle (v. ci-dessus). Catulla, dame romaine, quoiqu'elle ne fût pas encore chrétienne, cuivra, rapporte-t-on, les soldats qui portaient le cadavre du saint, leur enleva ces restes précieux, et les fit enseoir dans un champ de blé qu'on ensençea. On

fouilla ensuite le champ, quand la persécution eut cessé ; on en retira les reliques, on les déposa dans un tombeau sur lequel on éleva une chapelle. Elle fut détruite par les Barbares, et une église fut bâtie à la place, grâce aux soins de sainte Geneviève. Cet édifice existait déjà du temps de Dagobert, et avait un abbé et des moines, à ce que rapporte Félibien. Dagobert, qui passa pour en être le fondateur, ne fit que l'enrichir avec les dépouilles des autres églises ; il lui donna des colonnes de marbre et de riches tapisseries, et y institua une psalmodie perpétuelle, à l'aide de chœurs de religieux qui se relevaient les uns les autres. Si l'on se reporte par la pensée à ces temps de croyances naïves et superstitieuses à la fois, ce devait être une chose poétique que cette basilique imposante, d'où s'élevait nuit et jour vers le Seigneur un hymne non interrompu, comme si les pierres de l'abbaye elles-mêmes entonnaient éternellement ce chant immuable, et exempt des interruptions qui accusent la faiblesse de la voix humaine. La vénération de Dagobert pour ce lieu était due au refuge qu'il y avait rencontré contre la colère de son père. — Des vers inscrits en lettres gothiques sur le portail de l'église, qu'on y voyait encore au *xviii*^e siècle, conservaient la mémoire de ces événements.

Saint Denis, apôtre de France,

Après avoir acquis à Dieu

Les Français par grande constance,

Apporta en tête en ce lieu l'

Catulle, femme de ce nom,

Le corps reçut honnêtement,

Et la martyr de grand trouen

Entrevint dévolement.

Quand Dagobert, fils de Clotaire,

Fuyait son indignation,

Il ne put qu'en ce seul repaire

Recevoir consolation.

Entre vous d'orques qui passez

Soyez recors du temps jadis,

En saluant les saints pères

De ce bas monde en paradis.

Clovis II ôta l'argent dont le tombeau du saint était couvert, pour assister les pauvres ; mais il affranchit l'abbaye de la juridiction de l'archevêque de Paris. Charles-Martel vint la visiter en 744, et y

fut enterré après sa mort. En 781 florissait l'abbé Fulrad, un de ses plus illustres directeurs, qui fut estimé de cinq papes et chéri de trois rois. Vers l'an 828, les mœurs des religieux de l'abbaye s'étaient relâchées. Mais la discipline fut rétablie par Hilduin, et par Hinemar, archevêque de Reims. Louis I^{er}, successeur d'Hilduin, ayant été pris par les Normands, les trésors de l'abbaye furent épuisés pour fournir sa rançon. Ces Barbares pillèrent le monastère en 865, mais ils en furent punis par une espèce de lèpre que Dieu leur envoya. Le roi Charles-le-Chauve, pour mettre l'abbaye à l'abri de semblables malheurs, la fit fortifier, et les reliques en furent portées à Reims vers 1137. L'abbaye de Saint-Denis eut pour chef l'illustre Suger, dont les talents eurent tant d'influence sur les destins de son pays. Il était entré dès l'âge de 10 ans dans cette communauté religieuse. Suger fit abattre un porche que Charlemagne avait fait élever en dehors du lieu saint, sur la sépulture de son père. Pépin fit construire la nef, achever le portail, commencer les deux tours carrées et bâtir trois oratoires latéraux. Le pape Innocent II, dépossédé de la tiare par l'antipape Anaclet, trouva un refuge à Saint-Denis. L'abbé Guillaume fit plus tard équiper aux frais du monastère un vaisseau qu'il envoya au secours de saint Louis, engagé dans une croisade. Celui-ci, au retour, fit des présents magnifiques à cette église, et la consacra irrévocablement à être le lieu de la sépulture des rois de France. Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne, reconnut tenir de l'abbaye en fief mouvant Nogent et toute sa châtellenie, et ce ne fut pas le seul vassal de cette église. — Mais la suprématie de l'abbaye de Saint-Denis fut méconnue dans une autre occasion, trop singulière pour ne pas être rapportée ici. Un voleur ayant dérobé un ciboire d'argent à l'église de Saint-Gervais, cacha l'hostie consacrée qui y était renfermée sous la croix d'un chemin. La croix aussitôt se pencha vers la terre, par respect pour le dépôt sacré. Le vol ayant été

découvert, et le voleur puni, l'abbé de Saint-Denys et celui de Saint-Gervais vinrent en grande pompe chercher l'hostie. Tous deux se disputèrent le droit de l'enlever de terre. Mais l'hostie elle-même termina ce débat en s'élançant de sa retraite et en venant se poser sur le missel de l'abbé de Saint-Gervais. Félibien, auquel nous empruntons cette histoire, malgré sa crédulité habituelle, ne la trouve pas appuyée d'assez de preuves authentiques pour en garantir la vérité.

— En 1284, sous l'abbé Mathieu, la communauté jouissait d'une réputation européenne de régularité et de sainteté. En 1294, l'abbé Renaud fit passer en règle qu'on n'y recevrait aucun religieux qui ne fût de légitime mariage, âgé de 18 ans, d'une condition honnête et suffisamment instruit dans les belles-lettres. En 1313, sous Philippe-le-Bel, l'abbé de Saint-Denys fut nommé conseiller né du parlement. Sous Charles V, l'inhumation à Saint-Denys de Bertrand Duguesclin fut la première des honorables exceptions qui donnèrent aux sujets morts une place parmi les souverains qu'ils avaient servis et défendus. Sous le règne de son successeur, l'abbaye eut beaucoup à souffrir des discordes civiles qui dévastèrent la France; elle fut pillée et son abbé fut massacré. Charles VI fut obligé d'y venir chercher pour aller combattre ses sujets cet oriflamme qu'on n'avait guère arboré jusque là que contre l'étranger, et les moines eux-mêmes furent forcés de prendre une part sanglante à la lutte générale. L'abbé Philippe de Villette, cette malheureuse victime des troubles du royaume, nous a laissé deux cartulaires qui fixent d'une manière curieuse les limites de la juridiction temporelle et spirituelle de l'abbaye de Saint-Denys à cette époque. Toutes les paroisses d'alentour, à un petit nombre d'exceptions près, relevaient de l'abbaye, et elle avait en outre le droit matériel de confiscation, d'épaves, d'aubaines, le privilège de connaître des crimes de lèse-majesté, d'usure et de fausse monnaie (qu'on appelait cas royaux). Il y avait trois sièges ou auditoires : prévôté, bailliage, assises.

Les marchands de la ville étaient également sous la dépendance de l'abbaye, et des commis jurés visitaient leurs marchandises. Il y avait alors dans l'abbaye 128 religieux. Mais en 1423, l'abbé de Saint-Denys fut privé du pouvoir temporel. On est fâché de compter Isabelle de Bavière, et plus tard Louis XI, parmi les bienfaiteurs de cette abbaye, que la superstition n'enrichit pas moins que la piété. Dans une procession solennelle qui se fit sous Charles IX, les religieux de Saint-Denys eurent le pas sur toutes les autres communautés. Ils furent obligés plus tard de jurer la ligne, et devinrent souvent victimes des dissensions civiles. Ils transportèrent plus d'une fois encore leurs trésors à Reims ou à Paris, ce qui ne les empêcha pas d'éprouver des pertes considérables. — Sous Louis XIII, les religieux se relâchèrent de la discipline de l'ordre, et la réforme que D. Didier de la Cour avait introduite dans la congrégation de Saint-Maur, le cardinal de la Rochefoucauld tenta de la naturaliser à Saint-Denys. Il y réussit, quoiqu'avec beaucoup de peine. Louis XIII, par son testament, laissa à l'abbaye 40,000 livres pour la fondation d'une basse messe quotidienne, et d'un service par semaine à perpétuité, le jour de sa mort. Une contagion dangereuse éclata à Saint-Denys en 1653, et ce fut l'année suivante que la reine Christine vint visiter l'abbaye. En 1691, le corps de Turenne vint, comme celui de Duguesclin, chercher un tombeau parmi les sépultures royales. Le génie leur y donna un droit de conquête au milieu de tous ces rois qui y reposaient par droit de naissance. Peu après, le titre d'abbé de Saint-Denys fut supprimé, et la réunion de Saint-Denys avec Saint-Cyr fut décrétée par une bulle d'Innocent XII. — Parmi les derniers abbés de Saint-Denys, on avait compté deux Louis de Lorraine, cardinaux de Guise, deux cardinaux de Bourbon, Armand de Bourbon, prince de Conti, Jules Mazarin et le cardinal de Retz. — Tels sont les principaux traits de l'histoire de Saint-Denys, empruntés à Félibien, qui a donné l'ou-

vrage le plus complet et le plus curieux sur cette abbaye. — L'église de Saint-Denys est admirable, et ne manque pas d'unité dans l'aspect général, quoique les architectes du temps de Dagobert, de Charlemagne, de saint Louis et de Philippe-le-Hardi y aient successivement travaillé. Elle a la forme d'une croix. Les vitraux sont d'un état merveilleux. Le vaisseau de l'église a 390 pieds de longueur, 100 de largeur et 80 de hauteur. Quatre piliers énormes soutiennent les tours, et 60 piliers les voûtes et les couvertures. Une arcade d'une grande hardiesse de travail supporte le buffet d'orgues. Avant la révolution, les trois portes de l'église étaient couvertes de bas-reliefs en bronze, originairement dorés et d'un travail remarquable. — Les constructions de l'église de Saint-Denys ont éprouvé peu de changements depuis les travaux qu'y fit faire saint Louis; mais on sait qu'un décret de la convention ouvrit aux vengeances du peuple de 1793 les cercueils des rois qui reposaient sous les voûtes de Saint-Denys. En trois jours, 51 sépultures furent violées, et 51 tombeaux furent démolis par cette bande noire, qui venait assassiner des cadavres en pillant leurs cercueils et en brisant les beaux monuments qui les protégeaient. Les travaux commencés le 6 août 1793, furent interrompus par diverses causes et ne furent repris qu'au mois d'octobre suivant. Les ossements tirés de ces tombeaux furent jetés dans une fosse creusée à la place qu'occupa jusqu'au XVIII^e siècle la tour des Valois. — L'abbaye de Saint-Denis devint pendant la révolution un magasin de farines. Napoléon donna en 1806 l'ordre de réparer l'église, et de restaurer le caveau des Bourbons; il n'eut pas le temps d'achever son ouvrage. Il comptait y établir la sépulture de sa famille; mais, jaloux de ne point paraître se conformer aux traditions de la famille déchue, il ordonna qu'on ne se servirait plus de l'entrée pratiquée devant le chœur, et qui n'était autre chose qu'un escalier de cave, sous une pierre tumulaire qu'on enlevait. Chaque roi était originairement

déposé sur les marches de cet escalier, jusqu'à ce que le cadavre de son successeur vint le remplacer, et lui permettre d'entrer enfin dans le caveau. Le corps de Louis XVIII est encore sur les marches de cet escalier. — Napoléon, trouvant cette entrée peu digne de s'ouvrir à son cercueil d'empereur, fit pratiquer dans la galerie inférieure qui fait le tour de l'église une autre issue fermée par des portes de bronze. Mais la destinée devait se jouer de ses projets ambitieux, et ni lui, ni aucun membre de sa famille, excepté le petit prince Louis-Napoléon, fils de M^{me} Hortense de Saint-Leu, mort à l'âge de 3 ans, ne devait trouver place dans le caveau royal. Il ordonna également la construction d'une chapelle expiatoire des crimes de la révolution, mais il cessa de régner avant qu'elle fût commencée. Louis XVIII, dès sa rentrée en France, fit continuer les réparations entreprises, et le caveau royal reçut ce que l'on retrouva des corps de Louis XVI et de Marie-Antoinette, et plus tard celui du duc de Berry. Louis XVIII fit murer l'entrée pratiquée par Napoléon, après avoir fait enlever les portes de brouze, et ordonna qu'on se servit dorénavant de l'ancienne entrée, que son propre cercueil inaugura. La bière des rois repose sur des tréteaux en fer; on y peut voir à travers une grille celle du duc de Bourbon, dans un caveau éclairé par une petite lampe. — Napoléon avait doté cet établissement religieux d'un chapitre composé de deux classes de chanoines, dans la première desquelles il n'entrait que des évêques. Le grand aumônier de France était le chef de ce chapitre, et prenait le nom de primicier. Cette fondation impériale fut respectée par la restauration. Nous ne savons plus quelle doit être sa destinée; on prétend qu'il n'a été pourvu à aucune vacance dans le chapitre depuis 1830. Saint-Denis compte jusqu'ici trois primiciers, le cardinal Fesch, le cardinal de Périgord et le cardinal de Croÿ. Quant aux bâtiments de l'église elle-même, en 1833, le gouvernement actuel, considérant qu'on ne s'était presque occupé sous

l'empire qu'à restaurer les couvertures de l'église, a demandé aux chambres les moyens d'arriver à un prompt achèvement des travaux. — Au 1^{er} janvier 1833, 4,422,231 fr. 80 cent. avaient été dépensés pour l'église de Saint-Denys, et sur 37 travées comprises dans le pourtour général de l'église, 19 seulement avaient été restaurées. Les divers ouvrages restant à faire ont dû ou doivent absorber une somme de 1,450,000 fr., dont 100,000 fr. ont été alloués sur le budget de 1833, et 1,350,000 fr. ont été accordés par la loi du 27 juin 1833. Ces ouvrages consistaient, entre autres choses, dans les grosses constructions extérieures, et quelques autres travaux de maçonnerie à l'intérieur de l'église, dans la pose de six paratonnerres, et dans celle de balustrades en fonte de fer avec dorure, la réparation des bas-reliefs en émaux, tabernacles de marbre, la vitrerie et la peinture de diverses chapelles, et la construction d'un orgue. Le total des travaux aura coûté environ 6,000,000. — L'église de Saint-Denys, remplie maintenant d'échafaudages et de gravats, présente un aspect assez triste. Espérons que les réparations qu'on y fait seront dignes de cet édifice, et que la France donnera la première aux nations l'exemple du respect pour les souvenirs les plus sacrés et les plus beaux monuments.

PAUL FOUCHER.

DÉPART, DÉPARTIE, DÉPARTIR. Ces mots sont autant de composés du verbe *PARTIR* (v.), dérivé lui-même du verbe latin *partiri*, dont la double acception exprime deux ordres d'idées entièrement différents, et qui ont donné naissance à deux familles de mots opposés par le sens, bien que rapprochés souvent par la forme. Le mot *DÉPART*, en effet, exprime l'idée de partage, de division (v. ci-après l'article *DÉPART*, en chimie), et sert tout à la fois à exprimer la sortie d'un lieu. Les Latins, plus riches que nous, avaient, il est vrai, le mot *dispartiri*, qu'ils appliquaient spécialement à la première, tandis que nous n'avons qu'un seul mot pour rendre ces deux idées si contraires. — Le mot *DÉPARTIE*, qu'a vieilli, et qui ne

s'emploie plus guère aujourd'hui, se disait dans le même sens que celui de *départ*, et s'appliquait surtout à l'idée de *séparation*, comme le témoignent ces vers d'une ancienne chanson faite pour une des maîtresses de Henri IV, la belle Gabrielle d'Estrées, et attribuée à ce roi lui-même :

Cruelle *départie* !
Malheureux jour !
Que ne suis-je avec toi
Ou sous amour !

— Le mot *DÉPARTIE*, avant d'être employé spécialement comme verbe, l'a été aussi comme substantif et dans la même acception que le mot *départ*, signifiant la sortie d'un lieu (*abitus, discessus, profectus, profectio*), témoins ces vers de Marot :

..... avant son *départir*
En autre goût ne te veux contraindre.

Quant au verbe *départir*, il a cessé d'être employé sous la forme neutre et dans le même sens que le verbe *partir*, seul usité aujourd'hui ; mais, comme verbe actif, il entre dans une foule d'expressions qui emportent toutes l'idée de don, de partage, de distribution. *SE DÉPARTIR* se dit dans le sens de *décisément*. On dit aussi *se départir de son devoir, du respect, de l'obéissance*, etc., pour dire *s'écarter, s'éloigner* de son devoir on de l'obéissance et du respect que l'on doit à quelqu'un. E. H.

DÉPART est le nom donné en chimie à l'opération qui a pour but de séparer l'or de l'argent, en employant une des méthodes connues. Les plus usitées sont celles qu'on adopte dans l'*affinage* et dans la *coupeilation* (v. ce mot). Nous en donnerons une idée. Il y a beaucoup d'arts où l'or et l'argent ne peuvent être employés que dans un état de pureté parfaite : alors seulement ils ont toute la malléabilité nécessaire pour les applications qu'on veut en faire. Il est un autre motif très puissant qui oblige à les séparer, c'est qu'ils ont une valeur très différente, et que dans les arts où l'argent seul suffit, il deviendrait très onéreux d'y employer un mélange d'or et d'argent. — C'est l'*affineur* qui, au moyen de l'opé-

ration appelée *affinage*, fait cette séparation. Elle n'a lieu que pour l'or et l'argent; et lorsque les matières soumises à l'opération renferment du cuivre, de l'étain et du plomb, on commence par se débarrasser, au moyen de la *poussée*, des matières étrangères à l'or et à l'argent. C'est à ce dernier mélange qu'on applique les procédés de M. Dizé, ancien affineur des monnaies, qui a rendu un très grand service à la science en substituant dans la manipulation l'acide sulfurique à l'acide nitrique: avec le premier de ces acides, on parvient aujourd'hui à décèler dans l'argent des quantités d'or inaperçues, qui se perdaient autrefois. Ce qui doit faire croire que ces opérations se font promptement et avec toutes les garanties désirables, c'est que les prix demandés pour affiner sont très modiques.

V. DE M^{tes}.

DÉPARTEMENT (géogr. et écon. publ.). Ce mot dérive du verbe *départir*, qui signifie partager, distribuer (v. DÉPART ci-dessus). En géographie, il s'applique aujourd'hui aux principales divisions territoriales de la France, et en économie publique il s'emploie généralement pour désigner la répartition ou la distribution entre les divers ministères des attributions qui les constituent.—On appelait anciennement en France *départements du conseil du roi* les séances ou assemblées du conseil, établies pour répartir les affaires publiques soumises à son examen entre le conseil d'état ou des affaires étrangères, le conseil des dépêches, le conseil royal des finances, le conseil royal du commerce intérieur et extérieur, le conseil d'état privé ou des parties, le conseil de chancellerie, et la grande et petite direction des finances.— Les *départements des secrétaires d'état* se formaient de la distribution faite par le roi des différentes affaires de l'état, des provinces et des généralités.— Les intendances, au nombre de 37 pour le royaume et 3 pour les colonies, se nommaient aussi *départements des intendants*. Ces fonctionnaires s'appelaient encore *commissaires départis* dans les

provinces pour les intérêts du roi et le bien public.— Les *départements des fermiers-généraux* se subdivisaient pour l'administration en *départements* des gabelles, des tabacs, des sels, etc. On nommait *département des tailles* la répartition entre les généralités et les élections du royaume des sommes fixées pour les tailles.— L'administration de la marine se partageait en quatre *départements* ou intendances, dont les chefs-lieux étaient Brest, le Havre, Rochefort et Toulon.— Tels étaient encore en 1789 les divisions administratives auxquelles on donnait le nom de *département*.—Lors de sa constitution, la municipalité de Paris divisa son administration en huit *départements*: 1° les subsistances; 2° la police; 3° les établissements publics; 4° les travaux publics; 5° la régie des hôpitaux; 6° la régie des domaines; 7° les impôts; 8° la garde nationale.— On cessa bientôt d'appliquer à des branches secondaires d'administration un mot qui ne devait être restreint qu'à de rares applications, et il n'est plus guère relatif aujourd'hui qu'aux attributions des divers ministères.— En 1812, on comptait onze départements ministériels, que rendaient indispensables la vaste étendue de notre territoire, et la multiplicité des affaires: 1° la justice; 2° les relations extérieures; 3° l'intérieur; 4° les finances; 5° le *trésor impérial*; 6° la guerre; 7° l'administration de la guerre; 8° la marine; 9° la police générale; 10° les cultes; 11° les manufactures.— Depuis cette époque, le nombre des ministères, réduit à sept, a été cependant augmenté dans quelques circonstances; mais sous la restauration, et surtout depuis 1830, les changements qu'ils ont subis dans la répartition de leurs attributions ont produit ces inconvénients qui naissent du défaut de stabilité, et font vivement désirer qu'en déterminant leur nombre, une mesure législative fixe enfin définitivement les branches d'administration qui doivent en ressortir.— En 1789, la France se trouvait partagée en 37 gouvernements généraux ou *généralités*, subdivisés en pro-

vines, pays d'élection, pays d'état, ayant eux-mêmes, suivant les localités, des subdivisions différentes de nom et d'étendue. — La Bretagne, le Languedoc, se divisaient en *diocèses*; l'Isle-de-France, la Picardie, l'Orléanais, le Poitou, la Guienne, en *élections*, *sergenteries*, *bailliages*, *châtellenies*; la Flandre en *intendances*, *prévôtés*, *subdélégations*; l'Artois en *gouvernances*, *bailliages*; la Provence et le Roussillon en *vigueries*; la Navarre en *sénéchaussées*, etc. — Ces divers états, pour ainsi dire, différaient de coutumes, de lois et de mode d'administration. Chacun d'eux, ayant des intérêts divers et opposés à défendre, soit entre eux sous le rapport du commerce, soit contre la puissance presque absolue qui se trouvait de fait entre les mains des ministres, voulait, pour conserver ses franchises et augmenter son influence politique et commerciale, posséder son corps particulier d'administration, et l'établir au plus haut degré de force et de puissance. — Mais dans un moment de régénération nationale, il n'eût plus été convenable ni possible de laisser subsister dans l'ordre administratif ces énormes disparités entre les provinces. Pour que l'harmonie régnât entre les parties d'un même tout, il fallait que chacune pût avoir une égalité de rapports, d'influence et de pouvoirs; et lors que l'assemblée nationale, uniquement occupée du soin de la constitution, eut, dans le court espace de quelques mois, fixé d'une manière invariable les droits de l'homme et les principes de tout gouvernement, affranchi les peuples du joug de la féodalité et de la servitude de la glèbe, posé les grandes bases de la constitution par la séparation des pouvoirs, enchaîné l'arbitraire par la responsabilité des ministres, fait disparaître l'impôt de la gabelle, soulagé les habitants des campagnes du fardeau accablant de la dime et des champarts, détruit la vénalité des charges et les privilèges de tout genre, affirmé la liberté et la tranquillité publique par des formes régulières de procédure, elle s'occupa de porter l'ordre et l'économie dans les finances,

par une juste répartition des charges publiques entre les citoyens, et de fixer les bases de l'élection et de la représentation nationales. — Pour parvenir directement à ce but, elle dut organiser les municipalités, les assemblées de district, et arrêter pour le royaume entier une division territoriale qui permit pour l'avenir à l'administration de suffire à tous les objets de surveillance, à la prompte expédition des affaires publiques et particulières, et anéantir pour toujours ces éléments hétérogènes, qui depuis des siècles s'opposaient à l'organisation régulière du corps social. — L'assemblée constituante, en coupant la racine des abus, devait s'attendre aux clameurs de ceux qui s'en nourrissaient : elle n'ignorait pas que les préjugés attachés à une longue habitude ne s'effaceraient pas inopinément, et que les ennemis de la révolution mettraient tout en œuvre pour s'opposer à la réalisation de ce vaste projet qui devait amener de si grands résultats. On s'efforçait de répandre dans les provinces les attaques les plus vives et les plus exagérées contre les vues de l'assemblée, qui devaient sacrifier leurs intérêts les plus chers. On prétendait qu'en changeant les divisions des provinces, elle voulait confondre leurs territoires pour les anéantir; qu'en les divisant au moins dans leur intérieur, elle voulait les déponillier et les affaiblir; que, d'ailleurs, il lui faudrait pour parvenir à son but un temps incalculable, pendant lequel les affaires publiques et privées resteraient en souffrance. C'est ainsi que par des obstacles physiques et par la résistance de l'opinion, on cherchait à rendre impossible cette division qui devait accomplir l'œuvre de la constitution. Un député de la Bretagne affirmait qu'elle ne consentirait qu'avec répugnance à perdre ses états et à partager leur administration supérieure en plusieurs administrations principales. Les états de Languedoc demandaient leur indivisibilité; la Provence réclamait la conservation de ses vigueries; et d'autres provinces, tout en accédant au vœu de l'assemblée, exprimaient le désir que, dans les divisions

qu'elle allait arrêter, on respectait leurs limites. Thouret, lui-même, député de Rouen demandait, au nom de ses commettants, la conservation des assemblées secondaires dont la Normandie avait retiré de si grands avantages. — Mais, grâce aux mesures prises pour concerter le partage avec les députés de chaque province, afin de n'occasionner aucune secousse, aucun déchirement dans l'ordre social, et pour concilier les vœux et les intérêts particuliers avec l'intérêt général qui la dominait avant tout, l'assemblée constituante, marchant droit à son but, sut vaincre tous les obstacles pour élever à toute sa hauteur cet édifice majestueux dont elle venait de jeter les fondements. — Le comité de constitution, après avoir recueilli les avis et les propositions des députés, et déterminé avec eux les divisions principales, le nombre des assemblées administratives supérieures et inférieures à y établir, proposa à la sanction législative, au mois de novembre 1789, un projet de décret qui partageait la France en 80 parties, auxquelles on donnerait le nom de *département*, et Thouret fut nommé rapporteur. — Mirabeau, reprochant au plan du comité de diviser l'espace et non la population, de donner aux départements des limites trop étendues, qui reproduiraient dans l'administration les inconvénients des pays d'état, de rendre cette administration sinon impossible, du moins fort difficile par trop de complication, d'ôter la surveillance et de paralyser la marche des affaires, proposait un autre plan qui créait 120 départements, dont la circonscription se prêtait facilement à la conservation des anciennes limites provinciales. — Les uns voulaient que l'on prit pour base de la division la population, qui seule pouvait fixer et déterminer le nombre des représentants dans les assemblées administratives ou électives, *parce que (disaient-ils), les bras devaient être représentés et non les écus. Les administrations, disait Barrère, existent pour les hommes et non pour les terres et les métaux.* Ils ajoutaient que la base territoriale serait fautive et inexacte, à rai-

son des différences de fertilité et de production, et à cause des obstacles locaux, tels que les *plandes*; que la base de la contribution serait ainsi variable et contraire à la déclaration des droits. — Ceux qui voulaient que l'étendue territoriale servit de base à la division répondaient que la population, à laquelle se joignent les éléments des richesses et de l'industrie, préparerait trop de mobilité pour l'avenir. Car, disaient-ils, la population varie; l'industrie s'accroît ou diminue, la culture prospère ou dépérit; le commerce s'étend ou se resserre, et pour conserver la même uniformité dans la division, il faudrait sans cesse la modifier ou introduire l'inégalité dans la représentation, tandis qu'en donnant cette représentation au territoire on créerait l'émulation; les pays stériles s'amélioreraient, et la richesse et l'industrie finiraient par y pénétrer, les *landes* n'étant qu'une exception qui ne détruit pas la règle. — Le comité, dans son travail, avait voulu concilier la population avec l'étendue territoriale, autant que le pouvaient permettre ces deux éléments, et l'assemblée constituante, convaincue que son plan réunissait les conditions les plus essentielles, en adopta le principe, laissant encore au comité le soin de déterminer le chef-lieu de chaque département, la circonscription des territoires, en respectant les localités, les frontières, les provinces, et même les répugnances idéales qui ne présentaient pas la difficulté la moins digne d'attention. Il devait s'entendre avec les députés de chaque partie de la France, instruits des localités et des habitudes morales, pour subdiviser les départements en districts, les districts en cantons, fixer les villes d'assemblées, et ensuite les municipalités principales et secondaires. — Dans la séance du 13 oct. 1789, Cassini fit hommage à l'assemblée d'un exemplaire de sa carte de France, pour faciliter aux commissaires le travail dont elle les avait chargés. C'est à M. de Belleyne père, ingénieur, géogr. distingué, homme d'une haute capacité, et doué d'une infatigable ardeur pour le travail, que fut confiée par le co-

mité de constitution cette tâche immense, à laquelle il dut consacrer ses veilles, réservant le jour à entendre les réclamations, les observations des députés, qui faisaient valoir chacun en faveur de son pays les prétentions les plus exagérées, auxquelles il eût fallu pour ainsi dire subordonner toute la division du royaume. M. de Belloye père, secondé de M. Du Bréna, aujourd'hui chef du dépôt des ponts - et - chaussées, parvint en moins de trois mois à arrêter cette délimitation, qui fut soumise à l'examen de l'assemblée constituante, adoptée définitivement par elle en février 1790, après de légères modifications, qui portaient à 83 au lieu de 80 le nombre des départements, dont le nombre et la circonscription furent conservés par l'empire, et qui existe encore, sauf quelques changements particuliers que le temps et les circonstances ont rendus nécessaires. — Sans doute on ne peut se dissimuler que ce grand œuvre n'est point exempt de reproches. Il eût été à désirer que, sans avoir égard aux anciennes délimitations des provinces, on donnât pour limites aux départements les limites offertes par la nature, les rivières, les cours d'eau, les montagnes, et qu'elles fussent combinées de manière à ce que les chefs-lieux de département, ceux de district, dont le nom a été converti depuis en celui d'arrondissement, se trouvassent au centre de la circonscription, pour éviter aux citoyens des déplacements coûteux, et offrir à l'administration un moyen de surveillance plus active. Mais, si l'on songe à la nécessité de conserver aux villes principales l'importance de leur industrie, de leur population, et l'influence que leur avait acquise le siège des administrations provinciales; à la difficulté d'établir une juste réciprocité d'avantages entre toutes, en retour des franchises et des droits qu'elles allaient perdre, à l'impossibilité de changer la circonscription des communes, et de tout concilier dans une tâche si immense, à laquelle le temps eût à peine pu suffire, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que l'assemblée a satisfait

autant que le permettaient les circonstances et la nature des choses aux grandes conditions qu'elle s'était imposées, et qu'elle a en peu de mois résolu un problème jusqu'alors considéré comme insoluble. — Aux 83 départements décrétés par l'assemblée constituante, et auxquels on donna le nom des principaux fleuves, rivières et montagnes qui les traversent, les conquêtes de la république et de l'empire vinrent ajouter successivement une grande étendue de territoire. — Par décret de la convention nationale, en date du 9 vendémiaire an iv, rendu sur le rapport du comité de salut public, les pays de Liège, Stavolo, Logne et Malmédy, le Hainaut, le Tournaisis, le pays de Namur, une partie de la Flandre et du Brabant, et du pays en-deçà du Rhin, qui était sous la domination autrichienne, furent réunis au territoire français et partagé en 9 départements. La *Dyle*, l'*Escaut*, la *Lys*, *Jemmapes*, les *Forêts*, *Sambre-et-Meuse*, l'*Ourte*, la *Meuse inférieure* et les *Deux-Nèthes*. — Par suite du traité de paix conclu avec la république batave, le 27 floréal an iii, ratifié par la convention, la France fut augmentée des 4 départements de la *Roër*, de *Rhin-et-Moselle*, de *Mont-Tonnerre* et de la *Sarre*, formés des ci-devant électorats de Trèves, Mayence et Cologne, des duchés de Juliers, Gueldres, Clèves, etc. La Savoie et le territoire de Genève réunis à la France furent partagés en deux départements : le *Léman* et le *Mont-Blanc*. Le comté de Nice et la principauté de Monaco formèrent celui des *Alpes-Maritimes*. Par la conquête d'Italie, la France s'accrut encore de 8 départements : les *Apennins*, la *Doire*, *Gênes*, *Marengo*, *Montenotte*, le *Pô*, la *Sesia* et la *Stura*, provenant du partage du Piémont et de la ci-devant république Ligurienne; le *Taro*, formé des duchés de Parme et de Plaisance, et l'*Arno*, la *Méditerranée* et l'*Ombrone*, formés des états de Toscane. — Ainsi, en 1808, l'empire français se composait de 127 départements, dont 2 pour la Corse, le *Golo* et le *Liamone*,

ayant pour chefs-lieux Ajaccio et Bastia, et 12 pour les colonies. L'île Saint-Domingue en comprenait 5 : ceux du *Sud*, de l'*Ouest*, du *Nord*, de *Samana* et d'*Ingranne*; la Guadeloupe, la Martinique, la Guianne et Cayenne, Sainte-Lucie et Tabago, l'île Bourbon, dite alors de la Réunion, l'île de-France, les Indes orientales, en composaient chacune un. — Après le traité de Schoenbrunn, du 14 oct. 1809, les sénatus-consultes organiques des 15 mai, 15 août et 13 déc. 1810, et des 19 et 27 avril 1811, ayant incorporé à l'empire le pays compris entre le cours du Waahl, la rivière de Donge et les nouvelles frontières de France, la Hollande, le Valais, les villes Ansatiques, le Laucubourg, et une partie du ci-devant cercle de Westphalie, dont furent for-

més, dans l'ordre de leur adjonction, les 16 départements des Bouches-de-l'Escaut, des Bouches-du-Rhin, des Bouches-de-la-Meuse, des Bouches-de l'Yssel, de l'Ems-Occidental, de l'Ems-Oriental, de la Frise, de l'Yssel-Supérieur, du Zuyderzée, du Simplon, des Bouches de l'Elbe, des Bouches-du-Weser, de l'Ems-Supérieur et de la Lippe, et réuni en un seul, les départements du Golo et de Liassone, un décret impérial fixa à 130 le nombre des départements français, et les colonies cessèrent de figurer dans cette classification. — Ainsi, depuis 1789, le territoire français s'était accru de 44 départements, dont la population s'élevait à près de 15 millions d'habitants, et dont nous présentons la nomenclature par ordre alphabétique.

NOMS DES DÉPART ^{ts} .	CHEFS-LIEUX.	POPUL.	NOMS DES DÉPART ^{ts} .	CHEFS-LIEUX.	POPUL.
Alpes maritimes.	Nice	131,200	Marengo	Alexandrie . .	318,447
Apennins	Chiavari . . .	213,405	Meuse-Inférieure.	Maestricht . .	207,249
Arno	Florence . . .	584,475	Méditerranée . .	Livourne . . .	318,725
Bouches de l'Elbe	Hambourg . .	375,076	Mont-Blanc . . .	Chambéry . . .	300,239
— de l'Escaut . .	Middelbourg .	76,820	Montenotte . . .	Saverne	289,825
— de la Meuse . .	La Haye . . .	393,600	Mont-Tonnerre .	Mayence . . .	342,346
— du Rhin . . .	Bois-le-Duc . .	257,590	Nethes (Deux-) .	Anvers	367,181
— du Weser . . .	Brème	327,175	Ombronne . . .	Sienne	189,507
— de l'Yssel . .	Zwolle	145,000	Ourthe	Liege	382,261
Doire	Yvrée	258,000	Pô	Turin	599,257
Dyle	Bruxelles . .	451,970	Rhin et Moselle .	Coblentz . . .	209,700
Ems occidental . .	Groningue . .	191,100	Roër	Aix-la-Chapelle.	634,094
Ems oriental . . .	Aurich	128,200	Rome	Rome	586,000
Ems supérieur . .	Osnabruck . .	415,000	Sambre-et-Meuse.	Namur	180,665
Escaut	Gand	650,458	Sarre	Trèves	277,596
Forêts	Luxembourg .	240,355	Sésia	Vercell	202,753
Frise	Leeward . . .	175,400	Simplon	Sion	65,500
Gènes	Gènes	400,056	Stura	Coni	451,458
Jemmapes	Mons	472,506	Taro	Parma	370,558
Léman	Genève	210,478	Trasimène . . .	Spoletto . . .	300,000
Lippe	Munster . . .	359,555	Yssel-supérieur.	Arnheim . . .	192,700
Lys	Bruges	494,145	Zuyderzée . . .	Amsterdam .	507,500

Les revenus de l'état aux diverses époques de l'accroissement de son territoire présentent le résultat suivant :

En 1789. Au commencement de la révolution ils s'élevaient à .	475,294,000 fr.
1797. Sous la république (an v)	513,727,000
1802. Sous le consulat, la France ayant 100 départ (an x)	589,500,000
1805. id. (an ii)	605,027,000
1807. Sous l'empire	708,040,000
1811. id.	958,477,000
1815. id.	1,152,258,000

Depuis cette époque, les revenus publics qui, depuis la restauration ont varié sous Louis XVIII de 600 millions à un milliard 400 millions, et sous Charles X de 959 à 975 millions, se sont élevés depuis la révolution de juillet à 1,511,000,000 fr. par suite de la guerre d'Alger, et n'ont pas encore été moindres d'un milliard.

A la suite des événements de 1815, le traité de Vienne ayant resserré la France dans les limites qu'elle occupait en 1790, le nombre des départements se trouve réduit à 86.

DÉPARTEMENTS.	ANCIENNES PROVINCES ET SUBDIVISIONS CORRESPONDANTES.	CHEFS-LIEUX DES DÉPARTEMENTS.
AIN.....	Bourgogne, <i>Bresse, Bugey</i> , etc.....	Bourg.
AISNE.....	Ile-de-France, Picardie, Champagne.	Laon.
ALLIER.....	Bourbonnais.....	Moulins.
ALPES (Basses-).....	Haute-Provence.....	Digne.
ALPES (Hautes-).....	Haut-Dauphiné, Provence.....	Gap.
AODÈCHE.....	Languedoc, <i>Vivaraïs</i>	Privas.
ARDENNES.....	Champagne, <i>Réthelois</i> , etc.....	Mézières.
ARIÈGE.....	Foix, Gascogne, <i>Couserans</i>	Foix.
AUBE.....	Champagne, Bourgogne.....	Troyes.
AUDE.....	Bas-Languedoc.....	Carcassonne.
AVYRON.....	Guienne, <i>Rouergue</i>	Rhodez.
BOUCHES-DU-RHÔNE..	Basse-Provence.....	Marseille.
CALVADOS.....	Basse-Normandie, Bessin, etc.....	Caen.
CANTAL.....	Haute-Auvergne.....	Aurillac.
CHARENTE.....	Angoumois, Saintonge, etc.....	Angoulême.
CHARENTE-INFÉR.....	Anais, Saintonge.....	La Rochelle.
CHER.....	Haut-Berry, Bas-Bourbonnais, etc....	Bourges.
CORÈZE.....	Bas-Limousin.....	Tulle.
CORSE.....	Ile de Corse.....	Ajaccio.
CÔTE-D'OR.....	Bourgogne, <i>Dijonnais, Auxerrois</i> ..	Dijon.
CÔTES-DU-NORD.....	Haute-Bretagne.....	Saint-Brieuc.
CREUSE.....	Marche, <i>Haute-Marche</i> , etc.....	Guéret.
DORDOGNE.....	Guienne, <i>Périgord</i>	Périgueux.
DOUBS.....	Franche-Comté, Montbéliard.....	Besançon.
DRÔME.....	Bas-Dauphiné.....	Valence.
EURE.....	Haute-Normandie, <i>Evreux</i> , etc.....	Evreux.
EURE-ET-LOIR.....	Orléanais, <i>Pays Chartrain</i> , etc....	Chartres.
FINISTÈRE.....	Basse-Bretagne.....	Quimper.
GARD.....	Bas-Languedoc, <i>diocèse de Nîmes</i> ...	Nîmes.
GARONNE (Haute-)...	Haut-Languedoc, Gascogne, etc....	Toulouse.
GERS.....	Gascogne <i>Astarac, Armagnac</i>	Auch.
GIROUDE.....	Guienne, <i>Bordelais, Médoc</i> , etc....	Bordeaux.
HÉRAULT.....	Bas-Languedoc, <i>dioc. de Montpellier</i>	Montpellier.
ILLE-ET-VILAINE.....	Haute-Bretagne, <i>diocèse de Rennes</i> ..	Rennes.
INDRE.....	Bas-Berry, Touraine, etc.....	Châteauroux.
INDRE-ET-LOIRE.....	Touraine, Anjou, Orléanais, etc....	Tours.
ISÈRE.....	Haut et Bas Dauphiné, etc.....	Grenoble.
JURA.....	Franche-Comté, etc.....	Loos-le-Saulnier.
LANDS.....	Gascogne, <i>Landes, Chalosse</i>	Mont-de-Marsan.
LOIRE-ET-CHER.....	Orléanais, <i>Blaisois, Baucé</i> , etc....	Blois.
LOIRE.....	Lyonnais, <i>Forez, Beaujolais</i>	Montbrison.
LOIRE (Haute-).....	Languedoc, <i>Velay</i> , Auvergne.....	Le Puy.
LOIRE-INFÉRIEURE.....	Haute-Bretagne, <i>dioc. de Nantes</i> ...	Nantes.
LOIRET.....	Orléanais, <i>Sologne, Gâtinais</i> , etc....	Orléans.
LOT.....	Guienne, <i>Quercy</i>	Cahors.
LOT-ET-GARONNE.....	Guienne, <i>Agénois</i> , Gascogne, etc....	Agen.
LOZÈRE.....	Languedoc, <i>Gévaudan</i>	Mende.
MAINE-ET-LOIRE.....	Haut et Bas-Anjou.....	Angers.
MANCHÉ.....	Basse-Normandie, <i>Cotentin, Avranch</i>	Saint-Lô.
MARNE.....	Champagne, <i>Perthois, Rémois</i> , etc....	Châlons-s.-Marne.
MARNE (Haute-).....	Champagne, <i>Bassigny, Vallage</i> , etc..	Chaumont.

DÉPARTEMENTS.	ANCIENNES PROVINCES ET SUBDIVISIONS CORRESPONDANTES.	CHEFS-LIEUX DES DÉPARTEMENTS.
MAYENNE	Maine, Haut et Bas-Anjou.....	Laval.
MEURTHE	Lorraine, <i>Toulois</i> , etc.....	Nancy.
MEUSE	Lorraine, <i>Bar</i> , <i>Verdunois</i> , etc.....	Bar-le-Duc.
MORBIHAN	Basse-Bretagne, <i>diocèse de Vannes</i>	Vannes.
MOSELLE	Lorraine, <i>pays Messin</i> , <i>pays allem.</i>	Metz.
NIÈVES	Nivernais, Orléanais, Bourgogne.....	Nevers.
NOËD	Flandre, <i>Hainaut</i> , <i>Cambresis</i>	Lille.
OISE	Ile-de-France, Picardie, etc.....	Beauvais.
OISE	Normandie, Maine, <i>Marche</i> , <i>Perche</i>	Alençon.
PAR-DE-CALAIS	Artois, Picardie, <i>Boulonnais</i> , etc.....	Arras.
PUY-DE-DÔME	Basse-Auvergne, <i>Limagne</i> , etc.....	Clermont-Ferrand.
PYRÉNÉES (Basses-)	Béarn, Basse Navarre, Gascogne, etc.....	Pau.
PYRÉNÉES (Hautes-)	Gascogne, <i>Bigorre</i> , 4 <i>valées</i> , etc.....	Tarbes.
PYRÉNÉES-ORIENTALES	Roussillon, Bas-Languedoc.....	Perpignan.
RHIN (Bas)	Basse-Alsace, Lorraine.....	Strasbourg.
RHIN (Haut-)	H ^{te} -Alsace, répub. de Mulhausen, etc.....	Colmar.
RHÔNE	Lyonnais, <i>Beaujolais</i>	Lyon.
SAÔNE (Haute)	Franche-Comté, <i>bailliage d'Amont</i>	Vesoul.
SAÔNE-ET-LOIRE	Bourgogne, <i>Mâconnais</i> , <i>Charolais</i>	Mâcon.
SARTHE	Bas-Maine, Haut-Anjou.....	Le Mans.
SEINE	Ile-de-France	Paris.
SEINE-ET-MARNE	Ile-de-France, Champag., <i>Gâtinais</i>	Melun.
SEINE-ET-OISE	Ile-de-France, <i>Manlais</i> , <i>Vexin</i> , Orl.....	Versailles.
SEINE-INFÉRIEURE	Haute-Normandie, <i>Caux</i> , <i>Bray</i>	Rouen.
SÈVRES (Deux-)	Haut-Poitou.....	Niort.
SOMME	Haute et Basse-Picardie	Amiens.
TARN	Haut-Languedoc, <i>Albigois</i>	Alby.
TARN-ET-GARONNE	Gnienne, Gascogne, Languedoc.....	Montauban.
VAR	Basse-Provence	Draguignan.
VAUCLUSE	Comtat d'Avignon, <i>Venaissin</i> , etc.....	Avignon.
VENDÉE	Bas-Poitou.....	Bourbon-Vendée.
VIENNE	Haut-Poitou.....	Poitiers.
VIENNE (Haute-)	Haut-Limousin, <i>Basse-Marche</i>	Limoges.
VOSGES	Lorraine, <i>Vosges</i>	Épinal.
YONNE	Bourgogne, Champagne.....	Auxerre.

Chaque département est partagé en arrondissements, et les arrondissements en cantons, formés eux-mêmes de la réunion d'un certain nombre de communes et dont l'étendue est d'environ 4 lieues carrées. — Chaque département est administré par un préfet, magistrat supérieur dont relèvent d'une manière immédiate les sous-préfets d'arrondissements et tous les fonctionnaires de l'ordre administratif. La résidence du préfet est au chef-lieu de département, dont l'arrondissement, depuis la restauration, ne possède plus de sous-préfet. — Il ne nous appartient pas de résoudre ou

d'approfondir toutes les questions relatives aux avantages ou inconvénients qui résultent de la circonscription territoriale actuelle, et du système d'administration qui régit les départements. Ces questions trouveront leur place, sous le rapport de l'économie publique et politique, aux articles PRÉFET, MINISTÈRES, MINISTRES, INTÉRIEUR, etc., et pour ce qui concerne spécialement chaque département, les articles consacrés à chacun d'eux suffiront pour traiter d'une manière plus détaillée ce que nous pourrions à peine indiquer ici.

E. GRANGE.

DÉPARTIE. (V. DÉPART).

DÉPENDANCE, du verbe *pendere* (pendre), ce qui est attaché et lié avec une autre chose, de telle sorte que les dépendances forment un accessoire naturel de l'objet principal. Il y a des dépendances qui s'incorporent tellement avec la chose elle-même dont elles dépendent qu'il serait impossible de les détacher sans altérer la chose dans sa substance ; mais ce mot s'applique plus spécialement aux parties qui pourraient être détachées de l'objet principal sans le faire changer de nature, mais qui y ont été réunies dans un but d'utilité générale. Cette expression se joint à beaucoup d'autres dans les contrats de vente pour indiquer que le vendeur ne veut rien se réserver dans les objets vendus qu'il abandonne à l'acquéreur avec tous leurs accessoires ; la locution générale des anciens contrats, c'est que la chose est vendue avec ses *appartenances, circonstances et dépendances* ; on trouve même quelquefois, en outre, le terme *appendances*. — Au figuré, on dit également les dépendances d'une affaire pour exprimer tout ce qui s'y rattache, et, pris au singulier, la *dépendance* exprime l'assujettissement personnel d'un homme à un autre homme : cette dépendance, lorsqu'elle est établie sur des idées contraires aux règles de la saine morale et de la vraie justice est le fléau de l'organisation sociale ; elle a créé une vertu, l'*amour de l'indépendance*. T., a.

DÉPENS, du verbe latin *pendere, pensum* (payer). Ce sont les frais qui sont faits en justice pour arriver au jugement et à l'exécution ; ils viennent en augmentation de la dette et forment un accessoire de la condamnation ; toute partie qui succombe en justice est tenue de payer les dépens que l'instance a occasionnés ; celui qui gagne son procès est renvoyé sans dépens ; de là cette maxime usuelle au palais, que les dépens sont la peine du plaideur. Dans le principe, on s'était attaché à taxer à de fortes sommes les dépens qu'il fallait faire en justice, afin d'arrêter cette fureur de contestation

qui s'empare de tous les hommes ; mais on n'a fait qu'ajouter une nouvelle cause de ruine à tant d'autres qui assiégeaient déjà la débile humanité ; il arrive encore trop souvent que l'on ne peut envisager sans effroi le compte des dépens d'un procès, et malheureusement on ne peut pas taxer d'une trop grande exagération le poète qui raconte les tribulations de Chicanneau pour une ou deux bottes de foin :

Je produis, je fournis

De dits, de contre-dits, enquêtes, compulsaires,
Rapports d'experts, transports, trois interlits utroïnes,
Griefs et faits nouveaux, haux et procès-verbaux ;
J'obtiens lettres royales, et je m'inscris en faux ;
Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
Six vingt productions, vingt arrêts de défenses,
Arrêt enfin, de perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs.

(Les Fleurs, acte 2^o, sc. 7.)

Racine y a mis, au contraire, beaucoup de modération, car on ne conduirait pas aujourd'hui six instances, même à propos d'une botte de foin, pour cinq à six mille francs : pour peu que l'on veuille épuiser tous les degrés de juridiction sur la compétence, et discuter quelques autres exceptions, on aura bientôt employé la somme en dépens très légitimes. Cependant les nombreuses juridictions qui se croisaient autrefois dans tous les sens autorisaient des abus que la législation nouvelle s'est efforcée de réprimer, en réduisant à des règles plus simples la marche de la procédure. Mais on est bien loin encore d'avoir atteint le but que l'on s'était proposé, car la justice n'est pas accessible, et l'on a déjà fait remarquer combien il était dérisoire pour le moindre délit, pour la réclamation la plus minime, d'être forcé de faire des dépens qui sont hors de toute proportion avec le fait principal : c'est l'accessoire qui dévore le principal ; mais, ainsi que l'a dit l'un de nos auteurs coniques, il faut bien croire que la justice est une si belle chose qu'on ne saurait l'acheter trop cher. — Tout ce que la législation actuelle a pu faire en faveur des malheureux plaideurs a été de diviser les causes en affaires *sommaires*, qui doivent se traiter à moins de frais, et en affaires *ordinaires*, dans lesquelles il est permis de se livrer à tout le luxe des re-

quêtes grossoyées ; mais la taxe des affaires sommaires elles-mêmes ne laisse pas souvent que de frapper d'effroi : que dire alors de ces procédures spéciales qui ne manquent qu'entourées de formalités ruineuses sous l'escorte d'actes géminés et de jugements préparatoires, interlocutoires et définitifs. Le seul préservatif contre l'énormité des dépens, c'est la *taxe* (v.), mais il faut bien passer en taxe tous les actes que la loi exige ; aussi le reproche des abus doit-il s'adresser beaucoup plus encore à la législation qu'aux officiers ministériels qui sont chargés de la mettre en pratique. — Par cela même que toute partie qui succombe dans ses prétentions doit être condamnée aux dépens, il s'ensuit que si la même partie après avoir gagné sur un chef succombe sur un autre, elle ne doit pas obtenir la totalité de ses dépens ; on dit alors qu'il y a lieu à les compenser, et cette compensation se fait suivant l'arbitrage du juge, qui apprécie les torts respectifs des plaideurs, soit qu'il veuille laisser à chacun le soin de payer ses propres frais, soit qu'il ordonne qu'il sera fait masse du tout pour être partagé dans des proportions qu'il détermine. Cependant, lorsqu'il s'agit de contestation entre parents, le juge peut ordonner, dans tous les cas, que les dépens seront compensés. — Sous le titre de *dépens*, on ne comprend jamais que les frais faits en vertu d'une loi formelle, et dont la taxe est arrêtée par le juge conformément au *tarif* (v.). Comme les officiers ministériels chargés de suivre la procédure font assez ordinairement les avances des frais, on leur accorde dans ce cas la *distraction des dépens*, ce qui leur donne le droit d'en poursuivre le recouvrement en leur nom personnel contre la partie condamnée. Quant aux dépens qu'ils ont faits au nom de leur propre client, ils ont l'action résultant du mandat qui leur a été donné.

TEULEY, a.

DÉPENSE. Ce mot se fait assez comprendre par lui-même, sans qu'il faille l'éclaircir par une définition. Il exige, pour être traité avec les détails nécessaires, qu'on l'envisage par rapport aux parti-

culiers pris individuellement et en général, et aussi par rapport aux finances d'un état. — Une dépense n'est sagement faite qu'autant qu'elle est productive ; elle peut être productive soit directement soit indirectement. Ainsi, la dépense faite par un manufacturier pour ses ateliers, pour ses ouvriers, est directement productive : c'est un placement de fonds qui, en général, ne peut manquer de réussir à celui qui l'a tenté. Mais ce manufacturier fait pour lui et pour sa famille des dépenses indirectement productives ; elles sont indispensables, et contribuent au succès du travail en procurant au manufacturier des distractions où il puise de nouvelles forces pour créer. En général, les dépenses consacrées à l'entretien des travailleurs, à leurs plaisirs même, sont productives ; on ne peut considérer comme improductives que les dépenses de ceux qui ne font rien. — Ceci nous mène à examiner jusqu'à quel point est vrai le proverbe : « La dépense ou le luxe des riches fait aller le commerce. » Il est certain que si les riches détenteurs de capitaux conservaient précieusement les gros intérêts de l'argent qu'ils prêtent aux travailleurs, la consommation des produits fabriqués chaque année serait beaucoup ralentie, et par suite le travail des ateliers serait en souffrance. Ainsi, tant que l'intérêt de l'argent se maintiendra au taux actuel, il sera important que les riches dépensent les revenus de leurs capitaux à consommer les diverses productions de l'industrie, et fassent rentrer ainsi dans la circulation l'argent qu'ils reçoivent tous les ans. — Mais il est naturel de se demander si le commerce n'irait pas aussi bien, si l'industrie ne serait pas aussi prospère en admettant que les travailleurs eussent eux-mêmes une plus large part dans la consommation des produits créés par leurs mains, et que les bailleurs de fonds fussent moins rétribués pour le prêt de capitaux qu'ils n'ont eu aucune peine à gagner ? La réponse ne saurait être douteuse. Par exemple, si l'intérêt de l'argent, au lieu d'être à 5, 7 et même 10 pour 100, était à 2 pour 100, les fabri-

eaux de Lyon , au lieu d'être forcés de diminuer les salaires des ouvriers en soie pour soutenir la concurrence étrangère ; pourraient les maintenir à un taux raisonnable et même les hausser. Des milliers de bouches auraient le pain qui leur manque souvent , et le commerce serait loin de décroître. L'argent qui est employé à calmer les ennuis poignants de l'oisiveté , laissé en des mains industrieuses , se multiplierait comme le grain dans la bonne terre. — Quant aux finances d'un état , on peut poser en principe que le meilleur gouvernement n'est pas celui qui dépense le moins , mais celui qui dépense le mieux. Cette devise exclut sur-le-champ l'économie mesquine que les chambres ont montrée surtout dans ces dernières années , au sujet des traitements des fonctionnaires employés dans les différentes branches de l'administration. Toutes les réductions possibles ont été faites , et cependant l'allègement qu'en a subi le trésor peut être regardé comme insignifiant. Il était bon et légitime de faire une guerre acharnée aux sinécures fastueuses et largement rétribuées dont l'ancienne monarchie était si prodigue , mais la réforme devait se borner là. Poussée au-delà des limites convenables , elle a réduit les petits fonctionnaires aux plus faibles ressources , et par suite elle a diminué en eux l'amour de leur devoir et leur zèle pour le bien public. — La branche du budget où la législature se montre peut-être le plus accommodante est celle des énormes dépenses relatives à l'armée. Nous sommes loin de vouloir les anéantir tout d'un coup : dans l'organisation actuelle des peuples , les armées sont indispensables au maintien de leur dignité et de leur puissance à l'extérieur , et malheureusement aussi à la stabilité de l'ordre intérieur ; mais cette indispensabilité est en quelque sorte factice ; les dépenses qu'elle occasionne sont des plus improductives. La question de l'armée est une de celles qui méritent le plus de fixer l'attention des hommes politiques. Faudra-t-il toujours que chaque année 400 mille hommes des plus vigoureux absorbent 300 millions

créés par les sueurs du travail et anéantissent ce capital énorme au lieu de le produire eux-mêmes ? Un semblable problème mérite de fixer la pensée du lecteur ; en le résolvant , il rendrait sans nul doute un service éminent à la société entière. — Les dépenses fructueuses d'un état sont celles qui augmentent toutes les sources de richesses. Le but de l'homme est l'amélioration incessante de son état matériel , de son état moral. L'amélioration morale ne peut manquer d'être une conséquence de l'amélioration matérielle ; car l'aisance rend meilleur , tandis que la gêne et la misère engendrent souvent l'improbité dans un cœur né pour être pur. C'est donc vers le développement de l'industrie que doivent tendre les efforts des puissances de la terre. Toutes les dépenses faites dans ce but seront donc bonnes et productives. Les beaux-arts , les sciences , ne sont pas exclus par une semblable doctrine ; les progrès des sciences naturelles , des sciences physiques et mathématiques sont intimement liés à ceux de l'industrie , car elles en sont les flambeaux , elles la guident et la font grandir. Les beaux-arts , à leur tour , dominent les sciences , dominent l'industrie ; car les jouissances qu'ils procurent à l'homme lui donnent cette satisfaction du cœur utile à ses travaux , amènent ces élan de sympathie , de sensations communes qui resserrent les liens généraux , et donnent l'impulsion à une société entière.

A. CHEVALIER.

DÉPEUPLEMENT, DÉPOPULATION , *action de dépeupler un pays* , ou , plus usuellement , *diminution du nombre de ses habitants*. L'augmentation continuelle de la population est une loi de l'ordre naturel que la civilisation doit tendre à seconder. En l'absence de causes anormales de dépeuplement , il naît , dans un temps donné , plus d'hommes qu'il n'en meurt , mais les épidémies , la guerre , les famines , les migrations et la corruption des mœurs combattent trop souvent cette loi d'accroissement. L'Europe presque entière , l'Asie , tout le littoral de l'Afrique et la jeune Amérique elle-même , en résistant à l'invasion européenne , ont tour à

leur éprouvé des dépeuplements bien notoires.—Recherchons rapidement les causes de destruction auxquelles nous voyons toute la terre soumise, et indiquons ensuite les obstacles qui ont retardé l'augmentation naturelle de la population. — La guerre, qui, depuis les traditions les plus reculées, n'a pas cessé d'ensanglanter quelque partie du globe, et l'épidémie, fléau plus destructeur encore, mais qu'au moins l'homme n'a pas à se reprocher, ont coûté à la terre plus d'habitants qu'elle n'en contient aujourd'hui. Il nous serait impossible de les suivre dans leurs dévastations et d'en supputer les résultats; consignons seulement ici deux observations toutes spéciales: la première, c'est que chaque partie du monde a envoyé son tribut de mort à l'Europe, où la peste, la maladie vénérienne et le choléra sont venus successivement ajouter leurs ravages à ceux de la petite-vérole; la seconde, c'est que le dépeuplement qu'engendre la guerre cesse rarement aussitôt que le glaive rentre dans le fourreau: par exemple, la conquête des pays civilisés par des peuples barbares entraîne pour les vaincus des suites aussi désastreuses que leur défaite même. La misère, la crainte et la haine du joug, l'humiliation de la servitude, la dispersion des familles, tarissent d'une manière irréparable les sources de la reproduction comme celles de la richesse. Voyez l'Asie Mineure et les rivages africains! — Des événements qui, malgré leur caractère guerrier, doivent être surtout envisagés sous leur rapport politique, ont exercé en Europe une influence presque aussi funeste. Telles sont, par exemple, les *croisades* (v.) et l'expulsion des Maures du territoire espagnol. Le fanatisme religieux, qui ne fut peut-être pas le seul conseiller de ces deux grandes mesures, dont ce n'est point ici le lieu de juger les résultats politiques, a causé bien d'autres dommages à la race humaine; un autre fanatisme, celui de la liberté, n'a pas voulu rester au-dessous des exemples sanguinaires du premier, comme si la religion et la liberté, les deux plus nobles besoins du cœur de l'homme,

devaient être aussi les deux ressorts les plus puissants à soulever ses mauvaises passions.—Les pertes qu'occasionne toujours un grand déplacement d'hommes, le changement de climats et la difficulté des cultures et des industries nouvelles, doivent faire aussi considérer les colonies comme une cause de dépeuplement. Les émigrations espagnoles et portugaises en Amérique et aux Indes ont presque autant dépeuplé la péninsule ibérique que l'expulsion des Maures, sans établir dans les pays d'outre-mer une compensation suffisante. Enfin, parmi les grandes causes de dépopulation dont l'homme ne doit demander compte qu'à ses passions, il faut enregistrer avec honte la traite des noirs.—Les institutions politiques et les mœurs sociales, qu'on peut considérer comme solidaires à cause de l'influence réciproque qu'elles exercent les unes sur les autres, hâtent aussi les dépeuplements à mesure qu'elles se corrompent, en cessant au moins qu'elles entravent l'accroissement naturel de la population. On en peut dire autant de la mauvaise administration des gouvernements.—Nous citerons au nombre des institutions politiques ou religieuses contraires à la multiplication de l'espèce, la polygamie chez les Orientaux, les vœux monastiques, les armées permanentes et le droit de primogéniture en Occident.—La polygamie, en livrant plusieurs femmes à un seul homme, prive de femmes un nombre d'hommes corrélatif, et la femme d'ailleurs est plus féconde dans l'état du mariage que dans la vie du harem. On a prétendu que le nombre des naissances d'individus femelles était assez supérieur à celui des naissances d'enfants mâles pour justifier la polygamie, mais cette opinion n'a pu soutenir l'examen, et il est aujourd'hui bien incontestablement établi que la polygamie nuit au progrès de la population, encore ne parlons-nous pas de la stérilité à laquelle sont condamnés les gardiens de la fidélité des femmes.—Le célibat perpétuel auquel, dans la religion catholique, sont astreints les prêtres et les innombrables ordres religieux d'hommes et de femmes, ainsi que les ré-

gles analogues qu'on retrouve dans quelques autres religions; le célibat temporaire dans lequel le service des armées permanentes retient pendant les plus belles années de la jeunesse une partie notable de la population; enfin le célibat prétendu volontaire auquel le droit de primogéniture réduit souvent les cadets sacrifiés à la fortune des aînés, sont encore autant d'obstacles réels à l'accroissement de la population. — Ajoutons qu'il n'y a pas que les cadets qui vivent dans le célibat, et que le nombre des partisans de cet état d'indépendance augmente chaque jour. Comment en serait-il autrement quand le célibat, qui emportait chez les anciens une espèce de flétrissure, jouit au contraire dans nos sociétés modernes d'une faveur qui accuse autant d'aveuglement de la part de ceux qui la concèdent que d'égoïsme dans ceux qui en profitent! N'oublions pas aussi le goût du luxe et la cupidité, en exigeant chaque jour l'élévation des dots, rendent les établissements plus difficiles et plus rares. — Et qu'on n'oppose point à nos accusations contre le célibat le nombre d'enfants qui naissent hors le mariage, car il est démontré par les plus exactes recherches statistiques que sur deux masses égales en nombre d'individus, hommes et femmes, vivant l'une dans le mariage et l'autre dans la débauche, il naît beaucoup plus d'enfants chez les premiers que chez les derniers. — Enfin, quant à ce qui concerne les vices d'administration publique, les famines, qui deviennent plus rares à mesure que les peuples s'éclairent, et le paupérisme, cette famine permanente, qui est la lèpre des sociétés modernes, épuisent d'une manière analogue les éléments de la reproduction. C'est surtout en Ecosse qu'il faut étudier les effets du paupérisme considéré comme cause de dépopulation. — Les exactions, les impôts vexatoires, la violation du droit de propriété, les privilèges, les entraves apportées à l'industrie et les monopoles commerciaux réservés aux gouvernements peuvent aussi dans les sociétés épuisées, et quand les choses sont poussées à l'ex-

trême, produire à la longue de notables altérations dans le chiffre de la population. On voit dans de certaines contrées de la Turquie des villages entiers abandonnés, à cause de l'impossibilité absolue où se sont trouvés les habitants de payer l'impôt arbitrairement fixé par les pachas; et la vie errante que traînent ces misérables fugitifs doit rapidement en diminuer le nombre. — En résumé, tout ce qui est conforme à la morale naturelle favorise l'accroissement de la population, et tout ce qui est contraire à la morale naturelle tend au dépeuplement. — Il nous reste maintenant une question intéressante, nous ne dirons pas à résoudre, mais à examiner. L'accroissement normal de la population suivant l'ordre naturel a-t-il toujours été supérieur aux pertes que le genre humain a éprouvées par les causes que nous avons analysées? Des auteurs dont l'autorité est imposante ont avancé que la terre dut être plus peuplée à une autre époque qu'elle ne l'est aujourd'hui, mais leur opinion était appuyée sur des calculs fort hasardés dont on a contesté l'exactitude. En effet, en l'absence d'indices plus certains pour retrouver le chiffre approximatif de la population générale du globe il y a vingt siècles, ils ont cherché à l'évaluer d'après ce que les historiens de l'antiquité ont écrit sur l'importance des armées mises en campagne dans les guerres de leur temps : or, cette manière de procéder ne pouvait manquer de produire des erreurs, particulièrement en raison des exagérations que la critique a reconnues dans le nombre prétendu de combattants qui composaient ces armées. — Quoi qu'il en soit, ce que nous possédons de notions incomplètes sur les peuples de la plus haute antiquité suffit pour établir d'une manière incontestable que dans les dix premiers siècles qui ont suivi les cataclysmes diluviens, l'accroissement de la population a été incomparablement plus rapide que dans les siècles modernes. On adoptera cette proposition sans discussion si l'on veut bien se souvenir que, suivant les travaux les plus récents et les plus estimés sur le mouvement de

la population en Europe à l'époque actuelle, on compte une naissance sur 30 individus et un décès sur 40, par année; ce qui ne produit qu'un accroissement annuel de 0 5/6 p. 0/0, c.-à-d. d'un cent-vingtième au total.—Et si après avoir comparé la lenteur de cette progression à la rapidité avec laquelle s'est développée l'importance de la plupart des peuples de l'antiquité, on se rappelle que l'Égypte, la Syrie, la Palestine, l'Arabie, la Grèce, les îles de la Méditerranée, le littoral de l'Afrique, l'Espagne et l'Italie ont éprouvé une incontestable diminution dans leur population, on ne sera pas éloigné de penser que la terre a pu être à une autre époque plus riche en habitants qu'elle ne l'est de nos jours. C. GRENIER.

DÉPILATION et DÉPILATOIRES.

Le fait connu sous le nom de DÉPILATION consiste dans la *chute des poils*, déterminée par l'application sur la peau de préparations caustiques nommées *dépilatoires*. Ce n'est point là une invention moderne, car la coquetterie fut de tous les temps; je crois même que sur ce sujet aucune femme aujourd'hui n'oserait rivaliser avec les Aspasic ou les Cléopâtre. Tous les peuples anciens, Égyptiens, Chinois, Perses, Arabes, Grecs et Romains, ont imaginé des compositions qui avaient la propriété de faire tomber les poils superflus. Juvenal, Perse et Claudien entrent, sur l'usage constant et secret que les dames grecques et romaines faisaient de ces préparations, dans des détails que l'on ne peut rapporter ici, mais dont l'authenticité paraît prouvée par l'inspection des statues antiques de femmes qui nous restent. Les Juifs, chez qui un front découvert était une beauté, mettaient à leurs enfants un bandeau de laine, dont le frottement continu amenait la chute des cheveux. De nos jours, les femmes emploient les dépilatoires pour faire disparaître de leur figure les traces de production pileuse, les hommes pour rendre leur barbe moins garnie. — La causticité des dépilatoires est due au sulfure d'arsenic, à la chaux-vive ou à quelqu'autre matière alcaline qui entre dans leur compo-

sition. Le *rusma* des Arabes est le dépilatoire le plus employé; les Orientaux l'obtiennent au moyen de la chaux-vive, du sulfure jaune ou rouge d'arsenic et d'une lessive alcaline. Il a acquis les propriétés qu'on lui demande lorsqu'une plume que l'on y plonge laisse tomber ses barbes après en avoir été retirée.—Les dépilatoires se présentent sous plusieurs formes; quelquefois, on s'est contenté de réunir chacune des substances réduites en poudre; on délaie alors cette poudre avec de l'eau, afin de pouvoir l'appliquer sur la peau; d'autres fois, cette poudre est incorporée à une graisse animale que les parfumeurs rendent agréable en y combinant plusieurs principes odorants. La chute des poils n'est pas sans retour, car les dépilatoires n'attaquent pas les bulbes à moins de corroder la peau elle-même; les substances caustiques qui entrent dans la composition des dépilatoires aversissent suffisamment qu'on ne doit employer ces derniers qu'avec la plus grande circonspection; on les a vus produire des symptômes d'empoisonnement.—On dit aussi *épiler, épilatoire*, et ces mots sont pris dans la même acception que *dépiler, dépilatoire*; seulement, le verbe *épiler* semble s'appliquer plus spécialement à l'action d'arracher le poil ou les cheveux; c'est dans ce sens que les coiffeurs affichent à leurs portes ces mots: *salons epilatoires*. N. CLEMONT.

DÉPIT, mouvement d'impatience involontaire que nous cause un obstacle ou une contrariété, et qui nous entraîne à des résolutions que notre cœur et notre raison condamnent quelques instants après. Le dépit porte rarement à la violence; il ne s'élève pas aussi haut: c'est plutôt une sensation rapide qu'une décision véritablement arrêtée. Il précipite dans des démarches inconsidérées, fait commettre des sottises, mais rarement des fautes ou des crimes. On se prend à hausser soi-même les épaules du dépit qu'on a éprouvé; on ne peut même toujours le comprendre. Le dépit est un des éléments de l'amour. Comme ce sentiment est prompt à concevoir des espérances qui ne se réalisent

pas toujours, il est naturel qu'entre amants on ressent mille fois du dépit, en ne cessant jamais de s'aimer à la fureur : c'est une espèce de stimulant qui paraît indispensable, tant il joue un rôle fréquent dans les rapports entre les deux sexes, surtout lorsqu'ils n'ont pas franchi certaines limites. — Dans le mariage, on n'est guère en proie au dépit : on a obtenu de part et d'autre tout ce que l'on pouvait désirer ; seulement, on diffère quelquefois d'avis, d'opinion, et il en résulte des querelles et des disputes que l'intérêt commun finit en général par apaiser. — Les jeunes filles, à moins qu'elles n'aient reçu une excellente éducation, sont très sujettes au dépit, lorsque, dans l'intérieur de la famille, on les contrarie sur des goûts de toilette : comme leur naturel répugne à des éclats et à des emportements, elles se consolent par le dépit, et arrivent de cette manière à prendre ou vouloir prendre juste le contre-pied de ce que la prudence maternelle leur prescrit. Entrent-elles dans le monde, elles se livrent à des accès de dépit bien plus fréquents, et qui les désolent davantage : par exemple, si, après avoir captivé l'attention d'un jeune homme, elles le voient distrait à l'arrivée d'une autre jeune fille ; ou bien, si, après avoir chanté avec beaucoup de succès, elles sont complètement surpassées par une autre, à laquelle on ne soupçonnait pas même de la voix ; enfin, si, au bal, elles sont placées à côté d'une jeune fille dont la mise est fort simple, et qu'on invite plus souvent à danser qu'elles. Telles sont les causes les plus ordinaires du dépit féminin. Comme on le voit, l'enfantillage y tient une grande place, mais c'est là un des caractères de cette petite infirmité morale. — Il n'en est pas toujours de même du dépit auquel cèdent les hommes : est-il armé du pouvoir, il prend sa revanche, et la prend quelquefois avec férocité. Le dépit d'un auteur sifflé est redoutable dans le premier moment ; mais enfin, l'individu ici ne s'est pas trouvé face à face avec le public ; il n'a pas ressenti un affront personnel. Telle n'est pas la position du co-

médien qui a été hué : l'outrage est direct. Sous le prétexte de faire justice de l'absence du talent, on a ravalé l'homme dans sa dignité. Le dépit de l'artiste doit être profond, et comme il ne peut pas se venger à l'instant même, ce dépit primitif se change bientôt en une rage concentrée que le temps ne peut adoucir. Collet d'Herbois a fait payer cher aux Lyonnais les sifflets dont ils l'avaient poursuivi. — Il est impossible dans bien des occasions de dissimuler son dépit ; on peut se donner de l'énergie contre les grands malheurs qu'on voit venir jour par jour, mais le dépit résulte d'une contrainte subite ; on s'y abandonne donc, comme un cri échappe quand on est piqué à l'improviste. Sans doute c'est une petite douleur, mais elle est inattendue ; on la laisse apercevoir : ce n'est pas une occasion sur laquelle on mesurera notre courage. — Il ne faut d'abord opposer au dépit que de l'indulgence et de la douceur ; la première impatience passée, il faut rire avec celui qui l'a éprouvée, et puis tout s'oublie bientôt en commun. SAINT-PROSPER.

DÉPLACEMENT, DÉPLACER. Ces mots expriment proprement l'action d'ôter une personne ou une chose de la place qu'elle occupait (*amovere, dimovere, de loco depellere*) ; mais on en étend aussi l'application aux personnes et aux choses qui ne sont point à leur place, et l'on entend spécialement par **DÉPLACÉ**, dans le langage figuré, tout ce qui est oiseux, inutile ou contraire aux règles et aux convenances. E. H.

DÉPLACEMENT DE LA MER. On nomme généralement ainsi les divers changements qu'éprouvent ses rivages. On ne connaît guère aujourd'hui que deux causes qui puissent avoir de l'action sur ses limites : les feux souterrains, qui, en faisant éruption, engloutissent quelquefois une partie du littoral ou soulèvent une terre nouvelle du fond des eaux, et les dépôts terreux accumulés sur les fleuves à leurs embouchures, ou par les flots de la mer, qui déposent sur un point les particules sablonneuses qu'ils ont enlevées à un autre. Ainsi, dans le golfe du Mexique, les

plages de la Louisiane et de la Floride sont évidemment des terres d'alluvion nouvellement déposées par les grands fleuves qui descendent du nord de l'Amérique, et par les courants continuels du golfe. Cette action est lente et peu sensible. Les historiens nous parlent du port d'Aigues-Mortes comme ayant été comblé par les sables, et ses rivages avancés de plusieurs lieues dans la mer. J'ai visité Aigues-Mortes, et il m'a paru que les vaisseaux de saint Louis arrivaient auprès de la ville dans des canaux assez profonds alors pour les contenir, mais qu'ils n'y abordaient pas librement. Le temps a diminué la profondeur de ces canaux négligés, mais la trace en reste encore; le rivage n'a pas changé de place, ou du moins les modifications qu'il a éprouvées sont de celles qu'on explique facilement par des atterrissements faibles, mais continus. Et tant qu'une grande secousse n'ébranlera pas le globe, il est probable que la mer restera dans la position qu'elle occupe aujourd'hui.

DÉPLACEMENT DES VAISSEAUX. Pour qu'un corps pesant puisse se soutenir à la surface d'un fluide, il faut que son poids soit plus petit que celui d'un volume du fluide égal au sien : cette condition remplie, le corps s'enfonce dans le fluide jusqu'à ce que le poids de fluide déplacé soit devenu égal à celui du corps flottant. Quand le corps flottant est un navire, et le fluide l'eau de mer, la partie du navire qui plonge, ou la quantité d'eau déplacée, se nomme *le déplacement*. Dans la construction navale, il est de la dernière importance de déterminer exactement l'enfoncement des navires dans l'eau; les batteries des bâtimens de guerre doivent avoir au-dessus du niveau de la mer une certaine élévation qu'il faut rigoureusement maintenir, autrement on s'exposerait à ne pouvoir faire usage de ses canons. Le calcul à faire est facile : la pesanteur spécifique de l'eau de mer est connue, c'est 2000 livres ou un tonneau par 28 pieds cubes; celui du navire tout armé et en charge est donné dans le devis; il ne s'agit donc plus que de déterminer

géométriquement le volume de la partie de la carène qui doit plonger dans le fond. Pour cela, l'ingénieur constructeur a tracé sur ses plans la forme extérieure de la carène avec toutes ses dimensions; comme sa surface est curviligne, on partage son volume total en une multitude de petits prismes dont on calcule partiellement la solidité; la somme de tous ces petits prismes donnera le volume total. Les personnes qui n'ont que des notions de géométrie comprendront qu'en supposant les petits prismes terminés par des plans, et suffisamment nombreux, on parviendra à une grande approximation; celles qui ont fait une étude profonde des mathématiques devineront aisément comment on arrive à une évaluation plus rigoureuse en tenant compte des courbures diverses de la surface de la carène.

T. PAGE.

DÉPLOIEMENT, DÉPLOYER, DÉPLIER, DÉPLISSER. Ces mots ont pour origine commune le verbe latin *plicare*, fait du grec *pléktein*, qui signifie plier, joindre, entrelacer. Nous marquerons la différence de ces privatifs à l'article de leurs simples *PLIER, FLISSER* et *PLOYER* (v. ces mots).

E. H.

DÉPLOIEMENT DE COLONNE (art milit.). Le terme *déploiement* n'est entré dans le langage technique que depuis le règne de Frédéric II; on chercherait en vain cette expression dans les écrits plus anciens. — Plusieurs auteurs pensent que les déploiements auraient été connus des milices grecque et romaine; ils y auraient été, disent quelques-uns, les éléments de la formation et de la dislocation de la *tête de porc* ou de l'*embolon*; mais ce point d'art militaire n'est pas clairement démontré; les déploiements grecs n'étaient probablement que des *dédoublements*. — Si l'on en croit Guibert, Charles XII avait quelque connaissance des déploiements modernes. — Les déploiements analogues aux nôtres, si jadis il en a été pratiqué, étaient tombés dans l'oubli, quand Frédéric II en ressuscita l'usage; il en fut, suivant l'opinion générale, l'inventeur. Cependant, dans la

guerre de 1741, et principalement dans la campagne de 1745, plusieurs officiers majors de l'infanterie française avaient deviné et appliqué de leur propre mouvement le mécanisme des déploiements, qu'ils appelaient *ordre en tiroir* : des manuscrits nous en donnent la preuve. Le comte de Gisors, tué en 1758, à la tête des carabiniers, est le premier qui nous ait entretenus, dans un ouvrage imprimé, des déploiements et de leur jalonement; mais personne avant Bonnevillle n'avait donné des notions claires et satisfaisantes sur cette évolution prussienne, que Guibert préconisa et fit adopter. L'instruction de 1769 faisait formellement mention du mot et de la chose. — A partir de là, l'expression *déploiement* donne idée d'une des plus importantes évolutions ou des principales manœuvres, car on ne sait s'il faut appliquer en ce cas le terme *manœuvre* ou *évolution*. — Un déploiement est un changement d'ordre; c'est le mouvement d'une colonne en masse ou à demi-distance, passant à l'ordre en bataille; ce que la profondeur perd, le front le gagne, et la troupe s'amincit parallèlement à l'un des petits côtés du carré long qu'elle formait primitivement. — A vant le déploiement, si la troupe est sur une seule ligne, le plan de la troupe figure un front étroit, suivi de beaucoup de rangs; après le déploiement, elle présente un large front de bataille sur trois rangs. Si l'armée est sur plus d'une ligne, les arrière-lignes sont, après le déploiement effectué, dans une disposition parallèle à celle qui est en front. — Les déploiements sont devenus, pour les lignes de plusieurs bataillons, les éléments savants de leurs changements de front; ils sont une des manières de passer de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille, dans le sens du prolongement des jalonneurs. — Les déploiements ont également lieu dans les exercices d'étude, soit par divisions, soit par pelotons; dans ce même cas, ils pourraient s'exécuter indifféremment en colonne à demi-distance, ou serrée en masse; mais dans les grandes manœuvres,

ou devant l'ennemi, ils ne doivent s'exécuter que par divisions serrées en masse. — L'avantage des formations en déployant consiste dans la facile supputation de la durée du temps que prend, minute par minute, l'évolution; il consiste à laisser l'ennemi en doute sur la direction véritable que va prendre la ligne de bataille; car il n'en a une connaissance positive que quand l'évolution est entièrement achevée; jusque là, l'ennemi n'a pu ni estimer précisément la force de la masse ployée, ni prévoir laquelle des ailes de l'armée se projettera plus ou moins. — Les déploiements ont remplacé l'usage exclusif des *conversions* faites en ordre de bataille et les marches processionnelles; ils ont simplifié les formations successives, et rendu commun et familier l'emploi des colonnes serrées; ils s'exécutent par la marche des subdivisions manœuvrant par le flanc parallèlement à leur front. Toutes les subdivisions, à l'exception de celle qui est base de déploiement, se portent, suivant leur ordre naturel, par le flanc d'abord, par la marche de front ensuite, sur la ligne de bataille indiquée par la position des points ou des subdivisions sur lesquelles elles se jalonneront. — Les déploiements s'exécutent sur toutes les subdivisions indifféremment, et, de préférence, en prenant une subdivision centrale pour base d'alignement. — Ils pourraient s'exécuter en ordre inversé; mais cela ne se fait jamais, parce qu'aucune utilité n'en résulterait. — L'instruction de 1769 sur l'exercice faisait exécuter diagonalement les déploiements, ce qui abrégait l'opération, mais la rendait lourde et moins sûre. — L'instruction de 1774 voulait que les déploiements fussent faits au pas redoublé, au moyen de déploiement en marchant, et sans qu'aucune portion de la colonne fût dans le cas de reculer ainsi : on portait sur l'alignement primitif du front de la colonne la subdivision sur laquelle ce déploiement avait été ordonné; ce qui déconnaît du principe suivant : « Évitez que dans les évolutions les troupes tournent le dos

à l'ennemi, ne fût-ce qu'à pendant un court trajet. » Dans ce déploiement, la direction des subdivisions marchant par le flanc était encore diagonale, comme dans le règlement antérieur, ce qui a été rectifié peu d'années après. — La théorie que Guibert a donnée à l'égard des déploiements a été le perfectionnement de celle qu'on pratiquait en Prusse. Les ordonnances de 1775 et de 1776 s'en sont ressenties, et cette dernière a embrassé le sujet avec netteté et détails. Cette théorie de Guibert a cependant été critiquée par M. le général Jomini. — L'ordonnance de 1791 voulait que les déploiements fussent toujours carrés; pour en mieux faire sentir le mécanisme, elle les enseignait sous forme centrale; elle regardait comme élément de déploiement l'évolution qui consiste à former les divisions en colonne par pelotons, en masse, de pied ferme, la droite ou la gauche en tête. Outre cet *endivisionnement*, on peut regarder aussi comme éléments de déploiement les changements de direction par le flanc et les contre-marches. — Les passages de défilés en avant se terminaient par déploiement. — Une des tendances des temps modernes est de faire au pas de course les déploiements. — Une des fonctions importantes des adjudants-majors est d'assurer la position des guides des divisions ou des subdivisions, pendant les déploiements. — L'ordonnance de 1831 était inexorable d'admettre des déploiements de nature à obliger le soldat de tourner le dos à l'ennemi.

G^l. BARDIN.

DÉPOLISSAGE. C'est l'action de *dépolir* ou d'ôter à toute surface unie le *poli* et la transparence qu'elle peut avoir. On l'applique au verre, aux cristaux, aux glaces, aux globes et demi-globes des lampes diverses ou des lustres qui décorent les salons. Quand on ne veut pas être vu de l'extérieur, on dépolit les vitres des croisées, et quand on ne veut pas être incommodé par une lumière trop vive, on dépolit aussi la partie du verre sur laquelle elle frappe et qui la reflète sur les yeux. Lorsqu'on dépolit des globes on

peut y ménager des dessins variés, tels qu'arabesques, etc. Il suffit pour cela de dessiner sur la partie extérieure du globe, avec un pinceau trempé dans le vernis des graveurs, le dessin qu'on veut représenter, et d'immerger ensuite, quand il est achevé, le globe dans de l'acide fluorique, contenu dans un vase de plomb. — Cet acide, ayant la propriété d'attaquer le verre, laisse intactes les parties recouvertes par le vernis, qu'on peut remplacer par de la cire. Dès que l'acide a produit son effet, il est facile ensuite, en plongeant le verre dans l'eau chaude, et puis dans l'eau froide, de le débarrasser de la cire. — On peut se servir de plusieurs matières pour dépolir : la plus usitée est l'émeri très fin, qu'on étend sur la surface du verre, avec un morceau de liège plat; on y mêle de l'eau et on frotte circulairement. Le poli disparaît au bout d'un certain temps.

V. DE M^{re}.

DÉPORT de juge. Le mot *déporter*, qui vient du verbe latin *deportare*, abandonner, quitter, d'où l'on a fait aussi *déportation* (v. ci-après), ne s'applique plus que dans cette locution *déport de juge*, et exprime qu'à raison de diverses circonstances qui lui sont particulières, un juge croit devoir se refuser à prendre connaissance d'une cause portée devant le tribunal dont il fait partie. Le *déport* n'est ainsi qu'une *récusation volontaire* (v.); et en effet, tout juge qui sait cause de récusation en sa personne ne doit pas attendre que les parties lui enjoignent de descendre de son siège, il doit lui-même *se déporter*; C'était déjà la décision de l'ordonnance de 1607 : « Tout juge qui sait causes de récusation valables dans sa personne est tenu, sans attendre qu'elles lui soient proposées, d'en faire la déclaration, qui doit être communiquée aux parties. » Mais il ne faut pas non plus que le juge puisse se faire un jeu du *déport*; comme il est tenu, aussi, de remplir l'office de sa charge, il doit se *déporter* en temps utile, alors que les choses sont entières, et dans tous les cas le tribunal est juge des causes du *déport*. C'est ce que le code de procédure exprime en ordonnant

à tout juge qui sait cause de récusation en sa personne de le déclarer à la chambre, qui décide s'il doit s'abstenir. Dans les tribunaux arbitraux, un arbitre peut se déporter, il est même de principe que le compromis finit par le refus ou le déport de l'un des arbitres; mais le déport ne peut être l'effet d'un simple caprice; quant au refus, on suppose que l'arbitre l'exprime, avant d'avoir fait acte d'acceptation, en sorte qu'il est encore parfaitement libre d'exprimer sa volonté; mais le déport ne peut venir qu'après l'acceptation formelle, et dans ce cas, s'il y a contestation, c'est aux tribunaux d'en décider. T., a.

DÉPORTATION. Dans l'acception juridique du mot, la déportation est le transport qui est fait d'une personne, d'un lieu dans un autre, par l'autorité du prince ou par celle de la justice.—Cette peine, presque inconnue en France avant les troubles de la grande révolution, et dont on ne trouve l'énonciation que dans la seule coutume d'Auxerre (tit. 1^{er}, art. 1^{er}), cette peine, disons-nous, fut mise en usage dans les tribunaux révolutionnaires alors que, fatigués de répandre le sang, redoutant d'ailleurs l'indignation publique qui prenait la place de la terreur, les hommes qui gouvernaient la France parurent revenir à des sentiments moins inhumains. — La déportation servait d'ailleurs merveilleusement les haines de parti et les vengeances des ambitieux qui se disputaient le pouvoir: il était plus facile aux vainqueurs de se débarrasser de leurs adversaires en les entassant dans des vaisseaux et en les envoyant mourir dans les déserts de la Guiane que de les conduire à l'échafaud sous les yeux d'une population qui, parfois sanguinaire, finit toujours par revenir à des sentiments généreux.—Il n'eût pas été possible, peut-être même n'eût-il pas été prudent, dans certaines parties de la France, de condamner à mort tous les ecclésiastiques qui n'avaient pas prêté les serments prescrits par les lois des 27 novembre 1790 et 14 août 1792: c'est pourquoi les lois des 26 août 1792 et 23 avril 1793 ordonnaient qu'ils seraient *déportés*

du territoire français. De même, et par la loi du 12 germinal an III, plusieurs membres de la convention nationale furent *déportés* à la Guiane française.—En exécution des lois des 19 et 22 fructidor an V, un grand nombre des plus illustres et des plus recommandables parmi les officiers généraux et parmi les membres des assemblées législatives furent déportés dans la même colonie. — Napoléon lui-même fit usage de cette loi terrible; ce fut à l'époque de la conspiration du mois de nivose an IX: par l'arrêté du 15 nivose et par le sénatus-consulte du 17 du même mois, *cent trente individus furent mis en surveillance spéciale hors du territoire européen de la république.* — Et comme s'il était de l'essence de la peine de la déportation de ne pouvoir être infligée d'une manière complètement régulière, c'est encore à son application que l'on eut recours dans le mémorable procès de 1830: « Considérant, porte l'arrêt de la cour des pairs, qu'aucune loi n'a déterminé la peine de la trahison, et qu'ainsi la cour est dans la nécessité d'y suppléer; vu l'art. 7 du code pénal qui met la déportation au nombre des *peines afflictives* et infamantes; vu l'art. 17 du même code qui porte que la déportation est perpétuelle; vu l'art. 18 qui déclare qu'elle emporte la mort civile; vu l'art. 25 du code civil qui règle les effets de la mort civile; considérant qu'il n'existe, hors du territoire continental de la France, aucun lieu où les condamnés à la peine de la déportation puissent être transportés et retenus; condamne le prince de Polignac à la prison perpétuelle sur le territoire continental du royaume, le déclare déchu de ses titres, grades et ordres, le déclare *mort civilement*, tous les autres effets de la peine de la *déportation* subsistant, ainsi qu'ils sont réglés par les articles précités. Ayant égard aux faits de la cause tels qu'ils sont résultés des débats, condamne le comte de Peyronnet, Victor de Chantelauze, le comte Guéron de Ranville à la prison perpétuelle; ordonne qu'ils demeureront en état d'interdiction légale, conformément aux art.

28 et 29 du code pénal; les déclare parcellément déchus de leurs titres, grades et ordres.... » Cet arrêt a tranché une grave question de droit que le savant M. Merlin lui-même a regardée comme difficile à résoudre, celle de savoir si la déportation entraîne la mort civile. A cet égard, l'arrêt, en ce qui concerne le prince de Polignac, a mis textuellement la mort civile au nombre des effets de la déportation. Du reste, cette question, qui, autrefois, présentait des difficultés, avait été résolue par la loi du 17 septembre 1793, en ces termes : « La convention nationale décrète que les dispositions des lois relatives aux émigrés sont en tous points applicables aux déportés. » Or, l'art. 1^{er} de la loi du 28 mars 1793 déclarait les émigrés morts civilement. — Mais l'art. 18 du code pénal de 1810 ne permet plus aucun doute : il assimile, sous ce rapport, la déportation aux travaux forcés à perpétuité et déclare que l'une et l'autre peine emporteront la mort civile. — Au surplus, les effets de cette mort civile ont-ils été tellement rigoureux que les biens des déportés aient dû être irrévocablement acquis à leurs héritiers présomptifs ? — C'est ce dont il n'est pas permis de douter, et M. Merlin en cite un exemple capable de faire voir jusqu'à quel degré d'immoralité peut entraîner l'avidité des hommes quand elle est favorisée par l'esprit révolutionnaire. Le sieur Hérembert, curé de Vaux, département de l'Orne, n'ayant pas prêté le serment requis par la loi du 27 novembre 1790, avait été déporté en vertu de la loi du 26 août 1792. En conséquence, ses biens avaient été séquestrés; mais, d'après la loi du 22 fructidor an III, un arrêté de l'administration du département de l'Orne, du 3 frimaire an IV, en avait donné main-levée à ses héritiers présomptifs. Rentré en France, et relevé de la mort civile en l'an X, il avait réclamé ces biens; et un arrêté du conseil de préfecture de l'Orne, du 30 ventose an XII, avait condamné ses héritiers présomptifs à les lui délaisser. Mais, sur le recours de ceux-ci, décret est intervenu le 19 brumaire an XIII, par lequel,

sur l'avis du conseil d'état, lesdits héritiers ont été maintenus dans la propriété et possession des biens du sieur Hérembert : « Attendu, 1^o que, l'abandon accordé par l'arrêt de l'administration centrale ayant été fait par une juste application des lois relatives aux biens des prêtres déportés, les héritiers sont devenus dès lors propriétaires des biens dont il s'agit; 2^o que leur titre de propriété n'a pu éprouver aucune altération par la restitution d'existence civile postérieurement accordée audit prêtre !... » D—D.

DÉPORTEMENT, acte passager par lequel on sort de l'ordre en blessant les bonnes mœurs et l'honnêteté publique. Il y a quelque chose d'audacieux dans le déportement; rien ne l'arrête : il faut qu'il se satisfasse avec éclat et bruit; il appelle les témoins comme pour mieux insulter à la morale. Le déportement naît d'une passion qui est portée à l'extrême, ou bien encore à la suite d'exès de table qui ont égaré la raison. Le déportement, ou, si l'on aime mieux, les déportements, ne tournent que difficilement en habitude; leur nature est si violente que c'est par exception qu'ils se montrent : ils tuent s'ils sont trop fréquents. — La jeunesse, qui surabonde de sève et d'ardeur, se plaît aux déportements; ils lui donnent la mesure de ses forces. A cette époque de la vie, on est convaincu qu'on peut non seulement aller jusqu'aux dernières limites de ses désirs, mais qu'on doit encore les dépasser. On se croit en possession d'un excédant de moyens et de ressources qui ne s'épuiseront jamais : c'est là une véritable illusion, et que plus tard on paie bien cher. Je laisse de côté la morale, qui réprouve tout ce qui est déportement; reste le simple bon sens, qui prescrit que si l'on ne peut toujours échapper aux désordres, que s'ils nous entraînent malgré nous, au moins importe-t-il d'en éviter certains excès. — Les déportements, qui ne sont que des accidents dans l'existence atteignent rarement jusqu'au cœur : ils le laissent pur. Bien plus, ils inspirent maintes fois des remords si profonds qu'ils renouvellent le moral ; ce sont de ces

crises dont on sort guéri pour toujours. — Les hommes les plus éminents dans tous les genres sont généralement en proie à une énergie qui les précipite dans des déportements funestes. Mais sont-ils heureusement nés, c'est une fatale expérience qui les éclaire et les fortifie. Pour réparer d'une part le temps perdu, et de l'autre pour faire oublier leurs fautes, ils exaltent les facultés qui les caractérisent; et c'est dans ces accès de génie repentant que souvent naissent les plus magnifiques chefs d'œuvre dans les arts, la littérature ou les sciences. — Lorsque les déportements ne ont pas répétés, ils glissent sur la réputation des hommes sans y faire tache. Il n'en est pas de même pour le beau sexe: là tout est tendre et délicat; les mœurs les plus chastes ont à redouter la calomnie la plus maladroite; sans être flétries, elles souffrent dans leur éclat. Les déportements d'une jeune fille sont donc irréparables: elle est déçue de sa place. A l'égard des femmes mariées, il y a une notable différence: le délit dans ce dernier cas est sans doute plus grave, mais la position que la complota précédemment acquise la protège et la défend; et si le mari ne fait pas retentir les salons de ses plaintes, la société n'a d'autre punition à exercer qu'une exclusion qui ne peut être absolue. On sait ensuite dans le monde faire valoir des circonstances atténuantes. On réussit à faire excuser les déportements de l'épouse par les déportements plus grands qu'au besoin on prête à l'époux. Enfin, une femme mariée appartient-elle à un rang élevé, elle a un entourage forcé, qui la préserve d'un isolement complet. Quant à la jeune fille qui a failli publiquement, elle porte une empreinte ineffaçable à une époque de la vie où on exige d'elle tous les genres de garanties. — Il y a une remarque particulière à faire c'est que dans le siècle dernier des femmes dont la conduite avait plus d'une fois fatigué le dégoût public, ont pu, après les déportements de leur jeunesse, rentrer en possession d'une considération juste et méritée. Sans doute elles n'en ont joui qu'à la longue, mais elles ont offert

tant de sécurité dans le commerce, tant de charmes dans les manières, tant de bienveillance dans les procédés, tant de grâce dans les vertus, que non seulement l'opinion publique leur est revenue, mais que les jeunes femmes les plus pures se sont placées sous leur égide. Fortes de l'expérience de leurs fautes passées, elles leur ont donné les meilleures règles de conduite; et s'il faut ici un nom propre, je citerai celui de M^{me} la maréchale de Luxembourg. — Ce qu'il importe, c'est d'éviter les déportements; mais y tombe-t-on, la conscience nous commande de ne jamais désespérer d'en sortir.

SAINT-PROSPER.

DÉPOSITAIRE. (Voyez DÉPÔT.)

DÉPOSITION. C'est le récit fait en justice de ce que l'on sait relativement à une affaire, soit que la déclaration porte sur le fait en question, soit qu'elle ait pour objet des circonstances accessoires. Les dépositions se divisent en écrites et orales. La règle est que le témoin comparait en personne et raconte au juge ce qu'il sait de la cause; mais il est des personnes qui, à raison de leur haute position sociale, ou des fonctions qu'elles exercent, peuvent s'abstenir de venir déposer, et se borner à envoyer leur déclaration écrite. Ces privilèges sont rares, et dans l'usage du discours, on n'appelle dépositions écrites que celles dont on donne lecture à l'audience, ce qui n'empêche pas qu'elles n'aient été reçues oralement par le juge d'instruction ou par le juge commissaire. En matière civile, on les lit toujours; en matière criminelle, on ne les lit jamais, à moins que toutes les parties n'y consentent ou qu'il ne soit question de juger un coutumace. Toutes les exceptions sont prévues par la loi. Lorsqu'un témoin refuse de déposer, le juge d'instruction peut le condamner à une amende, et même le contraindre par corps; quand il fait volontairement défaut à l'audience, on peut mettre à sa charge tous les frais occasionnés par sa mauvaise volonté, sans préjudice de la faculté de l'accusé de lui demander des dommages-intérêts, pour avoir, par son

fait, prolongé sa détention. Le serment est une condition essentielle à toute déposition; il est prescrit à peine de nullité, et l'on ne peut entendre sans cette formalité que les personnes auxquelles la loi refuse la qualité de témoin : par exemple, les parents au degré prohibé, les pères, mères, frères, sœurs, alliés, au même degré, et l'époux. Le président des assises peut aussi appeler des individus non portés sur la liste des témoins, mais alors, quoi qu'il n'y ait empêchement ni incapacité de leur part, ces individus ne prêtent point serment, et ne donnent que de simples renseignements. Quand une déposition paraît fautive, le président des assises peut ordonner l'arrestation du témoin, et, dans ce cas, l'affaire peut être remise à une prochaine session. Les dépositions civiles sont reçues par un juge commissaire en présence des avoués, après que les faits sur lesquels ils doivent déposer ont été déterminés par un jugement. Ils peuvent être reprochés, mais le juge n'en reçoit pas moins leurs déclarations, sauf à faire statuer sur les reproches quand l'enquête est portée à l'audience (v. les articles ENQUÊTE, TÉMOINS, etc.).

P. DE GOLSÉRY.

DÉPOT, du verbe *deponere*, placer, remettre, donner en garde. C'est un acte par lequel on remet entre les mains d'un tiers un objet dont on lui confie la garde. La chose dont la remise est faite constitue le *dépôt*, celui qui la confie est le *déposant*, et celui qui la reçoit est le *dépositaire*. La première obligation du dépositaire est de veiller à la sûreté du dépôt, et de se tenir toujours prêt à la remettre à toute réquisition du déposant, à moins qu'il n'ait été formé entre ses mains une opposition : c'est alors à la justice de prononcer. — Ce qui distingue le contrat de dépôt de divers autres actes, c'est qu'il est essentiellement gratuit, car s'il arrivait qu'un prix fût stipulé pour la garde du dépôt, ce serait alors un mandat. C'est improprement, en effet, que dans le code civil lui-même, on mentionne qu'un salaire peut être stipulé pour la garde du dépôt (art. 1928), car la première de

toutes les dispositions de la loi (art. 1917) est que le dépôt proprement dit est un contrat essentiellement gratuit. Mais il ne faut pas perdre de vue que toutes ces dénominations des contrats ne doivent pas avoir grande importance, c'est l'acte même qu'il faut considérer, la volonté des parties, et quelquefois leur esprice, pouvant les diversifier à l'infini (v. CONTRATS). Une des conditions essentielles de l'acte est encore que le dépositaire ne puisse pas se servir pour son usage, ou pour l'usage d'autrui, du dépôt qui lui a été remis, car le contrat changerait encore de nature, et deviendrait un *prêt* à titre gratuit. Cependant, le dépositaire doit subvenir aux frais d'entretien du dépôt, et fournir à toutes les dépenses nécessaires à sa conservation, comme le propriétaire lui-même, qui est tenu de lui rembourser toutes les avances légitimes qu'il a pu faire. — Le dépôt est le plus ordinairement un acte *volontaire*, dont la preuve doit être faite par écrit toutes les fois qu'il est d'une valeur supérieure à 150 francs, taux au-dessus duquel la preuve testimoniale n'est point reçue; il doit être passé acte devant notaire, ou sous signature privée, de toutes choses excédant la somme ou valeur de 150 francs, même pour *dépôts volontaires* (art. 1341, code civil). En l'absence de cette preuve écrite, il ne reste au déposant d'autre recours, s'il n'a pas à produire un commencement de preuve par écrit, que l'*interrogatoire sur faits et articles* (v.), et le *serment décisoire* (v.) Dans ce dernier cas, le dépositaire en est cru sur son affirmation, parce que la confiance que le déposant a mise en lui est une présomption certaine qu'il connaissait sa moralité; ce serait au déposant de s'imputer d'avoir agi trop légèrement, s'il a commis la faute de s'adresser à un dépositaire infidèle, sans prendre la précaution de pouvoir justifier légalement l'existence du dépôt; de là cette disposition de l'art. 1024 du code : « Lorsque le dépôt, étant au-dessus de 150 fr., n'est point prouvé par écrit, celui qui est attaqué comme dépositaire en est cru sur

sa déclaration, soit pour le fait même du dépôt, soit pour la chose qui en ferait l'objet, soit pour le fait de la restitution. » — Les obligations du dépositaire sont importantes à connaître; elles sont énumérées avec le plus grand soin dans une section entière du code civil, art. 1927 à 1947. On trouve dans quelques-uns de ces articles des maximes de morale et des règles de conduite qu'il est bon de rappeler : on y lit, par exemple, que le dépositaire ne doit point chercher à connaître quelles sont les choses qui lui ont été déposées, si elles lui ont été confiées dans un coffre fermé ou sous une enveloppe cachetée, et qu'il ne peut pas exiger de celui qui a fait le dépôt la preuve qu'il était propriétaire de la chose déposée; mais s'il vient à découvrir qu'il se trouve le *recéleur* involontaire (v. *RECEL*) d'un objet qui a été volé, il doit dénoncer au véritable propriétaire l'existence du dépôt, avec sommation de le réclamer dans un délai déterminé, et si le propriétaire, ainsi mis en demeure, néglige d'agir, le dépositaire ne peut se refuser à restituer le dépôt à celui de qui il le tient. D'une autre part, si le dépositaire a été dépouillé, si l'objet a péri en ses mains, ou s'il lui a été enlevé par réquisition à prix d'argent, il est déchargé de l'obligation de restituer, il ne doit compte que de ce qui lui a été remis en échange. Si enfin l'héritier du dépositaire, dans l'ignorance du dépôt, a vendu de bonne foi l'objet qu'il a trouvé dans la succession, il ne doit compte également que du prix qu'il en a retiré. Quant au dépositaire infidèle qui a disposé à son profit de la chose confiée à sa foi, outre la restitution de la valeur qu'il doit faire, et les dommages-intérêts qu'il doit payer, il est frappé d'une peine, il est constitué en état de mauvaise foi légale, et ne peut plus désormais être admis au bénéfice de la *cession de biens* (v.), qui n'est accordée seulement qu'aux débiteurs malheureux et de bonne foi. — On connaît encore plusieurs sortes de dépôts, le *dépôt nécessaire*, le *dépôt judiciaire* et le *dépôt public*. — Le *dépôt nécessaire*, que les

Romains appelaient *dépôt misérable*, est, suivant la définition de Domat, celui qu'on sauve d'un incendie, d'une ruine, d'un naufrage, d'une agression de voleurs, d'une sédition ou autre occasion fortuite, qui oblige à mettre ce qu'on peut sauver entre les mains de ceux qui le rencontrent, soit voisins ou autres. On voit que son origine justifiait parfaitement l'épithète de *misérable*, que lui donnait la loi romaine; cependant, nous ajoutons dans cette classe le dépôt que fait dans une hôtellerie ou dans une auberge, à titre de nécessité, le voyageur qui y est reçu. La seule différence qui puisse être mentionnée entre le dépôt volontaire et le dépôt nécessaire, c'est que pour ce dernier la preuve testimoniale est toujours reçue, quelle que soit la valeur du dépôt: cette exception est justifiée par la nécessité qui n'a pas permis de choisir le dépositaire, ni de prendre un titre écrit pour constater le dépôt. — Le *dépôt judiciaire*, c.-à-d. celui qui est ordonné par justice, parce qu'il y a contestation sur la possession ou la propriété d'un objet en litige, et qu'il importe pendant le cours des débats d'en ordonner la remise entre les mains d'un tiers, est plus connu sous la dénomination spéciale de *séquestre judiciaire*: c'est donc à ce mot que nous devons renvoyer ce que nous dirions ici. Il en est de même du dépôt volontaire qui porte sur un objet litigieux, et qui prend également la dénomination de *séquestre conventionnel* (v. *SÉQUESTRE*). Dans ces divers cas, le contrat change en effet de nature. Ce n'est plus le propriétaire qui confie entre les mains d'un dépositaire la garde d'un objet dont il est saisi; il arrive au contraire que personne n'a la saisine régulière, et qu'il y a nécessité de désigner un administrateur qui possèdera provisoirement, sauf à rendre compte à qui par justice sera ordonné. — Les *dépôts publics*, c.-à-d. ceux qui sont faits dans les caisses publiques, ont également un caractère particulier et une dénomination spéciale; ils se nomment *consignations*: une caisse a été établie pour les recevoir

et c'est sous le mot *caisse des consignations* que nous en avons parlé.

TEULET, a.

Dépôt (chir.) (V. ABCÈS et TUMEUR.)

DÉPÔT DE LA GUERRE, sorte de dépôt créé en 1688, et qui eût été désigné plus convenablement sous le nom d'*archives du ministère*, comme s'appelle celui de la milice portugaise, ou de *conservatoire*, qui est le nom de celui de la milice bavaroise, ou de *bureau central d'état-major*, comme on le qualifie en Prusse.

— Un grenier du château de Versailles fut d'abord le *dépôt* où le *lieu de décharge* dans lequel Louvois faisait verser, à mesure, les cartes, mémoires, papiers jugés inutiles au mécanisme de l'administration. Les correspondances des généraux vinrent successivement grossir ce *charrier*. Cet amas confus, transféré à Paris au commencement du XVIII^e siècle, fut placé à l'Hôtel-des Invalides. — On reconnut, en 1720, l'importance des pièces que le dépôt contenait, parce que les chambres ardentes, créées sous la régence, durent y recourir pour l'examen des comptes des entrepreneurs des vivres. Quelques commis y furent donc placés pour débrouiller ce cahos; ils commencèrent surtout à y travailler en 1733, époque où le maréchal de Maillebois en prit la direction. — En 1761, le dépôt fut reporté des Invalides à Versailles, où un local lui avait été préparé. L'établissement commença alors à prendre de la vie, parce qu'on y attacha le corps des ingénieurs-géographes. — Voltaire y puisa les matériaux militaires du siècle de Louis XIV. — Le dépôt fut transféré une seconde fois de Versailles à Paris, à la fin de 1790, non sans éprouver des pertes irréparables, telles que celles des riches in-folio d'uniforme peints par Parrocel, ou exécutés sous sa direction vers la fin du règne de Louis XIV. — Le dépôt des fortifications qui y avait été réuni en 1744 en fut alors séparé. — Malgré l'importance et l'accroissement que ces archives ont pris, on leur a laissé le nom de *dépôt*, devenu impropre et mal sonnant; car ce sont les arsenaux qui sont les vrais

dépôts de la guerre, tandis que celui-ci est l'arsenal littéraire et scientifique de l'armée. — On doit au dépôt de la guerre l'exécution des cartes des départements réunis, celle de l'Helvétie, du Piémont, de la Lombardie, de la Savoie, de l'île d'Elbe, de l'Égypte, de la Morée; mais tout, dans cet établissement, n'avait pas pour objet les choses de la guerre, les intérêts de l'armée et les progrès de la science des armes; on s'y livrait à des travaux qui appartiennent bien plus aux calculs nouveaux de l'économie politique, aux supputations du bureau des longitudes, qu'aux mouvements des armées; on ne s'y est pas encore occupé de la castramétation; on n'y a gravé ni les éléments de tactique de la cavalerie, objet si long-temps provisoire, ni l'eserime à cheval, ni les évolutions des lanciers, travail encore à faire, ni les manœuvres de l'artillerie, si long-temps inédites. Quant à l'ordonnance d'uniforme exécutée par les ordres du ministre Clarke, qui visait à un système régulier d'habillement, de harnachement, etc., ce travail immense, qui contenait un texte complet et quantité de dessins, il a été enseveli, en 1818, dans la poussière des greniers.

— Les savants de ce dépôt auraient dû établir ou relever une statistique militaire qui montrerait combien trente-deux millions d'ames peuvent fournir d'hommes de cinq pieds, de cinq pieds un pouce, etc., etc., et en quelle proportion ces données varient par département; dans quelles provinces les recrues sont le plus enclins à la désertion; quelles sont les villes, quelles sont les populations qui fournissent le plus d'hommes susceptibles d'avancement et de sujets sachant lire; quels sont les enrôlés qui se montrent plus aptes à tel service qu'à tel autre; les contrées dans lesquelles la jeunesse est plus empressée d'entrer dans telle arme que dans telle autre; les variations ou les modifications que la population éprouve par rapport au nombre comparé de garçons et de filles, et par rapport à l'exhaussement ou à l'abaissement de la taille humaine; quelle influence ont sur la taille des

hommes, et leur force physique le malaise, la prospérité, les famines, le commerce, les longues guerres, la navigation et la répartition plus divisée des propriétés territoriales ou leur agglomération; quelle avait été la diminution des recrues et des grenadiers depuis qu'on refaisait des moines et des séminaires; quels sont les temps, les pays, les professions qui donnent le plus de bons ou de médiocres soldats; quelles sont les contrées plus propres à fournir les remontes, les chevaux d'artillerie, les animaux de bât; quelles sont celles qui ont donné le plus de généraux, le plus de littérateurs militaires, etc., etc. Ce seraient là des travaux plus profitables que cette belle cante des classes, si inutile à la nation et à l'armée, et que ces plans de bataille plus ou moins véridiques qui ornent, au profit de quelques généraux, des relations dont les auteurs ont eu moins en vue la vérité que leur célébrité; l'histoire aura bien peu à en extraire. — Mais peut-être quelques-uns des travaux et des recherches qui viennent d'être indiqués devraient ils entrer plutôt dans les attributions d'une académie militaire, comme l'ont insinué les auteurs nombreux qui ont proposé d'instituer une académie de ce genre. — L'établissement du dépôt est le conservatoire des documents du ministère de la guerre; c'est un cabinet topographique, un collège de mathématiciens, de dessinateurs, de géographes, d'officiers composant un corps auquel sont attachés des graveurs, des écrivains, des traducteurs; un général-directeur y présidait avec le titre d'*inspecteur-général*. — Les travaux historiques y ont donné sa dénomination à une section qui pendant longtemps n'a été qu'un incomplet bureau de classement, plutôt qu'un cabinet de sérieuses et profitables études, comme cette section est appelée à le devenir. — Le dépôt devrait contenir toutes les éditions de tous les traités militaires français, il devrait réunir les ouvrages militaires étrangers. Mais, malheureusement, il y était entretenu peu de traducteurs. Le petit nombre de livres venus du dehors

y restait oubliés et non traduits, et beaucoup de traités et de productions qui auraient dû s'y trouver y manquaient faute de fouds destinés à ces achats. — Pendant long-temps, la bibliothèque du dépôt ne fut qu'un recueil incomplet, imparfaitement classé, trop peu européen, trop peu accessible aux militaires, trop mal inventorié pour qu'on pût, sans danger, la laisser accessible et ouverte; elle contenait vingt mille volumes depuis qu'en 1822 la bibliothèque du ministère y avait été réunie. Des évêques, des prêtres, des abbés, en avaient été les bibliothécaires: tels furent Jarente, Massieu, Bevy, etc. — La seule publication littéraire un peu importante qu'on doive au dépôt, considéré comme un corps savant, est un essai intitulé: *Mémorial*, etc., entrepris en 1802, puis bientôt négligé. Il avait reparu sous la restauration, pour retomber dans l'oubli depuis 1830. Les autres services rendus à l'armée par le dépôt, depuis la guerre de la révolution, sont loin d'être sans importance, quoiqu'ils eussent pu être d'un intérêt plus marqué. — Il a été attaché à différentes époques à cet établissement des militaires connus par des titres littéraires. — Beaucoup de savants et d'artistes y ont produit des travaux estimés en géodésie, en géographie, en topographie. — En 1829, le dépôt était censé avoir pour directeur un général qui résidait à Constantinople, et qui était également censé être l'inspecteur-général des ingénieurs-géographes. — Le ministre Feltre interdisait sévèrement la communication des pièces historiques renfermées dans le dépôt, ou n'autorisait que conditionnellement l'accès de la bibliothèque du dépôt. Si ce système, tout sévère qu'il paraisse, se fût maintenu, le dépôt serait plus riche qu'il ne l'est. — Feltre agissait autant par esprit de conservation que par respect pour les ordres de Bonaparte, qui ne voulait l'histoire contemporaine que comme il lui convenait qu'elle fût écrite. Depuis ce ministre, qui, s'il enfouissait, ne laissait du moins rien distraire ou colporter, des négligences, des complaisances ou des

accidents ont fait disparaître plus d'une pièce importante. Loin sans doute de nous la pensée que ce fût dans l'intérêt de personnages adroits ou puissants; personne ne supposera que ce soit avec intention on par cupidité que rien ait été détourné; ce serait sans exemple; mais, de la campagne de l'an viii et des suivantes, de la guerre péninsulaire, etc., il ne se retrouvait rien, pour ainsi dire, comme correspondance originale. M. le capitaine J...., historien laborieux, avait eu la facilité et le besoin de faire des recherches de ce genre; elles furent infructueuses. Peut-être, comme on dit en argot de cabinet, ce qu'il demandait *était en lecture*, car une facilité blâmable laissait sortir du dépôt, pour une durée plus ou moins longue, les matériaux que voulaient explorer les écrivains d'un haut rang: ainsi, le ^ml Gouvion n'a composé ses mémoires qu'en faisant transporter chez lui tout ce qui a pu lui être nécessaire. M. le ^gl C...., qui avait compulsé à la bibliothèque même du dépôt les pièces relatives à la guerre de Russie, y avait vu un curieux écrit autographe que Napoléon avait tracé pendant la retraite de Moscou, le jour où un enrouement lui avait fait perdre la voix: c'était le seul morceau original de sa main, dans une liasse énorme; ce trésor a été remplacé, soit temporairement, soit à perpétuité, par une copie de la main d'un commis. Une pièce de cette importance, jetée dans une vente, y eût été sans prix aux yeux de certains curieux. — Les Anglais ont créé, depuis peu d'années, un établissement analogue au nôtre. Il fait partie des bureaux du quartier-maître général; il contient une bibliothèque alimentée de tout ce qui se publie en tout pays. Il est dirigé par un général-major, et desservi par un petit nombre d'ingénieurs géographes.

G^l BARRIN.

DÉPÔT DE LA PRÉFECTURE DE POLICE. Ce sont de vastes salles qui font partie de l'hôtel de cette préfecture, établie rue de Jérusalem, à Paris, où les rondes, les patrouilles qui sillonnent la capitale viennent jour et nuit déposer leurs capti-

res. On peut se faire une idée, par le grand nombre de malfaiteurs dont on sait que Paris est le repaire habituel, du spectacle hideux que présente la flottante population du dépôt. Aussi le dépôt n'est-il pas, à vrai dire, une prison; car l'inculpé n'y trouve point les faibles avantages que l'humanité fait un devoir de laisser à ceux que la société a dû priver de la liberté. Ainsi, là, point de préau, point d'infirmerie. Il est vrai que d'ordinaire le séjour des inculpés y est de peu de durée; mais il n'est pas sans exemple cependant que des individus y aient été retenus des semaines, des mois, des années! — Il y a deux salles: l'une est consacrée aux hommes, l'autre aux femmes. Chacune de ces salles forme un carré long, garni dans son pourtour de lits de camp, dits *à la Foyard*, qui, le matin, se dressent contre le mur au moyen d'une enfilade de chaînes, cadenassées et qui le jour forment des bancs. Le soin de dresser et d'abaisser les lits est laissé aux détenus. Il s'en offre toujours qui se chargent de cette corvée moyennant une prime. Les salles, pavées de larges dalles, sont chaque matin lavées abondamment; et les baquets de la nuit font place aux gamelles de bouillon maigre dont se compose, avec une livre et demie de pain noir, la nourriture offerte aux détenus par l'administration. Toutefois, il y a entre le dépôt et les prisons un inévitable point de ressemblance, la *cantine*. Le concierge du dépôt en a le monopole. Il y a cependant un usage établi par les habitués du dépôt, et qu'on tolère. Le premier jour de son arrestation, le voleur ou la fille publique reçoit de ses amis des provisions de bouche et une somme de trois francs pour subvenir à ses besoins pendant les trois jours que doit durer cette incarceration. Ils appellent cela *faire le rapt*. Ce terme de trois jours est bien souvent dépassé par la grande affluence de prévenus et de filles. Les retards qu'éprouve leur interrogatoire tournant au profit de la police, qui glisse parmi les prisonniers quelques-uns de ses agents, bien connus sous le nom (argot) de *moutons*.

Ces agents ont ainsi quelquefois , dans les libations de la cantine , surpris des aveux utiles à la justice , ou découvert des voleurs fameux qui se cachaient sous le pseudonyme d'un filou vulgaire. Pour s'assurer des dispositions d'un nouvel arrivant , les détenus *de son plat* le forcent , si ce n'est point *un ami* , à payer une bien-venue ; et son refus l'exposerait à se voir dépouillé de ses habits et passé par *la savate*. Car la réunion dans une même salle d'un grand nombre d'individus de ce genre ne permet pas qu'il y ait tout l'ordre et toute la discipline désirables. Les gardiens et les sergents de ville ne se font pas faute pourtant de distribuer force coups de cannes à ceux qui résistent à leurs injonctions ; et l'on est d'autant plus libéral , au dépôt , de sévérités de ce genre que la plupart des habitués sont placés sous le régime exceptionnel de la surveillance , et entièrement à la discrétion des agents de l'autorité. Ainsi , le simple ordre d'un chef de division de la préfecture de police retient au dépôt le forçat libéré et envoie la fille publique à S.-Lazare pour cinq ou six mois sans autre forme de procès. Et la moindre peine que puisse leur faire encourir une insubordination , c'est de rester quinze jours ou trois semaines au dépôt avant d'être écroués dans une prison ; ce qu'ils redoutent d'autant plus que le séjour au dépôt ne compte pas dans la durée de l'incarcération. Les interrogatoires sont faits par un chef de division , qui a la qualité de commissaire de police. Un rapport est dressé par lui de l'affaire et envoyé au procureur du roi , qui régularise l'arrestation , s'il y a lieu , par l'envoi d'un mandat d'écrou. — Parmi les malfaiteurs que les patrouilles ramassent et conduisent à la préfecture , se trouvent souvent de jeunes vagabonds. Ils sont placés dans une pièce au-dessus de la salle S.-Martin. Un gardien , à la vigilance duquel ils sont confiés , est en outre chargé de leur administrer de paternelles corrections qui lui ont valu le surnom de *Fesse-Mathieu*. Autrefois , ces malheureux enfants étaient laissés parmi les autres détenus ; mais les

atroces violences dont quelques-uns se sont trouvés victimes ont fait une nécessité de les placer dans un local entièrement séparé. — Le spectacle des ces hommes , de ces femmes , de ces enfants , jetés là comme les a trouvés dans la rue la ronde de nuit ou la patrouille , ne serait que hideux et n'inspirerait d'autre sentiment qu'un profond dégoût , si , à côté du vagabond , du volcur de profession , on ne voyait pas trop souvent figurer l'honnête citoyen qu'une mesure administrative , un soupçon ministériel , est venu arracher inopinément à sa famille. Car le dépôt reçoit *indistinctement* les individus arrêtés par la force publique , tant il est vrai que dans notre pays la liberté individuelle est comptée pour peu de chose par les gouvernants , et que , d'après notre législation et nos habitudes judiciaires , le citoyen arrêté est , tout d'abord , censé coupable et traité comme tel ! Les égards et la considération qu'un homme s'est acquis dans le monde devraient le suivre jusqu'à ce que l'accusation et la défense aient été entendues. C'est surtout dans des temps d'agitation civile que ce triste mélange de prévenus accuse l'administration de tyrannie ou d'imprévoyance. En effet , le forçat , le vagabond et le citoyen qu'ont entraîné ses opinions , ses erreurs politiques si vous voulez , sont tous pour plusieurs jours parqués dans une même salle et livrés à la brutalité habituelle des mêmes agents. N'a-t-on pas jeté dans le cloaque du dépôt Châteaubriand ! Heureux pour le grand homme littéraire de notre époque d'y être arrivé avec l'argent nécessaire pour réclamer les avantages de la cantine !

TR. TINGOUT.

Dépôts géologiques. On désigne ainsi dans la science une grande masse de matières minérales , qui tirent leurs noms particuliers de la matière prédominante ; ainsi , on désigne sous le nom de *dépôts granitiques* des masses composées en général de granit , mais renfermant aussi d'une manière secondaire , accessoire ou *subordonnée* , de petits dépôts de gneiss , de porphyre , etc. De même les *dépôts*

calcaires contiennent des couches de calcaire, puis des amas subordonnés de sable, d'araille, etc. Les dépôts sont de différentes formations ou origines, selon la nature des roches qui les composent. Les dépôts granitiques sont de formation plutonique, les dépôts calcaires sont de formation neptunienne. Les dépôts affectent différentes formes. Ils se présentent en *couches*, en *strates*, ou *bancs*, en *amas*, en *rails*, en *rognons*, en *noyaux*, en *géodes*, en *filons* (v. ces mots). — On désigne sous le nom de *TERRAIN* un ensemble de dépôts (v. *TERRAINS* et *DÉGRADATION DES CONTINENTS*). L. DUSSEUX.

DEPOTAT, mot d'origine latine, *deputatus*, qui s'est grécisé en *depotatos*, *dipotatos*, termes qui rappellent les usages de la milice byzantine du moyen âge. — L'*Encyclopédie* et le *Dictionnaire des sciences médicales* contiennent, à l'égard des depotats, une erreur; ils les appellent *despotates*; c'est une faute d'orthographe prouvée par l'observation que fait Du Cange. Il dit que dans un recueil d'inscriptions on a imprimé à tort *despotaton*, et qu'il faut lire *depotaton*. — L'usage des depotats était antérieur à Léon-le-Tacticien, puisqu'il dit que de son temps (au 1^{er} siècle) on les appelle *scriboni*; mais on ne sait pas en quel temps la milice romaine les aurait connus. — On choisissait les depotats parmi les hommes agiles, braves, mais d'une classe inférieure; ou bien, suivant Du Cange, on les tirait des différents corps (*ex singulis ordinibus*) parmi les individus les moins riches. — Les depotats étaient à cheval, mais sans armes; ils exerçaient une fonction analogue à celle des porte brancards ou des infirmiers de nos ambulances volantes; il y en avait huit à dix par chaque corps, nommé *bande*; ils se tenaient à cinquante pas en arrière de la première ligne; ils étaient pourvus de vaisseaux remplis d'eau pour laver les plaies et faire revenir les hommes évanouis. Ils relevaient et emportaient les blessés; leur selle était garnie d'un étrier à l'avant de devant, et d'un étrier à l'avant de derrière, afin d'y pou-

voir faire monter un ou deux blessés. Il leur était alloué, sur le trésor impérial, une somme équivalente à un écu par chaque blessé qu'ils retiraient du combat. Il est probable qu'ils les dirigeaient sur les hôpitaux; mais rien, pourtant, ne prouve que ce genre d'établissement sanitaire existât alors. — Les depotats avaient encore une autre fonction, c'était celle de ramasser et de réunir les dépouilles qu'ils remettaient aux décarques; ils avaient en conséquence une certaine part au butin. Cette fonction leur était surtout attribuée en vue d'ôter tout prétexte aux cavaliers de mettre pied à terre pour ramasser des dépouilles ou pour faire des prisonniers. G^{al} BARDIN.

DÉPOUILLE, de *spoliare*, enlever, dépouiller. Cette expression, bien qu'elle se prenne le plus ordinairement dans une acception odieuse, s'applique à l'enlèvement des fruits de la terre: on dépouille une récolte, et ce n'est qu'après que les terrains cultivés ont été dépouillés qu'il est permis, soit de les traverser, soit de les soumettre à la vaine pâture, soit d'exercer sur eux le droit de chasse. — Notre poète Millevoye a heureusement appliqué cette expression aux feuilles des arbres enlevées par le retour périodique des saisons:

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère;
Le résignol était sans voix.

Dans son application la plus usuelle, le mot *dépouille* entraîne une idée de violence faite par abus de la force: qu'il s'agisse soit d'un brigand qui dépouille sa victime, soit d'un vainqueur qui dépouille le vaincu, c'est une injustice *spoliation* (v.). Cependant, on s'est toujours fait gloire de se parer des dépouilles de l'ennemi, comme la marque la plus certaine de la victoire, et toutes les fois que le trophée consiste seulement dans les armes enlevées au vaincu sur le champ de bataille. On ne peut voir dans un pareil usage que l'exercice légitime du droit de guerre; mais trop souvent l'abus de la force

sur les champs de bataille dégénère en véritable brigandage, et s'il est permis de dépouiller l'ennemi de ses armes, le respect dû au courage malheureux défend de dépouiller le prisonnier désarmé. Mais, comment exiger une semblable modération au milieu du carnage? aussi a-t-on considéré presque toujours le droit de profiter des dépouilles comme une conséquence légitime de la victoire : la conquête qui élève les empires fait la distribution des terres et du butin. Chez tous les peuples guerriers, des règles ont été établies pour le partage des dépouilles, qui étaient mises en commun aussitôt après le combat : c'était aux chefs à faire la désignation des parts, et trop souvent ces partages eux-mêmes sont devenus entre les vainqueurs l'occasion d'un nouveau carnage. — Sous le nom de *dépouilles opimes* (*spolia opima*), on désignait à Rome la récompense accordée au soldat romain qui avait tué de sa main le chef de l'armée ennemie : cette récompense consistait dans le droit de s'approprier les dépouilles de ce chef pour en faire un trophée militaire. T., a.

Les *dépouilles* ou les débris que fournissent les animaux et les végétaux privés de vie sont pour l'homme une source féconde de richesse que le commerce exploite de mille manières. Elles sont, tantôt utiles à nos besoins domestiques, et demandent que l'art les façonne plus ou moins ; tantôt, au contraire, utiles à nos études, et constituent alors les objets d'histoire naturelle. Dans ce dernier cas, elles sont presque toujours sèches, et ne consistent que dans quelques parties accessoires : des peaux, des coquilles, des polypiers, ou bien des feuilles et des débris de fleurs, qui, toujours, sont d'une moindre importance, et par conséquent d'un prix plus faible que les mêmes parties, ou plutôt que les êtres entiers qui les ont produites, recueillis et placés toutes les fois qu'on peut le faire dans la liqueur préservatrice (voy. à l'article TAXIDERMIE les moyens de préparer les animaux et les végétaux). Considérées sous le point de vue des ressources

qu'elles nous procurent, les dépouilles des êtres organisés sont d'une application bien plus directe, et leur exploitation a des rapports avec presque toutes les branches du commerce. Combien nous sont utiles les bois, les feuilles, etc., des végétaux ! quel prix accorde-t-on au corail et aux perles que sécrètent certaines huîtres ! et, en remontant la série, quelle immense variété de produits nous est offerte par les poissons, les oiseaux, les cétacés et les mammifères ! Citons seulement les *pelletteries* (v.) que l'homme va chercher dans les forêts, s'exposant à toute la cruauté des tigres et des lions ; qu'il retire des animaux domestiques élevés à grands frais au milieu de ses habitations, ou bien qu'il se procure par-delà les mers les plus éloignées, à la Nouvelle-Hollande ou sous le cercle polaire de l'hémisphère opposé, prenant ici les ours et les hermines que les frimas ont blanchis, et dans l'Océanie les phoques qui rampent sur les rivages par troupes innombrables.

P. GUYON.

DÉPRAVATION, terme exprimant une vicieuse direction ou un état contraire au bien, soit dans les personnes, soit dans les choses. Il y a des caractères dépravés, comme une dépravation dans les humeurs. On fait le mal quand on a le cœur dépravé, comme un goût détestable est le résultat de la dépravation de l'esprit et des mœurs. La nature avait inspiré à tous les êtres, dans leur origine et suivant leur destination, des sentiments droits et bons ; la lionne et la tigresse allaitent leur progéniture, et s'immolent de tendresse pour sa défense, tandis que la femme dépravée seule abandonne son fils. L'être le plus capable de perfection sur ce globe, l'homme, est devenu le plus coupable de dépravation par l'abus qu'il fait de ses nobles facultés. L'instinct pur des animaux les dirige dans la voie régulière qui leur tient lieu de raison ; ils ne peuvent pas plus se dépraver que se perfectionner et, par cette nécessité qui les renferme dans un cercle étroit, ils ne sont plus des agents libres ; ils n'ont point le mérite des bonnes actions ni la culpabi-

lité des méfaits. Mais l'homme, étant libre de choisir le bien et le mal, devient un être moral, responsable de ses actes, et qui mérite châtement ou récompense. Il ne se déprave donc que par sa faute ou sa volonté. — C'est d'ordinaire par l'excès de sa sensibilité qu'il se laisse entraîner à des propensions vicieuses. La recherche des jouissances du goût le conduit à des essais qui altèrent sa simplicité, comme les voluptés d'un autre genre le dégradent souvent dans les abus du libertinage. On sait que, par une rétroversion de la sensibilité, la douleur à quelquefois été appétée (du latin *appetere*, désirer), comme un assaisonnement des plaisirs, et l'amertume elle-même corrige la douceur trop fade des mets les plus exquis. Combien d'hommes ne croiraient pas se satisfaire assez sans descendre jusqu'à l'ivresse et à l'adébauche! Ainsi, la dépravation arrive à l'extrême limite du bien, et l'on finit par se familiariser avec le mal. — Ces êtres alors sortis de la route ne s'inspirent plus que du vice : tels furent ces monstres tyranniques, les Caligula, les Néron, qui se plaisaient à déchirer et à détruire. Tel on cite le marquis de Sade, auteur de détestables romans; tels sont ces individus méchants et corrompus qu'on rencontre parfois dans la société, dont la cruauté s'exerce sur les faibles, ou qui, n'osant dans leur lâcheté attaquer les forts, les assassinent par la noirceur et la calomnie, se délectent avec cruauté de la souffrance d'autrui. Le spectacle du vice pervertit non moins que la vue du sang et des supplices, comme on en observe des preuves parmi les rangs inférieurs les plus dégradés de nos sociétés; la haute fortune, qui rend insensible à l'aspect des misères, amène un autre genre de dépravation, celui d'un égoïsme atroce, qui verrait en souriant périr l'humanité tout entière, si rien de dommageable n'en résultait pour lui. On sait que le prince de Charolais se plaisait à tuer à coups de fusil les couvreurs sur les toits; plusieurs autres aimaient à jouer des affreuses grimaces de victimes qu'ils faisaient torturer par leurs bourreaux,

comme Tibère, parmi ses infâmes dissolutions dans l'île de Caprée.

§ 1. *Si nous sommes plus dépravés que les anciens par les progrès de la civilisation.*

Depuis long temps on se plaît à citer sans cesse la dépravation croissante de la race humaine;

Terra malos homines nunc educat atque pusillos.

C'est une vieille querelle, car nous sommes, d'après Horace, *progeniem vitiosiorum* plus que nos aïeux; ainsi, la perversité devrait être parvenue depuis longtemps à son comble. Le pape Grégoire XVI, dans une encyclique récente, attribue cette dépravation de nos jours au débordement de la presse, à la philosophie et au développement des lumières propagées par l'enseignement public, comme étant des causes toujours flagrantes d'affaiblissement des lois de la morale et de la religion. Toutefois, cette marche générale des esprits qu'on appelle la civilisation n'offre pas le symptôme assuré d'un dévergondage correspondant. Il est certain, au contraire, que le siècle de Louis XV, par exemple, fut, pour la société française, comme pour la monarchie, une époque évidente de décadence dans les mœurs, de dégradation dans les esprits, d'avilissement pour les âmes, d'un brutal sensualisme et même d'athéisme dans la philosophie. Cependant aujourd'hui notre civilisation, incontestablement plus perfectionnée, ne tombe pas dans une immoralité aussi dégoûtante et aussi profonde. Il y a eu, sinon résurrection morale, de nos jours, du moins amélioration manifeste. Si les hommes, au total, ne sont pas plus parfaits, personne n'oserait maintenant afficher l'oubli cynique de tous les principes comme dans ces périodes abjectes de notre histoire, et toutefois l'hypocrisie de la vertu n'est point en ce moment à la mode. Les sectes luthérienne et calviniste, qui ont devancé le catholicisme dans l'esprit d'examen et de doute critique sur la religion, ne sont pas plus perverses que ce dernier; au contraire, dans certains pays, les mœurs des pro-

testants sont plus pures que celles d'autres communions religieuses. — Mais d'ailleurs, si l'on voulait faire le procès au monde actuel, il faudrait examiner si il y a proportionnellement plus d'enfants bâtards abandonnés, plus de délits et de crimes perpétrés (commis), plus de sanglants attentats à mesure que la civilisation augmente chez un peuple. Certes, l'immense richesse des classes supérieures, la sujétion profonde des classes infimes, ou le despotisme des uns et l'esclavage des autres, furent toujours des causes de corruption par l'abus de la puissance et la servilité de la bassesse. On en voit des preuves sous tous les empires despotiques, soit à Rome sous les empereurs, soit à Constantinople ancienne et moderne, etc. Qu'on lise Brantôme, Tallement, etc., comme l'histoire de la première et de la seconde race de nos rois, l'on ne trouvera point que les mœurs de l'ancienne monarchie française, avant les dépravations de la régence d'Orléans, fussent plus pures que celles d'aujourd'hui. Tout à l'opposé, le nivellement moderne des fortunes ayant augmenté beaucoup la masse des classes intermédiaires, il s'en est suivi plus d'égalité dans les conditions, plus d'équilibre entre les besoins et les moyens de les satisfaire, plus d'unions conjugales ou moins de célibataires; au total, moins de nécessités, moins de crimes et de vices, moins d'oppression des uns, moins d'abjection des autres. Il y a si peu de décadence éroisante, qu'au contraire, la révolution française a nettoyé, si l'on peut dire, la société d'êtres oisifs et opulents qui n'employaient leur fortune et leur pouvoir qu'à corrompre et à se laisser dépraver eux-mêmes. Le luxe, pour être plus généralement répandu, est moins excessif et s'applique plutôt de nos jours aux agréments de la vie, au *confortable*, qu'à des excès extravagants. On est moins frivole, et l'on songe plus aux biens solides ou durables qu'à des abus ruineux. Si l'on n'est pas religieux, on a le bon sens de ne plus faire parade d'immoralité, et l'on sent le besoin de respecter quelque chose. On ne se montre plus guère fanfaron de vices;

cela est de mauvais ton : par égoïsme de santé, ou devient sobre et continent. — Sans doute on voit augmenter le nombre des délits et des crimes à proportion de la population et de l'aisance qui se développent dans tout pays, parce qu'il y a plus de tentations ou de causes prochaines de pécher et un affaiblissement des sentiments moraux plus considérable, mais d'autres contre-poids s'établissent pour balancer ces inconvénients; l'instruction est plus répandue alors, les moyens d'élever sa fortune sont plus multipliés. La liberté, qui ouvre mille sources d'industrie, détourne des passions érapuleuses en augmentant l'ambition. Le mélange et la fusion des rangs rendent les individus plus tolérants, plus sociables; la seule dépravation la plus à redouter est celle de l'extrême avidité du gain, par la nécessité de s'enrichir et le désir de vivre à l'aise. Cette avarice sordide, ou la convoitise poussée au comble, dans les vieilles sociétés, pervertit à un haut degré les Chinois, malgré le vernis de fausse politesse dont ils voilent leurs friponneries; mais aussi leur population exubérante, le despotisme avare et fiscal de leur gouvernement, sont des causes toujours agissantes de corruption. On peut dire que tout y est pourri et vénal depuis le faite jusqu'à la base. Dans cette masse infecte, aucun grand génie, aucune âme noble ne pourrait s'élancer à la vertu, à des actions généreuses, si l'amour filial ou celui de la famille ne cimentait pas cette société. — L'esprit de liberté et d'industrialisme qui s'est développé dans l'Europe moderne à l'aide de la culture des sciences et des lettres nous a sauvés de cette putréfaction funeste dans laquelle se sont dissous les anciens empires, après leurs époques de floraison et de splendeur. Ce n'est point précisément la barbarie qui nous menace, c'est le paupérisme, par une multiplication d'hommes supérieure aux moyens de leur procurer une suffisante existence. Déjà ils encombre, ils épouvantent la société dans laquelle on les voit faire irruption. De là, le besoin d'élargir les bases, et de simplifier le mécanisme de l'or-

ganisation politique afin de leur ménager une place. De là le penchant forcé vers la démocratie des gouvernements les plus absolus par le progrès inévitable des choses. Mais de là aussi la nécessité de fortifier les ressorts moraux qui se sont relâchés, ce qui n'est pas la moins laborieuse des opérations gouvernementales sur les esprits inaccessibles désormais aux croyances religieuses et à la foi dans l'autorité. — Ce ne sont plus des êtres dépravés qu'il s'agit de réformer et de convertir, ce sont des hommes de besoin et de convoitise qu'il faudrait assouvir. La terre paraît maintenant trop étroite; un nouveau monde tout entier sera bientôt envahi, comblé. Heureux si l'on y peut rencontrer le repos des champs et le simple bonheur de la solitude! Là, les âmes y retrempent leur ressort dans des mœurs pures et patriarcales; là s'endort la fiévreuse agitation de l'ambition; là se retrouvent les caractères dans toute leur indépendance. On rentre dans le sein de la nature, comme ces peuples primitifs de l'antique Germanie, dont Tacite opposait le tableau naïf aux regards de la corruption romaine (v. l'article CIVILISATION). — Il nous reste à mentionner une acception physique du mot DÉPRAVATION, et à parler des *dépravations morbides*, telles que celles du goût chez quelques femmes grosses ou chez les filles chlorotiques (ayant de pâles couleurs), qui avalent de la craie, du charbon, de la cire à cacheter ou même des cheveux, etc.; tels sont aussi les nègres atteints de cette gastro-entérite chronique qualifiée du nom de *mial d'estomac*. On peut aussi considérer comme de véritables affections de l'organisme, et surtout de l'appareil nerveux encéphalique, ou comme des manies particulières, certaines propensions dépravées. On en voit une multitude d'exemples dans les maisons de fous et ailleurs, car tous les fous ne sont pas renfermés. Les esprits de travers, les êtres bizarres, tombent d'abord dans des aberrations qui finissent par devenir des perversions de la sensibilité et qui se traduisent en actes dépravés. Nous en pour-

rions citer des exemples si frappants qu'ils en deviennent révoltants : ainsi, une femme enceinte, du caractère le plus doux, a poussé la dépravation de l'appétit jusqu'à savourer avec délices un lanibeu de chair vivante arraché par elle au moyen de ses dents du bras d'un homme! Que ne dirait-on pas d'autres genres de dépravation qu'enfante une imagination déréglée ou des passions furibondes? (V. FOLIE.) — La *dépravation des humeurs* se remarque dans le scorbut, le cancer, etc.

J.-J. VIREY.

Il sera traité plus amplement de toutes ces dépravations morbides à l'article des maladies spéciales qui les enfantent ou qui en sont le résultat. Nous avons dû nous étendre ici de préférence sur la dépravation de l'esprit, qui est au moins aussi funeste aux sociétés et à l'humanité tout entière que peuvent l'être pour quelques individus les écarts du régime dans l'économie animale.

DÉPRÉCIATION, *abaissement de la valeur vénale*. Ce mot ne s'emploie guère qu'en parlant de la diminution de valeur que subissent les monnaies ou les papiers-monnaies. Quant aux marchandises ou aux effets publics, on se sert du mot *baisse*. Il faut remarquer que la baisse de tout ce qui se négocie à prix d'argent est un effet naturel et prévu de l'abondance de la denrée, tandis que la dépréciation de la monnaie ou du papier-monnaie est une dérogation à la loi qui leur avait donné une valeur invariable. Cette distinction nous semble expliquer la différence qu'il y a entre les mots *baisse* et *dépréciation*. — La *dépréciation du papier-monnaie* vient du manque de confiance dans la richesse ou la bonne foi du gouvernement qui l'a émis; et telle est la force de l'opinion que la loi est souvent obligée de se donner un démenti à elle-même, en ratifiant le discrédit où est tombé le signe représentatif qu'elle avait créé. — La *dépréciation de l'argent monnayé* peut provenir de l'altération même de la monnaie, moyen qui tourne toujours au détriment des gouvernements qui croient y trouver une ressource, de la

concurrence dans la circulation monétaires dont la valeur intrinsèque est dans un rapport plus élevé avec la valeur légale, ou enfin de la démonétisation. Quand on a substitué un système monétaire à un autre, il faut nécessairement, pour forcer l'adoption universelle du nouveau système, déprécier la valeur légale de l'ancienne monnaie, en prenant toutefois les précautions suffisantes pour ne point porter atteinte au droit de propriété. C. G.

DÉPRÉDATION, malversation d'un mandataire infidèle, qui gaspille en dépenses abusives les ressources qui lui sont confiées. Les déprédations commises dans l'administration de la fortune publique restent presque toujours sans châtement, parce que les hommes qui s'en rendent coupables, trop haut placés pour être atteints par la loi, ne manqueraient pas d'ailleurs de prétexte pour les justifier. Mais si les malheurs qu'elles entraînent sont irréparables, les enseignements qui en ressortent tournent plus tard à l'avantage de la société. L'expérience en effet ne s'acquiert par les sociétés qu'à la même condition que par les individus, c.-à-d. à leurs dépens; et la plupart des institutions dont nous faisons naïvement honneur à la prévoyance du législateur ne sont en réalité qu'un remède appliqué tardivement à des abus qui appelaient une réforme indispensable. C'est ainsi que nous sommes redevables aux déprédations de l'ancien régime de l'admirable système financier que nous possédons aujourd'hui. L'exagération scandaleuse des bénéfices réalisés autrefois par les fermiers-généraux a fait rentrer la perception des impôts dans les mains du pouvoir central; l'impossibilité de faire face, sans le concours de la volonté publique, aux embarras créés par les dilapidations antérieures a donné naissance à la publicité des comptes; la nécessité de rassurer contre les déprédations à venir a fait adopter l'usage des budgets; et enfin l'obligation de justifier de l'emploi légal de l'impôt a fait instituer la cour des comptes. Aussi peut-on dire aujourd'hui, au moins en ce qui touche la fortune publique, que les déprédations

sont impossibles en France. Malheureusement, il n'en est pas encore de même en ce qui concerne la gestion des mandataires en matière civile, mais la législation a fait aussi sous ce rapport des progrès qui rendent les abus plus rares.

C. GRENIER.

DÉPRESSION, du latin *depressio*, qui signifie *enfoncement*, *profondeur*, *abaissement*. Dans son acception la plus usuelle, ce nom signifie l'effet produit par la pression, c.-à-d. l'abaissement de ce qui est pressé. Il est usité dans ce sens en chirurgie pour caractériser les fractures du crâne ou de toute autre partie du corps dans laquelle les portions d'os brisées ont perdu leur niveau, et ont été enfoncées de manière qu'elles compriment les viscères et les autres parties molles sous-jacentes. — On appelle *dépressoire* un instrument de chirurgie dont on se sert dans l'opération du trépan pour abaisser les parties membraneuses et placer certaines pièces d'appareil. — *Dépression* est synonyme d'*abaissement*, en parlant de l'opération de la cataracte (v. t. xi, p. 355, 1^{re} col.). — En pathologie, on dit qu'il y a *exaltation*, *oppression*, *dépression*, *chute* ou *perte totale des forces* (v. ces mots). Lorsque les forces sont *déprimées*, c.-à-d. diminuées, baissées; il convient de les relever par les toniques et les excitants, tandis qu'on remédie à l'*oppression* des forces résultant de leur surabondance par les débilitants. En ce sens, *dépression* est l'antithèse d'*oppression*. — En botanique, *dépression* signifie l'état des parties des plantes qui sont *couchées*, *aplaties*, *enfoncées*. Les racines et les capsules de quelques espèces, qui offrent une forme aplatie ou enfoncée, et certaines tiges tombantes vers le sol, sont dites *déprimées*. — En zoologie, la forme générale du corps des animaux, étant plus ou moins ovoïde, sphéroïde ou dicone, est bien loin d'offrir des contours arrondis, parfaitement circulaires dans les divers segments qu'on observe dans le sens longitudinal. Cette forme est souvent aplatie, soit dans tout le corps, soit dans quelques-unes de ses parties. Lorsque

l'aplatissement est de haut en bas, on lui donne le nom de *dépression*, qui est employé comme antithèse du mot *compression*, usité pour exprimer l'aplatissement sur chaque côté. Lorsque le corps ou les diverses parties des animaux sont plus ou moins *déprimés*, le diamètre vertical qui mesure la distance de la ligne médio-dorsale à la ligne médio-ventrale est plus court que le diamètre horizontal ou transversal; les régions dorsale et ventrale sont plus étendues que celles des côtés. C'est l'inverse dans les animaux dont le corps est plus ou moins comprimé.—Nous nous bornons à indiquer les rapports de signification des mots *dépression*, *oppression*, *compression*, *expression*, *impression*, *répression* et *suppression*, en faisant remarquer avec Roubaud (*Dict. syn.*) et Hoquefort (*Dict. étym.*) l'idée de *pression* commune à chacun d'eux, et modifiée par les particules ou les prépositions qui forment les initiales de ces noms. Roubaud, considérant le verbe *déprimer*, employé au figuré, comme synonyme des mots *dépriser* et *dégrader*, indique les nuances de leur signification ainsi qu'il suit : « On *déprise* une chose par un jugement défavorable, une offre désavantageuse, etc.; on *déprime* une chose ou une personne par un jugement contraire à celui que les autres en portent, par des censures ou des satires, avec un dessein formé, une intention marquée de lui faire perdre la considération, la réputation, le crédit dont elle jouit; de rabaisser le mérite qu'elle a, de détruire la bonne opinion qu'on en a conçue : on *dégrade* une chose ou une personne par un jugement flétrissant, etc., etc. Le bonhomme qui ne se connaît pas *se déprime*, l'homme simple qui se voit exalté *se déprime*; l'homme bas et vil qui n'a pas les sentiments, les mœurs, l'esprit de sa dignité, *se dégrade* » (v. DÉGRADATION.) LAURENT.

DÉPRESSION DE L'HORIZON. La hauteur exacte d'un astre est déterminée par l'arc de grand cercle vertical compris entre cet astre et la tangente au point de la terre où l'on observe. A la mer, pour avoir cette hauteur, l'observateur vise

directement à son horizon sensible : le nombre de degrés qu'il trouve par ce moyen est évidemment entaché d'erreur pour deux raisons : la première, parce que le rayon lumineux qui part de l'horizon pour aboutir à son œil est réfracté par les milieux de densités diverses qu'il est obligé de traverser, et qu'il décrit une courbe dont la concavité est dirigée vers la terre, et cette première cause, rehaussant l'horizon, donne une hauteur inférieure à ce qu'elle est réellement; la seconde raison, parce que l'observateur n'est pas un point mathématique placé sur la tangente à la surface de la mer, car ordinairement il se tient debout ou assis sur un navire élevé de plusieurs pieds au-dessus de cette tangente. Par cette seconde raison, son horizon sensible, c'est-à-dire le point où va aboutir son rayon visuel à la surface de la terre est un peu au-dessous de l'horizon rationnel, et, par suite, la mesure de l'arc donné par l'observation est un peu en excès sur la réalité : c'est ce petit excès que l'on nomme *dépression de l'horizon*. On le calcule assez exactement à l'aide d'une formule de la trigonométrie, où il se trouve exprimé par une fonction très simple de la hauteur de l'œil et du rayon de la terre. Pour faciliter aux marins les calculs des hauteurs, on a construit une table de *dépression* où ils trouvent indiquée l'erreur d'observation correspondante à la hauteur où ils sont au-dessus de la surface de la mer. T. PAGE.

DÉPRI, mot fait du verbe latin *deprecari*, prier; terme de fief. C'était l'accord fait avec le seigneur pour obtenir de lui une diminution dans ses droits sur les biens qui advenaient au roturier, soit par achat, soit par héritage. Avant de faire l'acquisition d'un immeuble, le roturier devait prévenir son seigneur et s'entendre avec lui. Il était d'usage que celui-ci fit remise du quart ou de la moitié de ses droits. C'était comme le prix de l'aide de soumission du roturier. Toutefois, cette libéralité était interdite aux administrateurs des églises, ainsi qu'aux tuteurs; et les achats que faisaient les roturiers placés sous leur tutèle étaient frappés de

redevances énormes qui doubleraient le prix d'acquisition. — *Dépri* était aussi autrefois un terme de finance qui signifiait la déclaration des marchandises ou des bestiaux qu'on faisait passer d'un lieu à un autre.

Tu. Tr.

DÉPRIMÉ. (V. DÉPRESSION.)

DÉPURATIF (méd.). D'après des théories qui ont toujours séduit le vulgaire, plusieurs maladies ont été attribuées à l'impureté du sang ou tout autre fluide entrant dans la composition du corps humain. Cette cause suggéra l'emploi de tout ce qu'on crut propre à purifier ces fluides, les humeurs, comme on le dit. A cet effet, on a fait usage des sudorifiques, des jus d'herbes, etc. Aucun médicament n'a reçu une acception plus étendue et plus variée. Loin d'en présenter ici la liste, nous nous bornons à prévenir que la plupart ne méritent point leur dénomination, et qu'il n'appartient qu'aux médecins seulement d'employer ceux qui peuvent véritablement modifier la composition du sang.

CHARBONNIER.

DÉPUTATION. — Voici la définition que le *Dictionnaire de l'académie* donne de ce mot : « Envoi avec commission. » — Quelquefois ce mot se prend pour le corps même des députés. » — *L'Encyclopédie* est plus explicite. Selon la définition qu'elle présente, « *Députation* exprime l'envoi de quelques personnes choisies d'une compagnie ou d'un corps, vers un prince ou à une assemblée, pour traiter en leur nom ou poursuivre quelque affaire. Les *députations* sont plus ou moins solennelles, suivant la qualité des personnes à qui on les fait et les affaires qui en font l'objet. *Députation* ne peut point être proprement appliqué à une seule personne envoyée auprès d'une autre pour exécuter quelque commission, mais seulement lorsqu'il s'agit d'un corps. — En France (n'oublions pas qu'il s'agit ici de la France d'avant 1789; tout à l'heure, nous verrons quelle nouvelle signification ce mot a reçue depuis), l'assemblée du clergé nomme des *députés* pour complimenter le roi. Le parlement fait aussi par *dé-*

putés ses remontrances au souverain, et les pays d'état, Languedoc, Bourgogne, Artois, Flandre, Bretagne, etc., font une *députation* vers le roi à la fin de chaque assemblée. » — La vieille Allemagne aussi avait ses députations : nous lisons dans l'*Histoire de l'Empire* (tom. III) : « La *députation* est une sorte d'assemblée des états de l'empire, différente des diètes. C'est un congrès où les députés ou commissaires des princes et états de l'empire discutent, règlent et concluent les choses qui leur ont été renvoyées par une diète : ce qui se fait aussi quand l'électeur de Mayence, au nom de l'empereur, convoque les députés de l'empire, à la prière des directeurs d'un ou de plusieurs cercles, pour donner ordre à des affaires, ou pour assoupir des contestations auxquelles ils ne sont peut-être pas eux-mêmes en état de remédier. Cette *députation* ou forme de régler les affaires fut instituée par les états à la diète d'Ausbourg en 1555. On y nomma alors pour commissaires perpétuels celui que l'empereur y enverrait, les députés de chaque électeur, excepté celui du roi de Bohême, parce qu'il ne prenait part aux affaires de l'empire qu'en ce qui concernait l'élection d'un empereur ou d'un roi des Romains : mais les choses ont changé à cet égard depuis l'empereur Joseph. On y admet aussi ceux de divers princes, prélats et villes impériales. Chaque député donne son avis à part, qu'il soit de la chambre des électeurs ou de celle des princes. Que si ces suffrages de l'une et de l'autre chambre s'accordent avec celui du commissaire de l'empereur, alors on conclut et l'on forme un résultat qui se nomme *constitution*, comme on fait dans les diètes; mais une seule chambre qui s'accorde avec le commissaire de l'empereur ne peut pas faire une conclusion, si l'autre est d'un avis contraire. » (V. CHAMBRE IMPÉRIALE, CERCLES, DIÈTE.) — La *constitution* décrétée en 1789 par l'*assemblée nationale* a élargi le sens du mot DÉPUTATION. D'abord et avant tout, il faut dire avec Gauthier, l'auteur du *Dictionnaire*

de la constitution : « Lorsqu'un corps est trop nombreux pour se déplacer en entier, il choisit parmi ses membres un certain nombre de personnes pour le représenter loin de lui : c'est ce qu'on appelle *députation*. » Maintenant, de cette définition générale, passant aux applications particulières, nous dirons : aux termes de la même constitution, chacun des 83 départements de la France, de deux en deux ans, envoyait à Paris, ou dans quelque autre ville convenue, une *députation* composée d'un nombre de personnes relatif à sa population et à la somme de contributions qu'il payait à l'état. Cette *députation* générale du royaume, réunie dans un même lieu, représentait la nation entière, et formait l'assemblée nationale ou le *corps législatif* (v.). Les corps administratifs établis par la constitution et les sociétés libres envoyaient à l'assemblée nationale des députations chargées de diverses missions ; elle les entendait dans ses séances du soir. Elle-même nommait parfois dans son sein des *députations* plus ou moins nombreuses, soit pour la représenter à quelque cérémonie publique, soit pour parler en son nom au roi, dans certaines circonstances, ou pour le féliciter dans quelque événement. — Aux termes de la charte de 1814, révisée en 1830, ou, pour parler plus juste, aux termes de la loi électorale du 19 avril 1831, chacun des 86 départements subdivisés en quatre cent cinquante-neuf collèges électoraux, envoie à la *chambre des députés* (v. ce mot), par des élections (qui doivent se renouveler au moins tous les cinq ans, et aussi souvent que le prince le juge à propos), une *députation* composée d'un nombre de personnes relatif à l'étendue et à l'importance du département. Le nombre des députés formant la *députation* de chaque département a été réglé ainsi qu'il suit par la loi précitée. — *Ain*, cinq députés. — *Aisne*, sept. — *Allier*, quatre. — *Basses-Alpes*, deux. — *Hautes-Alpes*, deux. — *Ardèche*, quatre. — *Ardennes*, quatre. — *Ariège*, trois. — *Aube*, quatre. —

Aude, cinq. — *Aveyron*, cinq. — *Bouches-du-Rhône*, six. — *Calvados*, sept. — *Cantal*, quatre. — *Charente*, cinq. — *Charente-Inférieure*, sept. — *Cher*, quatre. — *Corrèze*, quatre. — *Corse*, deux. — *Côte-d'Or*, cinq. — *Côtes-du-Nord*, six. — *Creuse*, quatre. — *Dordogne*, sept. — *Doubs*, cinq. — *Drôme*, quatre. — *Eure*, sept. — *Eure-et-Loir*, quatre. — *Finistère*, six. — *Gard*, cinq. — *Haute-Garonne*, six. — *Gers*, cinq. — *Gironde*, neuf. — *Hérault*, six. — *Ille-et-Vilaine*, sept. — *Indre*, quatre. — *Indre-et-Loire*, quatre. — *Isère*, sept. — *Jura*, quatre. — *Landes*, trois. — *Loir-et-Cher*, trois. — *Loire*, cinq. — *Haute-Loire*, trois. — *Loire-Inférieure*, sept. — *Loiret*, cinq. — *Lot-et-Garonne*, cinq. — *Lozère*, trois. — *Maine-et-Loire*, sept. — *Manche*, huit. — *Marne*, six. — *Haute-Marne*, quatre. — *Mayenne*, cinq. — *Meurthe*, six. — *Meuse*, quatre. — *Morbihan*, six. — *Moselle*, six. — *Nièvre*, quatre. — *Nord*, douze. — *Oise*, cinq. — *Orne*, sept. — *Pas-de-Calais*, huit. — *Puy-de-Dôme*, sept. — *Basses-Pyrénées*, cinq. — *Hautes-Pyrénées*, trois. — *Pyrénées-Orientales*, trois. — *Bas-Rhin*, six. — *Haut-Rhin*, cinq. — *Rhône*, cinq. — *Haute-Saône*, quatre. — *Saône-et-Loire*, sept. — *Sarthe*, sept. — *Seine*, quatorze. — *Seine-Inférieure*, onze. — *Seine-et-Marne*, cinq. — *Seine-et-Oise*, sept. — *Deux-Sèvres*, quatre. — *Somme*, sept. — *Tarn*, cinq. — *Tarn-et-Garonne*, quatre. — *Var*, cinq. — *Vaucluse*, quatre. — *Vendée*, cinq. — *Vienne*, cinq. — *Haute-Vienne*, cinq. — *Vosges*, cinq. — *Yonne*, cinq. — Les députations les plus nombreuses sont celle de la Seine, laquelle se compose de quatorze membres ; celle du Nord, qui en compte douze ; celle de la Seine-Inférieure, qui en compte onze ; celle de la Gironde, qui en compte neuf. Les députations des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes et de la Corse ne comptent que deux membres chacune. Cette différence s'explique par celle des populations et de l'étendue du territoire.

Le département de la *Seine*, dont la superficie est de 47, 298 arp. mét. possède une population de près d'un million d'habitants. Celui du *Nord*, dont la superficie est de 559,993 arp. mét., possède une population égale à celle du département de la *Seine*. Celui de la *Seine-Inférieure*, plus étendu encore, puisque sa superficie est de 595,439 arp. mét., renferme à peu près sept cent mille habitants. L'un paie en contributions de toute nature près de treize millions par année. Le second paie un peu plus de six millions; le troisième paie six millions six cent mille francs. — La Corse, dont l'immense superficie est de 980,510 arp. mét., n'a pas deux cent mille habitants; le total de ses contributions s'élève à deux-cent cinquante-huit mille francs. Les Basses-Alpes, dont la superficie est de 729,598 arp. mét., paient environ huit cent mille francs de contributions de toute nature, et comptent 150,000 habitants. Les Hautes-Alpes sont moins peuplées encore: sur une étendue de territoire de 545,293 arp. mét., on ne compte que 130,000 habitants. — *Députation*, comme nous l'avons dit au commencement de cet article, ne s'emploie pas seulement pour désigner une agrégation de députés d'un même département; ce mot s'entend de toute réunion d'individus envoyés par un corps, une compagnie, une société, qu'ils représentent. Chaque année, le roi régnant, n'importe lequel, reçoit les *députations* de tous les grands corps de l'état, des deux chambres, du conseil d'état, de la chambre du commerce, de l'académie française. Ces députations apportent toujours au prince, quel qu'il soit, des vœux *partant du cœur*, et des compliments dont la vérité seule fait les frais. Le *Moniteur* de ces trente dernières années prouve que les *députations* annuelles ne sont jamais en reste de dévouement et d'enthousiasme. Si le peuple, le vrai peuple, pouvait envoyer les siennes, elles seraient peut-être moins prodigues de belles paroles, mais plus franches, et d'une utilité plus positive pour celui qui les écoute.

Député. Celui qui est envoyé par une nation, par un prince, par une communauté, par une compagnie, pour s'acquitter de quelque commission. *Député* n'a point le même sens qu'*ambassadeur* ou *envoyé*. L'*ambassadeur* et l'*envoyé* parlent au nom d'un souverain dont l'*ambassadeur* représente la personne, et dont l'*envoyé* n'explique que les sentiments. Le *député* n'est que l'interprète et le représentant d'un corps particulier, d'une agglomération quelconque d'individus ayant les mêmes intérêts et les mêmes besoins. Le titre d'*ambassadeur* se présente à notre esprit avec l'idée de magnificence, celui d'*envoyé* avec l'idée d'habileté, et celui de *député* avec l'idée d'élection. — Chez les anciens, *deputatus* a premièrement été appliqué aux armuriers ou ouvriers que l'on employait dans les forges à fabriquer les armes, et secondement à ces hommes actifs qui suivaient l'armée, et qui étaient chargés de retirer de la mêlée et de soigner les blessés. — *Deputatus*, *δηπουτατος*, était aussi dans l'église de Constantinople un officier subalterne, dont les fonctions étaient d'aller chercher les personnes de condition auxquelles le patriarche voulait parler, et d'empêcher la presse sur le passage de ce prélat. Il paraît que cet officier était une espèce d'huissier, qui était, outre cela, chargé du soin des ornements sacrés; en quoi son office ressemblait en quelques parties à celui du sacristain. — *Député* s'entend nécessairement de tout membre faisant partie d'une *députation* de quelque nature qu'elle soit. Néanmoins, *député* se dit principalement, en France, d'un membre de la *chambre des députés* (v. CHAMBRES LÉGISLATIVES). En 1789, il désignait un membre de l'*assemblée nationale*. Nous lisons dans le *Dictionnaire de la Constitution*, publié en 1792 par Gautier: « Toute personne a naturellement droit d'être élue membre d'une députation, lorsqu'elle réunit la sagesse et les lumières nécessaires pour bien remplir sa mission; mais cela ne suffit pas pour être *député* à l'assemblée nationale; la nouvelle constitution exclut tous les citoyens qui ne paient pas une contribu-

tion directe équivalente à la valeur d'un marc d'argent (huit onces d'argent, environ 50 fr.), et n'ont pas en outre une propriété foncière quelconque. » Aux termes de cette même constitution, l'acte d'élection était le seul titre des pouvoirs d'un député à la législature ; sa liberté de suffrage ne pouvait être gênée par aucun mandat particulier ; il n'était point comptable de ses opinions envers le département qui l'avait élu ; il ne pouvait être révoqué par ses commettants ; un député avait le droit de se démettre de ses fonctions, sa personne était inviolable, excepté en matière criminelle. Peu après, l'assemblée nationale revint sur le décret du 22 décembre 1789, qui exigeait que les députés payassent un marc d'argent ; elle arrêta que tous les citoyens actifs, quel que fût leur état, profession ou contribution, pourraient être élus députés de la nation. Les députés ne pouvaient être choisis que parmi les citoyens du département qui les nommait. Le nombre des députés était de sept cent quarante-cinq. Sur les sept cent quarante-cinq députés, deux cent quarante-sept étaient affectés à la représentation du territoire. Chaque département en nommait trois, à l'exception de celui de Paris, qui n'en nommait qu'un. Deux cent quarante-neuf étaient attribués à la population. La masse totale de la population active (c.-à-d. des citoyens actifs) était divisée en 249 parts ; chaque département nommait autant de députés qu'il avait de quarts de population. Deux cent quarante-neuf étaient attachés à la contribution directe. La somme totale de la contribution directe du royaume était comme celle de la population, divisée en 249 parts, et chaque département nommait de même autant de députés qu'il payait de parts de contribution. Le nombre des députés d'un département n'était pas toujours égal ; il variait selon l'augmentation ou la diminution que le département pouvait éprouver dans sa population ou sa contribution ; il n'y avait que les députés attachés au sol dont le nombre fût invariable. Les députés étaient élus au

suffrage individuel et à la pluralité des suffrages. Les électeurs nommaient un nombre de députés suppléants égal au tiers de celui des députés qui représentaient le département, pour les remplacer en cas de mort ou de démission. Les députés suppléants n'avaient point de voix dans l'assemblée nationale, et ne siégeaient point avec les autres députés ; ils avaient une tribune particulière. Un décret du 7 novembre 1789 portait que les députés à l'assemblée nationale ne pourraient obtenir aucune place de ministre pendant la session. Un autre décret du 26 janvier 1790, rendu constitutionnel le 7 avril 1791, ajoutait que les membres présents du corps législatif (v. ce mot) et les députés aux législatures suivantes ne pourraient, pendant deux ans après avoir quitté l'exercice de leurs fonctions, être nommés au ministère, ni recevoir du pouvoir exécutif ou de ses agents aucun emploi, place, don, gratification, traitement et commission d'aucun genre, même en donnant leur démission. *Ils ne pouvaient également solliciter pour d'autres, pendant cet espace de temps, aucune place ou faveur du gouvernement.* Les percepteurs et les receveurs des contributions publiques, les préposés à la perception des contributions indirectes, les vérificateurs, inspecteurs, directeurs, régisseurs et administrateurs de ces contributions ; les commissaires à la trésorerie nationale ; les agents du pouvoir exécutif, révocables à volonté ; ceux qui, à quelque titre que ce fût, étaient attachés au service domestique de la maison du roi, et ceux qui, pour des services de même nature, recevaient des gages et traitements des particuliers, s'ils étaient élus députés au corps législatif, étaient tenus d'opter. Les membres des administrations de département et de district, les receveurs-généraux-syndics et les procureurs-syndics ; les maires et officiers municipaux, et procureurs des communes, nommés députés au corps législatif, étaient remplacés comme dans le cas de mort ou de démission. Les juges et commissaires du roi dans les tribunaux n'é-

taient tenus que d'interrompre leurs fonctions pendant le temps de leur députation : les premiers étaient remplacés, pendant la durée de la législature, par leurs suppléants; le roi pourvoyait par des brevets de commission au remplacement des seconds, jusqu'au temps où ils pouvaient reprendre leurs fonctions de judicature. Les militaires députés au corps législatif étaient tenus de suspendre leurs fonctions militaires pendant la durée de la législature; ils ne pouvaient, sans l'autorisation du corps législatif, aller prendre le commandement des troupes, avant le terme de leur mission. Chaque député devait prêter individuellement à la nation, en présence de l'assemblée nationale, le serment « de maintenir de tout son pouvoir la constitution du royaume, décrétée par l'assemblée nationale constituante aux années 1789, 1790 et 1791, et acceptée par le roi; de ne rien proposer ou approuver dans le cours de la législature qui pût y porter atteinte, et d'être en tout fidèle à la nation, à la loi et au roi. Ce serment de maintenir la constitution n'était point le serment de s'opposer au droit qu'a la nation de l'améliorer par de sages réformes ou modifications. Souvent la tenue de ce serment excita de vives discussions dans l'assemblée. Lors de la prestation du serment, il arriva plus d'une fois que des députés, et Mirabeau entre autres, refusèrent de s'engager par serment à ne jamais proposer de modification à la constitution. Long-temps les députés qui élevaient ces difficultés furent accueillis par des murmures; cependant, comme cette objection se représentait sans cesse, l'assemblée nationale dut décider « qu'en jurant de maintenir la constitution, un député ne jurait point de s'opposer à l'exercice du droit que la nation conservera toujours de la réformer, modifier, même changer, quand son bien-être l'exigera, la conservation de ce droit étant expressément assurée à la nation par un article constitutionnel. » Au reste, la prestation individuelle du serment ne dispensait point de la prestation générale. A chaque législature, dès que la vérifica-

tion des pouvoirs était terminée et l'assemblée constituée définitivement, tous les députés, debout, prononçaient, au nom du peuple français et par acclamation, le serment : *Vivre libre ou mourir.*—Nous venons d'établir comment était réglée la condition du député par la constitution de 89, 90 et 91. Cette condition a été singulièrement modifiée depuis, et par Napoléon, et par la charte de 1814, et par la charte de 1830. Avant de dire quelles ont été ces modifications, il importe de jeter un regard sur le passé et de voir jusqu'où remonte, en France, la participation prise par le peuple à l'action gouvernementale, sinon par lui-même, du moins par député. A en croire certains optimistes, il semblerait que les quarante années qui viennent de s'écouler ont gratifié avec une magnificence inouïe la classe bourgeoise et la classe populaire d'un privilège qui jusqu'alors leur avait été refusé, celui d'intervenir dans le soin des affaires publiques. Ce privilège, que j'appellerai, moi, un droit, date de beaucoup plus loin que de 1789, il est aussi ancien que la monarchie, et nous retrouvons l'origine de la chambre des députés dans les antiques assemblées du *champ-de-mars* et du *champ-de-mai* (v. ces mots). Une observation de M. Maret (duc de Bassano), qu'il convient de mentionner ici, c'est que « plus on monte vers les premiers âges de la monarchie, plus on trouve de liberté, de privilèges et de droits dans la nation française. C'est une assemblée nationale, ce sont des députés qui élisent les rois en les élevant sur le pavois. Alors les représentants ou députés de la nation s'assemblent, tous les ans, dans ces *champs-de-mars*, soit avec le consentement, soit sans le consentement des rois. Il arriva même qu'il ne fut pas toujours nécessaire d'être fils du roi pour lui succéder. Clodion n'était pas le père de Mérovée. Les députés de la nation choisirent Mérovée. Plus tard, Childéric régnant, les députés s'assemblèrent, et voilà que Pépin est créé roi, élu roi, nommé roi, sacré roi, au préjudice de Childéric déposé, rasé et renfermé, quoique sa race eût régné dans les

Gaules près de trois cents ans. Dagobert I^{er}, pour succéder à son père, eut besoin que les grands le reconnussent avec le serment des députés de la nation. C'était la nation qui, par députés, créait les maires du palais.—Sous la seconde race, l'assemblée générale des députés de la nation était encore périodique, c.-à-d. que, tous les ans, en rase campagne, sans qu'il fût besoin de convocation, les députés s'assemblaient. Mais déjà la civilisation gagnait, déjà le goût des plaisirs prenait plus d'empire, la nation s'avisa que ses députés étaient convoqués dans une saison trop rigoureuse, pendant le mois de mars; le roi Pépin renvoya l'assemblée au 1^{er} mai. Dès lors les réunions de députés ne s'appelèrent plus les *champs-de-mars*, mais les *champs-de-mai* (v.). Pour faire son testament, Charlemagne assemble les députés de la nation. Louis-le-Débonnaire, suivant les traces de son père, n'eut garde de rien faire que de concert avec les députés de la nation : ses capitulaires furent dressés de concert avec l'assemblée. Le partage de ses royaumes et de ses domaines se fit avec la sanction des députés : il déposa en leur présence Lothaire son fils, et le reçut en grâce dans une seconde assemblée tenue expressément. Vint la *féodalité* (v.), qui bannit le peuple des assemblées censées le représenter. Cependant des députés existaient toujours. Lors de la minorité de Louis IX, Blanche fit convoquer une réunion de députés, dans laquelle ne furent admis que les hauts barons, les évêques, et les grands de la couronne et de l'état. Sous Philippe-le-Bel, les communes et les municipalités relevées de la servitude parurent assez puissantes et assez considérables pour qu'on les appelât aux grandes sanctions du gouvernement : elles eurent aussi leurs députés dans les assemblées nationales.—La France cependant, petit à petit, se changea d'aristocratie féodale qu'elle était en monarchie absolue, elle n'eut plus d'assemblées de députés à des époques périodiques; elle ne fut plus assemblée que par convocation royale. Cependant, quand le monarque avait besoin de subsides il ap-

pelait les députés de la nation.—Les *parlements* (v.) furent les seuls simulacres de représentation nationale qui subsistèrent encore. Ils avaient été institués pour rendre la justice et se tenaient deux fois par an, et se composaient uniquement des hauts barons. Ces assemblées avaient le droit de *remontrances* (v.). Ces remontrances n'avaient aucune portée; on ne les écoutait point.—A la place des *champs-de-mars* et des *champs-de-mai*, Philippe-le-Bel créa les *états-généraux* (v.). Les états-généraux se composaient des prétendus députés de la nation. Ils ne firent que contribuer à augmenter la puissance royale. Ils imaginèrent les *doléances* et les *cahiers* (v. ces deux mots) sur lesquels ils laissèrent au roi la liberté de statuer ou de ne pas statuer, quand ils avaient le droit d'ordonner en législateurs, en députés des peuples, et de restreindre le pouvoir exécutif dans les limites qu'il leur aurait plu de lui indiquer. Cependant, malgré cet abaissement de la nation et cette ignorance de ses véritables droits, les rois ont toujours éloigné ces assemblées, et la dernière, avant celle de 1789, ne date pas moins que de près de deux siècles.—Sous Louis XIV, il n'est plus question de députés du peuple. C'est l'étranger qui rappelle à la nation française qu'elle a des droits à exercer. Quand celui qu'on a appelé le *grand roi* se fut, par son ambition insatiable de victoires et de conquêtes, attiré la haine de toute l'Europe, lorsque la France, écrasée d'impôts, dépeuplée, et sans considération chez l'étranger, fut réduite à demander la paix à ses ennemis pendant la guerre de la succession d'Espagne, il s'ouvrit dans les conférences une opinion pour forcer le roi à convoquer en états-généraux les députés de la nation afin de traiter de la paix avec eux.—Louis XIV tint bon, les députés de la nation ne s'assemblèrent pas.—Le régent eut une velléité de convoquer une assemblée nationale. Dubois prit la peine de composer un long mémoire pour l'empêcher de faire cette folie. Dans ce mémoire, on remarque les passages suivants : « Un roi n'est rien sans sujets; et quoi-

qu'un monarque en soit le chef, l'idée qu'il tient d'eux tout ce qu'il est et tout ce qu'il possède, l'apparat des députés du peuple, la permission de parler devant le roi et de lui présenter des cahiers de doléances, *ont je ne sais quoi de triste*, qu'un grand roi doit toujours éloigner de sa présence. » — Et plus loin : « Voyez, la rage de la nation anglaise, presque toujours assemblée par députés contre ses rois : elle les a dévoués à la mort, bannis et détrônés. L'Angleterre était pourtant jadis la nation la plus catholique, la plus superstitieuse, la plus soumise des nations à ses monarques. Ah ! monseigneur, que votre bon esprit éloigne de la France le projet dangereux de faire des Français un peuple anglais ! » — Ces raisons péremptoires convinquirent le régent. — En 1787, Louis XVI, averti par les réclamations et les plaintes publiques qui, chaque jour, devenaient plus menaçantes, déclara son intention de convoquer une assemblée composée de personnes de diverses conditions des plus qualifiées de l'état, pour leur communiquer les vues qu'il se proposait, disait-il, pour le soulagement de son peuple, l'ordre de ses finances, et la réformation de plusieurs abus. L'assemblée des notables eut lieu. Elle comprenait, outre les princes, les notables de la noblesse, le conseil du roi, les notables du clergé, les notables des parlements, les chefs municipaux des villes, les notables de la chambre des comptes, de la cour des aides, les députés dits *députés des pays d'états* (v.). Ceux-ci étaient au nombre de douze, parmi lesquels quatre députés pour l'ordre du tiers-état. — Après l'assemblée des notables, l'assemblée des états-généraux, non tout de suite, non pas sans de grandes difficultés de la part de la cour et des grands, non pas sans qu'à plusieurs reprises le peuple fit entendre sa voix puissante et son énergique volonté d'avoir enfin de vrais députés. Nous ne ferons ici qu'une courte, pâle et superficielle esquisse des mémorables événements qui nous ont fait arriver à la *chambre des députés* telle que nous l'avons. Un récit plus détaillé de-

manderait un espace qu'il ne nous est pas permis d'envahir en ce recueil où doivent trouver place toutes choses bonnes et utiles ; nous sommes donc contraints de nous restreindre. — Après les états-généraux, où le peuple, par ses députés du tiers-état, prit une si grande, si noble, si imposante attitude, l'assemblée nationale ! Alors les députés furent ce que nous avons dit plus haut. La nation eut siège au chapitre ; elle s'empara des rênes de l'état, que bientôt la main vigoureuse d'un seul lui arracha, jusqu'à ce que, repu de gloire, mais fatigué de servitude, une dernière fois le peuple ait réclamé ses droits pour ne plus se les laisser ravir. Ce que furent les députés sous l'empire, des plumes éloquentes l'ont rappelé déjà dans ce livre. Je ne toucherai point à cette époque. Je ne parlerai point du *corps législatif* (v.). J'arrive à 1814. Louis XVIII déclara dans le préambule de la charte constitutionnelle « qu'il remplaçait par la *chambre des députés* ces anciennes assemblées des champs-de-mars et de mai, et ces chambres du tiers-état, qui ont si souvent donné tout à la fois des preuves de zèle pour les intérêts du peuple, de fidélité et de respect pour l'autorité des rois. » D'après cette charte, la *chambre des députés* devait être composée des députés élus par des collèges électoraux dont l'organisation serait déterminée par des lois. Chaque département devait avoir le même nombre de députés que par le passé. Les députés étaient élus pour cinq ans, et de manière que la chambre fût renouvelée, chaque année, par cinquième. Aucun député ne pouvait être admis dans la chambre s'il n'était âgé de 40 ans et s'il ne payait une contribution directe de mille francs. Les électeurs ne pouvaient avoir droit de suffrage s'ils ne payaient une contribution directe de trois cents francs et s'ils avaient moins de trente ans. Les présidents des collèges électoraux devaient être nommés par le roi, et de droit membres du collège. La moitié au moins des députés était choisie parmi des éligibles ayant leur domicile politique dans le département. Le président de la chambre

des députés était nommé par le roi, sur une liste de cinq membres présentés par la chambre. La chambre se partageait en bureaux pour discuter les projets de loi, dont le roi seul avait l'initiative. La chambre des députés devait seule recevoir toutes les propositions d'impôts : ce n'était qu'après que ces propositions avaient été admises par elle qu'elles pouvaient être portées à la chambre des pairs. Le roi devait convoquer la chambre tous les ans. Il pouvait la proroger et la dissoudre ; mais, dans ce cas, il devait en convoquer une nouvelle dans le délai de trois mois. Aucune contrainte par corps ne pouvait être exercée contre un membre de la chambre durant la session, et dans les six semaines qui la précédaient ou la suivaient. Aucun député ne pouvait, pendant la durée de la session, être poursuivi ni arrêté en matière criminelle, sauf le cas de flagrant délit, qu'après que la chambre aurait autorisé la poursuite. — Pendant 16 années, ces diverses dispositions ont été applicables à la condition de député ; mais en 1830, la chambre s'étant, de son autorité privée, constituée en constituante, elle modifia la charte, et voici en quoi différa le député d'après 1830 du député d'avant 1830. — D'après la charte révisée, les députés doivent être âgés de trente ans au moins. Les présidents des collèges électoraux ne sont plus nommés par le roi, mais par les électeurs. De même, le président de la chambre est élu par la chambre au commencement de chaque session. La proposition des lois appartient aussi bien à la chambre des députés qu'au roi et à la chambre des pairs. — D'un autre côté, la loi électorale du 19 avril 1831 établit plusieurs innovations importantes. Chaque collège électoral n'élit qu'un député. La quotité de contributions directes exigée pour l'éligibilité est réduite à cinq cents francs. La chambre des députés est seule juge des conditions d'éligibilité. — Il y a incompatibilité entre les fonctions de député et celles de préfet, de sous-préfet, de receveurs-généraux, de receveurs particuliers des finances et des payeurs. Les fonction-

naires que nous venons de désigner, les officiers généraux commandant les divisions ou subdivisions militaires, les procureurs-généraux près les cours royales, les procureurs du roi, les directeurs des contributions directes et indirectes, des domaines et enregistrement, et des douanes dans les départements, ne peuvent être élus députés par le collège électoral d'un arrondissement compris en tout ou en partie dans le ressort de leurs fonctions. Si par démission, ou autrement, ces fonctionnaires quittent leur emploi, ils ne sont éligibles dans les départements, arrondissements ou ressorts dans lesquels ils ont exercé leurs fonctions qu'après un délai de six mois, à dater du jour de la cessation de ces fonctions. — Tout député appelé à des fonctions salariées, ou qui, déjà fonctionnaire public, obtient un grade supérieur, est sujet à la réélection. — Assurément les dispositions de la charte révisée, celles de la loi du 19 avril 1831, sont préférables à celles qui régissaient la matière avant 1830 ; mais elles sont bien loin d'être suffisantes ; le peuple ne peut pas se flatter encore d'être bien et dûment représenté. En dépit de quelques incompatibilités signalées par la loi, la chambre des députés est encore un vaste réceptacle de messieurs les gens du roi bien plus qu'une assemblée de représentants de la nation. Un membre de la société française de statistique universelle a récemment publié une série de documents pour servir à l'examen de la question de la réforme électorale. Il résulte de ce document que dans la chambre de 1835, sous l'empire de la meilleure loi électorale dont nous ayons joui depuis 1814, il se trouve : 6 ministres secrétaires-d'état, 2 secrétaires-généraux, 4 directeurs ou inspecteurs-généraux, un conseiller de préfecture, 36 membres de conseils-généraux, 39 maires et un adjoint, 19 premiers présidents de cour ou simples présidents, 3 avocats-généraux, 5 procureurs-généraux, 4 procureurs du roi, 3 substituts, 26 conseillers, tant de la cour de cassation que des cours royales, 8 juges dans les tribunaux civils et

correctionnels, et 4 juges de paix; 7 députés appartiennent à la cour des comptes en qualité de conseillers-maitres ou de référendaires; 17 au conseil d'état, 4 au corps diplomatique, savoir: 1 ambassadeur, 2 ministres plénipotentiaires et un secrétaire d'ambassade. L'enseignement en a donné 3, l'institut 4, la médecine 6, les lettres 2. Le barreau a fourni 39 avocats et un avoué. L'industrie a obtenu l'élection de 6 maitres de forges, de 6 manufacturiers et fabricants, de 2 cultivateurs, et le commerce celle de 20 négociants et d'un marchand; 8 députés sont banquiers, un est caissier, un autre est notaire. L'armée de terre est représentée dans les rangs de nos députés par un maréchal de France, 13 lieutenants-généraux, 5 maréchaux-de-camp, 7 colonels, 3 lieutenants-colonels, 2 chefs de bataillon, 7 capitaines, 3 intendants militaires, et la marine par un préfet maritime, un capitaine de corvette et 2 ingénieurs. On voit encore figurer parmi les députés du pays 4 aides-de-camp et un officier d'ordonnance du roi, ainsi que 4 employés de sa maison civile. Enfin, les propriétaires sans emplois, sans titres, sans aucun autre devoir que celui de vaquer à leurs fonctions législatives, sont au nombre de 112. La chambre ne renferme que 213 députés indépendants, 39 sont dans un état de quasi-dépendance, et 207 dans un état de dépendance plus ou moins absolue. — Des 173,185 électeurs inscrits sur les listes électorales, 127,353 seulement ont voté aux dernières élections, et sur les votants, 46,216 ont donné leurs voix à d'autres candidats qu'à ceux qui ont été élus. Ainsi, les 459 députés dont la chambre se compose n'ont été nommés que par 80,137 électeurs; 46,832 ayant-droit n'ont pas voulu participer à leur élection, et 46,216 l'ont repoussée. Ces deux quantités réunies donnent pour total 93,048 électeurs, et, par conséquent, le nombre des électeurs qui n'ont pas nommé les députés élus dépasse de 13,911 celui des électeurs dont ils ont obtenu les voix. C'est là que nous en sommes. Je sais bien qu'on m'objectera que ce travail a été fait sur

une chambre qui ne sera peut-être plus la même dans un an, dans six mois. C'est qu'au contraire, tant que la loi électorale n'aura pas été corrigée, amendée, rectifiée, le résultat des élections sera toujours à peu près le même. Nous en arriverons toujours à un *maximum* de 213 députés indépendants. La belle chose vraiment! Comment une nation ainsi représentée n'aurait-elle pas le droit de s'applaudir en disant: « C'est le fruit de 40 ans de révolution! » En vérité, cela ne valait guère la peine de tant se remuer. Cependant, il est à croire que plusieurs années s'écouleront encore sans que cette réforme électorale, tant sollicitée, soit accordée. C'est un beau privilège que celui d'être député: ceux qui le possèdent ne sont pas du tout disposés à s'en dessaisir, pas même à permettre qu'on le partage avec eux. Ils savent qu'à la chambre est le commencement de toutes les fortunes politiques, et d'une grande partie de nos fortunes financières; ils savent qu'un député a dans son vote de tous les jours l'espoir d'une direction générale, d'une distinction, d'un ministère, sans parler de ceux qui ont mieux que l'espoir d'une allocation mensuelle, assez forte, dit-on, dont les fonds secrets ne sont point avares. Charles X se plaignait hautement de ce que ses députés lui coûtaient fort cher; Louis-Philippe ne se plaint pas, parce que la liste civile ne souffre en rien de ces munificences éphémères; mais les contribuables réclament très haut, très vivement; ils affirment que si les députés étaient ostensiblement payés par la nation, cela deviendrait beaucoup moins coûteux que d'avoir des députés qui, aux termes de la loi, ne reçoivent ni traitement ni indemnité. — Parmi les hommes qui, dans le cours des dernières années, ont fait, en passant par la chambre des députés, le chemin le plus brillant, il faut citer M. Barthe, que 1830 a trouvé avocat, et qu'un séjour de quatre années dans la chambre a fait ministre, pair de France, puis premier président de la cour des comptes, charge inamovible, valant 40,000 fr. par année; M. Thiers, autrefois journaliste, aujourd-

d'hui possesseur de 100,000 livres de rentes, ministre et pair de France en herbe. M. Guizot, M. Persil, M. Dupin aîné, M. de Schonen, M. Martin (du Nord), M. Horace Sébastiani, M. Parant, M. Edmond Blanc, M. Vitet, etc.—Parmi ceux dont le peuple gardera la mémoire, nous nommerons Foy, Girardin, Lafitte, *quoique* ministre, Dupont (de l'Eure), *quoique* ministre, Casimir Périer, *quoique* et *parce que* ministre, Manuel, Benjamin-Constant, et Lafayette, qui n'eut qu'un défaut peut-être, celui d'être trop honnête homme. Combien de députés du temps passé et du temps présent se sont mis à l'abri d'un tel reproche ! ED. LEMOINE.

DÉPUTÉS (Chambre des). (V. CHAMBRES LÉGISLATIVES.)

DÉRADER. Toutes les *rades* (v.) où les navires vont chercher un abri, celles surtout où ils jettent l'ancre dans un bnt de commerce ou de protection, ne sont pas également sûres; quelques unes, quoique protégées contre certains vents, offrent souvent plusieurs côtés sans défense, et parfois elles sont balayées par des ouragans terribles qui compromettent la sûreté des bâtimens qui y ont fait mouillage. Quand un navire abandonne précipitamment ses ancres et ses câbles, effrayé qu'il est de sombrer sous ses amarres par la violence du vent et de la mer, on dit qu'il *dérade* : on se sert de la même expression si le vent l'emporte en pleine mer, entraînant avec lui ses ancres ou les brisant par des secousses redoublées ; enfin, ce mot est encore employé, mais plus rarement, pour exprimer que le navire a manqué le mouillage où il était sur le point d'aborder, et qu'il en est repoussé pour plusieurs jours par un coup de vent contraire. Si le vent qui le force à déraider le porte au large, le danger n'est pas grand : on ne court alors que les chances de la navigation en pleine mer pendant un gros temps ; mais lorsque derrière lui s'étendent des écueils ou des rescifs, sa perte est à peu près assurée ; la brise, trop forte alors, emporte toutes les voiles qu'il appaile ; il se brise sur les roches, heureux s'il ne périt pas corps et biens, et si l'é-

quipage, ou au moins une partie, parvient à se sauver. Les navires de guerre qui stationnent à la Vera-Cruz dans le golfe du Mexique sont obligés par les lois du pays d'aller mouiller à 2 lieues environ de la ville, derrière un petit îlot de sable recouvert de roseaux que l'on nomme *Sacrificios*, ou l'île des *Sacrifices*. Pendant plusieurs mois de l'année, le golfe du Mexique est bouleversé par des ouragans connus sous le nom de *nortes* ou vent de nord : ces ouragans, occasionnés par les masses d'air condensé sur les sommets des hautes terres de l'Amérique du Nord, descendent vers les plages de la Louisiane, traversent avec une effrayante rapidité toute l'étendue du golfe, soulèvent en tourbillons les sables du littoral du Mexique, et ne s'arrêtent que quand ils sont refoulés par les hauteurs des Cordilières. Les habitants du pays distinguent leurs divers degrés de force par les noms de petits nords (*nortes chicos*) et de bons nords (*nortes buenos*). Le bon nord est irrésistible ; il emporte tout ce qui se trouve sur son passage : malheur alors au navire qu'il rencontre à la voile ! Dès que les bâtimens mouillés dans la rade de Sacrificios pressentent ces *nortes*, ils amènent sur le pont leurs vergues et une grande partie de leur mâture, afin de n'offrir au vent que le moins de prise possible ; ils mouillent les ancres dont ils peuvent disposer avec des câbles ou des chaînes de 150 et même de 180 brasses de longueur, et ils attendent ainsi le coup de vent. Lorsqu'il se déclare, l'aspect du ciel est triste, d'une couleur grisâtre, la mer creuse ; les vagues déferlent avec grand bruit et inondent les ponts dans toute leur longueur, tout l'espoir du salut est dans les ancres. Si le câble se rompt, tout est perdu ; on dérade, et derrière soi l'on n'a qu'une côte hérissée d'une barrière de rescifs, et l'on n'a nul moyen de lutter à la voile et de se soutenir contre un pareil vent. Ces ouragans si terribles durent trois et quelquefois six jours entiers. Il y a quelques années, une corvette de guerre américaine, la *Hornat*, fut prise par un *norte*

bueno, derrière les écueils qui environnent la rade; on la vit louvoyer quelque temps, et puis elle disparut, et nul depuis n'entendit parler d'un seul homme de son équipage.

T. PAGE.

DÉRAISON. « Ce mot (dit M. Ch. Nodier, dans son *Examen crit. des Dict.*) a pu échapper à la facilité souvent incorrecte de Chaulieu, à la plume rapide et insouciant de M^{me} de Sévigné, et Gresset lui-même peut l'avoir transporté du style des conversations de province dans des vers d'ailleurs aussi purs qu'élégants, sans qu'il ait acquis pour cela le droit de cité : c'est un *barbarisme*. — **DÉRAISONNER** est un mot heureux, parce qu'il exprime vivement le défaut de logique d'un homme qui raisonne mal; comme *détoner* (v.), le défaut d'oreille d'un chanteur qui sort du ton; mais on ne dit pas plus *déraison* que *déton*. L'opposé du ton, c'est le *faux*; l'opposé de la *raison*, c'est la *folie*, la *sottise*, l'*absence du jugement*. » Tout ce que dit ici M. Ch. Nodier est d'un *raisonnement serré*, et paraît au premier coup d'œil parfaitement *raisonnable*, parfaitement *fondé en raison*; mais ne va-t-il pas directement en cette circonstance contre l'intention évidente qu'il manifeste en beaucoup d'autres de *rendre à la langue française des expressions heureuses et dont on l'a privée sans raison*? — Le mot **DÉRAISON** existe depuis long-temps dans la langue française; et, loin de l'en bannir, il faudrait le créer s'il n'existait pas. Il sert à caractériser une nuance importante à saisir entre la *folie* et la *sottise*; il désigne une absence momentanée, un oubli passager des lois de la raison, dont les deux autres expriment la perte ou la privation complète. La *déraison* d'ordinaire est le produit d'un caprice, et on la rencontre fréquemment chez les êtres faibles, qu'on ne saurait accuser pour cela de *sottise* ou de *folie*. E. H.

DERBEND, ville importante à l'extrémité nord de la Perse occidentale, et capitale d'un district qui, placé entre le Selirvan et le Daghestan (v. ces noms), a été attribué par les géographes et les historiens d'abord à la première, puis à la

seconde de ces provinces. Derbend signifie en persan *passage fermé* ou *porte étroite*. Les Arabes l'appellent *Babal-Abwab* (porte des portes), et les Turcs *Demir-Capi* (porte de fer), noms sous lesquels ils désignent aussi d'autres défilés de montagnes. Les Orientaux ont encore donné à Derbend les noms de *Sed-Isleander* (rempart d'Alexandre) et de *Sarir-al-Dhahâb* (trône d'or). Ce sont autant d'allusions à des traditions vraies ou fabuleuses sur la position ou l'histoire de cette ville. Ainsi, ils prétendent que Derbend et une muraille, qui, selon eux, fermait les trois défilés du Caucase, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne, et à l'endroit où est située cette ville, furent fondées par Alexandre-le-Grand, qui n'est jamais venu dans cette contrée, ou par un prince moins ancien, qu'ils ont honoré du nom de ce conquérant, synonyme chez eux de celui de héros. On peut, avec plus de vraisemblance, attribuer la fondation ou la restauration de Derbend et de la muraille dont on voit encore tout auprès quelques ruines, mais qui ne paraît pas avoir eu plus de 40 lieues d'étendue, à Khosrou-Nouschirwan, le plus célèbre des rois de Perse de la dynastie sassanide. Ce prince établit à Derbend un gouverneur auquel il accorda le privilège de s'asseoir sur un trône d'or, pour témoigner combien était honorable la garde d'une barrière aussi importante contre les invasions des Khazars et des autres peuples scythes de l'Asie septentrionale, auxquels ce défilé servit plus d'une fois de passage. En effet, Derbend est bâti sur le bord de la mer, et adossé au penchant de la chaîne des montagnes. D'Herbelot et les auteurs qui l'ont copié ont supposé à tort que cet emplacement était ce que les anciens appelaient *pyles* ou *portes Caspiennes*; elles étaient situées, non à l'ouest, mais au sud de la mer de ce nom, et près de Raï, l'ancien Ragès, sur la frontière de la Médie (Irak) et de l'Hyrcanie (Kouhistan). Le défilé de Derbend n'était pas non plus les *pyles Caucasiennes*, situées au centre de

l'isthme qui sépare les deux mers, mais les *pyles* ou *portes Albanienues*. — Derbend et son territoire firent partie de l'ancien royaume d'Albanie, tributaire de la Perse. Les Romains y pénétrèrent pour la première fois pendant leurs guerres contre Mithridate. Les Arabes y portèrent leurs armes et l'islamisme, l'an 661 de J.-C., mais ils furent repoussés par les Grecs et les Khazars. Sous le commandement de Moslemah, frère du khalife Walid I^{er}, ils conquièrent Derbend, le Schirvan, le Daghestan, etc. Chassés par les Alains et les Khazars, sous le règne suivant, ils revinrent peu d'années après. En 733, les habitants de Derbend et des pays voisins devinrent mahométans, et furent confondus avec les colonies arabes qui s'y étaient établies. En 739, Merwan-al-Himar, qui fut depuis khalife, pénétra par Derbend dans le pays des Khazars. A l'époque de la décadence du Khalifat, Derbend passa de la domination des princes du Deylem sous celle des rois de la Géorgie et des sultans seldjoukides de Perse. Les Moghols en devinrent maîtres au commencement du xiii^e siècle, et c'est par ce défilé que Batou-Khan, petit-fils de Djinghiz-Khan, arriva dans les parties de l'Asie occidentale et de l'Europe orientale où il fonda l'empire du Kaptchak. Derbend et les pays limitrophes furent pendant un siècle le sujet de longues guerres entre ses successeurs et la branche des princes djinghizkhanides qui régnait sur la Perse. En 1395, Tamerlan franchit le défilé de Derbend, et poussa ses conquêtes ou plutôt ses ravages jusqu'au centre de la Russie et de la Pologne. Derbend dépendait alors d'une dynastie de princes du Schirvan, tributaires de ce conquérant, de ses successeurs, puis des rois turcomans et sofys de la Perse, à laquelle leurs états furent réunis en 1538. Les Othomans s'emparèrent de Derbend et du Schirvan en 1579, mais Schah-Abbas-le-Grand les leur enleva douze ou quinze ans plus tard. Profitant des troubles de la Perse, le tsar Pierre-le-Grand subjugu en personne Derbend et d'autres places sur la mer

Caspienne en 1722, et obtint par un traité la cession de toutes les provinces persanes à l'ouest et au sud de cette mer. Le fameux Nadir-Schah les recouvra en 1734; mais pendant les révolutions qui ensanglantèrent la Perse après sa mort, Derbend et son territoire formèrent un khanat particulier et indépendant, dont Feth-Aly-Khan jouit jusqu'à sa mort en 1791. Son fils Cheikh-Aly-Khan les perdit en 1796. Les Russes s'emparèrent alors de Derbend, dont les clés leur furent présentées par le commandant, vieillard centenaire, le même qui s'était rendu à Pierre-le-Grand. La mort de Catherine et l'avènement de Paul I^{er} ayant obligé le général Valérien Zouboff d'abandonner sa conquête, Cheik-Aly-Khan posséda son petit état comme vassal de l'empire des tsars. Mais s'étant révolté, il fut chassé en 1806 par les Russes, qui en sont restés maîtres depuis. — Le district de Derbend, borné à l'est par la mer, à l'ouest par les montagnes, au nord et au sud par les rivières Darbakh et Samour, a peu d'étendue, et ne contient que des villages habités par des Turcomans et des Arabes. La ville forme un parallélogramme fort étroit, qui descend en terrasse de la pente d'une montagne jusqu'à la mer, sur une longueur d'une lieue; elle se divise en trois parties, dont la plus haute et la plus petite est la citadelle, séparée de la partie moyenne par une forte muraille et une porte couverte de plaques de fer : la partie inférieure, quoique ses murs très forts et bâtis en grosses pierres de taille s'avancent jusque dans la mer, est inhabitée, et ne renferme que des pâturages. Derbend contient environ 18,000 habitants, Turcomans, Arméniens et Juifs. Les comestibles y sont à très bas prix, et les bazars approvisionnés de toutes sortes de denrées. Des aqueducs y amènent l'eau des montagnes. On voit à Derbend une belle mosquée sur une vaste place pavée en dalles; une jolie église arménienne, et un vaste cimetière où le tombeau vénéré d'anciens héros musulmans est un but de pèlerinage. On récolte dans

les environs du vin et du safran excellents. H. AUDIFFERT.

DÉRÈGLEMENT, manière de vivre en dehors de tous les devoirs, et, dans certains cas, de tous les préceptes de la sagesse et de l'expérience. Il y a quelque chose de permanent dans cet état, et, c'est ce qui, en grande partie, sert à le caractériser. Voilà aussi ce qui explique pourquoi la religion et la morale condamnent avec sévérité le dérèglement, de quelque espèce qu'il soit ; car il ne se montre pas que sous une forme. Le dérèglement ne tient-il qu'à la fougue des sens, il ne faut pas désespérer de sa guérison : se fatiguant de ses propres excès, il se repose vite dans l'ordre. Ici, cependant, il y a une distinction très importante à établir : le dérèglement qui n'est que le résultat de plaisirs illégitimes devient une seconde nature si on le réduit en système ; en un mot, si on le raisonne. En effet, par la mesure qu'il s'impose, il rend possible la durée du désordre ; il le régularise en quelque sorte. Au milieu de toutes les grandeurs morales et religieuses du siècle de Louis XIV, il est un contraste qui afflige et serre le cœur : c'est la place à part qu'a su se créer la célèbre Ninon. En dépit de la sévérité générale, elle est parvenue à se dégager de toutes les règles commandées à son sexe, et à remplacer les devoirs les plus sacrés par de prétendues qualités qui n'ont de prix chez les femmes que si elles ne se rencontrent pas seules. Des écrivains, des gens du monde, enfin tout ce qui cède facilement à l'imagination et qu'entraîne l'extraordinaire, ont pu célébrer dans la courtisane une femme pour ainsi dire d'élite ; mais à côté des éloges se trouvent les faits. Quoique les circonstances aient été favorables à Ninon, elle a toujours manqué de cette considération personnelle sans laquelle on ne se sent jamais bien à l'aise dans la société ; sans doute sa maison, que fréquentaient des hommes d'un haut rang, était devenue une école de manières brillantes et à la mode ; on s'y rendait, mais avec le mépris dans l'âme : c'était pour la bonne compagnie une sorte de rendez-vous public, où les jeu-

nes gens se faisaient présenter avant de débiter à la cour ; ils allaient y puiser cette élégance de ton et de formes qu'ils apportaient ensuite dans tous leurs rapports ; mais les plus indulgents tenaient à distance de leur estime la *maîtresse* du logis. Enfin, l'amie de Saint Evremond a vu jaillir sur ses vêtements le sang de son propre fils, qui lui demandait des plaisirs que le libertinage maternel devait lui faire espérer, mais qu'il crut devoir lui refuser. Quel on compare la position si équivoque de Ninon dans le monde, de Ninon abandonnée à tous ses caprices, à l'existence si noble et si calme de M^{me} de Sévigné, et l'on verra où mène le dérèglement qu'on essaie de régulariser sur certains points. — Enfin, comme si cette femme eut dû influencer en mal sur deux siècles, elle servit d'introduitrice à Voltaire : c'était le dérèglement du plaisir donnant la main au dérèglement de l'esprit. Il ne faut pas se le dissimuler, ce dernier est encore plus désastreux ; il rend à la longue toute société impossible ; il fait plus que de nuire à la civilisation, il la dessèche dans ses germes féconds. Nul écrivain ne fut davantage en proie au dérèglement de l'esprit que Voltaire ; son génie, qui avait tant de justesse et d'étendue, se faussait en même temps qu'il se rétrécissait, lorsqu'il se trouvait en présence des grandes pensées de la religion ou de la morale ; il devenait injuste et au besoin menteur et faussaire. Ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes, les vérités de conscience et d'ordre, il ne les attaquait pas de front et par le raisonnement, il leur prêtait des ridicules qu'elles n'ont pas ; et, comme il excellait à provoquer le rire, il attirait dans son parti les femmes et les jeunes gens, qui en général pensent si peu, mais qui en retour aiment tant à être amusés. Voltaire, sous le rapport du dérèglement de l'esprit, a fait beaucoup de mal à la France. Il est vrai que les événements de la révolution, en forçant à prendre les choses au sérieux, lui ont ôté toute autorité ; il ne domine maintenant que comme poète et littérateur, et le genre de dérèglement

dont il a été parmi nous le créateur manque de partisans ; c'est tout au plus si on parvient à le comprendre aujourd'hui. — Mais il n'y a pas que la plaisanterie qui réussisse à jeter les peuples dans le dérèglement de l'esprit ; les sophistes, dans toute croisade contre l'ordre, apportent leur contingent de désastres. Ils attirent d'abord à eux par une gravité qui trompe la bonne foi ; comme ils discutent avec calme, on les écoute avec attention. Malheureusement les auditeurs, ainsi que les lecteurs, ont plus de moralité que d'intelligence ; c'est à la première que les sophistes s'adressent, ils la flattent pour gagner sa confiance ; ce pas franchi, ils déguisent sous les formes de fausses conséquences. Votre assentiment est-il surpris, de détour en détour ils vous mènent droit au crime en vous pervertissant par le raisonnement ; votre conscience se soulève, mais votre raison est vaincue, et ici commence pour vous le dérèglement de l'esprit. Parvient-il à se propager, toutes les notions du bien et du mal étant confondues, il en sort une anarchie générale ; et comme d'un autre côté il n'y a pas de société sans pouvoir, il faut que la force brutale le remplace ; en d'autres termes, on tombe de l'ordre moral dans l'ordre matériel. Dans les sciences exactes, une trop grande multitude d'opinions conduit à un dérèglement d'esprit qui fait quelquefois rétrograder les progrès qui étaient obtenus. Un des grands inconvénients de la liberté de la presse, c'est qu'elle pousse à des dérèglements de toute espèce ; il est vrai que comme elle ne peut exister que chez des peuples où tout a déjà été examiné à l'avance, la liberté de la presse revient sur ses propres jugements et apprend ainsi à s'en méfier ; on ne la regarde plus que comme un instrument de décisions promptes, mais provisoires. — Il y

ades livres qui sont pleins de danger pour les jeunes filles et même les jeunes femmes, les romans ; ils les conduisent à un genre de dérèglement qui trouble et bouleverse quelquefois leur existence, je veux parler du dérèglement de l'imagination. Les livres qui sont entachés de grossières obscénités sont moins à craindre : elles les repoussent avec horreur ; mais les romans qui, sous le prétexte de tout idéaliser, créent des êtres à part, qu'ils revêtent de perfections chimériques, s'emparent de l'attention : plus le cœur est pur et l'imagination vive, plus ils font de mal. Les jeunes filles et les jeunes femmes sortent du positif de la vie, qui leur inspire un profond dégoût, pour rechercher des qualités qui n'existent pas : leur discernement est obscurci ; elles se laissent alors prendre à ces vaines apparences dont savent si bien se parer ceux qui visent toujours à les tromper. C'est en suivant la route d'une vertu pour ainsi dire sublime qu'elles tombent dans un abîme sans fond. On ne saurait en général trop veiller sur l'imagination des femmes qui sont encore jeunes : c'est là que souvent le mieux est l'ennemi du bien.

SAINT-PROSPER.

DÉRIVATION, en latin *derivatio*, du verbe *derivare*, détourner. En thérapeutique, on appelle ainsi l'excitation artificielle d'une partie saine du corps, opérée dans l'intention de rompre la tendance qu'ont les fluides à se diriger vers une autre partie interne ou externe plus importante, et dans laquelle existe une exaltation morbide des propriétés vitales. La dérivation est exactement la même chose que la *révulsion*, bien qu'on ait voulu établir entre elles une différence fondée sur la distance qui sépare le point malade de celui que l'on choisit pour l'application des médicaments excitants. Ainsi, les anciens disaient qu'il y avait dérivation quand on agissait dans le voisinage du mal, et révulsion quand on excitait une partie qui en était éloignée. On donne le nom de *derivatifs* aux médicaments et opérations chirurgicales dont on se sert pour produire la dérivation. P.-L. C.

DÉRIVÉS. Les grammairiens appellent *dérivés* tous les mots qui tirent leur origine d'autres mots, et qui leur empruntent une signification accessoire, qui s'éloigne plus ou moins de la signification principale. Ainsi, *mortalité* est un *dérivé* de *mort*, *légiste* de *lex* ; *aimable*, *ami*, *amitié*, *amical*, sont des *dérivés* du verbe *aimer*. Ainsi, *déterminer*, *détermination*, sont des mots *dérivés* du substantif *terme*, et leur signification s'éloigne plus ou moins de ce mot primitif. Un mot *dérivé* d'un autre mot est produit par lui, comme un ruisseau est produit par la source qui lui donne naissance. Tous les mots d'une même famille, c.-à-d. ceux qui ont une commune origine, sont respectivement *primitifs* ou *dérivés*. Un mot est primitif à l'égard de tous les autres mots qui se sont formés de sa substance, et qui à l'idée originelle de ce primitif ont ajouté quelque idée accessoire qui la modifie : ceux-ci sont les *dérivés* dont le primitif est la source. On distingue deux sortes de *dérivation* : la *dérivation* philosophique et la *dérivation* purement grammaticale. Dans la *dérivation* philosophique, l'idée du mot primitif est radicale à l'égard des idées accessoires que viennent y ajouter les *dérivés*. Par exemple, l'idée attachée au primitif *chant* est radicale relativement à celles qui y sont ajoutées dans les mots *chanter*, *chanteur*, *chantré*, *chanson*, *chansonnette*, *chansonnier*. Dans la *dérivation* purement grammaticale, l'idée du mot primitif est principale et toujours dominante à l'égard des idées accessoires produites par les *dérivés*. Ainsi, l'idée qu'on attache au mot primitif *chanter* ne cesse pas d'être principale à l'égard de celles qui s'y trouvent jointes dans les mots *chanté*, *chantée*, *je chante*, *nous chantons*, etc., qui ne diffèrent entre eux que par les idées accessoires des nombres, des temps, des modes, des personnes, qui constituent le mécanisme du verbe. — Il y a des mots qui sont *dérivés* de mots de la même langue ; il en est une foule d'autres qui découlent de mots appartenant à des langues différentes. Ainsi, nous

avons dans notre langue un nombre considérable de mots *dérivés* du grec et du latin. Quelquefois il suffit qu'un mot ne soit *dérivé* d'aucun autre pour qu'on lui donne le nom de *primitif*. L'origine d'un mot, la source d'où il est *dérivé*, se nomme *étymologie* (v.). Il faut souvent remonter jusqu'à l'*étymologie* d'un mot pour avoir l'explication de son véritable sens, en interrogeant le sens particulier de chacun des mots élémentaires d'où il est *dérivé*. CHAMPAGNAC.

DERME, du grec *derma*, *dérivé* de *dérô*, j'écorche. Ce nom, considéré en général comme synonyme de *chorion* (v.), est usité en anatomie pour désigner la partie de la peau des animaux qu'on appelle vulgairement *cuir* (*corium* des Latins), d'où l'expression *entre cuir et chair*. Ce n'est point dans l'anatomie de l'homme ni dans celle des animaux domestiques qu'il faut aller chercher des notions philosophiques sur la structure et les fonctions du derme : des vues générales sur cette couche de la peau appartiennent à l'anatomie et à la physiologie comparées, dont l'objet est, après avoir indiqué ce qu'on entend par *derme*, dans la peau de l'homme et celle des animaux les plus rapprochés de lui par leur organisation, d'indiquer toutes les modifications de structure et de fonctions que le derme subit dans toute la série animale. Mais toutes ces particularités d'organisation du derme ne pouvant être spécifiées que dans les traités de *dermologie*, de *dermographie* et de *dermatomie* (sciences et arts qui ont pour objet la connaissance du derme), nous devons nous borner à en indiquer ici les traits principaux. — Il est bien vrai que la couche dermique de la peau de l'homme et d'un grand nombre d'animaux est une couche constituée par des fibres albuginées ou de la nature des ligaments blancs. Il est encore vrai de dire que les fibres ont une tendance naturelle à se condenser de plus en plus et à se transformer en cartilages et en os, d'où le nom de *fibres scléreuses* (de *sclēros*, dense, dur), sous lequel nous les avons désignées. Telle est l'idée qu'on doit

se faire d'abord de la nature du derme des animaux mammifères en général ; mais il convient d'ajouter : 1^o que les fibres laissent entre elles des intervalles nommés aréoles plus ou moins larges on serrées, et pénétrées par le tissu graisseux sous-cutané ; 2^o que la *surface interne du derme* est en rapport et plus ou moins adhérente, soit avec les muscles peauciers, soit avec des couches de tissu graisseux, quelquefois avec les aponévroses d'enveloppe, d'autrefois même avec les tissus cartilagineux ou osseux du squelette, auxquels elle sert de périchondre ou de périoste ; 3^o que dans l'épaisseur du derme plus ou moins distinct des couches sous-jacentes et de celles placées à sa surface externe, on observe : *a* des pièces osseuses ou cartilagineuses plus ou moins saillantes à l'extérieur, tantôt nues, tantôt recouvertes par le pigment et l'épiderme ; *b* de petits sacs ou follicules, qui produisent les uns des poils, des piquants, des écailles piliques, les autres des écailles plus ou moins cornées ou calcaires, des boucles, des aiguillons ou sortes de dents offensives de la peau, d'autres enfin des humeurs muqueuses ou sébacées ; 4^o que la *surface externe du derme* est le lieu où les filets nerveux et les petits vaisseaux qui ont traversé son épaisseur se combinent avec son tissu pour former ce que les anatomistes ont appelé le *corps papillaire* et le réseau vasculaire superficiel, qui sont le siège du toucher et de la coloration sanguine de la peau. (Nous reviendrons sur ce sujet à l'article Πελύς). Cette surface du derme est recouverte par le pigment et l'épiderme ou par des croûtes ou plaques calcaires plus ou moins épaisses, qui forment les *test*, les *boucliers*, les *cuirasses*, etc. (v. ces mots). Ces premières modifications du derme des animaux ont pour but la protection et la sensibilité. D'autres ont lieu pour rendre le derme, soit plus ou moins perméable aux fluides absorbés, soit plus ou moins contractile ou locomoteur. Dans le premier cas, la couche dermeuse n'offre plus la densité fibreuse, et sa nature se rapproche de celle des tissus cellulaires. Dans

le deuxième cas, le derme est plus ou moins confondu avec la couche des muscles peauciers qui servent à la locomotion de l'animal. Dans les animaux articulés (insectes, crustacés, vers), le squelette, extérieur et sur-jacent aux muscles, est constitué par une couche qui est l'analogue du derme solidifié des animaux vertébrés. Lorsque dans le système solide qui forme la charpente de ces derniers animaux, les parties plus ou moins osseuses du squelette profond, celles des couches aponévrotiques et celles du derme sont plus ou moins rapprochées et se confondent plus ou moins de bonne heure, il est bien important d'avoir égard à cette fusion naturelle de ces parties solides, qu'il est facile de constater. Si l'on avait eu égard à ce fait que nous avons signalé depuis quelques années, on s'épargnerait bien des peines, et on éviterait les erreurs et les divergences d'opinions dans l'anatomie philosophique des animaux. Les considérations rapides présentées ici sur la structure du derme suffisent pour caractériser nettement les quatre fonctions principales de l'organisme vivant auxquelles cette couche de la peau participe plus ou moins ; et ces fonctions sont évidemment la protection, la sensation, la locomotion et la nutrition ou absorption et exhalation. — Lorsqu'en anatomie générale on groupe sous le nom de *système cutané* (v. ce mot) toute la peau, soit externe, soit intérieure et viscérale, appelée membrane muqueuse, on doit distinguer la couche dermeuse générale en *derme externe* ou de la peau du dehors, et en *derme interne* ou de la peau viscérale, et on établit en physiologie philosophique que le tissu de ces deux sortes de derme est modifié dans toute la série animale, non point pour une seule des quatre fonctions indiquées ci-dessus, mais bien évidemment pour participer plus ou moins à chacune de ces quatre fonctions, qui se spécialisent ensuite plus ou moins dans les diverses régions du corps pour répondre à toutes les exigences des manifestations vitales dans les diverses circonstances où les êtres

animés sont appelés à vivre et à déployer toute leur industrie. — En histologie animale (science des tissus des animaux), on désigne sous le nom de *tissus dermeux* la combinaison des fibres et autres éléments organiques qui entrent dans la composition de la peau, parce que le derme en constitue la partie principale. On les a appelés aussi à tort *tissus dermoïde* et *dermatoïde* (de *derma* et de *eidos*, forme). C'est avec beaucoup plus de convenance qu'on a donné le nom d'*épiderme* à la couche muco-cornée placée sur le derme et formant la limite de l'animal dans le monde extérieur. — Les maladies du derme sont plus généralement désignées sous le nom de maladies de la peau. Nous ne les indiquerons point ici, attendu qu'un article devra être consacré à leur classification (v. *PEAU*), et que la plupart de ces maladies, recevant des dénominations spécifiques, sont ou seront décrites dans notre *Dictionnaire* (v. *DARTRES*, *ÉRYTHÈME*, etc.). — En thérapeutique, on appelle *méthode endermique* (de *derma*, et de *en*, dans) un mode particulier de traitement qui consiste à appliquer les médicaments à la surface du derme préalablement dénudé par l'action des vésicatoires ou sur celle des tissus sous-cutanés. — Dans la nomenclature des sciences naturelles, le mot *derme* est fréquemment associé à d'autres noms. En zoologie, on appelle *hypoderme* des espèces de chauves-souris chez lesquelles la membrane des ailes naît de la ligne moyenne du dos. Les *dermestes*, genre d'insectes coléoptères, dont M. Leach a fait le type de la famille des *dermestides*, sont ainsi nommés parce qu'ils se nourrissent de la peau des animaux (de *derma* et de *esthis*, je mange). Les larves de ces animaux vivent dans les pelletteries, dans toutes les matières animales qu'on conserve à l'état sec, et font de grands ravages dans les collections d'anatomie et dans les galeries des musées zoologiques. Les poissons qui n'ont point les dents implantées dans les os maxillaires ont été nommés *dermodontes*, c.-à-d. à dents adhérentes, seulement à la peau ou derme, pour les

distinguer des autres animaux de cette classe dont les dents sont plus ou moins implantées dans les os des mâchoires. — Sous le nom de *dermoptères* (de *ptéron* aile), on désigne tantôt des mammifères qui voltigent à l'aide d'une membrane étendue des bras aux jambes (*Illiger*), tantôt des poissons dont le caractère est d'avoir une seconde nageoire dorsale dépourvue de rayons, et simplement formée par le derme ou la peau. — Les tortues dont la carapace n'a point d'écailles et se trouve revêtue seulement d'une sorte de cuir ou derme épais ont été appelées *dermo-chelys*. — Les poissons qui forment l'ordre des branchiostéges de Linné ont été appelés par M. de Blainville *crustodermes*, à cause de la matière dure qui enroûte leur peau. Les noms suivants : 1° *dermatopodes*, *dermorhynques*; 2° *dermatophytes*; 3° *dermatobranches* et *dermobranches*; 4° *dermatopnontes*, ont été donnés : 1° les deux premiers à des oiseaux; 2° à des serpents; 3° à des mollusques; 4° à des polypes, d'après les caractères de quelques-unes des parties ou des fonctions de leur peau ou derme. En botanique, on a établi sous les dénominations de *dermatocarpes* et *dermatogastres* des familles ou autres groupes d'espèces de champignons, mais ici le mot *derme* signifie seulement *enveloppe* et non *peau* comme dans le règne animal.

LAURENT.

DERNIER RESSORT. Le mot *ressort*, en jurisprudence, exprime l'étendue d'une juridiction : le *dernier ressort* est donc la juridiction des décisions de laquelle on ne peut point appeler; ainsi, juger en *dernier ressort*, c'est la même chose que juger *souverainement et sans appel*. — *Errare humanum est*: il peut arriver, et il arrive en effet qu'un tribunal, quelles que soient les lumières des hommes qui le composent, quelle que soit l'intégrité des magistrats chargés d'appliquer la loi, ne puisse saisir exactement la vérité au milieu des efforts multipliés que l'intérêt personnel, aidé de l'esprit de chicane, peut essayer pour l'obscurcir. Une première décision peut être le résultat d'une erreur ou d'une surprise: une seconde épreu-

ve, environnée d'une plus grande solennité, faite devant un tribunal composé d'un plus grand nombre de juges, des anciens de la magistrature, doit donc présenter une dernière, une plus complète garantie. Ce n'est pas que l'erreur ne puisse encore se glisser dans cette assemblée d'hommes graves, éclairés par une longue expérience, choisis parmi ceux que la fortune a placés dans une situation indépendante, parmi ceux surtout que l'estime publique environne ou qui doivent travailler constamment pour la conquérir; mais si l'erreur est une infirmité attachée à l'espèce humaine, du moins doit-on travailler à s'en préserver, et quand on a remis le jugement des contestations dans des mains pures, quand on a confié la justice à des consciences éclairées, on a fait tout ce que commandait la prudence, tout ce qu'exigeait la raison; il faut que les discussions aient un terme, il faut que les querelles s'éteignent: les juges supérieurs ont prononcé *en dernier ressort: res judicata pro veritate habetur*. — Nous ne parlerons pas ici des anciennes juridictions dont le nombre et la compétence variaient pour ainsi dire à l'infini; sénéchaussées, bailliages, présidiaux, parlements, tous ces tribunaux ont été abolis par les décrets de l'assemblée constituante, qui les remplaça par l'institution des justices de paix et des juges de district. Ceux-ci statuaient tout à la fois en premier et en dernier ressort, en ce sens qu'ils étaient juges d'appel les uns à l'égard des autres. Ces juridictions, peut-être trop multipliées, n'étaient pas environnées de cette dignité qui convient à la magistrature: on eut remédier à ce grave inconvénient en réduisant à un seul par département le nombre des tribunaux. Ceux-ci étaient réciproquement juges en dernier ressort des causes qu'on portait par appel d'un département dans un autre. — Tous ces essais, que l'esprit révolutionnaire présentait comme l'effet du retour aux idées de justice et d'égalité, n'ont pu supporter une longue épreuve: il a fallu bientôt revenir à une organisation judiciaire mieux en rapport avec

les mœurs et les habitudes de la nation, plus conforme aux véritables principes, et c'est à Napoléon qu'on dut le rétablissement de l'ordre qui, en cette matière, subsiste encore aujourd'hui. — Toutefois, il ne faut pas omettre de dire que deux grandes institutions, nées de la première révolution, ont survécu à toutes les variations que les tribunaux ont éprouvées, soit dans leur organisation, soit dans leur ressort: nous voulons parler de la justice de paix et de la cour de cassation. Les juges de paix sont au premier degré de la juridiction: ils ouvrent le temple de la justice, et les membres de la cour de cassation sont les gardiens du sanctuaire. C'est à ces derniers qu'en définitive il appartient de veiller à l'application des lois et de fixer les règles incertaines. — Ainsi, l'ordre judiciaire se compose aujourd'hui, 1^o des juges de paix, qui, indépendamment des tentatives de conciliation qui doivent être faites devant eux et sous leurs auspices, sont juges souverains de toutes les causes mobilières et personnelles dont la valeur n'exède pas 50 fr.; de toutes les actions jusqu'à la valeur de 50 fr., qui ont pour objet les dommages faits aux champs, aux fruits et aux récoltes; les déplacements de bornes, les usurpations de terres, haies, fossés et autres clôtures effectuées dans l'année; les entreprises sur les cours d'eau servant à l'arrosement des prés, commises pareillement dans l'année, et toutes autres actions possessoires; ou bien encore les réparations locatives des maisons et fermes, les indemnités prétendues par le fermier ou locataire, pour non-jouissance, et les dégradations alléguées par le propriétaire; le paiement des salaires des gens de travail, les gages des domestiques, et l'exécution des engagements respectifs des maîtres et de leurs serviteurs ou gens de peine; et enfin les injures verbales, rixes et voies de fait, pour lesquelles les parties ne se sont pas pourvues par la voie criminelle. — En second lieu, et dans l'ordre supérieur, viennent les tribunaux de 1^{re} instance: ceux-ci sont chargés de prononcer *en dernier ressort* sur toutes

les contestations relatives aux impôts indirects, tels que les droits d'enregistrement et de timbre, les patentes, les droits sur les tabacs, sur les boissons, etc.—Ils doivent, en outre, connaître, en premier et en dernier ressort, de toutes les affaires personnelles et mobilières, jusqu'à la valeur de 1,000 fr. de principal, et des affaires réelles dont l'objet principal est de 50 fr. de revenu déterminé, soit en rente, soit par prix de bail. Telle est la disposition de l'art. 5 du tit. iv de la loi du 24 août 1790, et cette règle est applicable aux tribunaux de commerce, en ce qui concerne le chiffre de la compétence dans les matières soumises à leur décision. — Enfin, et comme terme de la juridiction, sont établies les cours royales, qui, sur l'appel des jugements rendus par les tribunaux de 1^{re} instance et de commerce, connaissent souverainement de toutes les affaires civiles que ces tribunaux ne jugent pas en dernier ressort. — Ce n'est pas qu'il n'existe, ainsi que nous venons de le dire, un tribunal supérieur aux cours royales et dont la juridiction embrasse toute l'étendue du territoire français; mais la cour de cassation, instituée plus spécialement pour veiller à l'application des lois, et pour maintenir parmi tous les tribunaux l'uniformité de jurisprudence, ne forme point un degré de juridiction, dans l'acception ordinaire de ce mot : elle est le premier tribunal du royaume, mais ses attributions tiennent plus du législateur que du juge, de la discipline judiciaire que de la distribution de la justice. — Du reste, c'est une matière fort grave que celle qui a pour objet la compétence des tribunaux et les limites de leur juridiction : si l'on voulait retracer toutes les distinctions que les lois, les arrêts et les jurisconsultes ont faites suivant les différents cas et pour l'appréciation du dernier ressort, il faudrait se livrer à une discussion dont la profondeur et l'étendue excèderaient les bornes que nous avons dû nous imposer ; il suffira pour atteindre le but que nous nous sommes proposé d'énoncer quelques-unes des règles principales. — L'une des

plus importantes est celle qui détermine le point de départ, c.-à-d. la base de la compétence : est-ce le chiffre énoncé dans la demande? doit-on, au contraire, n'avoir égard qu'à la condamnation? Cette question est controversée, sinon dans le principe, au moins dans l'application : nous croyons qu'elle doit être résolue par les termes suivants d'un arrêt de la cour de cassation, rendu le 7 thermidor an 11 : « Attendu que c'est la somme demandée et non la somme adjugée qui détermine la compétence du dernier ressort; qu'ainsi cette compétence est subordonnée aux conclusions du demandeur; que conséquemment toutes les fois qu'elles tendent à une somme qui excède 1,000 les tribunaux de 1^{re} instance ne peuvent juger qu'à la charge de l'appel.... » — Mais que doit-on décider, si la demande est formée de différentes sommes qui, prises séparément, sont inférieures au taux du dernier ressort, et qui réunies excèdent la compétence? C'est encore là une question difficile à résoudre, et dont la solution peut varier suivant les circonstances et la nature des demandes; toutefois, on doit répondre, en thèse générale, que les tribunaux ne peuvent juger en dernier ressort une demande qui excède leur compétence, bien qu'elle soit composée de sommes diverses et dont les causes sont différentes. Il suffit que la somme portée dans l'exploit de demande excède le taux de la compétence, et il n'est pas nécessaire de rien examiner au-delà. — Telle est l'opinion des auteurs les plus graves, opinion controversée, il est vrai, mais que confirme le texte d'une loi faite pour un cas analogue : « Si dans la même instance, porte l'art. 1345 du code civil, une partie fait plusieurs demandes dont il n'y ait point de titre par écrit, et que jointes ensemble elles excèdent la somme de 150 fr., la preuve par témoins n'en peut être admise, encore que la partie allègue que ces créances proviennent de différentes causes et qu'elles se soient formées en différents temps. — Mais si plusieurs personnes se réunissent pour former par le même exploit des demandes distinctes et

particulières à chacune d'elles, fondées sur des moyens communs à toutes, dont aucune n'excède le taux de la compétence, mais qui, réunies, s'élèvent au-dessus de ce même taux, y a-t-il lieu au dernier ressort?—C'est une question que la cour de cassation a résolue le 11 fructidor an xi, dans les termes suivants : « Attendu que la réunion des demandeurs n'a pu avoir pour objet que de diminuer les frais, et n'a pas dû conséquemment tourner contre eux à l'effet de leur faire perdre l'avantage du dernier ressort qui leur était acquis de plein droit par la modicité de leurs demandes particulières, parfaitement indépendantes et bien distinguées dans leurs exploits, ainsi qu'elles l'ont été avec raison dans les jugements attaqués. »—Ce même principe a encore son application dans une espèce où la réunion des sommes excédant le taux du dernier ressort avait été faite par les défendeurs eux-mêmes, et la cour de cassation a jugé qu'il n'y a pas lieu au dernier ressort lorsque plusieurs parties assignées séparément par une même personne, en vertu d'un titre qu'elle leur oppose à toutes également, se réunissent pour se défendre, et que les sommes demandées à chacune d'elles, qui, séparées, ne s'élèvent pas au-dessus de 1,000 fr. en principal, excèdent ce taux en totalité. — Mais il n'en est plus de même lorsqu'assigné en paiement d'une somme comprise dans les limites du dernier ressort, le défendeur se constitue reconventionnellement demandeur en paiement d'une autre somme qui passe ces limites ; et la cour de cassation, par arrêt des 18 et 24 vendém. an xii, a formellement décidé que la compétence du premier et du dernier ressort ne s'établit pas seulement sur la demande, mais se compose encore de la défense quand elle est accompagnée de conclusions reconventionnelles dérivant tout naturellement de la demande, et qu'il faut par conséquent que la valeur de l'une et de l'autre ou leur valeur réunie n'excède pas cette compétence, pour qu'elles puissent être jugées en premier ou dernier ressort. — De même les inté-

rêts, les restitutions de fruits, les dommages-intérêts, les dépens, les frais d'un contrat, ceux d'un profit, ne peuvent entrer en ligne de compte pour déterminer le dernier ressort, lorsqu'ils sont échus ou acquies depuis la demande. « Mais, dit Merlin, s'il s'agit, soit d'intérêts ou de fruits échus, soit de dommages soufferts, soit de dépens adjugés avant la demande, nul doute qu'ils ne forment des capitaux, et que conséquemment ils ne doivent entrer dans le calcul de la somme sur laquelle est réglé le taux du dernier ressort. » Et le savant juriconsulte rapporte plusieurs arrêts à l'appui de son opinion. — Nous pourrions encore ajouter d'autres cas particuliers qui résultent des interprétations données à la loi par les cours souveraines ; mais ces arrêts, presque toujours motivés sur des faits spéciaux, ne peuvent être considérés comme règle invariable, et nous terminerons cette discussion en énonçant quelques principes généraux. — Il est aujourd'hui incontestable que la qualification donnée par les tribunaux à leurs jugements ne peut autoriser ni interdire l'appel. C'est, dit M^e Carnot, le caractère du jugement et non sa qualification qu'il faut consulter, et nous ajouterons, d'après l'art. 453 du code de procédure civile, que les jugements qualifiés en dernier ressort sont sujets à l'appel, lorsqu'ils ont été rendus par des juges qui ne pouvaient prononcer qu'en première instance. — Ce même art. 453 déclare non recevables les appels des jugements rendus sur des matières dont la connaissance en dernier ressort appartient aux premiers juges, mais qu'ils auraient omis de qualifier en premier ressort. — Du reste, tous les tribunaux inférieurs peuvent, en toutes sortes de matières, juger en dernier ressort, lorsque les parties y consentent expressément : c'est une conséquence du principe qui permet aux parties de faire juger leurs différends par des arbitres et de leur attribuer la qualité de juges souverains ; et il faut remarquer d'ailleurs qu'une fois qu'on a consenti à être jugé en dernier ressort par des arbitres, il n'est pas au pou-

voir de l'une des parties de révoquer son consentement malgré l'autre partie.—Il nous reste à donner une courte explication sur le dernier ressort, en ce qui concerne les matières criminelles.—Il y a trois sortes de procès criminels : ceux du *grand criminel*, ceux de *police correctionnelle*, ceux de *simple police*.—En général, dit Merlin, l'appel n'a lieu ni dans les procès du grand criminel, ni dans ceux de simple police ; mais il est admis dans les affaires de police correctionnelle (art. 199 du code d'instruction criminelle) : cet appel doit être interjeté par les parties auxquelles le code en accorde le droit, dans les dix jours, à dater de sa prononciation ; il est porté, suivant les cas déterminés par les art. 200 et 201, soit devant la cour royale, soit devant le tribunal chef lieu du département, et c'est là qu'interviennent les décisions en dernier ressort.

D—n.

DÉROGATION, DÉROGATOIRE, du verbe latin *derogare*, détruire, rapporter. On déroge aux lois ou aux conventions par des lois ou par des conventions nouvelles qui ont pour effet de détruire ou de rapporter ce qui avait été d'abord arrêté et conclu. Quant aux conventions, il ne peut y avoir la moindre difficulté (v. *CONVENTION*). Les parties, après s'être liées par un contrat obligatoire, ont toute liberté de détruire d'un commun accord la convention formée, en substituant un nouveau contrat à celui qu'elles avaient souscrit ; de même, elles ont toute liberté de déroger aux conditions prescrites, soit par un acte formel, soit par une clause insérée prévisionnellement dans l'acte originaire, et quel l'on nomme pour cette raison *clause dérogatoire*. — Le même principe s'applique également aux lois, qui ne sont autre chose que des conventions sociales : la législation ne peut pas être immuable ; tous les jours de nouveaux besoins se font sentir, de nouveaux droits réclament protection, et c'est par une suite de *dérégations* successives aux lois originaires que l'on doit s'efforcer d'atteindre cette perfection idéale qu'il n'est pas donné aux hommes de

réaliser ; de là cette nécessité de déroger à des lois anciennes, alors qu'elles ne sont plus en harmonie avec l'état nouveau de la civilisation ; le pouvoir législatif qui a créé la loi première peut la détruire pour en créer une nouvelle, il faut seulement qu'il use de son droit avec réserve, et dans un véritable intérêt social. Mais ici, comme pour les conventions ordinaires, il est nécessaire aussi que les mêmes volontés qui se sont réunies pour créer se réunissent pour détruire ; de là cette maxime, qu'il n'est pas permis au pouvoir législatif lui-même de déroger aux lois constitutives de la nation qui sont réputées antérieures à la société politique, et qui constituent le pacte fondamental, non pas qu'il soit absolument interdit de modifier les conditions de ce pacte, car la nécessité, malgré toutes les précautions dont on prétend s'armer contre elle, sait bien se faire jour partout ; mais au moins est-il incontestable que c'est à la puissance antérieure au pouvoir législatif, à cette puissance que l'on désigne sous le nom de *pouvoir constituant*, qu'il faut recourir pour réparer les vices qui peuvent se trouver dans la constitution. C'est une erreur grave, eu effet, de vouloir fermer la porte à toute amélioration, il n'est point donné à l'homme de faire une œuvre de longue durée, ses passions sont trop vives et sa vie est trop courte. Que dans l'enfance des peuples les premiers sages, en imposant une loi écrite à laquelle ils donnaient le ciel pour origine, aient prononcé l'anathème contre les novateurs qui ne craindraient pas de proposer une dérogation à la loi, cela se conçoit parfaitement : il fallait préserver l'arche sainte de toute souillure, et le sentiment religieux venait merveilleusement en aide au législateur, qui mettait son œuvre périssable sous la protection des dieux immortels ; mais que dans un siècle tout positif, où l'on peut discuter toutes les origines, tous les devoirs et tous les droits, où chacun est libre de se rendre lui-même le juge de la loi qu'il est seulement tenu de ne pas enfreindre, et d'en appeler de cette loi à sa propre conscience,

ce, on veuille la présenter comme immuable et incapable d'admettre aucune dérogation, c'est même plus qu'une erreur, c'est une faute grave qui porte avec elle germe de mort. — En présence d'un tel principe, les vices d'une constitution deviennent irréparables, chacun le reconnaît bientôt, et, sans confiance dans un avenir qui ne permet pas l'espérance, on ne craint pas de prédire ces catastrophes politiques qu'une sage prévoyance eût pu éviter. Les simples règles de la prudence font en effet un devoir d'autoriser un mode de dérogation ou de réforme, aussi bien pour la loi constitutive de l'état que pour toutes les autres : que l'on y mette plus de maturité, que l'on accumule les précautions, que l'on multiplie les formalités de temps, de lieu, de pouvoir, rien de mieux sans doute, car on ne peut pas à chaque instant remettre en question les bases fondamentales d'une organisation politique; c'est déjà un tort de déroger trop légèrement à l'égard des intérêts privés, par une loi nouvelle, à d'anciennes habitudes; mais nier le droit, ce n'est ni sagesse ni prudence, puisqu'il sait bien se produire de lui-même et se traduire en fait, alors qu'il aurait suffi de le reconnaître et d'en régler l'exercice. — Pour cette partie de la législation, qui est secondaire et qui tombe dans le domaine du législateur établi par la loi constituante, il est sans difficulté que la loi nouvelle peut déroger à la loi ancienne, mais la loi seule peut produire cet effet: aussi est-il maintenant de principe incontestable chez nous qu'une *ordonnance royale* (v.), quelque formelle que soit sa décision, ne peut jamais emporter dérogation à la loi; elle serait même sans aucune force, soit pour l'expliquer, soit pour l'interpréter; la loi seule doit commander à la loi même; mais il n'y a pas long-temps encore que ce principe était contesté, et nous avons quelques questions graves sur lesquelles on n'est point d'accord à cet égard lorsqu'il s'agit d'apprécier l'effet des *décrets de l'empereur* (v.), qui n'étaient pas d'une autre nature que les ordonnances royales d'aujourd'hui.

A cet égard, on prétend que certains décrets participaient du pouvoir constituant, et qu'ils devaient être considérés comme ayant la même force que la loi, lorsqu'ils n'avaient point été attaqués pour inconstitutionnalité dans un certain délai. Ceux qui admettent une semblable hypothèse, posent en principe que ces décrets ont force de loi, admettent par cela même qu'ils peuvent porter dérogation à la loi; c'est là une décision qui nous paraît contraire à tous les principes, mais que nous devons constater comme un fait en discussion. Autrefois, les parlements eux-mêmes n'accordaient pas à la toute-puissance royale un pareil pouvoir; il fallait que la déclaration du roi destinée à porter dérogation à la loi fût enregistrée, et le parlement refusait l'enregistrement lorsqu'il croyait que la dérogation n'était pas nécessaire; du reste, on sait qu'alors les principes en matière de législation étaient tellement confus qu'il serait bien difficile de déterminer quelle était la véritable nature du gouvernement en France, et dans quelles mains résidait le pouvoir constituant, qui seul peut donner le droit de créer la loi constitutive de l'état. — Lorsqu'entre deux lois rendues sur la même matière la dérogation est formelle, il n'y a point lieu à discussion, la première loi disparaît et ne peut plus être invoquée que pour régler les faits qui se sont passés sous son empire; toute loi nouvelle ne disposant que pour l'avenir, et ne pouvant avoir aucun effet rétroactif, il n'y a dérogation réelle qu'à partir du jour de la promulgation; mais il arrive trop souvent que la dérogation se présume, et qu'elle résulte seulement de l'adoption d'une règle contraire à celle qui avait été jusqu'alors écrite dans la loi: c'est à ce moment que les difficultés commencent, et comme si l'on prenait plaisir à les rendre plus ardues, on ne manque jamais dans les lois, même les plus spéciales, d'ajouter, après une série interminable d'articles dans lesquels on s'est efforcé de tout prévoir, cet article additionnel, devenu en quelque sorte de style: « Il n'est point dérogé aux dis-

positions antérieures qui ne sont pas contraires à la présente loi. » De là il suit qu'il faut souvent concilier les textes les plus inconciliables en prenant dans les lois les plus diverses des articles éparés qui doivent subsister simultanément, tant qu'il n'y a point entre eux la contrariété la plus formelle; de là aussi toutes ces discussions interminables pour savoir si les lois générales dérogent aux lois spéciales, lorsque le législateur a omis, ce qui arrive sans cesse, de s'expliquer d'une manière expresse. C'est aux tribunaux à décider tous ces points. Il est vrai qu'à cet égard ils font office de législateurs, ce qui est rigoureusement interdit, mais il faut bien que la lacune soit remplie par un pouvoir quelconque. On retrouve encore là une de ces nécessités sociales qui sont la marque la plus certaine de notre impuissance et de notre versatilité. Pour éviter de semblables contradictions, il faudrait renoncer à cette habitude trop enracinée dans nos mœurs législatives de faire des lois exceptionnelles à tout propos pour chaque cas particulier qui se présente; car il est impossible de suivre les détours de ce dédale immense dans lequel rien n'est coordonné. Cependant, comme la justice doit avoir son cours, et que le juge est tenu de rendre sentence malgré l'obscurité ou l'insuffisance de la loi, c'est à lui de concilier tous ces textes contradictoires et de déterminer quels sont ceux qui ont survécu et quels sont ceux qui doivent être considérés comme frappés de *dérogation*. TEULRY, 2.

DÉROGEANCE. Ce mot, dont la source est la même que celle des mots *dérogation*, *dérogatoire* et *déroger* (v. ci-dessus), appartient à une langue qui n'est plus dans nos mœurs; il s'appliquait autrefois à tout acte personnel de nature à faire perdre dans l'opinion des privilégiés la considération attachée au titre d'un autre privilégié, auparavant leur égal, mais qui renonçait en dérogeant à exciper de son privilège. C'est un de ces termes de la langue du blason, qui n'a plus ni valeur, ni application, et qui appartient exclusivement à l'histoire, comme

toutes les langues mortes. Avant la révolution, la vérification des titres de *noblesse* (v.) vrais ou supposés était une grande affaire, et ces titres vérifiés, on recherchait encore si le *gentilhomme* (v.) qui faisait ses preuves n'était pas en dérogeance. Mais aujourd'hui que le mot de *noblesse* ne se trouve pour ainsi dire mentionné que pour mémoire dans nos institutions, il n'y a plus que la vanité personnelle qui puisse attacher à de vains parchemins d'autre prix que l'intérêt historique qu'ils peuvent avoir; et la sottise seule pourrait élever encore un reproche de dérogeance. Autrefois, la dérogeance était une sorte de délit qui était frappé d'une peine sévère, la perte du rang et des privilèges qui y étaient attachés: tout gentilhomme coupable, non pas aux yeux d'un tribunal, mais de l'opinion d'une caste, d'avoir dérogé à sa qualité, tombait dans la classe des *roturiers* (v.). Il était de principe qu'un gentilhomme dérogeait à sa qualité, perdait ses privilèges, et retombait dans la classe des *roturiers* toutes les fois qu'il s'adonnait à l'une de ces professions que l'on nommait *viles*, on ne sait trop pourquoi, mais surtout lorsqu'il s'occupait du commerce en détail. Il n'y avait guère que la profession des armes et de l'église qui n'emportât pas dérogeance. Du reste, on admettait que la dérogeance était personnelle, en sorte que les enfants nés avant l'acte de dérogeance de leur père n'étaient pas privés de leur noblesse, mais ceux qui naissaient depuis étaient frappés du vice originel, et ils étaient obligés de solliciter des lettres de relief de noblesse. On décidait aussi que la persévérance pendant cent ans dans un état continu de dérogeance de la part du père et de ses enfants emportait dérogeance de noblesse: dans ce cas, il fallait acquérir de nouveaux titres de noblesse de la concession royale; de simples lettres de réhabilitation étaient jugées insuffisantes; c'est ce qui a été décidé par un arrêt de la cour des aides de 1684, qui a annulé comme obreptices des lettres de réhabilitation, et déclaré l'impétrant roturier; bien qu'on

ent eu le soin d'exprimer que la dérogeance ne remontait pas à un siècle ; mais il était notoire que de fait elle remontait à une époque antérieure. T., a.

DÉROUILLER. Les objets fabriqués en fer, acier ou fonte, éprouvent plus ou moins rapidement au contact de l'air humide une altération particulière due à l'absorption d'une portion d'oxygène et d'eau, qui constitue ce que l'on nomme vulgairement la *rouille* : cette altération, lorsqu'elle est très légère, peut facilement être détruite, en frottant la pièce avec de l'huile, et, après quelque temps, au moyen d'une peau imbibée de ce même liquide. C'est ainsi que dans beaucoup de cas on parvient à enlever de petites taches de rouille de dessus des lames de ciseaux, de couteaux, etc. ; mais, quand la couche de rouille est plus épaisse, il faut nécessairement avoir recours à d'autres moyens. Le papier couvert de verre ou d'émeri en poudre est fréquemment mis en usage aussi ; mais si les objets rouillés ont de fortes dimensions, son emploi est quelquefois impossible par la longueur du temps qu'il faudrait consacrer à l'opération ; quelquefois aussi, les formes des pièces rouillées, comme dans les machines, se prêtent difficilement à son emploi ; dans certaines circonstances, on est obligé de faire usage de limes pour enlever la croûte de rouille, mais tous ces moyens altèrent plus ou moins les formes des pièces sur lesquelles on opère. — On arrive dans quelques circonstances à un bon résultat en se servant d'acide sulfurique plus ou moins étendue, qui attaque particulièrement la rouille, mais dont malheureusement l'action s'exerce aussi sur le fer. — En frottant la pièce pendant quelques instants avec du carbonate de potasse liquéfié par l'absorption de l'humidité de l'air, on peut quelquefois aussi enlever la rouille assez complètement pour que le fer n'ait plus besoin que d'être lavé pour reprendre son brillant. Il suffit de le frotter avec l'émeri. — Il est toujours plus avantageux de prévenir la rouille que de l'enlever. (*Voy. le mot ROUILLE.*) H. GAULTIER DE CLAUDAT.

DÉROUTE. Ce terme militaire définit l'état d'une armée, d'un corps d'armée, ou d'une portion de troupes, se retirant en désordre après une bataille perdue. Une *déroute* est plus désastreuse qu'une *retraite* ; elle est plus qu'une *défaite* ; c'est une fuite honteuse qui entraîne souvent avec elle les suites les plus funestes : une *déroute* peut, en effet, compromettre une armée, un royaume entier. Ce mot devrait être inconnu à tout militaire d'honneur. Il est des circonstances à la guerre où une retraite peut devenir nécessaire au salut de l'armée : alors on cède au nombre ou à la force des circonstances ; mais on ne doit perdre ni le courage ni le sang-froid ; caractères distinctifs de l'homme de guerre. « Le spectacle d'une *déroute*, a dit un de nos écrivains militaires, est épouvantable et déchirant ; partout le désordre et la confusion ; la voix des chefs est méconnue ; hommes, chevaux ; voitures, tout se précipite pêle-mêle ; se heurte et se culbute ; les chevaux passent sur les hommes, et les roues des chariots écrasent hommes et chevaux. » Pour se débarrasser plus vite du danger qu'il cherche à éviter, le soldat du train coupe les traits de ses chevaux ; le fantassin se débarrasse de ses armes et de son bagage. Le terrain, ainsi lâchement abandonné, est couvert de blessés, de mourants, d'effets militaires, de bouches à feu et de caissons ; c'est en vain qu'un général tenterait d'arrêter le premier effet de la terreur qui s'est emparée du soldat : sa voix ne serait point entendue, son autorité serait méconnue. Il est fâcheux d'avoir des exemples à citer pris dans notre propre histoire. A Leipzig, après la rupture du pont qui communique de la ville au faubourg d'Erfurth, les rues furent en un instant encombrées d'affûts et de caissons renversés. Les cris et les gémissements des blessés tombés dans la foule, écrasés par le poids des roues, ou sous les pieds des hommes et des chevaux, allaient inutilement frapper l'oreille des fuyards. Le vénérable roi de Saxe ne parvint lui-même à sortir de la ville qu'en montant sur le parapet d'un quai conduisant dans

la direction du pont, et soutenu par le duc de Bassano. A Waterloo, au moment où la retraite devint générale, plusieurs officiers du deuxième corps formèrent une chaîne et présentèrent la pointe de leur épée aux fuyards. Eh bien! ils vinrent s'y précipiter, et recevoir ainsi la mort qu'ils cherchaient à éviter.... La nuit vint bientôt couvrir de son ombre cette scène d'épouvante et d'horreur. — Un de nos célèbres artistes a retracé avec une grande vérité les désastres du passage de la Bérésina. Là, on peut voir, dans toute sa laideur, l'effet physique et moral de la désorganisation d'une armée. — Un général habile peut arrêter les suites d'une honteuse déroute, s'il sait promptement faire choix d'une position avantageuse et assez forte pour rallier les fuyards. Si alors le vainqueur ne les poursuit pas avec trop d'acharnement, les troupes se calment, reviennent à leur sang-froid naturel, et rougissent de s'être abandonnées à leur frayeur. On parvient même souvent, dans ce cas, à les reporter en avant : elles s'y décident d'autant plus qu'elles ont l'espoir de ressaisir leurs armes et leurs bagages, laissés sur le terrain abandonné. Une déroute provient presque toujours de l'imprévoyance du général, qui a mal calculé les chances d'une action, le terrain sur lequel elle se passe ; ou qui n'a pas songé à se faire un point d'appui au moyen d'une réserve assez forte pour arrêter la marche de l'ennemi, et rallier les troupes en fuite (v. RETRAITE). SICARD.

, DERWISCH (*dervis* ou *derviche*). Ce mot, qui, en persan, signifie littéralement *seuil de porte*, et métaphoriquement, humble, retiré, patient, doux, paisible, et de bonnes mœurs, sert à désigner en Orient un religieux, un cénobite, mais plus spécialement les moines musulmans et indiens; car les Turcs et les Persans ont d'autres noms pour les religieux chrétiens. L'enthousiasme que Mahomet sut inspirer à ses disciples par ses victoires et par le tableau des voluptés qu'il leur promettait dans l'autre monde fit naître de bonne heure parmi eux le goût de la vie retirée, austère et

contemplative. Les premiers derwischs remontent donc jusqu'au berceau de l'islamisme, mais ils s'appellèrent d'abord *sofys* et *fakirs* (v. ces noms), et ne prirent ou ne reçurent le nom de *derwischs* que lorsqu'ils furent réunis en communautés. Ils se sont tellement multipliés dans tous les états mahométans qu'il en existe encore 32 ordres principaux dans l'empire othoman : le plus ancien date de l'an 769 de J.-C., et le plus récent de 1750. Trois prétendent descendre des disciples du khalife Abou-bekr, et les autres suivent la doctrine d'Aly. Toutes ces congrégations ont leur règle, leurs statuts, leurs pratiques et leur costume particuliers. La différence consiste dans la forme, la hauteur, le nombre des plis du turban, la coupe, la couleur et l'étoffe de l'habit. Les cheikhs ou supérieurs portent des robes de drap vert ou blanc, garnies de fourrure en hiver : les simples derwischs font rarement usage du drap, mais plus communément d'une étoffe de feutre noir ou blanc ; en Perse, elle est bleue. Presque tous laissent croître la barbe et les moustaches ; quelques-uns laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules ; d'autres les relèvent en chignon ; la plupart les coupent. Tous portent des chapelets de 33, 66 ou 99 grains, qu'ils récitent plusieurs fois dans la journée. Le détail assez peu intéressant des cérémonies de leur réception, des épreuves de leur noviciat, des prières, des mortifications auxquelles ils sont assujettis ne peut trouver place ici ; et la nomenclature barbare de ces divers ordres monastiques n'en apprendrait pas davantage au lecteur. Les généraux de chaque ordre, les cheikhs de chaque couvent, sont nommés par le moufty de Constantinople. Dans l'ordre temporel, l'institut des *nakhchibendys* et celui des *khalwetys* tiennent le premier rang, l'un à cause de l'ancienneté de ses statuts et du lustre que lui donnent ses nobles affiliations, le second comme étant la souche de la plupart des autres. Dans l'ordre spirituel, les *cadrys*, les *mewlewys*, les *behtachys*, les *rufays* et les *sadys*

sont les plus distingués, à cause de la prétendue sainteté de leurs fondateurs, et des miracles qu'on leur attribue. Les derwischs sont dans tout l'Orient des couvents la plupart dotés par des bienfaits ou des legs pieux (*wakfs*). Ils y demeurent au nombre de 20 à 40, subordonnés à un *eheikh*; ils n'y ont que le logement et la nourriture, consistant en deux plats, et rarement trois; chacun mange dans sa cellule, mais il leur est permis de se réunir trois ou quatre. Ceux qui sont mariés ont une habitation particulière; ils sont néanmoins obligés de venir coucher au convent une ou deux nuits par semaine, la veille de leurs exercices publics. Quant aux vêtements et aux autres besoins de la vie, c'est à eux à y pourvoir, en exerçant quelque métier, en copiant des manuscrits, ou par le secours de leurs familles, et la générosité des grands. La mendicité leur est interdite, excepté aux *bektachys*, qui ne vivent que d'aumônes ou du produit de leur travail: ils font et vendent divers ustensiles de ménage, ainsi que des morceaux de marbre qui servent de colliers et de boucles de ceintures à tous les derwischs de leur ordre. Les couvents les mieux dotés aident les autres. Les plus riches derwischs sont les *mewlews*, dont le principal monastère est à Konieh, dans l'Anatolie. Celui qu'ils ont à Péra, faubourg de Constantinople, est visité de tous les Européens. C'est là qu'on va les voir danser, se balancer, et tourner sur un de leurs talons avec une incroyable rapidité, en tenant dans leurs dents un fer rouge ou un charbon ardent. D'autres jouent les convulsionnaires, ou s'enfoncent des instruments aigus dans les oreilles ou en d'autres parties du corps. Lorsqu'épuisés par la fatigue ou la douleur, ils tombent sans connaissance, on les porte dans leurs chambrées pour les soigner. Ces danses bizarres, qui durent deux heures, ces actes sanglants de fanatisme, sont entremêlés de prières et de hurlemens, et quelquefois d'un chant aigu, mais doux, dirigé par le *eheikh*, qui bat la mesure, avec des cymbales, et accompagné par des flûtes traversières, des tambours de

basque, de petites timbales, des psaltérions, des sistres et des tambourins. Ces exercices offrent quelques différences dans les autres ordres de derwischs. Tous ces moines sont en grande vénération chez les musulmans, même des plus hautes classes. Ils ont été visités par des sultans, par des conquérants; les généraux en mènent toujours quelques-uns avec eux dans leurs expéditions militaires; ils sont d'ailleurs naturellement disposés à suivre les armées comme volontaires. Ils animent les soldats par leurs prières, leurs prédications et même par leur bravoure, car on en a vu défendre et sauver l'étendard sacré de Mahomet. Il y a cependant parmi eux des hypocrites, des charlatans et des fripons. Ils s'avisent d'interpréter les songes, de donner des remèdes et des talismans, d'exorciser; ils charment les animaux malfaisants; ils décèlent les voleurs, et ils attrapent ainsi l'argent des femmes et des gens ignorants et superstitieux. Plusieurs se dégradent par leur immoralité, leur dissolution et leurs débauches crapuleuses, oubliant les sages conseils que le poète-philosophe Saady leur a donnés dans son *Gulistan*. Mais c'est surtout aux derwischs voyageurs qu'on est en droit de reprocher ces honteux excès (*v. Calender*). H. AUGERET.

DES et DÉS. (V. Dr.)

DÉSAGRÉGATION. Après avoir acquis dans les sciences physico-chimiques et minéralogiques la notion exacte de l'aggrégation, c.-à-d. de l'agglomération et d'une sorte d'agglutination de molécules ou de débris plus ou moins grand de matières plus ou moins hétérogènes, on peut se faire une idée nette du phénomène de la séparation de ces mêmes parties, qui, par leur réunion, avaient formé un agrégat. La désaggrégation diffère de la décomposition en ce que dans celle-ci le corps composé est réduit à ses éléments, tandis que les particules ou les détritits plus ou moins fins ou plus ou moins volumineux des corps solides hétérogènes, et plus ou moins composés, n'ont point, en s'isolant, subi la décomposition ou la réduction à leurs éléments chi-

miques. On conçoit facilement que ces deux phénomènes (désagrégation et décomposition) se succèdent ou s'effectuent presque simultanément, si on soumet en même temps les agrégats à l'action des agents mécaniques et à celle des réactifs chimiques. — En minéralogie, on désigne sous le nom de *désagrégation* la séparation des parties d'un minéral par l'action d'une force qui réduit ce dernier en grains ou en poussière. La pulvérisation est donc un des moyens de détruire l'agrégation ou de désagréger. — En géologie, on doit étudier comparativement l'action produite par les agents et les circonstances qui déterminent plus ou moins lentement les phénomènes d'agrégation et de désagrégation des roches (v. DÉGRADATION DES CONTINENTS). L—r.

DÉSAGRÉER. Si cet article tombe sous les yeux de quelque marin, je le prie de ne pas prononcer sans retour, à la lecture du titre, que je suis une momie ou une relique de la vieille marine, parce que je me sers d'un mot tellement vieilli en peu d'années qu'il est à peine intelligible pour nous. — Un officier de quart qui s'aviserait aujourd'hui de faire le commandement : « Range à désagréer les perroquets ! » au lieu de : « Range à dégréer... » exciterait certainement les éclats de rire de tout l'équipage. Il est malheureux en vérité d'être tourné en ridicule parce qu'on emploie le langage de l'académie, car ce mot porte évidemment l'estampille académique ; il montre au premier coup d'œil tous les éléments de son étymologie ; car *agréer* vient d'*agrès*, et il est précédé du *de* privatif adouci par l's euphonique : *désagréer* signifie donc enlever les agrès. Les marins sont des barbares de ne pas adopter au plus vite l'usage d'un mot qui a reçu les grandes lettres de naturalisation de l'académie et à si juste titre. Je laisse donc, quoique bien à regret, le mot *désagréer* au *Dictionnaire de l'académie*, et je dis que, *dégréer* un navire, c'est lui ôter tout son grément, c.-à-d. ses voiles, ses poulies, ses vergues, toutes ses cordes ou manœuvres courantes et fixes. On

dit aussi dégréer un mât, une vergue, etc., lorsqu'on ôte les cordes, poulies, etc., qui appartiennent à ce mât, à cette vergue... Dans les navires à voiles carrées, les vergues les plus élevées se nomment *cacatois*, et celles qui sont immédiatement au dessous se nomment *perroquets*. Les premières sont dégréées et envoyées sur le pont dès qu'un navire de guerre arrive au mouillage, parce que sa mâture prend alors une tournure plus élancée et plus élégante. Quant aux perroquets, on les dégréé aussi et on les envoie en bas chaque soir au coucher du soleil, au moment où l'on amène le pavillon, qui toute la journée est resté flottant ; le matin, on les replace à la tête des mâts, en même temps que l'on déploie le pavillon : c'est un petit exercice de parade que l'officier de quart indique par le commandement : « range à dégréer les perroquets ! » A bord des divers bâtiments d'une escadre, pour que cette manœuvre se fasse avec grâce et ensemble, on enlève la voile de cette vergue et une grande partie des cordes qui sont nécessaires à sa manœuvre ordinaire, on la maintient au mât par une petite ficelle ; au moment où l'amiral donne le signal par un coup de fusil, une secousse casse la ficelle ; toutes ces vergues descendent rapidement ensemble : c'est une espèce de jonjou ou de pantin auquel on fait faire casse-cou pour saluer le pavillon. En France, on a toujours jugé les hochets nécessaires aux militaires de toutes armes.

T. PACH.

DESAIX. Parmi les grands hommes de l'époque qui vient de finir dont le peuple a gardé religieusement la mémoire, il en est deux qu'il s'est plu à entourer d'une auréole particulière de gloire et d'immortalité. La tête de l'un, qui semblait faite pour les honneurs suprêmes du commandement, est demeurée, en France, le type de la vertu guerrière ; elle a quelque chose de plus grand que les proportions ordinaires accordées à l'homme ; et Dieu sur le large front de Kléber avait imprimé le sceau de la force et de l'héroïsme. — L'autre au contraire, modeste, simple, n'a rien, au premier

aspect, qui saisisse et force à l'admiration; sa tête intelligente ne révèle pas toute son âme; Desaix ne se lit pas en entier sur sa figure; mais ses traits fatigués sont remplis de douceur; ses yeux pleins d'une candide bonté attachent le regard, on l'aime et bientôt on l'admire, soit qu'il parle, avec la facilité élégante d'un Grec, de la vertu et du courage, soit qu'il développe un plan de bataille, ou que, vêtu d'habits sans faste, il guide tranquillement nos soldats sous le feu de l'ennemi.

— Si je cherche dans notre histoire deux militaires auxquels l'on puisse comparer ces deux hommes, l'un me rappelle, mais dans des dimensions bien plus grandes, Condé; l'autre Turenne. Mais Desaix, plus humain que le général de Louis XIV, eût brisé son épée plutôt que d'incendier le Palatinat. Enfin, l'un de ces guerriers est un demi-dieu d'Homère, l'autre un homme de Plutarque. — Desaix de Vougoux (Louis-Charles-Antoine) est né le 17 août 1768 à Saint-Hilaire d'Ayat, près de Riom, d'une famille noble. Elève distingué de l'école d'Effiat, il obtint dès l'âge de quinze ans une sous-lieutenance dans le régiment de Bretagne. Nommé en 1791 commissaire des guerres, il fut peu de temps après élevé au grade d'aide-de-camp du général Victor de Broglie. Son avancement fut prompt et rapide. L'Europe tout entière se jetait alors sur nous pour étouffer nos cris de liberté. Républicain de mœurs et de principe, quoique noble, Desaix embrassa la cause du peuple; il servit en Alsace (93), contribua à la prise de Haguenau; quoique blessé à Lauterbourg d'une balle qui lui avait percé la joue, il resta sur le champ de bataille et refusa de se faire panser avant d'avoir rallié nos bataillons rompus par l'ennemi. Devenu général de division, mis sous les ordres de Pichegru (96), il fut un des lieutenants de Moreau et enleva Offenbourg au corps du prince de Condé. Après la retraite de Bavière, où il se couvrit de gloire, il fut chargé par Moreau de la défense du fort et du pont de Kehl; il combattit à ce poste avec tant de vaillance et de talent que l'ar-

chiduc Charles dut renoncer à toute tentative sur ce point. — Nommé, après la conclusion du traité de Campo Formio, général en chef de l'armée d'Angleterre, Il ne tarda pas à s'attacher à la fortune de Bonaparte, et suivit le jeune César en Égypte. Après avoir défait les mamelucks à Chebreiss et remporté sur Mourad-Bey une victoire qui le rendit maître de la Haute-Égypte, il gouverna ce pays avec une sagesse et un ordre admirable : son nom fut vénéré des vaincus, qui le surnommèrent *le sultan juste*, titre de gloire plus grand qu'un blason ramassé sur un champ de bataille. Voici une lettre que lui écrivit alors Bonaparte. — « Au Caire, le 26 thermidor an VII (14 août 1799). Je vous envoie, citoyen général, un sabre d'un très beau travail sur lequel j'ai fait graver : *conquête de la Haute-Égypte*, qui est due à vos bonnes dispositions et à votre constance dans les fatigues. Voyez-y, je vous prie, une preuve de mon estime et de la bonne amitié que je vous ai vouée. » BONAPARTE. — Après le traité d'El-Arisch, qu'il conclut avec les Anglais et les Turcs, Desaix s'embarqua pour la France, accompagné d'un officier anglais chargé de faire respecter la convention; au mépris du droit des nations et de toute justice, l'amiral Keith l'arrêta à Livourne. — Avec une amère ironie, ajoutant l'insulte à la déloyauté, l'amiral osa demander au noble guerrier ce qu'il voulait : « De la paille pour les blessés qui sont avec moi, répondit-il ! » Lord Keith, loin d'être sévèrement blâmé par son gouvernement, reçut à son retour en Angleterre les remerciements des deux chambres et l'autorisation de porter l'ordre du Croissant et la pairie d'Angleterre. Cependant Desaix fut rendu à la France à l'instant même où le général Bonaparte, devenu premier consul, volait en Italie. Il se hâta de le rejoindre, et fut nommé commandant de deux divisions de l'armée dite *de réserve*. — « Les balles de l'Europe ne nous reconnaîtront plus ! » disait-il aux officiers de son état-major. Fatal présage ! En effet, le 14 juin 1800 (24 prairial an VIII), eut lieu la bataille de Marengo. Le premier consul avait détaché

Desaix ; il lui envoya aussitôt l'ordre de revenir sur San-Juliano ; le général avait prévu ce commandement ; mais, avant que ses troupes eussent eu le temps de parcourir les dix lieues qu'elles avaient à faire, Mélas avait chassé devant lui l'armée française, et à midi, persuadé de sa victoire, il ne pensait déjà plus qu'à couper aux vaincus la route de Tortone. — C'est alors que Desaix parut à la hauteur de San-Juliano. Il forma ses soldats en colonne serrée, et, tournant San-Stefano, il débouchait sur le flanc de l'ennemi lorsqu'il fut frappé d'une balle au cœur. — On lui a prêté de sublimes paroles : sa bouche ne put les prononcer, et sa gloire n'en a pas besoin. Son corps, embaumé par ordre du premier consul, fut porté à l'hospice du mont Saint Bernard, où un monument lui fut élevé. — Nulle tache n'a gâté cette belle vie ; ses compagnons d'armes l'ont tous placé au rang des plus grandes capacités militaires, et Napoléon, qui avait fait construire à Paris deux monuments à sa mémoire, ne parla jamais qu'avec le langage de la plus haute estime des vertus et des talents du général qui trouva la mort aux champs de Marengo.

A. GENEVAY.

DÉSANIMÉ. M. Charles Nodier, dans son *Examen crit. des dictionnaires de la langue française* (p. 136), propose l'admission de ce mot, qui servirait à exprimer une autre nuance d'idée que le privatif **INANIMÉ** ; on réserverait ce dernier pour les objets privés d'existence réfléchie, de sensibilité, et le premier serait employé à qualifier ceux qui l'ont perdue. Cette distinction nous paraît fort juste, et elle avait été sentie par le grand Corneille, qui s'est servi sans doute avec intention du mot *désanimé* dans les vers suivants :

De sorte qu'à présent deux corps *désanimés*
Termineront l'exploit de tant de gens armés.

E. II.

DÉSAPPOINTEMENT, mot nouveau dans notre langue, et tout anglais. Jadis, notre verbe *désappointer* n'avait pas lui-même la signification actuelle. La langue anglaise nous l'a emprunté en lui don-

nant une acception nouvelle et un dérivé, *désappointement*, qui exprime l'espérance déçue, l'attente trompée. C'est un mot charmant de finesse et d'ironie. « Le *désappointement*, dit M^{me} de Staël, marche en souriant derrière l'enthousiasme. » Triste privilège accordé à ceux que l'expérience a instruits, que la jouissance a désabusés ! Le *désappointement* est quelquefois risible, quelquefois cruel ; il menace jusqu'à notre dernière espérance, et l'histoire des *désappointements* d'un homme est bien souvent l'histoire de sa vie. — Malfilâtre, Gilbert, l'un mort de faim, l'autre à l'hôpital, après avoir, tous les deux, tant rêvé de gloire et d'avenir, sont un exemple de *désappointements* cruels qui menacent le poète. — Notre dernière révolution a été pour bon nombre d'hommes généreux un grand *désappointement* politique. Lorsqu'il atteint nos affections les plus intimes, ce *désappointement* là est mortel aussi. L'un de nos hommes publics les plus éloquents a succombé en voyant éclore si maigre et si chétive l'œuvre de quinze ans de lutte courageuse et de pénibles travaux. — Le *désappointement* dans les petites choses est presque toujours comique. C'est pour l'amour-propre une humiliation qu'on dissimule avec soin, et le rieur qui se frotte les mains n'est pas toujours le moins *désappointé*. Que de gens, dans la crainte d'un *désappointement* public, déprécient l'objet de leurs espérances, déparent eux-mêmes leur idole ! C'est une petite comédie fort en usage, dont il est inutile que nous cherchions à prouver l'existence par des citations historiques.

T. H. TA.

DÉSARMEMENT, DÉSARMER.

Avant nos guerres de la révolution, on ne conservait, après la ratification d'une paix générale, qu'une partie des troupes qui avaient été mises en campagne ; le reste était congédié et rentrait immédiatement au foyer domestique. Ce licenciement était désigné sous le nom de *désarmement*. Aujourd'hui, ce terme n'est plus usité en Europe, que pour faire connaître que les fortifications d'une place de guerre ont été dépouillées du matériel qui ser-

vait à en défendre les approches. Le désarmement d'une place consiste à renfermer dans les arsenaux les bouches à feu, les projectiles, les affûts, les caissons et tout ce qui constitue l'armement d'une batterie de rempart ou d'une batterie de côte. Depuis les grandes campagnes de la révolution, du consulat et de l'empire, les puissances cessent de faire la guerre sans pour cela licencier leurs armées. Les cadres restent les mêmes; seulement quelques congés de plus viennent momentanément diminuer leur effectif. — On désarme quelquefois une troupe par punition lorsqu'elle s'est mutinée et révoltée. Dans ce cas, le désarmement consiste à retirer au soldat tout ce qui compose son armement et son équipement; on met les cavaliers à pied, et l'on ôte à l'artillerie ses pièces. Ces exemples sont rares dans l'armée française. — On désarme, sur le champ de bataille, les prisonniers et les déserteurs.

SICARD.

On désarme un vaisseau, une escadre, quand on lui enlève le personnel et le matériel qui ont servi à son armement. Si je voulais décrire cette opération en détail, je serais obligé de faire une longue et ennuyeuse énumération de tout ce qui entre à bord de nos vaisseaux. J'essaierai seulement d'en donner une idée concise, mais claire. Le nombre des objets dont se compose l'armement d'un navire de guerre est si considérable, leur nature si diverse, leur économie et leur bon emploi d'une si haute importance, qu'on a sagement jugé à propos de les partager en plusieurs classes ou détails, dont la responsabilité (tant de la recette que de la dépense de chacun d'eux) repose sur un officier marinier, soumis lui-même à la surveillance d'un officier de l'état-major, spécialement attaché à son détail. Les principaux sont : le détail du maître d'équipage, celui du maître canonnier, du chef de timonnerie, des commis aux vivres, du voilier, du charpentier, etc., etc. Le second du navire a la haute main sur l'ensemble, il approuve, justifie et régularise toutes les consommations; la signature du commandant les légalise. Cela posé, dès qu'un

navire sur rade a reçu du ministre de la marine l'ordre de désarmer, on le fait entrer au port. Le premier officier chargé des batteries, accompagné du maître canonnier, fait embarquer toutes les poudres dans une grosse barque qui porte le nom de *bugalet*, et les conduit à la poudrière de la marine, en ayant soin de déployer un pavillon rouge pour écarter les feux sur son passage. Tout ce qui tient à l'artillerie est encore du ressort du maître canonnier. Le maître-commis va déposer aux magasins des vivres les farines, biseuits, salaisons, vins, etc., qui n'ont pas été consommés pendant la campagne. Le maître voilier remet ses voiles à la voilerie, le chef de timonnerie ses boussoles, ses lignes de sonde et de loch, le maître d'équipage les poulies, les cordages, les embarcations, et tout ce qu'on désigne d'une manière spéciale par le nom d'objets d'armement. En un mot, chaque maître en particulier fait porter dans les ateliers ou magasins du port tous les éléments du navire dont il est particulièrement chargé, et prend de chaque objet un reçu signé par le garde du magasin où il l'a déposé : tous ces reçus vont se réunir entre les mains du commis d'administration du bâtiment. Enfin, quand il ne reste plus à bord que les bas mâts, les gueuses en fonte qui composent le lest, et quelques objets que l'on considère comme partie de la carène, l'équipage tout entier est envoyé au dépôt; les hommes qui ont droit à leur congé sont expédiés dans leurs foyers; le commandant fait la remise de la coque du navire entre les mains d'une commission désignée à cet effet; l'état major reprend ses services à terre, et de cette réunion d'hommes et de choses naguères si étroitement liée, qui faisait du vaisseau une machine si belle et si intelligente, il ne reste plus que des éléments dispersés, qui souvent n'ont plus entre eux que des rapports très éloignés. — Il est difficile de se représenter quel monceau d'écritures entraîne le désarmement d'un navire. Depuis que l'administration de la marine repose sur des feuilles de papier, on a perdu presque de vue les

objets que ces feuilles représentent, à ce point que l'administrateur central, qui n'a pas la moindre idée d'un port, s'imagine posséder parfaitement l'état du matériel de la marine, parce qu'il connaît ou croit connaître le chiffre de chaque chose. Et la même aberration d'esprit a prétendu opposer de puissants obstacles aux dilapidations avec des barrières de papier. Quel homme de sens n'est pas frappé du ridicule d'une telle conception ? Dans un désarmement, c'est par milliers que l'on compte le nombre des signatures que sont obligés de donner le second et le commandant du bâtiment : le commis d'administration signe parce que le maître chargé a signé ; le second signe parce que le commis a signé avant lui ; enfin le commandant signe à son tour parce que avant sa signature il voit toutes les précédentes : mais nul contrôle ne vérifie si l'objet porté sur la feuille est bien le même qui doit être remis ; et souvent cet objet, qui vaut à peine quelques centimes, coûte, pour sa remise en magasin, quatre ou cinq feuilles de papier, sans compter le temps perdu dans d'inutiles courses ; car vous saurez, si jamais vous avez le malheur d'être second, et chargé d'un désarmement, que les six heures officielles d'un commis de bureau n'en valent que trois en temps astronomique. Ce serait une longue tâche que de relever tous les vices de l'administration de la marine ; il est impossible de penser que ce soit sérieusement dans un but d'utilité publique qu'on en ait coordonné les diverses parties. — Les désarmements sont motivés ou par la raison politique, ou par une raison particulière à l'état des navires : c'est le conseil des ministres qui décide de la première ; c'est le conseil du port qui donne son avis sur la seconde et prononce si tel ou tel navire doit être désarmé. Je ne dirai rien du premier conseil, mais je puis affirmer que s'il ne mène pas mieux la politique de l'état que le conseil des ports n'administre le budget particulier qui lui est confié, le déploiement de nos forces navales ne doit guère être en rapport avec les besoins ou les ressources du pays.

Citons un petit exemple de la manière dont est gérée cette partie de la fortune publique qui est affectée au matériel de la marine. Il y a quelques temps, le commandant d'une frégate s'avise de trouver que ses ponts n'étaient pas d'un bois assez blanc à son gré : aussitôt il fait au conseil du port un rapport désavantageux sur l'état de son navire ; on le croit à peu près sur parole ; il est décidé que sa frégate sera désarmée, et qu'il passera avec son équipage sur une autre. Ce simple changement entraîne plus de 30,000 fr. de frais d'installation ; puis la première frégate entre au bassin, et on la trouve en bon état. Tout ce qui tient à la construction navale coûte fort cher, et je sais tel caprice d'un commandant qui a occasionné pour des centaines de mille francs de dépenses inutiles. Il y a maintenant dans la rade de Toulon un vaisseau à trois ponts magnifiquement armé ; si je vous faisais l'analyse raisonnée de son budget particulier, vous verriez comme on est économe de l'argent du contribuable. On vous dira en langage parlementaire que toutes les dépenses n'ont été décidées qu'après mûr examen : croyez-le si vous avez une foi robuste ; mais auriez-vous grande confiance dans un médecin qui jugerait d'une jambe cassée à l'inspection des cheveux de son patient ? Mais comment faire comprendre cela ? il y a si peu de gens en France qui aient des yeux pour voir et des oreilles pour entendre les affaires de la marine. T. P.

DÉSASTRE. Ce mot vient, suivant le *Dictionnaire de Trévoux*, du substantif *ASTRE*, uni à la particule privative *de* et répondant à ceux-ci : *sous une mauvaise étoile*. Cette étymologie nous paraît peu probable : l'allusion à l'influence des astres s'applique mieux aux hommes qu'aux choses, et le mot *désastre*, au contraire, désigne, 1^o les malheurs particuliers qui frappent, non pas notre personne, mais nos biens et tout ce qui nous entoure. On dira, il est vrai, d'une famille privée fortuitement de son chef : « Cette famille vient d'éprouver un grand *désastre* » ; ou, en parlant d'un renversement de fortune :

J'ai essuyé un grand désastre, mais nous devons avertir que ces locutions vieillissent ; elles ne seraient plus aujourd'hui de bon goût dans le grand monde, où, malgré la réserve affectée des manières, on recherche le naturel de l'expression. Néanmoins, l'adjectif *désastreux* est devenu fort à la mode, et l'on en fait même un grand abus. On dit : *Voilà une affaire désastreuse*, c.-à-d. dont les conséquences sont funestes. Ne vaudrait-il pas mieux faire venir *désastre* du verbe latin *adstruere* et de la particule privative *de*, signifiant *renverser*, comme *détruire* est fait du verbe *destruere*? — Quoi qu'il en soit de l'étymologie du mot *DÉSASTRE*, il exprime parfaitement les calamités publiques, les résultats déplorables de tous les fléaux qui affligent l'humanité. Quand l'eau, le feu, le fer ou l'air empoisonné, détruisent les richesses du sol, renversent les villes et couvrent la terre de débris et de cadavres, il y a *désastre*. L'histoire est une immense galerie de tableaux où sont représentés avec suite, souvent par de grands maîtres, les désastres qui ont labouré le sol, changé la face du monde, anéanti des populations ou balayé le globe. — Le plus grand *désastre* et le plus terrible dont le souvenir soit resté dans l'imagination effrayée des hommes, c'est le *désastre* causé par le *déluge* (v.) : tous les historiens, tous les peuples de l'antiquité ont eu leur déluge. — Le plus ancien est celui d'*Ogygès*, arrivé 2,379 ans avant J.-C. : l'inondation aurait couvert la Égypte et toutes les plaines de l'Attique. — Mais les plus célèbres sont le *déluge de Deucalion* et le *déluge des Juifs*. Le premier arriva vers l'an 1523 avant J.-C., sous le règne de Deucalion, roi de Thessalie, qui lui donna son nom ; il submergea la Thessalie et une partie de la Grèce proprement dite. L'imagination des Grecs grossit le fléau, l'étendit à toute la terre, le chargea de fictions poétiques. Toute la race humaine fut perdue à l'exception de Deucalion et de Pyrrha sa femme, qui repeuplèrent la terre, dit la Fable, en semant des cailloux. — Le *déluge des livres saints* a beaucoup de points de ressem-

blance avec le déluge des Grecs, mais il a consacré à son profit toute la célébrité, parce qu'il a été implanté dans les esprits avec les autres croyances de la religion chrétienne, la religion dominatrice, et puis il a été chanté par Moïse, orné de tout le charme, de tout le luxe de la poésie orientale. — L'impression produite par l'épopée de Moïse dure encore ; les peintres ne se lassent pas de faire de vains efforts pour nous produire avec les plus sombres couleurs le grandiose et la magnificence de cette scène ; notre imagination les a toujours vains, comme le poète sacré a vaincu notre imagination. — Si nous ne croyons pas à la possibilité d'un nouveau déluge, nous ne sommes pas à l'abri des *désastres* qui affligent beaucoup d'hommes à la fois, sinon tous ensemble. Les *inondations* locales, les *orages*, les *torrents* et les *avalanches* amèneront encore bien des maux *désastreux* et feront couler bien des larmes, et nous aurons long-temps encore des modèles pour nous convaincre de l'exactitude de cette peinture de Virgile :

Sæpè etiam immensum celo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes; ruit ardens æther,
Et pluvîa ingenti sata læta, boumque laboræ
Diluit.....

Après l'eau le feu. — Les *désastres* causés par l'incendie sont moins étendus, mais plus fréquents : chaque jour, chaque nuit, chaque heure, le tocsin sonne le *désastre* de plusieurs milliers de famille réduites au désespoir et à la misère ; et quel *ravageur* rapide et indomptable que le feu ! sans parler encore de la *guerre*, qui a couvert de cendres tant de royaumes ; des volcans qui ont caché des cités entières sous une croûte de lave ; du *feu céleste*, qui brûla sept villes de Judée en expiation de leurs crimes ; de la foudre, qui s'est égarée quelquefois sur les plus beaux et les plus saints édifices, combien d'incendies historiques ont été allumés par de mauvaises passions ! Érostrate brûle le temple d'Éphèse par amour de la célébrité, Alexandre brûle Persépolis pour amuser les loisirs d'une courtisane, Néron

brûle Rome afin de satisfaire sa curiosité de poète et ses goûts d'artiste. Cependant, ne le condamnons pas trop vite sur cette action : Tacite a hésité, car, du milieu des décombres d'une vieille et laide ville, apparaît Rome brillante, accusant par sa splendeur la capitale du monde. Il vint au secours des malheureux qu'il avait privés d'asile; il blessa la justice et le droit commun, mais d'un mal sortit un grand bien. On prétend que la même pensée vint à Napoléon, et que dans ses projets de grandeur et d'embellissements de Paris il songeait à nettoyer certains quartiers par le feu, qui va plus vite que l'expropriation et le marteau; il fut peut-être arrêté par la crainte qu'on ne trouvât un point de ressemblance entre lui et Néron.

— Napoléon nous rappelle que l'amour de la patrie a mis aussi aux mains d'un habile général la torche incendiaire. Moscou en flammes brûla les ailes de l'aigle impérial, qui s'abattit au pied des remparts du Kremlin, et le Russe, retranché derrière un boulevard mobile de feu et de ruines, sauva son pays en le dévastant. — Il y a aussi des *désastres* dont les causes accidentelles ne se reproduisent pas deux fois de la même manière. Tel fut l'écroulement du théâtre de Fidène, raconté par Tacite avec cette énergique concision qu'on lui connaît. « Sous le consulat de M. Licinius et de L. Calpurnius, dit-il, un malheur imprévu égala seul les calamités des plus grandes guerres : le même instant vit commencer et consommer le *désastre*. Un certain Attilius, affranchi d'origine, voulant donner à Fidène un spectacle de gladiateurs, avait construit son amphithéâtre sans en assurer les fondements ni en consolider par des liens assez forts la vaste charpente; aussi n'était-ce ni par surabondance de richesses, ni par ambition d'arriver aux charges municipales, mais par un sordide intérêt qu'il avait recherché cette entreprise. Là, courut, avide de spectacles et avrée de plaisirs, sous un prince comme Tibère, une multitude de tout sexe et de tout âge, dont la proximité où Fidène est de Rome augmentait l'affluence. La ca-

tastrophe en fut terrible. L'édifice étant entièrement rempli, ses flancs se déchirèrent; il s'écroule en dedans, se renverse en dehors, entraînant dans sa chute ou couvrant de ses ruines la foule qui regardait les jeux ou se pressait à l'entour. Heureux ceux qui dès le premier instant moururent écrasés ! ceux-là du moins échappèrent aux souffrances.... Cependant on écarte les débris, et chacun se précipite autour des morts, les embrasse, les couvre de baisers. Souvent, trompés par l'âge ou par la taille, plusieurs se disputent des restes défigurés que l'œil ne peut reconnaître. Cinquante mille personnes furent écrasées ou estropiées par ce funeste accident. » Certes, voilà un *désastre* effroyable, mais une pensée vient consoler un peu l'âme honnête de l'historien attristée par ce souvenir. Spectateur journalier des progrès de l'égoïsme dans la société romaine, déjà en dissolution, il paraît fier de constater la résurrection momentanée de quelques vertus civiques. « Au reste, ajoute-t-il, dans cette calamité, les maisons des grands furent ouvertes; on trouva partout des secours et des médecins, et pendant ces premiers jours, l'aspect de Rome, tout morne qu'il était, rappela ces temps antiques où, après de grandes batailles, les citoyens prodiguaient aux blessés leurs soins et leurs richesses. » Mais revenons aux *désastres* communs et à leurs causes. — La *famine*, qui arrache cruellement et lentement la vie, a-t-elle produit plus de *désastres* que les *tremblemens de terre*, qui tuent à l'improviste des hommes engloutis dans des gouffres qui s'ouvrent soudain, ou écrasés sous des maisons qui s'écroulent ! Le premier de ces fléaux est plus affreux, mais tous deux semblent s'être adoucis. La disette n'est presque plus possible, les progrès de la navigation, la facilité des communications par mer et par terre, a permis de porter rapidement d'un point sur un autre les subsistances surabondantes; et la terre, qui paraît se refroidir, éprouve moins de convulsions à mesure qu'elle vieillit. Les villes d'Orient surtout étaient attaquées de ce fléau. Antioche, riche et puissante

cité du Bas-Empire, en a souvent beaucoup souffert. Le tremblement de terre le plus désastreux dont nous ayons souvenir à une époque plus rapprochée de nous est le tremblement de terre qui détruisit une grande partie de Lisbonne sous le règne de Louis XV (1755) : la secousse fut terrible et répétée ; la mer aussi souleva ses flots pour prendre part à la destruction ; elle noya entre autres le petit-fils de Racine, jeune homme de 20 ans, dont les premiers essais en poésie promettaient un digne héritier au talent de son père et au génie de son aïeul. — Mais de toutes les calamités désastreuses, il n'en est pas qui inspirent plus de frayeur aux hommes que la peste. C'est un géant homicide qui semble se promener sans cesse du nord au midi, d'Orient en Occident. Les poètes en ont fait des peintures belles d'horreur. Nous devons à Thucydide une description modèle de la peste qui ravagea l'Attique après avoir parcouru l'Égypte, la Libye et une grande partie de l'Asie. « Les médecins étaient inutiles, dit l'historien grec : ils donnèrent d'abord des soins à la maladie sans la connaître ; mais plus ils approchaient des malades, plus ils succombaient eux-mêmes ; tout l'art des hommes était vain ; ils se tournèrent vers les dieux, et les dieux ne leur étaient d'aucun secours ; enfin ils laissèrent là les dieux et les médecins, domptés qu'ils étaient par le mal.... » Il décrit les symptômes et les développements de la maladie, puis il ajoute : « Peu échappèrent, mais ceux, en petit nombre, qui résistèrent aux atteintes du fléau perdirent l'usage des pieds et des mains, ou la vue ou la mémoire ; quelques-uns ne se souvenaient plus de leurs amis ou d'eux-mêmes. Les oiseaux de proie fuyaient les cadavres ; les chiens mouraient victimes de leur fidélité. Les malades ou tuaient leurs amis ou périsaient abandonnés. Les cadavres gisaient pêle-mêle entassés dans les rues, autour des fontaines où ils s'étaient traînés demimorts ou brûlés de soif, et dans les temples. Il n'y avait plus ni lois ni morale ; on ne craignait ni Dieu ni les hommes ; et comme on voyait la mort suspendue

au-dessus de sa tête, on voulait, avant que la mort ne s'abattît, jouir un peu de la vie. » Luerèce a imité ce tableau, et après lui Virgile ; et en 1832 le choléra a presque été encore une copie de la peste de Thucydide. On se souvient aussi de la peste de Marseille, illustrée par les vertus de Belzunce et par le pinceau de M. le baron Gérard, sur une toile que n'a pas vue Paris, et que Paris envie à Marseille. — On se souvient de la peste qui ravagea plusieurs fois Barcelone, illustrée par le dévouement des médecins français et de nos sœurs de la charité. Cela compense bien le trait de cet atroce juif arménien, qui suivait la peste comme les corbeaux et les vautours suivent la guerre. Son quartier-général était à Constantinople, où la peste existe toujours plus ou moins intense. Quand il apprenait que la peste s'était déclarée dans un pays, il arrivait presque aussitôt qu'elle, et, vêtu de toile cirée, avec des gants de toile cirée, et un masque de verre, il entrait dans la maison des pestiférés, retournant, fouillant les cadavres avec un crochet, et emportant l'or qui tombait sous cette griffe : on le surprit achevant une pauvre femme ; le peuple le mit en pièces. — L'eau, le feu, les tremblements de terre, la famine et la peste sont des maux bien terribles, mais tous ces fléaux réunis ensemble sont moins désastreux que la colère des tyrans, rois ou peuple. De la colère des tyrans, de la folie des hommes, fléau éternel comme le temps, naît la guerre, ce résumé de tous les fléaux ; la guerre, la guerre, monstre auquel il faut toujours des pleurs, des cris, du sang, des ossements et des ruines ; et ne croyez pas que je parcoure, même à vol d'oiseau, tous les désastres de l'histoire, touchant de l'aile les ruines principales depuis Pharaon jusqu'à Napoléon 1^{er} et seul du nom, depuis la Mer-Rouge jusqu'à la Bérésina ; non, non, je perdrais haleine à chanter avec les Juifs, d'une voix plaintive : *Super flumina Babylonis.....* à vous montrer Thamyras, reine des Scythes, plongeant la tête des Grecs dans le sang, au dire d'Hérodote, et lui criant :

« Rassassie-toi ; » leçon qui n'a profité à aucun ambitieux. Je perdrais haleine à vous dire l'Europe se heurtant contre l'Asie, lutte commencée par Achille et terminée par Alexandre, qui date de la prise de Troie et finit à l'entrée triomphale dans Babylone. Je perdrais haleine à suivre les légions romaines à Albe, à Cannes, à Carthage, à Numance, à Palmyre, par toute la terre, à suivre le débordement des Barbares sur l'empire au quatrième siècle. Il ne me resterait plus la force de vous dire Azincourt, Crécy et la retraite de Moscou, le plus grand de tous les *désastres* qui soit jamais tombé sur une armée victorieuse et sur une nation puissante : tous les maux à la fois, la faim et le froid, la mitraille et la trahison, entamèrent, dévorèrent cette invincible phalange, et 500 l.^{es} de pays, de Moscou, à Paris, furent pavées de cadavres. Et Waterloo ! allez dans l'atelier de Steuben pleurer en face de cette fin désastreuse d'une si grande gloire ; allez gémir avec le héros qui d'un œil morne embrasse et calcule les résultats de sa chute, qui ébranlera le monde plus que sa puissance ne l'a remué, et laissera à son pays 50 ans de troubles civils et mille ans de regrets. — Cette variété de *désastres* doit nous être un enseignement, et puisque la vie peut échapper de tant de manières, sans compter encore les maladies et les accidents individuels, la philosophie nous conseille de la bien employer et de considérer les maux qui nous arrivent comme légers en comparaison de ceux qui fondent sur les masses. ED. BARRÉ.

DÉSAUGIERS (MARC-ANTOINE-MADELEINE), était né à Fréjus en 1772. Le pays inspirateur des troubadours devait, plusieurs siècles après eux, donner aussi le jour à leur plus brillant successeur, au premier des chansonniers français. — Amené de bonne heure à Paris, où il fit ses études au collège Mazarin, il eut pour professeur de rhétorique le fameux critique Geoffroy ; mais ses précoces dispositions pour la poésie furent surtout cultivées par son père, compositeur agréable, dont Grétry appréciait le talent

facile et naturel. A 17 ans, le jeune Désaugiers avait déjà débuté avec succès dans la carrière dramatique par une comédie en un acte et en vers ; mais, ami de l'ordre et de la paix, et douloureusement affecté des scènes sanglantes qui avaient troublé les premières années de notre grande révolution, il quitta la France en 1792 avec une de ses sœurs, qui venait d'épouser un colon de St-Domingue : c'est là que l'attendaient des scènes bien plus déplorables, et dont il faillit devenir la victime. Tombé entre les mains des noirs insurgés, il allait périr comme tant d'autres de ses compatriotes : sa jeunesse, sa physionomie et son élocution vive et animée désarmèrent leur férocité. Jeté dans un cachot, il parvint à s'en échapper et à se sauver aux États-Unis, où une maladie, prise d'abord pour la redoutable fièvre jaune, l'exposa à de nouveaux dangers ; enfin, après plusieurs années de périls et de tourments, qu'aurait pu lui envier pour un de ses héros l'imagination de quelqu'un de nos sombres romanciers, celui qui devait être l'Épiqueure et l'Anacréon de notre époque entra dans sa patrie en 1797. — A partir de ce moment, ce n'est plus guère qu'une existence littéraire que j'ai à retracer. Désaugiers se livra d'abord à la composition de cette foule de légers, mais spirituels ouvrages, qui firent la fortune de nos petits théâtres lyriques : son esprit si français, sa gaieté si vraie et si franche, qui auraient inventé le vaudeville s'il n'eût déjà été créé chez nous, firent prospérer le théâtre décoré alors à bon droit de ce nom, et surtout assurèrent long-temps la faveur publique à celui des Variétés. Qui ne se rappelle avec plaisir, le *Mariage extravagant*, *Pierrot*, *Monsieur Sans-Gêne*, le *Dîner de Madelon* ? Qui de nous ne rit encore de souvenir aux noms de *Vautour* et de *Dumollet* ? Plus d'une fois même l'auteur de ces charmantes folies sut prouver qu'il avait plus d'une corde à sa lyre, et obtenir nos suffrages sur des scènes plus élevées : la jolie comédie de l'*Hôtel garni*, restée au répertoire du Théâtre-Français,

n'est pas le seul exemple que l'on pourrait en citer. — Toutefois, Désaugiers, comme auteur dramatique, comme vaudevilliste même, ne pouvait aspirer qu'à un rang honorable; d'ingénieux collaborateurs devaient, d'ailleurs, entrer en partage de ses triomphes : ce qui est bien à lui seul, ce qui l'a placé hors de ligne, c'est le recueil de ses chansons si joyeuses, si piquantes, si variées. Devant elles ont pâli les vieilles et classiques renommées des Collé et des Pannard : un célèbre contemporain ne peut lui-même lui disputer cette palme. Béranger est un grand poète qui, sous le titre de chansons, a fait des odes admirables; Désaugiers est la chanson personnifiée; il est le *chansonnier*, comme La Fontaine était le *fablier*. Délire bachique, tableaux pleins de gaieté et de mouvement, censure sans fiel, mais non sans malice, de nos travers : aimables leçons de philosophie épiqueurienne, amusantes parodies, tout est du ressort de la muse enjouée à laquelle nous devons les *Tableaux de Paris*, *Pierre et Pierrette*, *Monsieur et madame Denis*, *La manière de vivre cent ans*, *Les bons amis de Paris*, etc., etc., et tant d'autres petits chefs-d'œuvre. On sait que la plus grande partie fut composée pour les diners du *Caveau moderne* (v. CAVEAU). Désaugiers fut le président comme il était le diamant de cette société. — Peut-être les fonctions de directeur du théâtre du Vaudeville, qui lui furent confiées en 1815, convenaient-elles moins au *laissez-aller* de sa vie habituelle, à son humeur sans souci; elles lui en causèrent plus d'un : il les abdiqua même en 1822, mais se laissa persuader de les reprendre en 1825. Ces distractions administratives nous ont certainement privés de quelques bonnes chansons. Bientôt une maladie, trop commune chez les gens de lettres, vint arrêter le cours de cette verve comique et féconde. Attaqué de la pierre, Désaugiers se soumit à l'opération, et la supporta avec courage. On le croyait sauvé quand un violent accès de spasme l'enleva en quelques minutes. Il avait à peine 54 ans. Jamais auteur ne fut plus

universellement regretté, et ne le mérita mieux par la franchise, la bonté, l'obligeance de son caractère. Aussi ses obsèques, qui eurent lieu le 11 août 1827, furent-elles célébrées, suivant l'heureuse expression de l'un des assistants, devant un *peuple d'amis*. St-Roch, ce jour-là, réalisait le vœu formé par Socrate pour sa maison; et quoique Désaugiers eût manifesté constamment un attachement aux Bourbons, respectable comme toutes les convictions sincères, il n'y eut point de division de partis ou d'opinions autour de son cercueil; il y eut unanimité de larmes. — Les *Chansons de Désaugiers* ont eu de nombreuses éditions, parmi lesquelles on a distingué celle qui parut chez le libraire Ladvocat en 1829. On y trouve une notice intéressante sur l'auteur par M. Merle. Elle a été reproduite dans la jolie édition in-36, dite *de poche*, publiée en 1834, chez Dufey et Delloye, qui offre, en outre, des gravures soignées, et un portrait de notre chansonnier d'une ressemblance parfaite; portrait que l'on peut dire parlant, ou plutôt *chantant*. OURNY.

DÉSAVEU, acte par lequel une personne dénie un *aveu* qui a été fait en son nom par un mandataire sans pouvoir, et repousse les conséquences que l'on voudrait en tirer contre elle : ce terme s'applique spécialement aux instances judiciaires dans lesquelles les parties ne peuvent figurer qu'en donnant un mandat particulier à des officiers ministériels chargés de les représenter sous la dénomination d'*avoués* (v.), précisément parce qu'ils sont sujets au *désaveu*, s'ils ont agi sans pouvoir suffisant. En règle générale, l'avoué, l'huissier, le notaire et tous les autres *officiers ministériels* (v.) ne peuvent faire acte de leur ministère au nom d'une partie que sur sa réquisition formelle, et en vertu d'un ordre écrit : cependant, on se contente dans l'usage d'un mandat verbal, parce que le caractère officiel dont ces fonctionnaires sont revêtus paraît une garantie suffisante qu'ils n'auraient pas agi en l'absence d'une autorisation formelle; ils ne peuvent

d'ailleurs obliger les parties qu'ils représentent que dans les limites du mandat légal dont ils sont chargés ; mais , pour leur garantie personnelle , il est néanmoins d'une sage prudence de se prémunir contre toute action en désaveu d'un acte justificatif de leur mandat. Toutefois , la remise des pièces nécessaires pour former une instance , et s'il s'agit d'une défense , la remise de l'assignation signifiée par le demandeur , suffisent pour constater que l'avoué a eu les pouvoirs nécessaires. — L'action en désaveu peut être formée à l'occasion , soit d'un acte extra-judiciaire , soit d'une instance encore pendante , soit d'un jugement rendu et passé en force de chose jugée. Dans le premier cas , celui qui intente l'action doit la porter devant le tribunal du défendeur , et il en résulte une instance principale dans laquelle les rôles naturels se trouvent intervertis , car le demandeur ne se présente que pour requérir qu'il lui soit donné acte de son désaveu , tandis que le défendeur , pour repousser l'action en désaveu , est tenu de justifier qu'il a réellement reçu le mandat en vertu duquel il a agi. Cela vient de ce qu'il est en réalité demandeur en exception , puisqu'il oppose à l'action intentée contre lui un mandat dont il excipe. Si le désaveu est relatif à une instance pendante , c'est une nouvelle action qui vient se joindre à cette instance , et qui forme un *incident* (v.) dont le premier effet est d'arrêter le cours de la procédure principale , car si l'action en désaveu était admise , il n'y aurait pas lieu à la continuer ; il se présente donc une question *préjudicielle* (v.) qui doit être décidée avant de passer outre. Dans ces deux premières hypothèses , il n'y a point de délai déterminé pour intenter l'action en désaveu qui peut être formée tant que les choses sont entières , c.-à-d. qu'il n'y a point eu d'acquiescement capable de la rendre non recevable ; mais il n'en est point ainsi lorsque le désaveu s'applique à une instance terminée par un jugement passé en force de chose jugée : comme la décision n'a pas pu acquiescer cette autorité

sans que la partie condamnée en ait eu une connaissance personnelle , il résultait de son silence une présomption naturelle qu'elle avouait le mandat ; cette considération devait engager à restreindre la faculté du désaveu dans un délai assez court. Cependant on n'a pas pensé que ce délai dût courir de l'époque seulement où la décision judiciaire aurait acquis force de chose jugée , on a voulu que le jugement eût été en outre exécuté , et c'est dans la huitaine à partir du jour de l'exécution (v.) que le désaveu doit être déclaré sous peine de déchéance. Les formalités à remplir pour faire cette déclaration varient suivant les circonstances : tantôt elle a lieu au greffe , tantôt par simple signification directe. Du reste , il y a certains actes qui ne peuvent être faits , même dans le cours d'une instance , sans une autorisation formelle : ce sont les offres réelles , les aveux judiciaires et les autres actes analogues , et généralement l'avoué qui a le pouvoir de prendre les conclusions , de les modifier et de les restreindre , ne peut pas cependant se croire autorisé à en changer la nature. Ainsi , il ne pourrait pas , sans s'exposer au désaveu , dénaturer la demande de telle sorte qu'elle ne fût plus la même , car il lui faudrait alors un nouveau mandat , qui serait d'autant plus nécessaire que les conclusions nouvelles seraient un abandon de l'action originaire. — Lorsque l'action en désaveu a été accueillie , le *désavoué* est condamné envers toutes les parties auxquelles il a porté préjudice , aux dommages-intérêts qui leur sont dus , et , suivant la gravité des cas et la nature des circonstances , il peut même être puni d'interdiction ou poursuivi extraordinairement. — En droit féodal , on entendait autrefois par *désaveu* l'acte par lequel le vassal déniait la souveraineté du seigneur suzerain : c'était un acte de rébellion si le seigneur parvenait à prouver en effet sa souveraineté ; et des difficultés sans nombre s'élevaient à cet égard pour savoir dans quels cas le vassal était tenu d'avouer ou de désavouer son seigneur , et dans quels cas il pouvait garder le si-

lence, sauf au seigneur à établir avant tout son droit de mouvance; mais tous ces détails, qui appartiennent à un temps qui n'est plus, ont perdu beaucoup de leur intérêt, et ceux qui méritent d'être conservés trouveront mieux leur place au mot *FÉLONIE* (v.). — *DÉSŒUVRE* DE PATERNITÉ (v. *PATERNITÉ*.) TEULET, a.

DESBARREAUX (JACQUES-VALLÉE), fils d'un intendant des finances : né à Paris en 1602, se fit remarquer dès ses premières années par des goûts épicuriens et des principes irréligieux, double source de scandale à une époque qui avait des mœurs et des croyances. Lié avec Théophile Viaud, ce poète licencieux et indévot, ces relations devinrent d'une intimité tellement suspecte qu'après la condamnation de son ami, le jeune Desbarreaux ne trouva pas de meilleur moyen pour rétablir sa réputation que de prendre une maîtresse. Il fut le premier amant de la belle Marion Delorme, qui devait en avoir tant d'autres. — Sa famille l'avait en quelque sorte obligé d'acheter une charge de conseiller au parlement de Paris. Il s'en défit promptement, après avoir payé la somme en litige dans une affaire dont il avait été nommé rapporteur, afin de s'éviter l'ennui d'en examiner les pièces. La fortune que son père lui avait laissée lui permettait une voluptueuse paresse; sa seule occupation fut désormais la composition de quelques couplets, quelques poésies légères. Il eut dans la capitale (autre scandale encore inconnu à ce siècle) une *petite maison*, située au faubourg S.-Victor, qu'il avait nommée *l'Ile de Chypre*, et dont plus d'une autre après Marion fut la Vénus passagère. — Mais bientôt ces plaisirs ne lui suffirent point. Moderne Apicius, pour porter au suprême degré les jouissances de la table, il fit dans nos provinces des tournées gastronomiques, ayant soin de visiter chaque ville dans la saison où les productions de son terroir ou de son industrie gourmande se trouvaient dans leur primeur. — Ces voyages ne furent pas cependant sans quelques désagréments pour lui; il se les attira, il est vrai, par

des imprudences très blamables. Son contemporain, Tallemant des Réaux, dans ses médisances posthumes, nous en a révélé quelques traits qui montrent que Desbarreaux ne se bornait pas toujours à un athéisme théorique. Ces traits confirment du reste ce que l'on savait déjà de la faiblesse de cet *esprit fort*, qui, incrédule en bonne santé, devenait, à la moindre indisposition, un croyant zélé et même superstitieux. Aussi, un ecclésiastique, homme d'esprit, avec lequel il voulait discuter un jour sur la religion, se borna-t-il à lui dire : « Remettons cette controverse à votre première maladie. » — Ce fut dans un de ces accès de dévotion, inspirée par la crainte de la mort, qu'il composa ce fameux sonnet trop connu, pour le citer ici au lecteur :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité, etc...

qui seul a fait passer son nom comme poète à la postérité; Voltaire, toujours un peu pyrrhonien en fait d'histoire littéraire, comme dans tout le reste, a voulu lui enlever l'honneur en attribuant ce sonnet à l'abbé de Lavau; mais cette opinion n'a point prévalu. — Il paraît toutefois que, retiré dans ses derniers jours à Châlons-sur-Saône, dont l'air était, suivant lui, le meilleur de la France, Desbarreaux y devint un chrétien plus sincère. Converti sans doute par l'évêque de cette ville, avec lequel il avait de fréquentes entrevues, il y fit une fin édifiante, à l'âge de 71 ans, en 1673. OURRY.

DESCAMISADOS (hommes sans chemise), nom de mépris jeté par les *hidalgos* ou nobles espagnols (*hidalgos*, *hijos de algo*, fils de quelque chose) aux malheureux prolétaires qui vivent indépendants au jour le jour et n'ont pas d'argent à dépenser en brillants costumes. Lors de la révolution de 1820, les mêmes nobles appliquèrent cette épithète aux mêmes amis de la liberté sortis des rangs du peuple. On n'a pas oublié quelle fut l'origine et la marche de cette révolution de 1820. Le peuple espagnol gémissait sous le poids d'une administration oppressive et injuste; l'influence mona-

cale avait repris toute sa puissance, et le fréquent changement des ministres prouvait à la fois l'incertitude de la marche du gouvernement et l'incapacité de ses agents. La douceur angélique de la reine, ses vertus, sa modération, ne purent triompher des mauvais conseils dont Ferdinand subissait la fatale influence; elle mourut, et la princesse de Saxe, sa nouvelle épouse, n'eut pas plus d'empire sur ses résolutions politiques. — Buenos-Ayres, le Chili, Venezuela, la Nouvelle-Grenade, se constituaient en républiques. L'expédition de Lima, qui avait épuisé le trésor, périssait sans avoir rien fait pour le pouvoir absolu. Ferdinand, instruit que des idées libérales avaient pénétré dans l'armée, projeta une expédition nouvelle, qui devait avoir le double résultat d'éloigner ses soldats et de soumettre ceux qu'il appelait des rebelles. Les troupes se rassemblèrent en Andalousie, au nombre de vingt-deux mille hommes, sous le commandement d'O'Donnel, comte de l'Abisbal. Les officiers, profitant de l'aversion des soldats pour l'entreprise trapolitique dans laquelle on les engageait, étaient parvenus à se communiquer le dessein généreux qu'ils avaient conçu de rétablir en Espagne le gouvernement constitutionnel. La franc-maçonnerie, dégagée de quelques-unes de ses mesquines pratiques et relevée jusqu'à ce culte des vertus civiques, but constant des efforts des *descamisados*, fut le moyen qui établit entre eux la confiance et l'union. Des ouvertures furent faites aux généraux O'Donnel et Sarsfield; ils parurent les accueillir avec transport, mais, le jour fixé pour la régénération de la péninsule, le général Sarsfield, à la tête de la cavalerie, fit entendre le cri de *vive le roi absolu!* Cent vingt-trois officiers *descamisados*, sortis pour la plupart des rangs du peuple, furent cernés et arrêtés. — Sur ces entrefaites, la fièvre jaune se déclara dans Cadix, où pendant trois mois elle exerça ses ravages. L'expédition fut suspendue; O'Donnel fut rappelé à Madrid, et ceux des officiers *descamisados* qui étaient restés libres s'occupèrent à

renouer le complot. Enfin, les conjurés placèrent à leur tête le colonel Quiroga en qualité de général, et le colonel Arco-Aguero comme chef d'état major; Raphaël-Riégo, commandant en second du bataillon des Asturies, s'unit à eux et fit entendre le cri de liberté dans las Cabezas, où il était cantonné; deux autres bataillons se joignirent à celui dont il était le chef. Ce fut à la tête de cette poignée de *descamisados* que cet officier se dirigea sur le quartier-général, fit prisonnier le général Calderon, successeur de l'Abisbal, et entra dans l'île de Léon, dont Quiroga venait de s'emparer. Toutes les forces de l'armée libératrice n'excédaient pas cinq mille hommes. — Le peuple espagnol montra d'abord de l'irrésolution, et le mois de janvier s'écoula avant qu'aucune province se fût déclaré pour la constitution de Cadix, que proclamaient les troupes! Riégo, à la tête de 1,500 hommes, sortit de l'île de Léon pour parcourir les contrées voisines et essayer de ranimer le patriotisme des habitants. Cette résolution courageuse, unique dans l'histoire du monde, n'eut pas le résultat qu'on pouvait en attendre. Riégo parcourut successivement Algésiras, Malaga et tout le littoral de la Méditerranée; il pénétra même dans Cordoue. Partout il fut accueilli par les acclamations du peuple, mais nulle part le peuple ne se décida pour lui. Après plusieurs marches et contre-marches, après plusieurs escarmouches avec les colonnes royales, Riégo vit sa troupe réduite à 150 hommes: cette poignée de braves, enveloppée de toutes parts au village de Benevieda, s'y défendit avec le plus grand courage. — Quiroga, enfermé dans l'île de Léon avec 3,000 hommes, était sans nouvelles de Riégo, et pourtant la Galice, les Asturies, l'Aragon, commençaient à s'agiter. A Cadix, les généraux Freyre et Campana attiraient la population dans un piège, et la mitraillaient après l'avoir rassemblée sous prétexte de proclamer la constitution. O'Donnel, qui avait si cruellement trompé les espérances des patrio-

tes, était chargé de réunir une armée pour couvrir Madrid; mais, forcé de céder au vœu général, il se soumettait à la junte de Galice avec le régiment *impérial Alexandre*, dont son frère avait le commandement; enfin, Freyre lui-même, ne pouvant plus répondre des troupes, venait de jurer la constitution. La cour, effrayée, résolut de gagner du temps en calmant par des promesses l'exaltation publique. L'infant don Carlos fut mis à la tête d'une junte directoriale: son premier soin fut de déclarer qu'il ne transigerait jamais avec ce qu'il appelait la révolte. L'infant don Francisco était d'un avis contraire. Le roi désigna alors le général Ballesteros, exilé à Valladolid, pour prendre le commandement de l'armée à la place de Freyre. Ce chef refusa et se prononça pour la constitution. La *camarilla* (v.), forcée dans ses derniers retranchements, donna au roi l'idée de convoquer l'ancien conseil d'état, qui mettrait au pied du trône les respectueuses remontrances de tous les corps du royaume. Il était trop tard pour tenir ce langage. Élio engagea Ferdinand à quitter la capitale; il rejeta cet avis; mais la fermentation des esprits était à son comble. Les courtisans gardèrent le silence, et le prince convoqua le 6 mars les anciennes cortès (v.) du royaume. A cette nouvelle, la révolution éclata dans Madrid; le peuple demandait par l'organe des *descamisados* les cortès et la constitution de 1812. Le roi, ne pouvant plus user de temporisation, promit, le 7 mars, à dix heures du soir, de céder au vœu général. Le décret qui contenait cette promesse et la rendait officielle fut publié le lendemain. La capitale se calma. Une amnistie générale fut proclamée pour tous les délits politiques, et l'on se borna à déclarer incapables de siéger dans la nouvelle assemblée les députés infidèles qui avaient sollicité la destruction du pacte fondamental. L'inquisition fut supprimée, et ses victimes furent rendues à la liberté.—Le 9 mars 1820, Ferdinand, roi d'Espagne, prêta serment à la constitution, en présence d'une junte de onze

personnes, qu'il institua pour partager avec lui l'autorité jusqu'à l'installation du gouvernement constitutionnel. Il fit ouvrir le balcon de son palais, et là, en présence du peuple, ce tartufe couronné donna une nouvelle solennité au serment qu'il venait de prononcer. Ainsi, par la persévérance et l'énergie des *descamisados* de l'armée et de la capitale, s'établit la constitution des cortès, dont les principes fondamentaux étaient en harmonie avec l'ancien droit public de la nation espagnole. Des élections eurent lieu dans toute la péninsule, et l'assemblée ouvrit ses séances le 9 juillet suivant. — La masse populaire reçut avec enthousiasme ce changement inespéré dans ses lois et dans les formes du gouvernement qu'elle avait subi depuis plusieurs siècles: on la vit avec admiration s'associer spontanément à la civilisation européenne; les classes éclairées suivirent son exemple; mais la classe intermédiaire, comme partout ignorante et crédule, n'ayant ni le bon sens des masses, ni les lumières des sommités, ne vit la constitution que par les yeux des moines, qu'une politique sage au fond, mais imprudente, songea trop vite à séculariser. Dès lors il se forma dans quelques provinces des bandes seditieuses, ramassés de véritables *descamisados*, bien plus dignes de ce nom que les patriotes auxquels on le jetait par mépris, et qui surent l'ennoblir. Ces barbares, agglomérés sous le titre d'*armée de la foi*, prétendaient rétablir un régime atroce et perpétuer en Espagne les cruautés du moyen âge. Ardents amis du fanatisme et de l'oppression, ils organisaient sur tous les points de sanglantes diversions au spectacle imposant d'un peuple qui devient libre sans violence et sans désordre. Soudain, Naples et bientôt le Piémont suivirent l'exemple de l'Espagne: l'issue malheureuse de ces deux révolutions ne contribua pas peu à donner de l'activité au désir de réaction que les *apostoliques* excitaient à Madrid et dans les provinces. — Tandis que la Péninsule, travaillée intérieurement par les factions et par les embarras de sa si-

tuation politique, voyait s'amorceer les orages d'une guerre civile; tandis que les cortès s'efforçaient de cicatrizer les plaies ouvertes par l'invasion et par le despotisme; que des bruits formidables et menaçants semblaient s'accorder avec les audacieuses entreprises des bandes de la foi; que le roi, faible et incertain, épuisait toute la souplesse de son caractère en protestations d'amour pour la constitution, la fièvre jaune éclata à Barcelone, et ce fléau destructeur ne tarda pas à répandre au loin le deuil et la terreur. La France saisit le prétexte de sa sûreté pour envoyer sur les frontières une armée qui, sous le nom de cordon sanitaire, devait bientôt mettre à exécution des projets qu'on n'osa pas avouer d'abord. — Les cortès sentaient le besoin de rétablir la paix au dedans pour imposer silence aux calomnies qui se répandaient dans l'Europe. Ils ordonnèrent que les pays révoltés fussent traités selon les lois de la guerre; et, attendu la gravité des circonstances, contre l'avis des *descamisados*, amis inflexibles de la liberté, ils modifièrent les lois sur la presse, sur le droit de pétition et sur les sociétés populaires. Mais cette assemblée agissait avec l'inutile concours d'une administration sans finances et sans habileté; elle parlait en présence des partis; elle comptait dans son sein plus de gens de bien que d'hommes instruits, et sa modération n'appliqua que de vains palliatifs aux maux réels qui déchiraient l'Espagne. Les moyens pécuniaires semblaient être entièrement dans les mains des absolutistes. Ce parti, qui voulait le rétablissement des anciens abus, se couvrait du masque de la religion pour colorer son stupide amour du privilège et des injustices du despotisme. Il se composait de moines et de grands, possédant les 4 cinquièmes du territoire espagnol. Les *francs-maçons stationnaires* et les *comuneros* se formaient des hommes éclairés de la nation, mais ils se distinguaient par quelques nuances d'opinions politiques. Les premiers penchaient pour une modération excessive; ils n'étaient pas éloignés de consentir à

une modification de la constitution, qui eût donné plus d'influence dans l'état à l'autorité royale, déjà portée par elle-même à tout influencer. Les *comuneros* ou *francs-maçons du mouvement*, au contraire, ne voyaient avec raison le salut de l'Espagne que dans l'exécution franche et entière du pacte fondamental. Les *francs-maçons modérés*, qui comptaient dans leurs rangs Arguelles, Morillo, San-Martin et Martinez de la Rosa, furent appelés par le peuple *pasteleros* (pâtisseries), parce qu'ils voulaient pétrir, remanier la constitution. Les *comuneros* se divisaient en *exaltados* et *descamisados*, ainsi nommés de leur plus ou moins de penchant pour la constitution. Ces derniers, qui étaient les plus nombreux, parce qu'ils avaient jeté de profondes racines dans les masses, reconnaissaient pour leur chef le respectable Juan Romuero Alpuente. Aux *exaltados* se joignirent les *zuriagistes*, dont le nom venait du mot *zuriago*, fouet, titre d'un journal de cette couleur. Les absolutistes les traitaient de forcenés, prêchant au peuple la terreur et l'anarchie: ils les accusaient astucieusement de n'être que des absolutistes déguisés, des agents de l'étranger, voulant par des excès rendre la constitution odieuse. Ce fut ainsi que durant notre révolution française les *aristocrates* accusèrent les plus honnêtes *jacobins* de leurs crimes. Chez tous les peuples, dans les mêmes circonstances, sans cesse les mêmes calomnies sont prodiguées aux mêmes hommes, à la même probité politique, au même amour de la patrie. — Telle était la situation morale de l'Espagne lorsqu'en juillet 1822 les absolutistes parvinrent à ébranler la fidélité des gardes royaux, et tentèrent par leur secours de renverser le gouvernement constitutionnel. Le courage de la milice nationale, dans les rangs de laquelle affluaient les *descamisados*, fit échouer cette entreprise. Les bataillons insurgés, mis en fuite, se réfugièrent à l'Escorial, où ils furent assiégés par les miliciens. Jusque là, le roi Ferdinand avait paru favoriser cette réaction; il tenait les ministres enfer-

més séparément dans son palais. Après l'événement, il donna lui-même aux magistrats la liste des conjurés, entre lesquels figurait son propre frère l'infant don Carlos. Les révoltés eurent 371 morts et 580 blessés; les *descamisados* n'éprouvèrent pas à beaucoup près une perte aussi forte. Le lendemain, Madrid jouissait de la plus grande tranquillité, et aucune vengeance ne souilla le triomphe de la cause nationale.—Dès ce moment, les modérés sentirent que leur main était trop débile pour tenir le timon de l'état : les *descamisados* vainqueurs forcèrent le roi à légitimer leurs principes; le traître Élio, traduit en justice, fut condamné et exécuté, une amnistie accordée aux soldats qui avaient pris part à la révolte et un ministère plus énergique appelé à la direction des affaires. Les nouveaux ministres se distinguaient autant par l'exaltation de leurs idées que par leur véritable patriotisme.—Cependant, les bandes insurgées se multipliaient sur le sol espagnol; elles déployaient surtout leur audacieuse férocité dans la Biscaye, la Navarre et la Catalogne. Ce fut dans cette dernière province, à la *Seu-d'Urgel*, que s'établit, sous la présidence du marquis d'Urgel, une régence qui fit des actes de souveraineté, et, prétendant agir au nom du roi, qu'elle disait être prisonnier, déclara travailler au rétablissement du régime existant avant le 7 mars 1820. Vainement les généraux constitutionnels chassaient devant eux ces hordes dévastatrices, recrutées de tous les malfaiteurs et des malheureux paysans arrachés aux travaux de la campagne par l'influence monacale; la guerre civile sans cesse renaissante venait puiser en France de nouvelles forces; le cordon sanitaire prenait le nom d'*armée d'observation*, et, par ordre du congrès de Vérone, 100 mille Français allaient envahir l'Espagne. Les notes des puissances étrangères avaient blessé la fierté espagnole : elle se refusa à toute concession. L'enthousiasme des masses passa dans les cortès; les ministres répondirent à l'étranger que jamais la nation espagnole n'accorderait à personne le

droit d'intervenir dans ses affaires. Diverses décisions relatives aux propositions de la sainte-alliance furent prises à l'unanimité par les cortès dans deux séances célèbres, le 9 et le 11 janvier. Tout le corps diplomatique quitta Madrid, et les *descamisados* s'abandonnèrent à la joie, comme si leur courage eût dû bientôt s'effacer par leur imprudente sécurité.—Cent mille soldats du duc d'Angoulême s'étaient unis aux soldats de la foi sous les murs de Bayonne et de Perpignan. Les cortès songèrent alors sérieusement à organiser l'armée; mais les coffres étaient vides, les *descamisados* des milices et de la ligne, sur tous les points, poursuivaient, nus-pieds, les guerillas apostoliques; l'une d'elles poussait des reconnaissances jusqu'aux portes de Madrid. Malgré la vive opposition du roi, les cortès avaient décidé que, l'invasion étant imminente, le gouvernement serait transféré à Séville : ce décret fut mis à exécution, et les hostilités commencèrent.—L'armée espagnole, bien inférieure à celle qu'elle avait à combattre, ne comptait que des régiments incomplets, mal vêtus, mal payés, mal disciplinés; elle ne put donc faire aucune résistance, et les Français arrivèrent sous les murs de Madrid, 40 jours après l'ouverture de la campagne, sans avoir un engagement sérieux avec les Espagnols. Il faut laisser à d'autres le soin d'exalter cette promenade militaire. Des victoires obtenues sans combats ne sauraient ajouter à la gloire des armes françaises, si malheureusement employées dans cette circonstance. — Le comte de l'Abisbal, chargé du commandement de la capitale, donna le premier l'exemple de ces honteuses défections qui vinrent déshonorer l'armée espagnole. Malgré les exemples de Waterloo, nous ne pensons pas qu'il y ait un principe politique qui puisse faire approuver la lâcheté et la trahison. Le duc d'Angoulême, maître de la ville, convoqua les grands du royaume pour qu'ils eussent à créer une régence chargée de gouverner l'Espagne, jusqu'à ce que le roi fût rétabli dans la plénitude de son pouvoir. La grandesse paraissait

incliner vers la douceur et vers un simulacre de liberté; mais ce n'était pas le compte de la monacaille, avide de servitude et de sang : elle souleva ses mendiants et appela leur vengeance sur la tête de ces *descamisados* de tout rang, que la veille encore ils proclamaient l'espoir de la patrie. La régence se hâta de réaliser ces vœux homicides, et, s'abandonnant à une réaction complète et violente, elle confirma dans leurs grades les brigands de la foi, abolit les décrets des cortès, les emprunts faits au nom de la nation, et créa une surintendance de police, dont les fureurs révolutionnaires donnèrent à l'Espagne, en attendant la délivrance du roi, les avant-goûts du pouvoir absolu. — Mica seul tenait dans le nord; la Galice et les Asturies voyaient Morillo imiter l'exemple de l'Abisbal; Quiroga s'enfermait dans la Corogne avec les débris de son armée, l'anglais Robert Wilson et quelques français; les autres troupes constitutionnelles, au nombre de 20,000 hommes, se maintenaient dans l'Andalousie et l'Estremadure. L'occupation de Madrid et la marche rapide de l'armée française déterminèrent les cortès à transporter de Séville à Cadix le siège du gouvernement. Ferdinand s'opposa de toutes ses forces à ce nouveau voyage. L'assemblée lui reprocha la violation de ses serments, ses secours aux révoltés, ses vœux pour l'ennemi. Sur la motion de Galiano, il fut déclaré en état d'empêchement moral; on suspendit son autorité, on investit une junta du pouvoir exécutif, et on le contraignit de quitter Séville, où une émeute excitée par les moines éclata aussitôt son départ. Trois jours après, il entra dans les murs de Cadix, et le pouvoir exécutif lui était rendu. — La régence de Madrid continuait à commettre impunément les excès les plus odieux : les prisons regorgeaient de citoyens qu'on arrêtait sur les motifs les plus étranges; la terreur était à son comble dans tous les lieux soumis au joug de l'armée de la foi, et l'ordonnance d'Andujar, titre de gloire et de mansuétude du duc d'Angoulême, restait comme une œuvre morte, comme un de

ces leurreurs perfides que les vainqueurs jettent insidieusement aux vaincus. On connaît les exploits de ce prince et ceux de son frère d'armes, le roi actuel de Sardaigne, sous les murs de Cadix, les merveilles du Trocadero et de Santi-Petri, et la délivrance de leur cousin le roi Ferdinand. Ce monarque, la veille de son départ de Cadix, avait promis solennellement une amnistie générale et une constitution émanée de lui. Ses promesses avaient calmé l'effervescence du peuple et de l'armée; mais à peine fut-il dans les bras de son libérateur qu'il annula d'un seul trait de plume tout ce qui avait été fait depuis l'établissement de la constitution. — Riégo, échappant à la surveillance de la flotte française, avait débarqué à Malaga : il se proposait de rallier les troupes et de se jeter sur les derrières de l'ennemi. Lâchement trahi par Ballesteros et d'autres chefs, il tomba entre les mains de quelques paysans, qui le livrèrent aux royalistes. Conduit à Madrid, garrotté comme un vil criminel, abreuvé sur toute la route des humiliations et des injures les plus dégoûtantes, il périt de la main du bourreau. Riégo avait été le héros de la révolution espagnole : ses vertus civiques lui méritaient un autre sort. Six jours après son exécution, Ferdinand faisait son entrée solennelle dans Madrid, sur un char traîné par des moines et leurs créatures, au milieu des cris féroces de *vive le roi absolu ! vive l'inquisition ! meure la nation !* — La soumission de la Péninsule suivit de près. Tout ce que l'Espagne comptait d'hommes éclairés, consciencieux, patriotes, tous ceux qui n'étaient pas restés étrangers au gouvernement constitutionnel, lurent obligés de s'expatrier ou allèrent souffrir mille morts aux présides d'Afrique. Là, *francs-maçons modérés et descamisados ardents*, tout fut confondu, tout porta les mêmes fers et versa les mêmes larmes. Ferdinand s'abandonna à toute la violence de son ressentiment. Voici une ordonnance du 21 octobre 1823, qui peint le tigre couronné : « S. M., ne pouvant voir avec indifférence l'abus notoire

et honteux que font les révolutionnaires de sa clémence naturelle, au mépris de sa dignité et au scandale de l'Europe, se voit forcée de faire violence à la bonté de son cœur, et, d'après l'avis de son conseil suprême de guerre, elle veut et ordonne ce qui suit : tous ceux qui, depuis le 1^{er} octobre 1822, se sont déclarés ou se déclareront par des faits quelconques ennemis des droits légitimes du trône ou partisans de la prétendue constitution de Cadix; tous ceux qui écriront des *brochures* ou des *journaux* tendant à la même fin; tous ceux qui oseront proférer des cris d'alarme et de subversion, tels que *vive Riégo! vive la constitution! mort aux serviles! mort aux tyrans! vive la liberté! vivent les descamisados!* seront tenus pour criminels de lèse-majesté, et, comme tels, sujets à la peine de mort. La même peine atteint les *francs-maçons*, *comuneros*, *descamisados* et autres sectaires, qui doivent être considérés comme ennemis de l'autel et des trônes; leurs biens seront en outre confisqués au profit du trésor royal. Ceux qui, dans les lieux publics, parleront contre la souveraineté du roi, ou en faveur de la constitution abolie, dans le cas où leurs discours ne produiraient aucun acte formel, seront punis de 4 à 10 ans de *galères*. L'ivresse ne sera point admise comme excuse, quand il sera prouvé que le délinquant est sujet à ce vice. C'est au discernement des juges à déterminer la force des preuves pour ou contre le prévenu. Tout Espagnol, de quelque classe, qualité et distinction qu'il soit, sera soumis aux peines ci-dessus, d'après le jugement des commissions militaires exécutives. » — Telle fut la fin des *descamisados* de 1822. Auteurs d'une des plus belles et des plus pacifiques révolutions dont l'univers ait été témoin, ils se virent, aussitôt après la victoire, comme cela arrive dans presque toutes les révolutions, écartés sans pitié par les hommes du lendemain, et enlevés à une œuvre que seuls ils avaient conçue, que seuls ils comprenaient, que seuls ils étaient en état de mener à bonne fin. Les ennemis du despotisme, quelle que fût la

bannière sous laquelle ils marchassent, s'aperçurent, mais trop tard, du tort immense qu'ils avaient eu de se priver de l'énergie de ces hommes de tête et de cœur. On se hâta de les rappeler aux affaires quand on vit l'étranger pactiser avec les factieux et menacer de près la constitution. Il était trop tard : les *descamisados* n'avaient plus que leur sang à offrir à la patrie : ils en rougirent les échafauds et les rares champs de bataille où ils ne furent pas abandonnés. — De 1823 jusqu'à ces derniers temps, l'Espagne a gémi sous la main de fer de la plus hideuse tyrannie. La mort de Ferdinand lui ouvrait de belles destinées : elle n'a pas su en profiter. Tout était à renverser et à refaire dans le nouvel édifice constitutionnel : on s'est contenté d'un misérable replâtrage. Il fallait des hommes d'énergie et de cœur, et l'on a craint de se jeter dans les bras des *descamisados* ; on s'est fait plagiaire de ce qu'il y a de moins digne d'être imité, de ce *juste-milieu* français, corps sans âme, plate négation politique, qui ne peut conduire un gouvernement qu'au suicide, à travers le déshonneur. Aussi, avons-nous vu l'ange damné des apostoliques, cet infant don Carlos, chef né des factieux espagnols, traverser sans empêchement la France, conquérir le nord de la Péninsule à la tête de quelques paysans fanatisés, faire trembler la reine sur son trône, et la forcer à venir mendier contre la révolte les baïonnettes de cette même France. Avec un appel franc et loyal aux *descamisados*, on pouvait, au commencement, en finir dans moins de 15 jours avec l'insurrection. Maintenant que les deux factions belligérantes ont mis tout à feu et à sang, et fait un affreux désert des plus belles provinces de l'Espagne, on n'ose pas encore recourir aux *descamisados* ; on préfère l'étranger, qui peut-être refusera bientôt son secours. Alors, comme en 1823, il faudra revenir à eux ; alors, comme en 1823, il sera sans doute trop tard : le despotisme, renversant de faibles obstacles, viendra de nouveau commander ses massacres ; les *descamisados* iront de nouveau pourrir dans les bagnes

ou verser leur sang sur les échafauds. Les yeux de leur chef, de Juan-Romero Alpuente, viennent de se fermer dans un âge avancé. Heureux vieillard ! il ne verra pas deux fois la ruine de sa patrie ! — Si au moins tout cela pouvait servir de leçon à notre pauvre France, et lui montrer qu'il n'y a pas de salut possible pour elle dans une absence complète de franchise, de dignité, de justice, de vertu, d'énergie, de patriotisme et d'indépendance, dans le *juste-milieu* enfin, puis-je qu'il faut encore prononcer ce mot !

E. DE MONGLAVE.

DESCARTES (ou plutôt **DES QUARTES**, et dans les titres latins du xiv^e siècle *De Quartis*), chevalier, seigneur du Perron, naquit à la Haie en Touraine, le 31 mars 1596, d'une famille noble et ancienne, dont les diverses branches s'étaient établies en Touraine, en Poitou et en Bretagne. Son père était conseiller au parlement de Rennes; il n'habitait cette dernière ville que pendant les sessions, qui duraient six mois par an. — Le petit Descartes montra dès son enfance un désir extraordinaire de tout connaître; il fatiguait de questions les personnes qui vivaient autour de lui; aussi l'appelaient-ou déjà le *petit philosophe*. — A l'âge de 8 ans, son père l'envoya au collège de la Flèche, dirigé par les jésuites. C'est là qu'il se lia d'amitié avec le père Mersenne: la mort seule put mettre fin à l'attachement et à l'estime qu'ils se portaient réciproquement. Les progrès du jeune Descartes furent très rapides; il apprit les langues et la philosophie anciennes, et comme il avait beaucoup de justesse d'esprit, il s'adonna avec ardeur toute particulière à l'étude des mathématiques; il cultiva aussi avec prédilection la poésie, dont il conserva le goût toute sa vie. — Il était d'une constitution assez faible pour que ses maîtres lui permissent de rester au lit pendant une bonne partie de la matinée. C'est dans cette retraite silencieuse que se développa l'aptitude extraordinaire qui le portait à la méditation. — Qui le croirait? lorsqu'il eut terminé ses études, il conçut le plus pro-

fond mépris pour tout ce qu'on lui avait enseigné (v. ci-après p. 225), tellement que son père lui ayant permis, à l'âge d'environ 17 ans, d'aller habiter la capitale, il s'y livra pendant une année à toutes sortes de dissipations; il affecta surtout les pèripéties du jeu avec d'autant plus de ferveur, disent certains de ses biographes, qu'il y gagnait habituellement; mauvaise raison: le hasard n'a pas de faveurs constantes pour qui que ce soit. Ne valait-il pas mieux faire l'observation qu'au temps de la jeunesse de Descartes, le calcul des probabilités était inconnu à très-peu de chose près. Les banquiers de ce temps-là n'avaient pas assez d'instruction pour calculer d'avance toutes les chances qui pouvaient leur être contraires ou favorables; il y a tout au plus 25 ans qu'on voyait au Palais-Royal un jeu de dés dont une chance pouvait être défavorable aux banquiers: un mathématicien l'ayant signalée, elle fut supprimée. Tout porte à croire que le jeune Descartes, métaphysicien et géomètre par excellence, vit d'un coup d'œil les côtés vulnérables des jeux qu'il fréquentait. Il devait donc à son génie les succès que le vulgaire attribuait aux faveurs du hasard. — Cependant, une tête si fortement organisée ne pouvait s'accommoder longtemps d'un genre de vie si peu fait pour exercer ses facultés. Un beau jour donc, sans en prévenir personne, Descartes abandonna ses amis de débauche, loua une maison dans le faubourg Saint-Germain, et s'y enferma pendant deux ans. Ayant été découvert, il prit le parti de voyager, et comme il était noble de naissance, et qu'il comptait parmi ses aïeux des hommes de guerre distingués, il se fit soldat et alla servir volontairement et à ses frais en Hollande, sous Maurice de Nassau. Ce genre de vie lui fournissait l'occasion de faire de nombreuses observations sur le caractère, les mœurs, les coutumes des hommes et des peuples étrangers, tout en lui permettant de cultiver les sciences, dont l'étude faisait le charme de ses loisirs. Voici deux anecdotes qui prouvent combien étaient déjà

grands les progrès qu'il avait faits dans les mathématiques : se trouvant à Bréda, il vit un groupe de personnes qui lisaient une affiche dans laquelle un savant proposait, comme c'était l'usage dans ce temps-là, la solution d'un problème, mais l'affiche était en Flamand, et Descartes n'entendait pas cette langue : il pria donc un homme grave qui venait de lire l'affiche de vouloir bien la lui expliquer : « Volontiers, répondit d'un ton pédantesque, Beckman (c'était son nom), professeur de mathématique, si en récompense vous voulez m'apporter la solution du problème. — J'accepte la condition », répliqua le jeune volontaire : et le lendemain le professeur eut la réponse qu'il désirait. Quelque temps après, le jeune et docte soldat ayant eu l'occasion de séjourner à Ulm, alla rendre visite à Aulhaber, qui venait de publier un gros livre sur l'algèbre. Il en fut reçu avec indifférence ; peut-être même passait-il à ses yeux pour un jeune éeervelé, un ignorant prétentieux ; mais les réponses et les questions de Descartes l'eurent bientôt détrompé. Il se lia d'amitié avec lui ; ils se firent réciproquement part de leurs lumières, de leurs méthodes. Comme on le pense bien, ce n'était pas le professeur qui tirait le moindre profit de ce commerce. — En quittant la Hollande, Descartes passa au service de Bavière : les événements le conduisirent en Bohême, en Hongrie ; enfin, après avoir servi pendant quatre ans, et toujours à ses frais, ce qui prouve qu'il voulait conserver son indépendance, et qu'il n'aspirait à aucun avancement, le philosophe abandonna le métier de soldat. — Redevenu entièrement libre de ses volontés, il parcourut successivement toutes les contrées du nord de l'Allemagne, le Danemark, etc. C'est dans l'un de ces voyages qu'il manqua d'être assassiné par des hommes qui étaient payés pour lui porter des secours. Devant se rendre par mer de Embden dans la West-Frise, il lona pour lui et son domestique un bateau monté par quatre ou cinq hommes. Comme il était de petite taille, d'un air doux et taci-

turne, ses conducteurs, le prenant pour un marchand, formèrent le projet de le jeter à la mer lui et son domestique, afin de s'emparer de leur argent ; par bonheur, les brigands eurent l'imprudence de tenir conseil à haute voix ; ils s'exprimaient en hollandais ; Descartes, qui comprenait cette langue, entendant leurs propos, fond sur eux l'épée à la main, menaçant de percer le premier qui oserait l'approcher. Cet acte de courage lui sauva la vie ; il fut déposé à terre sans avoir éprouvé d'autres désagréments. — Notre philosophe avait coutume pendant les loisirs des quartiers d'hiver de s'enfermer dans une chambre pour s'y livrer à ses méditations. Un jour (10 nov. 1619), sa tête s'échauffa au point qu'il crut entendre une voix céleste qui lui promettait de lui enseigner le vrai chemin de la science : dans une de ces extases, il entendit une explosion, et des étincelles de feu brillèrent par toute la chambre : dans son enthousiasme, il invoqua le secours du Sauveur et de la sainte Vierge, et fit le vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette, et de faire le voyage à pied depuis Venise jusqu'au lieu saint. Des circonstances favorables s'étant présentées, le vœu fut accompli ; le pèlerin, à son retour, passa par Rome, où il se trouva à l'époque du jubilé ; puis il se rendit à Florence ; et, ce qui a toujours étonné les savants, il dédaigna de faire connaissance avec Galilée, qui, pour lors, habitait cette ville. De retour en France, notre voyageur vendit une partie de son bien, dont il retira 7 à 8,000 fr. : c'était toute sa fortune ; après quoi il s'exila volontairement en Hollande. Il fixa de préférence son séjour dans ce pays pour plusieurs raisons : d'abord à cause du climat, « car, dit-il dans une de ses lettres, il est bien plus facile de régler à volonté pendant l'hiver la température des appartements dans les pays froids, que de se soustraire aux inconvénients de la chaleur pendant l'été dans les contrées méridionales. » A cette époque, la Hollande avait des institutions libérales ; la police y était bien faite ; les habitants s'y occu-

paient exclusivement de leur commerce; leurs vaisseaux amenaient l'abondance des quatre parties du monde. Or, notre philosophe avait un penchant extraordinaire pour la solitude et la méditation, et, comme il le dit, il n'aurait pas engagé une portion de son indépendance pour les faveurs, pour les trésors des plus grands princes de la terre. La Hollande était donc le pays qui convenait le mieux à ses goûts. Descartes n'habita jamais le même lieu pendant long-temps; il donnait la préférence aux bourgs, aux hameaux, aux maisons isolées. S'il habitait une ville, il évitait autant que possible d'y faire des connaissances. S'apercevait-il qu'il était l'objet de quelque attention, il transportait ses pénales ailleurs. Néanmoins, n'allez pas croire que le philosophe eût rompu tout commerce avec les hommes; il entretenait de nombreuses correspondances avec les savants de divers pays de l'Europe. Son ami, le père Merseune, le tenait au courant de ce qui se passait en France; aussi l'appelaient-on le *résident* de Descartes à Paris. Il quitta plusieurs fois sa retraite pour visiter cette ville, mais jamais il n'y fit un long séjour. — Notre savant traitait ses domestiques comme des amis malheureux; il leur donnait des leçons, et il y en eut plusieurs qui, en sortant de chez lui, se trouvèrent en état de remplir des emplois honorables. — C'est en Hollande que Descartes a composé presque tous ses ouvrages, et, contre son attente et toute vraisemblance, c'est dans ce pays qu'il éprouva le plus de persécutions à cause de ses doctrines: lui, qui avait démontré victorieusement l'immatérialité de l'âme, l'existence de Dieu, lui qui s'acquittait avec scrupule de ses devoirs religieux, fut accusé d'athéisme, de déisme, et par qui? par des théologiens protestants. Un certain Gisbert Voet, professeur à Utrecht, se signala par son acharnement et son impudence. Non content de ses propres diffamations, il suborna un de ses élèves et le détermina à publier un libelle diffamatoire contre Descartes. Trompés par les instigations de ce fanatique, les

autorités du pays prirent part à la persécution; il fut décidé que les œuvres du philosophe seraient brûlées publiquement; il ne fallut rien moins que la protection de l'ambassadeur de France pour rendre la tranquillité au grand homme dont le haut mérite avait provoqué ces lâches infamies. C'est à cette occasion, assurément, que Descartes prit pour devise : *qui benè latuit benè vixit.* — A Rome, on se borna simplement à interdire la vente et la lecture de ses écrits. Les ouvrages de notre compatriote furent discutés et critiqués en France, mais ils n'éprouvèrent aucune censure de la part de l'autorité; bien au contraire, il est à peu près certain que le roi Louis XIII voulut le fixer dans sa patrie; il lui fit payer exactement une pension de 3,000 fr. Le cardinal Mazarin lui en avait donné une plus forte, dont il paya le diplôme suivant l'usage du temps; mais les troubles de la Fronde ayant suscité des embarras extraordinaires au gouvernement, il n'en entendit plus parler: aussi avait-il coutume de dire que jamais feuille de parchemin (le diplôme) ne lui avait coûté si cher. Outre les insolentes attaques des théologiens protestants, Descartes eut à supporter le mécontentement de ses libraires, qui se plaignaient du peu de débit qu'avaient ses livres. Il éprouva un sentiment pénible quand il se vit des cheveux blancs. Il fit alors une étude toute particulière de la médecine, dans l'espérance de trouver une recette pour prolonger la vie jusqu'à cent ans au moins. Son ami, l'abbé Picot, qui était dans le secret, comptait bien se donner une existence de 4 ou 500 ans. Pour le distraire et lui procurer quelque repos, Chanut, son ami, ambassadeur de France auprès de la cour de Suède, engagea la fameuse reine Christine, fille de Gustave-Adolphe, à appeler à sa cour le philosophe dont elle avait lu et admiré les écrits. Descartes reçut donc une invitation de cette princesse, qui l'appelaient auprès d'elle. Charmé de cette marque d'intérêt, il partit pour la Suède, fut reçu avec affabilité et la plus grande distinction, et pour ne contrarier

en rien sa liberté, on lui permit de fréquenter la cour sans se soumettre à l'étiquette. Seulement il fut convenu qu'il se rendrait tous les jours à cinq heures du matin dans la bibliothèque de la reine pour s'entretenir avec elle, et lui donner des leçons. Il logeait chez l'ambassadeur son ami, qui avait mis son carrosse à sa disposition. Mais c'était en hiver, et l'on sait combien le climat de la Suède est rude. D'ailleurs, Descartes avait pour habitude de se lever tard : soit par ces causes, soit par d'autres, le 2 février il fut attaqué d'une inflammation de poulmon, accompagnée d'une fièvre continue. Son ami Chanut, qui venait d'échapper à une semblable maladie par la saignée, lui conseilla avec instance de faire usage du même moyen. Le philosophe ne voulut pas y consentir d'abord ; il céda enfin, mais il n'était plus temps. Après avoir reçu les consolations de la religion, pour laquelle il avait eu toujours le plus profond respect, il expira dans la nuit du 11 février 1650. La reine fut vivement affectée de sa perte : elle voulait que ses restes fussent placés parmi les sépultures des rois de Suède ; mais l'ambassadeur français obtint la permission de lui élever à ses frais un tombeau provisoire, ayant l'espoir que ses cendres seraient apportées en France, ce qui eut lieu en effet 17 ans plus tard. — Le cercueil traversa sans obstacle l'Allemagne ; seulement les douaniers de Péronne exigèrent qu'on leur ouvrît la bière en cuivre pour s'assurer de ce qu'elle contenait. Enfin, les restes du philosophe furent déposés dans l'antique église de Sainte-Geneviève, située à côté de Saint-Etienne-du-Mont. Cette église ayant été détruite pendant la révolution, les restes de Descartes furent portés au Musée des monuments français, aujourd'hui palais des Beaux-Arts. — En 1793, la convention avait ordonné, sur le rapport de Chénier, que Descartes jouirait des honneurs du Panthéon : cet ordre ne reçut pas d'exécution. Enfin, en 1819, les cendres de Descartes furent déposées dans une des chapelles de l'église St-Germain-des-Près, et l'on grava sur une table de

marbre couleur rose l'inscription que voici :

MEMORIAE
RENATI DESCARTES
RECONDITIONIS DOCTORIS
LAVDE
ET INGENII SUSTITUTAE
FRACILENTISSIMAE
QUI PRIMUS
A RENOVATIS IN EVROPA
NOVAEUM LITTERARVM SVVDII
RATIONIS HVMANAE
IYSA
SALVA FIDEI CHRISTIANAE
AVTORITATE
VINDICAVIT ET ASSERVIT
NVNC
VERITATIS
QVAM VNICE COLVIT
CONSPECTV
FRVITVS.

Avant la révolution, la France reconnaissante avait élevé à notre philosophe une statue de marbre : on la voit dans la grande salle de l'Institut. L'Académie française avait fait de son éloge le sujet d'un prix qui fut remporté par Thomas. Ce discours trop élogieux, trop emphatique, et quelquefois déclamatoire, ne donne pas une idée précise et vraie du mérite de Descartes, et, par exemple, il n'est pas vrai que Newton soit son ouvrage on convient sans peine que la Géométrie du mathématicien français a été d'un grand secours à l'inventeur du calcul différentiel, mais voilà tout. — Descartes était de petite taille, avait la tête grosse, les joues bouffies, les yeux grands et à fleur de tête, la bouche large et fendue irrégulièrement, son teint était en général coloré. — Il eut, selon le rapport de ses biographes, une fille naturelle, qu'il appelait *Francine*. Ayant eu le malheur de la perdre à l'âge de 5 ans, il en ressentit le chagrin le plus violent qu'il eût éprouvé de sa vie. — N'oublions pas de dire que l'homme de génie dont les œuvres firent la gloire de son siècle était méprisé de sa famille : on croyait l'insulter en le qualifiant du nom de philosophe.

phe. Quand son père, qui l'aimait tendrement, mourut, on dédaigna de lui apprendre cette triste nouvelle. Enfin, son frère aîné, homme de robe, le frustra d'une partie de ses droits. — Donnons une idée des ouvrages les plus importants de Descartes.

Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences.

Cet excellent écrit, qui est un peu faible vers la fin, fut divisé par l'auteur en six parties : dans la première, on trouve diverses considérations sur les sciences ; dans la seconde, les principales règles de la méthode que le philosophe cherche ; dans la troisième, quelques-unes de la morale qu'il en a tirée ; dans la quatrième, les raisons par lesquels il prouve l'existence de Dieu et celle de l'ame humaine ; dans la cinquième, l'ordre des questions de physique qu'il a cherchées, l'explication du mouvement du cœur, pourquoi notre ame diffère de celle des bêtes ; dans la sixième, quelles choses il croit être requises pour aller plus avant qu'il n'a été dans la recherche de la nature, et pourquoi il s'est déterminé à écrire. — Voici un résumé des vérités les plus importantes qui sont démontrées dans cet ouvrage.

« J'ai été, dit-il, nourri aux lettres dès mon enfance ; et pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre ; mais sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, je changeai entièrement d'opinion, car je me trouvai embarrassé de tant de doutes et d'erreurs qu'il me semblait n'avoir fait autre profit en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. » C'est pourquoi, sitôt que l'âge lui permit de quitter le collège, il résolut de ne chercher d'autres sciences que celles qu'il pourrait trouver en lui ou dans le grand livre du monde. Il employa donc le reste de sa jeunesse à voyager, à voir des cours,

à suivre des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions. — Se trouvant en Allemagne dans un quartier d'hiver où rien ne pouvait le distraire, il passait les journées entières à réfléchir auprès d'un poêle : la première vérité qui s'offrit à sa pensée, c'est que pour le plus souvent, l'ouvrage d'un seul homme est moins imparfait que celui où plusieurs auteurs ont travaillé. Les villes en offrent de nombreux exemples ? Quelle assemblée a composé des codes plus sagement ordonnés qu'un seul législateur, tels que Moïse, Solon, Lycurgue, etc. Tout porte donc à croire que la vérité ne se trouve pas dans les livres composés par tant d'auteurs qui ont vécu dans des pays et des siècles si divers. Ceux qui ont guidé notre enfance et dont nous avons reçu une certaine éducation n'ont pu nous l'enseigner, puisqu'ils différaient entre eux d'opinions, de sentiments, etc. Cependant on ne détruit pas les villes pour les rebâtir sur un plan plus régulier ; il serait imprudent de changer de fond en comble la constitution d'un état. Descartes n'approuve point ces bronillons qui, n'étant appelés ni par leur naissance ni par leur fortune au maniement des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire toujours en idée quelque nouvelle réformation. Mais un particulier peut renverser et rebâtir sa propre maison. Par la même raison, notre philosophe se croit le droit de se défaire de toutes les doctrines qu'on lui avait enseignées, quitte à les reprendre s'il n'en découvrait pas de plus satisfaisantes. — « Je me formai, dit-il, une morale par provision, qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes dont je veux bien vous faire part. La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance.... Entre plusieurs opinions également reçues je ne choisisais que les plus modérées.... tout excès ayant coutume d'être mauvais... Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais.... Ma troisième maxime

était de flâcher toujours plutôt me vaincre que la fortune, et à changer mes desirs que l'ordre du monde, et généralement à croire qu'il n'est rien en notre pouvoir que nos pensées... Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y a aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer... Je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations, et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées que nous avons étant éveillés, nous peuvent venir aussi quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune pour lors qui soit vraie, je me résolus de scinder que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées dans l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais aussitôt après, je pris garde que pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose, et remarquant que cette vérité, *je pense, donc je suis*, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. » — Descartes se croit ensuite le droit de scinder que tous les êtres qui sont autour de lui, que son propre corps même, sont des illusions, et parce qu'il a le pouvoir de douter de l'existence des choses, il en conclut qu'il est une substance qui pour être n'a besoin d'aucun lieu, en sorte que ce *moi*, l'âme, est entièrement distincte du corps, et que même elle est plus aisée à connaître que lui. « Faisant ensuite réflexion que je doutais, et que par conséquent mon être n'était pas tout parfait, car je voyais clairement que c'était une plus grande perfection de connaître que de douter, je m'avisai de chercher d'où j'avais appris à penser à quelque chose de plus parfait que je n'étais, et je connus évidemment que ce devait être de quelque nature qui fût en effet plus parfaite. » De ce raisonnement et de ceux qui suivent, le philosophe conclut la nécessité

d'un être doué de toutes les perfections, de Dieu, enfin. « Ayant déjà reconnu que l'âme et le corps sont deux substances de nature différente, considérant en outre « que toute composition témoigne de la dépendance, et que la dépendance est manifestement un défaut, je jugeai de là que ce ne pouvait être une perfection en Dieu d'être composé de deux natures. » — Dans la cinquième partie, le philosophe cherche à prouver que les bêtes n'ont point d'âme : il ne serait pas impossible, dit-il, de fabriquer un automate qui aurait la faculté de marcher, de prononcer des sons suivant qu'on le toucherait au bras, à la tête, etc... Les bêtes sont bien certainement des machines, car elles font toujours les choses de la même manière, sans les avoir apprises. Dirait-on qu'une pie apprend à parler? oui, mais elle prononce toujours les mêmes mots, et puis : qu'elle a des organes suffisants pour articuler des sons, il est évident que si elle avait en outre la faculté de penser, elle combinerait des mots, formerait des phrases diverses et des raisonnements : l'homme le plus idiot n'est-il pas sous ce rapport à une distance infinie de l'animal le plus intelligent, etc... — Le raisonnement de notre auteur est trop absolu, car enfin on apprend à des chiens à jouer aux cartes, aux dominos, d'où il suit qu'ils ont assez d'intelligence pour former spontanément certaines combinaisons : un chien s'attache à son maître de préférence à tout autre homme; s'il le perd, il le cherche, le pleure; il est insolent ou abject suivant qu'il habite une maison opulente ou pauvre; en Chine, où le bas peuple se nourrit de toutes sortes d'animaux, on voit les chiens s'attrouper avec fureur autour des gens qui mangent habituellement de la chair de l'espèce canine. Il faut donc convenir que si les animaux sont infiniment au-dessous de l'homme sous le rapport de la pensée, ils sont de beaucoup au-dessus de la machine la plus ingénieuse que tous les artistes du monde seraient en état de construire. « L'hiver n'était pas encore bien achevé, que je me remis à voyager, et en toutes

les neuf années suivantes, je ne fis autre chose que rouler çà et là dans le monde, tâchant d'y être spectateur plutôt qu'acteur en toutes les comédies qui s'y jouent. » — Le discours de la *Méthode*, de Descartes, est non seulement un chef-d'œuvre de raisonnement, mais encore on peut le considérer comme un excellent écrit, eu égard à l'époque où il fut composé; l'auteur peut à bon droit être classé parmi les écrivains qui firent faire un pas immense à la langue française et frayèrent la route aux génies du grand siècle.

Dioptrique.

Dans ce traité, qui est divisé en dix livres, l'auteur commence par donner une explication de la lumière, dont il compare les effets à ceux du bâton dont l'aveugle fait usage pour distinguer les objets qu'il rencontre sur son chemin. Les rayons lumineux parcourent en un instant les espaces les plus étendus, tout comme l'action que l'aveugle imprime à l'un des bouts de son bâton est transmise en même temps au bout opposé : la vitesse de la lumière est donc infinie. — Néanmoins, Descartes écrit à un anonyme d'un avis contraire, que si la lumière mettait un certain temps pour arriver de l'objet lumineux à l'œil du spectateur, les astres ne seraient jamais à la place où nous croyons les voir, ce qui est contraire aux observations astronomiques, car les éclipses, par exemple, ont lieu au moment précis indiqué par le calcul. Descartes a raison, et son observation pouvait conduire à la découverte de la vérité. Un peu plus tard, Römer eut cette satisfaction; il apprit, par l'observation des éclipses des satellites de Jupiter, que la lumière met 8 minutes, 13 secondes, 1 cinquième, pour arriver du soleil jusqu'à la terre. Il est donc positif qu'un astre n'est jamais au point du ciel où nous croyons le voir; et toutefois, rien n'empêche qu'un phénomène céleste, calculé et prédit pour l'heure de midi, n'arrive à cette heure-là, si le calcul donne pour le moment vrai 11 heures, 51 minutes, 48 secondes, 4 cinquièmes. — Descartes explique assez bien

le phénomène de la réflexion de la lumière; mais les raisons qu'il donne du changement de direction que prend un rayon lumineux, en passant, par exemple, de l'air dans l'eau ou réciproquement, ne sont pas du tout satisfaisantes. Au reste, il trouve le rapport qui doit exister entre les sinus que forment avec les surfaces des milieux les deux parties du rayon brisé.

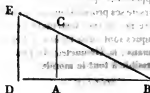
Météores.

Voici le plan que l'auteur se propose de développer dans les dix discours qu'il a consacrés à la météorologie. — Dans le premier discours, il traite de la nature des corps terrestres; dans le suivant des exhalaisons et des vapeurs; puis de la nature d'un sel qui se forme à la surface de la mer; après cela, conduisant les vapeurs par l'air, il examinera d'où viennent les vents, il expliquera la formation des nues, de la pluie, de la grêle, de la neige; il n'oubliera pas les tempêtes, le tonnerre, la foudre et les divers feux qui s'allument en l'air; mais il tâchera surtout de bien expliquer la formation de l'arc-en-ciel et de rendre raison de ses couleurs; de cette explication il déduira les causes des couleurs des nuages, des halos, des parhélics. — Ce traité, qui est un peu long, ne contient rien de véritablement bon que l'explication de l'arc-en-ciel, ébauchée déjà par M.-Ant. de Dominis. Si de son temps on eût connu les différences de réfrangibilité des rayons lumineux, notre philosophe aurait pu donner une explication parfaite du phénomène de l'arc-en-ciel : quoi qu'il en soit, il a déterminé et prouvé par le calcul la grandeur des arcs, la distance où ils doivent se former, etc. — Quant aux autres phénomènes, il en rend à sa manière raison par des suppositions gratuites et souvent absurdes ou chimériques, et par exemple, il fait venir les fontaines de la mer : si leurs eaux sont douces, c'est parce que le sel qu'elles contenaient s'en est séparé en chemin pour retourner à l'Océan, etc. — Au reste, la météorologie est encore une science aussi vague qu'incertaine; à l'exception de la nature de la foudre, de la formation

de la rosée, du givre, etc., nos physiiciens ne sont guère plus avancés sur cette matière que ne l'était Descartes.

Géométrie.

De tous les écrits de Descartes, son livre intitulé assez improprement *Géométrie* est sans contredit celui qui lui fait le plus d'honneur. — Ce traité est divisé en trois parties : dans la première, il démontre la manière d'exécuter géométriquement les opérations fondamentales de l'arithmétique. Soit, par exemple, demandé de trouver le produit de deux nombres représentés, le premier par une ligne B—D, et le second par une ligne B—C, l'unité étant représentée par une troisième ligne B—A.



Ayant formé un angle à volonté DBE (fig. ci-dessus), prenez sur BD une quantité égale à la ligne BA, et sur BE une longueur égale à la ligne BC; tirez CA, puis, ayant déterminé la longueur de la ligne BD, par le point D, menez DE parallèlement à CA. BE exprimera le produit demandé, c.-à-d. qu'on aura

$$BD \times BC = BE.$$

En effet, des triangles semblables BAC, BDE, on tire cette proportion :

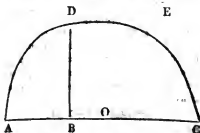
$$BA : BD :: BC : BE$$

et faisant le produit des extrêmes et des moyens,

$$BA \times BE = BC \times BD$$

et puisque BA, représente 1 ou l'unité, $1 \times BE$, ou simplement $BE = BC \times BD$. Descartes ne donne point de développement à sa proposition, il se contente de l'exposer, jugeant que l'inspection de la figure doit suffire pour la faire comprendre.

Exemple d'extraction de la racine carrée.



Soit représentée par une ligne BC la quantité dont il faut extraire géométriquement la racine carrée. Ajoutez à BC une ligne AB, représentant l'unité, et du point O, milieu de la ligne totale AC, décrivez un demi-cercle ADEC; élevez ensuite la perpendiculaire BD, vous aurez la proportion

$$AB : BD :: BD : BC \\ AB \times BC = BD^2$$

Donc BD est la racine cherchée, car, AB représentant l'unité, on a

$$BC = BD^2 \text{ et } \sqrt{BC} = BD.$$

Avant Descartes, les algébristes désignaient les carrés, les cubes, etc., des quantités par des lettres ou des figures particulières : un Q désignait un carré, un C un cube, etc. On conçoit combien cette notation devait être embarrassante, lorsque l'expression était un peu compliquée. Pour éviter ces inconvénients, Descartes emploie des chiffres : aa, s'écrit a^2 ; aaaaa, signifie la même chose que a^5 (v. EXPOSANT). Il désigne aussi les lignes par une simple lettre : ainsi, au lieu d'écrire

$$\text{ligne AB} \times \text{ligne CD} = EF$$

il représenterait AB par a, CD par d, EF par b, et il écrirait,

$$a \times d = b.$$

Descartes est le premier qui ait reconnu les propriétés des racines négatives, qu'il appelle improprement fausses. Il en a fait usage dans la géométrie et dans l'analyse. — On doit encore à Descartes un moyen fort simple pour reconnaître à la

vue simple, pour ainsi dire, le nombre de racines positives ou négatives que doit avoir une équation, pourvu qu'elle n'en contienne pas d'imaginaires. — Si les signes + et — se succèdent alternativement, toutes les racines sont positives; il y en a autant de négatives qu'il y a de termes affectés du même signe, qui se suivent immédiatement : soient les équations

$$x-5=0 \text{ et } x-7=0$$

en les multipliant l'une par l'autre, il vient

$$x^2-12x+35=0$$

équation qui est vraie, soit que x représente 5 ou 7, et les deux racines sont positives. — Que si on multiplie cette dernière équation par $x+2=0$, il viendra

$$x^3-10x^2+11x+70=0$$

laquelle a une racine négative indiquée par les termes $+11x, +70$, qui se suivent immédiatement, etc. — Ce qui distingue surtout la géométrie de Descartes, c'est l'application qu'il fit de l'algèbre au calcul des courbes. Cette invention, à la vérité, n'était pas entièrement neuve; il y avait déjà long-temps qu'au moyen de lignes parallèles menées de chacun des points d'une courbe sur une autre ligne supposée fixe on déterminait sa figure : on savait, par exemple, que toute ligne abaissée perpendiculairement d'un point quelconque de la circonférence du cercle sur son diamètre est moyenne proportionnelle entre les deux segments de ce diamètre, de sorte qu'on a (fig. ci-dessus, page 231) $BD=AB \times BC$. Pour donner à cette expression toute la généralité algébrique dont elle est susceptible, appelons a le diamètre AC ; supposons que $AB=x$ et $BD=y$; BC pourra être représenté par $a-x$. Substituant ces dernières expressions aux précédentes AB, BC , on aura

$$x \times (a-x) = y \times y \text{ et } ax - x^2 = y^2.$$

Quelle que soit la grandeur de AB , l'équation donnera toujours celle de BD . — Il nous est impossible d'entrer da-

vantage ici dans les développements de la Géométrie de Descartes. Nous engageons le lecteur à parcourir cet ouvrage, qui traite tantôt d'algèbre, tantôt de géométrie, et qui bien qu'écrit sans plan, sans ordre et sans suite, n'en est pas moins une production admirable, par les nombreuses inventions qu'il contient. Et cependant son auteur le mettait bien au-dessous de sa philosophie. Il dit qu'il ne s'occupa de mathématiques que pendant deux ou trois mois; c'est donc avec une sorte de dédain qu'il jeta sur le papier les belles découvertes qu'il y fit. — Si ce livre n'eut pas d'abord tout le succès qu'il méritait, la faute en fut en partie au peu de soin que l'auteur avait mis dans sa rédaction, et à l'absence des développements pour l'intelligence de plusieurs de ses propositions; mais aujourd'hui que nos livres élémentaires de mathématiques sont aussi faciles à lire que des romans, la Géométrie de Descartes est accessible à tout le monde.

Méditations.

Ce livre, divisé en six parties, est un des ouvrages les plus estimés de Descartes : on peut le considérer comme le développement, le commentaire du discours de la *Méthode* : en voici l'analyse. — Dans la première méditation, l'auteur donne les raisons qui nous autorisent généralement à douter de tout, principalement des choses matérielles. Ce doute, nous délivrant de toutes sortes de préjugés, dispose notre esprit à se détacher des sens. — L'esprit, supposant que les choses de l'existence desquelles il a le moindre doute ne sont point, est forcé néanmoins de reconnaître qu'il existe lui-même, d'où il conclut que la nature de la substance intellectuelle est différente de celle des corps. — L'âme, étant simple et incorruptible, ne doit pas mourir avec le corps, elle est immortelle de sa nature. — Dans la troisième méditation, il développe le principal argument par lequel il prouve l'existence de Dieu, sans le secours d'aucune comparaison avec des objets corporels, afin d'éloigner autant

que possible l'esprit du lecteur du commerce des sens. — Dans la quatrième, il est prouvé que toutes les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies; en quoi consiste la nature de l'erreur; non de celle qui se commet dans la poursuite du bien et du mal, mais seulement de celle qui accompagne le jugement ou le discernement du vrai et du faux. — La cinquième contient l'exposition de la nature des corps en général, une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu, et des preuves que la certitude même des démonstrations géométriques dépend de la connaissance de cet être tout puissant. — Enfin, dans la dernière méditation, il distingue l'action de l'entendement d'avec celle de l'imagination, à quels signes on reconnaît cette distinction, pourquoi l'âme est réellement distincte du corps, et forme néanmoins un tout avec lui; quelles sont les erreurs qui viennent des sens, comment on peut les éviter; les preuves de l'existence des corps, qui ne sont pas à beaucoup près aussi évidentes que les raisons qui nous conduisent à la connaissance de Dieu et de notre âme.

Principes de la philosophie.

L'auteur, dans la préface qu'il a mise en tête de son livre, compare toute philosophie à un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc la physique, et les branches toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, la médecine, la mécanique et la morale. — Or, comme ce n'est ni des racines ni du tronc des arbres qu'on recueille des fruits, mais seulement des extrémités des branches, la principale utilité qu'on peut tirer de l'étude de la philosophie provient de celles de ses parties qu'on est forcé d'apprendre ses dernières. Voilà pourquoi il a déjà écrit son livre de la *Méthode*, qu'il fit suivre des trois traités sur la *Dioptrique*, les *Météores* et la *Géométrie*. Plus tard, il publia ses *Méditations*. Jugeant enfin que ces divers ouvrages avaient assez préparé l'es-

prit des lecteurs à recevoir les principes de philosophie, il s'est déterminé à les publier; il les a divisés en quatre parties: la première contient la métaphysique, sujet qu'il avait traité dans les *Méditations*; dans le reste de l'ouvrage, sont exposées les premières lois de la nature, la façon dont les cieux, les étoiles fixes, les planètes, les comètes.... sont composés; la nature de la terre, de l'air, de l'eau, du feu, de l'aimant. Si sa fortune lui avait permis de faire les expériences nécessaires, il aurait traité des minéraux, des plantes, des animaux, de l'homme, de la médecine, de la morale et des mécaniques.

L'auteur commence de nouveau par poser le principe que, pour examiner la vérité, il est besoin une fois en sa vie de douter, non seulement des choses qui tombent sous les sens, mais encore de celles qui proviennent de notre imagination, sans en excepter les démonstrations mathématiques.... Nous avons ouï dire que Dieu qui nous a créés peut faire tout ce qui lui plaît; or, il a permis que nous nous soyons trompés quelquefois, pourquoi ne pourrait-il pas permettre que nous nous trompions toujours? — Nous concevons de nous-mêmes l'existence et la nécessité d'un être doué de toutes les perfections: il est donc incapable de nous tromper; donc les idées que nous avons de l'existence des corps, d'une vie future, sont vraies. — L'espace et le corps qui le remplit ne diffèrent que par notre pensée. Il n'y a point d'espace dans l'univers qui soit entièrement vide; toute particule matérielle est divisible, mais il est possible à Dieu de former des petits corps qu'aucun agent existant dans l'univers ne saurait diviser. — L'univers n'a point de bornes; la terre, les cieux, tous les mondes sont faits de même matière. — Dieu étant immuable, les lois de la nature, dont il est l'auteur, doivent rester les mêmes. — *Choc des corps*. Cette partie de l'ouvrage n'est pas digne de Descartes. — Dans la troisième section, il traite du monde visible. Voici comment il conçoit la formation de l'univers. « Originairement, toutes les par-

ties du monde étaient d'une grosseur égale et médiocre; Dieu a fait qu'elles ont commencé à se mouvoir avec une force égale, et en divers sens, chacune autour d'elle-même, et enfin plusieurs ensemble autour d'un centre commun. Dans ces divers mouvements, les molécules matérielles se frottant mutuellement, il en résulte qu'elles se sont arrondies en boules. La poussière très fine (les *raclures*) qui s'est formée dans cette opération est ce que Descartes appelle le premier élément. Les petites boules forment le second, et les parties de la matière animées de peu ou point de mouvement ont formé le troisième élément: c'est la portion la plus grossière de la matière. Descartes prétend que la matière du premier élément s'agit en tous sens avec une force et une vitesse extraordinaire; le second élément est moins agité que le premier, et beaucoup plus que le troisième; parmi les molécules du premier élément, appelé aussi *matière subtile*, le philosophe en conçoit qui ont la forme de vis triangulaires, c'est ce qu'il appelle la *matière cannelée*. — Du premier élément sont formés le soleil et les étoiles dites *fixes*, et en général la lumière; les cieux se composent du second, et la terre, les planètes et les comètes du troisième. Suivant cette hypothèse, on peut diviser les corps en trois classes, les lumineux, les transparents et les opaques. Tel est le système du monde: le soleil et chaque étoile fixe sont le centre d'un tourbillon, qui en contiennent d'autres plus petits qu'ils entraînent avec eux. Le tourbillon du soleil, par exemple, emporte avec lui les planètes: le tourbillon ou ciel de la terre fait tourner la lune autour d'elle, comme celui de Jupiter entraîne ses satellites. — La terre est immobile au centre de son ciel, comme un homme qui est transporté d'un pays à un autre par un vaisseau; le tourbillon entier du soleil et des planètes tourne autour d'elle. Descartes fit cette concession aux croyances de son temps, pour éviter les persécutions dont Galilée avait été victime. — La quatrième partie est consacrée à la terre,

Descartes croit que dans l'origine o'était un soleil; ses éléments s'étant séparés, il se forma une croûte à sa surface, semblable aux taches qu'on voit quelquefois sur le disque du soleil. — Le centre de la terre est occupé par le feu ou la lumière, enveloppée d'une couche de matière moins subtile, laquelle est contenue par la croûte opaque. — Si Descartes revenait au monde, il ne manquerait pas de dire qu'il est le véritable auteur de l'hypothèse du feu central, qui de nos jours est regardée comme la moins déraisonnable. — L'auteur des *Principes* avait une confiance aveugle dans l'excellence de ses méthodes: il dit en plusieurs endroits qu'il n'est pas de difficulté qu'il ne puisse surmonter par leur moyen. Beaucoup de ses contemporains étaient loin de partager cet aveuglement. Gassendi, en parlant du *Traité des Principes*, s'exprimait ainsi: « Je ne vois personne qui ait le courage de les lire jusqu'à la fin; rien n'est plus ennuyeux; il tue son lecteur, et l'on s'étonne que des fadaïses aient tant coûté à celui qui les a inventées. On doit être surpris qu'un aussi excellent géomètre que Descartes ait osé débiter tant de songes et de chimères pour des démonstrations certaines », et Voltaire, *Poème de la Liberté*:

... Le ressort, la lumière,
Étranges questions, qui confondent sourdait,
Et qu'expliquait en vain, dans ses doctes chaudières,
L'auteur des tourbillons, que l'on ne croit plus goûter.

— Le livre des *Principes* est dédié à Elisabeth de Bohême, princesse palatine, l'élève et l'amie de Descartes, née en 1618, morte en 1680.

Le Monde.

Les éléments dont le monde est composée sont: 1° le *rau*. C'est une liqueur la plus subtile, la plus pénétrante qui soit au monde, dont les molécules n'ont ni grosscur, ni figure déterminée, se mouvant avec une impétuosité extrême, changeant de forme à tous moments, de telle sorte qu'il n'y a pas d'angle si aigu ni de passage si étroit entre les parties

des autres corps où celles du feu ne pénètrent sans difficulté. — Le second élément, qu'on peut appeler *Air*, se compose de molécules ayant une certaine grosseur, et dont la figure est à peu près sphérique (ronde), d'où il suit qu'il existe des vides entre elles qui sont remplis par des molécules du premier élément. — Le troisième élément est celui de la *Terre*, dont les parties plus grossières que les molécules de l'air n'ont que fort peu ou point de mouvement. En effet, si l'on considère généralement tous les corps qui existent dans l'univers, on reconnaît qu'il y en a de trois sortes : 1^o le soleil, les étoiles fixes, formés du premier élément ; 2^o les cieux, dans la composition desquels entrent le premier et le second élément ; 3^o enfin la terre, les planètes et les comètes sont composées de feu, d'air et de terre. Ici, comme on voit, les principes des corps ne sont pas les mêmes que les éléments dont le philosophe compose l'univers dans le livre des *Principes*. — Descartes, comme le croient beaucoup de personnes, n'est pas le premier qui ait secoué le joug de la philosophie des anciens et de leurs systèmes : avant lui, Copernic avait détrôné Ptolémée ; Tycho-Brahé avait démontré l'absurdité des cieux solides d'Aristote par le mouvement des comètes ; Képler avait publié ses lois des planètes, ses découvertes en dioptrique ; etc ; Galilée ses découvertes en physique ; Bacon son plan sur la manière d'étudier les sciences. Ses contemporains, Pascal, de Fermat, Gassendi, n'étaient pas des hommes à recevoir et à suivre en aveugles les doctrines d'Aristote. Descartes n'est donc ni le premier ni le seul qui ait porté la main sur l'édifice scientifique des anciens ; mais il eut le courage de l'attaquer dans toutes ses parties, et de faire plaine rase ; et, ce qui était bien plus méritoire, il donne dans ses livres de la *Méthode* et de la *Géométrie* d'excellents moyens pour découvrir et combattre l'erreur, de quelque espèce qu'elle soit. Si à des systèmes absurdes il en substitua d'autres qui ne l'étaient pas moins, il faut reconnaître

qu'il rendit encore un grand service : on désapprît à jurer par l'*autorité* du maître ; on disputa beaucoup en s'appuyant sur des principes raisonnables ; de ce conflit sortirent des vérités importantes. Enfin, Newton, Leibnitz, Huyghens, parurent et jetèrent les fondements impérissables des sciences physiques et mathématiques.

TERTIUM.

DESCENDANTS, de *descendere* (descendre), par opposition au mot *ascendere*, monter, qui a donné l'expression d'*ascendants*. Les mots *descendants* et *ascendants* sont en effet corrélatifs et s'appliquent par métaphore aux généalogies (v.), que l'on a coutume d'établir pour figurer le tableau de tous les membres qui composent une famille. Tantôt on compare la famille à un arbre qui porte des branches et des rameaux sortant d'une même souche : c'est l'arbre généalogique ; tantôt on la compare à une échelle qui se divise en échelons, que l'on monte ou que l'on descend, pour aller d'un membre de la famille à l'autre ; tantôt on suppose qu'elle forme plusieurs *lignes* dont il faut également parcourir les degrés, soit en montant des enfants à leurs aïeux, soit en descendant du père aux enfants ; de là cette application des mots *descendants* et *ascendants* aux membres d'une même famille. L'acception rigoureuse de ces mots se renferme en droit dans la *ligne directe*, et l'on ne doit considérer, soit la *descendance*, soit l'*ascendance*, que relativement à une généalogie qui se suit sans interruption pendant tout le cours des siècles, de père en fils ; quelquefois cependant, on les applique aussi aux lignes collatérales pour exprimer qu'il s'agit des parents qui sont placés dans l'arbre généalogique au-dessus ou au-dessous de [la personne à laquelle on se rapporte ; mais alors ces mots sont détournés de leur véritable sens, car en législation on ne connaît ni *ascendants*, ni *descendants collatéraux* ; dans le sens légal, les *descendants* sont toujours issus en ligne directe d'un père commun, et les *ascendants* forment cette suite d'aïeux en ligne directe qui se sont suivis successivement.

dans l'ordre des temps, et constituent, les uns à l'égard des autres, une chaîne non interrompue d'ascendants et de descendants, suivant que l'on veut les considérer chacun en particulier. Les descendants et les ascendants forment la véritable famille naturelle; aussi le lien civil qui subsiste entre eux est-il beaucoup plus étroit que lorsqu'il s'agit des collatéraux; c'est entre eux que se maintient cette suite d'obligations naturelles qu'aucune législation ne peut méconnaître : autorité des pères sur les enfants (*v.* PUISSANCE PATERNELLE); devoir éternel d'obéissance et de respect imposé aux enfants à l'égard de leur père ; nécessité pour le père de considérer ses enfants comme co-propriétaires pour une part et portion de tous les biens dont la loi civile lui assure la propriété, soit en les appelant à les partager de son vivant, et par une éducation conforme à son état, et par un établissement, et par une dot, soit en leur assurant après sa mort une *réserve légale* dont ils ne peuvent jamais être privés; obligation pour les enfants de partager aussi avec leur père, dans le besoin, la fortune qu'ils peuvent avoir acquise, et de lui assurer, tout au moins, des aliments. — En langage usuel, le mot DESCENDANTS se prend dans une acception plus large, il ne correspond plus seulement à l'expression d'ascendants, qui conserve toujours sa signification légale, mais il devient le corrélatif du mot *aïeux* et s'applique comme lui à toutes les générations qui se rapportent à un même peuple. On considère alors une nation tout entière comme ne formant qu'une seule et même famille, dans laquelle tous les hommes de tous les temps et de toutes les époques sont unis par un même lien de parenté; la gloire de nos *aïeux* est un patrimoine national que nous devons transmettre intact à nos descendants.

TRULLET, a.

DESCENTE. Les marins donnent ce nom à la mise à terre des troupes embarquées à bord d'un vaisseau ou d'une escadre, dans le but de ravager une côte, de s'emparer d'une position militaire, ou

d'envahir un pays ennemi. C'est une opération dangereuse que de jeter ainsi au hasard un corps d'armée sur un rivage hostile : les difficultés varient avec les localités et l'ennemi qu'on attaque. Si c'est dans une rade ou dans un port, il faut d'abord imposer silence aux forts et aux batteries qui servent de défense à la place, souvent forcer une entrée garnie de canons, et vaincre en dépit de tous les désavantages de la guerre ; si c'est en pleine côte qu'elle a lieu, on doit, autant que possible, choisir un rivage dont les navires de guerre puissent approcher à portée de canon, balayer d'avance la plage de toutes les troupes et des ouvrages élevés par l'ennemi, afin de ne pas s'exposer à un feu d'autant plus meurtrier que le soldat qui combat dans une embarcation lutte à la fois contre les hommes et contre les éléments. Ce sont surtout ces derniers qui peuvent causer d'affreux désastres. La tempête est le plus redoutable adversaire d'une armée navale affalée près d'une terre; le marin le plus habile ne prévoit que rarement le temps qui le menace; le soleil qui le matin s'est levé pour lui radieux sur un horizon bleuâtre parfaitement uni et présageant un beau jour, se couche souvent au milieu de sombres nuages, sous des vagues monstrueuses soulevées par un ouragan; et si le vent et la mer battent en côte, les plus savantes manœuvres ne le sauvent pas toujours du naufrage. Et quel accueil attend le naufragé sur un rivage vers lequel il s'avancait pour y porter le fer et la flamme ! — Je vais énoncer les principes généraux qu'on ne doit jamais perdre de vue en effectuant une descente; j'en montrerai ensuite l'application dans deux exemples remarquables : disposer les navires de guerre aussi près de terre que le permet le fond de la mer; balayer le rivage de tous les ennemis et des fortifications qui s'y trouvent; lancer rapidement les troupes de débarquement sous le feu protecteur et dominant de l'artillerie des vaisseaux; dans la disposition des diverses parties de la flotte, ranger les navires de transport sur une seconde ligne abritée

par les bâtiments de guerre.—L'expédition de Duguay-Trouin contre Rio-Janeiro, en 1711, est un modèle admirable d'une descente opérée contre une place forte, dans une rade dominée par des batteries et des forts dont les feux se croisent en tous les sens ; c'est, je crois, la plus glorieuse page de l'histoire de la marine française. La voici : « La baie de Rio-Janeiro est fermée par un goulet d'un quart plus étroit que celui de Brest ; au milieu de ce détroit est un gros rocher qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à portée de fusil des forts qui en défendent l'entrée des deux côtés. A droite était un fort garni de 48 gros canons et une batterie de huit pièces de siège ; à gauche deux batteries de 48 canons et un fort ; au dedans, à l'entrée de la rade à droite, sur une presqu'île, un autre fort armé de 16 canons, puis vis-à-vis un bastion de 20 pièces et en avant de ce dernier un fort de 16 canons qui battaient la plage ; ensuite une petite île, à portée de fusil de la ville, défendue par une batterie et un fort armé de 14 canons, et vis-à-vis de l'île, à une des extrémités de la ville, le fort de la Miséricorde, muni de 18 pièces de canon et s'avancant dans la mer ; enfin, plusieurs autres batteries de l'autre côté de la rade. C'était à faire frissonner le plus intrépide. Duguay-Trouin avait 7 vaisseaux de ligne et 8 frégates. Le 12 septembre, à la pointe du jour, il forma sa ligne de bataille et se présenta à l'entrée du goulet ; le vent était favorable ; quatre vaisseaux et trois frégates portugaises s'embossèrent à l'entrée du port pour lui barrer le passage ; il força tout. Je veux citer le nom de l'officier qui commandait le navire de tête : il s'appelait de Courserac. Ce fut une rude et glorieuse tâche que de guider une pareille ligne : la première volée est toujours foudroyante ! Il fallut une journée entière pour forcer l'entrée du port ; le lendemain matin Duguay-Trouin enleva l'île et arbora son pavillon sur l'un des quatre vaisseaux qui avaient été s'échouer près de la ville ; les Portugais eux-mêmes en firent sauter deux autres en l'air. Tout

cela se passait au milieu des boulets et de la mitraille. Afin de donner le change à l'ennemi sur le point qu'il avait choisi pour opérer le débarquement de ses troupes, il fit quelques fausses attaques et diverses manœuvres ; le 14 septembre, au matin, ses 2,200 soldats, 800 matelots, armés et exercés, se formaient en bataille sur le rivage sans confusion et sans danger. Le reste de cette expédition, qui fut admirablement conduite, montre qu'au courage et aux talents de l'officier de marine il joignait encore la valeur du soldat et la capacité du général ; mais je serais entraîné trop loin si je voulais en faire ici le récit. » — L'expédition d'Alger offre aussi un bel exemple d'une descente sur une rade ouverte. La famille qui régnait alors en France faisait reposer tout son avenir sur les succès de cette campagne : aussi, tout ce que la prévision humaine peut suggérer de précautions avait été mis en œuvre pour s'assurer la victoire. La flotte était formidable ; une armée de 36,000 hommes et un immense matériel de guerre étaient entassés sur les vaisseaux et sur une multitude de navires de transport ; chacun des grands bâtiments de guerre portait un ou plusieurs bateaux plats, construits exprès, et capables de contenir plus d'une compagnie avec armes et bagages, ou une pièce de canon avec son armement. Une fois l'armée débarquée, le résultat n'était plus douteux ; la supériorité des armes, de la discipline, de l'intelligence de la guerre, du courage des Français, répondait d'un triomphe certain. Toute la difficulté était dans la descente : les éléments pouvaient briser nos vaisseaux au rivage, et livrer nos soldats désarmés à la vengeance de sauvages irrités et féroces. La côte septentrionale de l'Afrique s'étend suivant une direction à peu près parallèle à l'équateur ; elle est sans défense contre les vents du nord, qui la battent quelquefois avec la violence de l'ouragan. Quoique le gouvernement français eût pendant plusieurs années entretenu une active croisière dans ces parages, on ignorait généralement une circonstance atmosphérique qui tient à la configuration géographique

du pays. Le sol , très bas au bord de la mer , s'élève graduellement jusqu'à la chaîne de l'Atlas, qui forme comme une immense muraille de montagnes par lesquelles l'ancienne Mauritanie est bornée. Ces montagnes opposent une barrière au vent du nord, l'arrêtent et le refoulent de telle sorte que, tandis qu'en pleine mer la brise souffle fraîche, si l'on s'approche du rivage on ne trouve souvent qu'un vent très maniable. Attaquer Alger de front, c'était sacrifier une multitude d'hommes, car une triple rangée de canons s'élevaient en étages sur ses murailles, et l'expédition de lord Exmouth avait prouvé que ces 1,500 bouches à feu pouvaient porter la destruction sur une flotte mouillée dans la rade. Mais à quelques lieues dans l'ouest de la ville, une petite langue de terre peu élevée, étroite et sablonneuse, s'avance en saillie vers le nord, et forme de chacun de ses côtés une anse ou baie, où les vaisseaux peuvent jeter l'ancre très près de terre. Les Bedouins donnent à ce lieu le nom de Sidi-el-Ferruch. Toute la plage est une terre légère, semée de petits monticules recouverts alors d'épais buissons que nos boulets pouvaient nettoyer. Ce fut ce point qu'on choisit pour le débarquement. Le 13 juin 1830, à 5 heures du soir, toute la flotte était embossée sur une ligne suivant les contours du rivage, à demi-portée de canon de la terre. Les transports devaient venir successivement prendre place en dehors de cette ligne. On s'attendait à trouver de nouvelles batteries élevées par les Algériens, mais ils s'étaient reposés complètement sur le secours de Dieu; il n'y avait sur la plage qu'une tourette, qu'on dit être le tombeau d'un santon, et une petite batterie armée de mauvais canons hors de service. Des groupes de Bedouins apparurent qui essayèrent cinq ou six bombes contre nous, mais leur maladresse les leur rendit plus dangereuses qu'à nous-mêmes, et un bateau à vapeur les dissipa par quelques coups de canon. On fixa minuit pour l'heure du débarquement. Dix mille hommes devaient être mis à la fois dans les bateaux plats; ces bateaux, dont

quelques-uns portaient une pièce de canon, devaient être rangés et serrés sur une ligne, chacun d'eux remorqué par deux ou trois embarcations armées en guerre. Arrivées près de la plage, les embarcations, par une manœuvre rapide, auraient serré les flancs des bateaux et les auraient échoués au rivage. Cet ordre de bataille était régulièrement conçu; on eût offert ainsi un front menaçant. On devine assez qu'il ne fut pas exécuté, on n'en eut pas besoin; on s'avança pêle-mêle, on débarqua sans obstacle; vers six heures du matin une poignée de cavaliers bedouins s'approchèrent de nous au galop; ils s'arrêtèrent court à la vue des rangs de notre infanterie, de nos piques à trois branches plantées devant nos files comme des chevaux de frise, et s'enfuirent à toute bride après avoir déchargé leurs carabines hors de portée: un boulet nous tua quelques hommes; les autres sifflèrent sur nos têtes. A 8 heures du matin, la plage était à nous: la campagne était décidée. — Si l'on mesure l'importance de l'expédition par le danger, ce fut une plaisanterie. Mais cette descente doit rester dans l'histoire de la marine comme un enseignement; le nombre des vaisseaux et des soldats l'a frappée d'un caractère de grandeur. Quelques jours après, la flotte française apprit ce qu'elle avait à redouter des éléments. Un coup de vent souffla en côte, qui souleva d'énormes vagues dans la rade même de Sidi-el-Ferruch, creusa profondément la mer, fit chasser plusieurs navires sur leurs ancres et les poussa au rivage; la sûreté de la flotte entière fut menacée: heureusement sa violence ne fut pas extrême, et il n'eut qu'une courte durée.

THÉOGÈNE PAGE.

DESCENTE (chir.). (V. HERNIE.)

DESCHAMPS (EUSTACHE), dit MOREL, qu'on peut regarder comme le père de la poésie française, puisqu'il écrivait avant Froissard et Charles d'Orléans, était à peine connu de nom, lorsque le volumineux recueil de ses œuvres reposait tout entier dans le manuscrit 7219 de la bibliothèque du roi. M. Crapelet, qui a publié en 1832 une édition choisie de ce

poète du xiv^e siècle, a retrouvé le premier quelques détails biographiques noyés au milieu de 80,000 vers. Il paraît qu'*Eustache* était le véritable nom du poète, qui prit et reçut deux sobriquets communs à cette époque, l'un pour désigner son teint basané (Morel, *Morellus*), l'autre la maison *des champs* qu'il habitait à Vertus en Champagne, sa ville natale. Il y naquit sans doute de parents roturiers, vers le règne de Philippe de Valois, puisqu'il se vante d'avoir vu *quatre lignées et générations de rois*. Il étudiait à l'âge de douze ans la philosophie, le *décret* et l'astronomie à Orléans, et l'instruction universelle qu'il étale dans ses opuscules fut le fruit de ses voyages aventureux en Europe et en Asie. Après une jeunesse dépensée en plaisirs et en courses lointaines, à son retour du Caire, où il avait été esclave des Sarrasins, il entra dans la carrière des honneurs militaires, combattit les Anglais, devint bailli d'armes de Charles V, gouverneur du château de Fismes et bailli de Senlis. Il se maria pour son malheur domestique, et les deux enfants que lui donna sa femme acablée ne suffirent pas à calmer des chagrins qui le tourmentaient encore de souvenir à 90 ans, lorsqu'il composait le *Miroir de Mariage*, poème satirique fort étendu, qu'il n'eut pas le temps d'achever *pour la maladie qui lui survint, de laquelle il mourut, Dieu lui pardoint à l'ame!* dit le copiste de ses ouvrages posthumes. Eustache Deschamps est le créateur de la ballade, qu'il manie avec une grâce et une finesse que Clément Marot n'a pas surpassées deux siècles plus tard; on lui attribue aussi l'invention de la chanson à boire que perfectionna depuis Olivier Basselin, ce Normand *né malin*, à qui nous devons le *vau-de-vire*. Eustache Deschamps offrit peut-être le modèle des *moraltés* dans un dialogue moral et comique intitulé : *Souffise à chacun son état*. Il hérita de la verve caustique de Jean de Meung, dans le *Miroir de Mariage* et dans ses fables aiguës en épigrammes contre les rois, la noblesse, la *clergie* et la magistrature; il égala dans ses pièces

historiques rimées la narration chaletreuse et pittoresque des chroniques en prose de son contemporain Froissard; enfin il rédigea un *Art poétique*, dans lequel il réunit l'exemple au précepte : *L'Art de dicter et faire ballades* n'est pas limité d'Horace, mais cette prosodie intéresse davantage par sa rudesse et sa naïveté gauloises. Les poésies d'Eustache Deschamps sont des monuments précieux pour l'antiquaire et l'historien. Dans cette espèce d'encyclopédie des usages et des mœurs de nos aïeux, divertissements, jeux, tournois, festins, armes, aliments, ustensiles de ménage, meubles, modes, tout est décrit avec une fidélité d'artiste. Lacurne de St-Palaye et Legrand d'Aussy avaient recherché curieusement dans ce vieux poète les débris épars et enfouis du bon vieux temps. On trouverait beaucoup à glaner après ces deux savants auteurs des *Mémoires de l'ancienne chevalerie* et de la *Vie privée des Français*. Le manuscrit original d'Eustache contient 1,175 ballades, 171 rondeaux, 80 virelles, 14 lais, 28 farces, complaintes et traités divers, 17 épîtres, dont 3 en prose. M. Crapelet n'en a pas publié la dixième partie. Eustache Deschamps était fort estimé de son temps. Pierre Salmou, dans ses *Demandes et Réponses* à Charles VI, dit à ce roi, qu'il détourne des lectures dangereuses et frivoles : « Tu peux bien lire et ouïr aussi les dictées vertueuses de ton serviteur et officier Eustache Morel. » Christine de Pisan adressait des épîtres à cet *orateur de maint vers notable*. On s'étonne qu'Eustache Deschamps ne soit pas devenu plus populaire que Guillaume de Lorris et Jean de Meung, à l'époque où il poursuivait les Anglais de sa haine nationale et chantait les prouesses du bon Bertrand Duguesclin. — Le nom de Deschamps est ressuscité aujourd'hui dans la littérature moderne par deux frères, MM. Emile et Antony Deschamps. L'auteur des *Poésies nationales et étrangères*, M. Emile Deschamps, s'est placé à la tête de nos poètes vivants par le coloris de son style, l'habileté de sa versification et la délicatesse de sa pensée; il a souvent

le charme et la perfection d'André Chénier, son maître. La traduction du poème de *la Cloche*, de Schiller, est sans contredit un des plus beaux morceaux de la langue, par la richesse et la nouveauté des images et du rythme. M. Emile Deschamps a écrit en outre de charmantes nouvelles en prose et surtout une suite d'observations ingénieuses sur la société actuelle, comparables peut-être aux *Caractères* de La Bruyère. Il a coopéré à différents recueils, *la Muse française*, *les Cent-et-Un*, et on peut dire de M. Emile Deschamps qu'il est le poète de l'esprit. P. LACROIX (*Jacob*, bibliophile).

DESCRIPTIF (genre). Dans l'enfance des sociétés, quand la poésie était un moyen de transmettre ou de consacrer les actions des héros, on conçoit que la poésie épique ait été cultivée. Quand on voulut également graver dans la mémoire des hommes les connaissances nouvellement acquises, on conçoit encore que la poésie didactique ait été utile : aussi voit-on dans l'antiquité la plus reculée Hésiode et Empédocle composer des poèmes didactiques, quoique, pour le dire en passant, Aristote ait refusé à ce dernier le titre de poète, parce qu'il n'avait pas imité une action. Lucrèce et Virgile composèrent à leur tour des poèmes didactiques :

Et la description, se plaçant à propos,
A ces peurs divers subitement répartie,
Venait dans chaque tour former une partie.
(M.-J. Cabirol).

— Dans les sociétés modernes, et surtout depuis l'invention de l'imprimerie, la nécessité, l'utilité du poème didactique se fait moins sentir de jour en jour, nonobstant le nombre prodigieux que l'on en a composé par imitation. Le plus remarquable, sans contredit, est *l'Art poétique* de Boileau-Despréaux, qui fit en cela, comme en tout, preuve d'un grand sens dans le choix de son sujet. En effet, que l'art poétique se démontre en vers, donne l'exemple en même temps que le précepte ; qu'un poète s'instruise en lisant un poète, rien n'est plus naturel : mais un laboureur, par exemple, ira-t-il aujourd'hui chercher des préceptes de culture

dans un poème, fût-il aussi élégamment écrit que les *Géorgiques* ? Le but que se proposaient les anciens, d'instruire, ne peut plus être atteint ; aussi, n'est ce pas dans ce but qu'ont été composés la multitude de poèmes prétendus didactiques dont nous avons été comme inondés en France. Ainsi, Dubartas s'avisait de remarquer que les sept jours de la création chantés donneraient lieu à de nombreuses descriptions ; il se sert, pour argument de son poème, de quelques versets de la Genèse, sur lesquels il brode sept chants de douze cents vers chacun, en décrivant minutieusement chaque animal et chaque plante, et voilà le genre descriptif inventé, et voilà la foule des imitateurs qui se précipite à sa suite. Longtemps après, et suivant le même système, Racine le fils composa le poème de *la Religion* ; le Marseillais Dulard rimait un long poème sur *la grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature* ; de ce moment, le genre descriptif fut légalement reconnu ; l'on ne pensa plus qu'à la description, que l'on trouva le moyen de faire entrer partout en employant la forme didactique. On vit des poèmes sur tous les sujets, qui n'en étaient pas plus variés pour cela : l'agriculture, l'art de la guerre, l'éloquence, l'architecture, la peinture, la navigation, l'astronomie eurent leurs chants ; ensuite vinrent les saisons, les mois, les quatre parties du jour, les quatre âges ; puis les jeux de l'enfance, les jardins, les trois règnes de la nature ; après, le potager, le verger, les plantes, les fleurs, les oiseaux de la ferme, etc., etc., etc. J'en oublie plutôt que je n'exagère ! et enfin, comme si tout espèce de cadre était encore trop étroit, l'imagination ! — Ce sujet-là, non moins par son immensité sans bornes que parce qu'il fut l'ouvrage du plus habile peut-être des versificateurs français, dut fermer et ferma réellement la trop longue carrière du poème descriptif. En vain a-t-on voulu relever le mérite du genre descriptif en prétendant que c'est une émanation de la religion chrétienne. Les anciens, il est vrai, ne nous ont pas

lissé de poèmes seulement descriptifs, et ils s'en seraient bien gardés, par la raison que l'ordre était pour eux une des conditions de la beauté, et qu'ils ne reconnaissent pas de poésie dans un ouvrage où cette dernière qualité manquait. Or, il est évident qu'un poème comme celui de l'imagination, par exemple, peut être plus ou moins étendu, plus ou moins resserré, selon le caprice ou la fécondité de son auteur; que c'est, et que ce ne peut jamais être qu'un composé de parties plus ou moins brillantes, mais désordonnées, c.-à-d., sans commencement, sans milieu et sans fin obligée, ce qui compose l'unité. Ce n'est point un sujet, mais une suite de sujets réunis au hasard par des transitions qui, tant habiles qu'elles soient, ne sauraient composer un tout. — Il est à remarquer que la décadence de toutes les littératures s'est uniformément manifestée par l'oubli ou le mépris de la partie la plus importante d'une œuvre poétique, le choix d'un sujet, et par la recherche volontaire de la partie la moins importante, l'éclat du style. C'est en effet par ce mérite seul que se distinguent les poèmes descriptifs dont il reste quelque souvenir, et le genre descriptif ne saurait avoir d'autre qualité. Mais qu'arrive-t-il? que ces poèmes sans action, que ces belles phrases sans pensées, que ces couleurs brillantes sans dessin, amènent l'ennui et le dégoût; leurs auteurs avaient négligé le fond pour s'attacher uniquement à la forme; leurs successeurs prennent en mépris à leur tour ces formes sonores et vides; il ne reste rien, et vient la décrépitude.

VIOLETT-LE-DUC.

DESCRIPTION. en droit. Les procès-verbaux de description se rapportent à divers procédures particulières dans lesquelles il est nécessaire de donner le détail circonstancié de divers objets, afin que l'on puisse les retrouver au besoin. La simple description, qui se fait notamment lors d'une apposition de *scellés* (v.), est un inventaire des objets qui se trouvent en évidence dans la maison mortuaire, et dont il sera nécessaire de faire le recensement (v.), lorsqu'il sera pro-

cedé à l'inventaire définitif, et, en général, on doit dresser un procès-verbal de description toutes les fois que l'autorité publique est appelée à constater un fait de nature à intéresser les droits des tiers, qu'il s'agisse soit de l'ouverture d'un domicile après disparition du maître, soit de l'arrestation d'un prévenu, soit de la levée d'un cadavre sur la voie publique. Dans toutes ces circonstances et autres analogues, un procès-verbal de description doit être annexé à l'acte dressé par l'officier public pour constater l'accomplissement de sa mission. Dans les instances entre parties, ces procès-verbaux sont indispensables toutes les fois qu'il s'agit d'une saisie, soit mobilière, soit immobilière, et spécialement encore dans les instances en *inscription de faux*. L'un des premiers actes de la procédure doit être la description de la pièce arguée de faux. Dans tous les cas où la loi exige qu'il soit dressé *inventaire*, elle demande par cela même la description des objets inventoriés; et les mots *description* et *inventaire* sont alors synonymes (v. *INVENTAIRE*).

TEULET, A.

DÉSEMPARER un navire, c'est le mettre hors d'état de combattre, de fuir ou de donner la chasse à un autre. Un vaisseau est *désemparé* quand les boulets d'un ennemi heureux lui ont coupé ses mâts, ses vergues, ses manœuvres, déchiré ses voiles ou démonté ses canons: alors, s'il est le plus faible, il n'a plus d'autre ressource que de se rendre, de se faire sauter en l'air ou de couler bas, si toutefois on peut donner le nom de ressource aux deux derniers moyens d'échapper à l'ennemi; s'il est le plus fort, il est réduit à lécher une proie qu'il ne peut plus poursuivre. Il peut être aussi *désemparé* par les éléments. Quand un coup de vent a emporté quelqu'un de ses mâts et l'a mis hors d'état de manœuvrer, si un ennemi se présente alors, il essaiera en vain de le chasser, de le combattre ou de le fuir, il doit d'abord songer à réparer de son mieux une partie de ses avaries. La chute d'un seul mât, surtout si c'est un mât de l'avant,

suffit souvent pour le désenparer , et c'est cette circonstance qui laisse à la fortune tant de chances dans les combats sur mer , car une bordée , parfois même un seul boulet heureux peut rétablir tout à coup l'égalité entre deux bâtiments de forces bien différentes. Cette chance , dont la fortune peut favoriser le plus faible , doit être tentée dans toutes les rencontres , quelle que soit la supériorité de l'ennemi. L'honneur flétrit du nom de lâche tout capitaine qui rend sans coup férir son navire à un adversaire plus fort que lui , et la loi , dans ce cas-ci , basée sur la raison et sur l'honneur , prononce la peine de mort contre l'officier coupable d'une telle lâcheté ; et ici toutes les nations semblent s'être entendues pour punir cette action du même supplice et de la même infamie. L'histoire de la marine de tous les peuples n'en fournit que de rares exemples : en Angleterre , où l'esprit maritime est porté à un haut degré , où le marin au milieu de la mer est encore surveillé par l'œil de la patrie , on ne trouverait pas dans ses annales de pareils exemples de lâcheté : c'est qu'en Angleterre la marine est toute nationale , c'est que l'honneur du pays parle haut à tous ses marins , c'est que ses conseils de guerre maritimes sont impitoyables pour toute action basse , c'est que leur sévérité va presque jusqu'à la cruauté pour tout officier que la victoire ne ramène pas triomphant , car la grandeur de la nation repose tout entière sur le succès constant de ses marins. — Chez les nations dégénérées de l'Italie , l'histoire fait mention de pareils traits , et ce que j'ai honte de dire , ce que je n'ai pu m'avouer qu'avec rage , c'est que sous l'empire la marine française ait donné de ces exemples d'ignominie. Oh ! l'historien qui osera tenter de retracer les faits de cette marine impériale , s'il est homme de cœur , entreprendra une rude tâche ! il devra souvent arrêter l'élan de son indignation et prendre seulement le langage de la douleur. L'attention de la France , alors concentrée tout entière sur ses glorieuses armées , abandonnait sa marine comme

un enfant perdu , et ne soutenait pas de ses applaudissements le courage des marins , qui n'avaient pour aiguillon que la voix de l'honneur solitaire : et dans ces jours de délaissement , par une dégradation presque générale , l'infamie n'était pas punie ; la loi prononçait en vain la mort contre elle ; les conseils de guerre , ignominieusement indulgents , refusaient de l'appliquer ; on eût dit que chacun des membres tremblait de porter aussi sa propre condamnation. Jetons un voile sur ces odieux souvenirs , ils sont heureusement semés de quelques beaux traits qui relèvent l'ame de son humiliation : tels sont les cinq combats successifs du capitaine Second sur la frégate *la Loire*. Dans le quatrième , si les gravures du temps représentent fidèlement sa manœuvre , on voit sa frégate , déjà presque entièrement dégrée et en partie dématée par les combats antécédents , se battre contre *la Mermaid* , frégate anglaise plus forte que la sienne , et arrivant au combat toute fraîche encore , et toute ardente d'achever un ennemi déjà blessé. Cette confiance lui fut fatale , car *la Loire* l'accueillit par un feu terrible , l'étonna , la tourna , lui passa de l'arrière en lui lâchant une bordée d'enfilade , et la laissa désenparée , incapable de poursuivre cet ennemi affaibli , qu'elle s'était adjugé comme une proie facile. On doit d'autant plus de gloire à ceux de nos marins qui ont triomphé des Anglais qu'à forces égales même ils luttaient contre des désavantages évidents. La marine anglaise avait pour elle des matelots depuis long-temps exercés , une pleine confiance dans ses succès passés , la foi dans son avenir , l'appui du pays dont elle est toute la puissance , tandis que nos matelots , à peine formés au métier de la mer , n'étaient guère que le rebut de nos brillantes armées , et n'avaient pas eu le temps de cimenter entre eux et leurs officiers cette confiante solidarité qui fait la principale force d'un corps.

THÉOGÈNE PAGE.

DÉSENCHANTEMENT, retour au positif des choses , manière de les voir telles qu'elles sont ; ou bien encore dé-

goût complet d'un objet qui a des avantages réels, mais dont on ne peut plus jouir; car le mot *désenchantement* renferme ces diverses acceptions. Le plus grand malheur qui puisse arriver à la jeunesse, c'est de perdre de trop bonne heure cette foule d'enchantements sans lesquels il lui devient impossible de remplir ici bas sa mission. En effet, si on pèse les devoirs à la seule balance de l'intérêt personnel, combien n'en est-il pas qu'on se dispensera de remplir! Les charges et les soucis de la paternité ne surpassent-ils point dans bien des cas ses plaisirs et ses ravissements? Que d'accidents et de maladies peuvent fondre sur le fils qui vous est cher! Que d'enfants expirent avant d'avoir donné aucun dédommagement pour toutes les peines qu'ils ont causées! Que de pères de familles survivent à toute leur postérité et en voient commander le deuil funèbre! Est-on assez heureux pour élever ses enfants, que d'inquiétudes ils causent pour les établir! Ils montent au faite de la fortune! combien d'entre eux alors ferment la porte aux parents, qui se sont refusé le nécessaire pour les pousser plus sûrement dans le monde! Eh bien! si la masse des pères de famille considérait la paternité sous les aspects que je viens de montrer; c'est-à-dire, l'envisageait avec un esprit tout désenchanté, que deviendrait la civilisation, dont la base la plus solide est le mariage?—Les lettres, les sciences et les arts, qui offrent tant de difficultés, qui sont semés de tant de dégoûts, ne se seraient pas même développés si l'enthousiasme ne soutenait ceux qui les cultivent. Il faut qu'ils s'oublient toujours pour réussir dans la carrière dont ils ont fait choix: raisonnent-ils au lieu de sentir, ils n'ont plus de place dans la gloire. Que d'illusions ne devons-nous pas garder dans les rapports de la société comme dans ceux de la famille, je ne dis pas pour vivre heureux, mais seulement calmes! Ne faut-il pas compter sur les promesses des uns, sur les attachements des autres, sur la reconnaissance de ceux-ci, sur l'habileté de ceux-là; tout ne se réa-

lise point sans doute; mais, à moins d'un malheur extrême, il y a toujours quelque chose qu'on obtient, et qui doit nous empêcher de tomber dans le désenchantement. Fortifié même d'un espoir qui est vague, on se met en mesure de remplir les devoirs les plus essentiels, et on y parvient.—Le désenchantement, celui qui est relatif aux avantages passagers d'ici-bas, n'est permis qu'au moment où l'âge nous retire de l'agitation générale. Il est sage, j'ajouterai, il est noble de faire halte avant d'aller rendre compte de sa vie entière; il importe de compter avec soi-même, et de tâcher, dans les dernières heures qui nous restent, de réparer nos fautes passées, ou de nous rendre les vertus que les séductions du monde nous ont enlevées: c'est le magnifique spectacle que présente le siècle de Louis XIV; c'est avec une admiration mêlée d'attendrissement qu'on voit les hommes qui ont joué les premiers rôles, occupé les premiers emplois, se renfermer dans la retraite la plus profonde, pour ne plus se dévouer qu'au grand avenir qui les attend. Mais ce désenchantement ne portait que sur l'ambition ou les délices; quant aux devoirs qui restaient à accomplir, il inspirait une ardeur et une énergie inépuisables.—J'écris à une époque où toutes les classes de la société semblent céder à un désenchantement universel: l'ambition politique est si étendue, l'amour de l'argent si prononcé, la soif des jouissances physiques si insatiable, que chacun aspire bien au-delà de ce qu'il peut obtenir: de là, une lutte inégale où tout courage s'épuise. De la chute des espérances on est précipité dans un désenchantement si absolu que bientôt arrive à sa suite le dégoût de la vie, surtout chez les jeunes gens qui ont besoin d'avenir, parce qu'ils ont des sentiments à faire partager, des forces à exercer, et que si leur activité s'arrête, elle se tourne contre eux, et les dévore avant le temps.—Il faut bien se garder de confondre le désenchantement que je viens d'esquisser avec cet autre genre de désenchantement qu'éprouvent les âmes profondé-

ment pieuses ; ce n'est pas chez elles un épuisement de forces ; c'est au contraire une surabondance qui cherche à s'employer là où les travaux sont immenses , parce que le bien à opérer est infini. Ce genre de désenchantement ne pousse pas au suicide : il a sondé la vie , et il en accepte avec résignation les charges et les sacrifices ; loin d'être individuel , il recherche les pénibles labeurs de l'éducation publique , qui sont si dures à supporter ; à l'origine des sociétés , il prodigue ses sueurs à la culture de la terre , parce qu'il faut un sol qui nourrisse les enfants de la patrie. Ce genre de désenchantement ne saurait donc être trop préconisé ; non pas cependant qu'il ne doive avoir des bornes comme tout ce qui est utile , élevé et raisonnable ; mais il entre si impérieusement dans la nature de l'homme que la révolution française n'avait pas encore achevé de détruire tous les asiles pieux où il avait coutume de se retirer que déjà de nouveaux se fondaient.

SAINT-PROSPER.

DÉSERT, lieu inhabité , quoiqu'il ne soit pas absolument inhabitable. On donne aussi le même nom à des pays où l'on rencontre des hommes , mais sans demeures fixes , des hordes nomades de pasteurs ou de chasseurs. Pour que l'homme ait pris définitivement possession de la terre , on exige qu'il y ait formé des établissements , qu'il y ait construit des habitations durables. Les côtes de la mer Glaciale ne sont pas *désertes* , quoique les habitants y soient si prodigieusement rares que l'on n'en compte pas même un seul sur un espace qui en France en nourrirait plusieurs milliers : cette région stérile et désolée ne peut recevoir qu'un nombre d'hommes proportionné aux moyens de subsistance qu'elle leur offre ; mais ceux qui peuvent supporter ces tristes climats y ont creusé leur habitation souterraine , où ils passent l'hiver et déposent leurs provisions ; ils sont *domiciliés* , le pays est *habité*. En Arabie , en Afrique , dans l'Asie centrale , etc. , la terre est beaucoup plus féconde et nourrit plus d'animaux qui fourniraient la

subsistance à un plus grand nombre d'hommes , quand même la culture n'augmenterait pas leurs ressources ; mais ces hommes y mènent une vie errante ; ils n'ont point de domicile , ils n'*habitent* nulle part ; ces contrées sont donc *inhabitées* , et c'est avec raison qu'on les nomme *déserts*. On refusera ce nom aux terres trop voisines des pôles , parce qu'elles sont *inhabitables* , et que par conséquent on ne peut supposer que l'homme les ait *abandonnées* pour se porter ailleurs. A mesure que l'industrie agricole fera des progrès , elle mettra les cultivateurs en possession de terrains réputés improductifs ; des conquêtes seront faites sur le désert ; la population pourra s'étendre , augmenter sans être trop pressée sur aucune partie de la terre. A cette époque , encore très éloignée , les contrées sans habitants seront décidément inhabitables , et les *déserts* auront disparu. Cependant , il conviendra peut-être , même alors , de conserver ce nom aux contrées qui le portent depuis des siècles , et que l'on croirait destinées à demeurer telles qu'on les voit aujourd'hui ; dans tous les temps , il sera utile de rappeler les grands témoignages de la puissance de l'homme aidé par les arts que son intelligence a créés , et de l'influence que l'état social exerce sur la création de ces arts et sur leur application. Dans l'ancien continent , les Arabes , pasteurs et brigands , ont envahi et rendu stérile une grande partie du nord de l'Afrique ; en Asie , les Kalmouks , les Kirgizs , etc. , vivent à la manière des anciens Scythes , et leur pays n'a pas changé. Dans le Nouveau-Monde , depuis que l'espèce du cheval y est introduite , des Scythes américains perpétueront aussi la stérilité des contrées qu'ils parcourent. C'est aux peuples sédentaires qu'il est réservé de changer peu à peu l'aspect de ces *déserts* et de les orner de végétaux aussi agréables qu'utiles au cultivateur. — Enfin , si on compare , dans un de ses éloquentes discours , les pays où la nature est abandonnée à elle-même à ceux où l'intelligence humaine a tout mis en ordre : ce grand peintre de la nature eût pu mettre aussi

sous nos yeux le tableau des régions dégradées par le mauvais emploi que l'homme a fait de leurs productions spontanées, en leur opposant celles qu'une sage prévoyance a fécondées, enrichies, pourvues de tout ce qui peut contribuer à l'aisance des habitants et à la culture des arts. — Les géographes donnent le nom de *déserts* à plusieurs contrées du nord de l'Afrique, dont quelques-unes furent occupées autrefois par des populations sédentaires, comme l'attestent les ruines de leurs habitations. En Asie, les déserts ont aussi fait quelques envahissements, et la culture peut au moins y réclamer ce que la barbarie lui a fait perdre. En Amérique, l'établissement des cultures sera plus facile qu'en Afrique et dans l'Asie, et ce continent prendra peut-être l'initiative de tous les genres de perfectionnement, arrivera le premier au but, quoiqu'il ne se soit mis en route que le dernier. Les communications entre les peuples y seront encore plus promptes et plus faciles que dans l'autre continent; comme la population y est moins inégalement disséminée, elle pourra s'étendre plus librement, s'emparer dans le même temps d'une plus grande étendue de terres désertes, imposer des productions à toutes celles qui peuvent être cultivées. L'Europe contribuera même à hâter ces heureux changements dans le Nouveau-Monde; l'Allemagne continuera ses émigrations; la France et l'Angleterre fourniront aussi leur contingent, etc. Les chaleurs et le climat dévorant de l'Afrique opposeront plus d'obstacles aux progrès des cultures dans cette partie du monde, à moins que les indigènes, convertis à la civilisation, ne se chargent eux-mêmes, et seuls, du perfectionnement de leur pays, ce qui suppose beaucoup plus qu'une instruction devenue populaire et de nouvelles mœurs adoptées; il faut surtout que le gouvernement despotique ait disparu. Comme l'amélioration agricole d'une vaste contrée ne peut être que l'œuvre de la persévérance et du temps, si elle n'est pas maintenue et dirigée par l'autorité publique, elle avortera; or, on sait

que sous un gouvernement despotique il ne peut y avoir ni système ni vues d'avenir. Il est peut-être malheureusement trop vrai que pour rendre habitables les immenses déserts de l'Afrique, il faut que l'Europe fasse la conquête de cette partie du monde afin de lui donner ses mœurs, ses formes de gouvernement et sa législation. FERRY.

DÉSERTEUR, DÉSERTION. La législation militaire qualifie de désertion l'abandon fait par un individu du poste où la loi lui ordonne de rester. — Ainsi, l'individu militaire qui, sans permission de ses chefs, quitte le corps auquel il appartient, abandonne le poste où il a été placé, soit de garde ou de faction, s'éloigne de son rang pour fuir le danger devant l'ennemi, est également déserteur. — Les peines appliquées à la désertion ont toujours été à peu près arbitraires, comme l'étaient presque toutes les lois avant la révolution de 1789. Tant que les armées n'ont été composées que de troupes féodales, levées temporairement, on concevra facilement que la pénalité a varié selon le caprice ou les intérêts des chefs dont la désertion affaiblissait le contingent. Il n'y avait point d'armée royale proprement dite, puisque rien n'y appartenait au roi que son propre contingent féodal; il n'y avait donc, et il ne pouvait y avoir aucun code uniforme. La peine contre la désertion, de même que le code pénal militaire, n'ont apparu que du moment où il y eut des troupes permanentes dont le roi disposait seul; et ces peines ont augmenté en sévérité à mesure que les armées permanentes sont devenues plus nombreuses, et surtout depuis que le recrutement volontaire eut remplacé les contingents forcés. Dans les derniers temps, cette pénalité alternait assez volontiers entre les baguettes et la mort; les gradations de la peine étaient laissées à l'appréciation des juges, ce qui équivalait au caprice. — Depuis la révolution de 1789, les délits de désertion, ainsi que les peines qui y sont appliquées, ont été classés d'après leurs circonstances et la position de l'individu

qui s'en rend coupable. Mais il n'en résulte pas moins que de tous les délits militaires la désertion me paraît y avoir été traitée avec le plus de sévérité, je dirai même de dureté. Il semble que nos codes aient conservé à cet égard tout l'esprit du temps où nos armées ne se composaient que de mercenaires qu'on ne pouvait retenir sous les armes que par la terreur des châtimens. — A l'époque où furent rédigés les trois codes dont les dispositions combinées forment la législation actuelle (12 mai 1793, 21 brumaire an v, et 19 vendémiaire an xii), l'état de guerre forcée où se trouvait la France pouvait, sinon légitimer, au moins excuser les dispositions qu'ils contiennent. Il y a dans ces dispositions une absence de proportion entre la peine et le délit, un oubli des principes de droit public déjà reconnus, et de ceux sur lesquels est fondée la loi de la conscription, que la plus impérieuse nécessité peut seule rendre tolérable. Mais depuis que la paix est rétablie, aucun motif ne saurait plus s'opposer à ce qu'on efface une disparate choquante pour nos mœurs et nos institutions. Il y a plus, le législateur de l'an v, en décidant (art. 1^{er} de la loi du 13 brumaire) que les *cesses de guerre* qu'il créait *cesseraient à la paix*, a exprimé assez clairement son intention qu'à la même époque cesserait la législation sur laquelle ils étaient fondés. — La désertion d'un militaire cause à l'état et à ses concitoyens, qui seraient appelés à le remplacer, un dommage qui exige une réparation pénale; mais il faut qu'il y ait une juste proportion entre le délit et la peine qui lui est infligée; il faut également qu'une classification bien faite établisse les différens degrés du délit en même temps que la graduation de la peine correspondante. C'est ce qui n'existe pas dans le code pénal militaire actuel; et, pour ne citer qu'un exemple, je me contenterai du suivant. Un jeune soldat qui déserte à l'intérieur doit être puni de trois ans de travaux publics s'il déserte désarmé, et il doit être puni de mort s'il emporte son fusil (19 et 22 vendémiaire an xii). Cependant, dans

la circonstance qu'il déserte armé, il n'y a que la *présomption de possibilité* d'un crime dont l'existence seule pourrait entraîner la peine de mort. Où jamais a-t-on vu la possibilité présumée, c.-à-d. établie au hasard, équivaloir à l'acte criminel, ou même à l'intention avouée? autant vaudrait condamner à mort l'individu porteur d'un fusil, et arrêté sans être muni d'un permis, parce qu'il serait possible qu'il commît un assassinat. — Le crime de désertion, considéré dans toutes ses circonstances, me paraît devoir présenter la classification générale suivante : 1^o désertion d'un jeune soldat, à l'intérieur et en temps de paix; 2^o désertion d'un militaire qui a plus d'un an de service; 3^o désertion d'un remplaçant dans les mêmes circonstances; 4^o celle en temps de paix à l'étranger; 5^o celle en temps de guerre, soit d'une garnison intérieure, de l'armée ou d'une place forte, à l'intérieur ou à l'étranger; 6^o celle à l'ennemi. — Dans cette classification des délits, le moindre de tous est celui que nous avons placé le premier : la désertion d'un jeune soldat qui, dans les premiers temps d'un service souvent forcé pour lui, est entraîné loin de ses drapeaux par des sentimens coupables, sans doute, aux yeux de la loi, mais qui n'en sont pas moins dignes de compassion. Le plus grave est le dernier : la désertion à l'ennemi est une véritable trahison. Si l'on croit devoir conserver la peine de mort, au moins faudrait-il qu'elle ne fût applicable qu'à ce dernier crime. — La simple désertion à l'intérieur d'un jeune soldat me paraît assez sévèrement punie par une seule année de travaux simples. C'est la peine adoptée par le code militaire prussien, et je crois qu'on peut l'imiter sans être accusé de trop d'indulgence. — Entre ces deux extrêmes, je crois que l'échelle ascendante des pénalités devrait être de beaucoup inférieure à ce que nous la voyons dans le code actuellement en usage. Une des considérations qu'il ne faudrait jamais perdre de vue est que la loi militaire étant et devant être une loi exceptionnelle, et les pénali-

tés plus rigides que celles de la loi civile, il ne peut pas y avoir une parité complète dans les effets moraux de l'une et de l'autre. Les délits tout-à-fait militaires, c.-à-d. ceux qui ne naissent que des prescriptions des lois organiques de l'armée, sont tous des délits conventionnels, des délits que ni la loi naturelle sociale, ni même l'opinion de la société, ne considèrent comme flétrissants. Pourquoi donc leur appliquerait-on une flétrissure dont l'effet doit suivre le militaire après sa rentrée dans la société? De quel droit le législateur d'une loi accidentelle et exceptionnelle pourrait-il prétendre attaquer les droits de citoyens qui ne sont pas même suspendus pendant le temps où la loi oblige les militaires à rester sous les drapeaux, et dont ils doivent jouir dans toute leur plénitude lorsqu'ils sont libérés? Avouons que sous ce rapport nous n'avons fait que passer de la féodalité des châteaux à celle des coffres-forts. En effet, cette législation du moyen âge n'est appliquée qu'aux prolétaires de l'état militaire, qui n'ont pas voulu ou pu exploiter la désertion en grand. Ceux qui, en désertant la cause de leur patrie, ont livré des villes, des armées, leurs concitoyens même à l'ennemi, appartiennent à l'aristocratie fangeuse d'où part l'aptitude à faire les lois. — Je pense donc que la peine des travaux forcés, de la chaîne, comme les entend le code pénal, ne devrait tout au plus être appliquée qu'à la désertion à l'étranger en temps de guerre. Pour tous les autres délits de désertion, la peine des travaux simples, de travaux exclusivement militaires, depuis un an jusqu'à l'équivalent des années de service ordonnées par la loi, et qui n'emportent aucune flétrissure morale, devrait suffire. Alors les peines seraient proportionnées au délit, c.-à-d. au dommage réel qui en est résulté pour la société. Au-delà de cette mesure, il n'y a plus que caprice et barbarie. — Le code qui régit l'armée française a en grand soin de s'occuper des chefs de complot en matière de désertion; et ce n'a été, à dire vrai, qu'un raffinement de cruauté, à peu près comme

l'usage, qui a aussi existé, de se contenter de couper une jambe au nègre déserteur, parce qu'en le tuant on perdait le profit de son travail. Je ne citerai qu'un exemple. A Padoue, où je commandais en 1810, 8 jeunes soldats du même régiment désertèrent ensemble. Ils furent arrêtés; il fallait, d'après le décret du 19 vendémiaire an xii, un chef de complot; ils étaient tous immatriculés du même jour et nés de la même année; celui qui avait eu le funeste avantage de naître quelques jours avant les autres fut fusillé..... Le même soir, les sept autres désertèrent de nouveau..... On est l'exemple, si jamais on pouvait en chercher dans le sang versé? Était-il réellement chef de complot celui qu'on avait assassiné légalement?..... Cependant l'exemple servit d'une autre manière. Nous sentîmes la nécessité de modifier l'application de cette loi barbare. Mais sont-ce des lois que les chiffons de papier que la justice et l'humanité ordonnent de modifier? — Si réellement il y a un chef de complot, c.-à-d. un provocateur direct, qui a employé la séduction pour entraîner des malheureux à sa suite, qu'il soit puni ou seul ou un peu plus sévèrement que les autres. Mais qu'on ne voie plus dans nos codes de disparates aussi choquantes qui affligent l'humanité et font honte aux législateurs.

G^{al} DE VAUDONCOURT.

DÉSESPOIR, on perte absolue de l'espérance, état de déplaisir extrême qui rend la vie à charge et qui peut pousser jusqu'au suicide. Il est produit soit par la ruine des biens de fortune, soit par la mort, ou l'enlèvement éternel des personnes qui nous étaient le plus chères, soit par d'insupportables douleurs ou des maladies incurables, soit par l'esclavage et une oppression intolérable, enfin par le déshonneur, la condamnation, la prison, etc. Cependant les maux d'opinion n'ont pas toujours la même influence désespérante que les peines corporelles sur tous les individus, puisqu'il est de ceux-ci qui s'accroissent fort bien et qui s'enrichissent même dans l'infortune. Il est vrai que

souvent l'honneur du monde, le faux point d'honneur, ne vaut pas toujours la peine qu'on s'en affecte. Que dis-je? il y avait de la gloire à Socrate et à Caton de recevoir un soufflet en public, tandis que nos hommes d'honneur aujourd'hui vont se couper la gorge pour un mot dit de travers. — On ne peut conserver l'existence sans l'espérance; aussi l'ingénieuse antiquité a feint que c'est le dernier des biens qui reste au fond de la boîte de Pandore. Si l'espoir est ainsi le baume de la vie, le désespoir en est le poison le plus actif. Quand celui-ci n'entraînerait pas à des actes violents de destruction, l'influence du profond découragement qui en résulte porterait une atteinte meurtrière, une désorganisation rongearde dans les entrailles. Cela est si certain qu'un médecin qui aurait la haute imprudence d'avouer à son malade qu'il désespère de sa guérison enfoncerait le poignard au cœur d'un moribond, hâterait son trépas, tandis que de feintes espérances prolongent évidemment les jours, et parfois les années d'un infortuné sur son lit de souffrance. C'est pourquoi Platon, dans sa *République*, absout les médecins du péché de mensonge; aussi les charlatans en usent largement. — Le désespoir, lors même qu'il est supporté avec résignation, cause une profonde prostration des puissances organiques, avec la désolation, un découragement total. Les viscères intestinaux tombent dans l'atonie, les digestions s'opèrent mal, les humeurs se dépravent, se décomposent par la cachexie scorbutique; un sang noir stationne, s'engorge dans les tissus des principaux organes, une fièvre lente, hecticque, dévore la vie; le poulx devient petit, serré ou vermiculaire; les cheveux tombent; s'il ne s'allume pas une affection adynamique ou ataxique (fièvre maligne des anciens), il s'établit souvent un squirre au pylore, qui dégénère en cancer. Les plus forts caractères, soit qu'ils dissimulent leur état, soit qu'ils s'efforcent de résister au désespoir, ne laissent pas d'en subir les atteintes. Tant que Napoléon à Sainte-Hélène put conserver l'es-

poir de se soustraire à ses geoliers, il soutint sa santé; mais, à mesure que s'affaiblirent ses espérances, la concentration du désespoir réagit sur ses viscères, et le développement d'un cancer à son estomac paraît avoir été un résultat naturel de cette situation cruelle pour une âme haute et impérieuse si profondément ulcérée. — Parfois le premier moment de désespoir suscite des efforts presque surnaturels, si l'on peut dire, pour rompre les obstacles périlleux qui nous menacent. L'animal combat avec acharnement et fureur avant que de céder sa vie. Il y a telle explosion de rage qui centuple le courage et qui fait tout tenter pour échapper à la mort en la bravant. Mais si l'être est enfié convaincu de l'entière inutilité de sa résistance, alors il tombe frappé de stupeur. La consternation, dit-on, pétrifia Niobé; la circulation semble suspendue, attendant le coup fatal. Tel est aussi le tremblement et la sueur froide du criminel en présence du supplice : *santibus undè tremor*. — Sans être encore frappé, le désespoir peut tuer un individu instantanément, comme la terreur, ou faire prendre une résolution violente; alors se présente l'horrible spectre de la mort comme inévitable; c'est l'enfer anticipé, séjour inexorable du désespoir :

Luciote omni sperans,
Voi che intrate,

Tel fut le Coeyte des anciens. Ils plaçaient comme correctif le Léthé, qui fait du moins tout oublier. Le purgatoire pour les fautes pardonnables offre un refuge à la conscience bourrelée de remords et que désespérerait une damnation absolue et éternelle. — On aurait tort de croire avec le poète Lucrèce que le moyen de secouer les terreurs des enfers consiste à rejeter toute croyance religieuse. L'expérience des siècles d'incrédulité dans lesquels on professe l'athéisme ou le matérialisme prouve qu'en nulle autre époque les suicides, et par conséquent les désespoirs, n'ont été plus fréquents. Le scepticisme est une doctrine de mort ou de complet anéantissement. On n'attend aucune rémunération future, et si l'on ne redoute plus le noir Avernus ni Pluton, de même

on n'est plus soulevé par l'espoir d'un paradis. Voyez ces simples habitants des campagnes et des lieux les moins pervers : par ces désolants systèmes ; leur pauvreté, leurs privations journalières, espèrent du moins la récompense de leurs modestes vertus. Tous les peuples religieux supportent les peines de la vie sans désespoir par ces promesses divines : le musulman fanatique se résigne à la fatalité de son sort ; il croit obéir encore à la volonté de *Allah*. Silvio Pellico dut au retour des sentimens religieux sa tendre résignation à son emprisonnement. Mais lorsqu'on cesse d'avoir cette confiance sacrée, la vie, pour peu qu'elle manque de bonheur, devient affreuse ; il n'y a plus d'autre remède que de s'en débarrasser, que de se plonger dans le néant. De là vient que tant de Romains, sous la tyrannie de leurs empereurs au milieu de la philosophie épicurienne, se précipitaient vers le trépas. Que pouvaient-ils redouter au delà ? Le désespéré regarde la tombe comme son refuge, tandis que le grand homme qui entretient le sentiment de son immortalité lève, dans son malheur, son regard vers les cieux. Tel Marius, sur les ruines de Carthage, attendit les retours de l'inconstante fortune, et il reparut tout puissant dans Rome, cette reine du monde. Ulysse et Énée, dans les naufrages, encourageaient leurs compagnons à braver les flots courroucés :

Debit Deus his quousq. fuerit.

Le désespoir, en effet, atteint moins certains individus que d'autres, et il se dissipe dans quelques circonstances par divers moyens. Le nègre qu'on entraîne esclave loin de son pays natal secoue encore ses chaînes par la danse ; il oublie ses malheurs dans le sein de l'amour. C'est le vin ou Bacchus qui consolait Ariadne délaissée et Érigone sous les treilles de cette vierge d'août. On reprend plus de gaieté et d'espoir, malgré les chagrins cuisants, par des festins et des distractions joyeuses que par les sermons les plus éloquentes de Sénèque, de *Consolatione*.

Py trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

dit J.-B. Rousseau. La jeunesse et sa folie voient ressusciter facilement l'espérance ; alors on se sent de la vigueur, et une longue carrière s'étend dans l'avenir. La femme, bien que plus faible et plus prompte à s'alarmer que l'homme, subit cependant moins le désespoir que lui ; car sa mobilité échappe aux profondes impressions des revers ; presque toujours c'est elle qui, pliant sans rompre sous les coups de l'adversité, ramène l'espoir au cœur de l'homme. On voit les célibataires, les veufs sans lignée, ne tenant à rien ou n'étant soutenus par personne, s'abandonner au désespoir, au suicide, plutôt que l'homme marié, attaché dans la vie par sa femme et ses enfants, auxquels il doit protection et secours. L'âge mûr, le tempérament mélancolique, ne regardant que le côté noir de cette vie, surtout parmi les tempêtes des révolutions, s'abandonnent souvent au chagrin, d'autant plus que l'amour, ce grand enchanter de l'existence, a déserté leur vieillesse et leur mauvaise humeur. On remarque pareillement que les idées sombres naissent plutôt le soir, époque sérieuse de fatigue et d'épuisement, que le matin, période de renaissance ou de rajeunissement des forces. — Certes, si les amusements ou les plaisirs ne venaient pas semer quelques fleurs dans la carrière aride de tant d'infortunés, si le dimanche n'était pas un jour de repos et de réjouissance pour l'ouvrier attelé pendant la semaine au joug de son labeur, s'il fallait, avec le sévère stoïcien, n'envisager que la fatalité de notre destinée, la vie humaine serait un présent plus funeste pour nous que pour les animaux. Ceux-ci ne prévoient ni les maux ni le trépas. Par cette bienfaisante ignorance, la nature leur a soustrait le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. L'agneau ne sait point que le boucher l'attend, tel qu'un bourreau. L'oiseau charme ses ennuis par des chants dans sa cage, et le pigeon s'abandonne à ses amours au moment même où l'on va l'immoler. L'homme seul, par sa funeste curiosité de prévoir de si loin l'avenir, contemple en frémissant l'orage qui doit le foudroyer. Il veut en vain le

détourner de sa tête à force de précautions et de prudence ; il s'épuise pour s'y soustraire. Il serait moins tourmenté s'il se confiait aux desseins de la Providence, ou, pour parler autrement, aux décrets de l'incorruptible cours des événements que nous nommons la fatalité. C'est ainsi que le guerrier va chaque jour affronter les hasards, et que l'Oriental marche sans défiance au milieu de la peste. Ils n'ont point ces lâches terreurs ni ce désespoir qui semble plutôt appeler la mort que la conjurer. Ceux qui se résignaient tranquillement au hasard tandis que le choléra décimait Paris n'ont-ils pas mieux résisté à ce fléau que les individus pusillanimes tremblant de désespoir au milieu de sa cruelle invasion ? — Au reste, on n'est pas toujours maître de sa frayeur : il vaut mieux fermer, si l'on peut, les yeux au danger et se réduire au sentiment purement instinctif de la brute. Laissez aller les choses que vous ne sauriez empêcher ; car, vouloir trop embrasser de biens, c'est s'exposer à subir de cruels mécomptes. La fortune et la nature ne nous avaient point promis un bonheur sans nuages.

J.-J. VIREY.

DESFONTAINES (L'abbé **PIERRE-FRANÇOIS GUYOT**), fils d'un conseiller au parlement de Rouen, naquit en cette ville en 1685, et mourut à Paris le 16 décembre 1745. Il a commencé ce triumvirat de critiques qui, continué par Fréron et terminé par l'abbé Geoffroi (v. ces noms), mort en 1814, a pendant un siècle lutté avec persévérance, et non sans succès, contre la renommée, l'influence et l'école philosophique de Voltaire. — Les jésuites de Rouen, chez lesquels Desfontaines fit ses humanités, l'admirent en 1700 dans leur société. Il professa avec distinction la rhétorique au collège de Bourges ; lorsque en 1715 il demanda à rentrer dans le monde, ses supérieurs et ses confrères regardèrent sans doute sa sortie de leur compagnie comme une perte pour eux : ils n'eussent pu mettre en de meilleures mains que les siennes le *Journal de Trévoux*. Mais le goût d'une vie indépendante et dissipée le rendait peu propre à

l'austérité de l'existence monastique. A son entrée dans le monde, il demeura quelque temps, en qualité de bel esprit, auprès du cardinal d'Auvergne, qui protégeait les lettres. Comme il avait reçu les ordres de prêtrise, il obtint par le crédit de ce patron la cure de Thorigny, en Normandie. Les devoirs d'un pasteur ne lui convenant pas plus que la vie du couvent, il eut assez de probité pour résigner ce bénéfice. Son goût pour les lettres le fixa dans Paris, et de mauvais prêtre il devint bon critique. S'il est vrai de dire que presque toujours la vie d'un homme de lettres est dans ses ouvrages, cet adage est surtout applicable à la profession de journaliste. Cette magistrature polémique que s'était attribuée Desfontaines multiplia pour lui les événements littéraires, qui font l'amusement du public en faisant le malheur de celui qui en est le héros. Ses querelles avec Voltaire, avec l'abbé Gourné, auteur d'une assez mauvaise géographie, ses démêlés avec la police, qui le conduisirent à Bicêtre et dans les prisons du Châtelet, occupent une grande place dans l'histoire littéraire de son temps, depuis 1725 jusqu'en 1745. Dans ces démêlés, la probité même personnelle de Desfontaines brille d'un éclat souvent douteux, et l'infamie de ses mœurs paraît peu contestable ; mais Voltaire n'en est pas plus excusable pour avoir attaqué ce critique dans des termes qui révoltent également la raison et la pudeur. On ferait un volume si l'on voulait reproduire les injures atroces que leur auteur a eu le talent d'assaisonner de tant d'esprit dans sa prose, ou de revêtir d'une poésie si séduisante. Pendant dix ans, le nom de Desfontaines mit Voltaire en fureur, comme fit plus tard celui de Fréron. « Qu'on prenne la peine, dit un biographe, de jeter les yeux sur les articles qui furent certainement la cause de cette guerre à mort que lui déclara Voltaire (t. 1, 11 et 12 des *Observations*), et l'on sera forcé de convenir que ce grand homme, avide de louanges, au point de recevoir l'encens le plus grossier, ne supportait que bien impatiemment

la moindre censure. » Quoiqu'il en soit, toutes les invectives de Voltaire et de ses partisans n'ont rien ôté au mérite de Desfontaines comme critique. Il avait débuté par une censure du livre, si en vogue alors, si complètement oublié aujourd'hui, de l'abbé Houtteville, intitulé *La religion chrétienne prouvée par les faits*. Dans cet ouvrage, qui avait ouvert à son auteur les portes de l'académie, le plan, la diction, le choix des arguments, rien n'était analogue à la hauteur du sujet; les plus graves questions y étaient traitées en style maniéré, néologique, semé d'antithèses et d'épigrammes, offrant en un mot, tous les défauts de l'école des Lamoignon et des Fontenelle. Desfontaines osa s'élever contre le jugement du public, et fit voir avec autant de justesse que d'agrément toute la faiblesse de cette œuvre tant prônée. Le public, comme la fortune, favorise les audacieux qui le bravent: il accueillit avec faveur la critique de Desfontaines. L'abbé Houtteville trouva des défenseurs; mais son livre tomba, bien que dans une réimpression il l'ait refait presque en entier. Desfontaines ne s'arrêta point dans la carrière qu'il venait de s'ouvrir. La Mothe passait alors pour le premier des poètes vivants; il avait ses partisans enthousiastes, frénétiques: l'attaquer n'était pas une petite affaire. Desfontaines le fit dans ses *Paradoxes littéraires, au sujet de la tragédie d'Inès de Castro*, et le suffrage du public encouragea encore une fois son audace. On applaudissait à la sagacité avec laquelle il avait su se préserver de l'illusion générale et apercevoir des défauts là où le parterre prévenu n'avait vu que des beautés. La pureté, l'enjouement de son style, ajoutaient encore un nouveau prix à ses *Observations* (in-8°, Paris, 1723). Dès ce moment, l'abbé Desfontaines devint célèbre. Le *Journal des savants* était tombé dans le plus grand discrédit. En 1723, les libraires refusèrent de l'imprimer. Les protecteurs du journal offrirent alors à Desfontaines de coopérer à sa rédaction. Il se prêta sans peine à une proposition si conforme à son goût: dès 1724,

le *Journal des savants* reprit faveur. Desfontaines y travailla jusqu'en 1727; mais des mécontentements qu'il éprouva de la part de ses confrères le rebutèrent, et il donna sa démission. Quelque mal que l'on ait dit de l'abbé Desfontaines, personne ne lui a refusé un mérite alors assez rare chez les beaux esprits, je veux dire un caractère indépendant. Il est à présumer que cette disposition lui fit éprouver beaucoup de dégoûts dans sa collaboration à une feuille soumise, comme l'était alors le *Journal des savants*, à la direction méticuleuse de l'abbé Bignon. Heureusement, Desfontaines pouvait se passer de protecteurs et d'emplois: il trouva dans sa plume des ressources qui ne tarirent jamais, quoiqu'il ne connût point l'économie, et que les jouissances d'une vie sensuelle fussent pour lui des besoins. Son inconcevable facilité de travail, la variété de ses connaissances, la promptitude avec laquelle il concevait et exécutait des plans d'ouvrages, son intelligence à tirer parti de ceux des autres, à retoucher, pour en assurer la vente, les productions d'auteurs inconnus et sans expérience, tous ces moyens, alors peu employés en littérature, mais dont on connaît aujourd'hui si bien l'usage et même l'abus, assurèrent à Desfontaines une entière indépendance. Par sa persévérance, par son esprit de suite et de travail, il fit du métier de journaliste une profession qui devint pour lui comme pour ses imitateurs un véritable état dans la société. Trois recueils périodiques ont surtout contribué à la fortune de Desfontaines. Le *Nouvel-iste du Parnasse* ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*, commencée en 1731, 7 volumes in-12 et 4 feuilles, dont la dernière finit au 15 mars 1732, l'ouvrage ayant été arrêté par le ministère, « au grand regret des littérateurs, qui y trouvaient l'instruction, et des gens du monde, qui y cherchaient l'amusement. » Environ trois ans après, il obtint le privilège d'un nouveau recueil périodique intitulé *Observations sur les écrits modernes* (33 vol. in-12 et 3 feuilles), publiés par semaine et par feuilles, de 1735 au 6 octo-

bre 1743, que le privilège fut retiré à Desfontaines par arrêt du conseil d'état. — Cette disgrâce était, à ce qu'il paraît, le résultat des plaintes générales des auteurs et des libraires, dont les critiques de ce journaliste avaient compromis les intérêts. Il était motivé en outre sur des attaques contre les corps les plus distingués par leur amour pour les lettres et par la protection particulière dont S. M. les honoroit. Ainsi, Desfontaines se voyait victime des ressentiments de l'académie française : de nos jours, on a vu ses membres, plus traitables et plus judicieux, admettre dans leur sein un successeur de Desfontaines qui a pendant vingt ans tenu avec les Geoffroi, les Hoffmann et les Dussault la férule d'Aristarque dans le journal des *Débats* (M. de Féletz). Desfontaines ne put jamais se faire rendre son privilège supprimé ; mais il entreprit une nouvelle feuille hebdomadaire intitulée *Jugements sur les écrits nouveaux*, sous le pseudonyme M. Burton de la Busbaquerie. Ces feuilles, imprimées à Avignon, eurent un succès égal à celui des *Observations*. Il en avait déjà paru dix volumes lorsque la mort vint mettre un terme à ses travaux. Il n'avait pas été le seul rédacteur de ces divers recueils : l'abbé Granet avait été son collaborateur pour les deux premiers ; Fréron, Destrées, de Mirault et beaucoup d'autres, coopérèrent aux deux derniers. Ainsi, Desfontaines, malgré la haine des auteurs et des libraires, malgré les susceptibilités du gouvernement, s'était créé dans la littérature un département dont il était l'ame et le chef. Doué d'une ame forte, il avait compris toutes les conséquences mauvaises ou favorables de ce rôle, et il les subissait avec calme et gaieté. C'est lui qui écrivait à l'abbé Prévost, au sujet de sa traduction des *Lettres de Cicéron* : « Je fais cas de votre ouvrage ; j'en ferai un extrait comme il faut. Vous me pardonnerez bien si j'y fais quelques remarques critiques. *Alger mourrait de faim, si Alger était en paix avec tout le monde.* » Il aimait assez Piron, quoique ce poète eût fait contre lui

de sanglantes épigrammes. Il paraît au reste que Desfontaines, très bon vivant, s'il en fut jamais, n'était méchant que la plume à la main. Dans le commerce de la vie, c'était un homme doux, poli, d'une conversation plutôt gaie que spirituelle : il n'avait rien non plus dans la physionomie qui annonçât un homme d'esprit. Piron a dit de lui :

Il ne fait rien et nuit à qui veut faire.

— Pour réfuter ce vers, devenu proverbe, il suffit de lire la liste des ouvrages de Desfontaines. Il en est jusqu'à 47 qu'il a composés ou auxquels il a mis la main. Je n'en citerai qu'un petit nombre : 1^o le *Dictionnaire néologique* (1726, in-12), ouvrage dont le cadre ingénieux fournit matière à des remarques critiques, encore aujourd'hui pleines d'intérêt, sur le faux goût des auteurs qui ont brillé durant l'époque intermédiaire entre le siècle de Racine et de Boileau, et celui de Voltaire et de Montesquieu ; 2^o la traduction du roman de *Gulliver* (1727, in-12). 3^o le *Nouveau Gulliver* (2 vol, in-12, 1730) imitation assez ingénieuse du badinage de Swift ; 4^o une *Traduction de Virgile* (4 vol., 1743), qui n'a pas été tellement surpassée depuis qu'il soit permis d'en parler avec dédain. Desfontaines ne serait pas un de nos meilleurs critiques que ces travaux et son zèle à répandre en France par d'élégantes et fidèles versions la connaissance de quelques bons auteurs anglais lui assureraient un rang estimable dans la littérature. Il avait débuté par des *Poésies sacrées* (Rouen, 1718, in-12) qui n'eurent point de succès : l'église, sous aucun rapport, ne convenait à Desfontaines. — Rousseau, dans ses *Confessions*, parle de ce critique en fort bons termes. Héritier des haines et des préventions de Voltaire son maître, La Harpe traite fort mal Desfontaines dans son *Cours de littérature* ; mais il est loin de lui refuser de l'esprit et des connaissances. — L'abbé de la Porte a fait l'*Esprit de Desfontaines* (4 vol. in-12, Paris, 1775). C'est un extrait des articles de ce critique, précédé d'une notice biographique

très détaillée, et d'une liste, 1^o de tous ses ouvrages; 2^o de tous les écrits imprimés contre lui. — « Par une sorte d'instinct heureux, dit Palissot, il fut un des plus courageux adversaires du néologisme, du faux bel-esprit, du comique larmoyant, etc. »

CH. DU ROZOLIA.

DESFORGES (PIERRE-JEAN-BAPTISTE CHOUDEAU), naquit à Paris en 1746. Son père putatif, celui de l'axiome : *quem nuptiæ demonstrant*, était un riche marchand de porcelaine. On sait que dans le scandaleux ouvrage dont je parlerai plus loin, il a pris soin de nous apprendre que son véritable père fut le célèbre docteur Antoine Pétit. Il fit ses études d'abord au collège de Louis-le-Grand, puis à celui de Beauvais, où il eut tour à tour pour professeurs ou maîtres de classes l'abbé Deslille, Lagrange, traducteur de *Lucrèce*, et Thomas. Leurs leçons, leurs entretiens, contribuèrent sans doute à développer les précoces dispositions poétiques d'un jeune homme qui, à 8 ans, avait esquissé deux tragédies sur les sujets assez bizarres de *Tantale et Pélops*, et de *La mort de Jérémie*. Au sortir du collège, le docteur, ami de la maison, voulut faire de Desforges un médecin; il vit bientôt que ce n'était pas sa vocation; ensuite on le plaça comme élève chez Vien, qui ne réussit pas mieux à en faire un peintre. Dépenser gaîment avec des fils de grands seigneurs et de financiers la pension considérable que lui faisait son père, telle fut pendant quelques années la seule occupation du jeune Desforges, que la ruine de ses parents vint réveiller tout à coup de ce rêve voluptueux. Entré alors comme surnuméraire dans les bureaux du lieutenant de police Lenoir, il se dégoûta bientôt d'un travail aride et sans rétribution. Une petite comédie-proverbe, *A bon chat bon rat*, qu'il fit jouer au théâtre de Nicolet en 1768, fut son début dans la carrière dramatique; mais, malgré le grand succès qu'elle obtint, ce genre de composition n'était pas alors assez fructueux pour un jeune homme accoutumé à une vie d'aisance et de plaisir. L'état de comédien pouvait mieux

répondre à ses désirs et à ses espérances : un physique très agréable, les applaudissements donnés à ses essais sur les théâtres de société, étaient pour ses projets d'un favorable augure. Desforges débuta en 1779 à la comédie italienne dans l'emploi des amoureux; tenu alors par Clairval, et, quoique bien accueilli par le public, il crut devoir, suivant l'usage du temps, aller perfectionner sur les scènes de province son talent et son jeu. Rouen, Marseille, Bordeaux, etc., furent témoins des triomphes de théâtre et des succès galants que cet autre acteur à *bonnes fortunes* nous a depuis si discrètement confiés. Une jolie actrice parvint cependant à fixer pour quelque temps le vol de ce papillon inconstant. Devenu l'époux de son Angélique, tous deux furent engagés pour le théâtre de Pétersbourg, où on les vit avec plaisir. — Revenus en France en 1782, Desforges se sépara de sa femme, qui continua seule de cultiver l'art qu'ils avaient exercé ensemble, et fut reçue à la comédie italienne. Plus tard, tout en donnant une pièce dirigée contre le divorce, il profita de cette loi pour former une nouvelle union; de son côté, l'épouse divorcée contracta un second hymen, et c'est sous le nom de M^{lle} Philippe qu'elle est restée à l'Opéra-Comique jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1802. Desforges, en revoyant sa patrie, s'était dorénavant voué uniquement à la littérature. Parmi un grand nombre d'ouvrages qu'il fit représenter au théâtre dit alors si improprement *Italien*, deux surtout lui assurèrent un rang distingué parmi les auteurs dramatiques : ce furent *Tom-Jones à Londres*, et *La femme jalouse* : l'un peut-être le seul exemple d'une bonne pièce tirée d'un excellent roman; l'autre, sans doute, plus drame que comédie, mais rempli de chaleur et de passion. — Tous deux ont été transportés, et sont restés, comme ils le méritaient, au répertoire du Théâtre-Français. Le joli opéra-comique de *l'Épreuve villageoise*, l'amusante comédie du *Sourd*, travestie en farce par tous nos petits spectateurs, firent également honneur au ta-

lent de Desforges. Il fut moins heureux dans quelques sujets mieux traités après lui, tels que *Jeanne-d'Arc* et *Joconde* : son opéra d'*Alisbélie* ou *Les crimes de la féodalité*, n'obtint, en 94, qu'un succès d'époque, et l'on nous fit grâce heureusement d'un grand opéra très révolutionnairement ennuyeux, qui fut seulement imprimé sous le titre suivant : *La liberté et l'égalité rendues à la terre*, Dieu sait dans quel état on nous les avait rendues ! Desforges eut un tort bien plus grave lorsque dans *Le Poète*, ou *Mémoires d'un homme de lettres*, publié en 1798, il broda, sous la forme d'un roman d'une profonde immoralité, les aventures de sa jeunesse. L'ouvrage n'est pas sans mérite, et ne réussit que trop souvent à rendre le vice sinon aimable, du moins amusant. Cependant, même à cette époque peu scrupuleuse, on désapprouva hautement le cynisme de ses prétendues révélations, et surtout les honteuses indiscretions d'un homme de lettres qui venait déshonorer devant le public sa mère et sa sœur. — Les *Mille et un souvenirs*, recueil de contes et nouvelles que Desforges fit paraître l'année suivante, sont à peu près aussi libres dans leurs détails, mais n'offrent pas du moins cette tache repoussante. Il a aussi composé quelques autres romans beaucoup plus chastes, mais peu remarquables, et depuis long-temps oubliés. — Desforges est mort le 13 août 1806, à peine âgé de 60 ans, mais dans un état de marasme que les excès de l'imagination peuvent amener aussi bien que les autres. Cette faculté avait été chez lui la plus brillante. Son style est souvent incorrect et généralement négligé. Aussi doit-on peu regretter que sa seconde femme, morte en 1814, n'ait pu exécuter le projet qu'elle avait annoncé de publier dans une édition complète de ses œuvres deux traductions en vers qu'il a laissées en manuscrit, la première de *La Jérusalem délivrée*, et l'autre du *Théâtre de Métastase*. — *Le Poète* a eu plusieurs éditions. Dans la plus récente, publiée par le libraire Babeuf (5 vol. in-12), on a

joint une *clé* de l'ouvrage, contenant les noms des personnages désignés seulement par des initiales. C'est un supplément de scandale à peu près perdu pour une génération qui ne donne plus guère aux productions licencieuses qu'un froid et dédaigneux coup d'œil. OUVRY.

DÉSHÉRENCE. On nomme ainsi le droit accordé à l'état de recueillir les successions auxquelles ne se trouve appelée aucune des personnes désignées par la loi. — Ce droit a été introduit parmi nous à l'exemple de ce qui se pratiquait à Rome, où, sous la république, on vendait à l'encan les successions vacantes, et le produit en était versé dans les caisses publiques. Strabon parle d'un officier dont la mission était de rechercher dans l'Egypte les successions vacantes au profit de l'empereur; et Suétone rapporte que Titus succéda aux terres qui étaient demeurées sans maîtres après l'incendie du mont Vésuve. — En France, la déshérence fut d'abord considérée comme étant un droit de souveraineté et appartenant au roi; mais peu à peu les empiètements des seigneurs parvinrent à en détourner l'origine, et sous la 3^e race il fut dévolu aux seigneurs hauts-justiciers, et regardé comme une indemnité de ce qu'ils étaient tenus de rendre la justice et de poursuivre à leurs frais la punition des crimes commis dans l'étendue de leur juridiction. Cette usurpation tolérée a fini par constituer un droit général. — D'après notre législation moderne, c'est à l'état qu'appartient le droit de déshérence : il s'exerce en son nom par l'administration de l'enregistrement et des domaines. La succession en déshérence n'est en quelque sorte qu'un dépôt, car si un héritier jusqu'alors ignoré se présente avant l'expiration de 30 années, l'état est obligé de restituer à cet héritier la succession qui était demeurée sans maître.

E. DE CHABROL.

DÉSHONNEUR, arrêt porté par l'opinion, et qui attaque l'homme social dans ce qui lui est le plus cher, l'estime publique dont il a joui jusque là. Le déshonneur est le plus cruel des supplices,

parce qu'il est celui qui dure le plus longtemps. Est-il le résultat d'une passion basse, on ne s'en relève jamais, du moins aux yeux des gens de bien. Mais à côté du déshonneur de l'opinion, il en est un autre que j'appellerai *légal, c.-à-d.* que les juges seuls ont droit de prononcer, et c'est à défaut d'une autre expression que j'emploie ici celle de déshonneur. Il fallait, pour que l'ordre régnât dans la société, que nul ne pût se faire justice : c'était là une disposition générale qui était à prendre ; mais que de circonstances où un noble sentiment vous contraint à blesser la loi régnante ! Dans ce dernier cas, celle-ci vous atteint par une peine qui, matériellement parlant, prononce votre déshonneur, mais ne le réalise pas. On peut tomber entre les mains du bourreau ; il laissera sur votre corps un sigmate indélébile ; le poids du fer brisera vos membres ; vous serez mêlé avec les hommes les plus vils ; vous partagerez leurs travaux, et cependant vous serez en possession d'une immense considération : on vous admirera en vous plaignant. Chose remarquable ! vous serez tout à la fois un martyr du devoir et de l'honneur ; en d'autres termes, il y aura contradiction complète entre la loi et l'opinion, et cette dernière finira par l'emporter. C'est ce qu'on a vu mille fois dans les guerres civiles, où la force, guidée par la vengeance, distribue des peines infamantes, qui ne devraient être réservées que pour des délits et des crimes privés. Des arrêts en *bonne et due forme* peuvent bien vous condamner, mais ne vous rendent pas condamnable : ce n'est que quand la question politique est irrévocablement décidée qu'il se forme une raison publique devant laquelle les partis s'inclinent : il y a retour complet à l'ordre, ne fût-ce qu'à l'ordre matériel. Lisez les mémoires de Sully, vous verrez que comme soldat du parti protestant il a commis des actes que plus tard il aurait fait punir sévèrement comme ministre de Henri IV devenu roi. — Il en est de même des premières années qui suivent une révolution qui a produit un profond ébranle-

ment. Que ce soit la violence ou tout autre cause qui ait décidé cette révolution, il faut bien s'attendre que ses adversaires l'attaqueront avec des armes de toute espèce. Sont-ils vaineux, il est, je ne dirai pas injuste, mais maladroit de leur appliquer intégralement des lois qui sont faites pour des époques entièrement exemptes de troubles. La sévérité propre à certains actes privés est un étrange contre-sens à l'égard des actes politiques, quoique ces derniers amènent souvent des suites désastreuses. D'abord, il est évident pour tous que le meurtre et le vol, qui ont pour but de s'enrichir, doivent être punis avec sévérité ; c'est l'intérêt privé qui seul agit, et que n'arrête pas au besoin l'effusion du sang. Par une conséquence inévitable, le châtiment légal entraîne le déshonneur ; mais en politique, et surtout dans les révolutions qui se font par la force ou par tout autre moyen, le *pour* et le *contre* peuvent être douteux, du moins relativement à l'opinion publique. Il faut donc se défendre de prodiguer des peines qui illignent le déshonneur, puisqu'il n'a pas de prise sur celui que vous déclarez coupable. — Il y a une position qui est affreuse dans la vie : c'est lorsque, en matière ordinaire, on est condamné injustement, et que, plein de vertu et d'innocence, on est précipité dans un déshonneur irrévocable. Arraché à sa famille, à sa position, on a contre soi la vieillesse estime qu'on avait su conquérir ; car le monde, qui ne peut ni découvrir la vérité, ni descendre dans l'intérieur de votre conscience, donne raison à ceux qui vous ont condamné, en applaudissant à leur sentence : le monde vous hait d'autant plus qu'il se regarde comme trompé. Maintenant, qu'on lise les annales de la justice, elles sont pleines d'erreurs. Que de fois les magistrats se laissent entraîner par une ardeur de punition irrésistible ! Souvent aussi les circonstances sont trompeuses et les rendent excusables. Voilà cependant des hommes vieillis dans les affaires. Que sera-ce quand l'impôt appellera seul dans un jury des individus auxquels manquent l'instruction comme l'expé-

rience ! Dépouvé de tout discernement, ils prononcent au hasard : c'est une melle où l'innocent est pris à chaque minute pour le coupable : il faut avoir suivi les tribunaux pour être à même de sonder cet effroyable abîme. Que de pères de famille sont à tout hasard marqués du sceau du déshonneur ! Quelle conséquence à en tirer ? c'est que dans l'application de la peine on ne saurait apporter trop de douceur et de tendresse ; car enfin il y a toujours doute. Quant à ceux qui sont injustement déshonorés, la morale proprement dite n'a guère de consolation à leur offrir : c'est à la religion qu'il faut s'adresser ; seule, elle est capable d'adoucir toutes les plaies que l'homme fait à l'homme. — Il y a entre les devoirs qui nous sont prescrits et les habitudes de la société des contrastes fort extraordinaires : maximes et discours, tout prêche la décence aux femmes ; et les proches parents, qui sont ici les plus intéressés, leur passent, leur procurent au besoin des vêtements qui maintes fois blessent les mœurs. Sous des formes à moitié sérieuses, à moitié plaisantes, on sollicite du beau sexe ce qui doit le mener juste au déshonneur ; on le pousse dans cette route, sans trouble, sans hésitation, et, à moins de circonstances particulières, on n'éprouve pas le plus petit scrupule. Il est vrai que les femmes connaissant les habitudes de la société ne sont pas lentes à trouver leur réponse ou à improviser leur défense : on les prend bien rarement par surprise, elles sont trop sur leurs gardes ; elles peuvent accorder leur déshonneur, c'est rarement qu'on le leur ravit. C'est ce qui explique la contradiction qui existe entre la morale et l'usage.

SAINT-PROSPER.

DESHOULIÈRES (ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE), née en 1634, à Paris, était fille d'un maître d'hôtel d'Anne d'Autriche. Belle, aimable, instruite dans les langues latine, italienne et espagnole, ainsi que dans les arts d'agrément, elle épousa, n'étant âgée que de 17 ans, Guillaume de la Fon de Boisguérin, seigneur des Houlières, gentilhomme poitevin ; lieutenant-colonel

dans un des régiments du prince de Condé, et si dévoué à ce prince qu'il le suivit hors de France, lors des guerres de la Fronde. M^{me} Deshoulières, qui cultivait déjà la poésie, et avait fait succéder à la lecture des romans l'étude de la philosophie de Gassendi, prouva que ce genre d'occupations n'avait altéré ni sa sensibilité comme femme, ni le sentiment de ses devoirs comme épouse. Non sans quelques dangers, elle alla rejoindre son mari à Bruxelles, brilla d'un grand éclat à la cour de cette ville, et y devint l'objet des hommages du grand Condé lui-même, qu'elle rejeta sans dédain, mais avec une fermeté qui ne lui laissa aucun espoir. Devenue suspecte à cette cour étrangère, elle fut enfermée en 1657 dans le château de Vilvorde, où pendant huit mois elle n'eut d'autre consolation que la lecture de l'Écriture-Sainte et des PP. de l'église. Son mari, n'ayant pu obtenir sa liberté, s'introduisit avec quelques soldats dans le château, enleva sa femme, et, profitant de l'amnistie publiée en faveur de ceux qui avaient quitté la France, y rentra. L'esprit de M^{me} Deshoulières, les charmes de sa personne, ses poésies, lui procurèrent mille succès à la cour d'Anne d'Autriche, et dans la société la plus choisie, mais sa réputation n'en souffrit point, tant son aversion pour toute espèce de galanterie était sincère. Son talent pour la poésie la mit en relation avec les deux Corneille, Fléchier, Benserade, Ménage, tous les hommes de lettres de son temps, auxquels se joignirent les ducs de La Rochefoucauld, de Nevers, les maréchaux de Vauban et de Vivonne, et les gens de la société aussi distingués par leur esprit que par leur naissance. Cependant il fallait du courage à M^{me} Deshoulières pour se livrer à l'étude, et montrer de la grâce dans le monde, car elle avait un fils et une fille et peu de fortune. Heureuse par l'amour de son mari, de ses enfants, de ses amis, par la considération dont elle jouissait, elle éprouvait des privations qui sont surtout pénibles dans une situation où certaines dépenses semblent faire partie des devoirs que le sort impose. Cette peine

continuelle a répandu sur ses vers une mélancolie touchante, qui la distingue des écrivains de son époque, et qui n'est nulle part plus heureusement exprimée que dans les vers qu'elle adressa à ses enfants, et qui commencent par ces mots : *Dans ces près fleuris*, etc. Mais ce qui justifiera toujours le surnom de dixième muse donné à M^{me} Deshoulières, ce sont ses *Idylles*, chefs-d'œuvre de grâce, de sensibilité et de correction, que l'on a comparées à celles de Théocrite. Celles intitulées *les Moutons*, *les Fleurs*, subsisteront tant qu'on lira les auteurs du siècle de Louis XIV, c-à-d. autant que la langue française. Nous remarquerons aussi qu'il est peu d'écrivains qui puissent retirer de la publication de leurs œuvres autant d'honneur que M^{me} Deshoulières; sans pédanterie, sans affectation sentencieuse, on trouve dans ses vers les maximes de la plus haute morale. Qui raconte mieux la vie du joueur ?

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Qui parle mieux aux femmes ?

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?

Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien !

Puis, après l'énumération de ce que l'on en retire d'agréments, ces paroles formidables :

A l'examiner, il n'est rien
Qui cause autant de chagrin qu'elle.

* Mais on a peu de temps à l'être,
Et long-temps à ne l'être plus.

Non seulement M^{me} Deshoulières, quoique poète, était raisonnable, mais encore elle était modeste. Si elle avait apprécié son talent, elle ne l'aurait point employé à faire des vers à propos des circonstances les plus frivoles et les moins intéressantes. Telles sont les épîtres de tous les *chats* et *chattes* de sa société, de *Cochon*, ehien de M. de Vivonne, qui amusèrent beaucoup le monde à la mode de ce temps, mais dont personne ne se soucie aujourd'hui. Sans doute cette indifférence pour sa gloire rendait M^{me} Deshoulières plus aimable, mais nous lui devons beaucoup de beaux vers de moins. On peut en dire autant des moments

qu'elle a employés à faire ses tragédies de *Genséric* et de *Jules-Antoine*. La première, jouée par *Baron*, à l'hôtel de Bourgogne, en 1680, quoiqu'elle ait eu quarante représentations, fit renvoyer l'auteur à ses moutons ; et M^{me} Deshoulières elle-même approuva ce jugement. Les vers qu'elle fit à la louange de Louis XIV valaient mieux, et lui obtinrent une pension de 2,000 livres ; mais ce qu'elle a écrit de plus remarquable dans le genre élevé, ce sont ses paraphrases des *Psaumes* 12, 13 et 145, dont elle s'occupa pendant les derniers jours de sa vie. Cette femme dont le goût était si sûr quand elle écrivait, en manqua lorsqu'elle dut juger. Blessée, comme M^{me} de Sévigné, et beaucoup de personnesspirituelles de ce temps, de voir comparer, et quelquefois préférer Racine au grand Corneille, M^{me} Deshoulières prit parti contre le plus parfait de nos auteurs dramatiques. Elle protégea la *Phèdre* de Pradon, et fit un sonnet contre celle de Racine, qui lui attira des vers satiriques de Boileau, et les railleries de la majorité, qui, tout en reconnaissant le mérite du vieux tragique, rendait hommage à la supériorité de son rival. L'aigreur domina dans cette dispute de part et d'autre ; mais l'erreur de M^{me} Deshoulières ne nuisit point à l'opinion qu'on avait de son esprit. En 1684, elle fut nommée membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, en 1689 de celle d'Arles. Les douze dernières années de sa vie furent rendues douloureuses par un cancer au sein, dont elle mourut à Paris le 17 février 1694, en donnant l'exemple d'une résignation toute chrétienne. Elle est du nombre des femmes auteurs qu'une conduite irréprochable ne distingue pas moins que leur célébrité, et qui prouvent que les principes, bien plus que le choix des occupations, décident de l'honnêteté du caractère. Titon du Tillet la plaça sur son *Parnasse*, Voltaire dans son *Temple du Goût*. La meilleure édition de ses *Idylles*, *odes*, *ballades*, *madrigaux*, *sonnets*, etc., a été publiée sous le titre d'*Œuvres de M^{me} et de M^{lle} Deshoulières* (Paris, 1819).

DESHOULIÈRES (ANTOINETTE-THÉRÈSE), fille de la précédente, née en 1662, hérita du noble caractère de sa mère et de ses goûts, mais non de ses talents, quoiqu'elle fût instruite, et que Pierre Corneille, Benserade, et autres beaux esprits du temps, se fussent mêlés de son éducation. Cependant elle débuta dans la carrière des lettres d'une façon brillante, en remportant le prix de l'académie française en 1687, par une *Ode sur le soin que le roi prend de l'éducation de la noblesse dans les places et dans St.-Cyr*. Fontenelle à ce concours n'obtint que le premier *accessit*. Elle continua la plaisanterie des *chats* commencée par sa mère, et fit un petit opéra intitulé *la Mort du chien Cochon*, qui divertit beaucoup la société. Ses vers étaient faciles, et ses *épîtres*, *madrigaux* et *chansons* devaient plaire alors que vivaient ceux qui en étaient l'objet, ou à qui elle les adressait. La préface qu'elle mit à la tête des OEuvres de sa mère prouve qu'elle écrivait en prose avec élégance et correction; elle fut après la mort de M^{me} Deshoulières des mêmes académies qu'elle. Ses revenus ne consistaient guère qu'en quelques petites pensions que lui faisait Louis XIV; mais elle ne songea pas à se plaindre de sa fortune, lorsqu'elle eut perdu son père, sa mère, son frère, et M. Caze, jeune homme qu'elle aimait, dont elle était aimée, et qui fut tué au service au moment où elle allait l'épouser. Malgré les consolations qu'elle puisa dans la religion, ses regrets durèrent autant que sa vie; elle les exhala dans des vers fort tendres, où elle déplore la mort de ses parents et de M. Caze, sous le nom de Tircis. Vertueuse; bonne, aimable, elle se fit beaucoup d'amis, conserva ceux de sa mère, et mourut au même âge et de la même maladie qu'elle en 1718. On l'enterra auprès de sa mère dans l'église de St-Roch.

C^{SC} DE BRADI.

DÉSINENCE. Ce mot est dérivé du verbe latin *desinere*, qui signifie cesser, finir, s'arrêter, se terminer. Les grammairiens nomment *désinence* la syllabe qui termine un mot. Ainsi, dans le langage

grammatical, *désinence* et *terminaison* peuvent être regardées comme synonymes. La *désinence*, d'après ce que nous venons de dire, porte donc sur le dernier son d'un mot, modifié, si l'on veut, par quelques articulations subséquentes, mais détaché de toute articulation antécédente. Par exemple, dans *dominus, domini, domino*, on voit le même radical *domin* avec des *désinences* différentes. Dans notre langue, que l'emploi fréquent de l'e muet à la fin des mots rend quelquefois si sourde et si insonore, il y a un grand nombre de mots dans lesquels les deux dernières syllabes forment nécessairement la *désinence*. Ainsi, dans le mot *désinence* lui-même, le mutisme de la syllabe *ce* oblige d'interroger la syllabe qui précède pour avoir un son; c'est *ence* qui est la *désinence*. Il en est de même à l'égard de presque tous nos mots qui se terminent par un e muet, comme *innombrable, éternelle, espérance, riche-esse, enchant-ée, flatter ie*, etc. Voilà pourquoi, dans les vers français à rimes féminines, le son de la dernière syllabe ne suffit pas pour constituer la rime : la prononciation sourde de l'e muet empêche d'y apercevoir une convenance sensible. Ainsi, quoique la dernière syllabe de *mon-de* soit parfaitement semblable à celle de *demande*, cependant ces deux mots ne riment point, parce que leur *désinence* ne se ressemble pas; il en est de même de *louange* et *mensonge*, de *modèle* et *scandale*, d'*horrible* et *agréable*, etc. En général, les autres langues sont plus favorisées que la nôtre sous ce rapport : plus accentuées, elles font compter toutes leurs syllabes pour la *désinence* des mots. — Chaque langue offre des *désinences* qui semblent lui être plus particulières qu'à aucune autre, et qui forment une partie de sa physionomie. Les *désinences* sont habituellement pleines de mélodie dans la langue italienne; elles sont majestueuses dans la langue espagnole; rudes et parfois sauvages dans les idiomes tudesques. De même, on peut remarquer dans nos diverses provinces une foule de noms propres dont les *désinences* sentent pour ainsi dire le terroir

et accusent elles-mêmes leur origine. — C'est à tort que l'on a confondu souvent *désinence* ou *terminaison* avec *inflexion*. Ce dernier mot exprime le passage de la voix d'un son à un autre; et quand on s'inscrit grammaticalement, c'est pour indiquer la manière dont les noms se déclinent, dont les verbes se conjuguent. Ainsi, l'on voit que l'*inflexion* et la *désinence* sont bien distinctes. CHAMPAGNAC.

DÉSINFECTION, action de désinfecter. La désinfection a pour objet de neutraliser, de détruire les émanations malfaisantes ou miasmatiques qui exercent sur nous une action nuisible par la voie de l'atmosphère, et plus immédiatement par l'air que nous respirons, les habitations, les vêtements et autres applications extérieures. — L'art emploie plusieurs procédés pour purifier ou *désinfecter* l'air et changer les proportions des principes qui constituent l'atmosphère qui nous environne : ces procédés sont de deux sortes : les uns tendent à corriger les émanations qui altèrent la *respirabilité* de l'air, les autres sont destinés à combattre les conditions qui le rendent nuisible et vénéneux sans altérer sa respirabilité. — Aux premiers se rapportent les moyens de renouveler l'air et de remplacer celui qui est devenu non respirable par la quantité de gaz délétère qu'il contenait, comme l'acide carbonique, l'hydrogène sulfuré, carboné, et c'est ainsi qu'on agit à l'aide de courants ou de ventilateurs, de feux allumés, qui déterminent un mouvement rapide dans l'atmosphère : on peut seconder cette action purement mécanique par des lessives alcalines, comme des solutions de chaux, qui ont la propriété d'absorber l'acide carbonique. — Lorsqu'on croit n'avoir pas enlevé par la ventilation les agents d'infection, et qu'on suppose qu'ils adhèrent aux murs, aux meubles, aux lits, aux couvertures, il faut recourir aux neutralisants chimiques qui ont la propriété d'anéantir les miasmes. On eut recours dans le principe aux acides acétique, sulfureux, nitrique, mais on fut bientôt conduit à leur préférer les vapeurs de *chlore*, connu

d'abord sous le nom d'acide muriatique oxygéné, qu'on dégage du sel marin par l'acide sulfurique. La première application en fut faite par le célèbre Guyton-Morveau, dans une église infectée de la ville de Dijon. Plus tard, on a changé le mode d'administration de ce neutralisant chimique, en employant les chlorures de chaux et de soude, presque seuls usités aujourd'hui pour opérer toute espèce de désinfection. Nous ne parlerons pas ici de la manière d'employer les *chlorures*, parce qu'il en a déjà été question dans un article spécial (v. t. xiv, p. 161). — Avant que la chimie nous eût éclairés sur la nature des principes neutralisants et véritablement modificateurs, on avait recours à d'autres moyens pour combattre les émanations délétères, les miasmes épidémiques engendrés dans les prisons, les hôpitaux, les cimetières, etc. Ainsi, on faisait des fumigations aromatiques avec des baumes, des gommes-résines, des huiles essentielles, etc. Ces moyens ne faisaient que masquer les miasmes putrides sans les détruire; ils pouvaient être considérés comme des excitants qui stimulaient l'économie animale en augmentant la force et l'énergie des organes. Tel est sans doute l'effet le plus palpable de la fameuse composition connue sous le nom de *vinaigre des quatre voleurs*, pour ne citer que la plus renommée. Il en était à peu près de même sans doute de bien d'autres moyens analogues, et en particulier de la combustion de la poudre à canon, qu'on met en usage à bord des vaisseaux, dans un but d'assainissement. Dans cette combustion, l'acide nitrique du nitrate de potasse est décomposé; l'azote de cet acide dégagé, son oxygène se porte sur le charbon et sur le soufre, de telle manière que les résultats fixes et expansibles de la combustion de la poudre sont du gaz azote, de l'acide carbonique, du sulfate de potasse, etc. Aucun de ces produits n'est capable d'attaquer les propriétés délétères de l'air, par conséquent l'opération se borne à produire une commotion dans l'atmosphère avec déplacement d'une certaine quantité d'air. — Du

reste, quand on a seulement en vue de changer l'air infecté dans les vaisseaux, les prisons, etc., on emploie avec plus de succès de grandes machines à ventilation, telles que le *manche-à-vent*, le *ventilateur* de Halles, etc. Les *feux*, tant célébrés par les anciens dans les pestes, les épidémies, et qu'on peut allumer en divers endroits de manière à établir de forts courants d'air, à corriger l'humidité de l'atmosphère, sont plus efficaces que les autres moyens de ventilation. Depuis long-temps on en a retiré d'immenses avantages pour désinfecter les fosses d'aisance, les ateliers où se dégagent des vapeurs malfaisantes ou des gaz irrespirables. L'hygiène publique est infiniment redevable sous ce rapport aux travaux de MM. Thenard, Dupuytren, d'Arcet, Baruel, etc. Il ne faut pas perdre de vue, toutefois, que les foyers de combustion, quelle que soit leur étendue, ne font que renouveler l'air, et n'opèrent point la destruction des miasmes dont il est infecté. (V. FOSSES-D'AISSANCE, FOURNEAUX, VENTILATEURS, etc. — Outre la propriété que possèdent les solutions alcalines d'absorber l'acide carbonique qui se dégage dans les habitations de l'homme et des animaux domestiques, on leur attribue communément la vertu de corriger les mauvaises odeurs, de dénaturer plus ou moins les matières animales putréfiées et infectantes. On sait qu'on se sert avec avantage de la chaux-vive pour consumer les cadavres de l'homme et des animaux, et de la chaux en solution pour blanchir les étables et autres lieux qu'on suppose infectés par l'action prolongée des maladies épidémiques. — Quelle que soit l'efficacité des chlorures sur l'air atmosphérique des lieux infectés, comme les églises, les amphithéâtres, les marchés, les cimetières, les usines, etc., on ne peut se flatter de détruire entièrement les funestes effets de l'infection lorsqu'il y a une grande masse d'air altérée, comme il arrive probablement dans certaines épidémies, dont à la vérité la nature et les causes sont mal connues. On peut croire avec quelque fondement que dans ces

circonstances on ne purifie qu'une étendue limitée d'air, et que cette étendue ne tarde pas à être remplacée par un nouvel air contagé et infecté. On a remarqué toutefois que sur la fin des épidémies on retirait quelque avantage des fumigations de chlore, et que ce gaz pénétrant semble alors susceptible de neutraliser des miasmes moins nombreux ou devenus moins actifs: c'est au moins ce qui semble résulter d'observations authentiques, recueillies à diverses époques, et notamment de celles qui ont été faites en France en 1800 et 1804, par Nysten, Savary et Guersent, envoyés par le gouvernement dans les départements de l'Yonne et de la Côte-d'Or, pour arrêter les progrès d'une fièvre des prisons qui moissonnait de malheureux prisonniers de guerre espagnols. Nous ne connaissons pas d'autre expérience concluante postérieure à l'époque dont nous parlons; nous ne serons qu'indiquer ici celles qui ont été tentées pour détruire les miasmes contagieux de la peste d'Orient en 1828 et 1829, par M. Pariset et ses compagnons, parce qu'elles ont évidemment besoin d'être confirmées.

RICHETEAU.

DÉSINTÉRESSEMENT, abnégation complète de soi, en matière d'argent; telle est la signification la plus usuelle de ce mot : on voit assez qu'il exprime une vertu qui n'est guère à la mode. Le désintéressement règne aux deux extrêmes suivants : chez un peuple dispersé dans les montagnes, ou perdu au sein des forêts. Là, les mœurs sont pures, parce que les besoins sont modérés; d'un autre côté, on ne connaît pas le luxe; la vie s'écoule donc dans une sorte de désintéressement habituel que développe une hospitalité généreuse. On rencontre encore le désintéressement chez un peuple qui, très riche, possède de hautes classes puissantes; il sera moins général, mais plus étendu dans ses effets, et dans certaines circonstances inspirera des sacrifices sans bornes. — Il y a dans ce moment un concours de circonstances qui parmi nous conspirent à étouffer le dés-

intéressement. D'abord, on n'exerce d'influence que si l'on possède ; c'est parce qu'on paie tel ou tel taux d'impositions qu'on devient électeur ou éligible, qualité qu'on exploite plus tard à son profit, puisques'il'on vote au gré de l'autorité, elle vous accorde tous les avantages qui sont en son pouvoir, et ils sont plus grands qu'on ne le pense ; il y a par conséquent dans tout ce qui est doué d'intelligence et d'activité une rivalité perpétuelle pour acquérir de l'argent. Abstraction faite de cette première cause, on cède avec d'autant plus de facilité à une ardeur immodérée de luxe que c'est un mode d'obtenir du crédit, qui, conduit avec habileté, se convertit en une nouvelle source de richesses. Enfin, nous sommes en proie à une soif si insatiable de jouissances physiques qu'on n'a jamais assez d'or pour les assouvir. Je le demande, où le désintéressement peut-il trouver place dans une société ainsi constituée ? La cupidité, cachet de notre époque, est si générale qu'après avoir empoisonné les mœurs elle envahit les lois ; tout lui cède. Jusqu'ici il était resté en France quelques professions où le désintéressement était estimé même plus haut que le talent. Sans doute, c'était une tache dans l'ensemble, il a fallu l'effacer : qu'ont fait nos législateurs ? ils s'occupent dans ce moment de ravalier sous le joug d'un impôt mercenaire le dévouement qui se donne ; ils en exigent patente comme d'une marchandise qui se vend : l'avocat et le médecin qui se doivent à tous sans rétribution iront, la paucarte à la main, tarifier la veuve qui demande des conseils, ou l'agonisant qui a épuisé toutes les ressources pour se défendre contre la mort. Le devoir des législateurs est d'agrandir l'empire de la moralité, est de mettre en honneur le désintéressement ; les Solon du XIX^e siècle entendent d'une toute autre manière leur mission : le lucre, voilà ce qu'ils divinisent, et dans les nobles professions où il n'entre que comme accessoire, ils en font le principal. En vain prétendent-ils que, dans ces mêmes professions, on s'est depuis long-

temps écarté du désintéressement qui en est la base. Plaisante manière d'y rappeler qu'en soumettant le médecin et l'avocat à un impôt qui légitimera de leur part tous les genres de rapacité. Disons-le tout haut : le sens moral est éteint chez nos législateurs comme chez nos ministres : les uns et les autres ne comprennent la société que comme un domaine à exploiter, et ils ne considèrent les citoyens que comme des animaux à pressurer ; qu'ils vivent tous sans devoirs ou vertus, peu importe ; l'essentiel, c'est qu'ils grossissent les bordereaux des recettes ; l'ampleur du trésor public, c'est la mesure de la vertu privée, c'est plus, c'est la mesure de l'honneur national. La dégradation morale sous laquelle plie la France est effroyable, parce qu'elle vient d'en haut. Il n'y a plus un cabinet politique, mais un régime *boutiquier* : c'est à qui trompera le plus souvent pour s'enrichir plus vite ; ceux qui, à défaut de capitaux, n'ont pas de marchandises, trafiquent de leurs places ou de leur position. J'en tombe d'accord, quelques années peuvent se passer encore ainsi ; mais arrivera le jour où l'on reconnaitra qu'une société qui a banni le désintéressement s'est suicidée. Que des circonstances extraordinaires éclatent, par exemple, une invasion : généraux et soldats ne sont-ils pas tenus, pour sauver l'indépendance de tous, de rompre avec leurs plus chers intérêts ? Cultivez dans les temps calmes le désintéressement pour en retrouver les avantages aux jours de crise ; rendez le populaire, car les empires sont comme les hommes, il arrive pour eux des instants où le plus minime secours n'est pas à dédaigner ; il ne suffit pas que les généraux résistent aux tentations d'argent, il faut que les soldats oublient quelquefois qu'ils ont une solde à toucher ; car, dans une guerre d'invasion, eux aussi peuvent bien n'être pas payés : le désintéressement est en réalité une vertu de salut public. — Il me reste maintenant à exposer une considération d'un tout autre ordre : nos lois civiles établissant l'égalité des partages ; il en résulte qu'avec le temps il res-

tera seulement quelques grandes fortunes pour conserver les traditions de l'ancien désintéressement français, qui est d'une rude pratique pour quiconque ne possède que juste ce qu'il lui faut pour vivre. Les mœurs doivent alors venir au secours du désintéressement et lui rendre en estime publique et en honneur tout ce qu'il exigera dans l'avenir en sacrifices. Enfin, puisque les classes intermédiaires, ou du moins les hommes principaux qu'elles renferment, possèdent le pouvoir, grâce à leur immense fortune commerciale, il est de l'intérêt bien entendu de ceux qui exercent des professions où le désintéressement est de conscience, d'entretenir avec une sorte de culte une vertu si admirable ! c'est une sainte conspiration où les lettres doivent entrer aussi. Qu'on me croie ! tôt ou tard le désintéressement des nobles professions l'emportera sur la puissance des écus : cette dernière n'est utile qu'à quelques-uns ; le désintéressement de l'intelligence et du génie est la sauve-garde des masses.—L'éducation, l'usage du monde, donnent en présence de témoins une certaine apparence de désintéressement ; il y a des droits qu'on n'ose pas faire valoir, mais c'est avec la réserve de prendre sa revanche. Le désintéressement est un composé de délicatesse, de dévouement et de générosité ; il a pour lui la grâce et la force : ne nous étonnons pas s'il est si rare au XIX^e siècle.

SAINT-PROSPER.

DÉSIR. On entend par *désir* ce mouvement spontané de l'âme par lequel elle aspire à la possession de ce qui lui agré. Quoique ce fait soit facile à concevoir et même à définir, il n'en est peut-être pas dont l'analyse soit plus délicate, et qui présente plus de difficultés, si l'on veut démêler clairement les éléments dont il se compose. Le désir n'est-il qu'un sentiment, un fait purement affectif, et qui appartient exclusivement à la sensibilité, à ce pouvoir dont nous sommes doués, de jouir ou de souffrir, d'être affectés de plaisir ou de peine ? ou bien n'entre-t-il pas dans le fait du désir un autre élément qui n'appartient pas au principe affectif,

et qu'il faut nécessairement rapporter à un autre, au principe actif, par exemple ? Telle est la question que nous nous hasardons à soulever pour la première fois, et que nous essaierons de résoudre. Jusqu'à présent, on a toujours regardé le désir comme un sentiment, un fait uniquement affectif. M. Jouffroy, qui a jeté tant de lumière sur la science psychologique, et à qui elle doit ses progrès les plus récents, n'a pas considéré autrement le désir, et s'il le distingue du sentiment et de l'amour, il l'attribue néanmoins au même principe : il en fait l'apanage exclusif de la sensibilité. Quoique l'autorité d'un tel nom soit d'un grand poids à nos yeux, du moins en fait de psychologie, nous oserons pourtant ne pas partager ici en tout point les idées du célèbre professeur, qui a donné de ce phénomène une analyse très remarquable, mais qui me semble pécher par une grave omission. Voici cette analyse : « La sensibilité, étant agréablement affectée, commence par s'épanouir, pour ainsi dire, sous la sensation ; elle se dilate et se met au large, comme pour absorber plus aisément et plus complètement l'action bienfaisante qu'elle éprouve : c'est là le premier degré de son développement. Bientôt ce premier mouvement se détermine davantage et prend une direction ; la sensibilité se porte hors d'elle et se répand vers la cause qui l'affecte agréablement : c'est le second degré. Enfin, à ce mouvement expansif finit tôt ou tard par en succéder un troisième, qui en est comme la suite et le complément : non seulement la sensibilité se porte vers l'objet, mais elle l'aspire à elle ; elle tend à le ramener à elle, à se l'assimiler pour ainsi dire. Le mouvement précédent était purement expansif ; celui-ci est attractif. Par le premier, la sensibilité allait à l'objet agréable ; par le second, elle y va en coro, mais pour l'attirer et le rapporter à elle : c'est le troisième et dernier degré de son développement. » Or, ces trois degrés sont nommés plus loin : c'est la joie, l'amour, le désir.—Avant de chercher, et pour nous assurer si le désir est ou non un développement de la sensibilité,

commençons par la définir. La sensibilité est et n'est point autre chose, de l'accord de tous les psychologues, que le pouvoir d'être modifié agréablement ou désagréablement, d'éprouver du plaisir ou de la douleur. Or, dans le désir, il nous semble qu'il y a plus que de la joie ou de la souffrance, et que le fait qui vient s'associer au fait affectif *n'est plus de même nature*, car il consiste, pour l'âme, à *aspirer* à la possession d'un objet, à *se porter* vers lui pour l'attirer à elle : il y a *mouvement et mouvement attractif*, comme l'a très bien dit M. Jouffroy. Or, cette aspiration, ce mouvement n'est point le fait de la sensibilité, puisque ce n'est ni de la joie ni de la douleur. De plus, remarquons que dans les données de l'analyse présentée plus haut, pour arriver au désir, le phénomène affectif qui sert de point de départ change singulièrement de nature. Ainsi, on part d'un sentiment de plaisir ou de joie pour arriver à un sentiment d'inquiétude, de malaise ; car le désir n'est point un état de l'âme qu'on puisse qualifier d'agréable : il y a en lui quelque chose de pénible, déterminé par la privation de l'objet auquel l'âme aspire. Comment donc, si le désir n'était que le développement d'un même fait, ce fait passerait-il à un état tout opposé ? D'un autre côté, ce sentiment d'une nature pénible, auquel l'âme est en proie dans le désir, est-il le seul fait qui se manifeste alors ? n'y a-t-il pas aussi cette aspiration, ce mouvement de l'âme vers l'objet désiré ? Or, comme nous venons de le dire, ce mouvement de l'âme n'est point un sentiment, et s'il est amené par un phénomène affectif, s'il est accompagné de phénomènes affectifs, il s'en distingue néanmoins par des caractères qui lui sont propres, qui ne peuvent appartenir aux phénomènes de la sensibilité, et qui obligent de le rapporter au principe actif, comme il sera facile de le prouver. — Et en effet, il y a dans l'âme un commencement d'activité quand elle aspire à quelque chose, quand elle va au-devant de ce qu'elle désire. Qu'est-ce que se porter ainsi par un mouvement

spontané au dehors d'elle-même pour attirer vers elle l'objet de son amour ? N'est-ce pas vouloir spontanément la possession d'un objet ? Il y a identité entre cette volonté spontanée et le désir. On voit donc qu'ici l'activité joue le principal rôle, et que c'est à tort qu'on a voulu faire du désir une espèce de sentiment. Les considérations que nous allons ajouter ne laisseront plus de doute à cet égard. Deux raisons ont jusqu'à présent empêché d'attribuer ce phénomène à l'activité : la première est qu'on n'a pas examiné l'activité sous toutes ses faces et dans tous les rôles qu'elle remplit ; la seconde, que le phénomène du désir apparaît toujours escorté de phénomènes affectifs, dont la présence a empêché de mêler l'élément actif, et de dégager du milieu de ces faits le fait d'activité qui constitue le désir. Commençons par montrer le rôle de l'activité dans ce phénomène. Jusqu'ici on n'a guère considéré le principe actif que comme faculté locomotive, c.-à-d. n'ayant d'action que sur les organes pour leur imprimer le mouvement qui exécute nos volontés. Or, l'activité n'exerce pas seulement son action sur les organes de la locomotion, elle l'exerce encore sur les autres principes passifs de notre être, sur l'intelligence et la sensibilité. Ainsi, l'attention n'est pas seulement le fait de l'intelligence, elle est encore celui de l'activité, qui dirige l'entendement vers l'objet que nous voulons connaître. Regarder, c'est *vouloir voir* ; écouter, c'est *vouloir entendre*. Or, le désir est, comme l'attention, le fait de l'activité ; seulement, il ne s'agit plus pour l'âme de *connaissance* à acquérir, mais de *jouissance*. Désirer, c'est *vouloir jouir*, comme être attentif, c'est *vouloir connaître*. Dans le désir, c'est la sensibilité qui est influencée par le principe actif et mue par lui vers l'objet dont nous recherchons la possession. Le désir est donc à la sensibilité ce que l'attention est à l'intelligence, c.-à-d. un fait complexe où l'activité intervient pour diriger le pouvoir affectif, comme elle intervient dans le fait d'attention pour diriger le pouvoir intel-

lectuel. — Le langage lui-même, l'œuvre du sens commun, ne vient-il pas à l'appui de cette analyse? le mot *désirer* ne peut-il pas toujours se traduire par le mot *vouloir*? et ne serions-nous pas compris si, au lieu de dire : *je désire vivre libre*, nous disions : *je veux vivre libre*, etc., etc.? Le désir et la volonté diffèrent néanmoins, comme nous allons essayer de le montrer; mais si l'on peut les employer ainsi l'un pour l'autre, cela prouve que ces faits ont un caractère essentiellement commun, qui est d'appartenir tous deux au principe actif. En quoi donc le désir diffère-t-il de la volonté? c'est qu'il est instinctif, spontané, et qu'il est le premier fait par lequel l'activité débute et se manifeste à la suite d'un état heureux que nous voulons prolonger ou voir renaître, sans que la réflexion se soit encore exercée, sans qu'il y ait eu en nous délibération, sans que le raisonnement soit venu à l'appui de notre désir. Mais lorsque nous avons une connaissance plus distincte de notre force et du but où elle tend, des motifs qui l'y poussent, des obstacles qu'elle peut rencontrer, lorsque nous avons délibéré pour savoir si nous céderons à cette impulsion, ou s'il ne convient pas mieux de donner une autre direction à notre activité, cette impulsion perd alors son caractère de spontanéité, elle devient un *mouvement réfléchi*, que nous continuons alors avec connaissance de cause, avec intention formelle de le continuer, malgré les obstacles qui se présentent. Ce mouvement réfléchi est, à proprement parler, un phénomène volontaire; l'homme alors veut, il ne désire plus. Ainsi, ce qui constitue la différence entre le désir et la volonté, c'est que, dans le premier cas, le mouvement par lequel l'homme aspire à son but est *spontané*, instinctif, indépendant de nous et de notre liberté, le début d'une force qui entre en action sans se connaître, tandis que dans le second cas ce mouvement est compris par la conscience, approuvé et fortifié par la raison, en un mot, *réfléchi*. L'intervention de la réflexion est donc le seul fait qui change le

désir en phénomène volontaire; mais ce qui donne à ces deux faits un caractère éminemment commun, c'est qu'ils appartiennent tous deux à l'activité; c'est toujours dans les deux cas l'activité, spontanée ou réfléchie, qui tend vers un but. Un exemple fera bien comprendre ce que ces deux faits ont de commun et de distinct. Un homme se trouve seul dans une maison, il aperçoit un objet qui le flatte: le désir de s'en emparer s'élève aussitôt dans son âme, avant qu'il ait pensé à la moralité de son action. Bientôt la réflexion lui montre qu'il y a pour lui du danger et de la honte à dérober cet objet: il se rend compte de toutes les raisons qui peuvent le déterminer à s'abstenir du vol ou à le commettre. Malgré toutes les considérations propres à l'en détourner, il cède enfin à son désir et prend la détermination de s'emparer de l'objet. Il veut alors ce qu'il désirait tout à l'heure, et lorsqu'il agira pour commettre ce vol, il cédera à la même impulsion qu'à celle qui le dirigeait d'abord; seulement cette impulsion aura changé de caractère, parce que la réflexion l'aura examinée, aura délibéré à son égard, se sera décidée en sa faveur. Dans l'homme, c'est la *nature* qui désire et la *réflexion* qui veut. Aussi arrive-t-il souvent qu'il veut le contraire de ce qu'il désire; car la connaissance que l'homme acquiert de son activité fait qu'il en devient le maître, et qu'il peut la diriger alors dans un sens contraire à celui où l'entraînait la nature. L'animal ne veut jamais, il n'a que des désirs, parce que dans l'animal la nature seule agit, parce qu'il est incapable de se connaître, par conséquent de réfléchir sur sa puissance et de lui donner librement une direction. — D'après tout ce qui vient d'être dit, on doit voir suffisamment le rôle que l'activité est appelée à jouer dans le désir, et comprendre comment un examen incomplet de ces différentes applications a pu seul empêcher d'admettre son intervention dans les phénomènes de la sensibilité. Mais nous avons assigné une seconde raison à l'inexactitude de l'analyse du désir, c'est que le fait ac-

tif est toujours excité et accompagné par des modifications affectives qui , en se mêlant à lui, ont empêché de l'apercevoir. Or, voici quels sont les divers phénomènes affectifs qui précèdent le désir ou l'accompagnent : l'ame s'ouvre d'abord à un sentiment de plaisir, à l'occasion d'un objet mis en relation avec elle; ce sentiment vient à cesser par une cause quelconque , et alors elle éprouve un sentiment de tristesse et comme de regret pour le bien qu'elle a perdu : ce tourment secret, qui naît à la suite de la privation, a reçu le nom de *besoin*. Le besoin est bientôt suivi du mouvement par lequel l'ame aspire à posséder ce qu'elle regardait comme son bien, et c'est ce mouvement, cet élan de l'ame vers la jouissance, qui constitue essentiellement le désir. Mais non seulement des phénomènes affectifs ont précédé sa naissance, c'est encore au milieu de phénomènes affectifs qu'il opère son développement. Le souvenir de la jouissance passée occupe encore l'ame au moment où elle aspire à la renouveler, et ce souvenir l'affecte encore agréablement, ainsi que l'*espérance* de la posséder de nouveau. D'un autre côté, la privation où elle est toujours de l'objet souhaité entretient en elle le sentiment pénible du regret et du besoin. Ajoutez à cela un autre sentiment pénible qui naît de l'incertitude où elle est de posséder ce à quoi elle aspire, et qu'on peut nommer *crainte*, *inquiétude* ; en un mot, elle est en proie à une agitation douloureuse, qui ne cessera que quand le désir sera satisfait, c.-à-d. avec lui. Tels sont les phénomènes affectifs qui en sont l'inévitable cortège. Avant le désir, 1° modification agréable ; 2° tristesse et besoin à la suite de la privation. Pendant le désir, 1° souvenir agréable de la jouissance passée, joie de l'espérance ; 2° continuation du regret, tourment de l'incertitude. C'est une chose assez remarquable que la présence de ces sentiments opposés qui viennent se heurter dans l'ame pendant le phénomène du désir. Cependant leur présence est réelle et confirmée par le sens commun non moins que par l'obser-

vation. Pourquoi regarde-t-on comme malheureux ceux qui désirent sans cesse, pourquoi dit-on tous les jours que le bonheur consiste à savoir borner ses désirs, à les étouffer, etc. ? c'est qu'on a eu en vue l'agitation pénible à laquelle est en proie le cœur qui désire. Pourquoi s'accorde-t-on aussi à dire qu'il n'y a d'heureux que ceux qui ont quelque chose à désirer, que la vie serait bien triste si tout désir était éteint dans notre ame ? c'est qu'alors on a eu en vue le sentiment d'espérance qui accompagne le désir, cette pensée de bien-être qui occupe l'ame si délicieusement, tant qu'elle en regarde la réalisation comme possible. — On conçoit maintenant comment le désir a pu être confondu avec les phénomènes affectifs qui l'accompagnent ; on doit concevoir aussi comment ils s'en distinguent, puisqu'un mouvement de l'ame, quel que soit le but où elle tend, n'est en lui-même ni un plaisir ni une peine, mais un fait d'activité qui n'a de commun avec le plaisir ou la peine que de s'accomplir au milieu de ces modifications. — Pour achever ce que nous voulions dire du désir considéré en général, il nous reste à le distinguer du penchant et de la passion. Toutes ces distinctions, en l'isolant des faits analogues, serviront à jeter sur lui plus de lumière. — Le penchant est la disposition innée de l'ame à aspirer à tel genre de bien plutôt qu'à tel autre. Le désir est le fait par lequel le penchant se produit et se manifeste. On peut avoir du penchant à une chose et ne point en concevoir le désir, si l'occasion ne s'est pas présentée pour le faire éclore. Le penchant n'est pour l'ame qu'une virtualité, une puissance qui n'entre en action que dans les circonstances nécessaires à son développement. Or, c'est par le fait du désir que cette puissance entre en action. Le désir est le phénomène, le penchant est la force, le principe. Aussi, il ne peut y avoir de désir dans l'ame que pour un objet déterminé. Nous naissons avec des penchants ; les circonstances où se développe notre être font apparaître nos désirs. Nous pouvons avoir du penchant pour ce que nous ne

connaissions pas encore ; nous ne pouvons désirer ce dont nous ignorons l'existence, *ignoti nulla cupido*. On dit pourtant quelquefois les *désirs vagues* de l'ame ; mais quand nous désirons vaguement, nous désirons toujours quelque chose : ou bien c'est que notre ame flotte incertaine entre divers objets qui l'attirent, et dont elle ne se rend pas bien compte, ou c'est que l'objet de ses désirs n'est connu que confusément et présenté par l'imagination d'une manière indécise, comme la félicité dont on doit jouir dans un monde meilleur, après lequel l'ame soupire sans pouvoir s'en faire une idée exacte ; mais, dans ce cas même, notre désir a toujours un objet, et quand nous ne souhaiterions qu'un changement d'état, un soulagement à nos souffrances, nous aspirons toujours à une chose dont l'idée, toute vague qu'elle est, ne laisse pas que d'être présente à l'esprit.—La passion a beaucoup d'analogie avec le désir ; elle lui ressemble en ce qu'elle est comme lui une aspiration de l'ame vers ce qui est ou ce qu'elle croit son bien. Elle en diffère en ce que dans la passion le mouvement de l'ame est porté à un tel degré de vivacité et d'énergie qu'il est beaucoup plus difficile à régler et surtout à comprimer, et que la réflexion a beau le connaître, l'apprécier, en juger les résultats, il nous entraîne le plus souvent, malgré tous les avertissements de la raison, malgré la conscience que nous avons de notre liberté, tant l'empire qu'il a pris sur nous est puissant et tyrannique.—On pourrait dire que la passion est le désir passé à l'état aigu et chronique : qu'on me pardonne cette comparaison, triviale peut-être, mais qui rend parfaitement ma pensée. Il n'est personne qui n'ait des désirs ; la passion n'existe pas dans tous les hommes : elle n'est le propre que d'une sensibilité très vive, d'une imagination exaltée, d'une ame ardente et fortement trempée. Le désir peut être tiède et languissant ; la passion est toujours active et fougueuse ; elle n'admet pas l'allanguissement et la tiédeur. Le désir s'éveille en nous presque avec la vie. La passion ne peut s'éle-

ver dans le cœur qu'à un âge où l'ame a acquis plus de développement et d'énergie. Le désir laisse la liberté intacte, la passion nous en prive presque toujours. Nous avons conscience d'une foule de désirs qui peuvent naître en nous à chaque moment de notre vie. Nous ne saurions avoir autant de passions ; leur intensité ne permet pas qu'elles soient en grand nombre, et quand une passion s'est allumée en nous une fois, elle subordonne toutes les facultés de l'ame à sa puissance et souffre rarement de partage. Si quelquefois il en est d'autres qui viennent réclamer leur part, l'ame est en proie à une agitation, à une lutte intérieure, qui fait dire alors qu'elle est bouleversée par les passions. Une ame vraiment passionnée a ordinairement de la constance, parce qu'elle est constamment entraînée par une force puissante dans une même direction ; une ame faible sera plus inconstante, parce qu'elle n'aura que des désirs.—Nous avons jusqu'à présent traité du désir en général, il nous reste à parler de ce phénomène, considéré dans ses applications particulières, c.-à-d. des différents désirs qui se manifestent en nous. Pour en faire une énumération complète, il faudrait passer en revue tous les objets susceptibles de quelque attrait pour l'ame. Ne pouvant entrer dans d'aussi longs développements, nous nous bornerons à en indiquer les principales espèces, en les classant d'après un petit nombre de points de vue divers auxquels ils se rattachent tous. Nous les examinerons d'abord dans l'homme considéré individuellement et en lui-même, puis dans l'homme vivant en société et recevant de cette circonstance particulière de nouvelles modifications. Pour l'homme considéré en lui-même, tous les biens auxquels il peut aspirer sont relatifs ou à la sensibilité, ou à l'intelligence, ou à l'activité ; de là trois grandes classes de désirs.—1° *Désirs relatifs à la sensibilité*. Nous appellerons ainsi tous ceux qui consistent pour l'ame à aspirer au plaisir, à la jouissance, de quelque nature qu'elle soit. Nous placerons à leur tête les *désirs*

sensuels, c.-à-d. ceux qui nous font rechercher toutes les sensations agréables qui résultent des modifications de l'organisme. Quand ils répondent à un besoin, on les désigne plus communément sous le nom d'*appétits*. Il y a 3 sortes d'appétits, déterminés par nos trois principaux besoins : ce sont la faim, la soif, et l'appétit du sexe. Les deux premiers sont destinés à la conservation de l'individu, le troisième à la propagation de l'espèce. Mais les désirs sensuels ne répondent pas toujours à un besoin, car du moment où un certain état de nos organes peut devenir pour nous la source d'une jouissance, il devient en même temps l'objet d'un désir particulier, et nous ne cherchons plus la satisfaction d'un besoin, mais la possession d'un plaisir. Ainsi, comme l'excitation du système nerveux produit en nous, pendant sa durée, des modifications agréables, nous voulons reproduire ces modifications, et nous cherchons alors les moyens de les faire renaître. C'est ce qui explique l'amour des liqueurs fortes, qui assurément ne sont pas destinées à apaiser la soif; l'usage du tabac, de l'opium, le libertinage, etc., etc. Les désirs sensuels, quand ils cessent d'être des appétits, sont peut-être les plus funestes de tous. D'abord leur satisfaction ne nous apporte aucun avantage réel, puisqu'elle se borne à nous procurer des sensations agréables, qui ne sont accompagnées d'aucune instruction, qui finissent en quelque sorte à elles-mêmes, sont de courte durée, et ne laissent qu'un souvenir vague, qui n'a d'autre résultat que de nous faire désirer de les reproduire. De plus, les plaisirs auxquels ils nous invitent exercent sur l'âme une impression si vive et si profonde que l'habitude que nous en contractons nous détourne de toute autre pensée et de nos devoirs les plus essentiels. Cette habitude elle-même devient plus impérieuse par suite de l'irritation que produit dans nos organes la satisfaction répétée de ces désirs; car plus nous y acquiesçons, plus ils deviennent exigeants; plus nos sensations ont perdu de leur force par l'habitude, plus nous en sommes avides, plus nous

voudrions en augmenter la vivacité. Aussi rien n'est-il plus pernicieux que cet abus continuel qu'ils nous portent à faire de nos organes, dont le bien-être est si nécessaire à l'accomplissement de nos fonctions les plus importantes. Les atteintes portées au système nerveux sont autant d'atteintes portées aux facultés intellectuelles : elles ont également pour résultat de rendre l'âme insensible à des plaisirs plus nobles et plus purs; elles éteignent en elle toute idée morale; en un mot, elles aboutissent à l'abrutissement et à la ruine de la santé. — Après les désirs sensuels viendra le désir des émotions, et nous entendrons par-là les plaisirs qui ne résultent pas pour nous des modifications organiques, mais qui leur sont analogues par leur vivacité. Ainsi, les plaisirs du jeu, des spectacles, des fêtes, de la chasse, etc., etc., seront pour nous la source d'une infinité de désirs, dans le cas où nous ne recherchons uniquement que le plaisir. Ainsi, la plupart des personnes qui ont du goût pour les spectacles n'ont nullement pour but d'orner leur esprit de connaissances nouvelles, ou d'élever leur âme en s'inspirant de nobles sentiments, en un mot, elles n'y assistent pas en observateurs, ou en artistes, mais s'y rendent uniquement pour éprouver des émotions qui leur plaisent. Ce n'est point l'argent que recherchent des hommes réunis autour d'un tapis vert, mais les émotions que font naître les vicissitudes du jeu. — Nous devons rattacher aux désirs de cette classe le désir du bonheur, qui semble, il est vrai, embrasser tous les autres, qui en est cependant distinct en ce que son objet n'est pas le même. En effet, les autres ont pour objet des plaisirs passagers; celui-ci aspire à un bien-être continu et inaltérable; et comme un tel bien n'est point possible en ce monde, cette espèce de désir ne sera pas sans utilité pour ceux qui ne se trompent pas sur la brièveté et la vanité des biens que procure le monde, parce qu'il leur conseillera les moyens de parvenir à cette félicité sans borne et sans mélange que la raison nous montre comme le résultat et le prix d'une vie passée à

faire le bien. Ce désir prend sa source dans l'idée de l'infini et dans le besoin inhérent à notre nature d'être heureux et de l'être sans que notre bonheur puisse jamais finir. — On peut encore ramener aux désirs relatifs à la sensibilité celui du repos, qui naît d'une tendance de notre nature à être exempt de tout ce qui peut apporter à l'âme le moindre trouble et la moindre fatigue. Le repos a de puissants attraita pour l'âme, tout négatif que semble ce plaisir. Les épicuriens considéraient cet état comme le souverain bien. Ce désir a donné naissance au quietisme; n'oublions pas d'ajouter qu'il engendre la paresse. — En général, les désirs qui se rattachent au développement du principe affectif ont une influence très funeste sur l'accomplissement de notre destinée, et sont les plus puissants ennemis de notre liberté, parce qu'ils sont plus actifs et plus impérieux que tous les autres, et qu'ils ont mille occasions de renaitre, surtout au milieu d'une civilisation développée. Mais ce sont autant d'écueils dont la nature a semé notre route pour rendre plus glorieuse et plus méritoire l'exécution de notre pénible tâche. — 2° *Désirs relatifs à l'intelligence*. On peut les ramener à un seul, qu'on appelle désir de connaître, et qu'on désigne le plus communément sous le nom de *curiosité*, pris dans son acception philosophique. Ce désir agit dans tous les individus, et à toutes les époques de la vie : c'est lui qui invite l'enfant à éventrer le cheval qui lui sert de jouet, pour savoir ce qu'il contient, comme c'est lui encore qui porte le savant à s'ensevelir dans la solitude et le silence, pour ravir à la nature ses mystères les plus cachés, comme c'est lui qui tourmente d'une inquiétude incessante l'homme si jaloux de pénétrer le secret de sa destinée. Autant les désirs de la première espèce ont de pernecieux résultats pour l'homme, autant celui-ci a d'heureuses conséquences pour son avenir; car notre fin ici-bas n'étant pas de jouir de la plus grande somme de plaisir, mais au contraire de lutter contre les obstacles de toute espèce qui nous entourent pour amé-

liorer notre nature et tendre incessamment à de nouveaux progrès, rien n'est plus favorable à cette fin que le développement de l'intelligence, dont le désir de curiosité est l'agent le plus actif. En effet, la puissance de l'homme est toujours en raison de ses progrès intellectuels, et, comme l'a dit Bacon, il ne peut qu'autant qu'il sait. C'est à la science qu'il doit tous les prodiges de son industrie, et sa civilisation n'est autre chose que le résultat de la science appliquée. Mais ce n'est pas seulement sa puissance qu'il accroît; il agrandit d'autant le domaine de ses jouissances; et les plaisirs qui résultent pour lui du développement de son esprit, sans être aussi violents, aussi âpres que les émotions d'une autre nature, sont infiniment plus doux, plus purs et plus durables. Enfin, c'est la science qui révèle à l'homme sa nature, sa loi, le Dieu qui l'a lui a dictée; et elle seule, par les convictions qu'elle lui impose, peut le rendre vraiment capable d'accomplir sa glorieuse fin. Le désir de curiosité a donc une tendance éminemment bienfaisante; aucun ne mérite plus qu'on fasse tous ses efforts pour le développer en soi et dans ses semblables. — 3° *Désirs qui naissent du principe actif*. On doit rapporter à cette classe de désirs celui de se mouvoir, d'agir, de se déplacer; le désir des voyages, par exemple, qui est dû en partie au désir du mouvement et à celui de la curiosité; le désir de la liberté, qui se fait si vivement sentir quand on nous en a ravi l'usage; le désir d'exercer ses facultés, qui se confond avec l'amour du travail. — 4° Outre les désirs qui se rattachent aux principes constitutifs du moi, il en est un que nous ne devons pas oublier, et qui se rapporte à l'union intime de notre être moral avec les organes matériels qui lui servent à la fois d'enveloppe et d'instruments; le mode actuel de notre existence s'y trouve évidemment attaché. De là le désir de notre conservation, qui nous porte à éviter tous les dangers qui pourraient compromettre l'existence du principe matériel, et par suite le mode actuel de notre propre existence. — Tels sont

les désirs auxquels donnent lieu nos principales facultés, considérées dans l'individu; mais l'homme ne pouvant rester isolé, sa condition de vivre au milieu de ses semblables donne lieu à de nouveaux désirs. — Le premier de tous est le désir de la société, qui résulte du besoin de vivre en communauté, et qui nous fait rechercher les êtres d'une nature semblable à la nôtre, pour associer nos sentiments, nos idées et notre puissance. Ce désir est très impérieux, parce qu'il est un des plus essentiels aux vues de la nature à notre égard; et si nous ne nous en rendons pas compte dans notre état actuel, c'est qu'il se trouve à chaque instant satisfait; mais que nous restions quelque temps dans la solitude, et nous le sentirions renaître avec toute son énergie. — Maintenant, si nous considérons l'individu dans ses rapports avec ses semblables, nous verrons que ces rapports sont de deux sortes. Ou bien l'individu s'intéresse aux autres, est tout occupé d'eux et de leur bien-être; leur consacre ses facultés; ou bien il s'intéresse à lui-même, s'occupe de lui préférablement à ceux qui l'entourent, et souvent à leur préjudice, enfin ramène tout à son intérêt propre. De là deux espèces de désirs: parmi les premiers, nous placerons le désir d'obliger, d'être utile, de venir au secours de celui qui souffre, etc., désirs qu'on peut appeler *bienveillants*, et dont le développement donne naissance à toutes les vertus sociales. — Parmi les désirs de la deuxième espèce, qui ont pour base l'égoïsme, un des plus importants est sans contredit le *désir de la puissance*, qui donne naissance à une des plus violentes passions du cœur, l'ambition. En effet, l'ambition ou la passion du pouvoir consiste à vouloir exercer son activité dans la sphère la plus étendue possible, sans obstacle de la part des volontés rivales, et par conséquent à vouloir dominer ces volontés et les plier sous son jong. Nous ne désirons pas seulement la puissance, nous voulons aussi posséder les moyens de l'acquérir. Or, les moyens les plus efficaces d'arriver à ce but sont les richesses: de là le *désir de posséder*, qui se di-

visé en désir d'acquérir, d'où naît la cupidité, et en désir d'amasser, d'où naît l'avarice. — L'homme ne désire point seulement dominer par la puissance, il est encore jaloux de toute espèce de supériorité, mais il a besoin que cette supériorité soit reconnue; il semble que son mérite grandisse par l'opinion qu'en auront ses semblables, et les suffrages qu'ils lui accordent lui paraissent l'aveu de leur infériorité. De là le désir de s'attirer l'admiration et d'éclipser les autres par quelque genre de mérite que ce soit, par les qualités de l'esprit ou du cœur, par l'éclat des actions, par les avantages de la fortune, ou même par ceux de l'extérieur. Ainsi, rien n'est plus commun parmi les hommes que le *désir de briller* par le luxe, par les richesses, par l'élégance des vêtements, par tout ce qui peut enfin attirer l'attention du vulgaire. Nous citerons aussi le *désir de plaire*, si naturel, si inhérent à toutes les femmes, et qui consiste pour chacune d'elles à vouloir captiver les regards et à les concentrer pour ainsi dire sur elle seule par sa grâce, son esprit, sa parure, les agréments du visage, etc. Mais, parmi les désirs de cette espèce, celui qui a le plus d'importance est le *désir de la gloire*, qui consiste à vouloir l'emporter sur ses semblables, en s'attirant l'admiration de ses contemporains et même des générations à venir, par l'éclat de ses actions ou par les productions de son génie. Quand celui qui cherche la gloire a en vue les suffrages des siècles futurs, le désir qui l'anime se nomme *désir d'immortalité*. Quoique l'intérêt personnel soit encore ici le mobile de l'homme, cependant le désir de la gloire n'a en général que de grandes et salutaires conséquences; car le prix auquel l'homme aspire alors ne peut s'acquérir que par de longs efforts et d'importants travaux, et l'humanité n'accorde une récompense si belle qu'en retour de grands et signalés services. Si l'on qualifie ce désir de noble, de sublime, c'est qu'il nous porte toujours à de belles actions, et que la gloire véritable n'est réservée qu'à ceux dont les œuvres sont des bienfaits. — Nous rap-

porterons à la même classe de désirs celui de l'estime, qui exerce plus généralement qu'aucun autre son action sur les hommes, et qui l'exerce avec une puissante énergie. Son action est plus générale par la raison que l'estime est un bien à la portée de tous; elle est puissante, parce qu'aucun bien n'est supérieur au mérite moral, qui laisse bien loin après lui tous les autres genres de mérite. Ce désir agit en nous dès les premières années de notre vie. Dès l'âge le plus tendre, l'homme est sensible au blâme; il n'est rien qu'il redoute plus que le mépris, et à toutes les époques de la vie, il se cachera pour faire ce qu'il sait être mal. Quoique ce désir, comme tous ceux que nous avons cités précédemment, soit encore entaché d'égoïsme, puisque en recherchant l'estime des autres, nous avons égard à nous mêmes et à notre intérêt personnel plutôt qu'au bien en lui-même et aux intérêts de la morale, cependant nous devons reconnaître qu'il n'existe pas dans le cœur de l'homme un mobile plus puissant et plus efficace pour le porter au bien; et si on peut lui reprocher de donner naissance aux abus de l'amour-propre et à l'hypocrisie, on doit avouer qu'il est la source de presque toutes les bonnes actions qui se produisent ici-bas, et le meilleur frein que la nature ait imposé aux penchans pervers et aux mauvaises passions. — N'omettons pas, en finissant les *désirs malveillants*, comme le désir de voir arriver le mal ou même de le faire, le désir de la vengeance: le premier, qui a sa source dans l'envie, le second, dans un sentiment de haine provoqué par le tort que nous avons éprouvé de la part de nos semblables. — D'après cette énumération, imparfaite, sans doute, que nous venons de faire de nos désirs, on voit que si plusieurs peuvent donner à notre conduite une direction salutaire, il en est cependant un plus grand nombre dont l'impulsion nous entraîne dans des voies trompeuses et funestes, et que l'homme qui laisserait aller sa vie à leur gré serait comme un pilote égaré sans boussole sur une mer orageuse; on voit que, livré aux seules inspirations de

la nature, il dépasserait sans cesse la limite où il doit s'arrêter, rencontrerait à chaque pas des obstacles qui le rendraient le plus malheureux des êtres, et que, beaucoup plus occupé de son intérêt propre que de celui de ses semblables, il serait quelquefois le bien et très souvent le mal, sans comprendre ni l'un ni l'autre, et manquerait essentiellement à sa fin, qui est d'accomplir sa loi librement, avec connaissance de cause, et malgré toutes les difficultés qu'il rencontre en lui et autour de lui. L'homme qui n'obéirait qu'à ses désirs ne serait pas un homme, ou du moins ne s'élèverait jamais à la dignité de sa nature, et ne pourrait être regardé que comme un animal mieux organisé, ayant plus de facultés et de puissance, mais en même temps infiniment plus malheureux que les animaux des autres espèces. Ceux-ci, en effet, n'obéissent qu'à leurs désirs, c.-à-d. aux seules inspirations de l'instinct; mais la nature au moins les a réglés; elle n'a pas permis qu'ils dépassassent les limites de la fin pour laquelle ils ont été créés. Tous leurs désirs au contraire les y conduisent, les y poussent. Il n'en est pas ainsi de l'homme: si la nature lui a donné des désirs dont l'influence est bienfaisante, elle lui en a inspiré une foule d'autres qu'il doit regarder comme de véritables ennemis cachés dans son sein, et que sa mission est d'étouffer et de combattre; sa véritable nature à lui, qui n'est point sa nature primitive, est de se gouverner par lui-même et de conquérir sa personnalité et son indépendance en s'armant de la réflexion, qui lui révélera en même temps sa puissance et sa loi, et qui le rendra ainsi le régulateur de ses désirs et l'arbitre de sa destinée.

C.-M. PAFER.

DÉSIRADE, une des petites îles Antilles, appartenant à la France, et dépendante de la Guadeloupe, dont elle n'est qu'à deux lieues nord-est (pointe des Trois-Châteaux, extrémité orientale de la Grande-Terre). La mer, dans le canal qui l'en sépare, est toujours houleuse. Cette île, qui est située par 16° 20' de latitude nord, et 3° 22' 5" de longitude ouest, a environ 2 lieues de long sur 1

lieu de large. Sa surface, comme celle de la Guadeloupe, présente de nombreuses traces de l'action des feux souterrains. On y remarque un groupe de mornes, dont les versants, taillés à pic d'un côté, s'abaissent de l'autre jusqu'à la mer. Le plus considérable, qui couvre toute la largeur de l'île, offre des sites agréables et salubres. L'île possède quelques sources assez abondantes d'une fort bonne eau. Le sol, sablonneux et aride, est particulièrement favorable à la culture du coton, regardé comme l'un des meilleurs des îles. Outre cette production, on y recueille quelques plantes et fruits des Antilles, mais en petite quantité. Le peu d'avantages qu'offre le sol à l'agriculture porte les habitants à s'adonner à la pêche, dont les produits forment leur principale nourriture. On y compte cependant environ 60 manufactures (nom donné aux établissements de culture des colons), dont 55 à coton et 5 à vivres (articles de consommation journalière). On n'élève à la Désirade que quelques bêtes à cornes, des moutons et des cabris. En 1822, leur nombre s'élevait à 513. Il n'y a ni port ni rade; l'Anse à Galet, le seul mouillage, est sujette à de fréquents raz de marée. Au commencement de notre première révolution, on y avait construit trois batteries, qui sont aujourd'hui détruites. En 1822, la population de la Désirade était de 1,235 habitants, dont 284 blancs, 31 hommes de couleur; et 920 esclaves. Les colons ont subdivisé l'île en sept parties : la Baie-Mahaut, le Souffleur, le Désert, la Grande-Anse, le Galet, le Latahier et la Montagne. « L'air de la Désirade, dit M. le général Boyer-Peyreleau (*Description des Antilles françaises, et particulièrement de la Guadeloupe*), sa position et la source dont elle est favorisée, vraie fontaine de Jouvence, qui, coulant à travers des ruines de gaïac s'imprégnée de leur sue et devient une tissue sudorifique naturelle des plus salutaires, déterminent à faire de cette île un lieu de dépôt pour tous les individus atteints de maladies qui exigent une séquestration absolue, telles que la lèpre

et l'épian ». L'épian est une éruption à boutons perdus particulière à l'Amérique et à ses îles, et que l'on considère comme le résultat du virus vénérien. — La Grande-Terre nomma des députés qui délibérèrent le 21 mars 1726, en présence du gouverneur-général et d'un commissaire du conseil supérieur. Ils décidèrent qu'il serait levé une taxe de 20 sous par tête de nègre travaillant, pour être employée aux frais d'une visite générale des individus atteints de la lèpre, et pour former à la Désirade un établissement où ils seraient traités. Quoique consentie par les chefs, cette mesure s'exécuta avec lenteur, et ce ne fut que deux ans après, en 1728, que le gouverneur Dupoyet créa à la Désirade une léproserie pour tous les dépendances de la Guadeloupe. Le terrible ouragan de 1776 ruina cet établissement, et le gouvernement fut obligé de le créer de nouveau le 10 novembre 1786. L'officier de milices B..., envoyé par M. de Clugny, pour y commander en 1785, s'empara du terrain des malheureux malades au nombre de 50, et les vendit eux-mêmes aux habitants de l'île, à l'exception d'une quinzaine jugés incapables. Au commencement de notre première révolution, l'établissement fut renouvelé une troisième fois. En 1795, Victor Hugues le consolida; mais de nouveaux exécuteurs du génie du mal, les Anglais, eurent la barbarie de le détruire en 1808, lorsqu'ils s'emparèrent de l'île. Ils le remirent cependant en activité en 1811, et on l'a depuis constamment entretenu. Les malades y sont au nombre d'environ 60. — La Désirade, qui s'élève au vent des autres Antilles, fut la première que Colomb découvrit à son second voyage, le 3 novembre 1493 : c'est à cette circonstance qu'elle doit le nom de *Deseada* (Désirée), dont on a fait le nom actuel. Comme elle a toujours été d'une très faible importance, on ignore à quelle époque elle a reçu ses premiers habitants. Elle fut comprise en 1649 dans la vente des îles cédées à M. de Boisseret, et a fait depuis lors partie des dépendances de la Guade-

loupe, dont elle a constamment partagé le sort. D'après une ordonnance du 15 août 1765, on y forma un établissement pour les mauvais sujets ou prétendus tels dont les grandes familles voulaient se défaire, et qu'une lettre de cachet pour Vincennes ou la Bastille ne dépayrait pas assez au gré de leur nobles parents, ou plutôt de leurs bourreaux. E. DE M.

DÉSISTEMENT, du verbe latin *se desistere*, se retirer, abandonner, renoncer. Le désistement est l'acte par lequel on fait une renonciation d'un droit ou d'une prétention; on se désiste d'une demande formée, d'une plainte portée, c.-à-d. que l'on renonce à en suivre l'effet. Il suit de là que le désistement ne peut être régulièrement donné que dans le cours d'une instance judiciaire après que l'assignation a été remise; par le désistement il se forme entre les parties un contrat judiciaire qui exige le concours de deux volontés; car la partie assignée peut refuser d'accepter le désistement, si elle croit avoir intérêt à ce que la justice prononce: c'était au demandeur à ne pas s'avancer légèrement, en sorte que le désistement ne produit en réalité son effet que du moment qu'il a été accepté; jusque là il est permis de le rétracter, parce que le contrat synallagmatique n'est pas encore complet; mais aussitôt qu'il a été accepté, il devient irrévocable, et sa première conséquence est de remettre les parties au même et semblable état où elles étaient avant la demande. Il y a donc une différence bien sensible entre le *désistement* d'une demande et la *renonciation* à cette même demande. En effet, le désistement, en remplaçant exactement les parties dans la même position où elles se trouvaient avant l'instance, permet au demandeur de la reproduire, soit dans la même forme, soit sous une forme nouvelle; le désistement n'emporte alors avec lui qu'une simple renonciation à se servir ultérieurement de la procédure abandonnée; mais lorsqu'il y a renonciation à la demande elle-même, le contrat judiciaire qui se forme entre les parties a une toute autre valeur, car il devient un

obstacle insurmontable à ce que la même action soit plus tard reproduite. Cependant, lorsque le désistement est donné sur l'appel pour l'intimé (v.), il produit les mêmes effets qu'une renonciation au droit lui-même, mais c'est uniquement parce que dans ce cas particulier la renonciation à la procédure d'appel emporte d'ordinaire acquiescement au jugement rendu, qui devient inattaquable, et s'il arrivait que l'intimé fût encore dans les délais utiles pour interjeter un nouvel appel, le désistement de son premier appel ne préjudicierait en aucune manière à son droit. — Si la partie à laquelle le désistement est offert refuse de l'accepter, alors le demandeur peut requérir qu'il lui en soit donné acte par justice, et c'est alors aux tribunaux d'apprécier les motifs allégués par le défendeur pour justifier son refus: du reste, ainsi que le déclare l'art. 402 du code de procédure civile, le désistement peut être fait et accepté par de simples actes signés des parties ou de leurs mandataires, et signifiés d'avoué à avoué. Comme ces actes ont pour but de dessaisir les avoués en mettant fin à l'instance, il faut nécessairement l'intervention d'un mandataire étranger, toutes les fois que la partie ne peut pas agir elle-même; car il y a en quelque sorte révocation du premier mandat. Il est inutile d'ajouter qu'en offrant un désistement, le demandeur reconnaît qu'il a présenté à tort sa demande, et qu'ainsi il se soumet à payer tous les dépens que le défendeur a pu faire, mais lorsque ce dernier refuse d'accepter, et qu'il y est contraint par justice, tous les dépens qui ont été faits depuis la signification du désistement demeurent nécessairement à sa charge, car il a eu tort de refuser son acceptation. — On se sert aussi quelquefois du mot *désistement* dans le sens propre, pour exprimer un abandonnement de biens volontaire, ou même un abandon forcé, c.-à-d. un *déguerpissement* (v.). C'est ainsi que dans toutes les actions possessoires on conclut autrefois à ce que le défendeur se *désistât* de l'héritage litigieux; on a

même conservé dans le Midi à ces sortes d'instances la dénomination d'action en *desistat*. TRULLET, a.

DESMAN. Les naturalistes rangent sous ce nom, dans la famille des *insectivores*, ordre des *carnassiers*, classe des *mammifères*, un petit animal long d'environ huit pouces, mesuré du museau à l'origine de la queue ; sa couleur est brune, assez foncée sur les flancs, d'un blanc argentin sous le ventre. Son corps se termine par une queue de six à sept pouces, étranglée à sa base, renflée vers sa partie moyenne, et dont l'extrémité est aplatie d'un côté à l'autre. Dans cette dernière partie, la queue est écailleuse ; elle est velue dans le reste de son étendue. Le museau présente un prolongement charnu très mobile, au bout duquel sont les narines. De sorte que le desman rappelle dans son apparence extérieure des formes voisines de la musaraigne et du castor, mais dans des dimensions fort différentes. Le desman a les yeux plus petits même que ceux de la taupe ; son oreille ne présente qu'une simple ouverture à fleur de tête, entièrement cachée par les poils. Ses pieds sont partagés en doigts écailleux, ainsi que la partie voisine des membres ; les quatre doigts de derrière sont réunis par des palmures. Le desman répand une forte odeur de musc, qui paraît produite par une sorte de pommade que sécrètent des glandes situées près de l'anus. — On le rencontre dans les parties septentrionales de l'Europe, entre les 50 et 57° degrés de lat. nord. Il est essentiellement aquatique ; il nage avec une grande facilité, demeure long-temps submergé ; on le voit marcher librement au fond des eaux tranquilles ; il y barbote à la manière des canards, s'y nourrit de vers, d'insectes, de racines d'acorus et de nymphæa. Il recherche les sangsues et les poursuit sur les roseaux. Il se creuse un terrier dont l'ouverture est sous l'eau, de sorte que si la glace dure trop long-temps, les desmans sont étouffés dans leurs retraites ; ils ne s'engourdissent point pendant l'hiver. Il arrive souvent aux pêcheurs de les prendre dans leurs filets.

L'odeur musquée que cet animal répand se communique aux poissons qui s'en repaissent ; leur peau en est tellement imprégnée que, malgré la finesse du poil, on ne peut l'employer pour fourrure : on conserve quelquefois la queue pour préserver les habits des ravages que les teignes y causent. — Un naturaliste de Tarbes a signalé dans les Pyrénées, sous le nom de *desman des Pyrénées*, un animal d'une dimension moitié moindre, dont la queue a plus de huit pouces de longueur, n'est point renflée, mais simplement comprimée dans son quart postérieur, et est recouverte de poils couchés et agglutinés. Sur le corps, ce poil se compose de soies assez longues et de seutre ; il est brun-marron sur le dos, plus clair aux flancs, et d'un gris argentin sous le ventre. Ses ongles sont très - longs, et à demi-enveloppés par la peau.

BAUDRY DE BALZAC.

DESMOULINS (CAMILLE), né à Guise, en 1762, était fils d'un lieutenant-général au bailliage de cette ville. Admis comme boursier au collège de Louis-le-Grand, grâce aux soins de M. de Viefville-des-Essarts, son parent, il montra dans cette maison, où Robespierre faisait alors ses études, les plus heureuses dispositions, et obtint des succès assez brillants aux concours de l'université. Ce n'est pas qu'il y eût en lui beaucoup d'amour du travail, mais il rachetait son défaut de constance dans l'application par une facilité qui charmait ses maîtres. Il en était aimé, comme il les aimait lui-même. On se rappelle encore que, long temps après sa sortie des études, il venait tous les ans offrir des témoignages de reconnaissance à l'abbé Berardier, principal du collège, l'un de ces vieillards comme j'en ai vu quelques-uns dans l'université, qui, doués d'un cœur tendre et d'une humeur facile, se prennent par degrés d'un tel attachement pour l'enfance et la jeunesse, qu'ils finissent par avoir jusqu'aux faiblesses de l'amour maternel. Ces hommes se font adorer des élèves, mais souvent aussi ils manquent de la fermeté nécessaire au chef qui doit régir tant de têtes incan-

descendentes et leur imprimer des habitudes d'ordre, d'obéissance et de modération. Peut-être l'excellent M. Berardier méritait-il à la fois cet éloge et ce reproche ; peut-être si une éducation plus forte eût été donnée à Camille Desmoulins, ne se serait-il pas laissé emporter aussi loin dès l'origine de nos dissensions politiques. Mais vers les dernières années de la monarchie de Louis XIV, l'éducation publique avait deux défauts : d'un côté elle était républicaine, ce qui faisait un contre-sens avec le gouvernement existant, et de l'autre elle avait laissé se relâcher presque tous les liens de la discipline, en sorte que les élèves des universités formaient au milieu de la France une colonie de jeunes indépendants qui faisaient souvent la loi à leurs maîtres. Quoi qu'il en soit de ces observations, la révolution trouva dans Camille un esprit tout prêt à embrasser les doctrines qu'elle venait de renouveler dans le monde. Dès l'assemblée des notables, il avait laissé répandre, sans la signer toutefois, une pièce qui commençait par d'assez beaux vers dans le genre noble, et finissait par ceux-ci, marqués au coin de la satire de bas étage :

Apprends, mon cher Louis, mon gros benêt de roi,
Que tel est ton plaisir n'est pas telle est la loi.
Rends compte ; l'on veut bien encor payer ta dette.
Mais sois bonnête au moins quand tu fais une quête ;
D'un gueur, dit Salomon, l'insolence déplaît,
Et c'est au mendiant à m'ôter son bonnet.

Camille Desmoulins, malgré un bégaiement naturel, s'était jeté dans le barreau ; mais jeune, dénué de connaissances de droit, et d'ailleurs empêché par l'infirmité dont je viens de parler, il n'avait pu encore lever ce voile d'obscurité qui cache au public une renommée imprévue de tous, même au moment où elle est sur le point d'éclorre. Celle de Camille Desmoulins se révéla tout à coup à l'aurore des états généraux. Le lendemain de leur ouverture, le 5 mai 1789, saisi du démon de la république, il devint orateur du peuple. Il semblait que la liberté lui eût tout à coup délié la langue pour qu'elle pût suffire à l'abondance de ses pensées, à l'impétuosité des mouvements de

son ame, à la vivacité des jaillies qui jaillissaient de son esprit comme des éclairs. — Le 12 juil., dans l'après-midi, on apprend à Paris la nouvelle du renvoi de M. de Necker ; aussitôt tout Paris entre en tumulte et presque en désespoir. Le ministre populaire est congédié, tout est perdu. Desmoulins arrive au café de Foy, dont il sort presque aussitôt, tenant un pistolet dans chacune de ses mains ; il monte sur une chaise et s'écrie : « Citoyens, il n'y a pas un moment à perdre. J'arrive de Versailles ; M. de Necker est renvoyé : ce renvoi est le tocsin d'une St-Barthélemi de patriotes. Ce soir, tous les bataillons suisses et allemands sortiront du Champ-de-Mars pour nous égorger. Il ne nous reste qu'une ressource, c'est de courir aux armes et de prendre des cocardes pour nous reconnaître. » « J'avais les larmes aux yeux, dit Camille dans son *Vieux Cordelier*, et je parlais avec une émotion que je ne pourrais ni retrouver, ni peindre. Ma motion fut reçue avec des applaudissements finis. Je continuai : Quelle couleur voulez-vous ? Quelqu'un s'écria : Choisissez. Voulez-vous le vert, couleur de l'espérance, ou le bleu de Cincinnatus, couleur de la liberté d'Amérique et de la démocratie ? Des voix s'élevèrent : Le vert, couleur de l'espérance ! Alors je m'écriai : Amis, le signal est donné : voici les espions et les satellites de la police qui me regardent en face. Je ne tomberai pas du moins vivant entre leurs mains. Puis, tirant deux pistolets de ma poche, je dis : Que tous les bons citoyens m'imitent ! Je descendis, étouffé d'embrassements : les uns me serraient contre leur cœur ; d'autres me baignaient de leurs larmes. Un citoyen de Toulouse, craignant pour mes jours, ne voulut jamais m'abandonner. Cependant on m'avait apporté un ruban vert. J'en mis le premier à mon chapeau, et j'en distribuai à ceux qui m'environnaient. Mais bientôt les rubans sont épuisés : Eh bien ! prenons des feuilles et attachons-les à nos chapeaux ! » Alors on se jette sur les arbres du Palais-Royal, et au bout de quelques minutes, ils sont

entièrement dépouillés de leurs feuilles.» Camille se met à la tête des patriotes et crie aux armes ! A ces mots, on se précipite sur ses pas , en répétant le cri aux armes ! Une heure après , la population de Paris semble être tout entière dans les rues. Il est six heures et demie , les spectacles vont commencer ; on en force les portes. Camille annonce de nouveau les dangers de la patrie , et entraîne avec lui tous les spectateurs , qui répètent le cri aux armes ! aux armes ! La foule se dirige sur le boulevard. Les bustes de Necker et du duc d'Orléans sont enlevés du cabinet de Curtius et promenés en pompe dans la ville. Les districts s'assemblent pendant la nuit. Le lendemain 13 , des nouvelles plus alarmantes arrivent à la capitale ; elle est investie par des troupes étrangères , et la nuit même elle doit être bombardée et livrée au pillage. A ces nouvelles , l'exaspération monte à son comble ; la garde nationale se forme ; les boutiques des armuriers sont enfoncées ; chaque citoyen se procure des armes. La matinée du 14 voit Camille plus enflammé que jamais diriger le mouvement sur la Bastille. Cette forteresse tombe aux applaudissements de la capitale , ivre de joie , et déjà possédée du fanatisme de la liberté. Ce fut alors que Camille entreprit la rédaction d'un ouvrage hebdomadaire , dans lequel , après les fatales exécutions qui souillèrent la victoire du peuple , il osa prendre le titre de procureur-général de la lanterne. Le temps viendra où cet homme , qui sonne chaque jour le tocsin dans ses écrits , prêchera la clémence dans son *Vieux Cordelier* , et mourra victime de la modération entrée dans son cœur par la pitié , peut-être aussi par quelque influence de crainte pour lui-même. Au reste , ce même Desmoulins , dont l'exaltation allait presque à menacer de l'insurrection et de la mort les députés de la droite de l'assemblée constituante qui voteraient pour les deux chambres et pour la sanction absolue , combattait les propositions sanguinaires de Marat , et lui reprochait de nuire par ses fureurs de sang-froid à la cause de la liberté. On a retenu de Camille ces traits

remarquables : « On s'afflige de voir l'usage de la lanterne devenir trop fréquent... C'est un grand mal que le peuple se familiarise avec ces jeux... Les exécutions du peuple sont atroces alors qu'il envoie le cordon avec autant de facilité que le fait sa hauteesse à ceux qu'elle disgracie.... Marat , vous nous ferez faire de mauvaises affaires ! Vous êtes le dramaturge des journalistes. Les Danaïdes , les Barmécides , ne sont rien en comparaison de vos tragédies... Vous égorgerez tous les personnages de la pièce et jusqu'au souffleur. Pour moi , vous savez qu'il y a long-temps que j'ai donné ma démission de procureur-général de la lanterne ; je pense que cette grande charge , comme la dictature , ne doit durer qu'un jour , et quelquefois qu'une heure... Vous compromettez vraiment vos amis , et vous les forcerez à rompre avec vous. » — Au reste , en restant bien au-dessous de l'*Ami du peuple* , Camille allait encore si loin qu'il encourut un jour le danger d'être déféré au Châtelet sur la proposition de Malouet , qui n'avait que trop raison d'accuser le fougueux journaliste. Les amis de Camille le défendirent , mais Malouet insista en disant que si quelqu'un osait combattre ses assertions , il était prêt à le confondre. « Oui , je l'ose , » s'écria Desmoulins alors présent dans les tribunes. Cette audace produisit un tumulte effroyable. Mille voix demandèrent l'arrestation immédiate de l'auteur du scandale. Mais Robespierre prit la défense de son ancien condisciple ; plusieurs députés du côté gauche se joignirent à Robespierre , et Camille , resté dans les tribunes , ne fut pas arrêté ; le décret qui l'envoyait par-devant le Châtelet n'eut point de suite. — Naturellement enthousiaste , Camille Desmoulins ne pouvait échapper à l'ascendant de Mirabeau ; il aimait la personne du tribun , il céda aux séductions de son commerce intime ; il admirait son génie et se sentait transporté par les prodiges de Mirabeau , qui attirait à lui tous les jeunes gens doués de quelque talent , était charmé de l'esprit , de l'imagination mobile et de la facilité des mœurs de

Camille. — Camille était un aimable enfant, mais cet enfant n'en avait pas moins une arme puissante entre les mains, et le sublime orateur, qui unissait à une avidité immense pour les éloges une susceptibilité très vive sur la critique, et même une assez grande crainte des blessures que la presse peut faire à une réputation d'homme du peuple, caressait souvent le journaliste par des lettres pleines de tendresse et même de cajoleries. Camille était né pour les admirations. Après son culte pour Mirabeau, il se laissa subjuguer par un ardent enthousiasme pour Danton, qui lui accordait beaucoup d'amitié. La plume révolutionnaire de Camille convenait au génie du chef des cordeliers. Ils eurent part ensemble à la pétition du Champ-de-Mars, pour laquelle ils furent poursuivis tous deux. Après le 10 août, Danton, devenu ministre de la justice, s'adjoignit Camille en qualité de secrétaire-général. Il occupait ce poste lorsque sa réputation toujours croissante de patriotisme le fit nommer membre de la convention nationale. Quelque temps auparavant, Camille, entraîné par l'esprit de parti eut le fatal honneur de commencer l'attaque contre Brissot et ses amis, et contribua puissamment à les ébranler dans l'opinion publique. Comme Robespierre, qui était pour lui une espèce de saint de la liberté, il ne vit dans leur projet de déclaration de guerre qu'un calcul de leur ambition et un danger immense pour la patrie. C'est sous l'influence de ces deux idées qu'il entra tout entier dans la lutte de la montagne avec les girondins, qui avaient juré la perte de la députation de Paris. Il poursuivit les girondins comme il avait poursuivi les ministres de Louis XVI, Marie-Antoinette, les membres du côté droit de la constituante et de la législative, Bailly et Lafayette. La vérité ordonne de dire qu'il fit pendant ses premières campagnes révolutionnaires un coupable abus de la liberté de la presse, en prêtant une expression violente, et quelquefois cynique et grossière, aux passions et aux opinions du moment. L'adorateur des anciens avait

sans doute oublié leurs leçons quand il déshonorait la cause de la liberté par un langage indigne d'elle, et plus encore par ces mensonges et ces calomnies de la passion sur lesquels on est réduit à verser des larmes amères quand ils ont produit des arrêts de mort. Chose étonnante ! le même écrivain qui commettait ces deux grandes fautes vous surprenait tout à coup par l'urbanité de ses formes, par l'atticisme de son style et par des conseils de modération qu'il trouvait dans son cœur aussitôt que sa tête était refroidie. — Camille cependant fut inexorable envers Louis XVI, qu'il avait naguère représenté comme un honnête homme ; mais ce prince et surtout la reine étaient tombés dans un tel discrédit, et les insolentes menaces de l'étranger, les périls que la patrie avait courus en septembre, avaient tellement exaspéré l'opinion que les cœurs se trouvaient fermés à la pitié. La nature de ses engagements politiques, ses liaisons avec Robespierre, son ami et presque son idole, avec ceux de leurs collègues que la Gironde avait poursuivis à toute outrance pour les faire monter sur l'échafaud, jetèrent Camille dans la journée du 31 mai ; il ne proscrivit pas, il laissa proscrire les girondins ; mais, comme Danton, il n'aurait pas voulu leur mort. Le supplice de ces hommes généreux qui n'étaient pas des hommes d'état, mais d'habiles orateurs et de bons citoyens, lui causa un chagrin qui eut souvent l'expression du remords. « Malheureux que je suis, s'écria-t-il, c'est mon Brissot dévoilé qui les a tués. » Camille ne pouvait retenir les élans de son admiration en parlant du courage que les vingt-deux avaient déployé dans la prison et sur l'échafaud. Déjà s'était opérée en lui une révolution morale qui devait le conduire devant les mêmes juges, et le mettre dans la même position que ces nobles victimes, en face de la mort. Heureux s'il l'affronte avec le même enthousiasme ! — Camille Desmoulin avait épousé en 1790 une jeune personne appelée Lucile Duplessis, qui lui avait apporté une certaine fortune. Douée d'une figure charmante, de toutes les grâ-

ces de son âge, elle avait une âme à la fois tendre et courageuse ; elle avait inspiré à son mari la passion la plus vive, et elle en profitait pour l'exciter dans la résolution qu'il avait prise de combattre les excès auxquels on se laissait emporter. Ils étaient de deux sortes : d'un côté les Hébert, les Chaumette, les Vincent, voulaient entraîner la révolution au-delà de toutes les bornes ; de l'autre, le comité de salut public, et plus encore le comité de sûreté générale, que la nature même de ses fonctions avait fini par rendre inexorable, exagéraient les conséquences de la fatale nécessité du système de la terreur, et laissaient un libre cours aux holocaustes humains du tribunal révolutionnaire. D'accord avec les opinions de Robespierre, Camille Desmoulins combattait les hommes qu'il regardait comme ultrarévolutionnaires, et dénonçait à la France, pour les faire cesser, les persécutions qui encombraient les prisons ou approvisionnaient l'échafaud. Tout porte à croire que Robespierre avait eu connaissance de quelques numéros du *Vieux Cordelier*, auquel Danton applaudissait comme chef de la conspiration de ceux qui voulaient arrêter ou modérer l'action de la révolution. Danton, à cet égard, parlait comme Robespierre, mais il n'osait pas énoncer aussi franchement son opinion à la tribune contre les dangereux alliés qui compromettaient la révolution par leurs extravagances. Cette audace n'était pas sans danger, et certes Robespierre ne courait pas moins que le risque de perdre sa popularité en un jour, lorsqu'il défendit aux Jacobins, avec tant d'énergie et même de chaleur d'âme, Camille Desmoulins, que le cordelier Hébert et plusieurs jacobins accusaient avec fureur, comme coupable du crime de soutenir des aristocrates tels que Dillon, de le louer outre mesure en lui immolant les membres du comité de salut public, de dénoncer des patriotes tels que Bouchotte, en imitant les dénonciations des girondins contre Pache, et surtout de calomnier le régime révolutionnaire. Sous ce dernier rapport, Camille méritait les reproches des patriotes,

en raison même de l'ardeur que leurs adversaires mettaient à lui prodiguer des éloges. Dans sa comparaison de la terreur établie pour le salut d'un peuple avec la terreur inventée pour rassurer la lâcheté, rassasier la soif de sang d'un Tibère ou d'un Domitien, il avait manqué du respect et des ménagements qu'un citoyen doit avoir pour une cause sacrée qu'il a juré de servir. Camille avait écrit souvent comme Maury et Burcke, les ennemis les plus déclarés de cette révolution. C'était là une inconcevable imprudence : Robespierre seul pouvait la pallier en l'avouant, et mettre Camille à l'abri d'une résolution qui l'aurait banni du sein de la société-mère des jacobins. Camille était sauvé quand Robespierre eut proposé de brûler les numéros du *Vieux Cordelier*, et de conserver l'auteur au nombre des jacobins. L'imprudent écrivain s'avisait de répondre : « Mais, Robespierre, brûler n'est pas répondre. » Il fit plus, et ne réfléchissant pas au danger de sa révélation, il ajouta : « Tu me condamnes ici ; mais n'ai-je pas été chez toi ? Ne t'ai-je pas lu mes numéros, en te conjurant, au nom de l'amitié, de m'aider de tes conseils ? » Il y avait ici fautes sur fautes. D'abord Camille, en soutenant des écrits qui faisaient fureur parmi les ennemis de la révolution, soulevait contre lui toute la société, qui ne penchait à pardonner que par confiance en Robespierre ; ensuite l'accusé mettait son défenseur même dans la position la plus embarrassante, celle de contester une vérité de fait, ou d'accepter la responsabilité d'un ouvrage qui excitait le blâme général des patriotes. Robespierre, forcé de se justifier lui-même, entra en colère, et Camille fut rayé. Néanmoins, dans la séance suivante, Robespierre, qui ne voulait pas la ruine du coupable, demanda et obtint le rapport de l'arrêté pris contre Camille. — Cependant les dénonciations continuaient contre Desmoulins, que plusieurs sociétés populaires de Paris déclaraient traître à la patrie, en le désignant comme l'un des chefs du modérantisme. Il aurait peut-être échappé aux dangers que des passions fu-

riétés accumulées sur sa tête, si Billaud, l'implacable ennemi de Danton, que Robespierre avait été aussi obligé de défendre contre de trop nombreux accusateurs, n'eût poursuivi avec un acharnement sans exemple la perte du chef des Cordeliers. Billaud avait répandu la terreur dans l'âme de Robespierre, auquel il prodiguait les plus graves insultes et les plus foudroyantes menaces au sein du comité de salut public. Le prétendu diétateur abandonna Danton, qu'intérieurement il aurait voulu respecter comme un défenseur de la révolution, et comme un puissant bouclier pour ses amis dans les jours de péril. Danton fut livré au tribunal révolutionnaire, sur un rapport de St-Just, qui enveloppait Camille Desmoulins et Philippeaux dans une prétendue conspiration contre la république. Peut-être Desmoulins, qui prévoyait les fatales conséquences de sa témérité, aurait-il pu les prévenir en cédant aux conseils de ses amis, et particulièrement du g^r Brune, qui lui disait : « Je te l'avoue, je ne saurais m'empêcher de t'admirer; cependant, sois certain qu'avec plus de modération tu ferais un bien véritable, tandis qu'en continuant tu te livres, tu t'immoles et tu ne sauves rien. » Un jour, Brune renouvelait les mêmes prières : malheureusement, la généreuse Lucile, qui d'abord s'était montrée très sensible aux inquiétudes et aux conseils de Brune, s'écrie en embrassant son mari : « Brune, laisse-le faire; il doit sauver son pays, laisse-le remplir sa mission. » Après ces fatales paroles, elle versa du chocolat à son mari, et dit : « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain. » Camille, entraîné par un oracle auquel l'amour donnait beaucoup d'autorité, se décide à courir le risque de la mort, qu'il craignait pourtant; mais l'exaltation politique a ce caractère, qu'elle pousse aux dernières extrémités même des âmes tendres et timides, qui, amollies par des affections douces, retenues par des liens chers, et n'ayant pas invariablement arrêté le dessein de mourir au signal donné par la vertu, se cramponnent à la vie au moment du sacrifice. À la vérité, Camille

comptait sur l'appui du colosse révolutionnaire. « Danton dort, disait-il, c'est le sommeil du lion; il se réveillera pour défendre ma cause. » Camille ignorait que la sécurité de la force, l'ennui des révolutions, et l'insouciance d'une amersassée de la vie, quoique capable de goûter encore les délices d'un amour partagé, conduisaient Danton à sa perte, qui devait entraîner celle de ses amis, car des hommes tels que lui ne meurent jamais seuls. — Un autre député, homme plein de candeur, de courage et de bonne foi; mais dominé par l'étrange idée qu'on entretenait à dessein la guerre de la Vendée, attaquait, avec toute l'ardeur de sa généreuse imprudence, le ministre de la guerre et ses bureaux, les généraux jacobins ou cordeliers de l'armée républicaine dans l'Ouest, et les représentants du peuple qui leur servaient d'appui, le comité de salut public, et par conséquent la convention, pleine d'une confiance aveugle dans les membres de cette autorité; Philippeaux n'avait pas pu contribuer à causer l'arrestation de Danton, dont il semblait être l'instrument dans un nouveau système d'hostilités qui surgissait chaque jour contre le pouvoir. Camille, toujours prompt à l'enthousiasme, avait embrassé la cause de Philippeaux, et donné à une lettre de ce représentant le nom de divin, que Juvénal donne à la seconde *Philippique* de Cicéron contre Antoine. Assurément ces griefs, joints aux apostrophes du *Vieux Cordelier*, qui traçait une si odieuse peinture des conséquences du régime de la terreur, suffisaient pour mettre en danger les jours de Camille, dont l'éloquence devenait d'autant plus puissante qu'elle parlait dans tous les cœurs à cet amour de la vie, la première des passions de l'homme. Danton à la tribune, et Camille la plume à la main, auraient, sans aucun doute, amené un changement dans l'ordre des choses; bientôt un cri unanime se serait élevé dans Paris : « Nous ne voulons pas vivre plus long-temps dans les angoisses d'un condamné qui attend son arrêt de mort. » A ce cri, qui aurait eu des échos dans toute

10 France, le comité de salut public et le gouvernement révolutionnaire auraient succombé à la fois. On peut juger des suites d'un pareil événement : le comité de salut public, éveillé par Billaud-Varennes, les vit avec effroi pour la patrie et pour lui même; il devint inexorable.— Dans la nuit du 30 au 31 mars (11 germinal), Camille, au moment de se coucher, entendit le bruit de la crosse d'un fusil qui tombait sur le pavé. « On vient m'arrêter, » dit-il, et il se jette dans les bras d'une épouse adorée, qui l'embrassait pour la dernière fois. Il court embrasser son petit Horace, qui dormait dans un berceau, s'efforce de consoler la mère, et va lui-même ouvrir aux satellites du comité, qui l'arrêtent et le conduisent à la prison du Luxembourg.—Le lendemain (j'étais présent à la séance), Legendre se leva sur le banc le plus élevé de la montagne pour prendre la défense de Danton : après une harangue pleine de la plus véhémence élocution, à laquelle un accent déchirant prêtait une nouvelle force, il demanda que son ami, ou plutôt son maître en révolution, fût entendu à la barre. Accueilli par un silence glacial, Legendre commençait déjà à trembler de son audace, lorsque Robespierre, qui lui-même obéissait à la peur en s'élevant contre Danton, qu'il avait merveilleusement défendu aux Jacobins, vint réprimer d'un ton menaçant ceux qui, en défendant un grand coupable, semblaient révéler eux-mêmes leur complicité avec lui. Personne n'osa élever la voix en faveur du prisonnier, et Legendre poussa la lâcheté jusqu'à désavouer la défense qu'il avait eu la témérité d'entreprendre. Par cet indigne démenti donné à un beau dévouement, Legendre changeait un titre de gloire en une note d'infamie éternelle.—Quoique Danton, Philippeaux et Camille eussent commis de grandes fautes, quoiqu'ils fussent à leur insu sur la pente du mouvement qui conduisit insensiblement les hommes de révolution à désertir leur parti, et à se perdre par l'abandon des principes qui le soutiennent, le rapport de St Just, qui accusait ces révolutionnaires attédia

et modifiés d'avoir conspiré contre la république, était une monstruosité. Les prévenus auraient facilement confondu leurs calomniateurs, mais ceux-ci n'osèrent pas affronter le débat, comme nous allons le dire.—Le 12 germ. on envoya aux prisonniers leur acte d'accusation; Camille, après l'avoir reçu, se promena à grands pas dans sa chambre, et devint furieux en lisant le tissu de calomnies et de suppositions perfides que la prévention et la haine avaient fabriqué contre lui. Bientôt il reprit un peu de calme, et dit en partant pour la Conciergerie : « Je vais à l'échafaud pour avoir versé quelques larmes sur des milliers de malheureux et d'innocents; mon seul regret en mourant est de n'avoir pu les servir. » Au moment de son entrée à la Conciergerie, tous les détenus, sans aucune distinction d'opinion, accoururent au-devant de lui comme au-devant d'un martyr de la cause commune. En effet, ses écrits avaient fait entrer dans tous les cœurs les consolations de l'espérance, et l'on dévorait dans les prisons de Paris les numéros de son *Vieux Cordelier*, comme autant de promesses de délivrance.—Appelé devant le tribunal, Camille voulut récuser Renaudin, l'un des jurés les plus sévères du tribunal; mais les juges ne tinrent aucun compte de cette récusation. Lorsque le président lui demanda son âge, il répondit : « Trente-trois ans, l'âge du sans-culotte Jésus, l'âge fatal aux révolutionnaires. » Pendant le cours des débats, Camille montra comme Danton une profonde indignation de se voir accolé à des fripons tels que Chabot, et traduit devant des hommes ses anciens compagnons d'armes dans la révolution. Comme Danton, il ne put jamais obtenir la comparution de Robespierre et de St-Just, qu'il voulait réfuter en pleine audience. On sait comment le misérable Fouquier-Tinville, effrayé des réclamations des accusés et de l'effet de leurs paroles sur l'auditoire, enleva, sous prétexte de révolte, un décret qui les mettait hors des débats. A cette nouvelle apportée par Frouland, Camille et tous ses co-accusés s'écrièrent : « Quelle infamie ! on nous juge sans nous entendre !

la délibération est inutile; qu'on nous mène à l'échafaud ! nous avons assez vécu pour la gloire. » Camille déclare aux juges qu'ils sont des bourreaux. Danton leur lance des boulettes de pain en signe de mépris. Camille, dans un accès de rage, jette à la tête des membres du tribunal un papier froissé dans ses mains et mouillé de ses larmes. Ce papier, que l'on a retrouvé, contenait l'esquisse de la défense qu'il espérait prononcer en face des membres du comité. L'agitation était à son comble. On fit sortir les accusés; les jurés se retirèrent pour un simulacre de délibération. Quelques minutes après, ils revinrent prendre séance, et leur président, Trinchard, prononça un verdict de mort contre tous les accusés. Le tribunal, qui craignait leur présence et l'explosion de leur colère, n'osa pas les faire rentrer pour qu'ils entendissent leur jugement. Un greffier leur en donna lecture. « C'est assez, lui dirent-ils, qu'on nous mène à la guillotine ! » Camille versa quelques larmes sur le sort de sa femme et de son fils Horace. « Que vont-ils devenir, répétait-il sans cesse, mon pauvre Loulou, ma chère Lucile ? » De retour à la Conciergerie, il lut quelques pages des *Nuits d'Young* et des *Méditations* d'Hervey, ouvrages empreints d'une profonde tristesse, et qui convenaient à sa cruelle situation. Lorsqu'on vint le garrotter pour le conduire à l'échafaud, il écuma de rage : il fallut le terrasser pour venir à bout de lui. A 4 heures après midi, les condamnés montèrent sur la fatale charrette. Dans le trajet, Camille s'écriait sans cesse : « C'est moi qui vous ai appelés aux armes le 14 juillet. C'est moi qui vous ai fait prendre la cocarde nationale. Peuple, on te trompe ! on immole tes soutiens, tes meilleurs défenseurs ! » Indigné contre les vociférations qui l'accompagnaient, et révolté contre la mort qui s'appêtait à le saisir, il faisait de tels efforts pour échapper au coup du glaive que ses habits étaient en lambeaux et lui-même presque nu lorsqu'il arriva en face de l'échafaud. Ranimé par Danton, il y monta pourtant avec courage; puis, jetant les yeux sur le

conteau encore tout fumant du sang des autres victimes : « Voilà donc, dit-il, la récompense destinée au premier apôtre de la liberté. Les monstres qui m'assassinent ne me survivront pas long-temps. » Au moment où la machine fatale faisait tomber sa tête, il tenait encore dans ses mains des cheveux de sa chère Lucile. — Ainsi périt à la fleur de l'âge l'un des plus ardens promoteurs de la révolution, l'un de ces hommes que la liberté transforme et fait sortir en quelque sorte de leur caractère. Naturellement tendre et bon, Camille était fait pour toutes les affections douces : il aimait la poésie, les lettres, la musique, les plaisirs de l'esprit et la société des femmes. Il était fait pour les charmer par la facilité de son humeur, par les agréments de son commerce, par la mobilité de son imagination, par les saillies de son esprit, que tempérait une certaine bonhomie. Dans un temps ordinaire, non seulement Camille n'eût jamais voulu de mal à personne, mais on l'aurait encore cité comme un être inoffensif et un modèle de bienveillance. Le 14 juillet, sans détruire ses bonnes qualités naturelles, fit de lui un nouvel homme. Saisi du démon de la liberté, furieux contre l'aristocratie, toujours prêt à pousser le cri d'alarme ainsi que Manlius au Capitole, il apparut à ses concitoyens comme le plus ardent des révolutionnaires ; sa plume devint un fer brûlant qui imprimait en quelque sorte un sceau fatal sur le front des hommes qu'elle désignait au courroux de la révolution. Emporté par l'esprit du temps, il avait également proscrit Lafayette, les Lameth et beaucoup d'autres, qu'il poursuivait avec plus de fureur que s'ils eussent été des émigrés rangés sous les drapeaux de Condé. Refroidi sur sa colère contre Bailly, que sans doute il aurait voulu sauver en 1794, il n'en avait pas moins contribué à envenimer la haine du peuple contre cet homme vertueux, qui allait bientôt mourir plus grand que Socrate et plus ferme que Caton. Si les morts revenaient à la vie, Camille aurait pu voir apparaître autour de son échafaud les om-

bres irritées des orateurs de la Gironde. Mais il éprouva un profond repentir de ses fautes, qui pourtant avaient, sinon pour excuse, au moins pour origine, l'animosité réciproque des deux partis. Camille s'était montré furieux contre les autres, comme les autres l'avaient été contre lui, mais il ne s'en condamnait pas moins lui-même; et du jour où la pitié, descendue en lui comme un hôte céleste, eut rouvert toutes les sources de la bonté dans son ame, il ne cessa d'appeler le règne de la clémence, en écrivant qui court au martyre par un apostolat sublime. Tout ce que le cœur de Camille renfermait de bon, de tendre, de généreux, est exprimé avec une éloquence inimitable dans la dernière lettre de Camille à sa femme, qu'une barbarie bien inutile empêchait d'entrer dans le cachot de son mari. Cette lettre qu'on ne peut pas relire sans répandre de brûlantes larmes, restera comme un monument dans notre langue, et suffirait seule pour conserver le nom de Camille Desmoulins. — Au temps des plus effrayantes rigueurs du régime révolutionnaire, Camille, aimable et bon dans son intérieur, ainsi que beaucoup d'hommes exaltés de cette époque, se reposait avec délices auprès de sa jeune et belle épouse, qui le consolait et l'encourageait à la fois. Les détails de leur vie intérieure excitent au plus haut degré l'intérêt pour la femme qui en faisait le charme. — On doit croire, puisqu'elle l'a dit devant ses juges, que c'est au milieu des jouissances de leur innocent bonheur que naquirent les inspirations auxquelles Camille dut son éloquence, ses malheurs et l'écrit qui fera vivre son nom dans la postérité. On a vu comment la généreuse Lucile exhorta Camille à poursuivre son courageux apostolat; elle n'abandonna point dans l'infortune celui qu'elle avait poussé vers l'abîme par un conseil de la vertu. Attentive à épier le moment de le voir à travers les barreaux de sa prison, elle s'occupait ardemment des moyens de le délivrer. Elle voulut exciter un soulèvement pour le sauver. On lui en fit un crime;

on transforma sa pieuse intention et ses chaleureuses démarches en un complot contre la patrie, et on lui réserva la mort pour salaire. Appelée devant le tribunal révolutionnaire, elle y parut simple et grande, et menaça ses juges eux-mêmes d'un arrêt qui leur ferait bientôt éprouver le sort de leurs victimes. Elle ne démentit point son caractère sur l'échafaud. J'ai vu cette femme, et je garde d'elle une impression ineffaçable, où le souvenir de sa beauté, des grâces virginales de sa personne, de la douceur de ses regards, de la mélodie de sa voix du cœur, se mêle à l'admiration pour son courage, et à un regret douloureux sur la fin cruelle qui l'a précipitée dans la mort peu de jours après son mari, sans qu'elle ait obtenu du moins la consolation d'être réunie à lui dans un même tombeau. P.-F. TISSOT,

(De l'Académie française.)

DÉSObSTRUANT (médecine). On désigne par ce mot divers médicaments auxquels on attribue la propriété de remédier aux obstructions (v.) : c'est en s'occupant de ce dernier mot qu'on pourra faire apprécier la valeur de ces agents pharmaceutiques, et nous y renvoyons nos lecteurs. CHASSONNIERS.

DÉSORDRE. C'est une disjonction, une séparation irrégulière des parties qui constituaient un ensemble méthodique, un déchaînement inorganique ou discordant, sans harmonie ni unité, soit au physique, soit au moral. — Pour qu'il y ait désordre, il faut donc qu'il existe un ordre préexistant ou possible, car le chaos, étant le désordre même, suppose un arrangement quelconque nécessaire et susceptible de s'établir. Ainsi, nous ne comprenons l'idée de la désharmonie que par celle de la régularité bien symétrisée. On peut dire que l'ordre éternel des choses est démontré par ce qui n'est pas lui, et que les monstruosité fournissent les plus solides arguments en faveur des lois de l'organisation, comme l'exception prouve la réalité de la règle. — Si l'ordre manifeste l'état normal de la nature, le désordre ne doit être considéré que comme son aberration, un vi-

ce, une dérogation monstrueuse des lois établies par la sagesse suprême, ou par l'intelligence de l'homme qui on émane. — Dès que les fondateurs des sociétés humaines ont institué pour elles des principes de conservation, une hiérarchie de devoirs et de droits réciprocques entre les membres du même corps politique, c'est un ordre plus ou moins parfait sans doute, mais qui ne saurait être rompu sans une révolution désordonnée. De celle-ci peut surgir un état meilleur ou mieux adapté au progrès de la civilisation. Cependant, jusqu'à ce que les diverses parties du corps social s'équilibrent, jouent avec harmonie, avec une parfaite correspondance, le désordre engendre d'inévitables tiraillements, des collisions et des déchirements violents. Dans toute révolution, disent les publicistes expérimentés, empêchez le désordre de s'organiser, car alors il devient compacte, et ses ramifications redoutables finiraient par infecter la masse des citoyens.

Scrupit latè in contagio virus.

C'est, en effet, l'une des mauvaises propriétés du désordre de devenir communicatif, et en quelque sorte pestilentiel, par imitation, comme on l'observe dans les émeutes. La curiosité y attire, puis l'exemple excite; l'on se trouve entraîné, souvent sans le vouloir; la participation au mal devient même machinale; des passions furibondes s'allument sous le soufflé échauffant de la sympathie ou de la cupidité, parmi les dévastations et le pillage. Parallèlement, l'aspect de la débauche et des vices attise le désir, et fait succomber aux mêmes convoitises. — Si l'est vrai que l'amour ou l'attraction, en unissant tous les corps de la nature, ait organisé l'univers, c'est la haine ou la répulsion, principe de discorde, qui devient la source empoisonnée de tous les désordres dont le monde est le théâtre. Elle déchire les familles, elle soulève la guerre entre les peuples, elle soulève l'inférieur contre le supérieur, elle disgrège les membres des individus difformes, comme elle excite les tempêtes

des passions les plus hostiles dans le cœur des monstres en morale. Tandis qu'une suave mélodie concilie l'amour et attendrit les âmes, les cris sauvages et discordants font au contraire éclater la féroce dans les combats; ainsi, tout ce qui produit dans notre système nerveux des impressions désordonnées, anti-harmoniques, agace, irrite les animaux mêmes, et les transporte de fureur. — La source du désordre, en général, émane donc de cette dissonnance, de cette disrégulation, de tout ce qui engendre haine, opposition, combat. C'est pourquoi les anciens Grecs regardaient comme barbares les peuples qui ne cultivaient pas la musique, car ils prenaient un soin extraordinaire pour instruire et charmer la jeunesse par des chants mélodieux (*nomoi*) capables d'inspirer la vertu, des sentiments élevés et généreux. Le respect de l'ordre public et des lois devenait d'autant plus nécessaire et plus sacré qu'il n'y avait presque aucun autre frein dans ces anciennes républiques. C'était un crime à Terpandre d'ajouter une corde à sa lyre; c'était déjà introduire une raison de désordre dans l'état. Qui le croirait aujourd'hui? — En effet, telle opinion philosophique qui, jetée obscurément dans un livre, semble n'être qu'un mot stérile, peut devenir pour la postérité une semence terrible de catastrophes politiques; une fois qu'elle est éclose dans les cerveaux. Cette idée, comme le levier d'Archimède, peut soulever un monde. — Du désordre et des ruines surgira néanmoins un nouvel ordre social; (*corruptio unius, generatio alterius*), comme en chimie la destruction d'un corps procure la formation d'un autre. — A moins que l'univers ne retombe dans le chaos antique, il faut donc que les désordres particuliers rentrent peu à peu dans une voie de régularité, se coordonnent avec le mouvement général qui entraîne toutes choses. Ces tempêtes soulevées dans le monde intellectuel comme dans le monde matériel cèdent enfin à la souveraine puissance du temps et du renouvellement des êtres. Qui n'a prédit la

ruine inévitable de la France, lors du renversement de son ancienne monarchie? Qui n'a pas cru, durant l'anarchie féodale du moyen âge, à la fin du monde? Chacun faisait son testament, *adventante mundi vespero*. Mais les ravages passaient, et le soleil se levait radieux comme à l'ordinaire le lendemain. — Quels qu'aient été les désordres infâmes, les dissolutions inouïes des Romains vainqueurs de la terre, la nature humaine outragée sut bientôt revendiquer ses droits foulés aux pieds par ces despotes ambitieux. Les fiers enfants du Nord se sont levés. Dans leur vaillante simplicité, ils ont, à leur tour, vengé les peuples opprimés, et rétabli la pureté des mœurs avec un nouveau culte religieux. Nul désordre moral, non plus que physique, ne saurait subsister à la longue. Les prodigieux empires d'Alexandre, de César, de Charlemagne, de Napoléon, s'écroulent à la mort de ces conquérants; et de leurs immenses débris se recomposent d'autres royaumes. Ainsi, les conquêtes ne sont qu'un ordre factice né d'éléments de guerre et de discorde. De même, par une interversion momentanée, le crime ou le vice ont su dominer la vertu dans le monde; les hommes ont pu, par le force des circonstances, être contraints de subir des tyrans et des monstres; cependant le bon ordre n'en resté pas moins la loi éternelle, la seule durable, puisqu'elle seule se fonde sur la vérité et la raison. — Malgré les causes toujours renaissantes des désordres et du vice sur la terre, il faut nécessairement reconnaître que le principe de l'ordre et de la vertu y prédominent; la preuve s'en trouve dans l'accroissement progressif des sociétés humaines sur tout le globe, et dans les efforts ascendants de la civilisation. Les philosophes dualistes, les manichéens, qui admettent l'action contrastante et opposée des deux principes du bien et du mal (*Oromase et Ahrimane* chez les anciens Perses, *Dieu et Satan* chez les premiers chrétiens, *Iris et Typhon* chez les anciens Égyptiens, les lumières et les ténèbres, etc.); ne peuvent point faire

ces forces égales. Le système de la polarité, dans la philosophie de la nature des Allemands, d'après Kiehmayer, Oken, etc., se fonde sur les mêmes causes d'antagonisme. Toujours ce balancement, comme l'antipéristase des anciens péripatéticiens, établira le remède à côté du mal par une équilibration indispensable: l'un est la condition de l'autre, comme la douleur et le plaisir chez les êtres sensibles. Il semble d'après ce principe que le désordre devienne un élément nécessaire, dans l'ordre éternel des choses, comme la mort est un résultat forcé de la vie, ou la destruction une suite de la génération.

Nascetur moritur, finique ab origine pendet.

Est-ce à dire que nous devons nous abandonner aux désordres moraux afin qu'il y ait, par compensation, des êtres vertueux? non, sans doute; mais souvent les grandes vertus naissent des grands vices, et l'on ne serait pas digne d'éloges si l'on ne savait pas résister à l'attrait séducteur des plaisirs désordonnés.

J.-J. VIREY.

DÉSORGANISATION. L'organisation ou la constitution organique des êtres animés doit être envisagée sous les points de vue physiologique et moral. Il en doit être de même de la désorganisation, c'est-à-dire de la dissociation des éléments constitutifs, physiques et sociaux. De cette simple indication de ce qu'on doit entendre en général par *désorganisation*, en langage vulgaire, ou dans celui des sciences naturelles, on déduit facilement l'usualité de ce mot, pour exprimer les phénomènes qu'on observe fréquemment, soit dans quelques parties de l'organisme vivant ou du corps social pendant leur existence, soit dans l'organisme entier ou dans les sociétés en masse, dans les moments et dans les époques qui précèdent et qui marquent la fin de l'existence organique et celle de la vie sociale, qui doit se transformer et revêtir une forme nouvelle. Pour le physicien, le chimiste, le physiologiste et le philosophe, le spectacle de la désorganisation, envisagée dans toute sa généra-

lité, n'excite d'abord dans l'esprit d'autre idée que celle de la dissociation et de la dissémination des parties homogènes et diverses que l'affinité organisatrice avait rassemblées, réunies et fixées pendant un temps plus ou moins long, pour constituer des tous harmoniques. Mais bientôt l'attention se porte naturellement sur les circonstances au sein desquelles la désorganisation commence, se continue et s'accomplit. L'esprit scientifique s'attache alors à bien découvrir les lois des mouvements physiques et moraux par lesquels l'organisation en général commence, s'entretient, et arrive plus ou moins lentement au terme de son existence. L'esprit philosophique et religieux va plus loin ; il soulève le voile qui couvre cette succession, cette alternative, cette simultanéité de phénomènes d'organisation et de désorganisation ; interrogeant le passé, sondant l'avenir, sans cesse animé par l'espérance et la foi, il suppose à l'être infini, à la raison suprême de tous ces phénomènes, la volonté d'un progrès, d'un perfectionnement continu et indéfini. Cette lueur encore faible de la loi du progrès continu frappe les yeux des hommes les plus clairvoyants ; leur voix s'élève contre ceux qui veulent arrêter ou hâter intempestivement la marche progressive du mouvement social. Les perturbations de la vie physique et de la vie morale, les désorganisations qu'elles produisent, doivent être envisagées, non sous le point de vue étroit de la mort des individus et des sociétés anciennes, mais sous celui des transformations et des régénérations qui doivent leur succéder. Telle est du moins la tendance de la philosophie religieuse de notre époque. Il nous suffit de l'indiquer pour montrer les rapports de la désorganisation, envisagée au point de vue philosophique, avec, 1^o l'organisation qui la précède, et 2^o les transformations et les régénérations qui se manifestent dans le temps et dans l'espace. — Nous pourrions étendre les considérations générales qui ont un rapport plus direct à la désorganisation morale, ou, si l'on veut, à la démo-

ralisation des sociétés humaines ; mais nous serions entraînés à aborder les questions les plus abstruses de la philosophie politique, et les bornes d'un article ne se prêteraient point à l'exposé de quelques notions physiologiques qui devraient rendre leur abord moins difficile et moins effrayant. Il convient de se borner ici à étudier la désorganisation sous le point de vue simplement physico-chimique et physiologique. Dans la science générale des êtres matériels, la philosophie naturelle est bien arrivée à considérer l'ordre, l'harmonie de tous les corps qui coexistent dans le temps et dans l'espace, comme une sorte d'organisation universelle et éternelle ; mais elle a cru devoir différencier la constitution physique des corps astronomiques d'avec celle qui est propre aux corps organisés. Ainsi, quoi qu'on puisse admettre que les êtres de l'empire astronomique qui ont été formés aux époques dites de création soient susceptibles d'être détruits dans un avenir très reculé, on ne donnerait point à la décomposition et à la dissémination de leurs matériaux constitutifs le nom de *désorganisation*, quoique on aperçoive déjà dans les substances minérales une sorte de texture bien évidente. Ainsi le veulent l'usage et la philosophie scientifique de notre époque, qui a établi une ligne de démarcation entre les corps bruts et les corps organisés. C'est donc dans ces derniers corps, qui comprennent les végétaux et les animaux, que le physiologiste, familiarisé avec les connaissances physico-chimiques et l'anatomie des deux règnes de l'empire organique, aura à observer fréquemment les phénomènes de désorganisation. Lorsque par l'observation, par l'expérience et le raisonnement, on comprend bien ce qu'on entend en physiologie philosophique par organisation ou constitution organique des êtres vivants (*v. ORGANISATION*), on peut, sinon expliquer, du moins se rendre suffisamment raison des diverses sortes de désorganisation observables dans les corps que nous avons vus auparavant se former, se développer et s'organiser sous nos

jeux. De même que dans les premières époques des formations organiques végétales et animales, l'action normale des molécules du premier solide et du premier fluide vivants était nécessaire, de même la désorganisation, quelle que soit la variété de ses causes, débute toujours par l'altération plus ou moins profonde de la vitalité des fluides et des solides vivants, qui sont plus ou moins simples ou complexes, lorsqu'on les observe dans la série végétale et dans la série animale. C'est donc dans l'altération des matériaux qui entrent dans la texture des corps vivants, c.-à-d. celle de leurs tissus, de leurs fluides nutritifs ou sanguins, et des divers produits qui en émanent, que la désorganisation consiste. Lorsque cette altération désorganisatrice a commencé sur un point de l'organisme, elle se propage dans une étendue plus ou moins grande, ou se borne, et ses résultats sont relatifs à l'importance des parties qui en sont le siège. Ainsi, la vie peut être atteinte dans ses principaux foyers par la désorganisation, ou continuer et devenir plus active, plus énergique, après la désorganisation et la perte de quelques parties peu importantes, dont la nature ou l'art ont produit la séparation. — Il y a une sorte de *désorganisation normale*, lente et rétrograde dans les phénomènes qui se passent lorsque des parties transitoires (thymus, corps d'Oken, corps surrénaux) ou des os entiers disparaissent peu à peu, les premiers suivant les lois du développement, les seconds (os) sous l'action continue des pulsations d'un anévrisme. Dans cette manière d'effacer complètement des parties évidemment organisées, l'organisation et la vie de ces parties disparaît sans que les éléments organiques de leurs matériaux aient été livrés à l'action des affinités chimiques. — La cessation du mouvement vital qui produit et entretient la vie se manifeste aussi dans les parties caduques qui se désorganisent même quelquefois avant leur chute. L'organisation est masquée, opprimée et presque étouffée dans certains cas où les fluides sains d'ailleurs s'extra-

vasent, s'infiltrant et se condensent plus ou moins dans les mailles ou les aréoles des tissus vivants, et dans d'autres cas encore où ces tissus ont été envahis par des produits morbides qui les obstruent; mais, dans cette irruption des fluides sains ou morbides qui viennent masquer la constitution organique des parties qui en sont le siège, la désorganisation n'est qu'apparente; c'est donc bien à tort qu'on a cru que l'organisation saine avait disparu pour faire place à des tissus organiques morbides, n'ayant aucune analogie avec les tissus organiques normaux. — Dans un grand nombre de maladies désignées sous le nom commun de *lésions organiques*, les parties attaquées sont souvent atteintes d'inflammation ulcéralive, et c'est alors que la désorganisation plus ou moins rapide se manifeste, et, après avoir rongé la peau met à nu les divers tissus normaux plus ou moins infiltrés de matériaux morbides, qu'on désigne sous des noms spéciaux dans l'anatomie pathologique des animaux. Nous avons déjà indiqué (*v. CACOCYMIÈ*) que la science aurait le plus grand besoin des lumières que les chimistes pourraient répandre sur ce point si important. Ce qu'il importe de faire remarquer ici, c'est qu'à la suite de l'altération des fluides vivants, surviennent des lésions organiques, accompagnées d'inflammation et d'ulcération désorganisatrice. Les agents mécaniques, chimiques et toxiques agissent de diverses manières, en désorganisant les tissus, en détruisant leur texture plus ou moins délicate, en altérant la nature des fluides, en les coagulant ou les vaporisant brusquement. Les désorganisations produites par ces causes diverses sont faciles à constater dans les blessures graves, dans les fractures comminutives, dans les brûlures et les cautérisations profondes, et dans les empoisonnements par les agents toxiques les plus énergiques. Nous avons signalé les désorganisations qu'on observe le plus fréquemment dans la pratique de la médecine de l'homme et des animaux domestiques; l'étude de la désorganisation dans toute la série animale, et dans les

végétaux sera faite à l'occasion de quelques maladies désignées sous des noms particuliers (*v.* INFLAMMATION, GANGRÈNE, POURRITURE, SPHACÈLE, ULCÉRATION). Nous conseillons aussi à nos lecteurs de lire les articles DÉCROISSEMENT, DÉGRADATION, DÉGÉNÉRATION, DÉGÉNÉRESCENCE, CACOGYMIE, DÉPRAVATION, DESTRUCTION, DÉTÉRIORATION, comme compléments ou comme annexes des vues générales sur la désorganisation. — En chirurgie, les caustiques, les corrosifs, le feu, sont considérés comme des moyens désorganisateurs; on les emploie pour achever de détruire les parties désorganisées par les diverses causes indiquées ci-dessus, dans les cas où elles compromettent la santé et la vie des malades. LAURENT.

DESOXYDATION. Tous les métaux ont plus ou moins de propension à s'unir à l'oxygène, pour former une série plus ou moins considérable de composés, qui portent le nom d'oxydes. Un grand nombre se trouve dans la nature, beaucoup d'autres sont le produit de l'art. — Des substances autres que les métaux peuvent aussi s'unir à l'oxygène, mais le terme de désoxydation s'applique plus particulièrement à la réduction des oxydes à l'état métallique, en leur enlevant l'oxygène par divers moyens; le charbon est la substance la plus habituellement employée pour obtenir ce résultat, et c'est ainsi, par exemple, que tous les jours on réduit les oxydes de fer, de plomb, d'étain, de zinc, etc., dans des fourneaux particuliers pour se procurer ces métaux: ce sera dans l'histoire que l'on pourra donner de chacun d'eux que se placera naturellement ce qui devra être dit des opérations qui sont nécessaires pour leur réduction. Nous ne signalerons ici qu'une opération très simple et vulgaire, que l'on fait subir aux crasses qui se forment lorsqu'on fond, par exemple, l'étain pour étamer des fourchettes, des cuillères, etc., que les ouvriers mêlent avec un peu de suif ou de résine, et qu'ils chauffent jusqu'au rouge dans un creuset ou une cuillère de fer, pour en retirer le métal, qui reprend toutes ses propriétés, en perdant

l'oxygène qu'il avait absorbé, et que lui enlèvent le charbon et l'hydrogène des matières qui avaient été employées.

H. GAULTIER DE CLAUDRY.

DESPAUTÈRE (JEAN). Le nom de ce grammairien a été long-temps un nom populaire, et qui se rattachait aux souvenirs d'enfance de tous ceux qui avaient reçu quelque teinture des lettres. Quoiqu'il appartint à un des hommes qui ont travaillé avec ardeur à extirper la barbarie, il a été plus maudit que loué, plus ridiculisé qu'applaudi; mais Despautère lui-même avait vieilli et était devenu presque barbare qu'on s'obstinait encore à l'imposer à la jeunesse, aux yeux de laquelle il passait pour un tyran et un bourreau. Il scandalisait M^{me} la comtesse d'Escarbagnas, lorsque M. Bobinet, chargé de l'éducation de M. le comte son héritier, faisait réciter à ce jeune gentilhomme la première règle de la grammaire :

Omne v'ro soli quod convenit esto virile.

Et cette chaste mère de s'écrier : « Mon Dieu, ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie d'enseigner à mon fils du latin plus honnête que celui-là. » Heureusement, M^{me} d'Escarbagnas n'est pas une autorité irrécusable. — Despautère naquit vers l'an 1460 à Ninove en Flandre (non pas en *Brabant*, comme il est dit dans la *Biographie universelle*). Aussi, nous soupçonnons que son véritable nom avait une physionomie moins française, et qu'il s'écrivait peut-être *De Spotter* (le railleur) ou *Van Paute-ren*. Il eut pour maître à Louvain, au collège du *Château*, Jean De Coster, dont on a pareillement une grammaire. Après avoir enseigné dans cette ville, à Boisdue et à Bergues-Saint-Winox, il ouvrit une école à Comines, où l'avait appelé le seigneur du lieu, Georges de Halewin, ami de tous les savants, savant lui-même, et qui composa des *Institutions grammaticales*, indiquées par Sanderus comme publiées, mais dont nous n'avons jamais rencontré d'exemplaire, ce qui nous en rend l'existence plus que douteuse. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Commentarii grammatici*), Paris, Robert-Étienne,

1537, in-fol. ; Lyon, Séb. Honoré, 1563, in-4°, et ailleurs). Il se plaint dans la préface que les partisans de la vieille routine s'opposent à l'introduction de son livre, et l'accusent presque de lèse-majesté divine et humaine pour oser détrôner Alexandre de Villedieu. Sébastien Nièmeulen, appelé en latin *Novimola*, et Gabriel Dupréau ou *Prateolus*, firent des abrégés de son in-folio. Adolphe de Meekerecke et François Nansius, l'un et l'autre de Bruges, disposèrent l'ouvrage de Despautère dans un meilleur ordre, et y ajoutèrent des vers mnémoniques, tels que ceux mis en usage plus tard par Port-Royal et le père Buffier (Anvers, chez Plantin, 1571 ; in-4°.) Hubert Sussanæus a fait des remarques sur le traité des figures (Paris, 1543, in-8°). II. *Orthographia*, traité publié à Paris par les soins de Lævinus Crucius (chez Badius, 1530). III. *Ars epistolica*, imprimé à Paris (chez Michel Vascosan, 1535). IV. Un traité de *Accentibus et punctis*. V. Un traité de *Carminum generibus*. Ces deux derniers sont dans le *Centimetrum* de Servius. — Despautère mourut à Comines en 1520. Quelques-uns prétendent qu'il était borgne, ce qui, dans un temps où l'esprit était rare, a fourni à Adrien du Hecquet l'idée et le plan d'un distique. Celui-ci, de Gui-Patin, n'est guère meilleur :

Grammaticam scribit, multos docuitque per annos ;
Declinare facien non potuit lunulus.

« Il savait à fond la grammaire, et l'enseigna pendant longues années, et pourtant il ne put décliner.... le tombeau. » Baillet, dans ses *Jugements des savants*, en a recueilli un grand nombre sur Despautère, qui fut remplacé dans son pays par Verepæus, mais qui conserva la vogue en France jusqu'à ce qu'il dût baisser pavillon devant Tricot, expulsé à son tour par Lhomond. — Voici une anecdote où la grammaire de Despautère intervient épisodiquement. Marthe Brossier était une prétendue possédée qui pensa être la cause de grands troubles en France sur la fin du xvi^e siècle. Cayer raconte, dans sa *Chronologie septenaire*, qu'on

la mena à Orléans, où elle fut éprouvée par de subtils moyens. On lui présenta d'abord un Despautère relié à la vieille façon. Marthe crut que c'était un livre de conjuration, surtout après en avoir parcouru quelques lignes : alors elle se renversa et se roula par terre comme un démoniaque qu'on exorcise. Cet essai et un autre du même genre découvrirent l'imposture.

DE REIFFENBERG.

(De l'Institut).

DESPERRIERS. Ses contemporains, qui se sont beaucoup occupés d'un de ses livres, ont à peine parlé de sa personne, car on ne sait ni l'année précise de sa naissance, ni celle de sa mort. Il paraît toutefois qu'il vint au monde vers la fin du xv^e siècle à Arnay-le-Duc, où sa famille tenait un rang honorable. Présenté à la reine Marguerite, sœur de François I^{er}, il fut attaché à sa personne en qualité de valet de chambre, et devint à ce titre le camarade et bientôt l'ami du célèbre Clément Marot. Doué d'un esprit vif et porté à la satire, il crut pouvoir, à l'exemple de Rabelais, verser le sarcasme et le ridicule sur les faiblesses et les opinions de l'humanité, et composa quatre dialogues en français, auxquels il donna le titre latin de *Cymbalum mundi*. Ce titre semble insinuer qu'aux yeux de l'auteur les croyances du vulgaire ne sont pas plus dignes de fixer l'attention que le son d'une cloche ou celui d'une timbale. — Mercure ouvre le premier dialogue en apprenant au lecteur qu'il est envoyé chez les humains par Jupin, pour y faire relire un livre. Il entre dans une hôtellerie où il rencontre deux personnages, Bryphanes et Curtatius, qui lui déborent son livre et le remplacent dans sa valise par un autre, contenant le récit des amourettes et des folies du maître de l'Olympe. — Le dialogue suivant nous montre plusieurs graves personnages cherchant les débris de la pierre philosophale, car Mercure, ne sachant à qui la remettre, l'avait brisée devant eux et en avait dispersé les fragments sur le sable : de là, des railleries sur les alchimistes et la vanité de

leurs recherches. — Dans le troisième dialogue, on revient au livre dérobé à Mercure, qui n'est autre que celui des destinées; le Dieu en prend occasion de se railler du destin et de l'astrologie judiciaire, alors fort en vogue à la cour; puis il s'amuse à faire parler le cheval Phlégon, qui disserte avec son palfrenier. Une conversation entre deux chiens remplit le quatrième dialogue: c'est une censure déguisée du penchant de tous les hommes pour le merveilleux et la nouveauté. — Telle est l'analyse succincte et fidèle du *Cymbalum mundi* qu'Estienne Pasquier déclare digne du feu, ainsi que son auteur, et qu'Henri-Estienne traite de livre détestable et prêchant l'athéisme. Dénoncé au tribunal de l'opinion par les théologiens, il fut saisi peu de temps après sa publication, et condamné par un arrêt du conseil. Mais la personne de l'auteur fut épargnée, grâce à la protection de Marguerite, toute puissante auprès de son frère. Ce déclainement universel contre un ouvrage qui semble fort innocent aujourd'hui, s'explique, et par l'époque où il parut, et par la réputation de l'auteur. Ami de Marot, dont il osa prendre publiquement la défense, et menant comme lui une vie dissipée et même dissolue, il fut classé parmi les libertins et les esprits forts, que l'on accusait de vouloir détruire la religion et la morale. Ainsi, les ennemis de Desperriers l'accusèrent de ruiner les fondemens du christianisme, sous le vain prétexte de tourner en ridicule les faussetés du paganisme. Puis, ajoutaient-ils, se moquer de la destinée, n'est-ce pas attaquer la Providence, et par-là mettre en doute la sagesse et la toute-puissance de Dieu? Ajoutez qu'en 1537, quand le *Cymbalum mundi* fut mis au jour, la France, travaillée depuis plusieurs années par les livres et les prédications de Calvin, annonçait déjà par plus d'un symptôme qu'un schisme allait éclater. Inquiet sur son avenir, le clergé, appuyé par la Sorbonne et les parlements, surveillait avec sévérité le mouvement des esprits, toujours prêt à frapper tout ce qui leur semblait de nature à

ébranler la morale et les dogmes du catholicisme. Telles furent les causes de l'orage soulevé contre le livre de Desperriers, dont les plaisanteries transformées en hérésies furent traitées de crimes contre la religion et contre l'état. Si Desperriers n'avait pas d'autre titre plus recommandable, il serait retombé, comme tant d'autres célébrités, dans l'oubli le plus profond; mais il a fait un recueil de contes et nouvelles remarquables par la grâce et la vivacité du style. Le succès prodigieux du *Décameron* de Boccace, répandu dans toute l'Europe, avait remis les contes à la mode en France, où ce genre de littérature avait fleuri, dès le xiv^e siècle, cultivé par une foule de poètes, dont les œuvres restées manuscrites dormaient inconnues dans les archives des couvents et des châteaux. A l'exemple de Boccace, qui avait emprunté à Rutebœuf et autres rimeurs de la même époque la plupart de ses sujets, Desperriers semble avoir puisé à la même source. Mais il ne se borna pas à imiter, et un assez bon nombre de ses historiettes ne sont sans doute que les on-dit et les médisances qui couraient de son temps, car les personnages sont toujours des compatriotes; et le lieu de la scène, Paris ou les provinces du royaume de France. C'est un tableau aussi curieux qu'amusant du langage, des mœurs et des habitudes de toutes les classes de la société au xiv^e siècle. Le style de Desperriers, vif et spirituel, conserve encore pour nous tout son charme; à peine a-t-il vieilli; qu'on en juge par le passage suivant: c'est le début de son livre, en forme de préambule. — « Si vous gardois ces joyeux propos, à quand la paix seroit faite, afin que vous eussiez de quoi vous réjouir publiquement et privément, et en toutes manières. Mais quand j'ai vu qu'il s'en falloit le manche et qu'on ne savoit par où la prendre, j'ai mieux aimé m'avancer pour vous donner moyen de tromper le temps, mêlant des réjouissances parmi vos fâcheries, en attendant qu'elle se fasse de par Dieu. Et puis je me suis advisé que c'étoit ici le vrai temps

de les vous donner, car c'est aux malades qu'il faut médecine. Et vous assurez que je ne fais pas pen de chose pour vous, eu vous donnant de quoi vous réjouir, qui est la meilleure chose que puisse faire l'homme. Le plus gentil enseignement pour la vie, c'est : *benê vivre et latari*. L'un vous baillera pour un grand notable, qu'il fant réprimer son courroux; l'autre peut parler, l'autre croire conseil, l'autre être sobre, l'autre faire des amis. Eh bien! tout cela est bon. Mais vous aures beau étudier, vous n'en trouverez point de tel qu'est : *bien vivre et se réjouir*. Une trop grande patience vous consume, un faire vous tient géhenné, un conseil vous trompe, une diète vous dessèche, un ami vous abandonne. Et pour cela vous faut-il désespérer! Ne vaut-il pas mieux se réjouir en attendant mieux que de se fâcher d'une chose qui n'est pas en votre puissance! Voire, mais comment me réjouirai je, si les occasions n'y sont pas, direz-vous? Mon ami, accoutumez-vous-y; prenez le temps comme il vient, laissez passer les plus chargez; ne vous chagrinez point d'une chose irrémédiable. Cela ne fait que donner mal sur mal, croyez moi, et vous en trouverez bien : car j'ai bien éprouvé que pour cent francs de mélancolie n'acquitterons pour cent sols de dette. Mais laissons là ces beaux enseignements : ventre d'un petit poisson! rions. Et de quoi? de la bouche, du nez, du menton, de la gorge, et de tous nos cinq sens de nature; mais ce n'est rien qui ne rit du cœur. Et pour vous y aider, je vous donne ces plaisants contes, etc., etc... Lisez hardiment, dames et damoiselles, il n'y a rien qui ne soit honnête : mais si d'aventure il y en a quelques-unes d'entre vous qui soient trop tendrettes, et qui aient peur de tomber en quelques passages trop gail-lards, je leur conseille qu'elles se les fassent eschansonner (faire l'essai) par leurs frères ou par leurs cousins, afin qu'elles mangent peu de ce qui est trop appétissant. Mon frère, marquez-moi ceux qui ne sont pas bons, et y faites une croix. Mon cousin, cestui-cy est-il bon? Oui :

et cestui-cy? Oui. Ah! mes fillettes, ne vous y fiez pas, ils vous tromperont, ils vous feront lire un *quid-pro-quo*. Voulez-vous me croire? lisez tout, lisez, etc. Ne les lisez donc pas : à cette heure on verra si vous faites bien ce que l'on vous défend. O quantes dames (ah! que de dames) auront bien l'eau à la bouche, quand elles orront les bons tours que leurs compagnes auront faits. Mais je suis content que devant les gens elles fassent semblant de coudre ou de filer, pourvu qu'en détournant les yeux elles ouvrent les oreilles, et qu'elles se réservent de rire quand elles seront à part elles. Ah! mon Dieu, que vous en contez de bonnes, quand il n'y a qu'entre vous autres femmes, ou qu'entre vous, fillettes. Grand dommage! ne faut-il pas rire, etc..... » Qui pourrait croire, si l'histoire n'en faisait foi, qu'on écrivait ainsi il y a près de trois siècles, et que la prose était déjà revêtue des formes si légères, et acquis une marche si rapide. Il est vrai que l'auteur vivait à la cour, et avait pu puiser dans ses rapports avec sa maîtresse, la célèbre Marguerite de Navarre, des exemples dont il sut profiter. On eût même qu'il ne fut pas étranger à la composition de l'ouvrage le plus connu de cette princesse. Avec le goût du plaisir et l'amour de l'indépendance, il avait choisi pour devise ces deux mots : *loisir et liberté*, et il semble en avoir fait la règle de sa vie, s'il est vrai qu'il mourut jeune encore en 1544, épuisé par ses excès. Sa mort fut, dit-on, le résultat d'un suicide, s'étant percé lui-même de son épée dans les transports de la fièvre. Desperriers était poète, et a publié un recueil de vers qui sont bien loin de valoir sa prose : il a aussi traduit, en rimes françaises, l'*Andrienne* de Térence. Ses contes et nouvelles ont été réimprimés plusieurs fois, entre autres, par le savant La Monnoye, qui les a enrichis de commentaires curieux et instructifs. SAINT-PROSPER JE.

DESPORTES (PHILIPPE), doit prendre rang à côté des plus beaux génies du xvi^e siècle, Clément Marot, Ronsard, Joachim Dubellay, Remi Belleau, Buif,

Seévole de Sainte-Marthe, Passerat, Régnier, Vauquelin de La Fresnaye. Il ne serait inférieur à aucun d'eux, s'il n'était juste de proclamer Ronsard le poète le plus original, le plus fécond, et, s'il est permis de parler ainsi, le plus puissant qui ait précédé Corneille. Sans doute, Philippe Desportes n'eut point cette vigueur d'enthousiasme, ce feu sacré, qui dévorait l'âme de Ronsard, et qui rayonnait dans la beauté de son visage ; mais, doué d'une imagination plus riante, s'il est moins fort par la pensée, il a plus de grâce dans les images ; moins original, moins hardi, plus égal, plus correct, Ronsard, imprimant le premier à notre poésie un caractère mâle, un majestueux élan, étonna son siècle par une énergie de talent inconnu, et dut à la seule autorité de son génie son immense et passagère popularité ; Desportes conquit une moins belle renommée, que devaient rendre plus durable la limpidité et la mélodie de son langage, et surtout l'attrayante nouveauté d'un rythme musical. Ronsard est un homme à part, en ce qu'il remua la mollesse efféminée de son siècle par une fougue qui déborde même dans ses mignardises, tandis que Desportes, poète voluptueux et insouciant, suivit le chemin battu, apportant toutefois dans cette poésie molle, tantôt les charmes d'un esprit fin, tantôt les soupirs d'une âme mélancolique. Desportes a pourtant ses qualités distinctives qui le placent, sous un rapport, non seulement au-dessus de tous ses contemporains, mais encore de beaucoup de poètes venus après lui : ce sont la correction et la clarté. Ce n'est pas à dire que Philippe Desportes ait le mérite exclusif des progrès de notre langue poétique dans la dernière moitié du xvi^e siècle ; une révolution aussi complète ne peut appartenir au génie d'un seul écrivain ; elle est le résultat du concours des esprits supérieurs, et ce concours fut immense à cette époque studieuse ; mais entre tant d'excellents esprits, qui ne trouvèrent point dans la langue, encore indécise, un docile et harmonieux instrument, Desportes est le seul qui eut su tirer

des accords si pleins de charme et de pureté. C'est que Desportes, mieux qu'aucun d'eux, sut discerner le génie de notre langue et en pressentir instinctivement les destinées. Nourri comme eux de la lecture des poètes grecs et latins, il mit plus d'intelligence dans l'imitation de l'antiquité ; il épura l'idiome national, mais il ne le dénatura pas. Il resta pur de l'engouement barbare de son siècle pour des formes étrangères que le génie de notre langue a constamment repoussées. Ce système des syllabes longues et brèves substitué à la rime, ces mots composés si obscurs et si burlesques, ces diminutifs mignards si opposés à la simplicité française, tous ces emprunts malheureux au caractère particulier des langues grecque et latine, Desportes eut soin de les éviter, et ses ouvrages n'en portent pas la trace la plus légère. D'un autre côté, il eut le sentiment des progrès réels de notre poésie, et la dégagée des langes qui l'enlaçaient encore. Il cultiva la richesse et la délicatesse de la rime ; il n'admit que rarement l'hiatus, et fit avec autant de réserve que de goût emploi de l'enjambement. Ce qui est plus fréquent chez lui, c'est l'inversion ; mais les pensées de Desportes sont si nettes, son langage si clair, que l'inversion contribue généralement à donner à ses vers de la souplesse et de la variété. Il étudia et approfondit toutes les combinaisons du rythme ; il sentit à quel ordre d'idées ou de sentiments se rattachait chacune d'elles, et, quelle que soit la diversité de celles qu'il adopta ou qu'il introduisit, on y retrouve toujours une pureté parfaite de dessin. C'est grâce à ces qualités que, de tous les poètes venus avant Corneille, Desportes est celui dont les poésies ont le moins vieilli, sans même excepter Malherbe. Il est étonnant que Boileau n'en ait pas été frappé. Boileau, ce critique si profondément judicieux, mais souvent injuste et prévenu, a versé le dénigrement sur le xvi^e siècle, soit qu'il ne l'eût pas étudié, soit qu'il ne fût pas capable de sentir le foyer de poésie qui éclaira cette époque féconde, soit enfin

que son aveugle passion pour un idiome épuré et correct lui ait fait passer sous silence un âge qu'il eût craint de proposer pour modèle. Boileau a dit, en parlant de Ronsard :

Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenu Desportes et Bertaut.

C'est à cet éloge négatif que Boileau borne l'appréciation de Desportes dans l'histoire de la poésie française. Il le trouve seulement plus *retenu* que Ronsard, et le met sur la même ligne que Bertaut, Bertaut, qui avait l'imagination aussi sèche et stérile que Desportes l'avait brillante et féconde. Cela prouve que Boileau ne connaissait pas Desportes. S'il l'eût connu, peut-être eût-il discerné à Desportes la palme qu'il a si peu consciencieusement adjugée à Malherbe. Boileau eût encore failli, s'il eût dit : « *Enfin Desportes vint !* » Il est contraire à la vérité, à la justice, au sentiment de la gloire nationale de poser une limite entre les siècles, et de dire aux génies vénérables qui nous ont précédés : « Vous êtes des barbares ! » Il n'est pas permis de priver la France de ses grands hommes, et de les mettre sous les pieds d'un seul qui ne les valait pas. On doit plus de respect à l'héritage sacré de nos aïeux, dont les progrès ont enfanté les nôtres. Boileau est coupable envers le xvi^e siècle, qui a laissé peu de chose à faire au xvii^e dans la révolution du langage, à laquelle tous les hauts esprits ont contribué, Desportes plus que ses contemporains, plus que Malherbe lui-même. Il n'est point question ici de l'intelligence poétique, plus élevée et plus développée chez Desportes que chez Malherbe, qui était, du reste, un esprit vigoureux ; il ne s'agit que de la discipline exercée sur la langue, et, sous ce rapport, Desportes devait obtenir la préférence de Boileau. Desportes, né à Chartres en 1545, et mort dans son abbaye de Bonport en 1606, a commencé à écrire 11 ans plus tôt, a cessé d'écrire 22 ans plus tôt que Malherbe, qui naquit à Caen en 1556, et mourut à Paris en 1628. Cependant le recueil de Malherbe offre à peine trois

ou quatre pièces d'une pureté soutenue, tandis que les œuvres de Desportes en présentent plus d'une centaine. Malherbe n'a rien laissé d'aussi irréprochable que la villanelle suivante, qui, par le sentiment et la coupe du style, n'est pas sans analogie avec ces délicieuses chansons où notre Béranger n'a peint que des sentiments tendres et gracieux.

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé ;
Et moi, voyant votre inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,
Vous qui n'aimez que par coutume,
Caressez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent si tôt ne se vira :
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en parlant ?
Se peut-il que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux ! que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi ;
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foi...
Gardez-bien votre amitié neuve ;
La mienne plus ne variera :
Et puis nous verrons, à l'épreuve,
Qui premier s'en repentira.

Certes, si l'on vient à songer que cette villanelle ravissante faisait les délices de la cour quand Malherbe n'avait pas encore fait une strophe, on ne contestera pas à Desportes une gloire qui lui appartient à plus d'un titre semblable. Une autre pièce, par exemple, intitulée *Baiser*, est presque aussi pure que la villanelle, presque sans tache, et se distingue par la langueur d'un rythme que je n'ai point rencontré autre part, et qui exprime avec chaleur et mollesse la passion et la volupté. Cette pièce est célèbre, et un souvenir historique s'y rattache. Ce sont les premiers vers qu'ait lus M^{me} de Maintenon. Elle s'appelait alors M^{lle} d'Aubigné, et demeurait chez M^{me} de Nequillant, qui exer-

çait sur elle toute la tyrannie des bienfaiteurs. On sait qu'à cette époque le goût de la poésie était une distinction que recherchait la haute société. Le *Baiser* de Desportes fut présenté à la jolie d'Aubigné par le jeune marquis de Chevreuse, qui, s'il faut en croire ce qu'en dit Bussy-Rabutin, dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, en reçut le prix qu'il en attendait; d'autres disent que madame de Neuillant sut la soustraire à cette passion, mais ce n'est pas l'avis de Ninon, qui fut constamment l'amie de M^{me} de Maintenon. Quoi qu'il en soit, la jeune d'Aubigné, qui était douée de beaucoup de goût, trouva la pièce de Desportes charmante, et l'on ne dit pas qu'elle ait été effarouchée de ces peintures enflammées et lascives. En voici deux strophes :

Fais que je vive, ô ma seule déesse !
Fais que je vive, et change ma tristesse
En plaisir gracieux ;
Change ma mort en immortelle vie,
Et fais, mon cœur, que mon ame ravie
S'envole entre les Dieux !

.....
Mes yeux sont tiens, des tiens je suis le maître ;
Mon cœur est tien, le tien à moi doit être ;
Amour l'entend ainsi.
Tu es mon feu, je dois être ta flamme ;
Et dois encor, puisque je suis ton ame,
Être la mienne aussi.

On voit déjà qu'à mesure que les grâces correctes s'introduisent dans notre poésie, la naïveté disparaît. Cela tient aussi chez Desportes à ses études poétiques. Attaché d'abord à un évêque qui l'emmena à Rome, il se rendit familière la littérature italienne. C'est dans la culture de cet harmonieux idiome, déjà formé à cette époque, qu'il puisa cette pure et douce mélodie, qui ne fut guère connue dans les XVII^e et XVIII^e siècles, et qui cherche à renaître en notre âge. Les poésies de Desportes n'ont point ce caractère positif, si opposé à la poésie lyrique, qui jette tant de froideur sur les meilleures pièces de Malherbe et de J.-B. Rousseau. Le talent de Desportes a souvent quelque chose d'idéal et d'aérien. Mais, par une triste compensation, s'il réussit sous l'influence de la littérature italienne à donner à son langage plus de pureté, de mollesse et

d'harmonie, quelquefois il ne sut pas conserver la gracieuse simplicité de l'idiome national, et tomba dans ces *canetti* alors si communs en Italie, et par lui trop souvent imités : heureux s'il se fût borné à reproduire l'Arioste, dont il a élégamment traduit quelques fragments ! C'est ici le cas de faire remarquer que, bien différent de tant d'écrivains de nos jours en réputation, Desportes réussit mieux quand il crée que quand il imite. Beaucoup de ses *sonnets* sont imités de l'italien et de cette latinité moderne qui nous a poursuivis sans pitié jusqu'au milieu du siècle de Louis XIV, et ces sonnets pèchent souvent contre le goût et l'harmonie ; rien n'y annonce les progrès de notre langue poétique. Au contraire, dans tout ce qui n'émane que de son génie, dans ses *élégies* et surtout dans ses *chansons*, la hardiesse, la mélodie, le sentiment, l'inspiration, étincellent. Son talent s'y montre fécond, plein, flexible : passion, douceur, mélancolie, grâce légère, tout y révèle le poète. Qui jamais a exprimé avec plus de charme et de simplicité les idées suivantes ?

Si, jaloux, je franchis sa porte,
Jurant de n'y plus retourner,
Mon pied, malgré moi, m'y reporte,
Et ne saurais l'en détourner.

C'est toujours accord ou querelle :
O misérable que je suis !
Je ne saurais vivre avec elle,
Et sans elle aussi je ne puis.

En ne tenant pas compte d'une expression qui a vieilli, et d'une autre qui eût dû conserver sa jeunesse, tant elle est pittoresque, qui jamais a mieux fait sentir le contraste d'un cœur mélancolique avec la sérénité du printemps que Desportes dans ces stances ?

O belle jeunesse du monde,
Des dévirs la source féconde,
Mère des nouvelles amours,
De tout l'univers reconnue,
Que me sert ta douce venue,
Si mon hiver dure toujours ?

Reine des fleurs et de l'année,
Toujours pompeuse et couronnée,
Doux vœux des cœurs oppressés,
Partout où tes grâces arrivent,
Les jeux et les plaisirs te suivent,
Les miens, où les as-tu jamais ?

Quand je vois tout le monde riche,
C'est lors qu'à part je me retire,
Tout muet, en quelque lieu caché,
Comme le tourterelle,
Pendant sa campagne fidèle,
Se branche sur un jeune nid.

Sans doute Desportes est inégal, mais son recueil, quatre fois plus gros que celui de Malherbe, abonde en pièces où éclatent des morceaux aussi purs. Sa *chanson Douce liberté désirée*, son *Chant d'amour*, sa *Complainte des femmes*, ses *Stances sur le mariage*, son *Adieu à la Pologne*, pièce composée quand il en revint après neuf mois de séjour à la suite de Henri III, qui fut d'abord roi de Pologne avant d'être roi de France; sa *Complainte pour le roi Henri III à Fontainebleau*, beaucoup de ses sonnets, plusieurs de ses élégies, sont tout aussi irréprochables. Mais ce qu'il a fait de mieux peut-être, c'est une pièce, encore appelée *chanson*, et où brille une qualité rare dans Desportes, une élévation en quelque sorte philosophique; c'est le fruit de son âge mûr, c'est l'inspiration d'une ame revenue du tourbillon des égarements et des illusions déçues, et commençant à sentir les biens solides.

Oh ! bien heureux qui peut passer sa vie
Parmi les cieus, frans d'chaîne et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois !

Il n'a souci d'une chose incertaine ;
Il ne se pait d'une espérance vaine ;
Nulle faveur ne le sa déceut ;
De tout furieux il n'a l'ame embrasée,
Et ne mordit sa jeunesse éblouie
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Il ne frémit quand la mer courroucée
Enfle ses flots, et tournoient passées
Des vents émus soufflent horriblement ;
Et, quand le nuit à son aise il sommeille,
Une trouppette en surcous ne l'éveille
Pour l'envoyer du lit au monument.

L'ambition son courage n'altère ;
D'un fard trompeur son ame il ne déguise ;
Il ne se plaint à rôtir sa foi ;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune ;
Mais, en riton content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roi.

Je vous rends grâce, ô dieux sacrés
Des monts, des bois, des forêts et des prés,
Qui me pevez de penne secourir,
Et qui rendez ma volonté puissante,

Chassant bien loin le misérable allent
Et les desirs des cœurs ambigueux.

Si je ne loge en ces maisons dorées
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail et de mille couleurs,
Mon oeil se pait des trésors de la plaine,
Righe d'aillets, de lis, de marjolaine
Et du beau teint des printannières fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agré ;
J'ai des oiseaux le musique sacrée,
Quand au matin ils bécotaient les cieux,
Et le doux son des bergantines fontaines
Qui vont coulent de ces roches bécotines
Pour arroser nos prés délicieux.

Que de plaisir de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trébuchant des ailes,
Mille balais se donner tout à leur !
Puis, tout ravi de leur grâce naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour !

Vous cherchiez en vain dans Desportes quelques traces des mœurs de son temps, hormis cette galanterie dont il faisait profession, quoique abbé; ses écrits, du reste, n'ont aucune couleur historique, et jamais les événements de son siècle ne vinrent se mêler aux jeux de son imagination. Desportes pourtant fut ligueur, et il se jeta dans la ligue par amour, disent les uns, et selon les autres, par reconnaissance pour le duc de Joyeuse, auquel il était attaché; plus tard, des liaisons de cour le firent contribuer à la réduction de la Normandie sous l'obéissance d'Henri IV, par le traité fait avec l'amiral Villars en 1594; enfin, il fut souvent mêlé aux affaires politiques, sans y jouer toutefois un rôle bien actif et bien important. Mais sa nature le portait à des goûts d'indépendance et à de plus doux penchans. Courtisan libertin dans sa jeunesse, philosophe voluptueux dans la suite, il préférerait à tout ses illusions de poésie et les délices indolentes de ses abbayes. Desportes fut abbé de Thiron, de Saint-Josaphat, de Vaux-Cernay, de Bonport, d'Aurillac, et chanoine de la Sainte-Chapelle. Cependant, il ne voulut jamais prendre les ordres sacrés, et l'offre de l'archevêché de Bordeaux ne put le déterminer au sacrifice de sa liberté. Desportes tenait à la douce tranquillité de la vie, à l'indépendance, au plaisir, à l'étude, à ses amis, qu'il aimait à réunir sou-

vent à sa table, et il comptait parmi ses amis les poètes les plus célèbres et les hommes les plus savants de son temps. Au milieu de cette société choisie, se faisait remarquer, par la finesse mordante et la pétulante liberté de son esprit, le neveu de Desportes, le jeune Mathurin Régnier, fils de Simonne Desportes (sœur de Desportes), né à Chartres en 1573, mort en 1613, sept ans après la mort de son oncle. Mathurin Régnier aimait ces doctes réunions par la lecture de ses *Satires*, dans lesquelles parfois ceux qui les écoutaient n'étaient pas épargnés. C'est ainsi qu'un jour Malherbe, qui était d'une franchise brutale, s'étant permis de dire à Desportes, en dinant à sa table, que son *potage valait mieux que ses Psaumes*, Régnier vengea son oncle par une satire (la neuvième de son livre), où se trouvent les vers suivants, aussi vrais qu'incisifs, contre Malherbe et son école :

..... Leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot d'outre au jugement,
Prendre garde qu'un qui ne heurte une diptongue,
Epier si des vers la rime est breve ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'uisant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,
Et laissent sur la vart la noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage ;
Ils rampent basement, faibles d'invention,
Et n'osent, peu hardis, tenter la fiction,
Froids à l'imaginerie car, s'ils font quelque chose,
C'est prosaïser de la rime, et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son.

Desportes savait tempérer, par la modération qui lui était naturelle, ce qu'il y avait de satirique dans ces réunions. Desportes, non seulement n'était pas enclin à la satire, mais encore il savait la supporter avec calme et gaieté. Ses envieux publièrent contre lui un livre dans lequel ils faisaient connaître les morceaux des auteurs latins et italiens qu'il avait imités; Desportes se contenta de dire : « Que ne m'ont-ils consulté? je leur aurais fourni des mémoires. » Il fallait cet esprit conciliant pour entretenir la bonne harmonie entre des hommes que tendaient à désunir la trempe diverse de leur esprit et la rivalité du talent. C'est que Desportes, aimé et estimé de chacun d'eux, avait dans le caractère la douceur,

la naïveté, la simplicité, qui se voient dans ses ouvrages. Il aimait à jouir avec paresse et sans contrainte d'une opulence qu'il devait aux largesses de Henri III, dont il eut constamment la faveur. Ce prince le nomma son lecteur, et l'appela souvent dans son conseil. La fortune de Desportes se fit rapidement. L'abbaye de Thiron lui fut donnée pour un sonnet, le 41^e du livre II^e, l'un des plus médiocres; son poème intitulé *La Mort de Rodomont* lui valut de Charles IX 800 écus d'or. Henri III lui donna 30,000 livres pour l'impression de ses ouvrages. Le revenu annuel de ses abbayes était de dix mille écus, somme immense à cette époque. Il fit un bon emploi de cette grande richesse, dont il consacra une partie à fonder une magnifique bibliothèque, dont il accordait aisément l'entrée, et il recevait avec distinction ceux qui venaient la consulter. Desportes y passait souvent des journées entières à étudier, car il fut l'un des hommes les plus instruits aussi bien que l'un des poètes les plus féconds de son temps. Sa plus chère occupation pourtant était la poésie, et les vers qu'il a laissés forment un recueil considérable, qui s'ouvre par *Diane, premières amours*, en deux livres. Ce sont des sonnets, des élégies, des stances, qu'il appelle généralement *chansons*. Il a chanté, sous le nom de Diane, la belle Diane de Cossé-Brissac, tuée par le comte de Mansfeld, son mari, qui l'avait surprise avec son amant, le comte de Maure. Desportes a intitulé le livre qu'il consacre à sa seconde maîtresse, *Les Amours d'Hippolyte*. Il s'agit ici d'Hélène de Fonsèques de Surgères, cette femme plus spirituelle que belle, la même que Ronsard, déjà vieux, aimait poétiquement, et célébra sous le nom d'Hélène. La troisième maîtresse de Desportes fut Héliette de Vivonne de la Châtaigneraie, morte en 1625. C'est elle qui inspira son livre d'odes, d'élégies et de sonnets, intitulé *Cléonice, dernières amours*. Deux livres d'élégies en vers de 12 syllabes, quelques imitations de l'Arioste, *Roland furieux* et *Angélique* viennent ensuite, avec un

poème intitulé *La Mort de Rodomont, et sa Descente aux enfers*, partie imitée de l'Arioste, partie de l'invention de l'auteur. Ces trois morceaux offrent souvent une énergie qui n'est point dans l'allure ordinaire du talent de Desportes. Après ces petits poèmes, viennent beaucoup de pièces réunies sous le titre de *Diverses amours*, qui répond assez bien à l'expression de *Vagi amores*, de Jean Second, le plus pur et le plus limpide des poètes latins modernes, dont Philippe Desportes a souvent imité les *Élégies* et les *Baisers*. Ces *Diverses amours*, ainsi que le livre des *Bergeries*, renferment ce que Desportes a fait de plus gracieux et de plus joli. Il s'y trouve des chansons et des stances étincelantes de vivacité, de finesse et de légèreté. Le caractère galant de ces petits chefs-d'œuvre et de la plupart des ouvrages de Desportes lui a été reproché par le rigorisme religieux de son siècle; il faut remarquer toutefois que ses poésies sont rarement lascives. Elles expriment des sentiments tendres, et respirent souvent la passion et la volupté; mais elles n'offrent jamais ces peintures sensuelles, effrontées, éyriques, dont la recherche élégante des écrivains érotiques de la fin du XVIII^e siècle déguise mal la grossièreté. Un blâme plus sérieux adressé à Desportes, c'est la complaisance de sa plume à servir d'interprète aux galanteries des grands, complaisance d'autant plus coupable qu'elle était plus magnifiquement récompensée. Une pièce intitulée *Aventure première* traite de l'amour de Henri III, alors duc d'Anjou, qu'il nomme *Eurylas*, pour Marie de Clèves, princesse de Condé, sous le nom d'*Olympe*. Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur du duc d'Anjou, y est désignée sous celui de *Fleur de lys*. Une autre pièce, intitulée *Aventure seconde*, remplie de vers très heureux, a pour sujet le duel de Quélus, Livarot et Maugiron contre Riberae, Schomberg et le jeune Antragues. Henri III y joue un grand rôle sous le nom de Cléophon. Des stances à *Calliré* expriment l'amour de Charles IX pour Marie Touchet, sa maîtresse.

Ces reproches sont graves, et peut-être ne sont-ils pas effacés entièrement par la considération des mœurs de la cour sous Charles IX et Henri III, ni même par la traduction des Psaumes de David, que, vers la fin de sa vie, Desportes entreprit, sans doute dans un esprit de pénitence. Pareil aux vieilles femmes qui, après les égarements d'une vie profane, s'offrent à Dieu qu'un cœur éteint, Desportes ne put verser dans ces poésies sacrées l'élan de ses premières inspirations, et les éclairs de son jeune talent n'y étincellent qu'à de rares intervalles. Il n'est pas même entré dans le sentiment du psaume *Super flumina Babylonis*, cette élégie si belle et si mélancolique, qui était pourtant si bien dans les conditions de son talent. On remarque néanmoins dans sa traduction des *Psaumes* une certaine fidélité; quoique ce soit le plus faible de ses ouvrages. Malgré le mérite élevé de ses autres productions, je ne crois pas qu'il existe de recueil choisi des œuvres de Philippe Desportes, et certes, il mériterait cet honneur. On trouve à la vérité quelques pièces de Desportes dans divers recueils où sont entassés pêle-mêle beaucoup de morceaux de nos anciens poètes; mais toutes les publications de ce genre ont été faites à la hâte ou sans discernement.

DARTENAY.

DESPOTAT, DESPOTE, DESPOTICITÉ, DESPOTIQUE, DESPOTIQUEMENT, DESPOTISME. Tous ces mots dérivent du grec *despotè* (je suis maître). Je vais d'abord les examiner sous le rapport grammatical et philologique; puis, dans un article séparé, je présenterai sur le *despotisme* la substance des différentes opinions qui ont été émises sur cette importante matière politique.

DESPOTAT, mot qui, comme tant d'autres, ne se trouve point dans le *Dictionnaire de l'Académie*, est le nom d'une forme de gouvernement dépendant de l'empire grec; il ne faut pas le confondre avec *dépotat*, dont l'étymologie est tout différente (v. ce mot, ci-dessus, p. 173). Sous les successeurs de Constantin-le-Grand, on appela *despotes* de *Sparte* les

princes, fils ou frères de l'empereur, à qui l'on avait donné cette ville pour apanage. De là le *despotat* de Sparte. Il y a eu plus tard et jusqu'à nos jours les *despotats* de Servie, de Valachie; mais rien ne ressemble moins à des *despotes* que ces lieutenants du grand-seigneur, dont la situation était si précaire, et qui s'en vengeaient bien sur les peuples livrés à leur administration. Le fameux Scanderberg était *despote* d'Albanie.

DESPOTE, en grec *despotès*, en latin *herus*, veut dire, dans son acception simple, *maître et seigneur suprême*; il est synonyme de monarque absolu. — Les *despotes* à qui personne ne songe à contester leur autorité se montrent parfois paternels. « Quand on sait ce qu'est un esclave, on sait ce qu'est un *despote* (*Apologie générale de l'institut des jésuites*, 2^e partie, p. 88). Aristote a dit que, dans un état *despotique*, le seul homme libre était le *despote*. — Chez les Perses, ce titre n'avait rien de plus offensant que celui de *roi* dans nos monarchies. Artaban, dans Hérodote, adressant la parole à Xerxès, l'appelle *despotès* (liv. VII, chap. 5); mot qui exprime seulement ici le rapport qu'il y a du maître au sujet. Les Grecs, qui avaient en horreur tout ce qui sentait l'esclavage, ne voyaient dans leurs rois que des magistrats veillant avec sollicitude à la sûreté et au bonheur de la nation : aussi les appelaient-ils *anactès*, mot qui exprime le soin qu'ils prenaient de leurs peuples. Cette nation généreuse ne reconnaissait que les dieux pour ses maîtres, et ne pouvait souffrir que l'on donnât ce nom à un homme. C'est dans ce sens que dans sa tragédie d'Ippolyte, Euripide fait dire à un serviteur de ce prince :

Anax, theou gar despotas kalien chrēon.

(*Roi, car le nom de maître appartient aux dieux seuls.*)

Sous les empereurs grecs, le titre de *despote* devint sur les médailles ce que les Latins avaient fait du mot *Cæsar*, comparé à celui d'Auguste. *Basileus* répondait à celui d'*Augustus*, et *despotès* à celui de César. Ainsi, Nicéphore qui régnait en 802

ayant fait couronner son fils Staurace, il ne voulut que le titre de *despotès*, laissant à son père par respect celui de *basileus*. Ce fut justement au temps que les empereurs cessèrent de mettre des inscriptions latines. Cette délicatesse néanmoins ne dura pas; et les empereurs suivants préférèrent la qualité de *despotès* à celle de *basileus*, comme Constantin-Ducas, Michel-Ducas, Nicéphore Botoniate, Romain-Diogène, les Comnènes et quelques autres. A l'imitation des princesses, les princeesses en prirent aussi le nom de *despoïna*, comme Théodora, femme de l'empereur Théophile. — C'est l'empereur Alexis, surnommé l'*Ange*, qui créa la dignité de *despote* et qui lui donna le premier rang après l'empereur au-dessus de l'Auguste ou *sebastocrator* et du César. Ces *despotes* étaient ordinairement les fils ou gendres des empereurs. Le *despote* était collègue de l'empereur ou son héritier présomptif. Le *despote* fils de l'empereur avait le pas sur le *despote* gendre de l'empereur.

DESPOTE se prend aussi adjectivement; on dit : cet homme est *despote* dans son intérieur; cette femme est *despote* envers son mari; les enfants gâtés sont de petits *despotes*, et certains *despotes* abrutis n'ont jamais été que des enfants gâtés. Dans les états constitutionnels, le prince peut être *despote* par caractère; mais ce n'est jamais qu'à ses risques et périls qu'il se conduit en *despote*.

DESPOTIQUE, se voit dans quelques auteurs pour *despotisme* ou plutôt pour exprimer une certaine tendance au *despotisme*. Il n'est plus d'usage, et cependant il est assez expressif. Beauchamps, dans les *Observations sur les écrits modernes*, comparant entre eux ce qu'il appelle le *parterre* aux théâtres d'Athènes, de Rome et en France, dit : « Ceux qui parmi nous remplirent le parterre se crurent aux droits des Grecs et des Romains, se mirent à exercer la même juridiction, avec plus ou moins de *despoticité*, selon qu'ils furent plus ou moins frappés des défauts ou des beautés des pièces.

DESPOTIQUE, souverain, qui sent le mai-

tre, qui tient du maître : *summum imperium*. Les princes d'Orient sont absolus et *despotiques*. C'est un gouvernement *despotique*; où le prince fait tout ce qu'il veut sans en rendre raison à personne. Voltaire a dit en ce sens dans la *Hénriade* :

Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfants de la fortune et de la politique,
Marchèrent à grands pas au pouvoir *despotique*.

Boileau, détournant dans un sens tout moral cette acception, a dit :

Vous avez sur mes vers un pouvoir *despotique*.

On dit un génie *despotique*. Je lis dans les *Leçons d'histoire moderne* de M. Guizot : « Charlemagne portait, sans nul doute, dans ses relations avec Alcuin, cet égoïsme impitoyable d'un génie supérieur et *despotique*, qui ne considère les hommes, même ceux qu'il aime le mieux, et dont il fait le plus de cas, que comme des instruments, et marche à son but sans s'inquiéter de ce qu'il en coûte à ceux qu'il emploie à l'atteindre. »

Despotisme s'employait autrefois substantivement, témoin ce passage fameux de La Bruyère : « Il n'y a point de patrie qui intéresse dans le *despotique* : la gloire, le service du prince y supplant (chap. x). » — Racine, dans les *Plaideurs*, fait estropier ce mot d'une manière très plaisante à maître Petit-Jean :

Quand je vois les Lorrains, de l'état *dépotique*
Passer au *démocrate* et puis au monarchique.

Despotiquement, le grand-seigneur gouverne *despotiquement* ses peuples.

Despotisme se dit de la forme de gouvernement *despotique*, dans lequel le souverain est maître absolu (v. ci-après), comme les Mogols, qui gouvernent leurs états avec un *despotisme entier*. « Le *despotisme* qu'il avait sucé en naissant lui faisait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre. » On a dit cela, je crois, de Christiern II, le *Néron* du Nord. On pourrait le dire aussi de Charles XII, qui voulait envoyer sa botte à Stockholm pour présider le sénat. Nos poètes n'ont pas manqué de flétrir le *despotisme* :

Bientôt l'arabition arma le conquérant,
Du *despotisme* alors le monstre dévorant,

Timide et faible en dor dans sa grandeur naissante,
Eleva par degrés sa tête menaçante :
L'homme fut malheureux et fut vil à la fois;
La Liberté pleurant s'enfuit devant les rois

THOMAS, *Pétride*.

Chez les publicistes du XVIII^e siècle, il était souvent question du *despotisme sacerdotal* (v. THÉOCRATIE). — Les économistes ont beaucoup vanté leur *despotisme légal*, sans jamais rendre leur pensée bien claire. La Harpe leur a reproché cette expression comme une *grossière contradiction dans les termes* : « Car, dit-il, le *despotisme* entraîne nécessairement l'idée de l'arbitraire, et la loi l'idée de l'ordre. » La Harpe n'entendait pas la question : on prouvera dans l'article suivant que le *despotisme* constitue à un grand intérêt à l'ordre. Depuis les économistes, on a été à même de connaître le *despotisme* de la populace, le *despotisme* des majorités, voire même de la minorité; puis le *despotisme* du sabre, enfin le *despotisme* des journaux, le *despotisme* de la presse. Quant au *despotisme de la loi*, expression qu'on n'a pas moins fréquemment employée, grâce à de flexibles interprétations, il a été le plus souvent un voile pour le *despotisme* des personnes. — En ce sens, *despotisme* est une tendance morale à s'arroger un pouvoir arbitraire, une grande liberté, sur quelque chose que ce soit (*licentia*). Dans l'histoire de Ptolémée-Aulète, un écrivain du XVIII^e siècle, l'abbé Baudelot, a très heureusement appliqué ce mot : « Le *despotisme* que les grammairiens ont exercé sur les poésies d'Homère, a été reconnu par Eustathius sur le premier livre de l'*Iliade*. » CH. DU ROZOIR.

DESPOTISME. Ce mot a soulevé bien des sentiments contraires; chacun l'a interprété selon ses préoccupations, ses préjugés, ses passions : les uns l'ont confondu avec la tyrannie, les autres avec la monarchie, ceux-ci l'ont flétri par les plus virulentes déclamations, ceux-là y ont vu le type d'un bon gouvernement; quelques-uns ont été jusqu'à nier son existence et sa possibilité. Bien peu, envisageant la question avec impartialité, ont reconnu que le *despotisme* avait,

comme toute autre forme gouvernementale, ses avantages à côté de ses inconvénients. Cette manière de voir pouvait seule jeter, selon moi, quelque jour sur la question, et c'est d'après cette méthode éclectique que je vais demander au *despotisme* et ce qu'il fut dans les temps anciens, et ce qu'il peut être dans nos temps modernes. Que le lecteur qui s'attendrait ici à une diatribe passionnée jette bien loin le livre : son attente serait trompée.

§ I. Définition du *despotisme*.

« Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, et en cueillent le fruit. Voilà le gouvernement *despotique*. » N'en déplaise à Montesquieu, ce n'est point là le *despotisme*, c'est la tyrannie, c'est le comble de l'extravagance, c'est le bouleversement de la nature. Ailleurs, l'auteur de *l'Esprit des Lois* nous montre dans le *despote* « un homme qui, sans lois et sans règle, entraîne tout par sa volonté et par ses caprices. » Cette définition paraît plus philosophique que la précédente, mais elle dépasse encore le but, elle sort du vrai. Sans doute le *despote* n'a pas de lois, de règles écrites, qu'il ne puisse enfreindre, mais comme il n'est pas en dehors de l'espèce humaine, il se trouve, dans l'exercice de son pouvoir, soumis aux nécessités de la nature des choses, d'où émanent certaines règles générales de raison et d'équité. Il peut bien les violer quelquefois, mais si les violations deviennent fréquentes, ce n'est jamais impunément. De ce que le *despotisme*, tel que l'entendait Montesquieu, n'a de principe ni dans la nature, ni dans la raison, Voltaire a été jusqu'à prétendre que le *despotisme* n'existait pas; et parce que le sultan des Turcs ne peut pas tout, comme l'a prétendu Montesquieu, il a nié que son pouvoir fût arbitraire. C'était là opposer des erreurs de fait à des erreurs de système. Heureusement, comme on trouve tout chez Voltaire, en vingt autres endroits de ses ouvrages, il définit le *despotisme*

avec cette sagacité incisive et judicieuse qui ne laisse pas de prise au doute. Je ne citerai pas Helvétius, qui n'a fait que répéter avec prétention les sophismes de Montesquieu (v. *De l'Esprit, discours III*). Sans articuler le mot *despotisme*, Bossuet, dans la *Politique tirée de l'Écriture*, distingue le gouvernement arbitraire du gouvernement absolu, et il est impossible de méconnaître le *despotisme* au tableau qu'il trace du gouvernement arbitraire. Selon lui (liv. VIII, art. 2^{me}), quatre conditions l'accompagnent : « Premièrement, les peuples sujets sont nés esclaves, c.-à-d. vraiment serfs, et parmi eux il n'y a point de personnes libres; secondement, on n'y possède rien en propriété : tout le fonds appartient au prince, et il n'y a point de droit de succession, pas même de fils à père; troisièmement, le prince a droit de disposer à son gré, non seulement des biens, mais encore de la vie de ses sujets; et enfin, en quatrième lieu, il n'y a de loi que sa volonté. » Ces déductions rentrent parfaitement dans les idées de Montesquieu sur le *despotisme*. On pourrait même ajouter que tout ce qu'il a dit sur ce sujet n'est qu'une éloquente amplification du texte grave et concis de Bossuet. Du reste, l'éloquent évêque n'est pas plus que le publiciste philosophe partisan de la puissance arbitraire : « Je ne veux pas, dit-il, examiner si elle est licite ou illicite : il y a des peuples et de grands empires qui s'en contentent, et nous n'avons pas à les inquiéter sur la forme de leur gouvernement. Il nous suffit de dire qu'elle est barbare et odieuse. Ces quatre conditions sont bien éloignées de nos mœurs; et ainsi le gouvernement arbitraire n'y a point de lieu (*ibid*). » — Si Bossuet s'était servi du mot *despotisme*, l'aurait-il appliqué au gouvernement absolu? Il n'est pas facile de décider cette question : cependant, les quatre caractères ou qualités essentiels que selon lui on remarque dans la royauté se concilient parfaitement avec l'idée que je me fais du *despotisme type*; s'il m'est permis de m'exprimer ainsi : « Premièrement,

l'autorité royale est sacrée ; secondement, elle est paternelle ; troisièmement, elle est absolue ; quatrièmement, elle est soumise à la raison. (*Politique selon l'Écriture*, liv. III, art. 1^{er}). » Au surplus, la puissance arbitraire, telle que l'a décrite Bossuet, nous représente au vif le *despotisme oriental*, et dans son tableau de la puissance absolue je reconnais tous les caractères du *despotisme européen*, *despotisme* mitigé par les mœurs, les usages, la civilisation, le christianisme. Cette définition de Bossuet pour la puissance absolue se concilie parfaitement avec celle que donne l'*Encyclopédie* sur les mots *despote* et *despotisme*. « Ce mot *despote*, dans son acception simple, veut dire maître et seigneur suprême, il est synonyme de monarque. *Despotisme* signifie donc, dans son sens naturel, l'autorité légitime et souveraine d'un seul. » (*Encyclop. méthodique, Econ. polit.*, t. II, p. 83). Un publiciste dont le nom fait autorité en diplomatie, feu Rayneval, dans ses *Institutions du droit de la Nature et des Gens*, a dit, sans emphase et avec vérité : « Le *despotisme* est le plus simple des gouvernements ; il consiste dans la réunion de tous les pouvoirs dans une seule main. » Dans ses leçons au Collège de France, d'où étaient bannis tous lieux communs en politique et en histoire, M. Daunou s'exprimait ainsi en 1822 : « Par *despotisme*, nous entendons une puissance absolue, illimitée et concentrée sans réserve ni contre-poids dans les mains d'un seul homme, quel qu'en soit l'usage, bon ou mauvais, qu'il se détermine à en faire ; et s'il arrivait qu'un *despote* gouvernât avec sagesse, justice et bonté, nous ne l'appellerions pas tyran. » J'admets ces trois dernières définitions, sans exclure celle de Bossuet, qui n'en est que le commentaire. Il faut donc de tout ce qui précède conclure que le *despotisme* est une forme de gouvernement, et non un abus, une dégénération de la monarchie, comme l'a prétendu Aristote ; car il ne divise les systèmes politiques qu'en trois genres, la royauté, l'aristocratie, la dé-

mocratie ; mais il dit qu'au lieu de royauté il y a tyrannie quand l'usurpation et la violence établissent la domination d'un seul. L'idée de l'usurpation était celle que les anciens attachaient principalement au mot de tyrannie, qui dans notre langage actuel exprime plus ordinairement les excès d'un gouvernement quelconque. Ainsi, j'adopte les quatre termes de la nomenclature indiquée par M. Daunou, *despotisme*, monarchie, aristocratie, démocratie. Chercher une classification plus réelle serait une entreprise hasardeuse. Helvétius a proposé la division la plus simple. « Je ne connais, écrivait-il à Montesquieu, que deux espèces de gouvernements, les bons et les mauvais. » Ce n'était pas là trancher la difficulté, c'était l'é luder.

§ II. Origine du despotisme.

Comment un homme a-t-il pu devenir le maître absolu de plusieurs autres hommes ? On a écrit sur ce phénomène un grand nombre de volumes. Selon les uns, le *despotisme* est une corruption du gouvernement patriarcal ; selon les autres, il est le résultat de la violence, et, quelle que soit son origine, le temps consolidant cet ordre de choses, il devient, à force de permanence, une sorte d'état légal : « C'est encore, dit Voltaire, une question insoluble dans l'Inde, si les républiques ont été établies avant ou après les monarchies, si la confusion a dû paraître aux hommes plus horrible que le *despotisme*. J'ignore ce qui est arrivé dans l'ordre des temps, mais dans celui de la nature, il faut convenir que, les hommes naissant tous égaux, la violence et l'habileté ont fait les premiers maîtres, les lois ont fait les derniers. » — Ailleurs, Voltaire émet une assertion tout opposée. « Il est impossible, dit-il, qu'il y ait sur la terre un état qui ne se soit gouverné d'abord en république : c'est la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours et contre les loups, etc. Bientôt celui qui montre le plus d'adresse, de sang-froid et de courage, dans cette guerre

contre les animaux , ne tarde pas à devenir le maître. « On sait bien , dit-il encore , que nul roi n'était *despotique* de droit , pas même en Perse ; mais tout prince dissimulé , hardi , et qui a de l'argent , devient *despotique* en peu de temps , en Perse et à Laédémone. » — Selon Mably , les premières sociétés , formées par la réunion de quelques familles , furent gouvernées par des lois différentes , qu'elles devalent , soit aux circonstances dans lesquelles elles s'établirent , soit aux inclinations diverses de leurs premiers dominateurs. Tandis que les unes se laissaient conduire par des chefs doux , paisibles , humains , et dont l'influence et l'exemple encourageaient les vertus analogues , les autres eurent à leur tête des hommes durs , inquiets , impatientes , impérieux , enclins à ne favoriser que les vertus qui peuvent en quelque sorte s'associer à leurs qualités farouches et les ennoblir. Je vois l'exemple des premières sociétés dans le gouvernement patriarcal qui s'étendit en Palestine ; je vois l'exemple des secondes dans les monarchies *despotiques* d'Assyrie. — Le sage et pacifique Abraham , l'ardent et fier chasseur Nemrod , voilà dans la *Genèse* les types de ces deux gouvernements. — D'autres philosophes revendiquent pour le *despotisme* une origine plus haute et plus mystérieuse. L'auteur du *Despotisme oriental* , Boulanger , qui a prétendu rattacher toutes les choses antiques au déluge , à cette catastrophe universelle qui avait renouvelé l'état du globe , en fait naître immédiatement le pouvoir *despotique*. Selon lui , les hommes qui survécurent à cette révolution en conservèrent un profond sentiment du terreur. Ce sentiment devint le principe essentiel de leur religion et de leur politique , les confondit l'une avec l'autre , et composa de leur alliance la *théocratie* (v. ce mot) ; ou gouvernement de Dieu. Bientôt il s'éleva des hommes qui , se disant ministres de l'Être Suprême , le persuadèrent facilement à des imaginations épouvantées. Ce fut une seconde époque , celle du gouvernement sacerdotal. La

troisième ne se fit pas long-temps attendre : elle arriva quand un seul prêtre s'empara de la toute-puissance , afin que l'unité de l'action divine fût mieux représentée. « Boulanger , disait M. Daunou , s'efforce de ne rien omettre de ce qui peut montrer l'origine commune de la théocratie , du *despotisme* et de l'idolâtrie. L'histoire ne nous en dira pas tant : ses traditions sur des temps si reculés sont , comme nous l'avons vu , fort obscures et fort incomplètes , mais elle nous montrera bien assez de *despotes* pour qu'il ne tienne qu'à nous d'étudier cette forme de gouvernement. » Nulle part , au surplus , excepté en Danemarck , le *despotisme* ne se vante d'avoir été originellement établi par le consentement des peuples : au contraire , il est enclin à désavouer cette origine , et c'est avec raison , car sans cela il serait inconséquent à lui-même. C'est ce qui a fait dire à Diderot , dans ce style d'énergumène qui chez lui gâtait presque toutes les vérités :

D'un peuple furieux le despote imbecille

Connait la vanité du pacte prétendu.

Répondes , souverains , qui l'a dicté ce pacte ?

Qui l'a signé , qui l'a souscrit ?

Dans qui l'heut dans quel entre , en a-t-on dressé l'acte ?

De fait , de droit , il est proscrit.

— Nous avons déjà dit qu'Aristote regardait le *despotisme* comme une dégénération de la *monarchie* ; plus souvent peut-être il a été un abus de la *démocratie*. Que prouvent ces divergences d'opinion sur l'origine du *despotisme* ? C'est que mille causes diverses l'ont fait naître , et que ces causes , d'accord avec les conditions de lieux et de mœurs , ont influé sur son caractère et sur sa durée.

§ III. *Essence , caractères et quelques effets du despotisme. — Despotisme oriental , despotisme en Europe.*

« Quand on parcourt sans la prévention de son pays toutes les formes de gouvernements , l'on ne sait à laquelle se tenir ; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. » Cet axiome de La Bruyère doit servir de guide à quiconque écrit sur la politique. Rien de plus chimérique

en effet que les efforts tentés par quelques écrivains pour attribuer la préférence à certains gouvernements ou pour les proscrire. A bien apprécier leurs raisonnements, ce ne sont que des jeux d'esprit. Tous les gouvernements du monde peuvent passer pour bons quand ils sont relatifs au génie des peuples et lorsqu'ils contribuent à les rendre heureux en procurant la sûreté publique, la tranquillité et l'abondance. Toutes les déclamations n'empêcheront pas le gouvernement *despotique* de paraître au publiciste impartial le seul gouvernement compatible peut-être avec les habitudes et les mœurs des grandes nations asiatiques et africaines. Le *despotisme* oriental est du moins un fait qui remonte jusqu'au berceau du monde : on a eu beau massacrer les *despotes*, changer les dynasties, le *despotisme* y est immortel. C'est ce qui a fait dire qu'il est inhérent à certains climats, où la nature d'ailleurs prodigue à pleines mains ses productions les plus riches. L'Asie est la terre classique du *despotisme*. En vain trente révolutions ont sillonné cette partie du globe, rien n'y fut changé pour les mœurs publiques, parce que les mœurs privées y sont toujours restées les mêmes. — Le *despotisme* se perpétue sur le trône, et l'esclavage dans la famille. S'il était demain possible de civiliser à l'européenne les vastes empires de l'Asie, et que le *despotisme* s'y conservât, il perdrait de son intensité, il prendrait un tout autre caractère, il se modifierait dans la progression des mœurs et des habitudes de l'Europe; mais ce phénomène ne s'est pas encore accompli en Orient. L'histoire nous l'apprend : depuis les antiques monarchies assyriennes jusqu'à nos jours, c'est toujours la même apathie et les mêmes fureurs, le même luxe et la même ignorance, la même servilité et la même simplicité dans les vertus. Loin que les révolutions faites par Cyrus et par Alexandre aient profité à la liberté asiatique, les Perses ont dû après les Mèdes, et les Grecs après les Perses, adopter les mœurs et le *despotisme* assyrien. Le fier Alexandre lui-même, au ris-

que d'irriter ses Macédoniens, ne chercha point à lutter contre l'indispensable nécessité de se faire Persan, c.-à-d. de gouverner les nouveaux sujets, non comme des Grecs, mais *despotiquement*, comme l'avaient toujours été les Asiatiques. Il en a été de même en Chine : les diverses nations tartares qui successivement ont subjugué ce vaste empire se firent Chinois, et, à ce prix, leurs dynasties se sont perpétuées sur un trône acquis par la conquête, mais dont le *despotisme* paraît immuable. — En Europe, le *despotisme*, accompagné de tout son arbitraire, n'a jamais pu s'établir avec sécurité, ni pour long-temps. L'énergie que le climat donne à ses habitants a élevé de bonne heure leur intelligence, épuré chez eux les mœurs de la famille, et les a rendus capables de vivre sous des gouvernements moins absolus que le *despotisme* oriental. L'obéissance passive est une vertu en Orient ; en Europe, l'obéissance et le commandement doivent être réciproquement raisonnés ; et le *despotisme* européen diffère si essentiellement du *despotisme* oriental qu'il est assez difficile de ne pas le confondre avec la monarchie absolue. Enfin, c'est bien au *despotisme* que l'on peut adresser cette apostrophe : *Dis-moi d'où tu viens, et je te dirai qui tu es*. Ce qui serait tyrannie sur les bords de la Tamise ou de la Seine a sans doute été jusqu'à présent le seul pouvoir possible sur les bords du Phare, du Gange et de l'Euphrate. Le *despotisme*, encore plus peut-être que les autres gouvernements, est soumis à l'influence des mœurs des peuples chez lesquels il est établi de temps immémorial. — Examinons maintenant le *despotisme* dans son essence, abstraction faite du climat. On s'est généralement attaché à le considérer comme tyrannique dans son essence, et c'est par cette raison qu'on l'a flétri comme contraire aux droits naturels et à la dignité de l'homme. S'il est vrai que le *despotisme* soit la concentration dans la même main de tous les pouvoirs, même du pouvoir législatif, il n'en résulte pas qu'il en soit l'abus. Ainsi, sous

le *despotisme*, les lois peuvent être fondées sur les principes de la raison naturelle, et le pouvoir exécutif exercé avec raison et modération. Si les choses se passent autrement, et qu'un *despote* exerce par lui-même toute espèce d'autorité, sans autre guide que ses passions, sa volonté du moment, sa folie, alors son gouvernement n'est plus le *despotisme*, c'est la *tyrannie*, qui n'est pas moins la dégénération du *despotisme* que de la monarchie. Tibère, Caligula, Néron, n'étaient pas des *despotes*, c'étaient des tyrans, des monstres, des ennemis du genre humain. — Quoi qu'il en soit, dans un gouvernement purement despotique, la liberté politique n'existe pas, parce que la nation ne participe en aucun point à la législation; la liberté civile, fondée sur la loi, peut y exister comme dans les gouvernements modérés; mais d'une manière précaire, incertaine, parce que la loi et son exécution dépendent d'une seule volonté, et qu'il n'existe aucune garantie légale contre les écarts de cette volonté. La servitude n'est donc point une conséquence immédiate, nécessaire, du *despotisme*; mais là où la volonté d'un homme peut sans secousse, sans nul effort, et par l'usage naturel de sa puissance, casser, modifier ou méconnaître la loi, le gouvernement est arbitraire. Il n'y a pas nécessairement tyrannie; mais il n'y a jamais liberté. — Quel est le remède ou plutôt le tempérament du *despotisme*? L'intérêt bien entendu du *despote*. Que, possesseur d'un pouvoir absolu, arbitraire, il se montre injuste, violent, son gouvernement n'est plus qu'une usurpation, qui enfreint même le contrat de la force, lequel consiste à se ménager elle-même; alors tout lien de subordination est rompu, parce qu'il serait contre nature, et l'insurrection devient une nécessité. Cette conclusion, tirée de l'ouvrage de M. Rayneval déjà cité (note 25 du tom. 1^{er}), peut paraître assez tranchante. Quelques-uns aimeront mieux l'opinion toute chrétienne de d'Alembert : « Le *despotisme*, dit-il, porte en lui-même la cause de sa destruction, parce qu'une

troupe d'esclaves se lassent bientôt de l'être ou se laissent facilement subjugué par les états voisins. La tyrannie est née du pouvoir arbitraire, et les peuples que la religion n'a pas éclairés ont honoré ce crime comme une vertu; mais la religion apprend aux chrétiens à regarder cette vie comme un état de souffrance, et à laisser à l'Être-Suprême la vengeance et la mort. » Écoutons encore M. Daunou, balançant avec impartialité les avantages et les inconvénients du *despotisme*. « Ce gouvernement se distingue, dit-il, par des caractères qui lui sont propres. Les lois, sous ce régime, sont courtes et précises : une administration directe et rapide en garantit fortement l'exécution. L'ordre qu'elles établissent semble indispensable. On suppose à peine qu'il soit possible de les enfreindre. Une sorte de régularité, d'équité même, devient l'une des habitudes de la multitude; je parle de cette équité négative qui consiste à s'abstenir d'actes injustes, et qui ne manque guère d'être ordonnée par un *despote* affermi; car il ne fait point acception des personnes, toutes sont également serviles à ses yeux, et en ce qui ne le concerne pas lui-même, il n'a pas intérêt à l'iniquité. Ne craignons pas d'en convenir, le premier degré de la moralité humaine, l'équité inoffensée, est conciliable avec ce régime; mais il ne faut rien demander de plus à des esclaves, etc. » — Voltaire avait déjà dit que sur les objets les plus importants pour les hommes, la sûreté, la liberté civile, la propriété, la répartition des impôts, la sécurité du commerce et de l'industrie, les lois, doivent être à peu près les mêmes dans l'état *despotique* que dans les monarchies tempérées ou dans des républiques. « Les principes qui doivent dicter les lois sur tous ces objets, dit-il, puisés dans la nature des hommes, fondés sur la raison, sont indépendants des différentes formes de constitution politique. » Il faut donc que les philosophes et les publicistes laissent au poète cette définition du *despotisme* :

Sic volo, sic jubeo, si pro ratione voluntas.

§ IV. *Application des principes précédents. De quelques états despotiques connus.*

Il est prouvé, dit M. de Rayneval, que dans aucun des gouvernements modernes que nous nommons *despotiques*, l'autorité du prince n'est sans bornes, ou du moins « chez tous, elle est plus ou moins modifiée. » Cet empire ottoman, que s'obstinant à le confondre avec la tyrannie, on donne comme le prototype du *despotisme* et de toutes les horreurs qu'on lui attribue; quel était son gouvernement avant que Mahmoud eût songé à le modifier à l'euprôenne? A l'égard de la politique extérieure, le grand-seigneur ne se hasardait point à faire la guerre ou la paix sans avoir l'assentiment du *mufti* et des *ulémas*: toutes les affaires se traitaient dans un conseil appelé *divan*. Enfin, le *despotisme* tant exagéré du sultan n'était il pas terriblement limité par l'opposition armée des janissaires? La jurisprudence civile et criminelle y était réglée par le Coran tout aussi bien que la religion. Il y a de nombreux commentaires du Coran, formant un code complet de lois civiles, semblables au code et aux *Pandectes*. Le grand-seigneur n'a pas plus que le dernier des esclaves le droit de transgresser les lois civiles consignées dans le Coran. Le *mufti* de Constantinople et les *moullahs* sont chefs de la justice. Quant aux impôts, ils sont exactement réglés par le Coran. Achmet III ayant donné l'ordre à son visir de lever des impôts extraordinaires: « Invincible seigneur, répondit ce ministre, tes sujets ne peuvent être imposés au-delà de ce que la loi et le prophète prescrivent. » — La Chine a, de temps immémorial, été soumise au gouvernement *despotique*; et cependant, on y voit régner la sagesse dans l'administration et la prospérité des citoyens. La Chine a différents codes pour toutes les parties du gouvernement, milice, revenus, dépenses publiques, justice, rites et cérémonies nationales. Le code pénal chinois, le *Ta-Tsing-Leu-Lée*, dont nous possédons des traductions, attestent

que si le régime criminel est rigoureux en Chine, il n'est pas laissé du moins à l'arbitraire du juge. En un mot, tous les monuments du droit politique chinois connus en Europe sont d'accord avec les relations des missionnaires, pour attester que le régime de leur gouvernement est un *despotisme patriarcal* (préface de la traduction du *Ta-Tsing-Leu-Lée*, par Georges-Thomas Staunton). — En Danemark, où le gouvernement absolu avait été introduit, non par la volonté isolée du prince, mais par le vœu de la bourgeoisie, qui proposa, en 1660, au roi, de s'investir de toute l'autorité, ce *despotisme*, ainsi constitutionnellement établi, fut cependant limité, tant pour la succession au trône que pour l'administration par la *loi royale*, statut organique promulgué par Frédéric III en 1665. L'ordre judiciaire était en outre fondé sur un code dont on ne peut qu'admirer la sagesse. Il est vrai que de notre temps le roi Frédéric VI a rétabli les états provinciaux du royaume, et s'est volontairement démis du *despotisme* (1831); mais s'il a cru devoir céder aux idées de notre époque, le Danemark n'en a pas moins été un des états les plus heureux de l'Europe, pendant tout le temps qu'il fut *despotiquement* gouverné. — La Russie a un gouvernement *despotique*, mais qui pourrait nier tout ce que ses monarques (entre autres, Ivan-Vassiliovitch, Pierre-le-Grand, Catherine II, Alexandre I^{er}) ont fait pour son bien-être et sa civilisation? Le *despotisme*, d'ailleurs, est limité dans cet empire par les attributions du sénat et par une noblesse qui est composée de grands propriétaires. Il y a dans ce pays des lois, des juges, des collèges, des conseils pour diriger la marche de l'administration; le souverain prête et reçoit un serment. Enfin, un code de lois écrites garantit les propriétés et la sûreté des sujets. — Loin de moi la pensée de prétendre que le *despote*, et ses ministres, qui ne sont soumis à aucune responsabilité, respectent toujours ces lois, ces codes, ces institutions données par la volonté du *despote*, et que

le *despote* peut enfreindre ! Une pareille assertion serait aussi absurde que ces lieux communs, ces déclamations qui consistent à présenter ceux qui sont investis du pouvoir *despotique* comme nécessairement méchants et ineptes. Quel intérêt un *despote* qui n'est point dans le délire peut-il avoir à faire le malheur de ses peuples, à se rendre odieux ? Peut-on supposer qu'il ne soit pas né avec les mêmes facultés morales que les autres hommes ? qu'il ne puisse être heureux qu'en oubliant, en outrageant la nature ? Sans doute, un *despote* peut être entraîné par ses passions et trompé par ses entours ; il peut être pervers, inappliqué ; mais qu'on ouvre l'histoire d'Orient, et combien n'y trouvera-t-on pas de grands et bons *despotes* ! Que l'on consulte, en revanche, l'histoire grecque et romaine, et l'on reconnaîtra que les pires *despotes* ont été des citoyens armés contre la république, et qui avaient triomphé de ses institutions. Que nous apprennent les fastes des révolutions modernes, depuis celle qui renversa Charles I^{er} jusqu'à celle où s'anéantit le trône de Louis XVI ? C'est que les *despotes* les plus redoutables n'ont pas été ceux dont le front était ceint du diadème héréditaire. — Les mythologues, si j'en erois le *Dictionnaire* de M. Noël, donnaient pour attributs au *Despotisme* un sceptre de fer, une épée et un turban. Ne pouvait-on pas lui donner pour emblème, sous Cromwell, une bible traduite en barbare langage ? sous les meneurs de 93, des sabots teints de sang et de boue ? plus tard, un aigle et des drapeaux, etc. ?...

§ V. Du despotisme militaire.

Ici point d'excuse pour le *despotisme*. Le *despotisme militaire* n'est plus un gouvernement légal, c'est une usurpation, une conquête, qui doit se renouveler à chaque règne : le conquérant change, mais le malheureux peuple conquis est toujours le même. — « Pour commander à des esclaves, dit Helvétius, le despote est forcé d'obéir à des milices toujours inquiètes et impérieuses. — Lorsqu'une

fois le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir. Je puis citer à ce sujet tous les empereurs romains proscrits par les prétoriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des soldats, et rétablir l'ancienne discipline dans les armées (*De l'Esprit*, discours III, ch. 17). » Ces observations si justes sont confirmées dans les pages éloquentes de Montesquieu. « Les soldats, croyant être, dit Mably, à la place des citoyens, qui avaient fait autrefois les consuls, les dictateurs, les censeurs et les tribuns, associèrent au gouvernement arbitraire des empereurs une espèce de démocratie militaire. » — Le *despotisme militaire* est la conséquence naturelle de l'établissement des grands empires : la violence les a formés, ils ne peuvent se soutenir que par des moyens analogues. L'usurpateur, ou, si on l'aime mieux, le conquérant, ne peut consolider et conserver sa conquête, que par la compression, la soumission absolue des peuples vaincus ; il n'y réussira qu'en établissant sur eux, comme sur les anciens sujets, une autorité vigoureuse, illimitée, unique, appuyée sur de grandes forces répressives. Montesquieu convient de ces vérités, et elles servent à apprécier les prétendus avantages que de vastes conquêtes procurent aux peuples qui les font. Sans parler des Perses, des Macédoniens, des Romains, la monarchie presque européenne de Charles-Quint rendit-elle les Espagnols et les Flamands plus heureux ? Et la France n'est-elle pas là pour dire et que vaut le despotisme militaire, même avec un sénat, un corps législatif, des codés et beaucoup de gloire ? — Le type du *despotisme militaire* avec tous ses abus a été l'empire romain, et il a été d'autant plus odieux qu'il s'établit et se continua long-temps sous les formes républicaines. Si après la bataille d'Actium, Auguste eût nominativement établi et institué une monarchie, il eût consolidé le gouvernement. Mais il laissa subsister tous les noms, tous les emplois républicains. Par-là il donna à l'autorité le caractère d'usurpation, qu'avant tout il fallait lui

ôter ; il lui imprima un caractère de soupçon et de faiblesse qui créa la politique de Tibère et la tyrannie de Néron. Il fallait, au contraire, en concentrant légalement tous les pouvoirs, concentrer tous les intérêts. Ce n'est que par là que se soutient un grand empire, parce que de cette réunion de tous les intérêts résulte l'intérêt général et régulier. L'ordre est la qualité essentielle du *despotisme*, il est la seule garantie pour le souverain comme pour le sujet. Que dire d'un *despotisme* que l'anarchie accompagne ? Or, telle est la condition du *despotisme* militaire : c'est une autorité violente qui ne marche pas, mais qui se précipite, qui n'a point une direction assurée, mais qui heurte et qui érase tout ; qui, n'étant fondée sur aucune loi, aucune tradition fondamentale, originelle, n'a que le caprice pour règle, pour principe et pour fin l'intérêt personnel du *despote*. Moins on dispute au *despotisme*, plus il est tolérable. Le *despotisme* militaire étant un état de guerre continue entre le prince et les citoyens, c'est donc le pire de tous les gouvernements. Auguste lui-même l'éprouva : onze conjurations se formèrent contre lui. Le gouvernement de Tibère, de Caligula, de Néron, présente aussi le spectacle d'une lutte entre l'empereur et les sujets. Cette guerre eut sans doute quelques trêves ; et le monde romain respira sous l'administration de Vespasien, de Trajan, de Marc Aurèle ; mais après le décès de l'un de ces bons et grands empereurs, un homme médiocre et faible était-il appelé au trône, accablé sous le poids de cette puissance à la fois colossale et sans base, *despotique* et contestée, il devenait un monstre : car, voyant ou croyant voir tout le monde conspirer contre son pouvoir, il conspirait contre tous. Telle est l'histoire de Domitien et de ses pareils. — Le *despotisme* militaire est d'autant plus dangereux qu'il peut se concilier avec la dépravation de toutes les formes de gouvernement ; il exagère le *despotisme* régulier, et change en tyrannie la monarchie absolue ; il absorbe les démocraties, et convertit les gouverne-

ments mixtes et constitutionnels en un diabolique mensonge, en une déplorable comédie.

§ VI. Du *despotisme* comme tendance gouvernementale. — Du *despotisme* de Louis XIV ; du *despotisme* ministériel.

« C'est une chose vraiment remarquable, a dit un publiciste, que le *despotisme* ait la même source que la liberté. L'homme veut en même temps être libre et dominer ; c'est de là que sont découlés tous les troubles qui ont agité toutes les associations politiques, tant anciennes que modernes (De Rayneval : *Institut. du droit de la nature et des gens*). » En effet, il n'a jamais existé, il n'existera jamais aucune autorité quelconque qui ne cherche à s'étendre et à devenir absolue. Cette tendance *despotique*, ou, si l'on veut, ce *despotisme* de tendance s'exerce partout. C'est là le caractère de l'homme : s'il se sent le plus fort, il veut dominer, et il n'invoque guère les principes d'égalité que lorsqu'il se sent le plus faible, et qu'il veut humilier les forts. Sans doute cette disposition est atténuée par la sociabilité, la sensibilité, l'éducation, l'habitude ; mais le sentiment de domination est toujours actif, il est indestructible ; et, en dernière analyse, c'est toujours lui qui l'emporte, dès qu'il ne rencontre plus d'obstacles. Bodin, dans sa *République*, a dit : « L'esclave enchaîné croit ne désirer que d'être déchargé de ses fers ; s'il en est déchargé, il désire sa liberté ; libre, il demande d'être citoyen ; citoyen, il veut être magistrat : il n'est pas content de l'être, il aspire aux premières autorités ; s'il y parvient, il veut être souverain. » Cette tendance *despotique* est donc inséparable de toutes les formes de gouvernement. Dans les *démocraties*, le peuple et ses magistrats abusent aussi bien de leur pouvoir que les rois héréditaires. L'exil d'Aristide, la mort de Phocion, ne sont-ils pas des actes d'un *despotisme* impitoyable, farouche ? A Sparte, le *despotisme* des éphores connaissait peu de bornes. A Rome, sous le titre de tribuns, et

au nom du peuple, les Gracques ne furent-ils pas de vrais *despotes*? Mais est-il rien de pire qu'une république mal réglée? C'est là que le *despotisme* est partout, l'ordre et la sécurité nulle part. C'est là que des tyrans comme Denys, comme Nabis, comme Marius et Sylla, mettent les têtes de leurs concitoyens en coupes réglées. C'est là qu'une minorité insolente, mue par un Danton, un Robespierre, se baigne dans le sang, se gorge de pillage, et se dit le pouvoir des masses, parce que la canaille ameutée dans les rues, alors que les bons sont réduits à se cacher, paraît toujours être le grand nombre. La malheureuse Pologne, avec ses serfs, ses gentilshommes, enfin avec son roi électif, et la plupart du temps stipendié par l'étranger, se disait *république*. L'aristocratie qui tend au *despotisme* n'est pas moins funeste; elle est surtout plus corruptrice que le pouvoir d'un seul. Sa politique sera toute de cabale, d'intrigue et de ruse. Elle tâchera de tuer tout esprit public chez le peuple, en concentrant toute l'activité des citoyens sur des occupations domestiques, en occupant leurs passions par des spectacles et des plaisirs corrupteurs. Cherchant à endormir le peuple pour l'enchaîner dans son sommeil, elle répandra d'une main des bienfaits inutiles, et de l'autre des soupçons. « C'est une politique sûre et ancienne dans les républiques, a dit La Bruyère, d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles, dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité, dans la mollesse; le laisser se remplir du vuide et savourer la bagatelle. Quelles grandes démarches ne fait-on pas au *despotique* par cette indulgence! » L'aristocratie, qui bientôt n'aura plus d'idées justes du bien public, sera nécessairement conduite par des passions aussi rétrécies que ses vues. La république alors, sans caractère et sans énergie, deviendra la proie d'un voisin ambitieux, qui la méprisera (témoin Gènes, se donnant dix fois à la France), ou d'un citoyen assez éclairé pour apercevoir tous les vices du gouvernement, assez habile

pour en profiter, et pour finir par s'arroger révolutionnairement une autorité *despotique*, sous prétexte de rétablir le bon ordre. Tel fut le sort des républiques d'Italie. Pourquoi les gouvernants dans les monarchies tempérées ont-ils une tendance si prononcée vers le *despotisme*? c'est que sous le régime monarchique les passions des sujets se façonnent peu à peu à devenir souples et dociles. Celles du prince prendront d'abord un caractère différent, selon la différence des circonstances et des événements qui l'ont porté sur le trône. Doit-il son élévation au respect qu'ont inspiré ses vertus? il règnera comme Numa, pour donner des mœurs et le bonheur à ses sujets. La fraude et l'artifice ont-ils au contraire préparé sa fortune? la fraude et l'artifice lui procureront bientôt un pouvoir dont il abusera. Ce sera Sixte-Quint jetant au loin le bâton du vieillard moribond pour saisir la verge qui châtie les rois et les nations. Un nouveau monarque règne-t-il sur un pays peu étendu ou en butte à des voisins puissants et ambitieux? à moins qu'il n'ait un caractère altier et impérieux, il craindra de s'exposer à des émeutes, il sera d'ailleurs pénétré de la nécessité de ménager des sujets qui peuvent le défendre contre l'étranger. Mais, quand la monarchie paraît enfin affermie, il est presque impossible que le prince puisse résister aux tentations que lui offre la fortune. Ses passions, éveillées par ses flatteurs, confondront à ses yeux son bien particulier et le bien public; elles lui persuaderont d'abord que pour assurer la prospérité de l'état il a besoin de disposer d'un pouvoir plus étendu. Bientôt ces mêmes passions oseront tout, craindront tout, et ne trouveront de sûreté qu'en se livrant aux derniers excès du *despotisme*: un Philippe-le Bel succédera à un Louis IX. — L'auteur de la *Cypédie* nous donne contre la tendance *despotique* du gouvernement monarchique une leçon fondée sur les faits. Cyrus eut à peine abusé des vertus des Perses et de l'autorité limitée que les lois lui confiaient pour former un empire qui dominait sur

l'Asie qu'il y vit naître la corruption, suite inévitable d'une trop grande et trop subite prospérité. Ce prince, assez éclairé pour apercevoir le mal qu'il avait fait, reconnut avec frayeur que ses soldats obliaient l'ancienne constitution, et les lois austères de la Perse, pour se livrer aux vices des vaincus. Il se convainquit alors que, même avec le pouvoir sans bornes que ses sujets lui avaient abandonné, il ne pouvait plus ramener la discipline et les mœurs. Il prévint quelle serait la destinée de son empire, et il en annonça la décadence: Cambyse réalisa les sinistres pronostics de son père. Il abusa tellement de son pouvoir qu'en lui finit la dynastie du grand Cyrus. Une révolution appelle Darius au trône: comme Cyrus, il sut résister à sa fortune, parce qu'il avait eu la peine de la faire. Mais ses successeurs, qui n'eurent que celle d'en hériter, furent accablés d'une si grande puissance. Plongés dans cette léthargie profonde que cause la satiété des biens, ils furent condamnés à ne juger de leur état que sur le rapport de quelques hommes intéressés à les tromper. Leur nom régnait sur un peuple esclave, et le *despote* affranchi des lois électives et primordiales de la Perse, était lui-même esclave de ses entours. Une aristocratie impitoyable de femmes favorites, d'eunuques et de courtisans, se cachait sous le voile de la monarchie. Mais, ce n'était là encore que du *despotisme* dégénéré; le vrai *despotisme*, c'est celui que le maître exerce par lui-même avec force, avec ordre et régularité. Cyrus, Darius fils d'Hystaspes, Haroun al-Raschid et assez d'autres ont fait dire que « le *despotisme* serait le meilleur des gouvernements si les rois étaient les meilleurs des hommes (Dulaure). » Voilà de vrais *despotes*, les autres ne sont que des mannequins royaux, mus par des ressorts étrangers, et que, seul dans l'empire, l'autocrate imbécille n'aperçoit pas. — On a souvent dit le *despotisme* de Louis XIV. Nul roi, en effet, n'a été plus *despote* par caractère, et n'a imprimé à son gouvernement une tendance plus ab-

solue. Le hasard ou la fortune qui donne des constitutions aux empires « en avait refusé une à la France: chacun trouvait dans nos vieux monuments celle qui convenait davantage à ses préjugés, à sa profession, à ses intérêts; partout en général les droits étaient douteux et les faits puissants (Lemontey). » La royauté était assise par le clergé sur les Saintes-Écritures, par les magistrats sur le droit romain, par la noblesse sur les anciennes coutumes. De ces bases Louis XIV n'adopta que la première, il dédaigna les deux autres. « Il fonda une monarchie pure et absolue; elle reposait toute dans la royauté. Le roi se confondit avec la divinité, et eut droit comme elle à une obéissance aveugle. Il fut l'ame de l'état, et ne tint ses droits que du ciel et de son épée. Il devint la source de toute gloire, de tout pouvoir, de toute justice; et toute gloire lui fut rapportée. Sa volonté fit la loi sans partage, et regarda comme un opprobre ces mélanges aristocratiques ou populaires, qu'on désigne par le nom de monarchies tempérées. Il eut, ainsi que les khalifes, la disposition et la propriété de tous les biens, et ce qu'il en laissa aux peuples et même au clergé fut un bienfait de sa modération. S'il voulut ménager le sang de ses sujets, ce ne fut ni par devoir, ni par pitié, ce fut par intérêt de propriétaire. Cette doctrine eut pour sanction sa propre volonté, et il prit soin que l'ame de ses héritiers s'en pénétrât dès l'enfance. Enfin, le Coran de la France fut renfermé dans quatre syllabes, et Louis XIV les prononça un jour: *L'état c'est moi*. » Toutes ces allégations ne sont que la reproduction des paroles de Louis XIV lui-même, qui a défini son pouvoir dans ses *Mémoires* et *Institutions pour le Dauphin*. Elles n'ont pas besoin non plus de commentaires: c'est bien là le *despotisme* dans son essence; mais en se l'attribuant, Louis XIV était un *novateur*, un *révolutionnaire*, il usurpait; aussi sa monarchie n'a-t-elle été que vicière. Dégradée sous la régence, elle devint le véhicule et l'appui du gouvernement vacillant de Louis

XV, qui usa si souvent de la fatale ressource des coups d'état. On sait ce qu'elle est devenue sous Louis XVI ! D'après Louis XIV, un homme a dit aussi : *Le trône n'est qu'un vil amas de bois et de velours. Le trône, c'est moi, l'état c'est moi.* Il alla expier à Ste-Hélène et ce mot et trop de gloire ! Ramené dans la France qui l'avait oublié, et qui ne le revoyait qu'avec prévention, Louis XVIII sut limiter son pouvoir ; il ne fit point de *despotisme*, et sa cendre repose à St-Denys. Son règne n'a été que de neuf ans, et cependant il a acquitté les dettes de la révolution et de l'empire, payé deux fois aux étrangers la rançon de la France, fondé le crédit, et créé un esprit public. L'histoire dira que si Charles X est tombé, c'est pour avoir cru lire dans l'article 14 de la charte constitutionnelle les quatre funestes syllabes qui coûtèrent si cher à Napoléon : *L'état, c'est moi.* Ce mot a donc dans la bouche des princes, en France, la merveilleuse propriété du fameux *Sésame, ouvre-toi*, des contes orientaux ; avec cette différence que la porte ne s'ouvre que pour chasser de France ceux qui l'ont prononcé ! — A l'ombre du *despotisme* de Louis XIV, s'éleva le *despotisme* ministériel, non point indépendant comme celui de Richelieu, mais *despotisme* en second, et qui est comme l'empreinte du *despotisme royal*. « Si Louvois ne dit pas : *Le roi, c'est moi*, ses actions le firent comprendre ; tandis que des intendants du caractère de M. de Basville purent aussi répéter, *Le ministre, c'est moi.* La force royale descendait ainsi sans déperdition aux extrémités de l'ordre social. L'administration circulant si librement, substituait partout l'action du magistrat au zèle du citoyen, tuait l'esprit public dans ses moindres vaisseaux, et montrait tout le corps politique vivamment injecté de *despotisme*. (Lemontey). Après Louis XIV, le *despotisme* ministériel se perpétua. La France eut autant de *despotes* qu'il y avait de départements sous Louis XV, dont l'esprit juste voyait le mal ; dont l'âme

égoïste et paresseuse le laissait faire. — Quelques lignes de Montesquieu compléteront ces idées, en établissant la différence entre le *despotisme régulier* et le *despotisme de tendance* sous les monarchies tempérées. « De cette non-balance, dit-il, que les ministres d'Asie tiennent du gouvernement, et souvent du climat, les peuples tirent cet avantage, qu'ils ne sont pas sans cesse accablés de nouvelles demandes. Les dépenses n'y augmentent point, parce qu'on n'y fait point de projets nouveaux ; et si par hasard on en fait, ce sont des projets dont on voit la fin, et non des projets commencés. Ceux qui gouvernent l'état ne le tourmentent pas parce qu'ils ne se tourmentent pas sans cesse eux mêmes. Mais, pour nous, il est impossible que nous ayons jamais de règle dans nos finances, etc. (*Esprit des lois* ; liv. xiii, ch. 15). » Les lettres de cachet étaient un autre moyen à l'usage du *despotisme* ministériel : et combien Louis XV lui-même aurait frémi s'il avait su tous les secrets de la Bastille, et connu le *despotisme* de ses favorites ! — C'était alors que, sous l'influence du pouvoir, des écrivains payés pour corrompre et dénaturer l'histoire, compilaient nos annales en laissant de côté les monuments des anciennes libertés et ne mettaient au jour que les faits favorables à un *despotisme* sans règle, sans passé, et qui ne devait pas avoir d'avenir. Effrayé des recherches de la vraie critique historique, dont Duclos, Voltaire et Montesquieu avaient donné l'exemple, les ministres de Louis XV vieillissants avaient imaginé ces fraudes politiques, qui rappelaient les fraudes pieuses tant reprochées à la primitive église. — L'historiographe Moreau, dans sa prétendue *Histoire de France*, l'avocat Linguet, dans ses extravagantes diatribes l'abbé de Caveirac et quelques autres étaient à la tête de cette mission de mensonge et de corruption. Indigné de leurs impostures salariales, Mirabeau, presque à son début, composa son fameux *Essai sur le despotisme*. A des textes tronqués et altérés il opposa de consciencieuses recherches,

et détruisant de son éloquence encore brute et juvénile, le *despotisme* bâtard des Maupeou, des Terray, des d'Aiguillon, il prouva qu'il était aussi contraire à l'ordre social qu'aux vraies traditions françaises.

§ VII. *Le despotisme est-il né du gouvernement théocratique? est-il une conséquence de la religion chrétienne?*

Les adversaires du christianisme ont soutenu que le *despotisme* est né de cette religion, et qu'il est un produit, ou du moins une conséquence du gouvernement théocratique. Les Romains, les Grecs, n'ont point connu la théocratie, et cependant le *despotisme* s'est établi chez eux, soit au moyen âge de la Grèce et de Rome, soit lorsque la corruption des cités grecques, ou l'extrême étendue de la république romaine ont amené le *despotisme* d'un seul : car il existe cette conformité entre les sociétés naissantes, encore mal policées, et les sociétés corrompues par un excès de bien-être, qu'elles ne peuvent se soustraire à cette nécessité. Le *despotisme*, dans les sociétés jeunes, paraît être venu naturellement du pouvoir paternel; il n'y peut être limité par aucune loi civile; il n'est borné que par la loi naturelle. Mais comme, une fois constitué en autorité, l'homme veut écarter toute barrière capable de gêner son pouvoir, il lui est impossible de ne point devenir despote, à moins que la religion, la philosophie ou la force ne mettent un frein à sa puissance. — La religion primitive, telle qu'elle se trouve exposée dans les livres saints des Juifs et des chrétiens, loin d'autoriser le *despotisme* des pères ou l'abus du pouvoir paternel, leur a enseigné que les enfants sont un fruit de la bénédiction de Dieu (*Genèse*, ch. 1, v. 28; ch. iv, v. 25); que tous les hommes sont enfants d'un même père, et doivent se respecter les uns les autres comme les images de Dieu (ch. 1^{re}, v. 27). L'Écriture-Sainte représente les premiers hommes qui ont été puissants sur la terre comme des impies qui abusèrent de leurs forces pour assujettir leurs semblables (ch. vi,

v. 4). On ne voit point dans la conduite des patriarches les excès insensés que se permettent les *despotes* chez les nations infidèles. — Chez les Hébreux, il y avait un code très complet, auquel les prêtres et les chefs de la nation étaient soumis : que ces chefs s'appelassent juges ou rois, ce n'était pas l'homme qui devait régner, c'était la loi. Or, le vrai *despotisme* n'existe que quand la volonté du souverain a par elle-même force de loi, comme on le voyait chez les Perses, comme on le voit à la Chine. Le Deutéronome avait fixé les droits légitimes du roi comme ceux des particuliers, et les avait bornés (ch. xvii, v. 16). Si Samuel annonce aux Israélites des abus et des vexations comme les *droits du roi*, il est clair que dans cette allocution, qui m'a toujours semblé une sublime ironie, il parle des droits illégitimes que s'attribuaient les souverains des autres nations, puisque la loi de Moïse, loin de les accorder au roi, les lui interdisait. Diodore de Sicile dit que Moïse fit de sa nation une *république*, et c'est la première qui ait existé dans le monde. — Si des livres juifs on passe à l'Évangile, aux *Actes des apôtres*, dira-t-on que ces saints écrits autorisent l'obéissance passive parce qu'il veulent qu'on rende à César ce qui est à César, et qu'ils recommandent l'obéissance aux peuples (Ép. aux Rom., ch. 13)? Mais le christianisme n'a pas oublié dans cette obéissance la part de Dieu, qui consiste à ne rien faire de contraire à la loi divine, à la morale, au devoir, quand même le souverain le commanderait. « Toutes les lois du christianisme tendent à inspirer l'esprit de charité, de fraternité, de justice, d'égalité morale, entre tous les hommes. Comment tirerait-on de là, demande le théologien Bergier, des leçons de *despotisme* pour les princes et d'esclavage pour les peuples? » S'il n'est pas vrai de dire que le *despotisme* pur ait été établi chez aucune nation chrétienne, il est incontestable que là où il existe ou a existé en Europe, il a été mitigé par les mœurs et les habitudes humaines nées du christianisme.

Quelle que soit, quelle qu'ait été la forme des gouvernements chrétiens, tous sont devenus plus modérés chez les peuples soumis à l'Évangile. Les cruautés de Charlemagne envers les Saxons, celles des chevaliers teutoniques envers les Borussiens, furent des crises momentanées, qui ne détruisaient pas cette vérité historique. Contre des faits aussi éclatants, les spéculations et les raisonnements sont sans force. Le caractère modéré et *anti-despotique* du christianisme se fait sentir dès l'avènement de Constantin à l'empire. Le premier, par ses propres lois, ce prince mit des bornes au *despotisme* usurpé par ses prédécesseurs. La conduite personnelle de Constantin et de ses héritiers fut-elle constamment conforme à ces lois si morales? Sans doute, ils y manquèrent plus d'une fois; mais le principe de la limitation du *despotisme* n'en était pas moins proclamé, et cette proclamation était une protestation contre le prince qui la violait et une consolation pour les peuples. — Ici se présente une autre objection : le droit divin, que les rois chrétiens prétendent leur appartenir, et l'obéissance passive, illimitée, que le clergé prétend leur être due, tendent au même but, qui est de les rendre, non seulement *despotes*, mais de légitimer la tyrannie. Mais, répondent les catholiques, y eut-il jamais un roi chrétien assez insensé pour entendre par *droit divin* le droit de violer les règles de la justice et d'enfreindre les lois naturelles? Le droit divin n'est qu'une condition de sécurité pour l'ordre social, en garantissant la personne des rois, en la rendant inviolable. — Disons le franchement, en fait de *despotisme*, le clergé n'a jamais aimé que le sien; jamais il n'a travaillé avec beaucoup de zèle à consolider celui des rois. Le reproche contraire mériterait plutôt de lui être adressé. — Était-ce le clergé qui inspirait aux juriconsultes de Philippe-le-Bel et de ses fils ces maximes qui tendaient à assimiler la royauté capétienne au *despotisme* des empereurs romains? Ces légistes n'étaient-ils pas les ennemis acharnés de la

puissance du clergé, et ses adversaires dans l'ordre temporel? Est-ce le clergé catholique qui a pénétré Luther de ces principes si favorables à l'omnipotence et à la cupidité des princes temporels? Est-ce enfin le clergé qui dicta à l'incrédule Hobbes les principes de *despotisme* qu'il a établis dans son livre, qu'on peut appeler le *Manuel des despotes*? — « En vain quelques nations voisines et jalouses, disait Helvétius en 1758, nous accusent-elles de plier déjà sous le fait du *despotisme oriental*; je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'usurper un pareil pouvoir. » Il suffit de lire la *Politique selon l'Écriture* pour voir combien Bossuet limite le pouvoir des rois et leur impose de devoirs rigoureux. Les rois, selon lui, ne sont pas affranchis des lois : « Ils sont soumis comme les autres à l'équité des lois; mais ils ne sont passés aux peines des lois : ou, comme parle la théologie, ils sont soumis aux lois quant à la puissance directrice mais non quant à la force coercitive. » — Soutiendrai-je avec Montesquieu que le clergé fut toujours l'adversaire du *despotisme* des rois? Admettrai-je d'après Bergier, que jamaïs prince n'a visé au *despotisme* sans commencer par avilir et par écraser le clergé? Le fait pourrait paraître vrai en général, et quelques exceptions ne le détruiraient pas. N'a-t-on pas vu assez récemment le trône vouloir s'appuyer sur l'autel? Mais ce fait isolé ne prouve rien contre le passé, ni même contre l'avenir. La légitimité et le clergé français, battus, séparés pendant quarante ans d'orages et de révolutions, n'étaient plus que deux corps mutilés, qui sentaient le besoin de s'appuyer l'un sur l'autre. Mil huit cent trente est là pour dire que cette alliance n'avait rien de bien redoutable. Mais quel homme sage oserait blâmer l'appui moral que chez un peuple chrétien le pouvoir demanderait à une religion essentiellement amie de la civilisation et de l'humanité?

§ VIII. Conclusion.

Que conclure de ce qui précède? que

le *despotisme* en lui-même n'est pas si monstrueux, puisque tout le monde veut en faire sur les autres et l'aime par et pour soi ; que de cette tendance générale de l'humanité naît la convenance et la nécessité de la pondération des pouvoirs. Mais, comme le gouvernement des peuples et des nations est un ouvrage de raison et d'intelligence, il faut bien passer aux gouvernants, quelle que soit le régime de l'état, un certain pouvoir discrétionnaire. Dans la république romaine, on avait la *dictature* (v. ce mot). Fera-t-on aujourd'hui moins en faveur des rois et chefs de peuples que pour un simple président de cour d'assises ? Quant à l'usage qu'on peut faire de ce pouvoir, il est impossible d'établir des règles spéciales ; tout s'appuie sur le fait présent : le but seul, mais le but atteint, peut justifier les moyens. Est-il manqué ou dépassé, le gouvernement averti rentre dans ses limites ; puis tout s'apaise, se répare et revient à l'ordre accoutumé. Le pouvoir ne consulte-t-il dans sa politique que

Cet esprit de vertige et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur ?

alors il fait ce dont s'abstinrent toujours les dictateurs de Rome libre ; il prolonge outre mesure sa dictature, son arbitraire de discrétion ; les coups d'état, les illégalités vont leur train ; puis, marchant, se précipitant ainsi, il tombe. C'est la loi du monde, qu'y faire ? Quant à la fermeté patiente, modérée, accessible à l'expérience, intelligente en un mot, sans elle point de gouvernement possible. Il faut se défier des publicistes dont les théories seraient assez avancées ou assez reculées, comme on voudra, pour que l'exercice légitime de ce pouvoir discrétionnaire fût confondu par eux avec le *despotisme*. Il faut aussi plaindre les nations qui, comme les Grecs du vieil empire de Constantinople, vivent au jour le jour entre les excès du pouvoir et ceux de la licence populaire. Il y avait là deux *despotismes* pour un, le sabre de Mahomet II fit l'option.

CH. DU ROZOR.

DESPRÉAUX. (V. BOILBAU.)

DESRUES (ANTOINE-FRANÇOIS), célèbre empoisonneur. Le trait saillant de son caractère fut une hypocrisie aussi profonde que persévérante. Dominant toutes ses pensées, inspirant toutes ses actions, elle ne se démentit jamais dans aucune circonstance de sa vie et le suivit jusque sur l'échafaud. Né à Chartres en 1745, son enfance fut marquée par une circonstance singulière, qui le fit considérer comme une fille jusqu'à l'âge de 12 ans, où une opération chirurgicale lui rendit son véritable sexe. L'habitude du vol, qu'il contracta de bonne heure, commença la bassesse de ses inclinations ; il dépouillait ses camarades, et, pris sur le fait, se montrait insensible aux reproches et aux punitions. Parvenu à l'adolescence, il fut envoyé à Paris et mis en apprentissage chez un droguiste, où il puisa quelques connaissances médicales, dont il devait faire un jour un si funeste usage. La belle-sœur de son maître tenait une maison d'épicerie rue St.-Victor ; Desrués y entra en qualité de garçon, et, abusant de la confiance de cette dame, il en profita pour amener sa ruine et la contraindre à quitter les affaires. Celle-ci s'y détermina en 1770, et lui céda son fonds. Il devait lui payer, pour prix d'achalandage, une somme de 1,200 liv. ; mais, ayant demandé un jour à voir son engagement, il l'arracha des mains de sa créancière, et s'acquitta ainsi de sa dette en la niant effrontément. Résolu de s'enrichir, et ne reculant devant aucun moyen, il fit successivement trois banqueroutes, mais avec tant d'adresse que les créanciers, touchés de sa position, lui offrirent des secours et se prêtèrent à tous les arrangements qu'il lui plut de proposer. Pour inspirer la confiance, il se montrait plein de candeur et de simplicité, et affichait une dévotion qui lui avait acquis la considération et l'appui des ecclésiastiques de son quartier. Non content de hanter sans cesse les églises, il portait un cilice, s'imposait des jeûnes austères et avait deux confesseurs pour diriger sa conscience. Après quelques années passées dans le commerce de l'épicerie, pendant

lesquelles il se maria avec Marie-Louise Nicolaïs, fille d'un bourrelier de Melun, Desrues vendit son fonds et vint habiter près de St.-Germain-l'Auxerrois, où il commença à vivre en homme du monde, tenant table et s'abandonnant aux plaisirs et aux distractions de la société. Il alla ensuite occuper un vaste appartement rue Beaubourg, et s'y fit connaître sous le nom de Cyrano-Desrues de Bury. Ce fut alors qu'il se livra à l'usure et à l'agiotage, achetant et revendant des terres, des maisons, et prenant part à toutes sortes de transactions, souvent illicites, mais dont il avait l'art de tirer profit. Des rapports d'affaires l'avaient mis en liaison, vers 1775, avec un sieur Faust de Lamotte, qui possédait, près de Villeneuve-le-Roi-lès-Sens, une terre seigneuriale connue sous le nom de Buisson-Souef. Il parvint à séduire M. de Lamotte à se défaire de sa terre et se proposa comme acquéreur au prix de 130,000 livres, qui devaient être payées dans le courant de l'année 1776. A l'époque où il contractait cet engagement, Desrues était accablé de dettes, et sa liberté menacée par ses créanciers. Forcé de quitter Paris pour se soustraire à leurs poursuites, il vint chercher un asile chez M. de Lamotte, où il demeura jusqu'à la fin de novembre de cette même année. Il repartit enfin pour la capitale, annonçant à son hôte qu'il allait toucher une somme considérable provenant de la succession d'un parent de sa femme, assassiné cinq ou six ans auparavant dans son château situé près de Beauvais. Plusieurs mois s'écoulèrent, et M. de Lamotte, ne recevant pas de nouvelles de son débiteur, prit le parti de charger sa femme de sa procuration et de l'envoyer à Paris : elle y arriva le 16 décembre 1776. Desrues, prévenu d'avance de son voyage, par une lettre de M. de Lamotte, alla au-devant de cette dame et lui offrit un logement dans sa maison. Celle-ci s'y refusa d'abord, mais, ayant trouvé sa chambre occupée dans un hôtel garni où elle avait déjà habité plusieurs fois, elle se vit contrainte d'accepter l'invitation de Desrues. Elle avait

avec elle un fils âgé de 16 ans, qui fut mis en pension quelques jours après. La santé de la dame de Lamotte ne tarda pas à s'altérer; son hôte, qui se vantait de posséder des connaissances en médecine, offrit ses soins; et, lui ayant fait prendre une potion préparée de sa main, le 31 janvier, la malade expira le soir même. Desrues prit le soin d'éloigner sa femme et sa domestique, qu'il envoya à la campagne avec ordre de ne revenir que le 3 février. Resté seul chez lui, il mit le corps de M^{me} de Lamotte dans une malle qu'il alla déposer chez un menuisier demeurant près du Louvre; puis, l'ayant retirée le lendemain, il la transporta dans une cave qu'il avait louée dans la rue de la Mortellerie, sous le nom de *Ducoudrai*. Cette malle contenait, assurait-il, des vins fins, et il en donna deux bouteilles à la propriétaire, afin de mieux accréditer cette fable. Après avoir fait disparaître la mère, Desrues va trouver le fils à sa pension et lui confie, que sa mère est à Versailles pour des affaires importantes, et qu'il doit aller bientôt la rejoindre. En effet, il revient quelques jours après, et l'emmine de sa pension pour lui faire passer, dit-il, son mardi gras agréablement. Le lendemain, tous deux se mettent en route pour Versailles, mais à peine descendus à l'*Hôtel des Fleurs de lis*, le jeune Lamotte, à qui Desrues avait fait prendre une tasse de chocolat au moment du départ, est saisi tout à coup d'affreux vomissements. Celui-ci le fait transporter dans une chambre garnie chez un tonnelier : il s'y présente sous le nom de *Beaupré*, et se dit l'oncle du malade. Le mal augmente d'heure en heure; l'hôte propose de faire appeler un homme de l'art; mais Desrues rejette bien loin cette proposition, ne voulant pas confier un neveu si cher à quelque ignorant qui le tuerait. Il voulait en prendre soin lui-même. Il fallut bientôt recourir au ministère d'un prêtre, et, durant la cérémonie religieuse, Desrues, agenouillé, récita tout haut les prières des agonisants en versant un torrent de larmes. Il se chargea d'ensevelir lui-même son prétendu neveu; qui l'en

avait prié, assurait-il, en mourant; il confia même au tonnelier que le défunt était attaqué d'une maladie vénérienne, laquelle avait abrégé ses jours. Il fit dresser ensuite l'acte mortuaire du jeune Lamotte sous le nom de Beaupré, né à Commercy, et n'oublia pas de distribuer de l'argent aux pauvres et de faire dire des messes pour le repos de l'ame de sa victime. Tous ces arrangements terminés, il alla trouver à sa terre M. de Lamotte, et lui annonça qu'en vertu d'un nouvel acte l'affaire était terminée; M^{me} de Lamotte avait touché 100,000 livres sur le prix convenu, et était présentement à Versailles, occupée à traiter d'une charge honorable pour son mari. Son fils était avec elle, et allait être reçu parmi les pages, car elle avait reconnu qu'il avait peu de dispositions pour l'étude. Plusieurs lettres venues de Paris confirmaient l'exactitude de ces détails. Après avoir endoctriné M. de Lamotte, Desrués se rendit à Lyon secrètement pour y fabriquer une procuration portant la signature de la dame de Lamotte. Cette procuration autorisait son mari à répéter les arrérages de 30,000 livres restant à payer sur le prix du marché, et lui fut adressée sous le couvert d'un ecclésiastique de Villeneuve-le-Roi-lès-Sens. Cet envoi, qui n'avait été précédé d'aucun avis, surprit M. de Lamotte, qui se décida à se rendre dans la capitale pour y rejoindre sa femme et son fils. Ne pouvant obtenir aucunes lumières sur leur sort, il eut recours à la justice pour forcer Desrués à s'expliquer. Desrués, interrogé, prétendit que la dame de Lamotte était partie de Versailles pour Lyon, accompagnée d'un homme d'un certain âge, paraissant fort avant dans son intimité, et qu'ayant reçu d'elle une lettre datée de cette ville, lui demandant des nouvelles de son mari, il s'était transporté à Lyon, où il avait eu une entrevue avec elle chez un notaire. Depuis, elle avait disparu et il n'en avait plus entendu parler. Rensermé au For-l'Évêque, Desrués essaya de se justifier en ourdissant de nouvelles intrigues. C'est ainsi que le procureur de M. de Lamotte reçut un

paquet contenant pour 70,000 livres de billets à ordre, que madame de Lamotte avait confiés à un prétendu marquis partant alors pour Paris, lequel s'était chargé de les remettre à qui de droit. Mais ce marquis n'était autre que la domestique de Desrués, qui avait déposé le paquet par ordre de sa maîtresse. Cette dernière fut arrêtée. Cette découverte, en fortifiant les soupçons élevés contre Desrués, n'aurait produit aucun résultat, si un événement fortuit n'avait fait découvrir le cadavre de M^{me} Lamotte. La dame Lemasson, propriétaire de la cave où il avait été inhumé clandestinement, témoigna, un jour, à l'une de ses voisines, ses craintes de n'être pas payée du second terme de son loyer, car elle n'avait pas revu le locataire, qui lui avait donné une fausse adresse. Ce propos fut répété à M. de Lamotte, qui s'était logé précisément dans la rue de la Mortellerie. Il en fit part au lieutenant de police. Celui-ci ordonna des fouilles, et le corps de la dame de Lamotte fut découvert et reconnu par son mari et la femme de Desrués: on retrouva dans son estomac les marques du poison. Desrués, après avoir nié d'abord, finit par convenir que la dame de Lamotte était décédée chez lui de mort naturelle, et que, craignant d'être compromis par cet événement, il avait pris le parti de l'ensevelir en cachette. Il avoua ensuite que le jeune de Lamotte avait succombé à Versailles des suites d'une indigestion, et peut-être par des remèdes administrés mal à propos. L'exhumation et l'ouverture du corps prouvèrent aussi qu'il avait péri comme sa mère, victime d'un semblable attentat. Condamné à mort par sentence du Châtelet, Desrués en appela au parlement, où il présenta lui-même sa défense et étonna ses juges par la facilité de son éloquence, et l'art avec lequel il présenta et discuta les faits de sa cause. L'arrêt fut confirmé. Appliqué à la question extraordinaire, il la subit avec fermeté, en protestant toujours de son innocence; il lui échappa seulement cette exclamation: *maudit argent, à quoi m'as-tu réduit!* Le 6 mai 1777, jour de

l'exécution, il dina de bon appétit, et, ayant demandé à voir sa femme, il l'embrassa affectueusement, lui recommandant d'élever leurs deux enfants dans la crainte de Dieu. Arrivé au lieu du supplice, il demanda à monter à l'Hôtel-de-Ville, non pour y faire l'aveu de son crime, mais pour déclarer devant le magistrat qu'il mourait *comme Calas, victime de l'ignorance et de la prévention*. Sur l'échafaud, il dit, en embrassant l'image du Christ : *O homme, je vais souffrir comme toi!* Enfin, livré à l'exécuteur, il ôta lui-même ses habits et souffrit l'horrible supplice de la roue sans pousser un cri. Son corps, jeté dans un bûcher, fut réduit en cendres, qui, recueillies soigneusement, se vendirent au poids de l'or, car beaucoup de gens, dupes de sa pitié, le regardaient comme un saint dont ils voulaient posséder les restes en guise de reliques. — Sa femme, déclarée complice, fut condamnée par la suite à être fouettée, marquée et renfermée durant toute sa vie à l'hôpital. SAINT-PROSPER jé.

DESSALAISSON DE L'EAU DE MER. Les sciences et les arts relatifs à la marine ont fait de grands progrès chez les peuples modernes; mais l'homme qui parviendrait à rendre l'eau de mer potable par un procédé rapide et facile ferait la plus importante découverte que désirent aujourd'hui les marins. C'est une position horrible et presque incroyable que celle d'un navire pris de calme sous les feux de l'équateur, et condamné à voir périr de soif tout son équipage, alors qu'il se balance sur une mer sans fond, et qu'autour de lui, jusqu'à la dernière limite de l'horizon, l'œil n'aperçoit qu'une énorme masse d'eau; mais cette eau piquante, amère, âpre, ne désaltère point, et sa salure est telle que toutes les tentatives faites pour l'adoucir n'ont mené jusqu'ici qu'à des procédés inapplicables dans la pratique. Et cependant il y a longtemps que les hommes sont à la recherche de cette découverte : les auteurs qui s'en sont occupés remontent jusqu'à Plin l'Ancien. Les seuls moyens que la chimie mette à notre disposition pour arri-

ver à ce résultat sont : la congélation, la distillation, l'infiltration. Je vais les examiner successivement. La *congélation* : ce procédé, fondé sur les propriétés de l'eau salée, qui au moment de la solidification, se partage en deux parties de salures diverses, ne produit, après une série d'opérations, qu'une boisson désagréable; et d'ailleurs, tout le monde comprendra qu'il ne faut pas songer à établir à bord d'un navire une fabrique de glace pour se procurer sa boisson journalière. La *distillation* : le premier emploi de cette méthode doit avoir une date fort ancienne; les Espagnols s'en servirent, en 1566, au siège de Gelres : pressés de près par les Turcs, ils se procurèrent de l'eau potable en distillant de l'eau de mer à l'aide d'un alambic. Le docteur Luzureaga et don Francisco Ciscar rapportent dans leurs *Réflexions sur les machines et manœuvres en usage à bord des navires* (ouvrage imprimé en 1791), que les marins espagnols, dans les voyages de découvertes dans l'océan Pacifique, faisaient usage pour leur boisson d'eau de mer dessalée : le procédé employé se trouve détaillé dans la relation du voyage de Quiros à la terre Australe. « Le 6 février 1606 Ce jour là, on arrangea le four et on dressa l'appareil pour retirer de l'eau douce de l'eau salée. — Le 7 février On chauffa le four et la machine à eau ... L'eau fut reconnue par tout le monde douce, suave et bonne à boire, etc. » Baumé aussi distilla l'eau de mer, et Rochon modifia son procédé en abaissant le degré de l'ébullition de 105° à 30°, par l'expulsion de l'air atmosphérique de l'intérieur de la chaudière. M. de Freycinet, capitaine de vaisseau, tenta, il y a quelques années, de remplacer sa provision d'eau par un chargement de charbon et un alambic; je n'ai pas besoin d'ajouter que ses essais ne furent pas heureux. La voie de distillation ne peut mener qu'à d'impuissants résultats : le charbon qu'on est obligé d'embarquer occupe plus de place que la quantité d'eau produite par sa combustion; il y a bien d'autres incon-

venients encore que tout le monde saisira facilement. Quelques hommes industrieux ont pourtant imaginé de fort jolis appareils pour utiliser jusqu'au feu de la cuisine dans cette distillation : on a fait à Londres une cheminée portative dont le bassin d'eau bouillante porte deux casseroles, l'une pour le bouillon, l'autre pour la viande. — L'infiltration : ce procédé vient encore d'être tenté dernièrement. On remplit un siphon ou tube recourbé à branches inégales de matières terreuses ; on verse l'eau de mer dans un petit réservoir placé au sommet de la plus longue branche : par l'effet de son poids, et, d'après les lois d'équilibre des fluides, l'eau traverse les substances intermédiaires en faveur desquelles elle se dépouille de ses sels et remonte pour se déverser par l'orifice de la plus petite branche. Il en devrait être ainsi, mais cela n'a pas lieu : l'eau filtrée ne tombe que goutte à goutte, et elle conserve une saveur saumâtre. — La question de la dessalaison de l'eau de mer reste donc entière et à peu près au même point qu'il y a 2,000 ans.

THÉOGÈNE PAGE.

DESSALÉ, en latin, *astutus, callidus, recoctus, versipellis* ; fin, adroit, rusé, égrillard, fourbe, déniaisé, habile à piper autrui, mais ne se laissant jamais duper. Ce mot, qui appartient au style plus que familier, semble inféodé à la langue comique. « Taisez-vous, vous êtes une dessalée, » dit Georges-Dandin à Claudine, qu'il soupçonne, non sans raison, de servir les intrigues de sa femme. En effet, cette Claudine prouve par ses actes aussi bien que par ses discours toute sa science et toute son habileté en affaires d'amour. Dans les pièces de théâtre, ce mot revient plus d'une fois, et toujours adressé à des personnages de mœurs fort relâchées et d'une probité plus qu'équivoque. En effet, *dessalé* emporte toujours l'idée d'un fripon débauché, et s'applique également aux deux sexes. — « Vous avez affaire à un compagnon qui est fort *dessalé*, prenez garde à vous. » — « Vous paraissez toutes deux bien *dessalées*, » dit un personnage à deux fem-

mes dans la comédie des *Souffleurs*, c.-à-d., dans l'un et l'autre cas, que l'on possède à fond toutes les ruses en affaires, comme en amour, et toute l'effronterie nécessaire pour en user avec succès. — Figaro est aussi un *dessalé*, car il est rompu aux intrigues, et fort peu scrupuleux quand son intérêt est en balance avec la probité. — Aujourd'hui, ce mot n'a rien perdu de ses diverses acceptions, et pourrait s'appliquer à plus d'un parvenu de la tribune et de la bourse, dont le patriotisme n'est qu'un leurre, l'opinion une marchandise, et l'éloquence un emprunt.

SAINT-PROSPER J^e.

DESSALINES (JACQUES), naquit à la Côte-d'Or, en Afrique. Il appartient d'abord à un nègre libre, qui lui donna son nom. Les troubles sanglants qui éclatèrent à Saint-Domingue à la suite des décrets trop précipités de la constituante mirent en évidence les talents distingués de Dessalines, mais en même temps aussi son naturel féroce et sanguinaire. Jean-François, l'un des 1^{ers} généraux noirs, se l'attacha en qualité d'aide-de-camp. La bonne intelligence ayant cessé de régner entre Jean-François et Toussaint-Louverture, Dessalines rompit avec son premier chef et suivit le parti de Toussaint, qui le fit son premier lieutenant. Dessalines justifia pleinement la confiance de cet homme remarquable, à qui ses ennemis mêmes ne purent refuser leur estime et leur admiration. Le général Rigaud, l'une des illustrations de notre vieille armée, et qui depuis, réuni avec d'autres compagnons de gloire et d'infortune, fonda la colonie historique du Champ d'Asile, arriva de France pour rétablir l'ordre et la paix dans la colonie, sa terre natale. Dessalines lui livra plusieurs combats avantageux et fit échouer sa mission. Lorsque Moïse, autre ambitieux qui surgit des discordes civiles, s'insurgea contre Christophe, et voulut s'emparer de l'autorité, Dessalines comprima cette rébellion alarmante. Le brave et infortuné Leclerc, que Bonaparte, premier consul, chargea de la pacification définitive de St-Domingue, trouva dans

Dessalines un adversaire non moins habile qu'intrepide. Après l'arrestation et la déportation en France de Toussaint-Louverture, Dessalines se soumit ; mais cette soumission était feinte et le nègre ambitieux aspirait à la succession de Toussaint. En effet, les noirs ayant repris les armes contre les Français, Dessalines se mit aussitôt à la tête de l'insurrection, et se soutint contre Rochambeau, successeur de Leclerc, mori de la fièvre jaune dans les premiers jours de brumaire de l'an xi. Peu de campagnes furent aussi désastreuses pour les armes de la république. La sanglante affaire de Saint-Marc ôta aux Français tout espoir de se maintenir dans l'île, et les débris de l'armée conclurent enfin au Cap-Français une capitulation avec Dessalines pour l'évacuation de l'île. La brillante valeur que Dessalines avait déployée dans ces dernières circonstances lui fraya le chemin au pouvoir. Les généraux noirs le proclamèrent gouverneur à vie de Saint-Domingue. Il signala son élévation par un massacre général des blancs. Près de cinq mille de ces infortunés périrent par son ordre dans d'affreuses tortures au Cap-Français, aux Cayes, au Port-au-Prince. Après cette atrocité, Dessalines se fit proclamer empereur d'Haïti, sous le nom de Jacques I^{er}, et promulgua une nouvelle constitution. Cet acte déclarait l'empire d'Haïti *indivisible* sous un empereur électif, mais revêtu d'une autorité presque absolue, établissant à jamais la liberté et l'égalité, confisquant les propriétés des Français au profit de l'état, et, à l'exception des Allemands et des Polonais, déclarait les blancs inhabiles à posséder des biens-fonds. — Cependant, la partie espagnole de Saint-Domingue était encore au pouvoir des Français ; Dessalines résolut de la soumettre. Mais Ferrand y commandait, et cet intrepide général répondit à coups de canon aux sommations hautaines de l'empereur nègre, et osa même, investi par une armée de noirs, faire une sortie dans laquelle il tua à Dessalines 1,300 hommes, et le força de lever le siège. Furieux de cet échec, Des-

salines s'en vengea sur ses propres sujets et leur fit ressentir toutes les horreurs de la tyrannie la plus atroce. L'imprudent oublia qu'il était lui-même sorti des rangs de ce peuple qu'il foulait sous ses pieds ; il ne tarda pas à être puni de son aveuglement. Deux hommes d'une ambition égale, mais du reste bien différents de caractère et de talent, le nègre Christophe et le mulâtre Pétion, se mirent à la tête d'une conjuration, et, attaquant le tyran au moment d'une revue, le percèrent de coups. Dessalines périt le 17 octobre 1806. G. HESSER.

DESSAU (Anhalt), l'une des trois principautés d'Anhalt qui, lors du dernier partage de 1603, échut au duc Georges (v. ANHALT). En y comprenant le pays de Zerbst, advenu à la ligne de Dessau par voie d'héritage en 1793, elle compte 57,500 hab., répartis sur 17 milles carrés. On évalue les revenus de cette principauté à 510,000 florins. Le souverain d'Anhalt-Dessau possède en outre, sous la souveraineté du roi de Prusse, 26 milles carrés de territoire avec 66,000 habitants, répartis en 8 villes, 4 bourgs et 940 villages. Les princes de Dessau prennent, depuis 1817, le titre de duc. — La ville de Dessau, capitale du duché, bâtie sur la Mulde, est une jolie petite ville dont la population s'élève à près de 10,000 âmes. C. L.

DESSÈCHEMENT (agriculture). Il est quelquefois nécessaire dans les entreprises des travaux publics d'exécuter l'opération de dessèchement, et alors les ingénieurs emploient, pour y parvenir, des machines plus ou moins ingénieuses, selon les localités, le temps accordé pour l'épuisement, les difficultés à vaincre, etc. ; mais, en général, c'est en agriculture que cette opération est le plus souvent utile. Ainsi, dans cet article, nous ne nous occuperons que des travaux qui réclament le concours et les lumières des agriculteurs. — Si tout ce qui végète a besoin d'eau, la sécheresse est funeste et même mortelle à la culture des plantes. Plus d'un million d'hectares en France sont improductifs, parce qu'ils sont con-

stamment couverts d'eau à des époques régulières de l'année. Le but qu'on veut atteindre en les desséchant, c'est de profiter des débris des plantes aquatiques qui vivent dans les terrains marécageux, d'une humidité modérée que procurent ces terrains, même long-temps après leur dessèchement ; de la possibilité de se ménager des arrosements faciles et peu coûteux ; d'assainir le pays, que le propriétaire habite souvent lui-même, et d'écartier le germe des maladies dangereuses. On voit donc que de semblables opérations sagement dirigées ne peuvent être que fructueuses. Il est toujours pressant de les exécuter, car si l'eau séjourne l'hiver dans les champs, la terre, le reste de l'année, y devient stérile : si c'est dans une prairie, les meilleures plantes périssent. Ainsi, dans tous les cas, le mal se fait promptement. L'inondation des terres peut provenir de plusieurs causes : 1^o de la stagnation des eaux pluviales et de celles des fontes de neige ; 2^o des eaux accumulées dans des réservoirs souterrains, d'où elles sortent par l'effet de leur pression ; 3^o de l'infériorité du niveau des terres par rapport à celles qui les entourent. — Dans le premier cas, on fait des *rigoles* ou fossés ouverts, ou des *coulisses*, qui ne sont autre chose que des rigoles souterraines. Le premier mode a l'inconvénient de gêner la circulation des voitures, de la charrue, et d'exiger la construction d'un grand nombre de ponts. Le second mode, celui des coulisses, est d'un usage immémorial. Elles se font en pierres, en terre à briques et à poteries, en fascines, branchages ou simplement en gazon. Ces dernières durent 12 à 15 ans. Lorsque l'essence des bois est bien choisie, et les branches un peu grosses, les seconds durent de 30 à 40 ans ; si elles sont en pierres, les coulisses durent plusieurs siècles. — Dans le second cas, c.-à-d. celui des terrains inondés par les sources, on peut, comme en Angleterre, en Allemagne, et surtout en Italie, percer les *glaises*, cela arrête l'infiltration des eaux dans les terrains inférieurs,

et il suffit souvent de percer quelques trous de sonde. — Pour les surfaces d'une grande étendue, on ouvre des fossés d'écoulement ; on y fait aboutir des fossés transversaux, dans lesquelles on multiplie, selon le besoin, les trous de sonde. Les eaux peuvent même être ramassées dans de grands puisards garnis de glaise, et si elles sont assez abondantes pour parvenir à la surface de ces puits, on peut les utiliser, en les employant au service des usines voisines. Dans cette circonstance, il est préférable, selon le conseil d'Anderson, de substituer le percement des puits aux trous de sonde. — Dans le troisième cas, celui où il s'agit de dessèchement des plaines humides, sans pentes, et de marais plus bas que le pays environnant, il est très essentiel d'adopter la méthode la plus économique : elle consiste à prendre pour centre de l'opération le point le plus bas de la plaine. On y établit les travailleurs sur des fascines ou des planches ; ils percent, au moyen de *louchets*, *dragues*, etc., un puits ou puisard, dont on soutient les parois avec des planches et branches d'arbres. On y introduit au milieu un coffre en bois, et on l'assujettit en jetant tout autour, extérieurement, des pierres brutes ; c'est dans ce coffre en bois qu'on fait jouer la sonde jusqu'à ce qu'elle ait atteint un terrain perméable ou de nature à absorber les eaux de la surface. On en facilite l'écoulement en faisant des fossés ou coulisses qui aboutissent à ce puisard. Si les terres à dessécher sont fort étendues, on y proportionne le nombre de puits, qu'on place de préférence au pourtour du terrain inondé, et lorsque tout leur effet est produit, on comble les fossés avec des pierres ou des fascines, de manière à ce qu'ils puissent toujours opérer les saignées nécessaires, surtout quand il arrive de grandes pluies. Ces fossés sont ensuite recouverts de gazon, de terre, et nivelés, et les travaux agricoles peuvent après ces opérations être repris. — Nous traiterons ce sujet sur une plus grande échelle, en y comprenant le *dessèchement des marais*. C'est une

opération longue et coûteuse : longue, en ce qu'il faut l'intervention du gouvernement, et coûteuse, parce qu'il est rare d'obtenir d'heureux résultats, si on ne la fait pas en grand, et si on n'emploie pas les meilleures machines d'épuisement, machines qui, par leur construction et leur transport, absorbent déjà des capitaux considérables. Cela explique pourquoi on en entreprend si peu en France, où l'esprit d'association, seul moyen de réunir de grands capitaux, est si peu actif, si peu répandu. — Une grande partie de ce qui précède peut s'appliquer au dessèchement des marais. La première mesure à prendre, c'est d'étudier la déclivité ou les pentes du terrain, pour diriger selon ces pentes les eaux des marais. S'il n'y a pas de pentes, on a recours au forage des puits; s'il n'est pas avantageux de les employer, on pratique des tranchées à fond de pierres, qu'on dirige vers une pente plus ou moins éloignée, et qu'un bon nivellement a fait connaître. — Enfin, si les marais sont au-dessous de tous les cours d'eaux voisins, il ne faut pas hésiter à employer les meilleures machines connues, et aujourd'hui ce sont des machines à vapeur, des moulins à vent, etc., sans préjudice de machines moins coûteuses, telles que la vis d'Archimède, lorsqu'elles sont suffisantes. — Sous ce rapport, on trouve en Hollande de beaux et grands modèles de dessèchement : on y voit entre autres une surface de 10,000 hect., qui formaient autrefois le lac Burmster, et dont le fond était de 5 mètres au-dessous de la basse mer. — Il est des cas, mais ils sont rares, où le dessèchement peut s'opérer par *remblaiement*, c.-à-d. qu'on répand sur la surface du terrain une quantité de terre suffisante pour en élever le niveau, et le rendre supérieur aux eaux courantes. — On peut aussi le faire par *colmates*, ou dépôts successifs; alors on dirige, avec une grande promptitude, des eaux troubles dans les fonds où elles peuvent déposer les terres qu'elles tiennent en dissolution; et l'on conçoit qu'en répétant souvent cette opération, les couches inférieures s'élèvent

successivement de tout le terrain déposé. — Il y a des exemples de résultats obtenus par ce système des colmates : l'étang de Capestan, près de Narbonne, a été desséché ainsi. — Le *dessèchement par canaux* est également employé lorsqu'il faut l'exécuter dans des vallées où se réunissent des torrents, des rivières ou des ruisseaux qui ne peuvent trouver d'issues nulle part, ou qui n'en ont que d'insuffisantes. Le premier travail à faire, c'est de connaître et d'apprécier parfaitement toutes les causes d'inondation, et pour cela il faut niveler et jauger les différents cours d'eau, dresser le plan des surfaces inondées, ainsi qu'un plan général de nivellement et de sondes. Quant aux conditions à remplir dans l'exécution des travaux, on peut les résumer ainsi : faire écouler les affluents principaux en les isolant des eaux locales; faire déboucher celles-ci dans les premiers, et le plus en aval possible; diriger les canaux des affluents le plus directement que l'on pourra vers le débouché général des marais; établir ces affluents sur les faîtes ou parties hautes, pour que les canaux principaux aient une pente plus forte, et les eaux plus de vitesse; éviter de faire ce qu'on pratique assez souvent, d'ouvrir un canal principal à travers les parties les plus basses des marais, car alors on n'empêche pas que les eaux étrangères ne viennent s'y rendre, inconvénient à l'abri duquel il faut surtout se mettre : veiller à ce que le canal principal ne débite pas toutes les eaux en masse, mais les évacue successivement; à ce que les canaux principaux soient ouverts les premiers, en tout ou en partie, selon les localités; ne pas faire passer les canaux sur les parties tremblantes; remplacer les canaux de ceinture, rarement exécutables à cause des irrégularités de leur périmètre, par de simples fossés; enfin, établir pour tous les canaux des *francs-bords* (v.). Telle est la marche la plus rationnelle à suivre pour léguer à l'avenir des ouvrages stables, tout en les exécutant économiquement, et les rendant d'un entretien peu dispendieux. V. DE MOLÉON.

DESSEIN, pensée qui tend à la réalisation d'un fait, et qui en général est le fruit de réflexions plus ou moins profondes. Il n'y aurait jamais eu trace de civilisation au monde sans cette activité individuelle qui caractérise notre espèce et la rend si féconde en desseins. C'est à une qualité aussi précieuse, et qu'il a étendue jusqu'à ses dernières limites, que l'Européen doit la prééminence qu'il exerce sur tous les peuples des autres continents : il est le premier, parce qu'il est le plus abondant en desseins. Il est vrai qu'un certain nombre d'entre eux échouent à l'application, mais on voit aussitôt par où ils ont croulé ; ils forment le chaînon de nouvelles expériences, et il arrive maintes fois qu'un dessein qui manque en fait naître cent qui réussissent. C'est ainsi que par suite d'essais malheureux, mais réparés par les succès les plus brillants, la direction du monde est arrivée à l'Occident, qui la conservera encore pendant des siècles. L'immobilité dans le caractère comme dans les institutions ne pourrait avoir d'avantages, que si de prime-abord on arrivait à la perfection. Prenons pour exemple les peuples de l'Orient. Nous reconnaitrons sans doute en eux certaines qualités précieuses : ils sont hospitaliers, sincères et religieux, mais ils ont quelque chose de trop stationnaire dans la pensée, qui les condamne à vivre dans l'isolement. Il en résulte que leurs institutions demeurent empreintes d'une barbarie primitive, que la violence peut modifier par intervalle, mais qu'elle ne peut détruire. Les habitants de l'Orient, en dépit de leur contact avec les peuples les plus éclairés, végètent dans la même enfance que se lèguent des générations successives. Un instant ils ont pu balancer avec nous la fortune des armes, mais ils ont fini par être complètement vaincus. En effet, à ne parler que depuis deux siècles seulement, nous avons fait prospérer dans tous les genres tant de desseins nouveaux qu'ils ont imprimés aux sciences, aux lettres et aux arts l'impulsion la plus vive : guerre, législation, commerce, tout a été créé

à neuf. Lors même que les Orientaux, à une époque donnée, seraient entrés en possession d'une civilisation supérieure à ce qu'était alors la nôtre, ils n'en seraient pas moins en arrière aujourd'hui, pour ne pas s'être retrem্পés au mouvement général des esprits. A part certains grands principes de civilisation, qui leur ont manqué dès l'origine, la différence qui existe entre eux et nous tient encore à ce que nous marchons sans cesse de desseins en desseins, attendu que nous voulons toujours améliorer, tandis qu'endormis dans leur sort présent, ils ne songent jamais à innover pour en sortir ; ils suivent des routines, mais ne forment pas de desseins. Ce n'est pas cependant que civilisation soit synonyme d'agitation, car la civilisation a ses bases principales qui se conservent ou doivent se conserver immobiles, mais tout ce qui est détail est sujet à changement. L'idée de hasardeux, de précipité, est si loin de s'attacher à la nature constitutive des desseins qu'il faut pour qu'ils produisent un grand effet qu'ils aient été au préalable long-temps mûris ; ils exigent tout à la fois du temps et de l'à-propos. En France, dans la société antérieure à 1789, on ne se jetait pas comme aujourd'hui dans toutes les carrières ; des conditions de succès et des limites de positions arrêtaient l'impétuosité du premier essor ; des desseins conçus par le père n'étaient souvent accomplis que par le fils : alors tout se trouvait réuni. La pensée primitive avait été envisagée sous toutes ses faces, tandis que l'exécution, à laquelle on appliquait les derniers systèmes d'amélioration, était parfaite. — Il y a une harmonie religieuse qu'on ne saurait trop admirer, c'est qu'à côté du libre arbitre dont Dieu nous a dotés, comme preuve que nous sortons de ses mains, il nous a donné toutes les vertus et les lumières qui tendent à bien diriger nos desseins : nous avons le courage, le discernement, la prudence, enfin tout ce qui assure le succès, puis, nous sommes-nous trompés dans nos calculs, il nous reste la résignation : il y a plus, elle nous est commandée. — Il faut

bien se garder de multiplier ses desseins, autrement ils s'entre détruisent; les moyens qui font réussir le premier rendent souvent impossible le second; d'un autre côté, les ennemis veillent, les obstacles s'accroissent, l'âge arrive, et l'on succombe dans les préliminaires du combat. — Les hommes qui ont imprimé une trace profonde au temps n'ont guère conçu qu'un dessein qui a occupé toute leur vie. A-t-il présenté de nombreuses ramifications se rattachant à un seul plan, eh bien ! ils ont fait naufrage en présence de cette redoutable unité. Charles-Quint a combattu avec bonheur pendant de longues années pour ravir aux autres rois leur part d'influence en Europe : il n'a pu l'obtenir, et a été enseveli dans sa gloire incomplète dans un couvent. De nos jours, Napoléon a remporté d'éclatantes victoires sur tous les champs de bataille; il a été plus près du but que le monarque espagnol, mais il est mort à la peine, sans avoir pu l'atteindre. Plus heureux, César seul a réalisé un immense dessein, il est devenu le premier à Rome; mais pour combien de jours ! Un esprit tout à la fois souple et supérieur, et versé dans les ressources de l'intrigue, peut dans un cadre étroit amener à bien dans tout le cours de sa vie deux ou trois desseins, encore ne les fait-il réussir qu'à de longues distances les uns des autres; il faut qu'on ait le temps d'oublier le succès. — Les vieillards forment peu de desseins, ils sont à un âge où l'on doute de soi et des autres, et sans cette double garantie on ne tente rien. Les femmes, quand elles ont conçu un dessein qui intéresse leur vanité, parviennent tôt ou tard à le faire triompher; et comme il ne s'agit pour elles que de petits détails de société, elles peuvent entasser succès sur succès, du moins quand elles n'ont à les obtenir que du consentement des hommes. Mais entre femmes qui sont en rivalité, l'une pour faire triompher un dessein, et l'autre pour le faire échouer, la lutte est longue et pénible, et ce sont des avantages de position, de beauté ou de jeunesse qui en définitive

font pencher la balance, parce que les hommes prennent alors parti. — Il y a des époques où tout est excessif : telles sont les révolutions; jamais les desseins ne sont plus multipliés, jamais on ne déploie plus d'énergie et d'habileté, mais la précipitation est si grande en toutes choses que rien ne peut parvenir à maturité. Monuments ou ouvrages sont à peine élevés qu'ils tombent les uns sur les autres : il y a une reproduction et une destruction continuelle, mais la dernière l'emporte à la longue sur la première. Telle est l'histoire du XIX^e siècle, et c'est ce qui fait aussi qu'il aura moins de place qu'on ne le pense dans l'histoire. Les siècles ainsi que les hommes sont tenus d'avoir de la mesure dans leurs vertus comme dans leurs talents.

SAINT-PROSPER.

DESSERT. L'emploi de ce mot pour exprimer le dernier service d'un repas ne remonte qu'à la première moitié du XVII^e siècle. Nicot, dans son Dictionnaire, imprimé en 1606, ne le cite pas; mais on le trouve dans Cotgrave, publié en 1632. Cependant l'usage qu'il sert à désigner est, chez nos Français, d'une époque assez reculée. Grégoire de Tours parle, dans un passage de son histoire, du vin et des épices que l'on apportait après le repas; et, suivant le témoignage de plusieurs écrivains, il paraîtrait que tels furent les premiers desserts. A propos de ces épices servies après le repas, Legrand d'Aussy, dans sa *Vie privée des Français*, a dit : « Nos pères avaient une passion pour les assaisonnements forts. Ce goût, au reste, n'était pas en eux un appétit déréglé de la nature, c'était un principe d'hygiène, un système réfléchi. Accoutumés à des nourritures d'une digestion difficile, ils croyaient que leur estomac avait besoin d'être aidé dans ses fonctions par des stimulants qui lui donnassent du ton. D'après ces idées, non seulement ils firent entrer beaucoup d'aromates dans leur nourriture, mais ils imaginèrent même d'employer le sucre pour les confire ou pour les envelopper, et de les manger ainsi, soit au dessert comme digestifs, soit dans la journée

comme corroborants. » « Après les viandes, » disent *Les triomphes de la noble dame*, « on sert chez les riches, pour faire la digestion, de l'anis, du fenouil et de la » coriandre confits au sucre... » « Ce sont ces aromates confits que l'on nommait proprement épices, et dont le nom se trouve si souvent répété dans nos anciennes histoires, dit encore Legrand-d'Aussy au même chapitre. Ce sont eux qui formaient presque entièrement les desserts, car, les fruits étant réputés froids par leur nature, la plupart se mangeaient au commencement du repas. » Il en était de même pour toutes ces pâtisseries et gâteaux, qui n'étaient pas moins nombreux ni de formes moins variées que nous les voyons aujourd'hui; seulement les sucreries, les épices et le vin composaient seuls le service appelé par nous aujourd'hui *dessert*, service dans lequel les fruits et les gâteaux de tout genre jouent un si grand rôle; et de là vient cette façon de parler si commune chez les écrivains de cette époque : *après le vin et les épices*, c.-à-d. après le repas tout à fait terminé. — Nous avons dit, en commençant, que le mot *dessert* fut introduit dans le langage vers le commencement du xviii^e siècle. Il se pourrait cependant qu'il fallût reporter la création de ce mot vers les dernières années du xvi^e; car nous trouvons ce service, avec tous les mets dont nous le composons, spécifié dans une ordonnance somptuaire rendue le 21 janvier 1563 par Charles IX. Il faut dire que le commissaire Delamarre qui la rapporte (t. i^{er} de son *Traité de la police*) en a probablement *modernisé* le langage. Quoi qu'il en soit, nous citerons ici cette ordonnance, qui est curieuse, et qui nous donne de précieux détails sur la vie privée des Français. — « En quelques noces, festins, ou tables particulières que ce puisse être, il n'y aurait dorénavant que trois services au plus, savoir : les entrées de table, la viande ou le poisson, et le *dessert*; qu'en toute sorte d'entrées, soit en potage, fricassée ou pâtisserie, il n'y aurait plus que six plats, et autant pour la viande ou le poisson, et dans chaque

plat une seule sorte de viande; que ces viandes ne pourraient être mises doubles; que l'on ne pourrait, par exemple, servir deux chapons, deux lapins, deux perdrix pour un plat, mais seulement un de chaque espèce; qu'à l'égard des poulets et des pigeonneaux, on en pourrait servir jusqu'à trois; des grives, bécassines, et autres oiseaux de cette nature, jusqu'à quatre, et des alouettes et autres d'espèces semblables une douzaine en chaque plat; qu'au *dessert*, soit *fruit*, *pâtisserie*, *fromage* ou autre chose quelconque, il ne pourrait non plus être servi que six plats, le tout sous peine de 200 livres d'amende pour la première fois, et 400 pour la seconde, applicables, moitié au roi, moitié au dénonciateur. » Depuis cette époque, le luxe de table allant toujours croissant, nous trouvons, dans les relations différentes de repas et de fêtes, des descriptions de dessert d'une magnificence inouïe. C'est même pour cette partie du festin que les ornements, les fleurs, les parfums, furent prodigués. En plusieurs circonstances, Louis XIII et Louis XIV, ou plutôt les officiers de leur maison, développèrent un art et un goût infinis (v. REPAS). — LE ROUX DE LINCY.

Aux temps féodaux, alors que les festins étaient pour les seigneurs d'honorables occasions de développer leur faste et leur puissance, les drageoirs et les bassins de conserves n'ornaient pas seulement le dessert; des pluies d'eau de senteur et de dragées lancées sur les convives, excitaient une brillante gaité. Cette gaité, que nous ne connaissons plus, a fait longtemps le charme des repas. Chez nos pères, les dîners, rarement politiques, étaient de véritables plaisirs, alors que des mœurs sévères, une vie laborieuse et simple laissaient aux récréations tout leur prix. Les bons mots, les chansons, terminaient joyeusement la fête. C'était là que se distinguait particulièrement cette verve, cette saillie française, dont la renommée, si bien acquise par nos aïeux, semble nous appartenir encore de fait, sinon de droit. — La chanson de table tient une place distinguée dans les

fastes de la poésie française, brillante d'imagination et de gaieté; mais, redite plutôt que lue, traditionnelle plutôt que classique, elle dort ensevelie dans quelques vieux recueils: Collé et Lattaignant sont oubliés comme les anciens qui furent leurs modèles. Le genre, renouvelé de nos jours avec un talent remarquable, n'a néanmoins trouvé d'écho que dans quelques joyeuses réunions de tavernes ou dans les rues. — Chez les Romains, où l'usage était de changer de table, le dessert s'appelait *mensæ secundæ*: c'était là qu'après le souper, qui était leur principal repas, la soirée s'achevait par des libations, des chants, des entretiens politiques ou licencieux. Au temps de la république, les mœurs, encore sévères, éloignaient les femmes de cette prolongation de repas, souvent terminée en orgie. La même coutume se retrouve en Angleterre. Nous n'examinerons pas ici tout ce que la société doit perdre à cet usage, à tous ceux qui privent la conversation de la retenue, de la variété, du charme que la réunion des sexes et la diversité des âges y doivent apporter. — Le dessert, où l'esprit ne tient plus sa partie, peut encore, dans les mœurs simples, et surtout à la campagne, occuper l'industrie des maîtresses de maison. Le choix et l'arrangement des fruits ou des fleurs dont est parée la table, l'élégance des édifices sucrés, la symétrie des assiettes, ne sont pas des soins tout-à-fait étrangers aux arts. L'appétit satisfait, les yeux et l'odorat sont flattés à la fois par la beauté du fruit élégamment élevé en pyramides; par les formes variées des sucreries, dont la saveur parfumée réveille encore la satiété; enfin, par la fumée des vins pétillants ou liquoreux, dont les esprits volatils excitent la verve et animent la gaieté. Il ne messied point aux jeunes filles d'avoir elles-mêmes préparé ces gelées transparentes ou conservé dans le sucre le parfum de cette fleur d'orange, dont elles ont fait avec soin l'odorante récolte. Le jardin, le verger, la laiterie, ont tout fourni; leur intelligence et leur goût ont tout disposé, et le père de famille, souriant à

l'élégance du service, appelle avec complaisance sur ses filles les louanges des amis qu'il a rassemblés.

MAUSSON, née FOUGERET.

DESSICCATION. La dessiccation, sur laquelle nous reviendrons avec plus de détails aux articles PRÉPARATION et TAXIDERMIE de ce Dictionnaire, est un des principaux moyens que nous ayons pour conserver les plantes et les animaux: elle a pour but principal de leur enlever toutes les parties aqueuses et susceptibles de décomposition qui tendraient à les altérer, et, par suite, à les déformer. P. G.

DESSILLER. (V. DÉCILLER.)

DESSIN. C'est, à parler exactement, un moyen par lequel on représente avec des traits la forme de tous les objets offerts à la vue. C'est donc l'un des premiers éléments de la peinture; on ne peut arriver à la perfection dans cet art que par une grande exactitude de dessin, car, ainsi que le dit fort bien M. de Montabert, « qui dit dessin ne dit pas seulement contours recherchés, raccourcis hardis, etc.; qui dit dessin dit science et connaissance de l'homme, science mécanique, anatomique et morale de l'homme et de la nature collective; qui dit dessin, en parlant d'un bras, d'un genou, ne dit pas contour fier et senti, arrondissement ingénieusement et adroitement exprimé: tout cela n'appartient qu'à une manière d'artiste; qui dit dessin d'un bras, d'un genou, dit justesse, vérité de forme et de perspective, harmonie parfaite dans la partie avec le tout, beauté, convenance, unité et perfection. » Tout dans la nature est composé de lignes; on ne saurait donc rien exprimer de ce qui lui appartient que par des lignes. Les êtres de différentes espèces sont placés sur la surface de la terre comme sur un vaste tableau, et la nature semblerait nous avoir donné elle-même les premiers modèles de dessin dans l'ombre que le soleil projette, dans l'image que nous offre l'onde pure et tranquille d'un lac dont les bords élevés sont garnis d'arbres ou de rochers. — On a dit quelquefois que la couleur était aussi essen-

tielle que le dessin ; mais on s'est évidemment trompé , car le dessin seul donne la grâce à une figure , l'expression à une tête ; ces résultats d'un bon dessin , quelquefois inaperçus au premier abord , sont précisément ceux qui produisent le plus d'émotion , lorsque l'observation les fait découvrir. Dans un tableau , au contraire , la beauté de la couleur , qui avait pu séduire les yeux au premier instant , finit par produire d'autant moins d'effet que l'on découvre des fautes dans le dessin : on doit aussi considérer que le temps et les accidents peuvent changer et diminuer la beauté de la couleur , tandis que le dessin ne peut rien perdre. — Il est impossible de dire à quelle époque l'homme a commencé à dessiner , mais il est probable qu'il a exercé cet art dès qu'il s'est trouvé en société ; du moins , on en trouve des traces fort anciennes chez les peuples que nous nommons sauvages , c.-à-d. chez les peuples dont l'instruction est fort peu avancée. Partout , chez les peuples civilisés , on voit les enfants s'emparer d'un charbon et tracer sur les murs l'image qui a le plus frappé leur jeune imagination. — Il y a bien loin de là sans doute à cet art dans lequel ont excellé Michel-Ange et Raphaël ; mais le moyen qu'ils ont employé pour arriver à la perfection a été de ne jamais rien faire de convention , mais d'avoir toujours la nature devant les yeux. Ce principe est d'absolue nécessité pour tous les artistes et pour tous les genres. Ainsi , le peintre d'histoire doit toujours étudier ses figures d'après le modèle vivant , comme Claude Lorrain et Gaspard Poussin faisaient leurs paysages au milieu de la campagne. — Après avoir considéré ce mot dans son acception la plus étendue , nous devons dire qu'on l'emploie également pour désigner le produit même du dessin , et que l'on y ajoute différentes désignations pour faire connaître la manière dont on a opéré : ainsi , on dit un *dessin à la plume* , au crayon , un *dessin lavé* , un *dessin colorié* , un *dessin à l'estompe* , un *dessin au trait* , un *dessin arrêté* , un *dessin terminé*. DOCTRINE A.

DESSUS (musique). C'est ainsi que s'appelait autrefois la partie qui , dans un concert de voix ou d'instruments , surpasse les autres en acuité. On disait *dessus de flûte* , *dessus de violon*.. Mais ce mot a vieilli ; il ne s'emploie plus maintenant que pour distinguer dans un chœur de femmes la première partie de la seconde ; on dit alors *premier* et *second dessus*. Hors ce cas , on se sert plus volontiers des mots italiens *soprano* , (qui vient de *sopra* , au-dessus) , *mezzo-soprano* et *contralto* , pour spécifier particulièrement chacune des trois natures de voix de femme. Il ne faut pas toutefois confondre la plus grave (le contralto) , avec le premier ténor (autrefois haute-contre) , la voix d'homme la plus aiguë : ces deux voix appartiennent à deux systèmes différents , l'une étant la basse-taille des femmes , et l'autre le *soprano* des hommes ; elles sont d'ailleurs aussi distinctes l'une de l'autre par leur timbre que par leur étendue. F. BENOIST.

D'ESTAING (V. ESTAING (D')).

DESTIN, **DESTINÉE**. Nous avons réuni ces deux mots , parce que les idées qu'ils expriment ont entre elles des rapports intimes , et que pour cette raison ils s'emploient souvent l'un pour l'autre. Il existe pourtant entre la signification de chacun d'eux une différence assez remarquable pour qu'ils ne puissent être regardés comme exactement synonymes , ni être employés indifféremment l'un à la place de l'autre sans donner lieu à une certaine impropriété de langage. Ainsi , on dit la *destinée* d'un homme , d'un empire , plutôt que le *destin* d'un homme &c. ; et l'on dira les arrêts du destin , le livre du destin , plutôt que les arrêts , le livre de la destinée. C'est qu'en effet le mot *destin* s'emploie d'une manière *absolue* , c.-à-d. pour désigner la force invisible et toute puissante à laquelle sont soumises les créatures , abstraction faite des créatures elles-mêmes. Le mot *destinée* exprime bien la même idée de puissance inévitable ; mais alors cette puissance n'est plus présentée isolée et abstraite , elle est considérée re-

lativement aux êtres sur lesquelles elle exerce son irrésistible action. La destinée d'un être, c'est l'influence et les effets de cette force sur cet être en particulier. Voilà ce qui fait que le mot *destinée*, pour être employé dans son acception propre, doit toujours être accompagné d'un autre mot exprimant le terme de l'action, comme la destinée *des peuples*, *notre destinée*, etc. Le mot *destin*, au contraire, doit être employé absolument, parce qu'il désigne une idée considérée en elle-même, et d'une manière absolue. Ce qui a donné lieu à cette double manière d'envisager la même idée, c'est cette loi de l'esprit humain en vertu de laquelle nous pouvons séparer l'idée de la cause de celle de l'effet, et considérer à part et abstraction faite de son terme cette cause, que pourtant nous n'avons conçue que par ses effets, et que nous n'avons surprise que dans ses diverses applications. C'est cette même loi de l'esprit qui nous permet de considérer Dieu en lui-même, et existant à part la création. Mais, comme les premiers hommes ne pouvaient avoir des idées aussi justes que nous sur la cause de tout ce qui existe, parce qu'ils ne connaissaient pas aussi bien que nous ce qui existe et les rapports qui unissent les êtres, ils supposèrent autant de causes différentes qu'il existe d'êtres de nature différente; de là le polythéisme et ses dieux, qui ne sont qu'autant d'abstractions réalisées, exprimant les modes divers de la puissance divine. Cependant ils furent frappés d'un point de vue commun à tous les êtres, c.-à-d. de leur sujétion à une force irrésistible, qui les entraîne tous à accomplir leurs fins diverses, sans qu'aucun puisse se soustraire à l'action toute puissante de cette force: cette action toute puissante et inévitable, ils en firent un être à part, la personnifièrent après l'avoir abstraite, et ce fut leur divinité du *Destin*, abstraction réalisée qui répond à ces attributs de Dieu, que nous appelons *toute-puissance* et *immutabilité*. Aussi en firent-ils le plus puissant des dieux, celui à qui tous les autres obéissent, parce qu'ils avaient re-

marqué que les forces particulières qu'ils avaient divinisées obéissent elles-mêmes à des lois fatales, comme l'eau, les végétaux, les astres, etc. Ils avaient fait naître ce dieu du Chaos et de la Nuit, et le représentaient aveugle, comme s'il ignorait lui-même le cours de ses lois inévitables; mais en cela ils rapportaient à la cause ce qui appartient à l'effet, car cette cécité qu'ils lui attribuaient est le partage des humains, pour qui l'avenir n'est que mystère et obscurité, plutôt que celui de la Divinité, qui ne peut ignorer les lois qu'elle a elle-même établies. Ils avaient placé sous ses pieds le globe de la terre, et dans ses mains l'urne qui renferme le sort des mortels. Les Parques inflexibles étaient les ministres de ses décrets, qui étaient écrits de toute éternité dans un livre où les dieux allaient les consulter. On lui donnait aussi une couronne surmontée d'étoiles et un sceptre, symbole de sa souveraine puissance. Pour faire allusion à son immutabilité, on le représentait quelquefois par une roue que fixent une chaîne. Cependant les mythologues reconnaissent dans la théologie païenne deux sortes de décrets du Destin, les uns irrévocables, et dont les dieux mêmes dépendaient, les autres qui pouvaient être révoqués ou changés par les vœux des hommes, ou par la protection de quelque divinité. Cette modification apportée par les païens à l'idée du destin nous prouve qu'ils entrevoyaient dans la divinité un autre attribut que l'immutabilité et la toute-puissance, la liberté, qu'ils reconnaissaient dans l'homme, et dont ils ne pouvaient priver le plus puissant de leurs dieux. — *Destinée*. Les lumières que nous avons acquises sur la nature de l'Être-Suprême ont beaucoup modifié l'idée que les anciens avaient du destin. Cette idée n'est plus considérée par nous que par rapport aux êtres soumis à la toute-puissance divine, et nous avons cessé de l'envisager isolément, d'en faire un être à part, parce que nous ne réalisons plus d'abstractions; aussi nous avons modifié le mot lui-même, nous disons la destinée, et encore nous n'employons jamais

ce mot sans l'appliquer à tel ou tel être en particulier. Le mot *destin* a été abandonné à la poésie, ce langage de la fiction. Pour nous, la destinée d'un être, c'est la fin pour laquelle cet être a été créé, et à laquelle il est forcé d'aboutir, puisque la sagesse qui l'a créée est toute puissante, et que rien ne peut s'opposer à l'exécution de ses desseins sur les êtres qu'elle a produits. Mais nous n'attachons pas comme les anciens à cette force qui pousse les créatures à leur fin la même idée de nécessité, de fatalité aveugle, et nous n'avons pas comme eux crevé les yeux à notre Divinité. Quoique les êtres aillent à leur fin d'une manière inévitable pour eux, cependant nous ne regardons pas cette fin nécessaire en elle-même, et de la même nécessité que les vérités mathématiques. Nous concevons notre Dieu doué de liberté, c.-à-d. ayant assez de puissance pour révoquer ses desseins et changer, s'il le voulait, la destinée de tel être; nous concevons qu'il aurait pu le créer avec une autre destinée; nous concevons qu'il aurait pu ne point le créer du tout. En un mot, ce n'est pas Dieu qui nous semble forcé d'avoir établi ses lois, ce sont les créatures qui nous semblent forcées de les accomplir. Cela est si vrai qu'il a créé quelques êtres libres, c.-à-d. connaissant la fin à laquelle Dieu les a appelés, chargés de l'atteindre par eux-mêmes, et ayant le pouvoir d'accomplir leur loi ou de l'enfreindre. Or, si la créature a la puissance de changer sa destinée, ne serait-il pas déraisonnable de refuser cette puissance au Créateur? — Cette considération nous amène naturellement à faire une distinction importante entre la destinée des êtres libres et celle des êtres pour lesquels elle est inévitable. Pour l'être qui n'est pas libre, il n'y a qu'une fin possible, celle à laquelle il est pour ainsi dire condamné par une force infiniment supérieure, à laquelle il obéit aveuglément, et dont il ne peut pas décliner les arrêts, puisqu'il ne les connaît pas. Ainsi, la plante ne peut échapper à sa destinée, le chêne ne peut éviter, si je puis parler ainsi, de développer ses

rameaux dans telle direction, de se couvrir et de se dépouiller de feuillage à telle saison de l'année, de croître pendant un certain temps, et de tomber enfin sous le poids des ans, ou sous la cognée du bûcheron. Pour l'homme, il y a ici-bas en quelque sorte deux destinées. La première est celle à laquelle il est appelé par sa nature, par les facultés dont il est doué; celle que la raison lui révèle, celle qui est conforme et identique aux desseins de Dieu à son égard, en un mot sa véritable destinée, celle que l'on peut appeler *providentielle*. La seconde consiste dans la série d'événements qui composent sa vie, et qui sont loin d'être toujours conformes à la loi que Dieu lui a imposée; c'est celle qui résulte de la liberté humaine, de cette force de résistance que Dieu lui a permise contre ses propres desseins. Je l'appellerai sa destinée de *fait*. Ainsi, Dieu a destiné l'homme à étendre autant qu'il est en son pouvoir ses facultés physiques et morales et celles de ses semblables, à faire usage de sa raison pour accomplir par lui-même ce développement qui lui est imposé comme une loi, et à écarter tous les obstacles qui s'opposeraient à l'accomplissement de cette loi. Voilà la destinée providentielle. Mais l'homme peut manquer à cette destinée, ne point se développer conformément aux vues de Dieu, et prendre une direction opposée aux desseins éternels, en préférant, par exemple, un plaisir passager à l'accomplissement pénible de la loi imposée, ou bien même, comme il arrive quelquefois, en sortant volontairement de la vie avant le terme marqué par la nature. Dira-t-on que Dieu l'avait créé pour cette fin? qu'il lui a donné la raison pour n'en point faire usage? l'intelligence, pour qu'il en étincelle le flambeau? l'activité, pour qu'il languisse dans la paresse? des organes indispensables au jeu et au développement de ses facultés, pour qu'il en dérange les merveilleux ressorts, ou qu'il les détruise? Non, ce n'était point la destinée à laquelle Dieu l'avait appelé. C'est lui qui seul y a librement abouti. Elle est

l'ouvrage de sa liberté. — Mais la destinée de fait n'est pas seulement influencée par la liberté de l'individu, décidant par lui-même, sciemment et volontairement, des événements de sa vie. Elle est encore influencée par les êtres libres au milieu desquels il est placé, et qui peuvent dans un grand nombre de cas exercer une action puissante sur le sort de leurs semblables. Ainsi, l'éducation que les parents donneront à leurs enfants, les mesures qu'ils prendront à leur égard, influenceront sur le reste de leur vie. Le rang élevé de certains hommes, l'ascendant qu'ils peuvent acquérir par leurs richesses, leur caractère ou leur supériorité intellectuelle, les met en position de décider à leur gré du sort d'un grand nombre de leurs semblables, qui vivent dans leur dépendance. Nous subissons en naissant le joug des lois que nous n'avons point faites, ni pu faire nous-mêmes, et elles règlent une partie de notre destinée, quelquefois notre destinée tout entière. Les femmes en Orient vivent sous l'empire de lois et d'usages établis, qui rendent leur destinée bien différente de celles des femmes de l'Europe civilisée. Chez nous, le droit d'aînesse décidait de la profession qu'embrassaient les divers enfants d'une même famille. Et maintenant, si tel homme naît riche, si tel autre naît dans l'indigence, c'est encore la loi par laquelle nous sommes régis qui règle ainsi le sort de chacun. Notre destinée de fait ne dépend donc pas seulement de notre liberté, elle dépend aussi de l'usage que font nos semblables de leur liberté à notre égard. — Enfin, il est encore une autre cause qui influence souvent sur notre destinée, et qui n'est ni la volonté expresse du Créateur, ni notre volonté propre, ni la volonté des autres hommes. Cette cause réside dans l'ignorance où nous sommes d'une foule de circonstances au milieu desquelles nous sommes placés, ignorance d'où il résulte que nous allons en aveugles nous heurter contre des événements que nous n'avions pas prévus, et dont la rencontre inopinée réagit malgré nous sur nous-

mêmes. Or, cette rencontre imprévue est ce que les hommes ont appelé *hasard*, mot vide de sens, si on veut l'employer à désigner une espèce de force aveugle qui décide de notre destinée selon ses caprices. Car, il n'y a pas d'autre cause des événements de notre vie que Dieu ou nous-mêmes. Seulement, comme notre intelligence est limitée dans une étroite sphère, et que même dans ce qui nous entoure il y a beaucoup plus de choses que nous ignorons qu'il y en a que nous connaissons; comme d'un autre côté nous sommes doués de liberté, c.-à-d. que nos mouvements, nos actes, sont dirigés par nous-mêmes, et non par une force supérieure qui nous contraigne, comme les plantes, comme les animaux, à n'agir que dans la direction qu'elle a tracée, de cette alliance de la liberté et de l'imprévoyance humaine, il doit nécessairement résulter pour nous des effets auxquels nous ne nous attendions pas, et que notre activité irrésistible ou ignorante a amenés sans avoir pu les prévoir. Un homme traverse un pays pour aller rejoindre un ami qui l'attend. Il passe au pied d'une montagne, et là, un quartier de rocher se détache, roule sur lui et l'écrase. La douleur de sa mort conduit sa femme au tombeau; enrichit un héritier au moment où il s'y attendait le moins, et qui use de cette bonne fortune pour améliorer le sort de ses amis, dont la condition change tout à coup. De là enfin une série d'événements qui n'eussent jamais eu lieu sans la chute inattendue d'une pierre, et que par conséquent on attribue au hasard. Or, il y a dans la vie des hommes bien des exemples semblables de causes fortuites qui ont une longue et étonnante portée. Mais analysons ce fait que nous venons de citer, observons toutes les causes qui ont concouru à le produire, et voyons si nous ne devons pas le ramener à des causes que nous connaissons déjà, sans avoir besoin de recourir à cette cause imaginaire que l'on appelle hasard, et qui n'est autre chose qu'une abstraction réalisée, comme le Destin aveugle des anciens. Ce voyageur qui se trouvait au

pied de la montagne au moment où une pierre s'en est détachée s'était mis en route par le fait de sa volonté; c'est par le fait de sa volonté qu'il passait devant cette montagne; en un mot, il n'y avait point d'autre cause de ses pas que lui-même, et ce n'était nullement une force aveugle qui l'empêchait dans tel ou tel point de l'espace. Au moment où il arrive à un certain endroit de la route qu'il parcourt, une pierre se détache du rocher: ici, est-ce une force aveugle qui a fait rouler cette pierre? Elle s'est détachée en vertu d'une loi de la nature, c.-à-d. par l'effet d'une force dont les moindres actions sont réglées par le Créateur. Je suppose que ce soit l'eau dont les infiltrations aient miné cette partie du rocher: est-ce donc par hasard que les montagnes servent de réservoir aux eaux qui arrosent notre sol? est-ce encore le hasard ou la loi de gravitation qui a fait que cette pierre a roulé jusqu'à terre, au lieu de rester suspendue en l'air? Tout cela est donc arrivé par le fait de causes bien connues, qui sont d'un côté la liberté humaine, de l'autre les lois établies par le Créateur. — Mais, dira-t-on, la coïncidence de l'action de ces deux causes, d'où est résultée la mort du voyageur, n'est le fait d'aucune d'elles, à proprement parler; car Dieu n'avait point destiné cet homme à être écrasé par la chute d'un rocher, et cet homme lui-même n'avait point fait usage de sa liberté pour arriver à une fin semblable. — A quoi donc pourrions-nous attribuer cette coïncidence? Je répondrai: à l'ignorance et à l'imprévoyance humaine, à ce fait de la réunion dans un même être, d'une activité libre et d'une intelligence limitée. Il est bien certain que si ce voyageur avait pu connaître toutes les circonstances extérieures au milieu desquelles il se trouvait, toutes les forces qui pouvaient avoir action sur la sienne, s'il avait pu savoir ce qui avait lieu dans le rocher suspendu sur sa tête, il eût passé avant ou après la chute de la pierre, et n'eût point été écrasé. Je ne vois donc dans tout cela que le résultat de son ignoran-

ce; et si j'attribue sa mort à une cause aveugle, puisqu'elle n'a été préméditée par personne, cette cause aveugle, ce n'est pas le hasard, c'est lui-même; car il est cause, puisqu'il a agi librement, puisqu'il s'est transporté lui-même au lieu qui devait être le théâtre de son trépas; et il est cause aveugle, puisque le phénomène naturel qui devait amener sa mort était dérobé à ses regards. L'homme qui attribue à une autre cause qu'à son ignorance, c.-à-d. aux limites de ses facultés, les événements de sa vie qu'il n'a pu prévoir, ressemble assez à un aveugle, qui, marchant droit devant lui, et venant à rencontrer un arbre, tomberait, et dirait que c'est le hasard qui l'a fait tomber. Mais que diraient les hommes clairvoyants, témoins de sa disgrâce? Ils riraient de son erreur, et n'assigneraient point d'autre cause à sa chute que son infirmité. — Assurément cette influence sur notre destinée des circonstances que nous ne pouvons prévoir est un véritable désordre, la plupart du temps contraire aux sages desseins du Créateur à notre égard, mais ce désordre n'a rien qui doive nous surprendre. Tous ces êtres libres, qui agissent au milieu de tant de causes dont ils ne connaissent qu'une très petite partie des phénomènes, et qui ne peuvent même prévoir les résultats de leurs propres actions, doivent nécessairement, en se mouvant ainsi dans les ténèbres, amener une perturbation, un bizarre mélange d'événements divers qui viennent bouleverser leur destinée. Ce désordre n'aurait pas lieu s'ils n'étaient pas libres; car, si la terre n'était peuplée que d'êtres ne possédant pas une activité qui leur soit propre, et ne se développant que dans la direction qui leur a été marquée, comme les plantes et les animaux privés de raison, aucun ne manquera à sa destinée, et rien n'arriverait qui ne fût prévu et conforme à l'ordre général. Le désordre est le fait de l'homme seul, parce que l'homme seul est une cause à la fois libre et aveugle. Dieu a permis ce désordre, par la même raison qu'il a permis que l'homme fût libre en

même temps que son intelligence était limitée ; car, puisqu'il a permis le principe, il a aussi permis la conséquence. — Mais Dieu prévoit-il ces événements qui résultent de l'usage aveugle de notre liberté ? Il ne les prévoit pas plus que nos actes libres, puisqu'ils en sont les effets ; et ici nous sommes amenés à la question de la prescience. qu'il serait hors de notre sujet de traiter maintenant, et pour laquelle nous renvoyons à l'article spécial dont elle doit être l'objet. Quant à ce désordre, ouvrage de notre activité ignorante, et qui nous paraît considérable, parce qu'il nous touche de près, il n'est pourtant pas assez grand pour déranger l'œuvre et les plans du Créateur, pas plus que le désordre que nous apportons volontairement par l'abus de notre liberté à la destinée providentielle où il nous a appelés ici bas. Il a doué notre nature de facultés et de penchants assez forts pour que l'humanité en général allât comme tout le reste à sa fin, quoique l'individu pris à part semble souvent manquer à sa destinée particulière. — Cependant, il est bien vrai qu'un grand nombre d'hommes n'accomplissent pas leur loi, c.-à-d. leur destinée, et qu'ils se font une destinée à eux, celle que nous avons appelée destinée de fait, et qui est souvent en contradiction avec leur destinée providentielle, c.-à-d. avec les vues de la Providence. Ce désordre, pour être partiel, n'en existe pas moins ; et Dieu a-t-il réellement permis que ses lois fussent ainsi troublées, sans qu'il y eût jamais rétablissement de l'ordre et réparation de la loi violée ? Cette considération, ainsi qu'une foule d'autres, suggérées par la connaissance de la nature humaine et de celle de Dieu, ont amené les hommes à reconnaître qu'il existe pour eux une autre destinée que cette destinée d'ici-bas, et que le tombeau qui les attend après une vie passée la plupart du temps à souffrir ou à faire le mal, ne peut être le but définitif où la sagesse divine ait fait aboutir la plus noble de ses créatures. Ils ont donc admis une vie nouvelle, qui commence pour l'homme après celle-ci,

vie de réparation et de développement libre, où doit réellement s'accomplir la destinée de l'âme ; et, par opposition à la destinée *actuelle*, ils ont appelé *ultérieure* celle qui leur est réservée *au-delà* du tombeau. Ici se présente à nous la grande question de la destinée future de l'homme, question qui se divise en deux autres, savoir : 1° existe-t-il pour l'homme une vie à venir ? 2° *quelle* sera pendant cette vie sa condition ou sa destinée ? Mais ce serait sortir des limites de notre sujet que de traiter quant à présent cette question ; car nous avons à parler de l'idée de destinée en général, sans traiter de la destinée d'aucun être en particulier. Ainsi, quoique nous nous soyons étendu sur la destinée actuelle de l'homme, nous n'avons jamais fait que des définitions, des distinctions ; nous avons indiqué les causes principales qui influent sur elle, mais nous n'avons point recherché, et nous ne le devons pas, *quelle* est cette destinée. Nous ne rechercherons pas non plus, et ce doit être l'objet d'un article à part, *en quoi* consiste notre destinée future. Nous nous contenterons de dire à son sujet : 1° que la croyance à une vie à venir est fondée sur l'existence de certaines facultés dans l'homme qui n'auraient aucun but, et seraient tout-à-fait inexplicables si tout devait finir pour nous avec cette vie ; que nos plus nobles penchants, que nos attributs les plus essentiels rayonnent tous, pour ainsi dire, vers cette existence à venir, et qu'elle n'est pas seulement appelée par nos vœux et nos espérances, mais qu'elle est démontrée par les inductions rigoureuses que fournit l'analyse de l'âme humaine ; 2° que la destinée future de l'homme, quant à son mode, peut être envisagée sous deux points de vue : sous le premier, elle nous apparaît comme le développement libre et complet de toutes les facultés auxquelles ce développement était interdit ici-bas ; car, puisque ce besoin de développement libre et complet existe en nous, Dieu n'a pu nous le donner pour qu'il ne soit jamais satisfait. Envisagée sous le second point de vue, la

destinée de l'homme nous apparaît comme devant dépendre de l'usage qu'il aura fait de sa liberté pendant cette vie, et par lequel il aura mérité ou démérité aux yeux de son Créateur. Il semble ici exister une contradiction; il semble qu'il soit difficile de concilier le sort qu'a réservé à l'ame la sagesse infailible du Créateur, et celui que nous nous serons fait par l'abus de notre liberté; mais cette contradiction n'est qu'apparente, car la raison nous défend de croire que les abus de liberté que nous aurons commis dans cette vie passagère puissent influencer sur notre sort pour l'éternité, et s'il est vrai, comme on doit le croire, que nos actes moraux aient des conséquences qui dépassent les limites de cette vie, la destinée que nous nous serons faite doit seulement consister ou dans une expiation proportionnée à nos démérites, c.-à-d. limitée, ou dans de nouvelles épreuves qui serviront à épurer successivement notre ame, jusqu'à ce qu'elle soit digne de la destinée définitive à laquelle l'ont réservée les éternels desseins de la Providence.

C.-M. PAFER.

DESTINATION, du verbe latin *destinare*, désigner, affecter. On donne une destination à un objet en indiquant l'emploi particulier qui doit en être fait; la destination est un effet de la volonté, et toutes les fois que dans un acte, l'une des parties dispose d'une chose d'une manière déterminée, il lui donne une destination; la simple expression de la volonté suffit même, dans certaines circonstances, pour changer la nature de la chose. Dans les actes purement volontaires, comme les donations et les testaments, toutes les clauses renferment une destination formelle, car si la condition n'était pas remplie, si la volonté était méconnue, l'acte serait frappé dans son essence et ne subsisterait plus. — En droit, la destination s'applique spécialement dans deux circonstances déterminées, dans lesquelles elle crée même un droit contre les tiers, soit qu'il s'agisse d'un meuble devenu *immeuble par destination*, soit qu'ils s'agisse d'une servitude établie par la *desti-*

nation du père de famille (v. IMMEUBLE ET SERVITUDE). Une chose mobilière devient immobilière par *destination*, non pas seulement lorsqu'étant mobilière de sa nature, elle est incorporée dans un immeuble pour en faire partie intégrante et ne former avec lui qu'un seul corps, mais en outre lorsque sans perdre sa nature d'objet mobilier et transportable, elle est affectée au service de l'immeuble par le propriétaire; à cet égard, l'effet de la volonté doit être réglé par une disposition de loi précise: c'est ainsi que l'art. 524 du code civil, après avoir posé le principe, en contient l'application immédiate. « Les objets que le propriétaire d'un fonds y a placés pour le service et l'exploitation de ce fonds sont immeubles par destination: ainsi, sont immeubles par destination, quand ils ont été placés par le propriétaire pour le service et l'exploitation du fonds, les animaux attachés à la culture, les ustensiles aratoires, les semences données aux fermiers ou colons partiaires, les pigeons des colombiers, les lapins des garennes, les ruches à miel, les poissons des étangs; les pressoirs, chaudières, alambics, cuves et tonnes; les ustensiles nécessaires à l'exploitation des forges, papeteries et autres usines; les pailles et engrais. » Le même article ajoute également que « sont aussi immeubles par destination tous effets mobiliers que le propriétaire a attachés au fonds à perpétuelle demeure. » Mais, ici, l'expression n'est pas entièrement juste, c'était plutôt immeubles par *incorporation* (v.) qu'il fallait dire. Toutefois, cette expression est admise, et sous ce rapport on considère comme immeubles par destination tous les objets mobiliers qui ne peuvent être enlevés de la place qu'ils occupent sans fracture, comme les glaces qui font corps avec la boiserie, etc. Cependant, les statues sont immobilières, bien qu'elles puissent être enlevées sans fracture, lorsqu'elles se trouvent placées dans une niche pratiquée exprès pour les recevoir. Hors ce cas spécial, le principe ne peut pas être méconnu: ainsi, toutes les glaces que l'on pose maintenant sans les scel-

ler, parce que la mode n'est plus de les attacher à la boiserie, forment des objets mobiliers, et cette remarque est très importante, parce qu'il en résulte qu'elles ne se trouvent pas comprises dans la vente de l'immeuble si on n'en fait pas une mention formelle. — La *destination du père de famille* s'applique à diverses propriétés contiguës qui se trouvent dans la même main; tant que la réunion subsiste, le propriétaire peut disposer des choses, comme il lui plaît, soit qu'il ouvre une porte ou un jour de l'une des propriétés sur l'autre, soit qu'il établisse les égouts de manière à donner aux eaux une direction préjudiciable à l'un des immeubles. De tous ces faits il résulte une disposition des lieux qui doit subsister même après que la vente de l'un des immeubles a été opérée. Le propriétaire n'a pas besoin dans l'acte de se réserver l'exercice de droits qui résultent de la disposition même des lieux. On dit alors que la servitude est établie par la *destination du père de famille*, et que la destination du père de famille vaut titre; seulement, il est absolument indispensable que la servitude soit manifestée par un signe apparent. Delà il suit, comme la loi nouvelle le déclare d'ailleurs expressément, que cette destination ne vaut titre qu'à l'égard des servitudes continues et apparentes. Du reste, la servitude subsiste non seulement au profit du père de famille qui a mis les choses dans un état tel que l'un des immeubles est subordonné à l'autre, mais au profit de ses acquéreurs; en sorte qu'il suffit de justifier et que deux immeubles contigus ont été à une certaine époque réunis dans une même main, et que pendant ce temps la destination dont on excipe a été établie par le maître commun que l'on désigne sous le nom de *père de famille* (expression tirée du droit romain) pour qu'elle soit irrévocable. Autrement on exigeait que la destination du père de famille fût au moins indiquée par écrit dans un acte quelconque — Cette décision du droit coutumier se rapportait à l'article de la Coutume de Paris qui ne reconnaissait *aucune servitude sans*

titre; mais aujourd'hui ce principe a été abandonné, et la destination du père de famille a toute sa force par elle-même. On conçoit néanmoins qu'il est toujours avantageux d'avoir une preuve écrite, car on évite alors toute discussion sur le fait même de la destination, qu'il peut être quelquefois difficile d'établir. T. a.

DESTITUTION, de *destituere* (déplacer). Le mot *destitution* ne s'emploie qu'au figuré, et s'applique exclusivement aux fonctions publiques : *destituer* un fonctionnaire, c'est le priver de sa place, non pas pour lui en donner une autre, mais, au contraire, pour mettre un autre à sa place. Ainsi, quoique la suppression d'un emploi emporte pour le titulaire privation de son office, il n'y a point, dans ce cas, destitution, car le déplacement n'est alors que la conséquence de la suppression; la destitution emporte donc toujours ou une idée de blâme contre celui qui en a mérité l'application, ou un reproche d'abus de pouvoir et d'autorité contre celui qui a ordonné qu'elle serait appliquée sans un juste motif. — Les *fonctions* (v.) sont conférées pour être exercées temporairement ou pendant toute la durée de la vie du titulaire; ainsi, elles se distinguent en fonctions *révocables* et en fonctions *irrévocables*. Ces dernières ne sont pas sujettes à destitution, en ce sens que le seul effet de la volonté de celui qui les a conférées puisse les retirer; la destitution ne peut avoir lieu dans ce cas que par jugement et pour des causes déterminées, et à-d qu'il n'y a pas en réalité destitution, car ce mot emporte avec lui l'idée d'un arbitraire exercé sans contrôle. C'est donc aux fonctions révocables seules que peuvent s'appliquer les destitutions : la même volonté qui a conféré un emploi par caprice peut aussi par caprice le retirer. Dans tous les pays, la haute administration, qui a la disposition des emplois, regarde comme son droit le plus précieux ce pouvoir de destitution, qui s'exerce sans contrôle, et forme toujours entre ses mains une arme menaçante prête à frapper tous les fonctionnaires. Aussi, n'existe-t-il pas de condi-

tion plus malheureuse que celle du fonctionnaire amovible : toujours sous le coup d'une destitution imminente, qui n'a même pas besoin d'être colorée d'un prétexte, il faut qu'il renonce à sa dignité d'homme pour conserver les bonnes grâces d'un protecteur officieux, et souvent même cette lâcheté ne le préserve pas d'une disgrâce, parce qu'il se trouve d'autres protégés qui se mettent plus bas encore, et qui savent bien à force de bassesses se faire place au mépris des droits les mieux acquis. — Les abus résultant de destitutions inconsidérées ont été les premiers motifs de l'établissement des charges inamovibles. Dans l'origine, en effet, toutes les fonctions devaient être temporaires, et l'on ne concevait pas qu'un emploi public pût être en quelque sorte constitué comme une propriété viagère entre les mains de celui qui en était revêtu : c'est ainsi que tous les abus s'enchaînent, et qu'ils se présentent comme préservatifs les uns des autres, alors que tous contribuent à aggraver le mal. Cependant, un remède aussi extrême n'était pas nécessaire : toutes les fois qu'une fonction est conférée, il s'établit entre celui qui l'accepte et le pouvoir public qui la donne un véritable contrat qui doit être loyalement exécuté de part et d'autre ; chacun a son obligation à remplir, et le fonctionnaire qui ne satisfait pas à ses engagements, qui est incapable ou qui malverse, ne peut plus invoquer la loi du contrat qu'il a méconnu ; il doit céder la place à un plus capable, à un plus intègre, mais son état ne peut pas être à la merci d'une destination éventuelle, qui n'est trop souvent que le résultat d'un caprice ; il faut que l'incapacité, que l'indignité, soient jugées dans des formes déterminées, en présence de garanties certaines ; il faut qu'un véritable jugement en décide. Mais nous sommes bien loin encore de l'application de pareils principes : tout ce que l'on a pu faire jusqu'à présent a été d'établir des catégories qui donnent à quelques fonctions un peu plus de stabilité, mais qui abandonnent encore le plus grand nombre à

la grâce ministérielle. Cependant, c'est sous la toute-puissance du pouvoir absolu que cette nécessité de mettre un frein aux destitutions émanant d'une simple volonté a été reconnue. On avait parfaitement senti ce qu'il y avait d'immoral dans cette faculté, que se réservaient quelques hommes puissants, de destituer à leur gré les fonctionnaires qui ne voudraient pas sacrifier à leurs exigences. L'immoralité était bien plus frappante encore lorsque les charges étaient *vénales*, et que l'on prononçait une destitution dans le seul but d'avoir une nouvelle finance. On en vint bientôt à discuter le droit de destitution, et plusieurs arrêts de parlement annulèrent quelques destitutions prononcées comme ayant été faites *contre raison et justice* ; on érigea même en principe que les seigneurs qui avaient la disposition des emplois qu'ils faisaient cherement payer ne pourraient prononcer de destitution sans rembourser la finance qu'ils avaient reçue, et que ces destitutions seraient nulles lorsqu'elles auraient eu lieu sans motif déterminé, ou qu'elles auraient été prononcées dans le but évident d'obtenir d'un nouveau titulaire une finance plus élevée. Cependant, ces règles sages étaient mal observées, et les abus résultant des destitutions appliquées aux officiers de justice eux-mêmes n'ayant pas peu contribué à irriter les esprits et à rendre plus graves encore les discordes civiles, Louis XI, pour apaiser les troubles, donna, en 1467, la célèbre déclaration qui a établi l'inamovibilité des juges, en décidant que, désormais « les juges ne pourraient être destitués ou privés de leurs charges que pour forfaiture préalablement jugée et déclarée judiciairement, selon les termes de *justice*, par juge compétent. » Mais, avant la fin du même siècle, les rois ses successeurs avaient déjà porté une atteinte grave à cette déclaration, en décidant que les officiers de finance ne seraient plus conférés en titre, mais par commission : ces derniers étaient réputés essentiellement révocatoires et sujets à destitution (v. FONCTIONNAIRES). TEULLET, a.

DESTOUCHES (PHILIPPE NÉAULT-), naquit à Tours en 1680. Il appartenait à une bonne famille de cette ville. Si l'on en croit d'Alembert, la jeunesse de Destouches fut orageuse. Après avoir fui la maison de son père, qui voulait le faire homme de robe, il s'engagea dans une troupe de comédiens. Ce fait est au moins contestable. D'Alembert aimait à rendre ses éloges piquants, à les semer d'idées philosophiques. Il lui convint de donner à Destouches une profession qu'avait exercée Molière, et de combattre en passant un préjugé. La famille de Destouches réclama; elle prétendit qu'il n'avait jamais été comédien; que jamais son père n'avait contrarié ses goûts, et qu'il avait passé sa première jeunesse dans les armées. D'Alembert a pour lui quelques traditions, la famille de Destouches des documents presque authentiques, mais que son orgueil a pu fabriquer. Voilà un fait biographique qui restera dans l'incertitude, parce que d'Alembert était philosophe et que le fils de Destouches ne l'était pas. Il eût été assez facile d'obtenir la vérité après la mort de l'auteur du *Glorieux*; mais, en France, nous nous sommes toujours peu occupés de savoir la vie des hommes qui ont honoré la nation: on ne pourrait écrire deux pages sur la Bruyère. En Angleterre, il en est autrement: le docteur Johnson, par exemple, a eu un *Las-Cases* littéraire, qui a donné jour par jour les détails de sa vie et de sa conversation. Il serait à souhaiter que nous missions la même diligence que nos voisins à recueillir les anecdotes et les faits biographiques. Il y a de l'impiété à ne pas rechercher comment ont vécu ceux qui ont éclairé nos esprits, charmé nos imaginations: est-ce que leurs papiers de famille ne sont pas aussi ceux du genre humain?—Quoi qu'il en soit, il est certain que ce fut M. de Puyseux, ambassadeur en Suisse, qui engagea Destouches à suivre son penchant pour le théâtre. On joua dans l'hôtel de l'ambassadeur sa première comédie, le *Curieux impertinent*. L'idée lui en était venue en lisant *Don Quichotte*. La nouvelle de

Cervantès est pleine de passion et racontée avec grâce: La pièce de Destouches est trop longue, mais elle est écrite avec sagesse, et on y rencontre des scènes vives et gaies. On sait que dans Cervantès le curieux impertinent est marié. La décence qui régnait alors sur notre théâtre ne permit pas à Destouches d'être aussi hardi. Son curieux impertinent ne perd que sa maîtresse, celui de Cervantès perd l'honneur. Aussi, l'auteur français n'a-t-il fait qu'un long badinage, tandis que l'Espagnol a été dramatique et passionné. Cette comédie, qui avait réussi à Soleure, plut également à Paris. Elle fut bientôt suivie de *l'Ingrat* et de *l'Irrésolu*. Le premier de ces caractères est trop odieux, le second trop peu prononcé, pour que ces deux comédies pussent être bonnes. La seconde se termine par un vers heureux et bien connu. L'Irrésolu, qui a balancé pendant long temps entre deux maîtresses et qui a fini par choisir, dit, en donnant la main à Julie:

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célienne.

Ce mot charmant aurait dû être le dernier mot d'un acte vif et gai; on se fatigue d'irrésolutions qui durent cinq actes, et on se décide très vite à ne pas lire la pièce. *Le Médisant*, qui vint après, est bien écrit; mais *le Méchant* de Gresset, qui l'est supérieurement, l'a fait oublier. —Destouches était un homme d'esprit et de conduite, qui savait très bien son monde. Il fut au régent et fut envoyé en Angleterre avec l'abbé Dubois. Il y resta six ans, chargé des affaires de France, et réussit à la cour du roi Georges. En France, peu d'hommes de lettres ont rempli des postes éminents. Dès l'époque où Destouches alla en Angleterre, cela s'était vu. On ne pense pas dans ce pays que les lettres soient ennemies des affaires. Presque de nos jours, on a vu l'un des grands orateurs du parlement britannique être en même temps directeur de théâtre et auteur comique. Mais Sheridan cessa de réussir au théâtre quand il fut au parlement. Il changea de verve, tandis qu'au contraire le talent dramatique de Destouches grandit à l'ambassade. Il n'a-

avait composé que des pièces médiocres avant d'aller en Angleterre; à son retour, il donna le *Philosophe marié* et le *Glorieux*. A cette époque, il avait déjà été reçu à l'académie, et ce qui est singulier, c'est qu'étant homme de pouvoir et académicien, il s'occupa d'avoir du génie. — Un des événements les plus importants de la vie de Destouches lui fournit le sujet du *Philosophe marié* (1727). A Londres, il avait épousé une Anglaise catholique; mais comme il avait payé son tribut à la morale du temps, en se riant des engagements un peu sérieux, il rougit d'être marié. Les tribulations qu'il éprouva dans la position ridicule où il s'était placé lui fournirent l'idée d'une comédie charmante. Nous ne pouvons guère sympathiser maintenant avec les craintes d'Ariste, et le drame n'est plus dans nos mœurs, ce qui prouve combien il importe aux auteurs comiques de peindre des vices et des ridicules qui soient de tous les temps. Mais des scènes vives, un style élégant, le rôle fin et spirituel du marquis du Lauret, et celui de cette Céliante, si vive et si capricieuse, assureront toujours un rang distingué à cette production dramatique. On sait que Céliante, malheureusement pour Destouches, était de sa famille; il avait transporté sur le théâtre le caractère de sa belle-sœur; et si la rage de celle-ci n'éclata pas lorsqu'elle le reconnut, c'est qu'elle craignit de fournir au malin poète une nouvelle scène pour une nouvelle comédie. — Le *Glorieux* (1732) obtint un grand succès et a pris rang parmi nos meilleures productions dramatiques. La pièce est bien conduite, sagement intriguée, et le style est non seulement correct, mais encore noble et élevé. L'idée de faire trouver au glorieux sa sœur femme de chambre dans la maison du financier auquel il veut s'allier est très heureuse; et si le rôle de Lisette eût été tracé avec plus de délicatesse, il serait charmant. On sait que la pensée première de l'auteur était de montrer le comte de Tufière humilié à la fin de la pièce et puni de son orgueil. Le comédien Dufresne, qui représentait le glo-

rieux d'après nature, ne voulut pas consentir à être abaissé. Ce caprice a nui à la vérité du caractère de Tufière. L'auteur, qui ne pouvait le châtier à la fin du drame, a dû ne lui donner que des ridicules, pour qu'il ne fût pas trop haïssable. Or, l'orgueil est un vice, et Destouches a senti que s'il le donnait à son héros, il exclurait nécessairement toutes les qualités du cœur. Aussi a-t-il inventé ce caractère du glorieux, qui n'est pas plus français que le mot même qui le désigne, et qu'à peine reconnaît la langue. Le caprice de Dufresne l'a ensuite forcé d'effacer le rôle de Philinte, qui formerait un contraste heureux, si la timidité du rival de Tufière n'était pas si burlesque. Le drame eût été parfait si l'honnête homme l'avait emporté sur l'orgueilleux. Ce n'est pas malheureusement la seule fois que la fantaisie des comédiens a gâté de bons ouvrages. — Le *Dissipateur* (1753) est, après le *Philosophe marié* et le *Glorieux*, la plus estimée des pièces de Destouches. La pensée première en est certainement fort belle : une femme qui aime un dissipateur, pour le corriger et lui conserver ses richesses feint de s'associer à ses flatteurs et le dépouille de ses biens; puis, quand il est ruiné, elle vient lui rendre sa fortune et lui offrir sa main. Il y avait là le sujet d'un drame admirable; mais Destouches n'a pu vaincre les difficultés du sujet, et son honnête friponne est pendant toute la pièce une déplaisante énigme. Ce rôle n'a jamais réussi que lorsqu'il était confié à une excellente actrice, soit Contat, soit Mars, qui disait par son jeu, par la noblesse de son maintien : « Ne croyez pas l'auteur; au fond, je suis honnête, et vous le verrez plus tard. » Pour que ce rôle fût beau, il aurait fallu une hardiesse de pinceau qui n'aurait pas réussi à l'époque de timidité théâtrale où écrivait Destouches. Ne doutez pas que si cette belle idée fût tombée dans la tête de l'auteur de *Timon le mé-anthrope*, il n'eût hardiment choisi sa femme généreuse parmi les courtisanes d'Athènes : c'est Phryné, que le dissipateur de Shakspeare insulte, qui

l'aurait sauvé. En effet, Julie, femme noble et de bonne société, qui reçoit des présents et joue gros jeu, ou trahit son secret et n'intéresse plus, ou répugne à nos mœurs. Mais si la femme qui aime le dissipateur est dans une position où il a le droit de la charger de présents, de l'humilier de ses largesses, voyez quelle grandeur quand elle se relève, quand elle lui rejette ses richesses et peut lui dire : « Pardonnez les faiblesses d'un amour qui vous a sauvé. » — Il est évident, comme l'a remarqué M. Petitot, que Destouches a connu Timon d'Athènes, mais il a mal imité son modèle. Comme la prodigalité de Cléon est mesquine auprès de la profusion poétique de Timon, qui traite le sénat d'Athènes, convierait volontiers toute la république à ses festins, et compte Alcibiade au nombre de ses parasites ! Quand il est ruiné, quelle variété, quelle originalité, quel comique dans les excuses que ses faux amis lui donnent au lieu de l'argent qu'il leur demande ! L'un va jusqu'à feindre de s'offenser de ce que Timon ne l'a pas d'abord été trouver, et lui ferme sa bourse par susceptibilité de générosité. Les amis de Cléon sont au contraire d'une impudence qui révolte, et n'est pas vraie ; jamais on ne lève ainsi le masque, et dans ce monde l'ingratitude est très polie. Destouches a su cependant tirer bon parti du rôle de l'intendant Flavius, et la scène où le valet de Cléon vient lui offrir ses épargnes est intéressante, quoiqu'elle affaiblisse l'effet de l'entrée de Julie. Cette pièce, qui est d'ailleurs assez bien écrite, est une étude dramatique curieuse ; on y voit combien il est difficile de bien mettre des diamants en œuvre, quand règne un goût faux et timide. — Destouches, quand il eut 60 ans, se retira du théâtre et de Paris : il se choisit un asile dans une belle campagne. Etant jeune, il avait écrit, en faveur de la religion, des vers qu'il envoya à Boileau, et que celui-ci ne trouva qu'édifiants. Dans sa vieillesse, il se remit à guerroyer contre l'incrédulité, et prit pour champ de bataille le *Mercur galant*. Il fut peu lu. Il lança des milliers d'épigram-

mes contre son siècle, qu'il ne convertit pas. Il en recueillit 800, qu'il appelait ses *épigrammes choisies*, et il faut vraiment qu'il ait joué de malheur, pour que dans le nombre il ne s'en trouve pas une bonne. « Dans cette nuée d'épigrammes, dit d'Alembert, où il se montrait fâché contre l'abus de l'esprit, il ne s'en permit pas assez l'usage. » Il eut au moins le bon sens de ne pas les faire imprimer. — Destouches mourut le 4 juillet 1754, à l'âge de 74 ans. Après sa mort, on publia et on joua deux comédies en prose qu'il avait laissées, et qui eurent du succès au théâtre. *La Fausse Agnès* est une pièce agréable, et qui plairait beaucoup si elle était plus courte. Elle contient une peinture assez vraie des ridicules et des travers de la noblesse de province. *Le Tambour nocturne* est imité d'Addison, mais la pensée assez gaie de la pièce se perd dans des détails longs et froids. Souvent Destouches a manqué de verve et de gaieté. Ce fut surtout un auteur vrai, simple et correct. On ne le peut comparer à Molière, auquel il ne faut comparer personne ; mais s'il est moins comique que Regnard, moins piquant que Dufresny, il est plus sage : il voit bien, s'il ne voit pas loin. C'était au reste un homme du monde spirituel et à réparties fines. Il obtint, à l'aide d'une saillie, que le roi d'Angleterre priât le régent de nommer Dubois au siège de Cambrai, et, philosophe pratique, quand on le pressa d'aller, comme chargé d'affaires, en Russie, il dit : « Les Russes sont encore des arbres mal taillés, et, arbres pour arbres, j'aime mieux ceux de mon jardin. » Il promettait ainsi de ne plus écouter l'ambition, et il tint parole, ce qui est assez rare pour un diplomate et pour un poète. ERNEST DESCLIZEAUX.

DESTRIER. « Vieux mot, dit le *Dictionnaire de Trévoux*, qui signifiait autrefois un cheval de main, ou un cheval de bataille, propre à un homme d'armes pour faire un coup de lance, comme qui dirait un cheval *adroit*, qu'on maniait *dextrement*. Il est opposé à *palefroi*, qui était un cheval de cérémonie ou du service ordinaire. » — « Nous devons à la ro-

mance et aux autres poésies de goût antique (dit M. Charles Nodier dans son *Examen critique des dictionnaires*) la conservation de ce joli mot, qui ne vient pas à *dexteritate*, comme dit Ménage, mais à *dexterâ*, parce qu'on menait le cheval de main de la droite, anciennement dit la *dextre*. Ce mot s'est conservé en français dans *ambidextre*, latinisme très singulièrement figuré, puisqu'il signifie *deux mains droites*. On disait à Rivarol, pour excuser la maladresse d'une demoiselle, qu'elle était *gauchère* : Elle a donc deux mains droites, dit-il. — M. Ch. Nodier ajoute à ce sujet : « Je n'ai vu traiter nulle part cette intéressante question : *Quels motifs ont déterminé l'homme à l'emploi privilégié de la main droite?* Mais il est certain que toutes les langues s'accordent à désigner l'adresse ou l'imperfection qui lui est contraire par des mots figurés de cette première acception. On est allé plus loin, l'idée de malheur s'est mêlée souvent à celle de gaucherie, comme dans le *sinister* des Latins, et cela n'est pas si mal trouvé. » E. H.

DESTRUCTION, en latin *destructio*, dérivé et composé de *struere*, construire, et de la particule *de*. Ce nom et tous les dérivés du même radical (détruire, destructif, destructeur, destructible, indestructible, destructibilité, indestructibilité) expriment tous une idée commune qu'il importe de bien préciser. Souvent, dans le langage usuel, la destruction est considérée comme l'opposé de la création : en ce sens, ce mot signifie anéantissement, annihilation ou réduction à rien de tout ce qui a été créé ou tiré du néant. Telle est la croyance fondée sur la foi religieuse à la création suivant Moïse (v. t. xviii, p. 125), d'après laquelle la matière, d'abord créée et succédant au néant, passe par l'état chaotique et sert à la formation de tous les autres corps créés successivement. Dans cette croyance, la matière créée serait *destructible*, c.-à-d. susceptible d'être détruite jusqu'à l'anéantissement. On sait que, suivant les opinions des divers philosophes spiritualistes, panthéistes, et

des matérialistes qui croient à l'éternité de la matière, la destruction jusqu'à l'anéantissement ne pourrait avoir lieu, et la matière est alors dite *indestructible* ou non annihilable. C'est en ce sens que quelques physiciens et chimistes regardent l'*indestructibilité* comme une des propriétés générales de la matière. Interprétée dans son acception grammaticale et étymologique, la destruction est aussi considérée usuellement comme le phénomène opposé à la structure ou à la formation ou construction des corps naturels ou artificiels, et lorsqu'on va jusqu'à considérer la constitution morale des sociétés et l'ordre des institutions humaines comme une sorte de construction ou d'organisation, on se sert aussi quelquefois des termes *destruction*, *désorganisation* (v. ce dernier mot), pour exprimer la ruine de l'ordre moral. On reconnaît ainsi facilement les rapports inverses dans la signification, 1^o des termes *institution*, *constitution*, *organisation* et *destitution*; *désorganisation*; 2^o des noms usuels, *structure*, *instruction*, *construction*, opposés à *destruction*. — Les divers moyens employés pour opérer la destruction des monuments ou édifices construits par les hommes sont indiqués par autant de synonymes du verbe *détruire*, qu'il convient d'examiner ici très succinctement : « *Abattre*, dit Roubaud, veut dire mettre, jeter à bas ce qui était élevé, soutenu; *démolir* (du latin *demoliri*, de *moles*, masse) signifie abattre les différentes parties d'un édifice jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien sur pied, ou qu'il ne reste que les matériaux de la masse; *renverser* s'emploie pour exprimer l'action de faire tomber sur le côté, de jeter par terre ou de changer entièrement la situation d'un objet; *ruiner* (du latin *ruina*, dérivé de *ruere*) signifie à la lettre, aller choir en roulant, en se précipitant; tomber en ruines, en pièces, en morceaux. *Démanteler*, c'est abattre les murs d'une ville ou d'une forteresse. *Raser*, c'est démolir, abattre un édifice rez-pied, rez-terre. *Détruire* veut dire rompre, anéantir les rapports, les formes, l'arrangement des par-

ties, la construction d'une chose, jusqu'à la ruine totale de l'ouvrage ou à la perte entière de la chose; détruire, c'est dissiper entièrement l'ordre des choses. *Annéantir*, c'est détruire totalement ou réduire au néant. On abat un arbre à coups de hache, un oiseau à coups de fusil. Les divers objets qu'on a en vue, en abattant un édifice, sont tantôt de le *démolir par économie*, pour tirer parti des matériaux et de l'emplacement, ou rebâtir; tantôt de le *raser par punition*, afin de laisser subsister un indice de la vindicte publique; de *démanteler par précaution*, pour mettre une place hors de défense; ou de *détruire dans toutes sortes de vues* et par toutes sortes de moyens pour ne pas laisser subsister. — Un particulier fait *démolir*; la justice fait *raser*: un général fait *démanteler* une place qu'il a prise, et pour cela il en fait *défiluer* les fortifications. — On *ruine*, on *détruit* sa santé, on *perd* sa fortune, son honneur: on se *dégrade*. — On *renverse* une table sans le vouloir, en la heurtant rudement, et un rempart à coups de cañon. L'action de *détruire*, libre ou nécessaire, est puissante et opiniâtre. Le temps *détruit* tout mais il se sert plutôt de la lime que de la faux. » Cette destruction lente, attribuée à l'action du temps, prend le nom d'*usure*, de *détérioration* (v. ces mots). — Lorsqu'on envisage comparativement les conditions nécessaires à l'existence de tous les corps naturels, on reconnaît facilement que la longue durée des corps astronomiques contraste avec la durée temporaire des individus et même des espèces du règne végétal et du règne animal. Nous ne voyons dans l'espace aucun agent de destruction dirigé contre l'existence des globes stellaires ou planétaires, et l'on a admis seulement que les comètes peuvent disparaître de la région de l'espace où elles se meuvent, soit en passant dans un autre système solaire, soit en allant s'engloutir dans notre soleil. Quant à cet astre et aux planètes qui se meuvent autour de lui, et principalement quant au globe terrestre, que les sciences géologiques nous apprennent avoir dû

exister primitivement à l'état de mollesse ignée, on ne saurait admettre leur destruction par le choc d'autres corps astronomiques beaucoup plus grands qu'eux, ni leur attraction et leur absorption par un autre système solaire. On ne peut donc prévoir pour tous ces corps une époque de destruction, puisqu'on ne sait rien sur les causes qui pourraient l'amener lentement ou brusquement. D'après les lumières fournies par les diverses théories cosmogoniques, et surtout par la géologie, on est conduit naturellement à présager le refroidissement progressif du globe terrestre, qui doit amener la destruction de toutes les espèces de corps organisés qui existent actuellement, et l'on pense qu'à ce degré de refroidissement de la terre, qui sera en rapport avec la température de la région de l'espace où elle se meut, la vie végétale et celle des animaux connus de nos jours ne pourrait avoir lieu. Avant ces changements dans la constitution physique de la terre, qui doivent amener la destruction de la totalité des corps organisés, viennent les *grands* cataclysmes ou les révolutions de notre globe qui ont été la cause de la destruction d'un grand nombre d'espèces d'animaux et de végétaux, dont nous retrouvons les débris à l'état fossile, et nous avons donné à ces débris le nom de restes des espèces détruites ou perdues. — L'indispensable nécessité où sont placées certaines espèces animales et végétales, de vivre et de se nourrir aux dépens et au détriment d'autres espèces qui semblent leur correspondre pour cet objet, est une cause évidente qui entraîne la mort et la destruction d'un certain nombre d'individus, victimes naturelles de leurs meurtriers ou de leurs parasites. Cette cause de destruction ne paraît point devoir entraîner la perte des espèces destinées à la nourriture des autres, car on sait qu'en général, dans le règne végétal et dans le règne animal, la fécondité des espèces plus ou moins inférieures destinées à être la pâture ou l'ennemi des espèces plus ou moins élevées dans la série organique est très grande et proportion-

nelle aux besoins de la consommation et à ceux de la propagation. A ces causes générales de la destruction des corps organisés, il faut joindre l'action puissante de l'homme depuis le moment de son apparition sur le globe ; mais l'action destructive de ce roi de la terre ne doit porter que sur les espèces nuisibles ; elle doit tendre à effacer les plantes parasites qui dévorent les cultures et à anéantir les bêtes féroces qui attaquent ses troupeaux, et sont réduites quelquefois par leur détresse à se précipiter sur lui-même. Mais cette action destructive de l'homme, qu'il étend aussi sur les individus des espèces consacrées à sa nourriture et à tous ses besoins industriels et sociaux, cette destruction inévitable, que d'autres animaux exercent à l'égard des végétaux ou entre eux pour vivre, se conserver et reproduire leur espèce, entre évidemment dans le plan général des harmonies de la nature, puisqu'elle est en rapport direct, nécessaire et indispensable avec la propagation, peut-être aussi avec le perfectionnement des espèces en général. Enfin, l'action destructive de l'homme, comparée à la puissance créatrice de son génie et à l'immense déploiement de ses moyens pour perfectionner son espèce et toutes celles qu'il cultive, nous semble devoir être signalée comme l'une des voies qu'il est forcé de suivre pour atteindre au perfectionnement de son espèce et à celui des institutions qui régissent les nations dans les régions les plus civilisées du globe. Nous n'entreprendrons point ici d'examiner dans quels cas les sociétés humaines sont déterminées à *détruire* lentement ou par secousses plus ou moins violentes l'ordre légal et politique qui n'est plus en rapport avec le progrès des lumières. Nous croyons devoir faire remarquer qu'en général les génies le plus heureusement organisés pour la lutte et la destruction des institutions humaines usées par le progrès des vraies lumières ne semblent nullement doués de la puissance régénératrice qui assure aux sociétés agitées un avenir heureux. C'est pourquoi les hommes expérimentés sont natu-

rellement portés à repousser le mode de destruction par secousses violentes, qui compromettent le présent, et préfèrent harceler sans cesse les pouvoirs sans les offenser, et les réduire par la force des choses, ou à se moraliser pour commander l'estime et la confiance, ou à abdiquer naturellement. S'il est vrai que l'opinion générale, cette reine du monde, renverse tous les obstacles qu'on lui oppose, il est aussi vrai de dire que, pendant la vie des nations, il est des époques où cette puissance n'existe point, où les opinions sont divisées : c'est alors qu'on voit se manifester l'immoralité des partis, presque toujours injustes les uns envers les autres ; c'est alors que l'action puissante des gouvernements peut éloigner encore ou annuler les causes de destruction qui le menacent, en acceptant ouvertement pour principe une morale effective dans laquelle tous les intérêts naturels et futurs viendraient converger naturellement. Aux publicistes et aux philosophes qui s'occupent des questions morales et religieuses appartient le soin de développer les causes de décadence et de destruction qui ont amené lentement ou par secousses la chute des empires les plus florissants. L'expérience nous semble démontrer maintenant que les nations adoucies et non amollies jusqu'à un certain point par le luxe bien entendu sont susceptibles d'agrandir leur intelligence, leur raison, et d'augmenter énormément leur puissance de réaction contre l'esprit de conquête et d'envahissement des nations moins civilisées, qui tendait jadis à les détruire ou à les décimer. Ce perfectionnement de l'intelligence progressive des grandes nations, bien loin de coïncider avec la dégradation de la force physique, doit au contraire l'accroître, la perfectionner. Et si, à cet accroissement de la force musculaire par les exercices gymnastiques, on ajoute l'adresse, autre élément de vigueur, on reconnaîtra comment il se peut faire que des nations éclairées et véritablement en progrès soient assez fortes, non seulement pour se dérober au joug des hordes barbares, mais encore pour détruire no-

blement la barbarie , en portant partout , non les prétendus avantages d'une civilisation fondée sur des vues étroites d'intérêt de caste et d'esprit de nation , mais les bienfaits résultant de la pratique des opinions morales , qui tendent à régner sur l'humanité entière. LAURENT.

DÉSUÉTUDE, du mot latin *desuetudo*, non-usage, ce qui tombe en désuétude, ce qui a cessé d'être en usage : cette expression s'applique spécialement aux lois qui , sans avoir été rapportées ou réformées par d'autres lois nouvelles , cessent cependant d'être observées , et finissent par tomber dans un oubli complet , soit que l'application en devienne inutile , soit qu'elles renferment des dispositions contraires aux règles de la morale éternelle ou aux mœurs nouvelles d'une nation. La loi qui est frappée de désuétude n'a plus aucune autorité , elle se trouve abrogée par le fait même , ce n'est plus une loi ; mais il resterait à déterminer à quels caractères se peut reconnaître la désuétude , et c'était là en effet autrefois une question de la plus haute importance ; la législation n'avait rien d'arrêté , et toutes les lois se trouvaient accumulées sous les formes les plus diverses depuis des siècles , en sorte qu'au milieu de tout ce fatras , l'ignorance , l'ineptie ou l'esprit de vengeance pouvaient puiser des textes oubliés pour créer des crimes ou des délits nouveaux , si la désuétude n'eût pas formé une barrière contre de telles entreprises. On exigeait seulement que la loi fût ancienne , et que depuis long-temps elle eût cessé d'être invoquée et appliquée. C'était aux juges de vérifier si ces diverses conditions étaient remplies , et de décider si la loi avait en effet perdu son empire ; mais on sent combien il serait dangereux de laisser aux tribunaux un tel pouvoir , qui les placerait au-dessus de la loi elle-même : aussi , en droit rigoureux , on n'admet pas la désuétude , et toute loi doit conserver sa force et son autorité tant qu'elle n'a point été régulièrement rapportée , soit par une déclaration qui l'abroge expressément , soit par une disposition nouvelle

qui soit **inconciliable** avec la première : il y a alors *dérogação* à la loi. — Dans notre législation actuelle , il n'est plus permis d'invoquer la désuétude : quel que soit le laps de temps pendant lequel un texte aura été oublié , quelque tolérance que les magistrats aient mise à supporter des contraventions flagrantes , la loi est toujours réputée vivante , et si le ministère public chargé de veiller spécialement à son exécution consent à demeurer inactif , les tribunaux n'en sont pas moins tenus de prononcer les peines qui sont requises , lorsque plainte est portée devant eux ; le jugement qui renfermerait une absolution sur le seul motif que la loi à appliquer serait tombée en désuétude encourrait la censure de la cour de cassation comme renfermant une violation de loi formelle. Ce principe est sans doute plein de sagesse ; mais il faut aussi que le législateur veille entièrement à réformer les dispositions qui vieillissent et qui cessent ainsi d'être en harmonie avec de nouveaux besoins ou de nouvelles mœurs ; car bientôt la *nécessité* , qui sait toujours bien se placer au-dessus des lois et des principes , vaudra forcer à reconnaître l'empire de la désuétude , et à proclamer ainsi l'impuissance de la loi. Pour prévenir un pareil malheur , car c'est peut-être le plus grand des malheurs sociaux d'arriver au mépris de la loi , il faudrait que la législature se fît un devoir , non pas seulement de suivre , mais de devancer les progrès de la raison publique , en adoucissant à propos les rigueurs de la loi et en supprimant toutes ces législations exceptionnelles qui détruisent le principe général , que l'on ne craint pas de proclamer partout , alors qu'il ne peut se produire [nulle part ; mais les circonstances sont toujours là pour légitimer les mesures les plus acerbes et les exceptions les plus monstrueuses , jusqu'à ce que les mœurs d'une nation devenant elles-mêmes meilleures que la législation sous laquelle elles gémissent , la désuétude vienne enfin frapper de mort toutes les lois barbares ou ridicules.

— *DE LA* — — — — — **TEULET, a.**

DÉSUNION. C'est la séparation de parties distinctes, mais qui, dans l'intérêt de leur conservation, doivent concourir à un but commun. La désunion, dans les états comme dans les familles, est donc le signe avant-coureur d'une ruine prochaine : c'est souvent cette agonie violente qui précède la mort. Les suites de la désunion se mesurent à l'importance et à la grandeur des objets mêmes; elle est fatale si elle éclate dans des circonstances où la concorde est la première de toutes les nécessités. Ainsi, dans les gouvernements représentatifs, qui ne vivent que de transactions, et où rien par conséquent ne doit être poussé à l'extrême, la désunion entre les grands pouvoirs de la société finit par amener une situation si compliquée et si difficile que la force des armes la tranche seule, c. à-d. que le système représentatif est vicié à sa source. Au sein des états despotiques, il ne peut guère y avoir désunion entre les pouvoirs publics, puisqu'il n'y en a qu'un, la volonté du maître; mais cette volonté, c'est son entourage qui l'exploite; une sorte de guerre intestine règne donc entre les familiers du prince et jusque dans sa famille; tour à tour on s'empare de la direction des affaires; la désunion, pour être cachée, n'en est que plus fatale; nul avis utile ne peut être donné, et au milieu de ces luttes perpétuelles, comme aucun système de gouvernement ou d'administration ne peut être suivi, il en résulte une anarchie générale où tout se confond et s'engloutit. — Au reste, les masses, pendant bien des siècles encore, subiront les fautes de ceux qui, sous une forme ou sous une autre, posséderont le commandement; et dans l'impuissance où elles sont d'y apporter des remèdes efficaces, elles renouent souvent à s'en occuper. Ce qui importe beaucoup plus pour elles, c'est de vivre heureuses dans l'intérieur de la famille. En effet, c'est là que la désunion a des suites déplorables, parce qu'elle est de tous les instants. Prenons pour exemple le mari et la femme dans les classes intermédiaires : sont-ils assez malheureux pour ne pas parvenir à

s'entendre, quels tourments ils se causent? car ils sont presque toujours en présence l'un de l'autre; chaque coup est douloureux, parce que chacun connaissant l'endroit faible s'y adresse toujours; les occasions de se nuire jaillissent pour ainsi dire de chaque détail, elles enveloppent la vie entière; à moins d'être assez riches pour vivre séparés l'un de l'autre, c'est un enfer toujours en action qu'une existence commune qui s'écoule dans la désunion. Si des rapports élevés du cœur nous descendons dans la région inférieure des intérêts, comment peuvent-ils prospérer au milieu de querelle et de haines sans cesse en effervescence? Puis, quel redoublement de désordre lorsque des enfants se trouvent mêlés à ces divisions intérieures! de quel bonheur peuvent-ils jouir entre un père et une mère qui se détestent? quelle instruction morale peuvent-ils en recevoir? Ici, par un effroyable renversement, les parents, au lieu d'améliorer leurs enfants, les pervertissent; ce ne sont pas des paroles imprudentes qui échappent à un accès d'humeur passagère, c'est une suite de mauvais exemples en permanence. Ces mêmes enfants prennent des années à leur tour : quel respect porteront ils à un père, à une mère qui, mille fois en leur présence, se sont couverts d'injures et de reproches? comment ceux-ci oseront-ils les rappeler à la pratique des devoirs, eux qui les ont foulés aux pieds? Enfin, quelle harmonie s'établira jamais chez les frères et les sœurs élevés à l'école d'une désunion continuelle? car lorsqu'elle se déclare dans une famille, c'est en général pour s'en emparer complètement et pour toujours. — Il y a tant de misères inévitables dans la vie privée qu'il faut tâcher au moins de les consoler par un genre de bonheur qu'on s'assure au moyen de légères concessions ou de complaisances réciproques; c'est parce qu'on n'attache pas assez d'importance à ces légers détails, surtout dans l'origine, qu'on arrive à tomber plus tard dans l'abîme de la désunion. — Il est démontré par l'histoire que les grandes familles, qui pendant des siècles

ont rendu d'immortels services à leur patrie , ont vu éclater rarement la désunion entre leurs membres : tous ont formé, au contraire, un faisceau de leurs ressources et de leurs lumières pour être utiles partout et sous toutes les formes : ils ont ainsi augmenté la splendeur nationale en même temps qu'ils ont fondé leur propre illustration. — Si de l'ordre politique nous passons à l'ordre des intérêts privés , mais en rapport avec les intérêts généraux , nous acquérons vite la preuve que toutes les grandes entreprises industrielles que d'immenses difficultés avaient d'abord arrêtées ne se réalisent enfin que par une vaste association de capitaux, d'intelligence et de travail. Ici, association, c'est le contre-pied de désunion. Un des principaux périls des états fédératifs , c'est qu'il se forme dans leur sein une foule de petits centres d'autant plus exigeants qu'ils manquent de lumières ; il en résulte que la désunion se glisse dans l'ensemble du corps social : il court à sa perte , parce que l'esprit de localité étouffe dans son unité la pensée fédérale.

SAINT-PROSPER.

DÉTACHEMENT DE GUERRE ; sorte de détachement qui, quelquefois, forme avant-garde ou qui est lui-même précédé et éclairé par une avant-garde : dans ce dernier cas, il doit avoir ses côtés flanqués et ses derrières assurés. — En certaines circonstances, on prend le terme *détachement*, par opposition au terme *corvée en campagne*, ou comme synonyme d'*expédition*, ou de troupe allant en expédition, ou de *guerilla*, comme on a dit dans les dernières guerres. — La force principale des détachements doit généralement consister en infanterie, que quelque cavalerie doit seconder. — Un détachement est sous les ordres d'un chef spécial, désigné pour ce service par qui de droit ; mais si l'ancienneté devait décider de la nomination de ce chef, et qu'il y eût parité de grade, les officiers compétiteurs devraient, en ce cas, exhiber leur brevet, pour justifier du droit de prendre le pas ; du moins les réglemens le prescrivaient ainsi. — D'anciens réglemens at-

tachaient à certains *chefs de détachements* un officier d'ordonnance. — Tout détachement momentanément admis dans un poste fermé y passe sous les ordres du chef du poste ; mais le commandant du poste n'a pas autorité d'y retenir la troupe de passage, si le chef de celles-ci intime à ses hommes l'ordre d'en partir. — Les chasseurs d'infanterie ont, en partie, été créés pour éclairer et flanquer les détachements. — Les ordonnances du dernier siècle n'autorisaient les commandants de place à laisser sortir des détachements ou des partis qu'avec l'agrément des officiers-généraux sous les ordres desquels ils se trouvaient. — L'ordonnance de 1832 réglait le droit de commandement à exercer par les officiers d'état-major-général sur les détachements. — L'objet des détachements ou camps volants envoyés en expédition, et livrés à eux-mêmes, est d'aller aux nouvelles ; de fouiller un pays ; d'explorer des montagnes ; de sonder les dispositions des habitants et de l'ennemi ; de masquer des mouvements par une diversion, de rendre sûrs les abords d'un camp ; de reconnaître un terrain ou des positions ; d'attacher une escarmouche ; de balayer des partis ; d'éventer des opérations ; d'occuper ou de reprendre des postes ; de chagriner des convois ; d'insulter des quartiers ; de former une chaîne de postes ; d'entourer d'un cordon les fourrageurs ou les travailleurs de l'armée ; de s'emparer d'un défilé ou d'un gué ; de défendre un passage de rivière ; de lever des contributions ; d'intercepter des communications ; de former les escortes des convois de l'armée ; de favoriser une jonction de troupes ; de gagner les derrières ou les flancs de l'ennemi ; de le suivre s'il a été battu, etc. — Avant la guerre de la révolution, les détachements se faisaient, non par régiments ou bataillons, mais par compagnies, parce que, de la sorte, les pertes que des échecs occasionnent se partagent sur plusieurs corps. — Les anciens réglemens de campagne regardaient les détachements vers l'ennemi comme second tour de service en campagne. — Frédéric II n'était pas

pour les grands détachements, quoiqu'il les avoue indispensables dans la guerre défensive : « Une ancienne règle de guerre (dit-il) est que celui qui partage ses forces sera battu en détail. » G^{te} BARDIN.

DÉTACHEMENT. Acte par lequel on se dépouille de certains avantages qui nous glorifient; c'est encore cette volonté par suite de laquelle on échappe à cette foule de liens qui garrottent le commun des hommes au matériel de la vie. Dans ce dernier sens, on ne saurait accorder trop d'éloges au détachement, parce qu'il nous laisse liberté pleine pour accomplir cette haute mission de vertu qui doit être la tâche de notre vie entière. Par malheur, le détachement est loin d'être toujours ainsi compris. Que de gens se regardent comme de grands philosophes, parce qu'ils ont rompu avec des devoirs que le reste des hommes pratiquent et respectent ! A quelles conséquences désastreuses ne mène pas un pareil genre de détachement ! Dans cette matière, au reste, il existe une différence qui est bien facile à saisir. Il nous est permis, à nos risques et périls, et sauf encore l'approbation de la raison, d'être plein de détachement lorsqu'il ne s'agit que de nos intérêts personnels ; mais il n'en est pas de même dans les rapports d'où naissent à notre égard des obligations pour les tiers : là, nous sommes plus qu'engagés, nous sommes liés et liés irrévocablement. Il y a donc des circonstances où nous devenons coupables si, sous prétexte de rompre plus sûrement avec l'ambition, nous refusons de servir notre pays : ici le détachement peut devenir un crime. Dans les temps de calme, nous sommes tenus d'entrer dans la carrière qui est le plus en harmonie avec notre aptitude ; peu importe s'il en résulte pour nous une position élevée ; nous en profiterons pour être utile aux pauvres et aux opprimés. — La société compte dans son sein des professions qui reposent sur le désintéressement. Sommes-nous riches, il faut jusque dans ses dernières limites pousser ce même désintéressement ; mais si la fortune nous manque, et que nous soyons chargés

d'enfants, il y a une mesure à garder ; le détachement absolu de l'argent serait cruauté envers les *nôtres* ; on ne demande pas, mais on recevra ce qui est dû, surtout s'il est offert par des gens qui possèdent des ressources. — La civilisation ne serait pas avancée comme elle l'est si certaines classes s'étaient piquées d'une sorte de détachement philosophique. Il y a même à remarquer que c'est en mêlant au bien une légère portion d'intérêt, ou, si l'on aime mieux, de jouissance individuelle, que des améliorations et des progrès en tout genre ont eu lieu. Voyez maintenant où en serait la gloire des nations et même leur indépendance, si généraux et soldats n'étaient pas avides de recueillir les pompes de la victoire et d'entendre retentir ses fanfares. Supposez-les, sur ces deux points, dans un détachement complet, ils combattraient en gens de cœur : c'est le devoir qu'ils ont à remplir. Tout à coup des obstacles inattendus surgissent, et ils se trouvent en présence de périls et de privations qu'il était impossible de prévoir : s'ils cèdent, vous n'avez aucun reproche à leur adresser ; mais ils ont soif de vaincre ; alors ils trouvent ou se donnent un excédant de force et d'énergie, qui, à son tour, assure leur triomphe. — Nul doute qu'il ne soit commandé au prêtre de se défendre des vanités du succès, et de vivre dans un détachement continuel des applaudissements du monde ; mais ce précepte ne s'étend pas à l'exercice de ses fonctions. Annonce-t-il la parole de Dieu, il aura de la grandeur et de l'onction dans ses paroles, de la dignité et de la noblesse dans ses gestes : dons naturels, talents acquis, il ne négligera rien pour s'emparer de la conviction de ses auditeurs ; voilà l'essentiel pour lui ; c'est son but unique ; peu lui importe d'être admiré sur la route ; ce qu'il veut avant tout, c'est que la cause de Dieu l'emporte. A cet effet, il changera, il variera ses moyens, mais tout à tour il les emploiera. Une fausse humilité l'égare-t-elle, e.-à-d. s'impose-t-il le détachement des ressources de son esprit, il n'est plus prêtre enseignant, il n'est plus

prêtre militant; il a donné la démission de son caractère. Règle générale, il n'appartient guère qu'aux intelligences supérieures de vivre dans le *détachement*; elles savent le rendre fertile par l'usage qu'elles en font et à-propos qu'elles y mettent. Relativement aux masses, le détachement n'est à préconiser qu'à l'âge où l'homme commence à perdre la capacité d'action; il est sage à lui de quitter tout doncement ce qu'il a de la peine à bien remplir; de cette manière, il fait place à la jeunesse, si impatiente d'arriver, et il bat en retraite au moment où il peut encore laisser des regrets; quelquefois même il gagne à la comparaison. — Une femme est prise d'un amour bien profond pour ses devoirs d'épouse et de mère, quand ceux-ci la détachent de ses prétentions de beauté, de jeunesse, ou même des simples vanités des salons; arrivent les plus grands sacrifices, elle peut alors les remplir; elle est comme entrée en apprentissage d'héroïsme. — Il est un genre de détachement qu'on ne saurait trop vénérer, c'est celui qu'inspire la religion, bien entendu quand il est dans son cadre. Alors il marche sans cesse de perfections en perfections; s'il change les devoirs, c'est pour les améliorer et les régulariser. Quant au détachement auquel s'abandonne maintes fois la jeunesse qui reste dans le monde, il faut qu'elle s'en méfie, d'abord parce qu'elle n'a pas assez d'expérience pour savoir discerner ce qui est bon ou mauvais dans certains biens, et qu'elle brise souvent ceux qu'il importe de conserver. Le détachement la jette enfin ou dans des désordres effroyables, ou bien encore dans un état d'inertie qui a pour elle les suites les plus funestes, parce qu'il est antipathique à sa nature.

SAINT-PROSPER.

DÉTAIL, DÉTAILLER. Ces mots, dérivés de *taille* (v.), se prennent au propre et au figuré dans le sens de ceux de *débit* et *débiter* (v. ces mots). On *détaille* de la viande, on *débite* du bois ou d'autres denrées, quand on les divise par parties, par morceaux; de là l'expression de *détaillant* ou de *débiteur*,

opposées à celles de *négociant*, de *marchand en gros*; *vendre en détail*, c'est vendre une certaine masse de marchandises par portions plus ou moins minimes; c'est le *petit commerce*, placé à l'échelon opposé où se trouve le *haut commerce* (v. ce mot). On a dit autrefois *détaillieur*, mais l'usage a prévalu aujourd'hui de dire *détaillant*. — On a essayé le mot *détailliste* dans le sens moral de *détail* (M. Desroches, dans une lettre sur *l'histoire de Charles XII* [Mercure de sept. 1780]); mais, malgré l'autorité du *Dictionnaire de Trévoux*, qui trouvait ce mot heureux, il n'a point obtenu droit de cité. — Dans les choses qui ont rapport à l'intelligence, les mots *détail* et *détailler* conservent le sens que nous venons de leur voir et sont synonymes de *débit*, *énumération*, *division*. On dit qu'un orateur *détaille* bien un discours, pour dire qu'il en fait bien ressortir les diverses parties. On dit, dans une autre acception, qu'un homme entend bien le *détail* des affaires, qu'il est *homme de détail*, pour dire qu'il étend sa connaissance jusqu'aux moindres choses qui concernent les affaires, qu'il ne lui échappe rien des circonstances, des particularités d'une affaire. Il y a dans la police, dans le commerce, dans le ménage, mille petits détails, mille circonstances dont le *détail* ou l'exposition *détaillée* n'aurait point de fin. Un ministre, un administrateur-général s'occupent en gros ou en grand des affaires; ils laissent les *détails*, les particularités des affaires, ou les petites affaires à leurs commis. Il ne faut pas inférer de là que les détails soient à dédaigner; plus d'une affaire échoue tous les jours, faute par ceux qui l'ont entreprise d'en avoir suffisamment étudié les détails. — Il convient de faire une distinction entre les mots *détail* (au singulier) et *détails* (au pluriel). « Le *détail*, dit avec beaucoup de justesse Roubaud, dans ses *Synonymes* est l'action de considérer, de prendre, de mettre les choses en petites parties ou dans les moindres divisions; les *détails* sont ces petites parties ou ces petites divisions telles qu'elles

sont dans l'objet même. — L'entente des *détails* est aussi une des qualités du poète et de l'écrivain ; plus d'un poème , plus d'un ouvrage , dont le plan général ou la conception première manquait de force , s'est sauvé par les *détails* , par des *beautés de détail*. Il y a surtout pour les réécits , pour les descriptions , un grand choix de détails à faire ; mais quand on veut que l'esprit soit frappé de l'importance du but , il faut y marcher rapidement , sans trop d'excursions , être sobre enfin de détails. C'est un des préceptes de Boileau dans son *Art poétique* :

Ne vous chargez jamais d'un détail inutile.

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.

E. II.

On emploie le mot *DÉTAILS* dans les arts pour désigner , sans les spécifier , tous les objets plus ou moins minimes que l'on pourrait supprimer dans un tableau ou dans un monument , sans nuire à l'ensemble ou à l'effet. Ainsi , dans un tableau , on comprend sous ce mot les bijoux , les dentelles , les broderies , dont sont enrichis les vêtements , et aussi les ornements eiselés , brodés ou peints , qui peuvent décorer les vases , les meubles et les draperies ; enfin , dans un paysage , les plantes , les fleurs ou les monuments qui quelquefois occupent en partie les premiers plans. On comprend aussi sous ce mot *détails* les plus petites parties que quelques peintres ont rendues dans des portraits , telles que les rides , les taches de la peau ou ses rugosités , même les poils de la barbe. Tous ces détails cependant feraient facilement tomber l'art dans la petitesse et la mesquinerie. — En architecture , une légère différence existe dans l'acception du mot *détails* , puisqu'il s'applique à des objets qui eux-mêmes sont partie essentielle de l'art , tels que les rosaces , les feuilles d'ove , les rangs de perles , les listels , les modillons , et tous les ornements de sculpture qui , suivant le caractère du monument , on le goût de l'architecte , peuvent être augmentés ou diminués lorsque l'on exécute , ajoutés ou retranchés lorsque l'on restaure un monument. — Les peintres allemands et fla-

mands du *xv^e* siècle sont en général entrés dans les plus petits détails , et ils les ont toujours rendus avec un soin tellement minutieux que leurs tableaux sont à la fois des chefs-d'œuvre de talent et de patience. Depuis , les peintres hollandais Gérard-Dow , Mieris , Terborg , ont mis le plus grand soin à terminer toutes les parties de leurs tableaux. Dans les tapis , les fourrures , les meubles , les fruits et surtout les fleurs , aucun détail n'est négligé , et tous ils sont rendus avec autant de talent que d'adresse. Mais souvent aussi , les détails dans les accessoires nuisent à l'impression que doit causer l'ensemble. Si l'artiste charge un vase , un autel , d'ornements , de dorures , de bas-reliefs et d'autres détails bien terminés , l'attention du spectateur est par cela même détournée des principaux objets de l'action ; ou bien si , malgré ces détails , le spectateur s'attache à l'action principale , l'artiste mérite pourtant le reproche de pouvoir causer des distractions. Aussi voyons-nous que dans les beaux monuments de l'antiquité , les détails sont très peu soignés , et que les artistes se sont de préférence attachés à l'action et aux figures principales. Ils n'ont même , pour la plupart , fait qu'ébaucher les objets de détail , et les ont regardés seulement comme des indications du sujet , des espèces d'étiquettes qui ne méritaient pas une attention particulière. Le Poussin , parmi les modernes , peut être cité comme un modèle en ce point. S'il met de l'architecture dans ses tableaux , elle lui procure de belles masses ; il laisse reposer l'œil et ne l'attire point par des ornements déplacés. S'il représente des figures majestueusement vêtues , c'est par la finesse des plis qu'il indique celle de l'étoffe , et il se garde bien de la charger de fleurs et de broderies. — Quoique souvent dans l'architecture on ait recours à la multiplicité des détails pour montrer la richesse du monument , il faut assurément éviter de tomber dans l'excès. C'est pourtant ce qui vient d'arriver dans le monument destiné au ministère de l'intérieur , à Paris. Toutes les parties sont

tellement surchargées d'ornemens que, malgré le bon goût avec lequel ils sont sculptés, les yeux sont fatigués de les voir si nombreux, et ils cherchent en vain quelques parties lisses pour se reposer.

DUCHESNE aîné.

DÉTAIL ESTIMATIF (archit., trav. pub.). C'est la partie d'un *projet* quelconque de construction qui traite du calcul et de l'estimation des dépenses. — On appelle *sous-détail* l'évaluation encore plus détaillée des prix et de la quantité des matériaux de toute nature, des journées d'ouvriers, en un mot, de tous les frais que doit entraîner la construction. — On dit indifféremment *détail*, *état* et *devis estimatif*, quand les dépenses ne sont arrêtées que de manière à ne pouvoir dépasser les prévisions ordinaires de l'expérience. On dit souvent *détail approximatif*, quoique cette expression manque d'exactitude et ne doive être véritablement employée que dans le sens inverse. — Le *détail* ou *devis descriptif* dont l'estimation se trouve ordinairement précédée n'est autre chose que l'indication ou la description des divers ouvrages relatifs au projet dont on s'occupe (v. *PROJET*). E. G.

DÉTELAGE, action de *dételer*. Ce mot s'applique à un procédé imaginé pour soustraire les voyageurs au risque d'être emportés par les chevaux, surtout dans les descentes rapides. Il s'adapte aux voitures communes de poste, dont les chevaux ne tiennent au limon ou au brancard que par des courroies qui s'attachent à des cylindres de cuir servant d'étuis aux limons, et retenus eux-mêmes, ainsi que le palonnier l'est à l'avant-train, simplement par des crochets. Avec ce système d'attelage, il suffit d'établir un cordon communiquant à l'intérieur de la voiture, et dont l'attraction s'exerce sur lesdites agrafes, pour que le voyageur puisse, à son gré, par un mouvement unique et prompt, séparer la voiture des chevaux. Ceux-ci continuent à courir en emportant les harnais, le palonnier, etc., et le char s'arrête ou n'avance plus que par la force d'impulsion à laquelle il avait été précédemment soumis. Cependant

cette puissance de mouvement peut en certaines circonstances présenter encore de grands dangers, d'autant plus qu'il devient alors impossible d'imprimer à la caisse une direction voulue. Pour remédier à cet inconvénient, on a fait correspondre au même cordon un mécanisme fort simple, qui agit sur le moyeu de la roue, en même temps qu'un sabot de fer se glisse par-dessous, de manière à empêcher la rotation. La voiture ainsi enrayée, quelque vitesse qui la pousse, peut avancer encore de deux ou trois pieds au plus. On doit cet ingénieux expédient à M. Joanne de Dijon. Il a été depuis perfectionné et appliqué aux voitures publiques pour l'enrayage. On comprend toute son utilité quand cette opération devient fréquemment nécessaire sur les routes montueuses, et l'économie de temps qu'il procure. Le dételage proprement dit serait une garantie précieuse s'il pouvait s'effectuer avec toute espèce de voitures. Le plus grand nombre exigerait pour sa construction, pour séparer instantanément les chevaux du char, des moyens plus compliqués, mais cependant assez simples pour être mis en pratique. Il paraît qu'on pourrait y parvenir si l'on en juge par l'expérience qui a été faite aux dernières fêtes de Longchamps. Un amateur s'y est présenté avec un tilbury attelé de deux chevaux. Cette voiture, quoique semblable aux autres pour la forme, en diffère complètement quant au système de la construction mécanique: elle permet, sans qu'on soit obligé de mettre pied à terre, de dételéer subitement, de changer la voie, d'établir l'équilibre sur le cheval, d'enrayer, etc. La simplicité de cet appareil, surtout des harnais, en rend l'établissement possible sur tous les points avec l'assistance du premier ouvrier venu. On comprend dès lors que le prix ne doit pas s'en élever très haut; il est à désirer que cette invention puisse s'adopter généralement, et fasse exception à toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour. V. DE MOLÉON.

DETENTE. Petite baseule au moyen de laquelle on soulève le cliquet (v.),

qui retient un ressort bandé, un rouage, etc. Pour faire partir un fusil, un pistolet, on appuie sur la *détente*. — La vapeur, qui a toutes les propriétés d'un ressort, agit par *détente*, c.-à-d. qu'elle se débânde (perd de sa force) à mesure que l'espace qui la contient s'agrandit. T.

DÉTENTEUR, **DÉTENTION** (droit civil), **DÉTENTION**, **DÉTENTION ARBITRAIRE**, **DÉTENU** (droit criminel). — On appelle **DÉTENTEUR**, disent les auteurs de jurisprudence, l'individu qui a la possession réelle et actuelle d'un héritage, soit à titre de propriété, soit à titre d'usufruit ou de quelque autre manière; et l'on nomme *tiers-détenteur* celui qui a la possession actuelle d'un immeuble hypothéqué à quelqu'un par le possesseur antérieur. — Les règles relatives à la **DÉTENTION**, prise dans le sens des lois civiles, se trouveront plus naturellement expliquées dans d'autres articles, et particulièrement dans ceux relatifs aux *hypothèques*. Il suffit, quant à présent, de l'indication qui vient d'être donnée, et nous devons rendre compte ici de la *détention*, considérée sous son véritable point de vue, c.-à-d. sous le rapport du droit criminel.

La **DÉTENTION**, en matière de droit criminel, est l'état de l'homme privé de sa liberté, soit par force, soit par autorité de justice. Aucune détention ne peut avoir lieu sans être accompagnée des formes établies par la loi : « En exécution des art. 77, 78, 79, 80, 81 et 82 de l'acte du 13 décembre 1799 (dit l'art. 615 du code d'inst. criminelle), quiconque aura connaissance qu'un individu est détenu dans un lieu qui n'a pas été destiné à servir de maison d'arrêt, de justice ou de prison, est tenu d'en donner avis au juge de paix, au procureur du roi ou à son substitut, ou au juge d'instruction, ou au procureur-général près la cour royale. » — Or, les dispositions des articles qui viennent d'être cités sont tellement claires et précises, qu'il suffira de les rapporter pour donner une idée complète de la matière. Suivant l'art. 77, pour que l'acte qui ordonne l'arrestation d'une per-

sonne puisse être exécuté, il faut, 1° qu'il exprime formellement le motif de l'arrestation et la loi en exécution de laquelle elle est ordonnée; 2° qu'il émane d'un fonctionnaire à qui la loi ait donné formellement ce pouvoir; 3° qu'il soit notifié à la personne arrêtée et qu'il lui en soit laissée copie. — Art. 78. Un gardien ou geolier ne peut recevoir ou détenir aucune personne qu'après avoir transcrit sur son registre l'acte qui ordonne l'arrestation : cet acte doit être un mandat donné dans les formes prescrites par l'article précédent, ou une ordonnance de prise de corps, ou un décret d'accusation ou un jugement. — Art. 79. Tout gardien ou geolier est tenu, sans qu'aucun ordre puisse l'en dispenser, de représenter la personne détenue à l'officier civil ayant la police de la maison de détention, toutes les fois qu'il en sera requis par cet officier. — Art. 80. La représentation de la personne détenue ne pourra être refusée à ses parents et amis porteurs de l'ordre de l'officier civil, lequel sera toujours tenu de l'accorder, à moins que le gardien ou geolier ne présente une ordonnance du juge pour tenir la personne au secret. — Art. 81. Tous ceux qui, n'ayant pas reçu de la loi le pouvoir de faire arrêter, donneront, signeront, exécuteront l'arrestation d'une personne quelconque; tous ceux qui, même dans le cas de l'arrestation autorisée par la loi, recevront ou retiendront la personne arrêtée dans un lieu de détention non *publiquement et légalement* désigné comme tel, et tous les gardiens ou geoliers qui contreviendront aux dispositions des trois articles précédents seront coupables de *détention arbitraire*. — Art. 82. Toutes rigueurs employées dans les arrestations, détentions ou exécutions, autres que celles autorisées par les lois, sont des crimes. — Toutefois, il est nécessaire d'établir une distinction en ce qui concerne le *flagrant délit*. Suivant la définition de l'art. 41 du code d'inst. crim., le délit qui se commet actuellement, ou qui vient de se commettre, est un *flagrant délit*, ainsi que le cas où le prévenu est

poursuivi par la clameur publique, et celui où le prévenu est trouvé saisi d'effets, armes, instruments ou papiers faisant présumer qu'il est auteur ou complice, pourvu que ce soit dans un temps voisin du délit.—Et, d'après l'art 106 du même code, tout dépositaire de la force publique, et même toute personne, sont tenus de saisir le prévenu surpris en flagrant délit, ou poursuivi, soit par la clameur publique, soit dans les cas assimilés au flagrant délit, et de le conduire devant le procureur du roi, sans qu'il soit besoin de mandat d'amener, si le crime ou délit emporte peine afflictive ou infamante. — Maintenant, quel est le moyen de faire cesser une détention arbitraire et quelle est la peine attachée à ce crime ? Nous avons déjà dit que toute personne doit donner avis aux magistrats de l'arrestation arbitraire dont elle a connaissance; mais ce qu'il est nécessaire d'ajouter, c'est que le fonctionnaire public auquel la dénonciation est faite ne doit pas perdre un moment pour agir. Il ne doit pas même attendre que la détention illégale lui soit dénoncée, il suffit que la connaissance lui en soit parvenue de quelque manière que ce soit. A l'instant même, il doit se transporter sur le lieu où la personne arrêtée est détenue, et la faire mettre en liberté, à moins qu'il ne soit allégué contre elle quelque cause légale de détention; mais alors la personne détenue doit être conduite devant le magistrat compétent. — Ce sont les art. 119, 341, 342, 343 et 344 du code pénal qui ont réglé les peines qui doivent être infligées pour le crime de détention arbitraire ou de séquestration des personnes. L'art. 119 est ainsi conçu : Les fonctionnaires publics chargés de la police administrative ou judiciaire qui auront refusé ou négligé de déférer à une réclamation légale tendant à constater les détentions illégales et arbitraires, soit dans les maisons destinées à la garde des détenus, soit partout ailleurs, et qui ne justifieront pas les avoir dénoncés à l'autorité supérieure, seront punis de la dégradation civique et tenus des dommages-

intérêts, lesquels seront réglés comme il est dit dans l'art. 117. — Art. 341. Seront punis de la peine des travaux forcés à temps ceux qui, sans ordre des autorités constituées, et hors les cas où la loi ordonne de saisir des prévenus, auront arrêté, détenu ou séquestré des personnes quelconques. Quiconque aura prêté un lieu pour exécuter la détention ou séquestration subira la même peine. — Art. 342. Si la détention ou séquestration a duré plus d'un mois, la peine sera celle des travaux forcés à perpétuité. — Art. 343. La peine sera réduite à l'emprisonnement de deux à cinq ans si les coupables des délits mentionnés en l'art. 341, non encore poursuivis de fait, ont rendu la liberté à la personne arrêtée, séquestrée ou détenue, avant le dixième jour accompli depuis celui de l'arrestation, détention ou séquestration. Ils pourront néanmoins être renvoyés sous la surveillance de la haute police, depuis cinq ans jusqu'à dix ans. — Art. 344. Dans chacun des trois cas suivants : 1° Si l'arrestation a été exécutée avec le faux costume, sous un faux nom, ou sous un faux ordre de l'autorité publique; 2° Si l'individu arrêté, détenu ou séquestré a été menacé de la mort; 3° S'il a été soumis à des tortures corporelles, les coupables seront punis de mort. — Enfin, il est établi des peines sévères pour le simple fait de refus de la part du gardien d'une maison de justice ou d'arrêt, de montrer au porteur d'un ordre du magistrat compétent la personne du *détenu*. En ce cas, et dans quelques autres spécifiés en l'art. 618 du code d'instruction criminelle, le gardien doit être poursuivi comme coupable ou complice de détention arbitraire. — Telles sont les précautions prises par la loi pour prévenir l'abus du droit terrible qu'elle a confié aux gens de justice. Ses dispositions sont assez claires et assez précises pour que nous ayons dû nous borner à les citer sans explications, sans commentaires : elles sont d'ailleurs tellement impératives, tellement rigoureuses, qu'il ne semble pas qu'aucune personne puisse s'exposer volontairement aux pei-

nes attachées au crime de détention illégale : et cependant , malgré le soin que le législateur a pris pour garantir à l'homme la conservation de son bien le plus précieux, la jouissance de sa liberté; malgré la réprobation qui s'attache justement à la prévarication dans cette matière ; enfin , malgré la sévérité du châtimement , nous n'oserions pas affirmer que le droit des citoyens ait toujours été parfaitement respecté, soit qu'il faille attribuer les infractions à l'ignorance, à la légèreté, à la malveillance ou à l'esprit de parti, soit qu'on doive les rejeter sur un excès de zèle de la part des dépositaires du pouvoir. D—v.

DÉTÉRIORATION, du latin *deterere*, froisser, user en frottant; action de détériorer, c.-à-d. de dégrader, d'user par le frottement, ou par des procédés physiques. Les causes de détérioration physiques sont tous les agents qui peuvent altérer lentement la cohésion moléculaire des corps, soit naturels, soit artificiels, et en détacher des particules ou débris plus ou moins usés, qui prennent le nom de *détritus* (v.). Ce mot latin a été introduit dans notre langue pour signifier cet état des molécules matérielles, détachées d'un corps par la détérioration. Lorsque des hommes injustes, plus ou moins adroits et malins, parviennent à s'approprier partie de nos droits ou de nos biens, ou de nos intérêts moraux, les avantages qui en résultent pour eux sont, dit-on, à notre *détriment* (v.). En ce sens, il y a une sorte de *détérioration morale*, puisque nos intérêts sont froissés. — Le plus ordinairement on entend par *détérioration* l'usure, soit des diverses parties dures, cornées ou calcaires des animaux qui subissent des frottements, soit des diverses constructions, édifices ou instruments exécutés par l'homme. Ce n'est point, comme on le dit habituellement, l'âge ou le temps qui *détérioré* ou use lentement tout. C'est évidemment la continuité ou la répétition fréquente de l'influence des agents physiques et mécaniques qui détache peu à peu les molécules les plus exposées à leur action. La *détérioration*

dans certaines parties solides des corps organisés, animaux et végétaux, peut être précédée ou accompagnée de la dépravation des humeurs (sève et sang, produits qui en émanent). Lorsque cette double altération tend à se propager dans les autres parties de l'organisme vivant, la *destruction* (v. ce mot) est imminente; la corruption commence même quelquefois dans certaines parties avant la fin de la vie ou de l'existence dynamique des corps organisés. En rapprochant ici les diverses sortes d'altérations dont les parties des êtres vivants sont susceptibles, nous venons de reconnaître que la *détérioration* s'entend principalement de l'usure des parties solides exposées au frottement, ce qu'indique très bien son sens étymologique. Il n'y a donc aucune différence entre la *détérioration* des parties dures des animaux (dents, ongles, griffes, becs, sabots, etc.), et celle des pièces des instruments des arts industriels, et celle encore de toutes les parties de nos édifices les plus exposés à des frottements de la part des corps, depuis les plus durs jusqu'à ceux qui sont le plus fluides, tels que l'eau et l'air, dont les courants plus ou moins rapides dégradent plus ou moins nos monuments et les divers terrains (v. DÉGRADATION). L—r.

DÉTERMINATIFS. Les *modificatifs*, ou mots qu'on ajoute aux noms des objets pour en modifier la signification, et que, pour cette raison, on a aussi appelés *adjectifs* (*adjicere*, ajouter), se divisent en deux classes bien distinctes. En effet, l'idée d'un objet peut être modifiée de deux manières, dans sa *compréhension* et dans son *extension*. On entend par compréhension d'un objet les qualités qui lui appartiennent en propre, qui le constituent, qui en sont les éléments. Ainsi, lorsqu'on dit de l'homme que c'est un être organisé, sensible, intelligent, raisonnable, libre, on indique autant de qualités qui le constituent, qu'enbrasse; que *comprend* sa nature, et delà le mot de compréhension pour désigner ces qualités. Considérer une idée dans sa compréhension, c'est donc

la considérer dans les qualités qui lui sont propres, qui font partie intégrante de sa nature. Les modificatifs ou adjectifs destinés à exprimer ces qualités sont appelés *qualificatifs*. Blanc, rond, beau, aimable, sont des adjectifs de cette espèce, c.-à-d. qu'on les emploie pour modifier une idée considérée dans sa compréhension. Mais les idées peuvent être considérées sous un autre point de vue. Une idée peut s'appliquer à un grand nombre d'objets, lorsque ces objets se trouvent réunis dans notre esprit par les qualités qui leur sont communes à tous. Ainsi, l'idée d'homme s'applique à un très grand nombre d'êtres, à tous ceux auxquels sont communes les qualités constitutives de la nature humaine. Ce sont les ressemblances, les points de vue communs, qui ont permis à l'esprit de rassembler comme en un groupe des êtres qui n'existent pas ainsi collectivement dans la nature, c.-à-d. de les ranger en *classes*. Or, on a appelé *extension* le nombre d'objets ou d'individus auxquels s'applique, s'étend une idée. Ainsi, l'extension de l'idée d'homme sera tous les individus auxquels s'étend cette idée, c.-à-d. la classe des hommes tout entière. Mais quand nous nommons une idée qui s'applique à tant d'êtres à la fois, nous pouvons avoir en vue, ou toute la classe, tous les individus auxquels elle est propre, ou seulement un certain nombre de ces individus, une portion de cette classe. Ainsi nous disons *les hommes*, quand nous voulons indiquer que nous parlons de toute la classe des hommes, et nous disons *beaucoup d'hommes, quelques hommes, un homme*, quand nous ne voulons parler que d'un certain nombre d'individus de cette classe. Quand nous considérons une idée sous ce point de vue, nous la considérons dans son *extension*, nous avons alors besoin de la faire accompagner d'un mot qui exprime la modification que nous lui apportons sous ce rapport, c.-à d. qui serve à *déterminer* le nombre des individus auxquels s'applique l'idée que nous énonçons. Les modificatifs que nous employons dans

ce cas prennent le nom de *déterminatifs*. Les déterminatifs sont donc cette espèce de modificatifs qui servent à déterminer une idée sous le rapport de son extension. — Il y a plusieurs sortes d'adjectifs déterminatifs. La première, c'est l'article (*le, la, les*), mot bien mal fait, et qui n'est nullement propre à rappeler son office, qui consiste principalement à indiquer que l'idée énoncée s'applique à tous les individus de la classe : *le lion, les tigres*, etc. Mais dans notre langue, l'habitude qu'on a prise de faire précéder de ce mot tous les noms communs en général, fait qu'il accompagne des substantifs qui ne sont point pris dans toute leur extension, et qui ne s'appliquent qu'à un certain nombre des individus d'une classe, ou qui ne sont point envisagés du tout sous le rapport de leur extension. Ainsi, on dit, *les hommes qui ont bien mérité de la patrie*, quoique l'idée d'homme soit suffisamment déterminée par la proposition qui suit. On dit, *la pauvreté, le vice*, quoiqu'on n'envisage ici l'idée que sous le rapport de sa compréhension. Quelquefois même on place l'article devant certains mots pour désigner qu'on ne parle que d'un individu déterminé de la classe. On dit, *le Louvre, le roi*, etc. Mais remarquons que ces expressions sont elliptiques, et qu'elles sont en quelque sorte de convention. Ainsi, *le Louvre* est mis pour *le palais du Louvre, le roi*, pour *le roi actuellement sur le trône*. Je ferai rentrer dans la même classe de déterminatifs les mots *tout, chaque, nul, aucun*, parce qu'ils s'appliquent à toute la classe, soit qu'on affirme telle idée de tous les individus qui la composent, soit qu'on la nie de tous. Cette espèce de déterminatifs n'a point reçu de nom particulier, elle n'a même pas été reconnue par les grammairiens, quoiqu'elle ait un caractère bien distinct. On pourrait donner à ces modificatifs le nom de *déterminatifs généraux*. — Les déterminatifs de la seconde espèce sont les adjectifs numériques, qui servent à indiquer d'une manière précise le nombre d'individus que l'on prend dans la classe, ou le rang et

l'ordre qu'ils occupent les uns relativement aux autres *Un, deux, trois*, etc.; *premier, second, troisième*, etc. Ces derniers ont reçu le nom d'*ordinaux*, en raison de la fonction qu'ils remplissent. — Quand on prend dans une classe un certain nombre d'individus sans le préciser ou le *définir*, les déterminatifs prennent le nom d'*indéfinis*, comme *quelque, plusieurs, tel, quel, quelconque*. Ce sont les déterminatifs de la troisième espèce. — Ceux de la quatrième et de la cinquième servent aussi à déterminer les objets dont on parle, mais par l'indication d'une *circonstance* qui les fait distinguer de tous les autres de la même classe. La première circonstance, qui sert ainsi à déterminer les personnes ou les choses dont on veut parler, consiste en ce qu'on peut les *montrer* et les *indiquer* pour ainsi dire du doigt, soit parce qu'ils sont présents, soit parce qu'il est facile d'en évoquer le souvenir. Cette classe de déterminatifs a pris le nom d'*adjectifs démonstratifs* ou *indicatifs*, *ce, cette, ces*. Ainsi, quand je dis *cette maison*, c'est comme si je disais *la maison que vous voyez*, ou *la maison dont je viens de vous parler*. — Enfin, la seconde circonstance dont on se sert pour déterminer un objet consiste dans le rapport de *possession* où il se trouve avec un individu présent ou connu, rapport que l'on fait remarquer, et que l'on exprime par les mots *mon, ton, son, notre, votre, leur*, qu'on a nommés pour cette raison adjectifs *possessifs*, ou indiquant la possession. Je dirai *ma maison*, pour la faire distinguer de toutes les autres, par le rapport de possession qui existe entre elle et moi, c.-à-d. la personne qui parle. Ainsi pour les possessifs de la seconde et de la troisième personne. Tels sont les déterminatifs de la cinquième classe.

C.-M. PAFRE.

DÉTERMINATION. (V. DÉLIBÉRATION.)

DÉTERSIF, mot formé du verbe latin *detergere*, nettoyer. On donne cette épithète aux remèdes qui ont pour effet de hâter la cicatrisation des plaies ou des

ulcères dont l'aspect est languissant. Les anciens médecins attribuaient le retard de la cicatrisation à la présence des matières impures dans les plaies; aussi avaient-ils à leur disposition une foule de détersifs. Aujourd'hui, on a d'autres idées sur les causes d'une suppuration de mauvaise nature; c'est parmi les émollients et les adoucissants qu'on trouve les moyens les plus efficaces pour *déterger* les plaies. Tous les détersifs des vieilles pharmacopées, tels que le *baume vert de Metz*, l'*onguent égyptien*, le *collyre de l'Enfranc*, etc., sont composés de substances irritantes et capables de produire de graves accidents, si on les laisse longtemps en contact avec les chairs; néanmoins, on les emploie quelquefois avec avantage lorsqu'un ulcère est dans un état d'atonie complet; dans ce cas, il vaut mieux avoir recours aux pansements faits avec la poudre de quinquina, le vin aromatique, ou bien on se contente de promener légèrement à la surface de l'ulcère la pierre infernale ou nitrate d'argent fondu, lequel possède à un haut degré la propriété de raviver les tissus.

N. C.

DÉTONER, *sortir du ton*; DÉTONNER, *faire explosion*. « Il n'est pas permis de confondre ces deux mots dans le même paragraphe, comme l'a fait M. Boiste. Ils n'ont aucune espèce de rapport, et nul exemple ne peut faire mieux sentir la nécessité de la lettre double pour l'intelligence de la prononciation et de l'étymologie. *Détoner* appartient à *ton*, mode ou degré d'élévation du son; *détonner* appartient à *tonnerre*. » Cette distinction, établie par M. Ch. Nodier, dans son *Examen crit. des dict. de la langue française* (1828), nous paraît très judicieuse et très rationnelle, et nous pensons qu'elle mérite de faire règle à l'avenir. Nous disons à l'avenir, parce qu'à l'exception du *Dictionnaire étymologique* (1829) de Roquefort, qui l'admet, elle a été repoussée ou négligée, non seulement par Boiste, comme le dit M. Ch. Nodier, mais par tous les dictionnaires usuels, y compris celui de l'*Académie* et le *Dictionnaire de Verger* (5^e édit.,

1832), revu par M. Ch. Nodier lui-même, qui tous, contrairement à l'analogie, et se réglant sur le *Dictionnaire de Trévoux*, écrivent au contraire *détoner* quand il s'agit de l'action physique ou chimique de l'explosion spontanée des matières inflammables, et *détonner* quand il est question d'une personne ou d'un instrument de musique qui sort du ton ou de l'intonation. Le *Dictionnaire de Gattel*, seul, a voulu se soustraire à un usage mal fondé ; mais c'est pour tomber dans une autre faute en confondant les deux idées distinctes dont nous venons de parler dans une seule et même orthographe, et en écrivant *détonation* et *détoner*, comme terme de musique et de chimie, tout à la fois.

E. H.

DÉTONER, en musique, c'est chanter faux, sortir de l'intonation, soit qu'on monte ou qu'on descende. Ce défaut tient à notre organisation ; une étude opiniâtre ne peut que difficilement la corriger. Il est des individus qui possèdent en naissant ce sens intime qui fait percevoir rapidement le rapport des sons entre eux ; d'autres, au contraire, en sont privés. Voilà pourquoi les uns chantent toujours juste et les autres toujours faux. A la vérité, une vive émotion peut nuire momentanément à l'intonation ; mais ce n'est qu'une exception.

F. BENOIST.

DÉTONNATION (physique), commotion subite et violente, imitant le bruit du tonnerre, ordinairement accompagnée de lumière et d'une très haute température, capable d'opérer les effets d'une forte percussion. Elle est causée par le dégagement instantané d'un fluide élastique retenu précédemment dans un état de condensation qu'une action chimique ou mécanique fait cesser, ou dont les éléments se combinent avec une célérité qui échappe à toute mesure. C'est ainsi que l'étincelle tirée d'une *batterie électrique* est accompagnée d'une détonation ; ce phénomène est celui du *tonnerre*, transporté dans un cabinet de physique et soumis à l'analyse par le physicien (v. *ÉLECTRICITÉ*). Les différentes sortes de *poudres fulminantes* (v. ce mot) détonnent

aussi avec une extrême violence. La composition de l'eau peut aussi manifester le même phénomène, lorsqu'un mélange de gaz oxygène et hydrogène, dans la proportion des éléments de ce liquide, est élevé au degré de l'ignition dans une très petite partie de son volume, ce qui suffit pour allumer tout le reste au même instant. La poudre à canon ne *détonne* point ; son inflammation n'est pas *instantanée*, on peut en apercevoir les progrès et mesurer sa vitesse ; on ne l'assimilera donc pas à la foudre, dont la rapidité ne peut être comparée qu'à celle de la lumière ; et même les effets de mouvement produits par les matières détonnantes surpasseraient, à masse égale, ceux de la meilleure poudre à canon ; il ne faudrait pas, par exemple, une livre du mélange de gaz oxygène et hydrogène pour lancer un boulet de 24 avec la vitesse que lui donne, au sortir du canon, une charge de poudre de plusieurs livres : quoique la matière de la foudre soit impondérable, on connaît sa puissance de destruction, etc. Quant au bruit des détonations, comparé à celui des bouches à feu, plusieurs causes concourent à le rendre moins fort et à ne le faire entendre qu'à une moindre distance (v. l'article *SON*).

F—Y.

DÉTOUR, manière d'éviter le but, ou de n'y toucher que le plus tard possible. En morale, le détour, au premier aperçu, suppose un procédé qui manque de droiture, ou une action, un fait, qu'on cherche à cacher ou à atténuer ; c'est une espèce d'entorse qu'on donne à la vérité, ou du moins on cherche à l'envelopper de certains voiles ; or, notre devoir, c'est de concourir de tous nos efforts à montrer la vérité dans son ensemble, à la mettre pour ainsi dire en relief. La manière la plus sûre de diffamer un homme, soit dans ses rapports publics, soit dans ses rapports privés, c'est de démontrer qu'il est plein de détours ; aussitôt il perd autorité et crédit. Nul doute qu'un vernis de défaveur ne doive s'attacher à tout ce qui est détour ; néanmoins, pour éviter une faute, ne tombons pas dans une autre, ou, pour mieux dire, mesurons les moyens

à la fin. Combien n'existe-t-il pas de circonstances où, pour assurer le triomphe de la vérité, il faut à peine qu'on la laisse apercevoir ! En présence d'un tyran furieux ou d'une assemblée fanatique, il est impossible que l'orateur n'emploie pas d'abord certains détours ; à cette seule condition, il lui est permis de parler, quand son silence serait meurtrier. On m'objectera que les détours les plus légitimes annoncent toutefois la faiblesse : eh ! qui a prétendu soutenir que le crime, l'iniquité et le fanatisme n'avaient jamais eu le pouvoir entre leurs mains ? alors il est permis de les éraïnder et de chercher à les adoucir, ou à les désarmer. — N'est-il pas toujours indispensable de prendre de longs détours pour annoncer une fatale nouvelle à un père, à un époux ou à une mère de famille ? ne faut-il pas multiplier les préparations ? Ici, les discours ne sont inspirés que par une délicatesse de sentiment que l'expérience a enseignée, car une mauvaise nouvelle donnée inopinément peut jeter dans des angoisses inexprimables celui qui la reçoit, et même le tuer sur le coup. — Les détours ne sont véritablement repréhensibles que s'ils nous sont inspirés par notre intérêt personnel, ou bien encore par des calculs d'ambition ou de coterie politique. A part ces exceptions, les détours sont utiles parce qu'ils répandent du liant et de l'aménité dans toutes les habitudes de la vie ordinaire ; souvent ils se montrent si ingénieux qu'ils impriment à la société quelque chose de piquant et d'aimable, et parviennent à faire chérir la vérité à laquelle ils conduisent par un chemin qui, pour être un peu long, n'en est pas moins sûr. Il n'y a pas que les individus qui prennent des détours, les corps politiques se résignent à la même nécessité. Dans les assemblées délibérantes, où l'on parle en présence du monde entier, et où par conséquent tout est bientôt percé à jour, majorité et minorité ont leurs détours à part ; on escamote de cette façon un petit succès du moment. L'œil toujours tendu vers le but, on tourne les obstacles qu'on n'ose attaquer de front ;

mais ces petits succès, renouvelés souvent, ne donnent pas de force, ils témoignent seulement qu'on en manque. Il y a ensuite cette grande différence entre un avocat qui plaide en public ou un homme qui agit dans la société : tous deux peuvent avoir recours à l'adresse, ils ne s'appuient que sur eux-mêmes. Quant aux corps politiques, les détours ont quelque chose de mesquin qui répugne à la puissance et à la grandeur de leur mission ; ils les dégradent dans l'opinion publique, et, pour réussir dans le présent, ils perdent l'avenir. — Il est de l'essence des coquettes d'être pleines de détours avec les hommes : comme leur pouvoir a pour base le refus que déguisent l'espérance et la promesse, elles ne redoutent rien davantage que le but, elles vous font perdre à chaque instant sa trace. A part l'adresse qu'une position si difficile exige, comme elle est en opposition avec ce que les hommes demandent avant tout, il est bien rare que les coquettes s'y maintiennent long-temps. Il arrive quelque circonstance inattendue qui dérouté toutes leurs combinaisons, et elles en sont tôt ou tard victimes ; seulement les hommes, pendant un certain espace de temps donné, les aiment avec fureur, mais finissent par les mépriser un peu plus qu'ils ne les ont chéries. Quant aux coquettes, elles ont passé à côté de la destinée des femmes, elles n'ont pas aimé sincèrement. — Les jeunes filles les plus naïves ont bien aussi quelquefois leurs petits détours, mais ce n'est pas pour tromper : elles obéissent, à leur insu, à un instinct du cœur qui leur commande des points d'arrêt : ainsi différée, leur possession devient plus délicate. — Quant aux veuves, elles prennent beaucoup moins de détours qu'on ne le croit, elles nous attendent. — Il y a des gens du monde qui ne peuvent ni parler ni agir franchement : dans les grandes comme dans les petites choses, ils se traînent de détours en détours ; c'est une manière qui a pu leur être utile pour commencer leur fortune, mais qui l'empêche de s'élever très haut. — Les enfants sont si vifs et appar-

tiennent si entièrement à chaque sensation qui les frappe qu'ils paraissent incapables de détours. Cependant, qu'ils aient un désir bien prononcé et surtout qu'il soit unique, ils étonnent par la fertilité de leurs détours : voient-ils en manquer un, ils en inventent un autre, et il est bien rare qu'ils ne finissent par réussir. — Les gens de palais, autrement dits d'affaires, vivent comme engloutis dans les détours; c'est dans la partie basse de l'existence qu'ils sont casés; ils sont plus habiles à contester des droits qu'à les faire triompher. Si, grâce à leurs richesses, ils deviennent membres des assemblées publiques et montent quelquefois au pouvoir, ils ne savent pas s'y maintenir; ils chicanent encore quand les faits ont conclu. — Sous les gouvernements oppressifs, les détours sont une nécessité de position; il faut tromper le prince pour échapper au bourreau. — Sous les gouvernements libres, c'est par la vérité qu'on commande. Ce qui se trouve placé au dernier rang est encore aujourd'hui parmi nous plein de détours; je veux désigner les gens de service, les domestiques. Comme ils ne sont pas tenus seulement de nous être utiles, mais encore de nous plaire, il faut bien qu'ils déguisent la vérité, dans ce qu'elle peut avoir de désagréable pour nous; ils contractent donc l'habitude des détours puisque leur repos y trouve son compte; ils la contractent ensuite pour mieux couvrir et protéger leurs intérêts personnels; ils commencent par être à plaindre, et finissent par être à mépriser. SAINT-PROSPER.

DÉTRACTEURS. Il n'y a rien qui réjouisse plus les hommes que les succès qui leur sont personnels; il n'y a rien qui les dépâte davantage que les succès qui arrivent aux autres. De cette dernière disposition est née la race innombrable des détracteurs qu'on rencontre sous toutes les latitudes et sous toutes les formes. On conçoit que dans les lettres, les arts et les sciences, il y ait entre rivaux un besoin continuel de se déprécier, puisqu'en nuisant à autrui on peut espérer de se faire du bien à soi; la jalousie est en-

core naturelle dans le commerce entre concurrents, c'est une bassesse que l'intérêt explique. Mais il y a quelque chose de beaucoup plus vague dans cet esprit qui pousse et excite les détracteurs; ils dénigrent, ils calomnient, non pas pour se mettre à la place du mérite, non point pour obtenir dans les affaires tel ou tel avantage d'argent; seulement, c'est qu'ils souffrent à voir que la gloire ou le gain soient recueillis par quelqu'un. Le rustre qui prononça l'ostracisme contre Aristide parce qu'il s'ennuyait de l'entendre appeler le juste, est le type du détracteur dans sa naïveté primitive. Il ne faut pas regarder ce caractère comme un produit exclusif de la civilisation, il lui est de beaucoup antérieur. N'y eût-il qu'une seule famille au monde, à la seconde génération, on compterait déjà des détracteurs. Si l'on me demande pourquoi ils ont manqué à la première, je répondrai : c'est que les détracteurs tiennent à avoir un véritable public autour d'eux; il n'y a qu'un médiocre plaisir à ravalier le mérite, les talents, les vertus, les services, ou même la simple prospérité, si l'on n'a que deux ou trois auditeurs autour de soi. — Au reste, les détracteurs, quand ils ne joignent pas à leurs attaques d'atroces calomnies, sont beaucoup moins redoutables qu'on ne le pense en général : ils amènent des discussions qui enfantent deux camps; alors les adversaires des détracteurs se passionnent à leur tour et mettent en relief des parties qui jusque là étaient restées dans l'ombre; ils réveillent encore l'attention là où commençait déjà à se glisser l'indifférence. Quant aux calomnies que certains détracteurs prodiguent avec une déplorable abondance, elles laissent quelquefois des traces qui sont ineffaçables, surtout dans les petites localités, et s'il s'agit de mœurs. — Il est vrai que dans nos gouvernements représentatifs, où la publicité est si rapide, et où les fausses accusations sont si souvent répétées, le crédit des détracteurs diminue vite, de sorte que ce qu'ils gagnent en étendue ils le perdent en puissance réelle; à moins de circonstances extraor-

dinaires, ils n'exercent qu'une influence secondaire dans les grandes villes; en retour, ils apportent le trouble au sein des petites localités, où l'oisiveté est si générale et les rivalités, si nombreuses qu'il est impossible, d'une part de ne pas parler des autres, et de l'autre de n'en pas dire du mal. — Il y a cet avantage pour les détracteurs qu'ils ne sont pas tenus le moins du monde d'avoir de l'esprit, il ne leur faut qu'un fonds prodigieux de haine et de malveillance; bien en règle sous ces deux rapports, ils sont sûrs d'être toujours écoutés. Mais ce qui est bien plus difficile, c'est de donner pour toujours un ridicule et de savoir le rendre assez plaisant pour qu'il devienne populaire; c'est là aussi que les détracteurs échouent presque tous; ils aiment mieux se sauver par la quantité que par la qualité. Quelque inaperçue que soit votre situation, quelques minimes que soient vos talents, vous aurez toujours des détracteurs; leur rôle est de chercher à nuire ou à rabaisser; le vôtre est d'agir conformément à vos devoirs ou à vos droits : quant au surplus, vivez sans en prendre aucun souci. SAINT-PROSPER

DÉTRACTION, du latin *detractio*, prélevement, retranchement, signifie au propre l'action de prélever une portion d'une chose; c'est dans ce sens que s'emploie, dans le langage diplomatique, l'expression *droit de détraction*, qui se rapporte au droit d'*aubaine* (v.). — Autrefois, on nommait en effet *droit de détraction* la part que le roi retenait sur la succession d'un étranger ouverte en France; il variait suivant les traités passés avec les diverses puissances, mais il était généralement réglé à 5 pour 100. Il a été aboli en même temps que le droit d'*aubaine* par la loi du 6 août 1790, rétabli sous une autre forme et sous une autre dénomination par le code civil, puis aboli de nouveau par la restauration. Aujourd'hui, on ne perçoit plus sur les successions des étrangers ouvertes en France qu'un droit de mutation. Des dispositions particulières assurent les droits des héritiers régnicoles, mais le gouvernement lui-même

ne prend plus une part à titre de *détraction*. Toutefois, les étrangers n'usent pas envers nous de la même générosité, et le droit de détraction est encore exercé par eux dans toute sa rigueur : on le considère comme l'un des apanages de la souveraineté territoriale. Le principe que le code civil avait admis à cet égard était celui d'une parfaite réciprocité, en sorte que le droit de détraction ne subsistait plus en France que pour les étrangers appartenant à un pays dans lequel le prince exerçait lui-même ce droit au détriment des Français : cette disposition était sans nul doute la seule juste et la seule raisonnable. — Au figuré, le mot *détraction* a passé dans le langage usuel, mais avec une tout autre signification, car il devient synonyme de *médisance* : c'est la brèche faite à la réputation d'autrui; c'est dans ce sens que le *Dictionnaire de l'Académie* rappelle que la détraction contre le prochain est contraire à la charité. Cette expression, prise ainsi substantivement, a vieilli, mais l'adjectif est d'un emploi tout-à-fait usuel. Les *détracteurs*, ceux qui font métier de médire, de diffamer, forment malheureusement une de ces engeances qui ne périssent pas. Tout ce qu'il y a de grand, de glorieux, et même de vertueux, trouve toujours des détracteurs, et l'on aura beau poser en maxime, comme le *Dictionnaire de l'Académie*, qu'il ne faut pas écouter les détracteurs, on les écouterait toujours. — Le même dictionnaire donne un exemple peu usité de l'emploi du verbe *détracter* : « La charité veut pas qu'on *détracte* de son voisin. » TRULST, a.

DÉTREMPE, genre particulier de peinture. Peindre en détrempe, c'est employer les couleurs broyées à l'eau et délayées avec de la colle. On connaît principalement trois espèces de peintures en détrempe, savoir, la *peinture commune*, la *détrempe au vernis*, et celle qui porte le nom de *blanc Le Roi*. Mais avant de nous occuper de chacune en particulier, il sera nécessaire de nous livrer à quelques observations préliminaires, et de donner quelques préceptes utiles dans la

pratique. 1^o Soyez attentif à ce qu'il ne reste rien de gras sur le sujet ; s'il s'en trouve, grattez-le, ou passez-y une lessive alcaline, ou bien frottez la place avec de l'ail et de l'absinthe ; 2^o pour essayer, laissez tomber la couleur en filets au bout de votre pinceau, quand vous en prendrez dans le vase ; si elle adhère au pinceau, c'est signe qu'elle manque de colle ; 3^o que toutes les couches, principalement pour commencer, soient appliquées bien chaudes, mais sans que le liquide bouille cependant, ce qui gâterait inévitablement l'ouvrage, et l'exposerait à craqueler si le fond était de bois. La dernière couche, étendue immédiatement avant l'application du vernis, dans le cas de la *détrempe vernissée*, est la seule qu'il faille donner à froid ; 4^o pour les ouvrages très soignés, où il est nécessaire d'avoir des couleurs belles et très solides, les sujets se doivent préparer à la colle et avec des blancs convenables pour les fonds, qui servent comme d'assiette pour recevoir la couleur, et contribuent à rendre la surface égale et bien lisse ; 5^o quelle que soit la couleur à appliquer, c'est le fond blanc qui convient le mieux pour assiette, parce que le blanc se marie plus intimement avec la couleur, qui, dans ce cas, emprunte quelque chose de l'éclat qui est propre au blanc pur ; 6^o si l'on rencontre des nœuds sur les sujets en bois, il est indispensable, avant l'application du fond blanc, de les frotter avec de l'ail, afin que la colle puisse y adhérer.

De la peinture en détrempe commune.

Les ouvrages qui n'exigent ni beaucoup de soin ni grande préparation, tels que les plafonds et les escaliers, se peignent généralement de cette manière, c.-à-d. avec des ocres ou terres colorées, délayées dans de l'eau fortement encollée. Pour le fond blanc de ce genre de peinture commune, macérez pendant deux heures dans de l'eau du blanc d'Espagne concassé ; trempez pendant autant de temps dans d'autre eau du noir de charbon ; mélangez ensuite le noir et le blanc dans les proportions requises pour rompre la

teinte blanche blafarde de la craie, puis vous encollez avec une dissolution un peu forte de colle, tenue épaisse et chaude ; vous coucherez sur le sujet en autant de couches qu'il sera nécessaire, d'après le degré de beauté exigé dans l'ouvrage. Il faut environ deux livres de blanc d'Espagne délayé dans un litre d'eau, et une quantité de noir de charbon proportionnée à la teinte désirée, avec une livre de colle, pour couvrir une toise carrée. Si cette couche doit se donner sur de vieux murs, il sera nécessaire de les gratter préalablement avec beaucoup de soin, et d'enlever toute la poussière avec le balai de crin ; après quoi on fera un lavage exact avec de l'eau de chaux très vive. Si, au contraire, c'est à des plâtres neufs qu'on a affaire, il suffira d'augmenter la proportion de colle.

Murs préparés pour le blanc dit des carmes.

Le blanc des carmes est un genre de détrempe convenable aux intérieurs, et qui les embellit beaucoup. 1^o Procurez-vous une certaine quantité de la plus belle chaux, de la plus active, que vous passerez, après sa fusion, à travers un tamis fin ; versez cette poudre dans un baquet, muni d'une chante-pleure pour soutirer l'eau ; remplissez le baquet avec de la belle eau de fontaine ; battez le mélange exactement, et laissez faire le dépôt de la chaux pendant 24 heures ; laissez écouler l'eau claire ; remettez-en de nouvelle ; répétez cette manœuvre au moins quatre fois : alors vous aurez un dépôt de chaux d'une éclatante blancheur, onctueux et pur. C'est de cette pâte que vous ferez usage, en la délayant et l'encollant avec de belle colle blanche, comme il a été dit ci-devant. Pour ajouter à la beauté de la nuance du fond, substituez au noir de charbon un peu de bel indigo finement porphyrisé ; ajoutez aussi une très petite quantité de térébenthine, pour donner du brillant, et une peu d'alun comme mordant. Après que la peinture sera complètement sèche, il faudra frotter fortement le sujet avec une brosse de poil de sanglier, ce qui lui donnera beaucoup de

lustre et de valeur, en un mot, tout l'aspect du marbre ou du stuc.

De la peinture en détrempe vernie.

Les avantages de ce genre de peinture sont que les couleurs ne changent point, qu'elles reflètent la lumière, qu'elles n'ont point d'odeur désagréable, même dans les temps les plus chauds et les plus humides, et qu'on peut occuper sans inconvénient les lieux aussitôt que l'ouvrage est terminé; enfin, que le vernis conserve le bois et le garantit de la piqure des vers. Pour donner ce beau vernis sur les couleurs en détrempe, il y a plusieurs opérations d'une indispensable nécessité : d'abord, il faut encoller le bois ou les murs, puis préparer l'assiette en blanc, adoucir et frotter le sujet, nettoyer les moulures s'il s'en trouve; peindre, encoller de nouveau sur la peinture, et enfin vernir. L'encollage préalable du bois consiste à lui donner à chaud une ou deux couches de colle liquide, après avoir lavé avec une décoction d'ail et d'absinthe passée par une toile fine. On doit employer ici la belle colle de parchemin. Ajoutez un peu de sel marin et de fort vinaigre pour ce premier encollage, qui a pour but de boucher les pores et d'empêcher que dans la suite les matières ne s'accumulent en une masse d'inégale épaisseur, ce qui d'ailleurs ferait tomber l'ouvrage en écailles. On donne d'abord une simple couche de blanc bien préparé sur le premier encollage : cette couche doit se donner à chaud, mais pas bouillante. Étendez le plus également et le plus régulièrement; forcez la peinture de pénétrer par des coups de pinceau répétés dans les moulures et les creux. Il faut successivement donner jusqu'à sept ou huit couches de ce blanc. La dernière couche doit être plus claire ou plus liquide que tout le reste. Elle doit être posée avec légèreté et dextérité, en se servant de brosses plus petites. Après dessiccation complète, on *adoucit* à la pierre ponce. Pour cette dernière opération, il faut ne se servir que de l'eau la plus froide possible. On lave à mesure que le travail du douci avance pour enlever le frai. Maintenant,

on peut peindre sur ce fond ainsi préparé. Choisissez vos teintes. Supposez que ce soit le gris d'argent : broyez séparément de la céruse et du blanc d'Espagne, en quantités égales; ajoutez un peu d'indigo pour avoir la nuance, avec une très petite quantité de charbon de vigne, broyé et lavé aussi séparément; délayez le tout dans de la colle forte de parchemin, que vous aurez passée par un tamis de soie très fin; couchez la couleur sur l'ouvrage bien également; donnez deux couches, et c'est fait pour la couleur. Il s'agit maintenant d'encoller sur peinture : faites une belle colle, bien nette, mais faible; laissez-la refroidir complètement, ce qui est fort essentiel, afin de ne pas tout brouiller et confondre; vous vous servirez pour cet encollage d'une brosse douce à demi-usée. La beauté de l'ouvrage dépend principalement de l'égalité, de la régularité de l'encollage sur peinture : s'il ne couvre pas exactement la couleur, le vernis pénétrera dans celle-ci, et tout sera gâté. — Quand l'encollage sera bien sec, on appliquera deux ou trois couches de vernis à l'esprit de vin, ayant grand soin de ne donner aucune couche que la précédente ne soit complètement sèche. — A l'article PEINTURE, on donnera la série des couleurs et leur composition.

PELOUZE père.

DÉTRESSE. Ce mot a diverses acceptions : dans l'origine, il exprimait un profond chagrin, une douleur déchirante; aujourd'hui, on l'emploie principalement pour indiquer une absence complète de toutes les ressources. C'est, pour mieux dire, la réunion de tous les besoins qui assiègent un individu, une famille, et les réduisent à la dernière extrémité. — *Détresse*, en termes de marine, est un signal particulier qui part d'un vaisseau dont la position est des plus critiques. — La *détresse*, prise dans le sens moral, accuse en général ceux qu'elle atteint : en effet, il faut qu'un homme soit dénué de toute espèce de savoir-faire et d'énergie, ou bien subisse le joug de grands vices ou de grandes passions qu'il ne peut contenir, pour tomber aussi bas. Je

ne crains pas d'affirmer que la détresse, surtout celle qui se prolonge, est d'un très fâcheux augure pour l'intelligence comme pour la moralité. Il y a néanmoins, dans les capitales, une certaine masse d'individus qui appartiennent à tous les rangs et à toutes les classes, et dont la vie s'écoule dans une détresse que sillonne seulement de temps à autre l'abondance. Une succession, une chance inattendue, leur arrivent-elles vite, ils en dévorent les produits. D'autres spéculent et s'enrichissent, perdent ce qu'ils ont gagné, le rattrapent et le perdent encore de nouveau; on les a connus propriétaires d'hôtel, on les retrouve sans logement; tour à tour ils roulent équipage et manquent de souliers; ils passent successivement de toutes les jouissances à toutes les privations, et épuisent la vie dans ce qu'elle a de plus délicieux comme de plus horrible. — Un étranger, par suite d'accidents du sort peut se trouver tout à coup en présence d'une hideuse détresse: M. de Châteaubriand, émigré, est resté vingt-quatre heures à Londres sans pouvoir se procurer d'aliments; de désespoir, son compagnon d'infortune s'est poignardé dans ses bras. — A la suite de notre première révolution, des familles trop riches pour posséder les ressources du travail, et que des événements ontréduites tout à coup à subir les rigueurs et les ignominies de la détresse dans ce qu'elles ont de plus amer, sont sorties victorieuses de cette lutte: dans ces mêmes familles, tous ceux qui étaient encore jeunes ont fait l'emploi le plus heureux de leur force et de leur courage; aidés du souvenir de leur ancienne opulence, ils ont trouvé des conseils et des secours, et quelquefois ils ont reconquis leur position primitive. — Il n'en a pas été de même en 1830: quelques serviteurs, vieux débris de tous nos gouvernements déchus, sont, à la lettre, morts de faim, ou se sont suicidés: ils ont manqué de tout à l'âge où l'on ne peut ni rien réparer ni rien gagner. — Les savants, les artistes et les hommes qui sont en proie à une idée fixe, relative à des découvertes, à des

améliorations, oublient tout le reste; ils arrivent donc, sans même s'en apercevoir, jusqu'à la détresse la plus absolue: d'un autre côté, ils savent tellement restreindre leurs besoins qu'ils ne commencent à devenir à plaindre que lorsqu'ils cessent de pouvoir se procurer le strict nécessaire. Les femmes échappent plus facilement que les hommes à la détresse: il leur faut très peu pour vivre; de leurs propres mains, elles confectionnent leurs vêtements; dans mille circonstances, elles se casent avec avantage; leur jeunesse et leur beauté leur servent de recommandation; elles n'ont donc qu'à se montrer pour gagner leur cause; elles ont enfin dans le caractère une douceur et une résignation qui se prêtent et transigent avec toutes les horreurs de la détresse, surtout si elle n'est que passagère. — Les lettres et les sciences sont d'un rapport si minime et si précaire pour ceux qui les cultivent qu'elles vous entretiennent dans un état qui, à force d'être voisin de la détresse, se confond par moments avec elle; mais, pour être rigoureuse, cette condition n'en est pas moins salutaire: que les lettres et les sciences enrichissent, le lucre envahira l'inspiration; le métier et ses recrues étoufferont le génie qui marche seul; comme aujourd'hui, c'est le grand nombre qui régnera; en d'autres termes, les livres assureront des revenus, mais les sciences et la littérature seront mortes. — Il y a dans les arts une partie matérielle qui ne demande que de la main. Traitée avec soin, elle parle aux sens, il n'en faut pas davantage pour faire fortune, surtout dans les grandes villes: on improvise aujourd'hui de petits tableaux dans tous les genres; des portraits de famille sont commandés dans toutes les classes: il y a beaucoup d'ouvriers en peinture qui jouissent d'une véritable aisance. Quant à l'art en lui-même, il se rapetisse et se dégrade; pour le retrouver dans toute sa grandeur, il faut remonter au temps où il ne procurait tout au plus que le nécessaire. — La détresse ne produit pas le même effet à tous les âges: dans l'enfance, ce qu'on

n'a pas chez ses parents, on va le chercher ou le demander ailleurs; un peu plus tard, on s'ingénie et on désarme la détresse par un travail qu'on offre trop souvent pour qu'il ne soit pas accueilli quelquefois. C'est lorsque les passions commencent à se développer que la détresse inspire un véritable désespoir : les uns, à force d'activité et d'intelligence, y échappent; les autres, plus impétueux, tranchent le nœud qu'ils devraient délier. Ils deviennent criminels pour ne pas subir plus long-temps la détresse; c'est ce qui explique le nombre des condamnations judiciaires qui attristent les annales des grandes villes, et font tache dans l'éclat de leurs prospérités. — Par un contraste aussi rare qu'extraordinaire, quelques jeunes gens qui ont beaucoup d'inertie ou de légèreté dans le caractère se rient de la détresse; ils se sentent heureux, pourvu qu'ils ne fassent rien ou seulement que ce qui leur plaît. — Rien de plus à plaindre que les individus qui, nés dans l'aisance, ou ceux qui, ayant reçu de l'éducation, sont poussés par le vent de la fortune contre des écueils où ils se brisent et perdent tout ce qu'ils possèdent. Ils sentent noblement, et ils sont réduits à dévorer tous les genres d'affronts; ils aimeraient à donner, il faut qu'ils reçoivent; ils ont l'instinct de l'indépendance, il faut qu'ils se plient à toutes les servitudes qu'on leur impose. Encore, si leur extérieur pouvait déguiser tout ce qu'ils souffrent, ils se confondraient avec délice dans la foule, mais, jusqu'à leurs vêtements, tout public leur détresse, et cependant ils peuvent n'avoir aucun reproche à se faire. Les esclaves de l'antiquité, les serfs du moyen âge n'avaient qu'un maître, et celui-ci ne pouvait les déchirer que par des supplices ou les pressurer dans leurs gains; mais quiconque a occupé un rang honorable dans la société ou reçu une éducation qui l'élève à ce rang a pour maîtres tous ceux dont il a besoin; ils peuvent à chaque instant du jour le torturer dans le sentiment de sa dignité; il faut qu'il baisse la tête, meure de faim

ou se tue. La civilisation de l'Europe sera peut-être un jour ébranlée par cette classe qui s'accroît à l'infini. Il y a sans doute des remèdes, mais on ne les emploie pas. Qu'on y réfléchisse, si l'on peut vieillir dans la pauvreté, il est impossible, du moins au commun des hommes, de rester long-temps dans la détresse.

SAINT-PROSPER.

DÉTRIMENT, perte, dommage, diminution qu'éprouve l'état ou un particulier dans les ressources qu'ils possèdent. La conscience nous commande de ne jamais causer, du moins par l'effet de notre volonté, le plus léger détriment à qui que ce soit. La sagesse nous conseille, d'un autre côté, de ne jamais apporter de détriment à notre fortune, parce qu'elle doit passer après nous à nos enfants ou à nos proches; il faut excepter ces grandes occasions où il s'agit de sauver, soit notre patrie, soit ceux que nous aimons : c'est une ruine glorieuse qu'il est de notre devoir de rechercher, parce que l'estime publique vaut mieux que l'argent en caisse. — On a vu, par un contraste bien affligeant, des hommes qui, dans la crainte de faire éprouver à autrui le plus léger détriment, aiment mieux se dépouiller eux-mêmes : dans le doute, ils paieront deux fois pour une; ils obtiennent un emploi public, et par suite deviennent dépositaires des trésors de l'état, alors, ils se précipitent sans trouble et sans hésitation dans d'effroyables concussion; ils deviennent menteurs, faussaires, et jusqu'à la bienveillance, qui jadis leur était naturelle, ils font trafic de tout. Comment expliquer une pareille contradiction? C'est que les ressources de l'état sont si prodigieuses que ces mêmes hommes s'imaginent lui faire un tort si imperceptible qu'à peine il s'en ressentira; au lieu que le détriment fait à un particulier, opérant sur une quantité en général médiocre, cause un tort réel. Cependant, que tous les serviteurs de l'état cèdent au même raisonnement, il faudra multiplier les impôts jusqu'à les rendre écrasants, et l'indépendance nationale sera compromise à son tour. — En ma-

tière de détriment, la faute, et dans certaines circonstances, j'ajouterai, le crime se mesure à l'étendue de la perte qu'on occasionne : tel est le précepte moral, et on ne saurait trop l'inculquer dans la mémoire publique, à une époque de rapines et de *pot-de-vin* comme la nôtre. En dernière analyse, tout ce que l'on peut dire sur le détriment, se réfère à cet adage de justice éternelle : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit !* Et toutefois, cet adage a quelque chose de négatif ; il ne prescrit, à vrai dire, que l'abstinence du mal : il faudrait pouvoir s'élever plus haut et faire le bien. C'est à cette condition seule que les sociétés peuvent subsister.

SAINT-PROSPER.

DÉTRITUS. Ce nom tout latin (dérivé de *deterere*, supin *detrītum*, froisser, user en frottant, briser, broyer), a été introduit dans ces derniers temps dans le langage des sciences naturelles, pour désigner les parcelles solides détachées des corps naturels par des agents physiques, chimiques et mécaniques. Ce détachement de parcelles, résultat du concours des influences diverses qui détruisent la cohésion des parties solides, superficielles des corps bruts et des corps organisés, peut être observé dans les premiers à la surface des terrains qui se dégradent (v. *DÉGRADATION*). Quoiqu'on observe pendant la vie des végétaux et des animaux l'usure de certaines parties dures (écorces, épines, piquants, dents, cornes, etc.), quoique cette usure, qui a lieu même dans l'état normal, puisse être considérée comme une sorte de *détérioration* (v. ce mot), lorsque les parties usées ne sont point remplacées par de nouvelles parties dures, on ne voit jamais s'accumuler à la surface de ces corps le *détritus* résultant du frottement de leurs parties solides les unes contre les autres. Il ne faudrait pas confondre ce détritus des parties ligneuses, cornées ou calcaires, avec les molécules organiques et salines qui, mêlées aux fluides de la transpiration cutanée, sont déposées à la surface de l'enveloppe de ces corps. Ce dépôt de molécules organi-

ques et salines qui se fait à la surface de la peau des animaux porte en général le nom de *crasse* (v. ce mot). Rigoureusement parlant, ces molécules solides, sortant du corps avec les fluides transpiratoires, peuvent encore être regardées comme une sorte de détritus, puisqu'elles ont été détachées des tissus vivants, où elles sont remplacées par de nouvelles molécules ; mais ici il faut en convenir, la fluidification préalable du solide vivant trop animalisé est devenue nécessaire pour son entraînement au dehors, et le phénomène, d'autant en quelque sorte purement chimique, ne peut guère être comparé que d'une manière très éloignée à l'action des agents physiques et mécaniques qui détériorent les surfaces des corps naturels, soit bruts, soit organisés. — Les débris ou détritus de la surface des continents sont produits par diverses causes qui se réduisent à deux principales, le feu et l'eau. On les désigne en géologie et vulgairement sous les noms de limon, de sables, de galets, de cailloux, etc. Les restes fossiles des corps organisés considérés comme les débris d'espèces encore vivantes ou perdues peuvent être plus ou moins brisés et former un détritus. Enfin, les végétaux et les animaux encore existants à la surface du globe forment, en se décomposant plus ou moins après leur mort, un détritus qui, mêlé avec celui des roches environnantes et subjacentes, constitue une couche de terre végétale plus ou moins favorable au développement des plantes et des animaux qui y puisent leur nourriture. Cette couche, formée par le mélange du détritus des terrains avec celui des débris des corps organisés et avec leurs matériaux excrémentitiels, doit être étudiée, non seulement en agriculture, mais encore en zoologie, afin d'y découvrir les mœurs et les habitudes des espèces animales qui y vivent, soit à l'état d'œufs, soit à leur état plus ou moins parfait. En philosophie naturelle, on considère les *détritus* comme un état dans lequel la matière, après avoir servi à constituer des individus, persiste plus ou moins long-temps et passe ensuite à l'état

moléculaire plus ou moins atomistique, pour entrer dans des combinaisons nouvelles et former des matériaux pour la production de nouveaux individus. Les débris des corps artificiels, produits de l'industrie de l'homme et des animaux, peuvent aussi se présenter quelquefois à l'état de *détritus*. Ainsi, quelle que soit la puissance, la nature ou l'art, qui mette en œuvre les matériaux nécessaires pour la formation des êtres ou pour la construction des objets d'industrie, la matière nous apparaît toujours après la destruction de ces êtres sous forme de restes d'anciens corps, et ces restes passent successivement par les états de *ruines*, de *fragments*, de *débris*, de *détritus*, de *particules*, de *molécules* et d'*atomes*, avant de se transformer de nouveau en corps, soit naturels, soit artificiels. L—r.

DÉTROIT. Dites-moi pourquoi la surface de la terre est parsemée de plaines et de vallons, ou hérissée en quelques endroits de chaînes de montagnes souvent coupées par des gorges, et je vous dirai pourquoi les mers se trouvent parfois resserrées dans d'étroits canaux que l'on nomme *détroits*. Que le Dieu de la Genèse ait, par une manifestation soudaine de sa volonté, élargi et creusé inégalement le sillon des mers, ou que l'action lente d'un feu souterrain ait produit, dans la révolution des siècles, des boursofflures à la surface du globe, la direction à peu près générale des détroits, de l'ouest à l'est, les soulèvements par arcs de grands cercles, forme que semblent affecter les montagnes du même âge; la dispersion des archipels auprès des grands continents et la disposition de leurs îles suivant certaines inclinaisons avec les méridiens, tout cela n'en restera pas moins un mystère que nous ne pourrions pas expliquer. Il y a bien longtemps qu'on a imaginé d'attribuer la conpure des détroits à l'action de la mer qui, battant à coups redoublés, comme un vaste bélier, ses antiques barrières, les aurait entr'ouvertes, pour remplir des bassins encore à sec, ou pour s'unir à de nouveaux réservoirs. Ainsi, l'antiquité

a professé qu'aux temps antédiluviens les deux montagnes du détroit de Gibraltar se touchaient, mais qu'une secousse de l'Océan les sépara. Du reste, dans l'état peu avancé encore où se trouve aujourd'hui la science géologique, il est facile d'élever divers systèmes sur la physiologie cosmique, c'est un sujet qui laisse un vaste champ à l'imagination : l'observation nous fait trop souvent défaut pour assigner ce qu'ils peuvent renfermer de vrai. — On a remarqué que dans le détroit il règne généralement des courants très sensibles, quelquefois même violents. La raison en est facile à trouver : quand le lit d'un courant se contracte, la vitesse du liquide augmente, c'est un principe auquel le calcul intégral se plie assez bien en hydrodynamique. Or, dans une mer étendue, il existe presque toujours des courants ou transports d'une certaine masse d'eau : ces mouvements partiels sont souvent imperceptibles à cause de l'immense espace au milieu duquel ils sont comme perdus, et de l'absence de tout point de comparaison; mais dès que la veine fluide se contracte dans un détroit, sa vitesse augmente considérablement, et elle est d'autant plus remarquable qu'on est environné de points de repère très rapprochés. On observe encore dans les détroits un phénomène atmosphérique assez frappant, c'est que les vents régnants y suivent le plus souvent leur direction longitudinale tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. L'analyse mécanique rend passablement raison de ce phénomène. Ce que j'ai dit des vents et des courants, a lieu dans le détroit de Gibraltar. Le courant y porte constamment à l'est, et la connaissance des courants de l'Atlantique en apprend la cause; mais les vents le balaient tantôt de l'est, tantôt de l'ouest, avec une constance et une ténacité qui rendent sa navigation souvent fastidieuse, surtout quand on se propose de sortir de la Méditerranée. Il y a des navires qui sont ainsi retenus des mois entiers sans pouvoir le franchir et entrer dans l'Océan. Quand la brise est variable, on essaie de le passer en se maintenant

le long des terres, qui heureusement offrent de bons et fréquents mouillages. C'est une espèce de cabotage où l'on jette l'ancre dès qu'on s'aperçoit qu'on commence à rétrograder. Pour affranchir le commerce de cet inconvénient, une compagnie anglaise propose d'établir à Gibraltar et à Cadix des bateaux à vapeur destinés à remorquer les navires arrêtés par les courants et les vents contraires. — Ces effets sont bien plus remarquables encore dans la mer Rouge, qui n'est guère qu'un long sillon, ou détroit, laissé inachevé au milieu des sables par la nature. Pendant six mois de l'année, il est incessamment balayé par des vents de nord, et par des vents de sud pendant les six autres mois. Les courants suivent aussi ces périodiques changements, et ils se font fortement sentir à l'entrée du golfe, dans la gorge que l'on nomme détroit de Babel-Mandel. Aussi regardait-on autrefois la navigation de ces parages comme extrêmement périlleuse, et les noms des points les plus remarquables portent encore l'empreinte de l'effroi qu'elle inspirait : Babel-Mandel signifie *port ou porte d'affliction*; *Mete*, petit port voisin, veut dire *mort*; et le cap adjacent porte le nom de *Gardefan*, ou *cap du Sépulcre*. — Mais en mettant à part la crainte des dangers, c'est une gracieuse navigation que celle des détroits : on aime à contempler les rivages de la mer, et, à cet égard, il est difficile d'imaginer quelque chose de plus agréable que les détroits des îles de la Sonde. En certains points, l'espace est si resserré que l'on touche presque de la main les branches des grands arbres qui pendent de chaque côté dans la mer. Les poètes de l'antiquité nous ont assez fait connaître le canal ou détroit des Dardanelles pour que je n'ajoute rien à leurs brillantes descriptions. Mais je serai observer que si Constantinople appartient un jour à une civilisation plus industrielle que celle des Turcs, on y établira des bateaux à vapeur pour remorquer dans le Bosphore les nombreux navires qui font le riche commerce de la mer Noire.

THÉOCÈNE PAGE.

DETTE, que l'on écrivait anciennement *debite*, a la même origine que le mot *débiteur* (v.). Il vient de *debere* (devoir). La dette constitue l'engagement pris par le débiteur à l'égard du créancier; sous ce rapport, ce mot est le corrélatif du mot *créance*, et cependant il se trouve employé dans une locution comme étant son synonyme absolu, c'est lorsqu'on vient à considérer les dettes en général, et qu'on les divise en *dettes actives* et *passives*; les *dettes actives* ne sont plus des dettes, puisque tout au contraire elles constituent des créances à recouvrer, qui forment l'*actif* du débiteur; tandis que les *dettes passives* sont les véritables dettes qui forment le *passif*. L'expression *dette active* n'offre donc aucun sens raisonnable, puisqu'elle se compose de deux termes qui ont des significations contraires, mais elle est reçue par l'usage du palais : c'est là une réponse qui ne permet pas d'objections. — A part cette acception détournée, le mot *dette* ne s'applique qu'à l'obligation considérée par rapport au débiteur, et elle s'étend aux conventions de toute nature, quel qu'en soit l'objet : quiconque s'engage à faire quelque chose contracte une dette; de là des divisions sans nombre entre les dettes de diverse nature suivant l'objet auquel elles s'appliquent. Ainsi, on nomme *dette mobilière* celle qui a pour objet quelque chose de mobilier, comme une somme d'argent ou quelque meuble déterminé; *dette immobilière* celle qui porte sur un immeuble, comme un usufruit, une rente foncière; *dette personnelle* celle à laquelle est attachée une action contre la personne même du débiteur; et *dette réelle* celle qui n'est fondée que sur un fait de possession, en sorte que le détenteur peut se dérober aux poursuites par le *délaissement* (v.); la *dette chirographaire* résulte d'une obligation ordinaire, sans *privilege* ni *hypothèque*; la *dette privilégiée* et la *dette hypothécaire* sont, au contraire, attachées, soit à certains meubles, soit à certains immeubles, de telle sorte que le créancier aura son paiement intégral sur

le prix à l'exclusion de tous autres. On nomme *dette claire* ou *liquide* celle qui a pour objet une somme ou une chose déterminée ; ce qui ne laisse aucune évaluation à faire à l'échéance , tandis que s'il s'agit d'une créance qui ne soit pas réglée , il reste alors une *liquidation* à établir ; la somme due n'est , dans ce cas , ni claire ni liquide. On dit aussi qu'une *dette* est *commerciale* ou *consulaire* , lorsqu'elle se rapporte à un fait de commerce , par opposition à la *dette civile*. Du reste , on peut considérer les dettes sous mille rapports différents , selon qu'elles sont *pures et simples* , ou *conditionnelles* , *vraies* ou *simulées* , *certaines* ou *incertaines* , *divisibles* ou *indivisibles* , *solidaires* ou *non solidaires* , *conventionnelles* ou *légales* , etc. A cet égard , ce sont les stipulations des parties ou les déclarations de la loi qui déterminent le caractère particulier de la dette. Cette dernière division des dettes en *dettes conventionnelles* ou *légales* comprend toutes les obligations pour lesquelles il est accordé une action en justice , et qui constituent ainsi les seules dettes que la loi reconnaisse ; cependant , il y a d'autres dettes encore qui ne sont pas moins obligatoires , mais pour lesquelles il n'est pas accordé d'action en justice ; c'est alors au créancier de s'imputer d'avoir traité avec un débiteur de mauvaise foi ; mais des raisons d'état , et des motifs tirés , soit de l'utilité publique , soit de la sûreté générale , ont paru suffisants pour autoriser ce manquement à la foi promise. Il faut , en effet , que la dette ait été légitimement contractée , et qu'elle soit justifiée dans les formes déterminées par la loi ; déjà nous avons expliqué aux mots *CRÉANCE* , *CRÉANCIER* et *DÉBITEUR* quels étaient les principes généraux à cet égard ; en sorte qu'il ne nous reste plus qu'à rappeler ici que toute dette doit résulter , soit d'un titre régulier , soit d'un fait déterminé auquel la loi attache cette conséquence , sauf à invoquer la preuve par témoins ou tout autre genre de preuve , dans les cas prévus et suivant les formes prescrites. Mais , outre

ces dettes légitimes et régulières , que l'autorité de justice peut reconnaître , il en est un assez grand nombre qui ne sont fondées que sur des faits auxquels la loi refuse toute sanction : ce sont , en général , les *dettes d'honneur* et les *dettes de jeu*. — La *dette d'honneur* est celle qui ne repose sur aucun titre ni sur aucune preuve , en sorte que le créancier , pour obtenir son paiement , ne peut compter que sur l'honneur du débiteur ; car , si ce dernier veut se renfermer dans une simple dénégation , il n'y a pas moyen de justifier qu'il doit ; ou si encore , en avouant l'existence de la dette , il ajoute qu'elle reposerait sur un fait contraire à la loi , il est à l'abri de toute condamnation , parce que son aveu est indivisible , et que le juge ne peut pas consacrer comme cause légitime d'une créance un fait contraire à la loi. Le créancier d'une dette d'honneur ne peut donc que s'adresser à la conscience de son débiteur , et lorsqu'il reçoit pour toute réponse un refus , il acquiesce par la perte de sa créance la certitude de la mauvaise foi du débiteur ; la seule ressource que la législation lui accorde est de déférer en justice le *serment décisoire* (v.) — La *dette de jeu* constitue presque toujours une *dette d'honneur* , car le plus ordinairement la loi n'accorde pas d'action pour le remboursement , à moins qu'il ne s'agisse des jeux qui tiennent à l'adresse et à l'exercice du corps : ce sont les expressions de la loi (v. *JEU*). Toutefois , et pour rendre hommage à l'opinion qui a consacré le jeu à prix d'argent , même alors que le résultat est abandonné au hasard , elle décide qu'il n'y a pas lieu à restitution de ce qui a été volontairement payé par le perdant ; on considère alors que le contrat naturel qui avait été librement formé entre les parties a été complètement exécuté par elle , et qu'ainsi , la loi , après avoir refusé d'intervenir à sa création , doit également refuser d'intervenir pour sa rupture ; ce sont des opérations faites en dehors des lois , et auxquelles celles-ci ne doivent prendre aucune part quelconque. — Il en doit être de même

de toutes les obligations fondées sur un fait naturel qui manque néanmoins d'une sanction légale : le législateur, qui, par des motifs de sûreté publique ou d'intérêt général, ne veut pas donner son appui à une dette qu'il considère comme illégitime, bien que justifiée par le droit naturel, doit également refuser son concours au débiteur, qui, après avoir payé, réclame la restitution ; il demeure étranger à tous les débats qui peuvent s'élever entre le débiteur et le créancier. — Dans le langage usuel, le mot *dettes* s'entend exclusivement des obligations pécuniaires venues à échéance, et qu'il est impossible de solder ; c'est dans ce sens que l'on dit d'un homme qu'il est *endetté*, qu'il est perdu de *dettes* ; ce qui suppose toujours une mauvaise conduite ; alors les dettes se présentent sous toutes les formes, comme des fantômes qui poursuivent sans relâche leur victime, depuis les plus minimes, qui ne font pas le moins de bruit, et que pour cette raison on nomme des *dettes criardes*, jusqu'aux dettes plus importantes, qui, s'entourant de toute la majesté de la justice, viennent, avec un grand concours de recors, de jugements et d'huissiers, saisir les immeubles, saisir les meubles, saisir la personne. C'est alors que le malheureux débiteur, ruiné de fond en comble par les frais de justice, connaît trop tard la profonde vérité de ce proverbe : *qui paie ses dettes s'enrichit* ; il faut néanmoins reprendre courage, profiter de la leçon, recommencer une nouvelle carrière sur de nouveaux frais, et ne pas s'abandonner au désespoir, car le livre de la *Sagesse des nations* dit aussi que *cent ans de chagrins ne paient pas un sou de dettes*. — On désigne aussi sous la simple désignation de *DETTE* la prison dans laquelle on renferme les prisonniers pour dettes, alors que la loi autorise l'incarcération du débiteur, comme moyen d'arriver au paiement. Ces prisons ne doivent pas être confondues avec les autres maisons de détention, parce que, dans l'état actuel de notre législation, la contrainte par corps n'est pas exercée à titre de peine ; il

suffit donc que des précautions soient prises pour empêcher l'évasion du prisonnier ; mais il n'est point placé sous la surveillance de l'autorité publique, et c'est au directeur de la prison à répondre sous sa garantie personnelle de la représentation du prisonnier ; le contrat se forme alors entre le directeur et le créancier incarcérateur ; aussi la première obligation de celui-ci est-elle de consigner par avance des *aliments* pour le débiteur incarcéré, qui doit être nourri à ses frais tant qu'il est retenu prisonnier. On s'est élevé avec raison contre de tels établissements, qui n'ont point un caractère régulier, parce qu'ils ne sont pas de véritables prisons. Notre législation sur la contrainte par corps a-besoin d'être revue en entier : plonger dans les prisons pour un temps plus ou moins long le débiteur de bonne foi dans le seul but d'arriver au paiement, c'est une barbarie, car s'il est de bonne foi, et qu'il ne puisse pas payer en liberté, il paiera bien moins encore sous les verrous ; c'est encourager d'ailleurs les *dépôts de bilan* et les demandes en cession de biens ; ce qui est toujours un désastre. Que l'on soumette à la contrainte par corps le débiteur de mauvaise foi, qui a l'intention de frauder et de spolier ses créanciers, personne ne s'en plaindra ; retenez même jusqu'à paiement intégral, et s'il le faut pendant sa vie entière, ce millionnaire impudent, qui, affichant partout le luxe le plus éhonté, se fait un jeu des engagements les plus sacrés, parce qu'il ne présente ni mobilier ni immeuble à saisir, et qu'il se trouvera libéré de toute contrainte personnelle par quelques années de détention. Mais alors ces hommes seront coupables de mauvaise foi, et vous aurez tout pouvoir de les retenir dans les prisons publiques, et de les confondre avec les escrocs dont ils partagent l'industrie, et dont ils doivent aussi partager la honte. Mais supprimez toutes ces prisons connues sous le nom de *Dettes*, où l'on entasse, sans examen, sans vérification, sur le simple vu d'un titre, le plus souvent entaché de suppositions des malheu-

reux que l'on incorpore à l'immeuble sous le nom de *dettiers*. TEULI, a.

DETTE PUBLIQUE. Les détails qui ont été fournis à l'article *amortissement* (v.), abrègeront beaucoup ce que nous avons à dire sur le mot *dette publique*.

— Les besoins nouveaux qui se font sentir, les dépenses extraordinaires que nécessitent des événements imprévus, obligent les gouvernements à se créer des ressources promptes au moyen d'emprunts qu'ils contractent avec les particuliers. Ces emprunts accumulés constituent la *dette publique*. Les gouvernements ont deux manières d'emprunter, en promettant ou en ne promettant pas le remboursement du principal. Dans ce dernier cas, ils se reconnaissent débiteurs envers le prêteur d'une rente qu'on nomme *perpétuelle*; quant aux emprunts remboursables, ils ont été variés à l'infini. Quelquefois on a promis le remboursement par la voie du sort, sous la forme de lots, ou bien on a donné un intérêt plus fort que le taux courant, à condition que la rente serait éteinte par la mort du prêteur, comme dans les rentes viagères et les tontines. Dans les rentes viagères, la rente de chaque prêteur s'éteint avec sa vie; dans les tontines, elle se répartit entre les prêteurs qui survivent, de manière que le dernier survivant jouit de la rente de tous les prêteurs avec qui il a été associé. — Les états où les doctrines économiques sont le mieux entendues ne contractent plus d'emprunts remboursables; mais ils laissent aux créanciers la faculté de vendre leurs titres, et de pouvoir recouvrer ainsi le capital qu'ils ont prêtés, ce qu'il font plus ou moins avantageusement, selon l'opinion que l'acheteur a de la solidité du gouvernement débiteur de la rente. — Le taux moyen des emprunts est de 5 p. %, e. à d. que pour chaque 100 fr. prêtés le trésor public s'engage à payer 5 fr. de rente. Cela ne veut pas dire que le trésor reçoive toujours 100 fr. pour chaque 5 fr. de rente qu'il promet: tantôt il reçoit moins, tantôt plus, suivant que son crédit est plus ou moins florissant. Vers

1800, le trésor inspirait si peu de confiance que pour 5 fr. de capital on avait 5 fr. de rente. Le capital 100 fr. est alors purement *nominal*. Si pour chaque 80 fr. que vous donnez vous recevez 5 fr. de rente, l'intérêt de votre argent dépasse réellement 6 p. %; si pour chaque 105 fr. que vous versez le trésor ne paie que 5 fr., votre argent ne rapporte évidemment pas 5 p. %. Mais, afin de n'avoir qu'une seule et même base, le capital nominal de 100 fr. est pris pour terme de comparaison. — En France, ceux qui deviennent créanciers de l'état sont couchés sur le *grand-livre*, ou registre de la dette publique. On leur délivre en outre des inscriptions portant leur nom et prénoms, le montant de la somme annuelle qui leur est due, les numéros des séries du grand-livre où elles sont comprises, etc., etc. — Les rentes sur l'état sont insaisissables: elles se paient par semestre, le 22 mars et le 22 septembre de chaque année, sur la présentation des inscriptions ou titres, et contre quittances imprimées qui se distribuent à cet effet au trésor royal, rue de Rivoli à Paris. S'il arrive qu'un rentier égare son titre, il peut mettre opposition aux paiements des semestres qui lui reviennent, et se faire délivrer un duplicata après avoir fait constater son individualité. — Il faut bien distinguer la dette publique proprement dite, que l'on nomme encore *dette consolidée* (parce que l'on en paie les intérêts sur des fonds spéciaux votés chaque année par les chambres) de la *dette flottante*. Celle-ci résulte d'échanges faits par le trésor de bons remboursables, sur des revenus prochains, contre de l'argent comptant avancé moyennant escompte. Ces sortes d'engagements contractés par le gouvernement sont acquittés par les receveurs de contributions ou par de nouveaux billets que fournit le trésor public. — En Angleterre, la *dette flottante* se compose d'effets au porteur, tels que les *navy-bills* (ou billets de la marine), portant intérêt à 4 p. % après six mois de leur date, et les *billets de l'échiquier*, portant intérêt depuis le jour de leur création

jusqu'au jour du paiement, qui s'effectue sur les premiers fonds disponibles de l'exercice qui suit immédiatement l'exercice courant. Ces billets de l'échiquier sont de 100, 200, 500 et 1,000 liv. ster., et l'intérêt est stipulé à raison de 2 den. sterl. par jour, ce qui fait environ 3 p. % par an.—La plupart des états réguliers sont affectés d'une dette publique; celle de l'Angleterre dépasse de beaucoup toutes les autres : elle s'élève à plus de 20 milliards; la dette française, qui vient ensuite, approche de cinq milliards. Ce sont les deux plus fortes de tous les états de l'Europe.—Il est remarquable que les États-Unis soient la seule nation entièrement libérée : sa dette doit être éteinte cette année (1835). En 1815, elle s'élevait à 127 millions de dollars; l'intérêt annuel était de 7,157,509 dollars (le dollar vaut un pen plus de 5 fr. de notre monnaie). Pour célébrer cette libération, un magnifique banquet a eu lieu à New-York, le 8 janv. 1835, jour anniversaire de la bataille de la Nouvelle-Orléans, gagnée par le général Jackson, président actuel des États-Unis.—Le chiffre incessamment croissant de notre dette est pour beaucoup de personnes mêmes très éclairées un sujet d'effroi. Trop préoccupées de la comparaison qu'elles établissent entre un état et un particulier, elles redoutent la venue prochaine de la banqueroute. Nous ne saurions partager, en vérité, une semblable terreur.—On ne peut que déplorer assurément l'existence d'une dette résultant de dépenses improductives, souvent indispensables, néanmoins, pour éviter de plus grands malheurs; mais il est possible d'alléger la charge qu'elle impose annuellement au budget sans violer aucun engagement, sans forfaire à la bonne foi. L'état présente une garantie, une solidité, que les particuliers rechercheront toujours pour placer leurs fonds avec sécurité. Une administration sage et florissante verrait affluer vers elle de nombreux capitaux, lors même qu'elle se bornerait à offrir 3 au lieu de 5 p. %. Supposons qu'alors elle offrit aux prêteurs le rem-

boursement des fonds portés sur leurs inscriptions ou désormais la réduction de 2 p. % sur leurs revenus : il est certain que la majorité opterait pour la réduction, préférant un placement plein de garanties à un placement plus avantageux sans doute, mais aussi bien plus chanceux. Les travailleurs y gagneraient une réduction de l'intérêt qu'ils paient aux détenteurs de capitaux, et les contribuables seraient allégés des 2/5 de la rente perpétuelle qu'ils paient chaque année; on peut concevoir également un développement industriel si prospère, si fécond en richesses, que le budget actuel, si lourd à porter, devienne pour le pays une charge tolérable et permette de payer sans effort la rente exigée par la dette; enfin, il est plus sage et plus rationnel, peut-être, de croire à la fois à la réduction graduelle de l'intérêt et à l'accroissement de la richesse nationale : ce sont deux raisons très bonnes à donner contre les craintes de la banqueroute.—En admettant que la dette dût son origine à des emprunts contractés pour des travaux productifs, tels que canaux, routes en fer, chemins vicinaux, améliorations de la navigation des fleuves, dessèchement de marais, assainissement des villes, progrès de l'agriculture, etc., nous n'hésiterions pas à dire qu'une telle dette est une bonne chose dans l'état, non seulement à cause des travaux qu'elle aurait fait naître, et du bien-être général qu'ils répandraient, mais aussi à cause du placement régulier et sûr qu'elle offrirait aux capitaux des particuliers. Sans se jeter dans des suppositions imaginaires, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, dans les circonstances actuelles, une dette est une nécessité dans un état : comment, en effet, pourrait-on faire face aux dépenses extraordinaires sans les emprunts. Les contribuables qui souffrent déjà avec une si vive impatience l'impôt dont ils sont chargés pourraient-ils supporter les surcroits d'impôts qu'il faudrait établir pour couvrir ces dépenses? Non, certes. Les emprunts, au contraire, lèvent admirablement la difficulté; ils font arriver

dans le trésor de l'état des capitaux dont les possesseurs se débarrassent avec joie, et laissent aux contribuables un argent fructueusement employé dans mille industries diverses. Il est vrai que ceux-ci seront désormais chargés de l'intérêt de l'emprunt; mais la différence entre l'intérêt et le capital se montre assez sans qu'il faille y insister. A. CHEVALIER.

DEUCALION, personnage fameux dans l'antiquité, est un des premiers chaînons de l'histoire de la Grèce. Fils de Prométhée et de Pandore, il naquit vers l'an 190 avant la guerre de Troie, environ 1380 ans avant notre ère, et un peu avant le premier des dix règnes qui commencent par Cécrops, et vont jusqu'à Thésée, que la mort enleva dans les années qui précédèrent la coalition des Grecs d'Europe contre l'héroïque et célèbre Ilion. Le sage et entreprenant Prométhée ayant été exilé sur les roches du Caucase par un roi jaloux, dont Zeus ou Jupiter était le nom, appellation commune à plusieurs princes dans l'antiquité, on ne sait si Deucalion vit le jour sous le ciel riant de la Grèce, et suivit alors son père dans sa disgrâce, ou si la froide Scythie fut sa patrie. Toutefois, ce triste séjour, l'aspect des tortures de son père chargé de liens sur la pointe d'un rocher, et dont un vautour rongait le foie renaissant, vive figure des tourments de l'exil, éveillaient sans cesse dans le cœur de ce jeune prince l'envie de fuir cet odieux climat; un jour, il disparut avec Pyrrha, sa cousine et son épouse, fille aussi chaste que pieuse de l'imprudent Épinéthée, frère de Prométhée. Il se dirigea vers l'Occident, et aborda dans la Thessalie au voisinage de Phthie; mais, selon la chronique de Paros, dans la Lycorie, près du Parnasse. Cela arriva la neuvième année du règne de l'Égyptien Cécrops, qui alors occupait le trône d'Athènes, 1400 ans avant J.-C. Ce fut quel-que temps après l'arrivée du fils de Prométhée dans ces contrées qu'eut lieu le cataclysme, ou plutôt l'inondation partielle de la Grèce, si célèbre sous le nom du déluge de Deucalion. 600 ans aupa-

rant, sous Ogygès ou l'Antique, premier roi connu de la Grèce, un cataclysme avait déjà porté la désolation dans une autre partie de cette contrée, qui, dans ces temps reculés, fut si sujette aux révolutions de la nature. Pour satisfaire à la curiosité et à la science, nous citerons ici les chronologies les moins douteuses : la chronologie de Paros met le règne de Deucalion sur le Parnasse, en l'année 1574 avant J.-C., et le déluge en 1524; un ancien chronologiste, 248 ans après Ogygès, e.-à.-d., en 1548; Eusèbe, en 1530. Toutes ces dates fixent un peu plus tôt, un peu plus tard, l'époque du déluge de Deucalion, vers le temps où vivait Moïse, par conséquent bien après le trop fameux cataclysme de Noë. Mais la chronologie que nous avons donnée au commencement de cet article, d'après le savant Banier, nous semble la plus certaine à travers le crépuscule de ces siècles lointains. — Il faut se donner de garde d'ajouter foi à la description cosmologique que fait Ovide du déluge de Deucalion : comme Moïse, dans la Genèse, il présente la terre entièrement cachée sous les eaux; il lâche toutes les cataractes du ciel; il ouvre les fontaines de l'Abîme; le Parnasse, la seule montagne dont les cimes dominaient cette mer sans rivage, est son mont Ararat; enfin, son déluge est le déluge universel, celui de Noah (Noë). Certes, l'auteur des Métamorphoses avait eu tradition du *Béreschit* ou du *Au-commencement* de Moïse, car tel est en hébreu le titre du livre que, d'après la traduction des Septante, nous appelons assez mal à propos Genèse. — Laissant là le poète et ses fictions, il est incontestable qu'un tremblement de terre bouleversa la Thessalie et arrêta le cours du Pénée, fleuve grossi de quatre autres fleuves, et qui prenant sa source dans les roches du Pindus, devenait plus rapide, resserré qu'il était, entre l'Ossa et l'Olympe, dont il baignait les pieds en bouillonnant avant de se jeter dans la mer. Encombré à son embouchure des débris de ces monts, il refusa dans les champs thessaliens, qu'il inonda

à une grande hauteur. Pendant dix siècles, dit on, cette plaine ne fut qu'un vaste marais, d'humides prairies, où paissaient les bœufs. On pense que de cette circonstance une partie du peuple thessalien prit le nom de centaures, nom qui équivalait dans leur langue à celui de piqueurs de taureaux ou bouviers. Un mot fort juste de Xerxès résout à lui seul la question de ce cataclysme : « Les Grecs ont été prudents, disait-il, de ne pas disputer à mon armée les défilés de leurs montagnes; en comblant l'embouchure du fleuve Pénée, je les eusse tous noyés dans leurs plaines. » Hérodote suppose que dans l'origine le Pénée n'avait point d'embouchure ouverte sur la mer, et que ses eaux s'étaient creusé un grand lac, jusqu'au jour où Neptune, qui n'était que la mer agitée par un tremblement de terre, se précipita sur le rivage; et creusa le vallon dans lequel le fleuve s'est encaissé depuis, et par la bouche duquel il se précipite dans la mer. D'autres attribuent cet ouvrage à Hercule. — Si, avec la chronique de Paros, on assigne pour séjour à Deucalion les environs du Parnasse, aujourd'hui le Léaoura, une grande inondation de cette contrée est encore très probable. Le Parnasse est une des plus hautes montagnes de la Grèce, c'est un amas de roches qui forment mille étages, et qui se terminent par plusieurs sommets presque en tout temps couverts de neige. Vers le nord, à mi-côte, au-dessus de Delphes et de pics escarpés, on jouit de l'aspect merveilleux d'une plate-forme ou plaine de huit milles de circuit, riante, labourée, presque dans les nuages, et d'où l'on voit surgir une magnifique source qui jaillit en trois branches d'un crystal limpide, plus grosses que le col d'une jeune fille, puis se fait un lit où elle s'épanche en un ruisseau de huit pieds de large qui va se jeter tout écumeux dans un lac qu'il entretient de ses ondes, et par un canal souterrain court former le fleuve Plistus au-dessus de Delphes. Cette plaine n'est donc qu'un immense réservoir dont les roches qui pendent sur lui avec leurs neiges séculai-

res sont les châteaux d'eaux aériens. Par quelque catastrophe géologique dont on ignore la cause, ce canal s'étant comblé ou obstrué, toute cette masse d'eaux déborda son bassin, et forma comme une mer qui baigna et battit les pieds du Parnasse, emportant ou noyant les animaux, les hommes et leurs ouvrages? Si ce cataclysme eût été universel, comme le peint Ovide, il eût laissé une impression ineffaçable et des souvenirs terribles chez tous les peuples de l'Europe et de l'Asie; et l'on voit au contraire qu'Hésiode et qu'Homère, qui vivaient non loin de cet événement, n'en font nulle mention, pas même le poète d'Ascre dans ses *OEuvres* et ses *Jours*, géorgiques où il parle de cinq âges ou genres d'hommes qu'il suppose avoir successivement peuplé la terre. Hérodote, Thucydide et Xénophon gardent le silence sur cette catastrophe; Platon en parle, ainsi qu'Aristote son disciple, dont l'esprit tout positif et ennemi du merveilleux, recherchait, non les chroniques, mais la seule nature des choses. Dans le cataclysme de Deucalion, ce philosophe comprend l'Étolie, l'Acarmanie, la Thesprotie et une partie de l'Épire. Si des historiens, si des poètes presque contemporains sont restés muets sur cette catastrophe, c'est que ces inondations partielles n'avaient point, comme le grand déluge, laissé des traces bien profondes dans la mémoire des hommes. Dans la terre des ouragans, sous les tropiques, où ces fléaux exterminateurs arrachent villes et forêts, le souvenir s'en efface au bout de quelques années, sitôt que les hommes et la nature ont réparé ces jeux affreux du ciel. — Toutefois, nous allons rapporter ce que, dans leur confusion habituelle, racontent de ce déluge l'histoire, la poésie et la fable. Le maître des dieux, touché de la piété et de la justice de Deucalion et de Pyrrha, protégés sur les ondes furieuses la barque qui recueillit ces époux, ainsi portés sains et saufs sur les cimes du Parnasse, qui dominaient cet abîme, où les races sacrilèges flottaient noyées. — C'est de cette époque que cette montagne célèbre s'ap-

pela Parnasse, de *Iarnax*, coffre ou nacelle, par la transmutation d'une lettre avec une autre. — Le premier soin de ce couple religieux fut d'adresser sur ces roches désolées des hommages aux nymphes Corycides, et à Thémis, qui alors y rendait des oracles. Ne voyant autour d'eux que de muettes solitudes, ils la consultèrent sur un si triste avenir. La déesse leur répondit : « Sortez du temple ! voilez-vous le visage ! détachez vos ceintures, et jetez derrière vous les os de votre grand-mère ! » Le couple pieux méditait sur un ordre aussi barbare, quand, sans doute par l'inspiration des divinités du lieu, il s'imagina heureusement que ces os pouvaient être les pierres, qui sont en effet comme les ossements de la terre, la mère commune des hommes. Ils en firent tous deux aussitôt l'essai, et de chaque caillou que jetait Deucalion il sortait un homme ; des femmes naissaient de ceux que lançait Pyrrha. Cette fable, rapportée par Pindare, est fondée sur un seul jeu de mot : *laos*, en grec signifie peuple, et *laos* pierre. Les enfants de ceux qui avaient échappé à l'inondation furent les roches qu'anima l'imagination des poètes. Des fragments qu'on croit faussement attribués à Homère disent que le maître des dieux, à la place de son peuple noyé dans les eaux, fit don de nouveaux sujets à Deucalion : ce furent les Loerius, qui habitaient la Phocide. Denys d'Halicarnasse abonde en ce sens, il veut en outre que ce prince ait disséminé ses sujets dans différentes contrées. Les Grecs, peuple moqueur et plaisant, donnèrent le nom d'hommes de pierre à ces hommes sortis du ereux des roches du Parnasse, explication la plus raisonnable du prodige que nous avons cité plus haut. Parmi les mythologues, il y en a qui prétendent que ce fut l'ingénieux Prométhée qui fabriqua la nef conservatrice de ses enfants, et leur conseilla de s'y réfugier : alors, selon eux, Prométhée, de retour, aurait brisé ses chaînes ; ils ajoutent que cette barque, ayant flotté huit jours à la merci des eaux, s'arrêta le neuvième sur une des cimes du Parnasse, et que là,

devant le temple de Thémis, ces pieux époux élevèrent douze autels aux dieux sauveurs. Quand les eaux eurent trouvé des issues et que la terre se fut séchée, Deucalion prit le chemin d'Athènes, où il vint rendre grâces aux dieux ; il y éleva un temple à Jupiter Conservateur, relevé dans la suite par Pisistrate et qui fut consacré à Jupiter Olympien. Jusqu'à Sylla, on célébra dans l'Attique des fêtes expiatoires et commémoratives, appelées *Hydrophories* (débordement des eaux), instituées par le fils de Prométhée, pour apaiser les mânes de ceux qui avaient péri dans le déluge. Deucalion, après cette catastrophe, eut deux fils, Hellen et Amphictyon ; on lui donne aussi une fille, Protogénée (née la première), que Jupiter rendit mère d'Æthlius. Hellen régna dans la Phlœtie, et laissa son nom à une partie des peuples de la Thessalie ; il devint depuis celui de tous les habitants de la Grèce, surtout des Athéniens et des Ioniens, qui l'avaient vivement recherché par divers alliances. Les Grecs sont encore fiers aujourd'hui de ce beau nom d'Hellènes, qu'ils n'ont cessé de porter. La cause du triomphe de ce nom à travers les siècles est la reconnaissance. En effet, les descendants d'Hellen, nobles aventuriers ; colonisèrent presque toute la Grèce, et allaient semant les bienfaits de la civilisation parmi les peuplades à demi sauvages. A cette époque, en Arcadie, les Pélasges ne se nourrissaient que de glands, et n'avaient pour abri que le tronc pourri des arbres ou le creux des rochers. Amphictyon laissa aussi une haute renommée dans l'Attique, où il régna après avoir chassé du trône Cranaüs son beau-père. On veut que Deucalion mourut à Athènes, où l'on montrait son tombeau non loin du temple de Jupiter Olympien. Deucalion, après sa mort, eut aussi des temples ; il y fut honoré comme une divinité. — M. de Humboldt a retrouvé la fable de Deucalion et de Pyrrha sur les bords de l'Orénoque. Les naturels prétendent qu'un cataclysme ayant noyé tout le genre humain, il n'échappa à la destruction universelle

qu'un homme et une femme, qui, jetant derrière eux les fruits tombés des palmiers, en virent sortir un peuple vierge qui repeupla la terre. — Nous avons des médailles d'Apamée, de Phrygie, frappées sous Pertinax et Septime-Sévère, au revers desquelles on voit Deucalion et Pyrrha dans un coffre flottant sur les eaux, et auprès, deux oiseaux, dont l'un tient un rameau dans ses serres. — Il y eut encore plusieurs Deucalions, dont le plus célèbre, après le fils de Prométhée, est Deucalion, fils de Minos II, roi de Crète et de Pasiphaë; il succéda à son père, et eut pour fils Idoménée, héros illustre. Plusieurs lui attribuent l'érection du temple de Jupiter Olympien à Athènes, où il se serait retiré chez Thésée, son beau-frère, par l'alliance de ce dernier avec sa sœur, l'incestueuse Phèdre. (V. CATACLYSME et DÉLUGE.) DENNE-BARON.

DEUIL, du latin *doleum*, dérivé de *doleo*, suivant Ménage, de *dolus* suivant Caseneuve. Ce dernier cite à l'appui de son opinion plusieurs textes de Pétrone, de Cassiodore et de Sidonius Apollinaris, qui ont employé le mot *dolus* dans le même sens que *dolor*. Les patois du Midi traduisent *deuil* par *dol*. Le culte des morts est de tous les temps et de tous les lieux; il est partout l'expression fidèle des mœurs privées, politiques et religieuses. Les indices du deuil, soit public, soit domestique, suivent les phases progressives, rétrogrades ou stationnaires de la civilisation. Les Juifs, qui, plus que toute autre nation, sont restés fidèles aux traditions antiques, n'ont modifié les usages funéraires de leurs ancêtres qu'en cédant aux exigences des lieux, des temps et des climats. La loi sainte leur a interdit le tribut de sang que s'imposaient d'autres peuples : *Et super mortuo, non incidetis carnem vestram* (Lévitique, ch. xix, v. 28). Mais, comme quelques Orientaux, ils déchirent leurs vêtements dans les temps de deuil et d'affliction. — Cette démonstration de douleur variait suivant les circonstances; ils attachaient une grande importance à la rigoureuse observation des règles imposées. La *déchirure* doit

s'opérer tantôt du haut en bas, tantôt du bas en haut; dans les grands deuils elle ne doit point être recousue, elle peut l'être au bout de 30 jours dans les deuils ordinaires. C'est pour cela que Salomon a dit : « Il y a un temps de déchirer et un temps de recoudre (*Tempus scindendi et tempus consuendi*). » Le grand-prêtre ne portait jamais le deuil; c'était aussi un des privilèges du chancelier de France.

Les Égyptiens se rasaient les sourcils pour les deuils de père et de mère. Hérodote affirme que le deuil d'un chien était plus solennel. Les Égyptiens, dans ce cas, ne devaient pas conserver un seul poil sur tout le corps. — Les lois de Lycurgue défendaient d'inscrire le nom du défunt sur son tombeau, à moins que le défunt ne fût mort pour la patrie. La même exception avait lieu pour les femmes consacrées au culte. L'épouse et la mère qui auraient porté le deuil de leur fils mort sur le champ de bataille se seraient déshonorées. Une mère tua de sa propre main son fils qui avait fui. Amyot, dans sa naïve et fidèle traduction de Plutarque, s'exprime ainsi :

Damorion tua ce soldat fugitif,
Combien qu'il fût sorti de son ventre fidèle,
Et puis, le vint jeter dans ce vallon chétif,
Comme de tout indigne et de sa ville et d'elle.

« Après la bataille de Leuctre, les parents de ceux qui avaient péri en combattant se félicitaient, s'embrassaient publiquement; les parents de ceux qui avaient survécu au combat se tinrent cachés dans leur maison, en signe de deuil (Plutarque). » A la nouvelle d'une victoire remportée sur les Athéniens, les Spartiates, qui portaient les cheveux très courts, les laissèrent croître pour manifester leur joie.

Les Athéniens pensaient que l'on ne pouvait se rendre propices les dieux infernaux que par une offrande de sang, et les femmes même s'égratignaient le visage avec une pieuse fureur. Solon ne permit cette démonstration de deuil, dans la cérémonie des funérailles qu'à ceux qui n'étaient point parents du défunt : c'était le meilleur moyen de réformer un

usage barbare sans blesser les préjugés religieux. Les Athéniens en deuil laissaient croître leurs cheveux; les femmes les rasaient. A Athènes comme à Sparte l'opinion flétrissait le défaut de courage, et honorait les braves morts sur le champ de bataille. Une armée athénienne fut massacrée à Égine; les femmes se ruèrent désespérées sur le soldat qui vint annoncer ce funeste événement, et le tuèrent avec les grandes épingles qui ornaient leur chevelure. Un décret du sénat défendit aux femmes de porter désormais des épingles, et de conserver leur chevelure pendant le deuil.

Les *Théréens* ne portaient point le deuil des enfants décédés avant l'âge de 7 ans, ni des hommes morts au-dessus de 50, parce que les premiers n'avaient pas assez vécu, et que les seconds avaient atteint le terme ordinaire de la vie.

Une loi des *Lyciens* obligeait ceux qui voulaient porter le deuil de s'habiller en femme. Ce peuple regardait l'affliction comme une faiblesse qu'on ne pouvait pardonner qu'aux femmes.

Les *Syriens* se renfermaient pendant plusieurs jours dans des antres, ou dans d'autres lieux retirés et déserts, pour y pleurer les morts sans être interrompus.

Les *Perses*, à la mort de leur général Masistius, coupèrent les crins de leurs cheveux. Alexandre ordonna le même indice de deuil à la mort d'Éphestion.

Deuil des Romains. Les lois de Numa, qui avaient fixé à dix mois la durée des plus longs deuils, n'avaient pas reçu de modification. Les mêmes lois ne le permettaient point pour les enfants décédés avant l'âge de 3 ans; il était également défendu pour les condamnés à la peine capitale. Cette exception fut ordonnée par une loi de Tibère; les parents donnaient un dernier baiser à leur fils expiré : *Filium in manibus et in osculis tuis mortuum funeraveras* (Senec., *Epist. ad Helviam*). On lit ailleurs :

Affligoque manus, ora que ad ora fero,

Plusieurs auteurs latins ont décrit toutes les circonstances du deuil domestique chez les Romains. — Une loi des 12 tables

défendait aux femmes de s'égratigner les joues et de se livrer à une douleur trop bruyante : *Mulieres genas ne radunto, neve lessum funeris ergo habento* (Cic., *De Leg.*). Les Romains appelaient *lessum funeris* les démonstrations extérieures de deuil. Le mot a passé dans notre langue, et on a appelé *la lesse* la sonnerie des cloches en usage dans les cérémonies funèbres. Gaultier, ou Galtier, écrivain du *xvii^e* siècle, dans son livre *De jure manium* (lib. 1, p. 75), assure que cette ancienne locution latine s'était conservée en Champagne : *Ab hoc in nostrâ Campaniâ campanarum pro mortui memoriâ strepitus vocatur lingua vulgari*, *UNE LESSE* (*idem*, p. 75). La loi des 12 tables, qui interdisait aux femmes de se déchirer avec les ongles les joues, et *quæ sunt pudoris sedes*, ne fut point observée; l'ancienne coutume fut plus forte que la loi, et Varron en indique la véritable cause. La coutume de se déchirer jusqu'à effusion de sang le visage et d'autres parties du corps tenait aux croyances religieuses : c'était, suivant l'opinion reçue, le seul moyen d'apaiser les dieux infernaux : *Qui sanguine ostenso placabantur*. — Les Romains n'inscrivaient sur les tombeaux des morts que leur nom, avec ces mots : *ave, salve*. Je n'en citerai qu'un seul exemple :

AVE SEXTI

JUCUNDE

VALE SEXTI

JUCUNDE.

Le deuil public chez les Romains ne fut jamais au temps de la république ordonné par l'autorité, mais volontaire. Ainsi, lorsque l'armée passa sous les Fourches-Caudines, toutes les boutiques, tous les lieux de réunion, furent fermés, les tribunaux, les exercices militaires suspendus, le forum désert; les laticlaves, les vêtements de pourpre, les anneaux d'or, disparurent; les dames romaines prirent aussi spontanément le deuil en l'honneur de Brutus et d'Agricola; elles renoncèrent pendant un an aux parures d'or et de pourpre. — Lorsque la conjuration de Catilina mit les jours de Cicéron en dan-

ger, le sénat cessa de porter la toge, les prêteurs et les édiles la robe prétexte; les consuls seuls gardèrent les insignes de leur dignité (Cic., *in or. post red. in sen.*). Une grande partie du peuple romain prit le deuil lors de l'emprisonnement de Manlius, et des citoyens de toutes les tribus laissèrent croître leur barbe et leurs cheveux. Je pourrais citer d'autres exemples de deuil public, et tant que la république exista, ces démonstrations solennelles d'affliction nationale ont toujours été spontanées. Mais sous l'empire il n'y eut de deuil public que *par ordre* : le premier eut lieu après la mort d'Auguste; il fut imposé aux hommes pour quelques jours seulement, aux femmes pour une année entière, et dans la suite, *gliscente adulatione*, le sénat ordonna un deuil d'une année aux dames romaines, à l'occasion de la mort de Livie. Tibère prescrivit aussi un deuil public après la mort de Drusus, et Caligula après celle de Drusille. — Festus indique quatre principaux cas où le deuil de famille cessait avant le terme légal : 1° la naissance des enfants; 2° lorsque la famille recevait une nouvelle illustration par la promotion d'un de ses membres à une haute fonction, ou par un témoignage de la reconnaissance publique; 3° lorsque le père, les fils, l'époux ou le frère prisonnier de guerre recouvrait sa liberté; 4° lors d'un mariage d'une jeune fille avec un plus proche parent que le défunt. — Le deuil pour les hommes consistait à s'abstenir d'assister à des banquets, de porter des vêtements riches; pour les femmes, à substituer aux parures, à la pourpre, un vêtement noir. Le deuil des mères qui avaient perdu un fils était ordinairement bleu-azur (*cœrulea vestis*). L'antique simplicité de mœurs qui avait rendu Rome si glorieuse et si puissante n'était plus qu'un souvenir, lorsque Lucullus étonna la capitale du monde par la somptuosité de ses palais et de ses festins, lorsque le gastronome Crassus parut au sénat portant le deuil d'une lamproie, la plus grasse notabilité de son vivier (Mac. *Saturn.*, cap. 15). — L'édit

du préteur notait d'infamie les veuves qui contractaient un nouveau mariage avant la fin de leur deuil. Mais une permission de l'empereur légitimait ces unions prématurées, et le temps de deuil pour les veuves dont les époux étaient décédés loin d'elles courait du jour du décès; elles n'étaient tenues de le porter que lorsqu'elles avaient reçu la nouvelle certaine de leur mort, et si à raison des distances ou pour toute autre cause cette nouvelle ne leur parvenait qu'après l'expiration du temps prescrit pour le deuil, elles n'étaient obligées de le porter que le jour où cette preuve leur était acquise. Ce deuil d'un jour était consacré par la loi : *Labeo ait, ipso eodem die eam sumere lugubria et deponere*. Les veuves indifférentes ou coquettes pouvaient ainsi limiter à leur gré, et suivant leur convenance, la durée de leur deuil et toutes ses conséquences. — Il est certain que dès le 1^{er} siècle le deuil que portaient les empereurs était en noir. A cette époque, Adrien le porta ainsi à la mort de l'impératrice Plotine.

Les Gaulois affectaient une impassibilité stoïque dans le malheur; ils ne pleuraient point les morts, et ne songeaient qu'à les venger. Les femmes, qui suivaient partout leur époux et leur fils, même dans les combats, saisissaient leurs armes quand ils avaient succombé, et s'élançaient sur l'ennemi. — Dans les Gaules, comme chez quelques nations sauvages d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, les veuves étaient brûlées avec le corps de leur mari, ou enterrées avec eux : cet usage, chez des peuples séparés par un espace immense de temps et de lieu, était fondé sur le principe religieux d'une autre vie; on voulait que les morts retrouvassent dans cette autre vie les objets de leurs plus chères affections. Ce préjugé barbare n'a cédé qu'à l'influence du christianisme.

Portugal. Au deuil de Jean II, roi de Portugal, décédé en 1495, toute la cour prit des habits de bure, et il fut défendu à tous les habitants de Lisbonne de se raser la barbe pendant six mois.

L'usage des habits de bure et de couleur blanche pour les deuils de cour était le même en *Espagne* ; il a également cessé à la fin du *xv^e* siècle.

A la mort d'un grand de *Juida* (Guinée), son fils s'exilait ordinairement pendant un an de la maison du défunt, et ne portait pour tout vêtement qu'une pagne de natte (*Voyage de Desmarchais*).

Les *Mingréliens* en deuil restent nus jusqu'à la ceinture.

Chez les *Ostiaques* (Sibérie), la veuve taille une idole qu'elle habille des vêtements du défunt, la garde un an dans son lit, et la place devant elle pendant le jour pour s'exciter à pleurer. Le deuil fini, le mannequin funéraire est relégué dans un coin, jusqu'à ce qu'un nouveau deuil en rende l'usage nécessaire.

En *Corée*, le deuil d'un père dure trois ans ; ses fils ne peuvent pendant cet espace de temps exercer aucun emploi public, et sont même obligés de s'en démettre. Ils ne peuvent cohabiter avec leur femme, et les enfants nés dans le temps du deuil sont déclarés illégitimes. Les insignes de deuil sont un cilice, une longue robe de chanvre, une corde au lieu de crêpe autour du chapeau.

Au *Tonquin*, la durée du deuil pour un père est de trois ans et demi. Les fils portent un vêtement couleur de cendre, un bonnet de paille, n'approchent point de leur logement ordinaire, et couchent à terre sur des nattes (*Rel. d'Hamel*). Une rigoureuse abstinence est obligée ; et l'infraction à ces lois sévères entraîne l'exhérédation.

En *Chine*, les mêmes usages sont observés, du moins en partie. Là comme chez les *Coréens*, les fils en deuil de leur père sont obligés de se démettre des emplois publics qu'ils exercent. La cohabitation des époux est interdite pendant les trois années de deuil ; mais les maris seuls sont passibles des peines prescrites contre les infractions par les lois du deuil.

Chez les *Esquimaux*, les mères ne pleurent leurs enfants que vingt jours. Ce temps passé, les voisins envoient un

présent au père, qui répond à cette politesse par un festin.

Les *Indiens* de l'Amérique du Nord ont soin de faire disparaître tout ce qui a servi à l'usage des défunts, et s'abstiennent de prononcer leur nom. Un mari se garde de manifester le moindre signe d'affliction à la mort de sa femme, parce que les larmes ne conviennent pas aux hommes.

Le deuil chez les *Algériens* est simple et de courte durée. On n'allume pas de feu dans la maison mortuaire pendant huit jours ; les femmes se couvrent d'un voile noir pendant une semaine, et les hommes restent un mois sans se raser. (*Voyage de Shaw*, t. 1^{er} ; *Taffy*, liv. II, ch. 5).

Chez les anciens *Albaniens*, c'était un crime de prendre soin des morts, ou même d'en parler (Strabon).

Les *Japonais* célèbrent une grande fête sur la tombe de leurs parents ; ils les invitent à un festin qui dure trois nuits.

Le deuil chez quelques nations a ses danses comme la naissance et le mariage ; mais on n'en trouve d'exemple que dans l'histoire des premiers âges, et chez quelques peuplades incivilisées des Grandes-Indes. Les attributs du deuil ont dû varier avec la forme des habillements et l'arrangement des cheveux. — Les anciens Gaulois, les Sicambres et les Suèves, qui, dans les temps ordinaires, se rasaient le tour de la tête et nouaient leurs cheveux sur le haut du front, les laissaient épars et flottants au hasard dans les temps d'affliction et de deuil. — Au moyen âge, on portait en signe de deuil le chaperon rabattu sur le dos, sans fourrure, la cornette roulée autour du cou, se projetant par derrière. — Au deuil de Charles-le-Téméraire, René, duc de Lorraine, porta une grande barbe d'or, suivant l'usage des anciens preux, et, s'adressant aux restes inanimés de Charles : « Beau cousin, dit-il, d'une voix haute et ferme, votre ame soit à Dieu ! vous nous avez fait moult de maux et de douleurs. » — Valentine de Milan vivait retirée dans son château de Blois, après la mort de

L. d'Orléans, son époux, « et estoit grand pitié d'ouïr ses regrets et complaints (Juv. des Ursins, *Hist. de Charles VI*, p. 241). » Ses appartements, sa chapelle, étaient tendus en noir, et on voyait partout cette devise, mise au bas d'une *chante-pleure*, et surmontée d'une *S. Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien*. Elle ne survécut qu'un an à son époux ; sa douleur était profonde et vraie. — Catherine de Médicis signala aussi son deuil par des démonstrations extraordinaires, mais moins sincères que fastueuses. Ses appartements, tendus de noir, répétaient des emblemes d'amour et de regrets ; elle avait pris pour devise de deuil un morceau de chaux vive arrosé d'eau, avec cette légende :

ARDOREM EXINCTA TESTANTUR VIVERE
FLAMMA,

et une lance brisée sur un écu, avec ces mots : *Hinc dolor, hinc lacrimæ*. Cette seconde devise faisait allusion au coup de lance dont Henri II était mort. — La couleur du deuil en France était le violet pour le roi, et le blanc pour la reine. Cependant, à la mort de Charles VIII, son premier époux, la reine Anne de Bretagne porta le deuil en noir, et à la mort de cette princesse, Louis XII, son second mari, porta aussi le deuil en noir. L'étiquette a depuis compliqué les différentes espèces de deuil, suivant le rang, le degré de parenté. — Les *deuils de cour* surtout étaient réglés avec une minutieuse prolixité. Au roi appartenait le droit d'en déterminer les différents modes. Dans les *grands deuils*, les princes, tous les seigneurs, drapaient leurs carrosses et leurs chaises à porteur ; les habits de laine étaient de rigueur pendant les trois mois, comme pour les deuils de père et de mère. Les plus qualifiés ajoutaient la cravatte ou rabat plissé, les boucles et les pierres noires. Au petit deuil, les hommes reprenaient l'épée et les boucles d'argent, les dames les diamants et la soie. Dans les deuils de courte durée, on portait le noir pendant la première moitié, et le blanc pendant la seconde. Si le nombre des jours de deuil était im-

pair, de quinze jours, par exemple, on portait le noir les huit premiers, et le blanc les sept derniers jours. — Tant que l'ancienne coupe des habits appelés maintenant *habits à la française* fut en usage, on portait les manchettes et la cravatte en effilé, et des pleureuses à l'extrémité des manches ; elles étaient en mousseline ou baptiste unie, et appliquées sur les parements qui couvraient le poignet. Cet usage a disparu depuis un demi-siècle. Les militaires portent un crêpe au bras et à l'épée, dont la poignée est bronzée. Quelques familles titrées ont conservé l'ancien usage de tendre en noir les appartements et les meubles. — Pour le deuil d'un époux ou d'un père, la première et la seconde antichambre sont tendues en noir, le salon, la chambre à coucher en gris ; toutes les glaces, tableaux, meubles, lustres, même les pendules et le lit, pendant sept mois et six semaines. Après ce temps, on découvre les meubles ; les tentures, sièges et rideaux de deuil restent.

Durée des deuils. Pour un mari 1 an et 6 semaines, pour père et mère 6 mois, pour une épouse 6 mois, aïeul et aïeule 4 mois 1/2, frère et sœur 2 mois, oncle et tante 3 semaines, cousin germain 15 jours, oncle à la mode de Bretagne 11 jours, cousin issu de germain 8 jours. Ces différents modes pour la durée et les attributs du deuil de cour et les deuils ordinaires ont été renouvelés par un décret impérial. On n'y remarque qu'une innovation, l'abrogation de l'ancien usage de draper les appartements et les voitures ; mais cet usage, suspendu pendant le régime impérial, a été rétabli depuis la restauration (v. FUNÉRAILLES et OBSEQUES).

Deuil public. L'histoire contemporaine en offre plusieurs exemples : 1^o deuil de Benjamin Franklin, décédé le 17 avril 1790. Tous les états de l'Union américaine prirent le deuil pendant deux mois. Le 11 juin, Mirabeau improvisa son éloge funèbre à la tribune de l'assemblée constituante, et, sur sa proposition, cette assemblée prit le deuil pendant 3 jours, les 14, 15 et 16 du même mois. 2^o Deuil de Mirabeau ;

la même assemblée assista en corps à ses obsèques. Le convoi se composait de tous les fonctionnaires de la capitale et de tous les bataillons de la garde nationale; son éloge funèbre fut, *au nom de la nation*, prononcé par l'abbé Fauchet, dans l'église de Saint Eustache. Des fêtes funéraires eurent lieu dans presque toutes les villes de France. Une loi érigea en *Panthéon* l'église de Sainte-Genève, avec cette inscription proposée par M. de Pastoret: *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*. Mirabeau eut le premier les honneurs du Panthéon. 3^e Deuil de Washington, décédé le 14 déc. 1799: les états de l'Union lui décernèrent les mêmes honneurs qu'à B. Franklin, et le gouvernement français prit le deuil. Une cérémonie funèbre fut ordonnée, et l'éloge de l'illustre Américain fut prononcé par Fontanes. 4^e Deuil de Lafayette: le deuil fut aussi national. Il fut spontané, et pour rendre un juste et dernier hommage à la mémoire d'un grand citoyen, la France reconnaissante n'attendit pas l'appel du gouvernement. Le héros des deux mondes a reçu en Amérique les mêmes témoignages de gratitude et de respect que Franklin et Washington, et avec la même solennité.

Couleur du deuil. En *Europe*, noir, à l'exception des rois et des cardinaux; en *Turquie*, bleu ou violet. Le baron de Tott nie que le deuil soit connu dans l'empire ottoman; en *Égypte*, aune, ou feuille morte; en *Éthiopie*, gris; au *Japon*, blanc; au *royaume de Pégu*, jaune, etc.

L'ensemble des personnes qui forment le convoi funèbre se nomme *le deuil*. C'est au plus proche parent à *conduire le deuil*.

Donner le deuil. Les princes et les riches donnent aux officiers de leur maison ou à leurs domestiques des habillements après le décès d'un parent.

Deuil sur la fosse, locution proverbiale, pour exprimer l'exécution simultanée d'une résolution prise du paiement d'une dette de jeu.

Deuil joyeux, celui d'un défunt que l'on aimait peu, ou dont on a recueilli un riche héritage. DUFFRY (de l'Yonne).

DEUTÉRONOME. C'est le dernier livre de Moïse, tant par l'ordre qu'on lui a donné dans les Bibles que par la date de sa composition. On voit par le texte qu'il a été écrit chez les Moubites, au-delà du Jourdain, 40 ans après la sortie d'Égypte. Les Grecs l'ont appelé *Deuteronome*, de *deuteros*, second, et *nomos*, loi, parce qu'on y trouve une récapitulation des lois et des diverses ordonnances éparses dans les autres livres. Les Juifs l'appellent *Mischna*, mot qui a le même sens dans leur langue. Ils ont même plusieurs *mischnas* dont on ne connaît pas bien les auteurs, quoiqu'on s'accorde à les attribuer à des rabbins, qui les auraient composés depuis la dispersion. Ce sont des espèces de commentaires de la loi, où l'on ne doit pas s'étonner de trouver je ne sais combien d'absurdités et de rêveries, qui seules suffiraient à prouver que ce peuple, toujours aveugle en dépit de la lumière, se traîne sous le poids d'une antique malédiction. — Le ton, la manière, le style et les sentiments feraient attribuer le *Deutéronome* à Moïse, lors même que la tradition ne nous l'aurait pas transmis comme son ouvrage; et le dernier chapitre, où sa mort est racontée, ne prouve rien contre l'authenticité de ce livre. C'est une faute de copiste dont Voltaire a maladroitement abusé. Il est évident pour tout lecteur attentif et de bonne foi que les deux derniers chapitres appartiennent au livre de Josué, qui suit dans l'ordre biblique. On conçoit sans peine que, dans un temps où les divisions du texte étaient beaucoup moins tranchées qu'aujourd'hui, des scribes aient pu facilement déplacer ces deux chapitres, soit par ignorance, soit plutôt pour compléter l'histoire de Moïse en terminant le Pentateuque. L'usage où l'on était de lire au peuple le *Deutéronome*, comme un excellent abrégé de la loi, rendrait ceci encore plus probable. Après avoir entendu ce résumé sublime de toutes les merveilles du désert et de tous les préceptes que Dieu avait promulgués par la bouche de son serviteur, la multitude aimait à voir cet homme prodigieux.

victime des murmures et de l'incrédulité de son peuple, monter avec résignation au sommet du Nébo pour y exhaler sa grande âme à la vue de la terre promise, où il avait conduit les enfants de Jacob, sans pouvoir y entrer lui-même. L'usage d'ajouter ainsi dans la lecture la mort de Moïse à son *Deutéronome* a pu passer dans les copies et amener la division que nous voyons aujourd'hui dans les textes. — Outre plusieurs circonstances nouvelles qui s'y trouvent mentionnées, le *Deutéronome*, présentant un résumé clair et succinct des lois principales et des faits miraculeux qui en attestaient la divinité, il était très utile à la multitude, qui n'a ni assez de temps ni assez d'intelligence pour lire beaucoup et se former un symbole. D'ailleurs, 40 ans s'étaient écoulés depuis la sortie d'Égypte, et ceux des Hébreux qui à cette mémorable époque étaient âgés de 20 ans et au-delà, étaient morts dans le désert ou touchaient à leur fin. Il importait donc que Moïse lui-même promulgât de nouveau la loi sainte à leurs enfants, pour qu'ils la transmissent pleins de foi à leurs successeurs. C'est aussi ce qu'il a fait en leur rappelant les prodiges qui s'étaient opérés sous leurs yeux ou qu'ils avaient entendu raconter par leurs pères. Nulle part ce grand homme n'a parlé avec plus de dignité et d'éloquence, et n'a mieux pris le ton d'un législateur inspiré. On aime à voir ce vieillard centenaire recueillir toutes ses forces et son inspiration pour inculquer à ses enfants, qu'il va bientôt quitter, ses dernières instructions. Comme la flamme qui est sur le point de s'éteindre, son zèle semble redoubler d'activité. Il lui suggère les raisons les plus pressantes, les exhortations les plus pathétiques, pour éloigner son peuple de l'idolâtrie, et l'attacher pour toujours au Dieu qui l'a sauvé. Poète, historien, législateur, Moïse brilla par ce triple caractère, qui se déployait ici dans toute sa grandeur et sa beauté. Le cantique du chapitre 32^e est véritablement le chant du cygne : c'est le plus beau morceau de poésie que nous ait laissé l'antiquité, et la mort du pro-

phète est sublime après ce cri d'enthousiasme et d'inspiration. — Quant à la divinité du Pentateuque, dont la preuve la plus frappante se trouve dans le *Deutéronome* et par le genre de sanction donnée à la loi, et parce que Moïse y prend tout le peuple à témoin des prodiges opérés dans le désert, v. le mot PENTATEUQUE. J. BASTÉLEMY.

DEUTO. Ce nom, tiré du grec *deuteros*, second, deuxième, a été introduit dans le langage de la chimie moderne. Il n'est usité que dans les mots composés, et signifie en général qu'un corps simple entrant dans un certain nombre de combinaisons y existe en deux proportions : tel est le mot DEUTOXYDE, qui indique le deuxième degré d'oxydation, ou la combinaison d'une base avec deux proportions d'oxygène. Les termes *protoxyde* et *tritoxyde* ou *peroxyde* marquent le premier et le troisième ou le plus haut degré d'oxydation (v. OXYGÈNE, OXYDATION). Il en est de même à l'égard d'autres combinaisons, dans lesquelles les chimistes ont constaté l'existence en une, deux ou trois proportions de l'un des composants. Il a toujours fallu alors recourir aux noms de nombre pour les signifier, et le mot *deuto* a été le plus souvent employé pour exprimer l'existence de deux proportions d'un corps donné dans une combinaison. Mais on le trouve toujours dans des mots composés : tels sont les *deuto-chlorures*, les *deuto-sulfures*, les *deuto-iodures* ou *bi-iodures*, qui indiquent la seconde des combinaisons du chlore, du soufre, de l'iode, avec d'autres corps simples; exemples : *deuto-chlorure de mercure*, *deuto-sulfure d'étain*, *deuto ou bi-iodure d'ammoniaque*. — Les sels qui résultent de la combinaison d'un acide avec un *deutoxyde* ont été considérés comme des *deuto-sels*, par rapport à ceux qui sont des combinaisons d'un acide avec les *protoxydes*, et qui seraient à leur égard des *proto-sels*. On dit dans ce sens *deuto-sulfate de cuivre* (vulg. vitriol bleu), au lieu de *sulfate de deutoxyde de cuivre*. On ne saurait confondre les *deuto-sels* ainsi ca-

ractérisés avec les *sur-sels*, qui, dans la nomenclature de M. Berzelius, sont des combinaisons dans lesquelles l'oxygène de l'acide est multiple par deux de celui de la base : tels sont les bi-carbonates, les bi-chromates, les bi-sulfates, etc.—On dit aussi que l'hydrogène est *deuto* ou *bi-carboné*, etc.—Dans les sciences en général, de même qu'en chimie, on peut être obligé d'exprimer deux ou trois degrés d'un caractère quelconque, qu'on croit devoir faire ressortir en raison de son importance. Dans ce cas, on a recours à cet effet aux noms les plus usités. Ceux qui se présentent pour le 2^e degré sont *bi* ou *deuto*, tandis qu'on se sert des termes *sub* ou *sous*, et *sur* pour marquer les deux degrés extrêmes en dessous ou en dessus : on n'a point, dans ce cas, de particules pour indiquer les intermédiaires. Nous avons nous-mêmes proposé de caractériser les trois principaux degrés de la consistance des divers tissus simples des animaux par les initiales *hypo* ou *sub*, *proto* ou *mi*, et *deuto* ou *sur* : c'est ainsi que nous avons pu caractériser nettement les trois principaux degrés de la consistance propre aux tissus qui se condensent de plus en plus, réunis sous le nom commun de *tissus scléreux* (de *scléros*, dur), que nous avons différenciés, 1^o en tissus *sub* ou *hypo-scléreux* (ligaments, tendons, etc.); 2^o tissus *mi* ou *proto-scléreux* (tissus cartilagineux), et 3^o tissus *sur* ou *deuto-scléreux* (tissus osseux). Nous avons aussi appliqué ces initiales caractéristiques à la signification des autres tissus des animaux. En traitant ici la valeur scientifique du mot *deuto*, nous ne pouvions faire autrement que de le présenter dans ses rapports de signification avec les noms qui le précèdent, avec ceux qui le suivent, et ceux qui en sont les équivalents ou les synonymes dans les divers systèmes de nomenclatures scientifiques où il est employé. On se sert quelquefois de *per* au lieu de *deuto*, quand ce degré est le plus élevé, exemple : *per-sulfure de fer*, au lieu de *bi* ou de *deuto-sulfure de fer*.—En pharmacie, *deuteria* était employé jadis pour désigner la bois-

son connue sous le nom de *piquette*. — Dans la pratique des accouchements, l'arrière-faix étant appelé *deutérior*, on nommait *deutérie* la maladie produite par la rétention de cet arrière-faix ou placenta, et vulgairement des *secondines*. — En pathologie, toute maladie produite par une autre dont elle est le symptôme ou l'effet sympathique, est appelée en général *deutéropathie*. Tous ces noms, soit simples, soit composés, qui appartiennent au langage médical, sont évidemment dérivés du mot grec *deuteros*, de même que le terme *deuto*, usité dans les autres sciences indiquées ci-dessus.

LAURENT.

DEUX-PONTS, en allemand *Zwei-brücken*, ville de la Bavière - Rhénane, dans une situation agréable, sur l'Erlbach, près de son confluent avec la Schwalbach, ayant des murailles et un faubourg, chef-lieu d'un des districts de la province du Rhin, et siège d'un tribunal d'appel. Cette ville est petite, mais bien percée et bien bâtie. L'église catholique construite en 1818 s'élève sur l'emplacement de son ancien château. Elle possède un gymnase, des fabriques de drap; une scierie, des tanneries et des moulins à huile et à plâtre. On connaît les belles éditions classiques sorties de l'imprimerie de Deux-Ponts, laquelle a été transportée à Strashourg lors de l'occupation française. Le château de Carlsberg, appartenant au prince de Deux-Ponts, et qui s'élevait dans le voisinage, fut aussi détruit à cette époque. La maison de plaisance de Schuhlick, bâtie dans le voisinage, par le roi Stanislas-Leczinski, qui s'y était fixé en 1709, se trouve aujourd'hui transformée en un haras. Il existait dans les environs des mines d'argent, de mercure, de fer et de houille, ainsi qu'une carrière d'agates tant jaspées qu'arborisées, l'une des plus belles de l'Europe. Ses produits rivalisent avec ceux de l'Inde. Deux-Ponts est à 16 lieues (de 2000 toises) O. de Landau; latitude N. 49° 18', longitude E. 5° 2'. — Cette ville se glorifiait, avant la première révolution française, d'être la capitale d'un duché dont la

superficie était de 107 lieues 1/2 carrées, et la population de 59,500 habitants, sans y comprendre un district de la Basse-Alsace, sous la souveraineté de la France, qui comptait 36,000 âmes avec 25 lieues 1/2 carrées. Ses revenus s'élevaient à 1,968,000 f. Dans l'origine, ce n'était qu'un comté, suzerain de l'évêque de Metz. Louis-le-Noir, le premier de ses ducs, réunit les deux parties de ce comté, dont l'une avait été vendue à Etienne, comte palatin du Rhin, et l'autre était passée entre les mains de Philippe V, comte de Hanau, par son mariage avec la fille de Jacques, dernier des comtes. L'union de Christine de Suède avec Charles-Gustave, prince palatin, fit passer le duché sous la souveraineté de la Suède. Charles XII, son successeur, étant mort sans enfants, il échut à Gustave-Emmanuel, son cousin-germain. Louis XIV, s'y croyant des droits, s'en empara en 1676, et le conserva jusqu'à la paix de Riswick. Avec Gustave-Emmanuel finit la branche ducale dite de Deux-Ponts, et le duché passa dans la maison de Birkenfeld. Envahi et évacué plusieurs fois par les Français, de 1792 à 1794, Napoléon le réunit à son empire à la paix de Lunéville en 1802 ; il forma jusqu'en 1814 un arrondissement du département du Mont-Tonnerre. A cette époque de malheurs, l'Autriche l'échangea avec la Bavière pour d'autres portions de territoire. E. DE M.

DÉVASTATION. Ce mot a un sens plus restreint que celui de *désastre*, et plus large que celui de *dégât* ; il n'exprime pas des résultats produits par un aussi grand nombre de causes que le premier, et, comme le second, il s'applique surtout à la destruction des objets matériels de la prospérité d'un pays, destruction qui a pour accompagnement alors, et pour conséquence immédiate, la *dépopulation*. La *dévastation* est la sombre poésie du *dégât*. Ce mot, emphatiquement harmonieux, doit exciter dans l'esprit l'image d'immenses contrées bouleversées par la colère de Dieu, et couverte de ruines. Au lieu de villes, des décombres

entassés et noircis par la fumée, des remparts écroulés, le silence et la solitude ; dans les campagnes, des moissons arrachées, brûlées, foulées aux pieds des chevaux ; ça et là des cadavres infects, sans sépulture ; plus loin, autour d'énormes monceaux de cendres qui fument encore, où les villages s'élevaient, de jeunes filles sans mères, assises sur des troncs d'arbres renversés, la chevelure au vent, le visage dans les mains, attendant la mort après le déshonneur ; dans les bois, des troupes de spectres errants, mangent des racines et maudissent la guerre, car la *dévastation* est fille de la guerre. — Dans l'antiquité, la *dévastation* a été la principale tactique militaire. On jetait sur un pays des masses armées avec ces mots d'ordre : *mettez à feu et à sang* : ou bien *détruire tout ce qu'on ne peut emmener ou emporter* (*pherein kai agein*). Les masses remplissaient avec ardeur cette mission ; puis, rencontrant les forces ennemies, les masses se heurtaient contre les masses avec un choc épouvantable. Si l'armée d'invasion était anéantie, l'envahi allait chez le peuple voisin commettre d'affreuses représailles. Quelquefois même, les dévastations avaient lieu simultanément. Quel spectacle nous offrent les trente ans de la guerre du Péloponèse, chez un peuple dont nous admirons encore les arts et le génie ! Chaque année ; dès que la nature et le travail des hommes ont réparé les dévastations de l'année précédente, quand les habitations sont relevées, les maux oubliés, les inquiétudes bannies, quand la terre pousse au dehors la nourriture des hommes, « aux armes ! aux armes ! voici l'heure de détruire et de dévaster ! » Et le Péloponèse se rue sur l'Attique. L'Athénien, du haut de ses remparts, regarde incendier ses bourgades, ravager ses champs ; il ne sortira pas dans la campagne ; mais la mer et la vengeance lui sont ouvertes, il fait voile vers les côtes du Péloponèse, où il brûle et détruit à son tour ; et sur deux points à la fois, en Laconie et dans l'Attique, le sang coule et les ruines s'amoncellent. Et voilà cependant comme

l'humanité se déchire les entrailles sans pitié pour elle-même depuis tant de siècles! — Les Romains ont quelquefois agi avec plus de modération; mais les pays qu'ils n'ont pas dévastés, ils les ont ménagés comme leur propriété. Qu'importe! les hommes ont moins souffert. Les plus effroyables dévastations ont été causées par les avalanches des Barbares fondant sur l'empire romain; la dévastation était leur but, leur plaisir et leur gloire, si bien que leur chef le plus fameux se faisait appeler avec un féroce orgueil le *fléau de Dieu*. Les *croisades* furent de saintes horreurs; et d'affreux désastres punirent d'effeuses dévastations. Toutes les guerres du moyen âge procédèrent par dévastations; souvent les châteaux forts, ces digues élevées contre le torrent, ont été emportées par lui. L'esprit religieux qui inscrivait, il est vrai, au fronton des monuments: *« laissez vivre et durer! »* commanda cependant plus de massacres et de dévastations qu'il n'en put arrêter. Plus calme, plus digne depuis Louis XIV, la guerre, sur la fin du dernier siècle, se remontra sanglante, incendiaire, implacable sous une dénomination nouvelle: *guerre de principes*. Les peuples retombés de lassitude dans la paix n'ont pas encore osé se relever depuis vingt ans; ils ont eu enfin un intervalle de temps assez long pour respirer et comprendre tout ce que la guerre et la dévastation ont d'horrible et de stupide. Si jamais ils reprennent les armes, espérons que *la guerre ne sera plus qu'une manifestation de la force, dont l'exercice doit cesser aussitôt que le pouvoir de la force est reconnu par le parti le plus faible*. La modération des guerroyants supprimera les cruautés, les dévastations inutiles et souvent même funestes à la victoire, alors que les populations n'ont plus d'autre parti que les derniers efforts du désespoir.

Una salus victis nullam sperare salutem.

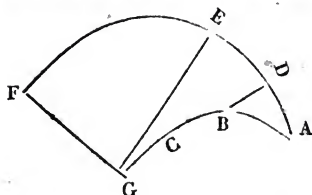
Nous espérons cela des progrès de la civilisation durant ces vingt dernières an-

nées; mais, nous l'avons, nous ne désirons pas voir l'expérience. Les passions humaines sont telles que l'admirable discipline des Français pendant la campagne de 1833 et pendant la promenade à Anvers ne nous rassure pas. Les soldats n'ont pas eu le temps de s'enivrer de l'odeur de la poudre et de l'odeur du sang, de s'exalter par la résistance et le succès, ou de s'agrir par les revers. Ces exemples ne sont donc pas assez concluants pour nous ôter toute crainte des *dévastations*, si une conflagration générale était allumée par le choc des deux principes qui divisent le monde: voyez l'Espagne. — On applique encore le mot *DÉVASTATION* aux effets des inondations soudaines et considérables, des ouragans, des trombes: que ces fléaux s'emparent du mot *ravage*; le mot *dévastation* doit être uniquement réservé aux excès de la guerre; cette expression sera la flétrissure de ses œuvres; la guerre rougira de ses œuvres, elle reculera devant ses œuvres.

P. EDOUARD BARRÉ.

DÉVELOPPÉES (géométrie), genre de *courbes* dont la première invention est vulgairement attribuée à Huyghens. On peut s'en former une assez juste idée si on les considère comme formées par le mouvement d'autres courbes que l'on tenterait de rectifier. Cependant, attendu qu'ici la rigueur des opérations géométriques ne permet pas de se figurer simplement une courbure corrigée dans un cercle, ou toute autre ligne courbe, si l'on n'y donne encore un examen attentif et raisonné des pratiques en usage parmi les géomètres, il est nécessaire de connaître au moins en quoi consiste ce *développement* des courbes en général. Car cette théorie, féconde en résultats utiles, a déjà trouvé son application aux arts, source de bien-être pour les nations. — L'auteur de cette ingénieuse déconverte paraît lui-même se prêter à la parfaite intelligence de cette branche de la géométrie transcendante. Qu'on suppose, a dit ce savant, un fil de métal FG, droit et flexible, exactement couché et appliqué

dans toute sa longueur sur la convexité



d'une courbe ABCG, en sorte que cette nouvelle courbe devienne dans tous ses points exactement pareille à celle qui la forme. Maintenant, si l'on fixe une de ses extrémités, en G, par exemple, on conçoit que laissant échapper l'autre, la tige métallique tendant toujours à reprendre sa première forme, l'extrémité libre, par un mouvement rapide et instantané, s'é lancera du point A, origine du développement, au point diamétralement opposé au point G, le point F. — Que si, pour observer mieux à loisir ce qui se passe dans ce développement d'une ligne courbe, on ralentit ce mouvement en y mettant des intervalles entre certains degrés, on s'apercevra que le fil, à chacun des points d'échappement B et C, qu'on nomme points *osculateurs* de la courbe à développer, a décrit l'arc d'une autre courbe ADEF, qui résulte du développement de la première, et appelée *développante*, et qu'au fur et à mesure que la portion de la ligne ABCG, BD ou CE, est plus longue, la développante, augmentant insensiblement de rayon, change de centre à chaque point de la développée; d'où l'on peut imaginer à l'infini des cercles *osculateurs* de la développante, ainsi que des rayons *osculateurs* de la développée BD, CE, etc., dans un nombre également infini. On voit la raison de cette dénomination *osculateurs* donnée à ces cercles et à ces rayons, puisque les uns ou les autres viennent tous atoucher une des deux courbes dans un de ses points. — C'est sur cette excentricité continue des développées qu'est fondée la difficulté du tracé rigoureux de quelques figures de géométrie, et notamment

de la volute, dont tous les points sont centres de cercles de rayons inégaux. Trouver les rayons des développées est un problème de grande importance dans la haute géométrie, et souvent mis en usage dans la pratique, comme l'a fait le célèbre géomètre cité plus haut, en l'appliquant au pendule; et depuis, les mathématiciens modernes ont laborieusement exploité cette théorie, la jugeant tout à la fois digne de leurs peines, et utile aux progrès de la science, dont ils agrandissent le domaine.

RICHER.

DÉVELOPPEMENT, action de développer, de se développer, c.-à-d. de sortir de dessous le voile, d'ôter l'enveloppe, de défaire ou de déployer ce qui est enveloppé. Roquefort (*Dict. étymol.*), qui définit ainsi ce nom, le fait dériver du latin *velum*, voile, et ensuite du verbe *velare*, voiler, et de la particule *de*, tandis que Gallet trouve son origine dans le verbe *evolvere*, dérouler. Quel que soit le radical qu'on adopte, la signification du mot *développement* est très facile à établir et à appliquer dans le langage usuel; mais il n'en est pas de même dans le langage scientifique, lorsqu'on recherche la théorie générale de la formation des corps naturels. — En style familier, le développement est l'antithèse de l'enveloppement ou action d'envelopper. Il a quelques rapports éloignés avec le *dévoilement*, ou action de découvrir ce qui est voilé et caché, et avec l'action de révéler ou découvrir ce qui était inconnu. Mais on le considère avec raison comme synonyme des mots *éclaircissement* et *explication*. « On *éclaircit*, dit Beauzée (*Dict. des synonymes*), ce qui était obscur, parce que les idées y étaient mal présentées; on *explique* ce qui était difficile à entendre, parce que les idées n'étaient pas assez immédiatement déduites les unes des autres; on *développe* ce qui renferme plusieurs idées réellement exprimées, mais d'une manière si serrée qu'elles ne peuvent être saisies d'un coup d'œil. — Les *éclaircissements* répandent la clarté, les *explications* facilitent l'intelligence, les *développements* étendent

la connaissance. — Dans un livre élémentaire, il ne faut point d'autres éclaircissements que l'application des principes généraux aux exemples et aux cas particuliers : ces principes doivent sortir si évidemment les uns des autres que toute explication devienne inutile; l'exposition doit en être faite avec tant de méthode que les dernières leçons ne paraissent être et ne soient en effet que des développements des premières. » Ces notions sur la synonymie de ces trois noms suffisent pour prouver que la pensée humaine paraît obscure, repliée sur elle-même, ou enveloppée, lorsque le langage n'en offre point une élaboration suffisante qui en mette au grand jour, en explique et en développe tous les éléments. Elles nous servent aussi à reconnaître la convenance de l'emploi des mots *développement* et *développer*, etc., dans les locutions suivantes : *a. développement de dessin*, signifiant la représentation de toutes les faces, profils et parties du dessin d'un bâtiment; *b. dans l'analyse mathématique*, le *développement* d'une quantité algébrique en série est la formation d'une série qui représente cette quantité; *c. en géométrie*, on appelle *développement*, 1° une figure de carton ou de papier dont les différentes parties, étant pliées et rejointes, composent la surface d'un solide; 2° l'action par laquelle on développe une courbe, appelée *développée* (v.), et on lui fait décrire une autre courbe nommée *développante*. — Au figuré, *développer* s'emploie pour : 1° éclaircir, débrouiller; 2° découvrir aux autres, expliquer. Il signifie aussi dans les arts : dégrossir du bois et de la pierre, afin de leur donner la taille et la disposition nécessaire pour les placer, et en faire quelque ouvrage; rapporter sur un plan les différentes faces d'une pierre ou les parties d'une voûte. *Se développer* s'emploie, au figuré, au lieu de : 1° s'éclaircir, se débrouiller, en parlant d'une affaire; 2° s'étendre, en parlant d'un corps de troupes.

DÉVELOPPEMENT DES CORPS NATURELS.

Dans les sciences physico-chimiques, on

se borne à étudier les propriétés et les lois générales de la matière, de ses combinaisons, et celles des corps envisagés dans les états gazeux, liquides et solides. Mais dans les sciences naturelles, on est tenu d'observer tous les corps considérés comme des individus circonscrits dans le temps et dans l'espace, en faisant abstraction de tous les corps produits par l'industrie de l'homme et des animaux. Dans cette observation générale de tous les corps naturels, nous pouvons facilement assister à la manifestation des phénomènes qui ont lieu pendant l'existence complète d'un très grand nombre de ces corps; mais notre curiosité est plus souvent excitée à la recherche de leur développement, parce que c'est là que nous avons à puiser les faits scientifiques les plus précieux. D'après les observations du célèbre astronome Herschell les corps astronomiques qui commencent à se former et à se circonscire dans l'espace, existent à l'état nébuleux. Ce serait donc par l'agglomération et la condensation progressive d'une matière chaotique que ces corps commenceraient à se constituer pour devenir ce qu'ils nous apparaissent ensuite, c.-à-d. des sphères ou globes composés de parties, les uns solides, les autres fluides. Les diverses théories cosmogoniques et géologiques, qui remontent plus ou moins haut dans l'explication des formations premières des moules, sont toutes obligées de prendre leur point de départ dans l'existence d'un état chaotique de la matière, qui, sous l'empire des lois générales de la nature, a dû se concentrer vers les foyers ou centres de ces grands corps astronomiques. Quoiqu'on ait donné à la formation de ces corps le nom de *cosmogonie* (v.), quoiqu'on ait aperçu un rapport éloigné entre un monde et un œuf d'où doivent sortir des corps organisés, c'est avec raison qu'on s'est d'abord arrêté à cette analogie éloignée, et qu'on a tracé entre les corps bruts et les corps constitués organiquement une ligne de démarcation. Et, en effet, la masse de matière dévolue d'une manière quelconque pour la con-

stitution physique de chaque corps astronomique lui étant en quelque sorte assignée, le volume de ce corps diminue ensuite progressivement par la condensation de ses matériaux. Ces corps se constituent donc dans un mode inverse de celui que nous présentent les corps organisés. Dans les corps bruts (et par-là nous entendons toujours les grandes masses astronomiques, dont les minéraux, etc., ne sont que des parties), il n'y a donc point de *développement*. — Lorsqu'on envisage comparativement toutes les phases ou périodes de l'existence des corps organisés, végétaux et animaux, on reconnaît facilement qu'on peut les réduire à trois principales, qui sont celles : 1^o de *développement*, 2^o de *accroissement*, et 3^o de *perfectionnement*. — La période du développement est en général précédée d'une époque pendant laquelle les matériaux nécessaires pour la formation d'un germe ou œuf sont préparés et élaborés convenablement. Cette époque, qui précède le développement, contraste avec une autre époque dans laquelle l'être organisé, parvenu à son état parfait, après avoir subi un décroissement et cessé de vivre, se décompose, et disparaît par suite de la dispersion des matériaux qui le constituaient. La première époque est celle de la *préformation*, la dernière celle de la destruction totale ou de l'anéantissement de l'être. — La période du développement comprend tout le temps nécessaire pour l'apparition successive et graduelle du fluide et du tissu primordial, celle des enveloppes qui se disposent pour la protection de l'être à son origine première, celle enfin des premiers linéaments de cet être, dont les divers organes commencent à poindre, se dessinent de plus en plus nettement, et constituent par leur ensemble les individus vivants appelés selon leur degré d'organisation à jouir d'une vie plus ou moins étendue et plus ou moins longue. La durée de la période de développement est en rapport direct avec les circonstances antérieures, qui sont plus ou moins favorables, et avec les degrés de simplicité ou de com-

plexité d'organisation que doit atteindre un être vivant, végétal ou animal. Lorsqu'on étudie le développement des corps organisés sous un point de vue général et philosophique, on reconnaît qu'après avoir établi l'époque de *préformation* qui le précède, on peut, dans un certain nombre d'entre eux, distinguer facilement la période du développement de celle de l'accroissement. Le moment où ces êtres vivants, après avoir acquis dans le sein d'une mère tout leur développement, s'en détachent et viennent puiser dans le monde extérieur les éléments d'une vie plus étendue, a reçu le nom de *naissance*. L'être développé et né s'accroît ensuite progressivement pour atteindre à son état parfait. Mais, en raison de l'état de faiblesse, de tendreté des individus naissants, on est souvent conduit à dire que les premiers accroissements sont une sorte de développement, parce qu'il exige encore les soins, c.-à-d. l'incubation et la protection des êtres reproducteurs. On pourrait même regarder toute la série de phénomènes, depuis la première origine d'un corps vivant jusqu'à son état parfait, comme un *développement continu*; mais alors on confondrait à tort le travail organique par lequel un être vivant est presque définitivement constitué dans ses formes, avec celui par lequel l'être constitué ne fait plus que s'accroître et se parfaire dans chacune de ces parties déjà développées. Nous croyons donc qu'il est convenable de distinguer en général le développement de l'accroissement, quoiqu'il ne soit point possible de tracer entre ces deux époques de la formation des êtres vivants une ligne de démarcation bien nette, lorsqu'on examine ces phénomènes dans toute la série des végétaux et dans celle des animaux. L'histoire du développement de ces corps embrasse : 1^o l'étude de la formation des matériaux solides et liquides qui entrent dans leur texture; 2^o celle de tous leurs organes réunis en appareils, et de ceux-ci, groupés ensemble; 3^o celle de leurs segments, de leurs régions et de leurs fondements. En pro-

cédant ainsi, on peut espérer de faire quelques progrès dans la connaissance des matériaux organiques, dans celle de la production des formes des organes, et de marcher plus sûrement vers la découverte du plan de construction de l'organisme animal, de celui de l'organisme végétal, et enfin du plan général de la constitution commune aux corps organisés. — Les convenances nous prescrivent de nous borner à ces considérations rapides sur le développement des corps naturels, et de renvoyer l'aperçu des spécialités du développement des végétaux et de celui des animaux à un grand nombre d'articles ou de noms du langage, soit usuel, soit scientifique, sous lesquels on désigne ordinairement les diverses sortes de développements : tels sont, pour les végétaux, ceux de *germination*, *gemmation*, *foliation*, *floraison*, *fructification*, *lignification*, etc.; et, pour les animaux, ceux d'*embryogénie*, *fœtus*, *organogénie*, *ostéogénie* ou *ossification*, *myogénie* ou développement des muscles, *splanchnogénie* ou développement des viscéres, *histogénie* ou formation des tissus, etc. LAURENT.

DEVENTER, ville des Pays-Bas, dans la province d'Over-Yssel, sur l'Yssel, compte environ 10,000 habitants. Outre les fabriques et manufactures d'étoffes, les objets principaux de commerce y sont les bestiaux, la bière, les pierres, la tourbe, le blé, le beurre, la cire, le fromage, la laine, la quincaillerie en fer, et le pain d'épice; les environs sont très riches et très fertiles. Cette ville a un athénée illustre (*athenæum illustre*) où professent quelques hommes de mérite. Elle est la patrie de Jacques Gronovius et du poète Bernard Bosh. C'est à Deventer qu'en 1370 *Gerrit-Groot* ou *Gerard-Groot* institua les *frères de la vie commune*, qui rendirent de si éminents services aux études avant la découverte de l'imprimerie, importée dans cette ville en 1477, par Richard Paffroet de Cologne. En 1559, le pape Paul IV avait établi à Deventer un évêché suffragant de l'archevêché d'Utrecht. La révo-

lution du XVI^e siècle en entraîna la suppression. L'histoire de Deventer a été écrite en latin par F. van Heussen, et traduite en hollandais par H.-V. R., seigneur de Rhyn, 1725, 2 vol., fig. J. Revius et G. Dumar ont publié, le premier en 1651, le second en 1732, deux ouvrages étendus sur le même sujet. On a aussi: Jo. Lindeborn, *Historia sive Notitia episcopatus daventriensis*. Colon. Agripp. 1670. DE R—c.

DÉVERGONDÉ. Ce mot a subi diverses révolutions: dans nos vieux écrivains, on l'employait comme verbe; il signifiait alors atteinte portée à l'honneur d'une femme, soit par la violence, soit par la ruse. Jean Carouge étant sur le point de se battre en duel, par arrêt du parlement de Paris, contre Jacques Le-gris, sa femme, selon Froissard, lui cria: « Combattez, combattez, mon mari; Jacques m'a dévergondée. » Le Dictionnaire de l'académie française, édition de 1822, ne reconnaît ce mot que comme adjectif; l'usage, depuis plusieurs années, en a fait un substantif; et l'on écrit tous les jours, en parlant de la conduite de quelqu'un: il est d'un *dévergondage* qui n'a pas de nom. — On appelle *dévergondé* quiconque foule aux pieds non seulement les bonnes mœurs et les bienséances, mais y ajoute encore une publicité qui fait naître le scandale: quelque chose d'irrégulier caractérise enfin le dévergondage, et en est comme le cachet. — Dans les gouvernements représentatifs où existe une véritable liberté de la presse, tout le monde croit pouvoir écrire: or, comme le droit ne donne pas toujours la capacité, il en résulte que, faute d'une bonne première éducation ou d'études qui, plus tard, l'aient remplacée, un grand nombre d'écrivains sont dévergondés, soit par le fond des idées, soit par les formes dont ils les revêtent. — Dans notre première révolution, où l'effervescence était si générale, le premier venu, montant sur la borne, haranguait le peuple qui passait; était-il doué d'une conviction profonde ou d'une certaine facilité d'élocution, il se faisait écouter; mais, en réalité, le fond

la forme, tout était dévergondage. — Il y a un écrivain dont les œuvres ont pour leur part contribué à la mauvaise direction qu'a prise la révolution française, et qui est le type du dévergondage sous quelque aspect qu'il se montre ; je veux parler de Diderot : les connaissances et les talents ne lui manquaient pas ; il avait de l'enthousiasme et de l'élan ; quelquefois même il a approché de ce que l'on appelle le génie ; penseur, ses idées étaient abondantes et profondes ; dialecticien, il suivait avec art un raisonnement jusque dans ses dernières conséquences, et savait les appuyer sur l'observation. Mais un dévergondage perpétuel a souillé tant de précieuses qualités : Diderot n'est plus lu, et ses œuvres sont repossées de la bibliothèque du père de famille, comme de celle de l'homme de goût. — Depuis quelques années, il est de mode de mépriser toutes les traditions, de tenir à dédain tous les principes du goût ; il y a donc émulation de dévergondage parmi nos jeunes écrivains ; c'est à qui outragera avec le plus de persévérance et de cynisme les mœurs et la langue : livres, pièces de théâtre, sont entrés dans une funeste concurrence ; c'est à qui mieux mieux empoisonnera la génération actuelle. Mais la pudcur publique s'est enfin révoltée, et la vogue du dévergondage littéraire et dramatique commence à se passer ; nous sommes beaucoup plus près qu'on ne le pense de revenir au vrai et au naturel. — Il me semble qu'il n'est pas difficile de comprendre que si le dévergondage peut se glisser quelquefois à la suite des révolutions politiques, ce ne peut être qu'à titre d'exception. Dans ces crises, qui, par leur nature même, doivent être rares, chacun apportant au hasard ses vices et ses vertus, la civilisation est bientôt ébranlée jusque dans ses fondements ; on rentre alors, et par un mouvement involontaire, dans la régularité ; on se cramponne à elle jusque dans ses minuties : projets, œuvres, idées, tout ce qui est empreint de dévergondage est transitoire. Il n'en est pas de même chez les peuples barbares, où quelquefois une grandeur si

éclatante se mêle au dévergondage qu'il laisse une profonde impression sur des esprits dépourvus de lumières, mais pleins d'imagination. SAINT-PROSPER.

DEVIATION, du latin *deviatio* ; changement de route, changement de direction. En médecine, le mot *DÉVIATION* a une acception tantôt générale et tantôt spéciale. — Ainsi, on a appliqué ce nom aux changements de direction de nos humeurs : par extension, quelques auteurs ont renfermé dans la même dénomination tout ce qui avait rapport aux différentes monstruosités. Nous croirions abuser de la généralisation en ne renvoyant pas aux articles *HUMORS* et *MONSTRUOSITÉS* l'histoire de ces altérations. — Il nous semble plus logique de restreindre la signification de ce mot, et de le consacrer exclusivement à la direction vicieuse de quelques unes des parties de notre corps, comme la colonne vertébrale, les membres, etc. — La description complète des déviations prononcées de ces parties appartient naturellement aux mots *COURBURE VERTÉBRALE*, *GIBROSITÉ*, *RACHITIS*, *SCHROFULES*, etc. Cependant, pour ne pas trop disséminer dans ce *Dictionnaire* les différents défauts de la forme humaine, nous traiterons, à l'article *DYSPLOSTÉS*, de tout ce qui a rapport aux distorsions prononcées de l'épine du dos, des membres, etc. — Mais toutes les déviations ne sont pas des difformités ; nous devons donc énumérer ici les légères déviations ou défauts de forme survenus sans cause apparente, et qui, n'étant pas encore des difformités, ne peuvent être aperçus que par des personnes exercées, et dont l'attention est naturellement portée à la recherche de ces affections. Les plus communes de ces déviations sont les courbures commençantes de la colonne vertébrale, des fémurs, des tibias, des os de l'avant-bras ; les genoux contournés en dedans, les pieds renversés en dehors : si ces légers défauts ne sont pas corrigés à leur origine, ils finissent le plus souvent par devenir de véritables difformités, et par gêner l'exercice des fonctions de la

respiration, de la circulation, et de la digestion, lorsque la colonne épinière en est le siège; pour les membres inférieurs, outre le maintien disgracieux que l'on remarque chez les individus qui en sont atteints, il en résulte de la gêne dans la marche et dans la station. — Ces déviations se montrent le plus souvent dans l'enfance et chez les adolescents; elles surviennent pendant la convalescence des longues maladies, aux époques de la dentition, à la suite d'habitudes vicieuses prolongées: le défaut d'exercice les amène également; mais elles ne se développent jamais sous l'influence d'une mauvaise disposition, comme la constitution scrofuleuse. J'ai vu à mes consultations gratuites des hôpitaux civils de Paris, plus de cinq cents enfants avec quelqu'une de ces légères déviations, trop peu développées pour constituer de véritables difformités, et dont la guérison n'a demandé qu'un régime convenable, une bonne direction dans le maintien, un exercice pris en plein air, etc. — On a encore désigné sous le nom de *déviations* les renversements des oreilles, le strabisme(v.), le déjettement du nez et de sa cloison, la torsion de la bouche, la saillie des dents en avant ou en arrière, l'implantation vicieuse des ongles et le chevauchement des orteils, etc.; mais, comme nous l'avons déjà dit, ces défauts seront décrits plus naturellement aux mots auxquels ils appartiennent.

V. DUVAL.

DÉVIATIONS DE LA BOUSSOLE. (V. BOUSSOLE.)

DÉVIDOIR (tech.). — Dans les arts technologiques, ce mot a deux applications distinctes: l'une concerne un instrument dont la fileuse se sert pour mettre en écheveau le fil qui se trouve sur son fuseau, et l'autre se rapporte au *dévidoir en compte*, dont l'objet est de fournir les moyens mécaniques de donner à des écheveaux la même longueur. — L'instrument dont il s'agit en premier lieu n'est autre chose que le *dévidoir à la main*, dont on peut se faire une idée exacte en se figurant une double croix dont les traverses qui forment les bras

sont placées à angles droits. C'est un bâton cylindrique de 2 pieds environ de long, percé à ses extrémités de trous dont les diamètres suivent des directions perpendiculaires entre elles. C'est dans ces trous que sont placées de petites baguettes sur lesquelles la fileuse applique alternativement le fil qu'elle dévide avec sa main, et de telle sorte qu'elle fait faire un quart de tour à l'instrument lorsque le fil, après avoir passé dessous la baguette inférieure, par exemple, doit venir passer par-dessus la baguette supérieure. — Le fil, dans ces divers mouvements, dessine la forme d'un 8, et fait qu'on compose un écheveau dont la grosseur est déterminée par la fileuse. Ordinairement elle forme la *centaine*, et, lorsqu'elle est formée, elle lie les deux bouts autour de l'écheveau et y fait un nœud. — En faisant glisser le tout sur une des baguettes, l'écheveau se dégage, et on le serre dans l'atelier. — Lorsqu'il s'agit, dans le dévidage du coton, de connaître par le poids le n° du fil, on commence par le porter à l'atelier des dévideuses. Il est d'abord mis en écheveaux sur un dévidoir dont l'aspe a un mètre de contour. Un écheveau, contenant 10 échevettes de 100 fils chacune, a, par conséquent, 1,000 mètres. Lorsqu'on les passe au *peson*, on réunit tous ceux qui ont, à peu de chose près, le même poids, pour en former une livre; et c'est d'après le nombre qu'il a fallu pour parvenir à ce poids donné qu'on détermine le n° du fil. — Dans les ménages, on donne aussi le nom de *dévidoir* à un petit meuble fort élégant, qu'on place sur une table ou sur le parquet, et avec lequel on dévide les écheveaux de fil, de coton, etc. Il a une forme conique, de telle sorte que l'écheveau trouve toujours un diamètre correspondant à sa grandeur, et qu'il est facile de le dévider. Une coquille en ivoire ou en ébène, placée au-dessus de l'axe du cône, reçoit la pelotte à moitié faite, lorsque la dévideuse veut se reposer. — Pour les dames qui brodent sur canevass, et qui emploient beaucoup de pelottes de coton ou de soie de diverses

couleurs, ce meuble est indispensable. Le luxe n'a rien négligé pour l'embellir, à tel point qu'il n'est pas déplacé dans le coin d'un boudoir, ou sur une table de travail, ou enfin sur une cheminée, car on en fait qui ont de très petites dimensions. V. DE MOLTON.

DEVIEUNE (N.....), compositeur français, auteur de la musique de plusieurs opéras qui ont eu du succès, tels que *les Visitandines*, *les Comédiens ambulants*, *le Valet à deux maîtres*. Il avait un grand talent sur la flûte et a publié une méthode pour cet instrument. Devienne tomba jeune encore dans un état complet de démence, et mourut à Charonton, le 5 sept. 1803. Sa musique est chantante et son instrumentation élégante, mais on lui a reproché avec raison plusieurs plagiaats notables. F. D.

DEVINS, DIVINATION. De tout temps, l'inquiétude de l'avenir a porté les hommes à écouter avec avidité ceux qu'ils croyaient capables de lire dans ses secrets. De tout temps aussi le désir de spéculer sur la crédulité a fait prendre à l'imposture les dehors de la science. Si parfois les faiseurs de prédictions ont rencontré juste, soit par hasard, soit par l'effet de la connaissance des hommes et de l'habitude de calculer les chances ordinaires de la vie ou de recueillir les circonstances les plus légères pour en tirer des indices, on a crié au miracle, au prodige, et l'on a attribué à des causes surnaturelles le résultat des ressources même les plus vulgaires de l'intelligence. Les esprits faibles, peu éclairés, les mauvaises passions surtout, ont l'aveugle curiosité de ce qui doit arriver; les âmes droites, au contraire, attendent avec fermeté le sort, elles n'espèrent rien de contraire à la loi rigoureuse du devoir. — Les Chaldéens ont eu, dans la plus haute antiquité, des devins qui interprétaient les songes et observaient le vol des oiseaux ainsi que d'autres prétendus pronostics. Les Hébreux admettaient neuf espèces de divination; ils avaient emprunté toutes ces superstitions à l'Égypte, d'où elles s'étaient répandues chez les Grecs. Les

Étrusques les réduisirent en maximes et en règles, et la divination, chez les Romains, fut associée au gouvernement. Cependant les hommes supérieurs de la république méprisaient ces moyens tout en les croyant utiles pour contenir le peuple. Caton, consulté sur ce qu'annonçaient des bottines mangées par des rats, répondit qu'il n'y avait rien de surprenant à cela, mais que c'eût été un prodige inouï si ces bottines avaient mangé les rats. Cicéron, qui a composé un traité exprès sur la divination, et qui n'y ajoute point foi, dit que la Grèce n'a jamais envoyé de colonie ni entrepris de guerres sans avoir consulté les oracles; que le fondateur de Rome était un excellent augure, et que si jamais plus grand intérêt n'avait agité les Romains que celui qui les divisait dans la querelle de César et de Pompée, jamais aussi on n'avait tant interrogé les dieux. Avec la corruption des mœurs, les croyances superstitieuses se répandirent chaque jour davantage; quelques-uns mêmes crurent s'en faire un bouclier contre le christianisme, dont les conquêtes journalières les effrayaient. Lucien, auteur du temps de Marc-Aurèle, nous a fait connaître les insignes fourberies du Paphlagonien Alexandre, qui, dit-il, prit pour modèle Amphiloque, fils d'Amphiaraus, en grande vénération dans la Cilicie. Il répondait à toutes les questions qu'on lui adressait caquetées, et qu'il restituait sans que le seau en parût altéré: ce jeu d'enfant, que les gens de police exécutent aujourd'hui dès leur apprentissage, paraissait alors merveilleux. Comme tous les charlatans de son espèce, il s'étudiait à rendre ses réponses captieuses et équivoques, et il y réussissait généralement assez bien, quoique son public fût disposé à recevoir avec respect les sentences les plus ridicules. Pour augmenter le nombre des dupes, et par conséquent son revenu, il laissait voir quelquefois une tête de serpent qu'il faisait parler au moyen d'un compère adroitement caché. Ce malheureux, digne d'un châtiment exemplaire, mourut dans un âge avancé et considéré comme un dieu;

le sage Marc-Aurèle lui-même s'était montré son partisan. — Ces erreurs survécurent au paganisme et se mêlèrent au culte grossier du moyen âge en se compliquant de toutes les traditions du Nord. Le concile de Leptines ou plutôt des Estines, célébré en 743, rédigea un catalogue des coutumes interdites aux fidèles, où l'on marqua expressément celles qui étaient relatives à la connaissance des choses futures. Cependant, la religion sanctionnait ce qu'elle proscrivait dans celle-ci (v. SORTS), car il arrivait que l'on consultait le sort en certaines circonstances avec des cérémonies approuvées par l'église, et que l'on allait chercher des prophètes et des devins jusque dans les monastères et les asiles de la piété. Ce fut, dit-on, une *béguine* de Nivelles qui proclama l'innocence de Marie de Brabant, femme du roi de France Philippe-le-Hardi, accusée par La Brosse. Jean de Murs, docteur de Sorbonne, chanoine de l'église de Paris au xiv^e siècle, et qui est mieux connu par ses heureuses innovations en musique, s'était rendu fameux parmi ses contemporains par des prédictions qu'on lit, en partie, dans la chronique inédite de Gilles Li Muisis. — Louis XI faisait trembler les plus hauts barons de son royaume, et se mettait à genoux devant un astrologue. Catherine de Médicis était sans cesse préoccupée de la même terreur. Durant ce siècle, la science se fait valoir par ce qui devait la déconsidérer : on néglige le savant dans Corneille Agrippa de Nettesheim, mais on admire l'homme initié à la cabale; Guillaume Postel n'est pas tant révéré pour son véritable mérite que pour le mérite caché qu'on lui suppose; Corneille Gemma mêle l'astrologie à l'astronomie; Jean Taisnier traite de la chiromancie en forme; Michel Nostradamus est entouré des hommages de la cour, qui prétend comprendre ses intelligibles *centuries*. Enfin, le Parmesan Escotillo, retiré aux Pays-Bas, est l'oracle de l'Espagne et mérite d'être nommé par Cervantes. — N'en rions pas : Cagliostro n'est pas loin de nous, et M^{lle} Le Normand n'a pas perdu tout son cré-

dit, et la plupart de nos villes de province, et nos campagnes, sont pleines de sorciers et de prophètes. Qu'y a-t-il d'étonnant? On parle beaucoup du xix^e siècle dans les journaux, mais le xv^e existe encore pour une grande partie de la population européenne, qui ne marche pas si vite que les apôtres du progrès indéfini, et qui, ou ne les comprend pas, ou ne veut pas les comprendre. — Nous terminons cet article par un tableau alphabétique des principales espèces de divination dont M. de l'Aulnaye a donné une liste presque complète, au 3^e vol. de son édition de Rabelais, in-8^o : *Aéromancie*, par l'air. — *Aigomancie*, par le moyen d'une chèvre. — *Alectryomancie*, par le moyen d'un coq. — *Aleuromancie*, avec de la farine. — *Alphitomancie*, avec de la farine. — *Anémoscopie*, par l'inspection des vents. — *Anthracomancie*, avec du charbon. — *Anthropomancie*, par l'inspection des entrailles de l'homme. — *Arithmomancie*, par les nombres. — *Aruspicine*, par l'inspection des entrailles des victimes. — *Astragalomancie*, par le jet des osselets. — *Astromancie*, par l'inspection des astres. — *Bactromancie*, avec des bâtons. — *Bibliomancie*, par des passages de la Bible. — *Bostrychomancie*, par l'inspection des cheveux. — *Botanomancie*, avec des plantes. — *Brisomancie*, par les songes perçus dans le sommeil pris après le repas. — *Capnomancie*, par l'inspection de la fumée de l'encens. — *Cataptromancie*, avec des miroirs. — *Chartomancie*, avec des cartes. — *Chirromancie*, par l'inspection de la main. — *Cinéthmoscopie*, par l'inspection des mouvements spontanés du corps. — *Cléromancie*, par les dés. — *Cléoscopie*, par l'observation des événements fortuits. — *Cranioscopie*, par l'inspection du crâne. — *Cyamomancie*, avec des fèves. — *Dendromancie*, par l'inspection des arbres. — *Enoptromancie*, avec des miroirs. — *Géloscopie*, par l'inspection du rire. — *Géomancie*, par des points projetés en terre. — *Géromancie*, divination sur les vieillards. — *Goétie*, par les

esprits infernaux. — *Gynécomanie*, par les femmes. — *Gyromancie*, en tournant ou dérivant des cercles. — *Hémomanie*, par l'inspection du sang. — *Hépatoscopie*, par l'inspection du foie. — *Horoscopie*, par l'examen de la nativité. — *Hydatoscopie*, par l'eau ou l'inspection de la pluie. — *Hydromancie*, par l'eau. — *Kélaunoscopie*, par l'observation de la foudre. — *Lithomanie*, avec des pierres. — *Logarithmomancie*, par les nombres. — *Météoroscopie*, par l'observation des météores. — *Métoposcopie*, par l'inspection du front. — *Myomancie*, avec des rats. — *Nécromancie*, par l'évocation des morts. — *Néphélémancie*, par l'inspection des nuages. — *Onomancie*, avec des libations de vin. — *Onéirocrisie*, interprétation des songes. — *Onomatomancie*, par le nom du consultant. — *Oomancie*, avec des œufs. — *Ophthalmoscopie*, par l'inspection des yeux. — *Ornithoscopie*, par le vol des oiseaux. — *Parthénomancie*, divination des vierges. — *Pédomancie*, par le moyen des enfants. — *Pynacomancie*, avec des tablettes. — *Prosopomancie*, par la personne du consultant. — *Plarmoscopie*, par l'observation de l'éternement. — *Pyromancie*, avec du feu. — *Rabdomancie*, avec des baguettes. — *Rapodomancie*, par les vers des poètes. — *Sciamancie*, par les ombres. — *Spodomancie*, par les cendres du foyer. — *Stichomancie*, par les vers des sibylles. — *Stochomancie*, par les éléments. — *Tétrapodomancie*, par les quadrupèdes. — *Théolepsie*, par extase ou illumination. — *Tragomancie*, au moyen d'un bouc. — *Tyromancie*, par le moyen d'un fromage. — *Uranoscopie*, par l'inspection du ciel. — *Uromancie*, par l'inspection des urines. — Alexandre Baumgarten, dans son *Encyclopédie philosophique*, imprimée à Magdebourg, en 1769, présente une division scientifique de la divination et des ses différentes branches, que M. de l'Aulnay a vraisemblablement empruntée. Quelques unes de ces divinations auront leur article dans notre *Dictionnaire*. DE REIFFENBERG.

DEVIN (zool.); reptile du genre des boas, lequel genre comprend, comme on sait, des serpents d'une très grande taille et d'une force prodigieuse, mais dont la morsure n'a rien de venimeux. Le *devin*, est, après la *dépone*, le plus redoutable de tous les boas; sa tête est cordiforme, et sa coloration présente un mélange assez agréable de gris, de jaunâtre et de noir, variés de rougeâtre, avec une série de dessins formant sur le dos une sorte de chaîne. On voit quelquefois cet animal dans les ménageries ambulantes qui parcourent nos contrées; sa patrie est l'Amérique méridionale, le Brésil et la Guiane particulièrement. Les naturels l'ont, en plusieurs endroits, mis au nombre de leurs divinités; au Mexique, ils l'appellent *xaxalthua* ou *xalxalthua*, c.-à-d. *empereur*, et au Brésil *boiguacagiboya*, ce qui signifie *reine des serpents*.

Le mot **DEVIN** est aussi l'un des noms que le vulgaire a donnés à la *mante* ou *prie-dieu*, insecte de l'ordre des *orthoptères* (v. ce mot). P. G.

DEVIS. (V. PROJET et DÉTAIL ESTIMATIF.)

DEVISE, trait de caractère exprimé, soit en peu de mots accompagnés d'une figure symbolique, soit seulement par une figure ou par des mots, et destiné à désigner une personne ou une collection d'individus. — Dans la devise proprement dite, on distingue le *corps* et l'*ame*: le *corps*, c'est la figure, l'*ame*, c'est la légende. — Les meilleures devises sont celles dont l'image est simple, distincte, facile à saisir, en même temps qu'agréable à l'esprit, et dont l'inscription, d'un tour vif et précis, est appropriée aux personnes et à l'image. Une des grâces de la devise est de laisser deviner quelque chose à l'imagination sans la fatiguer: moins le rapport est prévu, plus sa justesse fait plaisir. Mais l'affectation et le mauvais goût doivent être évités avec d'autant plus de soin que la devise étant destinée à nous peindre sous le point de vue où nous désirons être remarqué, nous risquons de nous signaler par un ri-

dicule en arborant une devise absurde ou prétentieuse. — La devise est permanente ou faite pour certaines circonstances. Elle a été employée dans mille occasions différentes et se prête aux applications les plus diverses. — Il semble que la poésie d'une si petite composition doive se réduire à peu de chose. Cependant, on a trouvé le secret de multiplier les volumes sur cette matière, et plusieurs écrivains ont même pris la chose de fort haut, par exemple, le père Ménestrier, qui en traite sous le titre pompeux de *Philosophie des images*. Pour procéder avec ordre, il a soin de dresser un catalogue des auteurs qui lui ont frayé la carrière. Dans cette liste, publiée en 1683, et composée de 49 articles, on distingue Paul-Jove, le Tasse, qui n'a pas dédaigné de faire un dialogue sur l'art des devises, et le révérend père Bouhours, qui a bien voulu marcher sur les pas du Tasse. Tous ces dialogues et traités ne valent pas néanmoins le peu de lignes insérées par Marmontel dans ses *Eléments de Littérature*. — La devise n'était pas inconnue des anciens : le lion armé d'un glaive et gravé sur le cachet de Pompée n'avait pas besoin de commentaire. On peut alléguer encore des exemples qui appartiennent à une époque bien plus récente. La tragédie d'Eschyle qui a pour titre *les Sept chefs devant Thèbes*, et celle d'Euripide qui est intitulée *les Phéniciens*, en sont une preuve évidente. Les chefs s'y font distinguer par des boucliers chargés de figures emblématiques. Ainsi, dans Euripide, Polynice porte sur le sien la déesse Justice, qui le conduit, et ces mots : *Je te rétablirai*. — La chevalerie répandit et perfectionna les devises. Elles devenaient en quelque sorte une déclaration de principes, une règle de conduite pour ceux qui les portaient, et si elles avaient souvent une fierté pareille à de la bravade, elles se justifiaient par tant de valeur et d'héroïsme que leur orgueil franc et naïf est certainement préférable à la modestie décolorée et hypocrite des hommes d'aujourd'hui, qui, loin d'afficher un caractère, s'efforcent d'effacer leur

malgre et pâle personnalité. — Tracée sur l'armure des guerriers, la devise est énergiquement appelée par le comte Emmanuel Tesoro la *métaphore militaire, le langage des héros*. En France, où le cardinal Mazarin la mit en grande vogue, aux Pays-Bas, en Espagne, en Italie, elle brilla dans les tournois, les earrouels, les réjouissances publiques, les pompes funèbres. Quelquefois, les combattants la recevaient des dames de leurs pensées, et alors, si elle pécuniait par quelque forfanterie, il fallait bien pardonner à un cœur épris de s'exagérer le mérite de l'objet aimé. Quelquefois aussi, l'enthousiasme, et plus souvent la flatterie, dictait des devises ambitieuses pour des princes ou des rois. Telle est celle du soleil pour Louis XIV, avec ces mots un peu énigmatiques : *Nec pluribus impar* (j'éclairerais aisément plusieurs mondes). Afin de s'harmoniser avec cet emblème, les courtisans prenaient des devises analogues, tirées du même ordre d'idées : celle du duc de Sully était un miroir ardent exposé au soleil, avec ces mots : *Ardeo ubi aspicio* ; celle du duc de Beaufort, amiral de France, la lune et cette inscription : *Soli pare et imperat undis*. Quand ce n'était pas au soleil, c'était à Jupiter que les devises faisaient allusion, comme celle de Maximilien de Béthune, grand-maitre de l'artillerie, l'aigle portant la foudre : *Quod jussa Jovis*, et celle de Monsieur, une bombe : *Alter post fulmina terror*. — Un duc d'Albe, dans une course de taureaux, où il était en rivalité avec les Fonseca, qui ont des étoiles pour armoiries, fit ainsi parler sa devise, qui était belle, quoiqu'elle renfermât un jeu de mots : *Al parecer de l'Alba, s'ascondan las estrellas* (à l'apparition de l'aube [d'Albe], se cachent les étoiles). — Les colonnes d'Hercule, couronnées et accompagnées des mots *plus oultre* ou *plus ultra*, étaient, comme on sait, la devise de Charles-Quint. Elle fut inventée par Louis Marliano, que Charles ne crut pas pouvoir autrement récompenser qu'en le faisant évêque. Obligé de lever le siège de Metz, en 1553, il se vit en butte aux sarcasmes de ses en-

nemis, qui changèrent le *plus ultra* en *plus citra*.—Il arrive fréquemment que la devise fasse, en quelque sorte, partie intégrante des armoiries. Telles sont celles de la maison royale d'Angleterre : *Dieu et mon droit*, et de la maison de Nassau : *Je maintiendrai*.—Voici quelques devises qui ont appartenu à des personnages historiques : Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal : *Aultre n'aray*. Antoine de Vergy : *Sans varier*. David de Brimeu : *Quand sera-ce?* Jean de la Trémouille : *Ne m'oubliez*. Le corps de l'ancienne devise de cette maison était une roue de charrette avec cette ame : *Sans sortir de l'ornière*. Jean de Villers, sire de l'Isle-Adam : *Va oultre*; Pierre de Beaufremont, sire de Charny : *Plus deuil que joie*; les Crèquy, un hérisson : *Que nul ne s'y frotte*; Jean de Luxembourg, sire de Beauvoir, un chameau accablé sous le faix : *Nemo ad impossibile tenetur*; Philippe de Savoie, né en 1438, un serpent qui change de peau : *Paratior*. — Le F. E. R. T. des ducs de Savoie signifie, selon quelques-uns : *Frappez, entrez, rompez tout*, et selon d'autres : *Fortitudo ejus* (Amédée IV ou V, dit le Grand) *Rhodum tenuit*, en mémoire du siège de Rhodes en 1345. Mais on trouve les quatre lettres F. E. R. T. sur les tombeaux de princes de Savoie plus anciens qu'Amédée-le-Grand. — Des princes de la maison de Sicile : une hermine : *Malo mori quàm fœdari*. L'empereur Maximilien I^{er}, un aigle à deux têtes, dont un bec tenait un foudre, et l'autre une palme : *Chacun son temps*. Jean de Lalain, sire de Montigny : *Sans reproche*. Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, gouverneur de Charles-Quint, une ruche : *Dulcia mixta malis*. Marguerite d'Autriche, la *gente damoiselle* : *Fortune infortune* (rend malheureux) *sort une*, et en latin : *Fortuna infortunat fortiter unam*, ce qui doit mettre fin à toutes les interprétations. — François I^{er}, une salamandre dans le feu : *Nutrisco et extinguo*. Henry VIII, roi d'Angleterre, un archer qui bande son arc : *Qui se des-*

fend est maître. Louis XII, un porc-épic : *Cominus et eminus*. Henri IV, un Hercule qui dompte les monstres : *In via virtuti nulla est via*. Erasme, le dieu Terme : *Cedo nulli*. Juste-Lipse : *Moribus antiquis*. Le cardinal de Granvelle : *Constanter*. Le cardinal de Richelieu, un aigle planant dans l'air, et, au-dessous, des serpents qui se dressent : *Non deserit alta*.—Une classe d'individus qui a fait et qui fait encore un grand usage des devises est celle des libraires. Baillet, dans ses *Jugements des Savants*, en a rassemblé quelques-unes, et l'on pourrait composer sur ce sujet un ouvrage étendu qui ne serait pas sans intérêt pour les bibliophiles, aux yeux de qui rien n'est plus respectable que l'*ancree* des Aldes, le *compas* des Plantins, la *sphère* et l'*olivier* des Elzevirs, le *caducée* des Wechels, les *pensées* de M. Crapelet et l'*écusson* de M. Silvestre, dont le champ est rempli par ces mots chers au bibliophile Jacob : « Livres nouveaux, livres vieux et antiques. » — Un chapitre du traité en forme sur les devises serait consacré aux académies, dont la plupart ont adopté des symboles que ne confirme pas toujours l'opinion publique. — M^{me} de Genlis, dans ses *Mémoires*, où elle se tait discrètement sur beaucoup de ses avantages, se vante d'avoir mis les devises à la mode. Elle cite, entre autres, celle de M^{me} de Saller : une épingle avec ces mots : *Je pique, mais j'attache*. Elle rappelle aussi la devise prophétique de Chamfort : une tortue ayant la tête hors de son écaille et atteinte d'une flèche, avec cette légende : *Heureuse, si elle eût été entièrement cachée*. — M^{me} de Genlis finit par cette réflexion que nous ferons nôtre : « Je voudrais que l'usage de prendre une devise fût universel. Chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret, ou prend une sorte d'engagement. »

DE REIFFENBERG.

DEVOIR. A l'article BIEN (tôm. VI, p. 145), nous avons fait connaître ce que c'est que le bien en général. Nous l'avons défini : l'accomplissement régulier et harmonieux de toutes les lois qui régissent

l'univers, la réalisation de la pensée bienfaisante et sage qui a réglé toutes choses, et qui préside à leur destinée. Puis, nous avons défini le bien d'un être en particulier : l'accomplissement régulier des lois qui président au développement ou à l'action de cet être, et qui doivent le conduire à sa fin propre. Chaque être a reçu de la nature les moyens d'arriver à sa fin ou au bien, c.-à-d. que chaque être est doué de certaines tendances qui le poussent vers le but pour lequel il a été créé, tendances dont la satisfaction constitue le bien de cet être, et contribue par ses résultats au bien des êtres en rapport avec lui. Car toutes les fins particulières sont liées entre elles par des rapports plus ou moins intimes, de telle sorte que le bien d'un être contribue plus ou moins au bien de plusieurs autres, et par conséquent au bien général, qui est l'ensemble et pour ainsi dire la somme de tous les biens particuliers. Ainsi, l'animal est pourvu de tendances que chez lui on appelle *instincts*, et qui servent à le conduire à la fin que lui a destinée son auteur. Ces instincts, en effet, par leur développement et leur action, lui procurent la satisfaction de ses besoins, nutrition, reproduction, etc., c.-à-d. l'accomplissement de sa loi, de sa fin, et ils contribuent à l'accomplissement de la fin d'autres animaux, leurs petits, par exemple, que la nature leur a appris à protéger et à nourrir. La plus grande partie des êtres créés, disons-le sur-le-champ, tous ceux que nous connaissons, à l'exception de l'homme, sont contraints d'aller à la fin où les appelle la nature, et ne peuvent résister à la force qui les entraîne à l'accomplissement de leur loi. Cette loi, ils ne la connaissent même pas, et comme ils n'ont pas non plus conscience de leur activité, ce n'est pas en vue d'accomplir leur loi qu'ils agissent ; c'est en agents aveugles qu'ils l'exécutent ; ils donnent lieu, par le déploiement de leur activité, à l'accomplissement du bien ; mais ce bien ne leur est pas imputable ; il n'est imputable qu'à Dieu, qui seul agit en eux et pour eux, et

dont ils ne sont que les esclaves et les instruments, que fait monvoir et dirige à son gré son irrésistible puissance. — Tel n'est pas le rôle de l'homme à l'égard du bien. Dieu a mis sous ce rapport une différence essentielle entre lui et tous les autres êtres ; il lui a confié une mission infiniment plus noble, en le faisant participer à la réalisation de ses propres desseins. Le développement de ces idées nous conduira à l'idée de *devoir*, et est indispensable pour la bien comprendre. L'homme a de commun avec toutes les autres créatures d'avoir une fin et une influence sur la fin de plusieurs autres par l'accomplissement de la sienne ; cette fin est son bien et une portion du bien général ; cette fin consiste pour lui comme pour les autres dans la satisfaction des tendances dont il est doué, c.-à-d. dans le développement régulier et le plus complet possible de ses facultés physiques, affectives, intellectuelles et actives. Voici maintenant en quoi il diffère du reste de la création : c'est que Dieu lui a révélé sa fin, et l'a laissé maître de l'accomplir, c'est-à-dire qu'il lui a confié l'importante mission de réaliser à sa place une partie de ses desseins, en d'autres termes, de *faire le bien par lui-même*. — Premièrement, il lui a révélé sa fin, en le douant d'une intelligence raisonnable, par conséquent capable de comprendre que tout a une fin dans la nature, que l'homme à lui-même une fin, que cette fin est son bien, et qu'elle est en harmonie avec le bien général, c.-à-d. conforme à la pensée d'ordre et de sagesse qui a réglé la destinée de tous les êtres ; puis, que cette fin ne peut être atteinte que par l'emploi de certains moyens que lui déconvent la raison et la réflexion. — En second lieu, il lui a donné mission de *faire le bien par lui-même*. Pour cela, il l'a doué de liberté, c.-à-d. du pouvoir d'aller à sa fin ou de n'y pas aller. Car à quoi aurait servi à l'homme la connaissance de sa loi, s'il avait été comme les autres créatures inévitablement contraint de l'accomplir ? Or, pour que l'homme fût un être libre,

il fallait plusieurs conditions. D'abord, Dieu lui a donné la conscience de lui-même : c'est par la conscience que l'homme a de sa force qu'il se distingue de sa loi et de tous les autres êtres, et qu'il devient à ses propres yeux un individu, une personne. Ensuite, pour que l'homme pût disposer librement de son activité personnelle, Dieu n'a pas donné à ses tendances une pente inévitable, ne les a pas soumises comme dans les animaux à un développement obligé et irrésistible, mais il a donné à l'homme pouvoir et action sur ses tendances, et il a confié à cet être actif et raisonnable le soin de leur donner l'impulsion, de les gouverner et d'en régler le développement selon les enseignements de la raison, c.-à-d. conformément au bien. — Mais toutes ces conditions ne suffisaient pas encore pour que l'homme fût vraiment libre. S'il n'eût pas existé pour lui d'autre motif de ne pas accomplir sa loi que le pouvoir de l'exécuter ou de ne pas l'exécuter, ce motif n'eût pas été suffisant : car, puisque la raison lui montrait sa fin, et qu'il possède en lui les moyens nécessaires pour y arriver, pourquoi n'y serait-il pas allé ? Frappé de l'absurdité qu'il y aurait eu pour lui à ne pas y tendre, sollicité d'ailleurs par ses penchants naturels, il n'aurait point eu réellement à opter entre l'accomplissement et le non-accomplissement de sa loi, et quoiqu'il eût eu conscience du pouvoir de résister à sa raison, il n'aurait eu aucun motif de faire usage de ce pouvoir, il n'y aurait eu pour lui aucun mérite à prendre le meilleur parti ; en un mot, il n'eût pas été précisément libre, parce qu'il n'eût pas eu à *choisir*. Mais Dieu a donné à certains penchants de l'homme plus de force qu'à d'autres, il a permis que ces penchants sollicitassent plus vivement que d'autres son activité ; et comme leur satisfaction exclusive, si l'homme voulait leur tout accorder, gênerait le développement des autres tendances, alors la mission de celui-ci a été de régulariser l'action de ses penchants d'après les conseils de la raison, de résister à ceux-ci, d'agir puissamment sur ceux-

là, pour en faciliter le développement essentiel ; de maintenir entre eux l'équilibre, afin qu'il ne se nuisent point réciproquement, et ne l'empêchent pas lui-même d'arriver à sa véritable fin, qui ne s'accomplit que par le développement régulier et harmonieux de toutes ses tendances. De cette manière, il est devenu vraiment libre, parce qu'il est sollicité par deux motifs puissants, la raison d'un côté, de l'autre un penchant impérieux et plein d'attraits, et qu'il est mis ainsi en position d'hésiter pour choisir entre les deux, dernière et essentielle condition de la liberté. — L'homme est donc doué de raison, c.-à-d. capable de connaître la fin à laquelle Dieu l'a appelé, et les moyens d'arriver à cette fin ; de plus, ayant pouvoir sur les tendances de sa nature, et sachant qu'il a ce pouvoir ; enfin libre de diriger ses tendances conformément ou non à sa véritable fin, c.-à-d. au bien ; en un mot, capable de faire le bien par lui-même. — Mais, quoiqu'il soit maître d'accomplir ou non sa fin, et que Dieu se soit reposé sur lui du soin de son accomplissement, il n'en est pas moins vrai que cette fin est la pensée de Dieu, et que Dieu, de ce qu'il ne la réalise pas lui-même, et qu'il en a chargé l'homme, ne veut pas moins qu'elle se réalise ; car la fin de l'homme, comme toutes les autres, fait partie du plan conçu par son infail-
 lible sagesse, et s'exécutant partout ailleurs avec tant de régularité et d'harmonie. L'homme est donc obligé moralement de conformer ses actions à ce qu'il sait être le bien, puisque ce n'est pas lui qui a eu la pensée du bien et qui a établi toutes ces lois, puisque cette pensée préexiste à lui-même, et qu'elle se manifeste à lui pleine de grandeur, d'ordre, de sagesse et de bienveillance, puisqu'enfin cette pensée ne se réaliserait pas sans son concours, sans sa coopération, et que sa réalisation est néanmoins, comme la réalisation de toutes les lois de la nature, la volonté formelle de celui qui l'a conçue. Tout libre qu'est l'homme, il n'est pas moins le *délégué* de la puissance divine pour l'accomplissement de certaines lois,

il n'a pas reçu la liberté à la seule fin d'en user à son caprice, mais à cette fin d'acquiescer du mérite en en faisant bon usage. Il ne tient pas ses pouvoirs de lui, mais de Dieu même; en sa qualité d'exécuteur des décrets de l'Éternel, il est tenu d'agir conformément à ces décrets; et, s'il m'est permis d'employer ici cette comparaison pour mieux faire comprendre ma pensée, il est obligé d'accomplir la réalisation du bien qui lui est commise, comme le serait un homme à qui on aurait confié une somme d'argent pour l'employer à une destination sage et bonne, de se conformer fidèlement aux intentions du donateur. — J'ai dit que l'homme est moralement obligé d'aller à sa fin, c.-à-d. qu'il y est obligé par sa raison, qui lui révèle toutes ces vérités. En effet, il est physiquement libre, pour ainsi parler, de ne pas accomplir le bien, et quoique Dieu possède une force supérieure à la sienne, il n'en use point pour exercer sur lui de contrainte proprement dite, et le forcer à prendre telle ou telle direction. L'homme n'est que moralement, ou, pour me servir d'une expression plus convenable encore, que rationnellement obligé. Ce qui constitue la force et le fondement de cette obligation, c'est qu'elle repose sur des vérités à l'évidence desquelles il ne peut se soustraire, et qui exercent sur sa raison un empire aussi absolu que les vérités mathématiques. Il est aussi vrai que l'être qui connaît sa loi ou la volonté de Dieu à son égard, et qui est libre de l'accomplir, est tenu à son accomplissement, qu'il est vrai que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits. La nécessité où est l'homme d'admettre cette vérité est précisément le lien rationnel qui l'oblige à l'exécution de sa loi; et comme il n'y a pas d'autre force, si on peut appeler la vérité une force, qui exerce son empire sur sa volonté, voilà pourquoi on appelle morale ou rationnelle l'obligation où il est d'aller à sa fin. Or, c'est cette obligation morale qui constitue le *devoir*; elle est identique avec lui: car ce mot, pris ainsi d'une manière absolue, ne signifie pas autre chose,

si ce n'est l'obligation où est l'homme de faire le bien. Le devoir est donc ce joug de raison qui pèse incessamment sur la volonté humaine. C'est le doigt manifeste de la Divinité, qui commande impérieusement à l'homme de diriger tous ses pas et de se maintenir constamment dans la route qu'il lui indique: l'homme peut résister à ses ordres, suivre une direction contraire à celle qui lui est marquée, mais ce doigt est toujours là, immobile, dominant tous les hommes, dans tous les temps, dans tous les pays, voyant leur foule inconstante lui obéir quelquefois, le plus souvent mépriser ses injonctions, et lui, demeurant inflexible et inexorable comme la nécessité. — Tel est en effet le caractère du devoir. Il est nécessaire et rigoureux comme tout axiome; l'obligation où nous sommes de faire ce que nous croyons être bien est la même que celle de croire que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles; et il y a la même absurdité à refuser de nous y soumettre qu'à nier que le tout est plus grand que la partie. En un mot, le *devoir* participe à la nécessité de toutes les vérités premières que démontre la raison; il porte comme elle le caractère d'invariabilité, d'universalité, d'indestructibilité. Les actions qu'il commande peuvent varier selon les individus, selon les circonstances où ils se trouvent, c.-à-d. que les moyens d'accomplir la loi ne sont pas les mêmes pour tous les hommes; mais il y a pour tous obligation d'aller d'une manière ou d'une autre à sa fin; aucun ne peut se soustraire à cette loi immuable, à cette loi des lois. Quel que soit le point de l'espace et du temps où l'on suppose exister des êtres raisonnables et libres, ces êtres sont placés sous l'empire de cette loi, qui les atteint partout et toujours, et l'on ne conçoit pas qu'il existe une puissance capable de l'abroger, pas plus qu'on ne conçoit qu'il soit possible de renverser les axiomes. Le seul caractère qui distingue le devoir des autres nécessités rationnelles, c'est qu'il est une nécessité pratique ou impérative, c.-à-d. qui a rapport à l'activité humaine,

qui a autant de droit sur nos actions que sur nos croyances, et à laquelle les hommes sont tenus de soumettre leurs volontés elles-mêmes, comme ils sont obligés d'y conformer leur raison.

Devoirs. Nous avons jusqu'ici considéré le devoir dans les conditions de son existence pour l'homme : ces conditions sont la révélation de sa fin par la raison, et la liberté; puis, nous l'avons considéré dans son principe ou fondement, qui est la nécessité rationnelle où l'homme est placé de faire le bien; nous avons ensuite fait remarquer ses principaux caractères, qui sont l'invariabilité, l'universalité, l'indestructibilité et l'impérativité. Nous allons maintenant l'envisager dans ses principales applications. — Si l'homme, pour aller à sa fin, n'avait qu'une chose à faire, s'il pouvait l'atteindre, pour ainsi dire, d'un seul coup, il n'existerait pour lui qu'une seule obligation, celle d'aller à sa fin. Mais pour y arriver, il lui faut agir de mille manières différentes, qui varient selon les nombreuses circonstances où il se trouve. Or, comme toutes les actions qu'il est obligé de produire pour accomplir sa loi sont des moyens indispensables à cet accomplissement, elles deviennent toutes aussi obligatoires que le principe lui-même dont elles ne sont que des applications. De là la nécessité de reconnaître autant d'obligations particulières ou de *devoirs* qu'il y a d'actions auxquelles nous sommes tenus pour accomplir notre fin. Il s'agit de classer ces actions obligatoires, pour avoir les différentes espèces de devoirs que nous avons à remplir. Or, voici la classification qu'on a adoptée, et que nous adoptons aussi, parce qu'elle est la plus simple et la plus vraie. Quel que soit le mode par lequel notre activité se déploie, elle se porte toujours vers un but déterminé, et nous ne pouvons agir sans qu'il y ait un terme particulier de notre action. Nos actions prennent alors des caractères différents, selon les différents termes où elles aboutissent; on les a donc considérées sous ce point de vue pour les classer; on les a divisées en autant de classes principales

qu'elles ont de termes principaux. Or, les principaux termes de nos actions sont : 1° nous-mêmes; car, puisque nos tendances ne vont point toutes seules à leur fin, et que l'aide de notre activité est nécessaire pour les diriger, nous avons pouvoir sur nous-mêmes, nous sommes nous-mêmes le premier terme de nos actions; 2° nos semblables, avec lesquels la nature nous a mis en rapport, et sur lesquels notre activité peut exercer une influence plus ou moins prononcée; 3° les êtres animés ou inanimés qui nous entourent, et sur lesquels nous pouvons exercer notre activité, conformément ou non au bien, à l'ordre général. 4° Dieu, dont notre raison nous révèle l'existence et les principaux attributs, ce qui établit entre la créature et le Créateur des rapports d'où peuvent résulter certains actes qui ont Dieu pour objet. Dans les rapports que nous avons avec ces différents termes, comme nous devons toujours agir conformément au bien, les actions que nous prescrit la raison dans tous ces cas sont autant de devoirs que nous avons à remplir; les devoirs se divisent donc comme les actions en : *devoirs relatifs à nous-mêmes, devoirs relatifs à nos semblables, devoirs relatifs à la nature, devoirs relatifs à Dieu*. Avant d'entrer dans l'énumération des devoirs particuliers, nous avons à présenter quelques observations qui sont applicables à toute espèce de devoirs. D'abord, il n'y a pour nous de devoir que là où il y a possibilité de l'accomplir; cette observation paraît oiseuse, cependant il est beaucoup de cas où il est important d'en tenir compte. Ainsi, l'homme sur qui on exerce une contrainte physique, ou qui ignore ce qu'il doit faire, n'est nullement tenu à agir dans ce cas, parce que Dieu n'exige pas de nous l'impossible, et que la raison ne peut prescrire et commander ce qu'elle n'a pas enseigné. Un homme que des circonstances indépendantes de lui-même ont placé dans une position telle qu'il ne possède pas les moyens nécessaires pour développer son intelligence, donner à ses enfants une

éducation libérale, etc., n'est nullement tenu aux devoirs de cette espèce. Celui qui ignorerait complètement l'existence de Dieu, comme il est possible de le supposer, n'aurait aucun devoir à remplir envers lui. — Secondement, et cette considération est très importante, nos devoirs se limitent les uns les autres, parce qu'il en est dont l'accomplissement est plus essentiel, et comme notre puissance et notre activité ont des bornes, et que souvent nous ne pouvons les accomplir tous à la fois, celui qui est le plus impérieux nous oblige alors à omettre celui qui l'est moins. Ainsi, c'est un devoir d'acquérir le plus de connaissances possibles. Cependant, si le travail nous fatigue au point de compromettre gravement notre santé, comme sans le bien-être de nos organes nous deviendrions tout-à-fait incapables d'aller à notre fin, et d'aider les autres à atteindre la leur, nous devons nous abstenir dans ce cas du travail intellectuel, qui est un devoir pour l'homme en bonne santé. C'est un devoir de veiller à sa conservation, c'est un crime d'attenter à sa vie. Il est pourtant certains cas où nous devons en faire volontairement le sacrifice, lorsque ce sacrifice peut produire un résultat plus avantageux au bien général que ne le serait la continuation de notre existence. Toutes nos tendances ont quelque chose d'utile en elles-mêmes, parce qu'il n'y a rien d'inutile dans la nature, et que tout ce qui est, a été créé en vue de concourir à l'ordre général. C'est un devoir pour nous de n'en négliger aucune. Mais il arrive que si on fait la part de l'une trop large, on empiète sur les droits de l'autre. Il est donc essentiel pour nous de maintenir l'équilibre entre elles, de ne pas donner à l'une d'elles un soin exclusif, mais de proportionner le développement de chacune à l'action particulière qu'elle doit avoir sur l'accomplissement de notre fin. Car, de même que dans le corps humain chaque organe qui le compose concourt par sa fonction propre à une certaine fin, qui est la vie et le bien-être du corps, et ne doit point être envisagé seulement pour lui-

même, mais par rapport au bien de l'économie générale, qui résulte de l'équilibre harmonieux des différentes fonctions, de même les éléments qui composent notre être moral ont chacun une fonction qui leur est propre, mais toujours relative à la fin de l'âme, qui consiste elle-même dans le développement harmonieux de tous ses éléments. Or, c'est la réflexion ou l'observation de nous-mêmes qui nous enseignera dans quelle proportion chacun des éléments de l'âme concourt à la fin générale, comme l'observation nous a enseigné la part que prend chaque organe au phénomène de la vie. Il est donc bien important, avant d'agir pour satisfaire à une tendance de notre nature, de considérer jusqu'à quel point nous devons y satisfaire, quel trouble apporterait dans l'économie générale le développement exclusif que nous lui laisserions prendre, en un mot, d'avoir toujours en agissant les regards tournés vers notre fin. — Il nous reste encore à présenter une observation intéressante qui porte sur tous nos devoirs. La position où nous sommes à l'égard des éléments du bien peut toujours être considérée sous deux points de vue. Envisagée sous le premier, elle consiste à maintenir ce qui est nécessaire à l'accomplissement du bien, à le respecter, à éviter tout ce qui pourrait lui porter préjudice ou le détruire, en un mot, à nous *abstenir* de toute action nuisible à notre fin ou à celle des êtres qui nous entourent. Mais notre rôle ne se borne pas là ; il consiste en second lieu à *agir* efficacement sur les éléments du bien pour les développer, leur faire produire leurs fruits. Ainsi, d'abord nous devons nous *abstenir* de toute action qui pourrait nuire au développement de notre intelligence, et respecter cet attribut si précieux de notre nature ; de plus, nous devons faire tous nos efforts pour aider à son développement. Non seulement nous devons respecter la propriété de nos semblables, mais nous devons agir pour améliorer autant qu'il est en nous la condition de ceux que le sort n'a pas favorisés. Les devoirs, envisagés sous ce double

point de vue, se diviseront en devoirs *négatifs*, qui consistent à s'abstenir, à ne point faire de mal, et en *positifs*, qui consistent à agir efficacement pour l'accomplissement du bien.

Devoirs de l'homme relatifs à lui-même, ou morale individuelle.

Autant il y a dans l'homme d'éléments différents sur lesquels il a action, autant l'homme aura vis-à-vis de lui-même d'espèces de devoirs à accomplir. Or, l'homme a action sur tous les principes de sa nature. Les devoirs de la morale individuelle se divisent donc en devoirs envers l'intelligence, devoirs envers l'activité, devoirs envers le principe affectif, devoirs envers le corps.

Devoirs envers l'intelligence.

Aucun devoir n'est peut-être plus important que ceux de cette espèce, parce que l'intelligence est aussi le principe le plus important de notre nature ; c'est le flambeau qui doit, qui peut seul guider tous nos pas dans la voie que nous avons à parcourir. C'est l'intelligence qui a soumis à notre puissance les forces de la nature extérieure, et les a fait servir à nos besoins et à notre bien-être. C'est l'intelligence qui nous révèle notre importante mission et les moyens de l'accomplir. Par elle toutes nos facultés, toutes nos ressources, grandissent et se multiplient. Sans elle, sans son développement, l'homme manque à sa nature, et devient plus misérable que la brute, pour laquelle pense le Créateur, tandis que la destinée de l'homme est d'exécuter par lui-même sa loi, et de l'apprendre par lui-même. Les devoirs *négatifs* consisteront ici à s'abstenir de tout ce qui peut obscurcir ou éteindre ce précieux flambeau. Ils condamnent donc avant tout l'oisiveté d'esprit, qui, indépendamment du temps qu'elle ravit à l'acquisition d'utiles connaissances, engourdit les ressorts intellectuels, et les incruste pour ainsi dire de sa rouille funeste ; l'usage abusif des plaisirs frivoles, dont l'attrait et la possession facile détourne l'homme de la recherche sou-

vent pénible du vrai, et lui fait oublier les soins qu'il doit à la plus essentielle de ses facultés ; les excès qui affectent spécialement les organes de l'entendement, et qui, en privant l'ouvrier de son instrument, paralysent tous ses efforts ; les passions vives, qui absorbent tout notre être, troublent avant tout notre raison, et font descendre un épais nuage entre nos regards et la vérité. Ces devoirs sont le travail, l'usage modéré des plaisirs, la sobriété, la continence, le calme de l'âme, si nécessaire à l'action régulière des facultés de l'entendement. Quant aux devoirs *positifs*, ils consisteront dans l'emploi de tous les moyens propres à développer l'intelligence et à étendre les bornes de son pouvoir. Ainsi, pour celui qui connaît les lois de l'esprit humain, l'emploi de la méthode la plus convenable à la découverte de la vérité, ou à l'acquisition des connaissances, n'est pas seulement une chose utile, c'est encore un impérieux devoir. Quand Descartes cherchait sa méthode, qui devait avoir sur l'esprit humain une si prodigieuse influence, il ne déploya pas seulement du génie, il fit encore preuve de vertu. Mais un devoir dont la recommandation est essentielle, c'est celui qui consiste à développer spécialement et de tous ses efforts la faculté qui chez nous a été la plus favorisée de la nature, et qui est la plus susceptible d'agir avec facilité et succès. Nous nous conformerons ainsi aux desseins évidents du Créateur, qui n'a accordé qu'à bien peu d'hommes, pour ne pas dire à aucun, le privilège d'une intelligence également propre à toutes choses, et qui a réparti différemment les facultés heureuses dans les différents individus, afin qu'il fût plus facile de marquer à chacun sa place ici-bas ; en outre, nous aurons l'avantage d'un développement plus prompt et plus large, puisque nous n'aurons point à lutter contre la nature, mais que nous trouverons au contraire en elle un puissant auxiliaire. Les devoirs positifs à l'égard de l'intelligence sont donc, le travail, l'application, la méthode, la culture spéciale de

la faculté dont le développement est le plus facile.

Devoirs relatifs à l'activité.

La fin du principe actif est la liberté, et attribut essentiel et caractéristique de l'homme, sans lequel il ne pourrait acquérir de mérite, et retomberait dans la catégorie de tous les autres êtres dont les actions ne leur sont point imputables, et perdent alors quant à eux-mêmes toute leur valeur et toute leur dignité. C'est donc sous ce point de vue que nous devons envisager ici le principe actif. Nous devons employer tous les moyens possibles pour lui assurer la force, l'indépendance, éloigner avec soin tout ce qui pourrait exercer sur lui un tyrannique empire. Ainsi, les devoirs *negatifs* envers l'activité consisteront à s'abstenir de la colère, qui nous prive tout-à-fait de notre liberté, et nous assimile à des animaux furieux; à s'abstenir également de l'usage pernicieux de la boisson, qui a des résultats à peu près semblables; à éviter les plaisirs dont la vivacité est telle qu'ils exercent sur la volonté une irrésistible influence, et l'entraînent tout entière de leur côté; à ne point contracter l'habitude d'actions qui semblent indifférentes quand elles sont isolées, mais qui, fréquemment répétées peuvent devenir préjudiciables à l'accomplissement de notre fin, et qui par leur répétition finissent par devenir des besoins au joug desquels notre activité se trouve enchaînée; à fuir la société de ceux dont les exemples seraient funestes, car le penchant que nous avons à l'imitation fera que, malgré les meilleures dispositions naturelles, nous nous laisserons entraîner à suivre les traces de ceux que nous avons d'abord condamnés; à éviter les occasions dangereuses, c.-à-d. certaines circonstances qui paraissent innocentes en elles-mêmes, mais qui nous placent au milieu d'objets dont l'attrait puissant sollicite trop vivement notre âme (j'insiste sur ce point, parce qu'il est beaucoup plus facile d'éviter la rencontre de ces circonstances que de résister aux séductions auxquelles nous sommes exposés au milieu d'elles,

et que c'est précisément parce que ces circonstances ne nous paraissent point dangereuses en elles-mêmes que nous les affrontons, sans penser à tous les maux qui peuvent résulter de notre imprudence); enfin, à surveiller de près nos penchans naturels les plus prononcés, car lors même qu'ils seraient bons, ce n'est pas à eux à nous gouverner, c'est à nous à les diriger nous-mêmes conformément aux conseils de la raison, vu que tous, bons ou mauvais, sont d'une exigence telle que chacun veut être satisfait exclusivement à tout autre. Ceux qui avec une direction sage peuvent contribuer puissamment à nous mener à notre fin, comme le désir de l'estime, la curiosité, la bienveillance, nous devons les nourrir avec soin dans notre cœur, et les soustraire à toute atteinte funeste. Quant à ceux qui ont une tendance pernicieuse, comme l'envie, l'ambition, l'avarice, nous devons lutter avec énergie contre ces ennemis que la nature nous a suscités pour nous procurer le mérite du combat et la gloire du triomphe. Un retour journalier sur nous-mêmes, sur nos actions, sur les penchans auxquels nous avons cédé, nous sera très utile pour bien distinguer nos ennemis et retremper notre courage. J'oubliais un de nos devoirs les plus importants envers la liberté, celui de résister de toutes nos forces et par tous les moyens possibles au joug que voudraient nous imposer nos semblables. Ce n'est pas seulement un droit, c'est aussi le plus sacré des devoirs; l'esclave n'est pas un homme, car l'essence de l'humanité est d'aller librement à sa fin. Or, tendre ses mains aux fers de l'esclavage, ce n'est pas seulement renoncer à sa plus noble prérogative, c'est mépriser les intentions formelles du Créateur, qui a voulu que l'homme n'eût d'autre maître que la raison, et exécutât librement ses ordres. — Les devoirs *positifs* envers la liberté consisteront à fortifier ce principe et à lui prêter tous les auxiliaires qui peuvent le servir efficacement. Pour être vraiment libres, il faut que nous connaissions notre fin; car si nous ne la connaissons pas,

nous n'aurions pas à hésiter, à choisir entre la voix de nos penchants et le but ou Dieu nous appelle. Or, c'est la raison qui nous révèle notre fin. Le développement de la raison est donc une condition d'existence pour la liberté; il est donc impérieusement commandé. Plus la raison sera développée en nous, c.-à-d. plus nous connaissons clairement notre fin, plus aussi nous serons libres du joug des passions. Car nous n'avons guère de meilleure arme pour les repousser que l'évidence des préceptes de la raison. Il en est une autre pourtant qui est peut-être plus puissante encore, le courage, l'énergie de caractère, cette vertu enfin que les anciens désignaient du nom de *force*. Car il arrive bien souvent que nous sachions parfaitement comment nous devons nous conduire en telle circonstance, et cependant que nous agissions dans un sens tout opposé. *Videor meliora proboque, deteriora sequor*. Il semble que nous n'ayons guère de prise sur le courage, il semble que la force morale existe ou n'existe pas chez nous, que nous n'ayons aucun moyen de la développer, et que par conséquent nous n'ayons pas de devoir à indiquer à cet égard. Il est bien vrai que des individus naissent avec une plus grande énergie de caractère que d'autres. Mais est il bien vrai aussi que ceux qui sont nés avec une volonté plus faible ne pourront jamais la fortifier? Et n'existe-il pour cela aucun moyen? D'abord, il est essentiel que dans ses moments de lutte l'âme se rappelle bien qu'elle est libre, et qu'elle ait bien la conscience de sa puissance. *Possunt quia posse videntur*. Plus on se croit de force, et plus on en possède réellement. Je pense aussi que l'exemple de ceux qui se distinguent par l'énergie de leur caractère, et l'histoire des grands hommes qui ont brillé par cette qualité, peut exercer sur l'âme une puissante influence; en enflammant son amour-propre; car si cette vertu est la plus difficile à acquérir, c'est aussi la plus noble et la plus sublime de toutes celles dont nous sommes le plus souvent frappés; on ne sait pas combien la lec-

ture de Plutarque a enfanté de héros. Mais c'est dans l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu que l'homme trouvera le moyen le plus sûr de fortifier sa volonté chancelante; c'est dans ce commerce sublime de la créature avec le Créateur qu'il puisera la force dont il manque quand il est abandonné à lui-même, et ces énergiques résolutions qui lui font surmonter tous les obstacles. Au reste, je renvoie, pour plus amples développements sur ce point, aux devoirs de la morale religieuse, où cette même question est traitée avec plus d'étendue. — Enfin, plus nous serons puissants, plus sera élargie la sphère de notre liberté. L'homme à qui le sort ou son travail a procuré plus de ressources et d'aisance est réellement beaucoup plus libre de faire le bien que celui qui végète dans la médiocrité. Cette considération nous fait un devoir d'accroître notre puissance de toutes les ressources que nous pourrions acquérir par des voies légitimes, bien entendu, et sans jamais porter préjudice aux droits et aux intérêts de nos semblables. Car, puisque c'est en vue de faire le bien, et non pour notre propre intérêt, que nous devons désirer cet accroissement de puissance, nous ne devons pas, pour nous le procurer, sacrifier ce qui est le but de nos travaux et de nos efforts. Par le même motif, nous recommanderons comme un rigoureux devoir l'économie, qui consiste, non pas à entasser, comme l'avarice, mais à éviter les dépenses qui n'auraient aucun utile résultat. L'économie nous préserve des revers imprévus et de la pauvreté, qui, indépendamment des vices qu'elle engendre, nous rend esclaves de nos besoins, et nous met à la merci de nos semblables.

Devoirs relatifs à la sensibilité.

Le bonheur n'est point notre but et notre destination dernière ici-bas, car d'un côté il est à peu près évident qu'il nous est impossible de l'atteindre, et de l'autre, tout nous démontre que notre fin spéciale sur la terre est le progrès par la lutte et l'effort. Si donc nous avons à agir sur la sensibilité, c'est bien plus souvent pour en reprimer les empiète-

ments et les excès que pour en favoriser le développement, qui s'effectue assez de lui-même. L'homme, tandis qu'il remplit sa tâche, doit laisser le plaisir venir à lui, et profiter des jouissances qu'amènera naturellement l'accomplissement de sa loi. Mais il ne doit pas en faire le principal objet de ses pensées, le but spécial de ses poursuites. Le bonheur est envisagé d'une manière si différente par les hommes qu'il serait impossible d'en faire la base de la morale. Pour que cette base soit fixe et une, il faut qu'elle consiste dans les règles que prescrit la raison, qui est la même pour tous les individus. Cependant, quoique nous ne semblions tenus à aucune obligation envers le principe affectif, puisqu'il se développe de lui-même et souvent avec excès, ce serait une grave erreur que de croire qu'il faut fuir le plaisir, et le retrancher de la vie. Dieu l'a semé avec trop de profusion sur toute notre existence pour supposer qu'il n'est pour nous qu'une occasion de chute, un pernicious attrait, et qu'on peut sans crime étouffer un des éléments essentiels de notre nature. Il est des plaisirs légitimes, qui sont comme une récompense anticipée de l'accomplissement de notre loi; la nature en a attaché à la satisfaction de tous nos besoins; ils servent en outre à rendre notre tâche moins dure, nous soutiennent et nous animent dans la poursuite de notre but, que sans eux nous n'aurions peut-être pas la force d'atteindre, si nous ne rencontrions sous nos pas que des épines et de rebutantes aspérités. Il serait donc entièrement contraire aux vues de la nature de se condamner à vivre de privations et d'austérités, de se reprocher les moindres jouissances, et de leur fermer à l'âme tout accès. Le besoin du plaisir est impérieux, il nous sollicite sans cesse; l'irritation produite en nous par une privation trop prolongée amène des résultats aussi funestes que l'excès lui-même, et l'âme, affaiblie par un combat inutile et contre nature, finit par succomber, et se précipite dans ce qu'elle redoutait avec autant d'empressement qu'elle en avait mis à le fuir. Nous

devons aussi éviter avec soin toutes les douleurs inutiles, toutes celles que n'exige pas l'accomplissement d'un devoir; la douleur abat le courage, flétrit l'imagination, aigrit le cœur et exerce même sur les organes une funeste influence. Mais non seulement nous ne devons point repousser le plaisir, et nous abandonner sans nécessité à la douleur, il est souvent des occasions où nous devons rechercher le plaisir, non pour lui-même, mais dans l'intérêt bien entendu de la morale. C'est quand il offre à l'esprit fatigué un délassement qui lui permet de s'arrêter un moment pour reprendre haleine et recouvrer les forces qu'il a perdues. Il faut alors faire choix de ceux dont la jouissance ne peut porter aucun préjudice à l'accomplissement de notre fin ni aux intérêts de nos semblables. Or, les plaisirs les plus légitimes sont incontestablement ceux de l'esprit, qui naissent de la contemplation du beau, soit dans la nature, soit dans les ouvrages des hommes; de la culture des arts, de la poésie; ceux qui se rencontrent en foule dans la vie des champs, si pleine de calme et de pureté; puis encore ceux qu'on trouve dans les affections sociales, et qui non seulement procurent à l'âme les jouissances pour lesquelles elle a le plus de sympathie, mais qui, se confondant pour ainsi dire avec nos devoirs envers nos semblables, nous les rendent si faciles et si doux.

Devoirs relatifs au corps.

Cette classe de devoirs est beaucoup plus importante qu'elle ne le paraît d'abord. En effet, quoique les organes qui enveloppent notre âme ne soient réellement pas notre substance, et soient distincts des forces qui nous constituent et que nous avons spécialement mission de développer, cependant ces forces, qui sont les attributs essentiels de notre être, sont unies par une relation intime et mystérieuse aux forces organiques, tellement qu'en compromettant le bien de celles-ci, nous compromettons inévitablement le bien de celles qui nous intéressent si fort, et que toutes les atteintes portées au corps

sont autant d'atteintes portées ou à l'entendement, ou au principe affectif, ou à l'activité. De plus, Dieu, qui réunit ces deux principes, a marqué lui-même le moment de leur séparation. Les premiers devoirs que nous ayons à remplir envers le corps consistent donc à nous abstenir de toute action capable de compromettre son existence ou son bien-être. Par-là se trouvent condamnés le suicide, le duel, où, non content de risquer notre vie, nous menaçons celle de notre semblable; les dangers inutiles, l'abus des plaisirs, qui porte le trouble dans les organes et détruit la santé; l'oisiveté, qui affaiblit les forces; l'excès du travail, qui a les mêmes résultats. Quant aux devoirs qui regardent le maintien de la santé et le développement des forces physiques, ils consisteront à pratiquer les règles de l'hygiène, à endurcir le corps à toutes sortes de fatigues et de travaux, à le fortifier par l'exercice, la gymnastique, etc.; enfin, la propreté du corps ne sera pas une de nos moindres obligations. Je n'hésiterai pas à prescrire non seulement la propreté, mais même une certaine élégance dans nos vêtements, pourvu qu'elle ne soit point poussée jusqu'à l'affectation, et qu'elle n'ait pas pour but de faire parade d'avantages sans importance. Mais je ne vois pas pour quelle raison on n'éviterait pas de choquer les regards de ses semblables par des vêtements disgracieux et le désordre de sa toilette.

Devoirs de l'homme à l'égard de ses semblables.

Ce mot *semblables* explique à lui seul toute la morale sociale. Car dire que les êtres au milieu desquels nous vivons sont semblables à nous, c'est-à-d. qu'ils ont la même fin que nous, et que cette fin ne s'accomplirait pas sans les rapports mutuels des hommes, c'est-à-dire que Dieu a voulu que nous agissions à leur égard pour leur faire accomplir leur fin, comme nous agirions ou comme nous voudrions qu'ils agissent pour nous aider à accomplir la nôtre. Il est donc plein de vérité et de profondeur, ce précepte si ancien de morale : « Conduis-toi envers les autres

comme tu veux qu'ils se conduisent envers toi »; seulement ce n'est pas un axiome, puisqu'il s'explique et se prouve. La morale sociale se divise en deux branches : la première contient les devoirs que nous sommes tenus de remplir *généralement* indistinctement envers tous les hommes qui sont en rapport avec nous; puis, comme le fait de la société, qui résulte de nos besoins et de nos penchants, nous place dans des rapports plus intimes avec plusieurs de nos semblables, ces nouveaux rapports donnent lieu à des devoirs *particuliers* : de là la morale sociale se divise en générale et en particulière.

Morale sociale générale ; devoirs négatifs.

Nous sommes tenus de nous abstenir à l'égard de nos semblables de toute action qui pourrait les empêcher d'aller à leur fin, attenter à leur bien-être, à leurs facultés; enfin les priver des moyens qu'ils possèdent déjà d'accomplir leur destinée sur la terre. Tous ces devoirs sont contenus dans ce précepte : « Ne fais point à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait à toi-même. » De là l'obligation de respecter leur existence, le bien-être de leurs organes, qui condamne le meurtre, les mauvais traitements; l'obligation de respecter leur liberté, qui condamne la violence, l'oppression, les actes arbitraires; l'obligation de respecter leur propriété, cette condition indispensable d'activité et de puissance, et de s'abstenir par conséquent du vol, du pillage, de la fraude; l'obligation de respecter leur réputation, leur honneur, le plus précieux de tous leurs biens; enfin l'obligation de les respecter dans leur intelligence, c'est-à-d. de ne point dérober à leurs yeux la vérité, qui leur est indispensable pour se conduire dans la vie. La vérité est un bien qui appartient à tous, qui peut se partager entre tous, sans que la part de personne en soit diminuée. C'est donc une dette que chacun contracte envers tous, et que la nature nous ordonne évidemment d'acquitter, puisqu'elle nous a donné la faculté du langage, et le penchant à la vérité, si remarquable dans tous les

enfants. Il y a plus : comme l'individu ne peut tout connaître par lui-même, et que la plupart du temps il est obligé de s'en rapporter à ses semblables sur ce qu'il a besoin de savoir, lui cacher la vérité, l'induire en erreur ou l'y laisser, c'est lui faire un tort réel, c'est le livrer à toutes les conséquences funestes que l'erreur entraîne après elle. Nous sommes tous dans la situation d'un voyageur qui ne peut connaître qu'en la demandant la route qu'il doit parcourir. La lui cacher, lui en indiquer une autre, n'est-ce pas l'exposer à toutes sortes de fatigues et de dangers, et compromettre le but de son voyage? De là découle le devoir de la bonne foi, de la fidélité à tenir ses promesses. Qu'est-ce en effet que prendre un engagement et y manquer, si ce n'est persuader à quelqu'un qu'on agira d'une certaine façon envers lui, et ensuite agir d'une autre? Il aura compté sur la réalité d'un fait, il se sera conduit en conséquence, et votre manque de foi dérangera tous ses calculs, faussera toutes les démarches qu'il a pu faire, et le placera souvent dans une pénible situation. — Ces devoirs négatifs ont reçu le nom de *rigoureux*, et on les appelle ainsi, parce que nos semblables ont le droit de nous contraindre à les accomplir, c-à-d. de repousser par la force toute agression injuste, toute atteinte à leur personne et à leur bien-être. Mais comme le pouvoir n'existe pas toujours en raison du droit, et que l'agresseur n'est presque jamais le plus faible, les hommes se sont réunis et ligüés pour ainsi dire, pour protéger le droit contre la violence. De là l'origine et la légitimité des lois humaines qui ont pour but de contraindre l'homme à l'exécution des devoirs rigoureux. L'observation de ces devoirs a reçu le nom de *justice*.

Devoirs positifs.

Nous ne devons pas seulement respecter le bien-être et la fin de nos semblables, nous sommes aussi tenus de les aider à l'atteindre, et de développer les principes bienfaisants de leur nature. Ces devoirs sont confirmés par l'impossibilité

où serait l'homme d'arriver à sa fin sans le secours des autres hommes, ce qui est si évident pour l'enfant, l'infirme, le vieillard, le prolétaire ignorant, etc. En effet, Dieu les a créés pour une certaine fin, et pour y arriver il ne leur a pas donné d'autres moyens que l'appui de leurs semblables. Il a donc formellement voulu que l'homme aidât l'homme, c'est une mission dont il l'a investi et qu'il lui a spécialement déléguée, mission d'autant plus sacrée qu'il n'existe point d'autre être que lui qui puisse la remplir; et il a d'autant plus clairement manifesté ses intentions à cet égard qu'il l'a doué de penchans n'ayant d'autre but que de faciliter l'accomplissement de cette obligation sainte, l'instinct de la sociabilité, la compassion, l'amour, les sentiments de bienveillance, en un mot, la plus profonde sympathie pour ses semblables. Nous devons donc les secourir dans leurs souffrances et leurs dangers, protéger leur faiblesse, dissiper leur ignorance, aider leur activité par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, et, à défaut de ces ressources, par nos conseils, mais surtout par nos exemples. Si nous sommes ainsi tenus de faire indistinctement du bien à tous, à plus forte raison y sommes-nous obligés envers ceux à qui nous sommes redevables de bienfaits. L'humanité, la bienfaisance, la transmission des connaissances, les bons conseils, les exemples salutaires, la reconnaissance, sont les plus impérieux et les plus beaux de nos devoirs. C'est pour cela que l'égoïsme, la dureté de cœur, l'avarice, l'ingratitude, sont les vices les plus justement détestés parmi les hommes. Tous ces devoirs, que j'appelle positifs, ont cependant été nommés *imparfaits*, par opposition aux devoirs parfaits ou rigoureux, par la raison qu'on ne peut nous contraindre à leur accomplissement. Quelle est en effet la fin principale de notre activité? c'est de faire le bien et de le faire librement, pour acquérir la dignité, le mérite. Il serait donc contraire à la loi de l'homme et par conséquent à sa nature de le contraindre à accomplir le bien. Il résulterait de cette

contrainte une certaine réalisation de bien en soi, mais il n'existerait plus de bien moral, de bien librement accompli, et c'est là notre véritable destinée ici-bas. Voilà pourquoi les lois humaines qui ont pour objet de contraindre à l'exécution des devoirs rigoureux ne portent pas et ne doivent pas porter sur les devoirs positifs; si elles portent sur les devoirs rigoureux, ce qui est déjà une certaine atteinte à la liberté, c'est par la nécessité où se trouve la société de se conserver, de se défendre et de ne pas permettre la destruction de l'œuvre du Créateur. Mais cette atteinte à la liberté n'est pas si grave qu'elle paraît d'abord; car elle ne regarde que les actions qu'il n'y a pas autant de mérite pour l'homme à produire. Ainsi, il n'y a pas beaucoup de mérite à respecter les jours de ses semblables, et il y en a beaucoup à être bienfaisant et dévoué. C'est que la plupart du temps l'accomplissement des devoirs rigoureux n'exige pas de sacrifices, et que celui des devoirs positifs en exige presque toujours. Or, c'est le sacrifice qui constitue en grande partie le mérite.

Morale sociale particulière.

Elle se compose des devoirs qui résultent des rapports particuliers où nous sommes placés à l'égard de plusieurs de nos semblables par le fait de la société. Ces devoirs sont encore de deux sortes, parce qu'il y a pour l'homme deux sortes de société, la première, la plus intime, la plus immédiate, qu'on appelle société domestique ou famille; la seconde moins resserrée, mais non moins importante, qui est la société civile, consistant dans une grande réunion d'individus parlant une même langue, vivant sous les mêmes lois, et rassemblés dans un but d'intérêt commun.

Devoirs de l'homme dans la société domestique.

Les membres essentiels de cette société sont les deux époux et leurs enfants. On y a joint les domestiques, parce qu'ils vivent sous la direction du chef de la famille, sous le même toit, et qu'ils font ainsi partie de la *maison*, ainsi que l'in-

dique leur nom lui-même. La position respective des différents membres de la famille donne lieu à une foule de devoirs particuliers : nous mentionnerons les principaux. L'époux et l'épouse se doivent une affection, une confiance, une fidélité réciproque, la mise en commun de leurs ressources, une condescendance mutuelle, une grande douceur dans les rapports habituels de la vie, qui devient un véritable supplice quand elle est troublée à chacun de ses moments par l'aigreur du caractère et les querelles intestines. Mais l'union constante et indissoluble des époux est regardée comme le plus impérieux devoir du mariage, en raison des conséquences fatales qu'entraîneraient pour la société la libre séparation. En effet, la facilité de rompre cette union sainte des deux sexes, formée par la nature dans de si sages vœux, la ferait dégénérer en affections capricieuses, en libertinage, amènerait l'empiétement sur les droits que les autres hommes ont à la tendresse et à la fidélité de leurs épouses, ferait naître les jalousies, les haines et leurs déplorable suites, et apporterait un affreux désordre dans la société; de plus, elle compromettrait l'avenir des femmes, qui dans leur vieillesse se trouveraient sans appui, et celui des enfants, dont le sort dépend tellement des soins constants dont les entoure la sollicitude de leurs parents, et qui se trouveraient privés de cette admirable tutèle, toute de sentiment et d'amour, et que rien ne pourra jamais remplacer. Cependant l'incompatibilité qui se manifeste quelquefois entre les époux nécessite une séparation moins funeste que ne le serait la durée d'une union malheureuse. C'est alors à la loi humaine à régler ce cas exceptionnel, afin que le moindre caprice ne serve pas de prétexte à un abandon que de si puissants motifs condamnent en thèse générale. L'union constante est la règle, le divorce l'exception.

Devoirs des parents à l'égard de leurs enfants.

Les parents doivent à leurs enfants de les nourrir, de maintenir leur santé, de

fortifier leurs corps, de former leur cœur et leur esprit, et, par une éducation assortie à leurs facultés, les rendre utiles à eux-mêmes et à leurs concitoyens. Ils leur doivent surtout la morale du bon exemple. Ces devoirs sont peut-être les plus importants de tous; car sans les soins de leurs parents, les enfants sont incapables de développer par eux-mêmes les germes précieux que la nature a jetés dans leur âme, et l'éducation est sans contredit ce qui a le plus d'influence sur la destinée des individus et de la société.

Devoirs des enfants envers leurs parents.

De leur côté, les enfants sont tenus d'honorer, de chérir les auteurs de leurs jours, de leur obéir (car leurs parents tiennent de la nature la mission de les diriger), d'écouter et de provoquer leurs conseils, enfin de leur porter assistance dans leur vieillesse, et d'acquitter ainsi la dette qu'ils ont contractée envers eux.

Devoirs des domestiques et des maîtres.

Les devoirs des domestiques consistent dans l'obéissance, la fidélité, le respect, la discrétion; ceux du maître, de veiller à leur santé, de les traiter avec douceur, avec humanité, de proportionner leur tâche à leurs forces, d'exercer sur leur conduite une surveillance paternelle; ils ne doit pas non plus négliger de donner à leur esprit le développement intellectuel et moral que permettent les occupations auxquelles ils sont livrés, et, en échange des services pénibles qu'ils lui rendent, leur accorder les bienfaits d'une instruction convenable, et faire en sorte que leur position ne perpétue pas leur ignorance, c'-à-d. leur misère.

Devoirs de l'homme dans la société civile.

Ces devoirs sont d'abord généraux: la société n'étant autre chose qu'une réunion d'hommes associant leurs travaux dans un intérêt commun, tous les membres de cette société doivent concourir, chacun pour leur part, au bien général, à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils se trouvent placés. Aussi il y a des devoirs com-

muns à tous sans exception, comme le respect et l'obéissance aux lois, qui sont placées au-dessus de tous, et qui représentent, quoique imparfaitement, la justice divine sur la terre; le bon exemple, l'accomplissement des devoirs de sa charge, tous les efforts du zèle dans l'exercice de sa profession. Tout citoyen doit préférer l'intérêt public à son intérêt particulier, y sacrifier son repos, ses richesses, sa vie même, si l'intérêt général vient à l'exiger. Le patriotisme n'est pas seulement une vertu sublime, c'est encore un impérieux devoir. — En considérant la société sous un point de vue moins général, les membres qui la composent se divisent en deux classes, en *gouvernants* et en *gouvernés*. De là de nouvelles relations qui constituent des devoirs particuliers entre les deux termes de ces rapports.

Devoirs des gouvernants.

Il n'est pas de mission plus importante sur la terre que celle des hommes appelés à gouverner une société, à ériger les lois qui doivent la régir, à décider ainsi de la félicité ou du malheur de tout un peuple. Leurs devoirs sont les mêmes, qu'ils tiennent leur pouvoir de la naissance, de leur épée ou du libre consentement de leurs concitoyens; car les intérêts d'un peuple sont toujours les mêmes, et ils ne sont pas libres de disposer de l'humanité autrement qu'en se conformant aux dessein de son Créateur sur elle. Ce qu'ils doivent d'abord avoir constamment en vue dans les institutions et les lois qu'ils fondent, c'est que le plus grand nombre possible d'individus se développent conformément à la loi de l'humanité, et arrivent à la jouissance de tous les avantages auxquels Dieu appelle chacune de ses créatures. Le premier de tous leurs devoirs est donc d'apporter tous leurs soins à ce que chaque individu puisse, en travaillant, être assuré de l'existence matérielle; car le droit le plus sacré que tout homme apporte en naissant au sein d'une société est de pouvoir vivre de son travail. Ils doivent ensuite répartir les charges le plus également possible, veiller à l'exécution des lois, en bannir le privilège,

veiller surtout à ce que les dissensions intestines ne déchirent pas l'état, prévenir les guerres civiles, entretenir l'harmonie entre tous les citoyens, et protéger la république contre les invasions de l'ennemi. Un des points les plus essentiels de leurs obligations est de ne point tenir les peuples dans l'ignorance, de ne point asservir la pensée humaine à son funeste joug, mais de développer au contraire les intelligences en répandant dans toutes les classes une instruction conforme à la destinée de tous et de chacun. Car c'est le développement intellectuel qui seul assure à une nation sa prospérité, sa grandeur et sa force. Ils doivent donc favoriser la libre communication de la pensée, le libre concours des intelligences, seule condition du progrès de la science humaine. Mais c'est surtout l'instruction morale qu'ils doivent au peuple. La répandre est le plus sûr moyen de prévenir les désordres et les crimes, suite inévitable de l'ignorance, et d'établir entre tous les esprits un heureux accord, qui résultera de la connaissance que chacun aura de ses devoirs envers tous. Ils doivent avant tout être attentifs aux exemples qu'ils donnent; car leur position élevée tient attachés sur eux tous les regards, et leur bonne comme leur mauvaise conduite aura toujours une grande influence sur la moralité des masses. Ils doivent aussi, par de sages mesures, par le libre accès à toutes les professions, à tous les emplois, faire en sorte que les places soient occupées par ceux qui sont les plus propres à les remplir, et que les hommes se classent et s'organisent d'après leurs différentes capacités. En cela ils se conformeront aux intentions formelles du Créateur, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, et ils assureront mieux le progrès de la civilisation en mettant à leur véritable place tous les rouages de la machine sociale. Enfin, ils doivent favoriser de tout leur pouvoir le développement du commerce, de l'industrie, des sciences, des arts, en un mot, de toutes les forces civilisatrices qui font la gloire et la félicité d'une nation.

Devoirs des gouvernés à l'égard des gouvernants.

Les devoirs des gouvernés sont d'honorer les hommes qui représentent la loi, et de respecter en eux le caractère élevé dont ils sont revêtus; puis de veiller de leur côté à ce que les lois soient bien exécutées, car la vigilance du peuple est la meilleure sauve-garde des lois; d'exercer un contrôle sur les actes du pouvoir, d'exposer leurs réclamations quand ils les jugeront conformes à l'intérêt public, mais respectueusement et sans impatience, car les améliorations dans les lois ne sont durables qu'autant qu'elles sont progressives, et elles ont plus de stabilité quand elles sont obtenues par la patience et par la force de la raison que quand elles sont arrachées par la violence; de protester hautement contre les infractions aux lois, d'attendre, non seulement du temps, mais de la persévérance dans de justes réclamations, la réparation de l'injustice; enfin, de n'avoir recours aux moyens violents et extrêmes que quand tous les autres ont été épuisés, quand les lois les plus essentielles au maintien de leurs droits ont été violées, quand les intérêts les plus sacrés de la société sont évidemment foulés aux pieds, quand il n'existe plus d'autre voie pour sortir de l'esclavage que de briser ses fers.

Devoirs relatifs à la nature extérieure.

Si nous cherchons quelle est la fin des êtres animés ou inanimés qui nous entourent, et sur lesquels nous avons pouvoir et action, nous verrons bientôt qu'ils ont été mis en rapport avec nous pour deux fins principales : premièrement, afin de satisfaire à nos besoins, d'augmenter notre bien-être matériel par tous les avantages que peut en tirer l'industrie humaine; secondement, pour contribuer par les beautés qu'ils nous offrent à élever notre pensée, à la nourrir sans cesse de nobles et utiles inspirations, en un mot dans un but d'utilité et de beauté, si je puis m'exprimer ainsi. Nous devons donc avoir en vue, dans nos rapports avec la

nature extérieure, d'agir toujours conformément aux desseins manifestes du Créateur, c.-à-d. de respecter ces desseins et d'en favoriser la réalisation. Nous devons craindre de détruire rien de ce qui peut être utile à l'humanité, et rechercher au contraire toutes les ressources que la nature peut présenter, afin de les exploiter à notre profit et à celui de nos semblables. Nous devons également respecter les objets qui servent à embellir notre séjour ici-bas, qui portent l'âme à de sublimes méditations, à des sentiments élevés, par le spectacle magnifique qu'ils présentent à nos regards, par les grandes idées dont ils sont le symbole. Nous devons nous efforcer de les multiplier autour de nous, puisque la nature a donné à l'homme des facultés spéciales pour imiter, reproduire et combiner par les arts quelques-unes de ses innombrables beautés et de ses délicieuses harmonies; nous devons peupler notre demeure terrestre de tout ce qui peut en relever l'éclat, flatter l'imagination, nourrir utilement le cœur, ennoblir et sanctifier la pensée. Rappelons-nous aussi que, puisque le but de la matière est de nous fournir les éléments du beau et de l'utile, nous ne devons point sacrifier l'un à l'autre, mais les développer tous deux dans de justes proportions, maintenir entre eux un sage équilibre, car l'un s'adresse au bien du corps, l'autre au bien de l'âme; et il serait aussi déraisonnable de négliger le beau pour l'utile, ou de dédaigner l'utile pour s'occuper exclusivement du beau, que de cultiver l'âme aux dépens du corps, ou de donner au corps tous les soins au préjudice de l'âme. Il est un autre devoir, tout de bienveillance et d'humanité, qui consiste à épargner la souffrance aux êtres animés, en tant que cette souffrance n'est point nécessaire par les besoins qu'ils sont destinés à satisfaire. Si Dieu a voulu que plusieurs d'entre eux servissent au soutien de notre existence, il n'a pas voulu pour cela que nous exercions contre eux d'inutiles cruautés. Il les a créés sensibles, heureux à leur manière; en respectant leur

bien-être, nous respectons les intentions bienveillantes de l'auteur de la nature.

Devoirs relatifs à Dieu, ou morale religieuse.

Si un être a le sublime privilège de pouvoir connaître son créateur et le créateur de tout ce qui existe, le principe de toute vérité, de tout bien, de l'ordre admirable qui préside à l'univers; s'il est capable d'avouer sa toute-puissance, sa sagesse infinie, sa bienveillance à l'égard de ses créatures; si en outre il porte en son cœur tous les sentiments que doit exciter la vue des perfections et des bienfaits de la Divinité, il est conforme à l'ordre, au bien, à la fin des facultés qu'il a reçues, qu'un tel être élève sa pensée vers ce Dieu pour en admirer les perfections, se prosterner et s'humilie devant tant de grandeur, et paie un tribut d'amour et de reconnaissance à l'auteur de tous les biens dont il jouit et dont il peut jouir. Or, puisque l'homme, et par les révélations de sa raison, et par les sentiments dont il est capable, a été doué d'un semblable privilège, puisque Dieu a établi de tels rapports entre lui-même et sa créature, il est donc conforme aux desseins de Dieu, conforme à la fin de l'homme et à l'ordre général, que l'homme s'acquitte envers l'Être-Suprême de ce tribut d'adoration et de gratitude; qu'il nourrisse dans son cœur les sentiments de vénération et d'humilité, de crainte et d'espoir, d'amour et de reconnaissance, et qu'il les développe par tous les moyens qu'il aura en son pouvoir. On a donné le nom de *piété* à la vertu qui consiste dans l'accomplissement de ces devoirs, et leur ensemble a été appelé *religion* (du mot *religare*, parce qu'ils sont comme le lien qui unit l'homme à la Divinité). Ce qui donne plus de force à ces obligations et semble les rendre plus sacrées encore, c'est que leur accomplissement est la garantie la plus sûre, j'oserais presque dire la condition de l'accomplissement de toutes les autres. En effet, lorsque l'homme s'élève par la pensée et le sentiment vers celui qui est le principe de l'ordre, du bien, et

en particulier de la loi et de la fin humaine, il trouve dans ces méditations sublimes un motif puissant de ne point violer cet ordre, de se conformer à de si grands desseins, de respecter une volonté si auguste et si sage. L'idée de la toute-puissance de Dieu, de sa justice infaillible, lui inspire une secrète épouvante, qui le maintient dans l'observation de sa loi, et devient pour ses mauvaises passions le frein le plus puissant et le plus salutaire. S'il porte ses regards sur les immenses trésors de sa bonté, l'amour qu'excitera dans son ame la vue de tous les biens dont il l'a comblé, l'espoir qu'y fera naître la perspective des biens infinis promis à sa soumission et à sa vertu, lui feront accomplir sa fin avec plus de zèle, d'entraînement et de persévérance; enfin, il ne croira pas pouvoir lui donner de sa reconnaissance un témoignage plus sincère qu'en se montrant fidèle observateur de ses divins préceptes. C'est donc en s'approchant par le cœur et l'esprit de la source du devoir que l'homme deviendra meilleur; c'est là qu'il puisera les forces qui lui manquent, qu'il retrempera son courage; et s'il m'est permis, dans un pareil sujet, d'emprunter au paganisme une de ses allégories, de même que ce fils de la Terre dont nous parle la Fable sentait ses membres s'affaiblir quand ses pieds ne touchaient plus le sol, et recouvrait au contraire toute sa vigueur dès qu'il se rapprochait de sa mère, de même l'homme qui se tiendra éloigné de son Dieu par la pensée ne sentira plus en lui que langueur et faiblesse, et verra bientôt renaître toute son énergie s'il se rapproche par le cœur et l'esprit de celui qui est son principe et sa fin.—L'homme n'est point seulement un pur esprit, mais un esprit servi par des organes, et il est entouré d'objets matériels qui le sollicitent et attirent sur eux son attention, sans cesse et de toutes parts; s'il n'aide et ne favorise en lui l'expansion des idées et des sentiments religieux par certains actes extérieurs, il n'aura jamais la force suffisante pour réaliser le *culte intérieur* de la pensée. Ces actes, qui constituent ce

qu'on appelle le *culte extérieur*, deviennent donc nécessaires pour l'accomplissement des devoirs de l'homme envers la Divinité; ils sont donc obligatoires comme eux, puisqu'ils sont la condition indispensable de leur exécution. Il y aurait en effet autant de danger et d'inconvénient à s'en abstenir qu'il y en aurait à se borner à des mouvements extérieurs qui ne seraient accompagnés d'aucun sentiment véritable de piété; de là la légitimité du culte extérieur, qui consistera avant tout dans des prières destinées, non pas à demander à Dieu qu'il change au gré de nos désirs les lois régulières et constantes de la nature (notre raison nous dit assez que de tels vœux ne seraient point exaucés), mais à célébrer les louanges de l'Etre-Suprême, à lui rendre les hommages de notre admiration et de notre reconnaissance, à dire les craintes que sa justice inspire, les espérances que permet de concevoir son inépuisable bonté, à exprimer le repentir qu'on éprouve des actions contraires à sa loi, et la promesse de rester fidèle à ses divins commandements. Voilà comme la prière sera vraiment efficace, car elle affermira nos résolutions vertueuses, nous ramènera dans la voie du bien, nous donnera les forces pour y persévérer: cet entretien de tous les jours de la créature avec son Créateur, la sanctifiera, et lui prêtera les forces dont elle a besoin contre ses ennemis de tous les jours. Si chaque soir et chaque matin nous recevions la visite d'un ami vertueux et sage, qui nous rappelât nos devoirs, nous consolât dans nos peines, ranimât notre courage, fortifiât nos espérances, et, par des paroles à la fois sévères et bienveillantes, nous affermit dans la pratique du bien, ne serait-ce pas pour notre volonté chancelante un puissant auxiliaire? Que sera-ce donc si nous nous mettons en présence de ce Dieu, qui n'est pas seulement notre ami, mais qui est notre maître, mais notre juge, mais notre créateur et l'auteur de tous nos biens, et qui, par la voix de la raison, qui est son interprète, ne nous donne pas seulement des conseils pleins de douceur, mais nous

ordonne impérieusement d'accomplir notre glorieuse destinée? — Maintenant, quelle garantie le culte extérieur aura-t-il de son exécution? il n'en existe point d'autre que la communauté de la prière et le culte public, qui appelle à certains jours marqués tous les hommes au temple. D'abord, l'expression de nos sentiments religieux ne recevra que plus de force de ce concert d'hommages et de louanges; mais, et c'est là le point essentiel, le fait même de se réunir à des époques fixes pour prier en commun offre une garantie efficace à l'accomplissement de ce devoir. Devenu institution sociale, usage consacré, fait extérieur et public, en frappant ainsi les sens, il rappelle plus vivement l'esprit à l'obligation sainte de la prière, obligation que nous oublions bientôt si nous restions livrés à nous-mêmes et aux seules inspirations d'une réflexion distraite par tous les soins de la vie matérielle. Mais de plus, du fait d'accomplir un devoir *en commun*, il résultera que chacun sera appelé à la prière et au temple par ce nouveau motif qu'il craindra de donner par son absence l'exemple de l'impiété à ses semblables, ou d'être lui-même défavorablement jugé par eux. — J'ai insisté sur les devoirs religieux, non qu'en eux-mêmes ils soient plus obligatoires que les autres, mais parce que je les regarde comme le lien qui les unit tous et qui en favorise le plus efficacement l'exécution, en un mot, le véritable *palladium* de la morale. Mais, j'ajouterai, pour terminer, une considération très importante: puisque le but principal de l'accomplissement de ces devoirs est de nous aider à pratiquer les autres, c'est précisément pour qu'ils ne manquent point leur but qu'il faut bien nous garder de nous laisser entraîner pour eux seuls à négliger les obligations de la vie active, et de nous endormir dans le temple, par l'effet dangereux de contemplations ascétiques, de pratiques minutieuses et de mystiques extases. La loi de l'homme est d'arriver à sa fin par des efforts et des luttes de tous les jours. Si la prière est nécessaire avant le combat, elle

ne saurait en tenir la place: or, sans combat, point de mérite, point de gloire pour l'homme. Si donc il se contente de prier, laissant combattre seuls ses frères, qu'il a mission de défendre, il est aussi coupable que celui qui déserterait son poste: il a manqué sa fin ici bas.

C.-M. PAFER.

DÉVOLUTION. On appelle de ce nom l'attribution à l'une des deux branches de la famille d'un défunt de la moitié de son héritage, qui aurait appartenu à l'autre branche, si celle-ci eût subsisté. Pierre meurt, il n'a pas d'enfants: sa succession devrait se partager par moitié entre sa ligne paternelle et sa ligne maternelle; mais cette dernière est éteinte, il n'y reste plus personne au degré successif, sa portion passe à la ligne paternelle: voilà ce qu'on nomme la *dévolution*, et le seul cas où elle puisse s'opérer dans notre droit actuel. — Ce nom était connu aussi dans le droit ancien; mais des deux acceptions sous lesquelles il y était pris, une seule offrait de l'analogie avec celle qu'il reçoit aujourd'hui. En ce sens, il s'applique aux *propres*, et désignait une exception à la fameuse règle *paterna paternis, materna maternis*. On sait qu'autrefois les immeubles ne pouvaient, par succession, sortir des familles dont ils avaient été reçus; que les collatéraux maternels d'un défunt ne succédaient pas aux héritages qu'il tenait de ses parents paternels, et *vice versa*. Il y avait cependant un cas où cette intervention de l'ordre régulier était admise: c'était celui où le lignage d'où venait le *propre* était éteint. Évidemment, on ne pouvait pas conserver l'héritage à une race qui n'existait plus. Tel est positivement, sur une plus grande échelle, notre droit de dévolution d'aujourd'hui. — Quant à l'autre espèce de dévolution ancienne, elle a complètement disparu avec la forme sociale à laquelle elle se rattachait. Par cette autre espèce de dévolution, qui n'avait que le nom de commun avec la précédente, il était, dans le ressort des coutumes assez peu nombreuses qui l'admettaient, défendu au survivant des époux de dispo-

ser de ses biens acquis avant ou pendant le cours de l'union, à quelque titre que ce fût, héréditaire ou autre, au préjudice des enfants nés de lui et du prédécédé. C'était, on le comprend, un moyen de protéger ces enfants contre les conséquences des seconds mariages; et la loi religieuse, qui voit de mauvais œil les secondes noces, venait ici en aide à la loi civile, alors animée de l'esprit de la perpétuité des races, et partant du désir de la conservation des biens dans les familles; par où l'on conçoit aisément aussi combien vite la disposition a dû tomber à la chute de l'ancien ordre de choses. JAMET.

DÉVOTION. En parlant de *dévotion*, il y aurait un moyen bien simple de se faire lire jusqu'au bout, même avec une certaine avidité: ce moyen, on le devine, ce serait de donner à ce mot une tout autre acception que celle qu'il doit avoir. Mais laquelle adopter? Nous ne serons pas d'accord avec certaines gens si nous donnons à la dévotion d'autres synonymes que *bigoterie*, *cagotisme*, ou autres semblables; et si nous ne faisons de tous les *dévots* autant d'esprits faibles et à préjugés étroits. Nous ferons sourire de pitié ces jeunes gens aux belles manières, qui mettent l'incrédulité au rang des articles de mode, et qui s'étudient au miroir pour bien prononcer les mots *superstition*, *jésuitisme*, *hypocrisie*, et d'autres qu'ils ont retenus beaucoup mieux que les leçons du collège. Nous dérangerons toutes les idées de nos élégantes, si nous ne faisons de la dévotion un fantôme sec et décharné, à mine sévère et repoussante, à parole dure et austère, qui ne sort jamais de l'église, qui condamne toute espèce de plaisir, qui fuit les gens où qui les effraie. Enfin viendra la *dévote*, au maintien composé, écouter d'un air dédaigneux et soupçonneux ce que nous avons à dire de la vertu qu'elle professe; plus nous en dirons de bien, moins elle sera contente: ce n'est pas là sa dévotion à elle: car, nous dit saint François de Sales, qui s'y connaît, chacun peint cette vertu selon sa passion et sa fantaisie, comme ces pein-

tres qui donnent à toutes leurs figures les traits des personnes qu'ils aiment. Ce n'est point auprès de ces gens-là que nous irons chercher nos idées. — D'après son étymologie (*devoveo*), la dévotion ne serait qu'un dévouement; être dévot serait être *dévoté* à Dieu, et par conséquent s'attacher à remplir les devoirs qu'il impose. On voudra bien là-dessus s'en rapporter à Bourdaloue: « Faire de son devoir, dit-il, son mérite par rapport à Dieu, son plaisir par rapport à soi-même, et son honneur par rapport au monde, voilà en quoi consiste la vraie vertu de l'homme, et la solide dévotion du chrétien. » Considérée de cette manière, la dévotion devient une vertu indispensable à tous les hommes, puisqu'il n'en est aucun qui n'ait des devoirs à remplir. — L'homme véritablement dévot ne fait pas consister sa piété dans de vaines formules: aimer Dieu, observer ses préceptes, travailler constamment à lui plaire, conformer sa volonté à la sienne, accepter de lui les biens avec reconnaissance, les épreuves avec résignation, c'est là son unique soin, sa principale étude. Il ne sacrifie point à des pratiques de son choix les obligations plus essentielles: servir Dieu, selon lui, c'est remplir avant tout les devoirs de son état. Et pourtant il ne négligera point ce qui lui semble moins rigoureux: viser plus haut pour atteindre juste, en fait de religion, c'est sa devise; et s'il aspire à la perfection des conseils évangéliques, c'est pour se maintenir plus sûrement à la hauteur des préceptes. Plus il aime Dieu, plus il aime aussi ses frères, et, loin de s'isoler comme un être inutile, la dévotion le rapproche des hommes et lui donne toutes les vertus sociales; « son commerce n'a point d'amertume, sa conversation n'engendre point l'ennui. » Son abord est affable, son visage ouvert, son cœur franc et sans détour, ses paroles pleines de douceur et de charité. Tous ceux qui le connaissent s'attachent à lui, parce qu'il sait se faire tout à tous, s'accommoder à toutes les humeurs, à tous les caractères: il pleure avec ceux qui gémissent, il rit avec ceux

qui sont dans la joie ; il ne cherche point les plaisirs par goût, il les accepte par complaisance, et n'en condamne que l'abus. Sévère pour lui-même, il est toujours indulgent pour les autres : s'ils sont fâcheux, il les supporte ; s'ils s'égarent, il les plaint ; s'ils l'offensent, il leur pardonne. Sans acception de personne, il fait le bien partout où il peut le faire, et il se croit encore redevable envers ceux qu'il a pu obliger. Toujours content, parce qu'il est sans désirs, joyeux parce qu'il est sans remords, on trouve en lui le plus heureux caractère, une humeur toujours égale, une douceur inaltérable. En un mot, un véritable dévot est une personne parfaite, ou du moins qui cherche à le devenir. Mais nne telle personne ne se trouve pas partout. N'allons pourtant pas croire qu'elle soit impossible à trouver, ou que la dévotion ne soit que chimère, que mensonge, qu'hypocrisie. Qu'il y ait des hommes qui se couvrent du manteau de la piété pour cacher des vues criminelles, on ne saurait le nier ; l'hypocrisie se glisse partout : on voit des hypocrites en probité, des hypocrites en sagesse, des hypocrites en amitié, des hypocrites en patriotisme, des hypocrites même en in-crédulité, comment n'y aurait-il pas d'hypocrites en dévotion ? Mais il n'est pas difficile de soulever le masque de ces imposteurs : outre qu'ils laissent voir de temps en temps un *petit bout d'oreille*, leur dévotion, qu'ai je dit ? leurs *grimaces*, se trahissent toujours par quelque chose d'exagéré qui sent l'affectation. Honte donc à ces tartufes ; pour lesquels un nouveau Molière n'aurait pas trop de tous ses traits ! Mais, pour quelques scélérats, n'allons pas faire le procès à la dévotion elle-même, et, puisque j'ai nommé Molière, qu'il me soit permis de lui emprunter quelques vers, qu'ont ouliés sans doute ceux qui ne voient partout que des tartufes. « Vous avez connu, dit Cléonte à Orgon,

Qu'un par un s'êtoit tous éton prévenu ;
Mais pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vauc'en
Vous enfoncât les erreurs de tous les gens de bien ?

Quoi ! parce qu'un fripon vous écha avec audace
Sous le pompeux étal d'une austère grimace,
Vous voulez que parient on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévôt ne se trouve aujourd'hui
Laisant aux libertins ces sottises conséquences
Dénier la vertu d'avec les apparences,
Ne hasarder jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture ;
Mais, au vrai sête aussi n'allz pas faire injure.

— Ce qui éloigne de la dévotion, c'est l'exemple de certaines gens qui la rendent ridicule par les défauts dont elles l'accompagnent. Une personne sera très fidèle à différentes pratiques de piété, consacrer plusieurs heures à la prière, à de pieuses lectures, et, de la même langue dont elle prétend bénir le Seigneur, elle ira flétrir la réputation des autres, se faire un jeu de les déchirer à belles dents ; elle visitera force églises, y entendra toutes les jons plusieurs messes, sera de toutes les confréries, de toutes les associations pieuses, et elle négligera le soin de son ménage, l'éducation de sa famille ; ange fervent à l'église, ce sera le diable à la maison ; valets, enfants, époux, tout devra céder aux bizarreries de son humeur, plier sous ses moindres caprices, souffrir de toutes ses violences et de ces saints emportements ; elle ira *quatre fois par mois se vanter à confesse*, sans se douter le moins du monde qu'il y ait rien à reprendre ou à corriger en elle ; elle aura beaucoup de soins, beaucoup d'inquiétudes sur la conduite des autres, et saura se pardonner ce qu'elle appelle ses imperfections, rachetées d'ailleurs par tant de pieux exercices ; son amour pour Dieu sera si grand qu'il ne lui en restera plus pour les hommes ; et malheur à celui qui devra sentir les atteintes de sa rude charité ! Ah ! si tout cela s'appelle de la dévotion, que Dieu veuille bien m'en préserver ! Il ne faut pas confondre (et c'est ici l'erreur) les *pratiques de dévotion* avec la dévotion même : celle-ci est nécessaire, les autres ne le sont pas ; je dis plus : elles seraient condamnables si elles tenaient lieu de religion, si elles venaient à empiéter sur les devoirs. « Cette faute, dit saint François de Sales, arrive néanmoins

bien souvent ; et le monde , qui ne discerne pas , ou ne veut pas discerner entre la dévotion et l'indiscrétion de ceux qui veulent être dévots , murmure et blâme la dévotion , laquelle ne peut mais de ces désordres. » — Qu'une personne , même pieuse , ait des défauts , cela se conçoit : la dévotion , comme toutes les vertus , a ses degrés ; là comme ailleurs , la perfection est rare. On peut avec de la piété conserver quelques faiblesses , parce qu'on est toujours homme ; et , sans la piété , ces faiblesses seraient beaucoup plus grandes : contentons-nous donc de les signaler , sans pour cela crier à l'hypocrisie : parce qu'une personne est dévote , il ne faut pas être plus intolérant à son égard qu'on ne le serait si elle n'avait ni foi , ni mœurs. A côté de la vertu la plus solide , notre humanité se réserve toujours une petite part , ce qui a fait dire que *partout où Dieu a une église , le diable veut avoir une chapelle*. Mais , si l'on voulait suivre mes avis , les dévots travailleraient à rétrécir autant que possible cette *chapelle du diable* , et les autres se garderaient bien d'imputer à la dévotion les travers de ceux qui la professent. — Nous avons parlé des *pratiques de dévotion*. C'est ainsi qu'on nomme les prières , les rites qui ne sont ni de précepte , ni d'observance générale dans l'église , certains usages qu'elle n'autorise que comme aliments à la piété. C'est aux pasteurs à empêcher que ces pratiques ne dégénèrent en abus superstitieux , et à éclairer l'ignorance de ceux chez qui elles pourraient usurper la place de la religion. C'est la simplicité du cœur qui fait le mérite de ces usages. L'homme du monde peut les traiter de minuties ; l'homme religieux se rassure en lisant dans l'Évangile que celui qui est fidèle dans les plus petites choses le sera dans les plus grandes. Il continuera donc à mêler à son travail quelques formules de prières qui le font trouver plus léger , à s'entourer de pieuses images qui semblent lui rappeler ses devoirs , ou lui assurer la protection des saints ; l'enfant bénira sa prière à son bon ange pour qu'il veille à

ses côtés ; la jeune fille revêtira le scapulaire pour porter la livrée de Marie , ou récitera le rosaire pour s'endormir sous sa protection ; une mère qui craint pour son enfant le vouera à la vierge , ou bien entreprendra pour sa guérison quelque pieux pèlerinage ; le laboureur confiera ses moissons à saint Éloi , le vigneron ses vendanges à saint Vincent ; saint Roch sera invoqué dans le choléra , saint Nicolas dans la tempête , etc. « Il ne s'agit pas , dit Châteaubriand , d'examiner rigoureusement ces croyances. Loin de rien ordonner à leur sujet , la religion servait au contraire (et sert encore) à en prévenir l'abus et à en corriger l'excès. Il s'agit seulement de savoir si leur but est moral , si elles tendent mieux que les lois elles-mêmes à conduire la foule à la vertu. Et quel homme sensé peut en douter ? A force de déclamer contre la superstition , on finira par ouvrir la voie à tous les crimes. Ce qu'il y aura d'étonnant pour les sophistes , c'est qu'au milieu des maux qu'ils auront causés , ils n'auront pas la satisfaction de voir le peuple plus incrédule. S'il cesse de soumettre son esprit à la religion , il se fera des opinions monstrueuses. Il sera saisi d'une terreur d'autant plus étrange qu'il n'en connaîtra pas l'objet , il tremblera dans un cimetière où il aura gravé que *la mort est un sommeil éternel* ; et , en affectant de mépriser la puissance divine , il ira interroger la bohémienne , ou chercher sa destinée dans les bigarrures d'une carte. Il faut du merveilleux , un avenir , des espérances à l'homme , parce qu'il se sent fait pour l'immortalité. Les *conjurations* , la *nécromancie* , ne sont chez le peuple que l'instinct de la religion , et une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire quand on ne croit plus à rien ; on a des devins quand on n'a plus de prophètes , des sortilèges quand on renonce aux cérémonies religieuses ; et l'on ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur. » L'abbé C. BANDEVILLE.

DÉVOUEMENT (du latin *devovere* , dévouer). Le *dévouement* consistait chez

es anciens peuples à offrir sa vie en sacrifice aux dieux pour détourner leur colère de sa patrie et lui conquérir leur protection et leurs bienfaits. Cet acte était empreint de la superstition qui gouvernait le genre humain dans ces premiers âges : ainsi, on croyait que les calamités qui venaient fondre sur un peuple étaient envoyées par les divinités malfaisantes des enfers, et que lorsque les prières, les vœux, les victimes, n'étaient pas suffisantes pour les apaiser, c'était du sang humain qu'il fallait répandre. Alors quelque homme généreux pensait qu'en attirant sur sa tête la vengeance des dieux, il détournait de ses concitoyens le fléau qui les menaçait tous. En sa qualité d'acte religieux, le dévouement était souvent accompagné de certaines cérémonies propres à frapper l'esprit du vulgaire. Il y en avait de singulières dans les dévouements des anciens Romains, et la vive impression qu'elles produisaient sur l'imagination du peuple contribua plus d'une fois à amener les résultats qu'on attribuait à de tout autres causes. Ainsi, quand une armée savait que le général ennemi s'était *dévoué* et avait péri, elle croyait voir tout l'enfer conjuré contre elle, et son découragement amenait sa défaite, tandis que le trépas du général était pour les siens un gage assuré de la victoire, et leur inspirait une confiance qui doublait leur force et leur courage. — Mais, quoique le dévouement fût alors conseillé par la superstition, cet acte n'en était pas moins méritoire, puis qu'on ne peut faire un plus grand sacrifice, et que ce sacrifice était inspiré par la plus noble intention et le plus beau des sentiments, l'amour de ses semblables poussé jusqu'à l'abnégation de soi-même : seulement, il était fait aveuglément et quelquefois consommé en pure perte. On ne vendait point sa vie alors, on l'offrait aux dieux en expiation ; on croyait qu'il suffisait de mourir, et que le fait seul d'un mort volontairement subie assurait à un peuple le gain d'une victoire ou la cessation d'un fléau : c'était au ciel qu'on remettait le soin d'accomplir l'œuvre de

salut. — L'acte du dévouement était trop sublime, trop conforme aux inspirations de la charité chrétienne pour ne pas survivre au paganisme. Mais il est maintenant plus éclairé et plus efficace, parce qu'il est mieux appliqué. Il ne consiste plus à offrir sa tête à la Divinité et à s'immoler comme on faisait d'une victime expiatoire, pour fléchir le ciel et le rendre propice ; il consiste à agir sous la menace du trépas pour le bien de ses semblables, à prendre une détermination qui coûtera la vie, mais qui amènera par elle-même des résultats utiles à la cause de l'humanité. Ainsi, le mot *dévouement* a pris un autre sens dans les âges modernes. On n'y attache plus l'idée d'un acte religieux, accompli solennellement et seulement dans certaines circonstances. L'homme n'a plus besoin de croire aux oracles pour faire le sacrifice de sa vie. Ses oracles, maintenant, c'est son cœur et sa raison. Aussi, ce mot a-t-il reçu une extension beaucoup plus grande, c.-à-d. qu'il s'applique à un bien plus grand nombre d'actions, à toutes celles qui impliquent l'idée d'abnégation totale de soi-même au profit de ses semblables. Comme cette abnégation peut avoir lieu de plusieurs manières, il y a plusieurs espèces et même plusieurs de grés de dévouement. Nous placerons au premier rang celui qui consiste à accepter une mort certaine en échange du bien qui peut en résulter. Ainsi le brave d'Assas se dévoua de la sorte, lorsque par son silence il pouvait acheter la vie, et qu'il préféra succomber sous les bayonnettes ennemies que des laisser ignorer aux siens le danger qui les menaçait. Nous avons été témoins d'un dévouement semblable de la part d'un jeune homme qui mourut dans notre dernière révolution en combattant pour la liberté. Son nom, je crois, est ignoré, mais le souvenir de son action ne s'effacera jamais de notre mémoire. Il voyait ses concitoyens intimidés par la présence d'un ennemi redoutable : voulant ranimer leur courage par l'exemple d'un beau trépas, il se précipita au milieu des

bayonnettes qui le menaçaient, en l'écriant : *Mes amis, je vais vous apprendre à mourir*, et à l'instant il tomba percé de coups. Ces sortes de dévouements sont les plus sublimes, mais aussi les plus rares; peu d'hommes sont capables d'une abnégation aussi complète de soi-même, d'un sacrifice aussi absolu. — On appelle encore dévouement l'action qui consiste, non plus à accepter une mort certaine, mais à en courir les chances, à s'exposer aux plus grands dangers, soit pour arracher quelqu'un au trépas, soit pour faire triompher une cause que l'on croit juste et sainte, on enfin dans un motif d'intérêt général. Ainsi se dévouent ceux qui bravent la furie des flots pour sauver des malheureux que la tempête est près d'engloutir; ceux qui, pour ramener à la lumière des travailleurs que la terre a ensevelis, s'exposent à s'ensevelir eux-mêmes tout vivants, et à mourir de la plus horrible mort; ceux encore qui affrontent tous les périls de la contagion pour lui dérober quelques victimes. Ainsi se dévouaient ces hommes pieux qui allaient dans les forêts du Nouveau-Monde, à travers des dangers sans nombre, conquérir des peuples à la morale et à la civilisation. On doit admirer un dévouement de cette nature dans l'action de ce savant, aussi grand par le cœur que par le génie, M. Gay-Lussac, qui se transporta par-delà le séjour des nuages, par-delà les régions que le vol de l'aigle ne peut franchir, pour ravir les secrets à l'espace, et rapporter à la science des richesses dont l'aventureuse conquête eût effrayé les plus intrépides courages. — Enfin, on regarde encore comme un dévouement de sacrifier, non pas la vie elle-même, mais ce qu'il y a de plus précieux dans la vie, son avenir, sa liberté. Ainsi, un homme qui se dépouille de tous ses biens au profit de la cause qu'il sert, et qui se résigne dans un but généreux à toutes les douleurs de la pauvreté, accomplit un grand dévouement. Nous devons reconnaître du dévouement dans ces femmes qui renoncent à leur liberté et à toutes les jouissances légitimes

que la vie peut leur offrir, pour s'enfermer dans les asiles de la souffrance, et prodiguer aux malades les bienfaits de leurs soins assidus et de leurs consolantes paroles. Ces dévouements ont moins d'éclat, et semblent moins admirés des hommes que ceux qui entraînent le sacrifice de la vie. Ils ne sont cependant guère moins méritoires. Car, si dans ce cas on n'offre pas à l'humanité son existence même, on lui en offre tous les instants passés dans les privations, les regrets, les souffrances; et si on ne sacrifie pas tout d'un coup ce que l'homme a de plus cher, le mérite est ici compensé par la longue résignation, la persévérance dans le sacrifice. C'est un dévouement de tous les jours, de tous les moments. — Le dévouement est l'action la plus héroïque et la plus glorieuse à laquelle l'homme puisse s'élever : c'est le plus bel usage qu'il fasse de sa liberté, c'est l'apogée de la vertu. Ce ne sont plus ici de pénibles efforts, de rudes épreuves auxquelles on se soumet pour accomplir sa loi; c'est l'individu qui s'efface à ses propres yeux devant le bien de ses semblables; qui est animé pour eux d'une sympathie si profonde, pénétré d'un si saint respect pour le plus beau de ses devoirs, qu'il n'hésite pas à faire l'abandon de son être aux intérêts de l'humanité. C'est la créature qui s'abaisse volontairement et s'immole devant l'œuvre de Dieu, devant le bien, et il n'est point de plus bel hommage qu'elle puisse offrir à son Créateur. Aussi, ce que les chrétiens exaltent le plus dans le fondateur de leur religion, ce qu'ils trouvent en lui de plus sublime et de plus divin, c'est d'avoir offert sa vie en sacrifice pour le salut des hommes. — Quoique les dévouements soient plus éclairés dans les âges modernes qu'ils ne l'étaient dans l'antiquité, cependant il en est auxquels on peut reprocher d'être aveugles, inutiles, quelquefois même funestes : car, tant qu'il restera de l'erreur parmi les hommes, on verra toujours son ombre obscurcir la vertu. Ce qui les conseille aujourd'hui, c'est la passion et le fanatisme dont le bandeau

peut couvrir les yeux des mortels les plus généreux. Il y avait du dévouement dans ce jeune moine qui, croyant servir par un meurtre la cause de sa religion et de son pays, se résigna à tomber au pied de sa victime, et vit sans pâlir tous les glaives tournés contre son sein désarmé. Il y avait du dévouement dans ces jeunes gens que nous avons vus naguères prendre une si grande part à nos discordes civiles, et qui ont combattu jusqu'à la mort avec un courage désespéré contre leurs propres concitoyens, pour une cause qu'ils croyaient celle de la liberté et du bien public ! On pourra les blâmer d'avoir cédé trop promptement à l'entraînement des passions politiques, de n'avoir point reculé devant la violence et l'effusion du sang, qui inspire une si juste horreur, mais on ne pourra du moins leur refuser l'héroïsme du dévouement. — On doit aussi blâmer le dévouement en pure perte, par exemple, celui d'un homme qui, ne sachant point nager, et voyant son semblable près de périr dans les flots, s'y précipite aveuglément lui-même sans calculer que ses efforts seront impuissants, et qu'il livre à la mort deux victimes au lieu d'une. Tant il est vrai que la raison seule doit présider à tous nos actes, veiller sur les sentiments les plus généreux et diriger nos plus nobles inspirations ! — Je ne dois point finir sans relever dans l'action sublime du dévouement un de ses plus importants caractères ; c'est qu'à elle seule elle est une preuve de la vie future où l'homme doit recevoir le prix de ses vertus : la croyance à ce glorieux avenir ne serait appuyée d'aucun autre raisonnement que la vue d'un seul acte de dévouement suffirait pour la faire adopter sans autre examen. L'idée de mérite et de récompense est unie dans notre esprit par un rapport intime et indissoluble à l'idée de bien accompli librement et avec sacrifice. Où serait donc la récompense de l'abandon que l'on fait de sa vie, puisqu'à l'homme qui se dévoue il ne reste pas même pour dédommagement la consolante satisfaction de sa conscience ? Car ; si l'on suppose que

l'homme reçoit ici-bas tout le prix de ses bonnes actions, il arriverait que l'action la plus belle et la plus méritoire de toutes serait précisément la seule qui demeurerait sans récompense : je me trompe, sa récompense serait le trépas, le sort que la justice humaine réserve aux plus grands criminels ! Alors, on se trouve enfoncé dans cet invincible dilemme, qui consiste, ou à regarder le dévouement comme le fait d'un niais et d'un insensé, ou bien à reconnaître qu'un meilleur avenir attend l'homme capable d'un pareil sacrifice. Qui oserait hésiter un instant entre ces deux propositions ?

C.-M. PAFPE.

DEXTÉRITÉ, qualité d'action, et qui, en général, s'applique à des détails. Il y a une dextérité des mains comme une dextérité de l'esprit : la première se rencontre facilement, on l'acquiert par la seule persévérance de l'habitude ; la seconde est beaucoup plus rare, elle suppose une foule de combinaisons rapides, instantanées, et qui, en parvenant toutes à écarter un obstacle, achèvent le succès. La dextérité est une qualité qu'il ne faut placer qu'au second rang ; cependant il est bien des circonstances où son concours est indispensable. Dans les gouvernements représentatifs ; il faut sans doute que les ministres apportent de la justesse et de la profondeur dans leurs plans ; mais s'agit-il de lois, comme celles-ci doivent être discutées au sein de deux assemblées, il importe que les mêmes ministres se montrent pleins de dextérité au moment des débats ; ce n'est pas assez qu'ils aient le génie de l'ensemble, ils sont tenus de posséder l'habileté des détails, autrement ils sont vaincus. Aussi savent-ils prendre leurs précautions à l'avance. C'est dans le choix des hommes qui doivent être placés en tête des assemblées publiques ; qu'ils font preuve d'une première dextérité : ils manœuvrent de façon à pouvoir compter sur leur dévouement ; leur est-il acquis, ils exercent, au moyen de ces deux intermédiaires, la direction principale, et ils restent les maîtres des deux *grands pouvoirs sociaux* dont ils subis-

sont le contrôle. — Il faut bien se garder de confondre la dextérité avec l'astuce et les déguisements : ceux-ci remontent à la pensée première ; la dextérité, au contraire, se renferme dans l'exécution ; elle n'est donc pas repréhensible en elle-même ; elle ne le devient que par les objets auxquels elle s'attache. — On est souvent contraint de recourir à la dextérité pour amener plus sûrement les hommes à remplir leurs devoirs : les met-on subitement en présence de ceux-ci, ils s'en éloignent avec dégoût ; ils n'y voient que des exigences qui les blessent ou des obligations qui leur pèsent. Parvient-on, au contraire, à leur montrer la considération et l'action publique qui découlent de l'accomplissement de ces mêmes devoirs, ils se piquent d'honneur et courent au-devant de tous les sacrifices. Ce genre de dextérité si louable est applicable, sauf quelques modifications, aux hommes de toutes les classes de la société : pour réussir, il ne demande qu'à être mis en usage. — La dextérité est indispensable aux chefs de parti ; il se trouvent en présence de tant de petites passions que s'ils ne savent pas leur donner le change en les flattant ils n'ont plus bientôt de partisans, c.-à-d. de chances de victoire. — On a vu, par un contraste remarquable, des chefs de parti joindre à la dextérité la plus consommée la fougue et l'emportement : tel a été Voltaire. Comment a-t-il pu parvenir à triompher en définitive ? C'est qu'il ne cédait à la fougue et à l'emportement que lorsqu'on le blessait dans ses susceptibilités d'auteur ; avait-il, au contraire, à défendre les intérêts du parti dont il était le chef, il faisait preuve d'une dextérité que rien ne pouvait embarrasser ; et, comme chez lui le *philosophe* était bien plus en scène que l'écrivain, Voltaire a dû l'emporter à la longue. — Les méridionaux réunissent la dextérité à la colère ; ils emploient la première pour attirer les individus, et la seconde pour briser les obstacles qu'ils ne peuvent tourner. — Les femmes, grâce à leur nature même, ont à leur service toutes les ressources

de la dextérité ; il leur arrive bien quelquefois de s'en servir pour nous tromper, mais elles aiment mieux, en général, la réserver pour nous rendre heureux. De quelle dextérité ne font-elles pas preuve pour entretenir l'union et l'harmonie entre tous les membres d'une même famille ! comme elles déguisent les torts des uns ! comme elles font valoir les qualités des autres ! Profitant des plus légères apparences, elles amènent des réconciliations entre gens dont les opinions sont opposées ; elles parviennent à les convaincre que de part et d'autre on s'est fait des concessions volontaires ; enfin, elles persuadent aux caractères les plus antipathiques qu'ils peuvent se convenir, et elles finissent par les faire vivre en paix. Sans posséder la connaissance des affaires publiques, que de fois, les femmes, par le seul instinct de leur dextérité, ont découvert le côté faible des partis ou leur ont préparé de nouvelles ressources ! Dans les affaires privées, les contestations ou les procès, s'il y a une démarche décisive à faire, la dextérité des femmes la devine. — Quant aux jeunes filles, leur dextérité, pour être moins étendue, a bien aussi son prix. Hésitent-elles, par exemple, entre un homme riche qui leur assure de grands avantages de fortune et de grandes jouissances de vanité, et un jeune homme pauvre qui commence à leur plaire, comme elles savent prolonger l'incertitude entre les deux rivaux, et les nourrir de douteuses espérances jusqu'à ce que leur choix soit arrêté ! Elles aiment sincèrement ; mais des convenances de famille s'opposent à leur bonheur, avec quelle dextérité elles mettent en relief les vertus de l'homme qui a captivé leur cœur ! avec quel à-propos elles rattachent à leur intérêt tous ceux qui peuvent leur être utiles ! comme elles présentent sous les formes les plus avantageuses tous les motifs qui doivent déterminer leur mère à embrasser leur cause ! à moins que le succès ne soit impossible, elles triomphent toujours. — Les enfants, qui paraissent si peu réfléchis, ne manquent pas de dextérité lors-

qu'ils veulent parvenir à faire adopter par leurs parents une volonté qui est entrée très avant dans leur esprit; ils sont sortis momentanément de leur âge. Une passion très vive donne de la dextérité, parce qu'elle tourne vers un point unique toutes nos facultés.—Au moment où j'écris, la dextérité n'est guère en usage; ceux qui ont la force ou l'argent à leur disposition dédaignent un pareil moyen, ils sont convaincus qu'ils ont mieux. Il règne donc dans nos mœurs une certaine brutalité générale: on se fie plus aux ressources matérielles qu'à celles de l'intelligence: sous ce rapport, nous sommes dégénérés de nos pères, nous commençons à sortir de la civilisation.

SAINT-PROSPER.

DEXTRINE. (V. DIASTASE.)

DEXTROCHÈRE. Ce mot, qui est une abréviation du latin *dextrocherium*, formé de *dexter* et du grec *keir* (main), servait à désigner un bracelet d'or que les Romains portaient au poignet droit; par extension, il a signifié *drapeau sacerdotal*.—Comme meuble de blason, il donne idée d'un gantelet d'armes qui faisait partie des armoiries du connétable ou du doyen des maréchaux: c'était une main droite gantée et armée d'une épée.

G^{AL} BARDIN.

DEXTROVOLUBILES. Les tiges *volubiles* sont celles qui s'entortillent en spirale autour des corps voisins. Comme la direction qu'elles prennent en grimant ainsi ne varie point dans les individus d'une même espèce, on a appelé *dextrovolubiles* (*dextrorsum volubiles*) celles, comme le haricot, le dolichos, le liseron, dont la spirale va de droite à gauche, et par opposition *sinistrovolubiles* (*sinistrorsum volubiles*) celles qui s'enroulent dans le sens opposé, c.-à-d. de gauche à droite, comme le houblon et le chèvrefeuille.

P. G.

DÉY ou *Daï* est le titre que portait le chef de l'état musulman d'Alger. On n'est pas d'accord sur l'étymologie et la signification de ce mot: les uns le font dériver du Persan *Deï*, qui signifie *Dieu*; d'autres de l'Arabe *daï* (*celui qui invite,*

qui appelle, qui conduit, on sous-entend à la vérité); et c'est dans ce sens qu'on l'avait donné à un prince de la famille d'*Aly* (v. ce nom), qui, vers l'an 861 de notre ère, enleva aux khalifes abbassides les provinces persanes au sud de la mer Caspienne. D'autres enfin, tels que le chevalier d'Arvieux, disent que *dey* signifie en turc *oncle*. Malgré la divergence de ces opinions, qui tendent toutes néanmoins à donner une noble idée du titre de *dey*, nous adopterions d'autant plus volontiers la troisième qu'elle se concilie avec le nom de *baba* (père), qui précède le nom de plusieurs deys d'Alger; mais il vaut mieux croire que le *deyhath* ou *deylik* s'est établi dans cette ville à l'instar de celui qui subsista long-temps à La Mekke. C'était une magistrature civile et criminelle qui, du temps de Mahomet le législateur, fut possédée par Aboubekr, son beau-père, et depuis son successeur. En effet, les premiers deys d'Alger ne furent d'abord que des magistrats subordonnés au pacha que la Porte-Othomane y envoyait. Leur origine ne remonte qu'aux premières années du xvii^e siècle. La milice turque fut autorisée par le divan de Constantinople à se créer un appui contre la tyrannie et la cupidité des pachas. On sent que le but de cette institution devait être une source continue de jalousie, de rivalité, de haine et de querelles sanglantes entre les deux pouvoirs. Les deys, soutenus par la milice, devaient tôt ou tard acquérir la prépondérance; mais ils étaient exposés eux-mêmes aux caprices de cette soldatesque insubordonnée et cruelle, qui les déposait et les faisait périr à son gré. Les pachas se maintinrent en excitant, en fomentant ces fréquentes révolutions, mais ils finirent par n'être plus que des sortes de mannequins sans autorité. Enfin Baba-Aly, élu dey en 1710, à la suite d'une sédition qui avait coûté la vie à son prédécesseur, fit arrêter le pacha, l'emmena pour Constantinople avec menace de le faire étrangler s'il osait revenir, et obtint du sultan Ahmed III qu'il n'y aurait plus désormais de gouverneur otho-

man à Alger, et que le dey serait toujours investi de la dignité de pacha. Cet état de choses a duré cent vingt ans, sans assurer l'indépendance ni le bonheur d'Alger, sans affermir la puissance précaire des deys. A quoi leur servait-il donc de jouir d'un pouvoir absolu, de faire la paix et la guerre, de distribuer les emplois et les grâces, de lever les impôts, d'administrer la justice et de régler toutes les affaires, excepté celles de la religion, si leurs jours étaient continuellement menacés; s'il dépendait de ceux qui les avaient élus, ou d'une faction opposée, de les renverser, de les faire périr? La dignité de dey n'était ni la récompense du mérite ou de services rendus à l'état, ni le privilège de l'ancienneté ou de la naissance, mais plus souvent le prix de l'audace et de l'intrigue. Il suffisait, pour y arriver, d'appartenir à la milice, et de s'y être fait des amis, des partisans, par ses libéralités ou par ses promesses. Faut-il donc s'étonner que les règnes des deys aient été généralement si courts, et qu'on en ait vu six installés et assassinés le même jour par six factions différentes? Les cruautés qu'un dey exerçait d'abord impunément, sous prétexte de se débarrasser de ses rivaux, de ses ennemis, tournaient plus tard contre lui, et ce n'était qu'à force de précautions qu'il pouvait se garantir des dangers qui l'environnaient. On cite comme un phénomène le règne de Baba-Mahmed, qui dura depuis 1766 jusqu'en 1791. Celui du dernier dey, Houcaïn-Pacha, avait duré douze ans lorsqu'il fut détrôné par les Français en 1830. Mais qui voudrait régner aussi longtemps à la dure condition de vivre éternellement prisonnier dans un sombre et triste palais, et de n'en pouvoir sortir que deux ou trois fois pendant ce long intervalle, en employant la ruse, le mystère, ou en prenant les mesures de sûreté les plus minutieuses? Le dey d'Alger était le premier brigand, le premier pirate de ses états: tyran de ses sujets et victime de ses soldats, tel était son sort, lorsqu'il n'était pas enlevé par la peste. Après la mort d'un dey, ses enfants ne jouissaient

d'aucune distinction; exclus même de toutes les fonctions publiques, ils ne recevaient que la solde de simples janissaires. Un gouvernement si bizarre, si informe, si monstrueux, était indéfinissable, inexplicable. On ne pouvait le comparer à rien, sinon à certaines époques désastreuses du Bas-Empire et des sultans mamlouks d'Egypte. Il n'était pas plus facile de lui donner un nom, car on disait indifféremment le *royaume d'Alger*, la *régence d'Alger*, la *république d'Alger*, et ce n'était rien de tout cela; le gouvernement des deys n'était ni une monarchie, ni une oligarchie aristocratique ou démocratique; c'était une perpétuelle anarchie de soldats, de brigands, de peuples à demi sauvages, qui n'offrait pas plus de sécurité au chef et à ses sujets qu'elle n'inspirait de confiance aux tribus de Bedouins et aux puissances européennes. Rien ne prouve mieux que le gouvernement des deys la vérité de cet axiome, que le despotisme est produit par l'anarchie, et que l'anarchie conduit au despotisme. Et voilà pourtant le gouvernement qu'il faudrait rendre aux Algériens, si l'on adoptait les idées étroites et égoïstes de ceux qui, méconnaissant les avantages qu'offrent à la France la proximité et la possession d'un vaste et fertile territoire, sous les rapports de la politique, de la marine, du commerce, de l'agriculture, de l'industrie et même du régime correctionnel et pénitentiaire, ne veulent pas qu'elle conserve Alger, qu'elle en forme une colonie stable et puissante, et préféreraient le rendre à ses pirates, ou le voir tomber au pouvoir des Anglais ou des Américains! Au reste, l'histoire des deys d'Alger ne présente que des assassinats, des dépositions, des actes de violence et de férocité, des pirateries, des bombardements inutiles, des traités violés, et ne saurait être d'aucun intérêt pour les lecteurs. Il serait même difficile d'établir la liste chronologique et complète de ces souverains éphémères, la plupart sortis des derniers rangs d'une soldatesque grossière et brutale. — C'est à tort que des compilateurs ignorants ont

donné le titre de *dey* aux chefs des états de Tunis et de Tripoli. Ils portent le titre de *bey* ou de *pacha* (v. ces mots); celui de *dey* était exclusivement réservé au despote d'Alger. H. AUDIFFERT.

DEZÈDE ou DESAIDES, surnommé *l'Orphée des champs*, acquit une réputation méritée parmi les compositeurs du siècle dernier, en se créant une spécialité, le genre pastoral, où il n'eut ni imitateurs ni rivaux. Personne, en effet, ne posséda comme lui ce coloris doux et frais dont il sut si bien embellir les sujets qu'il traita; personne ne trouva comme lui ces mélodies si naïves et si tendres où l'on semble respirer l'air embaumé des champs. A ces qualités, il en joignit une autre toujours précieuse, parce qu'elle est toujours rare, celle d'être constamment vrai dans l'expression des sentiments de ses personnages. — Dezède ne connut jamais ses parents. Confié dès son enfance aux soins d'un abbé, il lui dut tout son avenir. Le digne ecclésiastique, qui était assez bon musicien, entreprit, pour délasser son élève d'études plus sérieuses, de lui enseigner la harpe et la composition. Ainsi, ce qui n'était d'abord qu'une récréation devait par la suite faire sortir de l'obscurité le nom de Dezède et le rendre célèbre. Voici comment survint cette nécessité d'utiliser son goût pour la musique. Dezède présumait avec raison devoir le jour à ceux dont il recevait une pension. Devenu homme, il voulut déchirer le voile qui les cachait à ses yeux, malgré leur volonté expresse et les représentations du notaire chargé de lui remettre les fonds. Cette obstination lui devint funeste : la pension lui fut retirée, et il se vit obligé pour vivre d'employer ses talents de harpiste et de compositeur. Après plusieurs tentatives inutiles, il obtint enfin un poème de Monvel, celui de *Julie*. Cet opéra fut représenté avec succès aux Italiens en 1772. De ce moment, Dezède ne connut plus le besoin, et jusqu'à sa mort, en 1792, il enrichit la scène d'un grand nombre d'ouvrages. Il donna aux Italiens *l'Erreur d'un moment*, le *Stras-*

tagème découvert (1773), *les Trois fermiers* (1777), *Zulime, le Porteur de chaise* (1778), *A trompeur trompeur et demi*, *Cécile* (1780), *Blaise et Babet* (1783), *Alexis et Justine* (1785), *la Cinquantaine*, *les Deux pages*, *Ferdinand, ou la Suite des Deux pages*. A l'Opéra, *Fatmé ou le Langage des fleurs* (1777), *Péronne sauvée* (1783), et *Aleindor* (1787). F. BENOIST.

D'HOZIER (PIERRE), sieur de la Garde, célèbre généalogiste, naquit, en 1592, d'un père capitaine et viguier de la ville de Salon. Après avoir servi quelques années, il quitta l'épée pour se livrer à des recherches historiques qui lui méritèrent l'estime et l'attachement du vicomte de Saint-Maurice, juge-d'armes de France, auquel il succéda en 1641. Cette charge, établie en 1495 par Charles VIII sous le titre de maréchal-d'armes, avait été restaurée par Louis XIII dans les premières années de son règne, à la demande de la noblesse. Le juge-d'armes établissait et certifiait la véracité des titres de noblesse et jugeait tous les différends qui s'élevaient à l'occasion des armoiries, mais ses décisions n'étaient pas sans appel et pouvaient être attaquées devant le tribunal des maréchaux de France. D'Hozier, par ses immenses travaux, fit une science de ce qui jusqu'alors n'avait été regardé que comme une sorte de curiosité; aussi prenait-il, et non sans raison, la qualification d'historiographe. Comblé de bienfaits par les rois Louis XIII et Louis XIV, il devint maître-d'hôtel, gentilhomme ordinaire de la chambre, fut gratifié d'une pension et d'un brevet de conseiller-d'état. Ami intime de Renaudot, il coopéra à l'établissement du journal établi par ce dernier en 1631, sous le nom de *Bureau d'adresses*, et en assura le succès en fournissant des nouvelles tirées de la vaste correspondance qu'il entretenait dans toutes les parties du royaume et à l'étranger. D'Hozier avait, dit-on, une mémoire prodigieuse, avantage inappréciable dans sa position à la cour, où il était consulté et mis sans cesse à l'épreuve. Il mourut en

1660. Parmi ses nombreux ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque historique de la France*, nous mentionnerons seulement l'*Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, la *Généalogie de la maison de La Rochefoucauld*, celles de Beurnonville et de St-Simon, et enfin la *Généalogie des principales familles de France*, travail immense, qui n'a pas moins de 150 volumes in-⁸, restés manuscrits et déposés à la Bibliothèque royale. Aidé par son fils Charles-René, il y consacra 50 années de sa vie.

D'Hozia (Charles-René), fils du précédent, né en 1640, hérita des ébarges ainsi que de la science de son père. Ses connaissances dans l'art héraldique étaient aussi profondes qu'étendues. Il a publié la *Généalogie de plusieurs maisons illustres*, telles que celles de La Fare et de Conflans. Son principal ouvrage, intitulé *Recherches sur la noblesse de Champagne*, fut fait par ordre de Louis XIV. Charles-René mourut en 1732.

D'Hozia (Louis Pierre), son neveu, juge-d'armes et grand généalogiste de France, mort, en 1767, à l'âge de 82 ans, marcha sur les traces de son oncle et se distingua dans la même carrière. Il a composé avec son fils l'*Armorial de France*, 10 volumes in-fol.

D'Hozia (Antoine-Marie), sieur de Serigny, fils du précédent, et comme lui juge-d'armes et généalogiste de France. Ayant composé un mémoire sur la maison de Saint-Remy de Valois, issue de Henri II par bâtardise, il délivra un certificat à la comtesse de La Motte, qui prétendait descendre de cette maison. Celle-ci le fit imprimer à la suite du mémoire publié pour sa défense dans l'affaire du collier, où elle était gravement compromise. On doit aussi à Antoine-Marie la *Généalogie de la maison de Chastelard*. On ignore l'époque de sa mort.

SAINT-PROSPER jeune.

DIABÈTE ou **DIABÈTE SUCRÉ** (méd.). Ce mot, dérivé du verbe grec διαβιβω, qui signifie *filtrer* ou *passer à travers*, est le nom qu'on donne à une maladie dans laquelle la sécrétion de l'urine se

trouve viciée en excès, avec une altération notable dans la composition physique et chimique de ce liquide animal excrémentiel. — Quoiqu'on ait admis deux espèces de diabète, l'*insipide* et le *sucré*, il est à peu près certain, comme l'a déjà depuis long-temps fait remarquer Cullen, que tous les *diabétiques* rendent des urines *sucrées* ou *miellées*, et que les flux accidentels ou excès de ce liquide, sans matière sucrée, ne sont qu'une altération passagère de la sécrétion urinaire. — Cette maladie, observée par les anciens et même bien décrite par Arétée, ne fut cependant qu'imparfaitement connue jusqu'au commencement du ^{xviii}^e siècle, époque où Willis porta son attention sur la composition morbide de l'urine, et ce fut même beaucoup plus tard que Cullen démontra l'existence de la matière sucrée dans le diabète, et établit ainsi le caractère fondamental de cette affection. Cette étude première a conduit les médecins chimistes de notre temps à faire une analyse complète de l'urine des diabétiques, et cette analyse est devenue elle-même un très bon guide pour le traitement, comme nous le verrons plus bas ; c'est ainsi que les sciences, en se perfectionnant, s'enchaînent et s'éclairent mutuellement. — Les premiers indices du diabète, presque toujours lents et peu sensibles, sont de fréquents besoins d'uriner, avec un sentiment de chaleur et de froid alternatifs, qui se font sentir dans le ventre et se propagent en suivant la direction des voies urinaires ; la quantité de l'urine augmente rapidement, la peau devient sèche, la soif pressante, les forces décroissent rapidement ; l'urine est d'abord limpide, inodore, presque sans saveur et sans sédiment. Toute l'habitude du corps se dessèche, tandis que le malade est tourmenté par une chaleur intérieure, mordicante ; les besoins d'uriner se multiplient avec l'avidité pour les boissons ; les malades ont une peine infinie à satisfaire leur appétit ; cependant, ils maigrissent de plus en plus et finissent par tomber dans le marasme et la fièvre lente. Les digestions sont en même temps pénibles,

accompagnées de rapports acides ; la faiblesse du malade est extrême, et il peut à peine se tenir sur ses jambes, qui s'enflent et s'infiltrent. L'urine est blanchâtre et offre l'aspect d'une eau miellée, avec une saveur douceâtre et sucrée. Elle excède de beaucoup la quantité de liquide ingéré et s'élève souvent jusqu'au poids de dix, quinze et même vingt livres par jour ; cette quantité a été même plus considérable dans certains cas particuliers rapportés par les auteurs, mais elle était toujours en rapport avec celle des aliments et des boissons pris par le malade. Enfin, surviennent la consommation et un marasme complet, qui conduisent à une mort certaine, après un temps plus ou moins long, quand l'art ne parvient pas à arrêter le progrès du mal. — Le diabète est d'ailleurs une maladie de long cours, qui peut durer plusieurs années, et dans laquelle on distingue alors plusieurs périodes, un peu scolastiques peut-être, mais propres cependant à mettre de l'ordre dans l'esprit. Dans la première, il y a affaiblissement général sans fièvre, appétit vorace, soif vive, constipation, éjection d'urine limpide, chaleur interne aux côtés, etc. Dans la seconde, il y a aggravation des phénomènes précédents, accroissement de faiblesse, augmentation des urines, sécheresse extrême de la peau avec suppression totale de la transpiration, fièvre, amaigrissement, mélancolie, etc. Dans la troisième enfin, quand la nature ou l'art ne peuvent arrêter les progrès du mal, la débilité est à son comble, l'haleine fétide ; rien ne peut étancher la soif ; les urines coulent presque sans cesse ; le marasme est complet, et la vie à charge au malheureux diabétique, qui s'éteint au milieu du délire ou dans les angoisses du désespoir. L'examen de l'urine des diabétiques a prouvé qu'elle ne contenait pas de composés azotés, par conséquent point d'urée et d'acide urique ; mais en revanche on y démontre l'existence d'une matière sucrée, ayant les principaux caractères de ce principe immédiat des végétaux et étant susceptible de fermenter, de donner naissance à de l'alcool, puis à de

l'acide acétique. — Avant que des recherches chimico-physiologiques eussent prouvé que plusieurs des principaux matériaux de l'urine, l'urée, par exemple, étaient tout formés dans le sang, on pouvait placer le siège du diabète dans les reins ; mais évidemment, si l'absence de l'urée, qui se fait remarquer dans l'urine des diabétiques, existe pareillement dans le sang, comment en accuser l'organe sécréteur de l'urine ? D'un autre côté, on n'éprouve pas moins de difficultés à expliquer les ravages du diabète par la lésion locale d'un organe, quelle que soit son importance, et dont même il ne reste pas de traces après la mort ; en sorte qu'une discussion logique sur ce point semble nous reporter vers l'humorisme et nous autoriser à considérer le diabète comme une altération du sang, un vice de composition de ce liquide, qui doit nécessairement apporter un grand trouble dans les fonctions assimilatrices. — Le séjour dans les climats froids, brumeux, où l'on fait un grand usage du thé, de la bière, comme la Hollande, l'Angleterre, prédispose singulièrement au diabète, qui effectivement est une maladie assez souvent observée dans ces contrées. L'usage intempestif ou abusif de beaucoup d'autres boissons alcooliques, acidulées ; l'habitude de l'ivresse, l'épuisement, suite d'excès vénériens dans un âge avancé, des travaux épuisants, des traitements inconsiderés et dangereux, sont aussi des causes très ordinaires de diabète. On peut aussi accuser avec quelque fondement les grandes hémorrhagies, les saignées répétées, de produire cette maladie, non moins que les brusques suppressions de transpiration, les fièvres lentes et les affections morales débilitantes. — Le diabète n'est pas une maladie aussi dangereuse qu'on l'avait cru dans le principe, et avant qu'on eût étudié la composition des urines, étude qui a conduit à employer le régime animal ou azoté. Quand la maladie n'est pas trop ancienne et que le sujet n'est pas épuisé par des excès ou des maladies antérieures, on peut en obtenir la guérison. — Les altérations vagues

et insignifiantes qu'on a rencontrées dans les voies digestives et urinaires après la mort des diabétiques fortifient encore dans l'idée que le principe du mal consiste dans une altération du sang, où se développerait la matière sucrée aux dépens d'autres principes utiles à la nutrition. — Avant que les lumières de la chimie animale nous eussent conduits à employer une méthode rationnelle contre le diabète (le régime animal), les moyens les plus opposés ont été tour à tour préconisés contre cette maladie. Cependant, un médecin de l'antiquité (Aetius) avait beaucoup insisté sur les aliments succulents, la chair de porc et le vin généreux ; Rollo est toutefois le premier qui ait conseillé exclusivement la diète animale des graisses, le repos et une entière abstinence de toute espèce de végétaux, même du pain, ce qui était par trop rigoureux, car le pain, à raison du gluten qu'il contient, se rapproche beaucoup des substances animales relativement à ses propriétés nutritives. Du reste, puisque le caractère principal du diabète est le défaut d'animalisation des substances alimentaires, on a dû être naturellement conduit à prescrire aux diabétiques un régime purement animal ou azoté. Ainsi donc, les malades sans préparation aucune, doivent être mis à l'usage continu de la soupe grasse, du porc, du pain blanc, des viandes noires faisandées, etc., comme le firent heureusement MM. Nicolas, Grandeville, Dupuytren et Thenard, auteurs de recherches importantes sur le diabète. On donnera pour calmer la soif de l'eau vineuse, du lait, de l'eau de veau, etc. On peut seconder ce régime, quand il ne produit pas un effet rapide, par l'usage du quinquina ou de quelque autre tonique associé à l'opium, celui des laxatifs, des boissons sudorifiques, des frictions irritantes sur la peau, etc. Il faut du reste être sévère sur l'article du régime animal, pour lequel les malades ont souvent de la répugnance, et s'appliquer surtout à les convaincre que ce régime est la condition indispensable du succès.

BRICHTEAU.

DIABLE. La vie de l'homme est un combat continuel contre le mal physique et moral qui domine sur la terre. Où est la source du mal? C'est là un problème qui a exercé de tout temps l'esprit et l'imagination des hommes, et dont la solution devenait de plus en plus importante à mesure que les idées religieuses se spiritualisèrent, et qu'on commença à chercher l'origine de tout ce qui est dans un être d'une bonté et d'une perfection absolue. La religion chrétienne, pour résoudre le problème en question, s'est emparée du mauvais principe des Perses : *Satan* ou le *diable*, c'est l'Ahriman de Zoroastre. Nous avons déjà établi dans l'article *DÉMON*, que tous les peuples conservaient des traditions de mauvais génies ou de diables, mais que c'est dans le dualisme perse qu'il faut chercher l'origine de la démonologie juive et chrétienne, qui n'a pas de racines dans l'Ancien Testament; du moins, il n'y en a pas de traces dans les livres incontestablement antérieurs à l'exil de Babylone. Quoique Moïse ait pu connaître le mythe de Typhon, qui a quelque ressemblance avec celui d'Ahriman, son monothéisme sévère ne lui permettait d'établir l'existence d'aucun démon de cette espèce. Il place la source du mal dans le cœur de l'homme, à qui Dieu a donné le *libre arbitre*, pour qu'il combatte, et que le bien dont il peut jouir soit mérité. Les premières traces d'un démon appelé *Satan* se trouvent dans le prologue du livre de Job : là, Satan se présente devant Dieu parmi les autres anges, et, dans le tribunal céleste, il fait les fonctions d'accusateur public. Quoique ennemi de la race humaine, il n'a pas la faculté de la corrompre et de lui nuire, et il lui faut la permission de Dieu pour parcourir la terre et porter atteinte à l'homme. Là, nous ne voyons pas encore ce prince des enfers séduisant le genre humain pour le soumettre à son empire. — Selon les Perses, Ahriman, créateur du mal, devenu jaloux de la bonne création d'Ormuzd, lui jura une guerre éternelle. Voici ce qu'on lit dans les livres de Zo-

roastre, traduit par Anquetil du Perron : « Ahriman, qui était sans force, et tous les devs virent l'homme pur, et en furent acablés. Ahriman devait être lié pendant 3,000 ans. Tandis qu'il était ainsi lié, chacun des devs lui dit : » « Levez-vous avec moi ! je vais faire la guerre dans ce monde à cet Ormuzd et aux amshaspan-das; je veux les serrer. » « Celui qui fait le mal les compta deux fois séparément, et ne fut pas content. Le darvand Ahriman craignait l'homme pur..... Il avait grand désir de sortir de cet abattement où la vue de l'homme l'avait réduit (*Boun-Dehsch*, ch. III). » Ahriman fut précipité dans les ténèbres, mais il resta un être puissant; et il remplit le monde de créatures pernicieuses : les tigres, les loups, les serpents, les plantes venéneuses, sont ses créations; il ne cherche que la mort et la destruction, et il empoisonne le cœur humain par de mauvaises passions; mais au jour de la résurrection son règne sera fini. — Les fables d'Ahriman furent adoptées par les Juifs, qui y rattachèrent la tradition de la chute de l'homme, rapportée dans la *Genèse*. Cependant, les rabbins ne sont pas d'accord là-dessus : les uns croient que Satan se présenta à Ève sous l'image du serpent, ou du moins qu'il prit le serpent pour monture; les autres, professant plus de respect pour les paroles du texte sacré, ne voient dans la tradition de la *Genèse* qu'un simple apologue, et le serpent est pour eux l'image de la passion. Comme il arrive toujours, les masses aimaient mieux s'attacher à une tradition positive, et à l'époque où Jésus parut parmi les Juifs, la croyance au pouvoir de Satan était très répandue parmi le peuple, comme nous le voyons dans l'Évangile de St Matthieu, où le diable s'efforce de séduire Jésus. Mais il faut remarquer que dans les Évangiles mêmes il n'est point question de la rébellion des mauvais anges et de leur chute. Ce n'est que dans un passage de la seconde Épître de l'apôtre Pierre (ch. II, v. 4), et dans un autre de l'apôtre Judas (*Epist. cath. Judæw, apost.*, v. 6), qu'il est fait allusion à la

tradition de la chute des anges. Si donc l'Église en a fait un dogme, ce dogme n'a pour base que la tradition, et ne peut s'appuyer d'aucun texte positif de l'Ancien ou du Nouveau-Testament. Néanmoins, il est essentiel dans la foi chrétienne, car c'est la chute des anges qui a causé celle de l'homme, et a rendu nécessaire la grâce et la rédemption. Selon la doctrine des Pères de l'Église, Satan et tous les diables subalternes, créés par Dieu, étaient bons dans leur principe. C'est ici que l'Église diffère du parsisme, reproduit par les *manichéens* (v.), et selon lequel le principe du mal a une existence primitive et indépendante, et ne procède pas du Créateur, qui est le suprême bien. Satan se révolta par jalousie et par orgueil, et il s'efforce sans cesse de détruire le bien dans lequel la Divinité a placé le salut de l'humanité. Il est l'auteur du mal moral dans le monde, et il devient le maître de tous ceux qui se livrent au péché; mais à la fin, quand l'homme se jette dans les bras de la foi, la grâce l'emporte sur Satan, et la victoire du bien sur le mal est assurée par la rédemption. Une foi exaltée se plaisait à amplifier par les plus grandes extravagances une doctrine qui, dans sa première origine, avait une haute portée philosophique; on se permettait de soulever le voile d'un monde invisible, et d'entrer dans des détails minutieux sur la personne du Diable et de ses aides; sur leurs attaques immédiates et matérielles contre les hommes, sur les tourments auxquels ils livrent les âmes damnées. Les fables grecques de Pluton et de son empire paraissent avoir contribué à ces amplifications. — Les auteurs de *mystères* (v.) mettaient le diable en scène en lui donnant la forme et le rôle d'un es-pèce de satire; mais le rôle que lui faisaient jouer les conciles et les tribunaux n'était nullement gai, et les terribles procès de sorcellerie que nous voyons jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, et qui avaient pour dénouement les bûchers, prouvent malheureusement combien on prenait au sérieux l'action matérielle du

diable et le crime de ceux qui, au prix de leur salut éternel, avaient acquis du prince de l'enfer une puissance surnaturelle. Les réformateurs n'ont rien fait pour éclairer les esprits sur une croyance qui causait souvent les égarements les plus funestes. On sait que Luther lui-même croyait souvent être attaqué par le diable, et qu'il ne se bornait pas à lui opposer une résistance purement morale. Dans la lutte qui, depuis plusieurs années, s'est engagée dans l'église protestante d'Allemagne entre les supernaturalistes et les rationalistes, les premiers, qui se prétendent les seuls gardiens de la vérité chrétienne, ont reproché entre autres à leurs adversaires d'allégoriser le dogme du diable. Mais s'il est vrai que ce dogme reste établi pour les orthodoxes de toutes les églises chrétiennes, les progrès de la civilisation ont dû nécessairement modifier une croyance qu'il est difficile d'accorder avec la raison, et qu'une saine philosophie rend au moins inutile (v. les articles DUALISME, MAL, PÉCHÉ ORIGINEL).

S. MUNK.

DIABLE (Avocat du). C'est la dénomination que l'on donne à celui qui est chargé de contester les mérites du candidat, lorsqu'il s'agit d'une *canonisation* (v.). On sait que toute canonisation se fait par jugement, à la suite d'une instruction; il faut, avant d'insérer un nouveau nom à la bienheureuse légende, que les mérites du saint et l'authenticité des miracles qui lui sont attribués soient vérifiés par le *consistoire*; mais cette vérification serait incomplète si elle ne présentait pas quelque chose de contradictoire. De là cette pensée bizarre d'admettre le *diable* en cause, comme l'ennemi éternel de Dieu, toujours prêt à revendiquer ses droits, et à faire prévaloir les portes de l'enfer. La procédure ne serait pas en effet considérée comme régulière si un avocat n'était pas constitué pour le diable. Sa charge est de surveiller tous les actes de l'instruction au nom du mandant qu'on lui suppose, de contredire les faits allégués, de critiquer les actes de vertu, et même de s'attaquer aux miracles, sans

lesquels la béatitude céleste ne peut pas être conquise; on veut que ce soit le diable en personne qui soit condamné à reconnaître les mérites des saints; et la procédure lui est communiquée avant la sentence, pour qu'il n'ait aucun prétexte d'y former opposition et d'empêcher les portes du paradis de s'ouvrir devant l'Élu de l'église, sur une simple sentence rendue par défaut. C'est là, il faut en convenir, pousser loin le respect pour les formes judiciaires et les principes de procédure. Quoi qu'il en soit, l'usage est reçu en cour de Rome, où l'on fait les saints, et l'on voit combien, dans toute canonisation, la charge d'avocat du diable peut devenir importante; il s'en est même trouvé parfois qui ont pris leur rôle au sérieux, et qui ont discuté les droits du diable aussi bien qu'il aurait pu le faire lui-même; c'est ainsi que l'on rapporte que lors de la canonisation du cardinal Charles Borromée, au commencement du XVII^e siècle, l'avocat du diable s'avisait de soulever certaine acensation qu'il fut difficile de disenter: le saint finit bien, il est vrai, par sortir victorieux du combat, mais on raconte aussi que ce ne fut pas sans peine, et quelques voix seulement décidèrent de sa béatitude éternelle. Grande fut la perplexité jusqu'au prononcé de la sentence, car l'avocat du diable, trop bien inspiré par le mauvais esprit, fut sur le point de gagner sa cause avec dépens. D'ordinaire, les choses ne se passaient pas avec autant de rigueur, et, malgré l'influence satanique sous laquelle l'avocat du diable se plaçait, on lui faisait souvent le reproche de sacrifier les intérêts de son client, car il se bornait, le plus souvent, à mettre son *visa* à la procédure qui lui était transmise par les *juges-enquêteurs*, en déclarant que, vaincu par les preuves, il n'avait aucune objection à faire, qu'il ne pouvait que s'en rapporter à justice; et cette déclaration était considérée comme une preuve nouvelle des mérites du candidat, qui triomphait ainsi même de l'obstination du diable, ce qui formait un nouveau miracle, bien plus facile à jus-

tifier que tous ceux dont on se plaisait à surcharger sa légende. TULLET, a.

DIALE (Pont du). Deux ponts de ce nom ont acquis en Europe une certaine célébrité : l'un est jeté sur la Reuss en Suisse, l'autre sur le Mynach dans le pays de Galles. Parlons d'abord du premier. — Au sortir de la galerie souterraine percée dans la base granitique du mont Crispalt, pour former le prolongement de la nouvelle route de Saint-Gothard à Altorf, le voyageur arrive sur le bord d'un précipice étroit et profond, coupé à pic, où la Reuss, tombant d'une hauteur de 80 à 100 pieds, roule ses eaux écumeuses avec un assourdissant fracas. A quelques pas de là, à droite, en suivant un chemin taillé dans le flanc du rocher, un pont en pierre, long de 75 pieds environ, et composé d'une seule arche de 72 pieds d'élévation sur 25 de largeur, se présente à lui pour franchir le gouffre. C'est le pont du Diable. Ce pont hardi, de construction moderne, qui unit la vallée de Göschenen (canton d'Uri) au val de Cornera (canton des Grisons), est bâti à côté et au-dessus d'un autre pont encore existant, que sa vétusté a fait abandonner, et qui lui a donné son nom. Une arche unique, de 45 pieds de hauteur sur 22 pieds de largeur, forme également ce dernier, dont l'origine paraît fort ancienne; on attribue même sa construction aux Romains, qui ont laissé en Suisse plusieurs édifices semblables; mais les traditions populaires en accordent tout l'honneur à Satan. En 1779, il fut rompu, et le maréchal Souvarof se vit obligé de passer le précipice avec son armée sur quelques planches jetées en travers. — Il existe également dans la principauté de Galles un ancien et un nouveau *pont du Diable*, à une seule arche, en pierre, construits l'un au-dessus de l'autre, et franchissant un sombre abîme de plus de 200 pieds de profondeur, où le Mynach s'élance en mugissant de rocher en rocher par immenses cascades. L'ancien pont fut bâti vers la fin du ^x^e siècle, par les moines de l'abbaye de *Sirata-Florida*, située à quelques milles de là. Les super-

stitieux Gallois, croyant le diable seul capable d'accomplir une œuvre aussi hardie, le baptisèrent, dans leur idiome, du nom de *Pont-ar-Diawl*, ou pont du Diable; les moins crédules l'appellèrent tout simplement *Pont-ar-Mynach*. Le nouveau pont, bâti en 1753, s'élève immédiatement au dessus de l'ancien, qui lui sert de base. Le précipice qu'il traverse s'étend, de l'est à l'ouest, dans une longueur d'un mille anglais environ, et ses parois rapprochées et perpendiculaires sont couvertes, de chaque côté, d'arbres si nombreux et si épais que du pont l'œil aperçoit à peine quelques points de l'abîme ténébreux qu'ils cachent à la vue. C'est dans ce gouffre affreux, semé de rocs abruptes, que le Mynach se précipite avec un épouvantable bruit, d'une hauteur de 210 pieds. Ses eaux s'y divisent en quatre grandes chutes successives, la première de 20 pieds, la seconde de 50, la troisième de 20, et la dernière, qui est une véritable cataracte, de 110 pieds. De là, le Mynach roule ses ondes avec impétuosité dans un lit étroit de roches, et vient les réunir devant l'auberge du pont du Diable, dans une vallée profonde et obscure, à celles du Rhedol, autre torrent qui s'élance des montagnes opposées avec une égale impétuosité. PAUL TISY.

DIABLE (techn.). Pour transporter de gros fardeaux, difficiles à manier, principalement des pierres de taille, on se sert le plus souvent d'une voiture à deux roues très basse, et à laquelle on a donné le nom de *diable*, sans qu'on puisse justifier l'origine de ce nom. Elle est formée d'un châssis très solide et de trois madriers. Son plan supérieur domine les roues; le tout est supporté par un essieu en fer et des échantignoles, correspondantes aux madriers. Les intervalles que laissent les traverses assemblées sont garnies de planches. Le timon de cette voiture est disposé d'une manière toute particulière : il est formé par deux ou trois harres de bois qui traversent le madrier du milieu, prolongé à cet effet, et c'est à ce timon que s'attachent les bricoles avec lesquelles des hommes tirent. Leur nombre est pro-

portionné au poids qu'il faut traîner et à la distance qu'il faut parcourir. Ce châssis peu élevé, et qui peut s'incliner, rend les chargements et déchargements très faciles. Dans le premier cas, il peut agir comme levier, et dans le second, il permet aux fardeaux de glisser jusqu'à l'endroit à peu près où l'on doit en disposer ou les mettre en œuvre. Il est d'un grand usage dans une foule de travaux de construction. — Lorsqu'on veut *ouvrir* la laine, le coton, le erin, c.-à-d. séparer les filaments, augmenter leur volume, on se sert d'une machine appelée également *diable*, et dont les matelassiers en particulier font souvent usage. V. DE M.

DIABLE (Jouet). Ce jouet, qui a fait fureur en 1812, lors de son importation d'Angleterre en France, était connu en Chine depuis un temps immémorial. Les missionnaires de Pékin en avaient envoyé long-temps avant la révolution de 1789, au ministre d'état Bertin, grand amateur de curiosités chinoises, une représentation exacte. Cette figure et le texte qui l'accompagnait ont été publiés en 1811 et 1812, dans la *Chine en miniature*, (t. II, du supplém., p. 85). — Le *diable chinois* est d'une grosseur énorme : ce n'est pas seulement un jouet, mais il sert comme la croce à plusieurs colporteurs ambulants, et surtout aux marchands de gâteaux pour annoncer leur approche et attirer des pratiques. — Voici de quelle manière ce singulier instrument a été décrit par le père Amyot, cet ingénieux et savant missionnaire, qui mourut à Pékin en 1792, pendant l'ambassade de Macartney : « Ce hochet bruyant consiste en deux cylindres creux de métal, de bois ou de bambou, réunis au milieu par une traverse. Chacune des cavités est percée d'un trou dans des sens opposés. La corde fait un nœud coulant autour de la traverse. En suspendant en l'air ce hochet, et en l'agitant avec vitesse, il s'établit dans chacune des portions de cylindre un courant d'air rapide, et l'on entend un roulement semblable à celui que produit la toupie d'Allemagne. » — Nos fabricants ont beaucoup perfectionné

l'instrument qu'ils copiaient. Au lieu de deux cylindres réunis, ce sont deux sphéroïdes ou ovoïdes, taillés dans le même morceau de bois, et creusés avec art. Le *diable* français n'est point serré par un nœud coulant, il roule librement sur une corde faiblement tendue, et dont chaque extrémité attachée à un bâtonnet reçoit un mouvement alternatif d'une intensité croissante par degré. On en a fait des bois les plus précieux, et même en cristal taillé à facettes. — Lorsque le *diable* acquit parmi nous une vogue si subite, ce ne fut pas seulement un hochet réservé à l'enfance; de jeunes dames, et même les personnages les plus graves, y signalèrent à l'envi leur adresse, au grand péril des glaces et des porcelaines de nos salons, et souvent aussi au grand danger de la tête des promeneurs, lorsque le *diable* était lancé au loin par un joueur maladroit ou folâtre. — Après avoir joui d'une vogue éphémère, le *diable* chinois ou français est tombé dans le même discredit où se trouvaient déjà les *émigrants* de 1790, et où se sont engloutis depuis les *kalcidoscopes*. BRETON.

• **DIABLE DE MER** ou **DIABLE-RAIE**. On nomme ainsi de grandes espèces de raies appartenant au genre *dicærobatæ* ou *céphaloptère*, et que l'on trouve dans les mers des contrées chaudes. Ces animaux ont sur les parties antérieures du corps deux prolongements en forme de cornes, qui leur ont mérité cette dénomination; leur faille est souvent très volumineuse. Ainsi, on en a envoyé à Lacépède qui avaient 15 pieds 8 pouces de longueur, et Levaillant rapporte qu'il en a vu de 20 pieds. On appelle aussi *diabes de mer* le chabot de nos côtes, la raie pécheresse et la scorpène américaine. — Le *diable de Java* est tantôt le pangolin, tantôt une iguane, et le *diable des bois de Surinam* un reptile de la famille des *geckos*. P. G.

DIACODE, en latin *diacodium*, du grec *dià*, avec, et *kodia* ou *keōdeia*, tête de pavot. C'est le nom que les anciens pharmaeologistes donnaient à l'extrait des capsules de pavot; aujourd'hui, il sert à désigner un sirop médicamenteux prépa-

ré avec ces mêmes capsules, et dans la confection duquel beaucoup de pharmaciens substituent à tort l'extrait d'opium au pavot. Ce sirop s'emploie en médecine comme calmant. P. L. C.

DIACONAT. (V. DIACRE.)

DIACONESSE, en latin *diaconissa*, fait du grec *diakonos*, ministre, serviteur. On appelait ainsi certaines veuves qui, dans la primitive église, remplissaient à l'égard des femmes un ministère fort approchant de celui des *diacres* (v.). C'était à elles qu'était confié le soin de la nef ou du côté de l'église réservé aux femmes, qui alors étaient séparées des hommes, comme on peut le voir encore dans plusieurs de nos provinces. Elles soignaient les pauvres et les malades de leur sexe, qui recevaient d'elles, surtout dans les cérémonies du baptême par immersion, tous les services que les diacres n'auraient pas pu leur rendre sans blesser la pudeur. Dans les persécutions, lorsque ceux-ci ne pouvaient pas être envoyés aux femmes pour soutenir leur courage et les fortifier dans la foi, on chargeait de ce soin pieux quelques diaconesses (v. Balsamon, *Sur le deuxième conc. de Laodicée*, et les *Const. apost.*, liv. II, c. 57; Assemani, *Biblioth. orient.*) — C'est sans fondement que Baronius nie l'ordination des diaconesses, car le concile de Nicée les met au rang du clergé, et celui de Chalcédoine règle qu'elles pourront être ordonnées à 40 ans : jusque là, elles ne l'avaient été qu'à 60, conformément à ce que prescrit saint Paul dans son *Épître à Timothée*. Tertullien, dans son traité *Ad Uzorem*, l. I, c. 7, parle des femmes qui recevaient l'ordination et ne pouvaient plus se remarier, car les diaconesses devaient l'avoir été, mais une fois seulement, quoique dans la suite, selon saint Épiphane, Zonaras, Balsamon et d'autres, on les ait aussi choisies parmi les vierges. Cette ordination toutefois n'était point regardée comme sacramentelle ; c'était une cérémonie purement ecclésiastique. Nous la retrouvons présentement encore dans l'Eucologe des Grecs. Les diaconesses étaient pré-

sentées à l'évêque, à l'entrée du sanctuaire. Un petit manteau, appelé *missorium*, leur couvrait le cou et les épaules. Elles faisaient une inclination de tête sans fléchir le genou, et l'évêque leur imposait les mains en prononçant une prière. Cependant, ce rite particulier étant devenu pour elles une occasion de s'élever au-dessus de leurs compagnes, le concile de Laodicée défendit de les ordonner à l'avenir, — On ne sait pas bien à quelle époque les diaconesses ont disparu de l'église, mais on n'en vit plus en Orient à partir du XIII^e siècle, et depuis le XI^e en Occident. Maes (*Hierolex*, art. *Diacon*) a cru en retrouver comme des vestiges dans ces *matrones* qui, selon le rite ambrosien, sont chargées, dans certaines églises, de présenter le pain et le vin pour le sacrifice. Athon de Vereuil remarque avec justesse que l'ordre des diaconesses a dû disparaître dans l'église lorsqu'elles cessèrent d'être nécessaires pour l'instruction des femmes païennes et l'administration du baptême ; car l'usage d'accorder ce sacrement par simple infusion aux enfants dès leur naissance ayant prévalu, dès le X^e siècle les diacres purent le conférer aux deux sexes sans choquer les bien-séances. J. BARTHÉLEMY.

DIACOUSTIQUE. Les physiciens modernes ont ainsi nommé cette partie de l'*acoustique* (v.) qui a pour objet la réfraction des sons et l'étude des propriétés qu'ils acquièrent en traversant divers milieux, selon qu'ils passent d'un fluide plus épais dans un fluide plus rare, ou d'un fluide plus subtil dans un plus dense. — Si l'on pouvait affirmer et démontrer que la propagation des sons à travers diverses substances suit les mêmes lois que celles du fluide lumineux, et qu'on ne remarquât pas l'effrayante vitesse de ce fluide, qui parcourt environ 70,000 lieues en une seconde, comparativement au son, qui, dans le même temps, ne franchit qu'un espace de 333 mètres ; lors même enfin qu'on ne tiendrait pas compte des difficultés qui s'opposent à la rigoureuse évaluation de la brisure ou déviation qu'éprouve un rayon sonore au point

de son passage d'un milieu dans un autre de densité différente, on ne pourrait, sans de fréquentes erreurs, se conduire par l'analogie, en appliquant les lois de la réfraction lumineuse ou de la dioptrique à la réfraction des sons, objet essentiel de la diacoustique; car le système de propagation n'est assurément pas en tout le même pour la lumière et pour les sons, de même qu'il s'en faut de beaucoup que les deux sciences aient fait des progrès égaux. — Le P. Mersenne est un des premiers physiciens qui aient parlé de la réfrangibilité des sons, sans l'établir cependant par des faits bien positifs, au témoignage de l'académie des sciences, en 1737. Dans son *Harmonie universelle*, où cet auteur traite de la nature du son, se fondant sur une analogie parfaite entre les deux sciences de la lumière et des sons, il suppose qu'un son réfracté à son point d'immersion dans un fluide plus rare que celui qu'il vient de traverser, devrait être perçu dans sa plus grande intensité à un autre point ou plus haut ou plus bas, ou plus près ou plus loin, et dans une autre direction que celle du rayon émergent, avant son point d'émergence ou de sortie du fluide traversé. Il est facile de voir l'analogie qu'il y a entre cette hypothèse et plusieurs phénomènes dioptriques vulgairement connus, tels que celui de l'apparition du disque solaire avant la présence réelle de l'astre sur l'horizon, ou celui d'une pièce de monnaie mise au fond d'un vase, de manière à n'être point aperçue d'une personne placée à une petite distance du vase, et dont l'œil serait voisin du point où elle pourrait l'apercevoir : la même personne voit distinctement la pièce ou plutôt son image, si l'on remplit le vase d'eau, par l'effet des rayons réfractés à leur passage de l'eau dans l'air. Mais les faits analogues n'ont pas été constatés par les sons réfractés, et les expériences à ce sujet ont seulement démontré qu'une clochette agitée sous l'eau, même à une assez grande profondeur, rend pleinement le son qu'elle produit dans l'atmosphère, mais avec moins d'intensité et plus bas d'une quarte. De même

aussi, on a observé qu'une personne plongée dans l'eau perçoit un son produit dans l'air, quoiqu'avec une diminution considérable d'intensité. Cette altération dans l'énergie des sons provient-elle de la réfraction des rayons sonores? Cette question semble digne du travail des plus grands physiciens. Il suffira d'ailleurs, pour détruire l'opinion hypothétique d'une trop rigoureuse comparaison entre les rayons lumineux et les ondulations sonores, de réfléchir à la communication du son par les canaux les plus tortueux et à d'énormes distances. On sait que, dans quelques maisons, les Anglais ont su tirer un ingénieux parti de cette dernière propriété du son. Au moyen de longs tubes ou porte-voix, d'un pouce de diamètre, dont les sinuosités suivent la disposition des différents appartements, et s'ouvrent quelquefois dans des pièces situées aux extrémités d'un vaste bâtiment, ils peuvent ainsi converser à voix basse ou transmettre leurs ordres sans aucun dérangement. — Puisque le problème de la réfraction des sons n'est pas encore résolu, nous nous bornerons à donner, d'après les recherches de la science moderne, les différentes vitesses du son dans sa transmission à travers les corps, fluides ou solides, plus ou moins doués de la faculté vibratoire. Il résulte des calculs opérés à ce sujet que cette vitesse est toujours, pour les gaz, en raison directe de leur densité. — On peut le vérifier sur le tableau suivant, extrait d'un mémoire de M. Dulong.

Vitesse du son dans les différents gaz à la température de 0° :

Air atmosphérique	333 mètr. p. seconde
Gaz oxygène	317. 17
Hydrogène	1269. 5
Acide carbonique	261. 6
Oxyde de carbone	337. 4
Oxyde d'azote	261. 9
Gaz oléfiant	314

La vitesse de transmission par les liquides nous est donnée par un calcul comparatif avec l'air atmosphérique, qui est pris ici pour unité. Elle a été trouvée de 4. 7 pour l'eau de mer, et pour l'eau de pluie de 4. 5, quantité qui équivaut par

conséquent à une vitesse de 1498 m. 5 par seconde. — Quant aux solides, une ingénieuse méthode, celle des vibrations longitudinales des verges métalliques, a fourni les résultats suivants, empruntés à Chladni.

Vitesse du son dans les différentes substances solides :

Étain	6 2/3
Argent	7 1/2
Bois de noyer	} 10 2/5
Cuivre jaune	
Bois de chêne	
Cuivre rouge ou natif	12
Bois d'érable	13
Bois d'ebène	} 14 2/5
Bois d'orme	
Bois de tilleul	15
Verre et acier	16 2/5
Bois de sapin	17

Il est à remarquer ici que la rapidité du son transmis par les corps ligneux, entre autres le sapin, n'est aussi sensible, bien que la densité de ce bois soit loin d'égaliser celle du verre ou de l'acier, qu'en raison de la direction longitudinale imprimée aux rayons sonores par les fibres dont il est composé ; car on a éprouvé que les vibrations de ces corps sont considérablement ralenties et affaiblies dans le sens transversal. L'expérience vient à l'appui de ce phénomène. Si j'applique mon oreille à l'extrémité d'une longue poutre, et qu'il se produise à l'autre extrémité le plus léger bruit possible, celui de la chute d'une épingle, la poutre me transmet un son plus distinct et plus rapide que si l'air seul en eût été le véhicule. La terre est encore une des substances qui jouissent à un degré énergique de cette faculté de transmettre les sons. Il n'est personne qui ne sache qu'on peut être averti, en campagne, de l'approche de l'ennemi, en se couchant l'oreille sur le sol, et que par ce moyen on peut entendre la détonnation d'un canon tiré de fort grandes distances, où le bruit ne nous parviendrait pas à travers le fluide atmosphérique.

RICHEN.

DIACRE (de *diakonos*, serviteur), ministre ecclésiastique, dont la principale

fonction est de servir à l'autel le prêtre ou l'évêque. La multitude des chrétiens croissant de jour en jour, et avec elle les besoins de l'église, quelques frères étrangers firent entendre des murmures, sous prétexte que leurs veuves étaient négligées dans la distribution des aumônes. Pour arrêter le mal et les plaintes, les apôtres rassemblèrent les fidèles, et leur représentèrent qu'il ne convenait pas qu'ils abandonnassent les principales fonctions de l'apostolat pour s'occuper du soin des tables et de la distribution des aumônes. « Choisissez parmi vous, leur dirent-ils, sept hommes d'une probité reconnue, remplis du Saint-Esprit, et pleins de sagesse, sur lesquels nous puissions nous décharger de ce soin. Nous, nous serons uniquement appliqués à la prière et au ministère de la parole. » La proposition agréée, on élut sur-le-champ Étienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Parmenas et Nicolas, prosélyte d'Antioche ; on les présenta aux apôtres, qui leur imposèrent les mains, en priant Dieu de les rendre dignes du ministère qui leur était confié (Act., vi). — Le service des tables, pour lequel les diacres étaient institués, remettait naturellement entre leurs mains la préparation des saints mystères, qui se célébraient alors dans les repas communs, et l'administration de l'Eucharistie, qu'ils distribuaient aux convives, et qu'ils portaient aux absents. Ils continuèrent depuis à l'autel ce qu'ils avaient fait dans les agapes ; ils y présentèrent le pain et le vin du sacrifice, avec les offrandes des fidèles. Les premiers diacres baptisèrent et annoncèrent la parole de Dieu ; l'ordination donna le même pouvoir à leurs successeurs, qui ne purent toutefois l'exercer qu'au défaut de ministre supérieur, et d'après l'autorisation de l'évêque. On vit plus d'une fois des diacres, spécialement délégués, réconcilier les pénitents, c.-à-d., remettre la pénitence canonique à ceux qui avaient reçu l'absolution sacramentelle ; mais le changement de la discipline ecclésiastique enleva aux diacres cette partie de leur autorité. L'administration des

revenus de l'église fit donner exclusivement aux diacres le soin des pauvres, et la direction des hospices où l'on assistait les indigents et les infirmes : de là le nom de *diaconies* donné dans l'origine à ces établissements. — La différence de ces fonctions fit bientôt distinguer deux sortes de diacres, les uns chargés du service inférieur de l'église, les autres de l'administration temporelle. Le nombre de ceux-ci varia suivant l'importance des églises : on en compta long-temps sept à Rome, en mémoire des sept premiers diacres ; mais ce nombre fut plus que doublé dans la suite. Les premiers ou les plus anciens de ces officiers prenaient le titre d'*archidiaques* (v. ce mot). La surveillance qu'ils exerçaient pour le maintien de l'ordre et de la décence, pour l'entretien des vases sacrés, des ornements ; les secours qu'ils distribuaient, la dispensation du trésor, qui leur était confiée, les faisaient appeler l'œil et la main de l'évêque, dont ils étaient comme les premiers ministres : orgueilleux de l'importance de leurs fonctions et de la confiance qu'on leur accordait, ils essayèrent souvent de s'élever au-dessus des prêtres, et même d'usurper quelques-uns de leurs pouvoirs : le zèle de saint Cyprien et de saint Jérôme fit plus d'une fois justice de ces prétentions orgueilleuses. Dans la suite, le nom et les attributions d'archidiacre ne furent plus donnés qu'à des prêtres. — Aujourd'hui, les fonctions de diacre se réduisent, d'après le *Pontifical romain*, à servir à l'autel, à baptiser, et à prêcher ; encore ne peuvent-ils exercer ces deux dernières fonctions sans une permission expresse. Le **DIACONAT**, qui est le dernier échelon pour arriver au sacerdoce, ne pouvait être donné avant l'âge de vingt-cinq ans, lorsque la prêtrise se recevait à treute ; depuis le concile de Trente, on reçoit le diaconat dans la vingt-troisième année, et la prêtrise dans la vingt-cinquième. — On donne dans l'église grecque le nom de **DIACONESSES** aux femmes des diacres, mais elles n'ont aucun rang dans la hiérarchie (v. ci-dessus l'article **DIACONESSE**).

L'abbé BANDEVILLE.

DIADELPHIE. Cette dénomination, formée de deux mots grecs (*dis*, deux, et *adelphot*, frère), a été appliquée aux végétaux chez lesquels les étamines sont réunies en deux faisceaux au moyen de leurs filets ; nous citerons, par exemple, les haricots, les pois, etc., dans la famille des légumineuses, qui ont deux étamines rassemblées, composant le premier faisceau, et la dixième libre, formant le deuxième. — Linné a nommé *diadelphie* la classe septième de son système sexuel, dans laquelle se placent les plantes à étamines diadelphes. P. G.

DIADÈME, du grec *diadéō* (je lie), le plus ancien insigne de la royauté ; tissu de laine, de fil ou de soie, dont les rois se ceignaient le front ; il était blanc et uni, *fascia candida*. On le chargea ensuite de broderies d'or, de diamants, de perles, de pierreries. Pièce attribuée à Bacchus l'invention du diadème à l'usage des buveurs, qui se serraient le front pour se garantir des fumées du vin. Dans cette hypothèse, le diadème aurait été un ornement nécessaire et commun à tous, avant d'être un insigne du pouvoir suprême. — Denys d'Halicarnasse affirme que le diadème était un insigne royal long-temps avant la fondation de Rome ; Tarquin y ajouta, comme attribut de puissance, les faisceaux que portaient les 12 lieuteurs qui précédaient partout le roi lors de son palais. — Les Romains, dit le même historien, envoient aux rois qu'ils honorent de leur alliance le *sceptre* et le *diadème* en signe d'investiture, et pour confirmer leur autorité : *Nunc Romani sceptrum et diademata dono mittunt regibus quando eis confirmant potestatem regiam* (Den. Italie, *Antiq. rom.*, lib. III). — Après l'expulsion des rois, les consuls ne gardèrent des insignes du pouvoir que la toge de pourpre, la chaise d'ivoire et le cortège de lieuteurs. — Prusias, roi de Bithynie, se dépoilla de son diadème et de tous les insignes de la royauté devant la majesté du peuple romain. Il alla spontanément au-devant des députés envoyés par le sénat pour le recevoir. Il avait substitué à son dia-

dème, à la toge royale, aux riches brodequins, le bonnet, l'habillement et la chaussure d'affranchi; arrivé à la porte de la salle où le sénat était assemblé, il se prosterna, baisa le seuil, et, saluant les pères conscrits du titre de *dieux sauveurs* : « Vous voyez devant vous, leur dit-il, l'un de vos affranchis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira de lui ordonner. » — Jamais, même dans ses plus beaux jours de gloire et de puissance, Rome n'avait contraint les rois vaincus à tant d'humiliation, et Prusias n'était pas vaincu; son servile hommage était volontaire; il avait même des droits à la reconnaissance du sénat, dont il se proclamait l'esclave. Mais, dans ce même Capitole, où tant d'autres rois avaient abaissé l'orgueil du diadème, on vit bientôt après le sénat romain se prosterner devant le diadème impérial de Tibère, de Néron et de Caligula. — Les historiens ne s'accordent point sur l'époque précise où les successeurs d'Auguste commencèrent à porter cet insigne du suprême pouvoir. — Rome, sous ses anciens rois, avait emprunté des Grecs et des Étrusques l'usage du diadème, et il avait été rétabli par les empereurs, et leur exemple fut imité par les chefs des colonies armées qui envahirent les Gaules lors du démembrement du grand empire. En 508, des ambassadeurs de l'empereur Anastase avaient remis, de la part de ce prince à Clovis un diadème *radié* d'or, une robe de pourpre et une tunique palmée, attributs du consulat à cette époque. — Les statues anciennes de Clovis, les monnaies à son effigie, colligées et décrites par Bouterone et Le Blanc, le représentent avec ou sans diadème, et les formes même du diadème sont très variées. Les statues de Clovis qui ornaient le portail de l'abbaye St.-Germain-des-Prés portaient un diadème décoré d'un simple feston avec *le nimbe*, espèce de cercle lumineux que les artistes traçaient autour ou au-dessus de la tête des saints et des princes de la première race. — Le sceptre était surmonté d'un aigle comme le bâton consulaire. Sur quelques monnaies, la tête est

couverte d'un diadème dont les deux bouts tombent par derrière; sur d'autres, d'un chaperon enrichi de perles ou diadème radié. — Ses successeurs et les rois des deuxième et troisième races portaient des couronnes non fermées, et dont les formes étaient d'ailleurs très variées, mais ne portaient point le diadème. François I^{er} ne changea l'ancienne forme que pour ne point paraître, dans les insignes de sa dignité, inférieur à Charles Quint, son heureux compétiteur à l'empire. Depuis long-temps les mots *diadème* ou *couronne* sont indistinctement en usage pour désigner le principal attribut du pouvoir souverain. Seulement, le mot *couronne* est plus souvent employé dans le langage ordinaire. — Le *diadème* a conservé chez les Grecs sa forme et son nom originaire. Celui des premiers empereurs romains était de laurier naturel ou de feuilles d'or imitant celles du laurier. — Le luxe des monarques d'Asie a fait inventer les couronnes d'or massif, ornées de diamants et *radiées*, mais ouvertes : la base figurait la forme de l'ancien bandeau royal ou diadème. A cette forme a succédé celle des couronnes fermées, dont la base était surmontée de rameaux courbés ou de bandes qui se réunissaient à une certaine hauteur, à un point commun terminé par une croix ou tout autre ornement. En France, cet ornement était une fleur de lis ou fer de lance. Telle était le diadème des empereurs d'Orient, et telles sont maintenant les couronnes de tous les monarques de l'Europe. Le nombre des bandes dont se compose sa partie supérieure varie de 2 à 8, en raison de l'importance réelle ou de l'ambition des monarques. Le diadème de Charlemagne avait huit bandes. La couronne de l'empereur Napoléon avait été faite sur ce modèle : la sommité centrale avait pour ornement un globe et une croix. Les diadèmes des rois d'Espagne, de Portugal, de Danemarck et de Suède, n'ont que quatre bandes. Au globe et à la croix les empereurs d'Allemagne ajoutent la couronne mitrée de l'ancien empire d'Orient. Le triple diadème du pape

est aussi surmonté d'un globe et d'une croix. — A leur inauguration, les empereurs de Russie et les rois d'Espagne plaçant eux-mêmes leur diadème sur leur tête. Les empereurs d'Allemagne le reçoivent de trois électeurs ecclésiastiques. Le roi de France, de l'archevêque de Reims, assisté de trois seigneurs français. — En France, les femmes étaient exclues de la succession au trône et non de la régence, et portaient une couronne. Marie de Médicis a été la dernière des reines qui aient été sacrées. Tous les historiens se taisent sur les causes de l'abrogation de cet ancien usage. L'empereur Napoléon, à la cérémonie de son inauguration, prit lui-même sur l'autel la couronne impériale. Le même jour, et avec la même solennité, l'impératrice Joséphine fut couronnée par son époux. — Le cardinal Baronius écrivain ultramontain du *xvii^e* siècle, affirme que l'apôtre saint Jacques avait le front ceint d'un cercle d'or ou diadème, pour marque de sa dignité épiscopale. Les nombreux ouvrages de ce cardinal sur l'histoire ecclésiastique ont été l'objet de critiques graves et fondées. On peut présumer qu'il a pris pour un diadème la lame d'or qui couvrait la tête de l'apôtre, et qui n'était autre chose que le *nimbe* dont les artistes du moyen âge décoraient les têtes des saints.

DIADÈME (blason). On appelle ainsi les bandes ou cercles d'or qui serment la couronne des souverains.

DIADÈME (Aigle). Les armoiries de quelques monarques du Nord ont pour attribut une aigle dont la tête est surmontée d'une couronne, ou le col orné d'un collier d'or; c'est ce qu'on appelle aigle diadémée. — On donne encore le nom de *Diadème* ou *tortil* (id.), à un cercle ou bandeau qui ceint les *têtes de more* sur les écussons.

DIADÈME (parure). La mode, qui ne connaît d'autre noblesse que celle des écus, ajoute aux pièces qui jadis composaient l'écrin le plus complet, le diadème. Cet ornement privilégié, qui ne brillait que sur le front des impératrices, des reines et des princesses de race royale,

pare aujourd'hui le front des simples bourgeois. DUFREY (de l'Yonne).

DIAGNOSTIC (médecine), nom substantif, dont les racines grecs sont *dia*, dans, parmi, et *gnosco*, je connais; uni à un autre substantif, il devient adjectif. On nomme diagnostic le discernement de l'état sain ou morbide par l'examen de l'habitude extérieure des corps et de ses différentes fonctions. — De même que tous les phénomènes généraux de la nature, de même que l'électricité ou le calorique, une maladie ne se révèle à l'homme que par des faits épars, et toute notre science a seulement pour le but de rattacher ces faits à un fait plus général, à celui qui les a produits. Les phénomènes sensibles de la maladie consistent ou dans l'altération des organes, ou dans celle des fonctions, ou dans les deux ensemble, et sont pour nous les signes sans lesquels nous ne pouvons connaître le présent ni juger de l'avenir. Or, bien qu'une maladie présente des signes nombreux, certaines fonctions s'exécutant à l'aide de plusieurs organes, il est quelquefois très difficile, sinon impossible, de déterminer quel est celui qui est réellement lésé, et s'il l'est seul: ainsi, lorsque la respiration est gênée, cette gêne vient-elle uniquement du cœur ou du poumon, ou du diaphragme, ou de la plèvre, ou des parois thoraciques, ou de toutes ces parties ensemble? Il faut que le médecin le sache, car, à la connaissance précise de la maladie à laquelle il a affaire est dû le succès du traitement qu'il lui opposera. Heureux le médecin clinique qui s'est longuement exercé à l'étude diagnostique des maladies; il possède, comme le disait un ancien professeur, Petit-Radel, un aimant qui dirige le navigateur au milieu d'une mer remplie d'écueils; et son talent sera d'autant plus brillant qu'il aura à lutter contre plus de difficultés. Cependant, qu'il ne se flatte pas d'un succès toujours constant; malgré son habileté, il rencontrera une foule de cas tellement obscurs, et dont la cause est si peu indiquée par les symptômes, que le temps seul pourra dis-

siper ses doutes. — Les signes morbides sont, les uns *communs* à plusieurs affections, les autres *propres* à telle ou telle lésion, caractérisent la maladie et sont appelés *pathognomoniques*. Les premiers, tels que la diarrhée, les sueurs, les crachats, la douleur, etc., ne peuvent donner rien de précis sur le siège, la forme et l'intensité d'une altération; ils ne font qu'aider le jugement du praticien, mais ne le déterminent point. Il faut des signes non équivoques, des signes qui, au dire de Galien, suivent une maladie comme l'ombre suit le corps. En effet, un grand nombre d'affections semblables sous certains points de vue demandent une thérapeutique toute différente; mais les symptômes pathognomoniques une fois perçus, on peut avec plus d'assurance diriger le traitement, et on n'aura dans la non réussite qu'à accuser les bornes de l'art, ou la marche non rétrograde de la nature. Les signes caractéristiques n'apparaissent souvent que quelques jours après l'invasion de la maladie: ainsi, l'éruption dans la rougeole, le crachement de sang dans la péripneumonie, ne se montrent ordinairement que 4 à 5 jours après l'invasion. Le médecin averti de ces diverses circonstances ne se presse pas de porter son diagnostic, et s'en tient jusque-là à une médication *expectante*. Chaque praticien a pour ainsi dire sa manière d'étudier un malade: l'un examine d'abord le poulx, un autre la langue et les organes de la digestion, il en est qui commencent par les fonctions circulatoires, etc.; mais c'est toujours par l'observation analytique que l'on se rend compte des désordres de l'économie. Pour régulariser l'examen d'une maladie, les praticiens ont proposé diverses méthodes dont la plus célèbre, la plus généralement suivie, est celle de Chaussier; nous en donnons ici le tableau résumé. Ce célèbre professeur voulait qu'on observât dans l'ordre suivant: 1° la *FACE*, le front, les yeux, le nez, la bouche, les oreilles, etc.; 2° l'*ATTITUDE*, si le malade se tient debout ou couché, et sur quel côté; 3° la *PEAU*, tissu, couleur, taches, éruptions,

ongles, poils, cheveux; 4° *FONCTIONS VITALES*, motilité, sensibilité, calorificité, sommeil, circulation, respiration; 5° *FONCTIONS SENSIBILES*, sens externes, sens internes, voix, mouvements des membres; 6° *FONCTIONS NUTRITIVES*, digestion, sécrétions et excrétions, nutrition, absorption; 7° *FONCTIONS GÉNITALES*; 8° circonstances individuelles ou locales.

— Lorsqu'un médecin, pour reconnaître une maladie, a mis en jeu tous les moyens ordinaires, que les renseignements et sa perception ne lui ont pas suffi, il lui faut souvent avoir recours à la ruse; combien de fois avons-nous vu Dupuytren chercher par des demandes répétées dans la même journée, et pendant plusieurs jours de suite, à faire dire la vérité au malade, dont l'obstination semblait prendre à tâche de tromper la sagacité de l'illustre professeur! Cette obstination des malades ne peut guère s'expliquer que par une fausse honte ou par le dérangement des organes; elle est néanmoins si fréquente que l'on voit tous les jours deux médecins faire une même question à un malade, et en recevoir deux réponses opposées. Mais ce sont de ces accidents dont le praticien instruit et qui a joint l'étude de l'*homme moral* à celle de l'*homme physique* triomphera toujours. N. CLESIMONT.

DIAGNOMÈTRE, ou mesure de la déviation. On peut considérer le diaphragme comme un électroscope d'une grande sensibilité; car la déviation qu'il est destiné à mesurer est un effet d'*électricité* (v. ce mot et *ELECTROSCOPES*). M. Rousseau, inventeur de cet instrument, y a trouvé une heureuse application des piles sèches à la mesure des plus faibles électricités (v. *PILES*). Son instrument se compose en général d'une pile sèche et d'une aiguille aimantée. La pile doit communiquer au sol par la base, et par son extrémité supérieure avec une tige métallique isolée qui soutient une aiguille aimantée horizontale. En face de cette aiguille est une boule métallique isolée, et communiquant avec la pile. On place dans le méridien magnétique (v. *MÉRIDIEN*) le support de l'aiguille et la boule;

en sorte que l'aiguille s'appuie contre celle-ci ; puis, en tournant le plateau isolateur de laque, on fait en sorte que la bande conductrice se dirige parallèlement à l'aiguille, et par conséquent soit dans ce même méridien, afin que l'aiguille, obéissant librement à l'action magnétique du globe terrestre, vienne se placer très près du disque conducteur. Dans cette situation, un corps électrisé étant approché, tout le système reçoit, par contact, cette sorte d'électricité : il y a donc répulsion. L'aiguille est si légère et son aimantation si peu active que cette répulsion est manifeste, quelque faible que soit l'électricité transmise. — On recouvre tout le système d'une cage de verre, pour éviter l'action des courants d'air sur cette aiguille, d'une extrême mobilité, qui obéirait aux plus petits mouvements dans l'atmosphère. Une bande de papier collée à la surface de la cage, à la hauteur de la zone que parcourt l'aiguille dans ses excursions, porte des traits verticaux et des chiffres propres à indiquer les degrés du cercle formé par cette bande. En plaçant l'œil dans la direction que prend l'aiguille, on peut lire de combien de degrés la répulsion électrique l'a écartée de la situation d'équilibre magnétique. — Cet instrument, par son extrême sensibilité, a prouvé que les corps jusqu'alors réputés non conducteurs, tels que le verre, la résine, la soie, ne laissent cependant pas de l'être à un degré notable. Néanmoins, la laque et le charbon de fusain complètement desséchés n'ont manifesté aucun symptôme du passage de l'électricité. Le diagomètre de M. Rousseau peut devenir, dans un grand nombre de cas, non seulement un instrument pour les recherches scientifiques, mais il peut recevoir les plus utiles applications aux besoins de la vie et du commerce : c'est presque un moyen d'analyse de plusieurs substances, sinon de leur analyse quantitative, du moins de l'analyse qualitative. Ainsi, dans le cours de ses expériences, l'auteur a reconnu que l'huile d'olive, au contraire de presque toutes les autres, n'est presque pas conductrice

du fluide électrique : le diagomètre indiquera donc le degré de pureté absolue de l'huile d'olive, et, comparativement avec le type de pureté, il donnera un aperçu des proportions dans lesquelles on aura fait entrer d'autres huiles dans un mélange avec celle-ci. Le temps que l'aiguille met à atteindre son maximum de déviation dépend de la conductibilité des substances que l'on place sur le passage du courant : c'est ce temps que M. Rousseau prend pour mesurer le rapport des conductibilités. L'huile d'olive très pure étant interposée, l'aiguille n'atteint son maximum de déviation qu'au bout de 40 min., tandis qu'avec de l'huile de saines ou de pavot elle y parvient en 27 min. — Quant à la manière d'opérer, il faut mettre l'huile qu'on veut éprouver dans un godet de métal qu'on pose sur l'anneau du diagomètre ; cette huile communique ainsi avec l'aiguille et le conducteur ; puis on plonge dans l'huile un fil métallique, qui tient à l'un des pôles d'une pile sèche, en communication libre avec le sol. PELLOUZE père.

DIAGONALE, du grec *dia*, à travers, et *gonia*, angle ; *ligne tirée dans l'intérieur d'un polygone d'un de ses angles à un autre*. — Dans tout polygone, le nombre de diagonales qu'on peut tirer d'un même angle à tous les autres est égal à celui des côtés du polygone moins trois ; ainsi, on ne peut point tirer de diagonale dans un triangle, une est possible dans une figure de quatre côtés ; deux dans celles qui en ont cinq, etc. — On tire aussi des diagonales dans les polyèdres, tels que le cube, les parallélépipèdes, etc. T.

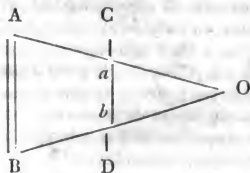
DIAGORAS, surnommé l'*Athée*, philosophe de la secte de Démocrite, dont il fut le disciple, naquit à Mélos, l'une des Cyclades. Il avait, dit-on, dans sa jeunesse, cultivé la poésie avec succès, et s'était rendu célèbre par quelques dithyrambes. On ajoute qu'il passa d'une piété superstitieuse à l'athéisme, ayant été victime de l'injustice et de la perversité de ses semblables, et qu'il conclut de là que les dieux n'existaient pas. Mais Clavier

révoque en doute cette histoire, et croit qu'elle doit sa naissance à la confusion, faite mal à propos, de Diagoras le poète avec Diagoras le philosophe. Le premier, en effet, était contemporain de Pindare, et le second fut condamné en la 91^e olympiade, c.-à-d. 50 ans plus tard. Quoi qu'il en soit, celui dont nous parlons vint à Athènes après la ruine de sa patrie, consommée par Alcibiade, et s'y fit remarquer par la liberté et par la hardiesse de ses opinions. Aussi fut-il recherché par Alcibiade et tous les jeunes gens qui s'élevaient au-dessus des croyances superstitieuses de leur époque. Appuyés des exemples et des doctrines de Diagoras, ils tournèrent en ridicule les mystères d'Eleusis, et en firent de burlesques imitations dans une maison particulière. Une accusation capitale fut lancée sur-le-champ contre celui qu'on regardait comme le principal auteur de ces impiétés, et Diagoras fut forcé de prendre la fuite. Alors on mit sa tête à prix : l'on promit un talent à celui qui le tuerait, et deux à celui qui le livrerait vivant ; et ce décret barbare fut gravé sur une colonne qui s'élevait au milieu de la place publique, dans la ville la plus éclairée et la plus civilisée alors de toute la terre. La superstition, qui partout a eu ses autels, partout aussi a grossi l'histoire de ses mensonges ; car on prétendit que Diagoras, en fuyant d'Athènes pour dérober sa tête à la justice des hommes, avait péri dans un naufrage, victime de la colère des dieux. Tout prouve, au contraire, qu'après avoir quitté l'Attique il se retira à Corinthe, où il termina paisiblement sa vie, après s'être occupé à écrire un recueil de lois très sages, que l'athlète Nicodore donna à la ville de Mantinée sa patrie. Quelques savants modernes ont révoqué en doute l'athéisme de Diagoras, s'appuyant sur le texte même du décret qui le condamne, non comme athée, mais comme auteur de discours impies contre les divinités particulières des Athéniens. Cicéron ne pensait point ainsi, et dans son traité *De naturâ deorum*, il dit positivement que Diagoras niait qu'il existât

des dieux. D'ailleurs, s'il est vrai qu'il fût disciple de Démocrite, cette accusation ne devait pas être sans fondement ; car Démocrite ne reconnaissait d'autre dieu que le hasard, espèce de destin aveugle, qui aurait déterminé les atomes à s'assembler de manière à former les êtres animés ou inanimés qui composent l'univers. Il admettait bien aussi des êtres aériens de forme humaine, ayant influence sur l'homme et la nature, mais il les supposait formés d'atomes et par conséquent destinés à périr : et ce n'était qu'une hypothèse conforme à l'atomisme, par laquelle il avait essayé de concilier ce système avec les préjugés populaires. On cite de Diagoras un mot fort spirituel, et qui ne dément point sa réputation d'incrédulité. On lui montrait un jour dans l'île de Samothrace, comme une preuve manifeste de la providence, les nombreuses offrandes apportées dans le temple par ceux qui avaient échappé au naufrage en invoquant les dieux. Si tous ceux qui ont péri, répondit-il, avaient pu apporter aussi les offrandes qu'ils avaient promises, vous en verriez bien davantage.

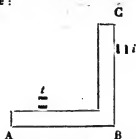
C.-M. PAFER.

DIAGRAPHIE, du grec *diagraphô*, (je trace des lignes). Cet instrument, qui n'est pas nouveau, mais qui cependant a reçu quelques perfectionnements de l'auteur, M. Gavard, qui l'a baptisé, est construit sur ce principe, base de toute perspective : un tableau quelconque représente la trace de l'image de tous les points qui, partant d'un objet matériel, vont se réunir et former le sommet d'un cône dans l'œil du spectateur :



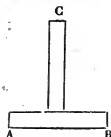
Soit, par exemple, un objet A B ; que l'œil du spectateur soit fixé en O ; concevez une glace transparente C D ; figurez-vous,

en outre, que les rayons AO , BO , partant des points A et B de l'objet pour se rendre dans l'œil du spectateur, ont laissé leur trace sur les points a et b de la glace: la ligne ab représentera l'image de l'objet. Vous comprenez donc qu'une personne qui, ayant l'œil appliqué à un très petit trou, regarderait une maison au travers d'une vitre, pourrait aisément, et sans avoir appris à dessiner, tracer sur cette vitre l'image linéaire de la maison, au moyen d'un crayon dont les mouvements seraient indiqués par les contours des diverses parties de l'édifice. L'opération serait impossible si la glace n'était pas transparente; elle serait enoore impossible si elle était à une certaine distance du dessinateur. Pour surmonter ces obstacles, voici le moyen dont on fait usage :



ABC est une sorte d'équerre formée par deux coulisses, AB , BC , le long desquelles se meuvent simultanément, au moyen de cordons et de poulies de renvoi, deux curseurs, i et t ; de façon que le premier monte vers C quand le dernier s'avance du côté de A ; si t marche vers B , i descend vers le même point. Le curseur t porte un crayon, et le curseur i une sorte de mire, consistant, si vous voulez, en un morceau de glace sur lequel on a tracé deux lignes qui se coupent à angles droits; le point d'intersection de ces lignes est la mire proprement dite. Au-devant de l'instrument est fixée une plaque percée d'un petit trou, au travers duquel on regarde l'objet dont on veut faire le dessin. L'équerre ABC va et vient dans une coulisse, quand on la pousse, soit vers la droite, soit vers la gauche; ce qui permet d'amener le point de mire vis-

à-vis chacun des points de l'objet que l'on considère. Il suffit donc de prendre de la main le curseur porte-crayon t , et de le faire mouvoir de sorte que le point de mire suive les contours de l'objet; le crayon en tracera l'image sur le papier. Avec les instruments antérieurs au diagraphie, on opérât avec beaucoup de justesse, mais on ne pouvait arrêter le dessin que par points. M. Gavard a fait disparaître cet inconvénient en plaçant son équerre sur trois roulettes :



ABC représente la partie horizontale de cette équerre; les roulettes sont placées en A , B et C , celles qui sont en A et en B ont la forme de poulies, et leur gorge embrasse une règle d'acier qui sert de guide à l'instrument, lorsqu'on le pousse de droite à gauche. De façon qu'au moyen du diagraphie on peut tracer d'un mouvement continu l'image de toutes sortes de lignes droites ou courbes. Il y a des diagraphes dont la règle directrice est courbée en arc: alors l'instrument est propre à donner l'image fidèle de la concavité d'objets de forme cylindrique dont l'axe passerait par l'œil du spectateur. Le premier de ces sortes d'instruments que nous ayons connu fut apporté d'Italie en France par M. de Lasteyrie. M. Boucher y fit quelques améliorations; enfin M. Gavard vient de le rendre plus parfait. (*V. PERSPECTIVE.*) TREYSSÈRE.

DIALECTE. On appelle *dialecte* le langage particulier d'une province qui se sert de l'idiome dominant dans toute la contrée, mais en le modifiant par des inflexions, des désinences, des contractions de mots, des emplois de termes tombés ailleurs en désuétude, par des al-

térations de toute sorte propres à ce dialecte, et qui le constituent. — Les langues les plus éloignées et les plus disparates ont presque toujours quelque point de contact et de similitude : une même langue parlée dans deux provinces ou dans deux parties d'une même province, quelquefois à des distances très rapprochées, subit déjà des altérations plus ou moins notables. C'est que, d'une part, les langues ne sont que des dérivations les unes des autres ; chaque peuple est obligé d'emprunter son vocabulaire à tout ce qui parle autour de lui ; il n'a pu le créer ou l'accepter primitif qu'une fois sur chaque point de la terre, à l'origine des choses. ce qui explique les similitudes entre des langues séparées par des espaces immenses de lieux et de temps : voilà pour le principe d'uniformité héréditaire. Mais, par une disposition inverse, l'habitant de chaque contrée est enclin à faire plier la collection de mots qui lui furent transmis et ses habitudes de syntaxe aux caprices de ses organes, à ses impressions locales. Il use à sa fantaisie du fonds commun de langage qui circule de tous côtés ; il est original dans son imitation et créateur de mille idiomes façonnés avec celui que lui ont imposé les collisions des peuples et certains grands événements. — En général, *patois* et *dialecte* semblent être identiques ; cependant, on emploie plus habituellement le mot *dialecte*, avec un certain degré d'estime, pour désigner une modification de langage qui a acquis de l'importance, de l'extension, du crédit ; *patois* (v. ce mot), exprime les tortures que fait subir à une langue la population agreste de telle ou telle province. Au fond, c'est la même chose, et les droits des transformateurs sont les mêmes. La différence résulte de ce que le *patois* est l'œuvre d'un sol qui n'est ennobli par aucune littérature, œuvre privée, en général, de délicatesse, et qui n'a pas reçu de consécration ; c'est une monnaie qu'un peuple de quelques milliers d'âmes frappe à sa guise, pour son usage à lui, et qui n'a pas cours ailleurs ; tandis que le *dialecte* est l'idiome dominant, modifié par une

population qu'il faut considérer et traiter sur un pied d'égalité intellectuelle. Chez les Grecs, on admettait les dialectes *éolien*, *dorien*, *ionien*, *attique*, sans traiter l'un ou l'autre de barbare ; bien plus, on respectait toutes les orthographe et l'on conservait en écrivant la prononciation de chaque dialecte, déférence refusée chez les modernes aux patois qui ne s'écrivent guère, si ce n'est pour la vie usuelle et en dehors des actes officiels. Nous n'en connaissons communément que quelques chansons qui obtiennent les honneurs de l'impression et des fragments fortuitement transmis. Il est peu de provinces en France où le curé fasse usage dans sa chaire d'un idiome différent de la langue écrite, et, lorsque cela a lieu, tout se passe en famille et le reste de la France l'ignore. Le patois est désormais condamné à une condition d'ilotisme. En Grèce, la division des petits états démocratiques dut naturellement amener ces différences d'un langage partout épuré dans ses déviations, et consacrer leur importance ainsi que leur égalité réciproque. On fit plus encore : lorsqu'un écrivain avait laissé, dans les premiers siècles de la société hellénique, une œuvre remarquable de littérature, on se servait ensuite de son dialecte particulier pour traiter le même genre de littérature ; le nouvel auteur faisait plier son idiole propre, celui de sa patrie, à celui qu'avait consacré une gloire antique. Ce joug était noble et volontaire, et ce n'est que dans une telle contrée, avec des semblables institutions, avec des conditions semblables, qu'il est possible d'éviter la centralisation littéraire. Ainsi, la langue d'Homère était un mode convenu pour le poème épique, et fut employée fort tard encore par Aratus, Apollonius de Rhodes, Denys le Périégète, etc. Le style et le dialecte dorien de Pindare servaient de type aux chœurs des tragédies, et si d'ailleurs le dialecte attique domina dans la littérature grecque, ce fut sans règne exclusif, et par suite de l'ascendant intellectuel que prirent les Athéniens depuis le siècle de Périclès. Pour nous résumer, le *dialecte*, tel que

nous le précisons, considéré avec son caractère de dignité et de perfectionnement, ne se présente guère que dans l'ancienne Grèce : les peuples modernes ont un idiome généralement consacré, académique, qui plane au-dessus du langage populaire, espèce de sanskrit réservé aux classes instruites, et qui condamne à la condition de *patois* tout ce qui s'en éloigne. — Pour se faire une idée pratique, en quelque sorte, de la manière dont le peuple se forge partout des dialectes ou patois, le moyen le plus simple est de parcourir nos provinces, surtout celles qui sont limitrophes d'un pays où se parle une autre langue ; on voit alors la tendance progressive à la fusion. Ainsi que les eaux d'un fleuve qui se jette dans la mer prend à une certaine distance de son embouchure un degré mixte d'amertume qui n'offre ni le caractère de l'eau saumâtre, ni la douceur insipide de l'eau fluviale, ainsi vous voyez le langage de l'habitant des Pyrénées offrir un avant-goût de l'espagnol, celui de l'Alsace se germaniser, etc. Dans tout le Midi, les désinences en *o* bref, substituées à notre *e* muet final, la mélodie fortement accentuée de la prononciation, vous familiarisent déjà avec les idiomes qu'on entendra au-delà des Pyrénées et des Alpes. — Cependant, on a coutume de dire de deux langues parlées chez deux peuples divers et dérivées d'une même souche, qu'elles sont deux dialectes de la langue-mère. Ainsi, l'italien et l'espagnol, dans une large acception, ne sont que des dialectes du latin corrompu ; le hollandais est un dialecte de l'allemand, etc. E. GAIL.

DIALECTIQUE. A peine quelques lois du raisonnement furent-elles reconnues qu'on en abusa pour la défense de vaines subtilités. Zénon d'Elée (avant J.-C. 460) est considéré par Aristote comme l'inventeur de la dialectique : il divisait l'art de penser en trois parties : 1^o la *dianoétique* ou les différentes manières de tirer des conséquences ; 2^o la *dialectique* proprement dite, comprenant des préceptes pour apprendre à bien répondre ; 3^o l'*éristique*, qui est l'art de dispu-

ter. Les quatre démonstrations de Zénon contre le mouvement, et en particulier le fameux argument dit l'*Achille*, ont puissamment contribué à sa célébrité, quoiqu'on ait peine à comprendre comment de puériles sophismes ont paru des titres de gloire à des hommes comme les Grecs. Les sophistes s'emparèrent de la dialectique, qui devint entre leurs mains un instrument merveilleux pour soutenir le *pour* et le *contre*, et ils s'appliquèrent à imaginer des ruses de raisonnement dont Lucien s'est justement moqué dans ses *Philosophes à l'encan*. Cette sophistique rencontra un redoutable adversaire dans Soerate, qui lui opposa son sens droit, son ironie et son caractère. Pour la réduire au silence, il eut soin d'assigner aux mots un sens précis et de ramener sans cesse la controverse sur son véritable terrain. De plus, il donna l'exemple du doute philosophique, et employa avec un étonnant succès la méthode qui consiste à *extorquer* la vérité de la bouche même de son adversaire, en lui adressant une suite de questions adroitement ménagées, qui mènent au but d'une manière insensible. Les stoïciens s'attachèrent à cultiver la dialectique, et Chrysippe perfectionna le syllogisme, dont il fit malheureusement des applications frivoles. Cicéron répandit les *Topiques* d'Aristote et en composa un élégant abrégé ; il a laissé dans ses écrits des traces fréquentes de la dialectique des académiciens et des stoïciens. Les Romains, qui n'ajoutèrent rien à la logique des Grecs, en appliquèrent cependant les préceptes à la rhétorique, plus propre à plaire à un peuple tout positif, qui ne demandait aux sciences et aux lettres que de nouveaux moyens politiques. La scolastique, née au ix^e siècle, fut le triomphe de la dialectique. Lorsque l'autorité fondait seule la certitude et posait les prémisses de la science, on devait se borner à en déduire les conséquences, et le syllogisme, qui servait à cet usage était réputé naturellement le plus noble exercice de l'esprit humain. De misérables subtilités furent placées sous la garantie de la grande renommée d'Aristote, et en

rendit ce beau génie presque ridicule, quoiqu'il ne dût pas être solidaire des doctrines extravagantes qu'on lui attribuait. A la renaissance, on rougit d'une telle barbarie; cependant le mal subsista encore long-temps, malgré les tentatives d'un grand nombre d'hommes supérieurs. Bacon, au *xvi^e* siècle, renouvela l'art de raisonner, mais il eut peu de retentissement parmi ses contemporains, et avant que la préface de l'*Encyclopédie* l'eût signalé à l'attention de la France, on ne songeait point encore à profiter de ses vues neuves et profondes. La dialectique tomba ainsi de jour en jour dans le mépris. Néanmoins, si l'on dédaignait le nom, on conservait la chose, tout en se vantant de la détruire. Les idéologues, qui narguaient les anciens dialecticiens, se contentaient comme eux de transformations de mots; et, même encore aujourd'hui, des raisonneurs vantés, dupes des formes qu'ils combinent, donnent pour des réalités leurs artifices purement logiques.

DE REIFFENBERG.

DIALLAGÉ. Ce minéral sert de base à quelques roches dont la famille est appelée *roches diallagiques*. C'est un double silicate de fer et de magnésie aluminifère. Sa forme cristalline est, en général, selon Haüy, le *prisme rhomboïdal oblique*. Sa densité est 3 ou 3, 2. Cette roche fond en un émail vert. Son aspect est ordinairement nacré. Elle appartient aux terrains primaires, et forme de petits nids dans les serpentines. — Les principales variétés sont : 1^o la *smaragdite*, d'un beau vert, qu'elle doit à la présence du chrome : l'alumine y est très abondante : c'est Saussure qui a nommé et fait connaître cette variété abondante près de Genève; 2^o la *bronzite*, que Werner nomma ainsi, à cause de sa couleur analogue à celle du bronze, brun-jaunâtre : la magnésie y est en très grande quantité. Le chimiste Klaproth n'y trouvait pas d'alumine. Un peu plus pesante que la *smaragdite*. On la trouve dans la serpentine en Styrie, à Perth, à Cuba (*Minéral. de Jameson*, t. II). 3^o la *schillerspach* de Heyer, d'un aspect métalloïde,

d'une belle couleur jaune d'or, se trouve également dans la serpentine au Hartz, en Bohême, dans le Tyrol, le Dauphiné, la Styrie, le Cornouailles; dans les diorites du Fife-shire en Écosse, dans les porphyres de Calton-Hill et de Dumbarton. — On indique des diallages de couleur violette à St-Marcel en Piémont, d'un vert noir à l'Escorial, noirs (à Spa), et blancs : sont-ce réellement des diallages? — Voici quelques analyses :

SCHILLERSPACH, SMARAGDITE, BRONZITE,
d'après Heyer, d'après Vauquelin, d'ap. Klaproth.

Silice.....	52.....	50.....	60
Alumine.....	25, 33.....	31.....	1
Protoxyde de fer. 17, 20.....	5, 50.....	10, 20	
Magnésie.....	6.....	6.....	27, 20
Eau.....		4, 20.....	0, 20
Chaux.....	7.....	13.....	1
Cuivre.....		2, 50.....	prête 1, 20
Chrome.....		7, 20.....	1

105, 83

100

100

La bijouterie emploie certaines variétés chatoyantes de cette roche, et la décoration des bâtiments utilise quelquefois quelques serpentines diallagiques.

L. DUSSEUX.

DIALOGUE. En littérature, le bon goût veut que, dans toute espèce de dialogue, chacun des interlocuteurs parle d'une manière conforme à son caractère ou à la passion qui le domine, et non pas selon les sentiments particuliers de l'auteur. « L'art du dialogue, a dit Voltaire, consiste à faire dire à ceux qu'on fait parler ce qu'ils doivent dire en effet. Il n'y a pas d'autre secret, mais ce secret est le plus difficile de tous. Il suppose un homme qui a assez d'imagination pour se transformer en ceux qu'il fait parler, assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, et assez d'art pour intéresser. » — On distingue les dialogues en vers et les dialogues en prose. — Les dialogues en vers conviennent particulièrement à tous les ouvrages du haut genre dramatique, à la tragédie, à la comédie, à l'opéra, à la pastorale. Dans une tragédie, par exemple, le dialogue est proprement l'art de conduire l'action par les discours des personnages, tellement que le premier qui parle dans

une scène l'entame par les choses que la passion et l'intérêt doivent offrir le plus naturellement à son esprit, et que les autres acteurs lui répondent ou l'interrompent à propos, suivant leur convenance particulière. Ainsi, le dialogue sera d'autant plus parfait qu'en observant scrupuleusement cet ordre naturel on n'y dira rien que d'utile, et qui ne soit, pour ainsi dire, un pas vers le dénouement. La vivacité est une des perfections du dialogue dramatique; il ne serait pas naturel qu'au milieu d'intérêts divers et de passions violentes qui agitent les personnages, ils se donnassent, pour ainsi dire, le loisir de se haranguer réciproquement. Notre grand Corneille offre plusieurs modèles achevés de dialogues, entre autres la fameuse scène entre Horace et Curiaçe, celle entre Félix et Pauline dans *Polyeucte*, celle entre Félix et Polyeucte, la conférence de Pompée avec Sertorius, enfin plusieurs scènes de *Cinna*, de *Nicomède* et d'*Héraclius*, et surtout celle du *Cid*, où Rodrigue vient demander la mort à son amante. De tous nos autres tragiques, Voltaire est le seul qui approche assez fréquemment de la sublime vivacité de ces dialogues de Corneille, et qui fournisse des exemples de ces traits de répartié et de réplique en deux ou trois mots, que l'on pourrait comparer à des coups d'escrime poussés et parés en même temps. On regrette que Racine, si parfait d'ailleurs, n'ait pas imité quelquefois ce dialogue vif et coupé. On lui reproche de faire souvent dire de suite à un de ses personnages tout ce qu'il a à dire; il en résulte qu'une longue scène se consume ordinairement en deux ou trois répliques d'une élégance abondante. Ajoutons toutefois qu'un dialogue où l'auteur affecterait la concision extrême, où il viserait à la symétrie et au jeu de mots, serait absolument contraire au naturel. Corneille se reproche à lui-même, ainsi qu'à Euripide et à Sénèque, l'affectation d'un dialogue trop symétriquement coupé vers par vers. Les principes du dialogue sont les mêmes pour la comédie. Molière est un modèle accompli dans l'art de dialo-

guer comme la nature. On ne voit pas dans toutes ses pièces un seul exemple d'une réplique hors de propos. Ses successeurs ont souvent gâté leurs ouvrages par l'abus des tirades et des portraits. — L'emploi du dialogue en prose sied très bien à la philosophie, à l'éloquence, à des questions d'art que l'on veut éclaircir. Cette forme a l'avantage d'ôter au genre didactique le ton impérieux, dogmatique et tranchant qu'il a naturellement. Platon s'est servi du dialogue pour faire connaître la philosophie et la belle ame de Socrate, Cicéron pour exposer d'un manière plus lumineuse et plus féconde les lois de l'art oratoire. Chez nous, les premiers dialogues supportables qu'on ait écrits en prose sont ceux de Lamotte-Levayer, dont la diction a beaucoup vieilli. Les *Dialogues des morts* par Fénelon, ainsi que ceux qu'il a laissés sur l'éloquence, sont pleins de naturel, d'une aimable simplicité et de bon goût. Ceux de Fontenelle semblent faits uniquement pour montrer de l'esprit : l'auteur se plaît à y soutenir des paradoxes par des sophismes. Les pensées fines et vraies s'y trouvent en grand nombre, mais il faut savoir les démêler d'avec les pensées fausses et puériles qui se trouvent à chaque page dans ce livre ingénieux, qui ne doit être lu qu'avec la plus grande précaution. Le dialogue de Boileau intitulé les *Héros de romans* est beaucoup plus judicieux, beaucoup mieux écrit qu'aucun de ceux de Fontenelle; Voltaire a su employer avec un rare avantage la forme du dialogue pour des matières philosophiques et polémiques. — En général, les leçons en dialogues ont deux grands avantages, l'attrait et la clarté, mais elles ont aussi un écueil, la longueur. Peut-être ferait-on bien de ne réserver cette méthode d'instruction que pour les sujets qui exigent des développements, et où l'on ne peut conduire à l'évidence qu'à travers des difficultés successivement résolues.

CHAMPAGNAC.

DIAMANT (minéralogie, chimie), la plus chère des substances minérales que les lapidaires nomment par excellence

pierres précieuses. Comme le luxe est seul en possession de fixer la valeur des objets dont il peut seul faire usage, on doit s'attendre que ses appréciations paraîtront capricieuses, fondées sur l'éclat ou la rareté de ces objets, etc. Le tarif du prix des diamants justifie cette présomption; il varie suivant la forme, le degré de transparence, la pureté et la grosseur. Toutes choses d'ailleurs égales, les diamants sont réputés *fins* si leur forme est celle d'un polyèdre à peu près régulier, dont plusieurs diamètres égaux se croisent en sens divers; ceux qui ne sont que la moitié d'un tel polyèdre et reposent sur une large section plane sont des *diamants roses*. Quant à la transparence et la limpidité, elle doit égaler celle de l'eau, et elle en prend le nom; un diamant d'une *belle eau* est réputé parfait, quand même il serait coloré. Mais parmi ceux qui réunissent au plus haut point les qualités qui constituent la perfection, les plus gros sont recherchés plus particulièrement en raison de leur rareté, toujours plus grande à mesure que le poids augmente, d'où il suit qu'une sorte de règle fixe leur prix proportionnellement au carré des poids ou volumes. Ainsi, si un diamant fin de belle eau est estimé 1,000 fr., un autre aussi parfait, et qui serait d'un volume décuple, coûterait 100,000 fr. En tenant compte d'une seule dimension, du diamètre, par exemple, un diamant dont le diamètre serait le double de celui d'un autre devrait coûter soixante-quatre fois autant; pour un diamètre triple, sept cent vingt-neuf fois, et si cette dimension était quadruple, quatre mille quatre-vingt-seize fois le même prix. Mais les diamants d'une grosseur extraordinaire sont mis tout-à-fait hors de ligne; aucun tarif n'en règle le prix. C'est ainsi que parmi les diamants de la couronne des rois de France, le fameux *Sanci*, au sujet duquel on a débité beaucoup de fables, et dont le poids est de 106 carats, ne coûta, dit-on, que 600,000 fr., et le *pitre* ou *régent*, du poids de 137 carats, fut payé 2,500,000 fr. Tavernier estimait que celui du grand-duc de Toscane,

de 139 carats, valait 2,608,335 francs, et portait à 11,713,275 francs et quelques sous le prix d'un diamant qu'il vit dans les trésors du Grand-Mogol : ce bel échantillon des mines de l'Indoustan pesait 270 carats. Dans ces différents prix, le tarif du carré des poids n'est pas exactement observé, comme on peut s'en convaincre; mais voici un autre fait où cette règle est encore plus en défaut. La piété des monarques indiens avait consacré à la religion les plus beaux diamants tirés des mines de Golconde, et les statues des dieux en étaient ornées. Vers le commencement du siècle dernier, un soldat français, de la garnison de Pondichéry, apprend qu'il existe près de cette colonie un temple où deux magnifiques diamants forment les yeux du dieu Brama; il conçoit le hasardeux projet de s'emparer de ce trésor, il déserte, embrasse la religion des brames, et feint si bien le zèle de cette croyance qu'il est admis au nombre des ministres du dieu, et que la garde du temple lui est confiée. Tout étant bien disposé pour le larcin qu'il médite et pour sa fuite après cette œuvre accomplie, il choisit une belle nuit d'orage, arrache un des yeux brillants qu'il convoitait depuis si long-temps; mais l'autre résiste, et le temps de fuir est venu; il se borne donc à la moitié de la riche dépouille dont il eût voulu se charger. Comme sa patrie lui était fermée, il gagne les établissements anglais, cède pour 50,000 fr. son diamant; et le nouvel acquéreur n'en connaissait guère le prix, car, étant venu en Angleterre, il le vendit 4,500 livres sterling (112,500 fr.). Les spéculations sur ce précieux objet ne pouvaient s'arrêter que lorsqu'il serait devenu la propriété d'un monarque; ce fut l'impératrice de Russie qui en fit l'acquisition au prix d'environ treize millions, outre une pension viagère et des titres de noblesse accordés au vendeur. Ce diamant extraordinaire pèse 779 carats, et, suivant la règle du carré des poids, sa valeur serait de 92,582,901 fr. — Examinons maintenant cette substance en elle-même, indépendamment du prix de fantaisie qu'on

y attache. On croyait autrefois que l'Inde était seule en possession des mines de diamants ; mais il est bien constaté aujourd'hui que celles du Brésil peuvent en fournir aussi abondamment et d'aussi beaux, peut-être même de plus gros, comme on peut en juger par celui que possède le roi de Portugal, dont le poids est de 1730 carats, et qui serait d'une valeur de plusieurs centaines de millions, sans quelques défauts qui affaiblissent son éclat. Quant aux diamants de Sibérie, leur découverte est trop récente pour que l'on puisse comparer ces mines nouvelles à celles de Goleconde et du Brésil. Il est probable que les découvertes de plusieurs autres mines prouveront que cette matière est moins rare qu'on ne le pense, et qu'il sera très difficile d'empêcher que son prix ne subisse pas une très forte baisse. Les terrains d'alluvion qui contiennent des diamants ne sont rares nulle part, si l'on ne les considère que par rapport à leur composition, à l'ordre des couches, aux diverses substances qui accompagnent cette matière précieuse ; on peut espérer d'en trouver en Europe, au nord de l'Amérique, sur le bord des rivières africaines, lorsque leur minéralogie, explorée par des Européens, nous sera mieux connue. Puisqu'on en trouve aux deux extrémités de l'Asie, pourquoi le Nouveau-Monde n'en aurait-il qu'entre les tropiques ? Et puisque les circonstances nécessaires à la formation de ce minéral ont pu se réunir et opérer leur effet dans des lieux aussi éloignés l'un de l'autre que l'Indoustan et le Brésil, pourquoi les régions intermédiaires n'auraient-elles pas ressenti la même influence ? — Les diamants sont toujours cristallisés, et, comme tous les cristaux, ils se divisent plus facilement dans le sens des lames cristallines que suivant toute autre direction. L'art du joaillier a mis cette propriété à profit pour *cliver* les diamants, c.-à-d. les tailler parallèlement à leurs facettes. Comme leur dureté surpasse celle de tous les autres corps, à l'exception du *spath adamantin* (ainsi nommé parce qu'il est en effet aussi dur que le diamant), on ne

peut les tailler et les polir qu'au moyen de l'*égrisée*, poudre formée par la pulvérisation des diamants de rebut. La couche extérieure n'est pas transparente comme l'intérieur, soit que l'arrangement régulier de ses molécules intégrantes ait éprouvé des obstacles, soit que cette couche ait subi quelque altération durant le transport par les eaux et le séjour dans l'intérieur de la terre ; il en résulte que les diamants *brûts* (tels qu'on les tire de la mine) n'ont que la demi-transparence du verre dépoli, ce qui n'empêche point qu'on ne puisse reconnaître leur intérieur et juger de leurs qualités ; mais pour cette sorte d'épreuve par la seule inspection, il faut un coup d'œil exercé. En raison de sa dureté, le diamant entame tous les autres corps, et l'on sait que les vitriers se servent de ses angles tranchants pour couper le verre. Hors de cette application, les arts font rarement usage de cette matière, encore trop précieuse et trop peu commune ; mais comme il y a tout lieu d'espérer qu'elle deviendra plus abondante, elle sera peut-être aussi plus fréquemment et plus diversement employée. — Quelle est donc cette matière si dure, si brillante, d'une transparence aussi parfaite, lorsque sa cristallisation a bien réussi ? Les chimistes du XVIII^e siècle ont complètement résolu cette question : on savait déjà que le diamant exposé à découvert au feu des fours de porcelaine disparaît sans laisser aucune trace ; on l'avait vu se volatiliser ainsi lorsqu'on le mettait au foyer de la fameuse lentille de Tschirnhausen ; en mesurant l'action du diamant sur la lumière, Newton avait reconnu qu'il devait être rangé parmi les substances combustibles : cependant on était encore loin de penser que ce fût du charbon et rien de plus ; que cette matière opaque et noire dans l'état où nous la voyons habituellement pût acquérir les qualités directement opposées par le seul effet de la cristallisation. Mais enfin des expériences authentiques, faites avec le plus grand soin en présence des joailliers de Paris, dont il fallait vaincre l'incrédulité, n'ont laissé

aucun doute sur ce fait chimique. S'il fût resté encore la plus légère incertitude, elle aurait cédé à la vue d'une expérience faite par Clouet, qui, ayant enfermé un diamant dans l'intérieur d'une masse de fer très pur, sans laisser aucun vide entre le contenant et le contenu, déterminé d'ailleurs les proportions du métal et du diamant, pour que leur combinaison convertit le fer en acier, ajouté la dose de fondant nécessaire pour obtenir de l'acier fondu, et pris des précautions telles que ni les creusets ni la violence et la durée du feu ne pussent altérer le résultat, retira effectivement un *cubot* d'acier fondu dans lequel le diamant avait tenu lieu de charbon et produit une combinaison absolument la même que celle qu'on forme avec le fer, le charbon et le fondant; il est donc tout-à-fait prouvé que le diamant n'est que du charbon, ou plus exactement, du *carbone* cristallisé, car ce que l'on nomme vulgairement *charbon*, quelle que soit son origine, est du carbone plus ou moins combiné avec d'autres matières (v. les articles *CARBONE* et *CHARBON*). On est donc fondé à penser que cette cristallisation précieuse se montrera beaucoup moins rare, puisque la matière dont elle est formée se trouve partout; qu'elle est répandue avec profusion dans tous les règnes de la nature, et que la chaleur de la zone torride n'est

pas une condition nécessaire pour cette production.

FERRY.

DIAMANTS DE LA COURONNE. On comprend sous cette dénomination tous les bijoux qui font partie de la dotation mobilière de la couronne, et parmi lesquels on distingue le *régent*, du poids d. 136 carats $\frac{1}{2}$, estimé 12,000,000 fr. La grandeur de cette pierre, le travail parfait de sa taille, la pureté de son eau, sa transparence, la vivacité et l'éclat de son jeu font de ce brillant célèbre un des chefs-d'œuvre de la nature fossile.—Le premier inventaire général des diamants, perles et pierreries de la couronne, fut fait sous l'empire en 1810; un recellement de cet inventaire eut lieu sous Louis XVIII, à son retour de Gand, où ces bijoux avaient été transportés pendant les cent jours, et toutes les parures ayant été démontées, les diamants, perles, pierreries et bijoux qui les composaient furent pesés et expertisés; il fut reconnu que ces bijoux étaient au nombre de 64,812, pesant 18,751 carats $\frac{1}{2}$, évalués 20,900,260 fr. 01 c. Le nouveau recellement, fait en exécution de la loi du 2 mars 1832 sur la liste civile, par MM. Bapst et Lazarre, joailliers de la couronne, a constaté le même nombre, le même poids et la même évaluation. Voici un tableau des objets les plus remarquables que présentent ces bijoux :

DÉSIGNATION DES OBJETS.	DÉSIGNAT. DES PIERRES.	NOMBRE DES PIERRES.	POIDS.	ÉVALUATION.	TOTAUX.
			car.	fr. c.	fr. c.
Couronne	brillants.	5,206	1,872 $\frac{4}{32}$	14,686,504 85	14,702,788 85
	roses	146	» 28/32	219 »	
	saphirs ..	59	120 »	16,005 »	
Glaive	roses	1,569	308 $\frac{1}{32}$		261,165 09
Autre glaive	brillants.	410	135 $\frac{24}{32}$		71,559 39
Épée	brillants.	1,576	330 $\frac{24}{32}$		241,874 37
Aigrette et bandeau	brillants.	217	341 $\frac{25}{32}$		273,119 37
Contre-épaulette..	brillants.	127	102 $\frac{28}{32}$		191,834 6
Agrafe de manteau	brillants.	197	61 $\frac{6}{32}$	30,605 »	68,105 »
	opale.....	1	»	37,500 »	
Boucles de souliers et jarretières	brillants.	120	103 $\frac{12}{32}$		66,877 60
Bouton de chapeau	brillants.	21	20 $\frac{22}{32}$		240,700 »
		9,649	3,106 $\frac{21}{32}$		10,107,824 53

DÉSIGNATION DES OBJETS.	DÉSIGNAT. DES PIERRES.	NOMBRE DES PIERRES.	POIDS.	ÉVALUATION.	TOTAUX.
		<i>Report.</i>	<i>car.</i>	<i>fr. c.</i>	<i>fr. c.</i>
Rosettes de chapeau et de souliers.....	brillants.	9,649	3,406,21/32 $\frac{1}{2}$		16,107,824 53
Plaque du St-Esprit	brillants.	27	83 10/32		89,100 »
Plaque de la Légion	brillants.	443	194 10/32		325,956 25
d'Honneur.....	roses.....	303	82 6/32	34,525 95	34,678 75
Croix de la Légion	brillants.	20	» 4/32	40 »	
d'Honneur.....	roses.....	305	43 8/32	10,082 80	
	roses.....	15	» 2/32	30 »	
Parure, rubis et	rubis.....	399	410 17/32	211,336 68	393,758 59
brillants.....	brillants.	6,042	793 14/32	181,925 41	
	roses.....	327	»	496 50	
Parure, brillants et	brillants.	3,837	558 6/32	129,951 09	283,816 9
saphirs.....	saphirs...	67	768 8/32	153,865 »	
Parure, turquoises	brillants.	3,302	434 5/32	87,920 63	
et brillants.....	turquois.	215	»	42,900 »	130,820 63
Parure de perles...	perles....	2,101	5,912 27/32	1,164,523 »	1,165,163 »
	roses.....	320	»	640	
Collier.....	brillants.	26	106 12/32		
Épis.....	brillants.	9,175	1,033 4/32		133,900 »
Peigne.....	brillants.	250	92 9/32		191,475 62
Bouts de ceinture.	brillants.	480	49 8/32		47,451 87
					8,352 60
		37,393	13,968 11/32		18,912,397 83

Ces autres objets consistent en plaques et croix de différents ordres, tels que de Saint-Lazare, de la Toison-d'Or, de la Jarretière, de Saint-Alexandre, de Saint-André, de Saint-Étienne, de l'Aigle-Noir, de l'Éléphant, etc. P. P.

DIAMÈTRE (du grec *dia*, à travers, et *métron*, mesure) ; ligne qui, tirée dans des figures, telles que le cercle, l'ellipse, etc., les divise en deux parties égales. — Le *diamètre* est aussi la ligne qui mesure l'épaisseur d'un cylindre, d'une sphère ; ainsi, on dit le diamètre de la terre, du soleil. On dit encore dans le même sens, le diamètre d'une colonne : c'est la ligne qui mesure son épaisseur au-dessus de la base. Le diamètre sur lequel tourne ou est censée tourner une sphère prend le nom d'*axe* (v.). — Les cercles, les cylindres, les bases des cônes, les sphères, ont tant de diamètres que l'on veut, tous égaux entre eux ; d'autres figures, l'ellipse, par exemple, n'en ont que deux (v. CERCLE, CIRCONFÉRENCE). — On dit de deux choses qui, placées, par exemple, sur une boule, sont éloignées l'une de l'autre autant qu'il est possible, qu'elles sont *diamétralement opposées*. Alors les points qu'elles occupent sont les extrémités d'une ligne

qui passe par le centre de la boule et qui est un de ses diamètres. Les peuples qui habitent nos antipodes nous sont diamétralement opposés. T.

DIANDRIE (de *dis*, deux, et *andros*, mâle). Linné a composé pour chacune des classes de son système botanique des noms qui indiquent le caractère essentiel des espèces qui s'y placent : ainsi, les treize premières classes sont appelées *monandrie*, *diandrie*, etc., jusque à *icosandrie* et *polyandrie*, par la combinaison des mots grecs représentant le nombre de leurs étamines, et de la terminaison *andrie*, qui signifie mâle, étamine, fleur mâle. Les végétaux de la *diandrie* composent la deuxième classe ; ils ont tous deux étamines : tels sont le jasmin, le lilas, la véronique, la sauge, le romarin. P. G.

DIANE, fut, dans l'Olympe grec, une des douze grandes divinités que les Hellènes reçurent des Égyptiens ; ces der-

niers l'appelaient Bubastès, mot qui dans leur idiome signifiait *chat*, parce que ce fut sous la figure de cet animal qu'elle se cacha chez ce peuple lors de la guerre des Titans. Elle donna son nom à Bubaste, ville de la Basse-Égypte, où elle était particulièrement adorée. Les Grecs la nommèrent Artémis (celle qui fend l'air); en effet, comme déesse de la chasse, sa taille svelte et sa légèreté lui méritaient ce nom, et, considérée comme la lune, sa course perpétuelle et infatigable dans l'écliptique aérien le justifie encore. Son appellation chez les Latins fut Diana. Voici l'étymologie qu'en donne Macrobe : il vient, dit-il, du mot *Iana*, qui a la même signification que *Luna*, et auquel on a ajouté la lettre D. Cicéron compte trois Dianes : la première est fille de Jupiter et de Proserpine, qu'on dit être mère de Cupidon ailé. L'alliance de ces divinités tient aux mystères de la cosmogonie égyptienne : Jupiter, c'est l'éther, Proserpine, la terre ensemencée, et Cupidon ailé leur fils, leur chaleur errante et féconde, qui donne la vie à tous les êtres et aux plantes ; et Diane, sa sœur, serait la nature, Vénus-Diane, qui verse sur les hommes les bienfaits du ciel et de la terre, de Jupiter et de Proserpine. La seconde Diane, selon l'auteur de la *Nature des Dieux*, est fille de Jupiter et de Latone; le père de la troisième est Upi, et sa mère Glaucé; on ne sait d'où Cicéron a exhumé des noms si obscurs et si peu divinisés : malgré les hymnes nommés *upings*, cette Diane est restée dans les ténèbres, et la plus célèbre et la plus connue est la fille de Jupiter et de Latone, et, pour mieux dire, les deux autres Dianes n'en font qu'une chez les Grecs, quoique distinctes par leurs attributs. Pénétrons avant tout dans l'antiquité de cette divinité : vieille déjà dans la Phénicie et l'Égypte, elle passa dans l'Asie-Mineure, la Perse et l'Europe, où Ephèse et Délos se disputèrent l'antériorité de son culte. Ephèse avait des droits ostensibles, car elle montrait dans son temple, bâti par les Amazones, au temps de Thésée, une statue de la déesse emmaillottée

à l'égyptienne comme Isis, couronnée d'une tour à plusieurs étages comme Cybèle, et divisée par bandes, d'où sortaient des rangées de mamelles ; au travers des supérieures, et au travers des inférieures, des rangées de cerfs, de scarabées, d'oiseaux et de toutes sortes d'animaux. Confusion incontestable des cultes anciens d'Isis, de Cybèle, de Cérès, mêlés à celui d'Artémis (Diane). Les anciens appelaient quelquefois Diane *mère*. Chez les Péruviens, la Lune, la Diane des païens, était regardée, ainsi que chez ces derniers, comme la sœur du soleil et la mère universelle de toutes choses. Les divinités cosmogoniques ont fait le tour du globe. Dans tous ces attributs ajoutés depuis à la statue d'Isis-Diane (la nature), il est aisé de reconnaître l'abus des imaginations grecque et orientale, car chez les Égyptiens son image était de la plus grande simplicité. Comme Orus-Apollon, dans la fameuse table isiaque, cette statue avait les bras enveloppés et les jambes réunies. De son côté, Délos se vantait d'avoir vu naître sur ses bords la déesse même. Mais l'histoire, venant au secours de la fable, donna un meilleur droit à Délos, sur cette conclusion, que 1450 ans J.-C., sous Josué, les Cananéens ou Phéniciens refoulés par ce chef vers les rivages de la mer, s'y trouvant trop à l'étroit, se répandirent dans les îles de la Méditerranée; qu'ils vinrent s'établir à Délos, y apportant le culte de leurs divinités et de celles des peuples voisins, au nombre desquelles Orus-Apollon (le soleil), et Astarté (la lune) étaient nécessairement, et que l'émigration et la présence des Cananéens dans cette première île des Cyclades est justifiée par d'antiques sépultures phéniciennes, qui s'y trouvèrent depuis l'arrivée des Athéniens, maîtres de cette île. Il y eut dans la suite à Délos un temple de marbre blanc dédié à Diane, sous le nom d'Artémision. L'ordre ionique était le plus souvent employé dans la construction de ses temples. Le culte de Diane avait aussi pénétré dans la Perse, où sans doute, si ce n'est à Elymais et quelques villes frontières, elle n'eut point

de temple dans l'intérieur ; mais où une flamme perpétuelle était allumée en son honneur, ainsi qu'on le faisait pour Vesta. On l'y adorait dans la lune et dans l'étoile du matin sous le nom d'Anaitis ou de Nanæa. Chez les Scythes, cette déesse apporta avec elle la barbarie de ses prêtres phéniciens, à laquelle se joignirent la férocité naturelle de cette nation et le courroux de leur mer inhospitalière, dont les tempêtes fournissaient ses autels de victimes humaines. Oreste et Iphigénie en Tauride ont fait à ce sujet assez de bruit dans la Grèce et sur la scène. Dans l'Asie-Mineure, sous Cyrus, à Hiérocésarée, un temple fut dédié à cette déesse. Son culte à Rome date des premiers temps de la fondation de cette ville ; il y fut introduit par Servius, qui lui bâtit un temple sur le mont Aventin, appelé aussi le mont de Diane. Longtemps après, dans un bocage près d'Aricie, à quelque distance de Rome, elle eut un autel redouté dont il fallait que le prêtre tuât son prédécesseur. A Lacédémone, on lui sacrifiait des victimes humaines : Lycurgue abolit cet abominable usage. On reconnaît à peu près partout la Diane phénicienne, Astarté, que l'on fait mère de sept filles, appelées Titanides ou Dianes.—Une preuve bien évidente de l'origine phénicienne de cette divinité, c'est qu'à l'exemple des sacrificateurs de Moloch, les Scythes fustigeaient des enfants sur l'autel de cette cruelle déesse, et l'arrosaient ainsi de sang innocent. En Cilicie, ses adorateurs marchaient sur des charbons ardents. L'Astarté dont parle Cicéron portait un carquois et des flèches. Toutefois, ses attributs et son culte se mêlèrent avec ceux de la Diane de Délos ; voici sur cette dernière la fiction des Grecs. Ils imaginèrent que Latone, aimée de Jupiter, et poursuivie par la jalouse Junon, fut recueillie par Neptune dans l'île de Délos, où elle mit au monde Apollon et Diane, qu'elle portait dans son sein. Diane naquit la première et aida sa mère dans son laborieux accouchement du dieu de la clarté ; de là le nom de Lucine (déesse qui met au jour, de *lux*, lumière), qu'elle

partagea avec Junon-Procruba et Ilithyie, que l'on confondait aussi avec elle. Dans les plus grands écarts d'imagination, jamais chez les Grecs la raison n'était absente, car ici ce n'est point par hasard que de ces deux jumeaux, l'un Diane ou la lune, naquit avant l'autre, qui était Apollon ou le soleil ; c'est un emblème cosmogonique, qui fait entendre que la matière et les planètes qui en sont formées furent créées avant la lumière subtile et l'éther. Toutefois, les douleurs de l'enfantement dont Diane fut témoin l'engagèrent à demander au maître des dieux, son père, la faveur d'une éternelle virginité, ce qui lui fut accordé. Elle passa toujours pour vierge, sauf quelques infractions qu'elle fit à son vœu, dans les bras du bel Endymion, sur le mont Latmos de Carie ; dans ceux d'Orion à la taille svelte, qu'elle tua par jalousie, et peut-être dans ceux du berger Daphnis le Sicilien, et du chaste Hippolyte, qu'elle ressuscita, et auquel elle donna une place auprès d'elle dans l'Olympe. Mais son courroux était terrible si on n'avait pas le don de lui plaire, ou si l'on avait seulement compromis sa pudeur, ou si l'une des 60 Océanies ou des 20 Asies, nymphes que lui donna Jupiter, avait permis une seule atteinte à la sienne. Témoin la faible Calisto, qu'elle changea en ourse, désormais l'épouvante des hommes ; l'audacieux Buphagus, que sur le mont Pholoé elle perça de ses flèches, et le timide Actéon, dont les yeux seuls furent coupables. Toutefois, Pan fut plus heureux : dans un bocage d'Arcadie, sous la forme d'un bouc blanc comme la neige, il obtint les faveurs de la fière déesse : c'est encore un symbole cosmologique : Pan, chez les Grecs, signifie *tout* ; le *grand Tout*, c'est le dieu de la nature qui s'unit à Diane, qui en est la déesse, pour la procréation des êtres. Tant d'infractions à son vœu de chasteté ne l'empêchèrent pas d'être nommée avec Minerve la vierge blanche. Endymion étudiait le cours des astres, Orion, Hippolyte, Daphnis, furent des chasseurs célèbres, c'en fut assez pour qu'on en fit les amants avoués de Diane.

De Délos, d'où elle prit le surnom de Delia, et de Cynthis, du mont Cynthus, le culte de cette déesse ne tarda pas à se répandre dans toute la Grèce, dans l'Attique, dans l'Aulide, où nous voyons par Iphigénie, qu'elle réclamait en sacrifiée par l'organe du prêtre Calchas, qu'on lui offrait des victimes humaines; et enfin dans l'Étolie, la Thessalie, la Béotie, la Sycionie, l'Élide et l'Achaïe, où l'on immolait sur ses autels une jeune fille ou un jeune garçon, puis dans la Macédoine, la Thraee et l'Arcadie, contrées si pleines de forêts, de montagnes et de lacs, si propices à tous les genres de chasse; car Diane était aussi la déesse de la pêche; elle présidait à tous les exercices où l'on faisait usage de filets pour saisir une proie, soit sur la terre, soit dans l'onde.—Voilà la Diane chasserresse et terrestre, la vraie Diane grecque. Mais les Hellènes, toujours par la confusion qu'ils faisaient d'elle avec Isis et Astarté, lui donnèrent deux autres empires, le ciel, où elle fut la lune ou Phœbé, et les enfers, où elle fut Hécate ou Proserpine. Alcamène fut le premier qui, 440 ans avant J.-C., consacra dans une seule figure cette trinité. Ces espèces de statues à triple face furent placées depuis dans les carrefours: elles en prirent le nom de *Trivia* (la déesse aux trois chemins). Sous cette triple figure, Diane était descendue au rang des divinités lariennes. Tantôt on la voyait avec une tête de taureau, de chien et de lion, tantôt avec une tête de cheval ou de femme, de laie et de chien. L'appellation d'Hécate, dans l'origine, n'avait rien de funèbre; au contraire, elle tenait du ciel; Diane, comme étant la lune, la partageait avec Apollon, nommé Hécato (qui lance au loin ses rayons). En effet, l'ancienne Hécate, dont parle Hésiode, était une divinité bienfaisante, chargée par Jupiter du soin de conserver le jour aux enfants qui venaient de naître et de fournir à leur nourriture. C'est toujours par confusion avec Diane chasserresse que l'on représentait Diane-Hécate avec une tête de chien: cet animal lui était immolé. Cette trinité est encore cosmologique: qui n'y reconnaît les

trois grandes phases de la lune, son croissant, son dichotome (son quartier) et son plein, dans la triple Hécate? Au ciel, on lui donne un char traîné par des genisses blanches, parce que la lune semble labourer lentement l'écliptique de son globe argenté; sur terre, Callimaque donne à Diane un char d'or attelé de cerfs aux freins d'or. Une médaille la représente tenant de la main droite un javalot, et de la gauche une torche allumée, comme Cérés; avec une étoile dans le champ, comme Vénus-Astarté, et un chien à ses pieds. Considérée comme la lune, on la peint quelquefois avec un voile parsemé d'étoiles. Comme déesse de la chasse, ses sacrifices les plus innocents étaient des bœufs, des bœufs, une laie, des cerfs blancs et des offrandes de fruits. Quand elle était Diane-Lucine, les femmes l'invoquaient dans les douleurs de l'enfantement, et dès qu'elles étaient délivrées, la première fois seulement, elles lui faisaient don de leur ceinture. Certaines fêtes de cette déesse étaient appelées canéphories, des corbeilles pleines d'ouvrages précieux de leurs mains que lui offraient les jeunes filles près de se marier, en revanche de la virginité qu'elles allaient perdre; d'autres lui faisaient à elle-même un sacrifice de cette fleur qu'on ne perd qu'une fois. Son temple de Smyrne et celui d'Ephèse, un des merveilles du monde, et qui dura 220 ans à bâtir, et d'ordre égyptien, dans l'origine étaient des asiles inviolables. Cette divinité terrible s'adoucissait quelquefois; elle n'envoyait pas toujours des pestes, des maladies et des monstres aux hommes. A Délos, elle ne se désaltéra jamais d'une seule goutte de sang, pas même de celui des animaux; elle s'y contentait de fleurs, de fruits et de pavots, qui lui étaient consacrés; cela sans doute après que les Phéniciens en furent chassés par les Grecs. Diane est quelquefois représentée avec des ailes, tenant un lion d'une main et une panthère de l'autre: les ailes tiennent à l'iconographie d'Isis, et les autres attribués à la déesse chasserresse des Grecs. Cette dernière est celle que les peintres

et les statuaires ont adoptée. Ils la représentent comme les médailles et les statues antiques, debout, un arc et des javelots en main, forgés par les cyclopes, un croissant sur le front, la chevelure nouée par derrière, chaussée du brodequin des chasseurs, la tête fière, la taille élevée, les yeux fixés au loin sur quelque objet, sur quelque proie sans doute; un sein nu, une épaule découverte, et laissant voir sous une robe courte la moitié de ses cuisses et ses jambes fortes et vigoureuses, dans l'attitude d'une femme qui court.

DENNE-BARON.

DIANE (Arbre de). Les alchimistes avaient donné aux métaux les noms de différentes divinités : l'argent avait reçu celui de Diane; ils s'étaient beaucoup occupés de combinaisons qui offraient aux yeux quelques phénomènes singuliers, par exemple, celui d'une apparente végétation; ils avaient appelé *arbre* la production de ce genre de cristallisation plus ou moins régulière. Deux d'entre elles ont particulièrement attiré leur attention, ce sont les arbres de Diane et de SATURNE; nous n'avons ici à nous occuper que du premier. — Si dans un verre conique dans lequel on a versé une dissolution de nitrate d'argent, contenant un peu de mercure, on introduit du mercure, on voit bientôt apparaître à la surface du mercure des aiguilles brillantes dont le volume augmente, et qui après un certain temps s'élèvent quelquefois jusqu'à un ou deux pouces; elles ont beaucoup d'éclat et des formes plus ou moins acérées; si le vase n'est pas agité elles peuvent être conservées pendant très long-temps, mais on ne peut sans craindre de les briser les faire sortir du vase qui les renferme, ni faire couler le liquide qui les surnage. — On peut se procurer un arbre de Diane plus beau et susceptible d'être transporté dans un autre vase en renfermant le mercure dans un nouet de linge fin que l'on suspend avec un fil au milieu de la dissolution de nitrate d'argent: après quelques jours, l'arbre est formé, et l'on peut le retirer et le placer dans un autre vase vide, où il

se conserve très bien, après l'avoir deux ou trois fois immergé avec précaution dans de l'eau distillée, afin d'enlever de la surface des cristaux la dissolution de nitrate de mercure qui les imprègne. — Plusieurs métaux ont la propriété de précipiter de leurs dissolutions d'autres métaux dont ils viennent prendre la place: le mercure s'empare de l'oxygène et de l'acide nitrique qui se trouvaient combinés avec l'argent, se dissout alors dans la liqueur, et précipite l'argent, qui cristallise. On peut obtenir un bel arbre avec 20 grammes de mercure, que l'on introduit dans une dissolution faite avec 8 grammes de nitrate d'argent, et 50 à 60 grammes d'eau. — Si le vase qui renferme l'arbre préparé n'est pas agité, on peut le conserver pendant un temps presque indéfini, mais une légère agitation suffit pour le briser. H. GAULTIER DE CLAUERY.

Le nom de **DIANE**, emprunté à la mythologie, a été mis en usage par l'armée de mer, et appliquée à une batterie de caisse qui s'exécute au point du jour; la langue de la cavalerie s'est servie, dans le même sens, du terme *réveil-matin*. — Avant d'être usitée dans le service des camps, la diane l'a été dans le service des garnisons sur terre et des garnisons de bord. — Roquefort pense que le terme pourrait être dérivé du bas latin, *dianā*, signifiant grand bruit de chasse; Pomey le fait venir de l'espagnol *diana*. C'était, dans la marine, le réveil des hommes embarqués. — Déjà l'ordonnance de 1665 mentionne la diane; en certaines villes, à défaut de cloches d'ouverture, on avait recours à ce bruit de caisse. — Dans les forteresses où le beffroi sonnait le point du jour, les tambours de garde montaient à ce signal sur le haut du parapet, et y battaient la diane. Les sergents de garde éveillaient leurs hommes, visitaient le rempart, questionnaient leurs sentinelles, et jetaient les yeux sur le dehors; les postes se mettaient sous les armes; les portes s'ouvraient, et les voyageurs ou passagers pouvaient librement entrer dans la ville. — Depuis que le service des camps a été

réglé par des ordonnances étudiées, la consigne de la garde du camp a prescrit au tambour de cette garde de battre la diane, en se conformant aux batteries du tambour qui est à sa droite, et qui commence lui-même à battre au signal d'un coup de canon. — Au bruit de la diane, l'infanterie campée se met sous les armes; les découvertes sortent, et l'on ne rompt les rangs qu'à leur retour, qui a lieu au grand jour. Il n'est point rendu d'honneurs militaires avant la diane. — Autrefois, dans les armées assiégeantes, le feu ne recommençait, si l'on en étoit quelques auteurs, qu'après que l'infanterie de la tranchée avait battu la diane; mais nous avons assisté, depuis 1792, à des sièges dont le bombardement ne s'interrompait pas durant la nuit. — Autrefois, une batterie analogue à la diane quant au rythme, mais différente quant à l'objet, s'appelait : *les marionnettes*. — En route et dans les gîtes, il n'est pas battu de diane journalière par les troupes de passage. Le tambour de la garde de police devait, en vertu du règlement de 1816, exécuter un rappel en guise de diane; mais le même règlement voulait que, dans les gîtes où la diane était battue par des troupes en résidence, le tambour-major commandât, la veille, les tambours qui devaient exécuter cette batterie en même temps que ceux de la garnison; c'est le signal du départ du piquet de logement. — Les aubades données par des tambours et des musiques commencent par quelques reprises de la diane, qui sont comme les ouvertures des fanfares. — L'ordonnance de 1768 nommait faufare la diane de la cavalerie : on l'appelle plus communément, comme nous avons dit, *réveil-matin*. De là vient que l'ordonnance de 1831 confondait la diane et le réveil.

G^{al} BARDIN.

DIANE DE POITIERS, fille aînée de Saint-Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, naquit le 3 septembre 1499. A peine âgée de treize ans, elle épousa Louis de Brezé, comte de Maulevrier, dont la mère était fille de Charles VII et

d'Agnès Sorel. Louis de Brezé mourut le 23 juillet 1531, laissant Diane de Poitiers veuve à 31 ans. Elle fit élever à son mari un superbe mausolée dans l'église de Notre-Dame de Rouen, et porta le deuil toute sa vie, en témoignage de la tendresse qu'elle avait vouée à son époux : ses couleurs, même dans le temps de sa royale faveur, furent toujours le noir et le blanc. Malgré cet appareil d'éternelle douleur, Mézerai assure que le seigneur de Saint-Vallier dut quelques protections à la cour grâce à la beauté de sa fille. Saint-Vallier avait eu part à la révolte du connétable de Bourbon, et avait été assez malheureux ou assez maladroit pour se laisser prendre. Il fut jugé et condamné à perdre la tête. Diane éplorée alla se jeter aux pieds du roi, et demanda la grâce de son père. Les larmes ont bien de la puissance, surtout lorsqu'elles sont versées par de beaux yeux, et qu'elles baignent des joues charmantes. Diane parut au roi si belle et si touchante que le roi pardonna. Mais, s'il faut en croire l'historien, Saint-Vallier y gagna la vie, et sa fille y perdit l'honneur. — Après la mort du dauphin François, Diane, aimée du duc d'Orléans, devenu dauphin, se trouva en concurrence avec la duchesse d'Étampes, maîtresse de François I^{er}. Diane avait bien dix ans de plus que sa rivale, mais elle était encore d'une rare beauté, qu'elle conserva toujours. Brantôme, qui la vit peu de temps avant sa mort, assure qu'elle était encore belle. La duchesse d'Étampes et ses partisans (car Diane et la duchesse d'Étampes divisèrent la cour en deux camps) se riaient vainement de l'âge de la belle veuve, vainement lui prodiguaient le nom de *vieille ridée*, la passion du dauphin allait toujours croissant : il épousa Catherine de Médicis, mais la princesse fut obligée de ménager la favorite. — A la mort de François I^{er}, Diane gouverne la France sous le nom de Henri II. Elle exile la duchesse d'Étampes, bouleverse le conseil, le ministère et le parlement; ôte à Pierre Lizet sa charge de premier président, chasse de la cour le chancelier Olivier, proserit

les créatures de son ancienne rivale , appelle à la fortune et aux honneurs ses amis et ses partisans. Au mois d'octobre 1548 , le roi lui donne à vie le duché de Valentinois : elle prend dès lors le nom de duchesse de Valentinois. Qui n'a pas une réputation double ? Lisez Brantôme : vous verrez que Diane était fort débonnaire , charitable et grande aumônière envers les pauvres , fort dévote et encline à Dieu , et qu'il faut que le peuple de France prie que jamais ne vienne favorite de roi plus mauvaise que celle-là ni plus malfaisante. Lisez de Thou : vous verrez comment il foudroie de toute son indignation cette favorite que déifie Brantôme. A. de Thou rapporte plusieurs extorsions que cette sangsue du peuple (c'est ainsi qu'il la nomme) employa pour satisfaire son avarice. De son côté , Mézerai remarque qu'à la fantaisie de cette rusée (nous citons l'historien) le roi changea toute la face de la cour. — Quant à la merveilleuse beauté , à la grâce charmante de Diane , tous les historiens sont d'accord , et là-dessus on peut croire Brantôme sur parole. L'âge de Diane , qui rendait son empire sur le cœur du roi si extraordinaire , fit croire à plusieurs de ses contemporains qu'elle avait recours à la magie pour perpétuer sa beauté et pour enchaîner Henri. Les philtres expliquent tout. Disons qu'elle n'avait pas d'autre magie que la science de l'amour. A mesure que les années effaçaient les plus beaux traits de son visage , les grâces de son esprit augmentèrent de telle sorte qu'à l'âge de trente-cinq ans , alors qu'elle eût dû quitter la qualité de belle pour prendre celle de bonne , elle se rendit maîtresse absolue du cœur de Henri. Ce n'est pas chose très merveilleuse de voir un esprit ainsi charmé sans sortilège ; il s'en voit tous les jours une infinité d'exemples , et si vous voulez en trouver les raisons , lisez Ovide , qui était un si grand maître en cet art. Les exemples de grand pouvoir d'une vieille courtisane ne sont point rares : M^{me} de Maintenon et tant d'autres en font foi. Diane obtint de Henri II le don de droit

de confirmation. Elle employa les dons que lui rapporta cette libéralité à faire construire le château d'*Anet* , que les poètes célébrèrent sous le nom de *Dianet*. Ce fut Philibert Delorme qui en dirigea l'architecture. Le président de Thou attribue à Diane tous les malheurs du règne de Henri II , la rupture de la trêve avec l'Espagne et les persécutions que souffrirent les protestants. La haine que témoignent contre elle tous les historiens calvinistes prouverait assez que Diane ne fut point étrangère aux idées d'intolérance que le règne de Henri II vit éclater de toutes parts. On a même prétendu que la duchesse de Valentinois a été cause de la division qui survint entre l'amiral Coligni et le duc de Guise , et qu'elle a eu peut-être plus de part au massacre de la Saint Barthélemy que la religion , qui en a été le prétexte. Bayle a du reste rectifié ces faits et prémuni les lecteurs contre de semblables hypothèses. Il est bien vrai toutefois et bien incontestable que Diane de Poitiers fut ennemie déclarée de la réforme , et que dans son testament elle déshérita ses filles dans le cas où elles embrasseraient les nouvelles opinions — Henri II , blessé dans un tournoi , mourut le 10 juillet 1559. Voici ce que Brantôme nous apprend de la fermeté que déploya la favorite en cette occasion. « Il fut dit et commandé à la duchesse de Valentinois , sur l'approchement de la mort du roi Henri et le peu d'espoir de sa santé , de se retirer en son hôtel de Paris. Etant donc retirée , on lui envoya demander quelques bagues et joyaux qui appartenaient à la couronne. Elle demanda soudain à monsieur l'harangueur si le roi était mort. Non , madame , répondit l'autre , mais il ne peut guère tarder. — Tant qu'il lui restera un doigt de vie , dit-elle , je veux que mes ennemis sachent que je ne les crains point , et que je ne leur obéirai tant qu'il sera vivant. Je suis encore invincible de courage ; mais lorsqu'il sera mort , je ne veux plus vivre après lui , et toutes les amertumes qu'on me saurait donner ne seront que douceurs au prix de ma perte ; et par ainsi , mon roi vif ou

mort, je ne crains point mes ennemis. » — Abandonnée de tous ses amis, à l'exception du connétable de Montmorency, qu'elle avait rappelé à la cour, Diane de Poitiers se montra plus grande dans la disgrâce qu'elle ne l'avait jamais été dans les faveurs. Elle se retira au château d'Anet, où elle mourut à l'âge de 66 ans, le 22 avril 1568, après avoir fondé plusieurs hôpitaux et avoir établi à Anet un Hôtel-Dieu pour douze pauvres veuves.

J. SANDEAU.

DIAPALME, *diapalma*. On appelle ainsi un emplâtre préparé avec la litharge, l'huile d'olive, l'axonge et le sulfate de zinc, que l'on emploie en médecine comme résolutif et dessiccatif. Ce composé tire probablement son nom de l'usage où l'on était autrefois de faire servir à sa préparation une décoction de *régimes* (v.) de palmier au lieu d'eau ordinaire. Cependant, L'Emery pense que cette dénomination a son origine dans l'emploi que l'on conseillait jadis, pour cette opération, d'une spatule faite avec la tige du palmier. Reuss et Plenk croient la trouver dans l'huile de palme, qui, dans le principe, était usitée au lieu de celle d'olive.

P.-L. C.

DIAPASON. Ce mot, formé de deux mots grecs, *dia*, par, et *pasôn*, toutes, a en musique plusieurs significations. La première est assez conforme à son étymologie, car on nomme *diapason* l'étendue d'une voix ou d'un instrument. Ainsi, une voix de basse ou de ténor embrasse une série de notes qui forme son diapason. — On désigne encore par ce mot un petit instrument d'acier à son fixe, produisant la note *la*, et qui sert à accorder les instruments. Le diapason, nommé par les Italiens *corista*, a été inventé par un Anglais, nommé John Shore, en 1711. Il est à remarquer que presque tous les orchestres de l'Europe ont un diapason différent, et qu'à Paris même le diapason de l'Opéra est plus haut que celui de quelques autres orchestres. — Enfin chez les Grecs, on appelait *diapason* l'intervalle que nous nommons *octave* (v. ce mot).

DANJOU.

DIAPENTE, des deux mots grecs *dia* et *penté* (cinq). Ce mot désignait dans l'ancienne musique l'intervalle qu'on appelle *quinte*, et qui embrasse en effet cinq tons différents (v. *QUINTE*). F. D.

DIAPHANÉITÉ. Ce mot, dans la composition duquel entrent deux mots grecs, *dia*, à travers, et *phao*, luire, a la même signification que celui de *transparence*. Il est employé en physique pour désigner d'une manière générale cette propriété, contraire à l'opacité, et dont jouissent certaines substances, telles que l'air, l'eau, le verre, le diamant, le talc, le cristal, de transmettre la lumière à travers leur masse. Il est d'autres substances minérales qui jouissent d'une sorte de transparence, ou qui ne transmettent qu'une lumière diffuse et nuageuse; celles-là sont dites *translucides*. Telle est, par exemple, la qualité de certaines agates. — Ce phénomène de la diaphanéité a long-temps été envisagé par plusieurs savants comme le résultat de la rectitude des pores à travers lesquels le fluide lumineux se fraie un libre passage, sans éprouver de déviation ni de réflexion par la rencontre de molécules ou parties solides constituantes. D'autres auteurs ont considéré comme une cause de diaphanéité la multitude des pores ou interstices dont ces corps sont composés. Pour détruire cette dernière explication, il suffit sans doute de considérer que des corps très durs et très denses, tels que le diamant, offrent un passage libre aux rayons lumineux, tandis que d'autres, très légers et très poreux, le liège, par exemple, ne s'en laissent pas pénétrer. Quant à l'explication par la rectitude des pores d'un corps diaphane, Newton conclut d'une observation déjà faite que la somme des molécules d'un corps quelconque occupe un espace d'un milliard de fois plus petit que les pores qui forment intervalles entre les particules matérielles, que la rectitude de ces pores ne saurait seule déterminer la diaphanéité; et il attribue cette propriété à l'homogénéité ou à la combinaison parfaite des corps dont les molécules ayant très peu de force

réfringente par l'identité de leur nature, ouvrent aux rayons lumineux une route d'autant plus rectiligne que les interstices qui séparent chaque molécule dont ces corps sont formés sont remplis d'un milieu doué de plus d'affinité avec ces mêmes molécules. Quelques expériences éclairciront cette explication : 1° une feuille de papier acquiert plus de diaphanéité par son immersion dans l'eau, parce que le liquide pénètre ses pores, et qu'il diffère moins que l'air en force réfringente avec les molécules dont le papier se compose ; 2° du verre pilé, brut ou dépoli, perd de sa diaphanéité, mais il la recouvre entièrement si l'on y verse de l'eau, parce qu'on substitue à l'air qui remplissait les pores du verre un liquide dont la force réfringente approche davantage de la sienne ; 3° le même phénomène a lieu pour la neige, qui par la fusion acquiert plus de transparence ; 4° l'hydrophane, qui a reçu ce nom d'une semblable propriété, devient diaphane par son immersion dans l'eau ; et c'est encore par une même substitution d'un fluide plus dense que celui interposé entre les pores du minéral. Ces faits et une foule d'autres que l'on pourrait citer prouvent assez, d'après Newton, que la diaphanéité est indépendante de la *porosité* (v. ce mot). E. RICHARD.

DIAPHORÈSE, DIAPHORÉTIQUES (de deux mots grecs, *dia*, par, à travers, et *phéro*, je porte). La première de ces deux expressions, usitées dans le vocabulaire des médecins, sert à désigner la transpiration ou l'exhalation qui s'opèrent par la peau. Les notions qui se rattachent à ce sujet se trouveront aux articles *peau* et *sueur* (v. ces mots). — On désigne par l'épithète de *diaphorétiques* divers médicaments qui favorisent ou excitent la fonction exhalante de la peau (v. SUDORIFIQUES). CHABRONNIER.

DIAPHRAGME. Ce nom, dérivé du grec *diaphragma* (de *dia*, entre, et de *phrasis*, je ferme), signifie en général une cloison transversale plus ou moins complète. On s'en sert pour désigner : 1° en optique, un anneau de métal ou de

carton qu'on place au foyer commun de deux verres d'une lunette, ou à quelque distance de ce foyer, pour intercepter les rayons trop éloignés de l'axe, et qui pourraient rendre confuses les images sur les bords : 2° en botanique, toute lame ou cloison transversale qui partage une silique ou autre fruit capsulaire. — L'emploi le plus fréquent du mot *diaphragme* est en zoologie ou anatomie des animaux. Quoiqu'on observe un très grand nombre de cloisons qui partagent diversement les nombreuses cavités observables dans l'organisme animal, l'usage a consacré ce nom à signifier le muscle large qui, dans le corps humain et celui de mammifères, divise la grande cavité splanchnique du tronc en deux cavités secondaires, qui sont la poitrine et l'abdomen. — Chez l'homme, ce muscle impair, membraneux, obliquement situé entre les deux cavités qu'il sépare, est constitué par une portion centrale aponévrotique trilobée, d'où partent des fibres musculaires, rayonnantes dans tous les sens, qui vont s'insérer en avant derrière l'appendice xiphoïde du sternum, sur les parties latérales aux côtés et en arrière : 1° par deux faisceaux appelés piliers ou jambes au corps des quatre dernières vertèbres lombaires, et 2° sur chaque côté à une arcade aponévrotique, tendue entre l'extrémité de la dernière côte et l'apophyse transverse de la première vertèbre des lombes. Les lignes sur lesquelles se font, sur chaque côté du corps, les insertions des fibres du diaphragme sont représentées par le rhord inférieur des os du thorax et par la saillie médiane du corps des vertèbres des lombes. L'étendue de ces fibres étant beaucoup plus grande que la distance en ligne droite du centre aponévrotique à tous les points de la circonférence indiquée, il en résulte que cette cloison musculaire offre une grande courbure ou voûte dont la concavité correspond aux viscères logés dans le haut de l'abdomen, tandis que les poumons sur chaque côté et le cœur au milieu sont en rapport avec sa convexité. La portion centrale aponévrotique a été appelée *centre phrénique* ou

tendineux. Les arcades aponévrotiques situées de chaque côté des piliers ont reçu le nom de ligaments cintrés du diaphragme. — En raison de sa situation intermédiaire à la poitrine et au bas-ventre, le diaphragme offre une disposition anatomique et des connexions dont l'étude est très importante pour l'intelligence de ses fonctions. Il présente trois ouvertures, dont l'une à droite de la ligne médiane du corps, pour le passage de la veine cave inférieure, l'autre à gauche de la précédente, logeant l'extrémité inférieure de l'œsophage, et la troisième médiane et inférieure, correspondant à l'aorte et au canal thoracique. — Le diaphragme reçoit des vaisseaux et des nerfs considérables. Sa contraction tend à effacer la courbure qu'il présente, à agrandir la capacité de la poitrine et à diminuer celle du bas-ventre. En raison de ses alternatives de relâchement et d'action contractile, ce muscle important joue un très grand rôle dans les phénomènes mécaniques de la respiration, et dans d'autres phénomènes accessoires, tels que le soupir, le bâillement, l'anhélation, la toux. L'éternement, le rire, le sanglot, le hoquet, les actions de flairer, de crier, de chanter, et les efforts. Son action est aussi plus ou moins énergique, et concourt avec celle des muscles abdominaux dans le vomissement, l'accouchement, l'excrétion des matières fécales et de l'urine. — En anatomie et en physiologie comparée, on constate d'abord l'existence du diaphragme dans toute la classe des mammifères, où il présente un certain nombre de modifications qui n'ont point encore été suffisamment étudiées. Les particularités d'organisation du diaphragme des mammifères qui ont excité le plus l'attention des zoologistes, sont : 1° celles qu'il offre dans les cétacés, où le muscle très fort est entièrement charnu, s'attache très en arrière de la paroi tergale de la cavité du tronc, ce qui fait que la poitrine se prolonge beaucoup dans ce sens, et offre en arrière un très long espace où sont logés les poumons; et en avant, un autre in-

tervalle fort court, qui est presque entièrement occupé par le cœur; 2° l'existence d'un os diaphragmatique chez le chamæau, le dromadaire, la vigogne, que Meckel et Leukart ont observé sur des individus adultes avancés en âge. Les mêmes anatomistes ont aussi eu l'occasion de disséquer cet os à l'état cartilagineux sur un dromadaire de deux ans, mort à Paris. Nous avons nous-même observé deux fois l'ossification, sous forme de lame, de la portion gauche du centre tendineux du diaphragme chez l'homme, et nous nous sommes assuré par la macération que cette lame ou plaque solide était une incrustation ossiforme du tissu fibreux et non un véritable os. — Les phénomènes physiologiques auxquels se rattache l'étude de l'action du diaphragme chez les mammifères sont en général semblables à ceux indiqués au sujet de l'homme; mais en raison des différences des mouvements plus ou moins énergiques de la poitrine et du bas-ventre chez les animaux respirant dans des milieux où la pression atmosphérique offre un grand nombre de variations, en raison de la diversité du volume des viscères digestifs et génito-urinaires, on conçoit facilement que l'étude comparative du diaphragme nécessite encore un grand nombre de recherches. — Chez les oiseaux, le diaphragme est représenté par une membrane aponévrotique qui est en rapport avec la face interne des poumons. Des côtés de cette membrane partent plusieurs faisceaux musculaires qui vont s'attacher aux quatre vraies côtes pectorales moyennes. Ce muscle, considéré comme l'analogue du diaphragme des mammifères, se continue en bas avec le transverse ou le plus interne des muscles de l'abdomen. Il est très développé chez l'autruche. — Le diaphragme manque dans les reptiles. La membrane qui sépare la cage branchiale des poissons d'avec la cavité abdominale, et qui est en rapport avec la poche du cœur, est considérée dans cette classe comme l'analogue du diaphragme des mammifères. — En physiologie générale, on appelle quel-

quefois la tente du cercelet *diaphragme* de la cavité crânienne, l'iris diaphragme de la chambre obscure constituée par le globe de l'œil. — En pathologie, on désigne, sous le nom de *diaphragmite* l'inflammation du muscle diaphragme, qu'il ne faut pas confondre avec la phlegmasie de la portion de la plèvre ou de celle du péritoine qui revêtent ses surfaces. Lorsque dans les théories physiologiques anciennes on faisait jouer un très grand rôle à la portion centrale et aponévrotique de ce muscle, on l'appelait *centre phrénique*, et l'inflammation du diaphragme était appelée *phrénitis* ou *phrénésie*. Cette maladie, fort rare, est, suivant les nosologistes, caractérisée par plusieurs symptômes dont le plus remarquable était le *rire sardonique*, qu'on avait cru à tort être le partage exclusif de la diaphragmite. — L'épithète de *diaphragmatique* s'applique en anatomie et en pathologie à tout ce qui a trait au diaphragme : tels sont les vaisseaux (artères, veines), les nerfs et les plexus diaphragmatiques, les portions diaphragmatiques de la plèvre et du péritoine qui tapissent les faces de ce muscle ; les *Aer-nies diaphragmatiques*, c.-à-d. les déplacements des viscères abdominaux qui passent du bas-ventre dans la poitrine à travers les ouvertures accidentelles de cette cloison charnue. LAURENT.

DIAR-BEKR, en turc, ou **DIAR-BEKIR** en arabe, et non pas *Diarbek*, comme l'écrivent communément nos géographes, est le nom d'une grande province et d'une ville de la Turquie asiatique. C'est encore par erreur que la plupart ont dit que cette province correspond à l'ancienne *Mésopotamie* (v. ce nom), puisqu'au contraire il est reconnu que les parties Nord et Est du Diar-Bekr appartenaient jadis à l'Arménie et à l'Assyrie, et que la partie méridionale de la Mésopotamie n'est point dans le Diar-Bekr, mais dans la province nommée Irak-Arabi (v. IRAK). Le Diar-bekr en général, ou du moins sa partie méridionale, sont nommés aussi par les Arabes *Al-Djézirah* (île), à cause de sa situation entre le Tygre et l'Euphrate. Ils

appellent *Diar-Rabiah* la partie qui confine au premier de ces fleuves, et *Diar-Modzar* celle qui touche au second. Le Diarbekr est borné au nord par le pachalik de Siwas (Anatolie) ; au N.-E. par l'Arménie ou Turcomanie, à l'est par le Kourdistan, au sud par l'Irak-Arabi, et à l'ouest par la Syrie. Il a environ 150 lieues de long et 80 de large. Son étendue serait bien plus considérable, si, comme l'ont fait remarquer quelques géographes so-disant élémentaires, on y joignait ces deux dernières provinces. Son sol, généralement plat, est fertilisé par les deux beaux fleuves qui l'entourent, par des canaux qui en sont dérivés et par les rivières qui s'y jettent, et dont la principale est le Khobour. Il abonde en grains, en pâturages, en fruits, en légumes, en vignes, en oliviers, en muriers, en cotonniers ; aussi les environs des rivières sont-ils fréquentés par des tribus errantes d'Arabes et de Kourdes. Mais le centre de la province offre des plaines désertes, devenues arides par suite de l'insouciance des musulmans, qui ont négligé d'entretenir les canaux. Les montagnes qui séparent le Diar-Bekr de l'Arménie et du Kourdistan, et celles que l'on trouve sur divers points de sa partie N.-E., renferment des mines de plomb, de cuivre et d'argent, des carrières de pierre et de marbre, et sont couvertes de matières de volcans éteintes. Le pays nourrit un grand nombre de bestiaux de toute espèce. Les vivres y sont à bon compte ; la volaille y est fort bonne ; le gibier n'y est pas rare, et l'on rencontre des animaux féroces dans les parties désertes et méridionales. Là, aussi, on ne boit que de l'eau saumâtre, excepté au bord des rivières. Le Diar-Bekr étant sur le passage continu des caravanes de la Turquie, de la Syrie, de la Perse, le commerce y est assez actif, soit pour l'entrepôt des marchandises des pays voisins, telles que les noix de galle ; soit pour les objets qu'on fabrique dans les principales villes de la province : cotonnades, toiles peintes, et surtout maroquins rouges, jaunes, verts et noirs très renommés. — Toutefois, si

le Diar-Bekr est voisin des lieux où fut, dit-on, le paradis terrestre, soit dans l'Arménie, soit dans la Mésopotamie, il est bien dégénéré sous les rapports physique, politique et moral. Mais, dans son état actuel, il intéresse encore par de grands souvenirs traditionnels et historiques, qui remontent à la plus haute antiquité. C'est sur la rive orientale du Tygre que fut bâtie la célèbre Ninive, dont les restes forment aujourd'hui un faubourg de Moussoul, ville importante fondée depuis sur la rive opposée. Les Assyriens, les Babyloniens, les Mèdes, les Perses, les Macédoniens, les Parthes, ont dominé tour à tour sur la Mésopotamie. Les Romains la disputèrent à ces derniers, ainsi qu'aux rois sassanides de Perse, qui en restèrent maîtres jusqu'à la conquête qu'en firent les Arabes, sous lesquels elle changea de nom. A l'époque de la décadence des monarchies séleucides, sa partie occidentale, l'Osroène, devint un état indépendant fondé par Osroès, et eut pour capitale Édesse, ville fameuse, où dix rois, la plupart nommés *Abgar* (v. ce nom), régnèrent près de trois siècles et furent alliés et auxiliaires des Romains contre les Parthes, ce qui n'empêcha pas que le dernier fût dépouillé et retenu prisonnier, l'an 212 de J.-C. par l'empereur Caracalla, qui fut tué lui-même dans cette ville, quatre ans après. Non loin de là était Charræ (aujourd'hui Hiran), fameuse par la résidence d'Abraham avant qu'il vint dans la terre de Canaan, et par la défaite de Crassus. La partie nord du Diar-Bekr était une province arménienne, nommée *Aghdsen* ou *Arzane*, sujet et théâtre de longues guerres entre les empereurs de Constantinople et les souverains de la Perse. La principale ville était *Amide*, si souvent citée dans les annales du Bas-Empire, pour les sièges qu'elle soutint contre les uns et les autres. Nous n'adoptons point l'opinion d'un orientaliste moderne (Saint-Martin) qui prétend que cette ville a succédé à *Tigranocerte*, l'une des capitales de l'Arménie, et située, selon d'Anville, plus à l'est *Amide*, connue dans le moyen âge

sous le nom d'*Émed*, est appelée par les Turcs *Cara-Amid* (Amide la noire), parce que ses murailles et une partie de ses maisons sont construites en lave noirâtre. Elle a pris depuis le nom de Diar-Bekr, comme chef-lieu de la province, et est située sur la rive occidentale du Tygre, à l'endroit où ce fleuve commence à être navigable. Malgré le voisinage de Bagdad, où résidaient les khalifes, le Diar-Bekr leur échappa de bonne heure. Dès l'année 934, la dynastie arabe des *hamdanides* s'établit à Mossoul, et porta sa domination jusqu'à Alep en Syrie. Après eux régnèrent à Mossoul, en 990, les *okailides*, puis, en 1087, la race turque des *Atabeks aescancarides*, si puissants, si célèbres par leurs guerres contre les croisés, sous Zenghy et sous Noureddin, jusqu'en 1233. Les Kourdes *merwanides*, qui, vers 1020, avaient enlevé aux hamdanides le nord du Diar-Bekr, Amide, Hisa Kaïfa, Méiafarckin (l'ancienne Martyropolis), Mardin, etc., sont détruits et remplacés, en 1085, par les Turcomans *ortokides*, qui y forment deux dynasties. Dépouillés d'une partie de leurs états par le grand Saladin et les aultans *aïoubides* ses successeurs, ils se maintiennent à Mardin jusqu'en 1408, et les aïoubides eux-mêmes ne conservent de toute leur puissance que Hisa-Khifa, où ils s'éteignent en 1460. Dans cet intervalle, Édesse devint en 1098, un fief chrétien du royaume de Jérusalem. Mais il fut conquis sur les croisés 44 ans après par le fameux Zenghy, et subit le sort des autres pays soumis aux Atabeks. Les princes du Diar-Bekr furent détruits ou soumis, vers 1260, par les *Djing hiskhanides*, qui régnèrent sur la Perse, après avoir mis fin au khalifat. Lorsque cette dynastie se fut éteinte, le Diar-Bekr fut possédé successivement en totalité ou en partie, malgré les efforts de Tamerlan, par deux races de Turcomans, les *Carakotounlou* et les *Akkoïounlou*, ainsi nommés du bélier noir et du bélier blanc qu'ils portaient sur leurs étendards; il fut alors incorporé à la Perse, à laquelle il appartient jusqu'en 1610, que le sultan Sélim 1^{er} en fit la con-

quête et le réunit à l'empire othoman. Le Diar-Bekr est divisé en trois gouvernements ou pachaliks qui portent le nom de leurs capitales, celui de Diar-Bekr, au nord, celui d'Ourfa à l'ouest, et celui de Moussoul à l'est. Mais tous trois ensemble, ils ont à peine l'étendue de la partie méridionale de cette province, qui dépend du pacha de Bagdad, et qui est gouvernée par un moutsellim résidant à Mardin, place forte sur une montagne, plus près de Diar Bekr et de Moussoul que de Bagdad. Diar-Bekr est une des cités les mieux bâties de l'Orient; ses rues sont larges, et sa population d'environ 60,000 âmes, dont plus d'un tiers se compose de chrétiens arméniens, nestoriens et jacobites. Hisn-Khifa et Meïafarekin dépendent de son gouverneur, qui est un pacha à trois queues. Ourfa est l'ancienne Édesse, connue aussi sous le nom de Rhœa, dérivé par altération de celui de la fontaine Calli-Rhoé. Elle contient 30,000 habitants. Son pacha à trois queues commande aussi aux villes de Bir ou Elbir sur l'Euphrate, Sereāj, Rasclāin, près des sources qui forment le Khabour, Kerkisiah, à l'embouchure de cette rivière dans l'Euphrate. Des ruines superbes, éparses le long du Tygre, répandent sur Moussoul une partie de la splendeur de l'ancienne Ninive. Cette ville a une population de 54,000 âmes. Son pacha n'est que du second ordre, et n'a qu'un district fort circonscrit. Dans la dépendance du moutsellim de Mardin, et par conséquent du pacha de Bagdad, sont Nisbin (l'ancienne Nisibe), presque ruinée; Al-Djezirah, dans une île du Tygre, et Sindjar, ville principalement habitée, ainsi que son territoire, par les *Yezidis*, sectaires chrétiens qui méritent une mention particulière. Dans les principales villes du Diar-Bekr, où les chrétiens sont nombreux, il y a des maisons de missionnaires européens. H. AUDIFFRET.

DIARRHÉE (du grec *diarrhoia*), flux de ventre, cours de ventre, dévoiement. Cette incommodité, qui peut être un symptôme de diverses maladies graves, consiste, comme on le sait, dans des déjections par le bas, liquides et fréquen-

tes. Une foule de causes peuvent produire le dévoiement : l'impression subite du froid, des aliments de mauvaise nature ou pris en trop grande quantité, les boissons excitantes, le passage subit de la sobriété à l'intempérance, etc. On sait que les eaux de la Seine donnent la diarrhée aux nouveaux venus à Paris. Le dévoiement qui résulte d'une vive impression morale, telle que la peur, est passé en proverbe. Les médicaments dits *purgatifs* ont pour effet spécial de lâcher le ventre. Bref, tout ce qui peut irriter, enflammer le conduit intestinal, exciter ses contractions, résister à l'élaboration digestive, peut donner lieu à la diarrhée. — Tous les âges sont sujets à cette affection. Chez les enfants, elle résulte souvent des mauvaises qualités du lait de la nourrice ou d'une alimentation substantielle prématurément employée. Chez l'adulte en santé, les excréments doivent être rendus, terme moyen, une fois en 24 heures. Chez le vieillard, les intestins sont généralement paresseux; aussi considère-t-on le relâchement modéré du ventre comme une circonstance favorable à cet âge, où généralement l'individu consomme beaucoup plus qu'il ne faut pour la nutrition. La diarrhée qui résulte d'un aliment indigeste est ordinairement passagère, *éphémère*, comme on dit. Celle qui suit l'intempérance a reçu le nom de *crapuleuse*. Lorsqu'elle résulte d'un refroidissement, de l'humidité de l'atmosphère, on l'appelle *catarrhale*. La diarrhée *inflammatoire* est celle qui accompagne les inflammations intestinales; enfin, sous le règne de certaines causes fâcheuses, ordinairement épidémiques, elles constituent le premier degré de la *dysenterie* (v. ce mot). — La diarrhée est ordinairement précédée et accompagnée de perte d'appétit, de nausées, de chaleur, de coliques, de tortillement dans le ventre, suivis de déjections plus ou moins liquides et abondantes, de couleur variable et d'odeur plus fétide que dans l'état naturel. Lorsqu'elle est excessive, elle abat singulièrement les forces. On se rappelle les rapides et terribles effets qui résultent de la diar-

rhée cholérique.—Le traitement de cette affection varie suivant la nature de la cause et l'intensité de l'irritation intestinale. Lorsqu'elle résulte d'un écart de régime, il suffit souvent d'observer la diète et d'ingérer quelques tasses d'une boisson adoucissante quelconque pour la voir disparaître. Si les coliques sont assez vives, on a recours aux lavements émollients et aux applications de même nature sur le ventre. Si le mal persiste, et surtout si la fièvre et l'affaiblissement viennent s'y joindre, l'intervention du médecin devient indispensable. FORGET.

DIAS. Ce nom est commun dans les fastes de l'Espagne et du Portugal. Nous avons cru devoir réunir dans un seul article les hommes qui l'ont illustré. Le premier en date est BASTHÉLEMY DIAS, gentilhomme de Jean II, roi de Portugal, envoyé en août 1486 avec deux navires de 50 tonneaux et un aviso pour continuer les découvertes commencées sur les côtes d'Afrique. Comme il cherchait vers le sud les états du Prête Jean, il arriva à la *Serra-Parda*, aux montagnes grisâtres, 25° 50' de latitude australe, plus de 120 l. au-delà du dernier point visité jusqu'alors, et il planta une croix aux armes de Portugal. Puis il poussa au large, perdit la terre de vue, fut tourmenté par une horrible tempête, et, cinglant vers l'est, il débarqua dans un îlot, qu'il nomma *A Penha da Santa-Cruz* (le rocher de la sainte croix), et où en effet il en érigea une seconde aux armes de Portugal. Déjà, sans le voir, il avait doublé, à plus de 40 lieues au large, le cap où finit l'Afrique; déjà de temps en temps il avait mis à terre des nègres amenés de Portugal, bien vêtus, chargés de faire des échanges et de s'informer du Prête Jean. Ce fut en vain : les naturels, craintifs et farouches, fuyaient de toutes parts. La flotte était réduite aux deux navires : l'avis, commandé par le frère de Dias, avait disparu : on était dans la baie de Lagoa, aux *ilheos da Cruz*. Les équipages demandaient à grands cris qu'on rebrous-sât chemin : « Mais si nous revenons sans avoir doublé le fameux cap, nous sommes

dés honorés, disait Dias ; poursuivons notre route 25 lieues encore : si nous ne trouvons rien, nous reviendrons. » On l'écoute, on obéit, on arrive à l'embouchure d'un fleuve, aujourd'hui *Groote-Vis-River* (la grande rivière aux poissons); puis, en s'en retournant, au milieu d'une bourrasque affreuse, on distingue enfin le cap si désiré, et qu'on avait doublé sans l'apercevoir. On y élève une croix dédiée à saint Philippe; on retrouve l'avis avec 4 hommes seulement : le reste avait été massacré par les noirs. Après avoir déterminé la position du cap et reconnu les côtes voisines, on reprend le mer, et l'on arrive à Lisbonne en décembre 1487, sur trois vaisseaux délabrés. Dias avait découvert 300 lieues de terre; il présenta sa relation au roi. Comme on le pense bien, *o cabo Tormentoso* (le cap de la Tourmente) y jouait le plus beau rôle. Mais Jean II voulut qu'il portât le nom de *Bonne-Espérance*, parce qu'il avait l'espoir d'y trouver la route des Indes; et le navigateur, qui avait affronté le péril, dut céder au monarque, qui commandait du haut de son trône. Là finit la grande carrière de Dias. Il avait ouvert à l'Europe les portes de l'Asie : il ne fut depuis lors employé que comme un subalterne. Vasco de Gama, qui devait achever son œuvre, lui confia à peine le commandement d'une caravelle, et le renvoya même dès qu'il eut atteint les îles du cap Vert. Cabral, qui devait découvrir une partie de l'Amérique méridionale, ne lui donna qu'un vaisseau. Après avoir conquis sous ses ordres le Brésil, il cinglait avec lui vers le cap de Bonne-Espérance, théâtre de sa première gloire, quand une tempête les engloutit avec leurs équipages. Dans l'immortel poème des *Lusiades*, le géant Adamastor, gardien du cap des Tempêtes, dit, en faisant allusion à la mort de Barthélemy Dias : « Je ferai un exemple à jamais terrible de la première flotte qui passera près de ces rochers, et je signalerai ma vengeance sur l'homme qui le premier est venu me braver. » — Vers la même époque, un aventurier espagnol du même

nom, MICHEL DIAS, qui avait accompagné Christophe Colomb dans son second voyage au Nouveau-Monde, découvrait les riches mines d'or de la rivière d'Hayna ; puis, ayant eu le malheur de blesser dangereusement un de ses compagnons de guerre, il fuyait avec quelques amis, et devait la découverte de nouveaux trésors à l'amour d'une femme, chef d'une tribu indienne. Il y vit un moyen d'obtenir sa grâce, alla trouver Barthélemy Colomb, et revint suivi de nombreux compatriotes. Une ville fut fondée sous le nom de *Nueva Isabella*, depuis *Santo-Domingo* ; et Dias se trouva investi du commandement de la forteresse. Quand Bovadilla fut appelé au gouvernement de l'île, Dias, fidèle aux Colombs, refusa de rendre la place et parut sur les remparts l'épée à la main : il partagea la disgrâce de ses amis. Diego Colomb le donna en 1509 pour lieutenant au gouverneur de Porto-Rico, mais il garda peu de temps ce poste, et fut envoyé prisonnier en Espagne. Réintégré en 1512, il mourut bientôt. — A la suite de ces deux aventuriers figurent, dans le même siècle, deux autres Dias, nés en Espagne : l'un, JEAN-BERNARD DIAS DE LUGO, bâtard d'une famille illustre, savant dans le latin, le grec, l'hébreu et la jurisprudence ecclésiastique, vicaire-général de Salamanque, ensuite de Tolède, appelé au grand conseil des Indes, nommé évêque de Calahorra, après 13 ans de séjour au Nouveau-Monde, assistant aux sessions du concile de Trente sous Paul III et Jules III ; l'autre, JEAN DIAS, hardi novateur, savant aussi dans les lettres hébraïques, ayant étudié treize ans à Paris, admirateur de Luther et disciple de Calvin, accompagnant Martin Bucer au colloque de Ratisbonne, sollicité par son frère, avocat à la cour de Rome, d'abjurer ses opinions pour une pension de 500 ducats, et martyr de sa foi, tombant sous la hache fraternelle. Ce fut là un grand motif de scandale pour la chrétienté. Charles-Quint entrava la procédure et les calvinistes prirent les armes, mais sans succès. — Le même siècle vit naître en Portugal quatre autres Dias célèbres,

un prédicateur, un poète, un musicien et un peintre. NICOLAS DIAS, dominicain, après avoir fait retentir les églises de la métropole de ses foudres évangéliques, entreprit le pèlerinage de la Terre-Sainte ; mais il trouva au retour sa terre natale subjuguée par l'Espagne : dès lors son éloquence s'exhala en prédications patriotiques, et il alla finir ses jours dans les cachots de Salamanque. Le poète ÉDOUARD DIAS, animé d'une indépendance moins farouche, habita tour à tour la terre des vainqueurs et celle des vaincus ; il légua aux uns et aux autres ses *Varias obras*, recueils de vers espagnols et portugais, et son poème en 21 chants et en octaves sur la conquête de Grenade par les rois catholiques. JEAN DIAS, sous-chantre de la cathédrale de Coïmbre, excella dans la composition musicale et le plain-chant ; il composa un *Enchiridium missarum solemnium*, fort vanté de ses contemporains. Enfin, le peintre GASPARD DIAS, élève de Raphaël et de Michel-Ange, se distingua par la correction et la suavité de son pinceau. Il reproduisait surtout avec un art merveilleux les moindres nuances des diverses passions et frayait la route aux deux Coelho et à ce délicieux Vieira, si connu par ses peintures de l'église de Saint-François de Paule à Lisbonne. — Sept Dias ont brillé dans le XVII^e siècle : d'abord, BALTHASAR DIAS, le grand poète dramatique de Madère, l'aveugle de naissance, qui a composé les *Actes de Salomon*, de la *Passion*, de *saint Alexis*, de *sainte Catherine* ; l'*Histoire de l'impératrice Porcina*, femme de l'empereur *Lodovius de Rome* ; la *Tragédie du marquis de Mantoue* et de l'empereur *Charlemagne* ; les *Conseils pour se bien marier* ; l'*Acte de la malice des femmes*, et tant d'autres pièces vraiment curieuses pour l'époque ; puis, le héros nègre du Brésil, cet HENRI DIAS, qui, jaloux de voir les Indiens et leur chef Camaran mériter seuls la confiance des Portugais dans la guerre que ceux-ci soutenaient contre les troupes hollandaises, s'élança des fers de l'esclavage au commandement des hommes de sa couleur, seconda puissam-

ment le général Mathias d'Albuquerque, et, durant une longue guerre, ne se signala pas moins par son éclatante bravoure que par ses rares talents militaires et la sévère discipline de ses compagnons d'armes. Promu par Jean IV au grade de colonel, ennobli avec sa descendance et décoré de l'ordre du Christ au moment où il venait d'être blessé à la main gauche par une balle de mousquet, il se fait couper cette main pour retourner au combat, et moins tarder à témoigner au roi sa reconnaissance. Depuis cette époque, le régiment de milices nègres de Pernambuco s'honore du nom de Dias, et plusieurs de ses descendants y ont servi avec honneur, jaloux de conserver pur le sang du grand homme en ne s'alliant jamais à des familles d'autres couleurs. L'évêque Grégoire a consacré un curieux article à Henri Dias dans sa littérature des nègres. Après lui, je citerai le cordelier PHILIPPE DIAS, grand prédicateur, né à Bragance, mais qui s'est illustré en Espagne, celui dont saint François de Sales a dit : « Entre tous ceux qui ont écrit des sermons, Dias m'a agréé infiniment. Il va à la bonne foy; il a l'esprit de prédication; il inculque bien, explique bien les passages, fait de belles allégories et similitudes, des hypotyposes nerveuses, prend l'occasion de dire admirablement, et est fort dévot et fort clair. Il lui manque ce qui est en Osorius, qui est l'ordre et la méthode. » Les sermons de Philippe Dias ont été imprimés plusieurs fois, entre autres à Lyon en 1676; il en existe une traduction en langue *azteca* ou mexicaine. ANTOINE DIAS-CARROSO, dominicain, était inquisiteur à Coïmbre à la même époque; il se signalait par sa barbarie; le fanatisme lui dut les statuts qui régirent le saint-office de Portugal. Un autre dominicain FRANÇOIS DIAS, né en Espagne, portait l'Évangile aux Philippines et dans la Chine, apprenait admirablement les langues de ces pays, et, modèle de douceur, expirait lapidé. On lui doit le *Ky-Mung*, ou *Doctrine des commençants*, catéchisme chinois, souvent réimprimé, et un très beau dictionnaire chinois-espagnol, dont

il existe un exemplaire à la bibliothèque publique de Berlin. Les quatre derniers Dias de ce siècle sont d'abord l'espagnol PIERRE DIAS, jésuite, grand prédicateur, un des premiers missionnaires envoyés au Mexique, ayant rempli d'importantes fonctions dans la compagnie, deux fois élu procureur pour aller à Rome, auteur des *Lettres édifiantes des Indes occidentales* et du *Récit des massacres des jésuites au Brésil*, et trois EMMANUEL DIAS, tous trois jésuites portugais, missionnaires à la Chine, l'un auteur de *Lettres édifiantes*, mort dans un âge fort avancé, visiteur général de la Chine et du Japon; le second, neveu du premier, habile astronome, connu par son périlleux voyage au Thibet; le troisième, d'une autre famille que les précédents, auteur d'*Instructions*, en chinois, sur tous les évangiles de l'année, des *Litanies des saints anges*, de la *Manière d'annoncer l'Évangile aux gentils*, d'un *Traité de la sphère*, ces trois ouvrages également en chinois; visiteur-général de la Chine et du Japon; probe, infatigable, doux, tolérant, mort dans ce pays à l'âge de 85 ans après un séjour de 58 années. — Le XVIII^e siècle nous offre PIERRE DIAS, jésuite portugais au Brésil, honnête homme, philologue profond, connu par ses travaux sur les langues de l'Afrique; MICHEL DIAS, autre jésuite portugais, grand philosophe, confesseur d'Isabelle; ALEXANDRE DIAS-RAMOS, né dans le même royaume, officier dans le régiment d'Elvas, savant agronome, à qui l'on doit *O thesouro dos lavradores* (le Trésor des laboureurs); la religieuse DOMINICA DIAS-SEIXAS, du diocèse de Coïmbre, célèbre par ses œuvres ascétiques; et FRANÇOIS DIAS-GOMEZ, poète, né à Lisbonne en 1745. Son père, qui tenait une petite boutique de mercerie, s'apercevant des dispositions de son fils, lui fit donner une bonne éducation: il le destinait à la magistrature; mais, cédant aux conseils d'un frère, qui était l'oracle de la maison, il le retira de l'université et l'attacha à son commerce. François Dias se soumit, il travailla le jour, il fit des vers la nuit. Sa poésie étincelle de

pensées nobles ; le style en est constamment pur. Malheureusement Dias manque d'originalité : c'est un poète classique dans toute la force du terme, un écrivain nourri des modèles dans toutes les langues , un génie qui eût fourni peut-être une brillante carrière s'il eût donné un libre essor à sa pensée et se fût moins enchaîné à la pensée des autres. C'était le défaut de l'époque. Dias n'eut pas la force de s'en affranchir. Il mourut en 1795. Quatre ans après, l'académie des sciences de Lisbonne fit imprimer *ses œuvres poétiques*, au bénéfice de sa veuve et de ses enfants. Elles consistent en 7 élégies, 12 odes et 3 cantiques. Il a publié encore deux tragédies-raciniennes, *Electre* et *Iphigénie*. Ses ouvrages en prose consistent en une *Analyse* un peu doctorale *du style de Sa de Miranda, Ferreira, Bernardes-Caminha* et *Camoens*, couronnée par l'académie des sciences en 1792; une *Comparaison entre l'histoire de dom João de Castro par Freire de Andrada*, et la *Vie de don Paolo de Lima par Diogo do Couto* et une *Dissertation sur le bon goût en poésie*. Il a laissé deux œuvres inachevées, un poème descriptif des *Saisons* et une épopée, la *Henriqueida*, destinée à célébrer la conquête de Ceuta. On n'a trouvé dans ses papiers que le deuxième chant de la *Henriqueida* : le poème devait en avoir 24. Ce fragment ne fait pas regretter la perte dureste. Des *Saisons*, il n'existe que six chants du *Printemps* et treize octaves du premier chant de l'*Été*. Ce n'est ni mieux ni plus mal qu'il n'est possible de faire dans le genre le plus monotone qui existe, genre auquel nous étions du reste nous-mêmes asservis il n'y a pas encore 25 ans. Aujourd'hui, la poésie portugaise, comme toutes les autres poésies, secoue ses ailes : sans doute ses premiers élans ne seront pas tous heureux; sans doute elle échouera aussi maintes fois dans ses premières tentatives; mais l'instinct de tous les peuples devine aujourd'hui la route; elle est ouverte à tous les courages, et, peut-être, suffit-il, pour ne pas tomber, de vouloir fortement et avec persévérance. E. DE M.

DIASCORDIUM. On appelle ainsi, en pharmacie, un médicament du genre des *electuaires* (v.), dans la composition duquel on fait entrer un grand nombre de substances, entre autres la plante nommée *teucrium scordium*, d'où vient l'étymologie du mot. Le diascordium est une préparation analogue à la thériaque et douée de propriétés toniques. On l'emploie principalement pour remédier aux diarrhées chroniques. Il est prudent de n'en point faire usage sans l'avis d'un médecin, car c'est à l'opium surtout qu'il faut attribuer son action médicamenteuse.

CHARBONNIER.

DIASTASE. L'un des principes immédiats de l'orge germé, la *diastase* jouit de l'importante propriété de séparer les téguments de l'amidon ou féculé amilacée de l'amidine qu'ils renferment. — C'est M. Dubrunfaut qui, le premier, fit observer, il y a peu d'années, la facilité avec laquelle une petite quantité de *malt*, c.-à-d. d'orge germée et concassée, déterminait la dissolution de l'amidon. Plus tard, MM. Payen et Persoz en firent de nouveau l'observation, et ils conclurent de leurs expériences que le malt devait cette propriété à une substance particulière, la diastase. — On la retire de l'orge germée au moyen de l'eau et de l'alcool. Le procédé auquel on paraît s'être arrêté est le suivant : l'orge récemment germée étant broyée dans un mortier, on l'humecte avec la moitié de son poids d'eau, puis on la presse avec force; il en découle une liqueur visqueuse dont on sépare de l'albumine par la quantité d'alcool justement nécessaire à la destruction de sa viscosité; et la liqueur étant filtrée, on en précipite la diastase au moyen d'une nouvelle quantité d'alcool. Elle est ensuite purifiée jusqu'à trois fois par les mêmes agents. — La diastase est une poudre blanche, dissoluble dans l'eau, insoluble dans l'alcool, à moins qu'il ne soit affaibli, et dont une petite quantité (5 à 10/100) sépare nettement de ses téguments la féculé amilacée, dont elle détermine aisément la dissolution aqueuse à la température de 60 à 80 deg. Elle n'exerce

d'ailleurs aucune action sur le ligneux, ni sur la gomme, ni même sur l'inuline, qui, par sa nature, est si voisine de l'amidon. Son inertie se fait aussi remarquer sur le sucre, les téguments de la fécule, la levure de bière, le gluten et l'alumine; le noir d'os ne l'altère pas. Sa propriété la plus utile, et par conséquent la plus importante, est évidemment la puissance dissolvante qu'elle exerce sur les matières amidacées. En agissant ainsi, elle offre un mode nouveau d'analyse pour le pain et les farines. Son histoire est liée d'une manière intime à celle de l'amidine. — L'amidine est cette partie des féculs que l'eau peut dissoudre; elle en est même le principe caractéristique, en raison de la vertu qu'elle possède exclusivement, et communiqué à la fécule amidacée, d'être colorée en bleu par l'iode, ainsi que l'ont prouvé, en 1814, MM. Colin et Gaultier de Claubry. Avant les observations microscopiques de M. Raspail, qui a répété et étendu celles de Leuwenhoeck sur le même sujet, on ne l'avait pas distinguée des sacs tégumentaires qui la contiennent. Elle fait la presque totalité des féculs amidacés; elle est peu soluble dans l'eau froide et se dissout bien dans l'eau bouillante: la diastase favorise cette dissolution et la transforme à l'aide de la chaleur en dextrine d'abord, puis en sirop de dextrine. L'amidine résiste aux actions dissolvantes de l'alcool et de l'éther; l'iode colore en bleu sa solution aqueuse; l'acide nitrique la change successivement en acide oxalhydrique et en acide oxalique, mais jamais il n'y produit d'acide mucique, ce qui suffit pour la distinguer de la gomme. L'acide sulfurique la noircit comme il le fait pour beaucoup d'autres substances organiques; cependant, une eau aiguisée de quelques centièmes d'acide sulfurique, et favorisée dans son action par une chaleur prolongée, la transforme en sucre de seconde espèce, c.-à-d. en sucre de raisin. Cette transmutation de l'amidon en sucre a rendu célèbre M. Kirchoff, chimiste de St.-Petersbourg. En arrêtant l'opération lorsque la dissolution dans l'acide sulfuri-

que n'a pas dépassé 98 deg. de chaleur, et que, cependant, elle ne bleuit plus par l'iode, on obtient la dextrine et non la matière sucrée. — Pour extraire l'amidine, on dissout une partie de fécule en la tenant 1/4 d'heure dans 100 fois son poids d'eau bouillante. On décante la liqueur, on la filtre, on la fait évaporer en y produisant une légère ébullition; on la passe avec expression au travers d'une toile pour en séparer une matière insoluble (l'amidin), et l'on amène la liqueur à siccité après l'avoir passée quatre fois, à divers intervalles, à travers la toile. Ce moyen, donné par M. Guérin, fournit, d'après lui, de l'amidine complètement soluble dans l'eau froide. — On a vu la facilité avec laquelle on la change en dextrine par le concours de l'eau et de la diastase ou de l'eau et des acides; il ne s'agit que d'arrêter à temps le travail de la saccharification. — D'abord confondue avec les gommes, puis avec l'amidine, la dextrine n'a été distinguée de ces corps que depuis la découverte de la diastase. C'est parce que dans les expériences de M. Biot sur la lumière elle a fait dévier à droite le faisceau lumineux, que la gomme et d'autres substances font dévier à gauche, qu'elle a reçu de ce savant académicien le nom de *dextrine*. — Cette substance a effectivement une apparence gommeuse; elle est blanche, transparente, sans odeur et sans goût. Exposée à l'action de la chaleur, elle jaunit, exhale une odeur de pain grillé, et, après avoir subi un commencement de fusion, elle se boursouffle et se décompose. — Inaltérable dans un air sec, abondamment soluble dans l'eau chaude, et même dans l'eau froide, à laquelle elle donne une consistance mucilagineuse, la dextrine n'est précipitée de sa dissolution aqueuse ni par l'eau de chaux, ni par l'eau de baryte, ni par le nitrate de mercure, mais elle l'est abondamment par l'alcool, qui ne change point sa nature. — L'iode ne la bleuit pas, l'acide nitrique n'y forme point d'acide mucique, la levure de bière est sans action sur elle: ce n'est donc ni de l'amidine, ni de la gomme, ni du sucre. L'a-

acide sulfurique dilué la transforme en sucre de raisin ; la diastase y produit le même effet ; mais son action est toujours incomplète ; elle laisse toujours dans le liquide une portion de dextrine qui a échappé à sa réaction. On considère la dextrine comme étant moins carbonée que l'amidon et plus que le sucre. — Si l'on délaie 100 parties de fécule dans 9 à 10 parties d'eau, et qu'on la verse dans un mélange en ébullition formé de 20 d'acide sulfurique et de 18 d'eau ; qu'on porte le tout à 90 ou 92 deg. de température ; qu'on sature l'acide par l'oxyde de plomb en poudre ; qu'on retire le mélange du feu, et que, lorsqu'il ne marque plus que 20 deg. au thermomètre, on le filtre, la solution ainsi clarifiée donne, par une addition d'alcool, un précipité blanc, glutineux, d'un aspect soyeux et nacré, en un mot, la dextrine. Des lavages alcooliques opérés à chaud pour la purifier la réduisent en poudre impalpable, et quand elle est desséchée une ébullition dans l'eau avec du charbon achève sa purification. Il ne s'agit plus ensuite de filtrer la liqueur et de la faire évaporer. On réussit également bien en substituant 10 de malt à 20 d'acide, en portant la quantité d'eau jusqu'à 400 parties, en n'ajoutant la fécule qu'à une température de 60 deg., en agitant pendant 20 minut., et en n'élevant pas la chaleur au-delà de 65 à 75 deg. Alors la précipitation et la purification de la dextrine s'opèrent comme nous venons de le rapporter. — D'après ces faits et quelques autres, il paraîtrait que la gomme d'amidon torréfié et celle obtenue du bois par l'acide sulfurique sont de la dextrine (c'est au moins ce que semble indiquer leurs propriétés optiques) ; que l'empois et l'amidine sont aisément convertis en dextrine, et même en sucre par la diastase, par les acides, par les alcalis, ou même par la torréfaction ; qu'à la dextrine n'appartiendrait pas exclusivement le pouvoir de faire tourner à droite le faisceau lumineux qui passe à travers sa dissolution, puisque le sucre de canne en jouit aussi, et que d'un autre côté il ne fau-

drail pas accorder aux caractères optiques une trop grande valeur sous le rapport chimique, puisque les différents morceaux d'une même substance, de cristal de roche, par exemple, coupés dans le même sens, c.-à-d. perpendiculairement à l'axe de cristallisation, diffèrent en ce point autant que la dextrine et le sucre de seconde espèce.

COLIN.

DIASTOLE (en grec *diastolê*, du verbe *diastellô*, je dilate, j'ouvre). Autrefois, le mouvement d'extension d'un organe dans un sens quelconque était appelé *diastole* ; aujourd'hui, ce nom ne s'applique plus qu'à la dilatation des artères et du cœur, mais surtout à celle des ventricules du cœur, lors de leur pénétration par le sang dans l'acte de la circulation. Par opposition, on donne le nom de *SYSTOLE* à la striction de ces mêmes parties. — Quoique les physiologistes modernes n'entendent guère par diastole que la dilatation des ventricules, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que les oreillettes ont aussi un mouvement de diastole bien prononcé : quand elles se dilatent pour recevoir le sang des veines caves et pulmonaires, les ventricules se resserrent pour chasser le sang noir dans les poumons et le sang rouge dans l'aorte ; puis, quand les ventricules se dilatent pour recevoir le sang des oreillettes, celles-ci se resserrent ; en un mot, la diastole des ventricules se fait dans le même temps que la systole des oreillettes, et *vice versa*. La diastole des artères correspond avec celle des oreillettes, celle des veines caves et pulmonaires correspond à la diastole des ventricules ; il en est de même pour la systole. — Nous n'entrerons pas dans plus de détails sur le mécanisme de la diastole et de la systole ; il en a déjà été parlé aux mots CŒUR et CIRCULATION, auxquels nous renvoyons, pour éviter les redites inutiles. Mais il est une question qui se présente naturellement, et dont il n'a pas été fait mention dans ces articles, question que Descartes croyait résoudre en disant que dans le cœur réside un *feu* ou *une âme* de la circulation qui fait bouillir le sang, et lui donne l'impulsion ; la

voici : la diastole des ventricules du cœur, des oreillettes et des artères, est-elle due au seul abord du sang dans ces cavités ? — On prouve que la diastole est active, aussi bien que la systole, en liant les veines qui aboutissent au cœur; celui-ci ne continue pas moins ses mouvements de dilatation et de restriction, lors même qu'il ne reçoit plus de sang. On peut même séparer entièrement le cœur d'un animal récemment tué; il battra tant qu'il conservera un certain degré de chaleur. — Ce que nous venons de dire pour les quatre cavités du cœur n'a pas lieu pour les vaisseaux qui aboutissent à cet organe; il résulte des expériences faites par Bichat, Nysten, et d'autres physiologistes, que la diastole de ces vaisseaux est due à l'action mécanique du sang qui les pénètre (v. Poulx). Cependant, les veines caves et pulmonaires offrent quelques fibres musculaires, dont la présence peut faire croire à un léger mouvement de systole et peut-être de diastole.

N. CLERMONT.

DIATHÈSE (du grec *diathésis*, disposition). L'acception de ce mot, usité en médecine, n'est pas rigoureusement déterminée, mais une discussion à ce sujet serait déplacée dans un ouvrage tel que celui-ci : il suffit de le présenter comme servant à indiquer la prédisposition à contracter telle ou telle maladie. Ainsi, on a une diathèse inflammatoire quand on est facilement affecté d'inflammation ; on a une diathèse scorbutique quand on est sujet à éprouver les accidents qui caractérisent le scorbut, etc., etc.

CHARBONNIER.

DIATONIQUE (mus.), de deux mots grecs, *dia*, par, et *tonos*, ton. Le genre *diatonique* est celui dans lequel on procède par tons et demi-tons, suivant la place qu'ils occupent dans l'échelle diatonique ou gamme. On sait que le premier demi-ton est placé entre les troisième et quatrième degrés (*mi fa*, en *ut*), et le second entre le septième et huitième (*si ut*). En leur conservant cet état normal, on peut procéder par intervalles disjoints sans pour cela sortir du genre.

Exemple dans le ton d'*ut* majeur :

Ut sol mi la fa re sol si ut.

Le genre diatonique est celui des trois qui domine dans la musique; il y est d'une nécessité absolue. Les deux autres, le genre *chromatique* et le genre *enharmonique*, qui consistent, l'un à procéder par demi-tons, l'autre à passer d'un ton *bémol* dans un ton *dièse*, ou d'un ton *dièse* dans un ton *bémol*, s'emploient comme variété d'effets et dans certains cas; mais leur abus provoque la lassitude et l'ennui. Néanmoins, les cantatrices font souvent usage avec succès dans leurs roulades du genre chromatique, pour montrer l'agilité de leur voix. — Il ne faut pas confondre dans les modulations le genre *diatonique* avec le genre *chromatique*. Si, par exemple, je vais d'*ut* majeur en *sol* majeur, le *fa*, qui, de naturel qu'il était, subit l'altération du dièse, appartient toujours au genre diatonique : je change de gamme, et voilà tout. Mais si je monte de la note *ut* à la note *sol* par demi-tons, le passage est chromatique, que je module ou non dans le ton de *sol*. (V. CHROMATIQUE ET ENHARMONIQUE.)

F. BENOIST.

DIATRIBE, dérivé du mot grec *diatribê* (je m'exerce, je m'adonne à), offre une signification bien différente du mot latin *diatriba*, qui veut dire seulement secte, école, académie, assemblée de savants : *diatriba Aristotelis*, l'école d'Aristote. Comme dans une école de philosophes spéculatifs on fait beaucoup de dissertations, on discute, *diatriba* a signifié par extension en latin dissertation critique sur une question philosophique ou sur un ouvrage d'esprit. Long-temps en notre langue on ne s'en est servi que dans cette signification, sans lui donner aucune idée défavorable. C'est en ce sens qu'il est dit dans le *Dic. de Trévoux*, au mot *Baronius*, que le P. Jules-César Boulenger, jésuite, a fait une *diatribe* contre les *Exercitations* de Casaubon sur les *Annales* de ce cardinal. Le savant Huet, évêque d'Avranches, a dit aussi : « A l'assemblée suivante, il nous apporta une très savante et très absurde *diatribe*. » On lit dans les lettres de Balzac : « Vous savez que le

P. Bouhours, pour avoir douté qu'un Allemand pouvait être bel esprit, souleva tous les savants du Nord. Combien de *diatribes*, combien de harangues académiques pour le réfuter ! Je ne changerais pas mon Aristippe pour toutes ces miscellanées, *diatribes*, diverses leçons, observations, animadversions, émendations, qui ont été imprimées à Leyde et à Francfort pendant cinquante ans. » Voltaire a intitulé *diatribe* plusieurs pièces de ses *Mélanges* : ce sont des satires plus ou moins amères, plus ou moins personnelles. Sa *Diatribe du docteur Akakia, médecin du pape* (1752), était un libelle contre Maupertuis, président de l'académie de Berlin. Le roi de Prusse fit brûler à Berlin, le 24 décembre 1752, par la main du bourreau, cette *diatribe*, qui certes n'est pas la pièce satirique la plus virulente de son auteur. En 1767, à la suite de la *Défense de mon oncle*, Voltaire fit imprimer quatre *diatribes* soi-disant de l'abbé Bazin : la première est sur la cause première et les effets ; la seconde tend à prouver que Sanchoniaton a été plus ancien que Moïse ; la troisième est sur l'Égypte, la quatrième est *Sur un peuple à qui on a coupé le nez et laissé les oreilles* ; c'est un factum contre les anciens Juifs, que l'auteur représente comme une bande de brigands chassés d'Égypte. Au mois d'août 1772, Voltaire publia sous le nom de l'abbé de Tilladet : *Il faut prendre un parti, ou le principe d'action, diatribe*. Condorect, dans sa *Vie de Voltaire*, avance que cet opuscule renferme peut-être les preuves les plus fortes qu'on ait jamais présentées en faveur de l'existence de Dieu. On peut dire, au moins, que, comme les précédentes, ce n'est point un libelle diffamatoire. La dernière *diatribe* publiée par Voltaire, au mois de mai 1775, est adressée *À l'auteur des Ephémérides*. Ce sont des principes d'économie politique, qui parurent alors assez hardis pour qu'un arrêt du conseil du 19 août ordonnât la suppression de la *diatribe*, comme scandaleuse et calomnieuse, contraire à la religion et à ses ministres. Voltaire n'a pas peu con-

tribué sans doute à ce que le mot *diatribe* ne fût plus guère employé que dans le genre polémique pour signifier une critique virulente, pédantesque, personnelle, sur un ouvrage d'esprit ou sur une matière quelconque. Ce qu'on avait reproché aux théologiens, l'amertume de leurs controverses, de leurs *diatribes*, ce qu'on avait si justement flétri dans le père Garasse, l'exemple de Voltaire l'a mis à la mode dans la république des lettres. Son *Dictionnaire philosophique*, ses *Mélanges*, ses romans, ses poésies fugitives, la plupart de ses ouvrages historiques, et même quelques-unes de ses tragédies, ne sont qu'une éternelle *diatribe* contre tout ce qu'on avait cru, vénéré, respecté, avant lui, *diatribe* puissante, captieuse, irrésistible, où l'auteur se montre *toujours divers, toujours nouveau*, sans cesser de poursuivre son idée fixe. Et après cela, étrange contradiction de l'esprit humain ! personne ne s'est élevé plus vivement et avec plus d'éloquence que Voltaire contre tout l'odieux des satires et des *diatribes*.

Quis tulit Gracchos de seditioe querentes?

Plus tard, Linguet s'est acquis une sorte de célébrité et un mépris très réel par des productions paradoxales que Laharpe appelle d'extravagantes *diatribes*. Il ne fallait rien moins que le génie de Voltaire pour faire supporter ce genre odieux, où, aux yeux du vrai philosophe, celui qui fait le mieux fait effectivement le plus de mal, car on y cherche moins à faire triompher la vérité qu'à triompher de son adversaire par toutes les ressources d'une plume envenimée.

CH. DU ROZoir.

DIBDIN (Le révérend Th. FROGNALL), bibliothécaire de lord Spencer, et l'un des plus fervents bibliographes de notre époque. Beaucoup de personnes ignorent jusqu'à quel degré peuvent s'élever certaines passions exceptionnelles au sein de notre vie sociale : l'amour des riens appliqué à des objets vulgaires et contemporains, constitue chez nous la flânerie, propension tout indolente, sans mérite, sans difficulté et sans résultat ; jouissance stérile, réservée au seul individu qui se

la procure. Ce même goût appliqué aux vieilles choses change peu la nature ; c'est toujours la passion des riens ; mais c'est une flânerie laborieuse, un plaisir qu'il faut aller chercher à l'écart, parmi des objets inaperçus, inconnus ou dédaignés du vulgaire. Ce penchant est, en général, une dégénération de l'esprit de haute érudition, de cette faculté puissante et active qui scrute l'antiquité, arrive à de grands résultats par des procédés de patience et de minutie : il vient un temps où le cerveau fatigué de l'érudit n'arrive plus à ces résultats, mais conserve les habitudes, la manie de l'investigation ; d'autres esprits ont débuté par cette manie, et n'ont jamais pris d'essor plus élevé. Dans cet état intellectuel se trouve le *maniaque antiquaire*, toujours livré à ses doctes puérilités. — Parmi les nombreuses espèces de la famille des archéologues, on distingue le *bibliophile*, le *bibliographe*, le *bibliomane*, etc. (v. ces mots). Le *bibliophile* adore les beaux livres, les belles reliures, les éditions rares, et ne lit jamais ; c'est pour lui une collection de plantes dont il aime à faire et refaire la nomenclature ; le *bibliographe* est un catalogue vivant, homme spécial, homme précieux, dont vous trouvez les types honorables dans M. M. Debure, Barbier et Van Pradt ; le *bibliomane* est le glouton, l'affamé, qui dévore, absorbe tout ce qui a figure de volume, n'importe dans quel format, dans quelle langue et sur quel sujet : c'est M. Boulard, de respectable mémoire. — Le révérend Th. Dibdin participe de la première classe, celle des bibliographes, et en même temps de celle des antiquaires. Le goût dominant de sa vie entière et plusieurs travaux estimables attirèrent sur lui les regards de lord Spencer, l'un des plus riches propriétaires de la Grande-Bretagne, amateur éclairé des beaux-arts, et possesseur d'une collection admirable de livres, de tableaux et d'objets d'antiquités. M. Dibdin se trouva là plus que jamais dans son élément, et rencontra de nouvelles occasions de se livrer à ses études favorites. Voici le catalogue de ses

principaux ouvrages : *Antiquités typographiques de la Grande-Bretagne*. — *De la bibliomanie*. — *De l'introduction à la connaissance des éditions les plus rares et les plus précieuses des auteurs classiques*. — *Catalogue de la bibliothèque de mylord Spencer*, avec un supplément sous le titre de *Ædes altoripianæ*. — *Le Décaméron bibliographique*, etc. ; enfin, son *Voyage en Normandie, en France et en Allemagne, sous le rapport de la bibliographie, des ques pittoresques et des antiquités* : ce dernier ouvrage a été traduit en français. Dans son voyage bibliographique en Normandie, M. Dibdin oublie souvent que ce qui est intéressant pour lui ne l'est pas toujours au même degré pour le public. Il prend note de ses moindres impressions, comme s'il écrivait pour ne rien laisser périr de ses lubies voyageuses. Sous le rapport de l'exactitude bibliographique, il n'est pas même à l'abri de tout reproche ; M. Dibdin commet des erreurs dans les dates, dans les faits et dans les noms propres, et ses écrits ne doivent être lus qu'avec beaucoup de circonspection. Quant à la fidélité de ses descriptions géographiques, nous citerons, pour prouver que le docte voyageur n'est pas infallible, la petite bévue suivante. Pour avoir jeté un regard furtif et distrait sur un passage de notre célèbre Huet, évêque d'Avranches, M. Dibdin fait dire à ce prélat que la pierre employée dans la construction de l'abbaye de St-Étienne à Caen a été apportée de Vaucelle et en partie de l'Allemagne (*from Germany*). L'antiquaire anglais, en lisant le volume avec un peu plus de cette attention et de ce scrupule, vertu première d'un lexicographe, aurait découvert bientôt qu'il existe auprès de Caen un village du nom d'Allemagne. — Indépendamment de son érudition incontestable, ce qui a contribué à populariser le nom de M. Dibdin dans le monde savant, c'est une certaine causticité, une certaine verve qui n'est pas toujours de bon goût, et qui a dicté à M. Crapelet le jugement suivant sur son compte : « L'au-

teur anglais ne décrit rien de sang-froid ; il charge continuellement , et , comme il ne manque pas d'originalité dans l'esprit, il semble viser à être le Callot de la bibliographie. »

J.-FR. GAIL.

DICÉARQUE, né en Messénie selon les uns , à Messine en Sicile selon d'autres , fut un des disciples les plus éloquents d'Aristote. Aux talents du philosophe il joignit ceux de l'historien , du géographe et de l'orateur. Malheureusement , des nombreux ouvrages qu'il avait composés , il ne nous reste que quelques fragments sur la géographie de la Grèce , mais qui peuvent à eux seuls donner une idée de l'étendue et de la portée de ses connaissances. Suidas et Cicéron sont les seules sources où l'on ait pu puiser des documents sur ses écrits. Les doctrines philosophiques de Dicéarque se trouvaient développées dans deux traités sur l'âme , intitulés, l'un, *Les Corinthiaques*, l'autre *Les Lesbiques*. Ces doctrines aboutissaient au matérialisme. Dicéarque pensait que le monde est éternel ; que l'âme , résultat de l'harmonie des parties du corps , doit périr avec lui ; que la matière a par elle-même la faculté de percevoir et de sentir. Mais , comme les systèmes philosophiques , à cette époque , reposaient plutôt sur des hypothèses que sur les données de l'observation , vu l'absence de toute méthode , il n'est point étonnant que les meilleurs esprits aient souvent été égarés dans de fausses routes. L'enchaînement de leurs idées était si peu rigoureux qu'ils sont quelquefois tombés dans des contradictions étranges : témoin ce passage de Dicéarque , cité par Cicéron , où il dit qu'il ne faut point rejeter les prédictions des hommes que la Divinité agit de prophétiques fureurs , ni les présages fournis par les songes , parce que dans les extases et dans le sommeil l'âme est dégagée de tout commerce avec le corps. Or , comment concilier une pareille croyance avec les doctrines du matérialisme ? Un traité intitulé *Descente dans l'autre de Trophonius* , et un autre , *Sur la mort des hommes* , formaient avec *Les Corinthiaques* et *Les Les-*

biatiques toutes les œuvres philosophiques de Dicéarque dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. Il donna beaucoup de soin à l'étude de la géographie. Ses ouvrages en ce genre se divisaient en traités de géographie descriptive et traités de géographie civile. Il est le premier qui ait envisagé la géographie sous ce dernier point de vue. Il nous reste deux fragments de l'ouvrage intitulé *Description de la Grèce*, adressée à *Théophraste*, poème en vers iambiques , le premier qu'on ait composé sur la géographie. Il traita aussi en particulier des montagnes de la Grèce et de la Macédoine , dont il avait mesuré les hauteurs , et c'est à ce dernier ouvrage qu'il faut rapporter le fragment qui nous est resté sur le *mont Pélion*. Il intitula sa géographie civile : *Vie de la Grèce*, ou *Traité de description des mœurs grecques aux différentes époques*. Nous avons encore un fragment en prose de cet ouvrage , qui renferme une description élégamment écrite des villes de la Béotie et de l'Attique et des mœurs de leurs habitants. Le plus important de ses écrits historiques était intitulé *Vie des hommes illustres* , et on ne peut se consoler de la perte d'un monument aussi précieux qu'en pensant que Diogène-Laërce y a puisé à pleines mains. Cicéron cite encore un autre ouvrage intitulé le *Tripoliticos*, où il est question des trois républiques des Pellénéens , des Corinthiens et des Athéniens. Mais l'écrit qui fit le plus d'honneur à Dicéarque est son *Histoire de la république des Spartiates*, ouvrage qui fut tellement admiré à Lacédémone et jugé si utile qu'une loi ordonna que la lecture en serait faite tous les ans dans le palais des Éphores , en présence des jeunes gens , et que cette coutume fut longtemps observée. Le témoignage de Cicéron n'est pas moins favorable à cet écrivain. L'orateur romain nous dit qu'il faisait ses délices de la lecture des ouvrages de Dicéarque ; il l'appelle un homme admirable , un politique et un historien habile , un philosophe éloquent , un sage , enfin un excellent citoyen.

C. - M. PAFRE.

DICHOTOME (de *dis*, deux, et *temno*, couper). On se sert souvent en botanique de cette dénomination pour indiquer la bifurcation successive, ou subdivision en deux des divers organes des végétaux, tiges, pédoncules floraux, etc. — Par analogie, les naturalistes ont appelé *dichotomique* une méthode peu différente de l'analyse, et par laquelle ils procèdent à la connaissance des êtres en opposant toujours les caractères d'existence ou de non-existence, de plus ou moins, etc. La *méthode analytique* ou *dichotomique* a surtout été employée avec avantage par MM. de Lamarck et Decandolle en botanique (v. ce mot), et par M. Duméril en zoologie. P. G.

DICHOTOMIE, en termes d'astronomie, exprime l'état de la lune quand sa moitié seulement est visible; on dit alors de cet astre qu'il est *dichotome* (prononcez *dico*). Z.

DICOTYLÉDONÉS. La présence ou l'absence des *cotylédons* (v. ce mot), appelés aussi feuilles séminales, et le nombre de ces parties ont fait distinguer les végétaux en *acotylédons*, *monocotylédons*, *dicotylédons* et *polycotylédons*, selon qu'ils manquent de ces mêmes parties ou bien qu'ils en ont une, deux, etc. Les *acotylédons* correspondent aux *cryptogames* (v.); ils comprennent tous les végétaux les plus simples, tels que les fucus, les mousses, les lichens, et forment une première grande division. — Les *monocotylédons* ou ceux qui n'ont qu'un seul cotylédon (naïades, poivriers, cypéracées, graminées, juncs et liliacées), composent la deuxième division, et la troisième et dernière est formée par les *dicotylédons*, auxquels on a joint les *polycotylédons* (conifères, protéacées). Tous ceux-ci ont, comme l'indiquent leurs noms, deux cotylédons, c'est le plus grand nombre; ou bien ils en ont davantage, six, huit, et même dix. La différence dans l'embryon n'est pas la seule qui les distingue des autres plantes: plusieurs caractères importants viennent encore s'y joindre. Telle est une ramification plus marquée de la tige et des ra-

cines, ce qui leur donne un aspect tout différent, et qui les fait aisément reconnaître; et aussi l'anastomose bien évidente des fibres de la feuille, ainsi que la disposition très remarquable des couches médullaire, ligneuse et corticale, distinctes l'une de l'autre; ajoutons que presque tous les végétaux *dicotylédons* ont un périanthe double, c.-à-d. que les organes importants de la fécondation sont enveloppés par un calice et une corolle, dont les variations si nombreuses, et si remarquables donnent tant d'éclat à la fleur. M. Decandolle nomme tous les végétaux de la troisième division *exogènes*. D'autres botanistes les ont successivement appelés *exhorizes*, *exoptiles* et *digènes*. — Tous les arbres et les arbustes de nos climats, presque toutes nos plantes potagères et beaucoup d'autres que l'on trouve dans les champs, les bois ou les parterres, qu'elles contribuent à orner, sont *dicotylédons*. Le nombre immense des espèces qu'elles comprennent a forcé les botanistes à les subdiviser en groupes très nombreux, dont nous n'indiquerons ici que les principaux, savoir: ceux des *apétales*, qui sont privés de corolle, des *monopétales*, qui ont la corolle d'une seule pièce, et des *polypétales*, chez lesquels cette partie résulte de l'assemblage de plusieurs pièces distinctes. — Chacune de ces catégories est elle-même partagée en trois autres, que l'on appelle des classes, et dont les caractères sont fournis par la considération des étamines ou des pétales. P. Gervais.

DICTAME et mieux **DICTAMNE** (bot.). Tel est le nom fameux dans l'antiquité que l'on donne aujourd'hui à un genre de plantes de la famille des *rutacées*, et dont les caractères propres sont: calice profondément partagé en cinq lanières étroites; corolle de cinq pétales inégaux, quatre supérieurs dressés, et un inférieur; dix étamines déclinées, style et stigmates simples, fruit à cinq loges et à cinq côtes saillantes et comme étoilé; chaque loge renferme deux à trois graines. — Les anciens ont décrit, nous dirons même chanté, sous le nom de dic-

tamme une plante que la nomenclature des familles naturelles place dans le genre *origan*, de la nombreuse famille des *labiées*. Ils vantaient surtout ses propriétés merveilleuses dans le traitement des plaies occasionnées par les javelots et les flèches, et disaient que les chèvres sauvages blessées par les traits du chasseur se guérissaient en mangeant des feuilles du dictamne. Pline affirme que cette plante est très efficace contre la morsure des serpents venimeux, et Virgile la dépeint ainsi, lorsqu'il dit que Vénus en alla cueillir sur le mont Ida pour panser la blessure d'Enée :

*I dictamnū genitrix cretēā carpit ab Idā,
Puberibus caulē foliis et flore comantem
Purpureo : non illa feris incognita capris
Gramina, cum tergo volucres linsere sagittas.*

— Est-il étonnant qu'avec une telle célébrité l'origan dictamne soit entré dans la composition d'une foule de médicaments, et qu'on lui ait attribué une multitude de propriétés? Cependant les auteurs modernes n'en font plus usage ; son nom se trouve seulement inscrit parmi les ingrédients de la *thériaque*, du *diascordium*, etc. (v. ces mots). On doit néanmoins avouer que son odeur suave et aromatique, sa saveur amère, âcre ou piquante, ne sont certainement pas sans action sur l'économie ; cela est si vrai que dans quelques contrées de la Suède on rend la bière enivrante en y mettant de l'origan. La tige de cette plante, vivace et toujours verte, s'élève à un pied et demi ; elle est rameuse, cotonneuse, ainsi que les feuilles, dont les inférieures sont orbiculaires, assez épaisses, peu adhérentes à la tige, blanchâtres, ridées et opposées deux à deux ; les feuilles supérieures sont plus petites, plus vertes, moins arondies ; les fleurs sont disposées au sommet des tiges en panicules quadrangulaires, entourées de bractées rougeâtres ; elles ont une petite corolle labiée de couleur purpurine ou blanche ; les autres caractères de cette plante sont les mêmes que ceux du genre *origan* (v.). Elle aime les climats chauds, et fleurit pendant les mois de juillet et d'août. — Actuellement, nous allons parler de l'unique espèce de ce genre, de celle que

les botanistes appellent *dictamne blanc*, et que le vulgaire nomme *fraxinelle* à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles du frêne. Le dictamne blanc croît naturellement dans les bois montagneux de la France méridionale, de la Suisse, de l'Italie, de l'Allemagne, et même de la Sibérie ; il est cultivé dans les jardins, parce que ces magnifiques grappes de fleurs blanches, rouges ou bleues, y produisent un joli effet ; il répand une odeur forte, assez analogue à celle du citron. La tige est dressée, simple, raide, cylindrique, haute de près de deux pieds : elle porte des feuilles alternes, longues de six à huit pouces. Les pédoncules, la partie supérieure de la tige, le calice, la face externe des pétales sont couverts d'un nombre infini de petites glandes rougeâtres, lesquelles sécrètent une huile volatile, assez abondante dans les soirées chaudes et électriques de l'été pour former une atmosphère qui s'enflamme à l'approche d'une bougie ; la plante ne souffre point quand on fait cette expérience. La racine de la fraxinelle, dont on emploie l'écorce, est résineuse, amère et aromatique, ainsi que toute la plante ; elle est blanche ; elle a été préconisée comme excellent moyen dans les fièvres intermittentes, l'hystérie, l'épilepsie, la mélancolie, etc. ; on la donnait en poudre depuis un gros jusqu'à deux, et on la fait encore entrer dans l'*eau générale*, la *confecion d'hyacinthe*, l'*opiat de Salomon*, le *baume de Fioravanti*, mais aujourd'hui les praticiens en ont abandonné l'usage à la médecine populaire. N. CLERMONT.

DICTATEUR, **DICTATRICE**, **DICTATORIAL**, **DICTATURE**, tous ces mots viennent du mot latin *dicere*. *Dictature* était le nom d'une magistrature romaine, et celui qui en était revêtu s'appelait *dictateur*. Dans la chancellerie impériale, *dictature* était le nom qu'en Allemagne, dans la ville où se tenait la diète de l'empire, on donnait à l'assemblée des secrétaires de légation ou *cancellistes* des différents princes : dans cette réunion le secrétaire de légation de l'électeur de Mayence *dic-*

taut aux autres les mémoires, actes, etc., qui avaient été portés au directoire de l'empire. — *Dictature* s'emploie au figuré pour signifier l'empire, la domination, que quelqu'un s'attribue sur les choses et sur les esprits. « Cet orgueilleux critique voulait usurper dans la république des lettres une *dictature* perpétuelle (Balzac). » On a dit dans un sens à la fois moral et politique : « David (le peintre), avait à la convention la *dictature* des arts. Par son talent nul n'en était plus digne. » On dit d'un homme qui parle d'une manière absolue, tranchante : il prend un ton de *dictateur*. — Dans les classes de l'ancienne université, le titre de *dictateur* se donnait à l'écolier qui avait été plusieurs fois *empereur*, c.-à d. le premier dans les compositions. — « *Dictateur*, dit M. Ch. Nodier, a été employé pour celui qui *dicte* à un autre par La Fontaine, Pellisson, Voltaire. Cela est très bien dans les analogies de la langue, où l'on dit créateur, amateur, mais il n'y a point de mot qui ne soit à préférer pour éviter l'équivoque. — J'ajouterais que, dans deux de ces exemples, cette acception de *dictateur* n'a été employée qu'en plaisantant, et précisément pour jouer sur l'équivoque par les deux premiers; quant à l'exemple de Voltaire, je ne l'ai pas sous les yeux. Pellisson, à cause de ses mauvais yeux, n'écrivait point, mais *dictait* tout à son secrétaire, ce qui lui a fait dire agréablement : « Je suis *dictateur* perpétuel comme Jules-César. » Et La Fontaine a dit, dans une épître à M. le duc de Bouillon :

Vous mettez les hommes en décontenance,
Vous égalez le dictateur,
Qui dictait tout d'un temps à quatre.

— *Dictatrice*, féminin de *dictateur*, ne s'est jamais employé en français que dans un sens tout particulier. Les auteurs des divertissements de Sceaux ont parlé de la *dictatrice* perpétuelle de l'ordre de la *mouche à miel*. Il y a eu des médailles frappées en son honneur. — *Dictatorial*. Cet adjectif, si nécessaire et d'un si bel effet, ne se trouve point dans le *Dictionnaire de l'Académie* : un pouvoir

dictatorial, c.-à-d. absolu, sans limites. — J'arrive à la *dictature*, considérée comme magistrature romaine. Denys d'Halicarnasse et Suétone veulent que le mot *dictateur* vienne du mot *ediceré*, parce qu'il ordonnait tout ce qu'il voulait. Selon Varro, ce mot est dérivé de *dicere*, parce que le consul nommait le *dictateur*, ce qui s'appelle en latin *diceré*. *Dictator a consule dicebatur, cujus dicto audientes omnes essent*. Quoi qu'il en soit, cette magistrature, qui paraît empruntée des Albains et des Latins, fut instituée neuf ans après l'expulsion des rois. Les historiens ne sont pas d'accord sur les motifs de cette création, et voici ce que nous apprend Tite-Live, chez lequel on trouve plus de critique qu'on ne croit généralement (voy. notre article DENYS D'HALICARNASSE). Rome avait à craindre une guerre contre les Sabins; on savait qu'il s'était formé contre elle une ligue de trente nations (car ainsi sont appelées dans les historiens anciens les petites cités latines, volsques, etc.); les consuls ne pouvaient commander seuls contre tant d'ennemis; et c'est en cette circonstance que Tite-Live suppose que l'inquiétude générale fit songer à la création d'un dictateur. « Mais en quelle année? à quels consuls retira-t-on la confiance publique, parce qu'on les soupçonnait, s'il faut en croire la tradition, d'appartenir à la faction de Tarquin? Et quel fut le premier dictateur? ce sont, observe ce judicieux historien, autant de points sur lesquels on n'est pas d'accord (liv. II, ch. 18). — Selon Denys d'Halicarnasse, on créa le premier dictateur pour réprimer le peuple, soulevé contre les patriciens, au sujet des dettes. Les plébéiens, irrités du droit qu'avaient leurs créanciers de les mettre dans les fers, refusaient de s'enrôler, et tenaient des assemblées pour aviser aux moyens d'obtenir un soulagement. Quel que soit le motif de cette institution (et pourquoi ne les admettrait-on pas tous?), quand on vit le premier dictateur faire porter devant lui les 24 baches, indiquant le droit de vie et

de mort qui lui était attribué, la terreur s'empara des plébéiens et les rendit plus dociles. L'institution de la dictature marqua l'apogée du pouvoir aristocratique à Rome. Huit années plus tard, de la création des tribuns surgit, ou plutôt sourdit peu à peu le pouvoir démocratique, qui devait aboutir à la sanglante dictature de Sylla, et périr sous la dictature perpétuelle de César. — Il y avait quelque chose de mystique et de solennel dans la nomination des *dictateurs* : le consul le désignait la nuit après avoir pris les auspices ; le peuple attendait dans un religieux silence le nom qui allait être prononcé. J.-J. Rousseau donne pour raison de ce choix nocturne qu'on avait honte de mettre un homme au-dessus des lois (*Contrat social*, ch. vi) : phrase qui indique une parfaite ignorance de la politique des Romains dans la religion. Certaines limites républicaines étaient imposées au pouvoir du dictateur : il lui était interdit de faire usage d'un cheval (Tite-Live, liv. xxiii, ch. 14) sans en avoir obtenu le consentement du peuple. Il ne pouvait disposer des deniers publics sans autorisation du sénat et l'ordre du peuple. Il ne devait point sortir de l'Italie. Atilius Calatinus fut le seul qui transgressa cette loi pendant la première guerre punique (Tite-Live, *Epitom.*, liv. xix). Il n'était nommé que pour six mois (*semestris dictatura*, dit Tite-Live, liv. ix, ch. 34) ; et jamais continué au-delà de ce terme, excepté dans le cas d'une extrême nécessité, comme il arriva pour Camille (Tite-Live, liv. vi, ch. 1). Mais les dictateurs allaient au-devant de la loi, et se démettaient quand ils avaient terminé l'affaire qui avait provoqué leur nomination. « Si le terme eût été plus long, peut-être eussent-ils été tentés de le prolonger encore, comme firent les *décemvirs* celui d'une année. Le dictateur n'avait que le temps de pourvoir au besoin qui l'avait fait élire ; il n'avait pas celui de songer à d'autres projets (J.-J. Rousseau). » Q. Cincinnatus et Mamercus Emilius abdiquèrent le seizième jour (Tite-Live, liv. iii, ch. 29 ; liv. iv, ch. 34) ; Q.

Servilius le huitième jour (liv. iv, ch. 47). « Il semblait, dit encore Rousseau, qu'un si grand pouvoir fût à charge à celui qui en était revêtu, tant il se hâtait de s'en défaire, comme si c'eût été un poste trop pénible et trop périlleux de tenir la place des lois. » Jusqu'à l'an de Rome 304 (av. J.-C. 449), on n'appela point des décisions du *dictateur* ; mais cette année-là vit les consuls Horatius et Valerius, ces patriciens populaires, qui renversèrent le *décemvirat* (v. ce mot), faire passer une loi portant qu'on ne créerait aucune magistrature sans la liberté d'appel, *sine provocatione* (Tite-Live, liv. iii, ch. 55). Cette loi fut renouvelée depuis par M. Valerius (l'an de R. 455, av. J.-C. 298) ; mais il est douteux que les dictateurs s'y soient jamais soumis. Il paraît certain qu'on se soumettait à leurs édits comme à des oracles : *pro numine observatum*, dit Tite-Live. — Un consul seul pouvait nommer le dictateur : il arriva quelquefois que le peuple désignait celui que le consul devait nommer (Tite-Live, liv. xxviii, ch. 5). Pendant la seconde guerre punique (an de Rome 536, av. J.-C. 217), après la défaite du consul Flaminius, près le lac Trasimène, où il perdit la vie, l'autre consul étant absent de Rome, le peuple élut Q. Fabius Maximus *prodictateur*, et M. Minucius Rufus général de la cavalerie. C'était une double infraction à la loi, non seulement à l'égard de Fabius, mais à l'égard de Minucius, le général de la cavalerie devant être désigné par le dictateur lui-même. On nommait le dictateur aussi le *maître du peuple* (*magister populi*, Sénèque, épît. 108 ; Cicéron, *De la République*, liv. i, ch. 40) ; on le nommait aussi *prætor maximus* (Tite-Live, liv. vii, ch. 31). — Le salut de la patrie n'était pas le seul motif qui fit nommer des dictateurs. On en créait pour diverses cérémonies religieuses, comme pour enfoncer le clous sacré à la paroi du temple de Jupiter, dans le temps de peste et de calamité publique ; pour présider aux jeux durant la maladie du préteur ; pour établir des fêtes à l'occasion des jours saints. On en nom-

maît aussi pour présider à certains jugements; enfin, dans une occasion, un dictateur fut créé pour former le sénat.—Rome a eu en tout 88 dictateurs, savoir : 82 depuis la création jusqu'à la dictature de C. Servilius Geminus, nommé l'an de R. 552, av. J.-C. 20; puis 120 après, Sylla, l'an de R. 672, av. J.-C. 81; enfin César, qui le fut cinq fois, de l'an 706 de R. à l'an 711. On voit par ces supputations que vers la fin de la république les Romains ménagèrent la dictature, autant qu'ils l'avaient prodiguée durant les cent premières années de son institution. Rousseau regrette qu'on n'ait pas nommé un dictateur dans l'affaire de Catilina. « Au lieu de cela, le sénat se contenta de remettre tout son pouvoir aux consuls: d'où il arriva que Cicéron, pour agir efficacement, fut contraint de passer ce pouvoir dans un point capital, et qui si les premiers transports de joie firent approuver sa conduite, ce fut avec justice que dans la suite, on lui demanda compte du sang des citoyens versé contre les lois; reproche qu'on n'eût pu faire à un dictateur. » — La dictature avait été pour le sénat depuis l'installation des tribuns un moyen de défense contre le peuple; mais les plébéiens ayant obtenu le pouvoir d'être élus consuls, purent aussi être élus dictateurs. Le premier dictateur plébéien fut Marcus Rutilus (l'an de Rome 397 av. J.-C. 256). On peut voir dans Tite-Live (liv. viii, ch.) comment Publius Philo, second dictateur plébéien (an de R. 401 av. J.-C. 352, pendant la guerre contre les Samnites), abaissa les patriciens par trois lois qu'il fit passer dans sa dictature. Il est hors de doute que pendant long-temps la dictature prévint pour Rome les dangers de la démocratie. Si l'on ne peut nier la nécessité d'une dictature temporaire dans les démocraties, cette magistrature est donc juste en principe. Montesquieu, Rousseau, etc. en conviennent. Quelque sage que l'on suppose les lois, leur inflexibilité, qui les empêche de se plier aux événements, peut en certains cas les rendre pernicieuses, et causer par elles la perte de l'état. Ce danger dispa-

rait avec une magistrature investie d'un pouvoir exorbitant, devant laquelle le souverain baisse la tête, et les lois les plus populaires restent dans le silence. Venise avait ses inquisiteurs d'état, comme Rome avait ses dictateurs: c'étaient des magistratures terribles, qui ramenaient l'état à la liberté. A propos de la dictature, Montesquieu s'est servi de cette belle expression: « L'usage des peuples les plus libres qui aient jamais été sur la terre me fait croire qu'il y a des cas où il faut mettre pour un moment un voile sur la liberté, comme on cache les statues des dieux. » Combien de fois n'a-t-on pas répété ce mot, et abusé de la chose durant notre révolution! On a vu la dictature de Robespierre, puis des thermidoriens. De ces dictateurs, on a pu dire avec Rousseau: « Aussi n'est-ce pas le danger de l'abus, mais celui de l'avilissement, qui me fait blâmer l'usage indiscret de cette magistrature. » Nos fastes révolutionnaires présentent peu de séances plus remarquables que celles du 26 septembre 1792, où les girondins et le parti de la montagne se rejetèrent réciproquement l'accusation d'aspirer à la dictature, qui pour tous les ambitieux démagogues se termine par l'échafaud. Plus tard est venu avec le danger de l'abus la glorieuse dictature de Napoléon. Elle fut proclamée au 18 brumaire et cri hostile de ses adversaires: *À bas le Cromwell! à bas le dictateur!* Lui-même disait à Sainte-Hélène, où se termina sa dictature européenne, « que, *Washington couronné*, il ne pouvait parvenir qu'au travers de la dictature perpétuelle à donner la paix au monde, en fermant l'abîme des révolutions. » Mais il lui fallait vaincre à Moscou.

Ch. Du Rozon.

DICTION. On confond trop généralement la diction avec l'élocution et le style (v. ces mots). Sans doute il existe des corrélations intimes entre ces trois termes, qui ont rapport aux qualités du discours; mais il est entre eux des nuances qui ne sauraient échapper à l'esprit d'analyse, et qui prouvent qu'il n'y a vé-

ritablement pas de parafats synonymes. Ces trois mots, *diction*, *élocution*, *style*, portent avec eux leur signification propre; il suffit, pour la bien comprendre, de se rappeler leur étymologie. *Diction* vient de *dicere*, dire, énoncer; *élocution*, d'*eloqui*, parler de loin, parler haut; *style* de *stylus*, poinçon dont les anciens se servaient pour écrire sur des tablettes enduites de cire; d'où l'on a tiré *style*, manière d'écrire. Il suit de cette explication étymologique, que le mot *diction* a une acception beaucoup plus étendue que les deux autres. *Diction* se dit proprement des qualités générales et grammaticales du discours, c.-à-d. de la clarté et de la correction. Comme la *diction* a surtout pour objet d'énoncer des idées, sa principale qualité est d'être claire; et, pour être claire au plus haut degré, il faut qu'elle se compose uniquement de termes propres. *Élocution* ne s'applique avec justesse qu'à la conversation, aux discours prononcés dans une assemblée. Ainsi, l'on dit très judicieusement d'un homme qui s'énonce bien, qu'il a une belle *élocution*; d'un orateur qui improvise avec aisance, qu'il a une *élocution* facile. Quant au *style*, il est, dans la langue écrite le caractère de la *diction*, caractère qui est modifié par le génie de la langue, par les qualités de l'esprit et de l'ame de l'écrivain, par le genre dans lequel il s'exerce, par le sujet qu'il traite, par la nature des choses qu'il exprime. Le *style* est l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Il est des écrivains qui ont une diction travaillée, et qui n'ont point de style, ou, si l'on veut, n'en ont que l'ombre, comme dit Buffon; la même chose peut se dire d'une foule d'orateurs qui n'ont qu'une *élocution* facile. C'est que le style grave des pensées, au lieu que ces écrivains et ces orateurs ne font que tracer des mots ou proférer des paroles. Résumons: le *style* a plus de rapport à l'auteur qui écrit, la *diction* à l'ouvrage, l'*élocution* à l'art oratoire. On dit d'un écrivain qu'il a un bon *style*, pour faire entendre qu'il possède l'art de rendre ses idées; d'un ou-

vrage que la *diction* en est bonne, pour exprimer qu'il est écrit purement, d'une manière conforme à son genre; d'un orateur, qu'il a une belle *élocution*, pour énoncer qu'il joint une diction pure à un *style* élégant, c.-à-d. facile, naturel, composé de pensées et d'expressions choisies avec goût (v. les articles ÉLOQUENCE et STYLE).
CHAMPAGNAC.

DICTIONNAIRE, du latin *dictionarium*, recueil de dictions; il se dit, en général, soit d'un recueil des mots d'une langue rangés dans un ordre systématique et expliqués dans la même langue, ou traduits dans une autre, soit de divers recueils, faits par ordre alphabétique, sur des matières de littérature, de sciences ou d'arts, à la différence de *glossaire*, *lexique* et *vocabulaire*, qui ne s'appliquent qu'aux purs dictionnaires de mots. — Les anciens nous ont laissé fort peu de monuments en ce genre, et le moyen âge, jusqu'au commencement du xvi^e siècle, ne nous offre guère que des essais philologiques très incomplets. Ce ne fut qu'après la découverte de l'imprimerie, à l'époque qu'on a nommée la *Renaissance*, et lorsque avec le goût des études se fit sentir le besoin impérieux d'entendre les auteurs de l'antiquité, que des écrivains, doués de l'esprit de recherches, s'attachèrent laborieusement à éclaircir les difficultés de l'art du langage, à indiquer ses principes et à consacrer les caprices de l'usage par l'autorité de leurs savantes investigations. Bientôt les doctes religieux de Port-Royal préparèrent d'heureux développements à la lexicographie, en appliquant aux opérations les plus secrètes de la science grammaticale une logique forte et savante, qui leur dévoila les prodiges de l'esprit humain dans la formation du langage, et les conduisit à poser les fondements des langues en général, et en particulier de la nôtre. Les règles furent soumises à l'analyse; les principes, plus approfondis, se simplifièrent; leur analogie fut plus frappante, et, mieux liés ensemble, ils formèrent la grammaire générale, que plus tard féconda l'esprit philosophique, résultat

heureux de l'étude que l'homme fit sur lui-même et sur les chefs-d'œuvre créés par lui dans les arts et dans les sciences. Dès lors on vit les dictionnaires se multiplier à l'infini ; on en composa de tout genre , non seulement pour toutes les langues, et même pour des idiomes populaires, mais encore sur toutes les matières les plus graves et les plus futiles. La fable et l'histoire, les mœurs et le théâtre, les voyages et les romans, la morale et les quolibets, les précieuses et les halles, etc., en un mot toutes les spécialités des travaux et des connaissances humaines, arts, sciences, usages, industries, préjugés, tout fut soumis à la forme de dictionnaire, et leur nombre est tel aujourd'hui qu'à eux seuls ils composeraient une grande bibliothèque, d'autant plus précieuse qu'elle pourrait au besoin suppléer en quelque sorte à tous les livres connus. — Il ne peut entrer dans mon plan de donner ici une nomenclature même des seuls dictionnaires de langues, qui feront l'objet de cet article ; elle serait aussi fastidieuse qu'inutile ; mais il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler succinctement les tentatives des anciens à cet égard, d'indiquer les progrès successifs de la science lexicographique jusqu'au XVIII^e siècle, et désigner en même temps les principaux dictionnaires modernes qui, dans chaque langue, méritent de fixer plus particulièrement l'attention. Je publie le résultat de mes recherches à ce sujet avec d'autant plus d'empressement qu'il existe à peine quelques indications éparses et fort incomplètes sur les lexicographes antérieurs à la Renaissance, et qu'aucun livre jusqu'ici, à ma connaissance, n'a présenté l'histoire des vocabulaires. Je vais donc essayer de remplir, sous ce rapport, une partie de la lacune que nous a laissée la science bibliographique ; j'examinerai ensuite les principales conditions que me paraît devoir réunir tout bon ouvrage de ce genre.

Première partie. — *Notions historiques.*

Sans parler de l'espèce de recueil biographique attribué à CALLIMAQUE, garde

de la bibliothèque de Ptolémée-Philadelphie, et qui se trouve perdu, le premier auteur qui paraît s'être occupé de lexicographie est le célèbre VARRON, dont la fécondité et la science sont passées en proverbe, comme l'éloquence de Cicéron, son contemporain et son ami. Les fragments qui nous restent de ses recherches sur les origines, l'analogie et la différence des mots, et les six livres que nous possédons de son *Traité de la langue latine*, ont été imprimés pour la première fois à Venise, in-fol., 1474. — Vient ensuite le dictionnaire de VERRIUS FLACCUS, grammairien qui florissait à Rome sous Auguste, vers l'an x de l'ère chrétienne (*Chron. d'Eusèbe*). Ce dictionnaire, intitulé *De verborum significatione*, était divisé en vingt livres ; nous en conservons un abrégé, fait, suivant les uns, dans le III^e siècle, et selon quelques autres dans le v^e, par Pompeius Festus, et qui, ayant été retrouvé dans la bibliothèque du cardinal Farnèse, fut imprimé d'abord à Milan, en 1471, in-fol., et publié de nouveau en 1681, in-4^o, avec les remarques de Fulvius Ursinus et de Scaliger, par le savant Dacier, qui l'enrichit à son tour d'excellentes notes, de corrections judicieuses et de suppléments considérables (*Journ. des Sav.*, du 8 sept. 1681). — Vers la fin du I^{er} siècle, ESOTIRIEN, voulant aider à l'intelligence des termes difficiles ou obscurs qu'on rencontre dans Hippocrate, recueillit par ordre alphabétique tous les mots contenus dans les œuvres de cet auteur, et en fit un vocabulaire qu'il dédia au savant Andromachus, premier médecin de Néron. Ce vocabulaire, dont les explications sont généralement trop brèves, et quelquefois ambiguës, au point de n'offrir que des énigmes à deviner, fut publié à Paris par les soins d'Henri Estienne, en 1564, in-8^o, mais la meilleure édition, renfermant un grand nombre de variantes et toutes les annotations des commentateurs précédents, est celle qu'en a donné Fréd. Franz, en grec et en latin (Leipzig, 1780). — JULES POLLUX, l'un des instituteurs du jeune Commode, sous Marc-Aurèle, et

qui professa depuis la rhétorique à Athènes, composa vers 180, en 10 livres, un dictionnaire grec sous le nom d'*Onomasticon*, que Vossius appelle un ouvrage très docte (*De natur. rhetoric.*, ch. 12), et que Casaubon (*Epist. ad seberum*), dit être excellent et très utile. C'est une nomenclature de mots, les uns synonymes, les autres analogues, rangés sous quelques mots principaux qui servent de titres aux chapitres. Le 1^{er} livre, où il traite de l'homme, et le 10^e, où il passe les arts en revue, sont remarquables par l'esprit de méthode avec lequel l'auteur a su classer en ordres, en genres et en espèces, une multitude de mots qui s'y trouvent expliqués. Cet *Onomasticon*, qui paraît avoir servi de type aux nombreux recueils publiés depuis sous le titre de *Janua linguarum*, indique généralement avec beaucoup de précision et de clarté les nuances délicates qui différencient les synonymes. Pollux appuie ses assertions d'une foule d'exemples empruntés aux poètes, aux philosophes, aux orateurs, et il a de vrais titres à notre reconnaissance, pour nous avoir ainsi conservé un très grand nombre de morceaux extraits d'ouvrages entièrement perdus. Il existe plusieurs manuscrits de l'*Onomasticon*, imprimé d'abord par les Aldes, à Venise, en 1502, et dont Verstein a donné en 1706, à Amsterdam, une magnifique édition en 2 vol. in-fol., avec des notes de Jungerman. — Vers la même époque, également sous Commode, PRAXICUS ARRHABUS, de Bithynie, composa en xxxvii livres, sous le nom d'*Apparat sophistique*, un recueil de tous les termes du dialecte attique, rangés dans un certain ordre et avec assez de méthode, ouvrage existant en son entier dans le 11^e siècle, du temps de Photius, qui le trouvait utile, quoique diffus (*Bibl. Phot.*, cod. 158), et dont il nous est parvenu un abrégé ayant pour titre : *Eclologiae nominum et verborum atticorum*, imprimé pour la première fois à Rome en 1517; la meilleure édition, augmentée d'après un ancien manuscrit, est celle d'Hœschel, avec une version latine et les remarques

de Nugnez (Augsbourg, 1601, in-4^e). — Je crois devoir placer ici VALÈRE HARPOCRATION, soit qu'il ait été, comme on l'a dit, l'un des précepteurs donnés par Antonin au jeune Varus, son fils adoptif, et ensuite associé à l'empire par Marc-Aurèle, soit que, suivant une autre opinion, il ait vécu dans le 1^{er} siècle, contemporain de Libanius, qui en parle dans une de ses lettres. Cet habile rhéteur d'Alexandrie rassembla tous les mots employés particulièrement par les dix grands orateurs de la Grèce, et en composa un lexique, dans lequel il indique avec beaucoup d'exactitude les formes du bureau d'Athènes, les lieux divers de cette république, les noms des citoyens qui ont eu le maniement des affaires, et principalement tout ce qui a été dit à la gloire de ce peuple célèbre. Cet utile dictionnaire, imprimé d'abord par les Aldes, en 1503, sous le titre d'*Harpocraton*, avec les scolies d'Ulpian sur Démosthène, corrigé et publié de nouveau en 1614 par le savant Maussac, conseiller à Toulouse, a été disposé dans l'ordre alphabétique par Blancard, qui en a donné une édition accompagnée d'une version latine et avec de nouvelles notes et corrections (Leyde, 1684, in-4^e). — Je ne dois pas omettre le *Lexicon vocum platoniarum* de TIMÉE, qui, selon l'opinion la plus probable, vécut entre le 1^{er} et le 1^{er} siècle. Ce recueil de locutions platoniques, que l'auteur accompagne de courtes explications, retrouvé dans un ancien manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain-des Prés, a été depuis publié à Leyde, en 1754, in-8^e, avec de très bonnes notes, par les soins du savant David Rulneken. — Dès le 5^e siècle, la géographie avait été l'objet des recherches d'ÉTIENNE de Byzance : un fragment de son dictionnaire, contenant l'article *Dodone* et quelques autres, publié par Casaubon, fait connaître la manière de l'auteur, et suffit pour faire regretter vivement la perte d'un ouvrage où se trouvaient les noms des lieux et des habitants, l'origine des villes et leurs dérivés, ainsi que celles des peuples et de leurs colonies. Il ne nous reste de cet im-

portant dictionnaire géographique, outre le fragment ci-dessus indiqué, qu'un mauvais abrégé fait par Hermolaüs, sous l'empereur Justinien, dont les Aldes donnèrent une édition en 1502, in fol., et qui a été réimprimé à Leyde, en 1694, avec de savantes remarques par Berkelius. — Sous Théodose-le-Jeune, vers le milieu de 5^e siècle, HELLADIUS, grammairien d'Alexandrie, composa un lexique grec des mots et des façons de parler spécialement usités dans la prose. Plus tard, HESYCHIUS, dont l'époque n'est pas fixée, que les uns placent dans le 3^e siècle, mais qui, suivant d'autres, serait le même que le patriarche de Jérusalem, mort en 609, nous a laissé un dictionnaire grec que Casaubon et Ménage regardent comme le plus docte et le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre (*Observ. ad Diogen. Laert.*). En effet, ce lexique, dont on ne possède qu'un seul manuscrit conservé dans la bibliothèque Saint-Marc à Venise, et où les citations ont été retranchées, est encore d'un grand secours pour l'intelligence des auteurs, et surtout pour l'explication de beaucoup d'usages anciens. On y trouve, rangés par ordre alphabétique, les termes employés dans les sacrifices, les divinations, les jeux, la gymnastique, ainsi que toutes les expressions les moins usitées de la langue qui se rencontraient dans les poètes, les orateurs, les historiens, les médecins, les philosophes, ou qui étaient plus particulières à quelques-uns des peuples de la Grèce. La première édition d'Hesychius est celle des Aldes (1514); la meilleure a été donnée par Jean Alberti (2 vol. in-fol., 1749). — Vers le 11^e siècle, et tandis que l'Europe se débattait avec peine dans les ténèbres de la barbarie, les Arabes, qui avaient déjà porté les sciences à un très haut degré, nous offrent un grand nombre de dictionnaires, parmi lesquels on en trouve de géographiques, qu'on dit très exacts, et d'autres, tel que celui d'ABDEL-MALECK, qui méritent d'être signalés. Toutefois, nous voyons à la même époque un archevêque de Mayence, RABAN-MAUR,

né dans cette ville en 776, auteur d'un glossaire théotisque, dont la bibliothèque de Munich conserve encore un manuscrit, qui a été décrit par Diceman (Brême, 1721, in-4^o), et dont Eckhart a publié quelques fragments. — J'indiquerai maintenant SUIDAS, qui, selon l'opinion la plus probable, vivait vers le 1^{er} siècle; son dictionnaire n'est à vrai dire qu'une compilation biographique, où l'on souhaiterait parfois plus de goût et de discernement, ce qui l'a fait comparer à une bête couverte d'une toison d'or (Carol. Philip., *in Gustu philologic*, et Kœnig, *Biblioth. antiq.*). Mais il contient, outre l'interprétation des mots, non seulement des notions historiques sur divers personnages de l'antiquité, mais encore un assez grand nombre de fragments d'auteurs perdus: cette double circonstance donne quelque prix à ce lexicon, imprimé pour la première fois en 1499, à Milan, et dont Kuster a fait une bonne édition en grec et en latin, avec des notes pleines d'érudition (Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol.). — Le milieu du 11^e siècle nous offre le *Vocabularium latinum* de PAPIAS, dont la première édition (Milan, in-fol.), 1476, est devenue fort rare. Ce fut aussi vers 1050 que le rabbin JUDA HUIG ou CHUG, composa son dictionnaire hébreu, qui n'est pas, comme on l'a dit, le premier fait sur cette langue, puisqu'on connaît celui du rabbin MENACHEM, au 11^e siècle; mais Juda Huig eut le mérite de créer une sorte de méthode et d'établir des règles, demeurées fort incertaines jusqu'alors, parce que les Juifs se contentaient de recevoir de père en fils, et de se transmettre ainsi par tradition, la connaissance verbale de leur langue. Ce dictionnaire, de même que celui de JOXA de Cordoue, postérieur de quelques années, est écrit en arabe, selon la coutume des rabbins du temps; il en est ainsi du vocabulaire talmudique de BEN JACQUEL, mort en 1106.

Nous sommes à l'époque qu'on désigne plus particulièrement sous le nom de moyen âge, période intéressante sans doute par la formation successive des

langues néo-latines, découlées de la romane, mais qui, dans un espace de 400 ans, ne nous offre plus guère que des compilations informes, dont il faut excepter toutefois le *Catholicon* du Génois BALBI, dans le XIII^e siècle, espèce d'encyclopédie latine, contenant une grammaire, une rhétorique et un vocabulaire, l'un des premiers ouvrages sur lesquels on ait fait les essais de l'art typographique. Du reste, après le lexique provençal-latin cité par Montfaucon, sous le titre de *Dictionarium locupletissimum*, à la date de 1286, je me bornerai à l'indication d'un vocabulaire latin-français déposé aux archives du royaume (M. n^o 897), et dont l'écriture paraît appartenir au commencement du XIV^e siècle.—Vient enfin la Renaissance, époque unique dans l'histoire des langues, où l'on vit presque tout à coup et simultanément se développer dans toutes les contrées de l'Europe une tendance commune à se former un idiome national. Des circonstances heureuses avaient amené cette révolution littéraire : en Espagne, l'influence chevaleresque et poétique des Maures ; en Angleterre, le mariage d'Éléonore d'Aquitaine, amenant à la cour d'Henri II les plus célèbres troubadours, et plus tard le séjour prolongé des Anglais dans la Guienne et dans le Poitou, dont ils s'étaient rendus maîtres ; en Italie, le goût généralement répandu de la poésie romane, que les plus illustres familles de Vénise, de Mantoue, de Florence, de Gènes, de Ferrare, cultivaient à l'envi ; en France, les écrits multipliés des trouvères, émules des poètes provençaux ; en Allemagne, les essais des Minnesingers ; en Portugal, les découvertes océaniques à travers le cap des Tempêtes, que la juste prévoyance du roi Jean nomma le cap de Bonne-Espérance, dans chaque pays en un mot, tout semblait avoir concouru à préparer ce mouvement universel, qu'accéléra bientôt l'invention de l'imprimerie, dont la magique influence changea la marche de l'esprit humain, quelle dirigea vers les recherches et l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

De là l'immense accord de tous les savants à faciliter la connaissance des textes par l'explication des mots, et, sans m'arrêter aux divers travaux de ce genre pas même au *Lexicon ciceronianum* de NIZOLIUS, ni au dictionnaire polyglotte que CALKIN donna en 1502, comme la moelle, ou plutôt l'essence de presque toutes les sciences, tirée de tous les meilleurs auteurs (*Epist. dedic. ad S. P. Q. Bergam.*), je me hâte d'arriver au célèbre ROBERT ESTIENNE (v.), auquel, selon de Thou, la France doit plus pour avoir perfectionné l'imprimerie qu'aux plus grands capitaines pour en avoir étendu les limites. Son *Thesaurus linguæ latinæ*, publié en 1531 (3 vol. in-fol.), vrai trésor en effet de recherches et d'érudition, ne peut guère se comparer qu'au *Thesaurus linguæ græcæ* de son fils, HENRI-ESTIENNE (Paris, 1572, 5 vol. in-fol.), qui fit pour la langue d'Homère et de Démosthène ce que son père venait d'exécuter avec tant de succès pour celle de Virgile et de Cicéron.— Ces deux dictionnaires, dont la grande utilité a été reconnue et proclamée de siècle en siècle par les érudits de toutes les nations, et dans lesquels les lexicographes de tous les pays n'ont cessé de puiser et puiseront sans cesse, ont été l'un et l'autre l'objet de savantes annotations et de remaniements propres à étendre et à faciliter leur usage. Le trésor latin de Robert-Estienne a servi de type au *Lexicon totius latinitatis* que Forcellini mit 40 ans à composer, sous la direction de son maître FACIOLATI, qui comprend tous les mots de cette langue avec leurs acceptions diverses, prouvées par des exemples, et dont il vient d'être fait une nouvelle édition, revue et augmentée par FURLANETTO. Quant au trésor de la langue grecque, toutes les améliorations dont il pouvait être susceptible ont reçu leur complément par la forme alphabétique que viennent de lui donner MM. FIRMIN DIDOT, qui, profitant à la fois de celles déjà faites en Angleterre dans l'édition récente, entièrement épuisée, malgré son prix exorbitant, et du concours des plus savants hellénistes de

L'Europe, commencent à publier le chef-d'œuvre de Henri-Estienne, par livraisons, et au prix le plus modéré. Dans ce prodigieux travail, qui embrasse plus de 160,000 mots, les nouveaux éditeurs français ont reporté à leur place les additions et les suppléments ajoutés par l'auteur dans son index alphabétique; ils indiquent soigneusement les racines sanscrites, les étymologies complètes de chaque mot, que la forme radicale avait dispensé de donner, les erreurs de citations, les termes altérés, qui, par de fausses leçons se sont conservés dans les manuscrits, et de là ont passé dans les éditions, et par suite dans les dictionnaires; ils relèvent toutes les omissions de mots que leur fournissent les découvertes récentes d'inscriptions et de papyrus savamment expliqués; enfin, cette publication, qu'on peut considérer comme une entreprise d'utilité publique et d'honneur national, répond parfaitement à tout ce qu'on était en droit d'attendre d'une famille qui, par son habileté et par ses constants travaux, a porté l'art de la typographie à son plus haut point de perfection. — Après les chefs-d'œuvre de Robert et de Henri-Estienne, je me bornerai à signaler quelques-uns des lexicographes qui les premiers firent des dictionnaires, soit entièrement de leur propre langue pour l'usage de leur nation, soit avec une explication latine ou autre, pour en faciliter l'intelligence aux étrangers: tels sont, sous cette dernière forme, les vocabulaires espagnol et latin de Lebrixa, français-latin du même Robert-Estienne, latino-italien de Pierre Gasselin, le trésor des trois langues espagnole, française et italienne de César Oudin, le dictionnaire hollandais et italien de Moïse Giron, le glossaire suédois-latin-anglais-français de Hag. Spegel, le lexicon gothico-runique latin et grec d'André Gudmond, les dictionnaires flamand-français de Grange, allemand-français de Schwan, polonais-allemand-français de Trotz, russe-français-allemand de Heym, suisse-allemand-français de Poëtevin, etc.; et sous l'autre forme, le dictionnaire purement français

d'Aimar Raneonnet, et celui de Nicod; le trésor de la langue espagnole de Sébastien Covarruvias, le vocabulaire italien de Fabricio Luna, et enfin le *Ricchezze de la lingua volgare* d'Alunno de Ferrare, qui joignit à la patience de réunir tous les mots et toutes les expressions dont Boccace et les auteurs précédents s'étaient servis, l'art d'écrire avec une finesse si prodigieuse qu'il offrit à l'empereur Charles-Quint le *Credo* et le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean, écrits sans abréviation dans l'espace d'un denier. — Tels sont les principaux ouvrages philologiques qui précédèrent le *xvii^e* siècle, si fécond en progrès de tout genre, et pendant lequel la langue d'Amyot, de Montaigne et de Rabelais s'épura successivement au creuset de la science et du génie, comme dans les siècles précédents l'idiome italien avait atteint un haut degré de perfection dans les ouvrages de Dante, de Pétrarque et de Boccace. Aussi, avant toutes les nations de l'Europe, et dès 1612, l'Italie avait-elle un bon dictionnaire, celui de l'académie de la Crusca, en 6 vol. in-fol.; vaste répertoire auquel sans doute on peut reprocher de n'avoir pas donné l'étymologie des mots, et de ne pas comprendre dans ses citations des écrivains célèbres, entre autres le Tasse et l'Arioste, parce que cette académie s'étant bornée aux seuls auteurs du *trecento*, c.-à-d. à ceux de 1301 à 1400, parmi lesquels on en remarque beaucoup dont les ouvrages n'étaient qu'en manuscrits, fut nécessairement conduite à rejeter ainsi des mots employés actuellement dans la langue, par cela seul qu'ils ne se trouvaient pas dans ces auteurs, mais qui du reste n'en est pas moins un modèle qu'on n'a pas surpassé depuis. Le dictionnaire de la Crusca précéda de près d'un siècle celui de l'académie française, et dans ce long intervalle, où toutes les gloires vinrent à l'envi décorer le règne de Louis XIV, la lexicographie fut presque réduite à des compilations plus ou moins hérissées de recherches scolastiques, qui ne furent point alors sans quelque utilité, mais

dont la plupart, dénuées de critique, de méthode et d'esprit philosophique, ne peuvent plus être regardées aujourd'hui que comme des monuments curieux des tentatives et des efforts de la science. Nous en excepterons toutefois, 1^o pour le latin et le grec, le *Lexicon græco-latino* de Robert Constantin (2 vol. in fol., 1562), le *Janua linguarum* de Comenius, publié en Pologne (1631), et traduit depuis en treize langues différentes; l'*Etymologicon* de Vossius (in-fol., 1662), le *Manuale græcum* de Hédérich, plus ample et plus correct que ceux de Scapula et de Schrevelius; le *Jardin des racines grecques* du bénédictin Lancelot (1657), et principalement les glossaires de *Du Cange* (v.), sur les mots de la basse latinité et de l'hellénisme corrompu, dont il ne donne pas la traduction; ouvrages d'un vaste savoir, le premier surtout, que la chambre des comptes tenait toujours sur son bureau, comme l'oracle, le plus propre à l'éclairer. 2^o Pour les langues orientales, le *Nomenclator* de Drusius, mort en 1616; le dictionnaire syriaque de Ferrari (in-4^o, 1622), le trésor de la langue arabe de Gigeius, encore fort estimé (4 vol. in-fol., 1632); le *Lexicon* de Castell, en 7 langues (1659), travail plein d'érudition, et où toutes les parties sont traitées avec beaucoup de soin; le grand dictionnaire ture du Lorrain Meninski (4 vol. in-fol., 1680); la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, qu'il n'eut pas la satisfaction de publier, etc. 3^o Pour notre langue, les *Origines françaises* de Caseneuve (1652), et celles que donna trente ans après le savant Ménage; le dictionnaire de Richelet (in-4^o, 1680), porté dans l'édition de Lyon (1728), à 3 vol. in-f^o, et qui, le premier, a indiqué la prononciation et cité des exemples choisis dans les meilleurs auteurs du temps; enfin, celui de Furetière, non moins fameux par le scandale du procès académique qu'il suscita que pour avoir été la souche d'où est sorti l'important dictionnaire de Trévoux. — Ce fut en 1694 que l'académie française publia le sien en 2 vol. in-fol.; et, malgré plus d'un demi-siècle passé à

la confection de ce travail, qui, selon les promesses de la docte compagnie, devait porter la langue à sa dernière perfection, en traçant un chemin pour parvenir à la plus haute éloquence, il fut loin toutefois de répondre à l'attente générale et de paraître le digne vocabulaire des chefs-d'œuvre dont s'illustrait alors la France. L'académie avait disposé les mots par racines en plaçant tous les dérivés et les composés sous les mots primitifs dont ils descendent, forme plus logique sans doute, mais d'un usage beaucoup moins facile que l'ordre alphabétique déjà consacré par Richelet, et surtout par Furetière, qui était en outre plus complet, et, de l'aveu même de Racine, pouvait lui être préféré. Aussi, dès son apparition, l'ouvrage de l'académie devint-il l'objet de nombreuses critiques: la plus ingénieuse et la plus mordante fut d'en extraire les façons de parler populaires et proverbiales, et de les publier, en 1696, sous le titre de *Dictionnaire des Halles*. L'académie ne répondit pas, et fit bien; mais elle ne profita point assez de ces critiques, et ce fut un tort. Cependant elle adopta la forme alphabétique dans sa seconde édition de 1718, mais cette forme nouvelle, qui aurait demandé une refonte générale, loin d'améliorer le dictionnaire de l'académie, y fit surgir d'autres défauts, suite inévitable de cette dislocation, qui, séparant les dérivés du radical dont ils complétaient souvent l'explication, n'en reçurent plus eux-mêmes les éclaircissements que leur donnait ce rapprochement immédiat. Du reste, c'est toujours même absence de tout ce qui a rapport aux arts, aux sciences et à l'industrie, même profusion de détails relatifs à l'art héraldique, à la vénerie, à la fauconnerie; même soin à rassembler les locutions populaires ou les expressions prétentieuses du jargon de cour; nulle part l'indication des synonymes, et sans cesse des définitions insuffisantes ou obscures, trop souvent retrécies dans un cercle vicieux où l'on explique un mot par un autre, expliqué lui-même à son tour par celui qu'il a servi

à définir. La plupart de ces défauts se retrouvent dans l'édition de 1740 et dans celle de 1762, la dernière que l'académie ait avouée, et dont la différence la plus sensible consiste dans la séparation des voyelles I et U d'avec les consonnes J et V, dans la suppression capricieuse de quelques doubles lettres et dans le remplacement de l's intérieur de certains mots par l'accent circonflexe. Mais, tandis que l'académie française, avec une persévérance que la plus scrupuleuse modestie ne saurait excuser, négligeait les exemples que lui offraient les ouvrages des grands écrivains qu'elle comptait parmi ses membres, un simple avocat de Normandie, Basnage de Beauval, savait en profiter pour augmenter et perfectionner le dictionnaire de Furetière, qu'il publia de nouveau en 1701 (3 vol. in-fol.), et dont les jésuites s'emparèrent bientôt pour en faire disparaître tout ce qui semblait favoriser le calvinisme, que Basnage avait embrassé après la révocation de l'édit de Nantes. Ils en donnèrent une édition en 1704, sous le titre de *Dictionnaire universel*, qui a pris depuis celui de Trévoux, ville où il fut imprimé, et dont il a conservé le nom. Ce dictionnaire, que des accroissements et des améliorations successives ont porté à 8 vol. in-fol. dans l'édition de 1771, doit être regardé comme le meilleur et le plus complet qui existe jusqu'à présent dans notre langue, même en y comprenant le *Grand vocabulaire français* publié chez Panckoucke, en 30 vol. in-4° (1767), et qui n'est guère qu'une compilation indigeste de l'encyclopédie. Sans doute on peut remarquer dans le dictionnaire de Trévoux des omissions et des erreurs, y désirer à la fois moins de controverses purement théologiques et plus de développements dans ce qui concerne les arts libéraux et surtout mécaniques; il n'indique pas la prononciation; on regrette également de ne pas y trouver cette gradation philosophique qui laisse apercevoir d'un coup d'œil l'origine, la filiation, les sens divers, la valeur et l'emploi préférable des mots pris séparément ou com-

binés avec d'autres; les difficultés grammaticales, les nuances délicates qui différencient les synonymes n'y sont pas toujours suffisamment expliquées; les définitions y sont quelquefois incomplètes ou même inexactes; les exemples pourraient être plus nombreux et mieux choisis, mais, à part ces imperfections et l'insuffisance que les progrès des connaissances humaines laissent aujourd'hui dans la partie scientifique qui a nécessairement vieilli, le dictionnaire de Trévoux est encore le répertoire de la langue le plus satisfaisant et celui qui répond le mieux à l'embarras ou à l'incertitude qui l'interrompt. — Le XVIII^e siècle fut fécond en ouvrages philologiques dignes d'être remarqués, et chaque pays de l'Europe put dès lors compter un dictionnaire de sa langue. Le premier en date est le *Vocabulario portuguez*, en 10 vol. in-fol., publié à Coïmbre, de 1712 à 1728 par Raphaël Bluteau. Puis vient celui de la langue castillane que l'académie de Madrid donna en 1726 et années suivantes, ouvrage fait à l'instar de celui de la *Crusea*, avec des exemples tirés des meilleurs auteurs espagnols. L'Angleterre, qui possédait déjà l'encyclopédie de Chambers, imprimée en 1728, à laquelle Diderot emprunta l'idée de l'encyclopédie française, mais qui jusqu'alors n'avait guère pour son usage que le dictionnaire universel de Bailey, le vocabulaire de Boyer et les *Etymologicon linguæ anglicanæ* de Junius et de Skinner, fut aussi dotée en 1755, par Samuel Johnson, d'un des meilleurs dictionnaires qui existent dans aucune langue. Il y a peu d'exemple d'un travail aussi étendu exécuté par un seul homme et avec une égale supériorité. Le succès mérité de ce lexique donna lieu à une épigramme, attribuée à Garriek, que M. Andrieux, de spirituelle mémoire, en sa qualité d'académicien français et de membre de la commission du dictionnaire, a peut être trouvé fort piquant de traduire ainsi :

Notre savant Johnson, dont Albion s'honore,
De nos peux du vieux temps égalant les hauts faits,
Seul est resté vainqueur de quarante Français,
Et seul, il en battait plus de quarante et six.

Quoi qu'il en soit de cette rodomontade anglaise, il est vrai de dire que le travail de Johnson était très supérieur à celui de l'académie française, sous le double rapport de la méthode et de l'utilité. Il est difficile de donner en général des définitions plus justes, des nomenclatures plus rationnelles, des explications plus satisfaisantes. Johnson recueillit plus de 40,000 mots dont il fixa l'orthographe et la prononciation, en indiquant presque toujours leur étymologie et en éclaircissant leurs diverses acceptions par des exemples empruntés avec goût aux auteurs qui avaient le plus influé sur la langue anglaise par l'autorité de leur talent et le crédit de leurs ouvrages; on peut s'étonner toutefois qu'il n'ait pas indiqué les titres de ces ouvrages, et qu'il se soit borné à citer le nom seul des écrivains qui lui fournissent ses exemples. Il est également fâcheux de retrouver parfois dans ce dictionnaire l'empreinte du torisme exalté de l'auteur, qui, repoussant comme pernicieuses les doctrines des wighs, mit un soin particulier à écarter ou à combattre toutes les idées favorables à la liberté. — J'ai à signaler en Suède le *Glossaire* de Jean Ibre (2 vol. in fol., 1769), dans lequel on trouve, non seulement l'explication raisonnée de la langue suédoise, mais en outre de bonnes observations sur les analogies et sur les origines des langues en général. Pour l'Allemagne, j'ai également à mentionner le *Dictionnaire grammatical et critique* d'Adelung (Leipzig, 1774 à 1786, 5 vol. in-4°), qui a fait pour sa langue ce que Johnson avait si heureusement exécuté pour la sienne. Inférieur au lexicographe anglais dans le choix des exemples, Adelung l'égale souvent pour les définitions, pour le classement des mots, leur filiation, l'ordre de leurs acceptions diverses, et il le surpasse même quelquefois pour les étymologies, qu'il tire fréquemment des langues orientales, auxquelles il rapporte une partie des dialectes germaniques, que Johnson avait trop négligés dans son travail. Vers la même époque, en France, le savant Lacurne de St-Pa-

laie terminait son glossaire alphabétique de la langue française depuis son origine jusqu'à Malherbe, recueil immense, qui ne forme pas moins de 61 tomes manuscrits, déposés à la Bibliothèque royale, et dont il n'a été imprimé qu'un vol. in-fol., comprenant jusqu'au mot *asseurté*. — Enfin, j'indiquerai, en Portugal, l'admirable dictionnaire si heureusement commencé par l'académie royale des sciences de Lisbonne, et, bien qu'il n'en ait paru que la lettre A, formant un vol. in-fol. de 543 pages à 2 colonnes, publié en 1793, l'éminente supériorité de cet essai doit le faire regarder comme un vrai modèle digne de servir désormais de type à toutes les nations et pour toutes les langues. — Après ces dictionnaires, parmi lesquels je dois aussi comprendre celui que l'académie russe de St.-Petersbourg a publié de 1816 à 1822, en 6 vol. in-4°, et auxquels nous n'avons guère rien à comparer, malgré les louables efforts de plusieurs lexicographes de nos jours, trop généralement connus pour que j'aie à les nommer, il ne nous reste plus qu'à attendre la publication très prochaine du travail de l'académie française, pour connaître si la France enfin possèdera un bon lexique de sa langue. Sans hasarder aucune induction à cet égard, ce qui m'appartiendrait moins qu'à personne, je crois toutefois pouvoir regretter d'avance que cette docte corporation ait persisté à exclure les citations de nos meilleurs auteurs, et que, se bornant encore à constater l'état de la langue usuelle, elle n'ait pas adopté un plan moins restreint, un point de vue plus élevé, une exécution moins dénuée d'esprit philosophique. Alors, elle eût fait entrer dans son dictionnaire un plus grand nombre de termes d'arts et de sciences; elle n'aurait pas négligé totalement les étymologies; elle eût indiqué la racine des mots, les significations relatives des synonymes, la quantité prosodique des syllabes; elle aurait pu donner les solutions de toutes les difficultés grammaticales, et surtout rajeunir beaucoup d'expressions tombées à tort en désuétude, et qui, n'ayant point d'ana-

logues, semblent, par leur utilité, mériter de reprendre leurs droits de bourgeoisie. Du reste, on sait déjà les soins que l'académie française a mis à recueillir toutes les lumières propres à l'éclairer dans son travail, non seulement en les puisant dans son sein ou parmi les membres les plus distingués des autres académies, mais en ayant recours aux connaissances spéciales de quelques personnes étrangères à l'institut, dont les conseils ont encore amélioré l'édition nouvelle, qui réunira à tous ces avantages celui de sortir des presses de MM. Firmin Didot.

DEUXIÈME PARTIE. — *Principales conditions d'un bon dictionnaire.*

Comme je n'ai pas la prétention de tracer les règles de la science lexicographique, je me bornerai à résumer ici le plus méthodiquement possible ce qui me paraît avoir été dit de mieux sur cette matière, depuis les tâtonnements des xvi^e et xvii^e siècles, jusqu'aux savantes investigations des érudits du siècle suivant et des habiles philologues de nos jours. Car, à défaut de bons dictionnaires, les théories ne manquent pas; le difficile est toujours la mise en œuvre. — Les dictionnaires sont les archives des langues, où doivent être recueillis et classés tous les mots de chacune de ces langues à l'usage des peuples qui les parlent. Toutes ont deux sortes de mots distincts, les uns primitifs et les autres dérivés; il y a donc deux manières de les ranger, l'une en les disposant par racines, l'autre en les plaçant, quelle que soit leur nature et leur origine, dans leur ordre alphabétique. De ces deux méthodes, la première est sans contredit la plus rationnelle, la plus logique; la plus propre à instruire, parce qu'elle montre immédiatement, et sous le mot primitif, tous ceux qui en dérivent, à l'instar de ces arbres généalogiques où l'on voit, sous chaque chef de famille, tous les descendants et toutes les branches qui en sortent. Mais l'ordre radical, plus approprié à l'usage des savants, qui n'ont guère besoin de dictionnaire, qu'à celui du commun des lecteurs, pour

lesquels ils sont faits, offre beaucoup moins de facilité pour les recherches que l'ordre alphabétique; aussi cette dernière forme a-t-elle universellement prévalu. Sans doute, un dictionnaire ne donne point la science et moins encore le talent, mais il doit en être la clé, parce qu'il conduit à la propriété des expressions, soit en montrant les différentes significations des mots, soit en indiquant l'usage qu'on en fait et celui qu'on en doit faire: cette signification s'établit par de bonnes *définitions*; cet usage par une bonne syntaxe. Et comme chaque langue est à la fois écrite ou parlée, après avoir déterminé la *nomenclature* des mots qui la composent, il faut en indiquer l'*orthographe* et la *prononciation*, qui l'une et l'autre sont parfois subordonnées à l'*étymologie*; marquer ensuite la *qualification* de chacun d'eux comme partie du discours; distinguer leurs *acceptions diverses*; en observant la *filiation des idées*, et y joindre tous les éclaircissements propres à fixer leurs sens véritables en s'appuyant de l'autorité des *exemples*. Tels sont, si je ne me trompe, les points principaux à considérer pour la composition d'un dictionnaire. Essayons de les passer en revue.

Nomenclature des mots. — Elle est déterminée par l'objet du dictionnaire même. Aujourd'hui, que les sciences ont leurs dictionnaires spéciaux et toutes les industries leurs manuels, ce n'est pas dans le lexique de la langue usuelle que le savant ou l'artiste viendra chercher les solutions des difficultés relatives à sa profession. Un lexique n'est point une encyclopédie, c'est un répertoire où la langue doit être considérée sous le même point de vue que la nation dont il est le vocabulaire. Quelques lexicographes de nos jours se sont attachés à donner une sorte de table de tous les mots tirés du grec qui servent à la nomenclature des méthodes scientifiques, et dont la plupart ne sont véritablement que la redondance de noms qui existaient déjà dans le langage usuel. Mais quand j'ai le mot *hanneton*, qu'ai-je besoin de celui de *mélolonthé*, que la science

ce lui a donné? et si mon dictionnaire m'indique, me définit, me caractérise un insecte, le *cerf-volant*, par exemple, qu'est-il nécessaire que j'y retrouve à son rang alphabétique celui de *platycère*, dont un nomenclateur minutieux s'est plu à le doter? N'est-ce pas là, comme l'a très bien dit M. Charles Nodier, un luxe stérile, pire que l'indigence? — Ce qu'il importe de ne pas omettre dans un dictionnaire, c'est le nom de tous les êtres et de tous les faits naturels, c'est la totalité des mots abstraits et collectifs à la fois qui fondent la théorie de nos diverses connaissances, ce sont les termes techniques dont l'usage et la conversation se sont emparés, c'est le recueil complet de toutes les expressions qui rendent les opérations de l'esprit et les mouvements du cœur, c'est enfin ce qui peut apprendre à tout exprimer et à bien s'exprimer sur tout. Il faut toutefois se hâter de reconnaître que les bases sur lesquelles doit reposer aujourd'hui un bon dictionnaire français se sont grandement élargies. En effet, les langues, comme toutes les créations humaines, suivant l'expression de Rivarol, ne restent point stationnaires; la société pour laquelle elles sont faites leur imprime sa mobilité perpétuelle; elles se modelent sur les mœurs, sur les opinions, sur les usages, sur les connaissances, sur les institutions, et leur sort, comme celui des peuples qui les parlent, dépend beaucoup des circonstances qui changent l'esprit des gouvernements et la face des empires. Il arrive presque toujours, pour chaque nation, une époque privilégiée où sa langue paraît avoir atteint son plus haut degré de perfection; c'est alors qu'elle semblerait devoir définitivement être fixée par les chefs d'œuvres qui en déterminent le caractère et le génie. Souvent même, après cette époque de gloire où elle s'est élevée par les essors de l'éloquence et de la poésie, il se peut qu'elle acquière une flexibilité, une précision, une clarté qui la rendent encore plus propre à l'analyse, à la polémique, à l'enseignement. C'est ce qui est arrivé à notre langue. Après le siècle

de Racine, de Despréaux, de Bossuet, elle subit de notables changements, sinon par les mots, du moins par les formes et les procédés, sous la plume de J.-J. Rousseau, de Buffon et des encyclopédistes, à la tête desquels il faut placer Voltaire, dont les ouvrages forment pour ainsi dire à eux-seuls toute une littérature. La révolution française, qui a tout renouvelé, n'est pas restée non plus sans influence sur la langue; nous l'avons vue également recevoir la double et contraire empreinte de l'école de Goethe et de celle de M. de Châteaubriand, puis se mélanger à la tribune des formes parlementaires de la Grande-Bretagne, en même temps qu'elle empruntait diverses expressions à plus d'une science récemment découverte ou régénérée, source insensible d'une foule de termes qui ont fini par passer des livres dans les journaux, et de ceux-ci dans l'usage et la conversation. On peut donc établir en principe que la nomenclature des mots qui doivent entrer maintenant dans un dictionnaire français a reçu, depuis un demi-siècle, une grande extension, s'il est vrai, comme on ne peut le nier, qu'un bon lexique est un répertoire fait à la mesure des idées, des connaissances et des besoins usuels de la société.

Orthographe et prononciation. —

Avec un bon alphabet, trésor, qu'à l'exception du sanscrit, si peu de langues sont parvenues à posséder, l'art de l'orthographe se réduirait à représenter les sons par les signes pittoresques qui leur sont propres. Mais, dans l'état actuel de notre linguistique, on ne peut raisonnablement que se borner à donner à chaque mot celle qui est la plus généralement reçue. Ainsi, l'usage, qu'Horace appelait la règle des langues, est à peu près encore aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, le seul législateur de l'orthographe. En effet, les signes alphabétiques qui représentent la parole étant en quelque sorte purement conventionnels, cette convention ne peut être autorisée et reconnue par l'usage, qui du reste s'éloigne rarement du génie de la langue, quoiqu'il ne

respecte pas toujours assez l'étymologie.

Quant à la *prononciation*, il est nécessaire de l'indiquer pour les étrangers et même pour les nationaux, lorsque le mot ne se prononce pas comme il s'écrit, ce qui arrive fréquemment. Cette indication se fait au moyen d'une orthographe parfaitement conforme à la manière dont le mot doit être prononcé; et non seulement dans ce cas, mais toujours, quand il y a lieu, on doit aussi marquer la quantité prosodique, autre indication de la manière longue ou brève dont chaque syllabe se prononce, et qui se réduit en quelque sorte pour nous à l'observation exacte des *accents* (*v.*), en trop petit nombre dans notre langue, et dont nous nous servons d'ailleurs assez mal. Une innovation qui ne serait peut-être pas sans quelque utilité, en ce qu'elle aiderait aux étrangers et aux Français à apprendre un peu plus aisément la prononciation de leur langue réciproque, ce serait d'ajouter à chaque lettre du dictionnaire et même à certains mots la manière dont ils devraient se prononcer suivant l'orthographe des autres nations.

Étymologies. — Si la connaissance des choses dépend en grande partie de la connaissance exacte des mots, l'art qui apprend à connaître le sens primitif de ceux-ci, et par conséquent leur sens propre, en remontant du connu à l'inconnu, des composés au simple, des dérivés au radical, est certainement d'une grande importance dans la composition d'un dictionnaire : tel est l'objet de l'étymologie, qui, suivant l'origine du mot, est la *raison de la langue*, comme l'orthographe est la *raison de l'écriture*. Cet art a ses préceptes et ses règles, mais il a aussi ses dangers et ses écueils. Toutes les sciences de la parole touchent au vague, et celle de l'étymologie souvent plus encore que toute autre : vouloir la pousser trop loin, c'est tomber dans le pédantisme ou même dans le ridicule. La plupart des étymologistes, par une préoccupation qui résulte toujours d'une longue spécialité d'études et d'une habitude exclusive de recherches, ont trop souvent substitué

des systèmes absolus et de fausses hypothèses aux simples notions qui eussent été généralement suffisantes; erreur seconde en étymologies forcées, telles qu'on en rencontre dans cette multitude d'écrivains, plus ou moins recommandables, qui tous ont cru surprendre la langue dans sa source, et la suivre dans ses dérivations. Les uns, tels que Budé, Baif, Henri-Estienne, Léon Trippault, Joachim Péron, Morin, etc., se sont efforcés de rapporter toutes ses origines au latin ou au grec; d'autres, comme Etienne Guichart et Pierre Le Loyer, les ont demandées à l'hébreu; Court de Gébelin, Le Brigant, Bacon-Tacon, La Tour d'Auvergne, etc., les font descendre du celtique, langage tout de tradition, et dont il ne reste pas un seul mot écrit; d'autres enfin, purement éclectiques, parmi lesquels il faut distinguer Gilles Ménage et Du Cange, les ont cherchées partout où ils pouvaient les trouver, excepté néanmoins d'où il eût fallu en tirer le très grand nombre, c.-à-d. dans la langue romane, intermédiaire incontestable entre les idiomes anciennement propres au pays et les langues d'invasion, sous l'influence desquelles elles s'altèrent et disparurent rapidement. C'est en effet dans la romane, que le génie investigateur d'un savant académicien de nos jours est parvenu à reconstruire, qu'il faut désormais chercher l'étymologie de la plupart des mots français et des autres langues du midi de l'Europe; car l'étymologie la plus proche est toujours la plus sûre, et c'est l'origine immédiate des mots qui aide le mieux à leur connaissance. Entre mille et un exemples, j'en prends un seul, qui prouvera l'indispensable nécessité d'avoir recours au roman : le mot *COUTUME* descend évidemment du latin *consuetudo*, *infr.*, quoique Voltaire (*Dict. philos.*, *vo FRANÇAIS*) le fasse remonter à l'ancien gaulois ou celté. Mais, sans une habileté très exercée, et j'ai déjà dit que les dictionnaires ne sont pas faits pour les habiles, on ne saisira pas sans beaucoup de peine comment ce mot latin a produit le mot français, tandis que le mot roman, au pre-

mier coup d'œil , en montre l'origine. Il suffit de savoir que cette langue intermédiaire, pour la formation de ses substantifs , a généralement opéré sur l'accusatif singulier latin, et l'on verra tout de suite comment de *CO*n*Sue**TU*dine*M* elle a fait *COSTUM*, qui a produit à son tour le mot français *COUTUMES*, que nous écrivons aujourd'hui *COUTUMES*. Maintenant, qu'importe que le mot roman se soit façonné sur un mot latin et celui-ci souvent sur un mot grec, qui lui-même peut avoir une racine orientale? Ce n'est pas la généalogie du mot français, c'est son origine immédiate qu'il est essentiel de donner dans un dictionnaire français, et tel sera l'insurpassable avantage que la lexicographie pourra désormais retirer du lexique roman qu'après 20 années de la plus active persévérance, M. Raynouard est enfin parvenu à terminer. La connaissance que j'ai de cet immense travail, qui formera 6 vol. grand in-8° à deux colonnes, me permet dès à présent d'en donner une idée succincte et d'en indiquer le plan et la disposition. Ce lexique marque d'abord l'étymologie, et c'est presque toujours comme je viens de procéder ci-dessus, en dégagant du mot étymologique les lettres que la langue romane a rejetées, soit de la désinence, soit de l'intérieur des mots latins. Si le mot roman, ce qui est rare, provient directement du grec, de l'arabe, du théotisque, etc., l'auteur en fait connaître la source étrangère; ensuite, il donne des exemples nombreux et choisis, tant au propre qu'au figuré, qu'il tire des poésies des troubadours ou d'autres ouvrages écrits à la même époque; il indique scrupuleusement les pièces dont il emprunte ces exemples, et, après les avoir traduits en français, il établit la comparaison des mots correspondants dans les cinq autres langues néo-latines, française, italienne, catalane, espagnole et portugaise. Sous le mot principal qui commence l'article, il groupe habilement tous les mots qui dépendent du mot primitif, et alors, pour les exemples, leur traduction et leurs rapports avec les autres langues du midi de

l'Europe, il opère encore de la même manière que pour le mot radical. Telle est en résumé la marche de ce lexique, dont les lettres A B C sont déjà imprimées et vont bientôt paraître : je ne crains pas de le signaler d'avance comme un des ouvrages les plus importants qu'ait jamais produits la science philologique. On y trouvera, réuni avec ordre et classé avec méthode, tout ce que les recherches les plus étendues et les plus profondes ont pu fournir à la sagacité hardie, aux heureuses investigations, au goût éprouvé de l'auteur : ce dictionnaire sera une mine non moins féconde qu'utile pour l'intelligence des origines des langues néo-latines, et surtout de la langue française.

Qualification des mots.—Cette partie de la composition d'un dictionnaire est la plus facile : elle se borne en quelque sorte à déterminer l'espèce de chaque mot comme partie d'oraison, en rappelant, quand il y a lieu, la science ou l'art auquel il appartient; à désigner le genre des noms substantifs, en remarquant s'ils ont ou non un pluriel, et s'ils sont susceptibles de remplir les fonctions d'adjectifs. A l'égard de ceux-ci, il faut en indiquer la terminaison, faire observer les cas où elle est la même pour les deux genres, et distinguer les adjectifs qui doivent être nécessairement unis à un substantif de ceux qu'on emploie substantivement. Quant aux verbes, on indiquera s'ils sont actifs, neutres, impersonnels, s'ils peuvent être pris absolument ou s'ils s'adjoignent le pronom personnel, et dans ce dernier cas, on distinguera leur emploi dans le sens réfléchi et dans le sens réciproque, ou l'on dira s'ils ne se prennent que dans ce dernier sens. On doit aussi désigner les principaux temps des verbes, et surtout ceux des verbes irréguliers, et même pour ceux-ci, il serait bien de faire de chacun de leurs temps des articles séparés, qu'on placerait dans le dictionnaire à leur rang alphabétique, en renvoyant simplement à l'infinitif, qui forme toujours l'article principal : cette surindication ôterait souvent beaucoup d'embarras et faciliterait les recherches. En

ce qui concerne les prépositions, on expliquera leurs différents emplois et les divers sens qu'elles ont dans chacun de ces emplois. Enfin, ce qu'on n'a point encore fait, on établira une distinction entre ce qui est véritablement un proverbe et ce qui n'est qu'une locution adverbiale.

Définitions. — L'art de définir est l'art de présenter d'abord l'idée précise dont chaque mot est le signe représentatif : c'est le premier devoir du lexicographe, c'est l'ame d'un dictionnaire. Les définitions sont explicatives ou synonymiques. — *Explicatives*, elles peuvent admettre le mode descriptif, et consistent à comprendre les objets sous un aspect général, en distinguant ce qu'ils ont de commun de ce par quoi ils diffèrent, et en indiquant les relations du mot défini avec l'usage et les circonstances dans lesquelles il s'emploie. — *Synonymiques*, elles se bornent à donner un ou plusieurs mots qui servent comme de traduction au défini dont ils sont les équivalents ; manière facile d'éviter les difficultés de rédaction, mais portant avec elle un caractère de généralité et d'extension qui peut nuire à la clarté et devenir une cause d'erreurs fréquentes. Observons d'ailleurs que les définitions synonymiques seraient fort restreintes, car l'idée que beaucoup de mots expriment n'ont dans la langue qu'un seul nom pour la désigner. Quel que soit du reste le mode qu'on adopte, la rigueur de l'interprétation lexicographique, qui demanderait qu'une définition pût être employée au lieu du mot défini, et *vice versa*, exige du moins qu'elle soit claire, précise, et aussi courte qu'il est possible ; qu'elle donne le sens propre de chaque mot, même lorsqu'il n'est plus en usage dans cette acception, sauf à en faire la remarque ; qu'elle indique ensuite le sens figuré et le sens métaphorique, et j'y ajouterai l'animation ou personnification, qui tient le milieu entre la métaphore et la figure. La brièveté est d'autant plus essentielle dans les définitions qu'elle aide souvent à la clarté, et que la clarté produit l'exactitude. Or, s'il est vrai,

comme on l'a dit avec raison, que les mots ne nous servent pas seulement à nous communiquer nos idées, mais qu'ils nous servent aussi à penser, en donner des définitions exactes, c'est à la fois tarir la source de beaucoup d'erreurs, et prévenir une foule de discussions qui ne viennent le plus souvent que du malentendu des mots dont on se sert. — Mais il est des mots qui semblent se refuser à toute espèce de définition, tels sont par exemple ceux qui désignent la qualité des choses, comme la couleur, le goût, l'odeur, etc., ou les propriétés générales des êtres, comme *existence*, *pensée*, *temps*, etc., que leurs synonymes *vie*, *idée*, *durée*, n'expliquent certainement pas, puisque eux-mêmes ne peuvent être définis qu'à l'aide de ces mots primitifs, qui, selon l'expression de d'Alembert, forment les racines philosophiques de la langue, et servent à expliquer les autres mots, comme les racines grammaticales servent à leur formation. Il est aussi des termes dont la signification est tellement indécise qu'on ne saurait la fixer distinctement, et dont l'emploi est si vague, les divers sens si douteux, qu'il est presque impossible de les circonscrire dans des limites positives, et de les suivre à travers le labyrinthe de leurs variations. Il est également d'autres mots qui ne peuvent s'expliquer par des périphrases, parce que les idées simples ne sont pas susceptibles de développement ; d'autres enfin, tels que les mots explétifs, et certaines particules qui entrent surabondamment dans des façons de parler consacrées par l'usage, et dont il n'est pas toujours aisé de préciser le sens. Du reste, toutes les voies sont bonnes pour parvenir à donner une idée distincte et précise de l'objet qu'on veut définir ; il n'est pas jusqu'à la figure représentative de cet objet qu'on ne pût bien admettre, soit pour remplacer la définition lorsqu'elle est réellement impossible, soit même pour l'éclaircir au besoin. On sent en effet qu'il existe dans les sciences, dans les arts surtout, des objets qui, quoique très usuels et très familiers, ne peuvent néanmoins être

définis qu'à grand'peine, et dont la simple représentation donnerait l'idée parfaite. Mais il est avant tout un moyen presque infailible de suppléer au vide ou à l'insuffisance des définitions, et même d'ajouter encore aux plus complètes, c'est d'établir par des exemples les sens et les emplois divers de chaque mot, en se conformant à la marche que ses différentes significations ont suivie et en montrant les nuances intermédiaires qui séparent le sens primitif des sens éloignés ou accidentels. Ceci me conduit aux deux derniers objets qui me restent à examiner.

Classement des acceptions. — La plupart des mots sont employés dans un grand nombre d'acceptions différentes qu'il importe de bien saisir et de grouper avec méthode autour du mot qui en est le signe principal. Mais telle est souvent la multiplicité de ces acceptions qu'il est à peine possible d'en recueillir tous les sens, et de même leur confusion est souvent telle que l'esprit se fatigue et se perd à poursuivre une distinction qui échappe, quoique le goût souvent la conçoive, sans pouvoir toutefois l'analyser. D'un autre côté, les nuances des significations passent quelquefois si imperceptiblement de l'une à l'autre que, malgré leur différence bien sensible à chaque extrémité, il n'en devient pas moins fort difficile de marquer leurs points de contact; tandis que d'autre part, des idées de même origine, sans être parfaitement semblables, sont d'ailleurs si peu différentes qu'aucun mot ne saurait exprimer en quoi consiste cette diversité. Et pourtant c'est une des conditions obligées de tout bon dictionnaire d'indiquer à chaque mot toutes les acceptions qu'il s'est appropriées en passant d'analogie en analogie, et toutes les alliances qu'il a formées avec ces expressions vives et pittoresques qui animent le langage, fécondent les idées, servent au mouvements des passions, et qui, créées par le besoin, trouvées par le talent, sanctionnées ensuite par l'usage, sont autant de reflets dont l'éclat marque les différents styles et distingue les passages du

propre au figuré. Ainsi, par exemple, Boileau a dit dans le sens propre :

Et le papirer enfin tourne sur son pivot,

Le grand Frédéric, au propre, dans une phrase figurée : « La politique est appuyée sur un *pivot* mobile. » Voltaire, au figuré dans une métaphore : « Du trouble, de l'insipidité, voilà les deux *pivots* de la vie. » Enfin, dans cet autre vers du *Lutrin* :

Ils sautent le pivot, qui se défend en vain,

il y a non seulement figure, mais de plus animation. — La distinction du sens propre et figuré des mots sert aussi à expliquer les synonymes, objet très important dans un dictionnaire. Sans doute, comme l'a judicieusement remarqué d'Alembert, il n'existe pas dans notre langage deux mots qui puissent, en toute occasion, être substitués indifféremment l'un à l'autre; deux mots absolument synonymes seraient un défaut dans une langue; mais il est des circonstances où deux mots peuvent fort bien être employés sans choix l'un à la place de l'autre. Ce qui constitue deux mots synonymes, ajoute le même écrivain, c'est un sens général qui est commun à ces deux mots; mais des nuances délicates et souvent insensibles modifient ce sens primitif, et voilà comment ces mêmes mots ne sont pas toujours synonymes. Ainsi, toutes les fois que l'on n'a besoin que du sens général, et que par la nature du sujet on n'a pas à exprimer ces nuances, chacun des synonymes peut être indifféremment employé; compris de la sorte, ils sont très nombreux dans la langue française. Un dictionnaire doit donc indiquer d'abord le sens général qui est commun à tous ces mots, déterminer ensuite avec précision l'idée que chaque mot ajoute au sens général et enfin rendre le tout sensible par des exemples. Il faut encore distinguer dans les synonymes les différences qui sont constantes et fondées en principe d'avec celles qui tiennent uniquement de l'usage. Ainsi, l'on dit indifféremment des *larmes* ou des *pleurs* de joie, et l'on dit néanmoins des *larmes* de sang plutôt que des *pleurs* de sang;

les *pleurs de la vigne* et non les *larmes de la vigne*. — Quant à la différence des styles, le lexicographe doit distinguer dans les mots ceux qui ne sont d'usage que dans la conversation d'avec ceux qui appartiennent au discours écrit, ceux qu'admettent également la prose et la poésie d'avec ceux qui sont plus particulièrement propres à l'une ou à l'autre; il signalera les gallicismes, ces écarts de langage exclusivement propres à la langue française, et que l'usage a ratifiés, quoiqu'ils s'éloignent des règles générales de la grammaire; il remarquera de même les mots qui commencent à vieillir et ceux qui commencent à s'introduire; il renouvellera les mots tombés à tort en désuétude et dont l'abandon est une perte réelle; il indiquera la place des épithètes, dont les unes peuvent indifféremment précéder ou suivre les noms substantifs, tandis que d'autres sont fixes, et que quelques-unes, quoique mobiles, reçoivent parfois, selon la place qu'elles occupent, une acception différente, comme dans *honnête-homme* et *homme honnête*, *sage-femme* et *femme sage*. En résumé, les règles principales qui constituent l'usage des mots doivent être successivement expliquées dans un bon dictionnaire, et il faut en proscrire rigoureusement l'impropriété des termes et les mauvaises tournures, qui tendent à corrompre la langue, car autant il est bien d'accueillir tout ce qui l'enrichit réellement, autant on doit repousser tout ce qui peut la dénaturer ou l'appauvrir. — Mais, au milieu de tant de difficultés que je laisse seulement entrevoir, à quelle autorité recourir pour les résoudre? Il en est une à la fois souveraine, infaillible et universellement reconnue, c'est l'autorité des bons modèles.

Exemples et conclusion. — C'est une vérité maintenant incontestable que l'autorité d'un dictionnaire est fondée beaucoup moins sur son auteur, quel qu'il soit, que sur celle des grands écrivains qu'on y cite; et, malgré la persistance de l'académie française à garder le privilège exclusif de composer tous les exemples

qu'elle fait entrer dans le sien, il n'est personne aujourd'hui, pas même un de ses membres, qui ne reconnaisse la toute-puissance des bonnes citations tirées de nos bons livres. En effet, où trouver mieux que dans ces régulateurs avoués du langage, des solutions à tous les problèmes lexicologiques, des éclaircissements à toutes les difficultés, des exemples pour toutes les explications. Est-il avis ou opinions qui puissent faire loi comme ceux qui émanent pour ainsi dire d'un jury d'écrivains d'élite? Que peut être, auprès d'un bon choix de citations éprouvées, un froid assemblage d'expressions familières, de sèches locutions, de phrases tronquées, où des substantifs s'accrochent à des adjectifs sans occasion et sans but, des adverbess à des verbes, des verbes à des prépositions, sans rapport à aucune idée déterminée ou complète? S'il est vrai que les dictionnaires soient des archives, ils ne doivent contenir que des titres, et leur trésor des chartes ne doit se composer que des décisions authentiques des maîtres souverains de la langue. C'est donc uniquement dans les ouvrages connus et approuvés que le lexicographe puisera toutes ses autorités. Il commencera par dresser un tableau classique des auteurs avoués du pays, et il triera ensuite dans chacun d'eux les mots qu'ils ont le mieux employés dans leurs diverses acceptions. Mais il ne lui suffira pas de trouver le mot à citer, il faut surtout qu'il se trouve combiné de manière que sa signification soit clairement déterminée par l'ensemble et la suite de la phrase, travail immense et compliqué, qui exige une attention réfléchie, une grande aptitude et le goût le plus sûr. Jamais du reste ce travail ne fut plus essentiel et plus indispensable qu'aujourd'hui, car jamais la nécessité de constater la fixité de la langue, du moins autant qu'il est possible, ne se fit aussi impérieusement sentir qu'à l'époque actuelle, où les connaissances littéraires se sont tellement répandues en superficie qu'au lieu d'un nombre restreint, comme naguère encore, d'hommes de lettres de profession, mérit-

tant ce titre sans le prendre, on ne voit de toutes parts qu'une foule incessamment croissante de personnes qui le prennent sans le mériter. Non seulement, disait le bon Andrieux, chacun croit pouvoir écrire tout ce qu'il pense, mais encore publier tout ce qu'il écrit. De là tant de feuilles écrites à la hâte, souvent par des plumes inhabiles, et dont néanmoins toutes les classes de la société font leur lecture habituelle; de là aussi cette altération progressive de la langue qui s'infecte insensiblement des vices de la pensée et du style, surtout depuis que la critique elle-même n'est plus qu'un instrument de complaisance ou d'animosité dans les mains de la camaraderie. Ajoutez à ces causes de dégradation et à beaucoup d'autres la multiplicité des traductions qui importent dans le langage des mots nouveaux, presque toujours inutiles, et qui, de plus en plus, y introduisent une phraséologie qui en altère essentiellement la physionomie en l'imprégnant d'une teinte étrangère. A mesure que le nombre des écrivains augmente, les meilleures formes du style se répètent, vieillissent bientôt et ne tardent pas à s'épuiser. On cherche du nouveau, on veut se faire remarquer, produire de l'effet, offrir au goût blasé des lecteurs quelque chose qui le pique et le ranime, et pour parvenir à l'originalité, on tourmente la langue afin que l'expression donne la pensée, tandis que c'est toujours la pensée qui doit produire l'expression; on se crée des procédés, des artifices particuliers d'élocution dont le moindre défaut est d'outrager la grammaire; on se fait des mots trouvés avec des barbarismes, des tours nouveaux avec des acceptations impropres, des idées neuves avec des termes bizarres; et dans cette anarchie littéraire, où le naturel est remplacé par l'affectation, le vrai par le boursoufflage, la clarté par l'inintelligible, les grâces et l'élégance par le grotesque et le contourné, il arrive parfois que le lecteur, frappé d'un faux éclat, qui l'étonne par sa singularité même, se laisse entraîner à son insu et prend son étonnement pour du plaisir et de l'admiration. Les succès

des hardis novateurs qui se sont jetés les premiers, et avec toute l'ardeur de la jeunesse et de la force, dans ces voies tortueuses, y ont bientôt précipité à leur suite la tourbe haletante des imitateurs; le *servum pecus* d'Horace se retrouve dans tous les pays et dans toutes les littératures. — Il ne reste peut-être plus qu'un seul moyen d'arrêter la décadence où tombe visiblement la langue de jour en jour, c'est d'opposer une forte digue à ce débordement de néologismes, d'expressions impropres, de métaphores outrées, de locutions incorrectes, de tournures forcées, d'images incohérentes; et cette digue, qui exige un assemblage de matériaux épurés, ne saurait être construite, il faut le dire, que par la seule compagnie qui, malgré les éternelles épigrammes dont elle n'a cessé d'être l'objet depuis sa création, n'en réunit pas moins encore dans son sein une multitude et une variété de connaissances, et de talents qui n'existent pas ailleurs, et qu'il est surtout impossible de trouver rassemblés dans une même personne. Telle est donc maintenant la haute mission de l'académie française: chargée uniquement, dans son origine, de veiller sur la langue naissante, elle a pu sans doute, par une stricte observance de ses statuts, la laisser libre dans sa marche tant que cette marche lui a été imprimée par le génie; mais aujourd'hui que nous comptons fort peu de Pascal, de Racine, de Molière, de Bossuet, de La Bruyère, de J.-J. Rousseau, de Montesquieu, de Voltaire, le premier devoir de l'académie est de ramener la langue dans les limites raisonnables que ces modèles ont su toujours respecter sans rien perdre de leur essor et de leurs prodigieux avantages. Le principe constitutif de l'académie française doit être en effet un principe conservateur. Instituée d'abord pour suivre et constater l'état de la langue, elle doit maintenant tracer l'histoire philosophique de son enfance, de ses progrès et de sa perfection, en se reportant à l'origine de chaque mot, en expliquant ses variétés de formes et de sens dans ses âges divers, en indiquant les nuances infinies d'accep-

tions qu'il a reçues du bon goût et du bon usage, en renouvelant, comme l'ont fait, parfois avec bonheur, J.-J. Rousseau, Bernardin-de-Saint-Pierre, Delille, M. de Châteaubriand, des expressions ingénieuses et pittoresques que leur abandon a laissées sans analogues, en groupant enfin autour de chaque mot les exemples les plus variés et les meilleures que puissent fournir nos chefs-d'œuvre. Voilà le service qu'on est en droit d'attendre de cette célèbre corporation ; il serait le plus éminent, le plus réel que jamais ses travaux eussent rendu à la langue et aux lettres françaises. On assure qu'au moment même où l'académie a terminé le dictionnaire qu'elle va publier, elle a formé le projet de composer un nouveau lexique de ce genre. Puissent les arrière-petits-fils de ceux qui ont conçu l'idée d'un si beau monument en voir un jour l'exécution accomplie, mais ce ne sera sans doute pas eux, les illustres, et bien certainement ni vous, ni moi ! PELLISSIER.

DICTON, phrase formulée en maxime, tantôt règle de conduite, tantôt simple observation critique. Le dicton est surtout à l'usage du peuple, auquel il plaît par sa forme concise et métaphorique : c'est sa langue de prédilection ; nul ne s'en sert et ne la manie plus heureusement. La plupart des dictions appartiennent d'origine au vieil idiome ; on sent à leur allure qu'ils sont l'œuvre d'esprits incultes qui s'énoncent comme ils sentent, vivement et hardiment. Le dicton diffère du proverbe proprement dit, en ce que ce dernier est particulier à toute une nation, tandis que l'autre se rattache exclusivement à certaines localités. Ainsi, il y a des dictions picards, normands, champenois, nés dans ces différentes provinces et portant l'empreinte d'une nature toute spéciale appropriée aux lieux, aux circonstances et aux personnes. Aussi ne peut-on les transporter au dehors sans les dépouiller de la force ou de la grâce qui les caractérise. Les proverbes, au contraire, sont de tous les lieux, car ils portent sur des généralités intelligibles pour tout le monde ; ils forment comme le code de la sagesse

pratique. — Le mot dicton, retombé aujourd'hui dans le style familier, était jadis synonyme de maxime et figurait en poésie dans le genre noble.

On voit bien par de tels dictons,
Que la sagesse de nos pères
Sans nous embarrasser de maximes sévères,
Nous faisait ces belles leçons.

Molière et La Fontaine en ont fait usage dans le même sens :

Du conseiller Mathieu l'ouvrage est de valeur
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.

C'est ainsi que s'exprime Arnolphe prêchant sa jeune pupille, dont il médite de faire sa femme. Quant au fabuliste, il s'est servi du mot et de la chose pour en fonder la moralité de l'une de ses leçons, celle où une mère menace son fils de le donner au loup s'il n'est pas plus sage ; le loup se tient prêt, mais il est vu, poursuivi et assommé. On lui coupe le pied droit et la tête :

Le seigneur du village à sa porte les mit,
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :
« Biaux chiens leups, n'écoutez mie
Mère tenchent chen lieux qui crie ! »

A cette époque, dicton signifiait encore *trait piquant et malin* : ce satirique ne laisse passer personne qui n'ait son *dicton*. On l'employait encore comme synonyme d'*emblème* ou de *devise* (v. ces mots), mais ces deux dernières acceptions sont aujourd'hui surannées et tombées en désuétude. SAINT-PROSPER jeune.

DICTUM, mot purement latin qui s'applique aux anciens arrêts alors qu'ils étaient rédigés dans cette langue. A cette époque, les décisions judiciaires ne comprenaient, outre les noms des parties et l'objet succinct de leurs conclusions, que le *visa* des pièces employées par chacune d'elles, après quoi le juge prononçait par la formule *dictum est* (il a été dit par la cour) ; de là cette expression le *dictum* d'un arrêt, d'une sentence, qui était ce que nous appelons aujourd'hui le *dispositif* du jugement. Dans l'origine, on employait indifféremment les mots *dictum* et *prononciatum*, que l'on réunissait très souvent (il a été dit et prononcé), et l'on se sert encore quelquefois au palais de cette locution, le *prononcé d'un ar-*

rêt; mais l'expression de *dictum* est entièrement abandonnée; le terme propre est le mot *dispositif* (v. ce mot.) T., a.

DIDACTIQUE (Genre). On regarde comme appartenant au genre *didactique* tous les ouvrages, soit en vers, soit en prose, qui ont pour objet d'instruire, d'enseigner les principes et les lois d'une science, les règles et les préceptes d'un art. Il convient donc de ranger parmi les ouvrages *didactiques* les écrits d'Aristote sur la grammaire, sur la poétique et la rhétorique, le traité du *Sublime* attribué à Longin, les livres de Cicéron sur *l'art de l'orateur* qu'il avait porté à un si haut point de perfection, et les *Institutions oratoires* de Quintilien. Chez nous, le *Traité des études* de Rollin, celui des *Tropes* de Dumarsais, le *Cours analytique de littérature* de M. Lemercier, sont d'excellents ouvrages didactiques. En général, il faut comprendre dans cette classe de livres les grammaires et les autres traités particuliers où, comme nous l'avons dit d'abord, sont exposés avec méthode les éléments et les règles d'une science ou d'un art. — Toutefois, cette dénomination de *didactique* s'applique plus ordinairement à un genre de poésie dont le principal but est l'instruction. Le vers a sur la prose cet immense avantage qu'il formule d'une manière plus nette et plus frappante, qu'il consacre pour ainsi dire les préceptes qu'il est chargé de vulgariser. Aussi les premiers législateurs furent-ils des poètes. Le *poème didactique*, ayant pour objet d'instruire, doit avoir un fonds solide et intéressant; de plus, il doit plaire: sans ce moyen accessoire, il manque son but. Plus la marche du poème didactique paraît unie et monotone, plus le poète doit s'efforcer de le varier dans ses formes, de l'enrichir dans ses détails, de lui communiquer la chaleur et la vie. L'éloquence de ce genre de poème doit être du genre tempéré; il importe que le style en soit noble, mais sage et modeste. Nous n'avons rien dans notre langue à opposer aux *Georgiques* de Virgile; elles offrent un modèle inimitable du poème didactique. Composé pour

instruire le cultivateur, cet ouvrage est un monument immortel élevé au premier des arts nécessaires, l'agriculture, par le premier des arts agréables, la poésie. Le judicieux Horace, pour tracer les règles de cet art du poète, qu'il possédait si bien, s'est contenté de prendre un style simple, clair et précis, comme plus convenable au eode des lois du Parnasse. Son *Art poétique* devra sa durée à sa solidité et sera toujours regardé comme un poème didactique du premier ordre. Le poème de Boileau sur le même sujet, fondé sur les mêmes principes, mais exécuté d'une manière plus ornée, chef-d'œuvre de raison et de justesse, d'agrément et d'élégance, est la plus belle œuvre *didactique* dont nous puissions nous glorifier. Les Anglais ont dans le même genre l'*Essai sur la critique* de Pope, qu'on a mis quelquefois en parallèle avec les poèmes d'Horace et de Boileau que nous venons de citer, et qui est digne de la comparaison à plusieurs égards. Loin, bien loin de ces immortels chefs-d'œuvre, il y a encore dans notre littérature plusieurs autres poèmes didactiques qui ne sont pas sans mérite, entre autres le poème de la *Peinture*, par Lemierre, celui de l'*Agriculture*, par Rosset, celui de la *Déclamation*, par Dorat, celui du *Peintre*, par Girodet, et quelques autres encore. C'est à tort que Marmontel, à l'occasion du genre *didactique*, parle du poème de Lucrèce (*De naturâ rerum*), de l'*Essai sur l'homme*, de Pope et des *Saisons*, de Saint-Lambert. Les deux premiers de ces ouvrages sont des poèmes philosophiques, et le troisième un poème descriptif, genre de poésie souvent enrichie de détails brillants, mais vague, mais presque toujours dépourvu de cette utilité qui a fait appeler le poème didactique la première école des mœurs, le premier registre des lois.

CHAMPAGNAC.

DIDACTYLE. La nécessité d'établir les différences des espèces animales oblige les zoologistes de recourir à l'existence et à toutes les modifications des parties du corps des animaux. Nous avons déjà dit (v. *Dactyle*) que le nombre des doigts,

qui sont plus ou moins développés, était pris en considération, et que les animaux étaient dits *monodactyles*, *didactyles*, *tridactyles*, *tétradactyles*, et *pentadactyles*, lorsque ce nombre était un, deux, trois, quatre et cinq. Nous avons ici à indiquer quelques-unes des espèces d'animaux qui sont *didactyles*. Parmi les mammifères dans le genre *bradypus* ou les paresseux, l'unau, n'ayant que deux doigts à chaque pied, a été appelé *bradypus didactyle* pour le distinguer de l'espèce à trois doigts ou l'ai, *bradypus tridactyle*. Klein avait réuni les chameaux et le paresseux à deux doigts pour en former sa première famille des quadrupèdes digités couverts de poils, sous le nom de *didactyles*. Mais on groupe plus naturellement les chameaux avec les autres ruminants sous le nom de *bisulques*, parce qu'ils ont tous le pied fourchu. — L'autruche de l'ancien continent (*struthio-camelus*, Lin.) est un oiseau *didactyle*, et se distingue sous ce rapport de l'autruche d'Amérique, qui est *tridactyle*. Dans la classe des amphibiens ou des reptiles à peau nue, l'ordre des urodèles ou de ceux qui ont une queue, et qu'on regardait autrefois comme des lézards d'eau, renferme plusieurs genres, parmi lesquels celui appelé *amphiume* est formé de deux espèces, l'une à deux doigts (*amphiuma didactylum*), qu'on avait pris autrefois pour une sirène, et l'autre *tridactyle*. Les reptiles écailleux et les poissons n'ont, dans l'état naturel de la science, aucune espèce qui ait reçu l'épithète de *didactyle*. Quoique dans les animaux invertébrés, on n'observe plus de véritables doigts, certaines espèces ont été caractérisées sous ce nom : telles sont le *ptérophone didactyle*, à cause de la division de ses ailes en deux parties; le *grillo-talpa didactyla*, parce qu'il n'a que deux divisions ou dents à ses jambes antérieures. On dit aussi que certaines araignées ont des mâchoires *didactyles*. Il est évident que dans ces trois derniers cas le terme *didactyle*, au lieu de désigner des animaux à deux doigts, ne s'applique plus qu'aux parties

qui sont divisées en deux. Le nom grec *didactylos*, introduit dans le langage zoologique pour indiquer le plus souvent l'existence de deux doigts, est employé dans nos lexiques sous une autre acception : il signifiait chez les Grecs *long de deux doigts* (de *dis*, deux fois, et *dactylos* doigt).

L—T.

DIDASCALIES. Ce mot appartient à la *dramaturgie* ou science du théâtre. Tantôt on le trouve appliqué aux représentations elles-mêmes, tantôt il désigne les écrits qui ont pour objet la scène, les pièces qu'on y représente, l'art en général et même la critique, en tant qu'il s'agit de juger le plan et les détails des ouvrages dramatiques. Il est en général peu connu et peu usité et a disparu de la plupart des lexiques modernes. P. DE G.

DIDELPHE. Les naturalistes donnent ce nom à un genre de *marsupiaux* (v.) qui est quelquefois aussi nommé *sarigue* (v.), du nom brésilien *carigueia*. Les espèces assez nombreuses en ce genre d'animaux sont toutes de l'Amérique; leur taille varie entre celle du lapin et du chat, jusqu'à une dimension moindre que celle du rat. L'aspect singulier des didelphes a frappé les premiers voyageurs et se trouve peint d'une manière piquante dans le portrait suivant qu'en fait un naturaliste : « Des yeux petits et saillants avec la pupille verticale et l'iris jaune, une gueule de brochet, des oreilles de chonette ou de chauve-souris, une queue de serpent, des pieds de singe, le poil hérissé et sale, la peau du museau rose et livide. » — L'organisation de ces animaux n'est pas moins remarquable : on en trouvera les principaux traits décrits au mot *MARSUPIAUX*; il nous suffit ici de rappeler l'existence de ce repli que la peau forme sous le ventre des femelles de la plupart des espèces, sorte de poche qui renferme les mamelles, et dans laquelle se réfugient les petits pendant la durée de leur allaitement. Dans leur première jeunesse, ils y demeurent constamment attachés aux mamelons; plus tard, ils en sortent, mais y retournent au moindre bruit. — Les pieds de derrière des didelphes sont con-

formés comme une sorte de main, ce qui a valu à ces animaux le nom de *pédimanes*, sous lequel ils sont réunis par quelques auteurs avec les *phalangers* (*v. ces mots*).—Leur queue est longue et écaillée, le plus souvent dépourvue de poils et souvent prenante, c.-à-d. propre à s'enrouler autour des branches.—Les didelphes sont des animaux nocturnes, ils grimpent aux arbres à l'aide de leurs ongles longs, aigus et recourbés, ils recherchent les oiseaux endormis, les nids et les insectes.—L'odeur fétide qu'ils répandent, et qui est due à leur urine, dont ils ont l'habitude de se mouiller, est leur seul moyen de défense; ils sont d'ailleurs d'une extrême stupidité. On parvient à les conserver en esclavage. Leur chair est recherchée au Paraguay : elle passe pour préserver des hémorroïdes ceux qui en font usage. On les rencontre depuis la Virginie jusqu'au fleuve de la Plata.

BAUDRY DE BALZAC.

DIDEROT (DENIS), naquit à Langres, petite ville du Bassigny, le 5 octobre 1713. Son père, coutelier en cette ville, homme de sens et de probité, fit étudier de bonne heure son fils sous les jésuites, qui régnaient alors sur la plupart des écoles publiques. Diderot fit des progrès rapides, et ses études furent couronnées de brillants succès. Une fois échappé aux jésuites, qui essayèrent de l'enrôler dans leur ordre, et qui essayèrent vainement, tant était grande déjà la réputation de Diderot pour leurs doctrines, il vint à Paris, au collège d'Harcourt, pour se préparer aux études de la théologie. L'exactitude rigoureuse des sciences mathématiques, auxquelles Diderot se livra avec ardeur, le dégoûta bientôt de la théologie, et le fit renoncer, au bout de quelques années, à l'habit ecclésiastique, qu'il ne sentait pas à sa taille. Son père, bien que mécontent de la nouvelle détermination de son fils, ne voulut point contraindre ses intentions et le laissa obéir à ses goûts. Dès lors, Diderot embrassa d'un amour exclusif l'étude attrayante des sciences et des lettres. Les profondeurs de la métaphysique ne l'effrayèrent point, et le tra-

vail assidu, opiniâtre, inflexible, résuma sa vie tout entière.—« Ce qui étonne surtout, dit Naigeon, qui a publié les œuvres complètes de Diderot et les a fait précéder d'une notice philosophique sur la vie et les œuvres de cet auteur, c'est qu'il fut entraîné toute sa vie par un penchant presque invincible à la géométrie et aux sciences abstraites : il aimait leur indépendance et leur généralité. Toujours dans un monde idéal, soit avec Euclide et Archimède, soit avec Platon, il fallait qu'il démontrât ou conjecturât. Au milieu des occupations diverses et souvent mêmes assez disparates que la loi impérieuse de la nécessité et des circonstances lui prescrivait quelquefois, et auxquelles son génie souple et versatile se pliait avec tant de succès que la chose qu'il faisait semblait toujours être celle à laquelle la nature l'avait particulièrement destiné, au milieu de ces différentes occupations, il faisait de la géométrie; il s'était même fait un calcul qui n'était qu'à lui, et dont il a écrit quelque part les éléments : ce n'était ni de l'analyse ni de la synthèse. C'est à l'aide de ce calcul, qu'il comparait lui-même à une paille avec laquelle il remuait des quartiers de roche, qu'il osa tenter la solution d'un problème qui a résisté constamment aux efforts réunis des plus grands géomètres. » — Le problème dont parle Naigeon n'était rien moins que la quadrature du cercle, quartier de roche que ne remua point la paille de Diderot. La pension que lui faisait son père étant très modique, il y suppléa en enseignant les mathématiques. Une anecdote qui prouve le désintéressement et la loyauté de Diderot trouve ici sa place. Quelque riche que fût l'écolier, quelque largement que fût rétribué le maître, Diderot se retirait aussitôt qu'il ne reconnaissait dans son élève aucune aptitude au travail. Chargé de l'éducation du fils d'un riche particulier, il déclara bientôt au père qu'il voulait abdiquer ses fonctions. Vainement on lui offrit de doubler son salaire, on essaya vainement de l'enchaîner par des offres magnifiques : il préféra la pau-

vreté honnête à une richesse qu'il pensait ne pas mériter. — Diderot, pour ne point contrarier son père, qui désirait voir un état à son fils, se décida, malgré ses goûts d'indépendance, à entrer chez un procureur. Mais au lieu d'y former sa plume et son esprit au style du Châtelet et aux subtilités de la chieane, il y étudiait tour à tour Tacite, Locke, Hobbes et Newton. Son père, irrité de voir que Diderot ne voulait embrasser aucune spécialité dans la vie (comme si le génie n'était pas la spécialité la plus belle !), lui retrancha la modeste pension qu'il lui avait faite jusqu'à ce jour, et dès lors commença pour Diderot cette époque de lutte, de courage, de douleur et de misère, qui se retrouve dans toute existence illustre. Le talent ne ressemble-t-il pas à ces fleurs qui ne naissent et ne s'épanouissent que sous la neige et les frimas ? Quoi qu'il en soit, l'âme du jeune philosophe grandit dans cette lutte de la science et de la poésie avec les tristes et poignantes réalités de la vie. La persécution, loin de l'abattre, ne fit qu'en développer la brûlante énergie, et Diderot sortit du malheur dur et brillant comme l'acier. Au reste, s'il ne recevait aucun secours direct de sa famille, il n'était point cependant délaissé comme un orphelin : sa mère lui envoyait ses économies, sa vieille nourrice faisait le voyage à pied pour lui porter ses épargnes, et le père lui-même chargeait ses compatriotes qui allaient visiter la grande ville d'avancer à son fils l'argent que celui-ci leur demanderait peut-être. Diderot vécut ainsi jusqu'à trente ans. Quelque temps avant d'entrer chez le procureur, il devint épris d'une jeune personne estimable et chaste : il l'épousa secrètement. Ce fut à cette union, contractée à l'insu de ses parents, qu'il dut plus tard sa réconciliation avec eux. La femme qu'il épousa était pauvre, ce mariage augmenta ses besoins. Souffrir seul n'était rien : lorsqu'il se trouva protecteur d'une destinée qui lui était chère, il sentit plus que jamais le désir de vaincre la pauvreté. Écrivain par goût, puis par nécessité, il traduisit de l'anglais

l'Histoire de Grèce de Stanyan (1743, 3 vol. in-12) : c'est un extrait assez médiocre, qui n'apprend rien à ceux qui le lisent. Ils'associa avec Toussaint et Eidous pour la rédaction du *Dictionnaire de médecine* (1746, 6 vol. in-fol.) Enfin, en 1745, il publia *l'Essai sur le mérite et la vertu*. L'ouvrage était annoncé comme traduit de l'anglais de Shaftesbury, mais on peut dire que Diderot n'a fait que s'inspirer de l'esprit de l'écrivain britannique. Le nom de Shaftesbury fit d'abord le succès du livre de Diderot : c'est aujourd'hui le nom du philosophe français qui fait rechercher l'ouvrage du docteur anglais. Que dire des *Bijoux indiscrets* ? Diderot a condamné lui-même cette débauche de sa jeunesse. On assure que ce fut un défi qui donna naissance à cet ouvrage licencieux. S'il en est ainsi, ce fut le public qui perdit la gageure. Diderot regardait tous les ouvrages que la pudeur et le bon goût réprouvent comme les exhalaisons pestilentiellles d'un éloque : il n'en exceptait pas le sien. Il ajoutait seulement que, quoique ce fût une grande sottise, lorsqu'il se rappelait cette époque, une des plus critiques de sa jeunesse, il s'étonnait de n'en avoir pas fait une plus grande. — Il n'était connu jusqu'alors que par cette plaisanterie de mauvais lieu, lorsqu'il publia en 1746 les *Pensées philosophiques*, qui obtinrent par leur hardiesse un succès de scandale. Ces *Pensées* furent attaquées avec emportement par les théologiens catholiques et protestants. Un arrêt du parlement de Paris les ayant condamnées à être brûlées en place publique, ce fut un nouvel attrait pour la curiosité, et on les réimprima sous le titre d'*Etrennes aux esprits forts*. Diderot y ajouta 72 pensées nouvelles, qui, plus hardies et plus fortes encore que les premières, ne furent imprimées qu'en 1770, et parurent pour la première fois dans le *Recueil philosophique* dont Naigeon fut l'éditeur. La *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, dans laquelle Diderot combat et croit réfuter d'une façon toute victorieuse l'idée d'un Être-Suprême, envoya son auteur à Vin-

cennes. Diderot passa trois mois et demi dans le donjon. J.-J. Rousseau le visita souvent dans sa prison. Ils s'étaient connus et aimés vers 1742, alors que Rousseau arrivait à Paris. Le souvenir de cette amitié se retrouve plus d'une fois dans les mémoires de l'auteur d'*Emile*. Rousseau y raconte comment cette liaison se noua et se brisa : la rupture fut éclatante. Pouvait-il exister une affection durable entre ces deux cœurs, dont l'un était si ombrageux, si rempli de farouches susceptibilités, l'autre si fongueux, si rude et si ardent ? Diderot se lia surtout avec d'Alembert, et ce fut avec lui qu'il conçut le projet de l'*Encyclopédie*. Il s'agissait de réunir dans un seul ouvrage l'universalité des sciences, de la philosophie et des arts, d'élever un monument complet à l'intelligence de l'homme. L'*Encyclopédie*, source de la grande réputation, des grandes luttes et des grands malheurs de Diderot, ne fut, à proprement parler, qu'une affaire de parti, un moyen de propager les idées nouvelles : l'*Encyclopédie* est toute la presse du XVIII^e siècle. De tous les novateurs qui travaillèrent à cet immense édifice, Diderot fut à coup sûr le plus ardent, le plus assidu, le plus opiniâtre : on le trouva toujours sur la brèche. C'est de lui qu'est le *Prospectus* et le *Système des connaissances humaines*. Il se chargea des articles des arts et métiers ; il traita l'histoire de la philosophie ancienne. Par un arrêt du conseil du roi, du 7 février 1752, les deux premiers volumes furent supprimés, et l'impression des autres suspendue pendant dix-huit mois. Mais l'activité de ces ouvriers infatigables, qui devaient renverser une monarchie de dix-huit siècles, surmonta tous les obstacles : cinq volumes nouveaux parurent. La religion s'effraya, et le privilège fut révoqué. Découragé, d'Alembert se retira. Diderot lutta seul. Protégé par le duc de Choiseul, il obtint que le reste de l'*Encyclopédie* ne serait soumis à aucune censure. Pendant qu'en France on persécutait Diderot, Catherine II l'appelait auprès d'elle et le comblait de ses faveurs. Il se rendit à Pétersbourg, en

compagnie de son ami Grimm. En 1777, il passa plusieurs mois près de l'impératrice. Le roi de Prusse lui fit un accueil moins glorieux, et Diderot revint à Paris assez mécontent du grand Frédéric, qui lui-même n'était pas fort content du philosophe. « Tout intrépide lecteur que je suis, disait-il en parlant de Diderot, je ne saurais soutenir la lecture de ses livres ; il y règne un ton suffisant et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté. » Diderot eut des relations avec Voltaire : ces deux esprits se convenaient. A peine Voltaire eut-il appris la persécution qu'on exerçait contre d'Alembert et contre Diderot qu'il en témoigna publiquement son indignation ; son avis était que Diderot et d'Alembert allassent continuer l'*Encyclopédie* en pays étranger. La réponse de Diderot à cette proposition offre un grand caractère de loyauté, de fermeté, de noblesse et de courage. — En 1748, Diderot publia des mémoires sur différents sujets de mathématiques. En 1754, parurent les *Pensées sur l'interprétation de la nature* : ce livre traite des moyens de perfectionner la physique expérimentale et d'appliquer avec succès les forces de l'entendement à l'accroissement des sciences qui ont pour objet l'étude de la nature. Plus tard, il introduisit sur notre scène la tragédie domestique et bourgeoise : le *Père de famille* et le *Fils naturel* parurent ; puis vinrent la *Religieuse* et *Jacques le fataliste*. Le premier roman est parfois entraînant, plus souvent révoltant par son obscénité ; le second est une imitation de mauvais goût du Pentagruel de Rabelais et du Candide de Voltaire. En 1765 et 1767, Diderot publia sous le titre de *Salons* ses jugements sur les expositions de peinture et de sculpture qui eurent lieu au Louvre ces années-là. Cet ouvrage parut sous forme de lettres, adressées à Grimm, qui les envoyait aux princes étrangers dont il était le correspondant littéraire. En 1796, parut d'abord dans la *Décade philosophique*, puis dans le *Journal d'économie politique*, une espèce de dithyrambe intitulée : *les Eleuthéromanes ou les Furieux de*

la liberté. — « Une circonstance frivole, dit l'auteur dans l'avertissement, donna lieu à un poème aussi grave. Trois années de suite, le sort me fit roi dans la même société. La première année, je publiai mes lois sous le nom de *Code Denys*; la seconde, je me déchainai contre l'injustice du destin, qui déposait encore la couronne sur la tête la moins digne de la porter; la troisième, j'abdiquai, et j'en dis les raisons dans ce dithyrambe. » Deux vers suffirent pour donner une idée de ton général de cette pièce. Les voici :

Et ses mains oseraient les entrailles du prêtre,
A défaut d'un cordon, pour étrangler les rois.

De retour à Paris, Diderot se retira du monde et vint au milieu de ses amis; ses infirmités augmentaient, et il semblait que son voyage en Russie avait altéré sa santé. Se sentant plus mal de jour en jour, il se fit transporter dans une maison que Catherine avait fait disposer pour lui, et il y mourut au mois de juillet 1784 à l'âge de 72 ans. On assure que, dans sa vieillesse, il faisait lire la Bible à sa fille : Grimm, qui a loué Diderot outre mesure, et qui le regardait comme la tête la plus naturellement encyclopédique qui ait jamais existé, pense qu'il eût été fort à désirer pour la réputation de Diderot, peut-être même pour l'honneur de son siècle, que Diderot n'eût point été athée. Le XVIII^e siècle, qui avait une œuvre de destruction à accomplir, a trop exalté le mérite de Diderot; plus tard, lorsque l'œuvre s'est trouvée accomplie, on a trop déprécié le mérite de ce philosophe. Nous admirons en lui l'énergie, la chaleur, la multiplicité des idées, l'universalité des connaissances; fécond, original et spontané, Diderot est le type du journaliste, c'est l'écrivain improvisateur.

J. SANDKAU.

DIDIER,^o dernier roi des Lombards. Après la mort d'Astolphe, arrivée en 756, et qui n'avait point laissé de postérité, Didier, duc de Toscane et chancelier du royaume, fut appelé à la couronne par les grands, mais elle lui fut disputée par Rachis, frère d'Astolphe. — Ce Rachis,

descendu volontairement du trône pour se vouer à la vie monastique, sortit alors de sa retraite, et voulut ressaisir le pouvoir auquel il avait renoncé. Étienne II occupait la chaire pontificale; Didier lui fit offrir la restitution de plusieurs villes qui lui avaient été enlevées par son prédécesseur. Le pape, ayant embrassé sa cause, intervint comme médiateur, et parvint à décider Rachis à retourner dans son couvent. Cependant de graves différends ne tardèrent pas à éclater entre le prince lombard et la cour de Rome : ils eurent pour cause principale la protection donnée aux archevêques de Ravenne, qui osaient disputer aux pontifes romains la suprématie religieuse et politique. Didier ayant placé sur ce siège une de ses créatures, Étienne l'en chassa. Irrité de cet affront, Didier fit arracher les yeux à deux envoyés du pape, venus à Pavie pour réclamer certains droits, mais qu'il soupçonnait d'entretenir des liaisons secrètes avec les monarques français, Carloman et Charlemagne, qui venaient de succéder à Pépin. Sur ces entrefaites, Bertrade, mère de ces deux princes, étant venue en Italie, proposa une double alliance. Carloman et son frère devaient épouser les filles de Didier, et Adalgise, héritier présomptif et déjà associé à l'empire, la fille de Bertrade. Ces mariages furent accomplis malgré la vive opposition du pape, qui, dans ses lettres, menaçait les princes de l'excommunication et des peines de l'enfer. Mais, au bout d'une année, Charlemagne renvoya la princesse, sa femme, à son père, sous prétexte de stérilité, et contracta bientôt une nouvelle union. Carloman étant mort à la fleur de l'âge, Charlemagne, au mépris des droits de ses neveux, s'empara de leur héritage : ceux-ci, guidés par leur mère, se réfugièrent auprès de Didier, qui les accueillit avec empressement. — Adrien I^{er} venait de succéder à Étienne; Didier voulut l'engager à procéder au couronnement des fils de Carloman, mais Adrien s'y refusa. Le monarque lombard, ne pouvant rien obtenir par des prières, eut recours à la force, et se sai-

sit de Ferrare, de Faenza et de plusieurs autres villes. Adrien demanda la restitution de ces places, mais Didier mit pour condition que le pape viendrait en personne conférer avec lui. Le pontife n'ayant pas voulu accéder à cette proposition, les Lombards envahirent la Pentapole ou marche d'Ancône, et vinrent piller jusqu'aux portes de Rome. Hors d'état de se défendre, Adrien envoya un légat à Charlemagne pour implorer son secours. Celui-ci saisit l'occasion de venger ses propres injures en même temps que celles du pontife, car il ne pouvait pardonner à Didier d'avoir reçu et de garder auprès de lui les fils de Carloman. Il se mit en marche sur-le-champ, et

ayant traversé les Alpes en deux endroits, malgré les Lombards qui les défendaient, ayant à leur tête Didier et son fils Adalgise, il les battit et les mit dans une déroute complète. Toutes les villes ouvrirent leurs portes au vainqueur, et après avoir subsisté avec gloire pendant près de deux cents ans, la puissance des Lombards s'éteignit en un moment. Didier, retiré dans Pavie, sa capitale, soutint un siège assez long, mais il manquait de vivres, et la peste achevant de décimer ses soldats, il fut obligé de se rendre, et fut conduit en France en 774 avec toute sa famille. Renfermé dans l'abbaye de Corbie, il y finit ses jours obscurément (v. LOMBARDS [Royaume des]. SAINT-PROSPER jeune.

TABLE DES MATIÈRES.

D

Délices.	1	Demetrius Poliorcètes.	53	Dénombrement.	107
Delille.	4	— div. autres princes		Dénominations.	109
Délimitation.	10	de ce nom.	58	Denon.	113
Délinéation.	»	Demeure.	59	Dénonciateur, dénon-	
Délinquant.	11	Demi-dieux, renvoi à		ciation.	116
Déliquescence.	12	<i>dieux.</i>	61	Dénouement.	117
Délire.	»	Demidoff.	»	Denrée.	119
Délit.	15	Demi-lune.	62	Densité.	»
Déliter (minér. et archéol.).	17	Demiourgos.	63	Dent.	120
Délitescence (méd.).	»	Démision de biens.		— de l'homme.	»
Délivrance (méd.).	»	— d'officier.	64	— des animaux.	124
Délivre.	18	Demi-teinte.	65	— de narval.	127
Della-Maria.	»	Demi-ton.	»	— d'or.	»
Delolme.	19	Démocrate, démocra-		— des roues.	128
Délos (île de).	21	tie.	»	Dentelin (duché de).	129
Déloyauté.	»	Démocrite.	70	Dentelle.	130
Delpech.	22	Demogorgon.	73	— (art de faire la).	131
Delphes.	26	Demoiselle.		Dentirostres.	132
Delphinium.	29	— (technol.).	»	Dénudation.	»
Delta.	»	— (insecte).	»	Denys l'Ancien.	133
Deluc.	30	Démolition.	»	Denys le Jeune.	136
Déluge (géol.).	31	Démon, démoniaque,		Denys d'Halicarnasse.	137
— selon Moise.	34	démonologie.	74	Denys l'Aréopagite.	139
Démade.	36	Démon de Socrate.	76	Denys d'Alexandrie.	140
Démagogie, démagogue.	37	Démonomanie.	77	Denys le Petit.	»
Demande (économie polit.).	»	Démonstratif (genre).	80	Denys (St), apôtre de	
— demandeur, demanderesse.	39	Démonstration.	»	Paris.	141
Démangeaison, renvoi à <i>prurit.</i>	41	Démoralisation.	81	— (abbaye de St)	142
Démarcation.	»	Démosthènes.	83	Départ, départie, départir.	146
Démarque.	»	Demoustier.	88	— (terme de chimie).	»
Démâter.	42	Denain (bataille de).		Département.	147
Dème.	»	Dendérah.	91	Départie, renvoi à <i>départ.</i>	154
Démembrement.	43	Dendrites.	93	Dependance, dépendances.	»
Déménagement.	»	Dendrologie.	94	Dépens.	»
Démence.	44	Dendrophages.	96	Dépense.	155
Démenti.	48	Dénévation.	97	Dépeuplement, dépopulation.	156
Demerary, renvoi à <i>Berbice.</i>	»	Denham (sir John).	»	Dépilation, dépilatoires.	159
Demerville.	»	Denham (le major		Dépit.	»
Demetrius de Phalère	52	Dixon).	98	Déplacement, déplacer.	160
		Déni de justice.	100		
		Denier.	102		
		Dénigrement.	104		
		Denis.	105		
		Denization.	»		
		Dennewitz (bat. de).	106		

TABLE.

— de la mer.	160	— (marine).	209	§ VI. Du despotisme	
— des vaisseaux.	161	Désastre.	210	comme tendance gou-	
Déploiement, déployer,		Désaugiers.	214	vernementale; du des-	
déplier, déplier.	»	Désaveu.	215	potisme de Louis	
Déploiement de colon-		Desbarreaux.	217	XIV; du despotisme	
ne.	»	Descamisados.	»	ministériel.	305
Dépolissage.	163	Descartes.	224	§ VII. Le despotisme	
Déport de juge.	»	Descendants.	235	est-il né du gouver-	
Déportation.	164	Descente (marine et art		nement théocratique?	
Déportement.	165	milit.).	236	est-il une conséquen-	
Dépositaire, renvoi à		— (chir.), renvoi à her-		ce de la religion chré-	
dépôt.	166	nie.	238	tienne?	309
Déposition (en droit).	»	Deschamps.	»	§ VIII. Conclusion.	310
Dépôt (contrat).	167	Descriptif (genre).	240	Despréaux, renvoi à	
— (chir.), renvoi à ab-		Description, en droit.	241	Boileau.	311
cès et à tumeur.	169	Désenchanement.	242	Desrues.	»
— de la guerre.	»	Désert.	244	Dessalaison de l'eau de	
— de la préfecture de		Déserteur, désertion.	245	mer.	314
police.	171	Désespoir.	247	Dessalé.	315
— (géal.).	172	Desfontaines.	250	Dessalines.	»
Dépotat.	173	Desforges.	253	Dessau (Anhalt-).	316
Dépouille.	»	Désir.	262	Desséchement.	»
— débris d'animaux et de		Désirade (île des An-		Dessein.	319
végétaux.	174	tilles).	270	Dessert.	320
Dépravation.	177	Désistement.	272	Dessication.	322
Dépréciation.	177	Désman.	273	Dessiller, renvoi à dé-	
Déprédation.	178	Desmoulins (Camille).	»	ciller.	»
Dépression.	»	Désobstruant.	281	Dessin.	»
— de l'horizon.	179	Désordre.	»	Dessus (musique).	323
Dépri.	»	Désorganisation.	283	D'Etaing, renvoi à Es-	
Déprimé, renvoi à dé-		Désoxydation.	286	taing (d').	»
pression.	180	Despautère.	»	Destin, destinée.	»
Dépuratif.	»	Desperriers.	287	Destination.	329
Députation.	»	Desportes.	289	Destitution.	330
Député.	182	Despotat, despote, des-		Destouches.	332
— (chambre des), ren-		poticité, despotique,		Destrier.	334
voi à chambres.	189	despotiquement, des-		Destruction.	335
Dérader.	»	potisme.	295	Désuétude.	338
Dérail.	190	§ I. Définition du des-		Désunion.	339
Derbend.	»	potisme.	298	Détachement de guer-	
Dérèglement.	192	§ II. Son origine.	299	re.	340
Dérivation, dérivatif.	193	§ III. Essence, caract-		— en morale.	341
Dérivés.	194	ères et quelques effets		Détail, détailler.	342
Derme.	»	du despotisme; des-		— dans les arts.	343
Dernier ressort.	196	potisme oriental. des-		— estimatif.	344
Dérogation, déroga-		potisme en Europe.	300	Dételage.	»
toire.	200	§ IV. Application des		Détente.	»
Dérogance.	202	principes précédents;		Détenteur, détention	
Dérouiller.	203	de quelques états des-		(droit civil); déten-	
Déroute.	»	potiques connus.	303	tion, détention arbi-	
Derwisch.	204	§ V. Du despotisme mi-		traire, détenus (droit	
Des et dès, renvoi à de.	205	litaire.	304	crim.)	345
Désaggrégation.	»			Détérioration.	347
Désagréer.	206			Déterminatif.	»
Desaix.	»			Détermination, renvoi	
Désanimé.	208			à délibération.	349
Désappointement.	»			Détersif.	»
Désarmement militai-				Détoner, détonner	
re.	»			(gramm.)	»

TABLE.

— (musique).	350	— des enfants envers	— (arbre de).	444
Détonnation (phys.).	»	leurs parents.	— (batterie militaire).	»
Détour.	»	— des domestiques et	Diane de Poitiers.	445
Détracteurs.	352	des maîtres.	»	447
Détraction.	353	— de l'homme dans la	Diapalme.	»
Détrempe.	»	société civile.	»	»
Détresse.	355	— des gouvernants.	Diapente.	»
Détriment.	357	— des gouvernés à l'é-	Diaphanéité.	»
Detritus.	358	gard des gouvernants.	Diaphorèse, diaphoré-	»
Détroit.	359	— relatifs à la nature	tiques.	448
Dette.	360	extérieure.	»	»
Dette publique.	363	— relatifs à Dieu, ou	Diaphragme.	»
Deucalion.	365	morale religieuse.	Diar-Bekr.	450
Deuil.	368	»	Diarrhée.	452
Deutéronome.	373	Dévotion.	Dias.	453
Deuto et ses composés.	374	»	Diascordium.	456
Deux-Ponts.	375	Dévoement.	»	»
Dévastation.	376	Dextérité.	Diastase.	»
Développées (géom.).	377	»	Diastole.	458
Développement.	378	Dextrine, renvoi à <i>dias-</i>	Diathèse.	459
Devenir.	381	<i>tase</i> .	»	»
Dévergondé.	»	Dextrochère.	Diatombe.	»
Déviation.	383	»	Diatribé.	»
— de la boussole, ren-	»	Dextrovolubiles.	Dibdin.	461
voi à <i>boussole</i> .	»	Dey.	Dicéarque.	462
Dévidoir.	»	Dez ^{de} .	Dichotome, dichoto-	»
Devienne.	384	D'Hozier.	mie.	463
Devin, divination.	»	Diabète.	Dicotylédonés.	»
Devin (reptile).	386	»	»	»
Devis, renvoi à <i>projet</i>	»	Diablc.	Dictamne.	»
et à <i>détail estimatif</i> .	»	— (avocat du).	Dictateur, dictature.	464
Devise.	»	— (pont du).	»	467
Devoir.	388	— (technol.).	Diction.	467
Devoirs.	392	— (jouet).	Dictionnaire.	468
— de l'homme relatifs	»	— de mer, ou diable-	— 1 ^{re} partie : notions	»
à lui-même, ou mora-	»	raie.	historiques.	469
le individuelle.	394	»	— 2 ^e partie : principa-	»
— envers l'intelligence.	»	Diacode.	les conditions d'un	»
— relatifs à l'activité.	395	»	bon dictionnaire.	477
— relatifs à la sensibi-	»	Diakonot, renvoi à <i>dia-</i>	— nomenclature des	»
lité.	396	<i>cre</i> .	mots.	»
— relatifs au corps.	397	»	— orthographe et pro-	»
— de l'homme à l'égard	»	Diakonessé.	nonciation.	478
de ses semblables.	398	»	»	»
— morale sociale gé-	»	Diacoustique.	— étymologies.	479
nérale : devoirs nég-	»	»	— qualification des	»
gatifs.	»	Diacre.	mots.	480
— positifs.	399	»	— définitions.	481
— morale sociale parti-	»	Diadelphes.	— classement des ac-	»
culière.	400	»	ceptions.	482
— devoirs de l'homme	»	Diadème.	— exemples et conclu-	»
dans la société domes-	»	»	sion.	483
tique.	»	Diagoras.	»	»
— des parents à l'égard	»	»	Dicton.	485
de leurs enfants.	»	Diagraphe.	»	»
		»	Dictum.	»
		Dialecte.	Didactique.	486
		»	»	»
		Dialectique.	Didactyle.	»
		»	»	»
		Diallage.	Didascalies.	487
		»	»	»
		Dialogue.	Didelphes.	»
		»	»	»
		Diamant.	Diderot.	488
		»	»	»
		Diamants de la cou-	Didier.	491
		ronne.	»	»
		»	»	»
		Diamètre.	»	»
		»	»	»
		Diandrie.	»	»
		»	»	»
		Diane (mythol.).	»	»

FIN DE LA TABLE.

